

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
LIBRARY

922
C69g
v. 18

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

Digitized by Google

PARIS. — IMPRIMERIE PIERRE LAROUSSE

49, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

Digitized by Google

GRANDE

VIE DES SAINTS

COMPRENANT

LA VIE ET LES FÊTES DE NOTRE-SEIGNEUR
ET DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE
DES SAINTS DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU TESTAMENT
DES BIENHEUREUX ET DES VÉNÉRABLES SERVITEURS DE DIEU
LES PLUS RÉCENTS
ET DES PLUS ILLUSTRES CONFESSEURS DE LA FOI

PAR

M. J. COLLIN DE PLANCY

AVEC LE CONCOURS

De M. l'Abbé E. DARAS

TOME DIX-HUITIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13 .

1874

Digitized by Google

Digitized by Google

922
C639
V.18

GRANDE

VIE DES SAINTS

SEIZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Corneille, Pape et martyr. — Saint Cyprien, évêque de Carthage, martyr. — Notice des écrits de saint Cyprien. — Saint Abonde, saint Abondance, saint Marcien et saint Jean, martyrs. — Sainte Euphémie, vierge et martyre. — Saint Ninien ou Ninyas, apôtre des Pictes. — Saint Principe, évêque du Mans. — Sainte Eugénie, vierge. — Saint Rogel et saint Sersdieu, martyrs en Espagne. — Sainte Édithe, vierge. — Le Bienheureux Vital de Savigny. — La Bienheureuse Imelda Lambertini, vierge. — Le Bienheureux Louis d'Allemand, cardinal archevêque d'Arles. — Le Bienheureux Jean Massias, Frère convers Dominicain. — Les trois Martyrs du Japon. — Le Vénérable Père Cyprien Baraze, de la Compagnie de Jésus, Confesseur de la Foi. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CORNEILLE,

PAPE ET MARTYR.

Le saint Pape Fabien ayant reçu la couronne du martyre le 20 janvier 250, le siége de Rome resta seize mois vacant, à cause de la violence de la persécution, qui ne permettait point aux fidèles de s'assembler pour donner un pasteur à l'Eglise.

844418
Digitized by Google

Telle était la fureur de Dèce, qu'il eût mieux aimé, selon sain
Cyprien, souffrir un compétiteur dans l'empire, que de voir u
Évêque à Rome. On profita de l'absence de ce prince, qui éta
occupé à apaiser la révolte de Lucius Valens, ou à repousse
les Goths, pour procéder à l'élection du successeur de sain
Fabien ; et le choix du clergé et du peuple tomba sur Corneille
qui fut installé en 251. C'était, au rapport de saint Cyprien
un homme d'une conduite irréprochable, d'une pureté virgi
nale, d'une humilité profonde ; doux, modeste, amateur de l
paix, et orné de toutes les vertus. Le même Père ajoute qu
Corneille n'était point parvenu tout-à-coup à la dignité épi
copale, mais qu'il avait passé par les différents Ordres, et qu'
avait servi Dieu dans l'exercice des fonctions de chacun, comm
les canons l'exigent. Il était prêtre de l'Église romaine, à l
mort de son prédécesseur, et il fut principalement chargé d
la conduite des affaires pendant la vacance du Saint Siége.
était bien éloigné de désirer le souverain pontificat, puisqu'
fallut user en quelque sorte de violence pour le faire conse
tir à son élection. Voilà le caractère de ceux qui sont anim
de l'Esprit de Dieu : ils craignent les grandes places que
présomption ou l'amour-propre fait si souvent rechercher au
autres, qui par cela seul s'en montrent indignes. Corneille n'
vait point dédaigné d'exercer successivement les fonctions d
tous les ordres ; et en suivant ainsi l'esprit de l'Église, il ava
mérité de recevoir les grâces nécessaires pour remplir dign
ment la place de premier pasteur. Il y avait à l'assemblée q
se tint pour son élection, seize Évêques recommandables p
leurs vertus, dont deux étaient africains. Dès que la nouvel
du choix qui venait d'être fait, se fut répandue dans le mon
chrétien, les Évêques, selon la coutume, écrivirent à Corneil
des des lettres de congratulation et de communion. Telle éta
la situation des affaires de l'Église, lorsque le démon se ser
de Novatien pour en troubler la paix.

Novatien, sectateur de la philosophie stoïcienne, s'était a
quis beaucoup de réputation par son éloquence. Ayant é
instruit de la Religion chrétienne, il l'embrassa, mais il res

Digitized by Google

parmi les catéchumènes jusqu'à une maladie dangereuse qui fit désespérer de sa vie. Ayant alors demandé le Baptême, on le lui administra dans son lit par infusion, et non par immersion, comme cela se pratiquait ordinairement dans les premiers temps de l'Église. Quand il fut rétabli, il ne reçut point *le sceau du Seigneur des mains de l'Évêque*, c'est-à-dire, la Confirmation. Ces défauts devaient suivant l'ancienne discipline, l'exclure des saints Ordres. Les *cliniques*, ou ceux qui avaient été baptisés dans le lit en temps de maladie, étaient regardés comme irréguliers, non pas que l'on doutât de la validité de leur Baptême, mais parce qu'on supposait qu'il n'y avait qu'une négligence coupable, qui eût pu leur faire différer la réception du premier des Sacrements jusqu'au moment où ils s'étaient trouvés en danger de mort. Novatien avait reçu la prêtrise, malgré cette double irrégularité. Le feu de la persécution s'étant allumé, il se cacha dans sa maison ; et comme on le pressait d'aller au secours des Frères, il entrait en fureur, et disait qu'il cesserait de servir l'Église pour suivre une autre espèce de philosophie. Il donna depuis dans un rigorisme très-outré, pour s'attirer de la réputation, et soutint que les pasteurs recevaient trop facilement ceux qui étaient tombés dans la persécution. A la faveur de ce zèle pharisaïque, il se fit un petit parti et mit dans ses intérêts quelques confesseurs qui étaient dans les prisons de Rome. Un mauvais prêtre de Carthage, nommé Novat, lui aida beaucoup à grossir le nombre de ses partisans. Celui-ci avait fortement soutenu le Diacre Félicissime dans son schisme contre saint Cyprien, lequel commença vers l'an 251. Craignant ensuite la sentence d'excommunication dont le saint Évêque le menaçait, il s'enfuit à Rome, et s'y lia avec Novatien. S'il ne le détermina pas à rompre l'unité, il est au moins certain qu'il le fortifia beaucoup dans le schisme dont il fut l'auteur. L'esprit de cabale et l'ambition étaient les seuls mobiles de sa conduite. A Carthage, il avait taxé saint Cyprien d'une rigidité excessive à l'égard de ceux qui étaient tombés dans la persécution : à Rome, il changea de principes ; et pour étayer

Digitized by Google

son schisme, il condamna la discipline de l'Église, et la qualifia de relâchement contraire à la loi de l'Évangile.

Mais pour donner plus de jour à cette matière, nous observerons que les Chrétiens qui, dans la persécution, avaient offert de l'encens aux idoles, étaient appelés *sacrificati* ou *thurificati*. Ceux qui, par argent, obtenaient des officiers de l'empereur des billets ou certificats, portant qu'ils avaient sacrifié, quoiqu'ils ne l'eussent pas fait, étaient appelés *thurificati libellatici;* leur crime consistait principalement en ce qu'ils avaient, donné le même scandale que les premiers. Lorsque ceux qui étaient tombés paraissaient véritablement repentants, on les recevait dans l'Église, après les avoir fait passer par la pénitence publique, qui cependant était moins longue et moins rigoureuse pour les *libellatiques* que pour les apostats. Le terme de leur pénitence étant accompli, ou ayant été abrégé par l'indulgence que l'Évêque accordait, on les admettait à la communion. S'il arrivait que quelqu'un d'entre eux tombât malade et fût en danger de mort avant qu'il eût accompli ce que la sévérité des canons prescrivait, on le réconciliait par l'absolution, et on lui administrait l'Eucharistie. Cette discipline était confirmée par plusieurs Conciles tenus à Rome, en Afrique et en d'autres lieux. Novatien condamna cette pratique de l'Église. Il enseignait que ceux qui étaient tombés, ne devaient jamais être réconciliés par l'absolution, même à l'article de la mort. Il ne voulait cependant pas qu'on désespérât de leur salut ; il fallait, disait-il, les abandonner à la miséricorde divine, les exhorter en particulier à implorer cette miséricorde, et les porter à espérer que le Seigneur aurait pitié d'eux au dernier jour. Peu de temps après, Novatien ajouta l'hérésie au schisme, en soutenant que l'Église n'avait point reçu le pouvoir d'absoudre les pécheurs du crime d'apostasie, quelque pénitence qu'ils en pussent faire. Ses sectateurs allèrent plus loin, ils mirent le meurtre et la fornication dans la même classe que l'apostasie, et condamnèrent les secondes noces. On leur donna le nom de novatiens et de catharres.

Novatien ayant séparé plusieurs personnes de la Communion

Digitized by Google

de Corneille, engagea trois Évêques d'Italie, qu'il avait gagnés, à venir à Rome, et à le sacrer évêque de cette ville. Un de ces Evêques séduits rentra peu de temps après dans le sein de l'Église, avoua sa faute, et fut admis par saint Corneille à la Communion laïque ; mais il resta déposé de sa dignité, ainsi que les deux autres Prélats qui avaient participé à son crime, et leurs siéges furent donnés à de nouveaux pasteurs. Novatien, le premier antipape, fut reconnu pour évêque par les hérétiques. Ses erreurs l'ont fait appeler par saint Cyprien « le déserteur de « l'Eglise, l'ennemi de toute tendresse, le vrai meurtrier de la « pénitence, le prédicateur de l'orgueil, le corrupteur de la vé« rité, le détracteur de la charité[1]. »

Saint Corneille fit assembler à Rome un Concile qui fut composé de soixante Evêques. On y confirma les anciens Canons par lesquels il était ordonné d'admettre à la pénitence publique ceux qui étaient tombés, lorsqu'ils témoignaient de la douleur de leur crime, et de réduire au rang des laïques les Évêques et les prêtres coupables d'apostasie. Novatien ayant refusé de communiquer avec les pénitents dont il s'agit, fut excommunié. Les confesseurs Maximin, Urbain, Sidoine, Célérin et Moïse, que cet hérétique avait séduits, renoncèrent à l'erreur et au schisme. Ils furent redevables de leur conversion aux lettres de saint Cyprien et à l'évidence de la vérité qu'on leur fit connaître. Saint Corneille les reçut à la Communion, ce qui causa beaucoup de joie au peuple, comme nous l'apprenons d'une lettre du saint Pape à saint Cyprien[2], et d'un fragment de la dernière de ses quatres lettres à Fabius, évêque d'Antioche, lequel nous a été conservé par Eusèbe. Nous lisons dans le même historien, qu'il y avait à Rome, du temps de saint Corneille, quarante-six prêtres, sept Diacres, sept sous-Diacres, quarante-deux acolytes, cinquante-deux exorcistes, lecteurs et portiers, et quinze cents veuves et autres pauvres que l'Église entretenait.

Saint Cyprien donne de grandes louanges au zèle et à la

[1] Ep. 57. Pam. 60 ; Fello, p. 172.
[2] Inter Cyprian. ep. 40, Pam. 49, edit. Oxon.

Digitized by Google

piété de saint Corneille, ainsi qu'au courage qu'il faisait paraître dans les temps les plus critiques pour les pasteurs. « Ne doit-on pas, dit-il, compter parmi les Confesseurs et les Martyrs les plus illustres, celui qui se vit exposé si longtemps à la fureur des ministres d'un tyran barbare ; qui courait continuellement les risques de perdre la tête, d'être brûlé, d'être crucifié, d'être mis en pièces par des tortures également cruelles et inouïes ; qui s'opposait à des édits redoutables, et qui, par le pouvoir puissant de la foi, méprisait les supplices dont on le menaçait? Quoique la bonté de Dieu l'eût sauvé jusque-là, il donna cependant des preuves suffisantes de son amour et de sa fidélité, étant dans la disposition de souffrir tous les tourments imaginables, et de triompher du tyran par son zèle. »

Corneille, qui par son courage méritait d'avoir une place parmi les Martyrs, dans la persécution de Dèce, obtint la couronne peu de temps après. L'empereur ayant été défait par les Goths dans la Thrace, et ayant péri dans une fondrière vers la fin de l'année 251, il fut remplacé par Gallus, son général, qui l'avait trahi. La paix que cette révolution procura à l'Église, ne fut pas de longue durée. La peste, qui fit sentir ses ravages dans l'empire, alarma le nouvel empereur ; il crut ses dieux irrités, et s'imagina qu'il les apaiserait en répandant le sang des Chrétiens. La plupart des écrivains ne regardent cette persécution, que comme une continuation de celle de Dèce ; mais elle fut plus cruelle, Gallus faisant exécuter plus rigoureusement les édits portés par son prédécesseur. Corneille fut le premier Chrétien qu'on arrêta dans la ville de Rome. Le courage avec lequel il confessa la Foi, le fit exiler à *Centumcellæ*, qu'on appelle aujourd'hui Civita-Vecchia. Saint Cyprien n'eut pas plus tôt appris qu'il avait le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ, qu'il lui écrivit pour l'en féliciter. Il prédit clairement dans cette lettre les combats qu'ils auraient l'un et l'autre à souffrir ; il ajoute que Dieu, par une révélation spéciale, l'a averti du sort qui l'attendait, et qu'en conséquence il exhortait son peuple à se préparer à cette épreuve, par la vigi-

Digitized by Google

lance, le jeûne et la prière. « Quel que soit, continue-t-il, « celui de nous deux qui sera le premier retiré de ce monde. « que notre charité nous porte à prier sans cesse le Seigneur « pour nos frères et nos sœurs. »

Saint Corneille mourut le 14 septembre 252, le même jour que saint Cyprien fut martyrisé six ans après. Ils sont nommés tous deux ensemble sous le 15 du même mois, dans le Martyrologe romain. On lit dans le calendrier de Libère, que le saint Pape, ayant été banni à *Centumcellæ*, s'endormit le 14 de septembre. Saint Jérôme dit dans sa vie de saint Cyprien, que Corneille fut ramené à Rome, où il souffrit la mort. On l'enterra d'abord dans le cimetière de Calixte. Le Pape Adrien I^er^ mit depuis ses reliques dans l'église qu'il fit bâtir sous son invocation. Elles furent transportées à Compiègne, sous le règne de Charles, fils de Louis le Débonnaire, et elles s'y gardent avec beaucoup de vénération dans l'abbaye des Bénédictins, dite de *Saint-Corneille*. On en transféra une partie à Reims, puis à la Collégiale de Rosnay en Flandre.

Saint Irénée, Origène et les autres Pères observent qu'il y avait peu d'hérétiques pendant les persécutions, lesquelles tombaient seulement, ou du moins avec plus de cruauté, sur les catholiques. Cette différence venait, ou des persécuteurs, ou des hérétiques eux-mêmes qui avaient recours à des subterfuges pour sauver leurs vies. Saint Cyprien, dans sa dernière lettre au Pape Corneille, fait la même remarque par rapport aux novatiens, et attribue au démon la différence dont nous parlons : « Qui sont, dit-il, les serviteurs de Dieu que le démon tourmente de la sorte? Qui sont les Chrétiens auxquels l'antechrist s'oppose de toutes ses forces? Le démon n'inquiète point ceux dont il est déjà sûr ; il ne travaille point à vaincre ceux qui sont en son pouvoir. L'ennemi de l'Église les regarde comme ses esclaves, et ne les juge pas dignes de son attention, parce qu'il les a déjà séduits et arrachés du centre de l'unité. Mais il emploie ses ruses et ses stratagèmes contre ceux dans lesquels il voit que Jésus-Christ habite. Quand bien même il arriverait que quelqu'un des hérétiques fût arrêté, il

Digitized by Google

ne pourrait concevoir aucune espérance de sa confession. C'est un principe avoué, que quiconque souffre hors de l'Église, ne mérite point la couronne de la foi, et qu'il est même toujours sous l'anathème lancé contre ceux qui l'ont abandonné. »

SAINT CYPRIEN,

ÉVÊQUE DE CARTHAGE, MARTYR.

Saint Cyprien, appelé par les Latins, *Thascius Cyprianus*, eut pour père un des principaux sénateurs de Carthage. Après avoir fait de rapides progrès dans les belles-lettres et la philosophie, il étudia l'éloquence avec un égal succès, et fut fait professeur de rhétorique dans sa patrie. Cet emploi était anciennement très-honorable. Pendant tout ce temps-là, Cyprien vivait d'une manière convenable à son illustre naissance. Une suite nombreuse et l'éclat de tout son extérieur, annonçaient qui il était. Il dit dans son livre à Donat, qu'il avait vécu longtemps au milieu des faisceaux, qui étaient chez les Romains l'emblème de la souveraine magistrature; mais il déplore tout à la fois le malheur qu'il avait eu d'être l'esclave du vice et des habitudes criminelles. Il était déjà avancé en âge, lorsqu'il abandonna les superstitions du paganisme.

Il y avait à Carthage un saint prêtre nommé Cécilius. Cyprien se lia d'une étroite amitié avec lui. Frappé des discours qu'il lui entendait tenir sur l'excellence de la Religion chrétienne, il commença à goûter les vérités divines et la sainteté de la morale évangélique. Mais son cœur était encore dominé par l'amour du monde et par la force des passions. Il décrit ainsi, dans son livre à Donat, les combats qu'il eut à soutenir avec lui-même. « J'étais dans les ténèbres : je flottais sur la mer orageuse de ce monde, sans connaître la lumière, et sans savoir où fixer mes pas. Je pensais à ce que l'on me disait de la régénération, et je trouvais impraticable le moyen de salut proposé par la bonté divine. Je ne pouvais concevoir comment

Digitized by Google

un homme recevait dans le Baptême le principe d'une nouvelle vie, comment il était possible qu'il cessât d'être ce qu'il était auparavant, qu'il devint un être nouveau, qu'en conservant le même corps il se dépouillât du vieil homme pour être entièrement renouvelé dans son intérieur. Comment, me disais-je à moi-même, un tel changement peut-il s'opérer? Comment quitter en un instant des habitudes invétérées dans lesquelles j'ai vieilli? Comment un homme renoncera-t-il à ses premières inclinations, en restant toujours au milieu des objets qui ont si longtemps et si puissamment charmé ses sens? Ces inclinations et ces habitudes dont je dois me dépouiller, me sont devenues naturelles, et sont attachées à mon être de la manière la plus intime. A-t-on des exemples d'un homme qui, après avoir vécu dans l'abondance et les délices, se soit réformé au point de devenir un modèle de tempérance et de frugalité? Peut-on se réduire à ne porter que des vêtements simples et pauvres, quand on a toujours été couvert d'or et de pierreries? Un homme qui a des vues de fortune, qui se complaît en lui-même, qui se glorifie de paraître avec les marques extérieures du pouvoir et de l'autorité, pourra-t-il jamais aimer l'obscurité d'une vie privée...? C'est une espèce de nécessité de se laisser dominer par l'amour du vin, enfler par l'orgueil, enflammer par la colère, dévorer par la soif des richesses, séduire par l'ambition et tyranniser par la volupté, lorsqu'on a été longtemps esclave de ces différentes passions. Voilà ce que je me disais souvent à moi-même. Comme j'étais profondément plongé dans de vieilles erreurs, auxquelles il me paraissait impossible de m'arracher, cette pensée de désespoir, jointe à la complaisance que j'avais pour mes inclinations vicieuses, ne faisait que leur donner une nouvelle force. Je m'embarrassais de plus en plus dans ma chaîne, qui m'était devenue si naturelle, que je la regardais comme une partie de moi-même. Mais aussitôt que les eaux du Baptême eurent lavé les taches de mon âme, que mon cœur eut reçu la lumière de la céleste vérité, que l'Esprit de Dieu fut descendu sur moi, et que par-là je fus devenu une nouvelle créature,

Digitized by Google

mes difficultés s'évanouirent, mes doutes furent résolus, et mes anciennes ténèbres se dissipèrent. Ce que j'avais jugé difficile et impraticable, ne me parut plus tel ; je fus convaincu que je pouvais faire et souffrir ce que j'avais cru auparavant au-dessus des forces de la nature. Je vis que le principe terrestre que je tenais de ma naissance, m'exposait au péché et à la mort, et que le nouveau principe que j'avais reçu de l'Esprit de Dieu par la régénération, me donnait de nouvelles idées, de nouvelles inclinations, et me faisait diriger toutes mes pensées vers Dieu. » Il reconnaît que tous ces avantages sont en lui l'effet de la pure miséricorde de Dieu, et il en attribue toute la gloire à la grâce, qu'il faut, selon lui, demander avec ferveur et humilité, parce que sans elle nous ne pouvons ni vouloir, ni faire le bien.

Le saint prêtre Cécilius fut l'instrument dont Dieu se servit pour amener Cyprien à la connaissance de la vérité, et Cyprien le regarda toujours depuis comme son père et son Ange tutélaire. Il joignit, par reconnaissance, son nom au sien et se fit appeler *Thascius Cecilius Cyprianus*. Cécilius de son côté avait une grande confiance dans la vertu de son fils spirituel. Il lui recommanda en mourant, sa femme et ses enfants ; car il avait été marié avant de recevoir la prêtrise. Cyprien, au rapport de Pontius, devint l'héritier de sa piété et de ses autres vertus. Le même auteur rapporte que le nouveau converti se mit à lire avec ardeur l'Écriture sainte, et qu'il se pénétra de toutes les maximes capables de contribuer au dessein qu'il avait de se rendre agréable à Dieu. Frappé des éloges que les divins oracles donnent à la continence et à la pureté, il résolut de pratiquer ces vertus pour arriver plus facilement à la vraie perfection. Peu de temps après son Baptême, il vendit ses biens, et distribua aux pauvres tout ce qu'il possédait. Par-là, dit Pontius, il gagna deux points d'une extrême importance : l'un de renoncer à toutes les vues mondaines, qui sont ordinairement si funestes aux intérêts de la piété ; l'autre, d'accomplir parfaitement la loi de la charité, que Dieu préfère à tous les sacrifices.

Digitized by Google

A la lecture des Livres saints, Cyprien joignit celle des plus habiles commentateurs. Il aimait surtout les écrits de Tertullien son compatriote ; il ne laissait passer presque aucun jour sans en lire quelque chose ; et lorsqu'il le demandait, il avait coutume de dire : « Apportez-moi mon maître. » Mais quoiqu'il admirât la profondeur de son génie et l'étendue de ses connaissances, il se tenait pourtant sur ses gardes, pour ne pas tomber dans les mêmes fautes et les mêmes erreurs.

Cyprien menait une vie retirée et pénitente. Sa ferveur fut si grande après sa conversion, qu'il faisait chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu. On avait tant de vénération pour lui, que quoiqu'il ne fût encore que néophyte, le peuple demanda avec de vives instances qu'on l'élevât au sacerdoce. On crut que son mérite extraordinaire devait le dispenser de la règle qu'avait donnée saint Paul par rapport à l'ordination des néophytes, ou personnes nouvellement baptisées.

Il n'y avait point encore un an qu'il servait l'église de Carthage en qualité de prêtre, que Donat, évêque de cette ville, mourut. Les grandes choses qu'il avait faites en si peu de temps, engagèrent le Clergé et le peuple à le demander pour pasteur. Sur la nouvelle de ce qui se passait, l'humble Serviteur de Jésus-Christ prit la fuite, ne se jugeant point assez fort pour porter un fardeau si pesant, et dans l'espérance qu'on choisirait un Évêque parmi ceux qui avaient plus d'âge et d'expérience. Il s'appliqua sur cet article de la manière la plus forte. Mais, plus il faisait d'efforts pour éviter l'épiscopat, plus on l'en jugeait digne. Une foule de peuple alla investir la maison où il était renfermé, pour l'empêcher de s'échapper. Voyant que sa fuite était impossible, il se montra à ceux qui l'attendaient avec impatience, flottant entre l'espérance et la crainte. On le vit paraître avec la plus grande joie ; et tous les Évêques de la province ayant unanimement approuvé son élection, il fut sacré en 248[1]. Il y eut cependant cinq prêtres et quelques personnes du peuple qui se déclarèrent contre lui,

[1] Pearson et Tillemont prouvent qu'il faut adopter cette date.

Digitized by Google

alléguant qu'il était encore novice dans l'Église. Cyprien leur donna tant de marques de bonté, que tout le monde en fut dans l'admiration. Il montra, dans l'exercice de ses fonctions, qu'il avait l'heureux talent d'allier la douceur et la charité avec le courage et la fermeté. On ne pouvait le regarder sans se sentir pénétré d'amour et de respect. On remarquait sur son visage, je ne sais quoi de gai et de grave en même temps. Son habillement n'avait rien de trop éclatant ni de trop négligé. La tendresse qu'il avait pour les pauvres, n'étant encore que catéchumène, doit faire juger des soins qu'il prenait pour les assister dans leurs besoins.

La paix dont jouissait alors l'Église ne fut pas de longue durée. L'empereur Philippe ayant envoyé Dèce en Pannonie pour y châtier les rebelles, celui-ci prit la pourpre. Le nouvel empereur s'avança vers l'Italie, vainquit Philippe, qui fut tué à Vérone, et dont le fils éprouva le même sort à Rome en 249. Il commença son règne par persécuter les Chrétiens. Son édit arriva à Carthage au commencement de l'année 250. A peine eut-il été publié dans cette ville, que les idolâtres, ameutés, coururent dans la place, en criant confusément : « Cyprien aux lions! Cyprien aux bêtes! » On le proscrivit sous le nom de Cécilius Cyprien, évêque des Chrétiens, et il fut expressément défendu de rien cacher de ce qui lui appartenait. Sa conversion et son zèle l'avaient tellement rendu odieux aux yeux des infidèles, qu'au lieu de l'appeler *Cyprien*, ils l'appelaient *Coprien*, mot qui, dans sa signification grecque, renfermait une injure grossière. Le saint Évêque, que l'on cherchait de toutes parts, consulta Dieu sur la conduite qu'il devait tenir. Il y avait bien des âmes faibles parmi les Chrétiens de Carthage, comme on le vit par le grand nombre de ceux qui tombèrent peu après; et l'on ne peut douter que les ravages de l'ennemi n'eussent été encore plus funestes, si la Providence n'avait conservé Cyprien; afin que, par l'activité de son zèle et par la force de son autorité, il pût maintenir la discipline, et réparer les pertes causées par la persécution. Ainsi, pour se mettre en état de servir son troupeau pendant

Digitized by Google

l'orage qui allait tomber sur lui, il crut devoir suivre le conseil que donne le Seigneur, de fuir de ville en ville. Pontius rapporte dans sa vie, et le Saint assure lui-même[1] qu'il ne prit ce parti qu'en conséquence d'une vision qu'il avait eue. Si le Clergé de Rome parut le taxer d'avoir abandonné son troupeau, c'est qu'il ignorait et les motifs et les circonstances de sa fuite. Son séjour à Carthage n'aurait fait d'ailleurs qu'augmenter la fureur des païens.

Quoique absent de corps, il était toujours en esprit au milieu de ceux qui étaient confiés à ses soins. Il leur écrivait fréquemment pour les exhorter, les consoler, les reprendre, les animer. Il voulait qu'ils priassent continuellement. « Ce qui m'a engagé, dit-il, à vous recommander principalement la prière, c'est un avertissement que j'ai reçu dans une vision, pendant laquelle il m'a été dit : demandez et vous recevrez. » Il les assurait que le relâchement dans lequel ils étaient tombés à l'occasion de la longue paix dont l'Église avait joui, leur avait attiré le fléau présent pour les forcer à rentrer en eux-mêmes et à se corriger; qu'avant que l'orage éclatât, Dieu l'avait découvert à une personne pieuse de Carthage, en lui montrant, dans une vision, l'ennemi, sous la forme d'un gladiateur, qui s'efforçait de détruire les fidèles, parce qu'ils n'étaient point sur leurs gardes. Il rapporte dans la même Épître une autre révélation, où lui-même, *quoique le dernier des Serviteurs de Dieu*, avait appris des choses concernant la fin de la persécution et le rétablissement de la paix dans l'Église. Durant son absence, il se fit remplacer par des vicaires, dont les uns étaient évêques, tels que Caldoine et Herculan, les autres prêtres, tels que Rogatien, Numidique et Tertule. Il avait soin d'écrire aux confesseurs, dans les prisons, pour les animer à souffrir avec courage; il les faisait visiter par les prêtres, qui successivement célébraient avec eux les divins mystères, et leur administraient, chaque jour l'Eucharistie. Deux affaires, qui eurent de grandes suites, donnèrent

[1] Ep. 10, ed. Pam. p. 30.

Digitized by Google

beaucoup d'exercice à son zèle : le schisme de Novat et de Félicissime, et la dispute qui s'éleva sur l'absolution de ceux qui étaient tombés durant la persécution.

Félicissime, homme turbulent, et membre du Clergé de Carthage, s'était opposé, avec les cinq prêtres dont nous avons parlé, à l'élection et à l'ordination de saint Cyprien. Novat, prêtre de la même ville, devint ouvertement schismatique pendant la retraite de son Évêque. C'était un homme d'un caractère inquiet, avare, présomptueux, amateur de la nouveauté, et dont la foi était suspecte. On l'accusait d'avoir pillé les veuves et les orphelins, d'avoir dissipé les revenus de l'église, d'avoir laissé mourir de faim dans un village son père, qui était fort âgé, et de n'avoir pas même eu soin de lui rendre les derniers devoirs. Des accusations aussi graves, dont la vérité était constatée, faisaient juger aux Frères qu'il méritait d'être déposé et d'être exclu de la communion des fidèles. Mais il fallait s'assembler pour cela, et la persécution ne permettait pas de le faire. Novat, pour prévenir la condamnation qui le menaçait, se sépara de son Évêque, tâcha de gagner des partisans, et s'arrogea le droit d'ordonner diacre Félicissime, homme qui lui ressemblait, et qui avait été convaincu de fraude et de vol. Ils attirèrent l'un et l'autre cinq prêtres dans leur schisme, et commencèrent à tenir leur assemblée sur une montagne. Ils virent bientôt grossir leur parti par plusieurs de ceux qui étaient tombés, et même par quelques-uns des confesseurs, ceux-ci se détachant de leur Évêque, sous prétexte qu'il traitait avec trop de sévérité ceux qui avaient eu la faiblesse de trahir leur Religion devant les tribunaux. Novat, au contraire, recevait tous les apostats qui demandaient la Communion de l'Église, sans leur imposer aucune pénitence canonique.

Saint Cyprien, voyant que les remèdes employés jusqu'alors ne servaient qu'à rendre les schismatiques plus insolents, envoya une commission aux évêques et aux prêtres qui gouvernaient à sa place, pour qu'ils excommuniassent les principaux auteurs du schisme. Ses ordres furent fidèlement exécutés.

Digitized by Google

Au commencement de l'année 251, il écrivit à son troupeau pour le prémunir contre le schisme, qu'il regarde comme plus dangereux que la persécution des païens. « Il y a, dit-il, un Dieu, un Jésus-Christ, une Chaire épiscopale originairement fondée sur Pierre, par l'autorité de Notre-Seigneur. On ne peut donc ériger un autre autel, ni établir un autre sacerdoce. Tout ce qu'un homme quel qu'il soit, emporté par la fureur d'innover établira de contraire à la divine institution, est faux, profane, sacrilége. Novat et Novatien ayant excité à Rome un schisme contre le pape Corneille, saint Cyprien écrivit son livre de l'*Unité de l'Église*, où il développe les mêmes principes, qui seront à jamais la confusion et le désespoir de tous les schismatiques et de tous les hérétiques. Mais l'affaire de ceux qui étaient tombés dans la persécution exerça le zèle du saint évêque beaucoup plus que n'avait fait le schisme.

La vertu qui a résisté aux plus cruelles persécutions, ne tient pas toujours contre le premier rayon de prospérité, dont les charmes sont aussi dangereux que séduisants. Aussi voyons-nous que saint Cyprien se plaint, en plusieurs endroits de ses ouvrages, que la paix dont avait joui l'Église[1] avait énervé plusieurs Chrétiens, leur avait fait perdre l'esprit de leur vocation et avait laissé recevoir parmi les fidèles plusieurs personnes qui n'étaient que faiblement pénétrées des maximes du Christianisme. De là vint le relâchement dans la discipline et dans les mœurs. Dèce ayant allumé le feu de la persécution, ces Chrétiens faibles manquèrent de courage. Les uns offrirent de l'encens aux idoles, et on les appela *lapsi* ou *tombés*. Les autres obtinrent par argent des billets ou certificats qui por-

[1] L'Église avait joui d'une espèce de calme depuis la mort de Sévère, arrivée en 211, jusqu'à celle de Philippe, qui arriva en 249, et surtout durant les cinq années que dura le second de ces princes. Cette paix ne fut troublée pendant cet intervalle que par les émotions populaires qui armèrent les magistrats contre les Chrétiens en certains endroits, et par la sixième persécution générale qui fut excitée en 235, après la mort d'Alexandre et de Mammée, et qui dura les trois années du règne de l'usurpateur Maximin, dont les historiens font le plus hideux portrait, et que Capitolin appelle la bête féroce *la plus cruelle qu'il y eût sur la terre.*

Digitized by Google

taient qu'ils avaient sacrifié, quoiqu'ils ne l'eussent pas fait, et on les nomma *libellatici*. Les uns et les autres n'étaient admis à la participation aux Saints Mystères, qu'après avoir passé plusieurs années par les épreuves d'une rigoureuse pénitence publique, que l'on prescrivait pour des crimes bien moins graves que l'apostasie, comme on le voit par l'épître canonique de saint Grégoire Thaumaturge, qui fut écrite vers ce temps-là. Ceux qui, durant le cours de leur pénitence, se trouvaient en danger de mort, recevaient l'absolution; mais s'ils revenaient en santé, ils étaient obligés d'achever leur cours d'épreuves, quant aux austérités qui leur avaient été prescrites. On donnait le nom d'*indulgences* à la rélaxation de ces pénitences, et cette rélaxation avait lieu en certaines occasions extraordinaires, comme quand les coupables faisaient paraître une ferveur peu commune. On en trouve plusieurs exemples dans l'antiquité ecclésiastique. On accordait aussi l'indulgence lorsqu'une persécution violente menaçait l'Église; et nous voyons que saint Cyprien ordonna en 252, à l'occasion des édits de Gallus, « que l'on admettrait à la Communion tous les pénitents qui paraîtraient disposés à entrer de nouveau dans la lice, à affronter les dangers, et à combattre généreusement pour le nom du Seigneur et pour leur salut. Il est, dit-il, nécessaire de réunir, dans le camp de Jésus-Christ, tous ceux des soldats qui désirent prendre les armes, et qui brûlent d'ardeur pour attaquer l'ennemi... Tant que nous avons eu la paix, nous avons éprouvé les pénitents par la mortification, en sorte cependant que nous avons usé d'indulgence à leur égard dans le cas de maladie et de danger. Aujourd'hui les vivants n'ont pas moins besoin de la Communion que n'en avaient les morts; et les en priver, ce serait laisser sans défense ceux que nous encourageons au combat. Mais nous aimons mieux les fortifier par le corps et le sang de Jésus-Christ. Le propre de l'Eucharistie est de servir de défense à ceux qui y participent. Refuserions-nous aux âmes dont le salut nous touche si vivement, l'armure du banquet du Seigneur? Comment seront-ils capables de souf-

Digitized by Google

frir pour Jésus-Christ, si nous les privons de son sang? Comment pourront-ils boire la coupe du martyre, si nous ne leur permettons point de participer à la coupe du Seigneur [1].

Il était ordinaire aussi d'accorder des indulgences aux pénitents qui présentaient des billets, ou des martyrs que l'on menait au supplice, ou des Confesseurs emprisonnés pour la foi; billets qui sollicitaient leur grâce, et auxquels le clergé avait souvent égard, après les avoir toutefois examinés. Cette pratique s'observait en différents endroits, notamment en Afrique [2], en Égypte [3] et en Asie [4]. Du temps de saint Cyprien, le nombre des billets dont il s'agit était devenu si considérable en Afrique, qu'il en résultait un grand abus. Les termes absolus dans lesquels ils étaient conçus, et qui excluaient l'examen, les rendaient préjudiciables aux âmes, et causaient du relâchement dans la discipline de la pénitence canonique. Saint Cyprien ayant été informé de cet abus, le condamna, par trois lettres qu'il écrivit, au mois de juin de l'année 250, l'une aux Martyrs et aux Confesseurs, l'autre aux prêtres et aux Diacres, et la troisième au peuple. Dans la première [5], il témoigne sa surprise aux Confesseurs, de ce que, faute de bien savoir les règles de l'Évangile, « ils ont, par leur recommandation, engagé quelques prêtres à faire les oblations pour ceux qui étaient tombés [6], à les recevoir à la participation de l'Eucharistie, et conséquemment à les mettre dans le cas de profaner le corps du Seigneur..... Et ce qu'il y a de plus funeste, continue-t-il, ils ont admis ces pécheurs avant qu'ils eussent subi l'épreuve de la pénitence canonique, avant qu'ils eussent confessé leur horrible péché, avant que l'Évêque et le Clergé leur eussent imposé les mains en signe de pénitence..... De ces prêtres, au lieu d'être utiles au troupeau, en deviennent

[1] S. Cypr. *ep.* 57, *ed. Oxon.* 54, *edit. Pam.* — [2] Tertull. *de Pudicit.* c. XXII. [3] Saint Denys d'Alexandrie, *ap. Euseb.* l. IV, c. XLII. — [4] Voyez les actes de saint Pione. — [5] Ep. 16.

[6] Tous ceux qui communiaient à la Messe étaient admis par le prêtre à faire leur oblation au commencement du sacrifice.

Digitized by Google

les meurtriers. En effet une condescendance cruelle devient un piége : on ne relève point par-là ceux qui sont tombés ; on ne fait que les enfoncer de plus en plus dans l'abîme. Je vous conjure, oui, ajoute-t-il, je vous conjure, de la manière la plus pressante, de vous rappeler les exemples de vos prédécesseurs, et de considérer avec quel discernement ces sortes de grâces, étaient accordées par les Martyrs qui ont glorifié Jésus-Christ avant vous. Pesez la justice des demandes que vous me faites... Encore une fois, je vous en conjure, examinez les personnes pour lesquelles vous vous intéressez ; informez-vous des circonstances où elles se trouvent, et assurez-vous si leurs dispositions peuvent suppléer en elles à ce qui manque à une pleine et entière satisfaction.

Le Saint, dans sa lettre aux prêtres, les reprend avec d'autant plus de sévérité, que quelques-uns d'entre eux (qu'il menace de suspendre de la célébration des divins Mystères) avaient oublié les règles de l'Évangile et le rang qu'ils occupaient dans l'Église, au point d'admettre précipitamment à la Communion les pénitents publics, sur la simple présentation de billets des Confesseurs. « Quoiqu'ils n'aient, dit-il, ni accompli « leur pénitence, ni fait l'humble aveu de leur péché, ni reçu « l'imposition des mains de l'Evêque et du clergé, l'Eucha « charistie leur a été administrée, au mépris de l'Ecriture, qui « dit : *Quiconque mangera et boira indignement, sera coupable « du corps et du sang du Seigneur.* » Et se servant du mot d'*exomologèse,* il ne le prend point pour toute la pénitence comme Tertullien ; mais pour une partie, c'est-à-dire, suivant la signification du mot grec, pour une confession secrète ou publique que l'on faisait après avoir achevé la pénitence, et avant d'être réconcilié par l'imposition des mains.

Dans sa lettre au peuple, le saint Évêque lui recommande de donner de sages avis aux Confesseurs, et de les engager à renfermer leur condescendance dans les bornes prescrites par l'Evangile. Il permet cependant que l'on accorde une dispense dans les cas de maladie ou de danger, et que l'on réconcilie alors, sur les billets des Martyrs, « lorsque les pénitents ou

Digitized by Google

« fait une humble confession de leur péché devant un prêtre « ou un diacre [1], s'ils peuvent se procurer l'un ou l'autre. »

Lucien et quelques autres Confesseurs de Carthage, écrivirent à saint Cyprien une lettre fort impérieuse sur ce sujet; mais le saint Évêque ne se relâcha point, et défendit fortement le point de discipline qui était attaqué. Il écrivit sur cette affaire au Clergé de Rome, dont le siége était alors vacant, et il en reçut une réponse où la doctrine qu'il soutenait, par rapport à la pénitence canonique, était approuvée de la manière la plus formelle. « A Dieu ne plaise, y est-il dit, que l'Église romaine porte la facilité et le mépris des intérêts de la Religion, au point d'approuver le relâchement de la sainte rigueur de sa discipline... Le remède trop tôt appliqué à ceux qui sont tombés, ne peut leur être utile. Une compassion mal entendue envenimerait la plaie qu'ils ont reçue par leur crime, et leur deviendrait très-funeste, en les privant des avantages que leur offre une vraie pénitence. Comment est-il possible que la grâce médicinale du pardon ait son effet, si celui qui en est le dispensateur se prête à augmenter le danger, en abrégeant le temps des épreuves propres à l'écarter? S'il se contente de pallier le mal au lieu d'attendre le temps favorable pour l'application de ses remèdes, et d'user d'une sage lenteur pour fermer plus sûrement la plaie : cela s'appelle, pour parler sans figure, *tuer* le malade, et non pas le *guérir*... A la bonne heure, que les pénitents frappent à la porte de l'église; mais ils ne doivent pas employer la violence pour se la faire ouvrir... Que leurs larmes et leurs soupirs, provenant du fond de leurs cœurs, plaident leur cause, et expriment la douleur et la confusion qu'ils ressentent de leur péché. S'ils avaient cette douleur, et s'ils désiraient que les plaies profondes et dangereuses de leur conscience fussent pansées par un médecin habile, leur requête serait accompagnée d'une honte salutaire. Qu'ils demandent, mais conformément aux règles de l'Évangile, avec modestie et humilité... On doit considérer

[1] Un diacre peut être député pour donner l'absolution canonique, mais non pour donner l'absolution sacramentelle.

Digitized by Google

la miséricorde de Dieu; mais il faut se souvenir aussi de sa justice... S'il y a un paradis, il y a aussi un enfer. » Les Confesseurs de Rome écrivirent encore à ceux d'Afrique, et leur lettre, qui n'existe plus, contribua beaucoup à maintenir la discipline.

Saint Cyprien, parlant des prêtres qui recevaient à la Communion ceux qui étaient tombés, veut qu'on les prive de ce qu'on leur donnait tous les mois. On divisait alors en quatre parts les revenus du Clergé, qui étaient principalement composés des oblations des fidèles. Ces quatre parts, qui se faisaient chaque mois, étaient destinées, l'une pour l'Évêque, et l'autre pour le Clergé; en sorte que l'Évêque seul avait autant que tout son Clergé ensemble. Les deux autres parts étaient employées au soulagement des pauvres et à l'entretien de l'église.

Le Clergé de Rome écrivit une seconde lettre à saint Cyprien sur le même sujet. Il lui mandait qu'il espérait que ceux qui étaient tombés, renonceraient avec le temps à leur impatience, et qu'ils se féliciteraient enfin du sage délai dont on avait usé à leur égard, dans la vue de remédier plus efficacement à leurs maux. Novat et Félicissime soutenaient la cause de ceux qui étaient tombés, et ils se déclarèrent en faveur des prêtres et des Confesseurs qui s'étaient révoltés contre leur Évêque. Mais Novat se retira à Rome au commencement de l'année 251. Au mois de juin de la même année saint Corneille fut élu Pape, et saint Cyprien lui écrivit pour le féliciter sur son élection. Ils se réunirent ensemble contre le schisme qui troublait l'Église, tant à Rome qu'en Afrique.

Cette province ayant changé de proconsul à la fin de l'année 250, la persécution avait diminué considérablement à Carthage. Au mois de novembre de l'année suivante, l'empereur Dèce périt avec son fils, par la trahison du général Gallus, en combattant contre les Carpes, nation scythe, près d'Abrutum dans la Mysie. Cet événement laissa respirer les fidèles. Saint Cyprien était retourné à Carthage dès le mois d'avril. Il dit, en parlant de son exil, qu'il fut de deux ans, ce qui ne doit pa

Digitized by Google

s'entendre à la rigueur, puisqu'il paraît n'avoir été absent qu'environ quatorze mois. Peu de temps après son retour, il tint à Carthage un Concile nombreux, dans lequel les schismatiques furent condamnés. On y ordonna aussi que ceux qui étaient tombés dans la persécution, achèveraient le cours de leur pénitence. Mais dans un second Concile qui se tint à Carthage l'année suivante, peu de temps après Pâques, ils obtinrent une indulgence plénière, à l'occasion de la persécution de Gallus, qui menaçait l'Église, comme nous l'avons déjà remarqué. On pense que ce fut pendant la tenue du premier des Conciles dont nous venons de parler, que le saint Évêque écrivit son traité *de Lapsis* ou *de ceux qui étaient tombés*, et qu'il publia peu de temps après qu'il fut revenu à Carthage.

Les visions continuèrent d'être fort fréquentes dans l'Église[1]. Saint Cyprien en rapporte plusieurs dont il dit que Dieu le favorisa, ainsi que d'autres personnes. Il assure que ce fut par un ordre du Ciel qu'il s'enfuit et se cacha lorsqu'il fut proscrit sous le règne de Dèce. On lit dans sa vie, par Pontius, que la crainte seule d'offenser Dieu, l'engagea à suivre l'ordre qu'il avait reçu, plutôt qu'à chercher la couronne du martyre, contre la volonté de celui auquel il était parfaitement soumis en toutes choses. La Providence. suivant le même auteur, lui conserva la vie, pour empêcher la dispersion totale de son troupeau, et pour maintenir la sévérité de la pénitence, qui reçut de si dangereuses des persécutions des païens et du relâchement de ceux qui étaient tombés. Les circonstances où se trouvaient alors l'Église suffiraient seules pour empêcher qu'on ne rejetât les visions, quand bien même on ne saurait point que le pouvoir des miracles n'avait point cessé. Saint Cyprien rapporte plusieurs de ces visions dans sa lettre à ses prêtres et

[1] C'est ce que prouve le savant Dodwell. *Diss. Cypr.* 4, en montrant que l'esprit prophétique anima presque tous les écrivains qui parurent depuis le temps des Apôtres jusqu'à celui dont il s'agit; et il tire principalement ses preuves des ouvrages d'Hermas, de saint Clément de Rome, de saint Ignace, de saint Polycarpe, de saint Quadrat, de saint Justin, de Méliton, de Tertullien, d'Origène, de saint Denys d'Alexandrie, etc.

Digitized by Google

à ses diacres. Dans l'une, il entendit une voix qui lui disait : *Demandez, et vous recevrez.* Dans la même vision, dit-il, mon peuple se mit à demander pour certaines personnes; mais ils ne pouvaient tous s'accorder dans l'objet de leurs demandes; ce qui déplaisait extrêmement à Celui qui avait dit : *Demandez, et vous recevrez,* parce qu'il est écrit : « Dieu a fait les hommes pour n'avoir qu'une seule âme dans la même maison. » Dans une autre vision, il lui fut montré que la persécution approchait de sa fin. « Dieu, dit-il, par son infinie miséricorde, a fait donner cet avertissement au dernier de ses serviteurs, qui s'est rendu coupable d'un grand nombre de péchés, et qui est très-indigne d'une pareille grâce : *Dites-lui d'être tranquille; le temps marqué pour la paix est sur le point d'arriver. Le délai ne vient que de ce qu'il y a encore quelques fidèles à éprouver.* Nous avons aussi un commandement céleste touchant la sobriété dans le boire et dans le manger, afin que la vigueur de nos âmes ne soit plus énervée par les charmes de la sensualité, et qu'étant affranchis du poids de la satiété, nous soyons plus en état de vaquer à la prière avec ferveur. »

Cette lettre fut écrite en 250, et conséquemment dans un temps où il n'y avait aucune apparence pour le retour de la paix. Les deux Dèce étant partis de Rome peu de temps après, pour l'expédition dont nous avons parlé, le feu de la persécution ne se ralentit point, et il ne s'éteignit qu'à leur mort, à laquelle on ne s'attendait point. L'événement prouva que saint Cyprien n'était ni un enthousiaste, ni un imposteur, lorsqu'il comptait avec assurance sur les visions qui lui étaient envoyées, et principalement sur celles qui avaient pour objet la paix de l'Église. Animons-nous les uns les autres, disait-il en parlant de ces dernières, et faisons tous nos efforts pour nous perfectionner dans la vertu; afin que quand le Seigneur aura effectué la promesse qu'il a faite de rendre la paix à l'Église, nous puissions y retourner comme des hommes nouveaux. »

Ceux qui étaient tombés ayant écrit à saint Cyprien, pour lui demander avec autant de modestie que d'humilité la péni-

Digitized by Google

tence et la réconciliation, le saint Évêque loua leur conduite comme régulière et chrétienne, et dit qu'il avait appris par révélation qu'elle était très-agréable à Dieu. Il parle ailleurs de plusieurs autres révélations dont il fut favorisé. Elles lui servirent souvent de règle de conduite dans le choix des ministres de l'Église, et dans diverses autres circonstances. Il apprit aussi par la même voie que Gallus allait devenir persécuteur, et il en écrivit de la manière suivante au Pape Corneille : « Une tempête nous menace, et un ennemi furieux va se déclarer contre nous. Le choc sera bien plus terrible qu'il ne l'a été dernièrement (sous Dèce). Cet événement nous a été précédemment révélé, et la Providence divine, pleine de miséricorde, nous le rappelle souvent. Nous espérons du secours et de la bonté de Dieu, qu'après avoir prédit la guerre à ses soldats en temps de paix, il les couronnera de la victoire lorsqu'ils seront engagés dans le combat. » Ce fut surtout d'après ces révélations que saint Cyprien admit à la réconciliation et à la communion ceux qui pour leur apostasie étaient en pénitence.

Nous avons dit, dans la vie de saint Corneille, que ce saint Pape ayant confessé généreusement la foi à Rome, au commencement de la persécution de Gallus, il fut exilé à Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia. Saint Cyprien le félicita du bonheur qu'il avait de souffrir pour Jésus-Christ, et il prédit dans sa lettre qu'ils auraient bientôt l'un et l'autre la gloire de remporter la couronne du martyre. « Puisqu'il a plu à Dieu, dit-il, de m'avertir du sort qui nous attend, je ne cesse d'exhorter mon peuple à se préparer à cette épreuve, et à se joindre à moi dans la pratique continuelle des veilles, du jeûne et de la prière. Crions vers Dieu, pour détourner sa colère ; voilà notre armure céleste, qui nous rendra capables de combattre avec courage. Rappelons-nous l'un à l'autre ce temps de danger et de détresse..... Que celui de nous que le Seigneur enlèvera le premier de ce monde, continue d'aimer ses frères dans le Ciel, et qu'il ne cesse d'offrir des prières pour eux. »

Ces deux grands Saints vivaient dans l'union la plus étroite.

Digitized by Google

Nous avons huit lettres de saint Cyprien à saint Corneille, outre une épître synodale ; et il paraît en les lisant qu'il lui en écrivît plusieurs autres. Après le martyre du saint Pape, arrivé le 14 septembre 252, saint Cyprien adressa une lettre de félicitation à saint Luce son successeur. Celui-ci n'eut pas plus tôt été élu, qu'on le bannit. On le rappela de son exil ; mais il mourut le 4 de mars, environ cinq mois après son élection.

La peste, qui fit sentir ses ravages en Ethiopie, sous le règne de Dèce, gagna successivement les autres provinces de l'empire, et dépeupla surtout l'Afrique. Sa violence s'accrut encore sous Gallus ; elle enleva depuis la plus grande partie de l'armée de Valérien en Perse, et parut encore sous Gallus ; elle enleva depuis la plus grande partie de l'armée de Valérien en Perse, et parut encore plus destructive sous le règne de Gallien. On dit qu'elle n'avait point encore cessé en 270 sous l'empereur Claude ; mais il est certain qu'elle fut principalement redoutable depuis l'an 250 jusqu'à l'an 262. Saint Cyprien donne la description de ce fléau, qui commença par causer une grande faiblesse accompagnée d'évacuations excessives et d'inflammation au larynx et aux parties voisines. Ces symptômes étaient suivis d'une chaleur d'entrailles, de douleurs d'estomac, de convulsions et de vomissements violents, d'une rougeur enflammée dans les yeux, d'une espèce de gangrène dans les membres, qui obligeait à les couper, d'un affaissement général qui rendait presque tout le corps incapable de mouvement, d'un affaiblissement considérable dans les organes de l'ouïe et de la vue. Cette cruelle maladie faisait tous les jours périr beaucoup de monde, et précipitait dans le tombeau des familles entières. La consternation était générale ; chacun ne pensait qu'à soi, et à se garantir de la contagion par la fuite. Les païens abandonnaient leurs meilleurs amis ; ils mettaient les malades hors de leurs maisons, comme s'ils eussent pu par là chasser la mort. Les rues étaient remplies de moribonds qui imploraient le secours des passants. On en voyait plusieurs qui profitaient de cette affreuse circonstance pour piller leurs frères.

Digitized by Google

Cependant saint Cyprien assembla les Chrétiens de Carthage pour les exhorter à pratiquer la charité dans ce temps de désolation. Il leur représenta fortement qu'ils devaient assister non-seulement ceux de leur religion, mais encore leurs ennemis et leurs persécuteurs. Ses exhortations eurent le succès qu'il en attendait. Les riches donnèrent des sommes considérables d'argent, et les pauvres offrirent leur travail... Chacun s'empressait de contribuer à une bonne œuvre, qui devait être si agréable à Dieu le Père, à Jésus-Christ, le juge de tous les hommes, et à la tête de laquelle ils voyaient leur Évêque. On peut juger de l'amour du Saint pour les malheureux, non-seulement dans cette calamité, mais encore dans toutes les circonstances, par le zèle qu'il témoignait à leur égard, et par les ordres fréquents qu'il donnait en leur faveur dans ses lettres, lorsqu'il était absent. Il avait coutume de dire : « qu'il ne fallait point laisser renfermé dans son coffre ce qui peut être utile aux pauvres ; qu'il était de la sagesse de distribuer ce qu'on serait obligé de quitter tôt ou tard, de sorte qu'on pût en recevoir de Dieu une récompense éternelle. »

Sa sollicitude avait surtout pour objet la régularité du Clergé. Il voulait que les clercs s'occupassent entièrement des fonctions de leur ministère. Il s'appliquait à reconnaître les abus qui s'étaient glissés dans l'Église durant le long calme qui avait précédé la persécution de Dèce, et il les attribuait principalement à ce que quelques Évêques, au mépris de leur dignité, s'étaient mêlés des affaires du siècle. Dans la ville de Furnes, Géminius Victor avait nommé le prêtre Géminius Faustinus, son exécuteur testamentaire. Ceci était contraire au sixième des canons apostoliques, et à plusieurs autres décrets synodaux des premiers siècles, qui défendaient aux Évêques, aux prêtres et aux diacres, de s'engager dans les affaires civiles, sous peine d'être déposés. Les lois romaines, à la vérité, sévissaient contre ceux qui refusaient de faire l'office d'exécuteur testamentaire ou de gardien, lorsqu'ils en étaient requis : mais les Conciles d'un autre côté avaient décerné des peines contre celui qui demanderait un Évêque, un prêtre ou un diacre pour cet

Digitized by Google

office. Cette peine allait jusqu'à défendre « qu'on fît mémoire de lui dans la célébration des divins Mystères, ou qu'on fît aucune oblation pour lui après sa mort... La raison de cette conduite de l'Église, selon saint Cyprien, était fondée sur la crainte où l'on était que les clercs ne fussent détournés des fonctions de leur ministère, ainsi que sur l'obligation dans laquelle ils étaient de servir à l'autel sans interruption, et de remplir avec la plus grande ferveur les devoirs saints attachés à leur état. Il fut donc ordonné que ce Victor dont nous venons de parler, ne serait point nommé à l'autel; qu'on ne ferait point d'oblation pour le repos de son âme, et qu'on lui refuserait les prières que l'on avait coutume d'offrir pour les fidèles qui mouraient dans le sein de l'Église. Saint Cyprien pensait que cet exemple de sévérité était nécessaire pour empêcher que l'on ne chargeât d'un emploi purement civil, les prêtres et les autres ministres du Seigneur, dont tout le temps et les soins doivent être employés au culte des autels. »

Durant la persécution de Gallus, quelques prêtres qui célébraient l'Eucharistie de très-grand matin, ne mettaient que de l'eau dans le calice. Ils se conduisaient de la sorte, dans la crainte que les païens ne les découvrissent à l'odeur du vin. Saint Cyprien s'éleva fortement contre cet abus, et prouva qu'il fallait s'en tenir à la pratique de l'Église.

Nous voyons encore par les écrits du même Père, que la plupart des cérémonies de notre religion, sont aussi anciennes que la religion même. Du temps de saint Cyprien, on employait le signe de la Croix au Baptême et en plusieurs autres occasions. « Un Chrétien, dit ce saint Évêque, est fortifié par la « défense de ce signe sacré. »

Les Barbares, ayant pillé plusieurs villes de la Numidie, emmenèrent en captivité un grand nombre de Chrétiens. Huit évêques mandèrent cet accident à saint Cyprien, et le prièrent de venir à leur secours, et de leur aider à procurer la liberté à tant de malheureux. Notre Saint ne put retenir ses larmes en apprenant une si triste nouvelle ; ce qui le touchait le plus, c'était le danger auquel les vierges étaient exposées. Il fit faire

Digitized by Google

une quête parmi les fidèles de Carthage, et il ramassa une somme considérable qu'il envoya aux évêques de Numidie, en leur mandant de s'adresser toujours à lui dans de semblables occasions.

Ce fut vers l'an 255 que s'éleva la dispute touchant la validité du Baptême conféré par les hérétiques. Saint Cyprien, ayant été consulté sur ce point par dix-huit Évêques de Numidie, répondit qu'un tel baptême était nul, et qu'on devait le réitérer. Peu de temps après, il fit confirmer sa décision dans un Concile tenu à Carthage, et composé de soixante-douze Évêques. Il rapporte, dans sa lettre à Jubaïen, les raisons sur lesquelles il appuyait les fausses idées qu'il s'était faites sur cette matière. On a vu dans la vie de saint Etienne ce que fit ce saint Pape pour maintenir la tradition touchant la validité du Baptême conféré par les hérétiques, quand ils ne s'écartaient point de la forme usitée dans l'Église catholique. Les principes que saint Cyprien établit dans ses ouvrages, ne laissent aucun doute sur la conduite qu'il eût tenue, si la dispute dont il s'agit avait été terminée de son temps par une décision de l'Église. Il ne contestait point l'autorité de saint Etienne ; s'il ne s'accordait point avec lui, c'était sur un article qu'il croyait appartenir uniquement à la discipline ; et il pensait qu'il lui était permis de maintenir une pratique qu'il avait trouvée établie à Carthage par Agrippin son prédécesseur. Il n'ignorait pas la dignité du siége de Rome, qu'il appelle « la « Chaire de Pierre, la principale Église, l'origine de l'unité sa- « cerdotale, et auprès de laquelle la perfidie ne peut avoir « accès. » Si pendant quelque temps il mit beaucoup de chaleur dans cette dispute, il s'en repentit depuis, comme on le voit par son livre *de la Patience ;* en un mot, s'il fit une faute, elle fut effacée, selon saint Augustin, par sa parfaite charité et par son glorieux martyre [1].

[1] « Les Saints aussi sont hommes. » dit Stolberg (p. 210), en parlant de saint Étienne et de saint Cyprien, « et quoiqu'ils ne veuillent pas égarer les autres, ils peuvent cependant se laisser entraîner par des opinions arrêtées, par des faiblesses de la tête ou du cœur et par la passion. Nul Saint, ici-bas,

Digitized by Google

L'Église était assez tranquille, lorsque la dispute, dont nous venons de parler, s'éleva. Gallus fut massacré par ses troupes, et ne régna point deux ans entiers. Emilien qui s'était révolté contre lui, eut le même sort quatre mois après. Valérien, qui fut élevé à l'empire, favorisa les Chrétiens jusqu'à l'an 257, que Marcien son général le porta à les persécuter. Cette persécution fut cruelle, et dura trois ans et demi, c'est-à-dire jusqu'à la prise de l'empereur par les Perses. Saint Cyprien ne cessait d'encouragar son troupeau au martyre, et il eut la consolation d'en voir un grand nombre sceller leur foi de leur sang, surtout parmi ceux qui étaient tombés sous Dèce, et qu'il avait réconciliés à l'Église aux approches de la persécution de Gallus. Cet exemple est apporté en preuve contre Novatien, dans un ouvrage fait pour réfuter cet hérésiarque; cet ouvrage, d'un auteur contemporain, a été quelquefois attribué à saint Cyprien. Ce saint Évêque montrait un zèle infatigable quand il s'agissait d'exhorter les confesseurs, et de leur procurer tous les secours dont ils avaient besoin.

Il était aussi fort exact à honorer la mémoire des Martyrs après leur triomphe. Durant sa retraite, occasionnée par la persécution de Dèce, il écrivait de la sorte à son Clergé : « Quant aux Confesseurs qui sont morts en prison, observez les jours où ils ont quitté cette vie, afin que l'on puisse faire d'eux une mémoire honorable, comme l'on fait des Martyrs... Nous offrons les sacrifices et les oblations accoutumées en mémoire d'eux. » Dans une autre lettre à son Clergé, il dit en parlant de certains Martyrs : « Nous avons coutume d'offrir des sacrifices pour eux, l'anniversaire des jours où nous célébrons la mémoire des souffrances des Martyrs. »

Saint Cyprien décrit dans ses lettres la constance admirable que faisaient paraître les soldats de Jésus-Christ, au milieu des plus affreux supplices. On les frappait avec des verges ou des bâtons ; on les étendait sur le chevalet, et on les faisait rôtir ; on leur déchirait le corps avec des tenailles brûlantes ; on cou-

ne l'est dans tous les moments, quand même la pureté de ses intentions ne la quitte pas. »

Digitized by Google

pait la tête aux uns, on perçait les autres avec des lances. Souvent on employait pour tourmenter le même homme, plus d'instruments de supplices, qu'il n'avait de membres dans son corps. On les chargeait de fers dans les prisons, et on les en tirait ensuite pour les exposer aux bêtes ou les livrer aux flammes; quand les bourreaux avaient épuisé les tortures ordinaires, ils en imaginaient de nouvelles par un raffinement de barbarie. Ils se relevaient les uns les autres, lorsqu'ils étaient fatigués. Ils portaient la cruauté jusqu'à les tourmenter, sans laisser l'espérance de mourir bientôt. Il y avait des Chrétiens qu'on gardait étendus sur le chevalet, pour qu'ils moursent comme par degrés, et que la prolongation de leurs douleurs en augmentât la vivacité. On ne leur donnait pas le temps de respirer, afin que le sentiment de leurs tortures fût continu. Une telle barbarie ne servait qu'à faire éclater davantage la foi et la patience des Martyrs. Ils lassaient les bourreaux, se montraient supérieurs à leur cruauté, et riaient souvent tandis qu'on déchirait leurs corps. Quoique leur chair fût en lambeaux, rien ne pouvait ébranler leur courage. Les spectateurs surpris étaient hors d'eux-mêmes; ils ne pouvaient comprendre comment les Chrétiens privés de tout secours humain, et uniquement soutenus par la puissance invisible de leur Dieu, pouvaient être si courageux et si tranquilles.

Saint Cyprien ne cessait de préparer son peuple au combat. « Il faut, disait-il souvent, que l'espérance des biens à venir nous fasse supporter tous les maux présents. » Dieu lui sauva la vie pendant deux violentes persécutions, pour être l'appui de son troupeau, et le Père d'un grand nombre de pénitents et de Martyrs. Il ne devait remporter la couronne que dans la huitième persécution générale, qui fut excitée l'an 257 de Jésus-Christ, et le quatrième du règne de l'empereur Valérien.

Il fut arrêté à Carthage en cette année, et le 20 d'août, on le conduisit dans la chambre du conseil, pour le présenter au proconsul d'Afrique, nommé Aspasius Paternus. « Les très-

Digitized by Google

sacrés empereurs Gallien et Valérien, dit ce magistrat, m'ont écrit pour m'ordonner d'obliger tous ceux qui ne suivent pas la Religion des Romains, à s'y conformer. Quel est votre nom, quelle est votre qualité? — Je suis Chrétien et Evêque, répondit Cyprien. Je ne connais qu'un seul Dieu qui a fait le Ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils renferment. C'est ce Dieu que nous servons, nous autres Chrétiens. Nuit et jour nous implorons sa miséricorde pour nous, pour tous les hommes, et pour la prospérité des empereurs. » Le proconsul lui ayant demandé s'il persistait toujours dans les mêmes sentiments, il lui dit : « Une résolution appuyée sur des fondements si solides, et une volonté qui s'est une fois dévouée au Seigneur, ne peuvent jamais changer. *Le Proconsul.* Allez en exil dans la ville de Curube. *Cyprien.* J'y vais aller. *Le Proconsul.* Les empereurs m'ont chargé de rechercher non-seulement les Évêques, mais encore les prêtres. Dites-moi donc combien il y a de prêtres dans cette ville? *Cyprien.* Je ne peux les découvrir, selon les lois romaines, qui ont sagement proscrit les délateurs : mais on peut les trouver chez eux. *Le Proconsul.* Je saurai les trouver. J'ai de plus donné les ordres pour empêcher que l'on ne tienne vos assemblées, et que l'on n'entre dans les cimetières. Quiconque osera les enfreindre, sera mis à mort. »

Curube, où le Saint fut exilé, et où il arriva le 13 ou le 14 de septembre, était une petite ville éloignée de Carthage d'environ 50 milles, et située dans une péninsule sur la côte de la mer de Libye, à peu de distance de la Pentapole. Cyprien y fut suivi par le diacre Pontius et par quelques autres Chrétiens. La nuit d'après son arrivée, il eut une vision dans laquelle Dieu lui fit connaître qu'il mourrait bientôt pour Jésus-Christ. Il la raconte de la manière suivante : « Avant de m'endormir, je vis un jeune homme d'une taille extraordinaire, qui me conduisit au palais. Le proconsul, devant le tribunal duquel il me plaça, jeta les yeux sur moi, et se mit à écrire une sentence sur des tablettes. Le jeune homme qui était derrière lui la lut et me fit connaitre par signes ce qu'elle contenait. Il figura par ces signes l'action d'un homme qui est sur le point

Digitized by Google

d'en décapiter un autre. Je compris qu'il s'agissait de la mort qui m'était préparée. Je m'adressai au proconsul, et lui demandai quelque temps pour mettre ordre à mes affaires. Il écrivit de nouveau sur ses tablettes, et je vis par la tranquillité de son visage qu'il avait égard à ma demande. Le jeune homme me fit entendre, en tournant les doigts les uns derrière les autres, que l'on m'avait accordé délai jusqu'au lendemain. » En effet, ce geste chez les Romains était le signe d'un délai dans les poursuites[1] Le délai d'un jour signifiait une année, et le saint Évêque souffrit à pareil jour l'année suivante. Il regarda cet avertissement comme une promesse que Dieu lui faisait de lui accorder l'honneur du martyre. S'il désirait quelque délai, ce n'était que pour régler les affaires de son église, et pour donner une dernière marque de son amour envers les pauvres en leur distribuant tout ce qu'il possédait.

Vers le même temps, il lui vint un envoyé de Rome, qui lui dit de la part du saint Pape Xiste, qu'on allait publier contre les Chrétiens de nouveaux édits. A peine paraissaient-ils, que le saint Pape fut mis à mort. Cyprien, en apprenant son martyre, fut en même temps informé que Valérien, alors occupé à faire la guerre aux Perses, avait envoyé au sénat un ordre portant qu'il fallait condamner les Évêques, les prêtres et les diacres[2]. Il ne s'attendait plus de jour en jour qu'à voir les bourreaux immoler ceux qui avaient été désignés pour victimes. Plusieurs personnes de distinction, même parmi les Chrétiens, tâchèrent de lui persuader de se cacher, et s'offrirent de lui procurer une retraite assurée ; mais il saisissait toutes les occasions d'encourager les serviteurs de Jésus-Christ ; sans cesse il leur rappelait ce que leur Religion exigeait d'eux, regardant comme le plus grand bonheur qui pût lui arriver, de mourir dans l'exercice des fonctions de son ministère. Il

[1] L'action de plier le pouce était un signe de condamnation, et celle de le tenir droit, un signe d'absolution. Voyez Fell.

[2] S. Cypr. *ep.* 80, *ad Succes. ed. Oxon.* Voyez la vie de saint Xiste sous le 6 d'août.

Digitized by Google

redoublait chaque jour de ferveur, afin de se préparer à paraître devant Dieu. Sans cesse il pensait à la maxime qu'il établit à la fin de son livre *de la mortalité*, où il dit : « Hâtons-nous, mes Frères, de nous élever sur les ailes du désir et de l'amour ; hâtons-nous d'aller rejoindre l'aimable société des Bienheureux, et Jésus-Christ qui en est le Chef. Que Dieu et Jésus-Christ soient témoins que c'est là où tendent tous nos désirs et toutes nos espérances. Notre récompense sera proportionnée à l'ardeur de nos désirs présents, si l'amour en est le principe. »

Saint Cyprien était encore à Curube, lorsque Galère-Maxime succéda à Paterne dans le gouvernement de l'Afrique. Le nouveau proconsul le rappela à Carthage, afin de l'avoir auprès de lui quand il aurait reçu les nouveaux édits qu'il attendait de Rome. Le Saint, par l'ordre du magistrat, resta dans une maison de campagne qu'il avait auprès de la ville. Il l'avait achetée pour le profit des pauvres, quand il eut reçut le Baptême, mais elle lui était revenue depuis. Il désirait la donner de nouveau aux pauvres, avec ce qui pouvait lui appartenir encore. Il ne le fit cependant point dans la circonstance où il se trouvait, de peur d'aigrir les païens. Enfin les édits arrivèrent à Carthage vers le milieu du mois d'août. Le proconsul était alors à Utique, où il résidait une partie de l'année. Il envoya chercher le saint Évêque, voulant qu'on le lui amenât à Utique ; mais Cyprien se cacha, parce qu'il voulait mourir au milieu de son troupeau, bien résolu toutefois de se faire voir dans ses jardins, quand le magistrat serait de retour à Carthage. Galère, instruit de ce qui se passait, chargea deux officiers d'aller se saisir de lui. Le saint Évêque, préparé à tout, se présenta avec un visage gai et tranquille, qui annonçait qu'il ne craignait rien. Les officiers, l'ayant fait monter dans un chariot, le conduisirent à un tribunal de la campagne, où le proconsul s'était retiré pour sa santé. Galère remit l'interrogatoire au lendemain, et le Martyr fut conduit à Carthage, pour être gardé dans la maison du premier des deux officiers qui l'avaient arrêté.

Digitized by Google

Aussitôt que le bruit se fut répandu que l'on s'était saisi de Cyprien, toute la ville fut alarmée. Les païens mêmes témoignaient de la compassion ; ils connaissaient le saint Évêque, et se rappelaient la charité extraordinaire dont il leur avait donné tant de preuves durant la peste. Il se fit un grand concours de peuple dans la ville de Carthage, qui ne le cédait qu'à celle de Rome pour le nombre des habitants.

L'officier qui garda Cyprien pendant la nuit eut pour lui beaucoup d'égards : il permit à ses amis de le voir et de souper avec lui. Le lendemain matin, qui, au rapport de Pontius, fut un jour de joie pour le saint Évêque, on le conduisit sous bonne escorte au prétoire, qui était éloigné d'environ un stade. Le proconsul ne paraissant point encore, on lui permit de sortir de la foule, et de se retirer à l'écart. Il s'assit sur un siége couvert d'un linge qui se trouva là par hasard. On avait coutume de couvrir ainsi par honneur les siéges des Évêques. Comme il était tout en sueur à cause du chemin qu'il avait fait, un soldat, qui avait été chrétien, lui proposa de changer d'habits ; il voulait garder ceux du Saint qui étaient tout trempés de sueur. L'Evêque s'en excusa, en lui disant : « Nous voulons remédier à des maux qui finiront aujourd'hui. »

Cependant le proconsul arriva. Lorsqu'il fut assis sur son tribunal, on fit entrer le Saint dans la salle des criminels. Thascius Cyprien, lui dit ce magistrat, es-tu chrétien ?— Oui, je le suis, répondit le saint Evêque. *Le Proconsul.* Es-tu celui qui a été l'Evêque et le Père de ces hommes impies? *Cyprien.* Je ne vous dissimulerai pas que j'ai été Evêque de ceux que vous traitez d'impies. *Le Proconsul.* Les très-sacrés empereurs t'ont ordonné de suivre les cérémonies de la Religion romaine. *Cyprien.* Je ne peux obéir à de pareils ordres. *Le Proconsul.* Aie plus soin de ta vie. *Cyprien.* Faites ce qui vous est prescrit. La justice de la cause que je soutiens ne me permet pas de balancer sur le parti que je dois prendre. » Le proconsul, ayant pris l'avis de son conseil, continua ainsi : « Il y a longtemps que tu vis dans l'impiété, et que tu engages un grand

Digitized by Google

nombre de malheureux à conspirer avec toi contre les dieux de l'empire et contre leurs cérémonies. Nos très-sacrés empereurs Valérien et Gallien n'ont pu te ramener à leur culte. Puisque tu n'as pas rougi d'être le principal auteur d'un pareil crime, tu serviras d'exemple à ceux que tu as séduits, et l'obéissance aux lois sera rétablie par ton sang. » Il lut ensuite la sentence qui était écrite sur des tablettes, et conçue en ces termes : « J'ordonne que Thascius Cyprien soit décapité. » Cyprien dit : « Dieu soit loué. » Les Chrétiens qui étaient présents s'écrièrent qu'ils voulaient être décapités avec lui.

Quand le Saint fut sorti de la porte du prétoire, une troupe de soldats l'accompagnèrent, et des centurions et des tribuns marchèrent à ses côtés. On le conduisit à la campagne, dans un lieu uni et couvert d'arbres, sur lesquels plusieurs montèrent pour le voir de loin à cause de la foule. Arrivé à l'endroit marqué pour son supplice, il ôta son manteau, se mit à genoux, et se prosterna pour prier Dieu. Il se dépouilla ensuite de sa dalmatique[1], qu'il donna aux diacres, et demeura en chemise. Quand le bourreau fut auprès de lui, il lui fit donner vingt-cinq sous d'or. Il se banda lui-même les yeux, et dit à un diacre de lui lier les mains. Les Chrétiens mirent autour de lui des linges et des mouchoirs pour recevoir son sang. On lui coupa la tête le 14 septembre 258. Pour éviter les insultes des païens, les fidèles portèrent son corps dans un champ voisin, et l'enterrèrent pendant la nuit avec beaucoup de solennité, sur le chemin de Mappale. On bâtit depuis deux églises en son honneur, l'une sur son tombeau, et qui fut appelée *Mappalia*, l'autre à l'endroit où il avait souffert, et qui fut appelée *Mensa Cypriana*, c'est-à-dire, table de Cyprien, parce que le Saint s'y était offert à Dieu en sacrifice. Victor de Vite fait mention de ces deux églises. La fête du Saint est marquée au 14 de septembre, dans le calendrier de Libère et dans celui que Fronteau a publié. Mais depuis le v^e^ siècle, on

[1] C'était une espèce de tunique qu'on appelait *Dalmatique*, parce qu'on en avait d'abord fait usage dans la Dalmatie.

Digitized by Google

l'a jointe à celle du saint Pape Corneille, qui se célèbre le 16 du même mois.

Certains ambassadeurs de Charlemagne, revenant de Perse, obtinrent du roi mahométan d'Afrique, la permission d'ouvrir le tombeau de saint Cyprien, qui était fort négligé. Ils retirèrent les reliques de ce Saint, qu'ils apportèrent en France. *Elles* furent déposées dans la ville d'Arles en 802, selon Agobard, ou en 806, suivant Adon. Le roi consentit depuis qu'on les transportât dans la ville de Lyon, et on les mit derrière l'autel de Saint-Jean-Baptiste. Nous avons un poème sur cette translation, lequel a été composé par Leidradre, archevêque de Lyon. Charles-le-Chauve fit transférer les mêmes reliques à Compiègne, et on les renferma avec celles de saint Corneille, qui se gardent dans la célèbre abbaye comme sous le nom du saint Pape. On voit une partie des unes et des autres dans la collégiale de Rosnay, près d'Oudenarde en Flandre.

C'est une maxime de notre foi, fortement inculquée par sant Cyprien, que nous devons présentement suivre les Saints par la vivacité de nos désirs, si nous voulons un jour régner avec eux. « Nous avons, dit-il solennellement renoncé au « monde ; il faut donc que nous y vivions comme des étran- « gers. Pensons donc avec joie à ce jour heureux qui assignera à chacun sa demeure, afin de nous délivrer des piéges du monde, de nous prémunir contre ses caresses, et de nous rendre participants du royaume céleste. Qui d'entre nous, quand il est dans une terre étrangère, ne désire pas retourner dans sa patrie? Quel est le voyageur qui, après s'être embarqué, ne souhaite pas des vents favorables pour arriver bientôt dans le pays qui l'a vu naître, dans lequel il aura la satisfaction d'embrasser sa famille et ses amis? Nous devons regarder le Ciel comme notre patrie. Nous y avons une multitude innombrable d'amis, de parents, de frères et d'enfants qui soupirent après le moment où ils nous verront réunis à eux. Ils ne craignent point que le bonheur dont ils jouissent leur soit ravi ; mais ils ne sont pas sans inquiétude par rapport au nôtre. Quelle sera la joie que nous goûterons dans la céleste

Digitized by Google

demeure ! De quel torrent de délices ne sera-t-on pas inondé dans ce royaume, qui aura pour durée l'éternité, jointe à un bonheur incompréhensible? Là, nous nous trouverons réunis au chœur glorieux des Apôtres, à la compagnie majestueuse des Prophètes, à une multitude innombrable de Martyrs; là nous serons transportés d'une joie sainte, à la vue des vierges triomphantes qui ont réprimé les désirs déréglés de la chair, et de tant de bienheureux, qui, en versant leurs biens dans le sein des pauvres, ont échangé leurs trésors terrestres contre ceux du ciel. (GODESCARD.)

NOTICE DES ÉCRITS DE SAINT CYPRIEN.

1° La lettre ou le traité *du mépris du monde* ou *de la grâce de Dieu*. Le Saint composa cet ouvrage peu de temps après sa conversion, et l'adressa encore à Donat, qui avait été baptisé avec lui, et qui paraît avoir été son compagnon d'étude en rhétorique. Le style en est pompeux; on y reconnaît un professeur d'éloquence, accoutumé aux déclamations, et qui ne faisait que quitter son emploi. L'auteur y donne l'histoire de sa conversion, et déclare que les difficultés qu'il éprouva de la part de ses passions, s'évanouirent dès qu'il eut pris sérieusement la résolution de se donner à Dieu. Il exhorte son ami à ne point mettre de bornes à sa ferveur, en lui disant, § 4 : « Votre pouvoir d'agir sera toujours en proportion de vos progrès dans la foi. Il y a beaucoup de différence entre les bonnes actions que l'on fait pour le Ciel, et celles que l'on fait pour la terre. Vous n'êtes astreint à aucune mesure dans la réception des dons de Dieu. La fontaine de la grâce divine coule toujours, elle n'a aucunes bornes précises; elle n'a pas non plus de canal déterminé pour retenir les eaux de la vie; il nous suffit, pour y avoir part, d'en être altérés et d'ouvrir nos cœurs; elles couleront sur nous, à proportion que notre foi nous rendra capables de les recevoir. » Il parle ensuite du pouvoir qu'ont les Chrétiens de forcer les esprits impurs qui possèdent les corps, à confesser ce qu'ils sont, de les chasser,

Digitized by Google

et d'augmenter leurs peines par le moyen des armes spirituelles que Dieu leur met entre les mains. § 4. Fell observe que Tertullien, Minutius Félix, Lactance, etc., parlent de ce pouvoir miraculeux, comme d'un fait public et notoire, et avec tant d'assurance, qu'il n'est pas possible de le révoquer en doute. Il avait, dit-il, été promis par Jésus-Christ (*Marc. XVI*, 17) et pourquoi penserions-nous qu'il n'aurait point accompli sa promesse?

« Supposez, dit saint Cyprien à Donat, que vous êtes placé dans un lieu élevé d'où vous découvrez tous les divers mouvements qui agitent la vie humaine dans ce monde. Vous serez touché de compassion pour les hommes, et vous ne pourrez vous empêcher de bénir Dieu, et de le remercier de ce qu'il vous a délivré de la corruption générale. Rappelez-vous ce qui se passe sous vos yeux. Les grands chemins sont remplis de voleurs, les mers sont couvertes de pirates, on voit en plusieurs pays toutes sortes de guerres et d'horreurs. Un meurtre commis par un particulier est un crime, mais il cesse de paraître tel, lorsqu'il est commis par l'autorité publique; et plus le crime est énorme, plus le coupable est sûr de l'impunité. » Il parle ensuite à son ami des divertissements barbares du cirque, des combats avec les bêtes, de la corruption du théâtre, où s'allume le feu d'une passion impure, où le cœur s'amollit, où le poison du vice entre dans l'âme par tous les sens, et où les spectateurs s'accoutument à aimer les abominations qui se représentent à leurs yeux. Il rappelle à son ami que les familles et les retraites les plus secrètes sont souvent souillées par la jalousie, l'orgueil et l'impureté; que le parjure, l'injustice et l'oppression règnent fréquemment dans les cours de judicature; que l'ambition ne parvient à ses fins que par des actions qui dégradent la nature humaine, et que les manœuvres qu'elle emploie font rougir la vertu; que la vanité des riches paraît, en ce que ces prétendus dieux de la terre n'ont souvent que des vues criminelles, et qu'ils répandent ordinairement des ténèbres épaisses sur l'esprit des hommes.

L'ouvrage est terminé par une exhortation à la piété, qui

Digitized by Google

est l'unique moyen de parvenir au bonheur, qui la purifie des souillures du péché, qui la rend digne de l'immortalité, qui est en un mot ce port salutaire où l'on trouve une paix inaltérable. Ce trésor, qui fait la dignité et la félicité de l'homme, ne s'achète point comme les biens du monde. C'est un don de Dieu, lequel est communiqué à ceux qui le désirent. Il en est de la grâce divine, comme d'une source intarrissable, qui offre ses eaux à tous ceux qui veulent en faire usage ; comme d'une rosée rafraîchissante, qui humecte les prairies desséchées. Quiconque veut se rendre capable de la recevoir, doit s'élever au-dessus du monde en le méprisant : être assidu à la prière et à la lecture de la loi sainte ; parler quelquefois à Dieu, et d'autres fois l'écouter ; il doit s'appliquer sans relâche à la pratique de toutes les vertus. Une âme dans laquelle le Saint-Esprit habite, doit être ornée d'une manière proportionnée à la dignité d'un tel hôte.

2° Le livre *de la vanité des idoles*, composé par saint Cyprien, quand il n'était encore que laïque. Le but du Saint est de montrer qu'on ne peut regarder comme des dieux, ceux qui ne furent que des hommes, et qui commirent les crimes les plus abominables. Il prouve que les païens adoraient souvent les démons, ceux mêmes qui quelquefois possédaient les corps. Il en appelle à ses adversaires, qui avaient souvent entendu les démons avouer ce qu'ils étaient, lorsque les Chrétiens employaient les exorcismes, § 4. Fell fait l'observation suivante sur ce passage : un tel appel aux sens des hommes, suppose de la folie dans saint Cyprien, si les faits dont il s'agit n'étaient point notoires. » Que nos sceptiques modernes voient ce qu'ils peuvent répondre. Le Saint ne fait quelquefois que copier Tertullien et Minutius Félix.

3° Il paraît qu'il était cathécumène lorsqu'il composa les deux livres *des témoignages*. C'est un recueil des passages de l'ancien Testament relatifs a Jésus-Christ et à son Eglise. Il y a un troisième livre des *témoignages*, qui est également un recueil de passages, desquels résulte un système de morale.

4° Le livre *de la conduite des vierges* fut écrit immédiatement

Digitized by Google

après l'élévation du Saint à la dignité épiscopale, suivant Pamélius, Pearson et Tillemont. Mais Dom Maran le met un peu avant l'épiscopat du saint Docteur, et il se fonde sur ce que l'auteur ne s'attribue aucun pouvoir, et qu'il ne suit que l'effusion de son cœur, *p.* 4. Tertullien avait donné un ouvrage sur la nécessité de voiler les vierges, dans lequel il prouvait la sainteté de leur état, « par l'Ecriture-Sainte, par la nature de Dieu, et par la discipline que Dieu a établie parmi les hommes, *c.* 15. Saint Cyprien adresse son traité aux vierges dévouées à Dieu, consacrées à Jésus-Christ ; aux personnes qui vivaient dans la virginité, et qui faisaient profession de servir Dieu d'une manière plus spéciale que le commun des fidèles. Il leur dit que la continence suppose une profession particulière de suivre Jésus-Christ, et que la chasteté tend plus directement à conduire au royaume du Ciel. Il les appelle la fleur du tronc de l'Eglise, l'ornement et le lustre de la grâce spirituelle, la perfection même de l'honneur et de la gloire, l'image de Dieu copiée d'après le modèle de sa sainteté, la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ. Les vierges, continue-t-il, font fleurir la glorieuse fécondité de l'Église notre mère ; elle trouve principalement sa joie en elles, et cette joie augmente à proportion qu'elles se multiplient, *n.* 3. Mais aussi plus leur gloire est sublime, plus leur attention à veiller sur elles-mêmes doit être grande et continuelle, *ibid.* Elles auront dans le Ciel la première place après les Martyrs ; et tant qu'elles conservent la chasteté, elles sont parfaitement semblables aux Anges. « De tels avantages, dit le Saint, ne peuvent s'obtenir sans de grandes difficultés. Il faut de la peine et des efforts pour gagner le haut d'une montagne escarpée ; comment nous plaindrions-nous d'un travail dont le Ciel sera le terme ? Vous combattrez avec joie, si vous jetez les yeux sur la couronne qui vous est promise.

Saint Cyprien fait des reproches sévères aux femmes qui se peignent les cheveux ou le visage, prétendant par là déguiser ou corriger l'ouvrage de Dieu. Il s'élève contre l'affectation des parures qui causent la ruine de tant d'âmes. Il observe

Digitized by Google

que cette affectation ne convient qu'à des prostituées, et que l'Écriture en parle de la sorte : « On remarque, dit-il, que les femmes les plus parées sont ordinairement celles qui ont le moins de modestie et qui sont corrompues dans leurs mœurs... Plus on est jaloux d'orner son corps, moins on est soigneux de ce qui fait l'ornement de l'âme. Qui n'aurait en horreur ce qu'il sait avoir été pernicieux à un autre ? Qui pourrait désirer ce qui a causé la mort à son frère ? Si vous voyez un homme périr immédiatement après avoir mangé certains mets ou bu certaine liqueur, n'en concluez-vous pas qu'il a pris du poison, et voudriez-vous l'imiter? » Ayant parlé des autres piéges tendus à l'innocence et des occasions dangereuses, il ajoute : « Voilà les artifices qu'emploie le démon pour s'approcher de ceux qu'il veut perdre, et pour entrer dans leur âme. Ainsi, lorsque les vierges courent après les parures, et qu'elles prennent d'autres libertés, le poison gagne insensiblement, et elles périssent, même avant de s'être aperçues du danger. En supposant qu'elles n'en viennent pas jusqu'à la perte de leur honneur, elles donneront au moins la mort à l'âme de leurs frères. Si vous allumez dans les autres un feu impur ; si vous les exposez à l'occasion d'offenser Dieu ; si, sous prétexte que vous n'avez rien à craindre pour vous-mêmes, vous donnez aussi sûrement la mort aux autres que le ferait le poison ou un glaive meurtrier, vous avez beau dire que vous ne pensez point au mal, votre cœur est corrompu, et vous ne pouvez être excusées de crime. Les personnes riches ne peuvent s'autoriser dans ces abus à cause de leurs richesses, puisque leur superflu appartient aux pauvres. Que les malheureux, dit le Saint, se ressentent de votre abondance. Donnez votre argent à Dieu, et il vous le rendra avec usure. Nourrissez votre Sauveur dans ses membres affamés. Faites-vous, par vos trésors, des solliciteurs auprès du trône de grâce, afin que vous obteniez les secours qui vous sont nécessaires pour persévérer dans la chasteté, et que vous puissiez recevoir la récompense, etc. » Il finit par faire aux vierges la prière suivante : « Souvenez-vous de moi, quand la persévérance dans votre virgi-

Digitized by Google

nité vous aura mises en possession de la couronne qui vous est promise. » Ce passage prouve clairement qu'on a toujours cru dans l'Église, que les Saints dans le Ciel intercèdent pour nous auprès de Dieu.

Saint Cyprien parle encore des vierges dans sa lettre quatrième à Pomponius. Il y dit qu'une vierge accusée d'avoir conversé criminellement avec un jeune homme, doit être regardée comme une adultère, parce qu'elle a violé la foi qu'elle avait jurée à Jésus-Christ. Il ne voulait point que les vierges demeurassent avec les hommes quand ils étaient jeunes. « Qu'une maison prenne feu, les flammes dévoreront tout ce qu'elle renferme, si on n'a soin de l'enlever promptement. Un homme au milieu du danger ne sera point en sûreté s'il y reste tranquillement : de même un serviteur de Dieu ne peut échapper à la mort, s'il se laisse prendre dans ses piéges, *loc. cit. p.* 10. »

5° Le livre de l'*Unité de l'Église,* écrit peu de temps avant que saint Cyprien quittât sa retraite pour retourner à Carthage. L'auteur observe d'abord que le démon sème les hérésies et les schismes pour perdre les âmes qui ont échappé aux piéges de l'idolâtrie, après quoi, il démontre que l'Église de Jésus-Christ est essentiellement une. Il dit que pour rendre cette unité visible, le Sauveur a bâti son église sur saint Pierre, et lui a donné le pouvoir des clefs; et que, quoiqu'il ait donné le même pouvoir à tous ses Apôtres, il a voulu que la source de l'unité dérivât d'un seul, et que l'édifice portât sur ce fondement. Il établit pour règle générale : « que dans les matières de foi, la voie qui conduit à la vérité est courte et facile, et que les faits tiennent lieu de toute autre preuve. » Venant ensuite directement à l'unité de l'Église fondée sur saint Pierre, il dit : « On ne peut obtenir la récompense que Jésus-Christ a promise à ses Disciples quand on abandonne l'Église. Quiconque est dans ce cas, devient impur, étranger, ennemi. On ne peut avoir Dieu pour père, lorsqu'on n'a pas l'Église pour mère. Comment s'échapper du naufrage général, si l'on n'est pas dans l'arche avec Noé?... La tunique du Sauveur ne fut ni

Digitized by Google

mise en pièces, ni divisée... Voilà l'emblème de cette union inséparable qui doit subsister entre les Disciples de Jésus-Christ. Qui serait assez aveugle et assez ennemi de la vérité, pour s'imaginer que l'unité qui règne dans le Ciel peut être rompue sur la terre, et que l'Église de Jésus-Christ, qui nous est toujours représentée comme étant une, puisse être divisée en plusieurs? C'est une absurdité grossière de croire cela possible, et c'est un crime énorme que de le tenter. Notre-Seigneur nous dit qu'il n'y a qu'un bercail, Joan. x, 16. S. Paul enseigne la même doctrine, I. *Cor.* I, 10, *Ephes.* IV, 2. L'Église était figurée par la maison de Rahab, Jos. II, 18, 19, et par l'agneau qui devait mangé dans une maison, *Exod.* XII, 46. L'Eucharistie ne peut non plus être mise hors de la maison, ni mangé ailleurs que dans la seule Église... Quand bien même ils (les hérétiques et les schismatiques) souffriraient le martyre, ils n'expieraient point leur crime. Il ne peut y avoir de véritable martyre hors de l'Eglise. Qu'ils (les hérétiques ou les schismatiques) soient consumés par les flammes, qu'ils soient dévorés par les bêtes, leur mort ne sera jamais regardée comme la couronne de leur foi et de leur constance, mais plutôt comme la punition de leur perfidie... De tels hommes peuvent être mis à mort, mais ils ne peuvent être couronnés... Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'une Eglise, qu'une foi, qu'un seul corps du peuple chrétien... Quiconque sera séparé de la fontaine de vie, ne peut vivre, puisqu'il a perdu toute communication avec le principe de la vie. »

Les mots de ce passage qui ne se trouvent point dans quelques manuscrits, sont cités par Pélage II, *ép.* 2, *ad episc. Istriæ*. Quelques critiques pensent que c'est une note marginale qui est entrée dans le texte; mais D. Maran en soutient l'authenticité. Quoi qu'il en soit, le sens du Saint docteur est assez clair sans cela. Voyez la note de D. Maran, p. 545, et la *Bibliothèque française,* t. XII, p. 10, an. 1728.

6° Le livre *de ceux qui sont tombés*. Le Saint, après avoir relevé la couronne des Martyrs, déplore amèrement la chute de ceux qui avaient apostasié. Il dit à ce sujet, que ses en-

Digitized by Google

trailles sont déchirées; qu'il ne saurait exprimer sa douleur, qui n'admet d'autre soulagement que celui des larmes et des *soupirs*. Ayant fait sentir l'énormité du crime de l'apostasie, il passe aux remèdes propres à l'expier, et s'élève contre ceux qui demandent une réconciliation trop précipitée. « Un médecin, dit-il, serait accusé d'ignorance, si, craignant de faire souffrir un malade en ouvrant sa plaie, il se contentait d'y porter légèrement la main et de la refermer, au lieu d'en faire sortir la corruption qui y est renfermée. Un tel ménagement ne ferait qu'entretenir le mal, qui, par des progrès insensibles gâterait toute la masse. Lorsque l'on connaît la plaie dans des cas semblables, on doit l'ouvrir, couper tout ce qui est nuisible ou superflu, sans avoir égard aux cris du malade. On l'entendra remercier dans la suite celui qui l'avait traité d'abord avec une cruauté apparente... Nous voyons au milieu de nous une nouvelle source de ruine pour les âmes; et comme si le mal causé par la persécution ne suffisait pas, il en naît un autre qui n'est pas moins funeste... On donne l'absolution au hasard, et cette absolution, dangereuse pour ceux qui en sont les ministres, est inutile à ceux qui la reçoivent... Comment se peut-il qu'au sortir de l'autel du démon, et les mains encore dégoûtantes du sang des victimes qu'ils ont immolées, ils osent approcher de nos augustes mystères?... Au mépris des avertissements du Seigneur, on fait violence au corps et au sang de Jésus-Christ. Ceux qui osent le recevoir indignement dans leurs mains et dans leur bouche, l'outragent autant qu'ils l'outragèrent lorsqu'ils ne rougirent pas de le renier et de le renoncer... L'indulgence dont on use à l'égard des pécheurs dont nous parlons, leur est aussi nuisible que le sont un temps orageux aux fruits de la terre, une maladie épidémique aux troupeaux, une violente tempête aux pilotes. Traiter de la sorte ceux qui sont tombés, c'est leur ravir le fondement de l'espérance qu'ils pouvaient avoir en Dieu. Les ministres coupables du crime dont il s'agit, ressemblent à ces pilotes ignorants qui font échouer le vaisseau contre les rochers, au lieu de le conduire au port. La paix qu'ils donnent produit un

Digitized by Google

effet tout contraire à celui qu'ils en attendaient. Par-là l'ennemi rusé bannira du cœur des coupables le souvenir de leur crime, et les empêchera de le pleurer. Il n'est pas de son intérêt qu'ils apaisent la colère de Dieu par une pénitence longue et laborieuse. »

Le saint Évêque montre que les pénitents se trompent eux-mêmes, s'ils s'imaginent qu'on peut les réconcilier avant qu'ils aient expié leur crime et qu'ils aient purifié leur conscience par l'imposition des mains de l'évêque. A la vérité, dit-il, les Martyrs peuvent beaucoup auprès de Jésus-Christ, à cause de leurs mérites et de leurs œuvres. Mais ce qu'ils demandent ne leur sera accordé qu'autant qu'il sera juste et qu'il n'aura rien de contraire à la loi de Dieu. Peut-on penser que ceux qui meurent pour l'Évangile, veuillent y porter atteinte? Pour effrayer les pécheurs, il rapporte plusieurs exemples de personnes sévèrement punies d'une manière toute miraculeuse, pour avoir reçu indignement le corps et le sang de Jésus-Christ. Ces sortes de punitions étaient fréquentes dans la primitive Eglise I. *Cor.* XI, 30, et montraient sensiblement les châtiments invisibles que Dieu inflige aux profanateurs de ses mystères. « Combien, dit le Saint, n. 13, n'avons-nous pas d'exemples de la vengeance que Dieu a exercée sur ceux qui le renient! Combien lamentables n'a pas été leur fin! Quoique cette vie ne soit point le temps de la justice, ils n'échappent cependant point à ses coups. Il n'y a qu'un petit nombre de coupables qui soient punis; mais leur exemple doit servir à tous... Une femme, après avoir renoncé à la foi, alla sur-le-champ aux bains publics. A peine y fut-elle arrivée, que le démon s'empara d'elle. Devenue l'instrument de la vengeance divine sur elle-même, elle tomba dans un accès de frénésie, et se coupa la langue par laquelle elle avait péché. Ayant ensuite été saisie de douleurs cruelles dans les entrailles, elle mourut au bout de quelques instants. »

Voici quelques autres exemples. Saint Cyprien fut témoin oculaire du premier. Les parents d'une petite fille qui était à la mamelle avaient pris la fuite pour ne pas tomber entre les

Digitized by Google

mains des persécuteurs ; l'enfant fut portée aux magistrats par sa nourrice. Comme elle ne pouvait manger de viande, on lui fit avaler un peu de pain qu'on avait trempé dans le reste du vin qui avait servi aux libations. La persécution ayant fini, la mère revint et reprit son enfant. Elle le porta à l'église où saint Cyprien offrait le Sacrifice *(sacrificantibus nobis)*. Pendant tout le temps du sacrifice, la petite fille ne cessa point de pousser des cris de douleur, comme pour faire entendre qu'elle ne devait point être dans le temple du Seigneur. A la Communion, lorsque le diacre lui présenta la coupe, elle détourna la tête, serra fortement les lèvres, et fit tous les efforts qui dépendaient d'elle pour ne pas boire. On vint cependant à bout de lui faire avaler quelques gouttes du sang de Jésus-Christ. Mais elle fut aussitôt saisie de convulsions violentes, accompagnées de vomissements. Le Sauveur ne voulut point rester dans un corps qui avait été souillé par la participation aux sacrifices des païens. Une femme, assez avancée en âge, qui avait sacrifié aux idoles, se glissa dans l'église sans être aperçue, tandis que saint Cyprien célébrait le Sacrifice ; mais elle n'eut pas plutôt reçu la Communion, qu'elle fut aussi violemment agitée ; elle se débattait, comme si elle eût pris du poison ; elle perdit la respiration, et tomba en sanglottant et en tremblant de tout son corps. — Une autre femme, qui avait également sacrifié, se mit à ouvrir la boîte où était le corps du Seigneur ; c'était alors la coutume de laisser emporter l'Eucharistie aux fidèles, afin qu'ils communiassent dans leurs maisons, lorsqu'ils ne pouvaient assister aux assemblées religieuses, surtout dans les temps de persécutions. Cette femme, dis-je, ayant ouvert sa boîte, il en sortit du feu ; ce qui l'effraya tellement, qu'elle n'osa toucher à l'Eucharistie. Plusieurs, dans de semblables circonstances, furent possédés du démon ; d'autres perdirent l'usage de leurs sens, et devinrent frénétiques.

Saint Cyprien conclut de tout ce qu'il a dit, la nécessité de la pénitence. Il cite les fidèles qui, « s'étant rendus coupables du seul péché de pensée, le confessent aux prêtres de Dieu

Digitized by Google

avec beaucoup de douleur, afin de décharger par-là leur conscience, font une rigoureuse pénitence, cherchent un remède salutaire à leurs plaies, sachant qu'on ne se moque point de Dieu, et qu'on ne peut le tromper. *Quoniam de hoc vel cogitaverunt, hoc ipsum apud sacerdotes Dei dolenter et simpliciter confidentes, exomologesim conscientiæ fecerunt, animi sui pondus exponunt, etc. n.* 14, *p.* 95. » L'éditeur anglais de saint Cyprien, lequel était protestant, fait la remarque suivante sur ces paroles : « Cette soumission des fidèles à l'exomologèse solennelle pour leurs pensées, est une preuve de l'estime qu'ils faisaient de la confession volontaire. On n'aurait pu savoir ce qui s'était passé dans leurs cœurs s'ils ne l'avaient déclaré d'eux-mêmes.

« Que chacun de vous, dit le saint Evêque aux pécheurs, fasse une humble et solennelle confession de son péché, tandis qu'il est encore en ce monde, que sa confession peut être admise, et que Dieu est disposé à accepter sa satisfaction et à ratifier le pardon qui lui est accordé par les prêtres. Mais ce pardon, on ne peut l'obtenir sans beaucoup de gémissements et de larmes; sans renoncer aux vains plaisirs du monde. Vous pleurez la mort d'un ami, à combien plus forte raison devez-vous pleurer celle de votre âme? Oui, vous avez perdu votre âme; vous êtes mort à tous les biens spirituels; vous survivez à cette perte, et vous ne pleurerez pas, et vous ne vous éloignerez pas pour un temps des compagnies, des divertissements! Voilà ce qui aggrave votre crime... La pénitence est le seul remède qui vous reste. Ceux qui la regarderaient comme inutile, ôteraient tout espoir de guérison et de salut, quand on l'espère contre la disposition expresse de l'Évangile.....? Gémissons et pleurons présentement à proportion de l'énormité de notre péché. Plus la plaie est large et profonde, plus elle mérite d'attention de notre part. Que la sévérité de notre pénitence réponde à la grandeur de notre faute... Vous devez demander avec plus de ferveur, persister dans la prière avec plus de persévérance, passer les jours à gémir, les nuits à pleurer, et tous vos moments dans les exercices de la

Digitized by Google

componction. Vous devez vous prosterner à terre, coucher sur la cendre et le cilice négliger le soin de votre corps, pratiquer l'abstinence, le jeûne et les autres œuvres de justice et de charité. Vos richesses, dont la possession est si dangereuse, ne doivent plus être pour vous un objet d'amour et d'attachement. Vous les détesterez au contraire comme un ennemi mortel; vous vous en défierez, comme vous feriez d'un voleur et d'un assassin ; vous les craindrez, comme vous feriez le poison et un glaive meurtrier. Vous ne les emploierez plus qu'à racheter vos iniquités... Vous destinerez le reste de votre fortune à vous procurer la guérison de la plaie dangereuse que vous avez reçue... Dieu, qui doit vous juger, sera touché de vos soupirs; et deviendra votre débiteur... Qu'un homme répande son âme devant Dieu par de ferventes prières; qu'il verse d'abondantes larmes de pénitence; qu'il travaille à apaiser la colère céleste par des actes réitérés de justice et de charité, il pourra alors espérer miséricorde de la part de celui qui dit : *Quand vous reviendrez à moi, et que vous vous repentirez, et vous serez sauvés.* Isaï *XXX*, 15. Dieu peut donc pardonner à ses serviteurs, lorsqu'ils produisent de dignes fruits de pénitence. Il peut leur rendre utiles les supplications des Martyrs, et leur faire retirer de grands avantages de ce que l'Évêque ou les Ministres de l'Église font en leur faveur. Ainsi, le soldat de Jésus-Christ ranimera ses forces épuisées : il combattra avec plus d'ardeur et de courage, et sa constance augmentant à proportion de l'humble souvenir et du sentiment de son péché, il se rendra digne du secours divin, et contribuera autant à la joie et au triomphe de l'Église, qu'il avait contribué à sa douleur et à son humiliation... » Le saint Pasteur craignant toujours de porter trop loin l'indulgence, s'écriait : « Que ne dépend-il de moi de pardonner tous les péchés passés! Je ne recherche point rigoureusement les fautes même commises contre Dieu, et je deviens par-là coupable moi-même. Oui, ma trop grande indulgence pour les péchés des autres me saisit de crainte. Quant à ceux qui veulent faire l'humble aveu de leurs crimes et les expier par

Digitized by Google

une satisfaction proportionnée, je suis prêt à les recevoir avec la plus sincère affection. »

7° Le livre *de l'Oraison Dominicale*, écrit peu de temps après l'ouvrage précédent : saint Hilaire et saint Augustin en recommandent fortement la lecture. Le second exhortait les Moines d'Adrumète à l'apprendre par cœur. Saint Cyprien y montre l'excellence de l'Oraison dominicale, et donne l'explication de toutes les demandes qui en font le sujet. En parlant des différents temps où l'on priait pendant le jour, il distingue *la première*, *la troisième*, *la sixième* heure, etc. Les principales conditions qu'il exige dans la prière, sont : l'humilité, le respect, l'attention, la ferveur et la persévérance. « Nous devons, dit-il, fermer à l'ennemi toutes les avenues de notre âme, et n'y laisser entrer que Dieu..... Quelle étrange indolence de ne pas penser dans la prière à ce qui mérite essentiellement de nous occuper ! Notre négligence outrage le Dieu dont nous faisons profession d'implorer la miséricorde. » Il nous apprend que de son temps le prêtre disait, comme aujourd'hui, dans la préface de la Messe : *élevez vos cœurs*, et que le peuple répondait : *nous les élevons au Seigneur*. Nos prières, selon lui, ne peuvent monter au trône de la grâce, que quand elles sont accompagnées de l'aumône et des autres bonnes œuvres. On trouve encore d'excellentes maximes sur le même sujet, dans les lettres du Saint, et surtout dans son exhortation à la prière continuelle qu'il envoya à son Clergé, en lui recommandant de la communiquer aux laïques, *ep* II, *edit. Oxon.*; 8, *Pamel.*

8° Le livre *de la Mortalité*, écrit à l'occasion de la peste, dont nous avons parlé dans la vie du Saint. Il est montré que les Serviteurs de Dieu doivent se réjouir dans les calamités, parce qu'elles leur fournissent les moyens de pratiquer des vertus héroïques et de mériter le Ciel. « Quant à la mort, dit-il, « elle n'est redoutable que pour celui qui ne se soucie point « d'aller à Jésus-Christ ; et l'on n'est dans cette disposition que « quand on a sujet de croire qu'on n'aura point de part au « royaume céleste. » Il décrit la félicité de ceux qui, après

Digitized by Google

avoir échappé aux tempêtes et aux écueils de ce monde, sont arrivés au port de l'éternité, se sont revêtus de l'immortalité bienheureuse, et n'ont plus rien à craindre des efforts de leurs ennemis. Il attribue la crainte excessive de la mort dans un Chrétien, au défaut de cette foi vive et de cette espérance ferme qui fortifient l'âme, et la rendent capable de mépriser *la reine des terreurs*. « Sur toutes choses, dit-il, rappelons-nous l'obligation où nous sommes de faire, non notre volonté, mais celle de notre Père céleste, dont Jésus-Christ nous enseigne de demander tous les jours l'accomplissement. Combien n'est-il pas absurde de lui demander que sa volonté se fasse, tandis que nous ne répondons qu'avec la plus grande répugnance à l'ordre qu'il nous donne de quitter le monde? N'est-ce pas se moquer, que de lui demander que son royaume arrive, lorsque nous ne balançons pas de lui préférer un état d'esclavage sur la terre? Pourquoi lui répéter si souvent que nous désirons voir arriver son royaume, puisqu'il est évident que nous aimerions mieux continuer d'être ici-bas soumis au démon, que de régner avec Jésus-Christ dans sa gloire? «

Le saint docteur parle d'un certain Évêque qui, étant près de rendre le dernier soupir, était extrêmement effrayé de la pensée de la mort. Comme il demandait à vivre encore quelque temps, il vit devant lui un jeune homme d'un aspect majestueux et tout éclatant de lumière, lequel lui dit : « Vous craignez tout à la fois de souffrir et de mourir; cependant vous ne voulez point quitter le lieu où vous souffrez. Que voulez-vous donc que je fasse, puisque vous ne savez ce que vous demandez ? » Saint Cyprien ajoute : « J'ai appris de Dieu par de fréquentes révélations, et il m'a ordonné de déclarer publiquement, que nous ne devons point pleurer la mort de ceux qu'il a appelés à lui et qu'il a délivrés des misères de ce monde; que nous devons au contraire être persuadés qu'à proprement parler, ils ne nous sont point enlevés; qu'ils n'ont fait que nous précéder ; que leur séparation de nous n'est que comme un voyage, après lequel nous les reverrons ; que nous pouvons à la vérité les regretter, mais qu'il ne

Digitized by Google

nous est pas permis de les pleurer, comme s'ils étaient perdus. » Il ajoute que notre conduite doit s'accorder avec nos paroles et avec notre foi, qui nous enseigne que nos amis que la mort a enlevés du milieu de nous, sont dans un état de bonheur. Il observe que de désirer une plus longue vie, sous prétexte de souffrir le martyre, est une illusion de l'amour-propre, la résignation à la volonté de Dieu étant le plus agréable sacrifice qu'on puisse lui faire. « Nous devons, continue-t-il, montrer le pouvoir de notre foi, en souffrant sans émotion la mort de nos plus chers amis ; et lorsqu'il plaira à Dieu de nous appeler à lui, il faudra que, dociles à sa voix, nous le suivions avec joie et sans délai. » Enfin, il exhorte fortement tous les Chrétiens à désirer de tout leur cœur le moment de leur mort, qui leur ouvrira les portes de l'éternité, les fera entrer dans le royaume du divin amour, et les réunira à la société des Anges et des Saints.

Le livre *de la Mortalité et celui de l'Oraison Dominicale* ont été traduits en français par le duc de Luynes, qui s'est déguisé sous le nom de Laval, et imprimés en 1664.

9° *L'exhortation au martyre*, écrite en 252, lors du renouvellement de la persécution, sous Gallus et Volusien. Cet ouvrage, fait pour fortifier les fidèles, est un tissu de passages de l'Écriture. Ce sont effectivement les meilleures armes qu'un Évêque puisse mettre entre les mains des soldats de Jésus-Christ, qu'il doit exercer au combat dans les temps d'épreuves.

10° Le livre *à Démétrien*. Ce Démétrien était un magistrat de Carthage, qui, quoique païen zélé, était lié avec le saint Évêque. L'ouvrage dont il s'agit est une réponse aux invectives de ce magistrat contre notre foi ; et il est prouvé que la Religion chrétienne n'est point la cause des calamités publiques de l'empire. On y trouve aussi une belle exhortation à la pénitence.

11° Le livre *de l'aumône et des bonnes œuvres*, écrit vers l'an 254. C'est une exhortation pathétique à l'une et aux autres que l'Écriture nous recommande, et nous représente

Digitized by Google

comme des moyens d'obtenir miséricorde. Le Saint y dit qu'on est ordinairement inexcusable de prétendre célébrer le jour du Seigneur, sans faire une offrande pour les pauvres. Il réfute les objections que suggère l'avarice, et montre qu'un grand nombre d'enfants ne dispense point de ce devoir ; qu'il ne fait au contraire que resserrer l'obligation de l'accomplir : que les parents qui y manquent, trahissent les véritables intérêts de leurs enfants ; qu'ils leur apprennent par là à mal placer leur affection, et préférer l'argent à Jésus-Christ ; qu'ils les privent de la protection divine, qui est toujours la récompense de l'aumône, etc. Il insiste beaucoup sur ce qu'au dernier jour, le souverain Juge prononcera sa sentence d'après la charité ou la dureté qu'on aura témoignée aux pauvres.

12° Le livre *du bien de la patience,* composé vers l'an 206, à l'occasion des disputes qui s'étaient élevées touchant le Baptême des hérétiques. Selon le saint Évêque, la patience ne consiste pas seulement à étouffer le ressentiment ou la vengeance ; mais elle se prend encore pour l'assemblage des vertus qui contribuent à rendre un homme charitable, doux, honnête ; qui le mettent dans la disposition de se réprimer et de pardonner, qui lui inspirent enfin un courage supérieur à toutes sortes d'épreuves. Les philosophes païens ne connaissaient point la vraie patience, qui suppose dans celui qui la possède, la douceur et l'humilité ; ils ne pouvaient plaire à Dieu, parce qu'ils étaient remplis de présomption et d'amour pour eux-mêmes. Un Chrétien doit être dans la réalité ce qu'ils n'étaient qu'en apparence, et acquérir ce degré de vertu qui leur était inconnu dans la pratique. Pour exciter à la patience, il cite l'exemple de Dieu, qui en est le principe et qui lui communique toute sa dignité ; il rapporte les préceptes de l'Évangile ; il montre cette vertu dans Jésus-Christ, dans les apôtres et dans les patriarches ; il en appelle enfin au jugement dernier.

13° Le livre *de la jalousie et de l'envie,* composé peu après l'ouvrage précédent, et dans le même dessein. Saint Cyprien

Digitized by Google

y montre que l'envie est la source d'un grand nombre de maux, et qu'elle est en même temps un péché grave et son propre tourment. « Renoncez, dit-il, à cette perversité de caractère ; arrachez de votre cœur ces épines qui l'étoufferaient, et y recevez les semences de droiture qui produiront une grande abondance de fruits ; rejetez ce poison d'une humeur maligne et contentieuse ; purifiez votre âme de toute corruption ; adoucissez l'amertume qui vous tourmente, par le remède salutaire que la Religion vous offre. La Croix de Jésus-Christ fera pour vous ce que fit pour les Israélites le bois jeté dans les eaux de Mara. Oui, la croix du Sauveur fera disparaître toute l'amertume de votre âme.

14° La persécution ayant cessé à la mort de Gallus, arrivée au commencement de l'année 253, saint Cyprien tint à Carthage un Concile, composé de soixante-six Évêques, pour rétablir les affaires de l'Église. Pendant la tenue de ce Concile, Gidus, évêque africain, le consulta touchant le Baptême des enfants. Il lui demandait s'il fallait l'administrer le huitième jour après la naissance, selon ce qui se pratiquait dans l'ancienne loi, par rapport à la circoncision. Le Saint répondit avec les autres Pères de l'assemblée, qu'on ne pouvait refuser à personne la participation à la grâce de Dieu... Qu'on devait surtout l'accorder aux enfants, qui, par les larmes qu'ils répandent aussitôt qu'ils voient la lumière, semblent demander miséricorde d'une manière fort touchante. On ne refuse point, dit-il, le pardon aux plus grands pécheurs, comment le refuserait-on à des enfants qui ne font que de naître, et qui n'ont d'autre faute que la tache originelle? *Ep.* 62, *ed. Oxon.* La difficulté proposée à saint Cyprien n'avait point pour objet de savoir s'il fallait baptiser les enfants, mais quel jour on les baptiserait ; et même, quant à ce point, l'unanimité du Concile montre quelle était la tradition générale de l'Église. Tertullien lui-même, qui plaidait pour le délai du baptême, traite de meurtrier celui qui refuserait d'administrer ce sacrement dans le cas de nécessité. Voyez le comte Acami, *de Pædobaptismo solemni in Ecclesiâ Latinâ et Grecâ*, Romæ, 1755. C'est

Digitized by Google

une excellente réfutation d'une lettre d'un anabaptiste anglais sur le point dont il s'agit.

15° *Lettres*, au nombre de 81 dans l'édition d'Oxford, et de 83 dans celle de Baluze. Elles ont pour objet des points de dogme, de discipline et de piété. Nous en avons cité plusieurs morceaux dans la vie du Saint.

16° Parmi les ouvrages de saint Cyprien, on en a fait imprimer plusieurs qui lui ont été attribués, quoiqu'ils ne soient pas de lui. Les principaux sont : 1° le traité *contre les Spectacles publics,* qui fut écrit par un Évêque contemporains de notre Saint, lequel avait été séparé de son troupeau par la persécution. 2° Le discours *contre Novatien*, lequel paraît être du même style que l'ouvrage précédent, quoiqu'il ne soit pas du même temps. 3° Le livre *du célibat des Clercs,* qui est du VII° siècle et qui renferme des choses extrêmement utiles.

Saint Jérôme et Lactance donnèrent de justes éloges à l'éloquence de saint Cyprien. « Il a, suivant le second, une invention facile, variée, agréable, et ce qu'il y a de plus essentiel, beaucoup de clarté et de netteté dans les idées, c'est-à-dire, la principale des qualités que l'on exige de tout écrivain. Sa narration est ornée, et devient encore plus intéresante par la facilité de l'expression. Ses raisonnements sont forts et serrés ; en sorte qu'il réunit tout ce qui fait l'orateur ; il sait plaire, instruire et persuader ; on ne pourrait même décider lequel de ces trois talents il posséda dans un degré plus éminent. » Il y a trop de travail dans sa lettre à Donat ; mais quoiqu'elle ne puisse pas servir de modèle, il n'en est pas moins vrai qu'elle annonce un auteur vraiment éloquent.

Dieu, selon saint Augustin, a permis qu'il soit échappé à saint Cyprien quelques vains ornements de rhétorique, dans le premier ouvrage qu'il fit après sa conversion, pour montrer combien l'esprit de la simplicité chrétienne influa sur son style, et eut de pouvoir pour le contenir dans les bornes de la véritable éloquence, et c'est là le caractère des lettres du saint Évêque de Carthage, qui furent écrites depuis ; aussi Fénélon observe-t-il que nous pouvons en sûreté en admirer et en imi-

Digitized by Google

ter le style. Ce grand maître remarque cependant que le langage de saint Cyprien se ressent du génie âpre des Africains, et qu'il n'est pas toujours exempt de cette sublimité recherchée qu'on reproche aux auteurs du même temps. Ces observations ne nous empêchent point de reconnaître dans les ouvrages du Père une éloquence douce, naturelle, et qui n'a rien de semblable à celle des déclamateurs. On n'y aperçoit rien de trivial, rien qui n'annonce une littérature peu commune. On y voit partout un âme grande, remplie des plus beaux sentiments, qui sont exprimés d'une manière noble et touchante. L'auteur parle toujours d'abondance de cœur. Quoiqu'il emploie quelquefois des mots qui paraissent s'éloigner de la pureté de la langue latine, il n'en est pas moins vrai qu'après Lactance, il occupe la première place parmi les Pères latins qui ont écrit en cette langue [1].

[1] La première édition des œuvres de saint Cyprien, qui parut peu de temps après l'invention de l'imprimerie, et qui ne porte ni nom d'imprimeur, ni nom de lieu, est plus correcte que la plupart de celles qui l'ont suivie. Les œuvres du même Père ont été réimprimées par les soins d'Érrasme, de Manuce, de Morel, de Pamélius et de Rigault. Ce dernier éditeur est un calviniste déguisé, selon Fell. On trouve effectivement dans ses notes sur Tertullien et sur saint Cyprien, bien des choses qui favorisent certains principes du calvinisme. Voyez de l'Aubespine, Grotius, *Ep. ad Salmas. p.* 323, et Petit Didier, *Rem. sur la Bibl. de Dupin*, t. I. p. 280.

Dans l'édition de Pamélius, les lettres de saint Cyprien sont placées les premières et rangées selon l'ordre chronologique; elles n'occupent point la même place dans la plupart des éditions antérieures et postérieures.

L'édition d'Oxford parut en 1681. On la doit au savant Fell, évêque de la même ville, qui y ajoute de nouvelles notes, avec les *Annales Cyprianici* de Pearson, et les 13 *Dissertationes Cyprianicæ* de Dodwell, qui ont pour objet d'éclaircir certains points de fait et de discipline.

Baluze préparait une nouvelle édition de saint Cyprien, lorsque la mort l'enleva. D. Maran, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a mis la dernière main à son ouvrage. Il a aussi corrigé quelques notes de Baluze, et y en a ajouté de nouvelles. Il a encore enrichi son édition d'une nouvelle vie de saint Cyprien. Elle parut à Paris en 1726, *in-fol.* sous le titre suivant : *S. Cypriani opera recognita per Baluzium, iterum illustrata (per D. Maran) unum e monachis S. Mauri, qui præfationem et vitam S. Cypriani adornavit.* Elle a été réimprimée à Venise en 1758.

Digitized by Google

SAINT ABONDE, SAINT ABONDANCE, SAINT MARCIEN ET SAINT JEAN,

MARTYRS.

Marcien, personnage distingué de Rome, avait un fils qu'il chérissait tendrement. Il était encore païen, mais son fils étant mort presque subitement, ses voisins le voyant désolé, lui conseillèrent d'aller trouver le prêtre Abonde que des miracles avaient signalé. Il y courut, Abonde arriva avec son Diacre, pria sur le mort et lui commanda de rentrer dans la vie. Le mort ressuscita aussitôt. Alors le père et le fils abandonnèrent le paganisme, et reçurent le Baptême ; ce miracle fit du bruit. C'est alors qu'on enleva le prêtre et le diacre et en même temps Marcien et son fils, qui confessèrent leur foi. Ils suivirent au martyre saint Abonde et son diacre saint Abondance. Ils sont honorés le même jour.

SAINTE EUPHÉMIE,

VIERGE ET MARTYRE.

La ville de Chalcédoine fut le théâtre des glorieux combats de sainte Euphémie, qui souffrit vers l'an 307, dans la persécution que continuèrent les successeurs de Dioclétien. Ayant embrassé l'état de virginité, elle annonça par la couleur modeste de ses habillements, qu'elle renonçait aux amusements du monde. Comme l'amour de Dieu régnait dans son cœur, elle ne vivait que pour lui, et tendait tous les jours à la perfection avec une nouvelle ardeur.

Ayant été arrêtée, elle fut cruellement tourmentée par l'ordre du magistrat nommé Priscus. L'histoire de ses souffrances fut représentée sur un tableau dont saint Astère, évêque d'Amasée dans le Pont, nous a laissé une description exacte, et qui se gardait autrefois dans la grande église de Chalcédoine. Un soldat lui tirant la tête en arrière, un autre lui cassait les dents, en sorte que le sang qui lui sortait de la bouche

Digitized by Google

couvrait son visage, ses cheveux et ses vêtements. Après lui avoir fait souffrir diverses autres tortures, on la conduisit en prison, où la prière fit ses délices et sa consolation. A la fin, on la condamna à être brûlée vive. Elle monta d'elle-même sur le bûcher, avec un courage et une sérénité qui montraient la joie qu'elle ressentait de se voir sur le point d'entrer dans la gloire de Jésus-Christ.

L'Église grecque l'honore avec la même dévotion que les plus célèbres Martyrs, et sa fête est d'obligation dans presque tout l'Orient.

Lorsque le grand Concile de Chalcédoine s'assembla en 451, il se tint dans l'église de Sainte-Euphémie. On sait qu'il s'agissait de condamner l'hérésie d'Eutychès. Ce Concile ne put se tenir sans beaucoup de tumulte de la part des égarés et les Évêques catholiques proposèrent, pour accorder tout, de faire décider la querelle par sainte Euphémie, dont le corps reposait dans cette église.

Les catholiques écrivirent leur dogme sur une pancarte, et les hérétiques mirent leur profession de foi sur une autre. On ouvrit la châsse, et on plaça les deux pancartes dans le sein de la vierge Euphémie. On mit ensuite les scellés sur la châsse et on y maintint des surveillants des deux partis. Après trois jours de prières, la pancarte des hérétiques se trouva sous les pieds de la sainte, tandis qu'il tenait à la main la profession de foi des catholiques, qu'elle remit devant tout le Concile au président de l'auguste assemblée.

On recueillait quelquefois, dans le cercueil de sainte Euphémie, des gouttes d'un sang incorruptible et de suave odeur. L'empereur Maurice, qui doutait que ce sang fût naturel, voulut le voir de près et lorsqu'il se fut assuré de la vérité, il reconnut là un miracle.

Lorsque Constantin Copronyme eut résolu d'abolir le culte des images et des saintes Reliques, il laissa deviner son projet de faire disparaître le corps de sainte Euphémie. On lui objecta vainement les miracles, il n'en tint compte et fit jeter le corps de la Sainte dans la mer. Mais les fidèles, qui ne le

Digitized by Google

perdaient pas de vue, l'en retirèrent le soir même et l'emportèrent à Rome, où l'on érigea un sanctuaire sous son patronage.

Rome partagea plus tard une partie de ces saintes Reliques. Paris en reçut une part insigne en 1606. Le Clergé l'accueillit en grande pompe et l'emporta processionnellement dans l'église de Notre-Dame. Tarbes et Saint-Malo en reçurent pareillement et sans doute d'autres lieux.

SAINT NINIEN OU NINYAS,

APOTRE DES PICTES.

Saint Ninien eut pour père un prince des Bretons Cumbriens qui habitaient les comtés de Cumberland et de Galloway. Il parut dès son enfance uniquement né pour la vertu. Rien ne lui semblait difficile, lorsqu'il s'agissait de se perfectionner dans l'amour de Dieu. Afin de s'affranchir de tous les embarras du monde qui auraient pu le distraire, il quitta sa patrie pour faire un voyage à Rome. Il passa plusieurs années dans cette ville, et s'y appliqua tout à la fois à l'étude et à la pratique de la Religion. Ses progrès furent rapides dans l'une et dans l'autre. Se sentant de plus en plus animé de zèle pour la gloire de Dieu, il résolut de retourner dans son pays où l'on n'avait encore qu'une connaissance bien imparfaite du Christianisme. Il paraît qu'il fut sacré Évêque à Rome, avant son départ de cette ville.

Arrivé dans sa patrie, il acheva d'instruire ceux qui avaient déjà quelque teinture des vérités de l'Évangile. Il retira de l'idolâtrie ceux qui y étaient plongés, adoucit la férocité de Tudovald, roi des Pictes, et bâtit une église de pierre dans le pays connu aujourd'hui sous le nom de Galloway. Jusque-là les Bretons septentrionaux n'avaient point vu d'édifices de pierre; et ils appelèrent la ville où était celui dont nous parlons, *candida casa;* c'est-à-dire, *maison blanche*. On la nomme présentement *Whitehern*. Le Saint y fixa son siége épiscopal, et dédia l'église sous l'invocation de saint Martin. On croit

Digitized by Google

qu'il avait visité le tombeau de ce Saint dans le cours de ses voyages. Il porta la lumière de la foi dans le pays des Cumbriens, dans toutes les provinces habitées par les Pictes méridionaux, jusqu'au mont Grampus. L'église de Whitehern devint une école de Saints et d'hommes apostoliques. Saint Ninien mourut le 16 septembre 432. Il s'opéra un grand nombre de miracles par son intercession. Ses reliques se sont gardées à Whitehern jusqu'à la prétendue réforme. Il y a un bras de saint Ninien dans l'église qui appartenait aux Jésuites, à Douai.

SAINT PRINCIPE,

ÉVÊQUE DU MANS.

Le Bienheureux Principe, issu d'une noble famille franque, fut sacré évêque du Mans vers la fin du v^e^ siècle. Soit avant, soit pendant son épiscopat, il fut un modèle admirable de toutes les vertus. Souffrant le froid et la chaleur, jeûnant fréquemment et surtout le mercredi et le vendredi, il ne laissa passer aucun jour sans offrir les divins Mystères, à moins qu'il n'en fût empêché par une infirmité grave.

Plein de zèle pour que le culte divin fût partout splendide, il fonda beaucoup d'églises et en réédifia un bien plus grand nombre qui menaçaient ruine par suite de vétusté. Saint Principe prit aussi le plus grand soin des malades, autant que ses occupations le lui permettaient; à certains jours il parcourait les hôpitaux, et il se plaisait à prodiguer aux infirmes les soins les plus divers, même ceux qu'on ne demande qu'aux domestiques et aux moindres employés.

Le Bienheureux Principe souscrivit aux actes du Concile d'Orléans, en 511. Il mourut le 16 des calendes d'octobre, et il fut enseveli avec honneur auprès des corps des saints Pontifes Thuribe, Pavace et Victorius, dans la basilique des saints Apôtres, au-delà de la Sarthe. Il fit un grand nombre de miracles pendant sa vie et après sa mort : il guérit une foule de malades atteints de différents maux, et les rappela à une

Digitized by Google

santé parfaite. Il rendit la vue à un aveugle et le remit à sa mère qui pleurait de joie en voyant son fils qui avait recouvré l'usage de la vue.

SAINTE EUGÉNIE,

VIERGE.

Sainte Eugénie, fille d'Adelbert, duc d'Alsace, succéda, vers l'an 720, à sainte Odile sa tante, dans l'abbaye du Haut-Hohenbourg. Sainte Odile était fondatrice de cette abbaye. Eugénie, qui avait pris sa tante pour modèle, entretint la paix et la régularité dans la maison, qu'elle gouverna quinze ans. Elle mourut le 16 septembre, vers l'an 735. On l'honora longtemps à Hohenbourg, et ses reliques s'y gardèrent jusqu'en 1622, que son tombeau fut brisé par les Suédois. Elles furent alors dispersées. On en conserva quelques portions dans les églises d'Oberehnheim et de Wilgotheim.

SAINT ROGEL ET SAINT SERS-DIEU,

MARTYRS EN ESPAGNE.

Saint Emilas et saint Jérémie, qui confessèrent Jésus-Christ à Cordoue, au temps des Maures, n'étaient pas encore sortis de la prison pour aller au supplice lorsqu'on vit paraître deux autres combattants qui voulaient attaquer l'impiété de Mahomet devant le roi Abdérame et ses officiers. L'un était du village de Parapanda près d'Elvire et de Grenade, et s'appelait Rogel. Il était eunuque, religieux de profession, et déjà fort avancé en âge. L'autre était un jeune étranger venu du levant à Elvire, où sans avoir voulu marquer le nom qu'il avait eu en son pays, il s'était donné le nom de Sers-Dieu, pour n'être point découvert et pour servir Dieu avec plus de liberté. Il était eunuque comme Rogel, et il se lia étroitement avec ce saint vieillard dans la résolution de combattre ensemble pour la justice et la vérité jusqu'à la mort, et d'acheter le Ciel au prix de leur sang.

Digitized by Google

Au fort de la guerre que les infidèles du pays avaient déclarée aux Chrétiens pour détruire la foi de Jésus-Christ en Espagne, Rogel et Sers-Dieu, animés du zèle de leur sainte Religion, allèrent de concert dans la mosquée où les Mahométans étaient assemblés ; et s'étant avancés dans la foule, ils se mirent à prêcher l'Évangile à haute voix, à blâmer la secte de l'imposteur et à menacer des malheurs éternels ceux qui le suivaient, s'ils n'y renonçaient. On peut juger de l'effet que fit une remontrance si peu attendue sur les esprits des infidèles; et l'on en vit des marques lorsque ces furieux se jetèrent sur les deux Serviteurs de Dieu, qu'ils regardaient comme criminels d'un attentat sacrilége, pour avoir osé seulement mettre le pied dans leur temple. Ils les brisèrent de coups, leur mirent le corps tout en sang, et les auraient massacrés sur la place, si le commissaire de la police ne fût survenu pour les arracher de leurs mains. Ce magistrat les fit mettre en prison parmi des voleurs, des assassins et d'autres scélérats. Les deux Saints y firent encore la fonction de prédicateurs de Jésus-Christ, comme dans la mosquée, n'ayant par tout le corps rien de sain et d'entier que la langue.

On leur fit le procès peu de temps après ; et pour avoir osé entrer dans le temple des Mahométans et y annoncer l'Évangile, ils furent condamnés à avoir d'abord les pieds et mains, et ensuite la tête coupée. Ils reçurent leur sentence avec une joie qui surprit les infidèles. Avant que de l'exécuter, on voulut les tenter par divers moyens, et l'on tâcha de les ébranler par des menaces et par des tourments. Mais ils firent paraître dans tous leurs combats un courage si héroïque, que plusieurs des infidèles en eurent meilleure opinion de la Religion chrétienne. Les persécuteurs se trouvant épuisés ou rebutés à la fin par la constance des deux Martyrs, ordonnèrent enfin l'exécution de la sentence. Rogel et Sers-Dieu firent encore trembler leurs bourreaux par la fermeté avec laquelle ils présentèrent leur jambes et leurs bras à couper. On ne put arracher d'eux ni cris, ni plaintes, ni même un soupir. Après un spectacle si nouveau ils eurent enfin la tête tranchée le 16 sep-

Digitized by Google

tembre de l'an 852. Le Martyrologe Romain fait mention d'eux en ce jour.

SAINTE ÉDITHE,

VIERGE.

Sainte Édithe, fille d'Edgard, roi d'Angleterre, et née en 961, fut élevée dans le monastère de Willon, par les soins de la reine Wilfride, sa mère, qui s'y était retirée, du consentement de son époux. Elle y fit profession dès qu'elle eut atteint l'âge nécessaire. On rapporte qu'après la mort de son père et de son frère Edouard, les grands du royaume voulurent la placer sur le trône, mais qu'elle se refusa constamment à leurs invitations. Elle mourut dans l'exercice des vertus chrétiennes, le 16 septembre 984, à l'âge de vingt-trois ans.

On lit dans sa vie que, comme elle faisait à tout instant le signe de la Croix sur son front et sur son cœur, avec le pouce de sa main droite, saint Dunstan, qu'elle édifiait, lui dit un jour : « Dieu ne permettra pas que ce pouce soit livré à la pourriture.» Treize ans après sa mort, lorsque les miracles qui se faisaient à son tombeau engagèrent les fidèles à lever son corps, on le trouva entier, et le pouce que saint Dunstan avait béni était aussi frais que du vivant de la Sainte.

LE BIENHEUREUX VITAL DE SAVIGNY.

Vital, né à Tierceville en Normandie, se rendit célèbre à la fin du XIe siècle par sa piété et le succès de ses prédications. Ayant quitté un canonicat qu'il avait dans la Collégiale de Mortain, il se retira dans un lieu peu fréquenté. Mais la sainteté de sa vie lui ayant attiré un grand nombre de disciples, il fonda l'abbaye de Savigny l'an 1112, et un nouvel Ordre de Religieux, nommé à ce qu'on croit de la Sainte Trinité. Cet Ordre se donna depuis à saint Bernard ; et c'est ainsi qu'il a passé dans la filiation de Citeaux, où il se trouvait avant la révolution. Vital mourut en odeur de sainteté en 1119.

Digitized by Google

LA BIENHEUREUSE IMELDA LAMBERTINI,

VIERGE.

La carrière de cette jeune vierge ne fut pas de longue durée, car elle ne vécut guère que onze ans. Mais sa vertu jeta le plus grand éclat ; et Dieu s'est plu à manifester sa sainteté, pendant sa courte vie et après sa mort, par des miracles.

Imelda naquit à Bologne, l'an 1322. Elle était fille d'Egano Lambertini, membre de l'illustre famille à laquelle appartenait le savant Prosper Lambertini, Pape sous le nom de Benoît XIV. Dès sa plus tendre enfance elle montra une maturité d'esprit et un attrait pour la piété, qui faisaient l'admiration de tout le monde. Rien de profane ne la touchait ni n'attirait jamais son attention ; mais ses larmes coulaient en abondance, dès qu'elle entendait ou qu'elle voyait quelque chose d'édifiant. A l'âge de dix ans, elle obtint de ses parents la permission d'entrer dans le monastère des Dominicaines de Sainte-Magdeleine, pour y vivre dans la pratique des vertus religieuses, en attendant qu'elle eût l'âge nécessaire pour s'y consacrer à Dieu par les vœux de Religion. Cette sainte enfant fut vraiment un modèle pour toute la communauté, et les Religieuses avouaient qu'elle les surpassait toutes par sa ferveur, sa simplicité, son obéissance, son exactitude à accomplir toutes les prescriptions de la Règle.

Rien n'excitait davantage la dévotion d'Imelda et ne touchait plus sensiblement son cœur, que la pensée et la considération de l'amour ineffable que Jésus-Christ nous témoigne dans l'adorable sacrement de son Corps et de son Sang. Pendant le saint Sacrifice de la Messe, elle était continuellement baignée de larmes, tant elle sentait profondément la tendresse infinie de ce divin Sauveur. Une chose pourtant l'affligeait vivement : c'est que son âge ne lui permît pas de participer à la Table sainte en même temps que les Religieuses. Mais le Seigneur, qui connaissait la ferveur de ses désirs, daigna lui-même montrer par un miracle éclatant combien elle était digne de

Digitized by Google

se nourrir du pain des Anges. Un jour qu'elle s'abandonnait à sa pieuse douleur, pendant que les Religieuses s'avançaient vers la Table sacrée, une hostie descendit visiblement d'en haut et resta suspendue sur sa tête jusqu'à ce que les assistants s'en aperçurent. Alors le chapelain vint, avec un respect mêlé d'admiration et de frayeur en même temps, la recevoir sur une patène, et en communia la jeune vierge qui, inondée de bonheur et transportée d'amour, rendit aussitôt son âme à son Créateur, l'an 1333. On conserve ses reliques à Bologne. Le 16 décembre 1826, le Pape Léon XII permit à l'Ordre de Saint-Dominique de célébrer la fête et de faire l'Office de la Bienheureuse Imelda.

LE BIENHEUREUX LOUIS D'ALLEMAND,

CARDINAL, ARCHEVÊQUE D'ARLES.

Louis fils de Jean d'Allemand ou Alamandi seigneur d'Arbent et de Mongiffon, vint au monde vers l'an 1390, dans le château d'Arbent, qui est un bourg du Bugey, du côté de la Franche-Comté. On vit dès son enfance toutes ses inclinations tourner à la vertu ; elles le portèrent à embrasser l'état ecclésiastique, dans lequel il entra avec une pureté de mœurs qu'il conserva toute sa vie. Il fut pourvu d'abord d'un canonicat dans l'église cathédrale de Saint-Jean de Lyon, où il édifia le Clergé et le peuple par sa piété et par la sagesse de sa conduite. Il avait eu ce bénéfice par la résignation de son frère aîné Galois d'Allemand ; et il le quitta depuis pour devenir abbé de Tournus sur la Saône dans le diocèse de Châlon en Bourgogne. Quelques années après il fut fait évêque de Maguelone en Languedoc, ville dont le siége a été depuis transféré à Montpellier. Il avait été élevé à cette dignité par les soins et les recommandations de François de Conzi archevêque d'Arles, légat d'Avignon, qui passait pour son parent du côté maternel.

Plus la Providence l'élevait, plus elle donnait d'éclat à sa vertu ; et la réputation que son mérite lui avait acquise à l'âge

Digitized by Google

de trente-deux ans, était déjà si grande, que le Clergé et le peuple d'Arles voyant le siége métropolitain de leur ville vacant par la retraite du Cardinal Jean de Brognié, le demandèrent avec une grande instance pour le remplir. Il leur fut accordé avec l'approbation du Pape Martin V, qui ne tarda point à donner au nouvel Archevêque des marques de son estime et de sa bienveillance. Il le fit vice-camerlingue de l'Église Romaine, et commença à le commettre à divers emplois pour les affaires du Saint-Siége. Au Concile de Bâle, il eut beaucoup de part au décret sur l'Immaculée Conception de la très-sainte Vierge. Il assista aux conférences de Lyon pour l'extinction du schisme. Nicolas V, qui succéda à Eugène, et qui était un homme d'un rare mérite, honora toujours d'une estime particulière le Cardinal d'Allemand.

Louis mérita cette estime par l'austérité et la sainteté de sa vie, que ses ennemis mêmes furent obligés de reconnaître. Il fut une des lumières de l'Église dans ces temps malheureux, et mourut à l'âge de soixante ans, l'an 1450. Plusieurs miracles arrivés à son tombeau engagèrent le Pape Clément VII à le déclarer bienheureux et à approuver le culte qu'on lui rend à Arles.

LE BIENHEUREUX JEAN MASSIAS,

FRÈRE CONVERS DOMINICAIN.

Le Bienheureux Jean Massias, né vers la fin du XVI^e^ siècle à Rivéra dans l'Estradamure, sortait d'une honnête famille, mais pauvre. Devenu orphelin à dix ou onze ans, il gagna sa vie en gardant les troupeaux. Quelques années après, sa piété et sa bonne conduite le fit attacher au service d'un négociant qui l'emmena en Amérique. Il avait environ seize ans, lorsque se trouvant à Lima, il alla se présenter à un couvent de Dominicains qui le reçurent comme Frère Convers. Après quelques années d'épreuves on le fit portier, là il travailla au salut des âmes en donnant de pieux conseils aux pauvres, aux pécheurs et aux ignorants. Il lui vint des ulcères et des plaies qu'il

Digitized by Google

supporta avec une grande résignation et une grande patience. Dieu le signala alors par des miracles. Il annonça longtemps auparavant l'époque de sa mort, qui arriva au jour qu'il avait prédit. C'était le 16 septembre 1645.

Il était si vénéré que toute la ville vint à ses funérailles. Sa sainteté fut reconnue à plusieurs signes, et en 1837 il fut béatifié par le Pape Grégoire XVI.

LES TROIS MARTYRS DU JAPON.

Le 16 septembre 1628, on décapita à Nangasaki Michel et Paul Fimonoia et Dominique Xobioie, tous trois du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Comme nous n'avons aucun détail sur leur vie, nous nous contenterons de rapporter ici ce que Jérôme Diaz de Barreda a déposé à leur sujet dans les procès-verbaux de Macao. « Le témoin dit savoir de science certaine que les Martyrs Michel et Paul Fimonoia et Dominique Xobioie du Tiers-Ordre de Saint-Dominique furent décapités par ordre de l'empereur du Japon en haine de la loi de Jésus-Christ, des Chrétiens qui la professent, des Religieux qui prêchent, et de quiconque les aide dans ce but, ainsi que faisaient les susdits Serviteurs de Dieu pour les Religieux prêtres de l'Ordre de Saint-Dominique dans la Chrétienté du Japon. Il ajouta qu'ils furent martyrisés dans la ville de Nangasaki, le 16 septembre 1628, et il déclare savoir ces choses d'une manière certaine parce que ce martyre des Serviteurs de Dieu Michel et Paul Fimonoia et Dominique Xobioie était très-public dans cette ville aussi bien que dans la Chrétienté du Japon, et qu'il est encore rendu notoire à Macao par la présence de beaucoup d'hommes honorables, portugais et japonais, qui en ont été témoins et qui racontent publiquement comment l'empereur du Japon leur a fait couper la tête en haine de la loi de Jésus-Christ. De plus, on a répandu des relations imprimées de leur martyre qui sont très-certaines, et on a reçu dans cette ville des lettres de Religieux graves écrites du Japon, où ils racontent la mort des trois serviteurs de Dieu de la manière qu'on

Digitized by Google

vient de le dire. » Les autres témoins oculaires ont fait des dépositions conformes. (BOÉRO.)

Ces trois Martyrs furent béatifiés par Pie IX en 1867.

LE VÉNÉRABLE PÈRE CYPRIEN BARAZE,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS CONFESSEUR DE LA FOI.

Le Père Cyprien Baraze, de la Compagnie de Jésus, était missionnaire chez les Moxes, peuples alors presque inconnus de l'Amérique méridionale, vers le 13e degré de latitude. Ce zélé Religieux se faisant tout à tous, rendit toutes sortes de services à ces sauvages pour les gagner à Jésus-Christ ; il commença par les rassembler en société, leur apprit à faire de la toile et à exercer les arts les plus nécessaires à la vie ; et pour pourvoir à leur subsistance, il entreprit le voyage de Sainte-Croix de la Sierra, d'où il amena, aidé de quelques Indiens, deux-cents vaches et taureaux. Il bâtit une église, et en civilisant cette nation, il lui enseigna la science du salut. Ses travaux apostoliques ne se bornèrent pas à ces peuples, il en chercha d'autres inconnus ; il en trouva de si barbares qu'ils poursuivaient les hommes, comme on poursuit les bêtes fauves à la chasse : il parvint à les adoucir et à les soumettre au joug de Jésus-Christ. Avançant dans les terres par des travaux et des fatigues incroyables, en faisant toujours quelques conquêtes pour la Religion, il trouva des sauvages qui se jetèrent sur lui, le percèrent de coups et lui fendirent la tête, le 16 septembre 1702, après plus de vingt-sept ans de travaux apostoliques, et dans la soixante et unième année de son âge : il avait baptisé lui seul plus de 40,000 idolâtres.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Le mardi 16 septembre 1873, le vénérable Evêque de Séez, dans la cinquantième année de son sacerdoce, et la trentième de son épiscopat, accomplit dans la grotte de Massabielle, avec une partie de son troupeau, son pèlerinage à Notre-Dame de

Digitized by Google

Lourdes. Après avoir élevé dans son séminaire, une des premières églises qui ait été dédiée en France à l'Immaculée Conception, ce saint vieillard voulut, malgré la distance, aller prier dans la grotte où avait apparu la Vierge qui s'appela elle-même l'Immaculée Conception, et qui manifesta la gloire de ce saint Nom par de si éclatants miracles. Le bruit de ces prodiges retentit jusqu'aux extrémités de la terre ; les fidèles en tressaillirent partout de joie et d'espérance, attendant la conversion des pécheurs, la victoire et la paix de l'Église, de preuves si nombreuses et tout à fait irréfutables de la puissance de la très-sainte Vierge en son Immaculée Conception. Les impies cependant n'en furent point éclairés ; et cette divine lumière, ne pouvant percer leurs ténèbres, ne fit qu'accroître leur endurcissement. Mais beaucoup de pécheurs se convertirent ; la ferveur des fidèles se ranima, les pèlerins accoururent par milliers. Depuis des siècles l'Europe n'avait point vu un tel ébranlement. Tous les autres sanctuaires furent aussi visités avec plus d'empressement. Ni les railleries, ni les menaces, ni les outrages ne purent arrêter l'élan du peuple fidèle. Les grâces de l'Immaculée Conception donnèrent à tous un courage, que plusieurs ne se connaissaient pas. Le Clergé dirigea avec zèle, avec une sagesse prudente, ce mouvement que Dieu seul avait suscité. L'épiscopat y prit une part qui l'honore ; et les plus anciens Evêques, comme monseigneur de Séez, donnèrent l'exemple de la plus fervente, de la plus touchante dévotion envers la très-sainte Vierge.

Avec les fidèles de Séez, se rencontrèrent ce jour-là dans la sainte Grotte les fidèles de Clermont et de Castelnaudary, conduits par leurs pasteurs.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Chalcédoine, le natalice de sainte Euphémie, vierge et

[1] SEXTODECIMO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Sanctorum Cornelii et Cypriani Pontificum et Martyrum, quorum natalis decimooctavo Kalendas Octobris recolitur. — Chalcedone natalis sanctæ Euphe-

Digitized by Google

martyre, qui, sous l'empereur Dioclétien et le président Prisque, souffrit victorieusement pour Jésus-Christ les tortures, les prisons, les fouets, les roues armées de pointes, la pesanteur des pierres, les bêtes, les coups de verges, les scies aiguisées et les poëles ardentes ; ramenée au théâtre, pour y être encore exposée aux bêtes, à peine eut-elle prié Notre-Seigneur de recevoir son âme, qu'une de ces bêtes la mordit, tandis que les autres lui léchaient les pieds ; et elle rendit ainsi son esprit, pur et saint, entre les mains de Dieu.

A Rome, sainte Lucie, femme distinguée, et saint Géminien, que l'empereur Dioclétien fit décapiter, après qu'ils eurent obtenu le mérite d'avoir triomphé des cruels tourments et des cruelles tortures que cet empereur leur avait fait endurer.

A Rome encore, sur la voie Flaminienne, les saints Martyrs Abonde prêtre, et Abondance diacre, à qui l'empereur Dioclétien fit trancher la tête, à dix milles de la ville, ainsi qu'à Marcien, personnage distingué et à Jean, son fils, que ces deux Saints avaient ressuscité.

A Héraclée en Thrace, sainte Sébastienne, martyre, qui, ayant été convertie par l'Apôtre saint Paul, fut décapitée sous l'empereur Domitien et le président Sergius, lequel avait essayé

miæ Virginis et Martyris, quæ sub Diocletiano Imperatore et Prisco Proconsule, tormento, carceres, verbera, argumenta rotarum, ignes, pondera, lapidum, bestias, plagas virgarum, serras acutas, sartagines ignitas pro Christo superavit : sed rursus in theatrum ad bestias ducta, cum orasset ad Dominum, ut jam spiritum suum susciperet una ex iis morsum sancto corpori infigente, ceteris pedes ejus lambentibus, immaculatum spiritum Deo reddidit. — Romæ sanctorum Martyrum Luciæ nobilis matronæ et Geminiani, quos Diocletianus Imperator pœnis gravissimis afflictos, diuque tortos, tandem post laudabilem martyrii victoriam gladio animadverti præcepit. — Item Romæ via Flaminia sanctorum Martyrum Abundii Presbyteri et Abundantii Diaconi, quos Diocletianus Imperator una cum Marciano viro illustri, et Joanne ejus filiio, quem illi a mortuis suscitaverant, decimo ab Urbe lapide gladio feriri jussit. — Heracleæ in Thracia sanctæ Sebastianæ Martyris, quæ a beato Paulo Apostolo ad Christi fidem perducta, sub Domitiano Imperatore et Sergio Præside variis modis tentata, gladio tandem cæsa est. — Cordubæ sanctorum Martyrum Rogelli et Servidei, qui manibus pedibusque abcissis, ad ultimum decollati sunt. — In Scotia sancti Niniani Episcopi et Confessoris. — In Anglia sanctæ Edithæ Virginis, Edgari Anglorum Regis filiæ, quæ in monasterio a teneris annis Deo dicata, sæculum hoc ignoravit potius quam reliquit.

Digitized by Google

auparavant, par divers moyens, de la faire renoncer à la foi de Jésus-Christ.

A Cordoue, les saints Martyrs Rogél et Servio-Deo, qui, après qu'on leur eut coupé les mains et les pieds, eurent la tête tranchée.

En Ecosse, saint Ninien, évêque et confesseur.

En Angleterre, sainte Edithe, vierge, fille d'Edgard, roi des Anglais, laquelle ayant été consacrée à Dieu dans un monastère dès ses premières années, ignora plutôt le monde qu'elle ne le quitta.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Camelle, vierge de l'Ordre de Citeaux, martyrisée par les Albigeois.

Saint Sévolde, confesseur, honoré à Saint-Valery et à Abbeville.

Sainte Limberte, vierge honorée à Strasbourg.

Sainte Dulcissime, vierge et martyre, honorée à Sutri, dans le patrimoine de Saint-Pierre.

Saint Victor, évêque de Braga en Portugal.

Saint Gilmer, patron de Bourg-saint-Domnin, en Italie.

Saint Valère et saint Séleuque, martyrs à Ancyre, honorés chez les Grecs.

Sainte Innocence, vierge martyre, patrone de Rimini.

Le Bienheureux Victor III, Pape, honoré au Mont-Cassin.

Sainte Vorbette et sainte Vilberte, vierges, honorées à Strasbourg avec sainte Eimberte.

Martyrologe de la dernière persécution.

Augustin-Joseph Leroux, prêtre d'Amiens, ayant refusé le serment schismatique, condamné à la déportation, emmené à Rochefort, enfermé dans un vaisseau-prison le 23 mai 1794 et mort là le 16 septembre suivant.

Pierre-Jacques-Jean Loiselière, prêtre de Rouen, pour la

Digitized by Google

même cause expédié à Rochefort et mort à 55 ans, le 16 septembre 1794.

François Giboin, prêtre au diocèse de Périgeux, pour la même cause, condamné à la déportation, mort à Rochefort dans l'entrepont du vaisseau *Les deux Associés*, ce même jour.

Charles-Marie Fercocq, curé au diocèse de Tréguier, mort sur le même navire, le même jour.

François Martin, curé au diocèse de Saintes, pour le même refus de serment, déporté à Rochefort, mort ce même jour à 59 ans.

François Mayondon, ecclésiastique d'un grand mérite, vicaire-général du diocèse de Saint-Brieuc, déporté pour la même cause, mort sur le navire le 16 septembre 1794 à 55 ans.

François-Gabriel Sartel, prêtre et religieux Bernardin, à Gand, déporté, embarqué pour la Guyane le 12 mars 1798, mort au désert de Sinnamary, le 16 septembre suivant, à 49 ans.

Digitized by Google

DIX-SEPTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Les Stigmates de saint François d'Assise. — Saint Flocel, enfant martyr. — Saint Justin, prêtre de Rome, martyr. — Saint Satyre, frère de saint Ambroise. — Saint Rouin. — Saint Lambert, évêque de Maestricht, martyr. — Sainte Colombe, vierge et martyre à Cordoue. — Sainte Hildegarde, abbesse. — Saint Pierre d'Arbuès, martyr. — Le Vénérable Robert Bellarmin, cardinal archevêque de Padoue. — Le Vénérable d'Authier de Sisgau, évêque de Bethléem, fondateur de la Congrégation des Prêtres missionnaires du très-Saint-Sacrement. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Deux ans avant sa mort, en 1224, Saint François se retira sur la montagne de l'Alverne en Toscane pour y jeûner pendant quarante jours en l'honneur de saint Michel Archange. Là son union avec Dieu devint plus intime ; sa vie n'était qu'une longue extase. Ces opérations intérieures, qui ravissaient son âme, élevaient son corps en l'air, plus ou moins haut, à proportion de leurs degrés. Quand il n'était élevé qu'à la hauteur d'un homme, Frère Léon, son compagnon, embrassait ses pieds et les arrosait de larmes, disant à Dieu du fond de son cœur : « Mon Dieu, soyez propice à un pécheur comme moi par les mérites de ce saint homme, et daignez me donner quelque petite portion de votre grâce. » Quand il ne pouvait l'atteindre ni l'apercevoir, il se prosternait et priait où il l'avait vu s'élever. On l'entendait parler avec Dieu, tantôt avec crainte et tremblement, tantôt comme un ami parle à un ami. Plusieurs fois Frère Léon vit une lumière éclatante, et au milieu des soupirs de François, il ne distinguait que ces paroles : « Qui êtes-vous, Seigneur, et qui suis-je moi ? » Un jour, après un de ces ravissements, le Sauveur parut assis sur une grande pierre

Digitized by Google

plate qui servait de table à François. Il y eut une longue et intime communication ; et François, se levant tout transporté, s'écria : « Frère Léon, prépare des parfums et du baume pour consacrer cette pierre. » Frère Léon lui apporta de l'huile qu'il versa sur la pierre, à l'exemple de Jacob, prononçant ces paroles : « Cette pierre est l'autel de Dieu.»

Un matin, vers la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, qui est le quatorzième jour de septembre, comme il priait au côté de la montagne, il vit un Séraphin ayant six ailes ardentes et lumineuses, lequel descendait du haut des Cieux d'un vol très-rapide. Quand il fut proche, François vit entre ses ailes la figure d'un homme ayant les pieds étendus et attachés à une Croix. Deux ailes s'élevaient au-dessus de sa tête, deux étaient étendues pour voler, et deux couvraient tout son corps. Cette vision l'étonna merveilleusement; il eut le cœur saisi d'une joie mêlée de tristesse, et il comprit que ce n'était pas par le martyre corporel, mais par l'ardeur de la charité, qu'il devait être transformé en la ressemblance de Jésus crucifié. La vision, disparaissant, laissa en son cœur une ardeur merveilleuse et une impression encore plus admirable en son corps; car aussitôt commencèrent à paraître à ses mains et à ses pieds les marques, comme il les avait vues dans l'image du Crucifix. Ses mains et ses pieds paraissaient percés de clous dans le milieu; les têtes des clous se voyaient au-dedans des mains et au-dessus des pieds, et les pointes repliées de l'autre côté et enfoncées dans la chair. A son côté droit paraissait une cicatrice rouge comme d'un coup de lance, et souvent elle jetait du sang, dont sa tunique et ses fémoraux étaient arrosés.

Le Serviteur de Dieu voyant que ces stigmates, c'est ainsi qu'on les a nommés, ne pouvaient demeurer cachés à ses compagnons les plus familiers, et craignant d'ailleurs de publier le secret de Dieu, se trouva dans un grand embarras. Il appela quelques-uns de ses Frères, leur proposa la difficulté en termes généraux et leur demanda conseil. Frère Illuminé, jugeant à la manière dont il paraissait étonné qu'il avait vu quelque merveille, lui dit : Mon Frère, sachez que ce n'est pas seulement

Digitized by Google

pour vous, mais encore pour les autres, que Dieu vous découvre quelquefois des secrets ; c'est pourquoi vous devez craindre d'être repris d'avoir caché votre talent. François, touché de ces paroles, rapporta avec grande crainte la suite de la vision, ajoutant que celui qui lui avait apparu lui avait dit des choses qu'il ne découvrirait à personne de sa vie. Après qu'il eut passé sa quarantaine dans la solitude, il descendit de la montagne à la Saint-Michel, et Dieu confirma l'impression miraculeuse de ses stigmates par plusieurs autres miracles.

Dans la province de Riéti s'était étendue une maladie contagieuse qui faisait périr les moutons et les bœufs, sans qu'on y pût apporter aucun remède. Un homme craignant Dieu fut averti en songe d'aller promptement à l'ermitage des Frères Mineurs, où François demeurait alors, de prendre de l'eau où il aurait lavé ses mains et ses pieds, et d'en asperger tout le bétail. Le matin, il vint à l'ermitage, et ayant obtenu secrètement de cette eau par le compagnon du Saint, il en arrosa les bestiaux malades et couchés par terre. Dès que la moindre goutte les avait touchés, ils se levaient vigoureux et couraient aux pâturages. Ainsi toute la maladie cessa. Autour du mont Alverne, avant que le saint homme y demeurât, la grêle, formée d'un nuage qui s'élevait de la montagne, gâtait ordinairement les fruits de la terre ; mais, depuis l'apparition du Séraphin, cette grêle cessa, au grand étonnement des habitants. L'hiver qui suivit, François voyageait monté sur l'âne d'un pauvre homme, à cause de sa faiblesse et de la rudesse des chemins. La neige et la nuit qui approchait l'obligèrent de demeurer sous une roche, où il s'aperçut que ce pauvre homme qui l'accompagnait se plaignait, et se tournait de côté et d'autre, ne pouvant reposer, parce qu'il était vêtu légèrement et le froid très-rigoureux. François étendit le bras et toucha son guide de sa main percée ; aussitôt il se sentit tellement échauffé au dedans et au dehors, qu'il dormit plus doucement entre ces roches et ces neiges qu'il n'avait jamais fait dans son lit, comme il l'assura depuis.

Quelque soin que prît François de cacher ses stigmates, il ne

Digitized by Google

put empêcher qu'on ne vît ceux des pieds et des mains, quoique depuis ce temps-là il marchât chaussé et tînt presque toujours ses mains couvertes. Les stigmates furent vus de plusieurs de ses confrères, lesquels, bien que très-dignes de foi par leur sainteté, l'assurèrent depuis par serment, pour ôter tout prétexte, d'en douter. Quelques Cardinaux les virent par la familiarité qu'ils avaient avec le saint homme ; ils ont relevé les stigmates, dit saint Bonaventure, dans les proses, les hymnes et les antiennes qu'ils ont publiées en son honneur, et ont rendu témoignage à cette vérité et de vive voix et par écrit. Enfin le Pape Alevandre IV, prêchant au peuple en présence de plusieurs Frères et de moi-même, assura que pendant la vie du Saint, il avait vu ces sacrés stigmates de ses propres yeux. Ce sont les paroles de saint Bonaventure dans la vie de saint François, d'où est tiré tout ce récit. Il ajoute : A sa mort, plus de cinquante Frères les virent, et la pieuse vierge Claire avec ses sœurs, et une multitude innombrable de séculiers, dont plusieurs les baisèrent et les touchèrent de leurs mains, pour plus grande certitude.

Quant à la plaie de son côté, il la cacha si bien, que de son vivant personne ne put la voir qu'à la dérobée. Un Frère qui le servait nommé Jean de Lodi, lui ayant persuadé par un pieux artifice de tirer sa tunique, sous prétexte de la secouer, vit cette plaie, regardant attentivement et en reconnut la grandeur, en y appliquant trois doigts. Frère Léon, compagnon du saint homme, d'une simplicité merveilleuse, lui maniant les épaules à cause d'un mal qu'il y sentait, passa la main par son capuce et toucha la plaie par hasard, ce qui causa au saint homme une grande douleur. Depuis ce temps, pour couvrir cette plaie, il porta des fémoraux qui montaient jusqu'aux aisselles ; mais les Frères qui les lavaient ou secouaient sa tunique de temps en temps, les trouvaient ensanglantés. Enfin, après sa mort, la plaie du côté parut évidemment comme les autres. Lucas, évêque de Tuy en Espagne, auteur du même temps, rend témoignage à la vérité des stigmates de saint François, et dit qu'ils ont été vus et touchés par beaucoup de Clercs

Digitized by Google

de laïques, religieux et séculiers, cinq ans avant le temps où il écrivait [1].

Saint François, mort au monde, mort à lui-même, absorbé en Dieu, transformé en Jésus-Christ, devait être mort pour la nature entière, la nature entière devait être morte pour lui : voilà ce que nous sommes naturellement portés à croire. Eh bien ! nous nous trompons. La vérité c'est tout le contraire.

Cela étonnera sans doute beaucoup. N'est-il pas dit qu'il faut renoncer aux créatures? En tant qu'elles éloignent de Dieu, oui ; en tant qu'elles élèvent à Dieu, non. En effet, elles en éloignent ou en approchent, suivant qu'on les envisage. L'homme sensuel, en qui domine la vie animale, qui fait son dieu de son ventre, ne voit dans les créatures que ce qui peut satisfaire ses passions charnelles, et ainsi elles l'éloignent de plus en plus de Dieu. L'homme en qui domine la vie purement raisonnable ou humaine, le savant, ne voit dans les créatures qu'un objet de curiosité, d'examen, d'expérience, de calcul, de science. Il lui serait facile de s'élever jusqu'à celui qui les a faites. Mais il lui est facile aussi de n'aller pas au-delà de lui-même, de se faire lui-même l'unique but de toutes ses études, et de n'envisager toutes les créatures que comme une pâture à sa curiosité, à sa vanité, à son orgueil. Le Chrétien, au contraire, le Saint en qui domine tellement la vie de la grâce, qu'elle pénètre en quelque manière et qu'elle s'identifie la vie purement raisonnable et la vie sensitive, il voit, comme le premier et comme le second, ce que les créatures ont de beautés sensibles ou intellectuelles ; mais il ne s'arrête ni à elle ni à soi, il s'élève jusqu'à Dieu ; il se réjouit dans toutes les œuvres du Seigneur, et par autant d'agréables miroirs. il monte jusqu'à la cause vivifiante. Dans ce qu'il y a de beau, il contemple celui qui est la beauté même, et aux vestiges qu'il a imprimés dans les créatures, il suit partout le bien-aimé, se faisant de tout un degré, une échelle, pour s'élever et atteindre celui qui est l'amabilité même. Voilà ce que saint Bonaventure raconte en

[1] *Acta SS.*, 4 octob.

Digitized by Google

propres termes de saint François d'Assise. Il ajoute : Dans toutes les créatures, comme en autant de ruisseaux, ce Saint goûtait avec une dévotion ineffable, il goûtait, il savourait cette bonté souveraine, source intarissable de tout ce qu'il y a de bon. Et comme s'il percevait une céleste harmonie dans le concert des différentes qualités et fonctions que Dieu leur a données, il les invitait amicalement à sa louange, suivant la coutume du Prophète David.

Un jour près de Bévagna, il vint à un lieu où s'était rassemblée une très-grande multitude d'oiseaux de différentes espèces. Le Saint, les voyant, courut à eux et les salua, comme si c'eût été des créatures raisonnables. Tous l'attendirent, se retournèrent de son côté, les plus élevés inclinant la tête jusqu'à ce qu'il fût proche et qu'il les exhortât tous à écouter la parole de Dieu, en disant : Mes frères les oiseaux, vous devez bien louer votre Créateur, qui vous a revêtus de plumes, vous a donné des ailes pour voler, vous accorde la pureté de l'air et vous gouverne sans que vous ayez à prendre aucune sollicitude. Pendant qu'il leur disait ces choses et d'autres, les petits oiseaux tressaillaient de joie, allongeaient le cou, étendaient les ailes, entr'ouvraient le bec et le regardaient attentivement. Lui, plein de ferveur, passa au milieu d'eux, les touchant de sa tunique, sans que pas un changeât de place, jusqu'à ce qu'il les eût congédiés en faisant sur eux le signe de la Croix ; alors ils s'envolèrent tous avec sa bénédiction. Ses compagnons de voyage considéraient tout ceci de la route où ils l'attendaient. Revenu à eux, cet homme simple et pur commença à s'accuser de négligence de n'avoir point jusqu'alors prêché les oiseaux [1].

Après sa mort, on vit librement ses stigmates, qui étaient, dit saint Bonaventure, des clous formés miraculeusement de sa chair, et tellement adhérents, que, quand on les poussait d'un côté, ils avançaient de l'autre, comme des nerfs durs et tout d'une pièce. Ces clous étaient noirs comme du fer ; mais

[1] S. Bonavent., c. XII.

Digitized by Google

la plaie du côté était rouge et retirée en rond comme une espèce de rose. Ce spectacle si nouveau affermissait la foi de ses enfants, excitait leur amour et leur donnait une sainte joie qui tempérait leur affliction, quand ils baisaient ces merveilleuses plaies. Le peuple, ayant appris la mort du Saint, accourut en foule pour le voir, chacun voulant s'en assurer par lui-même et prendre part à cette joie. On permit à plusieurs citoyens d'Assise d'approcher, de voir et de baiser ces stigmates ; et un d'entre eux, nommé Jérôme, chevalier et lettré, homme de sens et de réputation, ayant peine à croire cette merveille, l'examina plus hardiment et plus curieusement en présence des Frères et des autres citoyens. Il toucha de ses mains les pieds, les mains et le côté du corps saint, fit mouvoir les clous et s'assurer si bien de la vérité, qu'il fut depuis un des témoins qui en déposa avec serment. En portant le corps à Assise, le convoi passa à l'église de Saint-Damien, où était sainte Claire avec ses compagnes, et on s'y arrêta quelque peu pour leur donner la consolation de voir et de baiser le corps saint avec ses stigmates. Enfin on l'enterra dans la ville, à l'église de Saint-Georges, où il avait commencé à étudier dans son enfance, et où il avait prêché la première fois. Dieu commença dès lors à faire éclater sa sainteté par un grand nombre de miracles. Il fut solennellement canonisé par son ami, le Cardinal Hugolin, devenu Pape sous le nom de Grégoire IX, après la mort d'Honorius III, arrivée le 18 mars 1227. (ROHRBACHER.)

SAINT FLOCEL,

ENFANT MARTYR.

Voici la tradition de l'Église d'Autun sur l'enfant martyr dont elle célèbre aujourd'hui la fête :

La persécution qui frappa nos premiers apôtres, n'épargna pas même l'âge le plus tendre. Saint Flocel en fut victime. Peu de temps après le martyre de saint Symphorien, l'empereur Marc-Aurèle vint à Autun, peut-être pour achever la des-

Digitized by Google

truction de cette Église naissante et l'étouffer dans son berceau. Pendant que les Chrétiens étaient exposés aux divers supplices usités dans les persécutions, saint Flocel se montrait, pour ses frères, un ange consolateur. Loin de ressentir l'effroi si naturel à son âge, il exhortait et fortifiait par ses louanges les fidèles mis à la torture.

Saisi par ordre de Valérien, officier de l'empereur [1], il fut suspendu au chevalet, livré aux bêtes et jeté dans les flammes. Mais la puissance de Dieu se plaisait à conserver, au milieu de tant de périls, ce courageux enfant. On se persuada qu'il était magicien ; on lui coupa les mains et la langue, et, ainsi mutilé, on le présenta à l'empereur dont la vue, les menaces, les caresses ne purent l'ébranler. Il périt par le glaive, et reçut le diadème de gloire de la main du Seigneur, dont il avait professé la foi avec une constance toute virile.

Quelque glorieuse que soit cette tradition de l'Église d'Autun, il est douteux cependant que saint Flocel doive être mis au nombre de ses martyrs. Nous croyons, avec plusieurs historiens, que son corps fut transféré du Cotentin à Beaune, pendant les incursions des Normands. Aussi a-t-il toujours été spécialement honoré dans l'insigne collégiale de cette ville, où l'on expose, aux fêtes solennelles, une portion de ses reliques avec celles de saint Hernée, abbé du Maine. Outre la fête du martyre de saint Flocel, le bréviaire de Beaune avait un office particulier pour la translation de ses Reliques, le 26 avril. Le Légat du Pape, Simon de Brie, releva le corps de saint Flocel, le 9 novembre 1265, pour l'enfermer dans une châsse.

SAINT JUSTIN,

PRÊTRE DE ROME, MARTYR.

Le saint prêtre Justin confessa généreusement la foi dans la cruelle persécution de l'empereur Valérien, il allait au secours de tous les persécutés et ne craignait pas d'exposer sa

[1] On a confondu dans quelques légendes ce préfet avec l'empereur Valérien, qui persécuta les chrétiens en 257.

Digitized by Google

vie en portant des consolations aux Chrétiens emprisonnés et en rendant les derniers devoirs aux Martyrs. C'est lui qui ensevelit le Pape Sixte II et qui lui donna la sépulture, il ensevelit pareillement saint Laurent, saint Hippolyte et plusieurs autres. Il couronna sa vie par le martyre sous Claude II, dit le Gothique, le 17 septembre 269.

SAINT SATYRE,

FRÈRE DE SAINT AMBROISE.

Satyre était fils d'Ambroise, préfet du Prétoire des Gaules, frère puîné de sainte Marcelline dont nous avons parlé au 17 juillet, et aîné de saint Ambroise évêque de Milan. Il vint au monde vers la fin du règne du grand Constantin. Il fut élevé à Rome où sa mère s'était retirée après la mort de son mari, et il fit de grands progrès dans l'étude des lettres humaines. Il se distingua beaucoup dans le barreau romain par son éloquence qui lui acquit l'amitié du célèbre Symmaque préfet de Rome entre divers autres avantages; et il plaida plusieurs causes dans l'auditoire de la préfecture avec un éclat et un succès qui lui firent une très-belle réputation dans le monde. Des emplois du barreau, il passa au gouvernement d'une province où il donna de grandes preuves de son intégrité, de sa sagesse et de sa capacité dans l'administration de la justice. Il se fit tellement aimer des peuples qui lui étaient soumis, qu'ils le considéraient moins comme leur juge que comme leur père. Il terminait comme un arbitre commun les différends des familles avec la satisfaction de tout le monde. Son frère Ambroise le suivit de près dans de semblables emplois; mais outre l'éducation chrétienne, la profession d'avocat et le gouvernement des provinces, il y avait dans ces deux frères beaucoup d'autres choses qui leur étaient communes et qui formaient une admirable union entre eux. Surtout on y remarquait une ressemblance si grande dans les traits du visage, dans la taille du corps, dans les gestes et les manières, dans la complexion du tempérament et les dispositions de la santé, dans les hu-

Digitized by Google

meurs et les inclinations, dans l'esprit et dans les mœurs, que la nature n'aurait pû rien faire de plus achevé dans deux jumeaux, qu'elle aurait voulu faire prendre l'un pour l'autre. On ne doit plus demander après cela quels furent les fondements de leur amitié, quels en furent les liens. Ils ne commencèrent à sentir proprement la force de ces liens que quand il fallut se quitter pour aller à leurs gouvernements. Quoiqu'ils fussent tous deux pleins de raison et qu'ils eussent une probité à toute épreuve, les plus éclatantes dignités leur devinrent à charge, parce que les fonctions qui y étaient attachées les obligeaient de se séparer. Il fallut pourtant les accepter pour ne point paraître les négliger, ou par bassesse d'esprit, ou par je ne sais quelle hypocrisie.

Les deux frères ne demeurèrent pas toujours dans la séparation qui leur faisait souffrir cette violence : et Dieu attacha l'occasion de les réunir à une autre violence que l'on fit à saint Ambroise pour le faire passer de la magistrature à l'épiscopat. Satyre voyant la peine que causait à son frère une charge tout autrement onéreuse que les charges civiles, voulut prendre une partie du fardeau sur ses épaules. Il se chargea du soin de toutes ses affaires temporelles, en telle sorte qu'il ne lui restât que celui qui regardait la conduite spirituelle de l'Église ; et il se rendit à Milan auprès de lui. Ce fut alors plus que jamais que se fit remarquer l'admirable conformité d'esprit et de cœur qui faisait leur union et la difficulté qu'ils avaient de vivre l'un sans l'autre ; mais ils vivaient ensemble sans s'assujettir à se témoigner leur affection par des caresses extérieures. Ambroise appelé à un plus haut ministère avait eu besoin de plus de grâces du Ciel, et nous verrons ailleurs qu'il en fut comblé. Satyre en reçut aussi de la miséricorde divine autant qu'il en fallut pour se sanctifier dans l'état où la Providence l'avait établi. Il excellait dans l'innocence et la pureté des mœurs, dans la modestie et la simplicité. Mais quoi qu'il parût avoir toutes les qualités louables d'un enfant en un âge d'homme, il ne laissait pas d'être très-intelligent, plein de conduite et d'industrie, et fort agissant dans les

Digitized by Google

affaires. Il vivait dans une continence parfaite ; et la chasteté du corps n'était presque en lui que le symbole ou le signe de celle de son cœur et de son esprit. Mais quoi qu'il eût pris la résolution de ne s'engager point dans le mariage, il n'y renonçait point par aucune déclaration publique, soit pour éviter la vanité qu'aurait pu lui inspirer la profession d'une aussi rare vertu qu'est la continence, soit pour n'être pas contraint de se séparer des personnes auxquelles il était bien aise de rendre des services de charité, comme il le témoigna depuis au lit de la mort. Les grands biens qu'il possédait n'avaient rien pour son cœur de cette malignité secrète qui accompagne ordinairement les richesses. Car il en usait de telle sorte qu'ils ne pouvaient l'empêcher d'être véritablement pauvre d'esprit. Il ne craignait point les excès de la profusion dans les fréquentes aumônes qu'il faisait aux pauvres, persuadé qu'il ne leur donnait rien dont il ne fît une grosse usure à Dieu, et qu'il n'était d'ailleurs que le dispensateur de ce dont on le croyait le maître. Il vivait dans une frugalité exemplaire ; mais sa tempérance lui faisait régler ses abstinences avec tant de discrétion qu'il ne laissait point de paraître généreux, libéral et magnifique lorsque la bienséance l'engageait à traiter ses amis ou les étrangers. La nature l'avait placé dans l'ordre de la naissance au milieu de sa sœur et de son frère ; il vivait entre l'un et l'autre égal à tous les deux en grandeur de courage, n'étant point inférieur à sa sœur en chasteté, ni à son frère en sainteté.

Saint Ambroise et lui n'avaient fait aucun partage de leurs biens, et tout était commun entre eux, hors le secret de leurs amis qu'ils gardaient inviolablement de part et d'autre. Le premier qui, en distribuant ce qu'il avait comptant d'or et d'argent aux pauvres dans son avènement à l'épiscopat, avait donné toutes ses terres à l'Église, en avait réservé néanmoins l'usufruit à sa sœur sainte Marcelline. Ce qui rendit Satyre économe aussi de cette illustre vierge, et l'agent de ses affaires. L'un et l'autre se reposaient de toutes choses sur lui avec une confiance qui n'avait point de réserve, et qui ne se bornait pas

Digitized by Google

à des matières temporelles. Ambroise avait une si haute opinion de sa sagesse, que le connaissant d'ailleurs homme de paix il se rapportait à lui des petites difficultés qu'il pouvait avoir avec sa sœur Marcelline, pour délibérer s'il fallait faire une chose plutôt qu'une autre. Il respectait son jugement de telle sorte qu'il appréhendait de rien dire en public et en particulier qui pût lui déplaire.

Il y avait quatre ans que le saint Évêque goûtait la douceur des secours d'un tel frère, lorsqu'il y survint une interruption qui fut suivie bientôt après du décès de Satyre. Un nommé Prosper que l'on ne connaît point d'ailleurs, avait usurpé quelque bien qui appartenait à saint Ambroise avant son épiscopat. Les deux frères avaient commencé à le poursuivre, mais sans avancer de rien, parce que l'usurpateur se flattait toujours que le sacerdoce d'Ambroise lui vaudrait titre pour demeurer impunément dans son injuste possession, persuadé d'ailleurs que les occupations de l'épiscopat lui ôteraient les moyens de continuer cette poursuite. Mais Satyre que cette affaire regardait plus particulièrement depuis qu'il était chargé du temporel de l'Évêque son frère, entreprit de faire payer Prosper, et voulut passer en Afrique pour ce sujet. La saison de l'hiver rendait l'entreprise difficile ; et saint Ambroise considérant le danger du voyage fit tous ses efforts pour en détourner un frère dont la conservation lui était si chère, et envoyer un autre au lieu de lui. Satyre sans écouter autre chose que ce que lui dictait son zèle et l'affection qu'il avait pour son frère, s'embarqua dans un vieux bâtiment, parce que le désir qu'il avait d'avancer l'affaire ne lui donnait pas le loisir d'en attendre un meilleur. Il fit naufrage, et pensa périr dans les écueils et les bancs de sable où son vaisseau brisé alla échouer. Il avait assez de résolution pour ne pas craindre la mort ; mais toute son appréhension était de mourir catéchumène, et privé des saints Mystères, car il n'avait pas encore reçu le Baptême. Sa foi remit le calme dans son esprit. Il demanda la sainte Eucharistie à ceux de l'équipage qui étaient baptisés. C'était l'usage des Chrétiens de ce temps-là de porter avec eux l'Eucharistie

Digitized by Google

dans les voyages; et on la regardait comme un préservatif dans les périls. On ne crut pas devoir lui refuser ce qu'il demandait avec tant d'ardeur et de sincérité. Mais comme il n'y avait que des fidèles, c'est-à-dire des baptisés à qui il fût permis de voir l'Eucharistie, Satyre la fit envelopper dans un linge qu'il mit autour de son cou. Avec cet objet de sa confiance, il se jeta dans la mer sans chercher de planche pour se soutenir comme faisaient les autres. Il arriva le premier à terre et aida ensuite à sauver ses serviteurs. Ce fut peut-être en cette rencontre qu'il fit des vœux à Dieu sous l'invocation de saint Laurent, pour obtenir par l'intercession de ce saint Martyr le temps de revenir de son voyage. Quand il se vit échappé lui et les siens d'un si grand péril, il ne s'arrêta point à vouloir recueillir les restes du naufrage, ni à regretter les biens qu'il venait de perdre. Il ne songea qu'à rendre grâces à Dieu de sa délivrance; et il se persuada que le Sacrement qui l'avait ainsi protégé, en le portant au dehors, lui serait bien plus utile quand il le recevrait au-dedans. Il se pressa donc de se faire baptiser, et fit prier l'Évêque du lieu de venir lui conférer ce sacrement qui devait être suivi de ceux de la Confirmation et de l'Eucharistie, comme on en usait alors à l'égard des personnes adultes. Mais comme il s'était persuadé que Dieu n'accordait la grâce de ces Sacrements qu'à la vraie foi, il voulut s'assurer de celle du Prélat, et il lui demanda s'il communiquait avec les Évêques catholiques, c'est-à-dire avec l'Église romaine, comme parle saint Ambroise, de qui nous tenons cette histoire. Satyre trouva que cette Église était dans le schisme de Lucifer, évêque de Cagliari; ce qui nous fait juger qu'il était sur la côte de l'île de Sardaigne. Il aima mieux s'exposer à la mer encore une fois que de recevoir le Baptême de la main d'un schismatique, quoique le schisme de Lucifer ne fût accompagné d'aucune erreur dans la foi, et qu'il ne fût séparé des Évêques catholiques que par un excès de rigueur qui n'avait pû souffrir l'indulgence dont ils avaient usé dans la réception de ceux qui étaient revenus de l'Arianisme. Il se remit donc en mer, et dès qu'il eut abordé

Digitized by Google

dans un pays de catholiques, c'était sans doute en Afrique où il allait, il reçut la grâce du Baptême qu'il avait tâché de mériter par une préparation de plusieurs années, ou pour mieux dire de toute sa vie, et il la conserva inviolablement jusqu'à la mort.

Une maladie qui lui survint peu de jours après, et qui ne donna pas peu d'inquiétude à saint Ambroise et à sainte Marcelline, le retint pendant quelque temps en Afrique. Il eut été content après la grâce des Sacrements qu'il avait reçus, que Dieu eût pris ce moyen pour le délivrer des misères et des tentations de la vie présente. Mais Dieu ne voulut point frustrer son voyage du succès qu'il en avait espéré. Prosper se mit à la raison, et Satyre ayant heureusement terminé toute cette affaire, partit d'Afrique sans délai pour retourner à Milan. Il passa par la Sicile, et de là il vint à Rome où était Symmaque, le premier homme de la ville pour son crédit, ses richesses et sa réputation, et le plus grand appui qu'eussent alors les païens. Il était son ami, et peut-être son parent. Au moins lui tenait-il lieu de père, comme l'appelle saint Ambroise. Symmaque voulant le retenir à Rome, fit son possible pour l'empêcher de retourner à Milan. Il lui représenta que cette partie d'Italie était toute en feu du côté des Alpes, et que tous les chemins étaient couverts de dangers par les courses des barbares. Cette considération loin d'effrayer Satyre, fut ce qui hâta encore son retour plus vivement auprès de son frère à Milan, parce qu'il était important, disait-il, de ne pas le laisser seul en un temps si périlleux. La joie qu'eut saint Ambroise de revoir ce frère après tous ces périls essuyés pour lui, ne fut pas de longue durée. Le voyant tombé dans une maladie qui lui ôta d'abord l'usage de tous ses membres, il jugea que Dieu ne le lui avait rendu que pour ne le retirer à lui que d'entre ses bras. Il le pressa de faire un testament, mais Satyre n'en voulut rien faire ; et le laissant son héritier il se contenta de lui nommer les pauvres et quelques amis, assuré du bon usage qu'il ferait de la liberté qu'il lui donnait sur cela. Il mourut entre les bras de saint Ambroise et de sainte Marcel-

Digitized by Google

line, qui lui rendirent avec une piété tendre et généreuse les derniers devoirs de la nature et de la religion, parmi lesquels se trouva comprise la distribution qu'ils firent aux pauvres de tous les biens qu'il leur avait laissés.

Les funérailles de saint Satyre se firent avec une grande solennité; saint Ambroise malgré la douleur qui le pressait prononça son oraison funèbre en présence du corps, qui était exposé le visage découvert devant toute l'assemblée. Il le fit enterrer ensuite dans son église à la gauche de saint Victor, martyr célèbre de Milan. Le septième jour d'après l'enterrement l'on retourna au tombeau pour y faire le service accoutumé. Saint Ambroise y prononça encore un discours devant le peuple, non pour exprimer sa douleur comme dans l'autre, mais pour montrer comme on doit se consoler de la perte des personnes les plus chères par la *foi de la résurrection*, qui fait tout le sujet de ce discours, et qui en est le titre. Nous l'avons encore parmi ses œuvres avec l'oraison funèbre qui est une pièce fort touchante.

L'Église honore la mémoire de saint Satyre le 17 septembre, jour auquel le martyrologe romain en fait mention. Celui de saint Jérôme et quelques modernes mettent sa fête au lendemain.

SAINT ROUIN (RODINGUS).

Saint Rouin, irlandais de naissance, embrassa l'état monastique dans sa patrie, et y reçut la prêtrise. L'opinion de ceux qui soutiennent qu'il y fut sacré Évêque, ne paraît pas certaine. S'étant depuis retiré dans le monastère de Tholey au diocèse de Trèves, il devint le modèle des Frères, qui, selon quelques auteurs, l'élurent pour Supérieur. Mais il quitta ce monastère, parce qu'il se trouvait trop interrompu par les visites de ceux qui venaient le consulter de toutes parts. Il partit avec quelques Religieux que l'amour de la retraite lui avait attachés, et vint à Verdun, où il passa deux ans auprès de saint Paul, qui était évêque de cette ville. Il forma ensuite

Digitized by Google

le projet de s'établir dans la forêt d'Argonne; mais il ne put obtenir le consentement de celui auquel elle appartenait. Ayant été obligé de se retirer, il fit un voyage à Rome avec ses disciples. De retour en France, il rentra dans la même forêt, sur la permission qui lui fut accordée d'y fixer sa demeure. Il y jeta les fondements de l'abbaye de Beaulieu, qui subsiste encore, et qui dépend de la Congrégation de Saint-Vannes. L'église fut dédiée sous l'invocation de saint Maurice et de ses compagnons. La nouvelle communauté devint bientôt très-nombreuse. Le saint fondateur fut honoré de la protection du roi Clovis II et de la reine sainte Bathilde. Childéric, roi d'Austrasie, eut pour lui les mêmes sentiments d'estime. Il confirma le nouvel établissement par un diplôme, et donna sa terre aux Religieux.

Le Saint, après avoir gouverné trente ans son monastère, voulut qu'on lui donnât un successeur. Il se retira dans une petite solitude qui était à quelque distance, dont il ne sortait que le dimanche, et quand sa présence était absolument nécessaire dans la communauté. Il y mourut le 17 septembre, vers l'an 680, âgé de 86 ans. On l'enterra dans l'église de l'abbaye de Beaulieu. Il est nommé dans le Martyrologe gallican, et dans celui des Bénédictins.

SAINT LAMBERT,

ÉVÊQUE DE MAESTRICHT, MARTYR.

Lambert ou Landbert naquit à Maëstricht vers la fin du VII^e^ siècle. Son père, qui avait de grands biens, lui donna de bonne heure des maîtres habiles pour le former aux sciences et à la vertu. Comme il trouvait en lui beaucoup d'amour pour la religion, il le mit, après ses premières études, entre les mains de Théodart, évêque de Maëstricht, afin que ce Prélat le fît instruire avec ses Moines et ses Clercs.

Lambert était encore assez jeune lorsque les habitants de Maëstricht le demandèrent pour succéder à saint Théodart, qui

Digitized by Google

venait d'être assassiné[1]. Les premiers personnages de la cour se joignirent à eux, et parlèrent au roi Chilpéric II du mérite de Lambert, en sorte que ce prince consentit à son élection. Lambert regarda l'épiscopat comme l'ont regardé tous les Saints, c'est-à-dire, comme un fardeau très-pesant et qui doit remplir de frayeur ceux qui en sont chargés. Cette crainte salutaire le rendit toujours appliqué aux devoirs de sa charge, et il s'en acquitta avec toute l'exactitude d'un zélé pasteur.

Le roi Chilpéric ayant été tué, le cruel Ebroïn, maire du palais, ennemi déclaré de tous les bons Evêques, fit déposer Lambert et quelques autres Prélats. Lambert se retira dans le monastère de Stavélo, où il vécut sept ans dans l'observance exacte de la vie monastique.

On rapporte un exemple remarquable de sa soumission à la Règle et de son obéissance au Supérieur de la maison. Lambert se levant la nuit, pendant l'hiver, pour faire quelques prières en particulier, une de ses sandales de bois lui échappa des mains, pendant qu'il se chaussait, et tomba sur le plancher, assez rudement pour éveiller ceux des Religieux qui reposaient dans le dortoir.

L'Abbé entendit ce bruit, et sans savoir qui en était l'auteur, il ordonna que celui qui l'avait fait allât prier au pied de la Croix plantée devant l'église. Le saint Evêque obéit sans répliquer, et alla s'agenouiller devant la Croix, pieds nus ; il y passa trois ou quatre heures en oraison, les bras étendus. Les Religieux se chauffant après matines, l'Abbé demanda si tout le monde était rassemblé. On lui rappela qu'il avait envoyé à la Croix un Frère qui n'avait pas été rappelé. Ayant ordonné qu'on le fît revenir, il fut fort surpris d'apprendre que c'était l'Evêque Lambert, et qu'il était tout couvert de neige. Il l'envoya prier de rentrer au plus tôt. Dès que le Prélat parut, l'Abbé et ses Religieux se prosternèrent à ses pieds, pour lui demander pardon.

— Que Dieu vous pardonne, dit-il, puisque vous croyez

[1] Par des spoliateurs contre lesquels il réclamait les biens de son église qu'ils avaient dérobés. On honore saint Théodart le 10 septembre.

Digitized by Google

avoir besoin de pardon. Mais je n'ai pas sujet de me plaindre d'avoir été réduit à souffrir la nudité et le froid, puisque, selon saint Paul, c'est ainsi qu'il faut traiter son corps.

La mort d'Ebroïn ayant rendu le saint pasteur à son Eglise, il reprit ses fonctions avec une nouvelle application ; brûlant d'ardeur pour le salut des âmes confiées à ses soins, il les forma à la pratique de la patience, de la pauvreté, de l'humilité et de toutes les autres vertus, dont il leur donna le premier l'exemple. Il convertit beaucoup d'infidèles dans son diocèse, particulièrement dans le canton qui fait aujourd'hui partie du diocèse de Liége.

Ses vertus et son zèle ne pouvaient manquer de lui faire des ennemis. Mais il ne paraît pas exact qu'il ait été mis à mort, comme on l'a écrit, par le frère d'Alphéide, la seconde épouse de Pépin d'Héristal, pour avoir censuré la vie de cette dame. On lit que deux frères, ayant pillé l'église de Maëstricht, furent tués par des parents de Lambert, et que, pour les venger, Dodon, *frère d'Alphéide*, mais ami des deux pillards mis à mort, alla de nuit à la maison du Saint avec quelques hommes déterminés, et l'assassina pour venger ses amis, le 17 septembre de l'an 708, après quarante ans d'épiscopat. Saint Hubert fut son successeur.

SAINTE COLOMBE,

VIERGE ET MARTYRE A CORDOUE.

Colombe, née à Cordoue en Espagne sous la domination des Maures ou Sarrazins au IX^e^ siècle, passa les premières années de sa vie dans l'innocence et dans les exercices de la piété chrétienne auprès de ses parents. Elle perdit son père encore jeune, et résista toujours aux instances que sa mère lui fit pour la marier. La mort de celle-ci lui laissa enfin la liberté de disposer d'elle-même. Le premier usage qu'elle en fit fut de s'aller consacrer à Dieu dans un cloître. Elle avait une sœur nommée Elisabeth, beaucoup plus âgée qu'elle, et mariée au saint Martyr Jérémie, dont nous avons parlé au 7 de juin.

Digitized by Google

Elisabeth étant encore dans le monde, faisait profession d'une vertu sincère, et vivait dans une piété exemplaire avec son mari et ses enfants. C'est ce qui attirait souvent la jeune Colombe sa sœur chez elle, et qui faisait peine à leur mère commune. Car elle attribuait aux conseils et aux suggestions d'Elisabeth et de son mari Jérémie le mépris que Colombe faisait du siècle et le désir qu'elle témoignait toujours de se faire Religieuse; et pour prévenir les suites qu'elle craignait, elle l'empêchait autant qu'il lui était possible de les fréquenter, adoucissant cette peine d'ailleurs par la liberté qu'elle lui donnait de satisfaire sa dévotion chez elle. Jérémie et sa femme Elisabeth, las de demeurer dans le monde, employèrent leur bien à bâtir un double monastère à Tabane, dans les montagnes, à deux lieues de la ville de Cordoue. Ils s'y retirèrent ensuite avec tous leurs enfants et d'autres personnes de leur parenté. Colombe impatiente de les y suivre ne put exécuter son dessein qu'après la mort de sa mère.

Elle se mit sous la discipline de sa sœur Elisabeth, qui gouvernait la communauté des filles, et sous la direction de leur frère commun nommé Martin, prêtre de grande vertu, qui ayant été constitué Abbé du monastère des hommes par son beau-frère Jérémie, était encore le Supérieur de celui des Religieuses dont Elisabeth était abbesse. Là elle vécut comme une personne parfaitement morte au monde qui ne s'occupait que des choses du Ciel. Elle édifiait les Sœurs par une humilité, une douceur et une charité admirable, soumise aux moindres personnes de la maison, et disposée à servir tout le monde. Elle lisait avec une avidité insatiable les saintes Écritures, et se montrait fort exacte dans la pratique de toutes sortes de vertus, et dans l'observance de la discipline régulière.

Elle fut éprouvée par de rudes tentations dont elle fut attaquée dans le chemin de la perfection où elle tâchait de s'avancer. Souvent le démon lui remplit l'imagination de fantômes deshonnêtes; et quelquefois changeant d'armes et de machines, il tâchait de l'abattre par des ennuis et des tris-

Digitized by Google

tesses d'esprit pour lui inspirer du dégoût de la vie religieuse. Mais Colombe toujours humble, toujours attentive à veiller sur elle-même, se défiant toujours de ses propres forces, et recourant sans cesse au secours du Ciel, devint victorieuse de son ennemi, et demeura ferme dans la fidélité qu'elle avait promise à Dieu.

La crainte de tomber, de se voir séparée de son divin Époux par quelque péché, et de perdre ainsi le fruit de la pénitence qu'elle avait embrassée, lui faisait souvent verser des larmes. C'est aussi ce qui lui faisait augmenter ses austérités, et rechercher ce qu'elle pouvait trouver de plus mortifiant et de plus propre à la détacher de toutes les choses terrestres et sensibles.

Par ce moyen elle parvint à un haut degré de perfection ; et chacun la regardait comme un modèle de sainteté. Elle avait un don particulier pour l'oraison ; et comme elle s'y sentait attirée avec une force intérieure, à laquelle elle ne se trouvait pas en état de résister, elle demanda la permission de se renfermer dans une cellule écartée, et d'y vivre en recluse, pour s'appliquer uniquement à la contemplation des choses divines. Le repos dont on la laissa jouir dans cette retraite, ne fut interrompu que par la nécessité qu'on lui imposa d'instruire les autres Religieuses ; elle s'était attirée cette commission par la rare connaissance qu'on savait qu'elle avait acquise des plus importantes vérités du salut, dans la méditation des saintes Écritures, et dans le commerce sacré qu'elle avait avec Dieu par l'oraison.

Colombe n'était ainsi occupée que des soins de plaire à son Seigneur et son Époux, et de le servir avec son zèle et sa fidélité ordinaire, lorsque les Maures vinrent troubler la solitude des Moines de Tabane, et dissiper la communauté des Religieuses qui y était jointe. Elles furent obligées de se réfugier à Cordoue, et elles se retirèrent dans une maison qu'elles avaient près de l'église de Saint-Cyprien. Notre Sainte y suivit les autres, et y continua ses exercices de piété avec une ferveur toujours nouvelle. Cependant elle n'y trouvait pas ce

Digitized by Google

recueillement et ce repos dont elle jouissait dans les montagnes de Tabane, et elle pleurait amèrement la désolation de l'Église, dont les infidèles avaient juré la ruine.

La persécution que les Mahométans faisaient aux Chrétiens, et qui s'était excitée sous le roi Abdérame, fut entretenue et augmentée encore sous son fils Mahomet, qui lui avait succédé en 852. La violence avec laquelle elle se renouvela, ne fit qu'allumer encore plus qu'auparavant le zèle des Chrétiens, qui ne croyaient pas devoir attendre qu'on les obligeât à répondre sur leur Religion, pour aller rendre devant le tribunal des infidèles le témoignage qu'ils devaient à Jésus-Christ. Colombe sollicitée par diverses révélations et par d'autres suggestions intérieures, ne put résister au mouvement qui l'entraînait au martyre. Elle sortit secrètement de son couvent de Saint-Cyprien, et sans consulter ni Supérieure ni compagnes, elle se transporta au lieu où l'on rendait la justice. Elle y publia les louanges de Jésus-Christ devant les juges, et y parla contres les impostures de Mahomet et l'impiété de sa secte, avec tant de hardiesse qu'on mit la main sur elle.

On n'oublia rien pour l'obliger à se rétracter, et pour la faire renoncer à la foi de Jésus-Christ, jusqu'à ce que le magistrat, convaincu que tous les moyens qu'on y employait seraient toujours inutiles, résolut de faire cesser enfin par sa mort les reproches qu'elle continuait de faire aux Mahométants sur leur aveuglement. Elle fut donc condamnée, de l'avis de tous les conseillers à perdre la tête pour Jésus-Christ. On la conduisit, aussitôt après la prononciation de la sentence, dans la place publique ; puis elle fut amenée delà devant la grande porte du palais, où elle fut décapitée par le bourreau.

Le juge au lieu de faire exposer son corps à un poteau comme ceux des autres Chrétiens, le fit prendre couvert de ses habits de lin dans une manne, et l'envoya jeter dans la rivière de Guadalquivir. Il fut retrouvé six jours après par des Religieux, qui le rapportèrent secrètement au village de Fragelles près de Cordoue. Il y fut enterré avec une cérémonie religieuse dans l'église de Sainte-Eulalie,

Digitized by Google

Saint Euloge, prêtre de Cordoue, qui fut martyrisé cinq ou six ans après, et qui fut le témoin de la plupart des choses qui se passèrent dans cette persécution, avait une estime et une dévotion toute particulière pour sainte Colombe, qu'il n'a pas fait difficulté d'invoquer publiquement en finissant l'histoire de son martyre. Il marque sa mort au 17 de septembre, l'an 891 de l'ère espagnole, qui revient à l'an 853 de Jésus-Christ.

Les troubles survenus en Espagne ayant fait perdre la connaissance de ce jour, on avait destiné le dernier de décembre pour célébrer sa fête. C'était le jour où l'on faisait celle de sainte Colombe, vierge et martyre à Sens, qui était beaucoup plus ancienne, et qui avait un culte plus étendu. Mais après la publication du mémorial de saint Euloge, qui avait été longtemps caché et tenu pour perdu, on a découvert le jour du martyre de notre Sainte, et l'on a remis sa fête dans le Martyrologe Romain.

SAINTE HILDEGARDE,

VIERGE.

Sainte Hildegarde naquit dans le comté de Spanheim, diocèse de Mayence, l'an 1098, de parents nobles et vertueux, qui la dévouèrent au service de Dieu dès son enfance, parce que, dès qu'elle put parler, elle faisait entendre, tant par ses discours que par signes, qu'elle voyait des choses extraordinaires. A l'âge de huit ans, elle fut offerte au monastère de Disemberg ou du mont Saint-Disibode, et mise sous la conduite de la Bienheureuse Jutte ou Judith, sœur du comte de Spanheim, qui menait la vie de recluse, et qui la forma à l'humilité, à l'innocence, et lui apprit simplement à lire le psautier. De huit à quinze ans, Hildegarde continua de voir surnaturellement beaucoup de choses, dont elle parlait avec simplicité à ses compagnes, qui étaient émerveillées, aussi bien que ceux qui en eurent connaissance. On admirait d'où cela pouvait venir. Alors Hildegarde remarqua elle-même avec

Digitized by Google

surprise que, pendant qu'elle voyait ainsi intérieurement dans son âme, elle voyait en même temps à l'extérieur par les yeux du corps, comme à l'ordinaire, ce qu'elle n'avait jamais entendu dire de personne. Dès lors, saisie de crainte, elle n'osa plus parler à qui que ce fût de sa lumière intérieure. Cependant, dans ses discours, il lui arrivait souvent de parler de choses à venir, qui paraissaient souvent étranges aux auditeurs. Elle voyait et entendait ces choses, non dans un état d'exaltation, ni par les yeux du corps, ou par les oreilles de l'homme extérieur; mais elle les recevait bien éveillée, regardant dans son âme seule, par les yeux et les oreilles de l'homme intérieur, et dans les lieux les plus découverts, selon qu'il plaisait à Dieu. C'est elle-même qui s'en explique ainsi.

Cet état d'intuition surnaturelle lui dura toute sa vie. Elle écrivait dans sa vieillesse : Depuis mon enfance jusqu'à aujourd'hui, que j'ai plus de soixante-dix ans, je vois toujours cette lumière dans mon âme, et je la perçois, non par les yeux extérieurs, ni par les pensées du cœur, ni par aucun concours des cinq sens externes, les yeux extérieurs demeurant toutefois ouverts, et les autres sens corporels conservant leur vertu; car la lumière que je vois n'est pas locale, mais plus lumineuse que la nuée qui porte le soleil, et je ne saurais y considérer ni la hauteur, ni la longueur, ni la largeur. On me l'appelle ombre de la lumière vivante; et comme le soleil, la lune et les étoiles apparaissent dans l'eau, ainsi les écrits, les discours, les vertus et quelques œuvres des hommes me resplendissent dans cette lumière. Tout ce que je vois ou apprends dans cette vision, j'en ai longtemps la mémoire. Je vois, j'entends et je sais tout ensemble, et j'apprends, comme en un instant, ce que je sais. Mais tout ce que je ne vois pas, je l'ignore, étant illettrée; et, pour les choses que j'écris, je ne mets d'autres mots que ce que j'entends dire, les mots latins non limés. Quant à la manière dont il m'arrive d'ouïr ces paroles, ce n'est pas comme celles qui retentissent de la bouche d'un homme, mais comme une flamme brillante,

Digitized by Google

comme une nuée qui se meut dans un air pur. Quant à la forme de cette lumière, je ne puis la connaître en aucune façon, comme je ne puis regarder parfaitement la sphère du soleil. Cependant, dans cette lumière j'aperçois quelquefois une autre lumière qu'on me nomme la lumière vivante; mais celle-ci, je ne la vois pas fréquemment, et je puis encore beaucoup moins en déterminer la forme que celle de la première. Quand je contemple cette lumière, toute tristesse et toute douleur me sont ôtées de la mémoire, en sorte que j'ai les mœurs d'une petite fille toute simple, et non plus celles d'une vieille femme. Mais mon âme n'est jamais privée de cette première lumière, qui est appelée l'ombre de la lumière vivante; et je la vois, comme si je voyais dans une nuée lumineuse le firmament sans étoiles, et c'est en elle que je vois ce que je dis de l'éclat de la lumière vivante. Depuis mon enfance jusqu'à l'âge de quarante ans, j'ai continué à voir toujours ces choses, j'en disais souvent quelque chose, mais sans jamais rien écrire[1].

A l'âge de quarante ans, elle entendit une voix du Ciel qui lui ordonnait d'écrire ce qu'elle voyait. Elle résista longtemps, non par opiniâtreté, mais par humilité et défiance. A l'âge de quarante-deux ans sept mois, elle vit le Ciel s'ouvrir, et un feu très-lumineux qui lui pénétra la tête, le cœur et toute la poitrine, sans la brûler, mais avec une chaleur douce; et aussitôt elle reçut l'intelligence des Psaumes, des Évangiles et des autres livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, en sorte qu'elle en expliquait le sens, quoiqu'elle ne pût expliquer les mots grammaticalement, ne sachant ni latin ni grammaire. Comme elle refusait toujours d'écrire, par crainte plutôt que par désobéissance, elle était tombée malade. Enfin elle découvrit sa peine à un Religieux qui était son directeur, et par lui à son Abbé. L'Abbé ayant pris conseil des plus sages de sa communauté, et interrogé Hildegarde, lui ordonna d'écrire; ce qu'elle fit pour la première fois. Aussitôt elle se

[1] *Acta SS.*, 17 sept., p. 633, edit. Antuerp.

Digitized by Google

trouva guérie, et se leva de son lit. Cette guérison parut à l'Abbé si miraculeuse, qu'il ne voulut pas s'en tenir à son jugement. Il vint à Mayence faire le rapport de ce qu'il avait appris à l'Archevêque et aux principaux de son Clergé, et leur montra les écrits de Hildegarde.

C'est ce qui donna lieu à l'Archevêque de consulter le Pape lui-même. Eugène III, voulant s'informer exactement de cette merveille, envoya au monastère de Hildegarde, Albéron, évêque de Verdun, avec Albert, son primicier, et d'autres personnes capables, pour apprendre d'elle-même ce que c'était, mais sans bruit et sans curiosité. Elle leur répondit avec une grande simplicité. L'Évêque lui en ayant fait son rapport, le Pape se fit apporter les écrits de Hildegarde, et, les prenant entre ses mains, il les lut lui-même publiquement, en présence de l'Archevêque, des Cardinaux et de tout le Clergé, il raconta aussi ce que lui avaient rapporté ceux qu'il y avait envoyés, et tous les assistants en rendirent grâces à Dieu. Saint Bernard était présent, et rendit aussi témoignage de ce qu'il savait de cette sainte fille ; car il l'avait visitée quand il alla à Francfort, et lui écrivit une lettre où il la félicite de la grâce qu'elle a reçue, et l'exhorte à y être fidèle[1]. Il pria donc le Pape, et tous les assistants le prièrent avec lui, de publier une si grande grâce que Dieu avait faite de son temps à l'Église, et de la confirmer par son autorité. Le Pape suivit leur conseil et écrivit à Hildegarde, lui recommandant de conserver par humilité la grâce qu'elle avait reçue, et de déclarer avec prudence ce qu'elle connaîtrait en esprit. Il lui permit aussi de s'établir avec ses Sœurs, par la permission de son Évêque, au lieu qui lui avait été révélé, et d'y vivre en clôture suivant la Règle de Saint-Benoît. Ce lieu était le mont Saint-Rupert, près de Bingen sur le Rhin, à quatre lieues au-dessous de Mayence, ainsi nommé d'un seigneur qui vivait au IX^e^ siècle, et qui est honoré comme Saint le quinzième de mai. Sainte Hildegarde passa en ce lieu avec dix-huit filles nobles qu'elle

[1] S. Bern., *epist.* 366.

Digitized by Google

avait attirées par sa réputation, et elle en fut la première Abbesse[1].

Elle écrivit au Pape Eugène, dans une lettre assez longue, ce qu'elle avait entendu dire à la voix céleste par rapport à lui. Comme le langage en est figuré et emblématique, le sens n'en est pas toujours clair. Elle annonce une époque difficile et dont paraissaient les premiers symptômes. Les vallées se plaignent des montagnes, les montagnes tombent sur les vallées. Comment? Les sujets n'ont plus la crainte de Dieu, ils ont comme une rage de gravir les sommets des montagnes, d'accuser les Prélats, au lieu d'accuser leurs propres péchés. Ils disent : Je suis plus propre qu'eux à être Supérieur. Ils dénigrent tout ce que les Supérieurs peuvent faire, et cela par envie et par haine de la supériorité ; semblables à un pauvre insensé qui, au lieu de nettoyer ses vêtements sales, ne ferait que regarder de quelle couleur est le vêtement d'un autre. Les montagnes elles-mêmes, c'est-à-dire les Prélats, au lieu de s'élever sans cesse aux communications intimes avec Dieu, pour y devenir de plus en plus la lumière du monde, se négligent et s'obscurcissent. De là l'obscurcissement et le trouble dans les Ordres inférieurs. C'est pourquoi, vous, grand Pasteur et Vicaire du Christ, procurez la lumière aux montagnes, et la correction aux vallées ; donnez des préceptes aux maîtres, et la discipline aux sujets. Le souverain Juge vous recommande d'extirper et de rejeter d'auprès de vous les tyrans fâcheux et impies, de peur qu'ils ne se trouvent dans votre société, à votre grande confusion. Mais soyez compatissant pour les malheurs publics et privés, car Dieu ne dédaigne pas les plaies et les douleurs de ceux qui le craignent[2].

Le roi Conrad, de son côté, écrivit à sainte Hildegarde, pour se recommander à ses prières, aveo son fils, qu'il désirait lui survivre. Elle lui répondit par ces paroles : Il dit, Celui qui donne la vie à tous : Bienheureux ceux qui sont dignement soumis au candélabre du Roi suprême, et ceux qu'il place de

[1] *Acta SS.*, 17 sept. — [2] *Bibl. PP.*, t. XVIII. p. 537 et 538.

Digitized by Google

telle sorte dans un haut rang, qu'il ne les retranche pas de son sein. Demeurez-y, ô roi, et rejetez de votre âme ce qui la salit, parce que Dieu conserve quiconque le cherche dévotement et purement. Tenez votre royaume, rendez la justice à chacun, de manière que vous ne deveniez pas étranger au royaume d'en haut. Écoutez, il y a certaines choses où vous vous éloignez de Dieu ; les temps où vous êtes sont légers comme une femme, et ils inclinent vers l'injustice qui tente de détruire la justice dans la vigne du Seigneur. Mais ensuite viendront des temps encore plus mauvais, où les vrais Israélites seront flagellés, et où le trône catholique sera ébranlé dans l'erreur ; c'est pourquoi la fin en sera des blasphèmes. Sainte Hildegarde termine sa lettre par ces mots : Celui qui connaît vous dit encore une fois : Homme, entendant ces choses, détache-toi de ta volonté et corrige-toi, afin que tu arrives purifié aux temps dont je parle, et que tu n'aies plus à rougir de tes actions [1].

La sainte Abbesse faisait des prédictions et donnait des avertissements semblables aux Evêques et aux seigneurs qui lui écrivaient et la consultaient de toutes parts. Elle était parmi les femmes ce que saint Bernard était parmi les hommes.

Au plus fort du schisme de l'empereur Frédéric Barberousse, la sainte Abbesse resta inviolablement attachée au Pape légitime Alexandre III, et vers l'an 1168, recourut à son autorité tutélaire pour maintenir la liberté des élections dans son monastère.

Dans sa lettre au Pape, elle le suppliait, comme son père, de se montrer un père plein de miséricorde, envers les schismatiques qui reviendraient, et de les recevoir comme ce Père de l'Evangile reçut son enfant prodigue [2]. Sans cesse, de tous côtés, des personnes de toute condition, Papes et empereurs, Archevêques et Evêques, Abbés et docteurs, des communautés entières, écrivaient à la Sainte, soit pour se recommander à

[1] *Bibl., PP.*, t. XXIII, p. 551. — [2] *Ibid.*, 17 sept. *Vit. S. Hildeg. Dissertat. prævia*, n. 157-159.

Digitized by Google

ses prières, soit pour la consulter sur leur intérieur, sur leur avenir, sur des passages de l'Ecriture, sur des points difficiles de théologie.

Un docteur de l'université de Paris l'ayant consultée sur le sentiment de Gilbert de la Porée, qui soutenait qu'en Dieu la paternité et la divinité n'étaient pas Dieu, elle répondit qu'elle avait appris dans une vision, que la paternité et la divinité sont Dieu, parce qu'il n'y a rien en Dieu qui ne soit Dieu[1]. L'Abbé et les Moines du mont de Saint-Disibode la prièrent avec instance de composer la vie de ce Saint, leur patron, et qui était aussi le sien, puisqu'elle avait été instruite dès son enfance dans le monastère sous l'invocation de saint Disibode; elle fit ce qu'ils demandaient[2].

Elle composa pour ses Sœurs une explication du symbole qui porte le nom de saint Athanase. Sa doctrine sur les mystères de la Trinité et de l'Incarnation est très-pure; et, pour en donner l'intelligence autant que l'homme en est capable, elle propose divers exemples ou comparaisons que l'on ne trouve pas ailleurs. Elle donne à la fin un précis de la vie de saint Robert, patron de son monastère, et quelques traits de l'histoire de la famille de ce Saint.

Outre un très-grand nombre de lettres, on a de sainte Hildegarde un volume considérable de ses premières révélations, commençant par ces mots : *Sci vias* ou *Sciens vias*. A peine avait-elle fini de les écrire en 1163, pendant que l'empereur Frédéric persécutait encore le Siége apostolique, quand, cette même année, elle eut un ensemble de révélations nouvelles, qu'elle écrivit d'après le conseil de deux personnes et malgré ses grandes infirmités. Ce nouveau recueil, qui est également considérable, a pour titre : *Livres des œuvres divines*, et contient, en trois parties, des visions et des explications sur les œuvres de Dieu, depuis la création du monde jusqu'à la défaite de l'antechrist. C'est le docte Mansi, archevêque de Lucques, qui a retrouvé et publié ce livre dans son édition des *Mélanges*

[1] *Epist*, 66. — [2] Voir la *Vie de S. Disibode*, au 8 juillet.

Digitized by Google

de Baluze. Sainte Hildegarde commence ordinairement ses révélations par quelques images sensibles, qu'elle dit avoir vues et dont elle donne des explications mystérieuses ; ensuite elle en tire une morale saine et solide, d'un style vif et figuré, où elle combat fortement les vices qui régnaient alors, et excite les pécheurs à la pénitence. Une idée qui revient plus d'une fois dans ses écrits, c'est que Dieu est la raison vivante et essentielle dont la participation rend l'homme raisonnable.

Sainte Hildegarde fit une infinité de miracles, dont son biographe contemporain rapporte en particulier jusqu'à vingt. Elle mourut le dix-septième de septembre 1179, dans la nuit du dimanche au lundi, âgée de quatre-vingts ans. Sa vie fut écrite par Théodoric, religieux Bénédictin, quelque trente ans après sa mort, sur les mémoires d'un autre Religieux nommé Godefroi, auxquels il ajouta les révélations et les miracles. L'Eglise honore sainte Hildegarde le jour de sa mort.

(ROHRBACHER.)

SAINT PIERRE D'ARBUÈS.

MARTYR.

Saint Pierre d'Arbuès, fils d'une noble famille de Saragosse, naquit vers l'an 1440 ; et son enfance le montra doué de belles qualités et de grandes vertus. Après qu'il eut commencé ses études, ses parents l'envoyèrent à l'Université de Bologne, qui était alors en grand renom. Il en revint riche de science et de piété, et fut reçu dans le corps des Chanoines Réguliers de Saragosse. Son mérite et son zèle pour la foi le firent nommer inquisiteur dans le royaume d'Aragon. Or les lois de cette contrée proscrivaient les cultes hostiles des juifs et des mahométans, et le devoir des inquisiteurs était de les interdire ou de les expulser. Saint Pierre d'Arbuès ayant infligé une pénitence à la sœur d'un non catholique qui avait causé du scandale, son frère, appuyé par des mécontents, se chargea de mettre à mort Pierre d'Arbuès. Ses amis, ayant découvert cette conjuration, l'en avertirent. Mais, comme il n'avait fait

Digitized by Google

que son devoir, il ne voulut prendre aucune précaution. Ses ennemis se promettaient de le tuer dans la demeure même de l'inquisition, et ne parvenant pas à l'y trouver seul, comme ils savaient que, tous les matins, il s'en allait avant le jour à l'église de Saint-Sauveur où l'on chantait les matines, ils l'attendirent dans ce sanctuaire. Bientôt ils l'y virent priant à genoux devant un autel, où il s'arrêtait chaque matin quelques instants : ils le frappèrent avec furie de plusieurs coups de poignards et s'enfuirent aussitôt. Mais leur victime survécut deux jours, qu'il passa à prier Dieu pour ses meurtriers. Il expira le 17 septembre 1485. On l'inhuma au lieu même où il avait été massacré, et des miracles signalèrent sa sainteté. Il fut canonisé par le Pape Pie IX.

LE VÉNÉRABLE ROBERT BELLARMIN,

CARDINAL ARCHEVÊQUE DE PADOUE.

Robert Bellarmin, né à Montépulciano en 1542, entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de dix-huit ans. Chargé d'enseigner la théologie à Louvain, il prêcha aussi dans cette ville avec de tels succès, que les protestants venaient d'Angleterre et de Hollande pour l'entendre et qu'il en ramena un grand nombre à l'Eglise. Après sept ans de séjour dans les Pays-Bas, il retourna en Italie, où Grégoire XIII le chargea de faire des leçons de controverse dans un collége qu'il venait de fonder. Sixte-Quint le donna ensuite pour théologien au Légat qu'il envoyait en France dans l'année 1590. Neuf ans après, Clément VIII le fit cardinal et archevêque de Capoue. En 1602, Paul V qui connaissait son mérite voulut l'avoir auprès de lui. Alors Bellarmin se démit de son archevêché et se dévoua tout entier aux affaires de la cour de Rome jusqu'en 1621, où il tomba malade et aussitôt il se retira au noviciat des Jésuites. On lui annonça bientôt que le Souverain Pontife Grégoire XV venait le visiter, il se souleva aussitôt et le voyant entrer, il lui dit : *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum*..., paroles qui marquaient jusqu'à quel point Bellarmin portait

Digitized by Google

son respect pour le Vicaire de Jésus-Christ. Il rendit son âme à Dieu le 17 septembre 1621.

Aucun écrivain n'a défendu plus vivement la cause de l'Eglise et les prérogatives du Saint-Siége. De ses nombreux ouvrages le plus répandu est son cours de controverse. C'est l'arsenal où les théologiens catholiques ont puisé leurs armes contre les hérétiques qui n'ont jamais pu lui résister. Ses vertus et ses miracles ont fait introduire peu après sa mort la cause de sa canonisation.

LE VÉNÉRABLE D'AUTHIER DE SISGAU,

ÉVÊQUE DE BETHLÉEM, FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES PRÊTRES MISSIONNAIRES DU TRÈS-SAINT SACREMENT.

M. d'Authier Sisgau, évêque de Bethléem, fondateur de la Congrégation du Saint-Sacrement en France, était fils d'Antoine d'Authier de Sisgau, seigneur de Saint-André, de l'illustre et ancienne maison des Altieri, laquelle tire son origine depuis plusieurs siècles d'un landgrave d'Allemagne, et a donné à l'Église le Pape Clément X et plusieurs Cardinaux. Sa mère s'appelait Claire de Ségnier, de la ville d'Aix en Provence, également recommandable par sa naissance, par sa vertu et par le bonheur qu'elle eut de mettre au monde ce saint Prélat, que Dieu avait choisi pour être le restaurateur de son Église. Il naquit à Marseille le 6 avril 1609, et reçut sur les Fonts de Baptême, dans la paroisse des Acoules de la même ville, le nom de Christophe. Dieu commença dès ce moment à manifester par un miracle quelle devait être un jour la sainteté de son serviteur : car plusieurs personnes qui étaient présentes à cette cérémonie aperçurent une lumière qui, environnant son corps, était un préjugé heureux de celle qu'il devait dans la suite communiquer aux autres. A peine sut-il parler qu'on lui entendit proférer ces paroles, *Sacrement de l'autel*, sans qu'on sût comment il les avait apprises. On dit même que sa mère pendant les neuf mois qu'elle le porta, se sentit si attirée à la dévotion du Saint-Sacrement, qu'elle ne pouvait sortir des égli-

Digitized by Google

ses, ni assez souvent s'approcher de la sainte Table pour le recevoir. Il n'avait encore que six ans ans lorsqu'il la perdit : ce qui ayant obligé son père à lui donner pour précepteur un prêtre lorrain, pieux et savant, il fit sous sa conduite beaucoup de progrès dans la vertu et dans la science des lettres humaines.

Nonobstant sa grande jeunesse, il commença dès lors à donner des marques sensibles de l'amour qu'il aurait un jour pour Jésus-Christ dans la très-adorable Eucharistie : car à peine commença-t-il d'écrire, qu'il ne prenait point de plus grand plaisir que d'orner son papier de diverses figures du Saint-Sacrement qu'il y dessinait de son invention. Sa grande dévotion était de servir les Messes. Il ne cessait de demander qu'on le conduisît à l'église pour s'offrir aux prêtres qui se préparaient pour la célébrer ; et si l'on eût voulu suivre son inclination, il les aurait toutes servies. Son amour pour la retraite était si grand, qu'ayant été obligé de suivre son père à son château de la Peinne, dans la Haute-Provence, où les médecins lui avaient conseillé d'aller passer quelque temps pour recouvrer la santé qu'il avait perdue par une maladie dangereuse, il s'en fit un plaisir, dans l'espérance d'y être plus uni avec Dieu, et de l'y servir avec moins de distraction qu'il ne faisait à la ville. Effectivement, cette solitude lui fut un lieu de plaisir et de délices, mais d'une manière bien différente de celle de ses frères qui y étaient aussi : car au lieu que ceux-ci ne s'occupèrent la plupart du temps qu'aux divertissements de la campagne, pour lui il ne s'en servit que comme d'une sainte retraite pour se convertir entièrement à Dieu. Il changea sa chambre en une cellule, d'où il ne sortait que rarement, quoi qu'on pût faire pour l'en retirer. Il s'y appliquait continuellement à la prière ou à l'étude, mais avec tant d'ardeur que souvent on le voyait pleurer sur ses livres, pour ne pouvoir apprendre aussi vite qu'il le souhaitait, de peur que le défaut de science ne l'exclût un jour du sacerdoce, où il se sentait intérieurement appelé.

Après deux ans ou environ de séjour au château de la

Digitized by Google

Peinne, il fut envoyé à Avignon, pour y étudier au collége des Jésuites. Il n'était encore qu'en troisième que ses compagnons, charmés de la douceur de sa conversation, commencèrent de rechercher sa compagnie, de le consulter comme leur maître, et de le considérer comme leur modèle. Il fit dans sa chambre une espèce d'oratoire, où il les assemblait, pour les retirer insensiblement des vains amusements du monde, auxquels la jeunesse a coutume de s'adonner. Ils y priaient Dieu et y faisaient quelques mortifications corporelles. Il les entretenait souvent du détachement des créatures, du chemin qui conduit à la vertu, et de la manière avec laquelle il faut aimer et honorer Jésus-Christ dans le Saint-Sacrement. Il ne leur parlait jamais de ce divin Mystère sans pleurer, et ses discours étaient si tendres et si affectifs, qu'ils ne pouvaient se dispenser de l'imiter. Pour mieux leur en inspirer la dévotion, il les conduisait, au sortir de l'oratoire, dans quelque église où il était exposé, pour réciter chacun en son particulier le petit Office du Saint-Sacrement, et y demeurer quelque temps en oraison. Dieu ne tarda pas à montrer combien cette conduite lui était agréable, par les grâces qu'il accorda à la plupart de ces jeunes gens, qui quittèrent le monde pour s'enfermer dans des cloîtres, où ils ont vécu saintement.

Le jeune d'Authier ne se sentait pas moins porté que ses compagnons à embrasser la vie religieuse; mais il ne voulut rien faire dans une affaire de cette importance sans l'avis de son directeur, qui, ne voyant aucun inconvénient qui dût l'empêcher de suivre son penchant, l'y excita au contraire, en l'exhortant à ne pas recevoir en vain la grâce du Seigneur. Une réponse si favorable et si conforme aux inclinations de d'Authier lui donnant lieu de croire que c'était la volonté de Dieu qui lui était manifestée par la bouche de son directeur, il crut qu'il ne devait pas différer plus longtemps l'exécution de son pieux dessein; c'est pourquoi, bien qu'il ne fût encore qu'en humanité, il alla aussitôt se présenter aux Pères Jésuites, pour obtenir d'eux la grâce d'être reçu dans leur compagnie, ce qu'ils lui accordèrent, à condition qu'il finirait auparavant sa rhéto-

Digitized by Google

rique. Ce délai, quoique opposé au zèle et à l'empressement qu'il avait de se consacrer au service de Dieu, ne lui fut pas inutile ; car pour se rendre toujours plus digne de cette vocation et mieux connaître la volonté de Dieu, il redoubla ses exercices de piété, et commença de pratiquer dans le monde ce qu'il se proposait de faire dans la religion. Il jeûnait une fois la semaine, prenait deux fois la discipline, et visitait tous les jours une église pour y adorer le Saint-Sacrement, ce qu'il a toujours pratiqué jusqu'à sa mort. Il allait aux hôpitaux et aux prisons, pour y servir les pauvres affligés, les aider et les consoler dans leurs infirmités, et pour les instruire de tout ce qui concerne le salut éternel ; ce qu'il continua jusqu'à ce qu'enfin comme il se disposait, sur la fin de sa rhétorique, à entrer chez les Jésuites, Dieu, qui avait d'autres desseins sur lui, changea tous ses projets en permettant qu'on lui résignât un bénéfice dans l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, qui était l'Office de Capiscol, qu'il fut obligé d'accepter contre sa volonté. Il eut peine à s'y résoudre à la première nouvelle qu'il en reçut, croyant que c'était une tentation pour le retirer des voies du Seigneur. Mais le Père Michaëlis, Provincial des Jésuites, qui l'avait secondé dans son premier dessein, l'ayant assuré avec son directeur que Dieu en avait ainsi disposé pour sa plus grande gloire, il se soumit à la volonté du Ciel, et alla à Aubagne trouver l'Évêque de Marseille, qui lui donna la tonsure le jour de l'Assomption de la sainte Vierge de l'an 1626. D'Aubagne il se rendit à Marseille, qui n'en était qu'à trois petites lieues de distance, pour prendre possession de son bénéfice et commencer son noviciat, dans lequel il ne tarda pas à donner des marques que sa vocation était toute sainte, et que ni les hommes, ni les grandeurs du monde, n'y avaient point eu de part. Les Moines vivaient dans cette abbaye en leur particulier plutôt en ecclésiastiques qu'en Moines ; ils n'étaient distingués des autres prêtres séculiers que par un petit scapulaire fort étroit qu'ils portaient sur leur soutane, pour marquer qu'ils suivaient la règle de saint Benoit, et ils appelaient le noviciat l'espace du temps que l'Église prescrit aux Religieux pour se pré

Digitized by Google

parer à leur profession, sans autre obligation pour le reste de leur conduite que de vivre comme ils voulaient.

M. d'Authier n'abusa pas de cette liberté; il se fit de ce lieu une sainte demeure pour avancer plus vite dans le chemin de la vertu. Comme il n'avait personne pour l'instruire de ses obligations, il s'imposa à lui-même des règles et des pratiques de piété capables de le faire arriver à la perfection de son état. Il garda pendant cette année une continuelle retraite, et régla dès son entrée l'usage qu'il devait faire du revenu de son bénéfice, dont ce qui excédait les frais de sa dépense, qui était très-modique et conforme à celle d'un Religieux le plus réformé, était distribué aux pauvres, ou employé à d'autres œuvres pieuses, ne se réservant pour lui que le seul nécessaire. Un de ses oncles, camérier de la même abbaye, lui ayant laissé ses meubles en mourant, il les vendit, les trouvant trop riches et plus propres à parer la maison d'un grand seigneur que la cellule d'un Religieux, et il en distribua aussi le prix aux pauvres. Enfin, après avoir passé l'année de son noviciat dans les exercices de la piété et de la mortification, il fut agrégé au corps de cette célèbre abbaye par la profession solennelle qu'il fit entre les mains du Prieur claustral du monastère, le 11 octobre 1627.

Après sa profession, il retourna à Avignon pour y faire ses études de philosophie et de théologie. Il y logeait dans une maison de louage avec deux ou trois ecclésiastiques qu'il entretenait de son revenu, pour leur donner moyen d'achever leurs études. Quelques autres écoliers se rendaient chez lui les dimanches et les fêtes, et souvent les jours ouvriers lorsque le temps le permettait, et ils s'occupaient, dans un petit oratoire qu'on y avait dressé, à divers exercices de dévotion. Ils y prenaient ensemble la discipline et faisaient d'autres actions de pénitence, de mortification et d'humilité. M. d'Authier les y entretenait de bons discours pour les porter à l'amour de Dieu, en quoi il réussit si heureusement, qu'ayant fait naître dans leurs cœurs le désir d'une grande perfection, ils lui témoignèrent l'envie qu'ils avaient de s'engager par vœu au service de

Digitized by Google

sa divine Majesté. Le saint jeune homme, également étonné et joyeux de leur résolution, qu'il approuva, leur recommanda d'y penser sérieusement devant Dieu, et de le prier instamment qu'il leur manifestât sa sainte volonté. Ils suivirent ce sage conseil, et demandèrent cette grâce avec tant de ferveur, que ce qu'ils souhaitaient leur fut accordé. Car le 25 de mars de l'an 1632, M. d'Authier étant allé faire son oraison, selon sa coutume, dans l'église des Religieuses de Sainte-Claire, Dieu lui manifesta qu'il voulait se servir de lui pour établir une congrégation de prêtres qui, vivant en commun, travaillassent à réparer, autant par la sainteté de leur vie que par leur discours, les désordres qui s'étaient introduits dans son Église par le trop grand attachement que les ministres de ses autels avaient pour les biens de la terre et aux vanités du siècle ; et afin qu'il ne doutât pas que ce ne fût sa sainte volonté, il lui fit voir en esprit un jeune homme qu'il avait choisi et destiné pour former avec lui cette bonne œuvre.

M. d'Authier, assuré par cette révélation de la volonté de Dieu, en adora les décrets, et se retira dans la résolution de se soumettre au plus tôt aux ordres de la divine Providence, dont il implora le secours, pour être confirmé dans ce que l'Esprit-Saint avait opéré en lui, ce qui lui fut accordé : car le lendemain, comme il allait en classe, il vit avec autant d'étonnement que de joie le jeune homme qui lui avait été représenté le jour précédent dans son oraison. Il était accompagné de sa mère, qui priait le préfet de lui procurer une condition, pour avoir lieu de continuer ses études, afin de se rendre capable d'embrasser l'état ecclésiastique. Le préfet, ayant aperçu M. d'Authier, se sentit intérieurement pressé de lui en faire la proposition, et lui demanda s'il n'avait pas besoin d'un domestique ; que ce jeune homme s'offrait à lui rendre service, et ne demandait point d'autre récompense qu'un peu de temps pour étudier et s'avancer dans les sciences. Il accepta avec joie l'offre qu'il lui faisait, et assura la mère du soin particulier qu'il prendrait de son fils, pour lequel il aurait tous les égards possibles, afin qu'il se formât à la vertu et aux sciences.

Digitized by Google

Après cette dernière faveur, qui était comme le sceau et le comble de celle que le Ciel lui avait faite dans l'église de Sainte-Claire, il ne songea plus qu'à l'exécution de la volonté de Dieu. C'est pourquoi, ayant assemblé ceux de son oratoire, il leur communiqua le dessein qu'il avait d'établir une Congrégation, et en choisit neuf pour lui donner commencement. Ce jeune homme dont nous venons de parler fut de ce nombre ; il s'appelait *Jean-Jacques Lafon*, natif de la ville de Carpentras, et de son domestique il devint un de ses premiers compagnons. Après avoir beaucoup travaillé en Provence, en Dauphiné et en d'autres lieux à la sanctification des âmes et à la réformation du Clergé, il mourut en odeur de sainteté à Senlis, étant curé de la paroisse de Sainte-Geneviève.

M. d'Authier ayant donc choisi ces neuf compagnons, qui n'étaient encore qu'écoliers, leur baisa humblement les pieds à tous, et leur déclara, dans un discours qu'il leur fit, l'ordre qu'il avait reçu de Dieu pour l'érection d'une Congrégation dans laquelle leur piété lui avait fait juger qu'ils s'engageraient d'autant plus volontiers, qu'elle était destinée par le Ciel même à la réforme des désordres causés par l'avarice du Clergé, les priant de s'unir avec lui dans une entreprise si sainte et si utile à l'Église. Ce discours, soutenu de la grâce qui opérait en même temps dans leurs cœurs, eut tout le succès que M. d'Authier pouvait en attendre. Ils acceptèrent tous la proposition qu'il leur fit de s'associer avec lui pour une si sainte entreprise. Ils remercièrent la divine bonté de la grâce qu'elle leur faisait de les appeler à ce haut ministère, et pour s'en rendre dignes ils firent, par le conseil de leur saint fondateur, une retraite, suivie d'une confession générale qu'ils firent à un Religieux du couvent des Carmes Déchaussés, qui les disposa au sacrifice qu'ils devaient faire à la divine Majesté.

L'ayant fixé au Jeudi-Saint, 15 avril de l'année 1632, ils s'assemblèrent dans une chapelle domestique du même couvent pour faire leur vœu, que M. d'Authier, qui n'avait encore que vingt-trois ans, reçut à la fin de la Messe. Ils le pronon-

Digitized by Google

cèrent l'un après l'autre, tel qu'il était exprimé dans une protestation par laquelle ils s'abandonnaient à la divine Providence ; ils promettaient d'obéir jusqu'à la mort à celui entre les mains duquel ils remettaient cet abandonnement, renonçaient à leurs propres inclinations, jugement et volonté, à tous les honneurs, dignités, richesses et contentements, à toutes les amitiés, parentés, et généralement à toutes les créatures qui pourraient leur empêcher l'exercice de ce vœu et de cet abandonnement. Ils demandaient aussi à Dieu dans cette protestation la grâce d'accomplir sa sainte volonté ; ils espéraient en mériter la connaissance par un dévouement entier et parfait au Saint-Sacrement de l'autel ; ils s'offrirent et se consacrèrent à son culte particulier, promettant de travailler de toutes leurs forces jusqu'à répandre leur sang, si l'occasion s'en présentait, pour faire connaître, aimer et adorer ce divin Mystère de l'amour infini de Jésus-Christ. Après que chacun d'eux eut prononcé cette protestation, ils récitèrent le *Te Deum*, pendant lequel M. d'Authier les embrassa tous ; ensuite il leur recommanda d'envelopper d'une petite peau cette protestation, que chacun avait écrite et signée de sa main en son particulier, avec une médaille du Saint-Sacrement, et de la porter toujours à leur cou le reste de leurs jours, pour n'en perdre jamais le souvenir.

Tel fut le commencement de la Congrégation du Saint-Sacrement, dont l'esprit et la conduite spirituelle ont toujours été conformes à ce qui était porté par la protestation, excepté le vœu d'obéissance, que M. d'Authier (qui ne l'avait permis dans les commencements que par condescendance aux désirs de ses compagnons) changea dans la suite en un serment de stabilité qu'il avait toujours jugé plus convenable à une Congrégation purement ecclésiastique. Ces jeunes écoliers, se voyant engagés plus étroitement au service de Dieu par le vœu qu'ils venaient de faire, ne songeaient qu'à persévérer dans la ferveur de leurs exercices, et à s'appliquer plus que jamais à l'étude, afin de se rendre capables du ministère auquel ils étaient destinés ; mais le démon, qui prévoyait les avantages

Digitized by Google

que l'Église devait retirer de cette nouvelle Congrégation, qu'il aurait souhaité ruiner dès son commencement, suscita contre eux des calomnies si atroces, qu'ils furent obligés de se séparer, pour se mettre à couvert de la persécution. M. d'Authier étant resté à Avignon, avec deux ou trois de ses compagnons de la même ville, y acheva sa quatrième année de théologie, pendant laquelle il célébra sa première Messe, le 10 juin 1633, et reçut le bonnet de docteur le 8 juillet suivant.

Il alla ensuite pour la première fois à Rome soumettre au jugement de l'Église le dessein de sa Congrégation. Le Pape Urbain VIII témoigna qu'il en était satisfait, et après l'avoir exhorté à le poursuivre, il lui ordonna de s'occuper particulièrement aux missions et à la direction des séminaires, en attendant que le Saint-Siége, mieux informé de la bonté et de la nécessité de cette Congrégation, jugeât à propos de l'affermir et de lui donner son approbation. M. d'Authier ne voyant pour lors aucune apparence d'en obtenir davantage, ne fit pas long séjour à Rome, et retourna en France. A son arrivée en Provence, l'Archevêque d'Aix, Louis de Brétel, informé de son mérite et de sa vertu, voulant le retenir dans son diocèse pour travailler à la réforme de son Clergé, lui donna, l'an 1634, dans la ville d'Aix, la chapelle de Notre-Dame de Beauvezez, avec une maison attenante pour vivre selon son Institut. Il ne l'y eut pas plutôt établi dans sa première ferveur (avec le secours de ses compagnons qui vinrent l'y retrouver), qu'il en partit avec quelques-uns d'eux, pour aller au village de Cadenet, ouvrir le cours de ses missions, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du Souverain Pontife. C'est en ce lieu que lui et les siens furent honorés pour la première fois par la voix du peuple du nom de *Missionnaires du Clergé*, qu'ils conservèrent jusqu'à ce que leur Congrégation eût été approuvée du Saint-Siége. Quatre mois après, au commencement de janvier 1635, ils eurent un second établissement à Brignole, dans le même diocèse, et au mois d'avril de la même année, l'Archevêque d'Aix approuva leur Congrégation, sous le titre de *Congréga-*

Digitized by Google

tion des Clercs de la Mission. Ils firent un troisième établissement à Marseille l'an 1638, y ayant été appelés par l'Évêque de cette ville, François de Loménie, et par les magistrats. L'Archevêque d'Aix confirma la même année cette Congrégation, à laquelle il donna le titre de *Congrégation des Missionnaires du Clergé,* et il approuva les statuts qui avaient été dressés par le fondateur. Ce nouvel institut faisait de si grands biens dans sa naissance, que le bruit s'en étant répandu jusqu'à la cour, le Cardinal de Richelieu, ministre d'État, résolut, sur le récit qu'on lui en fit, de l'établir à Paris au collége de Bourgogne, avec des revenus suffisants pour vingt-quatre missionnaires. M. d'Authier, ayant reçu ordre du Cardinal de se rendre à Paris, se mit en chemin sur la fin du mois de décembre 1638, avec vingt de ses missionnaires, pour y arriver au temps qui lui avait été marqué. Mais ayant appris, en passant par Valence, la mort du Père Joseph Le Clerc du Tremblai, Capucin, de qui dépendait le succès de cet établissement, et jugeant par cette mort que le dessein en serait échoué, il ne pensa plus qu'à retourner en Provence. Il voulut auparavant saluer l'Évêque de Valence et de Die, Jacques de Gelas de Leberon; mais ce Prélat, croyant que la Providence n'avait pas tant permis leur départ de Marseille pour aller à Paris, que pour demeurer dans son diocèse, les y arrêta pour travailler à la réforme de son Clergé, et pour y prendre la conduite d'un séminaire pour les ordinands de son diocèse, qui fut érigé dans la ville de Valence le 16 janvier 1639, comme il paraît par les lettres patentes que ce Prélat donna pour ce sujet.

Ce progrès augmentant le zèle de ce saint fondateur, il résolut de s'appliquer encore plus fortement aux missions et à l'instruction des ecclésiastiques : il n'y avait que la résidence à laquelle il était obligé dans l'abbaye de Saint-Victor (par rapport à son bénéfice) qui lui fît obstacle. Le Prieur claustral de ce monastère, dès l'année précédente, lui avait fait expédier, du consentement de son chapitre, des lettres de non-résidence. Mais cette dispense, quoique conçue en termes très-avantageux, ne le contentant pas, il alla à Marseille peu de jours

Digitized by Google

après l'établissement du séminaire de Valence, et s'y démit de l'office de capiscol ou préchantre de son monastère, qu'il permuta contre un bénéfice à simple tonsure, pour lui servir de titre clérical, et revint ensuite à Valence, où l'Évêque l'attendait pour commencer les visites de ces deux diocèses, dont il lui remit le soin. Il en fit l'ouverture avec six de ses missionnaires, sur la fin de décembre de l'an 1639, au bourg de l'Étoile ; et après avoir employé une année à faire des missions en d'autres lieux, il finit sa visite par la mission de Valence, qu'il fit au commencement de l'année 1642. Entre autres fruits considérables que produisirent ses missions, il ramena au sein de l'Église quatre-vingt deux hérétiques.

La visite de ces deux diocèses étant achevée, il alla à Marseille, où, au mois de février 1643, il commença une autre mission pour les forçats des galères. Il l'ouvrit avec sept prêtres de sa Congrégation, sur le port de cette ville, en présence de l'Évêque et d'un grand nombre de peuple, qui y était accouru pour en profiter. Mais ces ouvriers ne suffisant pas pour l'ample moisson qu'il y avait à faire, ils furent secondés par quatre autres missionnaires de la congrégation de S. Vincent de Paul, lesquels, conjointement avec M. d'Authier et ses missionnaires, firent un si grand fruit, que la plupart des forçats changèrent de vie, plusieurs Turcs embrassèrent la foi, et l'on fut étonné de voir un lieu où ne régnaient auparavant que la confusion et le désordre, devenir une demeure de bons chrétiens, qui commencèrent à s'adonner à la vertu et à faire un saint usage de leur captivité. Après qu'il eut fait cette mission aux galériens, il en entreprit d'autres en plusieurs quartiers de la ville, et érigea dans l'église de sa communauté une congrégation sous le titre de *Saint-Homme-Bon,* en faveur des artisans. Il commença aussi un autre établissement, qui devait servir de retraite aux pauvres prêtres qui viennent tous les jours à Marseille pour passer les mers ; mais cet établissement n'eut pas le succès qu'on espérait. Étant retourné à Valence, l'Évêque de Viviers l'appela dans son diocèse pour y faire une visite pastorale. Il rendit le même service à celui d'Orange, et

Digitized by Google

alla ensuite dans ceux d'Uzès et de Saint-Paul-Trois-Châteaux, faisant partout des missions, et y laissant des marques de son zèle et de sa charité.

Ces missionnaires ayant encore fait un établissement à Senlis, l'an 1640, M. d'Authier reprit son premier dessein de faire approuver par le Saint-Siége sa congrégation, qu'il voyait augmenter de jour en jour. C'est pourquoi il envoya à Rome un de ses prêtres pour solliciter cette faveur. Le refus qu'on lui en fit ne fut pas capable de rebuter le saint fondateur; au contraire, rempli de confiance que Dieu qui avait commencé cet ouvrage ne le laisserait pas imparfait, il fit tant d'instance les années suivantes, qu'enfin le Pape Urbain VIII, par un bref du 4 juin 1644, approuva les statuts et règlements de sa congrégation, pourvu qu'ils ne fussent pas contraires aux saints canons et au Concile de Trente; et au mois de novembre de la même année, la congrégation de la Propagation de la Foi le nomma Recteur des deux colléges apostoliques à Avignon. Mais M. d'Authier n'étant pas content du bref d'Urbain VIII, qui n'approuvait que les statuts de sa congrégation, qu'il n'avait pas lus, fit de nouvelles poursuites en cour de Rome, et obtint du Pape Innocent X une bulle, le 20 novembre 1647, par laquelle ce Pontife après avoir fait examiner les statuts de cette Congrégation, par plusieurs Cardinaux, la confirma sous le titre de *Congrégation du Saint-Sacrement pour la direction des missions et des séminaires*, au lieu du premier qu'elle avait de *Mission du Clergé;* ce qui a fait donner à ses sujets le nom de *Prêtres Missionnaires de la Congrégation du Saint-Sacrement.*

Le refus que l'on avait fait d'abord d'accorder à M. d'Authier la confirmation de son institut, et de nommer dans la bulle un Directeur général que l'on avait demandé pour le gouvernement de cette même Congrégation, provenait de ce que ce saint fondateur étant Religieux profès de l'abbaye de Marseille, on ne jugea pas à propos de le mettre à la tête d'une Congrégation ecclésiastique, ni de lui en substituer un autre à sa place pendant sa vie; mais son rare mérite et la sainteté

Digitized by Google

de sa vie l'emportant sur toutes sortes de considérations, on leva enfin cette difficulté en supprimant ce point, que l'on changea en un pouvoir général qui fut donné par cette bulle aux prêtres de cette Congrégation de s'élire un Directeur tel qu'ils trouveraient à propos, et on travailla à élever M. d'Authier à l'épiscopat, quoiqu'il eût plusieurs fois refusé cette dignité. Cela l'obligea d'aller une seconde fois à Rome, où, à la nomination du duc de Nevers, il fut sacré Évêque de Bethléem le 26 mars 1651, par le Cardinal Spada, qui en fit la cérémonie dans l'église de Saint-Jérôme de la Charité. Il retourna ensuite en France, et prêta au roi serment de fidélité pour la chapelle de Pantenor, appelée *Notre-Dame de Bethléem,* que Gui, comte de Nevers, unit à l'évêché de Bethléem, l'an 1623, en faveur de Rainaud, évêque de Bethléem, qui l'avait suivi lorsque les Chrétiens furent chassés de la terre sainte. Cette chapelle, située dans un faubourg de Clamecy, au duché de Nevers, et qui était autrefois un hôpital, sert comme de cathédrale à l'Évêque de Bethléem, qui n'a néanmoins aucun diocèse ni aucun territoire.

Cette nouvelle dignité dont M. d'Authier fut revêtu, l'ayant mis en état d'exercer les fonctions de Directeur de sa Congrégation jusqu'à sa mort, il ne pensait plus, après son retour, qu'à donner tous ses soins pour l'établir parfaitement, lorsqu'il fut obligé de retourner pour la troisième fois à Rome. Il y fut député par les Évêques de France, qui, à la sollicitation de Jean IV, roi de Portugal, écrivirent au Pape au sujet du refus qu'il faisait de nommer aux prélatures de ce royaume ceux que ce prince lui présentait, nonobstant le besoin de cette Église, qui était tellement dépourvue de Pasteurs, que de vingt-sept évêchés il n'y en avait qu'un rempli : encore celui qui l'occupait était si vieux, qu'il ne pouvait plus faire aucune fonction épiscopale. Après que M. d'Authier eut passé deux ans à Rome sans pouvoir réussir dans sa négociation, il retourna en 1654 à Paris, d'où il était parti le 6 février 1652. Aussitôt qu'il y fut arrivé, plusieurs Évêques le chargèrent de la visite de leurs diocèses, dans lesquels il laissa de grandes

Digitized by Google

marques de sa sainteté et de son zèle. En 1657, les bourgeois de Thiers, en Auvergne, l'ayant prié d'accepter un établissement dans leur ville, il s'y rendit sur la fin de l'année pour le commencer, selon sa coutume, par une mission, et l'Évêque de Clermont érigea cette nouvelle maison en un séminaire ecclésiastique, qui a servi depuis aux retraites des curés de ce diocèse. La mission était finie, l'évêque de Bethléem retourna à Valence, où il faisait ordinairement sa demeure, et y resta jusqu'en l'an 1659, qu'on l'appela en Provence pour un autre établissement, et pour faire la visite du diocèse d'Arles. Il procura ensuite la réforme du monastère de la Celle à un quart de lieue de Brignole, au diocèse d'Aix. Ce fut par ses soins que ces Religieuses embrassèrent la plus étroite observance de l'ordre de Saint-Benoît, et que, pour mieux affermir leur réforme, elles furent transférées dans la ville d'Aix.

Il avait marqué dans les statuts de sa Congrégation qu'il y aurait en chaque province une maison de solitude. Il n'attendait pour commencer cet établissement qu'une occasion favorable qu'il n'avait pu encore trouver, lorsqu'un gentilhomme lui offrit un de ses châteaux dans la Limagne d'Auvergne, qui était un lieu fort propre pour cela. Ce fut le 18 novembre 1666 qu'il en jeta les fondements dans ce château, éloigné de deux lieues de la ville de Thiers. Il s'y enferma le premier avec trois missionnaires pour en ouvrir les exercices, auxquels il admit le seigneur du château et quelques autres externes qui demandèrent d'y être reçus. Il prescrivit à ces solitaires l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, et leur défendit de parler à personne du dehors, et même entre eux, excepté au Supérieur de la maison, pour lui déclarer leurs besoins spirituels. Ils s'employaient pendant quelque temps dans la journée au travail manuel. Il leur était extrêmement recommandé de n'avoir rien en propre de ne rien négliger pour expier leurs fautes et obtenir le pardon de leurs péchés ; de s'appliquer continuellement à la destruction de leurs passions et à la mortification de leurs sens ; de se conformer en toutes choses à la volonté de Dieu, et de rechercher ce qu'il y a de plus parfait dans soi

Digitized by Google

amour par la prière et la lecture des bons livres. Mais comme cette maison n'appartenait point à M. d'Authier, et qu'elle n'était que d'emprunt, cette bonne œuvre fut bientôt détruite après sa mort, qui arriva peu de temps après : car les missionnaires de la maison de Valence l'ayant prié de les venir voir pour une affaire importante, et ce saint fondateur s'étant mis en chemin au mois d'août de l'an 1667, il fut attaqué d'une fièvre tierce, qui, s'étant changée en continue, l'obligea de se mettre au lit aussitôt qu'il fut arrivé à Valence, où la maladie devint si violente, qu'il y mourut le 17 septembre de la même année, étant âgé de cinquante-huit ans, cinq mois et douze jours, la trente-septième année depuis le premier établissement de sa Congrégation, et la dix-septième de son épiscopat. (HÉLYOT.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE VASSIVIÈRE.

Il y a en Auvergne, à une lieue de la ville de Besse, une montagne que la petite rivière de la Couze entoure de ses eaux, et sur laquelle est bâtie la chapelle de Vassivière. On l'appelle la montagne sainte, à cause du nombre prodigieux de miracles que Dieu y a opérés depuis plus de deux siècles pour la gloire de sa très-sainte Mère. On y honore une statue en bois de la très-sainte Vierge, de couleur noire, que la tradition dit être antérieure au XIV^e^ siècle, dans lequel les Anglais saccagèrent le bourg de Vassivière, vers l'an 1369. On rapporte même qu'elle resta pendant plus de trois cents ans dans l'ancienne chapelle ruinée, sans être endommagée par la rigueur des hivers et l'abondance des neiges qui couvrent cette montagne près de six mois de l'année. C'est là que fut guérie au milieu du mois de septembre 1610, une petite fille âgée de deux ans, à qui la petite vérole avait fait perdre un œil. Sa mère, nommée Marguerite Bondeir, la voua à Notre-Dame de Vassivière, et l'y porta pieds nus, couverte d'une longue chemise, de la paroisse de Valbelles, qui est à deux lieues de là.

Digitized by Google

Elle fut exaucée. En chemin, elle et son mari s'aperçurent que l'œil gâté de l'enfant s'éclaircissait, et que la cataracte se détachait d'elle-même. Arrivés à la chapelle, ils publièrent le miracle, et firent leur dévotion en accomplissement de leur vœu. Une déclaration juridique fut dressée et signée d'un des prêtres de Vassivière et de plusieurs notables du pays. Elle est datée du 19 septembre 1610.

MARTYROLOGE ROMAIN [1]

Mémoire des sacrés stigmates, dont saint François, instituteur de l'Ordre des Frères Mineurs, étant sur le mont Alverne, en Toscane, reçut l'impression sur ses mains, ses pieds et son côté, par une insigne faveur de Dieu.

A Rome, sur le chemin de Tivoli, le natalice de saint Justin,

[1] QUINTODECIMO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Commemoratio Impressionis sacrorum Stigmatum, quibus sanctus Franciscus Ordinis Minorum institutor, in suis manibus, pedibus, et latere, mira Dei gratia in monte Alverniæ in Etruria impressus fuit. — Romæ via Tiburtina natalis sancti Justini Presbyteri et Martyris, qui in persecutione Valeriani et Gallieni, confessionis gloria fuit insignis. Hic beati Xysti Pontificis, Laurentii, Hippolyti, aliorumque plurimum Sanctorum corpora sepelivit, ac demum sub Claudio martyrium consummavit. — Item Romæ sanctorum Martyrum Narcissi et Crescentionis. — In Phrygia sanctæ Ariadnæ Martyris sub Hadriano Imperatore. — In Britannia sanctorum Martyrum Socratis et Stephani. — Novioduni sanctorum Martyrum Valeriani, Macrini, et Gordiani. — Augustoduni sancti Flocelli pueri, qui sub Antonino Imperatore et Valeriano Præside multa passus, demum a feris discerptus, martyrii coronam adeptus est. — Apud Leodium beati Lamberti Episcopi Trajectensis, qui cum regiam domum zelo religionis increpasset, a nocentibus innocens occisus, aulam regni cœlestis perpetuo victurus intravit. — Cæsaraugustæ in Hispania beati Petri de Arbues primi in Arragoniæ regno fidei Quæsitoris, qui a relapsis Judæis ob eamdem, quam pro munere suo strenue tuebatur, catholicam fidem immaniter trucidatus, martyrii palmam accepit. — Eodem die sanctæ Agathocliæ ancillæ cujusdam mulieris infidelis, quæ longo tempore verberibus, aliisque ærumnis ab ea vexata, ut Christum negaret, ablata demum Judici et sævius laniata, cum in confessione fidei persisteret, excisa lingua, in ignem projecta est. — Cordubæ sanctæ Columbæ Virginis et Martyris. — Mediolani depositio sancti Satyri Confessoris, cujus insignia merita sanctus Ambrosius ejus frater commemorat. — Romæ sanctæ Theodoræ matronæ, quæ in persecutione Diocletiani sanctis Martyribus sedulo ministrabat. — Apud Bingiam in diœcesi Moguntinensi sancti Hildegardis Virginis.

Digitized by Google

prêtre et martyr, qui confessa glorieusement Jésus-Christ, durant la persécution de Valérien et Galien. Ce fut lui qui donna la sépulture au Pape saint Xiste II, à saint Laurent, à saint Hippolyte et à plusieurs autres Saints. Il consomma tant de saintes actions par le martyre qu'il endura sous Claude.

A Rome encore, saint Narcisse et saint Crescentien.

En Phrygie, sainte Ariadne, martyre sous l'empereur Adrien.

Dans la Grande-Bretagne, saint Socrate et saint Etienne, martyrs.

A Nyon, saint Valérien, saint Maigrin et saint Gordien, martyrs.

A *Autun*, saint Flocel, enfant, qui, après avoir beaucoup *souffert*, fut mis en pièces par les bêtes auxquelles on l'avait exposé sous l'empereur Antonin et le président Valérien.

A Liége, saint Lambert, évêque de Maëstricht, lequel, ayant fait éclater son zèle contre les désordres de la maison royale, fut, quoique innocent, massacré par des coupables, ce qui lui ouvrit l'entrée du royaume des Cieux pour y vivre éternellement.

Le même jour, sainte Agathoclie, servante d'une païenne, et qui, après avoir longtemps enduré des coups de fouet et d'autres mauvais traitements de la part de sa maîtresse, fut enfin présentée au juge, lequel la fit fouetter jusqu'à lui arracher la chair par lambeaux ; et, comme elle persistait à confesser la foi, il lui fit couper la langue et fit jeter la sainte dans le feu.

A Cordoue, sainte Colombe, vierge et martyre.

A Milan, le décès de saint Satyre, dont les mérites extraordinaires sont décrits par son frère saint Ambroise.

A Rome, sainte Théodora, femme illustre, qui, pendant la persécution de Dioclétien, ne s'occupait qu'à rendre service aux saints martyrs.

A Bingen, diocèse de Mayence, sainte Hildegarde, vierge.

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes.

Saint Pierre et saint Andolet, martyrs avec saint Lambert, évêque de Maëstricht.

Sainte Camélie, vierge honorée dans le diocèse de Carcassonne.

Le Bienheureux Gandoltes, Frère Mineur.

Saint Héraclide, évêque de Tamasse en Chypre, avec saint Lucien et d'autres.

Sainte Médilame, vierge martyre aux confins de l'Égypte et de l'Étiopie.

Saint Simon, religieux Camaldule, honoré en Toscane.

Le Bienheureux Regnauld, solitaire à Mélinais, près de La Flèche.

Saint Tobie, cinquième évêque de Jérusalem.

Martyrologe de la dernière persécution.

Burlot (prénoms inconnus), curé au diocèse de Quimper, pour refus du serment schismatique, condamné à mort par le tribunal criminel des Côtes-du-Nord, décapité le 17 septembre 1794.

Poissonnier (prénoms inconnus), prêtre du diocèse de Limoges, pour refus du serment schismatique condamné à la déportation, mort à Rochefort le 17 septembre 1795.

Royer (prénoms inconnus), curé de la paroisse de Dompierre, dans le Maine, pour refus du serment schismatique, massacré et sa tête séparée de son corps portée et fixée au clocher de son église, avec les têtes de six autres ecclésiastiques, le 17 septembre 1794.

Digitized by Google

DIX-HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence. — Saint Joseph de Copertino, Frère Mineur. — Saint Méthode, évêque et martyr. — Saint Ferréol, martyr à Vienne. — Sainte Sophie et sainte Irène, martyrs en Chypre. — Saint Walbert et sainte Bertilie. — Saint Disier ou Didier, évêque de Rennes et saint Bainfroy son archidiacre, martyrs, — Sainte Richarde, impératrice et fondatrice de l'abbaye d'Andlaw. — Le Vénérable Géronimo, martyr à Alger. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT THOMAS DE VILLENEUVE,

ARCHEVÊQUE DE VALENCE.

Dans le XVI^e^ siècle, l'Allemagne et l'Espagne présentaient un singulier contraste. L'Allemagne était déchirée, scandalisée, pervertie par un Moine augustin, l'apostat Luther; l'Espagne était édifiée, sanctifiée par un Moine augustin, saint Thomas de Villeneuve.

Thomas naquit l'an 1488, à Fuenlana, diocèse de Tolède. Son père était Alphonse-Thomas Garcias de Villeneuve, et sa mère Lucie Martinez, d'une ancienne noblesse, mais dont quelques membres se voyaient réduits à exercer l'agriculture. Villeneuve, dont ils étaient tous deux originaires, est une petite ville à deux milles de Fuenlana, où ils s'étaient retirés à l'occasion d'une maladie contagieuse. Leur charité pour les pauvres était si grande, qu'on leur donnait le surnom d'aumôniers. Alphonse leur distribuait tout le revenu d'un moulin et prêtait du blé aux pauvres paysans pour la semence, dont il leur faisait presque toujours la remise. Lucie était extrêmement pieuse; elle avait un oratoire où elle se retirait à certaines heures, avec ses servantes et ses nièces, pour vaquer à l'oraison, et où on célébrait la Messe quand elle ne pouvait

Digitized by Google

aller à l'église. Elle se confessait et communiait toutes les semaines. Sous des habits modestes, elle portait un cilice, jeûnait tous les vendredis, travaillait sans cesse pour les pauvres ; souvent elle demandait leur ouvrage à de pauvres ouvrières, le faisait elle-même, et le leur rendait pour qu'elles en eussent le salaire. C'était principalement aux fêtes de Pâques, durant la semaine sainte, qu'elle distribuait ce qu'elle avait travaillé en fait de linge ; plus d'une fois elle donna ses propres vêtements. Elle avait une tendresse de mère pour les pauvres honteux, pour les prisonniers et pour les malades, à qui elle portait elle-même ce qui pouvait leur convenir. Dieu fit reconnaître par un miracle combien cette charité lui était agréable. Un jour, comme elle faisait chaque semaine, elle avait distribué toute la farine qu'on lui avait amenée du moulin ; un mendiant survient, demandant l'aumône ; elle envoya ses servantes examiner s'il n'y avait plus de farine au grenier ; elles protestèrent qu'elles avaient tout distribué le matin, et qu'il n'y restait pas même de la poussière. Elle insista, disant : Allez toujours, pour l'amour de Dieu ; balayez bien le grenier, car Dieu ne permettra pas que ce pauvre s'en aille de chez nous sans rien avoir. Elles y allèrent, et s'écrièrent à l'entrée : Ah ! Madame, qu'est-ce ceci ? nous avons laissé le grenier entièrement vide, et le voilà tout plein ! Et elles se mirent à louer Dieu de sa libéralité[1].

Thomas, qui était l'aîné de ses enfants, se montra digne d'une si sainte mère. Il était né avec la miséricorde. A l'école, il donnait son déjeûner aux enfants pauvres. En voyait-il un de nu, il lui donnait ses propres vêtements pour le garantir du froid. Il revint ainsi plus d'une fois à la maison sans habit, sans gilet, sans chapeau et sans souliers, en ayant revêtu Jésus-Christ dans la personne des malheureux. Lorsqu'à la maison on avait distribué tout ce qu'on y réservait chaque jour de pain pour l'aumône, s'il se présentait encore un pauvre, l'enfant priait sa mère de lui donner sa part du dîner,

[1] *Acta SS.*, 8 sept. *Vita prolixior, auctore Salonio*, l. I. c. 1.

Digitized by Google

s'offrant à ne pas dîner ce jour-là. Bien des fois sa mère y consentit pour mettre sa vertu à l'épreuve. D'autres fois elle s'y refusait ; alors il demandait sa portion du dîner, comme pour la manger avec ses camarades, mais, en effet, pour la donner aux pauvres ; et il passait la journée aussi gaiement que s'il avait fait le meilleur repas du monde. Un jour, la mère était sortie de la maison sans laisser de pain pour l'aumône : les mendiants vinrent à la porte comme à l'ordinaire ; l'enfant, ne trouvant pas de pain, leur donne à chacun un poulet. La mère en ayant demandé des nouvelles, il lui dit en souriant : Ah ! maman, lorsque vous sortez, ayez soin de laisser du pain pour les pauvres, si vous voulez retrouver vos poulets ; car les pauvres sont venus, et comme il n'y avait pas de pain, et que je ne voulais pas les renvoyer vides, je leur ai donné un poulet à chacun. Quand il recevait de ses parents quelque monnaie, il en achetait des œufs et les portait aux malades des hôpitaux. A la moisson, où il présidait, il donnait aux pauvres qui glanaient une partie de son dîner et celui des moissonneurs, sans qu'il manquât rien à personne. Si jeune encore, non-seulement il observait les abstinences et les jeûnes de l'Eglise, mais y en ajoutait d'autres, et se mortifiait par des flagellations secrètes. D'une pudeur et d'une modestie angéliques, il inspirait dès lors le respect à tout le monde. Quand on prêchait dans une église, il écoutait avec une attention merveilleuse, puis, après dîner, rassemblait autour de lui les enfants de son âge, et répétait le sermon avec tant de ferveur, que les grandes personnes mêmes y accouraient et en étaient souvent touchées jusqu'aux larmes.

A l'âge de quinze ans, ses parents l'envoyèrent à l'Université d'Alcala ou de Complut, fondée depuis peu par le Cardinal Ximenès. Il y fit ses études avec tant de succès, qu'il fut jugé digne d'être agrégé au collége de Saint-Hildefonse, et d'y professer la philosophie et la théologie. On l'attira depuis à Salamanque, pour y remplir les mêmes fonctions. Les vertus qu'il avait pratiquées dans l'enfance croissaient avec l'âge. Plusieurs de ses compagnons d'étude, gagnés par ses bons exem-

Digitized by Google

ples, entrèrent dans les voies de la perfection. La mort de son père le rappela un moment à Villeneuve. A la réserve de ce qu'il fallait pour l'entretien de sa mère, il distribua tout son héritage aux pauvres, et fit de sa maison un hôpital.

Il achevait sa vingt-huitième année, lorsqu'il entra dans l'Ordre des ermites de Saint-Augustin à Salamanque, y prit l'habit le 21 novembre 1516, jour de la Présentation de la sainte Vierge, pour laquelle il eut toute sa vie la dévotion la plus filiale, et y fit profession le 25 novembre 1517, comme pour réparer l'apostasie d'un Moine du même Ordre, l'hérésiarque Luther, qui eut lieu la même année.

Ordonné prêtre en 1520, saint Thomas de Villeneuve célébra sa première Messe dans la sainte nuit de Noël. Sa ferveur fut celle d'un Séraphin, les assistants en étaient émerveillés; en disant le Cantique des Anges et la préface, il parut en extase. Le mystère de cette fête le pénétrait si vivement, que vers la fin de sa vie il ne disait plus en public, mais dans une chapelle particulière, les trois Messes de Noël à cause des ravissements qu'il y éprouvait toujours.

Il fut employé par ses Supérieurs à l'enseignement de la théologie, à la prédication de la parole sainte et à l'administration du Sacrement de Pénitence. Il fut lui-même successivement prieur de Salamanque, de Burgos et de Valladolid, deux fois provincial d'Andalousie et une fois de Castille. On ne saurait dire les fruits immenses qu'il opéra dans ces diverses fonctions. L'empereur Charles-Quint, l'ayant entendu, le choisit pour son prédicateur et son conseiller. Il était aimé et vénéré de toute l'Espagne, notamment de l'empereur. Quelques seigneurs de la cour avaient été condamnés à mort. Charles-Quint avait refusé leur grâce à son propre fils Philippe, ainsi qu'à l'Archevêque de Tolède et d'autres grands personnages. Ceux-ci, comme dernière ressource, députèrent saint Thomas de Villeneuve, alors prieur de Valladolid, qui l'obtint sans peine. L'empereur dit à sa cour : Ne vous étonnez pas si j'ai accordé la grâce des coupables au Prieur des Augustins; ce

Digitized by Google

Religieux ne prie pas, il commande, et fléchit les cœurs. Comme directeur des âmes, le Saint amena un grand nombre, même du grand monde, à la plus haute perfection. La vivacité de sa foi augmentait avec les années. Il avait de fréquentes extases dans la prière, dans la sainte Messe, dans ses prédications même. Il forma dans son Ordre plusieurs hommes apostoliques, qu'il envoya dans le Nouveau-Monde, annoncer la foi chrétienne aux peuples du Mexique.

L'archevêché de Grenade étant devenu vacant, Charles-Quint, qui était à Tolède, y nomma Thomas de Villeneuve, alors provincial de son Ordre et en cours de visite. C'était en 1534. Il alla trouver l'empereur, et fit de si vives instances pour ne pas accepter, qu'il obtint ce qu'il demandait. Dix ans plus tard, en 1544, Georges d'Autriche, oncle de l'empereur, se démit de l'Archevêque de Valence pour passer à l'évêché de Liége. Charles-Quint était alors en Flandre. Il dit à son secrétaire d'expédier le brevet de nomination à l'archevêché vacant en faveur d'un Religieux hiéronymite. Il ne lui vint pas dans la pensée de l'offrir à Thomas de Villeneuve, parce qu'il connaissait sa répugnance pour les dignités ecclésiastiques. Le brevet fut cependant exécuté sous le nom du Saint. L'empereur, surpris, en demanda la raison : le secrétaire répondit qu'il croyait avoir entendu le nom de saint Thomas de Villeneuve, mais qu'il lui serait facile de réparer la méprise qu'il avait faite. « Non, non, dit le prince ; je reconnais là une Providence particulière, il faut nous conformer à sa volonté. » Il signa donc le brevet de nomination, et l'envoya au Saint, alors prieur du couvent de Valladolid.

Thomas fut consterné de cet événement. Il employa, pour ne point accepter, les moyens qui lui avaient déjà réussi ; mais le prince Philippe d'Espagne, qui gouvernait en l'absence de son père, au lieu de se rendre à ses instances, lui en faisait en sens contraire. L'Archevêque de Tolède, d'autres grands du royaume, joignirent leurs instances à celles du prince. Thomas résistait toujours. Un moyen restait de le soumettre. En 1534, comme il était provincial de son Ordre, il n'avait pas de

Digitized by Google

Supérieur en Espagne qui pût lui commander : en 1544, il était simplement prieur de Valladolid. Le prince, l'Archevêque et les seigneurs déterminèrent donc le provincial actuel à lui ordonner d'accepter l'archevêché de Valence, en vertu de l'obéissance religieuse et sous peine d'excommunication. Le Saint se soumit alors et quitta en pleurant sa cellule. Les Bulles du Pape Paul III étant arrivées, il fut sacré à Valladolid, par le Cardinal Jean de Tavera, archevêque de Tolède. Dès le lendemain matin, il se mit en route pour Valence. Il fit le chemin à pied avec son habit monastique, qui était fort usé, puisqu'il le portait depuis sa profession. Il n'était accompagné que d'un Religieux de son Ordre et de deux domestiques.

Cependant sa mère, qui vivait encore, l'avait prié de passer par Villeneuve, pour qu'elle eût la consolation de le voir. Il consulta son compagnon de voyage, qui dit : Seigneur, passons par Villeneuve ; car cinq ou six jours de plus que cela nous demandera ne peuvent guère se refuser à une mère. Le Saint répondit : Cela me paraît bien à moi-même ; toutefois recommandons la chose à Dieu quelques instants. C'était sa coutume. Après un demi-quart d'heure de prière et de réflexion, il reprit : Allons tout droit à Valence ; car il nous importe dans le moment beaucoup plus de secourir l'épouse, qui a peut-être besoin de notre présence : nous ne manquerons pas d'occasions de consoler la mère, si ce n'est en personne, du moins par lettres. Notre premier père a dit de l'épouse que le Seigneur lui avait donnée : C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, faisant entendre avec quel amour et quelle sollicitude le mari doit s'empresser au secours de son épouse. Or, la même raison n'oblige pas moins les Évêques à aimer et à secourir leurs Églises.

Depuis longtemps le royaume de Valence était affligé de sécheresse et de stérilité. Tout à coup, quatre jours avant Noël 1544, la pluie commença de tomber en abondance, comme pour annoncer à tout le pays des jours de grâce et de salut.

Digitized by Google

Pendant que la pluie tombait à verse, le portier du couvent des Augustins, hors des murs de la ville, vit arriver deux Moines de son Ordre, qui demandèrent l'hospitalité pour deux jours : ils étaient accompagnés de deux domestiques. Le portier leur demanda s'ils avaient des lettres de leur Supérieur, qu'il pût montrer au Prieur de la maison : sans cela, il ne lui était pas permis de les admettre. Un des Religieux lui dit : Mon Frère, vous faites très-bien votre devoir ; mais ce Père a été lui-même prieur et provincial de Castille, et n'a pas besoin des lettres que vous demandez. Allez trouver le Père prieur, et dites-lui que nous sommes arrivés ici deux anciens Religieux de Castille, que nous ne voulons pas y demeurer plus de deux jours, jusqu'à ce que les pluies aient cessé, et que, quant aux domestiques, ils savent où loger en ville avec les mules. Le bon Prieur qui attendait la venue de l'Archevêque, soupçonna que ce pourrait bien être lui. S'étant rendu à la porte, il ne trouva que deux Religieux, les domestiques étant déjà partis : il ne sut plus que penser. Cependant, voyant deux Religieux graves et modestes, il les reçut avec beaucoup d'humanité, et leur offrit à demeurer dans le couvent aussi longtemps qu'il leur plairait. Une seule chose lui faisait de la peine : c'est que la maison était si étroite et si pauvre, qu'il ne pourrait leur rendre tous les services dont il les croyait dignes. — Ne vous en inquiétez pas, Père Prieur, répondit le même Religieux ; ce Père et moi seront contents chacun d'une petite cellule, tant que dureront les pluies : pour les vivres, nous y pourvoirons nous-mêmes : tout à l'heure viendra le domestique qui est chargé des dépenses du voyage. Cependant le Prieur considérait attentivement le Religieux qui gardait le silence ; il était frappé de son humilité et de sa modestie. Il se persuada de plus en plus que c'était l'Archevêque, Thomas de Villeneuve. Il hésitait toutefois à le demander, ne voyant aucune apparence de cortége. Á la fin, il s'enhardit, et lui dit à lui-même : Je vous en prie, pour l'amour de Dieu, mon Père, ôtez-moi un doute ; êtes-vous le seigneur Archevêque? L'autre, ne pouvant plus cacher la vérité, répondit : Oui, c'est moi, quoique je n'en

Digitized by Google

sois ni digne ni capable. Et le bon Prieur de se jeter à ses genoux et de lui baiser la main. Toute la communauté réunie conduisit processionnellement le nouvel Archevêqua, en chantant le *Te Deum*, à l'église du couvent, et puis, en chantant l'*Ave maris stella,* à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, dont le couvent portait le nom.

Le saint Archevêque comptait faire son entrée à Valence la veille de Noël : les pluies incessantes le retardèrent jusqu'au nouvel an 1545. Il entra avec ses pauvres habits de Moine; tout le monde fut frappé de son recueillement et de sa ferveur : plusieurs en furent touchés jusqu'aux larmes. Le Chapitre, qui connaissait sa pauvreté, lui fit présent de quatre mille ducats pour son ameublement. Il les reçut avec de grandes marques de reconnaissance, mais pour les donner à l'hôpital, qui était surchargé de pauvres et avait de grandes réparations à faire.

L'église de Valence, Clergé et peuple, avait besoin d'un tel pasteur. Beaucoup d'ecclésiastiques, vêtus en mondains, menaient une vie mondaine, fréquentaient les théâtres et les tournois. Le saint Archevêque entreprit de rétablir la discipline parmi le Clergé, afin de la rétablir plus facilement parmi le peuple. Il s'y prépara par la prière, le jeûne et les macérations extraordinaires. Il annonça la visite de son diocèse par une lettre pastorale où il exhortait tout le monde à une sincère conversion. Il visita jusqu'au moindre hameau, fit entendre partout sa voix paternelle. Ayant ainsi bien connu l'état des ouailles et des pasteurs, il tint un Concile provincial pour rappeler à ceux-ci les Règles de l'Église. Quelques-uns s'y soumirent tout d'abord, d'autres regimbèrent : la douce fermeté, la patience, le bon exemple du saint Archevêque en gagnaient toujours quelques-uns. Ayant visité la prison où l'on mettait les ecclésiastiques scandaleux, il la trouva trop dure, et la rendit plus tolérable. Le Chapitre de sa métropole, relevant immédiatement du Saint-Siége, se prétendait exempt de la réforme : ce qui n'était pas une petite preuve qu'il en avait besoin. Le Saint ne contesta pas le privilége de ses Cha-

Digitized by Google

noines, mais attendit le moment de la Providence, qui ne tarda guère. Un des Chanoines fut impliqué dans un procès civil, et emprisonné par le vice-roi de Valence, le duc de Calabre. C'était contre les priviléges du Chapitre, qui recourut à l'autorité de l'Archevêque pour les faire respecter. Thomas leur dit en souriant : Si vous étiez de mes ouailles, et que je fusse votre pasteur, je donnerais certainement ma vie pour vous ; mais comme vous m'êtes étrangers, je ne puis rien faire. Les Chanoines, se voyant entre le marteau et l'enclume, renoncèrent à leur exemption, et se soumirent en tout à l'autorité de l'Archevêque, qui aussitôt prit fait et cause : le vice-roi eut beau résister et faire des menaces, il fut obligé de relâcher le Chanoine, et de venir lui-même, à la porte de la cathédrale, le dimanche des Rameaux, recevoir l'absolution des censures qu'il avait encourues.

On conçoit quelle puissante influence cette conduite dut concilier au Saint pour ramener les ecclésiastiques à leur devoir. Il y joignait, au reste, des industries de plus d'un genre. Certains bénéficiers menaient une vie peu édifiante. Thomas de Villeneuve les sollicita longtemps par des paroles amicales à se corriger : ils promettaient toujours, mais ne faisaient pas mieux. A la fin, l'Archevêque les conduisit l'un après l'autre dans son cabinet ; puis, fermant la porte, se découvrant les épaules et prosterné devant son Crucifix, il disait à chacun : Mon frère, ce sont mes péchés qui sont cause que vous ne vous êtes pas retiré de cette mauvaise voie, et que vous avez méprisé tous mes avertissements. C'est pourquoi, si c'est ma faute, il est temps que j'en subisse la peine ; il se mit à se flageller cruellement. Le bénéficier, ému jusqu'aux larmes, le supplia de s'épargner, promit de corriger sa vie, et tint parole.

Un Chanoine distingué ne vivait pas trop canoniquement. Pour le gagner tout à fait à Dieu, le saint Archevêque lui rendit longtemps tous les services possibles. S'étant ainsi concilié son amitié et sa reconnaissance, il lui dit un jour : J'ai une affaire importante à Rome, il me faudrait pour cela

Digitized by Google

un homme habile et dévoué, j'ai pensé à vous. Il s'agissait effectivement d'obtenir de Rome une Bulle, avec certaines clauses, pour opérer la réforme dans un monastère de Religieuses. Le Chanoine se montra très-disposé à faire le voyage, et l'Archevêque lui dit : Préparez bien toutes vos affaires, et venez tel jour, le soir, dans mon cabinet, sans aucun domestique, car je pourvoirai à tout ce qu'il vous faudra pour partir la nuit même. Le Chanoine dit adieu à ses parents et amis, et vint à l'heure indiquée souper et coucher chez l'Archevêque, pour partir le lendemain. De grand matin, l'Archevêque vint le trouver qui dormait encore, et lui dit : Seigneur Chanoine, ce qu'il y a de mieux reste encore à faire : vous avez mis ordre à tous vos biens, vous avez même fait votre testament, comme il est juste, à propos d'un si long voyage. Mais, à ce que je vois, vous n'avez pas encore fait le principal, de mettre ordre à votre conscience, de faire une bonne confession et une bonne Communion, afin que Dieu bénisse votre voyage. J'ai pensé à une chose : mon affaire, quoique j'y tienne beaucoup, n'est pas si urgente, que votre départ ne puisse se différer d'un mois. Comme vous avez dit adieu à tout le monde, et qu'il ne conviendrait pas de vous remontrer en public, employez ce temps à faire ici une bonne retraite spirituelle, dont personne ne saura mot. Le Chanoine le fit de bonne grâce; à la fin du mois, son confesseur lui conseilla de demander lui-même à l'Archevêque de différer encore d'un mois son départ, afin qu'il pût s'affermir de plus en plus dans la vie meilleure qu'il avait commencée, et faire une sincère pénitence. Au bout des deux mois, l'Archevêque lui dit qu'il avait de bonnes nouvelles de Rome, que l'affaire s'arrangeait, que dans quelque temps il recevrait les Bulles, et qu'ainsi le voyage n'était plus nécessaire. Le Chanoine fit ainsi secrètement une retraite de six mois chez le saint Pontife, pleurant ses fautes et s'affermissant dans ses bonnes résolutions. Dans l'intervalle arrivèrent les Bulles dans la forme demandée. Alors le Chanoine, qu'on supposa dans le public être arrivé la nuit, reparut dans la ville, mais tout changé, et aussi édi-

Digitized by Google

fiant qu'il l'avait été peu[1]. Voilà par quelles voies saintement industrieuses l'Augustin espagnol, saint Thomas de Villeneuve, opérait la réforme de son Clergé et de son peuple, de mal en bien et de bien en mieux ; tandis que, sous le nom menteur de réforme, l'Augustin allemand, l'apostat Martin Luther, plongeait l'Allemagne pour des siècles dans l'anarchie religieuse, intellectuelle et sociale.

Cependant l'industrie la plus puissante du saint Archevêque de Valence fut l'exemple de sa vie. Tel il avait été dans la maison paternelle et dans l'humilité du cloître, tel il fut sur le trône épiscopal : aimant la pauvreté et les pauvres. Il garda son habit monastique, qu'il raccommodait lui-même, comme il avait fait par le passé. Un de ses Chanoines l'ayant un jour surpris à ce travail, lui dit qu'il pourrait employer son temps plus utilement, et laisser cette occupation minutieuse à ceux qu'elle regardait. Il répondit que, pour être évêque, il n'avait pas cessé d'être religieux, et que la minutie qu'on lui reprochait donnerait du pain à quelque pauvre. Ses autres vêtements étaient d'ordinaire si grossiers, que ses domestiques mêmes en étaient confus pour lui, parce qu'ils ignoraient quel motif le faisait agir. Quand on le pressait de s'habiller d'une manière conforme à sa dignité, il répondait qu'il avait fait vœu de pauvreté ; que son autorité ne dépendait pas de son extérieur, et qu'on ne devait exiger de lui que du zèle et de la vigilance. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on obtint de lui qu'il portât un chapeau de soie. Il disait depuis agréablement, en montrant ce chapeau : Voilà ma dignité épiscopale ; les Chanoines, mes maîtres, ont jugé que je ne pouvais être archevêque sans cela. La frugalité de sa table n'était pas moins extraordinaire. Il observait toujours l'abstinence et les jeûnes prescrits par la Règle qu'il avait embrassée. Jamais il ne permettait qu'on lui servît des mets recherchés. Ce que ces sortes de mets coûteraient, disait-il, appartient aux pauvres ; je ne suis point le maître de mes revenus, je n'en

[1] *Acta* SS. *Vita prodix.*, c. XIII.

Digitized by Google

suis que le dispensateur. En avent et en carême, les mercredis et les vendredis, ainsi que les veilles de fêtes, il jeûnait jusqu'au soir, et se contentait d'un peu de pain et d'eau. Enfin, son palais était une vraie maison de pauvreté : on n'y voyait aucune tapisserie. Le saint Archevêque ne portait de linge que quand il était malade; souvent il couchait sur un paquet de branches d'arbres, et n'avait qu'une pierre pour oreiller.

L'archevêché de Valence rapportait annuellement dix-huit mille ducats. Le Saint en donnait deux mille au prince Georges d'Autriche, qui s'était démis sous réserve de pension; il en consacrait treize mille au soulagement des pauvres, et il se servait du reste pour l'entretien de sa maison et les réparations de son palais. On voyait tous les jours à sa porte cinq cents pauvres, et chacun d'eux recevait une portion, avec du pain, et du vin et une pièce d'argent. Il se déclara le père des orphelins. Il contribuait à la dot des filles qui n'étaient pas en état de se marier. Il avait une tendresse particulière pour les enfants trouvés; il récompensait ceux qui les lui apportaient, ainsi que les nourrices qui en prenaient bien soin. Une ville de son diocèse, située sur le bord de la mer, ayant été pillée par les pirates, il fit porter des provisions et de l'argent pour racheter ceux des habitants qui étaient captifs. Aux nobles tombés dans l'indigence, aux pauvres honteux, il faisait d'honnêtes pensions, ainsi qu'aux ouvriers infirmes et sans travail.

Ces charités étaient accompagnées de la bonté la plus gracieuse. Un ecclésiastique à qui, après bien des délais, un ouvrier n'avait pu payer une dette de sept ducats, se disposait à prendre hypothèque sur ses biens, parce qu'il était lui-même dans le besoin. L'ouvrier, accompagné de son voisoin qui l'y avait excité, alla trouver l'Archevêque, pour qu'il recommandât à l'ecclésiastique de ne point exiger de gage. Le saint Pontife les écouta tous deux avec une grande familiarité, mais prit le parti de l'ecclésiastique, disant : il ne vous a fait aucun tort, puisqu'il vous a attendu si longtemps, et qu'il est peut-être dans un plus grand besoin que vous. Ce n'est pas lui qui

Digitized by Google

est en faute, mais vous-même, de ce que vous n'êtes pas venu me trouver, car je serais venu aussitôt à votre secours. Et il lui fit donner dix ducats au lieu de sept.

Autant il était libéral pour les pauvres, autant il était parcimonieux pour lui-même. Un jour, il envoya son gilet à une pieuse femme, pour en raccommoder les manches. Elle répondit que le tout était en si mauvais état, que ça ne valait pas la peine de le raccommoder, surtout pour un Archevêque. Le Saint dit, au contraire : Pourvu qu'on y mette des manches, il me servira encore ; et avec l'argent qu'il faudrait pour un neuf, nous aiderons quelqu'un qui n'en a ni de neuf ni de vieux. Il fit venir un tailleur, lui demanda combien il lui faudrait pour remettre les manches, trouva le prix trop élevé et en rabattit quelque chose. Le tailleur y consentit, mais s'en alla fort mécontent, et traitant l'Archevêque d'avare. Cependant il avait trois filles nubiles, sans rien pour leur faire une dot. Un prêtre, qui connaissait sa position, lui conseilla d'aller trouver l'Archevêque. Il s'y refusa, et raconta l'histoire du gilet. Toutefois, sur de nouvelles instances du prêtre, il y alla. Le Saint, qui le reconnut, l'écouta avec beaucoup de bienveillance, prit le nom des trois filles, fit venir le prêtre, qui lui assura qu'elles étaient vertueuses et pauvres. Le lendemain, il manda le père, et lui dit : Hier j'ai promis à votre confesseur trente pièces d'argent pour chacune de vos filles ; mais j'ai pensé la nuit que ce n'était point assez pour se mettre en ménage, et j'en donne à chacune cinquante. Le tailleur se jeta à ses pieds pour lui rendre grâce. Le Serviteur de Dieu lui demanda : Mon frère, n'êtes-vous pas le même qui m'avez refait mon gilet ? L'autre ayant dit que oui, il ajouta : Je sais que vous avez été mécontent lorsque vous n'avez pas bien jugé ; car, sans refuser à personne ce que je crois juste, je cherche toujours à ménager, afin de pouvoir faire des aumônes.

Les charités du saint Évêque étaient souvent accompagnées de miracles. Un jour, comme il considérait de sa fenêtre les pauvres à qui on distribuait l'aumône dans la cour, il en vit

Digitized by Google

un qui le regardait fixement. C'était un homme perclus des pieds et des maius, et qui se soutenait péniblement avec des crosses. Le Saint envoya ses domestiques, qui le lui amenèrent sous le bras ; il lui dit : Mon frère, je me suis aperçu de la fenêtre que vous me regardiez attentivement; pourquoi cela? est-ce que l'aumône qu'on vous accorde ne suffit pas? — Seigneur, répondit le pauvre, elle me suffit bien, à moi ; j'ai une femme et deux enfants, et cela est partagé entre nous tous : nous éprouvons tous la misère. — Est-ce que vous ne savez aucun métier, pour entretenir votre famille avec ce que je vous donne? — Seigneur, je sais un métier, car je suis tailleur ; je gagnerais encore ma vie, comme auparavant, si une fluxion maligne ne m'avait rendu impotent des pieds et des mains. — Le saint Archevêque ajouta : Lequel aimeriez-vous le mieux, de la santé ou d'une aumône plus considérable? — Ah ! Seigneur, répliqua le pauvre, si seulement je jouissais de la santé! — Aussitôt l'Archevêque, sans lui laisser dire davantage, se lève, fait sur lui le signe de la Croix, et dit : Au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, qui a été crucifié, laisse tes crosses, et va-t'en guéri chez toi, à ton ouvrage. Et le pauvre se leva guéri[1].

Quant à ceux de ses parents qui se trouvaient eux-mêmes dans le besoin, saint Thomas de Villeneuve les secourait comme les autres pauvres, ni plus ni moins.

Toutes ces œuvres étaient animées de la foi la plus vive, de la piété la plus tendre, de la charité la plus ardente. Plus souvent encore que nous n'avons déjà vu, dans ses oraisons, dans la récitation de l'Office, dans ses prédications même il éprouvait des extases. Bien des fois ces extases lui survenaient pendant qu'il se préparait à dire la Messe, et l'heure se passait de la dire. Un jour de l'Ascension, à six heures du matin, il récitait les heures canoniales avec son chapelain. Arrivé à none, il dit l'antienne : *Videntibus illis, elevatus est*, « Eux le voyant, il fut élevé, » mais ne commença pas le psaume, car

[1] Cap. XXII.

Digitized by Google

il fut ravi en extase, demeura droit et immobile jusqu'à cinq heures du soir. Revenu à lui-même, il demanda au chapelain où ils en étaient. — Nous avons commencé none et Votre Grâce a intimé l'antienne. — Disons donc none, afin que j'aille célébrer la sainte Messe, puis au chœur. — Monseigneur, c'est impossible. — Pourquoi? — Parce que cinq heures du soir viennent de sonner, et dans ce moment même Votre Grâce entend les cloches des monastères pour les complies. — Bien étonné, le saint Archevêque dit : Récitons ainsi none et les autres heures; j'en ai du regret, non à cause de moi, mais à cause de vous, qui n'avez point offert le divin Sacrifice. Mais ainsi a-t-il plu au Seigneur, et cela sans aucune faute de ma part ni de la vôtre. Soyez bien certain que nous ne l'avons nullement offensé; car vous ne pouviez m'abandonner, ni moi la grâce que le Seigneur m'offrait. Le chapelain le supplia, pour l'amour de Dieu et le bien de son âme, de lui dire le mystère de cette extase de onze heures. Le Saint, après lui avoir fait promettre le secret pendant sa vie, répondit : Sachez, mon Frère, qu'au moment où je commençais l'antienne *Videntibus illis*, une troupe d'Anges la recevaient de ma bouche, et se mirent à la chanter par des airs avec une si douce harmonie, qu'elle me ravit à moi-même et occupa tous mes sens. Mais je m'étonne qu'il se soit passé tant d'heures que vous dites, je croyais qu'il n'y avait pas même une demi-heure; car c'est le propre de la consolation céleste, qu'un jour entier lui paraît une demi-heure [1].

Ces extases étaient si fréquentes et si notoires, que le Saint lui-même y fait allusion dans un sermon sur la transfiguration de Notre-Seigneur. Après avoir commenté ces paroles de saint Pierre : *Seigneur, il nous est bon d'être ici*, il ajoute : « Mais laissons Pierre un moment, et venons à nous-mêmes; car *il nous est bon d'être ici*. Que tout le monde ait ses consolations, que les hommes jouissent dss voluptés qu'ils convoitent : pour nous, *il nous est bon de nous attacher à Dieu et*

[1] L. I, cap. IX.

Digitized by Google

mettre au Seigneur notre espérance. Qu'y a-t-il entre nous et la joie, nous qui cherchons les joies futures? Persévérons constamment sur cette montagne avec le Christ; tenons-en fidèlement la cime, car tout ce qui est en bas est triste, est amer, est pestilentiel, est infecté de venin mortifère; c'est ici la paix, ici la sécurité, ici le salut, ici le repos, et s'il y a du bien ou de la joie véritable en la vie, c'est sur cette montagne seule qu'on le possède plus pleinement. Mais que ferons-nous sur la montagne? Y resterons-nous oisifs avec le Christ? Non pas: mais faisons-y au-dedans de nous trois tabernacles au Seigneur, un au Père, un au Fils, un au Saint-Esprit: tabernacle du corps, tabernacle de l'âme, tabernacle de l'esprit: tabernacle éternel, demeure perpétuelle où Dieu vienne habiter; car il est écrit: *Nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure:* Bienheureux qui consacre toute sa vie à construire ce tabernacle, qui y emploie tous ses soins. Quant à moi, mes frères, pour dire en passant quelque chose de moi-même: Si quelquefois, et cela très-rarement, tout indigne que j'en suis, il m'a été accordé, non pour aucun mérite de ma part, mais par le bienfait gratuit de l'infiniment bon Jésus, de monter avec lui sur cette haute montagne, et d'y contempler la gloire de sa face, ne fût-ce qu'un peu et de loin, oh! avec quelle ardeur, avec quelles larmes je m'écrie: Seigneur, il nous est bon d'être ici! ne permettez pas que je descende plus de cette montagne; il me suffit de votre présence; de grâce, ne vous en allez pas de moi; qu'en ceci se passe toute ma vie, tous mes jours! que chercher davantage? Voilà tout ce que je veux, tout ce que je désire, tout ce que je demande. Mais, hélas! hélas! subitement s'évanouit cette gloire, cette paix, cette douceur, et je suis laissé à moi-même plein de tristesse. Cette splendeur passe comme un éclair, et abandonne l'âme affligée. Oh! si elle avait duré[1]!

C'est ce désir du Ciel qui lui faisait souhaiter vivement de pouvoir abdiquer l'épiscopat, pour se retirer de nouveau dans

[1] *Premier sermon sur la Transfiguration de Notre-Seigneur*, n. 8, t. I, p. 320, édit. in-fol. Milan, 1760.

Digitized by Google

sa chère cellule et s'y entretenir seul avec Dieu seul. Depuis qu'il était archevêque, jamais il n'avait eu un vrai contentement; toujours il craignait pour le salut de son âme. Il s'adressa au Pape, et plusieurs fois à l'empereur, pour obtenir la permission de se démettre. C'était en 1555. Il passa plusieurs nuits prosterné devant l'Image du Sauveur crucifié, pleurant et priant pour que Dieu lui accordât sa retraite. Il venait d'achever le *Miserere*, en versant un torrent de larmes, lorsque le Sauveur crucifié lui adressa distinctement ces paroles : Aie bon courage, au jour de la Nativité de ma Mère tu viendras à moi et tu te reposeras [1]. Le vingt-neuf août, il fut attaqué d'une fièvre qui augmentait de jour en jour. L'Évêque de Ségovie vint lui dire que les médecins conservaient peu d'espoir : aussitôt, rempli de joie, il rendit grâces à l'Évêque, se mit à genoux, et dit en levant les yeux au Ciel : *J'ai été réjoui de ce qu'on vient de me dire : Nous irons à la maison du Seigneur*. Puis, modérant cette joie, il ajouta : Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail ; autrement, je désire ma dissolution pour être avec vous.

Il reçut le saint Viatique en présence du Clergé, auquel il recommanda vivement de garder les commandements de Dieu, de mener une vie conforme à la sainteté de leur ministère, de professer une inviolable obéissance au Siége apostolique, et de demander à Dieu un pasteur exemplaire pour l'église de Valence; il ajouta que, si Dieu le rendait digne de son royaume, comme il l'espérait fermement de son infinie bonté, il prierait assidûment pour cette chère église, afin que sa foi ne vînt pas à défaillir. Il envoya ensuite distribuer tout ce qui lui restait d'argent, même ses meubles. Ses serviteurs étant revenus dire qu'après avoir donné abondamment à tous les pauvres, il restait encore quinze cents écus, il en fut troublé, et dit : Pourquoi me retenez-vous ici encore, pour que je n'aille jouir du bonheur que m'a préparé le Seigneur? Je suis

[1] *Vita prolix.*, l. II, c. XXIV.

Digitized by Google

persuadé qu'il me prolongera la vie présente jusqu'à ce que je sache qu'il ne me reste plus rien à la maison. Allez donc achever la besogne, afin que je ne demeure pas plus longtemps, mais que je me repose dans la paix de Jésus-Christ.

Dans l'intervalle, il ordonna de célébrer la Messe dans sa chambre, disant qu'il désirait encore, avant son départ, entrevoir, sous les espèces du Sacrement, son Créateur et son Rédempteur, qu'il espérait contempler bientôt face à face. Pendant qu'on faisait les préparatifs, il se rappela un pauvre père de famille, concierge d'une prison, auquel il n'avait rien assigné dans la distribution de ses meubles. Il le fit venir, lui demanda pardon de son oubli, et lui donna le lit où il était couché, n'ayant plus autre chose. En même temps, il fit signe qu'on le mît à terre, sur un tapis, afin que le geôlier pût emporter ce qui lui appartenait. Aucun des assistants n'ayant voulu y consentir, le Saint se tourna vers le geôlier, et le pria, par les entrailles de Jésus-Christ, de lui accorder l'usage du lit jusqu'à la mort.

Enfin ceux qui avaient distribué aux pauvres le reste de l'argent étant revenus et ayant annoncé qu'il ne restait plus rien, Thomas leur rendit grâces et dit : Maintenant, je marcherai joyeux au combat, n'ayant plus rien par où l'ennemi puisse me tenir. Il demanda aussitôt l'Extrême-Onction, et la reçut avec la plus tendre piété, en récitant les psaumes avec le prêtre. Pendant la Messe, qui fut commencée tout de suite, il se fit lire la Passion de Notre-Seigneur, selon saint Jean, en faisant faire une petite pause à chaque période, pour la méditer quelque peu. A l'Élévation, il adora le Saint-Sacrement avec une profonde humilité, et pleurant de joie, commença le cantique *Nunc dimittis*, à la fin duquel il ajouta : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ;* et en disant cela, il rendit son âme à son Créateur, le 8 septembre 1555, jour de la Nativité de la sainte Vierge, pour laquelle il avait eu toute sa vie la plus affectueuse dévotion. Il était dans la soixante-septième année de son âge, et la onzième de son épiscopat. On l'enterra, comme il l'avait désiré, dans le même couvent d'Augustins

Digitized by Google

où il avait demandé l'hospitalité avant d'entrer à Valence. Il fut béatifié en 1618 par Paul V, et canonisé en 1658 par Alexandre VII. Sa fête a été fixée au dix-huit de septembre[1].

Saint Thomas de Villeneuve a laissé un grand nombre de sermons, dont la meilleure édition est celle de Milan, 1760. Ils sont en latin. On y respire la même foi, la même piété, la même science, la même charité que dans les lettres du Martyr saint Ignace d'Antioche, disciple des Apôtres. L'Esprit de Dieu, qui demeure éternellement avec l'Église et qui parle dans les Saints, est toujours le même. (ROHRBACHER.)

SAINT JOSEPH DE COPERTINO,

FRÈRE MINEUR.

Joseph, dit de Copertino, petite ville des environs de Salente, au diocèse de Nardo, naquit dans ce lieu, l'an de grâce 1603, de parents pieux. Prévenu de l'amour de Dieu, il passa son enfance et sa jeunesse dans une grande simplicité et innocence de mœurs. La sainte Mère de Dieu l'ayant délivré par son secours d'une longue et cruelle maladie, dans laquelle il fit preuve d'une patience admirable, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur aux œuvres de la piété et à la pratique des vertus; et, pour s'unir plus intimement à Dieu, qui l'appelait à une perfection plus relevée, il résolut de s'enrôler dans l'Ordre séraphique de Saint-François. Après divers événements, il parvint à la réalisation de ses désirs, et entra chez les Franciscains Conventuels *della Grotella,* où, vu son ignorance des lettres humaines, il fut d'abord reçu parmi les Frères-lais. Dieu permit que dans la suite il fût admis au nombre des Religieux du chœur. Promu au Sacerdoce, après l'émission de ses vœux solennels, il se proposa un plan de vie encore plus parfait. Quittant donc tout attachement aux choses de ce monde, renonçant à tout ce qui n'est pas absolument indispensable à la vie, il affligea son corps par les cilices, les flagellations, les

[1] *Acta* SS., 18 sept.

Digitized by Google

chaînes, enfin par tous les genres d'austérités et de pénitences, tandis qu'il fortifiait son âme en lui procurant de célestes douceurs puisées dans l'oraison et dans la plus sublime contemplation. Aussi l'amour de Dieu, qui l'avait animé dès le premier âge, fit-il en lui de jour en jour les plus remarquables progrès. Une des preuves principales de l'ardeur de sa charité, ce furent les délicieuses extases et les étonnants transports qui souvent le ravissaient en Dieu. Toutefois, lors même que son esprit était ainsi élevé au-dessus de l'empire des sens, il suffisait de lui parler au nom de l'obéissance pour le rappeler à lui-même. Il s'attachait avec un zèle extrême à la pratique de cette vertu, et il disait habituellement qu'il voulait être conduit par elle en toutes ses démarches comme un aveugle, et qu'il aimerait mieux mourir que de manquer à l'obéissance.

Il imita si parfaitement la pauvreté du Patriarche de l'Ordre séraphique, que, près de mourir, il put affirmer à son Supérieur qu'il n'avait rien à léguer, même de ce qui était permis aux Religieux. Mort au monde et à lui-même, il retraçait en sa personne la vie de Jésus; et, tandis qu'à l'odorat il reconnaissait en quelques-uns la présence du vice honteux, un parfum miraculeux qui s'exhalait de son corps était l'indice de la pureté sans tache qu'il conserva toujours. Il eut pourtant à défendre cette vertu contre les tentations violentes par lesquelles le démon s'efforça de lui en ravir le mérite. Mais tous les efforts de l'esprit immonde vinrent échouer contre l'exacte vigilance de Joseph à garder ses sens, contre ses mortifications continuelles et la protection spéciale dont la très-pure Vierge Marie récompensait sa piété. Il avait coutume de l'appeler sa mère, et ressentait pour elle, comme pour la plus tendre des mères, un amour affectueux, une vénération profonde, et il souhaitait vivement que les autres partageassent sa dévotion, afin que, disait-il, avec la protection de Marie ils pussent obtenir toutes les faveurs de Dieu. Ce désir véhément du Bienheureux Joseph avait son principe dans sa charité à l'égard du prochain. Son zèle brûlant pour le salut des âmes

Digitized by Google

le portait à travailler sans relâche, et de toutes les manières, à leur sanctification. Etendant sa charité sur toutes sortes de personnes, il soulageait selon l'étendue de son pouvoir le pauvre et l'infirme, tous ceux enfin qui souffraient de quelque tribulation. Son cœur compatissant se dilatait pour ceux mêmes qui l'attaquaient par des reproches, des outrages et des injures. Il accueillait tous ces affronts avec la même patience, la même mansuétude, la même hilarité qui brillait sur son visage lorsque, à travers de grands périls où sa vie se trouva souvent en danger, il lui fallut parcourir diverses contrées pour obéir aux ordres de ses Supérieurs et à ceux de la sainte Inquisition.

Les princes aussi bien que les peuples admiraient sa haute sainteté et les grâces surnaturelles dont il était favorisé; et néanmoins son humilité était telle, que, se réputant un insigne pécheur, il suppliait Dieu avec les plus vives instances de lui retirer les priviléges si éclatants dont il l'avait comblé, et conjurait les hommes de jeter son corps en un lieu où sa mémoire serait ensevelie à jamais dans l'oubli. Mais le Dieu qui élève les humbles, et qui, pendant la vie de son serviteur, lui avait très-abondamment accordé, avec une sagesse céleste, le don de prophétie, la connaissance des cœurs, la grâce des guérisons, et d'autres faveurs singulières, voulut encore environner de gloire sa mort et son tombeau. Cette fin, précieuse aux yeux du Seigneur, arrriva au lieu et au jour que le Saint avait prédits, à Osimo, dans la 61e année de son âge. Des miracles étonnants opérés depuis son trépas engagèrent Benoît XIV à le béatifier, et Clément XIII à l'inscrire au catalogue des Saints. Clément XIV, religieux du même Ordre que Joseph, étendit son Office et sa Messe sur toute l'Église.

Voici ce que dit de saint Joseph de Copertino un pieux écrivain, mort il y a quelques années.

Il semble que depuis le jour où saint Joseph de Copertino reçut le Sacerdoce jusqu'à celui de sa mort, il vécut complétement étranger à la terre, et que cette parole de saint Paul :

Digitized by Google

Notre conversation est dans les Cieux, s'accomplit littéralement dans sa personne. Ce n'était pas seulement son esprit qui vivait dans le Ciel avec Dieu et ses Anges ; le corps lui-même entraîné et comme absorbé par l'âme, semblait avoir perdu sa matérialité et revêtu par anticipation les qualités que l'Apôtre assigne aux corps glorieux. Ne demandant presque rien à ce monde, il était soutenu miraculeusement par une nourriture toute céleste ; ses pieds ne se posaient que comme à regret sur le sol ; et le moindre souvenir du Ciel, où étaient ses pensées et ses désirs, faisait cesser cet état contre nature pour lui, en détachant de la terre ce corps déjà spiritualisé : que de fois on le vit élevé en l'air, à une hauteur souvent considérable, en présence d'une foule muette d'étonnement. La vue du tabernacle où repose l'Agneau sans tache, d'un crucifix, d'une image de la très-sainte Vierge ; le nom de Jésus ou de Marie, prononcé en sa présence, suffisait pour déterminer en lui ces phénomènes extraordinaires qui eurent, à cause de cela, un nombre immense de témoins, parmi lesquels figurent les personnages les plus considérables de l'époque, des Évêques, des Cardinaux, des souverains et même des Papes : de sorte qu'il est peu de faits qui réunissent à ce degré toutes les conditions de garantie que l'esprit le plus difficile peut désirer. Ces ravissements étaient si fréquents en Joseph, qu'on ne saurait presque dire où il a le plus vécu, sur la terre ou au-dessus. On accourait de toute part pour voir cette merveille, qui détermina la conversion au catholicisme de Jean-Frédéric, duc de Brunswick. En vain, pour empêcher le concours des populations que le bruit de ces prodiges et le désir d'en être témoins attirait de partout, de sorte que le repos du couvent qu'habitait le saint Religieux en était troublé, en vain l'inquisition le fait-elle transporter avec le plus grand secret en d'autres résidences situées en des lieux retirés et d'un accès difficile, je ne sais quelle odeur de sainteté s'échappait de lui et trahissait sa présence, comme il arriva dans le monastère de Petra-Rubea, où l'on fut obligé de dresser des tentes autour de l'église afin d'abriter la foule accourue pour le voir. L'avide curiosité des

Digitized by Google

peuples, oubliant le respect dû au lieu saint, allait jusqu'à découvrir le toit de l'église pour jouir de ce spectacle merveilleux. Plus Joseph approchait du terme de sa carrière, plus ces phénomènes étaient fréquents ; dans les dernières années de sa vie, l'extase était devenue pour lui presque continuelle, et il ne pouvait être rappelé à la vie ordinaire que par l'obéissance. Sequestré de la communauté, dont il ne pouvait suivre les exercices à cause de ses fréquents ravissements ; obligé, pour la même raison, de célébrer la Messe dans un oratoire particulier, on peut dire qu'il n'était plus de la terre et que déjà il avait commencé la vie du Ciel.

Mais l'extase n'est pas le seul don extraordinaire dont Joseph ait été favorisé, et Dieu semble avoir voulu faire éclater en lui tous les phénomènes mystiques. Plus de cent guérisons miraculeuses lui sont attribuées, et son humilité ingénieuse se cachait sous le nom de saint Bernardin de Sienne ou de la Sainte-Vierge, qu'il invoquait souvent en étendant la main sur la tête des malades qui venaient le trouver. Son regard intérieur, éclairé d'une lumière surnaturelle, pénétrait les replis les plus secrets du cœur et lisait dans les consciences. Plus d'une fois il rappela de cette manière à certains pécheurs des fautes qu'ils avaient oubliées, ou en fit rougir d'autres sur l'état de leur âme. Souvent, au sortir d'un entretien avec quelque libertin, il était comme obsédé d'une odeur insupportable que ni les lotions, ni le tabac ne pouvaient dissiper ; car cet homme angélique avait une souveraine horreur pour les péchés de la chair, et cependant il eut des luttes terribles à soutenir de ce côté ; car Dieu, pour éprouver sa vertu, sans doute, et pour le maintenir dans l'humilité, permit que, comme l'Apôtre, il ressentît les soufflets de l'Ange de Satan. Ce parfum merveilleux, qui ne ressemble à aucun parfum de cette terre, et qui révèle quelquefois la sainteté des Élus de Dieu après leur mort, s'exhala du corps de Joseph pendant sa vie, et, s'attachant aux personnes ou aux objets qu'il avait touchés, aux vêtements qu'il portait, aux chambres qu'il habitait ou dans lesquelles il était seulement entré, cette odeur céleste

Digitized by Google

persistait quelquefois pendant plusieurs jours ou même plusieurs semaines.

La vie de saint Joseph de Copertino fut donc un miracle continuel, miracle dont il n'est pas possible de douter, car aucune des raisons par lesquelles on cherche ordinairement à se dispenser de croire aux faits de ce genre ne peut trouver place ici. Joseph a vécu dans un siècle éclairé des lumières de la civilisation moderne, à une époque où l'esprit général, loin d'être disposé à croire aux miracles, était plutôt en garde contre eux. Si les prodiges dont la vie de Joseph est pleine n'avaient eu pour témoins que les Religieux, ses confrères, quelques-uns pourraient soupçonner ces derniers d'avoir cherché, par une pieuse fraude, à procurer à leur Ordre une gloire non méritée ; mais cette objection tombe d'elle-même en présence de faits qui se sont passés au grand jour, devant plusieurs milliers de témoins, devant des protestants, des savants, des princes, qui ne pouvaient ni ne voulaient être trompés, mais qui avaient, au contraire, tout intérêt à se rendre bien compte de la vérité et qui possédaient tous les moyens de découvrir la supercherie, si elle avait pu avoir lieu. Si parmi ces faits il en est plusieurs qui semblent se rapprocher de ceux que l'on observe quelquefois chez les somnambules magnétiques, il en est un bien plus grand nombre qui s'en distinguent par des signes tellement évidents qu'il est impossible de méconnaître leur caractère surnaturel. Nous n'avons point encore vu, que je sache, des somnambules se tenir en l'air pendant une heure, contre toutes les lois de la pesanteur, et guérir instantanément, par la seule imposition des mains ou par l'invocation des saints noms de Jésus et de Marie, des maladies invétérées et reconnues incurables. Et si d'ailleurs le magnétisme revèle parfois des faits qui sortent évidemment de l'ordre naturel, le Chrétien sait qu'il existe des esprits déchus, des puissances malfaisantes, auxquelles Dieu, par un dessein secret et que nous ne pouvons comprendre, permet de contrefaire jusqu'à un certain point ses œuvres. Il se rappelle la lutte qui eut lieu entre Moïse et les mages de Pharaon ; et

Digitized by Google

tout en reconnaissant que Jésus-Christ, le Verbe incarné, a vaincu l'enfer, et que depuis l'établissement du Christianisme, le démon a perdu beaucoup de sa puissance, il croit en même temps que, par une raison contraire, lorsque la foi diminue, lorsque le paganisme s'introduit dans les idées et dans les mœurs, les dieux païens, c'est-à-dire les démons, reprennent leur empire, la superstition remplace la religion, la magie la mystique, et que les impurs mystères de l'antiquité reparaissent. C'est là ce qu'avait prédit l'illustre Gœrres, et ce qui l'avait décidé à composer sa *Mystique*, le plus bel ouvrage de ce grand homme et son plus beau titre de gloire.

Ce n'est pas sans dessein que Dieu fit paraître dans le monde saint Joseph de Copertino, à une époque où le doute et le rationalisme, déchaînés par l'hérésie de Luther, allaient s'attaquer avec une audace effrénée aux légendes les mieux établies, aux miracles les plus avérés, et essayer de réduire la sainteté aux mesquines proportions d'un siècle dégénéré. La Providence semble avoir voulu protester contre cet esprit et cette tendance qu'a toujours réprouvés l'Église, et confirmer les prodiges les plus extraordinaires des temps passés, en les réunissant tous à un degré éminent dans la personne de saint Joseph de Copertino [1].

SAINT MÉTHODE,

ÉVÊQUE ET MARTYR.

Saint Méthode fut d'abord évêque d'Olympe, qui était, au rapport de saint Jérôme et de plusieurs autres auteurs, une ville maritime de la Lycie. Léon de Bysance le fait Évêque de Patare, siége qui, selon toutes les apparences, était uni pour lors à celui d'Olympe. Quoi qu'il en soit, il fut transféré à l'évêché de Tyr, et l'on pense communément qu'il succéda à saint Tyrannion, qui souffrit le martyre sous Dioclétien. Ces translations d'Évêques étaient fort rares dans les premiers temps

[1] *Charles de Sainte Foi.*

Digitized by Google

du Christianisme, et n'avaient lieu que dans le cas d'une extrême nécessité. Saint Méthode versa son sang pour la foi à Chalcide, dans la Grèce. Saint Jérôme met sa mort vers la fin de la dernière persécution générale, et conséquemment vers les années 311 ou 312. Le même Père lui donne l'épithète de *très-éloquent*.

Les ouvrages de saint Méthode étaient singulièrement estimés des anciens. Nous en avons des fragments considérables dans Photius, saint Epiphane, saint Jérôme et Théodoret. Ceux dont il nous en reste le plus, sont le livre *du libre arbitre*, contre les Valentiniens, et *de la résurrection des corps*, contre Origène. Nous avons encore en entier son *banquet des Vierges*, composé à l'imitation du *banquet de Socrate*, par Platon. C'est un éloge de la virginité.

Saint Méthode fut surnommé Eubulus ou Ebulius; et il prend ces noms, tant dans son Banquet des vierges que dans ses autres ouvrages.

SAINT FERRÉOL,

MARTYR A VIENNE.

Saint Ferréol, qui servait en qualité de tribun dans les armées de l'empire, vivait à Vienne dans les Gaules, et professait secrètement la religion Chrétienne. Il logea chez saint Julien de Brioude, qui était né dans la même ville, et qui se déclarait hautement pour disciple de Jésus-Christ. Après le martyre de celui-ci, Crispin, gouverneur de cette partie des Gaules où Vienne était située, fit arrêter Ferréol, sur le soupçon de son éloignement pour les cérémonies religieuses de ses pères. Il vit bientôt qu'il ne s'était pas trompé : le tribun refusa constamment de sacrifier; et comme Crispin, pour l'y déterminer, alléguait la place honorable qu'il occupait, et la prétendue nécessité où il était de donner aux autres l'exemple de l'obéissance, il lui répondit : « Je n'estime pas autant que vous l'imaginez les honneurs et les richesses dont je jouis. Je ne demande que la vie et la liberté de servir Dieu. Si l'on

Digitized by Google

ne veut pas m'accorder le double objet de ma demande, je renoncerai à la vie plutôt que d'abandonner ma religion. » Le gouverneur, après l'avoir fait frapper de verges en sa présence, l'envoya en prison chargé de fers.

Le troisième jour de son emprisonnement, Ferréol se trouva miraculeusement débarrassé de ses fers ; et comme il vit les gardes endormis et la porte ouverte, il s'enfuit, et sortit de la ville par la porte qui mène à Lyon. Il passa le Rhône à la nage, et gagna la rivière de Gérès qui tombe dans ce fleuve à deux lieues de Vienne. Mais ceux qu'on avait chargés de le poursuivre l'ayant repris, ils lui lièrent les mains derrière le dos, et l'emmenèrent avec eux. Ils ne le conduisirent cependant point jusqu'à Vienne ; un accès de fureur les saisissant tout à coup, ils lui coupèrent la tête sur le bord du Rhône, vers l'an 304. Les Chrétiens de la ville enterrèrent le corps du saint Martyr avec beaucoup de respect, et ils éprouvèrent plusieurs fois sensiblement les effets de sa protection auprès de Dieu. L'église bâtie sur le tombeau du Saint hors de la ville, ayant été rasée, saint Mamert en fit construire une nouvelle dans l'enceinte de Vienne, et y transféra ses reliques vers l'an 474.

SAINTE SOPHIE ET SAINTE IRÈNE.

MARTYRES EN CHYPRE.

Le martyre de ces deux Saintes eut tant d'éclat, par leur généreuse confession, leur courage et les miracles qui honorèrent leur glorieuses reliques, que l'empereur Justinien leur fit bâtir une magnifique église.

SAINT WALBERT ET SAINTE BERTILIE.

Saint Walbert était issu d'une des plus puissantes et des plus illustres familles du royaume des Francs : il exerça longtemps une charge importante à la cour, où sa vertu et son noble caractère lui gagnèrent l'affection de tous. Jamais l'orgueil ni la

Digitized by Google

fierté ne pénétrèrent dans son âme et il sut toujours conserver, au milieu des grandeurs, cette douce et aimable simplicité qui relève encore les qualités naturelles et les plus brillantes distinctions. Guerrier intrépide et courageux, il était en même temps rempli d'une tendre compassion pour les pauvres : il les aimait, les consolait, les soulageait comme des membres souffrants de Jésus-Christ. Tel était l'usage qu'il faisait des biens que la Providence lui avait accordés.

Déjà recommandable à tant de titres, Walbert le devint davantage encore par son alliance avec une princesse du sang royal, appelée Bertilie ; il trouva dans cette union une récompense des vertus de sa jeunesse et un nouveau moyen de sanctification au milieu du monde.

Les auteurs ne donnent presque aucun détail sur la vie privée de ces saints époux, qui ne nous sont guère connus que par les deux enfants auxquels ils donnèrent le jour, sainte Vaudru et sainte Aldegonde : ces noms si populaires et si vénérés dans nos contrées feront toujours leur plus bel éloge. Bornons-nous donc à rappeler ici ces quelques lignes d'un ancien hagiographe : « Walbert et Bertilie, dit-il, étaient remplis l'un et l'autre d'une admirable ferveur, ils se rendaient illustres par l'abondance de leurs aumônes et leur dévouement à toutes les bonnes œuvres. Ainsi dans les liens de la vie conjugale ils menèrent une vie spirituelle et toute céleste. On pourrait ajouter que plus d'une fois il se distinguèrent par leur résignation, et la générosité avec laquelle ils firent le sacrifice de leurs inclinations les plus chères.

Dans une occasion surtout, leur vertu et la tendresse naturelle qu'ils avaient pour leurs enfants furent mises à une bien rude épreuve : ce fut lorsque sainte Aldegonde, la plus jeune des deux, voulut renoncer à un parti brillant et avantageux qu'on lui proposait, pour se consacrer au service de Dieu. Saintement jalouse du bonheur de sa sœur sainte Vaudru, qui s'était retirée dans un monastère élevé par ses soins à Château-Lieu (Mons), elle désirait aller aussi terminer ses jours dans quelque solitude avec de vertueuses compagnes. La douleur

Digitized by Google

de Walbert et de Bertilie fut grande lorsque leur fille Aldegonde manifesta cette intention ; longtemps ils firent tous leurs efforts pour s'y opposer. Bertilie surtout, avec ce sentiment maternel et ces paroles du cœur qui font tant d'impression sur un caractère sensible, ne cessait chaque jour de l'engager à accepter le jeune époux qu'elle lui avait choisi. Il serait presque permis de croire que ses instances furent mêmes excessives et trop opiniâtres : mais on cessera de s'en étonner en pensant à tout ce qu'avait d'étrange à cette époque, et dans ces contrées, une résolution semblable. La virginité parfaite était en effet bien peu comprise encore de ces familles qui, outre les affections naturelles qu'on rencontre en tous lieux, conservaient toujours quelques restes des idées et des préjugés de leurs anciennes croyances. Au reste de semblables résistances devenaient alors, dans les desseins de Dieu, de nouvelles occasions de sacrifice et de mérite.

Walbert le premier, ce semble, comprit les intentions de Dieu sur sa fille et s'y soumit pleinement : il donna généreusement au Seigneur cette enfant chérie qu'il lui avait accordée, afin qu'elle le servit dans la chasteté parfaite et l'exercice des devoirs de la vie religieuse. On croit qu'il mourut quelque temps après. Bertilie restée seule fit de plus pressantes instances auprès de la vierge Aldegonde ; mais gagnée bientôt elle-même par ses touchants discours, elle résolut de consacrer uniquement à Dieu les derniers jours de sa vie déjà si sainte et si remplie de bonnes œuvres. Elle fut promptement récompensée de ce généreux sacrifice. Après avoir édifié plusieurs années les saintes filles, au milieu desquelles elle vivait, dans le monastère de Maubeuge, elle sentit que sa fin approchait, et remit à sa fille Aldegonde tout ce qui lui restait de ses biens, afin qu'elle les distribuât aux pauvres et aux églises. Peu de jours après Bertilie mourut, et fut enterrée, à côté de son époux, dans l'église de Sainte-Marie, à Cousolre.

Peut-on et doit-on honorer Walbert et Bertilie comme Saints ou Bienheureux ? A cette question que lui adressait un Prélat du Brabant, le docte P. Bolland répondit que, « sauf meilleur

Digitized by Google

jugement, il lui semblait qu'on devait les honorer comme Saints, qu'ils avaient été considérés comme tels de temps immémorial, et qu'il n'était pas permis d'interdire ou de supprimer ce culte. » Et, en effet, en l'an 1542, tous les autels de l'église de sainte Aldegonde à Maubeuge ayant été de nouveau consacrés par le très-révérend Dom Cuper évêque de Calcédoine, *in partibus* et suffragant de l'Évêque de Cambrai, il consacra en même temps un petit autel en l'honneur de sainte Aldegonde, de sainte Bertilie, de saint Ablebert et de saint Walbert.

SAINT DISIER OU DIDIER

ÉVÊQUE DE RENNES,

SAINT RAINFROY, SON ARCHIDIACRE,

MARTYRS.

Didier et Rainfroy vivaient à la fin du VII^e^ siècle dans la Bretagne. Didier ou Disier Desiderius était évêque de Rennes et Rainfroy (Rachenefredus) son fidèle Archidiacre. L'un et l'autre étaient signalés par leur piété vive et leur zèle ardent, ils faisaient la guerre aux mauvaises mœurs et à l'hérésie. Ils firent ensemble le pèlerinage de Rome, heureux d'aller prier aux tombeaux des saints Apôtres. Ils s'en revinrent avec d'ardents désirs du salut des âmes. En passant dans la Suisse, et le pays de Bade, ils trouvèrent des hérétiques que ne combattait pas un Évêque sans doute ignorant. Ils se mirent à prêcher les Chrétiens égarés. Mais en allant de Delle à Belfort, ils furent attaqués par des hommes grossiers que leur zèle avait irrités et qui les assassinèrent le 18 septembre, dans les dernières années du VII^e^ siècle. Les fidèles recueillirent les restes des deux Saints ; et on éleva sur le lieu où ils avaient été martyrisés une église qui devint un pèlerinage fréquenté, car on y conduisait toutes les personnes atteintes d'aliénation mentale. Ce fut l'origine de la ville de Saint-Disier.

Digitized by Google

SAINTE RICHARDE,

IMPÉRATRICE ET FONDATRICE DE L'ABBAYE D'ANDLAW.

Sainte Richarde était fille d'Erchangier de Nodgau, comte d'Alsace. Elle épousa Charles surnommé le Gros, qui, après la mort de Louis le Germanique son père, eut d'abord en partage l'Allemagne ou royaume de Souabe, lequel comprenait l'Alsace et quelques villes de la Lorraine. Plus tard, le prince réunit sur sa tête l'héritage de ses deux frères Louis et Carloman, plus le royaume de France, que les seigneurs de ce pays lui offrirent au commencement de l'année 885, tant à cause de la jeunesse du nouveau roi Charles le Simple, qui n'avait que cinq ans, que parce qu'il leur paraissait, parmi les descendants de la race de Charlemagne, le plus puissant pour repousser les incursions et les ravages des Normands. Charles le Gros, en possession de la plupart des États qui avaient appartenu à ce grand monarque, se hâta d'aller à Rome avec sa femme, et s'y fit couronner empereur par le Pape Jean VIII. Ce prince se crut au comble du bonheur; mais il lui manquait la prudence et le courage nécessaire pour gouverner une si grande étendut de pays et porter tant de couronnes à la fois. Au mois de novembre 885 il conclu une paix honteuse avec les Normands qui avaient envahi la France et à qui il permit même d'étendre leurs ravages jusqu'en Bourgogne. D'autres revers qu'il essuya encore et la maladie finirent par lui affaiblir l'esprit, et il mourut dans un état déplorable en 888, au monastère de Reichnau.

Ce prince naturellement pieux, mais faible, avait d'abord montré beaucoup d'attachement, de respect même pour sa sainte épouse. On croit même qu'ils avaient vécu comme frère et sœur, et que sainte Richarde resta vierge toute sa vie. On parvint néanmoins à inspirer à Charles le Gros des doutes sur sa fidélité; et malgré les preuves d'innocence qu'elle offrit d'en donner, il poussa l'injustice jusqu'à la répudier. Mais ce qui eût fait le malheur et la désolation d'une personne ordi-

Digitized by Google

naire fut pour Richarde une occasion et un moyen de s'attacher à Dieu plus fortement que jamais. Elle montra dans cette circonstance une vertu et une grandeur d'âme que le Seigneur peut seul inspirer à ses fidèles serviteurs. Oubliant les vanités et les grandeurs de la terre, elle se retira dans l'abbaye d'Andlaw qu'elle avait fondée, et s'y consacra tout entière aux exercices de la vie religieuse. Elle trouva dans la solitude ce qu'elle avait en vain cherché dans le monde, le repos, le contentement et les délices qui sont le prix de l'innocence persécutée. Elle partageait tout son temps entre Dieu et les pauvres, pour qui ses mains bienfaisantes étaient toujours ouvertes. Ses moments de loisir étaient consacrés à la lecture. Elle a chanté elle-même sa félicité dans quelques vers que nous avons encore [1].

Nous possédons aussi les statuts qu'elle rédigea pour l'abbaye d'Andlaw, et qu'elle adressa au Pape Jean VII. Ce souverain Pontife avait déjà (vers l'an 887) honoré l'impératrice Richarde d'une réponse où il la nomme *servante de Jésus-Christ et fille chérie de Dieu*, et dans laquelle il sollicite son intercession auprès de l'empereur des Sarrasins qui ravageaient alors l'Italie. Les préceptes de la sainte impératrice sont empreints à la fois d'une douceur et d'une sévérité si chrétiennes, qu'ils font preuve de sa part de vues profondes dans les voies de la discipline et de la perfection monastique.

Elle survécut à l'infortuné Charles, et dans les premières années du règne de l'empereur Arnulphe elle répandait encore l'éclat de ses vertus; cependant, on ne peut pas dire avec exactitude quelle fut l'époque de sa mort. L'opinion la plus probable la place au 18 septembre 893 ou 894; mais elle ne

[1] On les trouve dans les *Antiq. de la Vosge* (3e partie, l. Ier, m. 10, p. 234), par Jean de Kuyr, chanoine et chantre de l'église de Saint-Dié, qui écrivait dans la première moitié du XVIIe siècle. Sainte Richarde dit :

Inveni portum, mundi perpessa procellas,
Et requiem votis mente capesso meis.
Despectis mundi regnis, cœlestia curans,
Perrexi ad tutum divite mente scopum.

Ces vers, ainsi que d'autres, font également honneur à son goût et à ses sentiments.

Digitized by Google

vivait plus lorsque Louis l'Enfant, roi d'Allemagne, confirma en 900 les priviléges de l'abbaye d'Andlaw.

Sainte Richarde mourut à Andlaw et fut enterrée dans une chapelle attenante à l'église de l'abbaye, où Dieu confirma sa sainteté par plusieurs autres miracles. Lorsque le saint Pape Léon IX revint du Concile tenu à Mayence en octobre 1049, il vint à Andlaw, y dédia la nouvelle église, bâtie par l'abbesse Mathilde, sœur de l'empereur Conrad le Salien, leva de terre le corps de la bienheureuse fondatrice et l'exposa à la vénération publique ; ce qui équivalait à une canonisation solennelle. Sainte Richarde est honorée le 18 septembre dans le diocèse de Strasbourg, avec le titre de *vierge*. Son nom se trouve dans plusieurs Martyrologes.

LE VÉNÉRABLE GÉRONIMO,

MARTYR A ALGER.

Au-dessus de la porte du fort dit, on ne sait pourquoi, fort des Vingt-Quatre-Heures, on voit encore une inscription arabe qui porte la date de 1569, année dans laquelle le renégat calabrais Ali, alors pacha d'Alger, et plus tard capitan-pacha du Grand-Seigneur, fit bâtir ce bastion pour empêcher les débarquements que l'on aurait pu tenter à la plage Bab-el-Oued. La muraille septentrionale[6] de la construction, qui est toute en pisé, sauf les arrêts des angles, contient probablement encore la dépouille mortelle d'un Chrétien qui y reçut la palme du martyre dans les horribles circonstances que nous allons raconter.

A la suite d'une razzia de la garnison espagnole d'Oran sur les Arabes insoumis, vers l'année 1538, on ramena plusieurs prisonniers, parmi lesquels se trouvait un jeune homme de bonne mine qui, selon l'usage, fut mis en vente avec le reste du butin, afin que le tout, converti en argent, pût être partagé entre les capteurs. Le licencié Juan Caro, vicaire-général, acheta cet enfant, l'instruisit dans la Religion chrétienne, le baptisa et lui donna le nom de Géronimo.

Digitized by Google

En 1542, la peste sévissait à Oran, et presque tous les Espagnols avaient quitté la ville pour aller vivre sous la tente, dans la campagne. Le petit nombre de soldats restés à l'intérieur, préoccupés par le fléau, se relâchèrent un peu de la surveillance habituelle. Quelques prisonniers arabes en profitèrent ; prirent la fuite, emmenant avec eux le petit Géronimo, alors âgé de huit ans, et le rendirent à sa famille.

Dans un âge aussi tendre, le nouveau Chrétien pouvait oublier facilement, parmi les siens, les idées religieuses que le Vénérable Juan Caro lui avait inculquées. Il devint, en effet, musulman, à l'exemple de ses parents et de tous ceux qui l'entouraient. Cependant les germes du Christianisme, déposés dans ce jeune cœur, ne furent pas entièrement étouffés ; car, vers l'âge de vingt-cinq ans, il conçut et exécuta le projet de retourner à Oran, pour y professer de nouveau le vrai culte.

Il y fut reçu avec une joie bien vive par le digne Juan Caro, qui, pour l'affermir davantage dans ses pieuses résolutions, le maria avec une jeune fille arabe devenue chrétienne. Ceci avait lieu dans l'année 1559. Géronimo passa dix années à Oran, où on l'avait incorporé dans un des escadrons de l'extérieur, appelés alors *cuadrillas de campo*. Il s'acquittait de ce service avec bravoure et intelligence ; ses chefs et ses camarades avaient pour lui beaucoup d'estime et non moins d'amitié.

Mais la Providence avait destiné le nouveau Chrétien à sceller de son sang la foi qu'il avait embrassée volontairement, et qu'il pratiquait avec une ferveur qui le plaçait d'avance au nombre des élus.

Au mois de mai 1569, il était parti d'Oran dans une barque avec neuf compagnons, pour aller surprendre un douar placé au bord de la mer. Déjà ils touchaient au but du voyage, lorsque les premiers rayons du soleil levant leur firent apercevoir deux brigantins de Tétuan, qui aussitôt leur donnèrent la chasse. Géronimo et les autres soldats eurent beau forger de rames, ils furent pris, conduits à Alger et vendus comme esclaves.

Géronimo se trouva un des deux prisonniers que le pacha

Digitized by Google

prélevait comme droit sur chaque dizaine de Chrétiens enlevés en course, et il fut conduit dans le bagne d'Ali-el-Eudj, ce renégat calabrais dont nous avons parlé plus haut. Les Algériens réalisaient jadis de grands bénéfices par le rachat des captifs; aussi, ils employaient toute espèce de ruse et l'espionage le plus actif, le plus adroit, pour savoir ce qu'étaient en effet leurs prisonniers, afin de proportionner la rançon à leur qualité et à leur fortune. Ces moyens, mis en usage envers Géronimo, firent connaitre tous ses antécédents, et notamment son origine musulmane.

Dès lors les efforts les plus grands furent déployés pour le ramener à l'islamisme. Les muftis, les cadis, les marabouts, tous les théologiens d'Alger ou des environs arrivèrent au bagne où Géronimo était attaché par une forte chaîne, et dont il ne sortait plus, même pour aller au travail avec les autres esclaves, depuis qu'on savait qu'il était un Musulman converti au Christianisme.

Mais tous les docteurs algériens épuisèrent vainement toutes les ressources de leur éloquence et de leur savoir; Géronimo déclara avec énergie qu'il s'était fait catholique volontairement et par conviction, et qu'il mourrait catholique. Les oulémas, voyant que leurs séductions n'avaient rien obtenu de cette âme incorruptible, eurent recours aux menaces, mais avec aussi peu de succès.

Tous ces théologiens musulmans allèrent alors trouver Ali-Pacha et lui racontèrent ce qui venait d'arriver, le priant de punir une aussi coupable obstination et d'effrayer par un châtiment terrible quiconque serait tenté de suivre l'exemple de Géronimo. Le renégat Ali, comme tous les renégats du reste, se montrait plus cruel que les indigènes eux-mêmes envers les Chrétiens. Il saisit avec avidité cette occasion de faire un grand étalage de zèle religieux et promit ce qu'on lui demandait.

On était alors au milieu de septembre 1569, et le Pacha était fort occupé de la construction d'un fort qu'il avait élever hors de la porte Bab-el-Oued, celui que nous appelons aujourd'hui, comme on l'a dit, le fort des Vingt-Quatre-Heures; il visitait

Digitized by Google

fréquemment les travaux et pressait beaucoup les ouvriers. Ce jour-là, il examinait tout pensif les manœuvres qui foulaient la terre dans ces grandes caisses qui servent à la confection des blocs de pisé. Une pensée subite vint dissimuler sa préoccupation ; il appelle Michel de Navarre, un Chrétien qui était son maître maçon. Il lui montre une caisse toute préparée, mais qui n'avait pas encore été chargée de terre. « Michel, lui dit-il, laisse cette caisse vide jusqu'à demain ; car je veux faire du pisé avec le corps de ce chien d'Oran, qui refuse de revenir à la religion de Mohammed. » Après ces paroles Ali-Pacha retourna à *Dar-Soulthan,* que nous appelons aujourd'hui Djenina, et qui était alors le palais des gouverneurs d'Alger.

La fin de la journée approchait : Michel, après avoir préparé la caisse, assembla ses ouvriers et retourna avec eux au bagne. Il alla aussitôt trouver Géronimo et lui apprit ce qui venait de se passer, l'exhortant à la résignation. — « Dieu soit béni pour toutes ces choses! s'écria le futur Martyr. Que ces infidèles ne se flattent pas de m'effrayer par le supplice horrible qu'ils ont inventé, et de me faire renoncer par peur à la véritable Religion. Tout ce que je demande au Seigneur, c'est qu'il ait pitié de mon âme et me pardonne mes péchés ! »

Dès ce moment, Géronimo se prépara à l'éclatant témoignage qu'il devait rendre le lendemain. Il y avait dans le bagne une chapelle et parmi les esclaves un prêtre. Géronimo se confessa, communia, se fit donner l'Extrême-Onction, et passa la nuit en prières.

Le 18 septembre 1569, quatre chaouches du pacha Ali vinrent de bonne heure au bagne, et demandèrent Géronimo, qui, en les entendant, sortit de la chapelle où il priait encore.

— « Hé bien, chien, juif, traître, pourquoi ne veux-tu pas redevenir musulman ? » lui crièrent-ils à l'envi en l'apercevant. — Le pauvre esclave ne répondit pas un mot et se remit entre leurs mains. Il arriva au milieu d'eux, devant le fort des Vingt-Quatre-Heures, où se trouvait déjà Ali-Pacha, accompagné d'un grand nombre de Turcs, de renégats et de Maures, tous gens altérés de sang chrétien.

Digitized by Google

— « Holà ! chien, lui cria Ali, ne veux-tu pas retourner à la religion musulmane ?

— « Pour rien au monde, répondit Géronimo. Je suis Chrétien, Chrétien je resterai.

— « Hé bien, hurla le pacha exaspéré, tu vois cette caisse, je vais t'y faire piler et enterrer vivant.

— « Fais ce que tu voudras, répliqua courageusement le Martyr de Dieu, je suis préparé à tout, et rien au monde ne me fera abandonner la foi de mon Seigneur Jésus-Christ. »

Ali-Pacha, voyant que rien, en effet, ne pouvait vaincre cette énergique résolution, ordonna qu'on débarrassât Géronimo de ses chaînes et qu'on lui liât les pieds et les mains. En cet état, le Saint fut saisi par les quatres chaouches, qui le jetèrent au fond de la caisse.

On vit, en cette occasion, que, parmi ces corsaires féroces, les plus cruels n'étaient pas ceux qui étaient nés dans le pays. Un espagnol appelé Tamango, pris à la déroute de Mostaganem, où le comte d'Alcandette perdit la vie, et qui s'était fait musulman sous le nom de Djafar, sauta à pieds joints dans la caisse sur Géronimo, prit un des pilons de piseur et demanda instamment qu'on lui apportât de la terre, ce qui fut exécuté aussitôt. Ce misérable commença alors à frapper violemment sur le pauvre Martyr, qui ne poussa pas un cri, ne laissa pas échapper une plainte.

D'autres renégats ne voulant point paraître moins bons musulmans qne Tamango, saisirent des pilons à leur tour et finirent d'étouffer Géronimo sous les couches de pisé.

La caisse était remplie jusqu'aux bords ; le Martyr reposait pour trois siècles dans sa glorieuse tombe. Tous ces tigres, repus par la vue de l'horrible supplice, rentrèrent joyeux à Alger dans la suite d'Ali-Pacha, qui répéta plus d'une fois en chemin : « Je n'aurais vraiment pas cru que ce Chrétien recevrait la mort avec tant de courage. »

Les esclaves Chrétiens qui travaillaient au fort des Vingt-Quatre-Heures songèrent plus d'une fois à tirer de la muraille le corps du saint Martyr ; mais la surveillance continuelle des

Digitized by Google

Turcs rendait la chose fort difficile. D'ailleurs ils abandonnèrent plus tard ce dessein, en réfléchissant qu'ils ne pourraient trouver à Géronimo une sépulture plus glorieuse que le lieu même où il était mort pour la foi; lieu remarquable, exposé à tous les regards, et où chaque jour les Chrétiens, les musulmans et les renégats pouvaient l'apercevoir, les uns pour s'affermir dans leur croyance, les autres pour apprendre à estimer la Religion qui inspire un pareil héroïsme, et les derniers pour rougir de leur lâche apostasie.

Don Diégo de Haedo, auteur de la *Topographie d'Alger*, à qui nous empruntons les détails de cette touchante histoire, indique en ces termes l'endroit du fort des Vingt-Quatre-Heures où se trouve le corps de Géronimo.

« En examinant avec attention les blocs de pisé qui forment « les murailles du fort, il sera facile de trouver l'endroit où « repose le corps du Saint. Si l'on regarde la paroi du nord, « on y verra un bloc tassé et qui semble avoir remué. Cela « provient de ce que le cadavre de Géronimo étant tombé en « dissolution par l'effet du temps, il s'est formé dans le bloc un « vide qui a déterminé le tassement dont on vient de parler et « qui est très-visible. *Confiant dans la bonté du Seigneur, je « crois qu'il viendra un moment où on le tirera de cet endroit « pour le placer dans un autre plus convenable, lui et tant de « saints Martyrs qui ont arrosé cette terre de leur sang.*

Bien des fois nous avons examiné avec une pieuse attention cette muraille qui recèle un Martyr, sans y avoir d'autre trace que les trous creusés par quelques boulets chrétiens. Mais, dans cet assemblage de blocs, il en est un qu'on ne peut bien apercevoir, parce qu'un figuier y a pris racine et le couvre de son feuillage. C'est peut-être là que repose le corps de Géronimo. Et cet arbre qui s'est développé si extraordinairement au milieu même de la murallle, n'est-ce pas une sorte de palme de martyre ; destinée à protéger de son ombre les saints ossements, jusqu'au jour où le Christianisme, revenu triomphant sur la terre d'Afrique, pourra et voudra vérifier les pressentiments de l'historien Haedo.

Digitized by Google

Nous rappellerons que le fort des Vingt-Quatre-Heures, destiné à être démoli, est déjà vendu à un particulier. Mais l'État a sans doute fait des réserves pour les objets intéressants qui s'y pourraient rencontrer. En tout cas, le zèle pieux de Mgr l'Évêque d'Alger nous est un sûr garant que les restes de Géronimo seront précieusement recueillis. C'est dans le but de hâter et de faciliter ces résultats que nous avons publié ce simple récit.

On a pu lire dans l'akhbar du 5 octobre 1847 ce beau récit de M. Berbrugger conservateur de la Bibliothèque et du musée d'Alger; et on n'espérait pas retrouver sitôt les restes vénérés du Martyr Géronimo, lorque, le 27 décembre dernier, les artilleurs de notre armée d'Afrique chargés d'abattre le rempart du fort des Vingt-Quatre-Heures remarquèrent, en déblayant, une excavation où l'on apercevait des ossements humains. Il ne fallut pas un long examen au capitaine Susini, qui dirigeait les travaux de démolition, pour reconnaître qu'on venait de découvrir enfin le corps du Martyr Géronimo.

Un pétard destiné à faire éclater des blocs de l'assise inférieure a entr'ouvert tout à coup celui où reposait le corps du Martyr, juste assez pour qu'on pût très-distinctement l'apercevoir, mais sans toutefois y causer la plus légère détérioration.

Le Martyr était étendu sur la face, les bras croisés derrière le dos, et les jambes rapprochées; la corde qui lui tenait les mains attachées se voyait encore adhérente au mortier. Le vêtement, collé à ce même mortier, était parfaitement reconnaissable aux plis et à la trame. Le corps tout entier avait laissé son empreinte fidèle sur la terre qui l'entourait; et la chair du Martyr, avant de se dissoudre, s'était fait un véritable moule dans lequel il a suffi de couler du plâtre pour avoir une statue qui représente Géronimo avec la plus rigoureuse exactitude.

Aussitôt que la découverte a été faite, Mgr Pavy, évêque d'Alger, averti par les soins de M. le capitaine Susini, est venu en hâte visiter le Martyr; et il l'a contemplé avec une émo-

Digitized by Google

tion bien naturelle. Tous les membres du Clergé y sont venus en pèlerinage et avec eux beaucoup de Chrétiens distingués.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE GOVAGONDA.

C'est une grotte dédiée à la très-sainte Vierge qui fut, au temps de l'invasion des Maures, le dernier rempart de l'indépendance espagnole.

Pélage I^er^, roi des Asturies, issu du sang royal des Goths, s'était retiré en Biscaye, en 711, après la fameuse bataille de Xérès, dont la perte livra l'Espagne aux Maures. Forcé de leur abandonner sa principauté, il se tint caché dans les Asturies, et eut pour asile une grotte profonde, appelée depuis le sanctuaire de Notre-Dame de Govagonda. Ce fut là que Pélage mûrit pendant trois ans le projet de secouer le joug des Maures. Les Chrétiens fugitifs, les braves Asturiens, le choisirent pour chef, et se rangèrent sous ses étendards. Le voyant à la tête d'un parti respectable, les Maures entrèrent en négociation avec lui, et le laissèrent jouir, moyennant un léger tribut, du petit pays de Liebana, dans les Asturies. Mais alarmé ensuite des projets de Pelage, Alahor, vice-roi d'Espagne, envoya contre lui, en 716, une armée nombreuse. Retranchée avec sa petite troupe, Pelage, plein de courage et d'espoir, fondit sur les Maures, qui s'étaient engagés dans une étroite vallée au pied du mont Anséna, et les battit complètement. L'année suivante, il remporta une seconde victoire dans les plaines d'Ollalès, à trois lieues d'Oviédo, chassa les Musulmans de cette ville, en 720, et agrandit successivement ses états, qui, d'abord, n'eurent pas plus de neuf lieues d'étendue. Dès 718, ses compagnons d'armes l'avaient proclamé roi des Asturies. Pélage régna dix-neuf ans; il ne cessa de pratiquer les vertus qui l'avaient élevé au trône, et ses sujets lui furent constamment soumis. Il mourut à Cangas, le 18 septembre 737, avec la réputation d'un prince sobre, ennemi du luxe, et d'une piété exemplaire.

Digitized by Google

Nul roi dans l'histoire ne mériterait mieux que Pélage le titre de grand, si la renommée était toujours le prix des actions véritablement héroïques. Sans alliance, sans argent, sans ressources, avec une poignée d'hommes abattus et consternés, il sut résister à des armées victorieuses, conserva ses rochers stériles, poliça et aguerrit ses sujets, et fort de la justice de sa cause, il posa les fondements d'une monarchie qui finit par détruire l'empire de ses vainqueurs.

On comprend combien dès lors fut cher à la nation Espagnole le sanctuaire de Notre-Dame de Govagonda, où ce grand roi n'avait plus pour espérance que le secours de la Reine des Cieux.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Valence, en Espagne, saint Thomas de Villeneuve, archevêque de cette ville, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, et qui fut surnommé l'Aumônier à cause de sa grande charité envers les pauvres : la célébrité que ses miracles lui acquirent l'a fait mettre au nombre des Saints par Alexandre VII ; il mourut, il est vrai, le sixième des Ides (le 8) de ce mois, cependant sa fête a été transférée à ce jour par ordre du Souverain Pontife.

Le même jour, fête de saint Méthode, évêque d'Olympe en Lycie, et ensuite de Tyr, que son éloquence et son savoir ont

[1] QUARTODECIMO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Auximi sancti Josephi a Cupertino Confessoris Ordinis Minorum Conventualium, quem Clemens Tertiusdecimus in Sanctorum numerum retulit. — Eodem die natalis sancti Methodii, Olympii, Lyciæ, et postea Tyri Episcopi, sermonis nitore ac doctrina clarissimi : qui ad extremum novissimæ persecutionis (ut scribit sanctus Hieronymus) in Chalcide Græciæ martyrio coronatus est. — In territorio Viennensi sancti Ferreoli Martyris, qui cum esset tribunitiæ potestatis, jussu Crispini impiissimi Præsidis tentus, et primo crudelissime verberatus, deinde gravi catenarum pondere onustus, in teterrimum carcerem trusus est ; unde solutis Dei nulu vinculis, et januis carceris patefactis, exiens ab insequentibus iterum captus, martyrii palmam capitis obtruncatione percepit. — Item sanctarum Martyrum Sophiæ et Irenes. — Mediolani sancti Eustorgii primi Episcopi, testimonio beati Ambrosii celebris, — Gortynæ in Creta sancti Eumeni Episcopi et Confessoris.

Digitized by Google

rendu célèbre. Il fut, au rapport de saint Jérôme, couronné par le martyre dans l'île de Négrepont, en Grèce, à la fin de la dernière persécution.

Au territoire de Vienne, saint Ferréol, martyr, qui étant tribun fut arrêté par ordre de l'impie président Crispin, et d'abord fouetté très-cruellement; ensuite il fut jeté dans une affreuse prison, chargé d'un lourd poids de chaînes; ses chaînes s'étant brisées et les portes de la prison s'étant ouvertes par la permission de Dieu, il s'en allait; mais il fut poursuivi, et atteint de nouveau, il fut décapité et reçut ainsi la palme du martyre.

Le même jour, sainte Sophie et sainte Irène, martyres.

A Milan, saint Eustorge I^er^, évêque, célèbre par le témoignage de saint Ambroise en sa faveur.

A Gortyne, en l'île de Candie, saint Eumène, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Tibère, que l'on croit l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. Il est honoré en Égypte.

Saint Constance, saint Victor et leurs compagnons, martyrs sous Maximien.

Saint Isidore de Bologne, évêque d'un siége qui n'est pas celui qu'on attache à son nom.

Saint Matthieu l'Ascète, honoré ce jour en Ethiopie.

Saint Trophine, martyr, honoré aussi ce jour.

Saint Rinalt ou Réginald, calabrais de naissance, et solitaire dans l'Abruzze, au XV^e^ siècle.

Saint Sinier *(Senator)*, évêque d'Avranches au XVI^e^ siècle.

Sainte Stéphanie, vierge et martyre, vénérée près d'Amalfi au royaume de Naples.

Saint Syndard, moine de Fontenelle, enlevé de ce monde en 692.

Saint Ammon et saint Théophile, martyrs à Alexandrie, avec vingt-trois autres Chrétiens.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

N. d'Huberte, prêtre du diocèse de Reims, pour refus du serment schismatique, condamné à la déportation pour la Guiane, embarqué à Rochefort et mort le 18 septembre 1794.

Jean Roux, prêtre du diocèse de Clermont, condamné pour la même cause à la déportation, déposé à Cayenne en juin 1798, repoussé de là à Makouria, et mort dans ce désert, d'une fièvre putride le 18 septembre 1798, à l'âge de 48 ans.

Florimond Segrétiers, chanoine de la cathédrale d'Orléans, et son neveu aussi prêtre, Claude Segrétiers, pour refus de serments arrêtés à Couches non loin d'Autun et massacrés tous deux, l'oncle âgé de 78 ans, le neveu de 44 ans, le 18 septembre 1792.

Jean-Baptiste Bailly, prêtre et religieux Bénédictin, à Strasbourg, déporté comme prêtre réfractaire à la Guyane, mort à Konassama, à l'âge de 37 ans, le 18 septembre 1798.

Digitized by Google

DIX-NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Janvier, évêque de Bénévent, et ses Compagnons, martyrs. — Saint Pelée, saint Nil et saint Hélie, évêques et martyrs. — Sainte Eustoche, évêque de Tours. — Saint Seine, abbé. — Saint Goéric, évêque de Metz. — Saint Théodore, archevêque de Cantorbéry. — Sainte Pompose, vierge et martyre. — Le Bienheureux Égile, archevêque de Sens. — Saint Arnoul, évêque de Gap. — Le Bienheureux Hugues, moine Sylvestrin. — Sainte Marie du Secours, première religieuse de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci. — Le Bienheureux Charles de Blois. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JANVIER,

ÉVÊQUE DE BÉNÉVENT ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Saint Janvier n'était point né à Bénévent, comme quelques auteurs l'ont prétendu. L'opinion la plus probable est que Naples fut sa patrie. Il était Évêque de la première de ces deux villes, lorsque le feu de la persécution de Dioclétien s'alluma.

Draconce, gouverneur de la Campanie, avait fait emprisonner à Pouzzoles, Solie et Proculus, diacres, l'un de Misène [1], et l'autre de Pouzzoles, ainsi que deux laïques de grande vertu, Eutychès ou Eutychetès, et Acuce. Ces généreux Chrétiens parurent devant lui, et confessèrent leur foi avec courage. Saint Janvier était lié d'une étroite amitié avec Sosie, et depuis plusieurs années il avait en lui une grande confiance, à cause de sa sagesse et de sa sainteté. Il le consultait, et il trouvait en lui autant de lumières que de consolation. Il n'eut pas plutôt appris qu'il avait été arrêté avec plusieurs autres

[1] C'etait anciennement une ville et un siége épiscopal, qui ne subsistent plus. Misène était située sur un promontoire, à trois milles de Pouzzoles.

Digitized by Google

Chrétiens, qu'il forma la résolution d'aller les visiter pour les encourager, et leur procurer tous les secours spirituels dont ils avaient besoin. La crainte des tourments et de la mort même ne put ralentir l'activité de son zèle et de sa charité : aussi le martyre en fut-il la récompense.

Timothée, succcesseur de Draconce, ne tarda pas à être informé qu'un homme distingué était venu de Bénévent pour visiter les prisonniers Chrétiens. Il ordonna d'arrêter cet homme, qui était Janvier, et se le fit amener à Nole, lieu de sa résidence ordinaire. Festus, diacre du saint Évêque, et Didier, son lecteur, étant venus le voir, ils furent arrêtés. On les interrogea avec lui, et ils partagèrent les tourments qu'on lui fit souffrir à Nole. Quelque temps après, le gouverneur se rendit à Pouzzoles, et l'on y conduisit aussi les trois confesseurs, que l'on fit marcher devant son char avec les chaînes dont ils étaient liés. Lorsqu'ils y furent arrivés, on les renferma dans la prison où étaient les quatre confesseurs dont nous avons parlé plus haut. Ceux-ci avaient été condamnés, par ordre de l'empereur, à être dévorés par les bêtes ; et ils attendaient le moment où leur sentence serait exécutée. Le lendemain de l'arrivée de saint Janvier et de ses compagnons, on les exposa, avec les autres Chrétiens, dans l'amphithéâtre [1] ; mais les bêtes les épargnèrent. Le peuple, étonné de ce prodige, le regarda comme un effet de la magie ; et tous nos saints Confesseurs furent condamnés à perdre la tête. Selon Bède et l'auteur de leurs actes, ils furent exécutés à un mille de Pouzzoles, et on les enterra avec honneur à peu de distance de cette ville [2]. On

[1] Les ruines de cet anphithéâtre montrent qu'il était aussi vaste que magnifique. La situation de Pouzzoles était fort agréable ; Cicéron et d'autres célèbres romains y avaient des maisons de campagne. L'église de Saint-Procule était anciennement le temple que Calpurnius avait fait bâtir en l'honneur d'Auguste.

[2] Le lieu où les sept martyrs reçurent la couronne, s'appelait en latin *Forum Vulcani*. On le nomme présentement *Sulphutaria*, et [en italien *Solfatara*. C'est une large vallée qui ne produit que du soufre, et de laquelle on voit sortir en certains endroits des tourbillons de fumée et de flammes. On bâtit sur une montagne voisine une église sous l'invocation de saint Janvier. Ce fut là probablement que l'on déposa d'abord les reliques des saints Martyrs.

Digitized by Google

fit la translation de leurs reliques vers l'an 400. Les corps de saint Procule, de saint Eutychès et de saint Acuce furent portés à Pouzzoles ; ceux de saint Festus et de saint Didier à Bénévent; celui de saint Sosie à Misène, où on le déposa depuis dans une magnifique église. La ville de Naples fut enrichie des reliques de saint Janvier, avant qu'on les portât à Bénévent. Cette première translation paraît s'être faite peu de temps après que Constantin eut rendu la paix aux Chrétiens [1]. Du moins est-il certain que le corps du saint Évêque était dans une église de son nom, à Naples, dans le VIII^e^ et le IX^e^ siècle [2]. Cette ville attribua à l'intercession de ce Saint le bonheur qu'elle eut d'être délivrée d'une éruption violente du mont Vésuve, et des armes des différénts ennemis qui avaient juré sa perte dans les mêmes siècles.

Sicon, prince de Bénévent, ayant assiégé Naples au commencement, du IX^e^ siècle, en réduisit les habitants au point qu'ils ne purent sauver leur vie et leur liberté, qu'en cédant le corps de saint Janvier, leur patron. Le vainqueur l'emporta en triomphe, et le déposa respectueusement à Bénévent, vers l'an 825 [3]. L'église où il reposait tombant en ruines, on le transporta dans une autre église de la même ville en 1129. Il s'en fit depuis une translation secrète à l'abbaye de Monte-Vergine, située sur la route de Bénévent à Nole [4]. On l'y cacha sous le grand autel, dans le XII^e^ ou XIII^e^ siècle, et on ne l'y découvrit qu'en 1480, lorsqu'on travaillait à réparer et à embellir cet autel. Ferdinand, roi de Naples, désirant avoir ce précieux trésor, obtint du Pape Alexandre VI, qu'on la rendrait à la ville qui l'avait possédé primitivement. La translation s'en fit avec beaucoup de solemnité, et on le déposa dans la cathédrale de Naples, le 13 janvier 1497. Le jour même, la peste qui affligeait cette ville depuis longtemps, cessa ses ra-

[1] Ciacconi la met en 325, et quelques historiens en 381.

[2] Ceci se prouve par la chronique de Jean le Diacre, qui fut écrite vers l'an 900, et par les vies de plusieurs Saints de ce temps, que cite le P. Stilting.

[3] C'est ce que l'on apprend de plusieurs chroniques de Naples et du Mont-Cassin, *ap. Muratori. Ital. p.* 290, 368, etc. t. V, p. 18, 32, etc.

[4] On ignore la vraie cause de cette translation.

Digitized by Google

vages [1]. Les ossements et les cendres du corps de saint Janvier sont dans une magnifique chapelle de son nom, construite sous le grand autel. Il y a dans la même église une autre chapelle, dite *le Trésor,* dans laquelle on garde le chef et le sang du saint Martyr, avec plusieurs autres Reliques. La ville la fit bâtir en actions de grâces de ce qu'elle avait été délivrée de la peste en 1529, par l'intercession de notre Saint.

Tout le monde connaît les terribles éruptions du mont Vésuve, qui est à huit milles de Naples. On l'a vu quelquefois vomir une quantité prodigieuse de sable, de cendre et de pierres enflammées, qui allaient tomber beaucoup plus loin que cette ville. D'autres fois il est sorti du volcan une espèce de torrent de soufre, de nitre, de pierres calcinées et d'autres matières combustibles, comme un feu liquide, se creusant un canal qui traversait la vallée jusqu'à la mer, détruisait les villages qui se trouvaient sur son passage, et passait souvent à très-peu de distance de Naples [2]. On dit que, dans le v^e^ et le vi^e^ siècle, les tourbillons de cendres qui étaient l'effet de ces éruptions, obscurcirent le Ciel jusqu'à Constantinople, et les habitants de cette capitale de l'Orient en furent saisis de frayeur [3]. Les Napolitains, dans ces divers occasions, adressèrent leurs prières à leur saint patron, et ce ne fut jamais inutilement. Ils éprouvèrent surtout les effets de sa protection en 685, sous le pontificat de Benoît II, et le règne de l'empereur Justinien le jeune. Pour en conserver la mémoire, les Grecs instituèrent une fête en l'honneur du Saint, avec deux processions solennelles par an. La ville de Naples lui fut encore spécialement redevable de son salut, dans les éruptions qui arrivèrent en 1631, 1698 et 1707. Dans la dernière de ces années. on porta processionnellement la châsse de saint Janvier à une chapelle qui était au pied du Vésuve, et aussitôt l'éruption

[1] Voyez Caraccioli, Chioccarelli, Bernardin de Sicile, Falconius, Stiltidg, etc.

[2] On peut voir la description de l'éruption du Vésuve, en 1707, dans les *Transact. Philosoph. n.* 354: celle de l'éruption du mont Etna en 1669, par Borelli, qui a donné l'histoire de ce volcan, etc.

[3] Voyez Marcellin, *in Chron. ad an.* 471, une ancienne homélie, citée par Baronius, Baillet et Putignano.

Digitized by Google

cessa, l'obscurité qui en était la suite se dissipa, et le soir on vit briller les étoiles dans le Ciel [1].

Nous allons rapporter, d'après plusieurs graves auteurs, le célèbre miracle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de saint Janvier. On garde, dans la chapelle *du Trésor* de la cathédrale de Naples, la tête de ce Saint, avec son sang renfermé dans deux fioles de verre fort anciennes. On ne sait dans quel temps la tête du saint Évêque fut tirée de la châsse où ses ossements étaient renfermés. L'opinion la plus vraisemblable est que ce fut vers le VIII^e^ ou le IX^e^ siècle. Le buste où est aujourd'hui cette tête fut donné, en 1306, par le roi Charles II, duc d'Anjou. Le sang est congelé et de couleur noirâtre. Voici de quelle manière se fait le miracle.

On met la tête sur l'autel du côté de l'évangile, et les fioles du côté de l'épître. On a quelquefois trouvé le sang liquide, mais en général il est solide. Lorsque les fioles sont vis-à-vis de la tête, le sang se liquéfie, ou dans le moment, ou tout au plus en quelques minutes. Cette liquéfaction est suivie d'une ébullition. Quand on a retiré le sang, et qu'il n'est plus en présence de la tête, il redevient solide. Quoiqu'il y ait plusieurs cierges sur l'autel, on trouve, en touchant les fioles, qu'elles sont presqu'entièrement froides. On les fait baiser au peuple en certaines occasions. Quelquefois le sang s'est liquéfié dans les mains de ceux qui tenaient les fioles; quelquefois aussi il est redevenu solide, de liquide qu'il était, aussitôt qu'on y touchait. La liquéfaction a lieu également, lorsque les fioles sont en présence d'un ossement ou de quelque autre partie du corps de saint Janvier. Il est arrivé quelquefois que la liquéfaction ne s'est pas faite; ce que l'on a regardé comme une marque de la colère céleste. On met ensemble les deux fioles sur l'autel, et le sang se liquéfie dans l'une et l'autre en même temps et dans le même degré, quoiqu'il y en ait peu dans la plus petite, et qu'il soit attaché aux parois du verre.

[1] Voyez Putignano, t. III, p. 153, et t. II, p. 61.

Digitized by Google

Ce fait est donné pour incontestable par Baronius et par un grand nombre d'autres auteurs, qui assurent avoir vu ce qu'ils rapportent, et avoir attentivement examiné toutes les circonstances du prodige [1]. Il se fait également dans toutes les saisons de l'année, mais ordinairement à la fête de saint Janvier, qui se célèbre le 19 de septembre; à celle de la translation de ses Reliques de Pouzzoles à Naples, le premier dimanche de mai; le 16 de décembre, jour auquel on honore la mémoire de la délivrance d'une éruption du Vésuve, obtenue par son intercession en 1631 ; enfin, dans quelques autres circonstances extraordinaires. Le Cardinal Æneas Sylvius, depuis Pape sous le nom de Pie II, parle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang de saint Janvier, sous le règne d'Alphonse Ier d'Aragon, en 1450. Ange Caton, célèbre médecin de Salerne, qui florissait en 1474, et d'autres auteurs de ce siècle, en font aussi mention. Les historiens qui écrivaient deux cents ans auparavant, rapportent que Charles Ier d'Anjou étant venu à Naples, l'Archevêque de cette ville exposa la tête et le sang du saint Martyr. Selon le continuateur de la chronique de Maraldus, le roi Roger vénéra ces Reliques en 1140. La même chose est rapportée par Foulques de Bénévent. Enfin les historiens font foi [2] que le miracle dont il s'agit s'est fait jusqu'ici régulièrement à la fête de saint Janvier, et à celle de la translation de ses Reliques, que l'on met vers l'an 400 [3].

[1] On cite entre autres les Pères Henschénius et Papebroch, deux des plus savants Jésuites d'Anvers. Le P. Bollandus les avait envoyés exprès à Naples. Le Cardinal Philarumini, Archevêque de cette ville, leur fit voir le miracle en 1661. Ils ont rapporté de la manière la plus détaillée, de quelle manière il se faisait, l'un dans deux lettres sur ce sujet et dans la vie de Bollandus, t. I. *martii*, et l'autre dans son *Diarium*.

[2] Voyez Jules-César Capacius, *Hist. Neapolit.*; Chioccarelli, *de Neapolitanis episcopis*.

[3] Addison, Middleton et plusieurs protestants d'Allemagne ont attaqué la vérité du miracle dont il s'agit. Les uns l'ont attribué à la chaleur des mains du prêtre, les autres aux vapeurs qui s'exhalent de l'église ou des lampes; d'autres enfin pensent que les fioles ne renferment qu'une composition chimique, d'une nature susceptible de liquéfaction. On peut voir la *Bibliot. Ger-*

Digitized by Google

Le célèbre historien Hurter fut témoin de ce miracle lorsqu'il était encore protestant.

Voici son témoignage, d'autant plus précieux, qu'il fut suivi de sa conversion.

« Ce fut, dit-il, dans l'après-midi du 4 mai 1844 que le sang de saint Janvier fut porté en procession de la cathédrale à l'église de Sainte-Claire, où déjà le matin on avait porté la tête du Saint. Grâce aux recommandations dont j'étais muni et aux soins de mon ami et compatriote l'abbé Eichholzer, il ne me fut pas difficile de trouver place dans le chœur, auprès du maître-autel. A peu de distance, mais en dehors de la balustrade, se trouvaient deux bancs où étaient assises des femmes de la dernière classe du peuple, qui criaient incessamment à plein gosier. Cela me fut très-désagréable au commencement, mais je me convainquis bientôt qu'elles récitaient alternativement l'*Ave Maria,* le *Pater Noster,* les litanies de

manique. t. XXIV, *an.* 1734; Danhawerus, et Gaspard Neuman, médecin et chirurgien de Berlin. Ce dernier s'est vanté d'avoir trouvé une composition qui se liquéfiait en présence d'une tête. Il s'ensuivait de là que le fait que l'on donne pour miraculeux, ne serait qu'un effet du charlatanisme ou de la fourberie des prêtres. Mais ce sentiment est insoutenable, selon ceux qui défendent le miracle. Comment s'imaginer, disent-ils, que tant d'hommes recommandables par leur savoir et leur vertu, ont été des hypocrites, des imposteurs et des charlatans? La supposition d'un secret chimique annonce non-seulement une fourberie notoire, mais encore une découverte tout à fait merveilleuse. Où sont les preuves de cette découverte? La composition de Neuman n'infirme point l'authenticité du miracle; elle a été préparée et disposée pour la liquéfaction. D'ailleurs, le sang de saint Janvier est renfermé sous quatre clefs, dont deux sont gardées par deux dignitaires du Chapitre, et deux sont entre les mains de deux membres des *Seggi.* Les *Seggi* ou Siéges, au nombre de cinq, sont remplis par la noblesse; ils ont chacun un tribunal public, et ont successivement part au gouvernement civil de Naples. On n'expose les reliques de saint Janvier qu'avec les quatre personnes dépositaires des clefs dont nous parlons; et ces dépositaires changent tous les ans. Il faudrait donc qu'il y eût de la collusion entre eux, pour rendre possible une préparation quelconque, et cette collusion devrait se renouveler fréquemment. D'ailleurs la variété des circonstances dans lesquelles le miracle s'opère, ne permet pas d'en révoquer en doute l'authenticité.

Quant à la conservation du sang de saint Janvier, elle n'a rien d'impossible. Il est démontré par l'autorité de tous les auteurs qui ont écrit sur les anciens cimetières, que les premiers Chrétiens ramassaient souvent le sang des martyrs, et le gardaient dans des fioles.

Digitized by Google

la Sainte-Vierge et d'autres prières de ce genre. C'étaient ces femmes qui, en qualité de descendantes de la nourrice de saint Janvier, ou, selon d'autres, de la famille même du Saint, occupent depuis un temps immémorial cette place privilégiée et ont le droit d'y crier leurs prières. Elles en sont aussi fières qu'aucun noble peut l'être de ses aïeux, de ses titres et de ses priviléges, et elles ont grand soin d'assurer à leur postérité la transmission de leur droit. Certainement, il ne faut pas un grand effort d'esprit pour rire du prix qu'attachent à ce privilége celles qui la possèdent, de ce qu'il n'échoit qu'à des femmes de lazzaroni, de ce qu'elles s'en trouvent très-heureuses, quoiqu'il n'entraîne après lui aucun avantage matériel, qu'il ne puisse pas s'apprécier en chiffres comme les profits d'une fabrique ou les actions d'un chemin de fer, qu'il ne se fasse reconnaître par aucun signe honorifique, qu'il ne s'exerce que dans l'intérieur de l'église et s'appuie uniquement sur une croyance religieuse, ou, si l'on veut, sur une simple opinion. Il y a, selon moi, quelque chose de touchant dans la joie intérieure que cause à ces pauvres femmes leur descendance d'une personne unie anciennement par des rapports si intimes à celui qui, après avoir été le bienfaiteur spirituel d'une contrée, puis l'intrépide martyr de la foi, est devenu l'instrument des plus grandes grâces de Dieu, et enfin l'objet de la vénération de tout le pays. La froide raison peut disserter, parler et écrire à ce sujet ; la légèreté moqueuse peut y chercher matière à toute espèce de fades plaisanteries ; le cœur trouvera quelque chose de sympathique dans cette coutume, contre laquelle, après tout, il n'y a rien de sérieux à objecter.

« Le jour commençait à tomber quand le son des cloches annonça l'entrée de la procession dans l'église, qui était illuminée et remplie de monde. Les bustes d'argent ou de vermeil de quarante-six Saints passèrent devant le maître-autel, sur lequel étaient les restes du saint Martyr, patron du royaume, renfermés dans un buste étincelant de diamants, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses. Enfin vint, enchâssée dans une

Digitized by Google

sorte d'ostensoir, la fiole contenant le sang, laquelle fut placée sur l'autel, du côté de l'épître. Je m'approchai aussi près que possible, et je trouvai, au milieu d'une foule d'étrangers curieux ou moqueurs, une place d'où je pouvais tout observer exactement. Au commencement, j'étais tenté de trouver peu conforme au sentiment des convenances qu'une cérémonie qui, du moins selon les idées de l'Église de Naples, devait être éminemment religieuse, s'accomplît au milieu d'une telle foule de curieux et de gens frivoles, se pressant à côté du prêtre jusque sur les marches supérieures de l'autel. Mais plus tard je me convainquis que la faculté d'examiner ce qui se passait avec la plus grande exactitude, sans aucun égard aux sentiments et aux intentions des observateurs, non-seulement ne devait pas être restreinte, mais devait être étendue autant que possible. Il y a toujours des étrangers qui, le premier jour de l'exposition du sang, viennent se placer en dedans de la balustrade de l'autel. Quelle que soit leur intention, il est certain qu'avec cet arrangement nul n'a le droit de prétendre qu'on ne peut rien dire de positif de la liquéfaction du sang, que personne ne peut s'approcher, et qu'il est facile de tromper des gens qu'on tient à une grande distance. Dans le fait environ quarante personnes se trouvaient si près qu'il ne leur fallait pas une vue bien perçante pour observer tout ce qui se passait de la manière la plus minutieuse.

« Un prêtre tira de l'ostensoir le vase où se trouvaient les fioles (on en trouve une description exacte dans les *Acta sanctorum* des Bollandistes, *septembre*, *T.* 6), un autre se tenait près de lui avec un cierge allumé, suffisant pour bien éclairer la fiole ; la manière dont il était tenu laissait assez d'espace entre lui et le vase pour qu'on ne pût attribuer aucun effet sensible à l'action de la chaleur que produisait cette faible lumière. On a beaucoup insisté, et peut-être de bonne foi, sur la manipulation du prêtre ; on a dit que la chaleur de ses mains, jointe à la température de l'église, doit finir par rendre liquide la matière contenue dans la fiole. Ceux qui soutiennent cette thèse n'ont pas vu cette liquéfaction ; ou s'ils parlent

Digitized by Google

d'une semblable manipulation comme en ayant été témoins oculaires, ce sont d'impudents menteurs, qui affirment sciemment ce qui n'est pas.

« La fiole où se trouve la matière qui doit se liquéfier (je me servirai simplement de ce terme) est scellée, et quiconque voit le sceau qui la ferme ne peut le soupçonner d'être de fraîche date. Toutefois, je n'en puis rien dire de plus, parce que naturellement je n'avais pas eu le temps nécessaire pour l'examiner avec soin (je ne parle que du sceau, bien entendu). Les fioles elles-mêmes sont dans un vase qui a la forme d'une petite lanterne vitrée par devant et par derrière; entre les verres et les fioles il y a un espace vide, large à peu près d'un doigt. Sous ce vase se trouve une tige de métal, servant de poignée et longue d'environ cinq pouces, au-dessus une petite couronne de métal surmontée d'une Croix. La matière est compacte et de couleur brunâtre ; elle ne remplit pas toute la fiole principale, mais y laisse un espace vide un peu moindre que le tiers de la capacité totale. Le prêtre tient la poignée d'une main ; les doigts de l'autre main sont sur l'extrémité de la Croix ; il va et vient devant l'autel pour faire voir la fiole aux assistants ; il retourne ainsi plusieurs fois le vase entier, pendant que l'autre prêtre l'éclaire avec le cierge, afin qu'on puisse s'assurer que la matière est à l'état solide. Je n'ai jamais vu faire d'autre mouvement au prêtre ; il n'a pas le plus léger contact avec le verre derrière lequel se trouve la fiole, séparée de ce verre par un vide ; à plus forte raison n'y a-t-il aucune espèce de manipulation : du reste, tout contact avec la fiole elle-même serait matériellement impossible.

« Pendant qu'on montrait ainsi le vase, le chœur chantait le *Miserere* et le symbole de saint Athanase. Les femmes récitaient avec plus d'énergie et de ferveur les litanies de la sainte Vierge : de temps en temps elles élevaient la voix avec l'expression d'un ardent désir et même avec une sorte d'emportement, mais je ne comprenais rien à ce qu'elles disaient dans leur dialecte napolitain. J'avais lu quelque part que lorsque la liquéfaction tardait trop, elles passaient parfois de la

Digitized by Google

prière aux imprécations contre le Saint. Je demandai à mon compatriote et ami, l'Abbé Reinhard, qui se trouvait près de moi, si c'étaient des imprécations de ce genre qu'elles faisaient entendre en ce moment. Il m'assura qu'il s'était souvent trouvé dans l'église aux fêtes de saint Janvier, et qu'il n'avait jamais rien entendu de semblable. Il regardait encore cette assertion comme une invention de voyageurs malveillants ou ignorants, qui ne pouvaient et ne voulaient juger des paroles que d'après le ton dont elles étaient prononcées. Cette fois les femmes disaient : « Saint patron, comme tu es pâle, comme tu es maigre ! Mais ce n'est pas étonnant, car tu as tant travaillé pour nous pendant ta vie ! » Ici aussi la fatuité présomptueuse peut rire : mais ne trouve-t-on pas dans ces paroles la naïveté d'une foi d'enfant?

« Un certain mouvement d'impatience se laissait voir dans l'assistance, car il y avait à peu près un quart d'heure que le prêtre tournait et retournait le vase, et la matière était toujours à l'état solide : enfin il se forma quelques petites bulles, et elle se fondit subitement : le liquide remplissait la fiole où l'on avait vu auparavant l'espace vide dont j'ai parlé. Aussitôt que le prêtre eut annoncé que le miracle avait eu lieu, le *Te Deum* entonné par l'assistance retentit sous les voûtes de l'église ; le prêtre continua à montrer la fiole avec la matière devenue liquide, il lui fit toucher le front de ceux qui s'approchaient et la leur donna à baiser.

Tel est le récit exact de mes observations pendant la soirée du samedi. Je pourrais prêter serment de la vérité de ce que je raconte ici : j'atteste que je ne dis rien que je n'aie vu de mes yeux et que je le rapporte comme je l'ai vu.

La liquéfaction accomplie, les reliques furent rapportées à l'église de Saint-Janvier. La nombreuse procession qui se déployait avec tous ses cierges le long de l'étroite rue qui conduit de Sainte-Claire à la cathédrale présentait un coup-d'œil magique. On entendait de loin la voix des femmes qui précédaient le Saint en chantant des cantiques. Une foule pressée remplissait les alentours de l'église pour voir le cortége.

Digitized by Google

« Dans la matinée du jour suivant, je me trouvai d'assez bonne heure à la chapelle de Saint-Janvier, où la liquéfaction devait se répéter. Cette fois je pus m'approcher encore davantage et observer encore plus exactement. On chanta de nouveau le *Miserere* : la foule agenouillée se tenait respectueusement et dans une joyeuse attente, les yeux tournés vers l'autel. Je me trouvais auprès de l'Evêque de Lancastre et d'un vicaire-général du Canada, sur la marche supérieure, immédiatement à côté du prêtre qui tenait le vase. Il fit exactement tout ce qu'avait fait l'autre prêtre la veille. Il me le mit plusieurs fois sous les yeux et je me convainquis que la matière était parfaitement solide et compacte, autant qu'on peut se convaincre de quelque chose avec de bons yeux et la pleine possession de soi-même. Il n'y eut pas d'autre contact avec le vase que celui qui a été décrit précédemment. Cette fois pourtant la liquéfaction se fit moins attendre. Cinq minutes s'étaient à peine écoulées lorsque les bulles se montrèrent; la masse devint parfaitement liquide et la fiole se remplit. La foule nombreuse qui remplissait la chapelle et une partie de l'église entonna encore le *Te Deum*[1].

« Que résulte-t-il de tout cela? Il en résulte pour moi, après avoir vu à deux reprises et soigneusement examiné, la conviction inébranlable qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire, quelque chose d'incompréhensible, un miracle enfin, si l'on ne s'effraie pas trop de cette expression et qu'on veuille l'appliquer à un fait qui se reproduit plusieurs fois tous les ans. Je dois le répéter ici de la manière la plus formelle, je me suis trouvé dans l'église de Sainte-Claire, moins avec la pensée que j'allais voir quelque chose d'extraordinaire et d'inexplicable qu'avec l'opinion contraire ; je ne me suis pas hâté de décider et j'ai suspendu mon jugement le premier jour, parce que je voulais voir encore une fois. Du reste, j'avais dès lors perdu beaucoup de préventions en rapprochant

[1] Je puis attester la vérité du récit de M. Hurter, ayant vu tout ce dont il a été témoin le 4 et le 5 mai 1844, et l'ayant vu lui-même dans Naples tout ému du miracle (E. D.)

Digitized by Google

ce que je voyais des mensonges des voyageurs touchant la prétendue manipulation de la fiole, et en me rappelant les commentaires et les explications au moyen desquels ils s'efforcent de ridiculiser la chose et de la présenter comme une grossière supercherie.

« Le jour suivant, après avoir tout observé du commencement à la fin, et cela à la lumière du soleil, sur les marches de l'autel, tout à côté du prêtre, je ne vis plus de motif suffisant soit pour suspendre mon jugement, soit pour y accoller des *si* et des *mais*, cherchés à grand'peine, soit enfin pour mettre en doute la véracité du témoignage de mes sens. Lorsqu'on m'interrogea ou que la conversation se porta de ce côté, ce qui n'est pas rare à Naples pendant les jours où l'on fête le Saint, je déclarai qu'un incrédule même, s'il était sincère et loyal, ne pouvait nier qu'il y eût là quelque chose de merveilleux ou au moins d'inexplicable. « Ou bien, disais-je, l'on doit reconnaître qu'il y a là un miracle, dans le sens où l'entendent le Chef de l'église de Naples, le Clergé et le peuple napolitain, ou bien l'on est obligé d'admettre quelque chose de bien plus merveilleux, c'est qu'une fourberie (il faut opter nécessairement entre cette hypothèse et celle d'un phénomène extraordinaire), c'est qu'une fourberie, dis-je, qui n'est possible qu'avec la connivence d'un grand nombre de personnes, ait pu se perpétuer pendant le cours de plusieurs siècles sans rien perdre de son prestige. » Je sais bien qu'on a toujours à sa disposition, comme réponse à tout, les mots de tour de passe-passe, de ruse sacerdotale, d'avidité, d'esprit de domination, etc. ; mais ce ne sont là que des mots qui ne peuvent infirmer le témoignage positif des sens.

« Admettons pour un moment l'hypothèse de la supercherie. Il suffit d'avoir été une seule fois témoin de ce qui se fait pour être obligé de reconnaître qu'une semblable tromperie ne peut, en aucun cas, être l'œuvre d'un seul homme, spécialement d'un individu auquel le secret aurait été confié avec l'obligation de le transmettre soigneusement à un successeur, mais qu'elle exigerait nécessairement la coopération de plu-

Digitized by Google

sieurs personnes. Or, s'il était vrai qu'une nombreuse succession de fourbes sans conscience eût pu occuper sans interruption, pendant plusieurs siècles, le premier rang dans le clergé napolitain, et il en serait ainsi, puisque chacun aurait été assez faible ou assez immoral pour entrer dans les vues et les plans de ses prédécesseurs et de ses contemporains, ce serait véritablement un fait sans exemple ; d'autant plus que l'histoire rend le témoignage le plus favorable à la piété et aux vertus sacerdotales de plus d'un Archevêque el d'un haut dignitaire de l'église de Naples. Mais, en laissant cela de côté et en admettant, quoique sans aucune preuve, qu'à toutes les époques plusieurs d'entre eux ont été initiés au secret, ne serait-ce pas le plus incompréhensible de tous les miracles, que pendant tant de siècles, avec une si grande quantité de complices, jamais un seul ne l'ait trahi, sinon par honnêteté et par amour de la vérité, au moins par maladresse, par étourderie, par inadvertance, ou bien encore par malice, par ressentiment, par esprit d'opposition, par spéculation et dans l'espoir de se donner de l'importance, en un mot, par des motifs quelconques, louables ou blâmables, qu'on n'ait pas révélé, purement et simplement, la supercherie, ou tout au moins livré des indices suffisants pour conduire à la dévoiler.

« Les Bollandistes, jusqu'à la moitié du siècle dernier, ont travaillé avec le soin le plus scrupuleux à recueillir les témoignages écrits de toutes les époques sur la liquéfaction du sang de saint Janvier ; ils ont, en outre, fait faire à plusieurs reprises des recherches sur les lieux mêmes. Dès 1661 Henschen et Papebroch vinrent à Naples dans cette intention, et le 10 mars ils furent témoins de la liquéfaction en présence de plusieurs autres personnes. Près d'un siècle après, le rédacteur chargé de ce qui concernait saint Janvier dans les *Acta sanctorum* fit le même voyage dans le même but le 21 août 1754. La fiole du sang fut retirée, par l'Archevêque, de l'armoire qui la renferme, en présence des commissaires du trésor de saint Janvier (ce sont des membres de la première noblesse de Naples), d'un grand nombre d'ecclésiastiques et

Digitized by Google

d'autres personnes de distinction, et l'on rédigea un acte relatif à la manière dont elle est conservée. On y lit ce qui suit : « Ces vénérables reliques sont gardées avec les plus grandes précautions *(summa cautela)* dans des niches formées de pièces de marbre scellées dans la muraille et fermées par deux portes, qui sont recouvertes toutes les deux de lames d'argent à l'intérieur et à l'extérieur. Chaque porte a deux serrures et deux clefs différentes; l'Archevêque en garde deux, les deux autres sont entre les mains d'un député commis à cet effet, lequel est changé plusieurs fois par an. Le sang et la tête ne sont exposés ensemble que trois fois dans l'année; la tête seule l'est à plusieurs grandes fêtes. Pour l'ouverture des armoires, l'Archevêque envoie un délégué, le député s'y trouve en personne et il y a toujours plusieurs témoins ecclésiastiques et laïques. Si les commissaires ne se trouvaient pas réunis à l'heure indiquée, il serait impossible de retirer les reliques. »

M. l'Abbé de Cazalès, qui traduisit le récit de Hurter, ajoute en note :

Il y a contre le miracle de saint Janvier une objection que M. Hurter ne paraît pas connaître et dont il est pourtant bon de dire un mot, parce qu'elle a cours parmi beaucoup de personnes. Voici de quoi il s'agit. Lorsque les Français s'emparèrent de Naples, en 1799, le général Championnet, qui les commandait, fit son entrée dans cette capitale l'un des jours où l'on expose le sang de saint Janvier. Or, raconte-t-on, le miracle parut ne pas vouloir se faire ce jour-là, et il en résulta un grand émoi parmi le peuple. Mais le général républicain, comprenant qu'on s'adressait à la superstition populaire pour exciter un soulèvement contre les Français, se rendit à l'église où l'exposition avait lieu, plaça ses pistolets sur l'autel et menaça de brûler la cervelle au prêtre qui tenait la fiole si le miracle ne s'opérait pas dans un bref délai. Cette attitude énergique produisit son effet : la liquéfaction s'opéra aussitôt et la fermentation populaire s'apaisa. Cette anecdote est assez piquante, sans doute ; mais elle n'en est pas plus vraie pour

Digitized by Google

cela, ainsi que je m'en suis assuré à Naples en interrogeant les personnes les mieux renseignées à cet égard. Il est faux que la liquéfaction ait tardé à se faire le jour de l'entrée des Français à Naples : les procès-verbaux officiels constatent qu'elle s'est opérée comme à l'ordinaire, après quelques minutes d'attente. Il n'y a donc pu avoir d'émotion à ce sujet dans le peuple, et l'expédient attribué à Championnet n'aurait pas eu de prétexte. D'après les témoignages contemporains et tout à fait dignes de foi, le général français eut la curiosité d'assister à la cérémonie. Non-seulement il n'insulta et ne menaça personne, mais il se montra fort étonné de ce qu'il avait vu, répéta plusieurs fois que c'était fort extraordinaire, et fit même présent d'une mître tricolore pour le buste de vermeil dans lequel est renfermé le Chef de saint Jauvier.

SAINT PELÉE, SAINT NIL ET SAINT HÉLIE,

ÉVÊQUES ET MARTYRS.

La septième année de la persécution excitée contre l'Église par les empereurs Dioclétien et Maximien était à la fin, sans que les persécuteurs pussent se vanter d'avoir fait encore aucun progrès dans la destruction qu'ils avaient entreprise de la Religion chrétienne. Fatigués de la constance de nos Martyrs, et rebutés de la multitude des fidèles qui semblaient croître par l'effusion de leur sang, au lieu de diminuer par leur mort, ils se relâchaient peu à peu ; et malgré leur mauvaise volonté qui subsistait toujours, leur fureur se ralentissait par l'épuisement de leurs forces. On voyait dès le commencement de la huitième année l'Église respirer, se relever et réparer ses brèches. Les mines et les carrières de Palestine étaient remplies d'une multitude de Confesseurs qui étaient condamnés à y travailler. Il jouissaient là d'une si grande liberté, que non contents d'y faire hautement les prières et les autres exercices de leur Religion, ils y bâtissaient des églises même sans que les commis ou les païens du voisinage osassent s'y opposer.

Digitized by Google

Le gouverneur[1] de la province l'ayant su et ne se trouvant pas assez d'autorité pour l'empêcher en écrivit à l'empereur, exagéra fort cette hardiesse, et aigrit encore son esprit par de nouvelles calomnies. L'intendant des mines vint ensuite sur les lieux avec un ordre de l'empereur Galère Maximien pour arrêter cette licence. Il divisa toute cette multitude de Confesseurs en plusieurs bandes ; en envoya les uns dans l'île de Chypre, les autres dans les montagnes du Liban, et dispersa le reste en divers endroits de la Palestine en les chargeant de nouveaux ouvrages. Il en réserva seulement quatre des plus apparents qui lui avaient paru comme les chefs des autres, et il les envoya au commandant des troupes.

De ces quatre il y avait deux Evêques d'Egypte nommés Pelée et Nil, un prêtre qu'Eusèbe auteur de ce récit ne nomme pas, et que les Grecs appellent Hélie dans leur Ménologe au dix-septième de septembre. Le quatrième était Patermuthe aussi Egyptien connu de toute le monde par sa probité, son humeur bienfaisante et ses services qu'il rendait à toutes sortes de gens. Cet officier en l'absence d'un nouveau gouverneur qu'on devait envoyer à la place de Firmilien puni de mort pour ses crimes, interrogea les quatre Confesseurs, les sollicita fortement de renoncer à leur Religion ; et les voyant fermes dans leur refus, il les condamna au feu. Ils consommèrent ainsi leur martyre dans les flammes.

Les Grecs honoraient leur mémoire au 17 ou au 18 de septembre, comme on le voit dans quelques-uns de leurs Ménologes ; les Latins au 19, où il est mention d'eux quoique confusément dans les Martyrologes du nom de saint Jérôme. Il n'y a que Pelée et Nil qui soient nommés dans ceux d'Adon et d'Usuard et dans le Martyrologe Romain. Quelques-uns croient que saint Nil est l'auteur des Parénèses ou Exhortations qui paraissent sous le nom de saint Nil de Constantinople, mais c'est sans apparence. Saint Pa-Termuthe, qu'on ne doit pas confondre avec un autre Martyr de ce nom du temps de

[1] C'était Firmilien, qui eut la tête coupée peu de temps après.

Digitized by Google

Julien l'apostat, marqué au 9 juillet, est celui à qui saint Pamphile et Eusèbe adressèrent l'apologie d'Origène dans les mines de Phéno en Palestine avec les autres Confesseurs.

SAINT EUSTOCHE,

ÉVÊQUE DE TOURS.

Saint Eustoche était de la province d'Auvergne, d'une famille noble et ancienne et d'une race de sénateurs. C'était un homme de grande sainteté au rapport de saint Grégoire de Tours, et qui avait toujours été élevé dans la crainte de Dieu. Après la mort de saint Brice évêque de Tours qui arriva l'an 444, il fut élevé sur le siége de saint Martin par l'espérance qu'on avait de le lui voir remplir dignement; et l'on n'y fut point trompé.

L'empereur Valentinien III, par une loi préjudiciable à la dignité et aux intérêts de l'Eglise portée l'an 452, semblait avoir voulu renverser le tribunal des Evêques; leur avait défendu de connaître d'aucunes affaires, si ce n'était du consentement des parties; avait ôté aux Clercs leur déclinatoire; ne leur avait laissé leur juge ecclésiastique que pour la seule cause de la foi; et avait défendu de se faire Clerc ou Moine à beaucoup de gens qui avaient la liberté du choix de ces professions. Eustoche et ses confrères empêchèrent autant qu'il leur fut possible les suites de cet édit. Ils y pourvurent dans un Concile qu'ils tinrent à Angers dès l'année suivante à l'occasion de l'ordination de l'Evêque Thalasse que notre Saint avait sacré avec eux comme métropolitain. Ils y maintinrent les tribunaux ecclésiastiques pour les Clercs, et firent des canons fort salutaires pour le rétablissement de la discipline.

Saint Eustoche travailla à la conserver dans son diocèse avec beaucoup de soin. Il y augmenta le nombre des paroisses, il en établit entre autres dans les bourgs de Brice, d'Iseure, de Loches et de Dolas. Il bâtit aussi dans la ville de Tours une église, où il mit des reliques des Martyrs saint Gervais et saint Protais, que saint Martin avait rapportées d'Italie et dont saint

Digitized by Google

Paulin a fait mention dans une de ses lettres. Après avoir gouverné son troupeau fort saintement pendant l'espace d'environ dix-sept ans, il mourut de la mort des justes l'an 461, et fut enterré dans l'église que saint Brice avait fait bâtir sur le tombeau de saint Martin. Sa fête est marquée dans le Martyrologe Romain au 19 septembre que l'on croit être le jour de sa mort.

SAINT SEINE,

ABBÉ.

Saint Seine (*Sequanus*) naquit dans un lieu appelé Maymont, aux confins de la Bourgogne et près de la source de la Seine. Cette naissance eut lieu au commencement du VI^e^ siècle. Ses parents, qui étaient riches, lui donnèrent une excellente éducation : ils voulaient l'avancer dans le monde. Mais leur fils, mieux avisé, voulait se donner tout à Dieu et embrasser l'état ecclesiastique. Cette permission, il ne l'obtint qu'avec beaucoup de peine. Il entra aussitôt dans les Ordres. L'Évêque de Langres l'ordonna diacre et charmé de son ardeur, il l'éleva au sacerdoce un peu avant l'âge prescrit. On croit que cet évêque était saint Tétric. Des persécutions furent bientôt suscitées à saint Seine à cause de son zèle ; alors déterminé à se séparer entièrement du monde, il se retira dans le monastère de Réomé et y trouva la paix. Après quelques années passées saintement dans la vie monastique, ayant hérité de ses parents, il fonda lui-même un nouveau monastère dans la forêt de Ségestre, assez près des sources de la Seine. Il se trouva bientôt chargé de gouverner une communauté très-nombreuse ; et il vit s'agglomérer autour de sa fondation des habitations qui devinrent la ville de Saint-Seine, aujourd'hui chef-lieu de canton.

Saint Seine mourut le 19 septembre de l'an 580, riche d'années et de vertus illustré par des miracles avant et après sa mort.

Digitized by Google

SAINT GOÉRIC,

ÉVÊQUE DE METZ.

Goéric, né d'une des plus grandes familles de l'Aquitaine et maire du palais, se maria richement et devint père de deux filles qui, à l'exemple de leur père, vécurent très-saintement. Il était aimé et vénéré, lorsqu'un jour il perdit la vue. Sa foi vive lui inspira d'aller en pèlerinage à Saint-Étienne de Metz et d'implorer l'assistance du premier des Martyrs. Il s'en alla donc avec ses deux filles à Metz, où le saint Évêque Arnoul le reçut généreusement et le conduisit au sanctuaire de Saint-Etienne. La foi est puissante, et après que Goéric eut prié humblement, il recouvra entièrement l'usage de ses yeux.

Alors saint Arnoul, qui soupirait après le jour où il pourrait sanctifier ses dernières années dans la solitude, eut une révélation que Goéric devait être son successeur. Il annonça à ses diocèsains sa retraite, et, comme ils s'en attristaient, il leur dit que Goéric, qui était aimé de tous, le remplacerait. Goéric, fut donc, malgré son humilité acclamé évêque de Metz, en l'an 629.

Plein de vénération pour saint Arnoul il le visitait souvent, et se sentait soutenu, fortifié par ses encouragements. Mais il le perdit cette même année 629.

Douze ans après, accompagné des Évêques de Toul et de Verdun, il alla au monastère du Saint-Mont, lever le corps de saint Arnoul et le ramena à son église, où plusieurs miracles confirmèrent encore sa sainteté.

Saint Goéric fonda à Épinal un monastère de Religieuses sous le patronage de saint Maurice. La Bienheureuse Précie, sa fille en fut la première Abbesse. Ce saint Évêque s'en alla à Dieu, le 19 septembre 647.

Digitized by Google

SAINT THÉODORE,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Après la mort de saint Deusdedit, archevêque de Cantorbéry, Oswi, roi de Northumberland, et Egbert, roi de Kent, lui destinèrent pour successeur un savant et vertueux prêtre, nommé Wighard. Ils l'envoyèrent à Rome pour y être sacré par le Pape. Mais Wighard et ceux qui l'accompagnaient moururent de la peste en Italie. Vitalien, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, désigna, pour le siége de Cantorbéry, Adrien, abbé de Niridan, près de Naples. Les rois Oswi et Egbert l'avaient prié de leur envoyer un métropolitain qui eût une grande connaissance des cérémonies et de la discipline de l'Église, afin de pouvoir en instruire le Clergé d'Angleterre. Adrien, africain de naissance, savait parfaitement la langue grecque et latine, et était d'ailleurs fort versé dans toutes les sciences ecclésiastiques. Mais il avait une telle frayeur de l'épiscopat, que le Souverain Pontife, touché de ses prières et de ses larmes, lui laissa la liberté de ne pas l'accepter. Ce fut pourtant à condition qu'Adrien indiquerait une personne digne de la place qu'il refusait, qu'il l'accompagnerait en Angleterre, qu'il l'aiderait de ses conseils, et qu'il travaillerait, conjointement avec lui, à la propagation du règne de Jésus-Christ. Son choix tomba sur André, moine d'un mérite distingué, que l'on n'admit cependant point, à cause de ses infirmités, qui ne lui auraient pas permis de supporter les fatigues inséparables de l'épiscopat.

Il y avait alors à Rome un Moine grec, nommé Théodore, connu pour la sainteté de sa vie. Il était de Tarse en Cilicie, avait étudié à Athènes, et portait le manteau de philosophe. Il était âgé de soixante-six ans, et joignait une parfaite intelligence des langues grecque et latine à une connaissance peu commune des sciences humaines et divines. Adrien le proposa au Pape, avec promesse de l'accompagner. Théodore ayant été ordonné sous-diacre, laissa croître, pendant quatre mois,

Digitized by Google

ses cheveux, qu'il avait fait raser jusque-là, selon la coutume des Moines grecs, afin qu'on pût lui faire une couronne sur la tête. Enfin, le Pape le sacra le 26 mars 667. Il le recommanda à saint Benoît Biscop, qui se trovait à Rome, et il exigea de ce Saint qu'il retournât en Angleterre, avec Théodore et Adrien, pour leur servir de guide et d'interprète.

Ils s'embarquèrent tous trois le 27 mai de la même année, et abordèrent à Marseille. De là ils se rendirent à Arles, où ils restèrent jusqu'à ce qu'Ebroïn, maire du palais, leur eût accordé la permission de continuer leur voyage. Théodore resta l'hiver à Paris avec Agilbert, qui avait passé sur le siége de cette ville, de celui de Winchester, en Angleterre. Il apprit, pendant ce temps, la langue anglaise, et se procura toutes les connaissances dont il avait besoin pour bien gouverner l'église dont il allait être le pasteur. Egbert, roi de Kent, ayant appris qu'il était à Paris, envoya au-devant de lui un des principaux seigneurs de sa cour, qui l'attendit au port de Quentavic en Ponthieu, aujourd'hui Saint-Josse sur mer. Théodore y étant tombé malade, fut obligé d'y rester quelque temps. Dès que sa santé fut rétablie, il s'embarqua avec saint Benoît Biscop, et prit possession de son siége un dimanche, 27 mai 669. Ebroïn n'avait point permis à Adrien de passer en Angleterre, parce qu'il le soupçonnait envoyé par l'empereur, pour tramer quelque projet contraire à la France. Mais ses soupçons étant enfin dissipés, il consentit qu'il allât rejoindre Théodore, par lequel il fut établi abbé de Saint-Pierre de Cantorbéry.

Le nouvel Archevêque commença par faire la visite de toutes les églises de la nation anglaise. Il voulut que l'abbé Adrien l'accompagnât. On le reçut avec respect, et on écoutait ses instructions avec docilité. Il rétablit partout la pureté de la morale, et confirma la discipline do l'Église catholique, par rapport au jour de la célébration de la Pâque. Il introduisit le chant grégorien, qui n'était guère connu que dans le royaume de Kent. Après avoir réglé tout ce qui concernait le service divin, il corrigea les abus qui s'étaient glissés, et ordonna des

Digitized by Google

Évêques pour tous les lieux où il crut qu'il était du bien de l'Église d'en établir. Il confirma saint Wilfrid sur le siége d'Yorck[1], déclarant que l'ordination de Céadda était irrégulière : premièrement, parce qu'on devait le regarder comme un intrus ; secondement, parce que ceux qui l'avaient sacré n'en avaient point le droit. Céadda reconnut qu'il était indigne de l'épiscopat, et représenta qu'il avait été sacré contre sa volonté. Il se retira donc avec joie dans son monastère de Lestinguen. Mais Théodore le donna bientôt après pour successeur à Jaruman, évêque des Merciens ou de Litchfield. Notre Saint fut, après saint Augustin, le premier Archevêque de Cantorbéry, qui exerça la primatie sur toute l'Église britannique[2].

Ayant fondé une école à Cantorbéry, il y expliqua l'Ecriture avec Adrien. Il y enseigna aussi les différentes sciences, et surtout l'astronomie et l'arithmétique, qui servaient à calculer les temps pour fixer le jour de la célébration de la Pâque. La langue grecque et la latine commencèrent à être cultivées, et il se forma dans la nouvelle école un grand nombre d'hommes célèbres. La Bretagne devint plus florissante qu'elle n'avait jamais été, depuis que les Anglais s'y étaient établis. Les rois de cette île étaient si braves, au rapport de Bède, que toutes les nations barbares redoutaient leur puissance ; mais ils étaient en même temps si bons Chrétiens, qu'ils ne soupiraient qu'après le bonheur du royaume céleste qui leur avait été prêché. Tous les esprits ne semblaient occupés que des biens de la vie future. Saint Théodore fonda encore des écoles en divers lieux de l'Angleterre. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus, ou le zèle infatigable des pasteurs, ou l'humble docilité avec laquelle le peuple se portait à apprendre et à pratiquer ce qu'on lui enseignait.

Saint Théodore tint, en 673, un Concile national à Héorut-

[1] Vit. S. Wiler. n. 15.

[2] On trouve dans Guillaume de Malmesbury et dans l'édition des Conciles d'Angleterre, par Wilkins, les lettres par lesquelles le Pape Vitalien établit saint Théodore primat de la Bretagne.

Digitized by Google

fort[1]. Bisi, évêque des Est-Angles, y occupa la seconde place. On y fit plusieurs canons de discipline, dont un portait qu'aucun homme ne quitterait sa femme que dans le cas d'adultère, et que même dans ce cas un véritable Chrétien ne devait point épouser une autre femme. Il y fut arrêté qu'on tiendrait tous les ans un Concile à Cloveshoe, le premier jour d'août[2], Théodore cita un livre de canons, relativement à divers points de discipline, et surtout à la célébration de la Pâque. Smith a pris ce livre pour le Concile de Chalcédoine, et d'autres pour le pénitentiel du saint Archevêque. Mais on ne trouve ni dans l'un ni dans l'autre, de décisions semblables à celles dont il s'agit. Il est donc plus probable que Théodore s'appuyait sur l'autorité d'un recueil de canons de l'Église romaine.

L'hérésie des eutychiens et celle des monothélites ayant fait de grands ravages en Orient, le saint Archevêque tint un Concile à Litchfield, en 680[3]. On y exposa la doctrine de l'Église sur le mystère de l'Incarnation, on y reçut les cinq premiers Conciles généraux, et on y condamna les hérésies dont nous venons de parler. En 684, le saint Archevêque assembla un troisième Concile à Twiford, dans le pays des *Ottadini*.

Six ans auparavant, Théodore avait partagé le siège d'Yorck en trois évêchés, sur la demande qui lui en avait été faite par le roi Egfrid ; et en cela il n'avait eu aucun égard aux oppositions de saint Wilfrid. Ce fut pour ne s'être pas prêté à cet arrangement, que le saint Archevêque d'Yorck se vit chassé de son siége. Il se retira dans la Frise, où il prêcha l'Évangile, à peu près un ans avant l'arrivée de saint Willibrord dans cette contrée. Théodore sacra saint Erconwald évêque de Londres.

[1] C'est Herifort, suivant Cave, Mabillon, etc. Mais il paraît plus probable que c'est Thetfort. Ralph Hidgen, *Polychron.* l. V, p. 239, et Trévisa, *Polychr.* l. V, p. 309, le disent expressément.

[2] Sommer prouve que Cloveshoe était la même chose que Abingdon dans le Berkshire, qui était sur les frontières du royaume de Mercie, qu'on appelait anciennement *Chovesham*, et primitivement *Cloveshom*.

[3] Hertfield se nomme aujourd'hui *Bishop's Hatfield*, et est dans le Hertfordshire.

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, la paix dont jouissait la Bretagne fut troublée. La guerre s'alluma entre Egfrid, roi des Northumbres, et Ethelred, roi des Merciens. Ces deux princes en vinrent aux mains auprès de la Trent, et Elswin, frère d'Egfrid, perdit la vie sur le champ de bataille. A cette nouvelle, Théodore, comptant sur le secours du Ciel, entreprit de rétablir la paix entre les deux nations, et il y réussit. Il fut seulement arrêté qu'on payerait l'amende ordinaire à Egfrid, en dédommagement de la perte du prince son frère.

Mais rien n'a rendu le nom de saint Théodore plus célèbre que son pénitentiel. C'est un recueil de canons qui règlent le temps que devait durer la pénitence publique, relativement à l'espèce et à l'énormité des péchés[1]. On voit, par ce péniten-

[1] Spelman a trouvé le pénitentiel de saint Théodore trop long pour l'insérer dans son édition des Conciles d'Angleterre, t. I. p. 154, en quoi il a été imité par Wilkins.

I, Conc. Brit. D. Luc d'Achéry a publié, t. IX, *Spicil.* 120 articles de cet ouvrage; et le P. Labbé les a fait réimprimer dans le tome sixième de ses Conciles, p. 537. Jacques Petit a donné une partie de ce pénitentiel, en 2 vol. *in*-4°, avec des dissertations et plusieurs autres pièces. Mais son édition est moins exacte que celle de D. Luc d'Achery. Elle contient certains canons qui sont tirés des autres pénitentiels d'Occident, et dans lesquels Théodore lui-même est cité. Elle présente aussi quelques décisions qui auraient besoin d'être corrigées. Les 120 articles qui contiennent l'abrégé de la discipline de l'Église grecque et de la latine, sont la principale partie de ce qu'on peut regarder comme le véritable ouvrage de saint Théodore. On y voit que conformément à la décision du Concile de Jérusalem, il était défendu dans quelques églises de manger du sang et de la chair des animaux étouffés; que, parmi les Grecs, les laïques même communiaient tous les dimanches au septième siècle, et que ceux qui y manquaient trois fois de suite étaient excommuniés; que les enfants élevés dans les monastères pouvaient manger de la viande jusqu'à 14 ans; que les garçons avaient la liberté de faire profession à quinze ans, et les filles à seize : qu'il y avait un an de pénitence pour la fornication, trois pour l'adultère, et sept pour l'homicide. Le relâchement dans la pénitence publique s'introduisit peu à peu dans l'Église d'Orient, après que Nectaire eut aboli l'office de pénitencier. On usa d'ailleurs de condescendance, par égard pour la faiblesse de plusieurs pénitents. Saint Théodore introduisit la discipline moderne des Grecs, et diverses Églises d'Occident l'adoptèrent peu à peu. C'est ce qu'on voit par plusieurs pénitentiels faits à l'imitation de celui de saint Théodore. Mais leur autorité n'est point comparable, pour les décisions, à celle des anciens canons. La plupart de ces décisions ont été ajoutées à l'ouvrage de saint Théodore, d'après les décrétables des Grecs mo-

Digitized by Google

tier, que quand un Moine mourait, on célébrait la Messe pour lui le jour de sa sépulture, le troisième jour, et aussi souvent que l'Abbé le jugeait convenable. On voit aussi, par le même ouvrage, qu'on offrait le sacrifice pour les laïques, et qu'on l'accompagnait de jeûnes.

Théodore témoigna, quelques années avant sa mort, un grand désir de se réconcilier avec saint Wilfrid. Il pria ce Saint de venir le trouver à Londres, lui demanda pardon de s'être déclaré contre lui, quoiqu'il n'eût commis aucune faute qui méritât le démembrement de son siége, tâcha par toute sortes de moyens de regagner son amitié, et lui rendit en entier le siége d'Yorck. Il écrivit en même temps des lettres très-fortes sur ce sujet à Alfrid, roi de Northumberland, frère et successeur d'Egfrid ; à Ethelred, roi des Merciens ; à Elflède, Abbesse de Sreneshal ; à toutes les personnes enfin qu'il savait opposées à saint Wilfrid, et il eut la consolation de voir ses efforts suivis d'un heureux succès. Il mourut en 690, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge, et la vingt deuxième de son épiscopat. On l'enterra dans l'église du monastère de Saint-Pierre, qui prit le nom de Saint-Augustin. On l'honore le 19 de septembre. qui fut le jour de sa mort.

SAINTE POMPOSE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Pompose, née au IX^e^ siècle, à Cordoue, de parents riches et distingués, montra toute jeune une ardente piété. Son père et sa mère avaient, comme elle, le cœur tout à Dieu. Ils vendirent leurs biens pour bâtir à deux lieues de Cordoue deux monastères, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes ; et ils se retirèrent dans cette maison de prières,

dernes, lesquelles doivent avoir peu de poids. Celles où il est dit que dans certains cas de divorce, une femme peut épouser un autre homme, c. CXIII et CVI, *ap d'Achery*, contiennent une doctrine que saint Théodore condamna dans le concile d'Héorutford, *Can.* 10. Le pénitentiel d'Ecgbright, archevêque d'Yorck, fut compilé, en 740, sur le modèle de celui du saint Archevêque de Cantorbéry.

Digitized by Google

qui s'appelait Pillemellar. Pompose, jeune encore, prit le voile avec sa mère dans le monastère des femmes. Elle apprit dans cette retraite que Mohammed ou Mahomet, successeur du calife Abdérame II, continuait contre les Chrétiens l'impitoyable persécution d'Abdéram. Aussitôt elle soupira après le martyre, et on fut obligé pour la retenir de la renfermer au fond du monastère. Mais apprenant quelques jours après que son amie sainte Colombe venait de témoigner de sa foi et de gagner le Ciel, elle s'échappa au milieu de la nuit, pendant que toutes ses compagnes dormaient, et gagna Cordoue au point du jour. Dès que la salle des jugements fut ouverte, elle s'y présenta en se disant chrétienne. Elle se vit condamnée avec joie et aussitôt décapitée. Son corps fut jeté dans le Guadalquivir. Des Chrétiens l'en retirèrent et l'ensevelirent. Trois semaines après, on l'enterra dans l'église de Sainte-Eulalie, aux pieds de son amie sainte Colombe.

LE BIENHEUREUX EGILE,

ARCHEVÊQUE DE SENS.

Egilon ou Egile, est nommé Saint dans les épithaphes du chevet de l'église de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, bien que cette église même n'en fasse point l'office. Egile fut d'abord moine de Saint-Pierre-le-Vif, puis abbé de Prum, ensuite de Flavigny en Bourgogne, il fut élevé sur le siége de Sens en 865. Il souscrivit au troisième Concile de Soissons en 866, et assista à celui de Troyes en 867, et à l'assemblée des Évêques de la province de Reims le 3 décembre 868.

Il mourut en 870 ou 871.

SAINT ARNOUL,

ÉVÊQUE DE GAP.

Arnoul, dix-huitième Évêque de Gap, succéda en 1055, à Ripert ou Rupert qu'on venait de déposer pour crime de simonie, pour relever ce siége, on le retira du monastère de la

Digitized by Google

Trinité à Vendôme. Il mena une vie sainte, répara les ruines faites par son prédécesseur et vécut très-saintement. Après avoir occupé environ huit ans ce siége avec sainteté, il voulut faire le pèlerinage de Rome et aller prier aux tombeaux des saints Apôtres, il y mourut le 19 septembre de l'an 1074 et fut mis au rang des Saints.

LE BIENHEUREUX HUGUES,

MOINE SYLVESTRIN.

Hugues étant né au commencement du XIIIe siècle, dans la Sierra de saint Quiric, de la Marche d'Ancône. Il étudia à l'université de Bologne, et au milieu d'une jeunesse licencieuse, sut conserver son innocence. Ne voyant à dix-huit ans que périls dans le monde, il pria le vénérable Gozzolino de l'admettre parmi ses disciples qu'on appelait les Sylvestrins. Lorsque le père de Hugues connut cette démarche, il y fit une violente opposition. Mais le jeune Chrétien s'était lié par des vœux solennels, et les démarches toutes mondaines du père *furent* sans effet.

Hugues, qui aimait Dieu avec une vive tendresse, avait, par cela même, une grande charité pour les hommes; il consolait les malheureux et leur venait en aide; il visitait les malades et les soulageait; il relevait doucement les pécheurs; et sa bonté lui donnait un grand pouvoir sur les cœurs endurcis. Il mourut très-vénéré, et Benoît XIV l'a béatifié en 1747.

SAINTE MARIE DU SECOURS,

PREMIÈRE RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DE LA MERCI.

Quelle sainte moins connue et plus digne de l'être? que de beautés ignorées du public dans cette immense galerie des Saints que le Ciel enviait à la terre, que la terre invoque encore avec confiance pour se rapprocher du Ciel? Il n'est pas sans intérêt ni sans utilité pour l'édification commune d'expo-

Digitized by Google

ser au grand jour ces existences humbles et dévouées dont l'humanité doit être si fière.

Châteaubriand s'est trompé, quand il a affirmé dans son *Génie du Christianisme*[1], en parlant de notre Sainte, que « son « nom de famille s'est perdu; qu'elle n'est plus connue au- « jourd'hui que par le nom de *Marie du Secours.* » Son nom de famille, conservé par le Martyrologe romain et par les bréviaires espagnols, est *Marie de Cervelonné.*

Elle naquit à Barcelone de parents nobles, qui l'élevèrent dans la crainte du Seigneur. A dix-huit ans, elle consacra à Dieu sa virginité et toute l'ardeur de sa jeunesse. Le monde ne la vit plus que dans les hôpitaux, où elle se rendait trois fois par semaine pour assister les pauvres et les malades. A l'âge de trente ans, privée de son père, elle prit l'habit de Notre-Dame de la Merci, ce qu'aucune femme n'avait fait avant elle, et fut pour celles qui l'imitèrent un modèle et un guide admirable. Elle employa tout son patrimoine au rachat des captifs et s'engagea par vœu à travailler à leur délivrance.

Après la mort de sa mère, elle adopta avec d'autres saintes femmes un germe de vie encore plus parfait; chaque jour elle lavait les pieds aux infortunées que les Frères de son Ordre avaient délivrées et ramenées à Barcelone. Chaque semaine, elle communiait cinq fois et jeûnait trois fois au pain et à l'eau; pénitente sans péchés, elle affligeait chaque jour sa chair par le fouet et le cilice; elle pratiquait le silence avec une sorte de rigueur et ne l'interrompait jamais par des paroles oiseuses. Saintement avare de son temps, elle n'accordait qu'à regret quelques heures au sommeil et désirait être affranchie de cette nécessité, afin de jouir sans relâche de Celui qui fait la joie des Esprits célestes et des Élus. Elle ne se délassait de la prière et des exercices de piété qu'en vaquant au soin des pauvres; point d'œuvre sainte qui lui fût étrangère; elle consolait les affligés, délivrait les opprimés et arrachait des pri-

[1] Liv. VI. ch. II.

Digitized by Google

sous des infidèles les Chrétiens captifs. Dieu secondait cet amour du bien en lui accordant le don de prédire les tempêtes et de les apaiser par ses prières; on aperçut quelquefois le thaumaturge marchant sur les flots, pour aller sauver des Frères de la Merci ou d'autres personnes exposées à périr; de là un glorieux surnom, qui a prévalu sur son nom de famille, puisqu'elle n'est plus appelée que *Marie du Secours,* en latin *Maria de subsidio*, en espagnol *Maria de Socos* [1].

Des rives de Barcelone, principal théâtre de ses pieux prodiges, cet Ange d'innocence et de charité s'envola aux Cieux le 19 septembre 1290. Sa vie avait duré soixante ans, trop peu pour les malheureux dont elle était la mère, mais assez pour Dieu qui voulait récompenser ses travaux. De son corps virginal, enseveli dans l'église des Frères de la Merci, s'exhalait un parfum suave, que le temps ne put altérer. La nature elle-même dont elle avait évité les faiblesses, suspendit en sa faveur cette loi de destruction qui frappe la partie matérielle de notre être. Quatre-vingt-dix ans après sa mort, son corps exhumé en présence de l'Évêque de Barcelone, du roi d'Aragon et des principaux personnages de la cour et de la ville, fut trouvé intact et déposé dans un monument plus splendide, où il est encore aujourd'hui l'objet d'un culte particulier.

La fête de sainte Marie du Secours fixée par le Martyrologe romain au 19 septembre, jour de sa mort, est retardée par certains bréviaires jusqu'au 22 ou 25 du même mois [2].

LE BIENHEUREUX CHARLES DE BLOIS.

La noble lignée des Châtillon a produit un personnage, non

[1] Châteaubriand se trompe encore, quand il prétend à la même page que ce nom lui avait été donné par les pauvres. Sainte Marie *du Secours* aimait, il est vrai, assez les pauvres pour mériter d'eux le surnom qui lui est resté; mais la légende du bréviaire et le Martyrologe Romain s'accordent à faire dériver ce surnom du secours qu'elle prêtait à ceux que menaçaient les dangers de la mer.

[2] M. l'Abbé de Pardiac.

Digitized by Google

moins illustre par sa piété que par sa bravoure et par ses revers, Charles de Blois. Fils du comte Guy et de Marguerite de Valois, il naquit en 1319, et fut élevé dans le château de ses pères. Un mariage funeste l'entraîna, contre son gré, à soutenir, les armes à la main, les prétentions de sa femme Jeanne de Penthièvre sur le duché de Bretagne. Cette lutte prolongée l'assujettit à de rudes épreuves, troubla son repos, et finalement lui coûta la vie au combat d'Auray en 1364. S'il fut souvent malheureux à la guerre, il se conduisit toujours en héros Chrétien, et pratiqua, même au milieu des camps, les austérités d'un véritable anachorète. « Dès sa plus tendre jeunesse, dit Bernier, il récitait, chaque jour, le psautier, les heures de Notre-Dame et celles de la Croix ; il servait toutes les Messes qui se disaient en l'hôtel de son père, jeûnait à certains jours de la semaine, outre ceux qui étaient ordonnés par l'Église, secourait les pauvres, et recevait leurs supplications. Il se levait, la nuit, pour prier, et ne se couchait jamais sans se confesser. Il portait tant d'honneur aux prêtres, qu'il descendait par respect, même dans la boue, quand il en rencontrait quelqu'un à la campagne. Il se donnait fréquemment la discipline, portait la haire, s'abstenait de viandes trop délicates, couchait sur la dure, et eût encore poussé plus loin ces rigueurs, si les médecins ne l'en eussent empêché. »

Après sa mort, il y eut plusieurs miracles accomplis à son tombeau ; une enquête s'ouvrit même pour sa béatification : et quoique la procédure, requise en pareil cas, n'eût pas été continuée, Charles de Blois a obtenu, jusqu'à ces derniers temps, les honneurs d'un culte public, dans le diocèse de sa ville natale et dans plusieurs églises de Bretagne, surtout à Guingamp, lieu de sa sépulture.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE LA SALETTE.

La sainte montagne de la Salette, au diocèse de Grenoble, est située dans le Dauphiné, près du bourg de Corps. Au nord

Digitized by Google

de ce bourg s'ouvre une gorge pittoresque, par laquelle on atteint, après une heure de marche, la commune de la Salette, formée de douze hameaux épars çà et là sur le versant des montagnes. En montant toujours plus haut, le pèlerin rencontre encore quelques forêts de sapins et de hêtres entrecoupées de prairies. Puis, les premiers sommets, qui limitent le tableau, n'étaient plus que des pâturages où, durant la belle saison, errent les troupeaux.

Au nord de la Salette, un de ces sommets se fait remarquer par sa croupe arrondie, recouverte en été d'une riche verdure et surmontée aujourd'hui d'une grande croix : c'est le *Mont sous les Baisses*, c'est la sainte montagne. L'air y circule en liberté, à dix-huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer; on y cherchait en vain un arbre ou même un arbuste, bien loin à la ronde. Sur ce plateau, éloigné de cinq kilomètres de la Salette, et si longtemps désert, s'élève maintenant, entre deux couvents, un splendide sanctuaire, en éternel souvenir de l'apparition du 19 septembre 1846 [1].

Or, en ce jour-là, deux petits bergers, inconnus l'un à l'autre jusque la veille, s'étaient donné rendez-vous sur la montagne, où ils arrivèrent de bonne heure. Remarquons que c'était le samedi des quatre-temps de septembre, et la veille de la Fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Le plus jeune des enfants, Pierre-Maximin Giraud avait à peine onze ans ; Françoise-Mélanie Calvat-Mathieu allait en avoir quinze : l'un et l'autre sans aucune éducation et d'une ignorance profonde, savaient à peine faire le signe de la Croix.

Vers onze heures ils menèrent boire leurs vaches à la *Fontaine des bêtes*. Puis, bientôt après, entendant la cloche de l'Angelus, ils montèrent le long du ruisseau de la Sezia qui coule dans le ravin voisin, et prirent leur frugal repas près d'une fontaine tarie, à une vingtaine de pas au-dessous du

[1] Ce récit est emprunté à la *Notice historique*, par le P. J. Berthier, approuvée par Mgr de Grenoble, et à *Notre-Dame de la Salette mieux connue*, par le P. Huguet.

Digitized by Google

plateau; ils finirent par s'endormir non loin de là, à quelques pas l'un de l'autre.

Vers deux heures et demie, Mélanie, réveillée la première, appelle Maximin pour aller à la découverte de leurs vaches.

Arrivés sur le plateau, ils les aperçoivent couchées sur le versant de la montagne voisine. Alors ils redescendent pour reprendre leurs sacs qu'ils avaient laissés à côté de la fontaine desséchée. Mélanie marchait la première.

Tout-à-coup elle aperçoit devant elle une clarté éblouissante. Cette lumière merveilleuse remplit le ravin et fait pâlir celle du soleil, qui brille cependant en ce moment du plus vif éclat. « Viens, dit-elle à Maximin, viens vite voir cette clarté là-bas. » Et le berger d'accourir aussitôt et de découvrir la clarté.

A ce moment la lumière s'entr'ouvre et laisse voir aux deux enfants une *Belle Dame,* environnée de gloire, mais dans l'attitude d'une profonde tristesse. Elle est assise sur une pierre, les pieds dans le lit desséché de la fontaine intermittente, les coudes appuyés sur ses genoux et la tête dans ses mains avec une attitude de douleur, de réflexion, de méditation. Puis elle écarte les mains et son visage paraît baigné de larmes, mais ces larmes sont brillantes; elles ne tombent pas à terre, elles disparaissent comme des étincelles de feu.

C'est l'heure des premières vêpres de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, et l'Église chante en ce moment par toute la terre : *O quam tristis et afflicta Fuit illa benedicta Mater Unigeniti?* OH ! QU'ELLE EST TRISTE ET DÉSOLÉE, LA MÈRE DU FILS UNIQUE DE DIEU !

Recueillons avec un respect plein de religion tous les détails de cette manifestation de la Reine des Cieux. La lumière qui l'environnait, rayonnait à trois ou quatre mètres autour d'elle. Cette clarté, disent les deux témoins, était plus brillante que celle du soleil, mais d'une autre couleur. C'est elle qui, prenant des formes diverses, servait de vêtement à l'incomparable Vierge.

Digitized by Google

Le front de la céleste Messagère était ceint d'une couronne de roses étincelantes et d'un brillant diadème. Sa robe, d'une coupe très-simple, était d'une blancheur éblouissante. Un modeste fichu, également orné de roses en guirlandes, recouvrait sa poitrine. Enfin, d'autres roses d'une beauté incomparable et de différentes couleurs rehaussaient sa blanche chaussure. Deux chaînes pendaient de son cou devant elle : l'une, plus grande, figurait sans doute le poids de nos iniquités sur son cœur de mère; l'autre, plus petite, portait une Croix ornée d'un Christ, éblouissant de clarté. A droite de la Croix étaient des tenailles, et à gauche un marteau qui semblait ne tenir à rien. La Sainte-Vierge avait devant elle un tablier, comme une humble servante. Mais tout était lumière. Ses cheveux n'étaient point apparents; une sorte de guimpe lui voilait aussi le cou; et ses mains, pendant tout le temps de son entretien avec les bergers, demeurèrent recouvertes par les longues manches de sa robe. C'est bien là l'auguste Reine des Cieux environnée de gloire, et en même temps la Vierge humble et modeste de Nazareth qui vient, en se montrant à nous, nous prêcher la simplicité chrétienne.

La Mère sans tache ne permit pas que Maximin pût contempler son visage. Les rayons d'une lumière éblouissante, qui en jaillissaient, ont dérobé aux regards du jeune garçon la virginale beauté qui ravit l'œil des Anges. Seule, Mélanie fut admise à contempler les traits de l'Apparition : elle a lu dans ces traits bénis l'expression d'une maternelle tendresse et d'une profonde douleur, elle a vu couler les pleurs de Celle qui ne connaît plus sans doute les tristesses de cet exil, mais qui, venant sur la terre, a dû parler le langage de la terre et se servir de l'éloquence des larmes pour mieux nous faire comprendre que nous devons enfin pleurer nos péchés et fuir les vaines joies du monde.

« Pendant tout le temps que la *Belle Dame* nous a parlé, a dit en effet la jeune bergère, elle n'a cessé de pleurer. Ses larmes s'évanouissaient dans la lumière sans tomber jusqu'à terre. Elles ruisselaient plus abondamment, tandis que la

Digitized by Google

Sainte-Vierge annonçait les maux qui menacent les hommes, s'ils refusent de se convertir. »

La voix de Marie était d'une douceur telle que les mélodies les plus suaves de la terre n'en peuvent donner une idée. Aussi les deux enfants recueillirent-ils avec avidité toutes ses paroles, alors qu'ils n'en comprenaient pas le sens. Heureux nous-mêmes, si nous sommes touchés de ces accents maternels où nous sont donnés de si salutaires enseignements!

A l'aspect de la merveilleuse Dame ainsi plongée dans les larmes, Mélanie fut saisie de frayeur. « Ah! mon Dieu, s'écria-t-elle, » et elle laissa tomber son bâton. Maximin, effrayé lui-même, garda le sien pour se défendre et engagea la bergère à faire de même.

Mais voici que la Belle Dame se lève, croise les mains devant elle, et, d'une voix douce et caressante comme une harmonie du Ciel : *Avancez mes enfants,* dit-elle, *ne craignez pas; venez, je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle.*

En même temps elle s'avance vers l'endroit où les enfants s'étaient endormis, à trois mètres et demi de la fontaine. Les deux bergers, pleinement rassurés par ses encouragements maternels, s'empressent de leur côté à sa rencontre et vont se placer tout près d'elle, Mélanie à sa droite, Maximin à sa gauche, mais devant l'Apparition et dans la lumière qui rayonne autour d'elle.

Si mon peuple ne veut pas se soumettre, dit alors la divine Messagère en continuant à verser des larmes, *je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils; il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir.*

Depuis le temps que je souffre pour vous autres! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargé de le prier sans cesse pour vous autres qui n'en faites pas de cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous autres.

Et parlant au nom du Très-Haut lui-même : JE VOUS AI DONNÉ, continue Marie, SIX JOURS POUR TRAVAILLER, JE ME SUIS

Digitized by Google

RÉSERVÉ LE SEPTIÈME, ET L'ON NE VEUT PAS ME L'ACCORDER! *Voilà*, ajoute la Mère de Dieu, *ce qui appesantit tant le bras de mon Fils.*

Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon Fils.

Ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils.

Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres. Je vous l'ai fait voir l'année dernière par la récolte des pommes de terre; vous n'en avez pas fait de cas. C'est au cantraire, quand vous en trouviez de gâtées, vous mettiez le nom de mon Fils au milieu. Elles vont continuer à pourrir, et à Noël il n'y en aura plus.

Mélanie, ne comprenant pas le mot de pomme de terre qu'on appelle truffe dans la contrée, interroge en ce moment, du regard Maximin là-dessus.

Ah! vous ne comprenez pas bien le français, dit la Belle Dame avec une maternelle condescendance, *eh bien! je vais vous le dire autrement.* Et elle reprend, en patois du pays, son discours à partir de ces mots : *si la récolte se gâte.* Puis elle poursuit, en continuant en patois :

Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer. Tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront; ce qui viendra, tombera tout en poussière quand vous le battrez.

Il viendra une grande famine. Avant que la famine vienne, les enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement, et mourront entre les mains des personnes qui les tiendront, les autres feront pénitence par la famine. Les noix deviendront mauvaises; les raisins pourriront. »

S'adressant ensuite tour à tour à Maximin et à Mélanie en particulier, la Sainte-Vierge leur donna à chacun un secret. Tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne perçoit plus aucun son. Bientôt après arrive son tour, et Maximin n'entend rien non plus de ce qui est dit à la bergère. La Reine des Cieux confie en français un secret à Mélanie, comme elle l'a fait en cette langue au jeune garçon, mais ce secret est plus long, paraît-il, que le premier.

Digitized by Google

Puis, se faisant de nouveau entendre en patois aux deux enfants, la Sainte-Vierge reprend son discours en un langage figuré, tout biblique :

S'ils se convertissent, dit-elle, *les pierres et les rochers se changeront en monceaux de blé, et les pommes de terre se trouveront ensemencées par les terres :* comme si elle voulait dire que l'abondance dépasserait alors toute mesure, ainsi qu'autrefois dans la Terre promise *où coulaient le lait et le miel.*

Parlant alors d'une manière plus spéciale aux deux bergers, Marie ajouta : *Faites-vous bien vos prières, mes enfants?*

« Oh! non, madame, peu, » répondirent-ils l'un et l'autre avec franchise.

Ah! mes enfants, reprit-elle aussitôt, *il faut bien la faire, soir et matin. Quand vous ne pourrez pas mieux faire, dites seulement un Pater et un Ave Maria. Et quand vous aurez le temps, dites davantage.*

Il ne va que quelques femmes âgées à la messe, les autres travaillent le dimanche, tout l'été; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion; le carême, ils vont à la boucherie comme des chiens.

N'avez-vous jamais vu du blé gâté, mes enfants, demanda en finissant la céleste Messagère.

Et les deux enfants de répondre : « Non, Madame. »

Mais vous, mon enfant, dit-elle à Maximin, *vous devez bien en avoir vu une fois, vers la terre du Coin* (hameau de la commune de Corps), *avec votre père. Le maître de la pièce dit à votre père : Venez voir mon blé gâté. Vous y êtes allés tous les deux. Il prit deux ou trois épis dans sa main, et puis il les froissa, et tout tomba en poussière. Puis vous vous en êtes retournés, et quand vous étiez encore à une demi heure de Corps, votre père vous a donné un morceau de pain et vous a dit : Tiens, mon enfant, mange encore du pain cette année; je ne sais pas qui en mangera l'année prochaine, si le blé continue comme cela.*

Digitized by Google

« Oh ! oui, Madame, je m'en souviens à présent, répondit Maximin, tout-à-l'heure je ne m'en ressouvenais pas. »

La Sainte-Vierge termina son discours par les paroles suivantes, prononcées en français : *Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple.*

Puis, quittant les deux bergers, elle traverse la Sézia. Au milieu du ruisseau était une pierre sur laquelle elle semble poser un instant les pieds. Elle leur répète ensuite une deuxième fois, après avoir franchi le ruisseau et sans se retourner vers eux, ces mêmes paroles : *Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple ;* et elle se dirige vers le haut du plateau. Ses pieds ne font aucun mouvement ; elle glisse au-dessus de l'herbe sans la faire plier, et elle ne projette aucune ombre. Entraînés par un charme irrésistible, les enfants la suivent ; Mélanie la devance même un peu, tant elle tient à ne point la perdre de vue ; Maximin la suit à gauche, à deux ou trois pas en arrière. Après un parcours d'environ quarante pas, la Sainte-Vierge, arrivée sur le plateau, commence à s'élever de terre, à la hauteur d'un mètre et demi environ ; elle reste un instant suspendue dans l'espace et tourne ses regards alternativement vers le Ciel et vers la terre, dans la direction du sud-est. En ce moment, ses yeux rencontrent ceux de Mélanie qui se trouve toujours en face d'elle.

« Puis, racontent les naïfs enfants, nous n'avons plus vu la tête, plus vu les bras, plus vu le reste du corps. Elle semblait se fondre. — Il resta, dit Maximin, une grande clarté que je voulais attraper avec la main, ainsi que les fleurs qu'elle avait aux pieds ; mais il n'y eut plus rien. Et Mélanie me dit : ce doit être une grande Sainte. Et je lui dis : si nous avions su que c'était une grande Sainte, nous lui aurions bien dit de nous mener avec elle. »

« Ah ! si elle y était encore ! ajouta Mélanie. Nous regardions bien pour voir si nous ne la voyions plus et je dis : Elle ne veut pas se faire voir pour que nous ne voyions pas où elle va. — Après, nous étions bien contents, et nous avons parlé de tout ce que nous avions vu. Ensuite, nous fûmes garder nos

Digitized by Google

vaches. » « Ces intéressants détails, dit le Père Berthier, sont extraits du récit même qu'en ont fait les petits pâtres, peu après le 19 septembre 1846. »

« Il viendra un temps, ajoute le Père Huguet, et nous ne le croyons pas éloigné, où la vérité de cette Apparition sera si bien prouvée et si constante qu'on ne pourra comprendre qu'il y ait eu des incrédules, du moins parmi les catholiques, à ce sujet; car, pour les impies, leur incrédulité ne saurait étonner. A nos yeux, la dernière preuve sera l'accomplissement des fléaux annoncés dans le *secret* confié par la Reine des Cieux à chacun des enfants. »

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Pouzzoles, en Campanie, saint Janvier, évêque de Bénévent; saint Festus, son diacre; saint Didier, lecteur; saint Sosié, diacre de Misène; saint Procule, diacre de Pouzzoles; saint Eutyche et saint Acuce, martyrs, qui, après avoir souffert les

[1] TERTIODECIMO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Puteolis in Campania sanctorum Martyrum Januarii Beneventanæ civitatis Episcopi, Festi ejus Diaconi, et Desiderii Lectoris, Sosii Diaconi Ecclesiæ Misenatis, Proculi Diaconi Puteolani, Eutychii et Acutii, qui post vincula et carceres capite cæsi sunt sub Diocletiano Principe : corpus sancti Januarii Neapolim fuit delatum, atque honorifice in Ecclesia tumulatum : ubi etiam beatissimi Martyris sanguis in ampulla vitrea adhuc servatur, qui in conspectu capitis illius positus, velut recens liquescere et ebullire conspicitur. — Nuceriæ natalis sanctorum Martyrum Felicis et Constantiæ, qui passi sunt sub Nerone. — In Palæstina sanctorum Martyrum Pelei, Nili et Eliæ Episcoporum Ægypti, qui tempore persecutionis Diocletiani cum plurimis Clericis pro Christo igne consumpti sunt. — Eodem die sanctorum Martyrum Trophimi, Sabbatii et Dorymedontis sub Probo Imperatore : quorum Sabbatius Antiochiæ jussu Attici Præsidis tamdiu flagris cæsus est, donec emitteret spiritum : Trophimus vero Synnadam ad Perennium Præsidem missus, post multos cruciatus cum Dorymedonte Senatore capitis decollatione martyrium consummavit. — Cordubæ in persecutione Arabica sanctæ Pomposæ Virginis et Martyris. — Cantuariæ sancti Theodori Episcopi, qui a Vitaliano Papa in Angliam missus, doctrina et sanctitate refulsit. — Curonis sancti Eustochii Episcopi, magnarum virtutum viri. — In territorio Linguoniensi sancti Sequani Presbyteri et Confessoris. — Barcinone in Hispania beatæ Mariæ de Cervellione Virginis, Ordinis sanctæ Mariæ de Mercede, quæ ob præsentem eam invocantibus opem, Maria de Subsidio vulgo nuncupatur.

Digitized by Google

chaînes et la prison, furent décapités sous l'empereur Dioclétien. Le corps de saint Janvier fut porté à Naples, et inhumé honorablement dans une église, où l'on conserve encore du sang de ce bienheureux martyr dans une fiole de verre. Quand on le met en présence de la tête du Saint, on le voit se liquéfier et bouillonner comme s'il avait coulé récemment.

A Nocera, fête de saint Félix et de sainte Constance, martyrs, qui souffrirent sous Néron.

En Palestine, saint Pelée, saint Nil et saint Élie, évêques de l'Égypte, martyrs, qui, au temps de la persécution de Dioclétien furent brûlés pour Jésus-Christ avec plusieurs clercs.

Le même jour, saint Trophime, saint Sabbace fut fouetté dans la ville d'Antioche, par ordre du président Atticus, jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit. Saint Trophime, envoyé à Synnade, au président Perennius, ayant souffert plusieurs tourments, consomma son martyre en étant décapité avec le sénateur saint Dorymédon.

A Cordoue, sainte Pompose, vierge et martyre dans la persécution arabique.

A Cantorbéri, saint Théodore, évêque, qui, envoyé en Angleterre par le Pape Vitalien, brilla par sa doctrine et sa sainteté.

A Tours, saint Eustoche, évêque, homme de vertus éminentes.

Au territoire de Langres, saint Seine, prêtre et confesseur.

A Barcelone en Espagne, la bienheureuse Marie de Cervellon, vierge, de l'Ordre de la Merci, qui, à cause de l'assistance qu'elle donne à ceux qui l'invoquent, est vulgairement nommée Marie-du-Secours.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Ariste, honoré chez les Ethiopiens.

Saint Théodore, évêque de Vérone.

Saint Nicandre, abbé d'un monastère à Messine en Sicile.

Digitized by Google

Saint Jean, évêque de Spolète, mis à mort par les Goths, au VI^e^ siècle.

Saint Cotalas, honoré ce jour en Égypte.

Saint Milet, évêque de Trèves au V^e^ siècle.

Saint Jules d'Acfahase, martyr en Afrique.

Saint Trogue, évêque régionnaire et saint Pie, son diacre, martyrs avec plusieurs autres Chrétiens.

Saint Sernis, mort vers l'an 530, honoré en Bretagne.

Sainte Erasme et ses compagnes, martyres à Aquilée.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Bru, vicaire au diocèse de Sarlat, dans la paroisse de Saint-Laurent, pour refus de serment, déporté en 1793, mort dans l'entrepont du bâtiment le 19 septembre 1794, à l'âge de 33 ans.

Michel Martin, prêtre, né à Orléans, curé de la paroisse de Saint-Pierre dans cette ville, ne fit pas les serments révolutionnaires, fut condamné à la déportation, emprisonné à Bordeaux, puis transporté malade à l'hôpital Saint-André, et mourut là le 19 septembre 1794, à l'âge de 60 ans.

Henri Lécuyer de la Papotière, chanoine de la cathédrale de Chartres, ne fit pas le serment schismatique, fut déporté, et mourut sur le navire à Rochefort, le même jour à l'âge de 53 ans.

Digitized by Google

VINGTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Eustache et ses compagnons, martyrs. — Sainte Suzanne d'Éleuthéropolis, vierge et martyre. — Saint Montain, ermite. — Saint Agapet ou Agapit, Pape. Le Bienheureux Yves Mayeuc, évêque de Rennes.— Le Bienheureux François de Posadas, Frère Prêcheur. — Le Vénérable Guillaume Estius. — Le Vénérable Charles Cornay, martyr. — Les Vénérables Augustin Bourry et Krick, confesseurs de la foi. — Mémoire de la très-Sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT EUSTACHE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Sous l'empire de Trajan, alors que dominait le culte des démons, il y avait un maître de la milice, nommé Placide, d'une naissance illustre, qu'on distinguait de tous les autres par les honneurs dont il était entouré, et qui possédait d'immenses richesses en or, en argent, en esclaves et en biens de tout genre; mais il était plongé dans les erreurs de l'idolâtrie. Cependant il s'adonnait aux bonnes œuvres et il s'appliquait à la pratique de toutes les vertus : il aimait à donner des vêtements ou des aliments à ceux qui étaient dans l'indigence; il venait au secours de ceux qui étaient dans l'oppression; il se faisait l'avocat des accusés, et par ses largesses il consolait ceux qui avaient été condamnés injustement. Pour tout dire en un mot, il faisait tant de biens à tous ceux qui étaient dans le besoin, qu'on l'eût pris pour le centenier Corneille dont il est parlé aux Actes des Apôtres. Il s'était rendu célèbre par ses hauts faits et par les premières dignités de l'empire dont il avait été revêtu : aussi son nom seul inspirait de la terreur aux barbares, et il avait la renommée d'un vaillant capitaine, qui savait user avec modération de la prospérité. Il aimait passionnément la chasse,

Digitized by Google

et son plus grand délassement était d'attaquer et de poursuivre les animaux sauvages.

Il avait une épouse, engagée comme lui dans les ténèbres de l'idolâtrie, mais dont la vie concordait parfaitement avec la sienne. Elle lui donna deux fils, auxquels ils procurèrent comme à l'envie une excellente éducation. Mais Dieu, qui dans sa bonté appelle toujours et partout ceux qui sont dignes de lui, ne rejeta point les bonnes œuvres de cet homme vertueux; il ne voulut pas qu'une âme si bienfaisante et digne de sa miséricorde perdît sa récompense, en demeurant ensevelie dans les ténèbres du potythéisme; mais, selon ce qui est écrit, que, « dans toute nation celui qui pratique la justice lui est agréable, » il fit éprouver à Placide les effets de sa paternelle miséricorde, et il résolut de le sauver de la manière que nous allons dire.

Étant sorti un jour, avec des gens de guerre, dans un grand appareil, selon sa coutume, pour chasser dans les montagnes, Placide aperçut un troupeau de cerfs qui paissaient. Aussitôt il assigna son poste à chacun de ses compagnons, et l'on se mit à courir les cerfs. Au fort de la chasse, un de ces animaux, le plus grand et le plus beau de tous, se détache de la bande et se précipite dans un fourré de la forêt voisine. Placide, l'ayant remarqué, s'élance à sa poursuite avec quelques-uns de ses gens. Mais bientôt ceux-ci tombèrent de lassitude et ne purent l'accompagner plus loin. Pour lui, par une disposition particulière de la divine Providence, il n'éprouva aucune fatigue, ni le cheval qu'il montait; et sans être arrêté ni par les abruptes aspérités du terrain, ni par les halliers ou les branches des arbres de la forêt, il courut longtemps à la poursuite du cerf, qui s'arrêta enfin sur la cime d'un rocher. Le capitaine l'apercevant, seul comme il était, regardait autour de lui, cherchant comment il s'y prendrait pour se rendre maître de l'animal. Mais le Dieu de toute sagesse et de toute miséricorde, qui dispose tout pour le salut des hommes, prit le chasseur lui-même : non pas toutefois comme il prit Corneille par le moyen de Pierre, mais comme il prit Paul, en se montrant à lui en personne.

Digitized by Google

Donc, tandis que Placide s'arrêtait à considérer le cerf, à admirer sa haute taille, et qu'il cherchait en vain quelque moyen de s'en rendre maître, Dieu lui ordonna une indication toute pacifique, mais qui n'était point au-dessus de la divine puissance. Car, de même qu'autrefois il fit parler l'ânesse de Balaam pour reprocher à ce Prophète son erreur, ainsi, en ce moment, il fit apercevoir à Placide, au milieu des cornes du cerf, la figure de la sainte Croix plus resplendissante que la lumière du soleil, et sur laquelle était l'image de notre Sauveur Jésus-Christ. Il donna en même temps au cerf une voix humaine, qui appela Placide et lui dit : « O Placide, pourquoi me poursuis-tu ? c'est pour toi que je suis venu apparaître sur cet animal. Je suis le Christ, que tu honores sans le savoir : les aumônes que tu fais aux indigents sont montées jusqu'à moi, et je suis venu me montrer à toi au moyen de ce cerf, et te prendre à la chasse dans les filets de ma miséricorde : car il n'est pas juste que celui qui m'est cher à cause de ses bonnes œuvres soit au service de démons immondes, d'idoles vaines, trompeuses et sans vie, et c'est dans la forme où tu me vois ici que je suis venu sauver le genre humain. »

Le capitaine, entendant ces paroles, fut saisi d'une grande crainte et tomba de cheval. Au bout d'une heure il revint à lui et se releva; puis, cherchant à se rendre compte de cette apparition, il dit en lui-même : Quelle est cette voix que je viens d'entendre ? Toi qui me parles, fais-toi connaître à moi, afin que je croie en toi?» Et le Seigneur lui dit : « Écoute, Placide, je suis Jésus-Christ qui ai créé le Ciel et la terre de rien, qui ai préparé et façonné la matière confuse ; c'est moi qui ai créé la lumière et l'ai séparée des ténèbres ; c'est moi qui ai fait le soleil pour illuminer la terre durant le jour, et la lune avec les étoiles pour l'éclairer pendant la nuit ; c'est moi qui ai formé l'homme du limon de la terre ; c'est moi qui, pour sauver le genre humain, ai paru en chair sur la terre, qui ai été crucifié et enseveli, et qui suis ressuscité le troisième jour. « A ces paroles, Placide tomba à terre derechef, en s'écriant : « Je crois, Seigneur, que c'est vous qui avez fait toutes ces choses, qui ramenez

Digitized by Google

ceux qui s'égarent, relevez ceux qui sont tombés et rendez la vie aux morts. » Le Seigneur lui dit : « Si tu crois, rends-toi à la ville, va trouver le prêtre des Chrétiens, et demande-lui le Baptême de la grâce. » Placide répondit : « Seigneur, si vous m'ordonniez de faire part de ce que je viens d'apprendre à ma femme et à mes enfants, afin qu'eux aussi ils croient en vous ? » Le Seigneur lui dit : « Va le leur annoncer ; recevez tous le Baptême, purifiez-vous des souillures de l'idolâtrie ; puis reviens ici, je t'apparaîtrai de nouveau, et je te découvrirai ce qui doit t'arriver, et te manifesterai les mystères du salut. »

Placide descendit de la montagne, lorsqu'il était déjà nuit, et raconta à sa femme tout ce qui lui était arrivé ; et quand il lui eut fait connaître la vision qu'il avait eue et les paroles qu'il avait entendues, elle s'écria : « Mon Seigneur, tu as vu le Seigneur crucifié que les Chrétiens adorent ? Oui, certes, il est le seul vrai Dieu, celui qui par de tels prodiges appelle à lui ceux qui croient. » Puis élevant la voix, elle dit : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi et de mes deux enfants. » Elle dit ensuite à son mari : « La nuit dernière, je l'ai vu moi aussi, et il me dit : « Demain, toi, ton mari et tes enfants, « vous viendrez à moi, et vous connaîtrez que je suis Jésus-« Christ. » Il a sans doute voulu t'apparaître dans ce cerf sous une forme si miraculeuse, afin que, admirant sa puissance, tu aies la foi en lui. Viens donc cette nuit même, allons ensemble, et tâchons d'obtenir le saint Baptême des Chrétiens ; car c'est par ce bain que ceux qui croient en Jésus-Christ lui appartiennent véritablement. » Placide lui répondit : « C'est aussi ce que m'a dit celui qui m'est apparu. » Donc, vers le milieu de la nuit, ils prirent secrètement avec eux leurs deux enfants et quelques serviteurs, et allèrent trouver le grand prêtre des Chrétiens.

En arrivant à son logis, ayant laissé au-dehors leurs serviteurs, ils entrèrent seuls et lui racontèrent tout ce qui s'était passé et les paroles qu'ils avaient entendues. Et ajoutant aussitôt qu'ils croyaient au Seigneur Jésus-Christ, ils le suppliè-

Digitized by Google

rent de leur conférer le sacrement du Baptême. Le prêtre, pénétré de la joie la plus vive, et glorifiant le Seigneur Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité, les catéchisa ; et après leur avoir exposé les mystères de la foi, il les baptisa au nom de la très-sainte Trinité. Et il donna à Placide le nom d'Eustache, à sa femme celui de Théopista ; quant aux enfants, il nomma l'aîné Agapit et l'autre Théopiste. Il leur administra ensuite le Saint Sacrement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et les congédia, en disant : « Que le Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, soit avec vous, et qu'il vous donne son royaume éternel ; car je vois que la main du Seigneur est avec vous. Et lorsque vous jouirez du paradis de délices, souvenez-vous de mon âme ; moi Jean, je vous en conjure. »

Le matin étant venu, Eustache, prenant avec lui quelques cavaliers, se rendit à la montagne, et en approchant du lieu où il avait eu la vision, il congédia les soldats qui l'accompagnaient, comme les invitant à chercher du gibier. S'approchant alors seul du rocher, il vit encore la même forme humaine qui lui était déjà apparue ; et se prosternant la face contre terre, il s'écria : « Je vous adore, Seigneur, car vous êtes Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, et je crois au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit ; et maintenant je suis venu, suppliant votre divinité sans tache de me faire connaître les choses que vous m'avez annoncées. »

Le Seigneur lui dit : « Tu es heureux, Eustache, d'avoir reçu le bain de ma grâce, et d'avoir été revêtu d'immortalité. Tu viens de vaincre le diable, de fouler aux pieds celui qui t'avait trompé ; tu as dépouillé l'homme corruptible, pour revêtir l'incorruptible, qui demeure dans les siècles des siècles. Mais voici le temps où vont se manifester les œuvres de ta foi ; car l'envie du diable te déclarera une guerre acharnée, parce que tu l'as abandonné ; déjà il dispose toutes ses batteries pour te perdre. Tu auras donc beaucoup à souffrir avant de recevoir la couronne de la victoire. Tu possèdes de grandes richesses temporelles, et jusqu'à présent tu as joui des plus

Digitized by Google

hautes dignités de ce monde. Il faut maintenant que tu sois humilié pour toutes ces vanités, et que tu t'enrichisses des biens spirituels. Que ton courage ne te fasse donc pas défaut, et ne pense plus à cette gloire dont tu jouissais : mais, de même qu'en combattant les hommes, tu désirais les honneurs de la victoire, et tu cherchais avec empressement à plaire à un empereur mortel; ainsi, songe désormais à combattre vaillamment contre le diable, et à me garder la foi que tu m'as donnée, à moi l'empereur immortel. Car il m'est nécessaire qu'en ces temps-ci tu sois un autre Job par les épreuves que tu auras à subir, et que ta patience te rende victorieux du démon. Veille donc à ce qu'aucune pensée de blasphème ne monte dans ton cœur; car, lorsque tu auras été humilié, je reviendrai à toi, et je te rendrai ta gloire première. » Le Seigneur ayant ainsi parlé, monta aux Cieux, en disant à Eustache : « Veux-tu souffrir dès à présent les épreuves qui t'attendent, ou aimes-tu mieux les réserver pour tes derniers jours? » Eustache répondit : « Il n'est pas possible d'éviter les tribulations que vous nous destinez ; je vous supplie, Seigneur Jésus, d'ordonner qu'elles nous adviennent présentement : seulement, donnez-nous la force de supporter ce que vous m'annoncez, de peur que l'ennemi, trouvant en nous quelque parole d'iniquité, ne nous fasse déchoir de notre foi. » Et le Seigneur lui dit : « Combats courageusement, Eustache ; ma grâce est avec vous, qui gardera vos âmes. » Eustache, étant descendu de la montagne, retourna dans sa maison, et raconta à sa femme tout ce que le Seigneur lui avait dit. Ils se jetèrent aussitôt à genoux, et prièrent le Seigneur, disant : « Seigneur Jésus-Christ, que votre volonté s'accomplisse. »

Quelques jours s'étant écoulés, la peste ravagea la maison et enleva tous les serviteurs et les servantes. Eustache, voyant par ce fléau que l'épreuve qui lui avait été prédite commençait, la reçut avec reconnaissance, priant en même temps sa femme de ne pas perdre courage en ces peines. Peu de temps après, ses chevaux et tout son bétail furent envahis par des exhalaisons meurtrières, qui les firent tous périr. Il reçut

Digitized by Google

cette nouvelle épreuve avec actions de grâces. Mais il quitta sans bruit sa maison, et, accompagné de sa femme et de ses enfants, ils se retirèrent dans un lieu peu éloigné, n'emportant que les habits dont ils étaient couverts. Quelques hommes cupides s'apercevant qu'ils étaient partis, entrèrent la nuit dans leur maison, et mirent au pillage tout ce qu'ils y trouvèrent, or, argent et vêtements : ils n'y laissèrent absolument rien. Et c'est ainsi que, par la malice des démons, toutes leurs richesses, tous leurs biens furent anéantis.

En ces jours-là, le peuple célébrait avec l'empereur une grande fête pour une victoire remportée sur les Perses; et Placide devait s'y trouver au premier rang; car il était chef de la milice et l'un des conseillers du prince. On le chercha donc; mais on ne le put trouver. Tout le monde fut dans la stupeur, quand on apprit que, comme en un clin d'œil, tout ce qu'il possédait avait été pillé et dévasté, de telle sorte qu'il n'en restait plus rien. L'empereur et tous les courtisans en furent accablés de tristesse; et tout le monde ne pouvait assez s'étonner d'un si grand désastre. La femme d'Eustache lui dit alors : « Qu'attendons-nous ici? Viens, prenons nos deux enfants, car c'est tout ce qui nous reste, et abandonnons ce pays : nous sommes devenus l'opprobre de tous ceux qui nous connaissent. » Et à la tombée de la nuit, ils prirent le chemin de l'Égypte avec leurs enfants.

Ayant marché ainsi pendant deux jours, comme ils approchaient de la mer, ils aperçurent un navire attaché au rivage, et ils résolurent de s'y embarquer. Or, le maître du vaisseau était un homme barbare et grossier. Après qu'on eut mis à la voile, cet homme voyant la grande beauté de la femme d'Eustache, conçut pour elle des désirs criminels. Lorsqu'on fut débarqué, il leur demanda le prix du passage ; et comme ils n'avaient rien à lui donner, il retint l'épouse d'Eustache, comme gage de la somme qui lui était due. Il avait formé ce mauvais dessein dès qu'il l'avait aperçue, au moment de l'embarquement. Eustache s'opposa de toutes ses forces à cette violence, mais en vain : le patron du vaisseau

Digitized by Google

ordonna même à ses nautonniers de le jeter à la mer.

Il se vit donc séparé violemment de son épouse, et s'en alla avec ses deux enfants, gémissant et disant : « Malheur à moi et à vous, pauvres enfants! votre mère est livrée à un mari étranger. » Et continuant sa route dans les soupirs et les larmes, il arriva près d'un fleuve. Comme les eaux étaient débordées, il n'osa le passer avec ses deux enfants à la fois : mais, laissant l'un sur le rivage, il prit l'autre sur ses épaules et le transporta sur la rive opposée ; puis il rentra dans l'eau, pour aller chercher son autre fils. Quand il fut au milieu du fleuve, regardant vers l'autre bord, il aperçut un lion qui saisit l'enfant et l'emporta dans la forêt. Désespérant alors de le recouvrer, mais sans perdre la patience, il retournait vers l'autre rive, avec l'espoir de trouver quelque consolation avec l'enfant qui lui restait, lorsque, sous ses yeux, un loup le ravit, sans qu'il pût le poursuivre. Et comme il était encore au milieu du fleuve, il s'arrachait les cheveux, il se lamentait, il poussait des hurlements, et il était tenté d'en finir avec la vie, en se noyant dans le fleuve ; mais la divine Providence, qui lui réservait d'autres destinées, lui rendit sa constance et sa fermeté, et après ce premier assaut de sa douleur, il sortit de l'eau.

Or, la même Providence permit que le lion ne fît aucun mal à l'enfant ; car des bergers voyant emporter cette innocente créature, se mirent à sa poursuite avec leurs chiens, et le forcèrent de le lâcher. Le Seigneur vint aussi au secours de l'autre enfant : car des laboureurs le voyant entre les dents du loup, poursuivirent aussi l'animal, qui lâcha sa proie et s'enfuit. Les bergers et les laboureurs, qui étaient du même village, admirant comment la divine Providence avait secouru ces enfants, les prirent chez eux et les élevèrent.

Eustache, qui ignorait ces choses, reprit sa route, et dans la douleur profonde où il était plongé, il s'écriait en versant des torrents de larmes : « Malheur à moi, qui autrefois étais fort et puissant comme un arbre vigoureux, et qui suis maintenant réduit à la nudité! Malheur à moi, qui jadis étais comme

Digitized by Google

noyé dans l'abondance de toutes choses, et qui présentement n'ai que la désolation des captifs! Malheur à moi, qui de chef de la milice que j'étais, et à la tête d'une armée nombreuse, suis actuellement abandonné du monde entier, et même privé de mes enfants! Mais vous, Seigneur, ne m'abandonnez pas pour toujours, ne méprisez pas mes pleurs. Vous m'avez dit que je devais être éprouvé comme Job ; mais je vois que mes tribulations surpassent les siennes. Lui, dépouillé, il est vrai, de tous ses biens, eut au moins un fumier pour se reposer ; mais moi, qui souffre les même maux que lui, je suis réduit à errer çà et là. Il eut des amis compatissants : moi, j'ai pour consolation dans ce désert des bêtes féroces qui m'ont enlevé mes enfants. S'il fut privé de sa lignée, il se consolait dans la pensée que sa femme pourrait la continuer ; pour moi, malheureux, j'ai beau regarder autour de moi, je me vois sans nul espoir, et je suis devenu semblable aux rameaux de la forêt agités par la tempête. Pardonnez, Seigneur, à votre serviteur ses discours désordonnés ; car je suis dans la tristesse, et je me répands en paroles déplacées. Mettez donc, Seigneur, une garde à ma bouche et une sentinelle de circonspection à mes lèvres, de peur que mon cœur ne profère des paroles mauvaises, et que je ne sois rejeté de devant votre face. Donnez-moi enfin, Seigneur, un peu de repos après tant de tribulations. » Et en parlant ainsi avec de grands gémissements et beaucoup de larmes, il arriva à un village nommé Badyssus, où il séjourna quelques temps, travaillant des mains pour se procurer de quoi vivre. Quelque temps après, il s'adressa aux habitants du village, qui lui confièrent la garde de leurs champs, et il vécut ainsi quinze années comme mercenaire.

Quant à ses enfants, ils furent élevés, ainsi que nous l'avons dit, dans un autre village, mais sans qu'ils pussent se reconnaître. Le patron du navire qu'ils avaient monté emmena dans son pays la femme d'Eustache ; mais la grâce du Seigneur la protégea ; en sorte que durant tout ce temps-là aucun étranger n'approcha d'elle. Et c'est aussi ce qu'elle avait demandé

Digitized by Google

à Dieu, le priant de la préserver de toute souillure. Le capitaine du navire étant venu à mourir, elle recouvra sa liberté. Peu de jours après, le pays où elle se trouvait fut envahi par des armées ennemies, qui de là se répandirent sur les terres des Romains. Au milieu de ce tumulte des gens de guerre, l'empereur, résistant de tout son pouvoir à l'invasion des troupes ennemies, se ressouvint de Placide, qui avait remporté plusieurs victoires sur ces mêmes ennemis. Il parlait souvent de lui, et ne cessait de s'affliger des malheurs qu'il avait éprouvés. Ayant rassemblé son armée, il passa en revue les soldats, et leur demanda s'ils savaient ce qu'était devenu l'ancien maître de la milice, s'il était mort ou s'il vivait encore ; et sur leur réponse négative il donna ordre de le rechercher. Il envoya donc en chaque ville et dans toutes les terres de son empire pour découvrir le lieu de sa retraite, promettant à celui qui le trouverait et le lui amènerait de grandes largesses et de grands honneurs.

Deux soldats qui avaient été autrefois sous les ordres de Placide, nommés Antiochus et Acacius, se mirent à sa recherche. Après avoir parcouru tout le pays de la domination romaine, ils arrivèrent au village où demeurait Eustache. En passant près du lieu où il faisait son emploi de gardien, il leur vint en pensée de l'interroger. Eustache les considérant de loin, les reconnut à leur démarche ; et se rappelant sa vie antérieure, il en fut troublé. Mais il recourut aussitôt à la prière. « Seigneur notre Dieu, s'écria-t-il, qui savez délivrer de toute tribulation ceux qui espèrent en vous, de même que, contre tout espoir, j'ai vu ceux qui autrefois étaient avec moi, faites que je voie aussi votre servante mon épouse ; car pour mes enfants, je sais que, pour mes iniquités, ils ont été dévorés par les bêtes. Faites donc, ô Seigneur Jésus-Christ, Dieu miséricordieux, qui êtes le seul vrai Dieu, faites que je voie au moins mes fils au jour de la résurrection. « Comme il parlait ainsi, il entendit une voix venant du Ciel, qui lui dit : « Prends confiance, Eustache, voici le temps où tu vas rentrer dans ton premier état ; tu vas revoir ton épouse et tes enfants.

Digitized by Google

Après la résurrection tu verras de bien plus grandes choses ; car tu entreras en jouissance des biens éternels : ton nom sera glorifié de génération en génération. » Ces paroles le frappèrent de terreur.

Voyant ensuite les soldats qui venaient vers lui, il descendit du lieu où il était assis, et alla à leur rencontre sur le bord du chemin. En approchant d'eux, il les reconnut mieux encore, mais eux ne le reconnurent pas. L'abordant, ils lui dirent : « Salut, Frère. » Il leur répondit : « La paix soit avec vous, Frères. » Ils ajoutèrent aussitôt : « Dis-nous si tu ne connais pas ici un étranger nommé Placide, qui a une femme et deux enfants. Si tu nous le fais connaître, nous te donnerons de l'argent. » Il leur dit : « Pour quel motif le cherchez-vous? » Ils répondirent : « C'est un ancien ami ; nous serions fort aises de le voir après tant d'années que nous sommes séparés. » Eustache leur dit : « Je ne connais point ici d'homme tel que vous me le dépeignez. Cependant venez dans le lieu que j'habite ; car moi aussi je suis étranger en ce pays. » Et il les conduisit dans sa maison ; puis il alla acheter du vin, qu'il leur donna ; car la chaleur les accablait. Et il dit au maître du logis où il demeurait : « Ces hommes me sont parfaitement connus, et c'est pour moi qu'ils sont venus ici : sers-leur donc du vin et des aliments, afin qu'ils fassent bonne chère ; je te paierai dans le temps avec mon salaire. » L'hôte leur fournit tout ce dont ils avaient besoin.

Tandis qu'ils prenaient leur réfection, Eustache, se rappelant la vie qu'il menait autrefois, avait de la peine à se contenir ; et lorsqu'il sentait les larmes inonder son visage, il sortait, puis après s'être lavé les yeux, il rentrait et servait ses convives. Ceux-ci, le considérant de plus près, commencèrent peu à peu et confusément à le reconnaître, et ils se disaient l'un à l'autre : « Comme il ressemble à l'homme que nous cherchons ! » L'un deux ajouta : « Oui, certes, il lui ressemble. Du reste, je sais que Placide porte à la tête la cicatrice d'une blessure qu'il reçut à la guerre : observons cet homme ; s'il a à la tête cet indice, assurément c'est celui que

Digitized by Google

nous cherchons. » Ayant donc regardé sa tête, ils aperçurent aussitôt la cicatrice. Et se levant de table, ils se jetèrent à son cou en pleurant, et lui demandant s'il n'était pas leur ancien maître de la milice. Eustache, pleurant à son tour, leur répondit : « Non, ce n'est pas moi. » Mais ils lui montrèrent la cicatrice de sa tête, et déclarèrent qu'il était lui-même Placide, ancien maître de la milice. Ils lui demandèrent en même temps des nouvelles de son épouse et de ses enfants, et lui rappelèrent plusieurs événements d'autrefois. A la fin, il leur avoua qui il était, ajoutant que sa femme et ses fils étaient morts.

Pendant qu'ils s'entretenaient de la sorte, tous les habitants du village accoururent comme à un spectacle. Les soldats, faisant faire silence, leur parlèrent de la vertu d'Eustache et des honneurs dont il jouissait autrefois. Ce qu'entendant ces hommes, ils versèrent des larmes et s'écriaient : « Un si grand homme! lui qui nous a servi comme un mercenaire! » Les soldats alors lui firent part des ordres de l'empereur; et après l'avoir revêtu d'habits somptueux, ils l'emmenèrent. Tous les habitants voulaient le suivre : mais après les avoir embrassés, il les congédia. Durant le voyage, il expliqua aux soldats comment le Christ lui était apparu, et comment au Baptême on lui avait donné le nom d'Eustache, puis il raconta tout ce qui lui était arrivé.

Après quinze jours de marche, ils arrivèrent auprès de l'empereur, et lui exposèrent comment ils avaient trouvé Placide. Le monarque, à cette nouvelle, sortit au-devant de lui, l'embrassa en versant des larmes, et lui demanda pour quels motifs il avait quitté son service. Eustache raconta en détail à l'empereur et aux grands de sa cour toute l'histoire de sa vie, depuis qu'il avait quitté le commandement des troupes; il leur dit comment sa femme avait été retenue sur un navire, comment ses fils étaient devenus la proie des bêtes féroces, et quel profond chagrin il en avait ressenti. Le retour d'Eustache causa une grande joie à toute l'armée. L'empereur le consola, et lui rendit sa dignité de maître de la milice. Eustache ayant

Digitized by Google

examiné les rôles de l'armée, reconnut qu'elle n'était pas assez nombreuse pour faire face aux incursions de l'ennemi. Il ordonna donc de faire de nouvelles levées de soldats, et il envoya dans les villes et les villages de l'empire romain des tribuns pour les inscrire.

Or, il arriva que le bourg où avaient été élevé les fils d'Eustache dut fournir deux soldats. Les habitants les livrèrent aux tribuns comme étant étrangers au pays. Ces jeunes gens étaient d'une taille avantageuse et d'une grande beauté. Les nouveaux enrôlés ayant donc été rassemblés et présentés au maître de la milice, il les examina tous, et assigna à chacun son rang dans l'armée. Cependant, ces deux jeunes gens fixèrent son attention, à cause de leur haute stature et de leur beauté qui les distinguaient de tous les autres ; il leur donna donc les premiers grades auprès de sa personne. Et comme il remarqua en eux beaucoup de noblesse et de probité, il les aima d'une affection toute particulière, et les admit à sa table.

Après avoir disposé son armée selon les règles de l'art militaire, il partit pour la guerre, et en peu de temps délivra les provinces que les barbares avaient occupées. Il traversa ensuite le fleuve d'Hydaspe avec son armée ; et s'avançant par la voie directe dans l'intérieur de leur pays, il remporta sur les ennemis une grande victoire, ravagea leurs terres, et forma le dessein d'anéantir ces peuples. Sur ces entrefaites, par une disposition singulière de la Providence, il arriva au lieu même où demeurait son épouse, laquelle, comme nous l'avons dit, avait été préservée, par la protection de Dieu de la tyrannie du capitaine du navire. Après la mort de celui-ci, elle s'était retirée seule dans une maisonnette située sur un petit jardin appartenant à un habitant du village, dont elle prenait soin. Le maître de la milice étant donc arrivé en ce lieu, y dressa son camp et y demeura trois jours, pour faire reposer son armée, d'autant qu'il trouva là toutes les commodités de la vie. Or les soldats, en disposant les tentes, placèrent celle de leur chef près du petit jardin confié à la garde de cette

Digitized by Google

femme : les deux jeunes gens logèrent dans la maisonnette, sans se douter qu'elle était la demeure de leur mère. Sur le midi, s'étant assis, ils se mirent à parler de leur enfance ; car ils avaient encore un souvenir confus de ce qui leur était arrivé. Leur mère, qui se tenait assise devant eux, suivait très-attentivement leur entretien.

L'aîné disait au plus jeune : « Pour le moment, je ne me rappelle pas autre chose de mon enfance, sinon que mon père était maître de la milice et que ma mère était d'une grande beauté ; ils avaient deux fils, moi et un autre plus jeune, aux cheveux blonds et doué aussi d'une beauté rare. Une nuit ils nous prirent tous les deux et s'embarquèrent sur un navire ; mais j'ignore où ils voulaient aller. Lorsque nous fûmes débarqués, notre mère n'était plus avec nous, et je ne sais comment elle resta en mer. Notre père nous prit tous deux et marchait en pleurant. Arrivé sur le bord d'un fleuve, il le passa avec mon jeune frère, et me laissa sur le rivage. Comme il revenait pour me prendre à mon tour, un loup survint et emporta mon frère ; et avant que mon père pût s'approcher de moi, un lion sortant tout à coup d'un fourré, me prit entre ses dents et m'entraîna dans la forêt. Heureusement, des bergers accoururent à mon secours et m'arrachèrent de la gueule du lion. Je fus ensuite élevé dans leur maison, comme tu le sais : mais je n'ai pu savoir ce que devint mon père ni son autre enfant. » Le plus jeune entendant cela, se lève soudain et dit en versant des pleurs : « Par le Dieu des Chrétiens, à ce que je vois, tu es mon frère ! car ceux qui m'ont élevé me disaient qu'ils m'avaient délivré de la gueule d'un loup. » Et tombant dans les bras l'un de l'autre, ils s'embrassaient tendrement. Leur mère, réfléchissant à ce qu'elle venait d'entendre, particulièrement à l'histoire de leur enfance jusqu'à leur sortie du vaisseau, et ne doutant nullement de la vérité de leur récit depuis cette époque, se sentait émue, agitée jusqu'au fond de l'âme ; et ces sentiments redoublaient en les voyant collés l'un contre l'autre et se donnant de fraternels baisers, mêlés de douces larmes. Cependant elle voulut considérer la chose plus

Digitized by Google

mûrement en elle-même, et s'assurer s'ils étaient bien ses fils; mais sans cesse lui revenait en pensée ce qu'ils avaient dit, que leur père était maître de la milice, et que leur mère avait été laissée sur la mer.

Le lendemain elle va trouver le chef de l'armée et lui dit : « Pardon, seigneur, si j'ose me présenter devant vous; je suis née sur les terres de l'empire romain, et j'ai été amenée ici captive; oh! si vous vouliez me ramener dans ma patrie! » Et en disant cela, comme elle considérait cet homme, elle aperçut la cicatrice que portait son mari; elle le reconnut aussitôt, mais elle craignait de l'interroger. Néanmoins, elle ne put se contenir plus longtemps, et se jetant à ses pieds, elle lui dit : « Je vous en prie, seigneur, ne vous irritez pas contre votre servante, mais daignez m'écouter avec bienveillance, et soyez assez bon pour me dire ce que vous étiez autrefois. Car il me semble que vous êtes le maître de la milice nommé Placide, qui reçut au Baptême le nom d'Eustache, et que le Seigneur daigna appeler lui-même à lui au moyen d'un cerf, afin qu'il crût en lui. Il éprouva ensuite plusieurs tribulations; et un jour prenant avec lui sa femme, c'est-à-dire moi-même, et ses deux fils Agapit et Théopiste, il prit la route de l'Égypte. Mais, comme nous étions en mer, il me perdit, parce que le patron du navire, qui était un barbare, me retint malgré moi; et c'est lui qui m'a amenée en ce pays. Le Christ m'est témoin que ni cet homme ni aucun autre n'a approché de moi; car le Seigneur a sauvé mon honneur jusqu'à ce jour. Voilà les motifs qui me portent à croire que vous êtes mon mari : dites-moi si je me suis trompée? » Eustache, l'entendant ainsi parler, et considérant sa grande beauté, la reconnut; et fondant en larmes, il lui dit avec la joie la plus vive : « Oui, je suis celui que tu crois. » Et se levant incontinent, il se jeta à son cou, et lui prodigua les plus tendres caresses. Et ils rendaient gloire au Sauveur Jésus-Christ, qui se sert de tous les moyens pour secourir ses serviteurs, qui les délivre de leurs tribulations, et sait les en récompenser surabondamment.

Digitized by Google

Théopista lui dit alors : « Mon seigneur, où sont nos fils? — « Ils ont été dévorés par des bêtes féroces, » lui répondit-il; puis il lui raconta comment il les avait perdus. Et sa femme lui dit : « Rendons grâces au Christ, car je crois que, comme Dieu nous a fait la grâce de nous rencontrer, il nous a procuré en même temps la joie de revoir nos enfants sains et saufs. — Mais je t'ai dit, repartit Eustache, qu'ils sont devenus la proie des bêtes farouches. » Théopista lui répondit : « Hier, étant assise dans le jardin, j'ai entendu deux jeunes gens qui parlaient ensemble et s'entretenaient des souvenirs de leur enfance, et je sais que ce sont nos enfants; pour eux, ils ignoraient qu'ils sont frères, et ce n'est qu'hier qu'ils l'ont découvert, après que l'aîné eut raconté sa propre histoire. Maintenant, donc, vous qui ignoriez jusqu'à présent ces choses, reconnaissez combien grande est la bonté du Christ, qui nous a procuré le bonheur de nous retrouver après une si longue absence. » Le maître de la milice fit donc appeler les deux jeunes gens, leur demanda qui ils étaient, et ce qui leur était arrivé. Après qu'ils lui eurent fait le récit, tel que nous l'avons rapporté ci-dessus, il reconnut aussitôt qu'ils étaient véritablement ses propres fils, et il les embrassa, ainsi que leur mère : puis, se jetant tous deux ensemble au cou de leurs enfants, ils les inondaient de leurs larmes, bénissant le Dieu très-bon de les avoir réunis après une si cruelle séparation.

Depuis la deuxième heure jusqu'à la sixième, tout le camp retentit de la nouvelle de ce qui venait de se passer, et les soldats s'étant assemblés se livraient à la joie que leur causait une si heureuse rencontre, bien plus qu'ils n'avaient fait après avoir triomphé des barbares. Eustache fit en même temps célébrer par de grandes réjouissances le bonheur qu'il avait eu de recouvrer ainsi tous les siens. Le lendemain il adressa à Dieu des prières d'actions de grâces, et il ne cessait de bénir le Seigneur Jésus-Christ de sa bonté ineffable et de sa clémence sans bornes. Après qu'il eut soumis tout le pays des barbares, il s'en retourna avec son armée, glorieuse d'une si

Digitized by Google

grande victoire, emmenant de nombreux captifs avec un immense butin.

Tandis qu'Eustache était occupé à cette guerre, l'empereur Trajan vint à mourir, et on lui donna pour successeur un païen nommé Adrien, qui surpassa en impiété tous ceux qui l'avaient précédé sur le trône impérial. Comme Eustache approchait de la ville, l'empereur alla à sa rencontre, selon la coutume des Romains, et fit célébrer cette victoire avec une grande solennité. Il interrogea Eustache sur le succès de ses armes, et sur les circonstances qui l'avaient amené à reconnaître son épouse et ses fils, et il prolongea le festin bien avant dans la nuit. Le jour suivant, il se rendit au temple pour offrir un sacrifice aux idoles en actions de grâces de la victoire. Et comme il entrait dans le temple d'Apollon, Eustache, au lieu de le suivre, le quitta et resta dehors.

L'empereur, qui s'en aperçoit, l'appelle et lui demande pourquoi il ne sacrifie pas aux dieux pour la victoire qu'il venait de remporter : « Tu devais, ajouta-t-il, offrir des victimes à nos dieux pour de si brillants succès, et surtout pour avoir recouvré ta femme et tes enfants. » Eustache répondit à l'empereur : « J'adresse mes vœux au Christ notre Seigneur, et je lui offre sans cesse mes prières, lui qui a eu pitié de ma bassesse, qui m'a délivré de la captivité et qui m'a fait revoir ma femme et mes enfants : je ne connais point d'autre dieu que lui, je n'adore que le Dieu du Ciel, qui a opéré tant de merveilles. » A ces mots, l'empereur, transporté de colère, ordonne de lui ôter sa ceinture militaire, et le fait comparaître devant son tribunal comme infracteur des lois, avec sa femme et ses enfants. Mais, après l'avoir interrogé longtemps, voyant que sa foi au Christ était inébranlable, il le fait conduire dans l'arène avec son épouse et ses fils, et donne l'ordre de lâcher un lion contre eux. Le lion, accourant aussitôt et s'arrêtant devant les Bienheureux, baissa la tête comme pour leur rendre honneur, puis se retira et sortit de l'arène. L'empereur, à la vue d'un spectacle si nouveau, n'en fut point ému ; mais il commanda qu'on fît rougir un taureau d'airain, et qu'on y

Digitized by Google

jetât les Saints. A cette nouvelle, toute la multitude du peuple, fidèles et païens, se réunirent pour voir comment on les introduirait dans cette affreuse machine. Lorsque les Martyrs furent arrivés près d'elle, ils demandèrent aux bourreaux de leur laisser un moment pour prier. Et tenant les mains élevées vers le Ciel, ils adressèrent à Dieu cette prière : « Seigneur Dieu des armées, qui, étant invisible aux mortels, avez daigné nous apparaître, exaucez notre humble supplication. Nous voici enfin au comble de nos vœux; vous daignez nous recevoir tous ensemble, et nous allons mériter d'entrer en partage de l'héritage des Saints. De même que les trois enfants, ayant été éprouvés par le feu de la fournaise de Babylone, ne vous ont point renié, faites aussi que par ce feu nous achevions saintement notre carrière, et que, tout consumés par ce brasier, nous devenions à vos yeux une hostie d'agréable odeur. Daignez encore, Seigneur, communiquer une vertu à nos restes, en sorte que quiconque se souviendra de nous ait part avec nous au royaume des Cieux, et que, en attendant, il jouisse des biens de cette vie ; de même, si quelqu'un court des dangers sur la mer ou sur un fleuve, et qu'il vous invoque en notre nom, qu'il soit délivré du péril. Que si d'autres tombent dans le péché et qu'ils recourent à vous par l'entremise de notre faiblesse, accordez-leur le pardon de leurs offenses; enfin, secourez, protégez tous ceux qui auront souvenir de nous et qui vous glorifieront en nous. Ce feu qui nous menace, faites qu'il se change pour nous en une douce rosée, et qu'il mette fin à notre vie. Nous vous demandons enfin que nos corps ne soient point séparés, mais qu'ils soient ensevelis dans un même tombeau. » Comme ils parlaient ainsi, une voix du Ciel se fit entendre et dit : « Il en sera comme vous l'avez demandé ; et même je ferai plus que vous ne désirez. Puisque vous avez bien combattu en vivant saintement, et que vous avez supporté courageusement de grandes et nombreuses épreuves, venez recevoir la couronne des victorieux, et en récompense des maux temporels que vous avez endurés, venez jouir dans les siècles du bonheur préparé aux

Digitized by Google

Saints. » Les Bienheureux, entendant ces paroles, se livrèrent joyeusement aux mains des exécuteurs, qui les jetèrent dans la fournaise, où ils moururent en chantant les louanges de Dieu. (BÉNÉDICTINS DE SOLESMES.)

Trois jours après, on retira leurs corps du taureau d'airain. Ils furent trouvés intacts. Leurs cheveux n'étaient pas même brûlés. Les Chrétiens déposèrent ces corps dans un endroit très-vénéré, où dans la suite on éleva un oratoire en leur honneur. Cet oratoire est devenu une église qui est un titre de Cardinal.

Ils souffrirent aux calendes de novembre, ou selon quelques-uns, le douze des calendes d'octobre, sous le règne d'Adrien, qui commença à régner l'an du Seigneur 120.

L'Église fête leur mémoire le 20 septembre.

SAINTE SUZANNE D'ÉLEUTHÉROPOLIS,

VIERGE ET MARTYRE.

Artemius, prêtres des idoles à Éleuthéropolis, laissa en mourant une fille qui fut élevée par des Chrétiens. Elle se nommait Suzanne. Les exemples de ceux qui l'adoptaient l'amenèrent aisément au vrai culte, car elle n'avait plus de parents *qui* pussent l'entraîner à l'idolâtrie. Elle reçut le Baptême, et ne voulut vivre que pour Jésus-Christ qu'elle adorait.

Alors un Archimandrite de la Palestine, qui se nommait Philippe, lui conseilla la vie solitaire. C'était au milieu du IVe siècle. Elle vendit les biens que lui avait laissés son père et en distribua tout le produit aux pauvres. On l'accusa alors, d'avoir renversé des idoles, et le gouverneur d'Éleuthéropolis, qui agissait selon les ordres de Julien l'apostat, la condamna à mort en 362. Elle gagna le Ciel par le martyre.

SAINT MONTAIN,

ERMITE.

On vénère dans le département de la Meuse, et principalement dans l'arrondissement de Montmédy, un pieux solitaire,

Digitized by Google

qui a laissé son nom à un ermitage situé entre Montmédy et Marville. Il y a fleuri longtemps par sa sainteté au v^e^ siècle; et son corps, honoré de miracles, se conserve encore à la Fère, dans une église qui lui est dédiée.

Saint Montain prédit aux parents de saint Remi, Emilius et sainte Celinie qui habitaient un château appelé Cerny à quelque distance de Laon, qu'ils auraient un fils qui serait le Prélat de la France le plus respecté et qui ferait un grand nombre de conversions. Et comme sainte Célinie, qui était avancée en âge, ainsi que son mari, avait peine à croire à sa prédiction, il lui dit encore qu'elle lui rendrait la vue en lui frottant les yeux de son lait; car depuis longtemps il était aveugle. Et, en effet, il recouvra la lumière, après la naissance de saint Remi, par le moyen qui lui avait été révélé.

SAINT AGAPET OU AGAPIT,

PAPE.

Le Pape Jean étant mort le 26 avril 535, il eut pour successeur saint Agapit, Romain de naissance, et Archidiacre de l'Église Romaine. Le nouveau Pape fut ordonné le 4 de mai, et tint le Saint-Siége onze mois et dix-huit jours.

L'empereur Justinien ayant appris l'ordination de saint Agapit, lui envoya sa confession de foi, avec une lettre par laquelle il le priait de conserver dans les dignités ecclésiastiques les ariens convertis, et de faire son vicaire dans l'Illyrie, l'Évêque de Justinianée, ville de Dardanie, que ce prince avait fait bâtir auprès du village où il était né. Le Pape répondit à l'empereur par deux lettres différentes. Dans l'une, il approuve sa confession de foi, non pas, dit-il, que nous reconnaissions aux laïques l'autorité de la prédication; mais nous confirmons le zèle de votre foi, attendu qu'il est conforme aux Règles de nos Pères. Cette confession, d'ailleurs, était la même que l'empereur avait déjà envoyée au Pape Jean, et qui est insérée au code. Dans l'autre, il remercie Justinien des compliments de congratulation qu'il lui avait fait sur son élévation au pon-

Digitized by Google

tificat, des présents qu'il avait envoyés à l'Église Romaine, et le félicite lui-même sur ses victoires et ses conquêtes. Il loue aussi son zèle pour la réunion des ariens. Mais il lui représente qu'il ne doit ni ne peut rien faire contre les canons des Pères et les décrets du Siége apostolique, qui défend de promouvoir aux Ordres les hérétiques réconciliés, et de les conserver dans le rang qu'ils occupaient avant leur réconciliation. Il ajoute que s'ils souhaitent d'embrasser sincèrement la vraie foi, ils doivent se soumettre aux Règles de l'Église, et que, s'il leur reste de l'ambition, c'est une preuve que leur conversion n'est pas solide.

Justinien avait demandé que l'affaire d'Étienne de Larisse, qui avait imploré la protection du Saint-Siége, sous le pontificat de Boniface, contre un jugement du patriarche Épiphane, fût terminée par les Légats du Pape à Constantinople. Agapit promet d'en commettre l'exécution à ceux qu'il devait envoyer incessamment en cette ville; mais il déclare qu'il recevait dès lors à sa Communion Achille, pour lequel l'empereur s'était employé. Vous excusez, dit-il, notre Frère et Coévêque Épiphane de l'avoir ordonné, parce que ç'a été par votre ordre. Mais Epiphane devait vous représenter lui-même ce qui était dû au respect du Siége apostolique, sachant avec quel zèle vous en défendez les priviléges. Il remet à l'envoi de ses nouveaux Légats à Constantinople, de faire savoir sa résolution sur l'ordination d'Achille, qui avait été fait évêque de Larisse, à la place d'Étienne, et sur l'évêque de Justinianée, que l'empereur demandait pour vicaire du Saint-Siége dans l'Illyrie. Cette lettre est du 15 octobre 535. Il envoya en effet à Constantinople cinq Évêques pour ses Légats, savoir : Sabin de Canosse, Épiphane d'Eclane, Astère de Salerne, Rustique de Festule et Léon de Nole[1].

Mais il y eut surtout une lettre qui causa au Pape saint Agapit une joie sensible : ce fut la lettre synodale des Évêques d'Afrique sur le rétablissement de leurs églises, délivrées en-

[1] Labbe, t. IV. Agap., *Epist.* 1 et 4. *It.*, t. V, p. 11.

Digitized by Google

fin de l'oppression des Vandales. Dès le mois d'août 530, leur roi Hildéric avait été détrôné par Gélimer, qui devait lui succéder, comme le plus âgé de sa famille. Justinien, depuis longtemps lié d'amitié avec Hildéric, en entreprit la vengeance, et rompit l'alliance que l'empereur Zénon avait faite avec le roi Genséric. La septième année de son règne, l'an 533, il envoya donc en Afrique une flotte de cinq cents vaisseaux, sous la conduite de Bélisaire. Vers le milieu du mois de juin, la flotte étant sur le point de faire voile, l'empereur fit amener au rivage, devant le palais, le vaisseau amiral. Le patriarche Épiphane y monta ; et après avoir donné la bénédiction du Ciel, il y embarqua un soldat nouvellement baptisé, pour sanctifier cette grande entreprise. L'armée, composée de seize mille hommes choisis, dont six mille cavaliers, débarqua sans obstacle trois mois après son départ de Constantinople. Les Vandales ne s'attendaient à rien. Comme ils avaient démantelé toutes les places fortes, que leur domination ne les avait pas fait aimer des anciens habitants, et que, d'ailleurs, l'armée romaine, qui s'annonçait à ceux-ci comme leurs libérateurs, observait une exacte discipline, la conquête de l'Afrique s'opéra presque sans résistance. Au premier bruit du débarquement des Romains, Gélimer avait fait mourir Hildéric, qu'il tenait jusqu'alors en prison : il fit avancer des troupes, donna des ordres qui auraient pu être funestes aux Romains ; mais ils ne furent point exécutés avec assez d'ensemble, ou bien des circonstances imprévues les déconcertèrent ; après quelques échecs, il perdit lui-même courage un des premiers. Enfin, l'armée romaine arriva près de Carthage, la veille de la fête de saint Cyprien, c'est-à-dire le 13 de septembre. C'était à l'entrée de la nuit. Ils trouvèrent les portes ouvertes. Les habitants avaient illuminé toutes les rues, pour célébrer leur délivrance, tandis que les Vandales, éperdus, se réfugiaient dans les églises, où pâles de frayeur, ils tenaient les autels embrassés. Pour recevoir la flotte romaine qu'on commençait à découvrir, on retira la chaîne qui fermait l'entrée du port. Cependant Bélisaire n'entra pas dans la ville, mais passa la

Digitized by Google

nuit avec son armée à quelque distance, auprès d'une église de Saint-Cyprien, dont le lendemain on devait célébrer la fête. Pendant la journée, les prêtres ariens, se tenant assurés de la victoire, avaient paré l'église de ses plus riches ornements. Mais à la nouvelle de la défaite des Vandales, ils avaient pris la fuite, et Bélisaire trouva les catholiques déjà en possession de l'église, et qui achevaient de tout préparer.

Cependant sous le palais de Gélimer était un cachot ténébreux, où il plongeait quiconque lui déplaisait. Là étaient enfermés plusieurs marchands romains, accusés par le tyran d'avoir excité l'empereur à la guerre. Ce jour-là même, il avait prononcé leur sentence de mort. Le geôlier étant donc descendu au cachot, ils s'imaginèrent tous qu'il venait les conduire au supplice. Que me donnerez-vous, leur dit-il, si je vous rends la liberté? Tous lui répondirent qu'ils étaient prêts à lui abandonner ce qu'ils possédaient. Eh bien, ajouta-t-il, je ne vous demande ni or ni argent; jurez-moi seulement que vous m'aiderez de tout votre pouvoir, si je viens moi-même à être en péril. Quand ils lui en eurent fait serment, il leur apprit où en étaient les choses, et, ouvrant une fenêtre, leur fit voir *au clair* de la lune les vaisseaux romains qui entraient dans le port. Après quoi, il sortit du cachot avec eux[1].

Après cette conquête, Justinien divisa l'Afrique en sept provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la province de Carthage, la Byzacène, la Tripolitaine et la Sardaigne, qui fut jointe aux autres parce qu'elle avait appartenu aux Vandales. Il établit un préfet du prétoire résidant à Carthage, et ayant sous lui les gouverneurs particuliers de chaque province. Justinien leur recommandait de veiller à la conservation du pays, de traiter les habitants avec douceur, et de leur faire sentir la différence de l'humanité romaine et de la dureté vandale. Il répara plusieurs villes, et fit un grand nombre d'édifices considérables, entre autres des églises. Il en bâtit cinq dans la seule ville de Leptis, dont la plus belle

[1] Procop., *Vendal.*, l. I. c. XI.

Digitized by Google

était dédiée à la sainte Vierge. Il lui en bâtit aussi une à Septa, aujourd'hui Ceuta, sur le détroit de Gibraltar; une à Carthage et un monastère dans la même ville, à laquelle il donna le nom de Justinienne [1].

Cependant Réparat, qui avait succédé à Boniface dans le siége épiscopal de Carthage, convoqua un Concile général d'Afrique, où l'on n'en avait point vu depuis cent ans, à cause que la plupart des Évêques avaient été réduits en servitude par la violence des persécuteurs. Deux cent dix-sept Évêques s'y rendirent, et s'assemblèrent dans la basilique de Fauste, où reposaient les Reliques de plusieurs Martyrs. Ils voulurent ainsi consacrer les prémices de leur liberté au Seigneur et au rétablissement de la discipline, qui avait beaucoup souffert pendant ces temps de trouble. Ils rendirent à Dieu de grandes actions de grâces; il n'y avait pas un de ces Évêques qui ne pleurât de joie et de se voir enfin délivrés de l'oppression, et de voir un grand nombre d'hérétiques se convertir. On fit lire ensuite publiquement les canons de Nicée, et l'on examina de quelle manière on devait recevoir les Évêques ariens qui embrassaient la foi catholique, s'il fallait les conserver dans leur rang d'honneur, ou leur accorder seulement la communion laïque. L'avis du Concile était de ne pas les recevoir comme Évêque; toutefois, avant de rien décider, les deux cent dix-sept Pères de cette vénérable assemblée résolurent, unanimement et sans discussion, de consulter d'abord le Siége apostolique. On députa pour cet effet deux Évêques, Caïus et Pierre, avec un Diacre nommé Libérat, qui avait déjà été à Rome du temps de l'affaire des moines acémètes. On les chargea d'une lettre synodale, adressée au Pape Jean, qui vivait encore, et dont elle fait un grand éloge. Le Concile y demande, de plus, si l'on peut élever à la cléricature ceux qui, dans leur enfance, ont été baptisés par les ariens. Enfin, comme plusieurs Évêques, pendant la domination des Vandales, avaient passé la mer, le Concile prie le Pape de ne point recevoir à sa communion ceux

[1] Procop., *Ædif.*, l. VI.

Digitized by Google

qui ne prouveront point par des lettres des Évêques d'Afrique, qu'ils ont été envoyés pour l'utilité des églises [1].

Cette lettre était écrite, les députés attendaient que l'hiver leur permît de s'embarquer, lorsqu'on apprit la mort de Jean II et l'ordination de saint Agapit. Réparat de Carthage joignit alors à la lettre synodale une seconde lettre particulière au nouveau Pontife, pour le féliciter de son élévation et lui recommander les intérêts de son Église. Le Pape saint Agapit répondit à l'une et à l'autre le 9 septembre 535. Il témoigna au Concile la part que le Siége apostolique avait prise à leurs tribulations. Comme l'Église est partout un seul et même corps, les principaux membres y compatissaient chez nous. Votre affliction a toujours été la nôtre, et nous avons soupiré de vos gémissements. Il les loue ensuite de ce que, comme il convenait à de sages et doctes Pontifes, ils n'avaient pas oublié la principauté apostolique, mais, pour avoir la solution des difficultés, s'étaient adressés à la Chaire de celui qui a reçu le pouvoir de lier et de délier. Quant au premier article de leurs demandes, qui regardait les Évêques ariens convertis, il dit qu'il ne fallait point permettre qu'ils demeurassent dans les *dignités* ecclésiastiques, mais qu'il trouvait bon qu'on leur fît part des revenus de l'Église, établis pour la subsistance des Clercs. Il répondit, sur le second article, qu'on ne devait élever à aucune dignité du Clergé ceux qui quittaient l'arianisme pour s'unir à l'Église catholique, en quelque âge qu'ils aient été infectés des erreurs de cette secte. Il trouve bon encore qu'on les aide à subsister des revenus de l'Église, et qu'on exerce une prompte miséricorde envers tous ceux qui quittent l'erreur pour embrasser la foi véritable. A l'égard des Clercs qui avaient passé la mer, il dit que la précaution du Concile devait être observée, comme nécessaire, afin de les obliger de demeurer dans leurs églises et de les empêcher d'être vagabonds. Il fit à Réparat une réponse particulière, où il le remercie affectueusement de ses félicitations, et lui rend

[1] Labbe, t. IV, 1755.

Digitized by Google

tous les droits de métropolitain que la méchanceté de ses ennemis avait envahis : c'est pourquoi, en attendant qu'il puisse envoyer des Légats, il lui enjoint de notifier à tous les rescrits de la Chaire apostolique sur l'observation des canons, afin que personne n'en pût ignorer [1]. Ces paroles sont remarquables, et méritaient bien d'être consignées dans une histoire de l'Église.

Pendant que le Concile de Carthage était assemblé, Félicien, évêque de Ruspe, demanda comment il devait se comporter à l'égard du monastère fondé par saint Fulgence, son prédécesseur, et dont Fortunat était alors abbé. Félix, évêque de Zactare, répondit, au nom de l'assemblée, qu'il ne fallait rien changer à ce qui avait été ordonné dans un Concile général sous l'Archevêque Boniface de sainte mémoire, et que les monastères devaient jouir d'une pleine liberté aux conditions prescrites par les Conciles, savoir : que les moines s'adresseraient à l'Évêque diocésain pour l'Ordination des Clercs et la consécration des Oratoires, sans qu'il puisse les assujettir à aucune charge ni servitude ecclésiastique, n'étant pas convenable que l'Évêque établisse sa chaire dans aucun monastère; que les moines devaient être sous la conduite et l'autorité de leur abbé; que, l'abbé étant mort, ils en éliraient un autre eux-mêmes, sans que l'Évêque puisse s'en attribuer le choix; et que, s'il arrivait quelque difficulté à ce sujet, elle serait terminée par le conseil ou le jugement des autres abbés [2].

Le même Concile envoya à Constantinople un diacre nommé Théodore, pour demander à l'empereur la restitution des biens et des droits des églises d'Afrique, que les Vandales avaient usurpés. Justinien donna, à cet effet, une loi du 1er août 535, adressée à Salomon, préfet du prétoire d'Afrique, qui porte : que toutes les terres usurpées sur les Églises d'Afrique leur seraient restituées, à condition de payer les tributs, et que l'on rendra aussi les maisons et les ornements des églises; que

[1] Labbe, t. IV, 1791 et 2. — [2] Labbe, t. IV, 1785.

Digitized by Google

l'Église de Carthage jouira de tous les droits accordés par les lois précédentes aux églises métropolitaines, et qu'il ne sera permis ni aux ariens ni aux donatistes de tenir des assemblées, d'ordonner des Évêques ou des Clercs, de baptiser et de pervertir personne, ni d'exercer aucune charge publique.

La même année 535, Justinien fit encore plusieurs autres lois pour l'Église, sous le titre de Novelles, parce qu'elles étaient postérieures à la publication de son code. Il semblait qu'il voulût transformer en lois impériales tous les règlements des Conciles et des Papes. Il y a les lois sur les ordinations et les devoirs des Évêques, sur le nombre des Clercs, sur les biens des églises, sur les fondations et le gouvernement des monastères, sur le noviciat et la profession des moines ; enfin, après une loi sur la levée des tributs, il charge les Évêques de veiller à son exécution, de signaler les magistrats qui feraient leur devoir et ceux qui ne le feraient pas, voulant que quand cette loi aurait été publiée, elle fût gardée dans l'église avec les vases sacrés, et gravée sur des pierres pour être affichée aux portes des églises, afin que tout le monde en eût connaissance [1]. Une chose qui valait mieux que tant de lois nouvelles, les unes dignes de louange, les autres d'excuse, les autres de blâme, eût été de faire observer les anciennes. Ces nouvelles sans nombre sont une preuve qu'on n'en observait bien aucune, et que les abus allaient se multipliant. On pourrait dire aussi que Justinien avait une telle manie de faire des lois, qu'il en faisait souvent, uniquement pour en faire.

Une preuve de tout cela, c'est qu'au milieu de ses professions de foi, au milieu de ses lois contre les hérétiques, Justinien laissait placer un hérétique sur le siége de Constantinople. Le Patriarche Épiphane étant mort en 535, l'impératrice Théodora lui fit donner pour successeur Anthime, évêque de Trébisonde. Quoiqu'il passât pour catholique, il était, aussi bien que l'impératrice, ennemi du Concile de Chalcédoine. Il trompa l'empereur et les Patriarches, en assurant qu'il suivait

[1] Novelle 8.

Digitized by Google

en tout le Siége apostolique, et qu'il se soumettait d'avance à tout ce qu'ordonnerait le Pape [1]. Son ordination ranima tellement les acéphales, ou demi-eutychiens, que les principaux de cette secte, savoir : Sévère, faux patriarche d'Antioche, Pierre, chassé d'Apamée, et le moine Zoaras vinrent à Constantinople, où ils tinrent des assemblées particulières et baptisèrent quelques personnes. Les abbés catholiques de cette ville envoyèrent à Rome avertir le Pape Agapit de tous ces désordres, ayant parole de l'empereur qu'il ferait exécuter fidèlement ce que le Pape aurait ordonné canoniquement contre les schismatiques [1]. Une révolution d'Italie obligea le Pape de se rendre lui-même à Constantinople, et lui donna ainsi occasion de remédier, sur les lieux mêmes, aux maux de cette église.

Les Goths d'Italie n'avaient pas moins dégénéré que les Vandales d'Afrique. Leur roi Athalaric mourut de débauche le 2 octobre 534, à l'âge de seize ans. Sa mère Amalasonte, fille de Théodoric, lui donna pour successeur son parent Théodat, qui la fit jeter en prison et étrangler l'année suivante. Justinien, avec qui Amalasonte et Théodat négociaient secrètement l'un contre l'autre, s'annonça comme le vengeur de ce meurtre, et Bélisaire, ayant reçu le commandement d'une flotte, s'empara de la Sicile. Théodat avait la perfidie et la rapacité du Barbare, mais non la valeur; de l'étude indigeste de Platon et de Cicéron, il n'avait retenu que des rêveries philosophiques. Quand il apprit que la Sicile était au pouvoir de Bélisaire, il montra la peur la plus abjecte. Ayant fait venir en secret l'ambassadeur impérial, il promit de céder à Justinien toute la Sicile, de payer tous les trois ans cent livres d'or, d'envoyer, toutes les fois qu'il en serait requis, un corps de trois mille Goths; de ne jamais condamner à mort, ni même à la confiscation des biens, aucun Évêque, aucun sénateur, sans en avoir obtenu la permission; il renonçait au droit de conférer la dignité de patrice ou de sénateur : ce que l'empereur seul pourrait faire à sa requête; dans les acclamations publi-

[1] Labbe, t. V. p. 87.

Digitized by Google

ques, on devait toujours nommer l'empereur avant Théodat, auquel on n'élèverait jamais de statue sans en ériger une à l'empereur, qui serait placée à la droite.

Ce ne fut point assez de bassesse pour l'indigne roi des Goths. A peine l'ambassadeur eut-il quitté Ravenne, qu'il le fit revenir et eut avec lui l'entretien suivant. — Pensez-vous que l'empereur ratifie le traité? — Peut-être. — S'il ne veut pas le ratifier, qu'en arrivera-t-il? — La guerre. — Mais une guerre pareille serait-elle juste et raisonnable? — Assurément, chacun agirait d'après son caractère. — Que voulez-vous dire? — Vous, vous aimez beaucoup à philosopher, et Justinien à faire l'empereur romain; or, il siérait mal à un philosophe, surtout à un disciple de Platon, de causer la mort de tant d'hommes, au lieu de mener une vie pure d'homicide. Mais rien n'empêche que l'empereur des Romains ne revendique par les armes les anciennes provinces de son empire.

Vaincu par ce raisonnement, Théodat promit avec serment, lui et sa femme, de céder à Justinien le royaume d'Italie, moyennant un revenu en terres de douze cents livres pesant d'or. Il en fit même pour Justinien la lettre suivante :

« Je ne suis pas étranger à la cour, ô empereur! étant né dans celle de mon oncle, et y ayant reçu une éducation digne de ma naissance; mais je ne suis pas tout à fait expérimenté à la guerre et à ses tracas. Amoureux des lettres dès mon jeune âge, je n'ai eu de commerce qu'avec elles, et je me suis jusqu'alors éloigné du tumulte des batailles. L'envie de régner ne saurait donc me faire embrasser une vie pleine de péril, lorsque je puis me débarrasser de l'une et de l'autre; car aucune n'a pour moi de charmes : ni la royauté, parce que la jouissance de tous les plaisirs engendre la satiété et le dégoût; ni la guerre, parce que de n'y être pas habitué occasionne du trouble. Pourvu donc que j'aie des propriétés rurales qui me rapportent au moins douze cents livres d'or par an, je les estimerai plus que la royauté, et je vous céderai aussitôt l'empire des Goths et des Italiens. J'aime mieux être un paisible labou-

Digitized by Google

reur que de vivre dans des sollicitudes royales, qui me jetteraient d'un péril dans un autre. Envoyez donc au plus tôt un homme de confiance pour que je lui remette l'Italie et la souveraineté. » Telle fut la lettre philosophiquement niaise de l'Ostrogoth Théodat. Il prit toutefois la vaine précaution de faire jurer à l'ambassadeur de ne la montrer à l'empereur que dans le cas où il refuserait le premier traité.

Justinien en fut ravi et lui répondit en ces termes : Je savais déjà par la renommée que vous étiez un homme d'esprit; mais maintenant je le vois par expérience. Vous n'attendez pas l'issue de la guerre, comme quelques-uns qui, par là, ont manqué les affaires les plus importantes. Vous ne vous repentirez pas d'avoir mieux aimé nous avoir pour amis que pour ennemis. Outre ce que vous avez demandé et que nous vous accordons, vous serez inscrit parmi les premières dignités romaines. Pour le moment, j'envoie deux hommes qui arrangeront l'affaire de manière qu'il y ait satisfaction de part et d'autre. Ensuite Bélisaire viendra vous trouver sous peu, pour mettre la dernière main à nos conventions [1].

Tandis que le roi des Ostrogoths se montrait si bas avec l'empereur de Constantinople, il faisait le fier et le tyran avec le Pape et le sénat de Rome. Il les menaça par ses lettres, que, s'ils ne détournaient l'empereur de porter la guerre en Italie, il ferait mourir par le glaive, non-seulement les sénateurs, mais encore leurs femmes, leurs fils et leurs filles. Le Pape saint Agapit fut donc obligé de se charger de cette négociation. Comme il n'avait pas le moyen de faire son voyage, il engagea les vases sacrés de l'église de Saint-Pierre pour une certaine somme d'argent que lui prêtèrent les trésoriers du prince, et dont il leur donna sa promesse. Cassiodore obtint toutefois, plus tard, de l'avarice de Théodat, que les vases sacrés fussent rendus à l'église et le Pape défrayé de son ambassade : ce qu'il veut bien relever en ce prince comme une merveille de générosité. Le saint Pontife partit donc au milieu de l'hiver avec

[1] Labbe, p. 22-31.

Digitized by Google

l'ambassadeur impérial. Or l'ambassadeur portait sur l'abdication secrète et honteuse de ce même Théodat qui menaçait de mort les sénateurs et leurs familles, si l'empereur songeait à reprendre l'Italie, que dans ce moment-là même il lui cédait avec tant de lâcheté [1].

Quand le Pape fut arrivé dans la Grèce, on lui présenta un homme muet et perclus, qui ne pouvait ni proférer une parole, ni jamais se lever de terre. Ses parents l'environnaient en pleurs. Agapit leur demanda s'ils croyaient qu'il pût guérir. Ils répondirent qu'ils l'espéraient fermement de la puissance de Dieu, par l'autorité de saint Pierre. Le saint Pape, voyant leur confiance, dit la messe, prit ensuite le malade par la main et le fit marcher en présence de tout le monde; puis, lui ayant mis dans la bouche le corps de Notre-Seigneur, il lui rendit l'usage de la parole. Ce miracle, qui fit pleurer de joie tous les assistants, augmenta singulièrement leur vénération pour le successeur de saint Pierre [2].

Le Pape fit son entrée à Constantinople le 2 février 536, accompagné de cinq Évêques, ses légats, qu'il avait envoyés l'année précédente, et de quelques Clercs de l'Église romaine, qu'il avait amenés avec lui. Il reçut avec honneur les personnages que l'empereur avait envoyés au-devant de lui, mais il ne voulut point voir le nouveau Patriarche Anthime, qui était du nombre. Le voyage du Pape ne changea rien aux affaires politiques de l'Italie, arrangées d'avance entre Théodat et Justinien; mais il eut un résultat mémorable pour les affaires de l'Église.

L'empereur et l'impératrice pressèrent le Pape de recevoir la visite d'Anthime. Il y consentit, à condition que cet Evêque donnerait une confession de foi catholique par écrit, et qu'il retournerait à l'église de Trébizonde, étant impossible, disait-il, qu'un Évêque transféré demeurât dans le siége de Constantinople. Ce n'était pas ce que voulaient Anthime ni l'impératrice, qui, le plus souvent, menait l'empereur. On revint

[1] Procop., *Goth.*, l. I. c. VI. — [2] Anast., Liberat., c. XXI. Procop,, *Goth.*, l. I. c. VI, — [3] S. Greg., *Dial.*, l. III, c. III.

Digitized by Google

donc à la charge. L'empereur et l'impératrice employèrent auprès du Pape, des promesses, des menaces et jusqu'à des offres d'argent. Agapit, qui cependant avait été obligé d'emprunter pour faire le voyage, demeura inflexible. Comme les discussions traînaient en longueur, l'empereur lui dit un jour : Accordez-vous avec nous, ou bien je vous ferai déporter en exil. Le bienheureux Pape répondit aussitôt avec joie : Moi, pécheur, j'ai désiré venir à Justinien comme à un très-chrétien empereur, et voilà que je trouve un Dioclétien ! mais je n'en crains pas plus vos menaces. Toutefois, pour vous convaincre que votre Évêque n'est pas digne de l'être, faites-le venir, pour qu'il confesse les deux natures dans le Christ. Anthime fut appelé ; mais jamais il ne voulut répondre d'une manière catholique aux interrogations du Pape, ni confesser deux natures en un seul Seigneur Jésus-Christ. L'empereur reconnut ses torts et se prosterna humblement devant le successeur de saint Pierre. Et le Pape, ayant ainsi convaincu Anthime, le condamna avec ses complices, Sévère d'Antioche, Pierre d'Apamée et le moine Zoaras, les dépouillant de toute dignité et fonction sacerdotales, de tout épiscopat, du nom même de catholique, jusqu'à ce qu'ils eussent fait pénitence. Ensuite, à la demande de l'empereur, du clergé et du peuple, il préposa à l'Église de Constantinople Mennas, Supérieur du grand hôpital de cette ville, connu par sa science et l'intégrité de ses mœurs ; et, après en avoir exigé une profession de foi par écrit, pour la présenter lui-même à Rome, à l'apôtre saint Pierre, il le sacra de sa propre main dans l'église de Sainte-Marie.

Le Pontife romain, dit à ce sujet un des plus doctes théologiens de France, ne pouvait exercer plus glorieusement sa primauté, qu'en déposant un patriarche hérétique et en ordonnant un autre à sa place, sans convoquer aucun Concile [1].

D'après anciens auteurs il paraîtrait que, dans leurs entre-

[1] Anast., *In Agapet.* Liberat., c. XXI. Labbe., t. V. p. 14 et 47. *Nat. Alex., Hist sæc.* VI, c. II, art 3. *Acta SS.*, 20 sept. *De S. Agapet. appendix.*

Digitized by Google

tiens, le Pape saint Agapit trouva l'empereur Justinien lui-même infecté des erreurs d'Eutychès, et qu'il le ramena à la saine doctrine. Cet égarement de Justinien n'étonne pas quand on sait jusqu'à quel point il était dominé par sa femme, qui ne travaillait que pour cette hérésie. Ce fut sans doute pour dissiper tous les soupçons du Pape, que Justinien lui présenta jusqu'à deux professions de foi : une première, que nous avons rapportée à l'année précédente, mais que d'autres rapportent à cette année et à cette occasion-ci ; une seconde, du mois d'avril 536, qui est la même que celle prescrite à tous les Évêques par le Pape saint Hormisda. L'empereur la termine par ces mots : Suivant donc en tout le Siége apostolique, nous publions ce qu'il a statué. Et nous reconnaissons que ce qu'il a statué est inébranlable, et que nous obligerons tous les Évêques à faire suivant ce formulaire ; en sorte que les Patriarches l'adressent à Votre Sainteté, les métropolitains aux Patriarches et les autres aux métropolitains, et que notre sainte Église catholique ait sa fermeté partout [1].

Le Pape saint Agapit écrivit une lettre encyclique aux Évêques, particulièrement à Pierre, patriarche de Jérusalem, pour leur donner avis de ce qu'il avait fait. Etant arrivé, dit-il, à la cour de l'empereur, nous avons trouvé le siége de Constantinople usurpé, contre les canons, par Anthime, évêque de Trébizonde. Il a même refusé de quitter l'erreur d'Eutychès. C'est pourquoi, après l'avoir attendu à pénitence, nous le déclarons indigne du nom de Catholique et d'Évêque, jusqu'à ce qu'il reçoive pleinement la doctrine des Pères. Vous devez rejeter de même les autres que la Chaire apostolique a condamnés. Nous nous sommes étonnés qu'au lieu de nous avertir de cette injure faite au siége de Constantinople, vous l'ayez approuvée. Pour nous, avec l'aide de Dieu, par l'autorité apostolique et le secours de l'empereur, nous l'avons réparée par l'ordination de Mennas, qui est le premier de l'Église orientale ordonnée par les mains de notre Siége [2].

[1] *Acta* SS., 20 sept. *De S. Agapet.*, n. 75 et seqq. Paul, diac., l. XVII. Aimoin., l. XI, c. VI. Labbe, t. IV, 1801 et 2. — [2] Labbe, t. V, p. 47.

Digitized by Google

Les Évêques d'Orient et de Palestine, qui se trouvaient alors à Constantinople, présentèrent ensuite une requête au Pape, qu'ils qualifient de Père des Pères et de Patriarche, où ils accusent Sévère d'avoir été initié aux mystères des païens, d'avoir enseigné la doctrine d'Eutychès et de Manès, et d'avoir répandu en Orient le sang des Saints par les mains des Juifs séditieux. Ils se plaignent aussi de Pierre d'Apamée et de Zoaras, qu'ils accusent en particulier d'ignorance et de dissolution, et concluent par prier le Pape de les délivrer de ces méchants, de recommander à l'empereur l'exécution des sentences prononcées contre eux par le trône apostolique ; ils le prient également d'exécuter complétement la sentence qu'il avait portée lui-même contre Anthime. Cette requête est souscrite par onze Évêques, dont les premiers sont : Thalassius de Béryte, Mégas de Bérée et Jean de Gabale. Il y a aussi les signatures de trente-trois prêtres, diacres ou lecteurs, députés de diverses Églises, dont les premiers sont ceux d'Antioche [1].

Le Pape reçut une autre requête présentée par Marien, prêtre et exarque des monastères de Constantinople, tant en son nom qu'au nom des autres archimandrites de la même ville, et de ceux de Jérusalem et d'Orient qui se trouvaient présents. Ils donnent au Pape le titre d'Archevêque de l'ancienne Rome, et de Patriarche œcuménique. Ils se plaignent que les schismatiques acéphales, sectateurs de Dioscore et d'Eutychès, tiennent des assemblées. Ils entrent, disent-ils, en plusieurs maisons de personnes constituées en dignité, et y séduisent des femmes par leurs erreurs. Ils élèvent des autels et des baptistères dans des maisons seigneuriales et particulières de la ville et des faubourgs, et méprisent tout le monde à cause de la protection qu'ils reçoivent du palais. Nonobstant les lois de l'empereur, qui défendent aux hérétiques de s'assembler et de baptiser, Zoaras a baptisé, le jour de Pâques, plusieurs personnes, entre lesquelles sont des enfants de ceux qui demeurent dans le palais même. Usez donc, très-saint Père, de vo-

[1] Labbe. t. V, p. 38.

Digitized by Google

tre courage accoutumé. Comme vous êtes élevé contre Anthime, que vous avez démasqué et chassé ce loup du bercail, veillez de nouveau et faites comprendre à l'empereur que son zèle pour les Églises ne servira de rien, si l'on permet à ceux-ci de se cacher dans les palais et dans les maisons. Ces maux intolérables, nous les avons supportés jusqu'alors, dans l'espoir que Dieu vous enverrait pour déposer et chasser Sévère, Pierre Zoaras et leurs complices, comme il envoya jadis à Rome le prince des apôtres, Pierre, pour confondre les prestiges de Simon le Magicien.

Ensuite, après avoir rappelé l'affaire d'Anthime, ils ajoutent : Comme il a été justement condamné par vous, qu'il a été chassé du siége de cette capitale, que l'empereur approuve votre juste indignation, que cependant vous ne voulez pas qu'il se perde entièrement, mais qu'il se convertisse pour l'accueillir dans vos entrailles paternelles, nous conjurons Votre Béatitude, par la sainte et consubstantielle Trinité, par le prince des Apôtres, Pierre, et par le salut de notre empereur, de ne pas négliger les saints Canons qu'il foule aux pieds, ni l'Eglise qui lui a été confiée et qu'il dédaigne, mais de suivre en tout vos illustres prédécesseurs et de faire contre lui ce que saint Célestin a fait contre Nestorius, lui assignant un terme au delà duquel, s'il n'a présenté le formulaire voulu à Votre Béatitude et à l'Archevêque de la capitale, et n'est retourné à son église de Trébizonde, vous le déclarez déchu définitivement de toute dignité et puissance pontificales, condamné avec les hérétiques, et ferez ordonner un autre à sa place à Trébizonde. Quant aux autres Évêques, Clercs et Archimandrites qui demeurent dans cette ville, uniquement pour troubler les Églises, nous demandons qu'on les amène tous devant vous et qu'ils subissent les peines portées par les Canons. Accueillant donc notre supplique, et déployant contre eux la puissance que Dieu vous a donnée, purifiez l'Église de Dieu et délivrez-là des loups, en leur faisant sentir, non plus la houlette du pasteur, mais la verge de la discipline. C'est pour cela que nous vous avons envoyé des députés à Rome, annoncé et vu votre arrivée avec tant de joie.

Digitized by Google

Quant à l'empereur, il nous a promis d'exécuter tout ce que vous aurez décrété canoniquement, et de délivrer enfin l'univers de leurs trop longues cabales et séditions [1]. Cette requête est souscrite par quatre-vingt-seize Archimandrites, la plupart de Constantinople et des environs, les autres de Palestine et de Syrie, dont plusieurs souscrivaient en syriaque.

Le Pape saint Agapit envoya ces requêtes à l'empereur et convoqua un Concile pour terminer toutes ces affaires. Mais avant que le Concile fût assemblé, ce grand et saint Pontife tomba soudain malade, et mourut le 17 avril 536. Ce fut une fête pour lui, dit un témoin oculaire, mais un immense deuil pour nous. Il n'avait pas encore remis à Dieu son âme, que déjà la renommée appelait tous les peuples de l'univers à ses funérailles. Des Évêques en grand nombre de diverses provinces, des chœurs de prêtres et de Moines qui remplissaient presque la ville : toute la population de Byzance y était réunie. On aurait cru un sacrilége de ne pas rendre les derniers devoirs à un tel Pontife. Les psaumes, les alleluia retentissaient jusqu'aux nues. Là se voyaient des chœurs de jeunes hommes, ici des chœurs de vieillards. Que de poëmes célébraient les louanges et les œuvres du Pontife ! Jamais Évêque ni empereur n'eut de funérailles pareilles ; ni les places, ni les portiques, ni les toits même ne suffisaient pour contenir la multitude. La capitale vit alors tous ses peuples réunis. Et tous se félicitaient les uns les autres de la gloire du Pontife défunt. Ce qu'il y avait de merveilleux, c'est que la pâleur n'avait point altéré son visage : il respirait encore une certaine dignité et gravité ; on l'eût dit, non pas mort, mais endormi [2]. C'est ainsi que le Pape saint Agapit, enseveli pour ainsi dire dans son triomphe, revint de Constantinople à Rome, où il fut enterré dans l'église de son prédécesseur Pierre, le prince des Apôtres.

ROHRBACHER.

[1] Labbe, t. V. p. 11. — [2] *Acta SS. De S. Agapet appendix. Acta SS.*, 20 septemb.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX YVES MAYEUC,

ÉVÊQUE DE RENNES.

Tous les auteurs qui ont écrit l'histoire de Bretagne, et ceux de l'Ordre de saint Dominique, ont parlé des éminentes vertus de l'illustre Évêque de Rennes. Ils l'appellent souvent le Bienheureux Yves, et le saint Évêque dont la haute piété, la prudence, et le zèle de la Religion firent sous le règne de Charles VIII, de Louis VII, et de François I^er^, la gloire de l'Église de France, la joie et la consolation des peuples de Bretagne.

Yves Mayeuc[1], naquit l'an 1462 dans la Basse-Bretagne, au diocèse de Saint Paul de Léon. Ses pieux parents qui exerçaient le négoce avec beaucoup de probité, prirent un soin particulier de son éducation : et il parut qu'ils s'étaient conformés aux desseins du Seigneur, aussi bien qu'à toutes les inclinations de ce jeune enfant, en l'appliquant à l'étude dès ses premières années. Il fit des progrès admirables dans les belles-lettres et dans les sciences ; mais plus jaloux encore de son innocence, que de tout ce qui pouvait orner son esprit, il veillait avec soin à la garde de son cœur, évitait sagement la compagnie de ceux, dont l'exemple n'était point édifiant ; et à une étude assidue, il joignit toujours les exercices de piété, l'usage des Sacrements, les saintes lectures, la prière, et les actions de charité.

Ayant fini son cours de philosophie, et avancé celui de théologie, à saint Paul de Léon ; il alla le continuer à Morlaix. Il instruisait en même temps quelques jeunes gens, qu'on avait confiés à ses soins, afin qu'il les formât également à la piété et à la science : la sainteté de ses exemples servait à cela autant que ses leçons ; mais quoiqu'il remplît déjà avec édification tous les devoirs de la vie chrétienne, il aspirait toujours à une plus grande perfection. Il sentait bien que Dieu l'appelait à

[1] L'Auteur du Bullaire remarque, que dans sept Bulles différentes du Pape Jules II, notre Prélat est toujours nommé *Yves Mayeno*. Mais tous nos Écrivains français (et Fontana même) l'appellent toujours Yves *Mayeuc*.

Digitized by Google

son service, par le sacrifice de sa liberté, et il redoublait toujours ses prières avec ses pénitences, pour mériter de connaître la voie par laquelle il devait marcher. Le monde n'offrait rien à ses yeux qui n'augmentât sa crainte ou ses pieuses inquiétudes. Tous ses désirs semblaient le porter à la retraite; mais le zèle dont il était embrasé pour le salut du prochain, lui faisait regarder une profonde solitude, comme peu compatible avec son attrait. Pendant qu'il combattait ainsi contre lui-même, par la crainte de se tromper dans le choix d'un état de vie, les Religieux de saint Dominique, qui vïvaient dans le couvent de Morlaix, embrassèrent la réforme, à l'exemple de la Congrégation de Hollande. L'exacte régularité dont ils firent désormais profession, et la ferveur de leurs prédications, répandirent la bonne odeur de Jésus-Christ dans tout le pays. Yves Mayeuc, attentif à tout, crut que la Providence lui montrait dans l'exemple de ces saints Religieux, ce qu'il devait lui-même pratiquer pour assurer son salut, sans se refuser aux besoins du prochain. Il se présenta au Prieur du couvent de Morlaix, demanda avec humilité l'habit de Religieux; et il le reçut l'an 1483, dans sa vingt-unième année.

Tous ses doutes se dissipèrent dès ce moment; et il ne fut plus occupé le reste de ses jours, que du désir de répondre avec fidélité à la grâce de la vocation. On assure que dans le noviciat, il parut un homme déjà consommé dans toutes sortes de vertus. Humble, modeste, obéissant, toujours recueilli; parmi les saintes rigueurs de la pénitence, et les austérités de la Règle, il portait avec joie le joug du Seigneur; et il trouvait que la charge était légère, parce que son cœur était rempli de charité. Quoiqu'il n'eut rien contracté de la contagion du siècle, il aurait porté fort loin les exercices de mortification qu'il ajoutait à ceux de la Règle, si l'obéissance n'eût quelquefois modéré sa ferveur. Mais s'il donna des bornes aux pratiques extérieures de la pénitence, il n'en donna pas au désir d'apprendre tous les jours à mourir à lui-même, à ses passions, et à sa propre volonté, pour se revêtir de Jésus-Christ. Persuadé qu'on ne saurait être un parfait Religieux, si on ne devient

Digitized by Google

un Chrétien parfait, il regarda toujours l'Evangile comme sa première Règle ; et la vie de l'Homme-Dieu, comme le grand modèle qu'il devait s'efforcer d'imiter. Cette imitation fut l'objet qu'il ne perdit jamais de vue ; et c'est par cet endroit qu'il faut juger de ses progrès dans la vertu.

D'abord après sa profession religieuse, Yves fut envoyé au couvent de Nantes, pour y reprendre ses études de théologie, sous deux habiles professeurs. Une nouvelle application à méditer les Livres saints ; et les mystères de la Religion, en le remplissant de plus grandes lumières, excita dans son cœur de nouveaux sentiments d'amour, de reconnaissance, et de respect pour tout ce qui appartient à la loi de Jésus-Christ. Dès qu'il eut été ordonné prêtre, il se trouva en état de communiquer aux autres les solides connaissances qu'il avait puisées, moins dans les livres que dans l'oraison. L'obéissance l'assigna en 1489 au couvent de Rennes, et on l'obligea dès lors à exercer le saint ministère ; c'est-à-dire, à annoncer la parole de Dieu aux fidèles, et à entendre leurs confessions. Il fit l'un et l'autre avec beaucoup de réputation et de succès. Il écoutait plus volontiers, et comme par préférence, ceux, dont les besoins étaient plus réels. Les ignorants, les pauvres, les affligés trouvaient toujours en lui un ministre charitable, toujours prêt à les instruire, et à leur procurer toute sorte de secours. Il les visitait dans leurs maladies, les consolait dans leurs afflictions, compatissait à leur misère, et tâchait de la soulager. Cette tendre charité, dont il donnait tous les jours de beaux exemples, lui mérita le titre glorieux de Père des pauvres. Nous verrons ce qu'il fit dans toutes les occasions, et dans les différents états où il se trouva, pour remplir tous les devoirs que cette qualité lui imposait.

La duchesse Anne de Bretagne, après la perte d'une partie de ses états, et la mort de son père, le duc François II, chercha dans la sagesse éclairée du Serviteur de Dieu, quelque consolation parmi tous les maux dont elle se trouvait accablée. Elle fit venir à la cour Yves Mayeuc, dont la réputation était déjà grande ; elle goûta le caractère de son esprit ; et lui

Digitized by Google

remit la conduite de sa conscience. Après les hostilités, et les ravages de la guerre, les Bretons pouvaient craindre de nouveaux troubles dans l'état, par la jalousie des princes, qui voulaient épouser leur souveraine. Le roi des Romains, le duc d'Orléans, et Charles VII recherchaient en même temps cette riche héritière. Le premier l'aimait; elle aimait le second; ses propres intérêts, et ceux de ses vassaux demandaient qu'elle préférât l'alliance du troisième. Le généreux duc d'Orléans, entreprit de la déterminer à prendre ce dernier parti; et le sage confesseur ayant représenté à la princesse, que c'était le seul moyen de se procurer une solide paix, et de la donner à ses peuples, le mariage fut conclu avec le roi très-Chrétien Charles VIII. La nouvelle reine venant en France, amena avec elle son confesseur, qu'elle fit aussi son aumônier. Quelques écrivains prétendent que Charles VIII, et après lui son successeur Louis XII, se servirent de même de son ministère.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans une cour, où régnaient toutes les passions, le disciple de Jésus-Christ se conserva toujours dans cette humble et modeste simplicité, qui lui avaient attiré l'amour et l'estime de tout le monde. Ni la conversation des grands, ni les soumissions de tant de personnes qui recherchaient l'honneur de son amitié, ou de sa protection, ni les respects qu'on lui rendait, ni l'accès qu'il avait toujours auprès de leurs majestés; rien ne pût lui inspirer des sentiments qui ne fussent conformes aux lois de Dieu, et de la justice. Le soin de son propre salut, celui de la princesse dont il avait toute la confiance, les intérêts de l'Eglise, le bien et la consolation des peuples : ce furent les motifs qui le touchèrent uniquement. Les gens de biens trouvèrent toujours dans sa personne un appui, et les pauvres un asile. Comme il avait toujours eu une grande effusion de charité, pour ces membres affligés de Jésus-Christ, il ne parut se servir de son crédit que pour leur avantage. Il ne refusa jamais d'écouter avec patience, ou leurs plaintes, ou le triste récit de leurs misères. Peu content de les consoler par des paroles, ou des manières pleines de douceur, il distribuait aux uns des aumônes selon leurs besoins, ou son

Digitized by Google

pouvoir; il faisait rendre justice aux autres, présentait leurs requêtes, et se faisait toujours leur avocat, et leur intercesseur. Ami lui-même de la pauvreté, il la pratiquait avec autant d'exactitude, que lorsqu'il vivait dans le cloître en la compagnie de ses frères. Les pensions que la cour lui faisait, étaient remises au syndic du couvent de Saint-Jacques; et il s'était fait une loi de ne disposer de rien qu'avec la permission expresse du Supérieur.

Une vertu si bien soutenue, ou plutôt l'assemblage de toutes les vertus qui font l'honnête homme, le vrai Chrétien, et le parfait Religieux, rendaient Yves Mayeuc toujours plus cher à la reine de France, et plus respectable à sa cour. Cette princesse, dont les historiens louent l'esprit, la beauté, la grandeur d'âme, et la Religion suivait avec docilité ses conseils dans les prospérités et les adversités qu'elle éprouva tour à tour. Quoiqu'elle fût fort jeune[1], elle gouverna très-sagement l'État pendant le voyage que le roi Charles VIII fit en Italie, pour la conquête du royaume de Naples. Elle soutint avec beaucoup de fermeté la perte des trois princes et d'une princesse, dont le Seigneur avait béni son mariage, et que la mort lui ravit dans leur enfance. La France pleurait encore la mort du dauphin, lorsque la pieuse reine eut la douleur de se voir veuve à 22 ans, par la mort de Charles VIII, arrivée le 7 avril 1498. Le duc d'Orléans qui avait toujours conservé pour elle beaucoup de respect et d'amour, lui en donna des marques lorsqu'il monta sur le trône sous le nom de Louis XII : car après avoir fait déclarer nul son mariage avec Jeanne de France, fille de Louis XI, il épousa la reine Anne, le 8 Janvier 1499; et lui laissa dès lors le revenu de son duché, qu'elle sut employer en actions de piété et de générosité. Le peuple et les pauvres familles de Bretagne en ressentirent les premiers effets,

[1] Anne de Bretagne, fille du duc François II, et de Marguerite de Foix, était née à Nantes le 16 Janvier de l'an 1476; elle n'était donc âgée que de 13 ou de 14 ans, lorsqu'elle se mit sous la direction du Père Yves Mayeuc, vers la fin de 1489. Charles VIII l'épousa en 1491; et il partit pour la Conquête de Naples l'an 1494.

Digitized by Google

et elle fit plusieurs fondations, qui subsistent encore [1].

Ce fut au moins pour récompenser les services ou le mérite de son Confesseur, que pour donner à toute la Bretagne, et à la ville de Rennes en particulier, de nouvelles preuves de sa tendre affection, que cette princesse voulut élever Yves Mayeuc sur le siége de cette Eglise. Elle le proposa aux Chanoines de Rennes, dans le temps qu'ils devaient s'assembler, pour donner un successeur à Robert Guybé, nommé depuis peu Cardinal, et transféré de l'évêché de Rennes à celui de Nantes. Les Chanoines, charmés de pouvoir répondre aux désirs de la reine, en se procurant un pasteur selon le cœur de Dieu, élurent unanimement Yves pour leur Évêque. Tout le diocèse et la province entière applaudirent à ce choix. Mayeuc leur appartenait par sa naissance; on connaissait de longue main ses talents et ses vertus; et les peuples de Bretagne n'ignoraient pas avec quel zèle, il les avait toujours protégés auprès de deux monarques : ils espéraient tout de la continuation de sa charité.

Le Serviteur de Dieu fut le seul, qui parut affligé de son élévation. Dès que les intentions de la reine s'étaient manifestées, il n'avait rien oublié pour lui persuader qu'il n'était point né pour l'épiscopat; que ce redoutable fardeau était au-dessus de ses forces et que Sa Majesté devait appréhender que Dieu ne lui imputât un jour toutes les fautes qu'il commettrait dans un poste dont il se reconnaissait indigne. Ces sentiments du Prélat étaient sincères, sa bouche n'étant que l'interprète de son cœur. Mais sa modestie ne servit qu'à le rendre encore plus estimable, et à confirmer la reine dans sa résolution. Le général de son Ordre n'écouta pas davantage ses humbles prières : bien loin de refuser son consentement, il lui ordonna expressément de se soumettre aux ordres de la Provi-

[1] Cette reine avait beaucoup contribué à la Fondation des Minimes de la Trinité du Mont, établis à Rome par Charles VIII. Elle fit depuis celle des Minimes près de Chaillot, à un quart de lieue de Paris; et celle de l'Observance de Lyon, au Faubourg de Véze. On lui attribue aussi d'avoir commencé à faire élever à la cour, plusieurs filles de qualité, que l'on appela depuis *filles de la Reine.*

Digitized by Google

dence; et le Pape Jules II, par ses Bulles du mois de Janvier 1506, ne lui permit pas de délibérer, ou de refuser plus longtemps : ce fut une nécessité d'obéir.

Le saint Évêque fit son entrée dans la ville de Rennes, comme saint Antoine avait fait la sienne dans celle de Florence. On vit les mêmes démonstrations de joie de la part des habitants, mêmes concours des peuples, mêmes acclamations, même empressement à honorer l'arrivée d'un pasteur chéri, respecté, désiré. Les sentiments aussi du Prélat, et surtout cette profonde humilité, qui relevait le mérite de toutes les autres vertus, rappelait agréablement le souvenir de celles, qu'un autre peuple avait autrefois admirées dans le saint Archevêque de Florence. Le jour qu'il fut sacré, il ne put empêcher les réjouissances publiques; mais, suivant les inclinations de son cœur, il donna lui-même un autre spectacle plus édifiant et peu imité : il tint pendant plusieurs jours table ouverte, non pas aux Chanoines, ni aux personnes de qualité de la ville ou du pays, mais à tous les pauvres, à qui il fit ouvrir les portes de son palais, et qu'il servit lui-même à table.

A peine avait-il pris possession de son Eglise, que se disposant à en faire la visite, la Providence lui présenta une nouvelle occasion de faire éclater sa charité. La peste commença à se faire sentir dans la ville de Rennes, et dans peu de temps elle fit dans toutes les parties de la Bretagne, les terribles ravages qui accompagnent ordinairement ce fléau de la Justice divine. Le pieux Prélat ne se contenta pas de gémir et de pleurer devant Dieu, afin d'apaiser par de rigoureuses pénitences, la colère du Seigneur irrité contre son peuple : il se considéra d'abord comme le Père et le protecteur de tant d'affligés; et ses intentions ne s'étendirent pas moins que leurs besoins, soit spirituels ou temporels. Il fournit, dans la campagne comme dans la ville, les remèdes nécessaires, et un nombre de médecins et de chirurgiens. Pour exciter, par son exemple, le zèle des Ministres, il se trouvait lui-même partout; il allait de maison en maison, visitait, exhortait les pestiférés, leur administrait les Sacrements, et ne négligeait

Digitized by Google

rien de ce qui pouvait les consoler dans leur extrême affliction.

Ce mal contagieux, par les soins des magistrats, finit bientôt; mais la charité du Bienheureux Yves ne se ralentit pas; elle parut au contraire devenir toujours plus ardente. Persuadé qu'il n'était que l'économe des pauvres, et que ses revenus étaient leur patrimoine, il n'en prenait qu'une modique portion pour sa table toujours frugale et à laquelle il appelait souvent les pauvres. Il leur distribuait le reste, et il faisait apprendre à quelques-uns un métier capable de leur fournir le nécessaire. Il avait dans sa maison épiscopale un grand nombre de gens de différents métiers, cordonniers, tailleurs, bonnetiers et semblables ouvriers, lesquels gagés et entretenus par l'Évêque, ne travaillaient que pour les pauvres. Le charitable Prélat faisait acheter de ses deniers : le cuir, la toile, l'étoffe, et se chargeait de faire porter ensuite dans les maisons, les souliers, les habits et les chemises, à proportion des besoins et du nombre des personnes. Il ne se bornait pas aux habitants de Rennes, qui pouvaient être dans la nécessité; il voulait encore connaître les pauvres qui se trouvaient dans le diocèse, et pourvoir aux besoins de tous. Les pauvres filles trouvèrent aussi dans ce Père charitable, ce qui était nécessaire pour les doter. Lorsque ses revenus ne suffisaient pas à ses grandes libéralités, il trouvait toujours une ressource presque inépuisable dans la charité de la Reine.

Il arriva cependant quelquefois, lorsqu'il devait se mettre à table, que ses officiers vinrent l'avertir qu'il n'y avait ni pain, ni argent. Ils prenaient de là occasion de marquer leur chagrin, non-seulement aux pauvres, mais au Prélat même, dont la charité leur paraissait une profusion. Le saint Évêque les apaisait par sa douceur, mais il ne diminuait pas ses aumônes; il usait seulement de quelque précaution, soit en les distribuant en secret, ou en prenant l'occasion de l'absence de ses domestiques, pour en donner tout ce qu'il rencontrait sous sa main. On l'a vu quelquefois distribuer le pain qui n'était encore qu'à demi cuit, et partager ses propres habits à des

Digitized by Google

pauvres, qu'il ne pouvait autrement garantir de la rigueur du froid.

Dans les fréquentes visites qu'il faisait de tout son diocèse, son principal objet était l'instruction et le soulagement des pauvres : c'est à l'accomplissement de ce double devoir, qu'il ne cessait d'exhorter tous les ecclésiastiques, particulièrement les curés et les autres bénéficiers : il leur en donnait toujours l'exemple. Il ne croyait pas que ce fût avilir sa dignité, que de catéchiser lui-même les enfants pauvres, de les baptiser, ou d'entendre leurs confessions, et de les disposer à la Communion. Par une suite de cette tendre charité pour son peuple, il s'appliquait avec soin à réconcilier ceux qui vivaient dans quelque inimitié, à terminer leurs différends, leurs querelles, ou leurs procès. La vénération et l'amour respectueux que les peuples avaient pour un si saint Prélat, le mettaient en état de tout entreprendre. Toutes les fois qu'il revenait de ses visites, ou même de sa maison de campagne, située à Brutz, les fidèles témoignaient une si grande joie de revoir leur pasteur, que de paroisse en paroisse on sonnait les cloches et on allait en foule au-devant de lui.

Il n'est pas nécessaire de dire que la résidence si recommandée aux Évêques, fut pour celui de Rennes un des devoirs dont il ne se dispensa jamais. La pieuse reine Anne de Bretagne continuait toujours à l'honorer de sa confiance ; mais elle ne put se procurer que rarement le plaisir de recevoir sa visite, et on remarque que dans sa dernière maladie elle n'eut pas cette consolation. Le Prélat se trouva cependant dans la capitale du royaume à la mort de Louis XII ; et, selon Fontana, il fit l'oraison funèbre de ce monarque, dans l'église de Paris. Après avoir rendu ses respects au nouveau souverain François Ier, il se hâta de rentrer dans son diocèse ; où pendant vingt-six ans qu'il continua à le gouverner, on ne le vit jamais occupé que du soin de son salut et de celui des fidèles confiés à sa sollicitude pastorale. La charité de Jésus-Christ qui le pressait, lui avait appris à se faire tout à tous. Il veillait avec une égale attention à maintenir dans toute l'étendue du

Digitized by Google

diocèse, la paix des familles, l'honneur du Clergé, le bon ordre et la régularité dans les maisons religieuses. Il en réforma quelques-unes et montra toujours un amour de préférence aux personnes de l'un et de l'autre sexe qui, s'étant séparées du monde pour se consacrer à Jésus-Christ, vivaient avec piété, selon la sainteté de leur état. Il aimait à se renfermer lui-même de temps en temps dans le couvent de son Ordre, dont il ne quitta jamais l'habit. Lorsque ses occupations le lui permettaient, il passait plusieurs jours dans le silence et dans la retraite, vaquant à l'oraison et aux saints exercices dans la compagnie de ses Frères. Il disait qu'il avait besoin d'être soutenu par leur exemple ; mais il est vrai que sa modestie, sa ferveur et son humilité les édifiaient beaucoup plus, qu'il ne pouvait être édifié lui-même de leur exacte régularité.

La douceur et la prudence du pieux Prélat ne servirent pas moins que sa fermeté et sa vigilance, à rétablir ou à conserver la discipline ecclésiastique dans son Clergé. Admiré et respecté de tous, il avait trouvé encore le secret de se faire aimer : et par ce seul endroit, il pouvait s'assurer de la bonne volonté de ceux qui devaient lui obéir, dans tout ce qu'il voulait lui proposer, pour que le Service divin se fît avec plus de décence et de majesté. S'il était si attentif à faire régner la paix dans les familles des particuliers, il ne le fut pas moins à la conserver toujours avec son Chapitre et avec tous ceux qui devaient être les coopérateurs de son ministère, dans la conduite des âmes.

Les nouvelles hérésies qui, après avoir infecté une partie des provinces du Nord, commencèrent à faire du bruit en France, sous le règne de François Ier, auraient pu séduire le troupeau, si la vigilance du pasteur eût été moins attentive à écarter le danger. Déjà un émissaire de Luther avait pénétré dans la Haute-Bretagne et il dogmatisait en secret dans le diocèse de Rennes. L'Évêque en fut bientôt informé ; et le Luthérien se crut trop heureux de pouvoir se dérober à la vivacité de son zèle, par une fuite précipitée. Cette retraite

Digitized by Google

ne calma pas cependant les alarmes du Bienheureux Yves Mayeuc : il redoubla dès lors sa vigilance, ses visites, ses instructions, parce qu'il craignait, ou que ses discours, et peut-être les écrits d'un hérétique n'eussent laissé quelques semences d'erreur dans les esprits ; ou que quelqu'autre ne fût tenté de suivre le chemin que le premier avait frayé. C'est dans ces saintes inquiétudes causées par une ardente charité, que le Père François Sylvestre de Ferrare, général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, trouva notre Prélat ; lorsqu'après avoir visité à Vannes le tombeau de saint Vincent Ferrier, il arriva dans la ville de Rennes au mois de septembre 1528. Les saints entretiens de ces deux grands Serviteurs de Dieu auraient été pour l'un et pour l'autre, un juste sujet de consolation ; mais cette joie mutuelle fut bientôt troublée par la maladie et la mort du Père Général qui, peu de jours après son arrivée, finit sa carrière dans le même lieu. Le pieux Évêque lui administra lui-même les Sacrements, reçut ses derniers soupirs et fit enterrer son corps dans notre couvent de Rennes, comme nous l'apprenons de Léandre Albert, qui se trouvait à la suite du Père Général. Ce qui détruit (pour le dire en passant) une vieille Tradition de la communauté de Rodez, qui prétend, je ne sais sur quel fondement, avoir le corps du général, François de Ferrare.

Les Mémoires du Bienheureux Yves Mayeuc ne nous fournissent pas d'autres lumières sur la suite de ses actions. Nous savons seulement qu'en 1532, il eut l'honneur de couronner duc de Bretagne, le dauphin François, fils du roi François I^er^ et de la reine Claude de France, jeune prince de quinze ans, qui mourut depuis à Tournon, le 10 Août 1536, par la méchanceté de Sébastien, comte de Montecuculli. La Providence prolongea encore les jours de l'Évêque de Rennes, qui continua à édifier et à conduire en paix son Église, jusqu'au vingtième de septembre 1541, qu'il alla recevoir la récompense de ses travaux, dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la trente-sixième de son épiscopat. Son corps, selon les vœux des Chanoines, fut enterré dans l'église cathédrale,

Digitized by Google

et sa mémoire honorée (comme on l'assure) par des miracles, est encore en bénédiction dans la province de Bretagne.

Un catalogue des Évêques de Rennes, qu'on conserve en manuscrit, dans les Archives du Chapitre, porte que cet illustre Évêque avait distribué de son vivant tous ses biens aux pauvres, qu'on trouva après sa mort quelques Croix gravées sur sa poitrine, et que son tombeau attirait le concours des peuples, qui y venaient en dévotion.

(TOURON.)

LE BIENHEUREUX FRANÇOIS DE POSADAS,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Les parents de François de Posadas étaient pauvres et gagnaient leur vie en vendant des fleurs, des légumes et des fruits. Ils habitaient d'abord Lama de Arcos, en Castille; mais ils vinrent ensuite s'établir à Cordoue. Malgré l'obscurité de leur état, ils étaient d'une famille noble; ce qui, joint à leurs vertus, les faisait généralement considérer. François naquit à Cordoue le 25 novembre 1644. Ses pieux parents prirent grand soin de lui inspirer de profonds sentiments de religion. Ils lui enseignèrent beaucoup de pratiques de piété, par lesquelles ils occupaient son esprit dès son enfance; et le formèrent à la prière, à l'amour de Dieu et du prochain. Ils lui inculquèrent particulièrement une tendre dévotion à la sainte Vierge. Dès ses plus jeunes années, il récitait chaque jour le rosaire. Souvent plusieurs enfants de son âge se joignaient à lui. Ils s'assemblaient à une heure fixe, et, après avoir fait quelques prières, ils marchaient en procession dans les rues de la ville et sur les routes qui y aboutissent, chantant le rosaire et des hymnes. François était l'âme de tous ces pieux exercices et commençait dès-lors à être remarqué comme un zélé Serviteur de Dieu.

Sa mère, qui l'avait, à l'instant de sa naissance, placé sous la protection de la sainte Vierge, avait exprimé un vif désir

Digitized by Google

qu'il pût entrer dans l'Ordre de Saint-Dominique, et elle lui fit donner la meilleure éducation qu'il lui fut possible. Les progrès du jeune François dans ses études, son attention à ses devoirs de religion, répondaient parfaitement aux vues de ses parents. Il manifesta dès son bas-âge le désir de s'y conformer, en se faisant Dominicain. Dès lors il sembla avoir déjà renoncé au monde et s'être entièrement consacré à Dieu. Il ne partageait ni les jeux ni les amusements de l'enfance; il recherchait la solitude et donnait à la prière et à la méditation presque tout le temps qui n'était pas employé à l'étude. Il fréquentait les Sacrements avec la plus grande dévotion, et se proposait en tout pour but de devenir un digne membre de l'Ordre de Saint-Dominique. Ses désirs furent longtemps sans être remplis. Son père mourut, et sa mère se remaria à un homme qui eut pour lui les plus mauvais procédés. Cet homme força François d'apprendre un métier, et le confia à un maître brutal qui tous les jours l'accablait de coups, malgré son assiduité au travail. Mais à la fin le vertueux jeune homme gagna tellement son maître par sa douceur, que celui-ci lui donna des secours pour terminer ses études. Sa mère étant devenue veuve une seconde fois, François lui rendit tous les devoirs d'un bon fils et lui prodigua les plus tendres soins. Dans sa vieillesse, il attribuait les grâces que Dieu lui accordait, au respect qu'il avait eu pour elle.

Enfin le moment tant désiré de se consacrer à Dieu, arriva. Il fut, en 1663, admis chez les Dominicains de la *Scala cœli*, couvent situé à une lieue de Cordoue, et après l'épreuve accoutumée, il prononça ses vœux solennels. L'on ne rendit pas d'abord justice à son mérite. Il fut en butte à la persécution et à la calomnie; mais il les supporta avec une grande patience, et l'erreur ayant ensuite été reconnue, il fut ordonné prêtre à Saint-Lucar de Barméja. Ses supérieurs l'employèrent ensuite au ministère de la prédication. Ses sermons, soutenus par la sainteté de sa vie, produisirent des fruits immenses. On y accourait en foule, et il fallait qu'il prêchât dans les places publiques, les églises se trouvant trop petites

Digitized by Google

pour contenir la multitude. Le son seul de sa voix pénétrait de respect son auditoire; la force et le charme de ses discours, les larmes qu'il répandait, touchaient et convertissaient les cœurs. On le voyait quelquefois le visage rayonnant, comme on représente les Séraphins. Il menait dans ses missions la vie la plus mortifiée, faisant tous ses voyages à pied, souvent sans chaussure, ne portant point de provisions et n'ayant pour lit qu'un sac de paille ou même la terre nue. Ses succès étaient les mêmes au tribunal de la pénitence; l'onction de ses paroles y étaient presque irrésistible. Guide sage et éclairé, il portait à la perfection les âmes qu'il conduisait, en les éloignant des dangers du monde. Il avait en horreur les spectacles profanes et faisait tous ses efforts pour en détourner les fidèles. Son crédit fut assez grand sur l'esprit des habitants de Cordoue, pour obtenir la destruction du théâtre de cette ville, et jusqu'à ces derniers temps il n'en a point été rétabli.

Son zèle pour le service de Dieu n'était ni ralenti par les fatigues, ni effrayé par les dangers, ni découragé par les difficultés : rien ne surpassait son amour pour les pauvres et ses ingénieuses ressources pour leur procurer des secours temporels et spirituels. Ses austérités et ses jeûnes étaient surprenants. Les évêchés d'Alquer, en Sardaigne, et de Cadix lui furent offerts; mais il les refusa, souhaitant de vivre et de mourir humble et caché, dans la profession qu'il avait embrassée. Après une vie passée dans toutes les pratiques de la perfection religieuse et dans les travaux continuels d'un saint apostolat, il mourut preque subitement, lorsqu'il sortait de célébrer la Messe, le 20 septembre 1713. Il avait publié plusieurs ouvrages sur des questions de théologie et sur des matières de piété[1]. Dans les dernières années de sa vie il

[1] Les plus remarquables des ouvrages du bienheureux François de Posadas sont :

1° Le triomphe de la chasteté contre la luxure diabolique de Molinos.

2° La vie de la Vénérable Mère Léonarde du Christ, Religieuse Dominicaine.

Digitized by Google

était déjà révéré comme un Saint par les habitants des provinces méridionales de l'Espagne. Les démarches pour sa canonisation furent commencées bientôt après sa mort, et depuis régulièrement continuées. Le 4 août 1804, le Pape Pie VII déclara qu'il avait possédé les vertus théologales dans un très-haut degré. Le 5 mai 1817, le même Pontife proclama deux miracles qui avaient été opérés par son intercession; le 8 septembre suivant, le Saint Père annonça que l'on allait procéder à la béatification de François. Il en promulgua le décret le 24 septembre 1818, et cette fête fut célébrée à Rome avec une grande solennité[1].

LE VÉNÉRABLE GUILLAUME ESTIUS.

Raissius, dans son *Auctarium ad natales Sanctorum Belgii*, a consacré un article à Guillaume Estius, et il l'a composé d'après les témoignages rendus par le recteur de l'université de Douai sur la probité, la piété et la sainteté de vie de cet illustre docteur.

Guillaume Estius (William Hessels van Est) naquit en 1542, en Hollande, dans cette ville de Gorcum, qui devait devenir bientôt célèbre par les nombreux Martyrs qui y subirent la mort pour Jésus-Christ. Il descendait de l'ancienne famille d'Est, et reçut, dès ses premières années, un brillante éducation. Ce fut à Utrecht qu'on lui donna les premières leçons de grammaire, de poésie et d'éloquence. De là il se rendit à Louvain, où il se fit promptement remarquer par la profondeur de son jugement et la sagacité de son esprit. Reçu docteur par les suffrages de tous ses maîtres, il fut appliqué pendant dix ans à expliquer les œuvres d'Aristote et à diriger le séminaire

3° La vie du P. Christophe de Sainte-Catherine, fondateur de l'hôpital de Jésus-de-Nazareth, à Cordoue.

4° La vie de saint Dominique.

5° Des Avertissements à la ville de Cordoue.

Outre ces ouvrages, qui ont été imprimés, il en a laissé d'autres, au nombre de vingt et un, qui sont restés manuscrits.

[1] Emprunté à Mgr Doney.

Digitized by Google

pontifical d'Adrien VI : à cette époque on l'appela à Douai pour enseigner la théologie et prendre le gouvernement du séminaire royal. Benoît XIV, l'un des savants les plus remarquables de son siècle et l'un des Papes qui honorent le plus le Saint-Siége, donne au docte professeur de Douai le beau titre de docteur très-fondé, *Doctor fundatissimus*.

La vertu de Guillaume Estius n'était pas moins remarquable que sa science. « Telle était, dit Raissius, sa piété, son zèle et son activité, sa modestie, son humilité et la pureté de ses mœurs, que tous ceux qui le connaissaient l'appelaient un Saint et le considéraient comme tel. » Une autre vertu que l'on remarquait en lui c'était sa tendre charité pour les pauvres, auxquels il procurait des secours de toute nature et en grande abondance. Surtout il prenait un soin particulier des jeunes gens désireux d'acquérir la science, et qui ne le pouvaient pas à cause de la modicité de leurs ressources. Il goûtait un plaisir extrême quand il trouvait l'occasion de leur être utile, et il était attentif à les rechercher parmi les jeunes gens qui suivaient en si grand nombre les différents cours de l'université. Il voulut continuer en quelque sorte cette œuvre après sa mort, en ordonnant dans son testament que le peu de biens qu'il laissait fût consacré à entretenir continuellement un étudiant pauvre et vertueux dans l'université de Douai.

Telle fut la conduite du laborieux et vénérable Estius pendant sa longue carrière, et dans les charges diverses qu'il remplit. Il fut à la fois professeur de théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de Saint-Pierre et chancelier de l'Université. Le respect et la vénération dont on était pénétré pour lui se produisit surtout le jour de ses funérailles. On vit alors une multitude de personnes de toute condition se presser autour de la dépouille mortelle du saint prêtre et lui faire toucher des chapelets et d'autres objets de piété[1].

[1] Emprunté aux vies des Saints des diocèses de Cambray et d'Arras par M. l'Abbé Destombes.

Digitized by Google

LE VÉNÉRABLE CHARLES CORNAY,

MARTYR.

En retraçant la vie du *Vénérable* Cornay, nous ne saurions oublier la réserve que nous impose le titre même dont il est honoré aujourd'hui, en attendant que l'Église, seul juge de ses mérites aux yeux de Dieu, soit appelée à les proclamer par un titre encore plus vénéré des Chrétiens. Nous ne pouvons donc mieux faire que de prendre pour guide le récit intéressant qui fut placé en 1847 sous les yeux des fidèles par le Directeur de l'œuvre de la Propagation de la foi dans le diocèse de Poitiers, et qui garantit avec l'exactitude des faits la prudente circonspection dont nous ne saurions nous écarter nous-même sans manquer au premier des devoirs d'un fils respectueux et soumis de l'Église.

Cornay (Jean-Charles,) né à Loudun, diocèse de Poitiers, le 27 février 1809, eut le bonheur de trouver dans son père Jean-Baptiste Cornay et dans sa mère Françoise Mayaud des parents chrétiens qui lui enseignèrent dès sa plus tendre enfance les lois saintes de la Religion et la pratique des vertus qu'elles imposent.

Après avoir commencé ses études au collége de Saumur, il fut placé plus tard à Montmorillon, dont la maison, célèbre alors sous la direction des Pères Jésuites, attirait de tous côtés de nombreux élèves. Là, le jeune Cornay sut puiser les principes de piété solide qui préparèrent sa vocation et servirent de base aux convictions profondes auxquelles il dut sans doute plus tard la foi courageuse du confesseur et l'inébranlable intrépidité du Martyr. Et pourtant alors, dans cet écolier simple, placide, sans éclat littéraire, sans qualités brillantes, et qui se bornait à être un élève régulier, rien ne pouvait faire présager l'homme désigné d'en haut pour donner au monde l'exemple du plus sublime sacrifice, et qui devait ajouter bientôt à l'auréole religieuse du Poitou un de ses plus glorieux rayons. Néanmoins ses amis les plus intimes admi-

Digitized by Google

raient déjà sa pureté angélique et une vertu plus rare à tous les âges de la vie, son humilité profonde qui le portait à cacher avec soin les connaissances solides et variées qu'il avait acquises en histoire, la seule science qu'il cultivât avec ardeur.

Ses études terminées sans succès classiques et sans couronnes académiques[1], Cornay dut songer à choisir une carrière. La position honorable de sa famille lui permettait de se laisser aller aux rêves d'une ambition mondaine assez commune aujourd'hui ; mais il avait couvé dans le secret de son cœur une pensée immuable ; il se voua au Seigneur et entra sans bruit, sans fracas au grand séminaire de Poitiers, le 20 octobre 1827. Il n'avait pas dix-sept ans.

Là comme à Montmorillon, Cornay ne se fit distinguer par aucuns caractères extraordinaires ; une vie réglée, un travail soutenu, une piété sincère, furent les seuls signes auxquels ses Supérieurs purent reconnaître une vocation vraie, promettant un bon prêtre, mais ne prophétisant point un héros, et, sauf de rares moments dans lesquels le feu qui couvait sous la cendre se révéla par quelques étincelles, au bruit des malheurs qui menaçaient l'Église, rien ne semblait altérer la placidité de cette âme, ni troubler, si nous pouvons nous exprimer ainsi, son pieux sommeil.

Tel était l'état, apparent du moins, de cet élu du Seigneur, lorsque, après deux années d'études théologiques, il fut promu aux Ordres sacrés. Ce fut alors que M. Lacombe, missionnaire de Saint-Laurent-sur-Sèvre, vint à Poitiers prêcher l'œuvre de la Propagation de la foi. Ses récits touchants, le tableau sombre qu'il traça de la situation de l'Église et du

[1] On se tromperait étrangement, si l'on tirait de là des conclusions que trop de gens irréfléchis sont portés à trouver dans les faits de ce genre. La correspondance dont nous avons extrait la lettre qui sera citée bientôt prouve surabondamment que, même sous le rapport de ce que le langage vulgaire appelle de l'esprit, Ch. Cornay n'était pas un homme ordinaire. On se figurerait aussi difficilement combien de franche et d'aimable gaieté se mêle dans ces lettres aux choses les plus graves et aux pensées les plus sérieuses ; il faut les avoir lues pour y croire.

Digitized by Google

dépérissement de la foi dans les missions étrangères, l'appel chaleureux qu'il fit à tous les dévouements, produisirent un puissant effet sur l'esprit et le cœur de ses auditeurs, et de ce jour bien des sacrifices furent résolus. Quant à M. Cornay, il parut subitement changé, ce ne fut plus le même homme; le choc de la parole de Dieu avait fait jaillir l'étincelle cachée; l'étincelle avait produit un vaste incendie dans cette âme, brûlant désormais d'une sainte ardeur pour le martyre, et la véhémence de ses sentiments ne lui permit plus de les taire. Prenant à part, au milieu d'une promenade, l'un des Directeurs du séminaire, qui méritait, après cette admirable confidence, de devenir plus tard l'historien du Confesseur de la foi : « Monsieur, lui dit-il, depuis le sermon que j'ai entendu « ces jours derniers, je ne puis plus y tenir; Dieu m'appelle à « la conversion des infidèles; il faut que je parte; donnez-moi, « s'il vous plaît, le moyen de quitter la France. » Et comme son interlocuteur lui faisait observer que c'était courir au-devant du martyre : « Je le sais bien, répondit-il avec une sublime simplicité; « aussi j'y ai beaucoup pensé, mais c'est « ce qui réveille précisément en moi un plus vif désir de par- « tir : il est si beau de pouvoir verser son sang pour la gloire « de Dieu et le salut de ses frères!

Le sacrifice était irrévocablement arrêté dans ce cœur résolu, il ne restait plus qu'à le consommer. Après avoir dit adieu à ses Supérieurs, M. Cornay se rendit près de sa famille pour lui faire agréer son projet de départ. Mais auparavant il voulut éprouver son énergie physique et morale, s'essayer aux fatigues de la vie errante des missionnaires, et voir jusqu'à quel point il se sentirait la force d'en supporter les rudes labeurs. A cet effet, il profita d'une nuit orageuse, escalada les murs de la maison de son père, courut à travers les champs, comme s'il eût été au milieu des déserts de l'Asie païenne, et bravant la tempête furieuse, sourd au bruit des vents déchaînés, de la foudre mugissante, trempé de sueur et de pluie, il se jeta, après une longue marche, sur un monceau de pierres pour y prendre un peu de sommeil; puis, harassé de fatigue,

Digitized by Google

mais plein d'une sainte ardeur, il arriva vers quatre heures du matin dans un hameau, dont il évangélisa les bons habitants, étonnés de cette subite et bizarre apparition.

Rassuré par cet énergique essai de ses forces, M. Cornay annonça à sa famille la résolution qu'il avait prise, et après les rudes combats que la tendre affection de son père et de sa mère dut livrer à sa piété filiale, la séparation se fit avec une admirable résignation.

Au mois d'octobre 1830, M. Cornay se rendit au séminaire des missions étrangères à Paris, pour étudier les langues asiatiques. C'était au moment où les déplorables principes de la révolution de juillet portaient leurs fruits amers et menaçaient d'ébranler les vocations les plus solides. Loin de se laisser abattre par la triste situation du moment et par tout ce qu'elle présageait de fâcheux pour l'avenir, Ch. Cornay s'encourageait dans son admirable résolution et cherchait à faire passer dans l'âme de ses amis du Poitou l'ardeur dont la sienne était enflammée. Voici l'extrait d'une lettre qu'il écrivait à l'un d'eux à cette époque ; elle peindra l'homme sous son véritable jour, et fera connaître mieux que tous les portraits sa véritable physionomie.

« Paris, 9 mars 1831.

« ... Nous autres nous suivons toujours notre petit train. « Pendant quinze jours nous avons été le seul séminaire exis- « tant dans Paris, et nous allions comme si rien n'eût été. Le « samedi de la Passion ou le Samedi-Saint, *ex indigno S. dia- « cono, forsan indignior, diaconus ero ;* priez pour moi. J'ai « une chose qui me tient toujours à cœur, c'est que je vou- « drais vous voir ici ; vous êtes déjà à moitié chemin ; du cou- « rage. Pensez, pensez-y bien, et vous verrez que la chose « n'est pas si difficile. Songez aux dangers du monde, au peu « de fruit qu'on peut espérer de nos endurcis concitoyens, et « venez travailler dans une terre vierge, amollie par la rosée « du Ciel. Ne vous inquiétez point de papa qui ne veut pas, de

Digitized by Google

« maman qui pleure, de petite sœur qui se lamente ; ce sont « des enfantillages. Venez, venez...

« CH. CORNAY[1]. »

Ainsi que l'annonçait cette lettre, Ch. Cornay fut en effet promu au diaconat, et, son impatience devançant le temps du sacrifice, il obtint de ses Supérieure l'autorisation de partir pour la Chine.

En passant à Poitiers, il eut à subir une bien douloureuse épreuve. Sa famille, prévenue de son départ, entoura tout à coup la voiture qui le conduisait, et il fallut au jeune missionnaire l'inébranlable résolution de son caractère pour ne pas céder aux supplications si touchantes d'un père et d'une mère mêlant leurs larmes à leurs prières..... Mais le futur Confesseur de la foi, s'arrachant aux étreintes qui menaçaient d'amollir son courage, se jeta vivement dans la voiture. Peu après, au mois de septembre 1831, il s'embarquait à Bordeaux pour la Chine, où il abordait vers le mois de juillet 1832, après une longue et périlleuse traversée.

Le nouveau missionnaire était destiné pour la province du *Sut-Chuen ;* mais les guides qui lui avaient été envoyés à travers mille périls étant morts dans ses bras, il sembla que la Providence lui ordonnât, par l'impossibilité même où il se trouvait de parvenir au lieu de sa mission, de s'incorporer de suite à celle du *Tong-King*, où il s'était lié déjà d'une étroite amitié avec M. Marette, autre missionnaire français.

Après avoir étudié avec ardeur les langues du pays et avoir reçu des mains du vicaire apostolique au *Tong-King* le caractère sacerdotal, M. Cornay se mit à évangéliser les païens au prix d'immenses fatigues qui altérèrent bientôt sa robuste santé au point de le faire tomber dans un dépérissement si complet, qu'on dut renoncer dès lors à toute chance de rétablissement.

[1] C'est à cette lettre, communiquée par le destinataire, que nous avons emprunté la signature du vénérable Martyr. Nous la donnons seule, n'ayant pu parvenir à dessiner un portrait authentique du saint personnage.

Digitized by Google

Condamné à l'inaction par sa maladie, peu versé dans la langue anamite, privé d'interprètes, il se vit, pour comble de malheur, obligé, au bout de six mois, de chercher contre la terrible persécution suscitée aux Chrétiens par le cruel *Minh-Minh*, en janvier 1833, l'abri des retraites les plus profondes; alors, dénué de tous secours, de toutes consolations, de tous rapports avec ses Frères dans l'apostolat, caché dans les roseaux des lacs fangeux, plongé dans les cavernes obscures, il fut bientôt menacé d'une entière cécité. Néanmoins, malgré ces tortures morales et physiques, il ne cessait pas d'évangéliser les païens ; il administrait le Baptême aux petits enfants, et, porté sur les bras de ses courageux néophytes, il allait affrontant l'intempérie des saisons, la rigueur du climat, les dénonciations et la mort, distribuant à tous, « le moins mal « qu'il lui était possible, » comme il l'écrivait lui-même, « la « parole de Dieu. »

En apprenant le triste état de la santé de son ami, M. Marette songea à lui faire quitter sa retraite au sein des montagnes de *Sen-tap*, pour le faire établir au village plus sain de *Bau-No*, situé dans la plaine. C'était le chef-lieu d'un centre chrétien assez important et jusqu'alors peu surveillé, pourvu d'un presbytère et enrichi d'une communauté religieuse.

A son arrivée, M. Cornay ne put jouir longtemps de la présence de son ami. M. Marette, quoique frappé de stupeur à la vue des ravages que la maladie avait faits, ne put demeurer auprès du confrère qui avait pourtant si grand besoin de ses consolations et de ses soins ; il dut le quitter le soir même de l'arrivée, emportant dans son cœur les sentiments pénibles que lui avaient inspirés l'altération des traits de son ami et l'admiration qu'il avait conçue en voyant la résignation calme de sa belle âme.

Pendant deux mois et neuf jours, M. Cornay vécut en paix dans son nouvel asile, et, grâce aux soins délicats dont il fut l'objet, sa cécité diminua sensiblement. Il put donc reprendre ses travaux apostoliques avec une ardeur qu'augmentaient encore les succès dont ils paraissaient devoir être couronnés;

Digitized by Google

mais, au moment où ses heureux efforts allaient être comblés de bénédictions, une trame coupable en arrêta les effets bienfaisants.

Depuis quatre ans le pays était en proie à la guerre civile, et de fréquentes insurrections rendaient nécessaire l'intervention des troupes du gouvernement. Le 8 février 1837, un païen nommé *Duc*, ayant été arrêté au village de *Moc*, voisin de celui de *Bau-No*, comme coupable de tentative de soulèvement, résolut de se sauver du supplice en dénonçant le missionnaire recélé à *Bau-No*, et, d'accord avec sa femme, il mit à exécuter son projet une astuce et une ténacité telles, que les mandarins, malgré leur esprit pacifique, se virent contraints, pour éviter une disgrâce personnelle, de décréter le blocus de *Bau-No*.

Pour comprendre ce qui va suivre, il est nécessaire de savoir qu'en organisant sa cruelle persécution contre les Chrétiens, *Minh-Minh* avait étendu la solidarité du crime de Christianisme, des simples particuliers aux villages dont ils faisaient partie, des villages aux villes, et des villes aux provinces, de telle sorte que tous les fonctionnaires d'un vaste pays pouvaient se trouver compromis dans leur fortune et leur vie par le seul recel d'un *maître de la Religion*. Avec un système aussi atroce, *Minh-Minh* était sûr de trouver des espions et des traîtres pour dénoncer, des juges iniques pour condamner, des bourreaux complaisants pour éxécuter les sentences. On va voir jusqu'où les mandarins furent conduits par leur lâcheté.

Le 20 juin 1837, dès le point du jour, 1,800 hommes cernèrent le village de *Bau-No;* M. Cornay, qui se préparait à célébrer la sainte Messe, n'eut que le temps de s'évader dans la campagne avec un catéchiste et de se cacher dans une haie épaisse et fourrée, sous un feuillage qui lui permit d'entendre maintes fois les atroces propos des soldats envoyés à sa recherche.

Cependant les mandarins avaient fait saisir les principaux habitants et les avaient soumis à un long interrogatoire. Le

Digitized by Google

chef du village, battu de verges, résista d'abord aux premiers tourments ; mais, vaincu par la souffrance, il finit par avouer en désignant la retraite de M. Cornay. Ce chef était chrétien, et il dut pleurer amèrement en voyant que sa lâcheté ne put le sauver lui-même de la persécution, et qu'elle envoyait un innocent à la mort. En effet, à peine le signe fatal qui dénonçait la cachette du missionnaire avait-il été fait, qu'une battue s'organisait, et bientôt après M. Cornay, saisi, garotté, à peine couvert de pauvres vêtements, était amené devant ses juges. La découverte du *maître* autorisait une punition exemplaire contre ses disciples ; plusieurs notables furent arrêtés sur l'ordre des mandarins et furent mis à la cangue. Écoutons le récit du Martyr : « Lorsque je vis, » dit-il, « déposer sur « mes épaules ces deux lourds morceaux de bois liés par qua- « tre tringles de fer qui devaient me serrer le cou, je pensai « à cette auréole de gloire dont Dieu allait bientôt ceindre ma « tête, et j'aidai les exécuteurs à les attacher sur mes « épaules. »

Il était cinq heures du soir ; le missionnaire n'avait pas mangé depuis la veille ; il allait défaillir, lorsqu'un soldat lui jeta quelques grains de riz, et plus tard, sur sa demande, on lui en donna trois cuillerées.

« Ce fut là tout mon *dîner-souper,* » ajoute-t-il ; « je le com- « mençai et le finis, comme de coutume, par le *Benedicite* et « les *Grâces*, ce qui fixa singulièrement l'attention des sol- « dats qui m'entouraient. »

Après une nuit de tortures passée, la cangue sur les épaules, M. Cornay fut interrogé par le premier mandarin et fut menacé du cruel supplice de la verge de fer ; mais il resta impassible jusqu'au moment où, témoin des indignes profanations que subissaient les ornements de sa chapelle et son crucifix, il montra une si énergique indignation mêlée de supplications empreintes d'une telle douceur, que les soldats attendris lui firent passer au travers des barreaux de la cage où il venait d'être placé ces objets de sa respectueuse convoitise. Puis, comme le signal du départ se faisait attendre, le saint Confes-

Digitized by Google

seur, profitant du sentiment de curiosité qui attirait autour de lui la foule des païens, métamorphosa l'instrument de son supplice en une chaire chrétienne du haut de laquelle il jeta à ces pauvres âmes aveuglées par l'erreur ses prédications évangéliques; il parla des souffrances de l'Homme-Dieu mort sur la Croix pour le salut du monde et de la reconnaissance que méritait cet immense sacrifice. Tant qu'il put parler il tint ses auditeurs comme enchaînés sous le charme puissant de sa parole; mais lorsque, exténué de fatigue, il se tut, ce fut le signal du départ. Les mandarins ordonnèrent de le diriger vers la capitale de la province; huit hommes furent chargés de porter la cage, et un satellite armé d'une verge de fer excitait leur marche lorsque, ployant sous le poids de leur lourd fardeau, ils se voyaient contraints de ralentir le pas.

Après avoir traversé un fleuve qui le sépara de ses disciples attendris, M. Cornay fut porté dans un village, où il passa la nuit comme la première en plein air. « La cage avec l'oiseau, » dit-il, « resta dans le chemin. »

Le lendemain, le cortége se remit en route, et sur son passage les populations se pressaient, étonnées d'un tel spectacle. Parmi elles se mêlaient quelques Chrétiens, témoignant par leurs larmes l'intérêt qu'ils portaient à leur *père*.

Déposé entre les mains d'un grand mandarin, M. Cornay reçut de lui l'ordre de chanter; il avait été signalé comme un excellent musicien, et, quoique épuisé par un jeûne de plus de deux jours, « Je chantai, » dit-il, « quelques-uns de ces « vieux et si touchants cantiques qu'on m'avait appris au « collége de Montmorillon, et qui avaient occupé délicieuse- « ment mes loisirs pendant mes épreuves. Tous les soldats « étaient rangés autour de ma cage, un peuple nombreux les « accompagnait, et un silence incroyable régnait parmi cette « multitude : jamais, disaient-ils, on n'avait entendu rien de « plus harmonieux que ma voix. A dater de ce moment, mon « rôle changea; je devins un oiseau précieux pour son beau « ramage; mais il fallait qu'il chantât pour avoir à man- « ger. »

Digitized by Google

Croirait-on, en lisant ces lignes empreintes d'une si charmante gaîté, qu'elles fussent tracées par la main d'un homme qui attendait du fond de sa cage le glaive du bourreau et qui savait que chaque heure écoulée rapprochait d'autant celle de son martyre !

Arrivé dans la capitale de la province, nommée *Doai*, M. Cornay, exténué de fatigue, fut jeté en prison et fut transféré dans une cage beaucoup plus étroite. C'était un raffinement de cruauté, car cette cage, qui n'avait que cinq pieds de long sur quatre de hauteur et de largeur, lui permettait de se mouvoir, mais non de se coucher, et, pour surcroît de souffrances, le patient se vit mettre au cou un collier de fer d'où pendaient deux chaînes qui, après avoir enlacé ses pieds, allaient se river aux barreaux de son étroite prison.

M. Marette, en apprenant le sort de son ami, se rapprocha de lui au péril de sa vie, tandis que les Religieuses de *Bau-No*, qui pendant la marche avaient déjà rempli ce pieux devoir, faisaient passer aux Chrétiens captifs la nourriture dont ils avaient besoin. Une correspondance, transmise par des billets écrits au crayon et cachés dans les aliments mêmes, s'établit entre les deux missionnaires et adoucit la triste situation du pauvre prisonnier. Celui-ci, pour rompre la cruelle monotonie des longues heures du jour, les divisa comme aurait pu le faire un habitant des cloîtres, et son *ermitage* (c'est ainsi qu'il appelait sa cage) fut témoin de l'exacte fidélité avec laquelle il observa le pieux règlement qu'il s'était imposé, et dans lequel la prière, le chant, les repas, tout, jusqu'à l'*aumône*, trouvait sa place. Et cette aumône elle-même ne ressemblerait-elle pas à un mot amèrement dérisoire, si l'on ne savait en quoi elle consistait. Le prisonnier recevait à peine la nourriture suffisante pour soutenir ses forces épuisées par la souffrance ; eh bien ! c'était sur cette insuffisance même qu'il savait trouver un superflu destiné à nourrir le petit-fils d'un de ses geôliers.

Bientôt après il fut privé des livres qui lui avaient été laissés jusqu'alors, et il ne lui resta pour toute consolation que

Digitized by Google

son Crucifix. Il s'en servit pour attirer autour de lui des curieux auxquels il enseigna l'histoire de cet instrument de salut, laissant à Dieu le soin de faire fructifier la semence que sa parole avait jetée dans les âmes. Sa patience admirable et son inaltérable douceur lui concilièrent la bienveillance passagère du gouverneur, qui lui donna deux feuilles et demie de papier et un peu d'encre ; le prisonnier y joignit une plume et un méchant couteau qu'il obtint de quelques enfants qui jouaient autour de sa cage ; et ce fut avec ces éléments si imparfaits qu'il put écrire le journal de sa captivité, transmis depuis à son vénérable père, et où nous avons déjà puisé bien des extraits.

Pressentant sa mort prochaine, M. Cornay s'inquiéta de l'impossibilité où il était de s'y préparer par le Sacrement de Pénitence, et, sur sa demande, M. Marette désigna un prêtre annamite pour recevoir sa confession ; mais le projet fut découvert, et les précautions prises contre le prisonnier furent si sévères, qu'il dut se décider à envoyer sa confession écrite à son ami.

Cependant M. Cornay subissait de fréquents interrogatoires dans lesquels les mandarins espéraient tirer de lui des aveux pour le crime de rébellion et de conjuration dont il était accusé; mais il fut inébranlable ; et s'il consentit à se prêter aux vues cupides de ses bourreaux en écrivant à ses fidèles de *Bau-No*, afin qu'ils tâchassent de se procurer un certain nombre de barres d'argent pour racheter la liberté de leurs frères captifs, ce fut en leur recommandant bien de ne pas songer à lui, dont la rançon était taxée à un trop haut prix, et de le laisser souffrir seul, « se remettant entre les mains de Dieu qui y pour-« voirait et lui en donnerait la récompense. »

Vaincus par cette sublime abnégation, les mandarins indiquèrent un dernier et solennel interrogatoire, dans lequel ils firent comparaître tous les prisonniers Chrétiens. Les instruments de la question et la présence des bourreaux parlaient éloquemment contre les âmes faibles ; mais ils ne purent arracher au saint Missionnaire l'aveu du crime imaginaire de sé-

Digitized by Google

dition qu'on lui imputait. Alors il fut jeté par terre et déchiré à coups de verges de fer; puis ses plaies à peine fermées furent rouvertes avec un nouvel acharnement; mais ce fut sans succès pour les projets impies de ses juges iniques, qui ne purent lui faire pousser une plainte ou un soupir, et il fut reporté dans sa cage, meurtri, sanglant. Dans les diverses épreuves qu'il eut à subir, il reçut 1,500 coups de verges de fer.

Enfin, voyant qu'ils ne pourraient vaincre cette patience et ce courage, et que l'intérêt pour leur victime gagnait le peuple et les soldats, les mandarins firent venir leur prisonnier devant eux. Un Crucifix fut jeté par terre; M. Cornay et les autres captifs Chrétiens devaient le fouler aux pieds... Plusieurs succombèrent sous la menace de mort dont ils étaient l'objet; mais l'intrépide confesseur et ses catéchistes se refusèrent avec énergie à cet acte de lâche apostasie. Après cette épreuve, les mandarins rédigèrent une sentence capitale, qui fut aussitôt envoyée à la ratification de *Minh-Minh*.

Prévenu par M. Marette que l'heure de son martyre approchait, le généreux confesseur de la foi écrivit à son ami une lettre qui nous a été conservée et où respirent les sentiments de joie qui n'appartiennent qu'au cœur des Saints.

Quelque temps auparavant, il avait adressé à son père et à sa mère des adieux dans lesquels on ne sait ce qu'on doit le plus admirer du courage surhumain de ce noble Martyr, ou de la sollicitude filiale avec laquelle il s'étudiait à rassurer ses chers parents contre l'idée des tourments insupportables qu'il avait à souffrir.

Voici ces adieux, sublimes de résignation et de *délicatesses* filiales.

« Mon cher père et ma chère mère,

« Mon sang a déjà coulé dans les tourments et doit couler « encore deux ou trois fois avant que je n'aie les quatre mem- « bres et la tête coupés. La pensée de la peine que vous res- « sentirez quand vous lirez ces détails m'a déjà fait verser des

Digitized by Google

« larmes ; mais aussi la pensée que je serai dans le Ciel à in-
« tercéder pour vous, quand vous lirez cette lettre, m'a con-
« solé. Ne plaignez pas le jour de ma mort, il sera le plus
« heureux de ma vie, puisqu'il mettra un terme à mes souf-
« frances et fera commencer mon bonheur. Mes tourments ne
« sont même pas insupportables ; on ne me frappe de nouveau
« sur les reins que lorsque les premières blessures sont cica-
« trisées.

« Je ne serai point tiraillé ni déchiré, comme M. Marchand,
« et, en supposant qu'on me coupe les quatre membres, qua-
« tre hommes le feront à la fois, et un cinquième me coupera
« la tête ; je n'aurai donc pas beaucoup à souffrir. Ainsi con-
« solez-vous ; dans peu, mes souffrances seront terminées, et
« je serai à vous attendre au Ciel.

« Votre respectueux et tendre fils,

« Ch. CORNAY.

« En cage, le 18 août 1837. »

Enfin, le 20 septembre, 1 heure après-midi, l'ordre d'exécution arriva ; il était ainsi conçu :

« Le nommé *Tan,* autrement Caolané (Cornay), du royaume
« de Fulanca, est coupable d'être chef de fausse secte, de s'ê-
« tre caché dans ce royaume et d'être chef de révolte. Qu'il
« soit taillé en pièces, puis, que sa tête soit exposée pendant
« trois jours et jetée dans le fleuve. Que cette sentence exem-
« plaire fasse impression partout.

« Le 21 de la 8e lune de la 8e année du règne de Minh-
« Minh. »

A deux heures, le condamné parut, porté dans sa cage par quatre soldats et escorté par 300 hommes. Sa sentence, tracée sur un écriteau, le précédait, et plusieurs bourreaux l'entouraient. La marche était accompagnée du bruit d'une cymbale que frappait un homme à intervales inégaux. Le cortége traversa la ville, puis se dirigea vers la campagne, et au bout de vingt minutes il arriva au lieu de l'exécution. Pendant ce triste trajet, le patient donna des signes non équivoques de la

Digitized by Google

sérénité de son âme et de sa joie vive ; il chanta de pieux cantiques, puis il se recueillit, et au moment où il supposa qu'un prêtre pouvait se trouver sur son passage pour lui donner l'absolution, ainsi qu'il avait été convenu avec M. Marette, mais sans succès, il se mit à genoux et s'accusa des péchés contenus dans les deux billets où il les avait écrits. Arrivé au lieu du supplice, il sortit de sa cage, se prêta aux efforts de l'ouvrier chargé de briser ses fers, lui offrit quelques mèches de ses cheveux en souvenir de lui, se déshabilla, en gardant toutefois sa chemise, malgré les efforts que firent ses bourreaux pour la lui enlever, et se coucha la figure contre terre. Les bourreaux enfoncèrent six piquets dans le sol, deux vers les tempes pour maintenir la tête, deux pour maintenir ses bras étendus en croix, et les deux autres aux pieds. Le Martyr fut ensuite lié fortement à ces piquets, et à un signal donné par la cymbale un coup de sabre trancha la tête. En même temps les bras et les jambes furent amputés, et le tronc, coupé en morceaux par la hache des bourreaux, fut bientôt la proie de ces cannibales qui se partagèrent ces restes sanglants. Quelques-uns même, dans leur ivresse, poussèrent le délire de la cruauté jusqu'à les dévorer en partie, de telle sorte que les Chrétiens purent à peine en ramasser quelques débris qu'ils rajustèrent avec des bandelettes et auxquels ils rendirent pendant la nuit les derniers honneurs ; ils avaient tenté de les ravir aux persécuteurs ; mais il est à remarquer que, par un retour subit à des sentiments inexplicables, les païens eux-mêmes, peu après l'exécution, s'étaient rués contre les Chrétiens sur les lambeaux de chair du Martyr et avaient cherché à tremper dans le sang qu'ils exprimaient de ces chairs mutilées les linges qu'ils emportèrent comme des reliques précieuses.

Quant à la tête, après avoir été exposée conformément à la sentence, elle fut rachetée deux cents francs par M. Marette qui la possède encore.

Ainsi périt pour la foi chrétienne, le 20 septembre 1837, à l'âge de 28 ans 6 mois et 24 jours. Jean-Charles Cornay ; sa

Digitized by Google

mort, si précieuse aux yeux de Dieu, ouvre la série des nobles sacrifices faits par les enfants du Poitou au salut de leurs frères, et prouve, comme nous l'avons dit ailleurs, l'éternelle fécondité, l'inépuisable sève de cette Église sainte.

Un sentiment de vénération bien méritée a réuni et fait conserver au grand séminaire de Poitiers plusieurs objets qui rappellent à la mémoire des jeunes lévites les vertus et le martyre de celui qui les a précédés dans ce pieux asile.

Sa cellule, qui n'a point été occupée après lui, est demeurée dans l'état où elle se trouvait lorsqu'il la quitta ; on n'y a rien changé ; on n'a pas même voulu faire disparaître les traces de fumée que le poêle y avait laissées. Une petite sellette, que le séminariste avait fabriquée lui-même, s'y trouve encore à côté du bréviaire dont il se servait. Une grande châsse contient en outre les objets suivants : 1° tapis sur lequel le Martyr a été exécuté ; 2° morceau de sa tunique ; 3° petit collet de sa tunique ; 4° liens avec lesquels il fut attaché ; 5° mèche de ses cheveux ; 6° calotte qu'il avait pendant son exécution ; 7° morceau de son pantalon ; 8° morceau de sa chemise.

Les âmes Chrétiennes comprendront assurément l'intérêt qui s'attache à ces restes précieux, et les enseignements que recèle cette humble cellule imprégnée de si touchants souvenirs.

(CH. DE CHERGÉ.)

LES VÉNÉRABLES AUGUSTIN BOURRY ET KRICK,

CONFESSEURS DE LA FOI.

Augustin Bourry est né à la Chapelle-Largeau, canton de Châtillon, arrondissement de Bressuire (Deux-Sèvres), au diocèse de Poitiers, le 27 décembre 1826. Entré au séminaire des missions étrangères en juillet 1851, il s'est embarqué pour le Thibet le 20 août 1852, sur le navire la *Vallée-de-Luz*. Après un immense voyage dans lequel il ne parcourut pas moins de 7,000 lieues, il atteignit, le 29 mars 1852, la ville de Gowathée, au royaume d'Assam, où il fixa le centre de ses travaux, sous la direction de M. Krick, préfet apostolique de cette mis-

Digitized by Google

sion. Son but était de pénétrer dans les montagnes et les forêts des Hymalayas pour prêcher la foi « à ces pauvres Thibétains, pour lesquels il avait presque le don des larmes, lui pour qui les pleurs ne semblaient pas faites. »

Il y avait dans ces parages, il y a environ cent cinquante ans, une mission catholique florissante, anéantie depuis par la persécution chinoise, et c'était pour en réunir les éléments épars que nos missionnaires allaient entreprendre leur long et pénible voyage.

Dans une première course que M. Krick avait faite d'Assam aux montagnes du Thibet, il avait eu l'occasion de faire un court séjour dans un village habité par la tribu dite des Mishmies. Sur ces entrefaites, il arriva qu'un jeune homme tomba dans la rivière qui arrose ce territoire et s'y noya.

Les amis de celui qui avait péri attribuèrent, dans leur aveugle superstition, cet événement à la présence de M. Krick dans leur village, et ils résolurent, dès que l'occasion favorable s'en présenterait, d'apaiser les mânes du mort en lui immolant le pauvre missionnaire.

Mais celui-ci quitta leur pays avant qu'ils ne se fussent définitivement concertés pour l'exécution de leur projet de sang. Les assassins, se voyant ainsi frustrés dans leurs espérances, remirent à un autre temps, attendant, avec la patience du tigre, qu'une occasion favorable s'offrît à eux pour exécuter leur résolution.

Malheureusement elle ne tarda pas à se présenter. M. Krick, accompagné de M. Bourry, revint quelque temps après (1854) au pays des Mishmies, dans le dessein d'aller jusqu'à Lassa, principale ville du Thibet. Un chef thibétain leur céda une hutte, où ils devaient s'abriter pendant le peu de jours qu'ils avaient à passer parmi les indigènes.

Les assassins se présentèrent à la cabane des pauvres prêtres au moment où ils prenaient quelque repos, M. Krick couché par terre, et M. Bourry assis sur un mauvais tabouret. Sur la demande que le premier leur adressa pour savoir d'où ils venaient et ce qu'ils voulaient, les bandits se jetèrent sur lui

Digitized by Google

d'abord et sur M. Bourry ensuite, et les tuèrent de la manière la plus barbare.

Le corps de M. Krick fut partagé en deux, et deux coups, portés l'un à droite, l'autre à gauche, tranchèrent la tête de M. Bourry[1]. (CH. DE CHERGÉ.)

[1] En apprenant cette mort glorieuse, Mgr l'Évêque de Poitiers s'empressa d'adresser à M. le curé de la paroisse de la Chapelle-Largeau la lettre suivante, que nous reproduisons comme un monument à conserver.

« MONSIEUR LE CURÉ.

» Votre paroisse, qui se distingue entre toutes les populations vendéennes par ses sentiments religieux, et en particulier par son zèle incomparable pour l'œuvre de la Propagation de la Foi, vient de recevoir une magnifique récompense, et de conquérir une gloire nouvelle à cette Église de Poitiers, si féconde en tous les temps en hommes apostoliques. Au nom du vénérable Martyr loudunois Charles Cornay, nos diptyques du Poitou ajouteront désormais celui de cet intrépide enfant du Bocage, Augustin Bourry, massacré brutalement par les infidèles, dans la première fleur de son sacerdoce, sur les frontières du Thibet, où il aspirait à planter le drapeau de l'Évangile.

» J'ai pris soin de faire recueillir tous les documents qui concernent la vie édifiante et la fin glorieuse de ce jeune prêtre, et ils ne tarderont pas à être publiés par M. le directeur diocésain de l'œuvre de la Propagation de la Foi. Mais je veux que vous receviez, dès à présent, pour vous-même, et que vous portiez aux pieux parents de ce Confesseur de la Foi, mes condoléances et mes félicitations. Les larmes dont j'ai mouillé la lettre qui m'apprenait cette mort si tragique me font assez comprendre celles qui ont coulé des yeux de ce père, de cette mère, de cette famille entière. Par la miséricorde de Dieu, leur religion ne s'est pas montrée moins robuste que leur cœur n'a été sensible, et ils ont compris admirablement de quelle grâce et de quelle bénédiction ce malheur était le gage.

» Bien qu'il n'appartienne qu'au Saint-Siége de prononcer canoniquement sur le martyre de notre missionnaire, il ne semble pas convenable de rien faire contre l'axiôme célèbre qui ordonne de prier les Martyrs plutôt que de prier pour eux. C'est pourquoi, dans la solennité que vous préparez, monsieur le curé, je ne crois pas devoir autoriser la messe de *Requiem;* vous y susbtituerez la messe pour la conversion des infidèles.

» Recevez, monsieur le curé; l'assurance de ma cordiale affection. »

» *Votre serviteur en J.-C.*

» † LOUIS-ÉDOUARD, év. de Poitiers. »

Poitiers, le 30 mars 1855, fête de la compassion de la T. S. V.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Nous parlions, il y a quelques jours, des nombreux miracles de Notre-Dame de Vassivière ; en voici deux rapportés par son historien, et qui furent constatés d'une manière juridique.

Ce fut le 9 juillet de l'année 1606, et un dimanche après la Visitation de Notre-Dame, qu'une femme d'un village éloigné de quelques lieues de Vassivière, y arriva, sur les neuf heures du matin, avec un fils aveugle âgé de douze ans ; comme il y avait une infinité de peuple dans la grande chapelle, et qu'on n'y pouvait entrer que fort difficilement, elle jugea à propos de laisser son fils au-devant de l'oratoire où est la fontaine, et le recommanda à celui qui en distribuait l'eau aux pèlerins. Cet homme le fit entrer dedans, dans la vue de le garantir plus facilement de la foule : la mère alla cependant faire ses dévotions dans la chapelle. Ce petit aveugle étant dans l'oratoire, se mit à genoux, récita l'Oraison Dominicale, la Salutation Angélique, et quelques autres prières qu'il savait ; il but ensuite de l'eau de la fontaine, et s'en lava les yeux qu'il avait tout blancs sans apparence de prunelle. Mais Dieu qui n'a pas besoin des dispositions naturelles dans les sujets, pour leur communiquer, quand bon lui semble, les perfections qui leur sont convenables, ne laissa pas de lui donner la vue par le miracle le plus avéré qui fut jamais, et dont une infinité de personnes furent témoins. La mère arrivant là-dessus, appelle son fils et lui tend la main pour le sortir de l'oratoire ; mais ce jeune enfant commença à s'écrier, en son langage dont voici les mots que j'ai bien voulu insérer dans leurs propres termes : *Mayre, j'au m'en anarey be tout soulet, car Diau merçe et Notre-Dame, ju veze fort be.* La mère toute ravie et transportée d'une joie d'autant plus grande qu'elle s'était moins attendue à la grâce que la Vierge avait procurée à son fils, la publiait avec les sentiments d'une reconnaissance extraordinaire, et au lieu de ramener son fils en sa maison, elle alla avec lui dans la grande chapelle en rendre de très-humbles

Digitized by Google

grâces à Dieu et à la très-sainte Vierge, sa divine Mère : et l'enfant miraculeusement éclairé, la suivait sans être conduit de personne, pendant qu'une multitude de peuple qui avait vu ce grand miracle louait la bonté de Dieu et le pouvoir souverain de Marie. On en dressa un acte juridique qui fut signé seulement de quelques-uns de ceux qui en avaient été les témoins oculaires.

L'autre enfant qui reçut miraculeusement la vue au saint lieu de Vassivière était du bourg de Saint-Floret, en la Limagne d'Auvergne ; il était âgé de cinq ans, ou environ, et l'espace de quatre ou cinq mois, il fut tourmenté d'une si violente fluxion sur un œil, que la cataracte s'y étant formée, lui boucha entièrement la prunelle. L'inflammation se jeta sur l'autre œil, et y fit le même effet, si bien qu'il perdit entièrement la vue. Le père de cet enfant, nommé Antoine Duval, dit Parsivat, fit plusieurs consultes par les oculistes les plus experts et par les médecins les plus habiles ; mais après avoir tenté en vain toutes sortes de remèdes, ils lui avouèrent que l'art n'avait rien d'assez fort pour le guérir. Ne pouvant donc rien plus espérer du secours des hommes, il mit toute sa confiance en Dieu et fit vœu en même temps de conduire son fils en la sainte chapelle de Vassivière, pour implorer le secours de Celle qui, ayant donné au monde le Verbe Incarné qui en était la véritable lumière, pourrait sans doute obtenir la vue à son fils ; il va donc à Vassivière avec son fils, sa femme et quelques autres de ses amis, où ayant demeuré l'espace de neuf jours, en prières et en d'autres actions de piété, il se trouva à la fin de la neuvaine, que cet enfant avait entièrement recouvré la vue ; car étant dans un des logis, il dit de la manière qu'il le put exprimer, qu'il voyait le feu. Le père et la mère, transportés de joie, se mirent au-devant de la cheminée et lui demandèrent s'il voyait quelque autre chose, et il leur fit connaître qu'il les voyait, et tout ce qui était dans la maison. On l'examine avec plus de soin, on regarde ses yeux, et n'y voyant aucune tache qui en couvrît la prunelle, ils furent assurés que leur enfant était parfaitement guéri. Ce fut pour lors qu'ils

Digitized by Google

versèrent une grande abondance de larmes, mais différentes de celles qu'ils avaient si souvent répandues dans le temps de sa maladie, parce que c'était des larmes de joie, d'amour et de reconnaissance. Ils allèrent promptement en la sainte chapelle, accompagnés de tous ceux qui étaient dans ce logis, rendre de très-humbles actions de grâces à Celle par les mérites de laquelle ils avaient reçu, en la personne de leur enfant, une faveur si extraordinaire. Ce fut au mois de juin de l'année 1608, que se fit ce miracle ; mais l'acte juridique qui n'en fut fait que quelque temps après, fut signé par ceux qui en avaient été les témoins oculaires. *(Histoire de Notre-Dame de Vassivière.)*

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

Vigile de saint Mathieu, apôtre et évangéliste.

A Rome, supplice de saint Eustache et de sainte Théopiste, son épouse, avec ses deux fils, Agapit et Théopiste, martyrs, qui, sous l'empereur Adrien, ayant été condamnés aux bêtes,

[1] DUODECIMO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Vigilia sancti Matthæi Apostoli et Evangelistæ. — Romæ passio sanctorum Martyrum Eustachii et Theopistis uxoris ejus, cum duobus filiis Agapito et Theopisto, qui sub Hadriano Imperatore damnati ad bestias, sed Dei ope ab iis nil læsi, in bovem æneum candentem inclusi, martyrium consummarunt. — Cyzici in Propontide natalis sanctorum Martyrum Faustæ Virginis et Evilasii, sub Maximiano Imperatore : quorum Fausta ab eodem Evilasio idolorum sacerdote devalcata, et ad turpitudinem rasa, suspensa et torta est : deinde cum vellet eam mediam secare, et carnifices lædere non valerent, stupens Evilasius, in Christum credidit ; et dum ipse etiam Imperatoris jussu fortiter torqueretur, Fausta capite terebrata, clavis toto corpore confixa, et sartagini ignitæ imposita, cum eodem, voce de cœlo vocata, transivit ad Dominum. — In Phrygia sanctorum Martyrum Dionysii et Privati. — Item sancti Prisci Martyris, qui punctim pugionibus transverberatus, capite plexus est. — Perge in Pamphylia sanctorum Theodori, et Philippæ matris ejus, ac Sociorum Martyrum sub Antonino Imperatore. — Carthagine sanctæ Candidæ Virginis et Martyris, quæ sub Maximiano Imperatore plagis toto corpore dilacerata, martyrio coronatur. — Item sanctæ Martyris Susannæ filiæ Arthemii idolorum sacerdotis et Marthæ. — Eodem die sancti Agapiti Papæ, cujus sanctitatem beatus Gregorius Magnus commemorat. — Mediolani sancti Glicerii Episcopi et Confessoris.

Digitized by Google

mais n'en ayant reçu aucune blessure par le secours de Dieu, consommèrent leur martyre enfermés dans un bœuf d'airain embrasé.

A Cyzique, dans la Propontide, fête de sainte Fauste, vierge, et saint Évilase, martyrs sous l'empereur Maximien. Fauste ayant eu la tête rasée par Évilase, qui était prêtre des idoles, et les cheveux coupés jusqu'au ridicule, fut suspendue en l'air et tourmentée ; ensuite comme il voulait la couper par le milieu du corps, et que les bourreaux ne purent lui faire aucun mal, Évilase étonné crut en Jésus-Christ ; et tandis que lui-même était cruellement tourmenté, aussi par ordre de l'empereur, Fauste ayant eu la tête percée d'un instrument et le corps traversé de clous partout, fut mise dans une poële embrasée ; une voix du Ciel l'appelant, elle s'envola vers le Seigneur avec le même Évilase.

En Phrygie, les Martyrs saint Denis et saint Privat.

Et aussi saint Prisque, qui, ayant été piqué de la pointe d'un poignard partout le corps, eut la tête tranchée.

A Perge en Pamphilie, saint Théodore et sainte Philippe, sa mère, et leurs compagnons martyrs sous l'empereur Antonin.

A Carthage, sainte Candide, vierge et martyre, qui reçut sa couronne sous l'empereur Antonin, ayant eu tout le corps déchiré et couvert de plaies.

Et aussi sainte Suzanne, fille d'Arthémius, prêtre des idoles, et sainte Marthe, martyres.

Le même jour, saint Agapit, pape, dont la sainteté est attestée par saint Grégoire-le-Grand.

A Milan, saint Glycère, évêque et confesseur.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Jean l'Égyptien, martyr.

Saint Artémidor et saint Thalès, martyrs.

Saint Socrate et saint Denis, martyrs.

Digitized by Google

Le Bienheureux Maurice, abbé de Kernoet, de l'Ordre de Citeaux.

Saint Montant, honoré comme martyr à Abbeville.

Sainte Marthe, martyre avec sainte Suzanne, de ce jour.

Saint Macrobe et saint Sabin, martyrs à Damas, avec plusieurs autres.

Saint Agathin, martyr à Synnade en Phrygie.

Saint Eunobe, confesseur en Éthiopie.

Saint Félix de Bagaie, confesseur de la foi sous Gallien, survécut à ses supplices et mourut en paix.

Martyrologe de la dernière persécution.

Christophe Schaix, frère des écoles chrétiennes, pour avoir refusé le serment schismatique, arrêté dans le département de la Moselle, condamné à la déportation, mort à Rochefort le 20 septembre 1794, à l'âge de 64 ans.

Jean-Baptiste Béloyet, curé au diocèse de Langres, pour la même cause déporté à la Guyanne, comme réfractaire, relégué à Konanama, puis à Kouria, mort là le 20 septembre 1798 à 48 ans.

Digitized by Google

VINGT-UNIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Matthieu, apôtre et évangéliste. — Sainte Iphigénie, vierge. — Saint Jonas, prophète. — Saint Castor, évêque d'Apt. — Sainte Maure, vierge. — Le Bienheureux Othon de Friesengen. — Saint Gérulf ou Gérou, martyr. — Saint Jean de Prandotha, évêque de Cracovie. — Le Bienheureux Jean Augustin Adorno, fondateur de l'Ordre des Clercs réguliers Mineurs. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MATTHIEU,

APOTRE ET ÉVANGÉLISTE.

Matthieu, qui s'appelait Lévi avant sa conversion, était de Galilée et publicain de profession, c'est-à-dire, qu'il était receveur de quelque impôt. On rapporte qu'il demeurait à Capharnaüm, mais qu'il avait son bureau hors de la ville, sur le bord de la mer de Galilée.

Il y avait plus d'un an que le Messie annonçait le royaume des Cieux par toute la province, et il venait de guérir, à Capharnaüm, un paralytique, lorsque, retournant du côté de la mer, il passa devant le bureau de Matthieu. Le voyant assis là, il lui dit de le suivre. Aussitôt Matthieu se leva, quitta tout et le suivit, quoiqu'il sentît bien que la démarche qu'il faisait le jetait dans la pauvreté. Mais cette considération ne l'arrêta pas. Déjà il connaissait le Seigneur et sa doctrine, parce qu'il demeurait dans le voisinage de Capharnaüm, où Jésus-Christ avait prêché et fait plusieurs miracles.

Alors, dit Godescard, saint Matthieu invita le Sauveur et ses disciples à manger chez lui ; il appela aussi au même festin ses amis, et ceux principalement qui exerçaient la profession à laquelle il venait de renoncer. Il espérait sans doute que les entretiens divins du Sauveur pourraient leur procurer la même

Digitized by Google

grâce qu'à lui. Les pharisiens se scandalisaient mal à propos de ce que Jésus mangeait avec les publicains et les pécheurs : il les confondit, en leur disant qu'il était venu pour ceux qui étaient malades, et non pour ceux qui, jouissant ou s'imaginant jouir d'une santé parfaite, prétendaient n'avoir pas besoin de médecin. Il leur enseigna que Dieu préfère les actes de miséricorde et de charité, surtout quand ils ont pour objet le bien spirituel des âmes, à l'observance des cérémonies rituelles, qui leur sont subordonnées, et bien inférieures en dignité. Il était défendu aux Juifs d'avoir commerce avec les idolâtres, parce qu'il était à craindre qu'ils ne se laissassent corrompre par leurs mauvais exemples : mais les pharisiens, par orgueil, donnaient trop d'étendue à cette loi, et ne craignaient pas d'enfreindre le précepte de la charité, qui est le premier et le plus noble de tous ; et tandis qu'ils se donnaient pour les plus rigides observateurs de la loi, le Seigneur ne voyait en eux qu'orgueil et hypocrisie ; le mépris qu'ils avaient pour le prochain les mettait beaucoup au-dessous des pécheurs avec lesquels ils dédaignaient de converser, même pour les retirer de leurs désordres ; ce qui, loin d'être contraire à la loi, y était très-conforme, et renfermait le plus essentiel de tous les devoirs. Jésus-Christ, en descendant du Ciel pour se revêtir de notre nature, s'était proposé de satisfaire le désir ardent dont il brûlait pour le salut des pécheurs ; aussi faisait-il ses plus chères délices de converser avec eux dans le dessein de les retirer de leurs désordres, en leur inspirant les sentiments d'une vive et sincère pénitence. On peut juger de la tendresse qu'il portait à ceux qui se convertissaient, par les paraboles touchantes qu'on lit dans l'Évangile.

On met la vocation de saint Matthieu à la seconde année de la prédication publique de Jésus-Christ. Quelque temps après, le Sauveur ayant formé le collége apostolique, voulut bien agréger notre Saint dans la société de ceux qu'il destinait à être les princes et les fondateurs de son Église.

Saint Matthieu assista à la Passion et à la Résurrection de Notre-Seigneur, puis à son Ascension et à la descente du Saint-

Digitized by Google

Esprit, il prêcha l'Évangile avec les autres Apôtres. Puis, pénétré des paroles que Jésus leur avait dites en les quittant, pour remonter au Ciel : « Allez donc et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit; et assurez vous que je serai moi-même avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

Après avoir prêché quelque temps dans la Judée et dans les contrées voisines, devant quitter ces contrées pour aller prêcher ailleurs, il écrivit à Jérusalem le titre qui porte son nom. Il donna à son ouvrage le nom d'Évangile, c'est-à-dire, *bonne nouvelle*. C'est à juste raison qu'il porte ce titre, puisqu'il annonce à tous les hommes, même aux plus grands pécheurs, qu'ils peuvent espérer le pardon de leurs péchés, la rémission des peines qu'ils ont méritées, et la gloire qui est promise à ceux qui recherchent le céleste héritage. Saint Matthieu fut le premier qui écrivit l'Évangile, et il le fit par l'inspiration du Saint-Esprit. Comme il l'écrivait principalement pour les Juifs convertis, il fit usage de la langue qu'ils parlaient, c'est-à-dire, de l'Hébreu.

Ayant laissé des copies de son Évangile aux fidèles de son pays, le Saint partit pour ses missions apostoliques, Saint Clément d'Alexandrie, qui n'était pas éloigné du temps des Apôtres, nous apprend que saint Matthieu mena jusqu'à sa mort un genre de vie fort austère; qu'il ne vivait que d'herbes, de fruits et de légumes. Saint Ambroise dit que Dieu lui ouvrit le pays des Perses. Selon Ruffin et Socrate, il porta l'Évangile dans la partie de l'Éthiopie qui confine avec l'Egypte. Des auteurs disent qu'il mourut dans le pays de Sennaar; d'autres, qu'il souffrit le martyre à Naddaver, comme le rapportent ses actes.

SAINTE IPHIGÉNIE,

VIERGE.

Lorsque saint Matthieu portait la foi en Éthiopie pour remplir son apostolat, il rencontra dans ce pays une jeune fille

Digitized by Google

qui s'appelait Iphigénie et que la bonne nouvelle qu'il apportait avait convertie ; il la baptisa et la consacra à Jésus-Christ. Ce fut une des vierges chrétiennes du premier siècle.

Elle est fêtée en Égypte le 21 septembre.

SAINT JONAS,

PROPHÈTE.

Jonas fils d'Amathi était de la ville de Geth en Opher, autrement Geth-Epher, et non de celle de Geth qui était au pays des Philistins, et l'une de leurs cinq Satrapies d'où était Goliath. Geth-Epher était dans la tribu de Zabulon aussi bien que Nazareth au pays de Galilée. C'est à quoi les pharisiens ne prenaient point garde, lorsque prétendant faire voir que Jésus-Christ ne pouvait être un Prophète, ils disaient à Nicodème qu'il ne trouverait point dans l'Ecriture qu'il fut jamais sorti de Prophète de Galilée[1]. Geth-Epher avait changé de nom dès le temps de Jésus-Christ. Elle s'appelait alors Jotapata, qui était une place fortifiée durant la guerre des Juifs, où fut pris Joseph l'historien des Juifs qui la défendait contre les Romains, et mené prisonnier à Rome du temps de Vespasien.

Les Juifs publiaient que Jonas était fils de la veuve de Sarepta, ville des Sidoniens en Phénicie, que le Prophète Élie avait ressuscité : mais la seule distance des temps était capable de ruiner leur opinion. Quelques-uns parmi les anciens dans l'Eglise ont cru que Jonas était au moins le fils de la femme Sunamite, que le Prophète Elisée avait obtenu par ses prières, et qu'il avait ressuscité au bout de trois ans. Mais ce sentiment est contraire à la sainte Ecriture, qui marque Geth au pays d'Opher pour le lieu de la naissance de ce Prophète, et non la ville de Sunam qui était à près de vingt lieues de-là vers la mer Méditerranée et dans une autre tribu. Mais il n'est pas incroyable que Jonas ait été du nombre des disciples d'Elisée, quoiqu'on ne voie pas grande apparence à l'opinion de ceux

[1] Le Proph. Nahum était aussi de Galilée.

Digitized by Google

qui veulent qu'il ait été ce jeune homme appelé dans l'Ecriture l'un des enfants des Prophètes qu'Elisée envoya sacrer Jehu pour roi d'Israël.

Jonas était encore jeune quand il fut envoyé par le Seigneur à Jéroboam, second du nom, roi d'Israël, dont le père Joas était petit-fils de Jehu, pour lui prédire de sa part qu'il remporterait diverses victoires sur les Syriens et ses autres ennemis; qu'il rétablirait les limites du royaume d'Israël depuis l'entrée d'Emath (ou les montagnes du Liban) jusqu'à la mer du désert (ou la mer morte.) C'est ce qui arriva avant le règne d'Ozias roi de Juda, et qui fait voir que Jonas a commencé à prophétiser non seulement avant Isaïe, qui est le premier des quatre grands Prophètes, mais même avant Ozée, que l'on fait passer pour le plus ancien des douze petits Prophètes, parmi lesquels néanmoins Jonas n'occupe que le cinquième rang, suivant le texte Hébreu, et le sixième seulement dans l'édition des Septante, suivie par les Grecs. Jonas est ainsi le plus ancien de tous ceux dont nous avons les écrits sous le titre de prophétie : et nous verrons qu'il a prophétisé pendant l'espace d'un siècle entier.

Ce fut plus de cinquante ans après ces premières prédictions que Jonas fut choisi du Seigneur pour aller annoncer sa colère aux Ninivites, et leur prêcher la pénitence. Il a été ainsi le premier, et pour vrai dire le seul de tous les Prophètes de l'ancienne loi qui ait été envoyé aux Gentils : en quoi il n'a point été moins la figure de Jésus-Christ que dans le prodige qui lui arriva sur la mer. Le Seigneur lui ordonna d'aller en la grande ville de Ninive, et d'y prêcher, parce que la malice de ses habitants était montée jusqu'à lui, et que leurs crimes étaient à leur comble. Jonas fut surpris et épouvanté d'un tel commandement, soit qu'il fut fâché de voir que Dieu voulût transporter ses miséricordes de son peuple aux étrangers, soit qu'il considérât les difficultés et le péril qu'il y avait d'exécuter une commission si nouvelle. C'est pourquoi au lieu de se mettre en devoir d'obéir au Seigneur, il voulut s'enfuir de devant sa face, ne croyant pas pouvoir demeurer dans son pays

Digitized by Google

en repos ni en sûreté, et il résolut de s'en aller à Tharsis[1] c'est-à-dire fort loin, et jusqu'au delà de la mer Méditerranée. Il alla donc s'embarquer à Joppé, qui était un port où abordaient toutes sortes de nations pour le commerce à dix ou onze lieues de Jérusalem vers le couchant.

Ayant trouvé un vaisseau qui partait effectivement pour Tharsis, il paya son passage et se mit avec les gens de l'équipage sans autre dessein que de s'éloigner de son pays. Mais le Seigneur qu'il fuyait sut bien le poursuivre. Il envoya sur la mer un vent impétueux qui excita une grande tempête. Le vaisseau en fut tellement agité qu'il courait risque d'être brisé. Les matelots voyant que la tempête allait toujours en augmentant furent saisis de crainte à la vue du danger qui les menaçait. Chacun invoqua son Dieu (car ils étaient d'autant de religions différentes qu'il y avait de différentes nations parmi eux.) On fut obligé ensuite de jeter dans la mer toute la charge du vaisseau pour le soulager. Cependant Jonas était descendu au fond du navire, et il y dormait d'un profond sommeil. Le pilote l'ayant fait réveiller lui dit de se lever et d'invoquer aussi son Dieu, afin de le porter à se souvenir d'eux et d'empêcher qu'ils ne périssent. Mais les matelots voyant que la tempête continuait toujours après tout ce qu'ils avaient imaginé pour la faire cesser, crurent qu'elle avait quelque cause extraordinaire, et que ce pourrait être quelqu'un de l'équipage même qui l'aurait attirée. Ils voulurent s'en éclaircir par le sort, afin de connaître par ce moyen d'où ce malheur pourrait être venu. Le sort tomba sur Jonas : et ils voulurent savoir de lui quelle était la cause du péril où il les avait tous exposés. Car ils ne doutèrent plus que ce ne fut lui qui leur avait attiré cette tempête. Ils lui demandèrent d'où il était, quelle était sa profession, et où il avait dessein d'aller? Jonas leur répondit : « Je « suis Hébreu ; et je sers le Seigneur le Dieu du Ciel qui a fait « la mer et la terre. » Il leur déclara sans dissimulation le sujet de son embarquement, et leur dit qu'il ne doutait pas

[1] Ce n'était point Tarse en Cilicie. Ce pouvait être l'Espagne, les Gaules ou la Mauritanie.

Digitized by Google

que cette tempête ne fût un effet de la colère de son Dieu, qui voulait punir sa désobéissance et sa fuite. Lorsqu'ils l'eurent entendu parler de la sorte ils furent tous saisis de frayeur : et après lui avoir fait reproche de ce qu'il avait osé offenser un Dieu si puissant, ils lui demandèrent ce qu'il croyait qu'ils pourraient faire pour se mettre à couvert de la violence de la mer, parce que le danger les pressait. Jonas leur dit : « Pre-« nez-moi et me jetez dans la mer : et elle s'apaisera. Car je « sais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est « venue fondre sur vous. » Les matelots touchés de compassion au milieu de leur propre malheur eurent peine à se résoudre à cette extrémité. Ils tâchaient de regagner la terre : mais ils en étaient empêchés par la mer qui s'élevait de plus en plus et les couvrait de ses vagues. C'est pourquoi se laissant persuader à la fin que leur salut dépendait du conseil que leur donnait Jonas, ils s'adressèrent au Seigneur avec de grands cris et lui dirent : « Nous vous prions, Seigneur, que la mort de cet « homme ne soit pas cause de notre perte : et ne faites pas « retomber sur nous le sang innocent, parce que c'est vous-« même, Seigneur, qui ordonnez tout ceci, et que nous ne « demandons qu'à exécuter votre volonté. » Ils prirent ensuite Jonas quoiqu'à regret : et le jetèrent dans la mer, et elles s'apaisa aussitôt. A la vue d'un effet si prompt, ils conçurent une crainte respectueuse pour le Dieu qu'ils venaient invoquer. Ils lui immolèrent des hosties en actions de grâces ; et promirent par des vœux qu'ils firent en même temps de continuer dans la suite de lui sacrifier encore.

Le Seigneur fit que dans le même moment il se trouva près du vaisseau un grand poisson[1] qui engloutit Jonas. Il demeura trois jours et trois nuits dans le ventre de ce monstrueux animal, où adressant sa prière au Seigneur son Dieu, il lui rendit actions de grâces pour la miséricorde qu'il lui avait faite, quoique sa désobéissance l'en eût rendu indigne. Au bout des trois jours le Seigneur commanda au poisson de rendre Jonas :

[1] Chien marin ou lamie plutôt que baleine.

Digitized by Google

et il alla le jeter sain et sauf sur le bord. En quoi Jonas figura la sépulture et la résurrection de Jésus-Christ sorti du tombeau le troisième jour de sa mort, selon que ce divin Sauveur a voulu nous le faire entendre lui-même. On ne sait quel fut le pays sur le bord duquel le poisson rejeta Jonas : et l'on serait porté à croire que ç'aurait été sur la côte de Syrie ou celle de Phénicie, si Joseph n'avait dit que ce fut sur le rivage du Pont-Euxin[1] : ce qu'il a sans doute avancé sur une tradition ancienne de son pays. Cela suppose un nouveau miracle dans la vitesse du trajet du poisson, qui ne pouvait naturellement faire huit cent lieues de mer en trois jours et trois nuits.

Le Seigneur réitéra donc alors à Jonas le commandement qu'il lui avait fait d'aller à Ninive, et d'y prêcher ce qu'il lui inspirerait de dire aux habitants du lieu. Ninive était peut-être alors la plus grande ville du monde. Elle avait trois journées de chemin, selon l'Ecriture, non de longueur, mais de circuit, ou selon les autres profanes 480 stades qui font 60,000 pas et vingt-quatre de nos lieues communes : et les anciens comptaient vingt milles pour une journée de chemin. Ce qui fait juger qu'on y comprenait les jardins et peut-être des héritages entiers, et que toutes les maisons ne s'y joignaient pas. Elle avait été bâtie par Assur fils de Sem et petit-fils de Noé sur la rivière du Tygre et avait toujours été jusque-là le siége de la première monarchie du monde ou la capitale de l'empire des Assyriens. Jonas étant entré dans la ville se mit à prêcher dans les rues à mesure qu'il avançait; et criait que dans quarante jours Ninive serait renversée. Le trouble se mit par la ville et l'épouvante se communiqua par tous les quartiers dès la première journée, avant que le Prophète en eût encore fait le tiers. De sorte que ceux qui n'avaient pas encore vu ou entendu ce prédicateur étranger, ne laissaient pas d'être intimidés de ses menaces comme les autres. La nouvelle en fut portée au roi dans son palais dès le jour même : et on lui dit que les malheurs que cet inconnu venait annoncer à la ville

[1] Près de Phasis.

Digitized by Google

devaient être la punition des péchés du peuple, qui avaient irrité le Seigneur. Plusieurs croient que ce roi de Ninive ou d'Assyrie n'était autre que Phul ou Pul, dont il est parlé dans l'Ecriture au quatrième livre des rois, et au premier des Paralipomènes où il est dit que le Seigneur suscita l'esprit de ce prince pour venir avec son armée châtier les Israélites : mais que Manahem roi d'Israël l'ayant gagné par ses présents et les soumissions, et s'étant servi de lui pour l'affermir sur le trône, le porta à s'en retourner en lui donnant mille talens d'argent.

Quoi qu'il en soit, le roi de Ninive touché de la prédication de Jonas, descendit du trône sans délibération, quitta la pourpre et le diadème, se couvrit d'un sac et se coucha sur la cendre. Il voulut que tout son peuple l'imitât et il fit publier un ordre par toute la ville portant que l'on fît jeûner les hommes, les chevaux, les bœufs, les brebis, sans manger et sans boire pendant trois jours de suite ; que les hommes et les bêtes fussent couverts de sacs : et que tous les hommes, sans exception de sexe ni d'âge, criassent au Seigneur de toute leur force pour implorer sa miséricorde ; que chacun se convertît ; que tout le monde quittât sa mauvaise voie, et que l'on renonçât à l'iniquité dont on avait les mains souillées. « Qui sait, disait « ce prince, si Dieu ne se retournera point vers nous pour nous « pardonner, s'il n'apaisera point sa fureur et sa colère, et s'il ne « révoquera point l'arrêt de notre perte qu'il a prononcé ? » Il n'y fut pas trompé : car Dieu considérant que lui et tout le peuple de la ville étaient convertis à lui, eut égard aux œuvres de leur pénitence : et la compassion qu'il eut d'eux l'empêcha de leur envoyer les maux dont il les fait menacer.

Ninive fut épargnée pour lors et elle conserva encore sa gloire et sa puissance pendant près de cent-cinquante ans. Car encore que vingt-quatre ans environ après la prédication de Jonas, elle fut prise par Arbacès roi des Mèdes assisté de Belèse ou Nabonassar roi de Babylone, elle demeura en son entier, et il n'y eut que le palais qui fut brûlé avec le roi Sardanapal ou Sardan-Pul, que l'on croit avoir été le fils de Phul. Il

Digitized by Google

est vrai que la monarchie des Assyriens finit alors par la mort de Sardanapal. Mais le jeune Ninus qu'on croit être celui que l'Ecriture sainte Theglatphalassar, prédécesseur de Samalnassar rétablit dès l'année suivante le royaume d'Assyrie réduit à ses anciennes limites. Ses successeurs s'y maintinrent pendant plus de cent vingt ans, jusqu'à ce qu'Astiagès satrape de Médie sous son père Cyaxarès rois des Mèdes, prit et ruinât entièrement la ville de Ninive avec le secours de Nabopolassar, satrape de Babylone, père du grand Nabuchodonosor, qui devint ensuite roi de Chaldée et d'Assyrie. Ce fut alors que la ville de Ninive fut entièrement ruinée, sans avoir jamais été rétablie[1] depuis : ce qui arriva vers la dix-huitième année du règne de Josias roi de Juda, trente-cinq ans environ avant la ruine de Jérusalem par Nabuchodonosor.

Jonas voyant la conversion de la ville de Ninive, ne douta nullement que Dieu ne lui pardonnât et ne la voulût conserver. Loin de s'en réjouir il en eut une affliction si grande qu'il devint tout chagrin : et dans la crainte qu'on ne le fît passer pour un menteur et un faux prophète, il s'adressa au Seigneur et lui dit : « N'est-ce point là, ô mon Dieu ce que je disais; et ce que j'appréhendais, lorsque j'étais encore en mon pays? Ne l'avais-je pas bien prévu d'abord : et n'était-ce point pour cela que j'avais voulu fuir à Tharsis? Car je savais que vous êtes un Dieu clément et plein de bonté, un Dieu patient, plein de miséricorde, et qui pardonnez les péchés aux hommes (dès qu'ils retournent à vous.) Je vous conjure donc, Seigneur, de m'ôter présentement l'âme du corps, parce que la mort m'est plus avantageuse que la vie. » La réponse que lui fit le Seigneur en se contentant de lui demander s'il croyait que sa colère fût bien raisonnable ne servit qu'à le confirmer dans l'opinion qu'il avait sur l'indulgence avec laquelle il se doutait qu'il traiterait Ninive. C'est pourquoi il sortit de la ville, et il alla s'asseoir du côté de l'Orient pour s'y reposer.

Là il se fit un petit abri de feuillages, résolu d'attendre sous

[1] Car Mosoule est toute différente.

Digitized by Google

cette ombre ce qui arriverait à la ville. Le Seigneur pour le défendre encore davantage contre l'ardeur du soleil fit croître dans l'espace d'une seule nuit un lierre[1], qui monta par dessus sa tête et lui fit un grand ombrage. Ce qui fit d'autant plus de plaisir à Jonas que les chaleurs étaient alors fort grandes. Le lendemain dès le point du jour le Seigneur envoya un ver qui piqua la racine de ce lierre et le rendit sec. Le soleil ayant paru ensuite, le Seigneur fit lever un vent chaud et brûlant : et les rayons du soleil donnant sur la tête de Jonas l'incommodèrent et le firent tomber dans un chagrin et un abattement d'esprit si grand, qu'il souhaita tout de nouveau de mourir. Alors le Seigneur dit à Jonas : « Pensez-vous avoir raison de vous fâcher de ce qui est arrivé à ce lierre? » Oui, dit ce Prophète, j'ai raison de m'en fâcher, et il ne me peut arriver maintenant rien de meilleur que la mort pour finir ma peine. Le Seigneur voulant lui faire voir son tort d'une manière plus sensible, lui dit : « Vous vous affligez, Jonas, de ce que le lierre est mort, quoique vous n'ayez rien contribué par votre travail et vos soins pour le faire croître. Il ne vous avait rien coûté ; il était crû sans que vous vous en fussiez mêlé ; il était *né en* une nuit, et était mort aussi promptement la nuit suivante. Si vous croyez avoir raison, comment trouvez-vous à *redire* que je pardonne à la grande ville de Ninive, dont la perte devrait m'être beaucoup plus sensible que n'a dû vous *l'être* celle du lierre, et où il y a plus de cent-vingt mille personnes, qui ne savent pas discerner leur main droite d'avec leur main gauche (qui vivent dans une grande simplicité et et sans malice) et un grand nombre d'animaux (qui n'ont point de part à l'iniquité des hommes). »

Ce qu'on dit de la sépulture du Prophète Jonas dans la grotte d'un juge de tribu nommé Cénezée au canton de Saar près de Geth en Galilée, où l'on croit qu'il s'était retiré après son retour de Ninive, est puisé des traditions judaïques qu'ont suivies Dorothée, Épiphane et la chronique Pascale. Saint

[1] Ricinus *ou* Palma Christi, et *non* Hedera.
Lierre est ici un terme générique et vague employé par S. Jérôme.

Digitized by Google

Jérôme nous apprend qu'on voyait encore son tombeau de son temps dans le petit village de Geth, qui était un reste des ruines de Jotapata, à deux milles de Sephoris, autrement Diocésarée sur le chemin de Tibériade. Cela aurait dû suffire pour détromper ceux qui ont assigné le culte du Prophète Jonas à Geth, ville maritime de Palestine ou des anciens Philistins, ou même encore à une autre petite ville ou bourgade de même nom près de Lydde ou Diospolis. On dit que le lieu marqué par saint Jérôme est habité maintenant par des Turcs, qui y ont une mosquée, renfermant une chapelle sous laquelle ils prétendent garder le corps de Jonas, qu'ils montrent aux Chrétiens à la lumière d'une bougie, en obligeant ceux qui veulent le voir de se déchausser par dévotion. Malgré cette tradition, les Chrétiens d'Assyrie, que nous appelons les Nestoriens du levant, ont publié que le corps du prophète Jonas était dans la nouvelle Ninive, qu'on appelle Mossoul, bâtie aussi sur le Tygre, à quatre ou cinq lieues de l'ancienne Ninive. Les Turcs se sont fait encore les gardiens de ce tombeau et ils le montrent aux Chrétiens qui le font visiter.

On croit avoir le corps de saint Jonas à Venise dans l'église de saint Apollinaire. Nocéra, ville du royaume de Napels, dans la principauté citérieure, possède aussi des reliques du Prophète Jonas que l'on dit y avoir été apportées par des chevaliers de saint Jean de Jérusalem, et l'on en célèbre la translation le 19 avril dans cette église. L'on en montre aussi une côte au Mont-Cassin où cette relique attire la dévotion des peuples en grande affluence.

Saint Jonas est comme le type et la figure de Jésus-Christ qui a voulu s'y reconnaître lui-même, à l'occasion de la demande que les Juifs lui faisaient de quelque signe ou prodige qu'ils souhaitaient voir de lui. « Cette nation corrompue et adultère, leur répondit-il, demande un prodige, et on ne lui en accordera point d'autre que celui du Prophète Jonas. Car comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. Les Ninivites s'élèveront au

Digitized by Google

jour du jugement contre ce peuple et le condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas : et cependant Celui qui est ici est plus grand que Jonas.

Les Grecs font la fête de Jonas au 21 septembre : les Russes qui suivent leurs rits ne la marquent néanmoins qu'au lendemain. Il y avait à Constantinople une église de saint Jonas accompagnée d'un monastère, lorsque cette ville était chrétienne. On voit que son Abbé Phocas souscrivit dans le VI^e^ siècle au Concile de la ville sous le Patriarche Mennas. Le nom de saint Jonas ne paraît point dans les anciens Martyrologes des Latins. Ce fut vers le XIV^e^ siècle qu'on commença à l'insérer dans les modernes, et on le mit au 27 de janvier, ce qui fut suivi bientôt après par P. Natal dans son catalogue, prétendant que ce jour était celui de sa mort. Mais Baronius l'a fait remettre au 21 septembre dans le Martyrologe Romain, revu sous les Papes Grégoire XIII et Sixte V.

(BAILLET.)

Nous empruntons les curieux détails qui suivent à une lettre écrite par N. V. Place, notre consul en Orient, à M. l'Abbé Lévêque et publiée par l'*Espérance de Nantes :*

« Ce pays (les environs de Ninive) est plein des souvenirs les plus curieux, et en voici un qui vous surprendra sans doute. La semaine dernière, la ville de Mossoul a célébré trois jours de jeûne, suivis d'un jour de réjouissance, en commémoration de la pénitence imposée aux Ninivites par Jonas. Comme le fait s'accomplit de temps immémorial dans le pays, on le trouve fort naturel, et, l'année dernière, l'on ne m'en parla qu'assez longtemps après qu'il s'était passé. Mais, cette année-ci, j'ai tenu à en être témoin par moi-même, et vous pouvez dire que vous tenez, d'un consul présent sur les lieux, qu'une ville entière consacre, tous les ans, un des faits les plus étranges et les plus anciens de la Bible.

« Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que les musulmans eux-mêmes respectent cette tradition, et font la fête le même jour que les Chrétiens. Il est vrai que le Coran renferme un chapitre entier consacré à Jonas, et qu'en face de Mossoul il y

Digitized by Google

a, sur un monticule artificiel, une mosquée très-vénérée et qui passe pour recouvrir le tombeau du Prophète. Elle est même si vénérée que, bien que nous ayons la preuve que ce monticule renferme les plus précieux restes de l'archéologie assyrienne, il ne nous a pas été possible d'y faire des fouilles. Toucher à la terre qui supporte le tombeau de Jonas, ce serait s'exposer à faire éclater une révolution. Chaque vendredi, à l'heure de la prière, on vient en masse de Mossoul y faire un pèlerinage. »

SAINT CASTOR,

ÉVÊQUE D'APT.

Saint Castor, né à Nîmes d'une famille illustre, se distingua dès sa jeunesse, par la ferveur de sa piété et par l'abondance de ses aumônes. Il épousa une femme vertueuse qui désirait, comme lui, tendre à la perfection. Ils s'engagèrent, d'un consentement mutuel, à vivre dans la continence, et bientôt après ils embrassèrent l'un et l'autre l'état monastique. Castor fonda un monastère à Manancha ou Manancuegno, à deux lieues d'Apt en Provence, et il en fut le premier Abbé : mais il ne goûta pas longtemps les douceurs de la retraite ; on l'élut unanimement pour remplir le siége d'Apt. Les précautions qu'il prit pour se cacher furent inutiles ; le peuple, qui voulait l'avoir pour pasteur, trouva le moyen de le découvrir. Voyant qu'il ne pouvait résister à la volonté de Dieu qui lui était manifestée si visiblement, il ne pensa plus qu'à remplir dignement les fonctions épiscopales. Brûlant de zèle pour le salut des âmes, il se rappelait souvent ces paroles de saint Augustin : « Attirez à Dieu toutes les âmes que vous pourrez. Criez à tous : Aimons Dieu de toute notre force. Aimons tous ensemble Celui qui est tout aimable, tout adorable. » Il ne perdit point de vue son monastère ; il regardait au contraire ceux qui l'habitaient comme la plus précieuse portion de son troupeau. Il pria le célèbre Cassien, abbé de Marseille, son ami, de composer pour eux une Règle d'après les observances qu'il

Digitized by Google

avait vu pratiquer en Orient. C'est ce que Cassien exécuta vers l'an 420, par ses *Institutions monastiques*, qu'il dédia au saint Évêque. Il écrivit ensuite, pour l'usage de Castor, ses dix premières *Conférences;* mais le Saint étant mort avant qu'il les eût achevées, il les dédia à saint Léonce, évêque de Fréjus. Léonce était frère de Castor. Il mourut vers l'an 421, le 1er décembre, jour auquel il est honoré à Fréjus et à Apt. Quant à notre Saint, il mourut le 2 septembre vers l'an 420, suivant l'auteur de son ancienne vie ; mais on l'honore le 21 du même mois à Apt et à Nîmes. Il est, avec la très-sainte Vierge, patron de la cathédrale de la première de ces deux villes. Il y a dans la seconde une grande église paroissiale qui l'honore aussi sous le même titre.

SAINTE MAURE,

VIERGE.

Maure, fille de Marien et de Sédulie, naquit à Troyes en Champagne vers l'an 827 d'une famille des plus apparentes du pays. Elle fut nourrie dans l'abondance, et élevée d'abord dans la délicatesse. Mais la grâce dont il avait plû à Dieu de la prévenir, l'éclaira si bien dans le chemin qu'il lui fit prendre pour la conduire à lui, qu'elle renonça toute jeune encore aux douceurs de la vie, aux richesses et aux vanités du siècle pour le suivre et le servir. Plus elle avançait en âge, plus elle se fortifiait dans ces généreux sentiments de la piété chrétienne. Elle conservait son innocence et la pureté de ses mœurs sous la conduite de sa mère qui était une dame de beaucoup de vertu. Lorsque son frère Eutrope quitta le monde pour se consacrer au service de Dieu dans l'état ecclésiastique, il crut lui faire un compliment fort agréable de lui déclarer qu'il la faisait riche en se dépouillant, et que c'était pour elle tout le patrimoine qu'il abandonnait, afin de lui faire un parti plus avantageux dans le monde, et de lui procurer un grand mariage. Mais il fut fort surpris d'entendre sa sœur parler des richesses avec beaucoup plus de mépris, et s'expliquer des

Digitized by Google

vues qu'elle avait sur un Époux immortel à qui il fallait apporter autre chose que des qualités corporelles et des biens périssables. Ainsi Eutrope disant adieu au monde, était encore rempli des pensées du monde ; au lieu que Maure demeurant dans le monde traitait déjà des choses du Ciel, comme si elle n'eût plus été du monde. Aussi fit-elle connaître bientôt après à ses parents les dispositions de son cœur à cet égard ; et sur la proposition qu'ils lui firent d'un bon parti, elle leur déclara qu'elle avait absolument renoncé au mariage, et pris sa résolution de consacrer sa virginité à Jésus-Christ. Marien son père vivait en homme du monde qui aimait le siècle. Il employait ses richesses et son crédit à satisfaire ses désirs, et il était entré dans les voies larges qui ne pouvaient le conduire qu'à sa perte. Sa fille Maure gémissait de le voir dans un état si dangereux. Elle jeûnait, elle priait, elle pleurait devant Dieu pour en obtenir la conversion de son père. Elle fut exaucée : et ce père qui avait d'ailleurs beaucoup de bonnes qualités naturelles, se sentant touché de Dieu, résolut de changer de vie. Il ne fit point difficulté de prendre sa fille pour sa guide dans la voie étroite où il voulait entrer pour trouver son salut, quoique son fils Eutrope fût déjà diacre et capable de le conduire dans la vie spirituelle. Maure mena son père à l'Évêque saint Prudence, pour lui faire faire la confession de ses péchés et se soumettre à la pénitence. Le saint Évêque surpris d'un spectacle si nouveau, ne sut qu'admirer le plus ou la docilité et la soumission d'un vieillard, ou la prudence et le courage d'une jeune fille. Le père demeura toujours fidèle depuis ce temps à la grâce de sa conversion, se reconnaissant redevable après Dieu de sa nouvelle vie à celle à qui il n'avait procuré qu'une naissance charnelle. L'Évêque n'employa point d'autre ministre qu'elle, pour contribuer sous lui l'ouvrage du salut de son père, qui, après avoir mené une vie fort pénitente, mourut entre ses bras plein de confiance en la miséricorde de Dieu, et fut enterré dans l'église des Apôtres saint Pierre et saint Paul, qu'il constitua héritière de ses biens.

La Bienheureuse Maure continua de vivre auprès de Sédulie

Digitized by Google

sa mère, avec autant de retraite et de perfection qu'elle aurait pu faire dans un cloître. Tout son temps était employé à la prière, à des œuvres de charité, ou à un travail des mains pour le service des autels et des églises. Elle avait soin des lampes de la cathédrale, et y fournissait l'huile qu'elle y mettait de sa main. Elle en usait de même pour les parements d'autel, les autres ornements d'église et les habits sacerdotaux ; et ne se contentant pas d'en acheter souvent les étoffes de ses deniers, elle travaillait aussi à les faire, ou à les racommoder. L'Évêque saint Prudence relève fort haut le présent qu'elle lui fit d'une aube qu'elle avait filée, tissue et blanchie de ses mains ; et dit que toutes les fois qu'il s'en servait à l'autel il se sentait animé d'une ferveur extraordinaire pour les saints mystères et pour le renouvellement de la vie spirituelle. Maure s'était fait dès l'enfance une habitude de passer toute la matinée à l'église, où elle entrait avant matines et d'où elle ne sortait qu'après sexte. Il y avait dans cette église trois tableaux de Jésus-Christ, dans l'un desquels il était représenté comme un enfant entre les bras de sa Mère, le visage fort doux et plein de grâce ; le second était un Crucifix où le Sauveur était dépeint en âge d'homme attaché en Croix, le visage tout défait et comme expirant ; dans le troisième on le voyait glorieux le visage plein de majesté, mais terrible, assis sur un trône pour juger les vivants et les morts. Ces trois états de Jésus-Christ avaient fait en elle une impression si vive et si profonde qu'ils semblaient être devenus tout l'objet de la dévotion qu'elle avait à ce divin Sauveur. Tous les jours elle se prosternait devant ces trois tableaux, y faisait une prière particulière et une méditation sur ce que lui suggérait l'idée qu'elle avait des trois mystères qu'ils représentaient à ses yeux. On était accoutumé à la voir régulièrement se présenter devant les trois tableaux, et personne n'y faisait presque plus de réflexion sur la fin. Saint Prudence dans le temps qu'il sortait du chœur la remarquait comme les autres ; mais quoi qu'il en fût peut-être plus touché, il laissa passer plusieurs années sans oser satisfaire la curiosité qu'il avait toujours eue de

Digitized by Google

pénétrer dans cette singularité. Il ne le fit que dans la dernière maladie de la Sainte, lorsqu'étant auprès de son lit pour l'assister et pour écouter les dispositions de ses dernières volontés, il prit la liberté de lui demander pourquoi elle se prosternait ainsi devant les trois images successivement, et pourquoi elle demeurait si longtemps dans ces postures. La Sainte ne pouvait se résoudre à lui répondre, jusqu'à ce que se voyant extrêmement pressée par une personne de ce poids à qui elle devait obéissance, elle lui dit : « Vous saurez qu'étant devant la première de ces images, j'entendais ordinairement un enfant pleurer dans le sein de sa mère ; devant la seconde j'entendais les gémissements et les sanglots d'un homme mourant ; et devant la troisième j'entendais tonner la voix d'un homme plein de menaces et d'effroi, mais qui me rassurait d'une verge d'or qu'il avait à la main. » Saint Prudence voulant approfondir la chose, lui demanda comment elle pouvait avoir entendu des voix différentes d'une matière inanimée comme est le bois. La Sainte lui serra la main comme pour le prier de ne la point presser davantage, se contentant de lui dire que ce n'était point un effet de la nature, et que Dieu avait bien des moyens différents pour retracer en nous les Mystères de notre foi.

Maure avait encore une autre dévotion réglée, qui était d'aller tous les mercredis et les vendredis de la semaine, pieds nus sans linge, à jeun, en pèlerinage au monastère de Mantenay, distant de deux petites lieues de la ville ; et elle jeûnait en ces jours au pain et à l'eau. L'Abbé de ce monastère s'appelait Léon, vulgairement Liey du nom d'un autre saint Abbé de Mantenay, qui avait vécu au VI^e^ siècle. La Sainte l'honorait comme son père spirituel et comme son maître, parce qu'il l'avait baptisée, qu'il avait beaucoup veillé à son éducation, et qu'il l'avait instruite dans les principes de la Religion et de la piété chrétienne. Elle avait aussi une affection toute particulière pour les Religieux de cette maison à qui elle faisait beaucoup de bien. Souvent elle leur donnait des habits et des mouchoirs ; et Dieu fit connaître quelquefois par des signes

Digitized by Google

extraordinaires combien ces charités qu'elle faisait à ses serviteurs lui étaient agréables. Deux prêtres, l'un nommé Paulin, l'autre Melan qui était religieux à Mantenay, furent guéris de la fièvre par l'attouchement d'un mouchoir dont elle avait fait présent à l'Abbé Léon. Un jour Maurice, diacre de l'église de Troyes, lui voyant embrasser l'autel sous lequel reposait le corps de la vierge sainte Mastidie que nous appelons *sainte Mathié*, fit signe à saint Prudence qui était présent de la regarder ; ce qui dura jusqu'à la fin de sexte. Lorsqu'elle se fut retirée et que chacun fut sorti de l'église, le saint Evêque accompagné du Diacre Maurice s'approcha de cet autel, et ce Diacre lui fit remarquer un ruisseau des larmes qu'elle avait répandues au pied de cet autel. Il en ramassa de la boue, et s'en étant frotté les yeux devant saint Prudence, avec la confiance qu'il avait aux mérites de notre Sainte, il fut guéri sur-le-champ d'une taie qu'il y avait depuis longtemps, et obtint encore de surérogation le don des larmes pour s'entretenir dans l'esprit de componction et dans les sentiments les plus tendres de la piété. Un jour du Vendredi-Saint, que l'Évêque saint Prudence prêchait la Passion entre l'heure de sexte et de nonne dans l'église de Saint-Aventin aux faubourgs de la ville, la Sainte qui y assistait, après avoir écouté longtemps avec son attention ordinaire, se leva tout à coup, fit un grand signe de Croix sur tout son corps et demeura debout tandis que tout le monde était assis. Le prédicateur s'arrêta, lui demanda ce que c'était et pourquoi elle se levait contre la coutume. Maure lui répondit en tremblant qu'elle n'osait demeurer assise pendant qu'on lisait l'Évangile dans la cathédrale. Les églises étaient fort éloignées ; cependant elle ajouta qu'elle entendait la voix du Diacre Maurice qui chantait l'Évangile. Ce discours mit tellement en rumeur, que saint Prudence ne put achever la prédication. Tout le monde courut à la cathédrale pour savoir ce qui en était. On trouva effectivement le Diacre Maurice au jubé chantant l'Évangile, mais d'un ton si bas à cause qu'il avait la poitrine et la voix faible qu'on pouvait à peine l'entendre dans l'église même. Saint Prudence n'oublia point

Digitized by Google

de faire valoir ce miracle auprès des incrédules et des infidèles. Mais la Sainte confuse de l'éclat que faisait toute cette affaire, alla se jeter fondante en larmes aux pieds du Prélat pour le prier de l'étouffer et lui demander pardon de la double faute qu'elle avait faite d'avoir troublé la parole de Dieu dans l'église de saint Aventin, et le service divin dans la cathédrale.

La maladie dont Dieu voulut se servir pour retirer sa Servante des misères de la vie, et l'appeler au Ciel, fut accompagnée de diverses circonstances qui confirmèrent beaucoup encore l'opinion qu'on avait de sa sainteté. Chacun marquait son empressement pour la venir voir en ces précieux moments. La veille de son dernier jour, comme sa chambre était pleine de monde, l'Évêque Prudence étant près de son chevet avec les Diacres Maurice et Eutrope frère de la Sainte, Léon abbé de Montenay étant de l'autre côté du lit avec quelques Religieux qui récitaient des psaumes tout bas pendant un grand silence qui n'était interrompu que par ses soupirs et les gémissements de Sédulie mère de la Sainte, on entendit le son d'un instrument fort harmonieux mêlé avec celui d'une voix très-douce qui appela Maure par son nom. Toute l'assemblée en fut fort surprise; on chercha dedans et dehors, et l'on ne trouva point d'instrument: La Sainte recueillie en elle-même pendant ce temps-là s'était assoupie dans son oraison; et l'Évêque prit cette occasion pour dire aux assistants que Dieu avait voulu faire connaître d'abord par le son harmonieux de l'instrument invisible la vérité de la voix qui l'appelait au séjour des Bienheureux, et qui la confirmait par l'odeur ineffable qui commençait à sortir de son corps. Le lendemain qui était le jour de saint Matthieu, elle parut plus gaie qu'auparavant; et en la présence de l'Évêque, de l'Abbé, des deux Diacres et de quelques autres personnes elle fit un effort pour lever la tête dont elle fit deux inflexions du côté de son lit et deux de l'autre. L'Abbé Léon voulut savoir ce qu'elle voulait dire. « C'est pour saluer et remercier, répondit-elle, les quatre forts-armés qui défendent mon lit, et qui empêchent que les

Digitized by Google

bêtes farouches ne m'abordent. — Hé qui, reprit Léon ? — Les Apôtres Pierre et Paul, repartit-elle ; et les Martyrs Gervais et Protais ; mes quatre patrons auxquels j'ai eu dévotion toute ma vie. » En effet, comme la cathédrale de Troyes était dédiée sous le nom de saint Pierre et saint Paul, et que l'église de l'abbaye de Mantenay l'était sous celui de saint Gervais et saint Protais, les assiduités qu'elle avait rendues à Dieu dans ces deux lieux saints lui avaient fait prendre une confiance particulière en la protection des deux saints Apôtres et des deux saints Martyrs qui y étaient particulièrement honorés. Après cette révérence faite en sa manière à ses bienheureux Patrons, elle se tourna vers l'Évêque saint Prudence et le pria de lui administrer en présence de ces Saints le Sacrement de l'Eucharistie et celui de l'Extrême Onction. C'est ce qu'il fit avec plus de diligence qu'il lui fut possible. La Sainte commença ensuite l'Oraison Dominicale, mais étant à la seconde demande comme elle disait au Père céleste, *Que votre règne arrive*, il la tira à lui pour la joindre à son Époux céleste dans la bienheureuse Éternité. Elle mourut ainsi le 21 de septembre, âgée seulement de vingt-trois ans, vers le milieu du IX^e^ siècle de l'Église.

Une dame de la ville nommée Mauricienne, qui était sa tante, sœur de sa mère Sédulie, l'ayant assistée jusqu'à la fin avec ses deux filles Damone et Thécie, s'attribua le droit de la dépouiller. Elle prit son cilice, dont elle fit quatre parts. Elle en donna une à l'Évêque, prétendant lui faire un riche présent, et il la reçut dans le même esprit. Elle garda les trois autres pour elle et ses filles. Elles lavèrent ensuite le corps suivant la coutume ; et surprises de voir l'eau devenue blanche comme le lait, elles l'allèrent faire voir à l'Evèque qui leur dit que c'était une nouvelle marque que Dieu donnait de la pureté virginale de sa Servante. Léonce, fils de Damone, croyant que c'était véritablement du lait en but avec abondance, et fut délivré à l'instant des ardeurs d'une fièvre dont il était tourmenté. Thécie qui avait une tache à la joue qu'elle avait apportée en naissant, qui la défigurait extêmement, et

Digitized by Google

qui déplaisait fort à son mari, se lava le visage de cette eau, et la tache disparut. L'agréable odeur qui avait commencé à s'exhaler du corps de la Sainte se répandit fort loin ; elle fut sentie jusque dans le monastère de Mantenay par un Religieux nommé Veran, lequel auparavant avait entièrement perdu l'odorat. Le corps de la Sainte fut porté à l'église, où il fut honorablement enterré, et où Dieu continua de faire divers miracles par son intercession. Nous nous sommes crus obligés de rapporter ceux dont saint Prudence évêque de Troyes avait été témoin, et dont il avait fait foi dans le panégyrique qu'il prononça en son honneur, et dont il composa ensuite le discours que nous avons encore de lui.

Le corps de sainte Maure fut partagé dans la suite des temps ; on en donna une portion à l'abbaye de Saint-Martin ès Aires, qui est aux Chanoines réguliers de saint Augustin ; l'autre fut mise dans l'église paroissiale du village de sainte Maure sur Seine, à cinq lieues de la ville de Troyes, de la dépendance de la même abbaye. Il s'en fit une translation le dimanche dernier jour de juin l'an 1414, lorsque Etienne évêque de Troyes changea ces reliques de l'ancienne châsse pour les remettre dans une de bois qu'on avait faite de neuf. Le Martyrologe Romain ne fait point mention de notre Sainte ; celui de France marque sa fête au 21 de septembre.

LE BIENHEUREUX OTHON DE FRIESENGEN.

Othon de Friesengen, ainsi nommé parce qu'il était évêque de cette ville au XII^e^ siècle, était fils de saint Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri VI. Il fut d'abord prévôt de Neubourg, en Autriche ; il alla ensuite en France faire ses études dans l'Université de Paris, et s'y distingua. L'amour de la solitude le fit entrer dans le monastère de Morimond, dont il devint abbé. Nommé Evêque de Friesengen en 1138, il accompagna l'empereur Conrad dans da Terre-Sainte, sans quitter l'habit de Religieux. Peu après son retour, il abdiqua l'épiscopat en 1156, et retourna à son

Digitized by Google

ancienne solitude à Morimond, en Bourgogne, où il mourut le 21 septembre 1158.

SAINT GÉRULF OU GÉRON,

MARTYR.

Saint Gérulf, natif de Flandre, de parents chrétiens, fut dès son bas âge fort adonné à la piété; considérant qu'il n'était pas encore confirmé, et que pour cette cause il n'était pas parfait soldat de Jésus-Christ, il partit un jour de Mérendre, lieu de sa naissance, accompagné d'un homme qui lui devait servir de parrain. Il s'achemina vers Gandau monastère de Blondin, afin d'y être confirmé par Elisée évêque de Noyon qui s'y trouvait alors. Après avoir reçu le Sacrement et être rempli de cette grâce spirituelle, son parrain qui s'ennuyait des discours et des actes de piété de ce jeune homme, lui passa son épée à travers du corps, et le fit tomber de cheval par terre, où il le laissa pour mort non loin du monastère de Trunein; car il s'était quelque peu détourné de son chemin, pour faire sa dévotion : Avant qu'il eut rendu l'esprit, il fut par révélation divine trouvé par ses parents, auxquels il fit connaître la cause de sa mort : puis ayant communié, il rendit son âme à Dieu le 21 septembre, dans le x^e^ siècle. Son corps fut transporté à Dronghère près de Gand.

SAINT JEAN DE PRANDOTHA,

ÉVÊQUE DE CRACOVIE.

Jean de Prandotha était d'une noble et illustre famille qui déjà avait donné à l'Église saint Hyacinthe, l'une des grandes gloires de la Pologne. Il naquit aux premières années du XIII^e^ siècle; et dès son enfance on vit germer en lui la sainteté. Comme saint Hyacinthe il se destina à l'état ecclésiastique. Il fut fait Archidiacre de Cracovie, puis Chanoine de Sandomir, et en 1242 évêque de Cracovie. Dès lors il s'occupa, sur l'ordre du Pape Innocent IV, de recueillir des faits de la vie de saint

Digitized by Google

Stanislas, l'un de ses prédécesseurs, dont la sainteté éclatait par des miracles; et en 1253 il eut la joie de voir Stanislas mis au rang des Saints.

Cependant la Pologne, était désolée par des factions, et par les irruptions des barbares. Le roi Boleslas fut deux fois obligé à descendre du trône. Mais le saint Evêque Jean de Prandotha lui resta toujours fidèle. Il eut à lutter aussi contre des hérétiques sauvages; c'étaient les flagellants, qui repoussaient les Sacrements et soutenaient que la flagellation était le seul moyen de se sanctifier. Jean de Prandotha eut le bonheur de préserver son diocèse de cette plaie honteuse, mais ses vertus durent s'épurer encore par les tribulations. Son zèle le rendit odieux aux ennemis de l'Église et des mœurs. Dans une sédition excitée par eux il fut expulsé de son siége, dépouillé de tout ce qu'il possédait et réduit à finir sa vie dans l'exil.

Il mourut le 21 septembre 1266; et ses miracles firent bientôt reconnaître sa sainteté.

LE BIENHEUREUX JEAN-AUGUSTIN ADORNO,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CLERCS RÉGULIERS MINEURS.

Jean-Augustin Adorno, de l'ancienne famille des Adorni de Gênes, fut un des fondateurs de la Congrégation des Clercs Réguliers Mineurs. Les particularités de la vie de ce saint fondateur depuis sa naissance jusqu'à l'établissement de son Ordre nous sont inconnues. C'est sans aucun fondement que M. Hermant a dit, dans son histoire de l'établissement des Ordres religieux, que Jean-Augustin Adorno, étant en âge de se consacrer à Dieu dans la Religion, choisit l'Ordre des Frères Mineurs, dans lequel il entra et d'où il sortit depuis. Les mémoires qui m'ont été mis entre les mains avec le livre intitulé : *Della venerabile religione de Chierici Minori*, imprimé à Lecce en 1647, n'en font point mention, et nous apprennent seulement qu'Adorno retournant de la cour d'Espagne et passant par Valence, le Bienheureux Louis-Bertrand, de l'Ordre de Saint-Dominique, se jeta à genoux devant lui, en disant à

Digitized by Google

ceux qui étaient présents qu'il devait être le fondateur d'un Ordre qui serait très-utile à l'Église, ce qui pourrait être arrivé vers l'an 1585. Adorno ne songeait point alors à prendre l'habit ecclésiastique, mais peu à peu la grâce, faisant impression sur son cœur, le porta à renoncer aux vanités du siècle pour s'employer au service de Dieu et au salut du prochain : il prit les Ordres sacrés et fut honoré du sacerdoce.

Ce fut pour lors que, voulant remplir les devoirs de son ministère, il travailla avec beaucoup de zèle par ses exhortations au salut du prochain, et se sentant inspiré de Dieu de fonder un nouvel Ordre religieux, dont le principal Institut fût de mêler la vie active avec la contemplative, il se retira dans le désert de Vallombreuse en Toscane, où pendant quarante jours il se disposa à exécuter cette entreprise par des jeûnes continuels, des pénitences et des mortifications surprenantes. Etant allé ensuite à Naples, et priant un jour avec ferveur dans l'église des Incurables pour que Dieu lui fît connaître plus particulièrement sa volonté, il se sentit intérieurement pressé d'exécuter son dessein, et il lui sembla même que Dieu lui commandait de le faire, et qu'il lui en prescrivait les moyens. Il ne douta plus que ce ne fût la volonté de Dieu, lorsque deux personnes d'une des plus illustres maisons de Naples, qui furent François et Augustin Caraccioli, se furent jointes à lui pour l'aider dans son entreprise. Il alla à Rome avec François Caracciolo pour obtenir du Pape Sixte V la permission de fonder sa Congrégation. Plusieurs Prélats et quelques-uns de leurs parents, sachant qu'ils étaient proche de Rome, envoyèrent des carrosses au-devant d'eux ; mais, pour éviter ces honneurs, ils se détournèrent et entrèrent dans cette ville par une autre porte ; ils allèrent même demander l'aumône aux Capucins, et furent fort contents de se trouver avec les pauvres à la porte de ce couvent et de manger avec eux.

Le crédit qu'ils avaient à Rome par le moyen de leurs parents et de leurs amis, fit qu'ils obtinrent du Pape ce qu'ils demandaient, et ce Pontife leur accorda, le 1er juillet 1588,

Digitized by Google

un bref par lequel il leur permettait d'ériger une Congrégation de Clercs Réguliers, de faire des vœux solennels, d'élire un Supérieur, et de prescrire des règlements pour le maintien de cette Congrégation. Il les reçut sous la protection du Saint-Siége, et comme ce Pape avait été Frère Mineur, il donna à ces Clercs Réguliers le nom de Mineurs, quoique l'intention d'Adorno fût de leur donner celui de *Mariani*, à cause de la dévotion qu'il portait à la très-sainte Vierge. Ils retournèrent ensuite à Naples, où ils jetèrent la même année les fondements de cet Ordre dans l'église de Sainte-Agnès. Grégoire XIV leur accorda, l'an 1591, tous les priviléges dont jouissaient les Théatins, Clément VIII les confirma dans la suite. Paul V les fit participants de tous les priviléges qui avaient été accordés par ses prédécesseurs aux Ordres religieux, et ils en ont encore reçu d'autres dans la suite.

Adorno, après l'établissement de sa Congrégation, pratiqua toutes les vertus dans un degré éminent. Ses austérités étaient grandes, son humilité profonde, son oraison presque continuelle, employant ordinairement sept ou huit heures à l'oraison mentale; mais où il faisait paraître plus de dévotion, c'était lorsqu'il célébrait la sainte Messe, employant aussi beaucoup de temps à s'y préparer et à faire son action de grâces. Il essuya beaucoup de fatigues pour l'agrandissement de son Ordre. Il fut en Espagne pour y faire des établissements, mais ce fut inutilement à cause des contradictions qui s'y trouvèrent pour lors, et ce ne fut qu'après sa mort que ses Religieux y sont entrés et y ont obtenu plusieurs maisons qui sont divisées en plusieurs provinces. Comme il ne faisait ses voyages qu'à pied et en demandant l'aumône, ses fatigues jointes à ses austérités abrégèrent ses jours; car, n'ayant encore que quarante ans, il mourut à Naples, le 21 septembre de l'an 1591, après avoir vécu dans sa Congrégation deux ans et demi.

(HÉLYOT.)

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE LA DÉLIVRANCE.

Au début de la malheureuse guerre de 1870, dit M. l'Abbé Protois, les habitants de Langres, par la bouche de leur vénérable Évêque, firent vœu d'élever un monnument de reconnaissance à la très-sainte Vierge, si la ville, alors gravement menacée, échappait à la double épreuve d'un siége et de l'invasion. Par un concours de circonstances humainement inexplicable, alors que tout le territoire environnant était tombé au pouvoir de l'ennemi, Langres ne fut point souillé de sa présence, bien qu'il fût par l'insuffisance de ses armements tout particulièrement désigné à ses coups. Les habitants tinrent leur promesse envers la Mère de Dieu. Au nord de la ville, sur une montagne naguère inculte et abandonnée, s'élève aujourd'hui une élégante coupole surmontée par une statue colossale et fort belle de Marie, qui tournée vers la cité, abaisse sur elle ses doux et maternels regards. On l'appelle Notre-Dame de la Délivrance. C'est là que le Dimanche 21 septembre 1873, M^gr^ Guerrin, évêque de Langres, conduisit tous les fidèles pour prier Celle qui, pareille à une armée rangée en bataille, avait si miraculeusement veillé sur la cité au milieu des périls de la dernière guerre. Plus de dix mille personnes se rendirent à son appel, et environ mille pèlerins vinrent de Chaumont pour unir leurs supplications à celles de Langres, afin que la très-sainte Vierge daignât rendre la paix à notre chère patrie. Quarante-huit bannières furent portées au sanctuaire de Notre-Dame de la Délivrance, où le vénérable Prélat bénit les croix et fit une amende honorable au Sacré-Cœur de Jésus.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

Fête de saint Matthieu, apôtre et évangéliste qui, prêchant en Ethiopie, souffrit le martyre. Son Évangile, écrit en hébreu, a été trouvé d'après une révélation que le Saint fit lui-même, et aussi en même temps le corps de saint Barnabé, apôtre, au temps de l'empereur Zénon.

En la terre de Saar, saint Jonas, prophète, qui fut inhumé à Geth.

A Rome, saint Pamphile, martyr.

Et aussi sur la voie Claudienne, à vingt milles de la ville, martyre de saint Alexandre, évêque, qui, sous l'empereur Antonin, ayant surmonté, pour la foi de Jésus-Christ, les chaînes, les coups de bâton, le chevalet, les lampes ardentes, le déchirement des ongles de fer, les bêtes et les flammes d'une fournaise, entra à la fin dans la vie bienheureuse, en étant décapité. Son corps fut dans la suite apporté à Rome, par le Pape saint Damase, le sixième avant les calendes de décembre (26 décembre), jour auquel il plaça la célébration de sa fête.

1 UNDECIMO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Natalis sancti Matthæi Apostoli et Evangelistæ, qui in Æthiopia prædicans, martyrium passus est. Hujus Evangelium hebræo sermone conscriptum, ipso revelante, inventum est, una cum corpore beati Barnabæ Apostoli, tempore Zenonis Imperatoris. — In terra Saar sancti Jonæ Prophetæ, qui sepultus est in Geth. — Romæ sancti Pamphili Martyris. — Item via Claudia, vigesimo ab urbe milliario, passio sancti Alexandri Episcopi, qui sub Antonino Imperatore pro fide Christi vincula, fustes, equuleum, lampades ardentes, ungularum laniationem, bestias, ac fornacis superans flammas, tandem gladio cæsus, vitam adeptus est gloriosam. Ejus corpus postea beatus Damasus Papa in Urbem transtulit sexto Kalendas Decembris, quo die festivitatem illius celebrandam instituit. — In Phœnicia sancti Eusebii Martyris, qui ultro Præfectum adiens, et se Christianum esse denuncians, ab eo multis tormentis afflictus, capite cæsus est. — In Cypro sancti Isacii Episcopi et Martyris. — Ibidem sancti Meletii Episcopi et Confessoris. — In Æthiopia sanctæ Iphigeniæ Virginis, quæ a beato Matthæo Apostolo baptizata, et Deo dicata, sancto fine quievit.

Digitized by Google

En Phénicie, saint Eusèbe, martyr, qui allant de lui-même trouver le préfet, et se déclarant chrétien, fut par son ordre affligé de plusieurs tourments, puis décapité.

En Chypre, saint Isace, évêque et martyr.

Au même lieu, saint Mélèce, évêque et confesseur.

En Ethiopie, sainte Iphigénie, vierge, qui ayant été baptisée et consacrée à Dieu par l'apôtre saint Matthieu, fit une sainte mort.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Grégoire, évêque de Gap.

La Bienheureuse Bernardine, religieuse du Tiers-Ordre de saint François, honorée en Espagne.

Saint Hilaire, évêque de Besançon.

Saint Françaire, confesseur, honoré près de Mortagne, en Poitou.

Saint Jonas, le Sabaïte, appelé ainsi parce qu'il était moine du monastère de Saint-Sabas en Palestine.

Saint Marc, berger, martyr à Claudiopolis en Asie dans la grande persécution de Dioclétien et de ses collègues.

Le Bienheureux Marc de Modène, frère prêcheur.

Saint Quadrat, confesseur apostolique, honoré à Magnésie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Tripied (prénoms inconnus), curé de Mare au diocèse de Verdun, ayant refusé le serment schismatique, enlevé, conduit à Rochefort pour la déportation, mort là le 21 septembre 1794, à l'âge de 77 ans.

Jean-Baptiste de Bruyne, né à Louvain, curé de la paroisse de Saint-Quentin dans cette ville, emprisonné en 1793 pour refus de serment, conduit à Rochefort, déporté de là dans la Guyane et transporté dans le désert de Konanama, mort de

Digitized by Google

misères dans le désert le 21 septembre 1798, à l'âge de 32 ans.

Junien Bernard, religieux de Chancelade, déporté à l'île Citoyenne, s'y consacra au service des malades, et y mourut de la contagion le 21 septembre 1794, à l'âge de 60 ans.

Digitized by Google

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Maurice et ses compagnons, martyrs. — Saint Saintin et saint Antonin, premiers évêques de Meaux. — Sainte Iralde, vierge, et son père saint Abadir, martyrs. — Saint Florent, solitaire. — Saint Lô, évêque de Coutances. — Sainte Lindru et ses sœurs, vierges. — Saint Emmeran, évêque de Poitiers, martyr. — Sainte Salaberge, abbesse. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT MAURICE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Entre les légions qui composaient les armées romaines, du temps des empereurs Maximien et Dioclétien, il y en avait une nommée la légion Thébaine, toute composée de Chrétiens, quoiqu'elle fût, comme les autres, de six mille six cents hommes [1] et plus nombreuse encore.

Cette légion, ayant été appelée en Italie pour fortifier l'armée que Maximien devait conduire dans les Gaules contre un nombreux parti de Bagaudes [2], obéit avec promptitude et se joignit au reste des troupes. Maurice la commandait; il passa les Alpes avec l'empereur, prêt à verser son sang pour ses intérêts, tant qu'ils s'accorderaient avec ceux de la vérité et de la justice.

Après avoir fait beaucoup de chemin, Maximien, fatigué de la marche, s'arrêta dans un lieu nommé Octodure, aujourd'hui

[1] La légion Thébaine ou Thébéenne était ainsi appelée parce qu'elle avait été levée dans la Thébaïde ou Haute-Égypte, pays où l'on trouvait alors un grand nombre de Chrétiens zélés.

[2] Les bagaudes étaient des paysans chrétiens auxquels les Romains de l'Empire païen donnaient ce sobriquet, parce qu'ils vivaient dans les bois. On croit que ceux dont il s'agit ici habitaient les bords de la Marne, non loin de sa jonction avec la Seine, aux approches de Paris.

Digitized by Google

Martigy, en Valais. Ayant rassemblé là les troupes qui le suivaient, il ordonna des sacrifices auxquels il voulut que tout le monde assistât, et il exigea des soldats de nouveaux serments qui engageaient la conscience de ceux qui étaient Chrétiens, parce qu'ils étaient contraires à leur religion.

La légion Thébaine, qui campait à trois lieues de là, fut mandée comme les autres; et Maximien lui fit entendre qu'il voulait se servir d'elle pour détruire les Chrétiens des Gaules. Cette proposition fit horreur à Maurice et à ses soldats. Ils refusèrent de faire le serment proposé et de prendre part à la cérémonie sacrilége. Irrité de leur résistance, Maximien ordonna que la légion fût décimée, afin que la crainte obligeât ceux qui ne seraient pas mis à mort à se soumettre. Son ordre fut exécuté, sans qu'aucun soldat ou officier, quoiqu'ils eussent tous leurs armes à la main, fit la moindre résistance. Quand l'exécution fut achevée, tous ceux qui restèrent protestèrent qu'ils ne commettraient jamais les impiétés qu'on exigeait d'eux; cependant, ils convinrent tous d'envoyer une remontrance à l'empereur, pour lui faire voir l'équité du refus qu'ils faisaient de lui obéir. Voici ce que cette remontrance portait :

« Nous sommes vos soldats, seigneur; mais nous sommes en même temps serviteurs du vrai Dieu. Nous nous en faisons gloire et nous le confessons volontiers. Nous vous devons le service militaire; mais nous devons à Dieu de garder nos âmes innocentes. Nous recevons de vous la paye; il nous a donné la vie. Nous ne pouvons vous obéir en renonçant à Dieu notre créateur et notre maître, comme il est aussi le vôtre, en ce moment même que vous le rejetez. Si l'on ne nous demande rien qui l'offense, nous vous obéirons comme nous avons fait jusqu'à présent. Autrement, nous devons lui obéir de préférence à vous... Vous nous commandez de rechercher les Chrétiens pour les punir; mais pourquoi rechercher en ce cas des étrangers? Nous voici : nous confessons Dieu le Père, auteur de toutes choses, et son Fils Jésus-Christ. Nous avons vu égorger nos compagnons sans les plaindre; nous nous sommes ré-

Digitized by Google

jouis de l'honneur qu'ils ont eu de souffrir pour leur Dieu et le nôtre. Ni l'injustice avec laquelle on les a traités, ni les menaces qu'on a faites ne sont capables de nous inspirer des sentiments de révolte ; nous avons encore les armes à la main; mais nous ne résisterons pas, parce que nous aimons mieux mourir innocents que vivre coupables. »

Cette généreuse remontrance ne fit qu'irriter Maximien. Il eut honte de céder à la force de la vérité, parce qu'elle sortait de la bouche de ceux qu'il croyait obligés à une obéissance sans réserve. Désespérant de les abattre, il ordonna qu'on les fît mourir tous. Il fit marcher des troupes pour les environner et les tailler en pièces. Mais ces hommes pleins de foi, dont la piété avait arrêté la main lorsqu'ils pouvaient facilement se défendre contre ceux qui les avaient décimés, étaient bien éloignés de faire aucune résistance. Dès qu'ils virent leurs bourreaux arriver, ils mirent bas les armes et se laissèrent égorger comme des agneaux, sans ouvrir la bouche pour se plaindre.

D'autres soldats chrétiens s'étant élevés contre cette grande iniquité, partagèrent la gloire des Martyrs, dont le nombre en cette circonstance est porté à dix mille. Le corps de saint Maurice et celui de plusieurs de ses compagnons sont conservés dans l'ancienne église du célèbre monastère d'Agaune, appelé depuis Saint-Maurice. Beaucoup de paroisses, en Suisse, et dans les environs, possèdent des reliques de la légion Thébaine, que Fortunat appelle l'heureuse légion.

Ajoutons ici quelques mots de Godescard :

La terre était couverte de corps morts, et des ruisseaux de sang coulaient de toutes parts. Pendant que l'armée pillait ceux qu'on venait de massacrer, arriva un soldat vétéran, nommé Victor, qui n'était pas du même corps. Frappé d'indignation, il se retira sans vouloir prendre part à la joie publique. Les soldats étonnés lui demandèrent s'il était aussi Chrétien. Sur la réponse qu'il leur fit qu'il l'était, et qu'il espérait l'être toujours, ils se jetèrent sur lui, et le massacrèrent. Ursus et Victor qui étaient de la légion thébéenne, mais qui

Digitized by Google

s'étaient écartés du corps, furent martyrisés à Solodora ou Soleure, et l'on y garde encore leurs reliques. Octave, Adventitius et Solutor souffrirent à Turin vers le temps. Ils ont été célébrés dans les sermons de saint Maxime et dans les poèmes d'Ennode de Pavie. Fortunat appelle ces saints Martyrs l'*heureuse légion*. Leur fête est marquée en ce jour dans les Martyrologes de saint Jérôme, de Bède, etc. Saint Eucher dit, en parlant de leurs reliques qui étaient de son temps à Agaune : « On vient de différentes provinces honorer les précieux restes de ces Saints, et leur offrir des présents d'or, d'argent, etc. Je leur offre avec humilité ce monument de ma plume; je les prie de m'obtenir par leur intercession, le pardon de mes péchés, et de me continuer le secours de leur protection. » Entre autres miracles opérés par la vertu de leurs reliques, qu'il rapporte, il fait mention d'une femme qui avait été guérie d'une paralysie, et qu'il dit *porter son propre miracle avec elle*.

Les corps de saint Maurice et de ses compagnons furent découverts à Agaune plusieurs années après leur martyre, par Théodore, évêque d'Octodurum. C'est ce qu'on lit à la fin des actes de ces Saints par saint Eucher, et dans d'autres auteurs. Ce Théodore est le Saint de ce nom qui assista avec saint Ambroise au Concile d'Aquilée en 381, et qui se déclara contre Pallade, infecté de l'hérésie d'Arius. Il y a eu un autre Théodore, évêque d'Octodurum. Il était contemporain d'Ambroise, qui fut abbé d'Agaune en 516, et qui aida au roi Sigismond à bâtir ce monastère. Il peut aussi avoir découvert une partie des reliques des saints Martyrs. Les légendes des anciens bréviaires de Sion, de Genève et de Lausanne ont confondu les deux Théodore dont nous parlons, et quelques autres Évêques. Lorsque le roi Sigismond fit réparer le monastère d'Agaune, en 515, les corps de saint Maurice, de saint Exupère, de saint Candide et de saint Victor furent déposés dans l'église d'Agaune, bâtie par les libéralités de ce prince.

Agaune, nommé aussi Saint-Maurice, passa des rois de

Digitized by Google

Bourgogne à la maison de Savoie dans le XI^e^ siècle ; mais cette ville fut enlevée à Charles, père d'Emmanuel-Philibert, par François I^er^, roi de France, conjointement avec les Suisses et les Genevois. La république du Valais, alliée à celle de Genève et des cantons Suisses, en prit possession. Par un des articles du traité de paix, qui fut alors signé, le duc de Savoie consentit de céder la souveraineté de Saint-Maurice et de quelques autres places, à condition qu'on transporterait à Turin les reliques des Martyrs de la légion thébéenne. L'Évêque de Sion, protecteur et gouverneur de la république, envoya dire aux habitants de Saint-Maurice de se conformer à l'article du traité qui avait été ratifié par le serment des puissances intéressées. L'Évêque d'Aoste, accompagné d'une suite nombreuse, se présenta au nom du duc de Savoie, et demanda les reliques des saints Martyrs. La consternation se répandit dans toute la ville. Les habitants offrirent en échange des troupes et de l'argent, et tâchèrent de mettre le Ciel dans leurs intérêts, en indiquant un jeûne général et des prières publiques ; ils jurèrent même au pied de l'autel de sacrifier leurs vies, plutôt que de se laisser enlever le précieux trésor qu'ils possédaient. L'Évêque d'Aoste les menaça inutilement des plus sévères châtiments. Enfin il se réduisit à leur demander la moitié des saintes Reliques, ce qui lui fut accordé. Ayant reçu les sacrés ossements des Martyrs, il les porta solennellement à Turin. Les Évêques de Verceil et d'Yvrée, suivis de leur Clergé, des gouverneurs des villes, et d'un grand nombre de soldats et de musiciens qui chantaient les louanges du Seigneur, assistèrent aussi à la cérémonie. Quand on fut à un mille de Turin, tous les ordres de la ville vinrent au-devant des saintes Reliques, qu'on déposa dans la cathédrale. La duchesse de Savoie, avec ses enfants, prit part à la fête, qui dura trois jours. On renferma les Reliques dans deux magnifiques châsses d'argent, le 16 janvier 1581.

Le père de nos historiens, saint Grégoire de Tours, raconte un trait touchant qui se rapporte aux annales de ce cette célèbre abbaye d'Agaune qui fut élevée en l'honneur de saint

Digitized by Google

Maurice et des Martyrs de la légion thébéenne, près de l'embouchure du Rhône dans le lac de Genève, et métropole monastique du premier royaume de Bourgogne. Une mère y avait mené son fils unique, qui y était devenu un Religieux instruit et surtout habile à chanter l'office liturgique; il tomba malade et mourut; sa mère, au désespoir, vint l'ensevelir, puis revint chaque jour gémir et pleurer sur sa tombe. Une nuit, elle vit en rêve saint Maurice qui voulut la consoler; mais elle répondait : « Non, non, tant que je vivrai, toujours je pleurerai mon fils, mon unique enfant. — Mais, répliqua le Saint, il ne faut pas le pleurer comme s'il était mort; il est avec nous, il jouit de la vie éternelle, et demain, aux matines du monastère, tu entendras sa voix parmi le chœur des moines, et non-seulement demain, mais tous les jours et tant que tu vivras. » La mère, s'éveillant, se leva aussitôt et attendit avec impatience le premier coup de matines pour courir à l'église des moines. Le chantre ayant entonné les répons, lorsque les moines en chœur eurent repris l'antienne, la mère distingua et reconnut aussitôt la voix de son cher enfant. Elle rendit grâces à Dieu, et chaque jour, trompant ainsi sa douleur et sa maternelle tendresse, pendant le reste de sa vie, dès qu'elle s'approchait du chœur, elle entendait la voix de son fils bien-aimé se mêler à la douce harmonie du chant liturgique.

SAINT SAINTIN ET SAINT ANTONIN,

PREMIERS ÉVÊQUES DE MEAUX.

La vie de ces deux compagnons de saint Denis l'Aréopagite a été écrit par Hincmar, archevêque de Reims, dans une lettre qu'il adresse à l'empereur Charles le Chauve. Il parle ainsi à ce prince.

Lorsque, par la permission de Dieu, vous naquîtes dans le palais de Francfort, l'évêché de la cité de Meaux fut confié à Hucbert, préchantre du palais; et il trouva dans cette cité, qu'à cause de l'extrême vieillesse de l'Évêque Hildéric et la

Digitized by Google

longue maladie de ce Prélat, certaines choses relatives à la science et à la religion, ainsi que les édifices et autres points nécessaires, avaient été négligés. C'est pourquoi il sollicita et obtint de son familier Bodon, Clerc de mon seigneur et nourricier l'abbé Hilduin,— le plus grand des Clercs du sacré palais, — un certain Clerc, parent du même Bodon et nommé Wandelmar, qui avait très-bien appris l'art du chant (*cantilenam*) de Teugaire, qui le professait dans le monastère de Saint-Denys; il obtint ce Wandelmar pour instruire ses Clercs et lui donna pour bénéfice la petite abbaye du Bienheureux Saintin.

Or, ce Wandelmar trouva dans l'endroit qui lui avait été confié quatre cahiers très-usés et dont l'écriture était presque effacée; ces cahiers traitaient de la vie et des actes du Bienheureux Saintin. Et comme il me connaissait familièrement et qu'il pensait que ma demi-science me rendait capable d'extraire ce que semblaient contenir ces quatre cahiers, il me les confia pour que je les transcrivisse d'une manière nette sur de nouveaux parchemins.

Ce que j'accomplis avec soin; et puis, je lui rendis ce qu'il m'avait confié. Mais, comme il y a longtemps que ce Wandelmar est mort à son tour avant le décès d'Hucbert, et que — comme je l'ai appris, — le lieu de cette découverte est resté négligé, et qu'enfin les Normands ont occupé cette ville (*Meaux*), et qu'ils ont brûlé certaines choses ou en ont dispersé d'autres en les pillant, — je ne sais pas si ces quatre cahiers ou leurs copies peuvent être retrouvés dans la même ville.

C'est pourquoi j'ai pensé devoir offrir à votre dévôt et bon zèle la copie que j'en ai gardée pour moi, afin que s'il reste encore de ces hommes qui niaient que notre seigneur et père, votre patron et protecteur Denys fût l'Aréopagite baptisé par le Bienheureux Paul Apôtre, et ordonné Évêque d'Athènes, et envoyé dans les Gaules par le Bienheureux Clément, — ils reconnaissent (ces hommes), par les faits contenus dans cette copie, — que le témoignage de la Grèce, celui du Saint-Siége Romain et de la Gaule ont confirmé en cette cause ce qui en avait été dit longtemps et en détail avant

Digitized by Google

nous; car, la vérité, après de fréquents débats, brille et resplendit d'une plus vive lumière [1].

Le saint Aréopagite Denys, après avoir été éclairé et illuminé par la vérité de la foi, grâce à l'excellente et incomparable prédication de Paul l'Apôtre, baptisé au nom de la sainte et indivisible Trinité, et enfin suffisamment instruit des secrets des célestes Mystères, fut ordonné Évêque des Athéniens. Mais, par la suite, pressé du désir de voir son maître et d'un vif amour pour le Bienheureux Pierre, qu'il avait vu avec Paul, son précepteur, auprès du sépulcre du Prince de la vie et que par une révélation il avait entendu enseigner en ce lieu, — Denys ayant mis ordre aux affaires de l'Église qui lui avait été confiée, vint à Rome, où il trouva que Pierre et Paul avaient déjà reçu par la cruauté du très-féroce Néron la couronne du martyre ; et Denys ayant été accueilli avec amitié et honneur par le Bienheureux Clément, successeur de l'Apôtre Pierre, — quelque temps après fut envoyé avec d'autres dans les Gaules, afin d'y répandre les semences de la divine parole.

Prêchant et confirmant ses discours par les miracles qui les accompagnaient, il arriva à Paris, sous la conduite du Seigneur. Et ayant disséminé ses compagnons en divers cités pour qu'ils y détruisissent les ruses du diable et qu'ils gagnassent les peuples au Seigneur, — il ordonna Évêque Saintin, et inspiré par le Seigneur, — il l'envoya à Chartres, pour éclairer ceux qui étaient dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; il veilla à ce qu'Antonin demeurât à Chartres pendant quelque temps. Ensuite, il l'établit Pasteur et Évêque de la cité de Meaux et lui donna pour coadjuteur et suffragant, — sur sa demande et son choix, — Antonin, surnommé le jeune, pour le distinguer de son frère aîné, qui s'appelait aussi Antonin [2].

[1] *Veritas, sæpius exagitata, magis splendescit in lucem.* — Belle maxime, dont M. l'abbé Arbellot, a fait l'épigraphe de sa lumineuse et concluante *Dissertation sur l'Apostolat de saint Martial.*

[2] Dom Calmet traduit ainsi ce passage : « Il lui donna pour associé Antonin

Digitized by Google

Enfin, Domitien, très-impie César, successeur de Néron, ayant excité une très-cruelle persécution contre les Chrétiens, envoya des licteurs dans les Gaules pour chercher et saisir Denys, dont il avait appris par le témoignage d'un grand nombre d'hommes la renommée qu'il s'était acquise en détruisant les idoles et en convertissant les peuples au Christ; et Domitien ordonna à ses licteurs de chercher Denys avec soin, et lorsqu'ils l'auraient trouvé et saisi, de le contraindre à sacrifier aux idoles, ou de le mettre à mort après lui avoir fait subir divers supplices.

Lorsque le Bienheureux Denys eut découvert que les licteurs approchaient du territoire de Paris, il fit venir auprès de lui Saintin et Antonin, et il leur ordonna d'être les vaillants témoins de ses paroles et de ses combats, de les garder dans leur mémoire en les écrivant, et de rapporter au Pontife du Saint-Siége de Rome et aux fidèles qu'ils trouveraient alors dans cette ville, les divers genres de tourments et les supplices de la passion par lesquels il terminerait sa vie corporelle; il leur enjoignit d'annoncer aussitôt ces faits dans leur ordre logique au Pontife et aux fidèles de Rome et de leur demander avec instance de faire connaître ces choses aux citoyens d'Athènes, afin qu'eux aussi rendissent grâces au Seigneur de ce que Denys avait achevé la carrière de ses travaux, et qu'ils l'honorassent avec une entière confiance.

A cette époque, c'était à Rome d'où la persécution contre les Chrétiens s'était étendue sur l'univers, qu'elle sévissait avec plus d'ardeur.

Après que le Bienheureux Denys eut cueilli la palme du martyre, Saintin et Antonin, — ainsi qu'il leur avait été commandé, — se hâtèrent de prendre le chemin de Rome; et à leur entrée en Italie, Antonin fut pris d'une forte fièvre. Saintin, après avoir employé quelques jours à soigner Anto-

le Jeune, différent d'un autre Antonin plus ancien. » — *Dissertation sur les premiers Évêques de l'Eglise de Verdun*, pages LIX à LXII. — Histoire de Lorraine, etc. T. I. 1745. — Cet « Antonin, plus ancien, » n'est autre qu'un Disciple, de ce nom, de saint Austremoine.

Digitized by Google

nin, — par le conseil et du consentement même du malade, afin que l'ordre qu'il avait reçu du Bienheureux Denys ne reçut aucun empêchement en son exécution, résolut de continuer le voyage qu'il avait entrepris, et ayant fait un assez grand nombre de présents et de belles étoffes au maître de la maison où Antonin gisait malade, — il lui demanda et il lui fit prendre le Seigneur à témoin que, si Antonin venait à guérir, il lui donnerait en abondance tout ce dont il aurait besoin, comme aussi qu'il l'ensevelirait très-honorablement, s'il arrivait qu'il mourût. Puis, après cela, Saintin se remit en voyage, continuant la route qu'il avait commencé à faire.

Et comme Saintin atteignait déjà les limites du territoire de Rome, Antonin sortit de la vie. Le maître de la maison, gardant pour lui-même tout ce que Saintin lui avait remis pour les obsèques d'Antonin, leva les dalles de l'écurie où il mettait ses animaux, et jeta le corps du défunt dans la fosse où coulaient le fumier et l'urine des animaux; puis, il remit les dalles en place.

Saintin apprit aussitôt toutes ces choses par la révélation du Saint-Esprit, et retournant en très-grande hâte à la maison où il avait laissé Antonin couché, il y arriva en pleurant et en gémissant, et il interrogea le maître de la maison :

« Où est, — dit-il, — Antonin, mon Frère très-cher? »

L'hôtelier simulant la tristesse, lui dit avec des gémissements et des soupirs feints :

« Il est mort, et je l'ai enseveli très-honorablement avec les étoffes que vous m'aviez confiées. »

Saintin lui répondit :

« Tu mens, fils du diable; tu as jeté cet homme saint et juste dans ta fosse à fumier. Viens maintenant avec moi à l'endroit de l'écurie où tu l'as mis. »

Cet homme, frappé de crainte n'osa pas résister à Saintin, et il vint avec lui à l'endroit où il avait jeté le cadavre. Et quand on eût levé les dalles, Saintin, les larmes aux yeux, cria d'une voix forte :

« Antonin, mon Frère, au nom de Notre-Seigneur Jésus-

Digitized by Google

Christ, pour le nom et l'amour de qui a souffert le très-glorieux Martyr Denys, lève-toi et achevons ensemble d'obéir aux ordres que nous a donnés à tous deux et en commun notre Père et notre maître. »

Et aussitôt, Antonin, — qu'on avait couvert de fumier, — se leva; Saintin le retira de la fosse de l'écurie, le lava avec un très-grand soin et le revêtit d'habits propres et très-convenables; et tous deux offrant au Seigneur un sacrifice de louange, ils se partagèrent l'Eucharistie du corps et du sang du Christ. Puis, ayant pris de la nourriture, ils se fortifièrent et reprirent leur route commencée. Avec le secours du Seigneur ils arrivèrent à Rome, et comme le Bienheureux Clément avait déjà reçu la couronne du martyre, ils trouvèrent qu'on venait de consacrer Pontife dans le même Siége saint Anaclet, Grec de nation et né à Athènes, que le Bienheureux Pierre, Apôtre, avait (jadis) ordonné prêtre. Ils lui racontèrent dans tous leurs détails, — ainsi que leur avait commandé le Bienheureux Denys, — les actes de son martyre dans l'ordre où tous les faits s'en étaient produits; et ayant terminé leur mission, ils retournèrent à la cité de Meaux, où tandis qu'ils s'appliquaient à la sainte prédication et aux bonnes œuvres, Saintin plein de foi, de vertus et de bonnes œuvres passa aux célestes royaumes. Antonin lui succéda dans l'épiscopat, et vivant plusieurs années en ce saint office, riche des fruits multipliés des bonnes œuvres et du gain des âmes, il alla au Seigneur, à qui appartiennent l'honneur et la gloire dans tous les siècles des siècles. Amen. (BARTHÉLEMY).

SAINTE IRAIDE,

VIERGE ET MARTYRE.

SON FRÈRE, SAINT ABADIR,

MARTYR.

Vers la fin du IIIe siècle, une jeune Chrétienne d'Alexandrie d'Égypte (elle se nommait Iraïde) étant sortie un matin pour aller puiser de l'eau à une fontaine voisine de la mer, vit s'ar-

Digitized by Google

rêter un vaisseau qui emmenait des Prêtres, des Diacres et d'autres Chrétiens. Parmi ces passagers elle reconnut son frère Abadir ; elle laissa là sa cruche et courut au navire, où elle espérait savoir de son frère comment il se trouvait là. Il lui apprit que s'étant mêlé à une compagnie de Serviteurs de Dieu qu'elle voyait autour de lui, on l'avait emmené avec eux pour le conduire à Antinoé.

Comme, en s'inquiétant de cette réponse, elle voulait savoir le but de ce voyage, un signal fut donné et le navire reprit sa route. Elle fut donc emmenée et déposée à Antinoé, où des juges attendaient cette troupe qu'on voulait obliger à renier la foi. Iraïde fut présentée la première à ces juges qui ne méritaient pas ce nom, et qui, après l'avoir soumise à diverses tortures pour la ramener au culte des idoles, la livrèrent aux bourreaux qui la décapitèrent.

Son frère lui succéda et, comme elle, fut ferme dans sa foi. Après ces deux Martyrs on s'occupa de tous les autres, dont aucun, dit-on, n'apostasia. Ce martyre eut lieu le 22 septembre.

SAINT FLORENT,

SOLITAIRE.

Saint Florent, né dans les Gaules, quitta son pays pour aller vivre sous la conduite de saint Martin de Tours qui l'ordonna prêtre. Ayant passé quelque temps à prêcher l'Évangile dans le Poitou, il se retira sur la montagne de Glonne, vers les confins des diocèses de Nantes et d'Angers, pour y mener la vie solitaire. Sa sainteté lui attira des imitateurs, ce qui donna naissance au monastère de Glonne, connu depuis sous le nom de *Saint-Florent-le-vieux*. Dans le XI^e^ siècle, Hugues le Grand, comte de Vermandois, enleva de Saumur les reliques de saint Florent, et les mit dans la ville de Roye. Quatre cents ans après, Louis XI les fit restituer à Saumur. Les habitants de Roye intentèrent un procès qu'il gagnèrent ; mais comme il était difficile de faire exécuter la sentence, on partagea les

Digitized by Google

reliques. Saint Florent est patron de la ville de Roye, et on l'y honore le 22 septembre.

SAINT LO,

ÉVÊQUE DE COUTANCES.

Saint Lo[1] sortait d'une illustre famille du diocèse même dont il devint évêque. Il fut sacré par saint Gildard ou Godard, évêque de Rouen, et métropolitain de la Neustrie, vers l'an 528. Peu de temps après son sacre, il alla voir saint Melaine de Rennes, afin de conférer avec lui sur les moyens de procurer la gloire de Dieu. Il assista en personne au second, au troisième et au cinquième Conciles d'Orléans, et par député, au quatrième Concile de la même ville. Ce fut lui qui fit la cérémonie des funérailles de saint Paterne ou saint Pair, évêque d'Avranches. On dit qu'étant devenu l'héritier de sa famille, il enrichit son église, et qu'il lui donna les terres de Briovère (aujourd'hui Saint-Lo), de Courci, de Treilli, etc. On assure que le château de Briovère était le lieu où sa famille demeurait, et que c'est pour cela que dans le cinquième Concile d'Orléans, il signa, non *Lo de Coutances*, mais *Lo de Briovère*.

Le saint Évêque gouverna son diocèse, avec autant de zèle que de vertu, jusqu'à l'an 568, qu'il alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses travaux. Il eut pour successeur un prêtre de son Clergé nommé Romachaire. Il était anglais de naissance, aussi distingué par sa sainteté que par son savoir, et il mérita d'être l'un des principaux ornements de l'Église dans son siècle. Les incursions des Normands firent transporter les reliques de saint Lo à Thouars en Poitou dans le IX^e^ siècle. Sa fête est marquée au 22 septembre dans le Martyrologe Romain.

[1] En latin *Lauto*, *Laudus*.

Digitized by Google

SAINTE LINDRU ET SES SŒURS,

VIERGES.

Sainte Lindru eut plusieurs sœurs qui vécurent comme elle, en Champagne, dans la virginité, et que l'on honore d'un culte public dans l'Église, savoir : sainte Hou, sainte Amée, sainte Pusinne, sainte Ménehould, sainte Francule et sainte Libère. Elles furent instruites par un prêtre vertueux, nommé Eugène, et reçurent le voile des mains de saint Alpin, évêque de Châlons-sur-Marne. Elles restèrent toutes dans la maison paternelle, jusqu'au temps où Lindru se retira dans un petit ermitage. Celle-ci ayant fait un voyage à Rome, en rapporta des reliques. De retour dans son ermitage, elle continua d'y vivre dans les austérités de la pénitence. Elle mourut le 22 septembre, vers le milieu du VIIe siècle, et fut enterrée dans l'église qu'elle avait bâtie auprès de sa cellule. On dit que son corps fut porté depuis à l'abbaye de Corbie.

SAINT EMMERAN,

ÉVÊQUE DE POITIERS, MARTYR.

Emmeran naquit à Poitiers vers le commencement du VIIe siècle. Dès son plus bas âge, il se livra à l'étude des belles-lettres, qui ne furent pour lui qu'un objet secondaire au-dessus duquel il sut placer le soin de son âme et la culture des dons précieux qu'il avait reçus du Seigneur.

Il apprit à mépriser de bonne heure les pompes du siècle, et, s'étudiant à plaire à Dieu par la pratique des vertus les plus élevées, il sut bientôt se rendre digne d'entrer dans la sainte milice, dont il parcourut tous les degrés jusqu'au jour où il fut élevé au Siége épiscopal de Poitiers.

Il remplissait avec la ferveur et la vigilance des Saints cette grande charge, lorsque, réfléchissant un jour aux peuples qui se trouvaient encore plongés dans les épaisses ténèbres de

Digitized by Google

l'idolâtrie, il résolut d'aller leur porter le flambeau de la Foi chrétienne.

Les bords du Danube offraient au zèle du nouvel Apôtre une riche moisson à cueillir ; ce fut donc là qu'il dirigea ses pas ; mais avant de partir, il voulut confier à des mains sûres le troupeau que Dieu avait placé sous sa houlette pastorale, et il jeta les yeux sur un digne successeur qu'il fit élire à sa place.

Dégagé des préoccupations que pouvaient lui causer les soins de son diocèse, Emmeran se mit en route, jetant partout sur son passage, dans la Gaule et la Germanie, la semence de sa parole que fécondait la grâce de Dieu. C'est ainsi qu'il parvint jusqu'à Ratisbonne. Brûlant du désir d'évangéliser les idolâtres, il voulait pénétrer dans des contrées plus lointaines ; mais Théodon, prince de Bavière, le retint près de lui, en l'engageant à consacrer son zèle aux peuples placés sous son sceptre, et qui, étant à peine débarrassés des ombres du paganisme, avaient besoin de voir briller à leurs yeux la bienfaisante et douce lumière de la foi.

Emmeran se rendit à ce vœu du prince. Secondé par les compagnons de ses travaux évangéliques, qui l'avaient suivi du fond de l'Aquitaine, il prêcha la loi du Christ avec un zèle qui ne put être égalé que par ses succès, et bientôt le Christianisme compta par milliers de nouveaux enfants.

Depuis deux ans, Emmeran consacrait sa vie à cette œuvre sainte, et il était permis de compter sur de nouveaux miracles de conversion, lorsque Lambert, fils de Théodon, fit cruellement mettre à mort l'Apôtre de la Bavière, le 22 septembre 652.

Pour réparer ce crime exécrable, Théodon bâtit près de Ratisbonne un riche monastère de l'Ordre de Saint-Benoît et une insigne basilique en l'honneur du saint Martyr.

L'église de Poitiers célèbre sa fête le 25 septembre.

Digitized by Google

SAINTE SALABERGE,

ABBESSE.

Sainte Salaberge, fille de Gonduin et de Saretrude, naquit vers les commencements du VII^e^ siècle, dans la terre d'Orney, sur les limites de la Champagne et de la Lorraine. Son père, ayant reçu un jour chez lui saint Eustase, lui présenta ses deux fils Leudwin et Fulculse, afin qu'il les bénît. Le saint Abbé fit ce qu'il souhaitait, et lui demanda s'il n'avait pas d'autres enfants. Sa femme et lui répondirent qu'ils avaient encore une fille nommée Salaberge; mais qu'elle était fort incommodée, et qu'elle avait perdu la vue depuis quelque temps. Il les pria de la lui faire voir, et, lorsqu'elle fut venue, il lui demanda si elle ne voulait pas servir Dieu. Elle répondit qu'elle le souhaitait de tout son cœur; et le Saint, animé de cette foi qui lui avait déjà fait opérer des miracles, se sentit inspirer de travailler à sa guérison. Après un jeûne de trois jours, il lui rendit ainsi la vue.

Comme Salaberge ne paraissait pas moins recommandable aux yeux des hommes par sa beauté et ses autres qualités corporelles que par sa vertu, ses parents ne se souvenant plus de ce qu'elle avait promis à saint Eustase, la marièrent, contre son gré, à un jeune homme nommé Richran; mais, étant demeurée veuve au bout de deux mois, elle se crut rétablie dans la liberté de servir Dieu. Après avoir passé deux ans en cet état, elle délibérait de se retirer dans le nouveau monastère de Remiremont; mais son père, poussé par d'autres considérations que les siennes et par quelques intérêts de famille, la pressa de se remarier, et employa même l'autorité du roi Dagobert I^er^ pour l'y obliger. Elle se trouva ainsi engagée à épouser le Bienheureux Blandin, seigneur des plus accomplis de son siècle, estimé très-particulièrement du roi, à cause de la sagesse de ses conseils, et digne d'une femme du mérite de Salaberge. Sa vertu a eu tant d'éclat, que l'Église l'a honoré comme Saint après sa mort.

Digitized by Google

Blandin et Salaberge passèrent les premières années de leur mariage sans avoir d'enfants. Salaberge, craignant la stérilité, s'adressa à Dieu, par un vœu qu'elle fit de consacrer à son service tous les enfants qu'il lui donnerait, s'il lui plaisait de la rendre mère. Elle eut trois filles d'abord, et ensuite deux garçons, en moins de huit ans.

L'obligation particulière que son vœu ajoutait à celles qu'elle avait de leur procurer une excellente éducation, les lui fit regarder non comme étant à elle, mais comme de simples dépôts qu'elle devait rendre à Celui qui ne les lui avait confiés qu'aux conditions qu'elle avait offertes en les demandant. Elle les éleva donc uniquement pour le Ciel, et fit, par ses soins, que sa famille devint une digne portion de l'Église.

Son mari qui, de son côté, s'était tout dévoué au service de Dieu, ayant pourvu avec elle au moyen d'élever tous ses enfants dans ces dispositions, consentit aisément qu'elle se séparât de lui et qu'elle quittât le siècle, dès qu'elle fut relevée de sa dernière couche. Salaberge, ainsi délivrée des liens qui l'avaient tenue si longtemps attachée dans le monde, se retira dans un monastère qu'elle venait de faire bâtir sur son patrimoine, aux extrémités du diocèse de Langres. Elle y assembla environ cent filles ; mais, considérant que ce lieu était trop exposé aux courses des gens de guerre et trop éloigné des grandes villes, d'où pouvait venir sa sûreté contre les brigandages, elle transporta sa communauté à Laon, où elle bâtit un vaste monastère et fit faire sept églises, dont il paraît qu'il y en eut six pour l'usage de ses filles et une pour celui des hommes, à qui elle fit bâtir aussi un petit monastère, selon la coutume de ces siècles, où l'on ne voyait presque point d'abbayes qui ne fussent doubles, pour y recevoir les deux sexes. Sainte Salaberge fut établie abbesse de cette grande maison, qui prit de tels accroissements de son vivant, qu'on la vit composée de près de trois cents Religieuses.

Ces Religieuses étaient la plupart filles ou dames de qualité, qui avaient renoncé aux vanités, à la mollesse et aux commodités du siècle. Elles avaient un grand modèle de perfection

Digitized by Google

dans leur sainte Abbesse, dont toute la conduite ne respirait qu'humilité, que détachement, que pauvreté, que dévotion, que charité.

Lorsqu'elle se crut avertie des approches de la mort, loin de se faire traiter en malade, elle redoubla encore l'austérité de ses veilles et de ses jeûnes, et son assiduité à la prière. Elle remit la conduite du monastère à sa fille Ostrude, et, se sentant près d'expirer, elle dit adieu à toutes les Sœurs, fit venir un prêtre pour faire les prières selon l'usage de l'Église, et rendit tranquillement l'esprit le 22 septembre de l'année 654, âgé de près de cinquante ans. Son corps a toujours été conservé avec beaucoup de respect dans son monastère.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE L'ODER.

Notre-Dame de l'Oder tire son nom d'un arbre vigoureux dont le feuillage est toujours vert, et qu'un chevalier de la Terre-Sainte rapporta de la Croisade, selon une très-ancienne édition. Il est certain que le pèlerinage était fréquenté dès le XII^e^ siècle ; et l'on n'y est jamais venu sans cueillir un rameau de l'arbre béni de l'Oder. Le 6 mai 1873, ce sanctuaire fut choisi par l'Archevêque d'Alby pour y consacrer son diocèse aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Un autel fut élevé en plein air, sur lequel on plaça la statue de Notre-Dame de l'Oder, avec celle de Notre-Dame de la Drèche, dont nous parlerons demain. Des oriflammes flottaient aux tours des deux églises ; dix mille Chrétiens demandaient pardon à Dieu pour la France en se frappant la poitrine et criant miséricorde. Depuis, le sanctuaire où le Pape Pie IX vient d'ériger une archiconfrérie de saint Jean l'Evangéliste, n'a pas cessé d'être fréquenté par un grand nombre de pèlerins, apportant des lampes et des oriflammes. Le 22 septembre de la même année la ville d'Alby y accomplit son pèlerinage pour la délivrance du Saint-Siége et le salut de la patrie.

Digitized by Google

MARTYROLOGE ROMAIN [1]

A Valence en Espagne, fête de saint Thomas de Villeneuve, archevêque et confesseur, dont la fête se célèbre en ce jour, et dont nous avons parlé au 18 de ce mois.

A Sion, dans la Gaule, au lieu dit Agaune, fête de saint Maurice, saint Exupère, saint Candide, saint Victor, saint Innocent et saint Vital, martyrs de la légion Thébéenne avec leurs compagnons, soldats de la même légion, qui, mis à mort pour Jésus-Christ, sous l'empereur Maximien, édifièrent le monde par leur glorieux martyre.

A Rome, supplice de sainte Digne et de sainte Émérite, vierges et martyres sous Valérien et Gallien; leurs reliques sont conservées dans l'église de Saint-Marcel.

Au pays de Châtres (aujourd'hui Arpajon), saint You, prêtre et martyr, qui étant venu en France avec saint Denys, fut

[1] DECIMO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Valentiæ in Hispania sancti Thomæ a Villanova Archiepiscopi, et Confessoris, cujus natalis recolitur sexto Idus Septembris. — Seduni in Gallia in loco Agauno, natalis sanctorum Martyrum Thebæorum, Mauritii, Exuperii, Candidi, Victoris, Innocentii, et Vitalis, cum sociis ejusdem legionis, qui sub Maximiano pro Christo necati, gloriosa passione mundum illustrarunt. — Romæ passio sanctarum Virginum et Martyrum Dignæ et Emeritæ sub Valeriano et Gallieno : quarum reliquiæ in Ecclesia sancti Marcelli asservantur. — Apud pagum Castrensium sancti Jonæ Presbyteri et Martyris, qui cum sancto Dionysio profectus in Galliam, jussu Juliani Præfecti verberibus cæsus, gladio martyrium consummavit. — Ratisbonæ in Bavaria sancti Emmerani Episcopi et Martyris, qui ut alios liberaret, mortem sævissimam Christi causa patienter subiit. — Antinoopoli in Ægypto sanctæ Iraidis Virginis Alexandrinæ, et Sociorum Martyrum : quæ ad hauriendam e proximo fonte aquam egressa, cum vidisset navim confessoribus Christi onustam, relicta hydria protinus se illis adjunxit, ac simul cum iis in urbem ducta, prima omnium, post multa supplicia, capite cæsa est, deinde Presbyteri, Diaconi, et Virgines, aliique omnes eodem mortis genere consumpti sunt. — Apud civitatem Meldensem beati Sanctini Episcopi, Discipuli sancti Dionysii Areopagitæ, qui ejusdem civitatis Episcopus ab eo consecratus, primus illic Evangelium prædicavit. — In territorio Constantiensi sancti Lautonis Episcopi. — In pago Pictaviensi sancti Florentii Presbyteri. — In territorio Bituricensi sancti Silvani Confessoris. — Lauduni sanctæ Salabergæ Abbatissæ.

Digitized by Google

frappé de verges par ordre du préfet Julien, et consomma son martyre sous le tranchant du glaive.

A Ratisbonne, en Bavière, saint Emmeran, évêque et martyr, qui, pour délivrer les autres, souffrit patiemment une mort très-cruelle pour Jésus-Christ.

A Antinoé, en Egypte, sainte Iraïde, vierge d'Alexandrie, et ses compagnons, martyrs, qui, étant sortie pour aller puiser de l'eau à une source voisine, aperçut un vaisseau chargé de Confesseurs de Jésus-Christ : laissant sa cruche, elle se joignit aussitôt à eux, fut conduite avec eux dans la ville, et après plusieurs supplices, elle fut la première décapitée. Ensuite les prêtres, les diacres et les vierges et tous les autres périrent par le même genre de mort.

Dans la ville de Meaux, saint Saintin, évêque, disciple de saint Denys l'Aréopagite, qui, ayant été ordonné par lui évêque de cette ville, fut le premier à y prêcher l'Évangile.

Au territoire de Coutances, saint Lo, évêque.

Au pays du Poitou, saint Florent, prêtre.

Au territoire de Bourges, saint Sylvain, confesseur.

A Laon, sainte Salaberge. abbesse.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Gonthilde, vierge, honorée en Allemagne.

Saint Lolan, évêque de Whithorn, en Ecosse.

Saint Vital, soldat thébéen, martyr.

Saint Septime, évêque d'Iési, martyr.

Sainte Drozela, martyre avec cinq autres.

Saint Richard, prieur de Tilly, honoré dans le Vexin (département de l'Eure.)

Saint Sérotin, prêtre et martyr, honoré à Sens.

Saint Jean, abbé, fondateur du monastère de son nom à Tonnerre.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean Gilbert Blot de Chauvigny, chanoine de Notre-Dame de Moulins, pour refus du serment schismatique, déporté, mort à Rochefort le 22 septembre 1794.

Joseph Marchandon, prêtre du diocèse de Limoges, déporté pour la même cause, mort à Rochefort ce même jour, à cinquante ans.

Guillaume Patoureau, prêtre du diocèse de Saintes, pour la même cause, déporté, mort à Rochefort, ce même jour, à 42 ans.

Guillaume Pautard, prêtre du diocèse de Saint-Flour, pour la même cause, déporté, mort le même jour, au même lieu, à 43 ans.

Jean Baptiste Rougeard, prêtre du diocèse de Rennes, pour la même cause, déporté à la Guyane, mort au désert de Konanama le 22 septembre 1798, à l'âge de 34 ans.

Digitized by Google

VINGT-TROISIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Lin, Pape et martyr. — Sainte Thècle, vierge et martyre. — Saint Paxent et sainte Albine, martyrs. — Saint Libère, Pape. — Saint Supérieur, évêque des Nerviens. — Saint Project, évêque d'Imola. — Saint Constance, mansionnaire. — Sainte Héreswide, reine. — Saint Adamnan. — Le Bienheureux Barthélemy de Bragance, évêque. — La Bienheureuse Hélène d'Oglioli. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT LIN,

PAPE ET MARTYR.

Notre-Seigneur, quelques moments avant sa Passion, avait dit à saint Pierre, pour lui et sans doute pour ses successeurs : « Vous ne pouvez maintenant me suivre où je vais ; mais vous me suivrez un jour [1]. » C'était annoncer la voie douloureuse à toute la série des Papes.

Saint Pierre, avant sa mort, avait désigné Clément, Lin et Clet comme les plus capables parmi les disciples d'occuper la Chaire pontificale, dont ils avaient été constamment les coadjuteurs. Dans l'Assemblée des Chrétiens convoqués pour choisir l'un de ces trois Saints, Clément supplia ses frères de réunir leurs votes sur Lin, que saint Paul, dans sa deuxième épître à Timothée, était comme l'un des premiers Chrétiens de Rome, et qui avait prêché l'Évangile dans diverses contrées. Lin fut donc unanimement élu. Chargé par saint Pierre, en même temps que d'autres disciples, d'aller évangéliser les gentils, Lin était venu dans les Gaules. Pendant que Trophime portait la foi dans la province Viennoise, devenait le premier

[1] Saint Jean, chap. XIII, verset 36.

Digitized by Google

Évêque d'Arles, et bâtissait dans cette ville un sanctuaire à Notre-Dame encore vivante[1], que Front et Georges s'en allaient à Périgueux, et d'autres en diverses régions, Lin s'était dirigé vers Besançon, l'une alors de nos grandes cités ; il semait partout la bonne parole, qui n'était pas partout accueillie. Il entra dans Besançon au moment où les masses populaires en fête préparaient un sacrifice à leurs idoles. Il s'avança, le cœur ému, au milieu de cette cohue égarée, et il s'écria : « Cessez, mes frères, de rendre à de vains simulacres des honneurs dus au seul Dieu véritable, que je viens vous annoncer. »

Ces paroles s'appuyèrent d'un miracle. Aussitôt que le Saint les eut prononcées, le temple grossier des idoles s'écroula. Mais si ce prodige fit la lumière dans les âmes généreuses, il irrita la foule, qui se rua sur Lin, le chassa de la ville et l'eût mis en pièces si les fidèles, qu'il avait amenés au saint bercail et qui le suivaient, ne l'eussent arraché aux mains de ces forcenés et n'eussent protégé sa retraite[2].

[1] Comme l'avait fait saint Jacques le Majeur à Saragosse. Les dénicheurs de Saints qui sont venus à la queue du protestantisme, ne font remonter qu'au milieu du troisième siècle le premier Évêque d'Arles, parce que celui qui vivait en 259 s'appelait aussi Trophime. Mais il ne faut pas oublier que, dans les premiers temps, les Évêques abandonnaient souvent leur propre nom pour prendre celui d'un prédécesseur révéré; coutume qui a été conservée par les Papes. Cependant aucun Pape n'a pris le nom de saint Pierre.

[2] A cause de ce passage de saint Lin, qui laissa à Besançon les premiers Chrétiens de la contrée, cette ville a toujours compté le second Pape comme son Apôtre et son Évêque. Les mêmes critiques que nous citions tout à l'heure, trouvant au troisième siècle un Évêque du même nom de Lin, installé à Besançon par saint Ferréol, ont pris texte là-dessus pour disputer l'apostolat du successeur de saint Pierre au diocèse de Besançon. Un peu plus tard, saint Denis l'aréopagite, l'Apôtre de Paris, amené à la foi par saint Paul, consacré par saint Pierre, envoyé par saint Clément, sera disputé aux Parisiens, parce qu'un de leurs Évêques au troisième siècle avait ou a pris le nom de Denis. C'était tellement l'usage (nous le répétons) du troisième au septième siècle, et plus tard encore, de changer de nom en recevant la dignité épiscopale, que nous pourrions en citer plusieurs exemples. Ainsi saint Grégoire de Tours, qui s'appelait Georges Florent, prit le nom de Grégoire lorsqu'on le consacra évêque, et il choisit ce nom par révérence pour un Saint dont il honorait le souvenir (saint Grégoire de Langres). Ce qui est surprenant, c'est que les Parisiens se soient laissé enlever leur Apôtre qui, outre les dignités

Digitized by Google

Il était de là retourné à Rome, où il avait assisté à la passion de saint Pierre.

Lin vécut dans les catacombes jusqu'à la mort de Néron. Alors la persécution s'arrêta un instant, et les Chrétiens respirèrent un peu. Mais le saint Pontife avait à lutter sans relâche contre d'autres ennemis : les hérésies, qui semaient leur morale immonde et leurs promesses trompeuses, les philosophes, qui égaraient les intelligences par leurs sophismes, et les Juifs hostiles, qui, repoussant la foi, s'acharnaient contre les Chrétiens. On citerait de leurs fureurs bien des traits monstrueux. Ainsi, quelque temps avant le martyre de saint Pierre, saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, avait été tué par les agents du grand prêtre Ananus, beau-père de Caïphe; et comme ceux des Apôtres et des Disciples qui se trouvaient à Jérusalem, avaient élu et consacré, pour succéder à saint Jacques, Siméon, fils de Cléophas et cousin de Notre-Seigneur, Ananus, en attendant qu'il pût atteindre cet autre Évêque, s'empara de saint Mathias, qui avait porté l'Évangile jusqu'en Éthiopie où il avait beaucoup souffert, et qui était venu pour l'élection de Siméon; il le fit assommer à coups de pierres. Mais, peu après, ce même Ananus, dans une sédition politique où il employait des Iduméens, fut à son tour assommé par eux, mutilé après sa mort et laissé sans sépulture [1].

Les Juifs, à Rome comme à Jérusalem, excitaient les esprits contre les Chrétiens. S'ils avaient été repoussés par Claude, ils avaient su se faire des appuis sous Néron, d'abord par l'impératrice Poppée, qu'ils gagnèrent à force de présents, et après la mort de cette femme, que Néron tua, comme on le sait, d'un coup de pied dans le ventre, ils eurent un autre protecteur dans le comédien Aliturus, homme de leur race, qui avait eu l'habileté de se faire l'un des favoris de Néron. Ils accusaient

de sa mission, a vu la très-sainte Vierge sur la terre au moment où elle allait la quitter, et qui avait été béni par elle.

[1] Totumque suum furorem in Ananum converterunt, in quem multa, et ante et post mortem ejus, indigna perpetrarunt et reliquerunt insepultum. D. J. B. Kips, post Flavi Josephum in libro IV.

Digitized by Google

sans cesse les Chrétiens et ne négligeaient aucune occasion de les perdre[1].

Et cependant le nombre des Chrétiens s'étendait tous les jours; la foi, prêchée partout, pénétrait jusque dans les palais. La fille d'un des grands personnages de Rome (le consul Saturninus), hésitant, comme Sénèque, entre l'Evangile et les faux dieux, se trouva tout à coup possédée d'un démon qui la rendit énergumène. Devant l'impuissance des médecins, une des femmes de la jeune patricienne implora le secours du Pontife romain. Saint Lin délivra la jeune fille, qui dès lors fut Chrétienne fidèle. Mais ce fait, dénoncé à Saturninus, le rendit furieux. Il fit enlever le Vicaire de Jésus-Christ, lui fit trancher la tête, et mourut peu après lui-même, étouffé par sa colère.

C'est peu après ce pontificat que Jérusalem fut prise et détruite par Titus, le 8 juin de l'an 70. Onze cent mille Juifs périrent, dit-on, dans cette guerre.

Lin, révéré pour ses vertus et ses miracles, avait ordonné des prêtres, consacré des Evêques et réglé plusieurs saints usages. Il a écrit une vie de saint Pierre.

SAINTE THÈCLE,

VIERGE ET MARTYRE.

Sainte Thècle, dont le nom a toujours été célèbre dans l'Église, fut un des plus beaux ornements du siècle des Apôtres. Elle était née dans l'Isaurie ou dans la Lycaonie. Saint Méthode dit qu'elle fut convertie au Christianisme par saint Paul, vers l'an 45, et qu'elle devint très-habile dans la connaissance de la Religion. Les discours de l'Apôtre lui firent comprendre toute l'excellence de la virginité, et elle résolut de donner la préférence à cet état, dans un âge encore

[1] Il y avait alors deux sortes de Juifs. Un très-grand nombre s'étaient convertis à la prédication des Apôtres; c'étaient les cœurs droits et les âmes pures. Le reste, composé des hommes d'orgueil, de fiel et de rapine, ne voulait pas admettre un Messie qui exigeait la charité, la mansuétude, le pardon des injures, le mépris des richesses et l'abnégation. Ils étaient donc hostiles à l'Église.

Digitized by Google

tendre. Elle renonça sur-le-champ à un mariage avantageux que ses parents étaient sur le point de lui faire contracter.

L'auteur d'une homélie composée du temps de saint Chrysostôme rapporte que les parents de Thècle, qui ne connaissaient pas le motif de la conduite extraordinaire qu'elle tenait, employèrent les menaces, les caresses et tous les moyens possibles pour la déterminer au mariage. Le jeune homme qui devait l'épouser se joignit à eux, et fit aussi valoir les raisons les plus capables de la toucher ; toutes ces tentatives étant inutiles, on eut recours au magistrat, qui la menaça de la sévérité des lois. Thècle triompha de tous ces différents assauts et regarda comme ses plus cruels ennemis ceux qui affectaient de lui témoigner tant de tendresse. Se voyant un peu plus libre, elle profita de cette occasion pour s'échapper des mains de ses persécuteurs, et elle se retira auprès de saint Paul pour y trouver quelque consolation. Ainsi elle abandonna ce qu'elle avait de plus cher dans le monde, ne cherchant que Jésus-Christ qui lui tenait lieu de tout.

Le jeune homme auquel elle avait été promise en mariage la fit chercher de toutes parts, tant pour satisfaire sa passion que pour se venger de l'affront prétendu qu'il s'imaginait avoir reçu. L'ayant découverte et ne pouvant vaincre sa résistance, il la dénonça comme chrétienne aux magistrats, pour qu'ils la condamnassent à être dévorée par les bêtes. Thècle resta toujours inébranlable. Elle fut exposée nue dans l'amphithéâtre ; mais elle était revêtue d'innocence, et l'ignominie dont on voulait la couvrir devint pour elle une occasion de gloire et de triomphe. Tranquille au milieu des léopards, des lions et des tigres, elle attendait, avec une sainte impatience, le moment où elle allait être mise en pièces par ces redoutables animaux, dont les rugissements glaçaient d'effroi tous les spectateurs. Mais les lions et les autres animaux, oubliant leur férocité naturelle, se couchèrent à ses pieds et les léchèrent, comme pour lui témoigner leur respect. On eut beau les exciter, ils se retirèrent sans avoir fait de mal à la Servante de Jésus-Christ.

Digitized by Google

Une autre fois sainte Thècle n'éprouva point les effets du feu, par une protection visible du Ciel, et sortit du milieu des flammes sans que son corps en eût été endommagé. Saint Grégoire de Nazianze, saint Méthode et d'autres auteurs qui rapportent ce prodige, ajoute que la Sainte fut délivrée de plusieurs autres dangers auxquels la rage des persécuteurs l'avait exposée. On lit dans un ancien Martyrologe que ce fut à Rome que Dieu sauva miraculeusement sa Servante de l'activité des flammes.

Thècle accompagna saint Paul dans plusieurs de ses courses apostoliques, afin de se former à la perfection chrétienne sur un modèle aussi accompli. Elle passa ensuite le reste de sa vie dans la retraite, et mourut dans l'Isaurie. Son corps fut enterré à Séleucie, capitale de ce pays. On bâtit une église sur son tombeau, sous les premiers empereurs chrétiens ; cette église, qui portait son nom, fut visitée par sainte Marane et sainte Cyre. Il y venait des pèlerins de toutes parts, et il s'y opéra un grand nombre de miracles. La cathédrale de Milan est dédiée sous l'invocation de sainte Thècle, et l'on y a gardé longtemps une partie de ses reliques.

SAINT PAXENT ET SAINTE ALBINE,

MARTYRS.

Saint Paxent était disciple de saint Denis l'aréopagite, qui fut l'apôtre des parisiens au Ier siècle. Il avait été converti par lui, ainsi que sa sœur Albine. Le frère et la sœur souffrirent le martyre sous Antonin vers l'an 138. Saint Paxent, après de grands supplices, fut enfin tué d'un gros clou qu'on lui enfonça dans la tête. Son culte devint célèbre au XIVe siècle. On gardait ses reliques et celles de sa sœur dans une châsse d'argent, qui était vénérée dans l'église de Saint-Martin-des-Champs. Dans les calamités publiques, on portait cette châsse dans les rues avec celle de sainte Geneviève.

Sainte Albine est honorée avec sainte Geneviève le 3 janvier.

Digitized by Google

SAINT LIBÈRE,

PAPE.

Libère, romain de naissance, renommé pour sa piété et son zèle dans la foi, fut élevé sur le siége de saint Pierre, le 24 mai 352, il succédait au Pape Jules Ier.

Bossuet dit, dans son célèbre discours sur l'histoire universelle, qu'après que Constance s'est livré aux Ariens (an 353), « les Évêques orthodoxes sont chassés de leurs siéges, toute l'Église est remplie de confusion et de trouble ; la constance du Pape Libère cède aux ennuis de l'exil... » C'est une allusion transparente à ce que les ennemis plus ou moins déclarés de l'Église ont appelé la chute du Pape Libère. Or il n'est pas vrai que le Pape Libère soit tombé, et il n'est pas possible d'appuyer ce grand mensonge historique : il est l'œuvre des Ariens. Libère, exilé à Bérée dans la Thrace, y souffrit deux ans des peines inouïes. On croyait le réduire, mais il lassa ses persécuteurs à la tête desquels était Constance ; il ne signa ni la confession de foi entachée d'arianisme, ni la condamnation de saint Athanase. Bossuet écrivit ce qu'on vient de lire sur la foi d'historiens dont il devait se défier. Plus tard, dans sa Défense de la *Déclaration de l'Eglise gallicane*, il avait fait un chapitre sur la chute de Libère. Les Gallicans choyaient cette chute, où ils voyaient peu chrétiennement un argument contre l'infaillibilité du Pape ; mais il le raya comme *ne prouvant pas ce qu'il voulait établir*, et s'il eût publié son discours sur l'histoire universelle deux ans plus tard, il est probable qu'il n'eût pas donné l'assentiment qu'on vient de voir aux adversaires sournois de la Papauté infaillible.

A l'accusation d'une autre sorte qui le charge d'avoir signé la condamnation de saint Athanase, nous infligerons un pareil démenti. Il était l'ami invariable du grand Patriarche d'Alexandrie ; et, jusqu'à preuve contraire, c'est le saint Pape Libère qui envoya à l'illustre persécuté ce symbole célèbre qui porte le nom de symbole de saint Athanase, parce qu'il a été mêlé

Digitized by Google

à ses œuvres, et qui est la plus éclatante profession de foi en la très-sainte Trinité.

Constance mourut misérablement à Mopsueste en 361, sans laisser de postérité.

Libère, reçu en triomphe à Rome au retour de son exil, devait survivre cinq ans à son persécuteur. Pendant son exil, l'empereur Constance avait établi à sa place l'Archidiacre Félix, que quelques-uns ont compté à tort comme Pape, sous le nom de Félix II, que d'autres ont mis au rang des antipapes, ce qui est une autre erreur. On voit qu'il ne s'est jamais considéré que comme le vicaire intérimaire du Vicaire de Jésus-Christ. Lorsque Constance se vit réduit, par les murmures des Romains, à leur renvoyer le saint Pape Libère, il fit publier dans le cirque qu'il voulait que Libère et Félix gouvernassent ensemble l'Église. Mais le peuple s'écria : « Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ et qu'un Évêque suprême! » Et Félix se retira aussitôt. Il est constant qu'il n'avait occupé le Saint-Siége que du consentement de Libère, et il est compté parmi les Saints.

Mais Libère allait vivre sous l'empire de Julien l'apostat. C'était un martyre d'un autre geure. Dieu conserva le généreux Confesseur de la foi jusque sous lé règne de Valentinien qui succéda à Jovien, et qui avait refusé d'apostasier sous Julien.

Le saint Pape Libère mourut en 366 après un règne de quatorze ans. Les Bollandistes ont mis sa vie dans les actes des Saints au 23 septembre.

SAINT SUPÉRIEUR,

ÉVÊQUE DES NERVIENS.

L'existence d'un Évêque du nom de Supérieur, *Superior Nerviorum Episcopus* est attestée par les actes d'un Concile de Cologne, de 347, auquel il envoya un député. Il faut convenir cependant qu'un savant critique trouve dans les actes de ce Concile des erreurs qui permettent de révoquer en doute,

Digitized by Google

au moins l'époque à laquelle on le fixe. Cette raison par ell même ne paraît donc pas très-concluante.

Ailleurs on voit que saint Supérieur assista en personne Concile de Sardique, et l'on trouve même son nom dans l œuvres de saint Athanase, lequel, dans son apologie, ci Supérieur parmi les Evêques des Gaules qui défendirent av force la pureté de sa doctrine et son innocence calomniée. la vérité, dans ce Concile de Sardique, ainsi que dans les écr de saint Athanase, le nom de saint Supérieur n'est point sui du titre : *Evêque des Nerviens;* mais comme nulle église d Gaules ne réclame un Pontife de ce nom à cette époque, il paraît pas douteux que c'est le même Supérieur, évêque d Nerviens, dont parlent les auteurs de ce pays[1].

Ce Saint a-t-il fait sa résidence à Bavai, comme quelques-u le pensent? il serait difficile de le prouver. On sait que cet ville était alors la plus importante de la province de Belgiq inférieure, et que celles de Cambrai et de Tournai ne prire tant d'accroissement qu'après que la première eut été détru par les barbares. Toutefois il paraît plus probable que sa Supérieur n'eut pas de résidence fixe, et qu'il mena dans contrées la vie apostolique des premiers missionnaires, à on donne ordinairement le nom d'Évêques régionnaires.

SAINT PROJECT,

ÉVÊQUE D'IMOLA.

Saint Project dut à ses vertus, à sa science, à son mérite ses talents, l'honneur d'être élu, sans s'y attendre, au sié d'Imola. Il avait été sacré par saint Pierre Chrysologue, évêq de Ravenne, qui honorait son caractère et sa piété. Il fut voyé comme Légat du Saint-Siége au Concile général s'ouvrait à Éphèse pour condamner Nestorius.

Saint Project fut un de ceux qui montrèrent le plus de gueur pour la défense de la Mère de Dieu. Revenu dans

[1] S. Ath. Apol. adv. Arian.

Digitized by Google

diocèse, il y mourut en 460 et fut inhumé dans sa cathédrale.

SAINT CONSTANCE,

MANSIONNAIRE.

Constance était mansionnaire ou sacristain dans une église dédiée à saint Etienne, près d'Ancône ; il se sanctifia dans cet emploi, par la piété et le zèle avec lesquels il remplissait ses devoirs, et par la pratique des vertus chrétiennes. Il vécut parfaitement détaché de toutes les choses de la terre, faisant paraître un grand mépris pour tout ce que les gens du monde estiment le plus, n'ayant d'affection que pour le Ciel, travaillant de toute sa force à l'obtenir. Aussi était-il regardé comme un Saint dans tout le pays. La réputation des miracles que Dieu accordait à ses prières attirait beaucoup de Chrétiens qui venaient de toutes parts pour le voir.

Un paysan, entre autres, étant arrivé de fort loin, trouva le pieux sacristain monté sur une échelle, occupé à nettoyer les lampes de l'église. N'apercevant qu'un homme d'une taille peu avantageuse et d'un extérieur ordinaire, il ne put croire que ce fût là ce Constance dont on lui avait parlé. Comme on l'assura que c'était lui-même, il s'en moqua et dit tout haut : — Je pensais voir un homme parfait, et je vois à peine une figure d'homme. — Le villageois se figurait que la perfection devait briller à l'extérieur. Le Serviteur de Dieu, l'ayant entendu parler ainsi, alla l'embrasser, en le remerciant du jugement qu'il faisait de lui, et en disant : — Vous êtes le seul qui ayez les yeux assez ouverts pour bien connaître ce que je vaux. — On voit par ces paroles combien ce saint homme était humble — Il mourut dans le VIe siècle.

SAINTE HÉRESWIDE,

REINE ET RELIGIEUSE.

Héreswide était une des nièces de saint Edwin, roi des Northumbres. Veuve de son premier mari, dont elle avait eu sainte

Digitized by Google

Sédride ou Sethride, qui se sanctifia dans le monastère de Faremoutier. Héreswide épousa en secondes noces Annas, roi des Estangles. Elle donna à ce second mari trois bienheureuses, sainte Sexburge, sainte Ethelburge, sainte Withburge. Elle obtint ensute de son pieux époux la permission de quitter le monde. En 646 elle passa en France avec Ethelburge sa fille et Ercongate, sa petite fille, et se rendit à l'abbaye de Chelles, où vint bientôt se retirer aussi la reine de France sainte Bathilde. Elle y mourut en odeur de sainteté.

SAINT ADAMNAN,

ABBÉ DE HY.

Adamnan, enfant de l'Irlande, gouvernait saintement à l'aurore du VIII^e^ siècle le monastère de Hy, situé dans la petite île ce nom, en un temps où le vrai jour de la fête de Pâques n'était pas bien fixé. Il alla chez les Northumbres et Alcfrid roi de cette contrée lui donna à ce sujet la lumière, en lui exposant l'enseignement de l'Eglise universelle. Il revint à ses Moines et leur fit savoir que la sainte Eglise célébrait cette fête le dimanche qui suit la pleine lune de mars. Mais il ne put déterminer ses Religieux à changsr leurs habitudes.

Alors il quitta son monastère et s'en retourna en Irlande, où l'on accepta partout la Règle qu'il apportait. Après cette mission, il revint à son monastère de Hy, qui alors se détermina à suivre l'usage de l'Eglise romaine. Il mourut en 705, laissant un traité du vrai jour où l'on doit célébrer la Pâque, et un récit curieux du pèlerinage qu'il avait fait à la Terre-Sainte, qu'il avait visitée à la fin du VII^e^ siècle.

LE BIENHEUREUX BARTHÉLEMY DE BRAGANCE,

ÉVÊQUE.

Le Bienheureux Barthélemy naquit à Vicence, vers le commencement du XIII^e^ siècle; et il fit ses études à Padoue. An-

Digitized by Google

toine Godi, qui écrivait dans le même siècle, nous apprend qu'il était issu de l'ancienne maison des comtes de Bragance, célèbre en Lombardie. Les autres auteurs Italiens assurent la même chose. Il n'y a que les continuateurs de Bollandus, qui ont paru douter de cette ancienne noblesse ; et leur doute a donné occasion de consulter sur cela la Société Palatine de Milan, qui avait fait imprimer la chronique d'Antoine Godi, dans le grand recueil qui a pour titre : *Rerum italicarum scriptores.* La réponse de M. Argelati, directeur de cette savante et illustre Société, a été que sur la foi des anciens manuscrits on pouvait assurer, sans aucun doute, que le Bienheureux Barthélemy, évêque de Vicence, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, était de la maison des comtes de Bragance, seigneurs du château de ce nom.

Pendant ses études, qu'il avait soin de sanctifier par les exercices de la piété chrétienne, il eut le bonheur de connaître saint Dominique et d'entendre quelquefois ses prédications. Les paroles de cet Apôtre, et ses exemples lui firent concevoir tant de mépris pour les vanités du siècle, et un si grand désir de consacrer ses talents au service de l'Eglise, qu'il voulut suivre le saint Patriarche, et recevoir l'habit de ses mains. Il était encore fort jeune, puisqu'il assure lui-même, que dès son enfance il avait été formé par les soins du Serviteur de Dieu, et nourri dans son Ordre. Avec les qualités qu'il avait reçues de la nature, et le secours de la grâce, il profita si bien des leçons de ses maîtres, qu'il s'acquit en peu de temps la réputation d'un parfait Religieux, d'un Théologien habile, et d'un fidèle Ministre de la parole.

Il ne fut pas plutôt honoré du Sacerdoce, qu'on l'envoya annoncer l'Evangile, combattre le libertinage ou l'hérésie, et travailler à la pacification des troubles qui étaient grands dans les villes, surtout de Lombardie. C'est à ce dernier objet qu'il voulut principalement s'attacher avec plusieurs autres célèbres prédicateurs de son Ordre, dont M. de Sponde a fait l'éloge dans ses annales ecclésiastiques. Comme il était persuadé que ces malheureuses dissensions empêcheraient toujours le fruit

Digitized by Google

de la prédication, notre Bienheureux ne se contenta pas de travailler avec un zèle infatigable, à bannir de partout le démon de la discorde et à réconcilier les esprits, les familles, les communautés ; il crut que contre un mal qui renaissait tous les jours, il fallait chercher un remède qui fût aussi toujours subsistant. C'est dans cette vue qu'il institua une Congrégation ou nouvel Ordre de Chevaliers, appelés *de Sainte Marse la Glorieuse*, dont la fin était de conserver ou de rétablir la paix et la tranquillité parmi les peuples, de porter partout des paroles de réconciliation, et d'employer tous les moyens que la charité peut inspirer pour terminer les troubles, les querelles, les inimitiés et tout ce qui pourrait donner occasion aux guerres civiles, dont la fureur avait fait déjà répandre tant de sang dans l'Italie. L'illustre Evêque de Pamiers après les anciens auteurs, parle de l'institution de cet ordre militaire, qui fut approuvé par le Saint-Siége, et confirmé par une Bulle d'Urbain IV.

Pour rendre les peuples plus dociles aux vives exhortations, aux prières et aux conseils de ceux qui s'employaient avec tant de zèle à leur procurer la paix et le salut ; ou pour punir l'endurcissement des séditieux, que rien ne paraissait capable de ramener au devoir, Dieu frappa l'Italie de plusieurs fléaux : à de grands tremblements de terre succédèrent la stérilité, la famine, la peste, des froids extraordinaires, et bientôt après les inondations qui désolaient les villes et les campagnes. Ces coups redoublés disposèrent les peuples à la pénitence. Et ce que la plupart n'auraient peut-être pas fait par la seule crainte des jugements de Dieu, ils le faisaient tous pour détourner ces redoutables effets de sa colère, sous lesquels ils étaient comme accablés. On ne voyait partout que des processions, dans lesquelles des personnes de tout âge, de toute condition et de tout sexe, marchaient pieds nus, un Crucifix ou un flambeau à la main, chantant les louanges de Dieu et pratiquant toutes sortes de mortifications ; ce qui fit que l'année 1233 fut appelée en Italie, *l'année de la dévotion générale*. Heureux les fidèles dont le cœur contrit et véritablement humilié,

Digitized by Google

pouvait rendre agréable à Dieu tout ce dehors de pénitence et de Religion !

Notre pieux Prédicateur ne s'appliquait qu'à leur faire connaître la nature de ce sacrifice intérieur, et à leur en persuader la nécessité, lorsque le Pape l'appela auprès de sa personne, pour en faire son théologien. Ceux qui ont cru qu'il avait été le successeur immédiat de saint Dominique, dans la charge de maître du sacré palais, n'ont point fait attention que lors de la mort du saint Patriarche, sous le pontificat d'Honoré III. Barthélemi de Bragance n'était âgé que de vingt ou de vingt-un ans : aussi n'exerça-t-il cet office que sous Grégoire IX, vers l'an 1235. Il le continua sous le Pape Innocent IV, qu'il suivit à Lyon dans le mois de décembre 1244. Tout le temps que pouvaient lui laisser les occupations de sa charge, Barthélemi sut le mettre à profit pour la composition de divers ouvrages de piété, de quelques commentaires sur l'Écriture, ou sur les livres attribués à saint Denis, et de plusieurs autres traités, dont on voit les manuscrits dans le couvent de Vicence. Le Père Échard après les historiens de cette ville, nous en a donné le catalogue.

Le roi saint Louis ayant connu le mérite de cet homme illustre, soit par sa réputation, soit à l'occasion de quelque commission, dont le Pape l'avait peut-être chargé auprès de sa majesté, il voulut l'avoir pour son confesseur. On croit qu'il était déjà honoré de cet emploi, lorsqu'il écrivit son petit traité de l'éducation des princes, qu'il dédia à Marguerite de Provence, reine de France. Le Pape le nomma ensuite Évêque de Nimésie[1], ou en 1250 selon l'Abbé Ughelli ; ou, comme l'ont cru plus probablement les Bollandistes, l'an 1248.

[1] Nimesie, *appelée aussi* Lemise la neuve, *était une ville Episcopale du Royaume de Chypre, sur la côte Orientale de l'Isle. Etienne de Lusignan, ancien Auteur Dominicain, en fait mention dans son Histoire de Chypre. On trouve encore une Constitution du Pape Alexandre IV de l'an* 1260 *adressée à l'Evêque de Nimésie. Mais ce n'est aujourd'hui qu'un village sous la domination des Turcs; ce qui a fait dire à un des continuateurs de Bollandus, qu'il n'avait aucune connaissance de cette ville.* Ultro et candide fateor me ignorare, quæ sit ista civitas, etc.

Digitized by Google

En effet Barthélemi nous apprend lui-même que le Vicaire de Jésus-Christ lui conféra cet évêché, dans le temps que le roi de France entreprit le voyage d'Orient, pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Et il est très-probable que le nouvel Évêque eut l'honneur d'accompagner le saint monarque jusqu'à l'île de Chypre, où il arriva le 17 de septembre 1248. Lorsque dans le mois de mai de l'année suivante le roi partit de Chypre pour passer en Égypte, et mettre le siége devant Damiète, Barthélemi avait déjà pris possession de son église, où pendant cinq ou six ans il remplit tous les devoirs d'un vigilant pasteur, appliqué à instruire son peuple, à régler les mœurs du Clergé, à nourrir et consoler les pauvres, et à donner à tous l'exemple d'une piété parfaite. Exact à visiter toutes les paroisses qui se trouvaient dans son diocèse, il corrigea avec soin tous les abus, qui s'étaient glissés parmi les fidèles, extermina les superstitions, rétablit la pureté du culte et de la discipline.

Pendant qu'il travaillait ainsi à sa propre perfection, et au salut de ceux qui étaient confiés à sa conduite, des besoins plus pressants l'arrachèrent à son cher troupeau, le Pape lui ayant ordonné de se rendre incessamment dans la Palestine auprès de saint Louis, soit pour l'aider de ses conseils, dans le triste état où se trouvaient les débris de l'armée chrétienne après sa défaite par les Sarrasins, soit pour quelques affaires secrètes. Fontana prétend qu'il y fut envoyé en qualité de Légat, *a latere*, et qu'il exerça de nouveau l'emploi de confesseur du roi. Nous savons cependant que Geofroi de Beaulieu Religieux du même Ordre, était alors honoré de cette qualité, et que le Cardinal Eudes de Châteauroux se trouvait auprès de sa majesté, comme Légat du Saint-Siége. Ce qu'il y a de certain, est que notre saint Évêque eut l'honneur d'accompagner saint Louis à Joppé, à Sidon, à Ptolémaïde; et que le roi et la reine, lorsqu'ils furent sur le point de s'embarquer pour revenir en France, le pressèrent beaucoup de s'y rendre lui-même pour y recevoir de nouvelles marques de leur bonté royale. C'est ce que nous lisons dans la relation

Digitized by Google

que Barthélemi de Bragance a faite de sa vie. Son voyage en Syrie peut-être placé en l'année 1254, la dernière que saint Louis ait passé dans la Palestine, où toujours occupé à des actions de religion et de charité, il visitait les villes qui étaient encore au pouvoir des Chrétiens, faisant néanmoins son séjour ordinaire à Ptolémaïde, depuis sa délivrance en 1250, jusqu'à son retour en France, l'an 1254.

Si le Prélat retourna alors à son église de Nimésie, il ne put s'y arrêter longtemps; puisque le Pape Alexandre IV le croyant plus nécessaire en Italie, le nomma Évêque de Vicence sa patrie où il fit de grands fruits, et travailla beaucoup pour la conversion des hérétiques. L'exemple de ses vertus le fit admirer des gens de bien; il déconcerta les méchants par sa fermeté : et le zèle qui l'animait, lui attira de violentes persécutions, surtout de la part du tyran Ezzelin, l'ennemi déclaré de la Religion et le fléau des ecclésiastiques. Obligé de céder pour un temps à la tyrannie d'un homme dont le pouvoir égalait la cruauté, le saint Évêque se retira auprès du Pape, qui l'envoya, en qualité de son Légat, vers les rois de France et d'Angleterre, pour les affaires de la Religion. Il accompagna le second et la reine son épouse, à Paris; et se trouva présent à la conférence des deux rois. Ayant heureusement terminé sa légation dans le temps que le Seigneur venait de délivrer son Église de la longue persécution d'Ezzelin, notre Prélat reprit le chemin d'Italie pour se rendre à son troupeau : et ce fut en cette occasion que saint Louis l'enrichit des précieux trésors qu'il lui avait fait espérer, lorsqu'ils étaient encore ensemble dans la Palestine. Ce fut un morceau de la vraie Croix, et une épine de la couronne du Sauveur. Dans l'acte de donation que saint Louis fit dresser, et sceller de son sceau royal pour rendre la sainte relique plus authentique, il dit qu'il l'avait donné aux justes désirs de Barthélemi de Bragance, comme une preuve de la tendre affection qu'il lui portait.

Chargé de ces inestimables richesses, le pieux pasteur arriva à son église l'an 1260. Les Vicentins, tout le Clergé et le peuple furent au-devant de lui, portant des cierges et des

Digitized by Google

branches d'olivier, et répétant souvent avec une sainte allégresse ces paroles : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur*. Le saint homme répondit à ces témoignages de vénération et de joie, par la sollicitude vraiment pastorale, qu'il fit d'abord paraître, pour rendre à une église qui lui était chère, sa première beauté, pour rétablir dans tout le diocèse le culte de Dieu, le bon ordre, la parfaite tranquillité, et faire oublier tout ce que les hérétiques, ou leurs fauteurs y avaient causé de ravage et de désordre. Dieu bénit le zèle de son Serviteur; ses travaux eurent le plus heureux succès; et les citoyens de Vicence commençant à goûter les douceurs de la paix, pendant que les peuples voisins étaient toujours dans l'agitation et le trouble, ils voulurent s'assurer la continuation de ce repos, et marquer leur reconnaissance à leur pasteur, en le priant de vouloir désormais les conduire, non-seulement comme leur Évêque, mais aussi comme leur seigneur, tant pour le civil que pour le spirituel.

Les Religieux de son Ordre n'avaient encore à Vicence qu'un hospice : Barthélemi leur fit bâtir un couvent et une magnifique église, qui fut appelée *l'église de la Couronne*, parce qu'on l'enrichit de la sainte épine, et du précieux bois de la vraie Croix, qu'il avait apportés de France. Les historiens du pays parlent de la piété des fidèles envers ces saintes reliques, et de grands présents qu'ils firent comme à l'envi, pour la construction ou la décoration de la nouvelle église, qu'on voulut bâtir dans le lieu même, qui avait été profané par les assemblées des Manichéens; afin que dans l'endroit où le démon avait reçu le culte sacrilége de ses impies adorateurs, le vrai Dieu fût particulièrement servi et honoré dans la suite des siècles. Mais pendant que le peuple s'occupait à élever un temple matériel au Seigneur, le Bienheureux Évêque travaillait avec succès à lui offrir une demeure plus digne de lui, par son application infatigable à ramener les pécheurs à la pénitence, et les sectaires à la foi. Il y en eut plusieurs qui profitèrent de ses instructions; quelqu'autres exercèrent son zèle, sans pouvoir lasser sa patience. Un de leurs faux évêques,

Digitized by Google

nommé *Jérémie*, et un docteur ministre, appelé *Gallus*, résistèrent longtemps. Ce dernier surtout défendit avec beaucoup d'opiniâtreté les dogmes de sa secte dans plusieurs conférences, qu'il eut avec le Serviteur de Dieu : mais la vérité triompha enfin de l'obstination et de l'erreur. La défaite ou la conversion de *Gallus*, fut comme le dernier coup, qui acheva de dissiper, dans la ville de Vicence, le parti des Cathares et des autres ennemis de l'Église. Le pieux Évêque procura un autre avantage à sa patrie par la réconciliation, qu'il ménagea, et qu'il fit enfin conclure entre les Padouans et les Vicentins, dont les divisions étaient également funestes aux uns et aux autres.

Il faut corriger ici une méprise de l'Abbé Ughelli, qui a cru que notre Barthélemi de Bragance, et le patriarche d'Aquilée furent établis l'an 1262, vicaires de l'empire dans toute l'Italie. Il attribue ce choix à l'Empereur Rodolfe, qui ne monta cependant sur le trône que l'année 1274, douze ans après cette époque, et quatre depuis la mort de Barthélemi.

Je ne sais s'il ne faut point porter le même jugement touchant la dignité de Patriarche, que lui attribuent quelques auteurs. L'épitaphe qu'on lit sur son tombeau, peut avoir servi de fondement à cette opinion ; et Daniel et Papebrok l'a suivie dans son catalogue des Patriarches de Jérusalem. Si on en croit ce savant critique, le Pape Urbain IV, l'an 1264, donna le soin de cette église à Barthélemi de Bragance, qui se rendit incessamment dans son patriarchat, et le gouverna pendant deux ans, après lesquels, de retour en Italie, il l'abdiqua entre les mains du Pape Clément IV et fut rétabli dans son siége de Vicence, qui vaquait, dit-on, en 1266. Mais outre que nous ne trouvons aucune Bulle de ces deux Papes pour prouver cette double translation, le silence de la plupart des historiens qui ont parlé de notre Évêque, sans faire aucune mention de ce fait, et les difficultés, que quelques autres ont proposées pour le détruire, peuvent nous le faire regarder au moins comme fort douteux.

Digitized by Google

Lorsque l'Archevêque de Ravenne l'an 1267, se rendit av
les suffragans à Bologne, pour honorer la seconde translatio
qu'on y fît des reliques de saint Dominique, Barthélemi
Bragance y alla aussi : ce fut lui qui prêcha au peuple, et q
lui annonça les indulgences accordées tant par le métropol
tain, que par chacun des Évêques assistants. Mais soit pe
dant la cérémonie, soit dans l'acte qu'il en dressa lui-mêm
il ne prit que le rang et la qualité d'Évêque de Vicence. C'e
encore le seul titre qu'il se donne dans son testament d
23 septembre 1270, où nous trouvons cependant un abrég
fidèle de sa vie : il n'y oublie point que le Saint-Siége l'ava
successivement chargé de l'église de Nimésie et de celle
Vicence ; il ne parle pas de même de l'église de Jérusalem
Tout cela doit paraître une preuve assez forte qu'il n'en ava
jamais eu la conduite.

Si on ne sait pas précisément le jour de sa mort, on co
vient qu'elle arriva peu de temps après qu'il eut fait le testa
ment dont nous venons de parler. Les pauvres, les veuves
les orphelins ne furent point les seuls à le pleurer : on peu
dire qu'il fut généralement regretté de tous ceux qui avaien
quelque amour pour la Religion, ou qui savaient estimer l
vertu et le mérite. On loue particulièrement la vivacité de s
foi, son zèle très-ardent pour le culte de Dieu et le salut de
âmes, sa douceur, et l'humilité chrétienne, dont il sut toujour
unir la pratique avec une rare érudition, et avec les emploi
les plus éclatants. Sa mémoire a été jusqu'aujourd'hui e
bénédiction dans l'église de Vicence. Les historiens assuren
qu'on lui a toujours rendu une espèce de culte, et donné l
titre de Bienheureux. Ce que les Bollandistes prouvent, et pa
le témoignage de ceux qui ont écrit sur les lieux, et pa
quelqu'autres marques qui peuvent servir à constater ce fait
Telle est la lampe qui brûlait devant ses reliques, et so
image peinte avec des rayons, et placée dans l'église de l
Couronne. Les miracles dont Dieu honora son tombeau, por
tèrent les Vicentins à demander qu'on fît une translatio
solennelle de son corps, qui fut trouvé sans aucune corrup

Digitized by Google

tion, quatre-vingts ans après sa mort; ce qui contribua encore à augmenter la dévotion du peuple déjà accoutumé à l'invoquer dans les nécessités. (TOURON.)

LA BIENHEUREUSE HÉLÈNE,

D'OGLIOLI.

La Bienheureuse Hélène, née dans le dernier tiers du XV^e^ siècle, appartenait à une famille considérée de Bologne. Elle était bénie de Dieu, douce et soumise, pieuse et comprenant de bonne heure les vertus qui mènent au salut.

Quoiqu'elle manifestât le désir de se consacrer à Jésus-Christ, elle se soumit à la volonté de son père et de sa mère, qui s'attristaient à la pensée de se trouver séparés d'elle. Elle épousa donc celui qui lui était présenté et qui par bonheur menait comme elle une vie sainte. Elle vécut trente ans avec son époux dans la paix, le calme, les bonnes œuvres et la sainteté. Elle ne survécut que trois ou quatre ans à son mari, et mourut en 1520, après avoir mené une vie si admirable et si pleine de bonnes œuvres que la ville de Bologne proclama sa sainteté, et que ses funérailles lui méritèrent un commencement de culte. Ce culte a été approuvé en 1828 par le saint Pape Léon XII.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE LA DRÈCHE.

Le 23 septembre 1873, le canton de Lantrec, du diocèse d'Alby, accomplit son pèlerinage à Notre-Dame de la Drèche. Ce sanctuaire est situé sur la rive droite du Tarn, à une lieue d'Alby. C'est une belle église, qui possède depuis le XI^e^ siècle une statue miraculeuse de la très-sainte Vierge. Saint Dominique la visita pendant la guerre des Albigeois; et une tradition respectable, quoique non assurée, rapporte que c'est là, et non à Notre-Dame de Prouille, que le Rosaire lui fut donné pour la conversion des hérétiques et des pécheurs. Un grand

Digitized by Google

nombre de miracles, dont les procès-verbaux sont conservés dans les archives de l'église, ont été opérés par Notre-Dame de la Drèche, qui délivra deux fois de la peste la ville d'Alby.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Rome, saint Lin, pape et martyr, qui le premier après l'apôtre saint Pierre gouverna l'Église ; et ayant été couronné par le martyre, il fut inhumé dans le Vatican près du même apôtre.

A Icône, en Lycaonie, sainte Thècle, vierge et martyre, qui, gagnée à la foi par l'apôtre saint Paul, surmonta les flammes et les bêtes en confessant Jésus-Christ sous l'empereur Néron ; et après avoir eu l'avantage dans plusieurs discussions, pour l'instruction d'un grand nombre, elle vint à Séleucie, où elle mourut en paix. Les saints Pères en ont fait le plus grand éloge.

En Campanie, commémoration de saint Sozie, diacre de Misène, dont saint Janvier, évêque, prédit le martyre, ayant vu une flamme s'élever sur sa tête pendant qu'il lisait l'Évangile dans l'église. Et peu de jours après, étant âgé de trente

1 NONO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Romæ sancti Lini Papæ et Martyris, qui primus post beatam Petrum Apostolum Romanam Ecclesiam gubernavit, et martyrio coronatus, sepultus est in Vaticano prope eumdem Apostolum. Iconii in Dycaonia sanctæ Theclæ Virginis et Martyris, quæ a sancto Paulo Apostolo ad fidem perducta, sub Nerone Imperatore in confessione Christi ignes ac bestias devicit, et post plurima ad doctrinam multorum superata certamina, Seleuciam veniens, ibi requievit in pace : quam sancti Patres summis laudibus celebrarunt. — In Campania commemoratio beati Sosii Diaconi Misenatis, quem sanctus Episcopus Januarius, cum de illius capite, Evangelium in Ecclesia legentis, flammam videret exurgere, martyrem futurum prænuntiavit : et non post multos dies, cum ipse esset annorum triginta, martyrium cum eodem Episcopo capitis detruncatione suscepit. — In Africa sanctorum Martyrum Andreæ, Joannis, Petri, et Antonii. — In territorio Constantiensi sancti Paterni Episcopi et Martyris. — Anconæ sancti Constantii Ecclesiæ Mansionarii, miraculorum gratia conspicui. — In Hispania sanctarum mulierum Xantippæ, et Polyxenæ, quæ fuerunt Apostolorum discipulæ.

Digitized by Google

ans, il souffrit le martyre avec le même Évêque ayant la tête tranchée.

En Afrique, saint André, saint Jean, saint Pierre et saint Antoine, martyrs.

Au territoire de Coutances, saint Paterne, évêque et martyr.

A Ancône, saint Constance, mansionnaire de l'église de St-Etienne, illustre par le don des miracles.

En Espagne, sainte Xantippe et sainte Polyxène, pieuses femmes qui furent disciples des apôtres.

Additions des autres Martyrologes.

Sainte Thècle, vierge, honorée à Clermont.

Sainte Sophie, vierge et martyre, honorée en Sicile.

Saint Boniface, soldat de la légion thébéenne, saint Tyrse, son capitaine, et plusieurs autres de cette légion, martyrisés à Trèves ce même jour de 286.

Le Bienheureux Pierre Acotanto, honoré à Venise.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean de la Haye, prêtre du diocèse de Rouen, pour refus du serment schismatique, déporté, emmené à Rochefort le 23 septembre 1794, à l'âge de 27 ans.

Jean-Joseph Faulte, prêtre du diocèse de Limoges, pour la même cause déporté, mort à Rochefort, le même jour, à 52 ans.

Réné Dangrai, prêtre du diocèse du Mans, pour la même cause, condamné à mort par le tribunal criminel du département de la Sarthe le 22 septembre 1793, exécuté le lendemain 23.

Jean-Louis Heudebert, prêtre du diocèse de Rouen, pour la même cause, déporté, mort à Rochefort à l'âge de 55 ans, le 23 septembre 1794.

Claude-François Michel, prêtre Capucin, pour la même cause envoyé à Rochefort pour la déportation, mort dans le navire le 23 septembre 1794, à l'âge de 73 ans.

Digitized by Google

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Andoche, saint Thyrse et saint Félix, martyrs. — Sainte Anthilie, vierge et Martyre. — Saint Rustique, évêque de Clermont. — Sainte Amée ou Amata, vierge. — Saint Germer, abbé. — Saint Gérard, évêque de Chonad martyr. — Saint Isarne, abbé de Saint-Victor. — Le Bienheureux Dalmace Moner, Frère Prêcheur. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT ANDOCHE, SAINT THYRSE ET SAINT FÉLIX,

MARTYRS.

Il y avait à Autun quelques Chrétiens, mais point encore d'église hiérarchiquement constituée, quand, vers l'an 160, un vieillard octogénaire, entouré de jeunes Ioniens, débarquait à Lyon, et parcourait les rues et les places de la cité, prêchant le Dieu inconnu.

C'était saint Pothin et ses disciples qui, partis de Smyrne, avaient laissé saint Polycarpe à Rome, et reçu du Pape Anicet la mission d'évangéliser les Gaules. Car il est manifeste, dit le Pape Innocent I, qu'aucune église des Gaules n'a été fondée que par les ouvriers envoyés par saint Pierre ou ses successeurs.

Saint Pothin avait pu voir dans son enfance saint Jean, le dernier des Apôtres. Parmi ses disciples, se trouvaient, suivant la tradition de l'Eglise de France, saint Irénée son successeur, saint Andéol, apôtre du Vivarais, saint Bénigne, saint Andoche et saint Thyrse, apôtre d'Autun, qui rattachent immédiatement la foi Eduenne au Disciple bien-aimé et aux temps apostoliques [1].

[1] Dom Pitra, cité par l'abbé Péquégnot.

Digitized by Google

Saint Andoche était prêtre, et saint Thyrse, diacre. Après avoir prêché quelque temps à Lyon, ils passèrent dans le pays arrosé par la Saône, et habité par l'illustre nation des Eduens, la plus puissante de la Gaule celtique. On croit qu'ils évangélisèrent d'abord le Mâconnais, et que la principale église de Mâcon fut fondée par saint Thyrse, sous l'invocation de saint Barthélemy. Ils allèrent ensuite à Autun, ville opulente, célèbre par ses écoles, aussi attachée à l'idolâtrie qu'elle l'avait été autrefois au culte des Druides.

Au milieu de ce peuple riche de trésors et de voluptés [1], nos saints Apôtres eurent la consolation de trouver une famille déjà chrétienne, pure, pieuse, offrant au vrai Dieu le premier et peut-être le plus saint hommage de foi qui se soit élevé de cette antique terre druidique. C'étaient Fauste, noble sénateur, et Augusta, son épouse [2]. Saint Bénigne instruisit et baptisa le jeune Symphorien, leur fils, qui fut depuis un si glorieux martyr. Saint Andoche, en le levant des fonts baptismaux, répondit devant Dieu pour sa jeune âme. Cet exemple dut avoir une haute influence, et il est vraisemblable que dès-lors un grand nombre d'Eduens passèrent des ténèbres de l'idolâtrie à l'admirable lumière de la foi chrétienne. Suivant un titre du xv^e^ siècle, conservé à l'évêché d'Autun, le premier autel élevé par nos apôtres fut dédié à saint Pierre, et placé au lieu où se trouve aujourd'hui le monastère de Saint-Andoche.

Les premiers travaux de la mission terminés, nos saints Apôtres se dirigèrent vers Alise, et pénétrèrent jusqu'au pays des Lingons (Langres), avec des lettres de Fauste, qui les recommandait à ses parents, à ses amis, à ses nombreux clients. Ils furent reçus à Saulieu par un riche marchand, nommé Félix, allié peut-être de Fauste, qui avait à Saulieu des parents et de vastes propriétés. Déjà converti à la foi chrétienne, Félix était recommandable par ses abondantes aumônes.

[1] Tacite, Annal., lib. III, 46. — Pecunia dites et voluptatibus opulentos.
[2] V Surius, Baillet, Gall. Christ., t. IV. Hist de l'église d'Autun.

Digitized by Google

Les travaux de nos saints Apôtres furent bénis à Saulie comme à Autun. Soutenue par la grâce de Dieu et par les m racles que Jésus-Christ avait promis à ses disciples, leur préd cation attirait tous les jours de nouvelles brebis au bercail d divin Pasteur. Tous les jours s'accroissait le nombre des élu L'œuvre de Dieu marchait en silence parmi les Eduens, l Mandubiens, les Lingons ; la foi grandissait sans bruit, sa danger, sans orage.

Mais aux jours de calme pieux succéda la lutte jusqu'a sang. Marc-Aurèle et Lucius Verus, après avoir laissé au Chrétiens plusieurs années de paix, renouvelèrent contre eu les édits des Neron et des Domitien. Il se trouva en nos co trées des hommes ardents à exécuter sans pitié ces proscrip tions légales : Héraclius qui commandait à Autun, Priscus Châlon, et Terentius à Dijon.

Saint Bénigne fut martyrisé dans cette dernière ville. Sai Andoche et saint Thyrse le furent à Saulieu avec saint Félix leur hôte. Celui-ci fut dénoncé au président de la province qui lui ordonna de livrer les étrangers qu'il avait reçus dan sa maison. Fidèle aux lois sacrées de l'hospitalité et de la re ligion, Félix ne voulut point trahir ses hôtes. Il fallut brise ses portes ; et nos apôtres, saisis par les satellites du prési dent, furent conduits au prétoire. Le généreux Félix les sui vit [1], demandant à partager leur mort ; Dieu, par sa miséri corde, daigna exaucer sa demande.

Tous trois furent présentés ensemble au président. Les me naces, les prières, l'attrait des richesses et des honneurs n purent ébranler leur constance. Le président les fit brutale ment maltraiter et jeter dans une affreuse caverne. Ramené le lendemain en sa présence, ils persistèrent à confesser u

[1] On peut remarquer ici le caractère ardent et courageux jusqu'à l'audac des martyrs Eduens. S. Marcel à Châlon se jette au milieu d'un sacrifice païen, et prêche devant les convives de Priscus ; S. Symphorien affronte un population portant Bérécynthe en triomphe ; S. Félix à Saulieu persiste à suivre ses hôtes à la mort ; trois jumeaux, si les traditions sont fidèles, trois jeunes chrétiens, neveux de Fauste, meurent ensemble à Dijon ; enfin le jeune Flocel brave Valérien. (Note de dom Pitra.)

Digitized by Google

seul Dieu et un seul Seigneur, Jésus-Christ, notre divin Rédempteur. Alors on les accabla de coups, on leur attacha aux pieds une énorme pierre, on les laissa suspendus les bras renversés pendant un jour entier; ensuite on les jeta dans un bûcher. Les flammes, moins cruelles que les persécuteurs, respectèrent leurs corps. Enfin on leur brisa la tête à coups de pieu; et ainsi fut couronné leur glorieux martyre [1].

Leurs actes nous apprennent que Fauste et Symphorien, son fils, vinrent à la hâte recueillir leur sang, et ensevelir leurs restes vénérés. Le [2] jeune Symphorien surtout, qui leur devait tant, ne pouvait se détacher de leur tombeau, et Fauste s'empressa d'en consigner le souvenir de sa propre main [3]. Leurs ossements furent conservés dans une crypte ou chapelle souterraine, appelée *Crotine* [4], où s'assemblèrent secrètement les premiers Chrétiens. La paix ayant été rendue à l'Église par Constantin, la piété des fidèles érigea une église sur le tombeau des trois Martyrs. La reine Clotilde, partant de Châlon-sur-Saône pour épouser Clovis à Soissons, honora les cendres de nos saints Apôtres. Saint Germain, allant d'Auxerre à Autun, vint aussi les révérer. On lit même dans sa vie qu'il engagea Suffronius, noble citoyen d'Alise, à pardonner à des voleurs qui avaient enlevé son argenterie, en les obligeant de jurer sur le tombeau de saint Andoche qu'ils changeraient de vie.

Saint Gontran, roi de Bourgogne, et saint Colomban, fondateur de l'abbaye de Luxeuil, s'arrêtèrent de même à Saulieu, attirés par la célébrité du tombeau de nos Martyrs. C'était alors une abbaye sous la règle de saint Macaire, et peu de temps après sous celle de saint Benoît. Waré, fondateur de Flavigny, était abbé de Saulieu au VII^e^ siècle. Il fait dans son

[1] Les Actes de nos Saints ne sont pas assez anciens pour que l'on ne puisse en constater quelques détails, mais la substance de ces Actes est à l'abri de la critique.

[2] On croit que S. Symphorien, baptisé à trois ans, martyrisé à quinze, recueillit ces reliques l'année qui précéda sa mort.

[3] Tillemont III, 40. Boll., mars, tom. II, p. 33.

[4] Du vieux mot *crotum*, creux, voûte, lieu souterrain.

Digitized by Google

testament de l'an 706, des legs considérables à la *basiliq* de Saint-Andoche [1], expression qui désigne une gran église.

Elle ne jouit pas longtemps de ces amples donations, aya été renversée par les Sarrasins en 731, et ses biens donn par Charles Martel, leur vainqueur, à ses officiers. Elle fu quelques années après, rétablie et dotée par Charlemagn qu'elle regarde et honore comme son véritable fondateur. O voyait naguère dans une case de la belle châsse de saint A doche, Charlemagne représenté soutenant l'église d'un cô et l'abbé de l'autre, et, derrière l'abbé, des têtes de Religieu En mémoire de son auguste fondateur, le clocher de l'abba était terminé en forme de couronne impériale. L'abbaye Saint-Andoche fut changée en collégiale, vers le milieu d XII^e^ siècle. Une autre abbaye, fondée à Autun par saint Syag et la reine Brunehaut, était dédiée à saint Andoche. Le mêm Saint est le patron de Bosjean.

Ses reliques furent transférées par le Pape Callixte II.

SAINTE ANTHILIE,

VIERGE ET MARTYRE.

Anthilie, noble jeune fille d'Arezzo en Toscane, fut assa lie à l'âge de dix ans d'un démon qui la rendit furieuse. E se mordait, mordait les autres et troublait la maison pat nelle. L'état cruel de cette jeune fille, ses parents de recou au Seigneur.

C'était au temps de Julien l'Apostat. Saint Donat, évêq d'Arezzo, exorcisa la jeune fille et la délivra. Dès lors, elle s'occupa plus que de réparer ses fautes involontaires. E vécut dans la prière, les méditations, les jeûnes et les veil pieuses, menant avec courage une vie angélique.

[1] *Do ad Basilicam S. Andochii.* Gall. Christ., t. IV. Courtépée, t. IV.

Digitized by Google

Le saint Évêque Donat subit le martyre, et peu après, le préfet qui gouvernait Arezzo, voyant cette jeune fille douce et belle, voulut la marier. Elle déclara qu'elle ne s'unirait jamais à un époux mortel, car elle s'était vouée à l'état saint des vierges chrétiennes. On l'arrêta, on la roua de coups, et on la jeta dans une prison, où le Seigneur envoya son Ange qui la consola et guérit aussitôt ses plaies. Mais le miracle ne put arrêter la fureur des bourreaux.

On lui brûla les flancs avec des lames de fer, et comme malgré les tortures elle ne cessait de confesser Jésus-Christ, le bourreau lui trancha la tête.

Ses saintes Reliques sont conservées à Arezzo.

SAINT RUSTIQUE,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

Saint Rustique était d'une maison de sénateurs d'Auvergne, il reçut une excellente éducation et ne négligea rien pour acquérir les sciences humaines et surtout les sciences divines. Il trouva le monde si vain et si frivole, qu'il y renonça pour entrer dans l'état ecclésiastique. Devenu prêtre, il fut chargé de la cure d'Aulnac où il se livra aux bonne œuvres et au salut du prochain. Dieu qui vit son zèle lui prépara un poste plus élevé, où il put exercer son amour pour le bien. Saint Vénérand, septième évêque de Clermont étant venu à mourir, il se fit des brigues où les Évêques, le clergé et les citoyens ne pouvaient s'accorder. Alors une sainte Religieuse s'avança au milieu de l'assemblée et dit : « Saints et vénérables prêtres, le Ciel n'agrée pas votre élection; et le Saint-Esprit vous fera voir dans un instant celui qu'il vous destine pour votre Prélat. » Aussitôt on vit arriver Rustique, qui ne prévoyait pas ce que le Ciel lui préparait. La foule s'écria avec la Religieuse : Voilà l'élu de Dieu ! en même temps Rustique fut enlevé, emporté à l'église cathédrale et sacré Évêque de Clermont, aux

Digitized by Google

applaudissements de tous. Cette acclamation eut lieu en 42
sous l'empire de Théodose II et sous le règne de Pharamon
premier roi de France.

Jacques Branche que nous suivons, ajoute que Rustique s
comporta très-saintement dans l'exercice de sa charge, qu'
mena une vie toute sainte et qu'il sortit de ce monde le 2
septembre de l'an 446.

SAINTE AMÉE OU AMATA,

VIERGE.

Cette jeune Sainte qui s'appelait Amata (Aimée), et qui éta
une des sœurs de sainte Ménéhould, fut formée comme elles
marcher dans les voies du salut, par un digne prêtre nomm
Eugène. Ayant consacré à Dieu leur virginité, Amata et se
sœurs reçurent le voile des mains de l'évêque de Châlons-sur
Marne. Elles firent de leur maison paternelle un petit monas
tère, et elles y vécurent dans la pratique de toutes les vertus
On sait que sainte Ménéhould donna son nom au lieu où le
vierges se sanctifiaient. Joinville a une église où les reliqu
de sainte Amée sont honorées.

SAINT GERMER.

ABBÉ.

Saint Germer naquit à Warde, près de Gournai, sur la rivièr
d'Epte, qui séparait autrefois le diocèse de Rouen de celui d
Beauvais. Ses parents, des plus considérables du pays, par leu
noblesse et leurs grands biens, n'ayant que lui d'enfant, firen
leur principale affaire de son éducation. Ils le confièrent
d'habiles maîtres, à qui ils recommandèrent surtout de
former à la piété.

Il passa quelque temps à la cour du roi Dagobert, et
épousa la fille d'un seigneur du Vexin, dont il eut deux fill
et un fils. La crainte qu'il eut de se laisser dominer par l'e
prit du siècle, tant qu'il demeurerait dans le monde, lui

Digitized by Google

concevoir le dessein de chercher un asile où il pût travailler plus sûrement à son salut. Il alla donc trouver saint Ouen, qui lui conseilla de se retirer dans un cloître. Avec l'agrément du roi et le consentement de sa femme, Germer quitta le monde; après avoir reçu la tonsure et l'habit monastique, il se réfugia au monastère de Pantale, entre Brionne et Pont-Audemer, dont saint Ouen lui donna la conduite. Il y fut un modèle de pénitence, de veilles et de prières. Il passait la journée à chanter les louanges de Dieu, et ne prenait le soir, pour toute nourriture que du pain de matelot, avec quelques légumes et de l'eau salée.

La communauté de Pentale était nombreuse. Il y avait là d'excellents moines qui suivaient avec joie l'exemple de leur saint Abbé; mais il s'en trouvait quelques-uns qui, ne pouvant souffrir son exactitude, résolurent de se défaire de lui. Germer avait coutume de se lever la nuit pour aller prier à l'église; puis il revenait se coucher. Ces malheureux, connaissant les habitudes de leur Abbé, cachèrent sous son lit un couteau la pointe en haut, de manière que le Saint devait se l'enfoncer dans le corps en se recouchant. Mais Germer ayant, contre sa coutume, tâté le lit en y revenant, trouva le couteau. Il retourna à l'église, où il répandit beaucoup de larmes devant le Seigneur. Le même jour, après la conférence qui se faisait à la suite de tierce, il se prosterna en présence de toute la communauté, et, sans dire ce qui lui était arrivé, il demanda à être déchargé du gouvernement. Il se retira dans une grotte près du monastère. Il ne pensait qu'à s'y donner entièrement à Dieu par les exercices de la pénitence et les œuvres de charité envers les pauvres, lorsque saint Ouen le fit consentir à recevoir la prêtrise. Il continua la vie qu'il menait dans sa grotte, offrant tous les jours le sacrifice des autels; il était si pénétré de la grandeur de cet auguste mystère, qu'il ne l'achevait presque jamais sans verser des larmes.

Sur ces entrefaites, il apprit la mort de son fils; ce qui le fit rentrer dans la possession de ses biens. Il en distribua une grande partie aux hôpitaux et aux églises; il résolut d'em-

Digitized by Google

ployer le reste à fonder un vaste monastère, où il pût finir ses jours; c'est celui qui a été connu sous le nom de Saint-Germer-de-Flay, à cinq lieues de Beauvais, du côté de Gournai-sur-Epte.

Germer vécut trois ans dans cette maison, toujours appliqué à ses devoirs, modèle constant de la perfection religieuse. Ce fut ainsi qu'il se prépara à remettre son esprit entre les mains du Seigneur, qu'il avait servi avec tant de fidélité. Il mourut vers l'an 658.

SAINT GÉRARD,

ÉVÊQUE DE CHONAD, MARTYR.

Cérard était Vénitien, et dès l'enfance avait reçu l'habit monastique. Ayant entrepris d'aller en pèlerinage à Jérusalem, il passa en Hongrie, où le roi saint Étienne goûta tellement sa doctrine et sa vertu, qu'il le retint malgré lui, jusqu'à lui donner des gardes. Gérard se retira dans le monastère de Béel, que le saint roi avait bâti à la prière du saint ermite Gunther, et y passa sept ans, s'exerçant au jeûne et à la prière, et n'ayant pour toute compagnie que le moine Maur qui fut depuis évêque de Cinq-Églises. Le roi saint Etienne ayant établi la tranquillité dans son royaume, tira Gérard de sa solitude, le fit ordonner évêque et l'envoya prêcher à son peuple, dont il se fit tellement aimer, que tous le regardaient comme leur père. Le nombre des fidèles croissant, le saint roi fonda des églises dans les principales villes, et mit l'Évêque Gérard dans celle de Chonad, dédiée à saint Georges. Là, il y avait un autel de la Vierge, devant lequel était un encensoir d'argent, où deux vieillards faisaient brûler continuellement des parfums, et tous les samedis on y disait l'office de la Vierge, à neuf leçons; car le roi Étienne et toute la Hongrie avaient une dévotion particulière à la très-sainte Vierge.

Le saint Évêque Gérard avait grand soin de tout ce qui regarde le service divin, disant que la foi doit être aidée par ce qui est agréable aux sens. C'est pourquoi il gardait le meilleu

Digitized by Google

vin pour le saint Sacrifice, et, l'été, il le faisait mettre à la glace. Pour se mortifier, il se levait la nuit, prenait une cognée et allait seul à la forêt couper du bois. Dans ses voyages, il ne montait pas à cheval, mais dans un chariot, pour s'occuper des saintes lectures. Il trouva moyen d'accorder la vie solitaire avec l'épiscopat, bâtissant des cellules près des villes où il allait prêcher, dans les lieux des forêts les plus écartés, pour y passer la nuit. Tel était ce saint Évêque.

Après la mort du roi saint Étienne, Pierre, fils de sa sœur, y fut reconnu roi. Mais comme il était de race allemande, il voulut donner à des Allemands les gouvernements et les charges. Les Hongrois, irrités, choisirent pour roi Ovon ou Aba, beau-frère de saint Étienne; et Pierre, obligé de s'enfuir la troisième année de son règne, se retira en Allemagne, près du roi Henri le Noir, fils de l'empereur Conrad. Cependant Ovon répandit beaucoup de sang et fit mourir cruellement les personnes les plus considérables du conseil, durant le carême, apparemment, de l'an 1041. Ensuite il vint pour célébrer la Pâque à Chonad, capitale de la province Morissène, dont saint Gérard était évêque. Ce Prélat étant invité, de la part des évêques et des seigneurs, à venir couronner le nouveau roi, s'y refusa. Les autres évêques lui mirent la couronne; car c'était l'usage de ce temps-là que les rois recevaient des évêques la couronne à toutes les grandes fêtes.

Le roi Ovon entra donc dans l'église, couronné, avec une grande suite de Clergé et de peuple. Mais le saint Évêque Gérard monta à la tribune et s'adressa ainsi au roi par interprète, car il ne parlait pas hongrois : Le carême est institué pour procurer le pardon aux pécheurs et la récompense aux justes. Tu l'as profané par des meurtres, et, en me privant de mes enfants, tu m'as ôté le nom de mon père. C'est pourquoi tu ne mérites point aujourd'hui de pardon; et, comme je suis prêt à mourir pour Jésus-Christ, je te dirai ce qui doit t'arriver. La troisième année de ton règne, le glaive vengeur s'élèvera contre toi, et tu perdras, avec la vie, le royaume que tu as acquis par la fraude et la violence. Les amis du roi, qui en-

Digitized by Google

tendaient le latin, surpris de ce discours, faisaient signe à l'in terprète de se taire, voulant garantir l'Évêque de la colère du roi. Mais l'Évêque, voyant que la crainte faisait taire l'inter prète, lui dit : Crains Dieu, honore le roi, déclare les paroles de ton père ! Enfin il l'obligea à parler, et l'événement fit voir que le saint Évêque avait l'esprit de prophétie. Il prédit encore qu'il s'élèverait dans la nation une violente sédition, dans la quelle il mourrait lui-même.

Ovon, pour se venger du roi de Germanie, qui avait reçu chez lui le roi Pierre, entra en Bavière l'an 1042, et y fit de grands ravages. Cette guerre dura deux ans; mais enfin; l'an 1044, le roi Henri remit en possession Pierre, qui, peu de temps après, prit Ovon et lui coupa la tête. Ainsi fut accom plie la prophétie de saint Gérard [1].

En 1047, les Hongrois, toujours mécontents du roi Pierre, rappelèrent trois seigneurs fugitifs, André, Béla et Léventé frères, de la famille de saint Étienne; mais quand ils furen arrivés, ils leur demandèrent opiniâtrement la permission de vivre en païens, suivant leurs anciennes coutumes, de tuer les Évêques et les clercs, d'abattre les églises, de renoncer au Christianisme et d'adorer les idoles. André et Léventé, car Béla n'était pas encore revenu, furent obligés de céder à la volonté du peuple, qui ne promettait de combattre contre le roi Pierre qu'à ces conditions. Un nommé Vatha fut le premier qui professa le paganisme, se rasant la tête, à la réserve de trois flocons de cheveux qu'il laissait pendre. Par ses exhorta tions, tout le peuple commença à sacrifier aux démons à man ger de la chair de cheval. Ils tuèrent les Chrétiens, tant clercs que laïques, et brûlèrent plusieurs églises. Enfin, ils se révol tèrent ouvertement contre le roi Pierre, ils firent mourir hon teusement tous les Allemands et les Latins qu'il avait répan dus par la Hongrie pour divers emplois, et envoyèrent dénon cer à Pierre que l'on ferait mourir les Évêques avec leur Clergé et ceux qui levaient les dîmes; que l'on rétablirai

[1] *Acta.*, 24 sept. *Act. Bened.*, sect. 6, pars 1.

Digitized by Google

le paganisme et que la mémoire de Pierre périrait à jamais.

Ensuite André et Léventé s'avancèrent avec leurs troupes jusqu'à Pesth sur le Danube. Quatre évêques, Gérard, Beztrit, Buldi et Benetha, l'ayant appris, sortirent d'Albe pour aller au-devant d'eux et les recevoir avec honneur. Etant arrivés à un lieu nommé Giod, ils entendirent la messe, que Gérard célébra; mais, auparavant, il leur dit : Sachez, mes frères, que nous souffrirons aujourd'hui le martyre, excepté l'Évêque Benetha. Il communia tous les assistants, puis il se rendirent à Pesth, où Vatha et plusieurs païens les environnèrent, jetant sur eux une quantité de pierres. L'évêque Gérard, qui était sur son chariot, n'en fut point blessé et ne se défendait qu'en leur donnant sa bénédiction et faisant continuellement sur eux le signe de la croix. Les païens renversèrent le chariot et continuaient de lapider l'Évêque tombé par terre. Il s'écria à haute voix : Seigneur Jésus, ne leur imputez pas ce péché, ils ne savent ce qu'ils font. Enfin, on lui perça le corps d'un coup de lance, dont il mourut. On tua aussi les deux Évêques Beztrit et Buldi, avec un grand nombre de Chrétiens; mais le duc André étant survenu, délivra de la mort l'Évêque Benetha. Ainsi fut accomplie la prophétie de saint Gérard, que l'Église honore comme martyr, le jour de sa mort, le 24 de septembre.

Le roi Pierre fut pris et aveuglé, et mourut de douleur peu de jours après; et le duc André fut couronné roi à Albe-Royale, la même année 1047, par trois évêques qui restaient après le massacre des Chrétiens. Alors il ordonna à tous les Hongrois, sous peine de la vie, de quitter le paganisme, de revenir à la religion chétienne et de vivre en tout suivant la loi que leur avait donnée le roi saint Étienne. Heureusement Leventé mourut dans le même temps; car, s'il avait vécu davantage et fût devenu roi, on ne doute par qu'il n'eût soutenu le paganisme[1]. Le roi André fit bâtir un monastère en l'honneur de saint Aignan, en un lieu nommé Tyon. Ainsi, la tempête qui devait déraciner le christianisme de la Hongrie ne fit que l'y affer-

[1] *Acta SS.*, 24 sept.

Digitized by Google

mir, et, depuis le règne d'André, la Hongrie est toujours demeurée chrétienne et catholique. (ROHRBACHER.)

SAINT ISARNE,

ABBÉ DE SAINT-VICTOR.

Isarne, élevé au monastère de Saint-Victor, y fit de rapides progrès dans la perfection, sous l'abbé Wifroi, qui est honoré comme saint à Marseille. Après la mort de ce dernier, les Abbés des monastères s'assemblèrent à Saint-Victor pour élire un successeur : alors Archiaric, Abbé de Mont-Majeur, fit appeler les enfants qu'on élevait dans le monastère, et prenant par la main le plus jeune d'entre eux, il lui dit : Mon fils, dites-nous, au nom de Jésus-Christ, quel est celui des Religieux de l'abbaye que vous croyez digne de la gouverner. L'enfant prononça le nom d'Isarne, qui fut aussitôt élu par toute l'asemblée. Ce saint Religieux méritait cette marque de confiance par la douceur de ses mœurs, par son extrême humilité, par sa vie mortifiée, et surtout par sa charité envers les pauvres. Le monastère de Lérins ayant été pillé par les Sarrasins, et les Moines traînés en captivité, Isarne se donna des peines incroyables pour les racheter : il eut la consolation, après des difficultés immenses, de les ramener tous dans l'asile de leur piété. Ces Religieux, touchés de ses efforts et de tout ce qu'il avait fait pour eux, ne lui donnaient que le nom de père. Isarne était tendrement attaché à saint Odilon de Cluny : ce dernier disait en plaisantant, qu'il ne connaissait pas au monde de plus grand hypocrite qu'Isarne, parce qu'en effet le saint Abbé de Saint-Victor cachait les plus grandes vertus sous les dehors d'une si grande simplicité, qu'on n'aurait jamais supposé en lui un si riche fonds de vertus et de connaissances. Isarne mourut le 24 septembre 1048.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX DALMACE MONER,

FRÈRE PRÊCHEUR.

Cet illustre Religieux, dont le nom est célèbre dans l'Eglise d'Espagne, peut passer avec justice pour un de ces modèles de perfection, que Dieu se plaît de donner de temps en temps à son peuple, pour faire éclater la force de sa grâce, et encourager les Chrétiens à marcher généreusement dans les voies difficiles de l'Evangile, ou pour confondre leur orgueil, et leur lâcheté. Les historiens de sa vie nous le représentent comme un parfait pénitent, dont l'exemple doit d'autant plus nous toucher, qu'il n'avait jamais perdu son innocence. Sa piété et sa ferveur ne souffrirent point d'éclipse : et il n'y eut rien de médiocre dans ses vertus.

Dalmace, issu d'une honnête famille de Catalogne, naquit près de Girone, dans un petit bourg, appelé Sainte-Colombe de Farnez, l'an 1291[1] : et à peine eut-il atteint l'usage de la raison, qu'on vit insensiblement se développer en lui ces heureuses inclinations, qui furent comme le germe de la haute sainteté, dont il donna dans la suite des preuves si éclatantes. La sagesse paraissait être comme née avec lui ; et une gravité prématurée le dégoûta bientôt des amusements de l'enfance. Modeste, retiré, assidu à la prière, et à l'étude, il recevait toujours avec docilité, et avec fruit, les impressions chrétiennes, que ses pieux parents s'empressèrent de lui donner. Leur zèle pour son éducation se ranima par le succès : il n'avait encore pris que quelques leçons à Girone, lorsqu'on commença à découvrir en lui une mémoire heureuse, un esprit vif, aisé, et un jugement solide. Bientôt il se distingua parmi les condisciples : et ce fut pour seconder sa louable émulation qu'on le retira des

[1] Cette année est mémorable dans les Annales de l'Église, moins par les avantages que les Chrétiens remportèrent sur les Maures d'Espagne, que par la perte de Saint-Jean d'Acre, la seule ville qui restait aux fidèles, de toutes les glorieuses conquêtes, qu'ils avaient faites dans la Palestine, pendant les premières Croisades.

Digitized by Google

écoles de Girone, pour l'envoyer continuer ses études dans la ville de Montpellier, qui dépendait alors du roi d'Aragon, et dont l'université était déjà célèbre dans l'Europe.

Les premiers essais du jeune étudiant, en faisant connaître tout ce qu'on pouvait se promettre de son génie, lui méritèrent les attentions particulières de ses maîtres : et les douceurs qu'il goûtait dans la connaissance de la vérité, le firent courir avec une nouvelle ardeur après les lumières, que la sagesse communique toujours à ceux qui l'aiment. Mais des succès qui auraient pu éblouir un autre, ne tentèrent point d'orgueil le Serviteur de Dieu, déjà accoutumé à juger de ses progrès, plutôt par la disproportion, qui le rendait encore si inférieur aux véritables savants, que par les avantages, qui pouvaient le distinguer de ceux qui réussissaient moins que lui : aussi retira-t-il de la science de ses maîtres, le double avantage et de s'instruire, et de ne sortir jamais des sentiments que lui inspirait la modestie.

Comme toute son étude ne tendait qu'à connaître Dieu, et ce qui peut nous élever jusqu'à lui ; un amour tendre et filial pour cet abîme de perfections, en fut toujours le fruit. Son plaisir le plus doux était de s'en occuper dans le repos de la solitude, ou de s'en entretenir avec ceux de ses condisciples qui avaient quelque goût pour la piété. Malheureusement le nombre en était très-petit : la plupart s'étaient laissé séduire par l'attrait des plaisirs sensuels ; ils n'avaient pour règle que leurs bouillantes passions. Ce fut pour le pieux Dalmace un nouveau motif de vigilance : il craignit de se perdre en fréquentant ceux qui ne profitaient point de ses exemples, et qui méprisaient ses corrections. Toujours plus dégoûté du commerce des créatures, dont les inclinations étaient si opposées à ce qui faisait ses plus chastes délices, il résolut de ne chercher désormais sa consolation et sa force, que dans la prière, la retraite, la lecture des Livres saints, ou dans l'usage des Sacrements.

Mais des moyens si propres à le faire toujours avancer dans la vertu, et à conserver son innocence, ne le rassurèrent pas

Digitized by Google

entièrement contre les dangers qu'il voyait dans le monde. La chute de tant d'autres, qui ne rougissaient pas du crime, ou qui osaient même s'en glorifier, l'avertissait continuellement de sa faiblesse. Il gémissait pour eux ; et il tremblait pour lui-même. A peine eût-il fini ses études, qu'il pensa à chercher un asile ; où, loin des scandales du siècle, et à l'abri des occasions du péché, il pût avec plus de sûreté, et de liberté, ne s'occuper que de Dieu, et du soin de lui plaire, par le sacrifice de tout lui-même. De retour dans sa patrie, il se hâta de demander l'habit de saint Dominique ; et il le reçut dans le couvent de Girone, déjà âgé de vingt-trois ans. Mais peu satisfait d'avoir embrassé un état de perfection, le fervent Religieux se proposa de ne jamais cesser de travailler, à acquérir la perfection de son état : ce fut le travail de toute sa vie. Toujours appliqué à combattre sa propre volonté, on eut dit qu'il l'avait perdue en voulant la soumettre : et cette sainte habitude d'agir toujours par une impression étrangère, en éloignant de lui les piéges de l'orgueil, et les illusions de l'amour-propre, l'éleva en peu de temps à une haute perfection. On voyait ce novice, dont le naturel était extrêmement vif et bouillant, devenu par les victoires qu'il remportait tous les jours sur lui-même, non-seulement doux, et patient, mais toujours joyeux dans les épreuves, plein de charité pour ses frères, et n'exerçant que contre ses propres défauts toute la vivacité de son zèle. Il se félicitait lorsque pouvant cacher aux yeux de ses supérieurs ses différents besoins, il trouvait dans la rigueur de sa pauvreté, quelque trait de conformité avec Jésus-Christ : et il n'aurait point mis de bornes à ses pratiques de mortification, ou de pénitence, si on eût été aussi facile à les lui permettre, qu'il était industrieux à se les procurer.

Tant de vertus si constamment pratiquées pendant son année de probation, l'avaient préparé à consommer son sacrifice par la profession religieuse. Les approches de cet heureux moment le remplissaient d'une sainte joie : et après qu'il eut prononcé ses vœux, avec ce dépouillement intérieur qui en fait le mérite, il se regarda comme n'appartenant plus qu'à

Digitized by Google

Jésus-Christ, obligé de ne vivre désormais que de son esprit et de ne travailler que pour sa gloire, par la pratique exact des conseils Évangéliques. Il n'oublia pas cependant, que l fin de son Ordre ne lui permettait point de se renfermer telle ment dans le soin de sa propre perfection, qu'il pût négliger d cultiver ses talents, et de les faire servir au salut du prochain Dans cette vue il reprit l'étude de la théologie ; il approfondi davantage les vérités de la Religion : et les progrès qu'il y fi le mirent en état d'enseigner aux autres ce qu'il avait appris Ses leçons publiques, et son érudition lui méritèrent les applau dissements des savants : et ses Supérieurs crurent qu'on devai à son mérite un rang plus distingué. Lui seul s'en croyai indigne ; et pendant qu'on le pressait d'accepter le degré d docteur, Dalmace ne voulait pas même souffrir que ses Disciple lui donnassent le nom de maître. On remarqua, dans toute la suite de sa vie, le même éloignement pour tout ce qui pouvai ou le distinguer de ses frères, ou lui attirer l'estime et le louanges des hommes. C'était le mortifier cruellement, et l'obli ger à se retirer bien promptement, que d'oser témoigner en sa présence, les sentiments qu'on avait de sa vertu, ou de son savoir

La principale, et presque l'unique occupation du saint Reli gieux, était d'apprendre tous les jours à mourir à lui-même pour s'élever par la pureté du cœur, et l'oubli de toutes le créatures, à la plus parfaite union avec Dieu. Les exercice littéraires, que la seule obéissance put lui faire continue pendant plusieurs années, ne ralentirent jamais ni cette atten tion à se purifier toujours de plus en plus, et à se connaître lui-même, ni son grand désir de vivre inconnu. Après s'être prêté quelque temps à la réconciliation des pénitents, et à l'instruction des fidèles, il demanda avec humilité la permis sion de mener désormais une vie plus retirée, plus séparée de la vue du monde. On satisfit en partie à ses désirs ; mais ce fut en le chargeant du soin de former à la piété les jeunes Religieux. Le célèbre Nicolas Eymeric se glorifiait depuis d'avoir été son Disciple ou son élève ; et il écrivit le premier la vie de son saint maître.

Digitized by Google

Rendu ainsi à lui-même, le Bienheureux Dalmace se fit une loi de ne plus sortir de sa chère solitude, s'il n'y était obligé par la nécessité de pratiquer l'obéissance, ou les devoirs indispensables de la charité. Son oraison devint comme continuelle ; il instruisait plus ses novices par le silence, que par ses paroles : et ses leçons les plus efficaces étaient toujours les exemples qu'il leur donnait. Cette vie ainsi cachée en Dieu avec Jésus-Christ ne laissait pas de frapper tous ceux qui avaient l'honneur de le connaître ; et la réputation de sa sainteté se répandait toujours davantage. Mais plus l'odeur de ses vertus faisait souhaiter aux grands du monde, et aux Princes de l'Eglise, de pouvoir jouir quelquefois de ses saints entretiens, plus sa modestie et son application à la prière, le portaient à fuir et à se taire. Un historien espagnol rapporte que l'Evêque de Girone et quelques seigneurs de la cour d'Aragon, les Infants même, essayèrent plus d'une fois inutilement de le retirer de sa retraite. Il évitait surtout avec un soin infini la conversation des personnes d'un sexe différent ; parce qu'aussi humble que chaste, il se défendait de lui-même, autant qu'il savait estimer le précieux don de la pureté. Sa délicatesse sur ce point était si grande, qu'il ne fallait pas moins qu'un ordre exprès de ses Supérieurs, pour l'obliger de recevoir quelquefois la visite de ses propres sœurs.

Comme tous les désirs de ce saint homme et toutes ses pensées se portaient continuellement vers le Ciel, il ne pouvait trouver ni repos, ni plaisir que dans les douceurs de la contemplation. Il aurait regardé comme un commencement de félicité sur la terre, s'il avait pu être aussi oublié, ou aussi méprisé de toutes les créatures, qu'il travaillait à les oublier et qu'il se méprisait lui-même. L'importunité des fidèles, qui venaient se recommander à ses prières, et les honneurs qu'on rendait à sa sainteté, étaient trop contraires à sa modestie, pour ne pas l'alarmer. Depuis près de vingt ans, Dalmace vivait dans son couvent de Girone, comme avaient vécu saint Antoine et saint Hilarion sur leur montagne, dans le plus pro-

Digitized by Google

fond recueillement et dans toutes les pratiques de la plus aus tère pénitence. Lorsque l'éclat de ses vertus et de ses miracle commença à faire courir les peuples après lui, il imita encor l'exemple des saints Anachorètes ; et comme ceux-ci, dans d semblables occasions, avaient coutume de pénétrer plus avan dans le désert, pour se dérober à la connaissance des hommes le Serviteur de Dieu s'avisa de même de changer le lieu de s retraite ; et de chercher une nouvelle solitude, où il pût être désormais inconnu à ceux qui étaient devenus ses admira teurs. La fameuse grotte, appelée en Provence la sainte Baume, offrait à ses désirs un lieu solitaire, d'autant plus gracieux qu'il était parfaitement conforme à son esprit d recueillement et de pénitence. Il demanda et il obtint de se Supérieurs la permission de se retirer dans ce saint ermitage où pendant plusieurs années il mena une vie plus angélique qu'humaine.

Occupé le jour et la nuit à méditer la loi du Seigneur, ou à chanter ses louanges, rien n'était capable de troubler son union avec Dieu, ni de donner des bornes à sa ferveur, ni d'empoi sonner enfin par des louanges ce que l'Esprit de Dieu lui fai sait pratiquer. Il est aisé de comprendre quels avantages notre saint solitaire tira de cette retraite : et ce que nous savons des grandes austérités, auxquelles il s'était condamné dès son entrée dans l'Ordre, peut nous faire juger à quels pieux excès il se livra, lorsque rien ne contraignit plus en lui ces senti ments de pénitence, que le Saint-Esprit formait dans son cœur. Jamais peut-être pénitent ne traita son corps avec plus de dureté et de rigueur, que cet homme juste, qui n'avait à expier que ces fautes légères, dont les plus grands serviteurs de Dieu prennent occasion de s'humilier et de gémir.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces rigoureuses mor tifications, dont parlent quelques auteurs de sa vie. Aussi ne prétendons-nous point, dans tous ces prodiges d'austérité, donner le Bienheureux Dalmace comme un modèle qu'on puisse indifféremment imiter : ces voies extraordinaires ne

Digitized by Google

sont pas pour tous. Il est de certaines pratiques extérieures de pénitence qui, selon les règles de la prudence ordinaire, semblent tenir plus de l'indiscrétion que de la solide piété. Mais aussi il faut reconnaître que ces mêmes pratiques dans les Saints que Dieu veut élever à une haute perfection, font l'effet d'une prudence inspirée et d'un mouvement particulier du Saint Esprit : comme elles sont une preuve de leur grand amour pour la Croix et une condamnation trop sensible de notre lâcheté.

Nous avons déjà remarqué que la profonde humilité de notre Saint et la règle qu'il s'était prescrite, de ne rien faire que sous les lois de l'obéissance, lui servait de rempart contre l'illusion. Quelque grand que fût son attrait pour la pénitence et la retraite, les Supérieurs n'avaient qu'à faire connaître leur volonté, pour l'engager aussitôt à modérer les austérités de l'une, et à se priver des délices de l'autre. Il n'y avait que trois ans qu'il s'était retiré à la sainte Baûme, quand on le rappela à Girone. Il eût bien souhaité pouvoir finir ses jours dans un lieu, où il trouvait tant de moyens d'imiter la sainte amante de Jésus-Christ : cependant il abandonna cet heureux séjour, au premier ordre qu'il en reçut. Mais pour favoriser les pieux désirs d'un homme, que ses mérites rendaient précieux à ses Frères, on lui permit de se faire creuser dans un roc situé dans l'enceinte de son monastère de Girone, une espèce de grotte qui pût le dédommager au moins en partie, de celle qu'il venait de quitter. Ce lieu était extrêmement humide ; le soleil n'y portait jamais ses rayons, et on ne pouvait le voir sans horreur. Ce fut là cependant que le Bienheureux Dalmace passa les quatre dernières années de sa vie. Il n'en sortait que pour assister avec ses Frères aux actions de communauté ; et il y rentrait aussitôt pour y jouir plus en repos de la visite de son Dieu, et répandre avec plus de liberté ses larmes et son cœur en sa présence.

Quoique toujours séparé du commerce des hommes, il ne pouvait être insensible à leurs besoins : et par le mérite de

Digitized by Google

ses prières, il rendait quelquefois la santé aux uns, et la liber
té aux autres. Plusieurs Chrétiens réduits à un rude esclavag
sous la tyrannie des Maures, furent délivrés de leurs chaîne
par la charité du Serviteur de Dieu. Mais un autre objet encor
plus intéressant pour la religion, et le salut des peuples, ani
mait en même temps la ferveur de ses oraisons. Toute l'Esp
gne était alors dans la plus violente agitation, et dans des con
tinuelles alarmes. Mahomet roi de Grenade, affaibli par le
avantages que les Espagnols avaient remportés sur lui, s'étai
adressé au roi de Maroc, pour le prier de venir à son secours
et de tourner ses armes victorieuses contre les Chrétiens. Albo
hacen (c'était le nom du roi de Maroc) toujours heureux e
conquérant, accorda volontiers ce que demandait le roi d
Grenade : il leva une formidable armée ; et le bruit se répan
dit d'abord dans toutes les provinces d'Espagne, que tous le
Maures d'Afrique se réunissaient pour une grande entreprise
que de toutes parts on se rendait auprès d'Albohacen ; et qu
l'intention de ce prince était de passer la mer avec toutes se
forces, pour faire la conquête des royaumes d'Espagne, e
exterminer tous les ennemis de sa religion. La Castille étai
menacée de près ; mais les Aragonais ne craignaient pas moin
d'être exposés aux premiers coups des infidèles, dont le dé
barquement général devait se faire, disait-on, dans le royaum
de Valence.

Tous ces bruits, qui n'étaient pas sans quelque fondement
avaient jeté la consternation dans l'esprit de la plupart de
Espagnols, et ils produisirent plusieurs bons effets : on tra
vailla avec succès à un traité de paix entre les princes chré
tiens qui gouvernaient l'Espagne, parce qu'on comprit bien
que leur division entraînerait infailliblement la ruine de leur
états, et que leur union pourrait faire avorter les vastes pro
jets des barbares. Mais on ne sentit pas moins la nécessit
d'apaiser la colère de Dieu et de mériter le secours du Ciel
par des fruits dignes de pénitence. Pendant que les prince
assemblaient en diligence des troupes et qu'on faisait partou

Digitized by Google

des provisions d'armes, de vivres et de munitions ; les prédicateurs en soutenant la confiance des peuples, tâchaient de les retirer de leurs désordres, pour les faire entrer dans les voies de la justice. Notre pieux solitaire, sans sortir de sa retraite, travaillait peut-être plus efficacement que ceux qui parcouraient les villes et les provinces, parce que la sainteté de sa vie et l'éclat de ses vertus animaient les gens de bien à l'imiter, et soutenaient l'espérance des peuples, pour lesquels il ne cessait de prier et de gémir. On eut bientôt occasion de reconnaître ce que peut sur le cœur de Dieu, la prière d'un juste, animé par le zèle de la Religion et le feu de la charité.

L'orage qui menaçait l'Espagne depuis deux ans, commença à éclater vers le printemps de l'année 1339. Abomélie, fils du célèbre Albohacen, jeune prince, plein de feu, brave, hardi et non moins ambitieux que son père, avait été choisi par les infidèles d'Afrique, pour amener le premier secours au roi de Grenade. Malgré les efforts de la flotte chrétienne, il avait mis pied à terre en Espagne, à la tête de cinq mille chevaux qui devaient être bientôt suivis du reste de l'armée. Mais les Castillans, comptant plus sur la protection du Ciel que sur la valeur de leurs soldats, bien inférieurs en nombre à l'armée infidèle, ne se laissèrent point prévenir par les Maures : ils se jetèrent par plusieurs endroits dans le royaume de Grenade ; mirent tout à feu et à sang ; battirent partout les infidèles, ou les mirent en fuite, et ne se retirèrent, chargés des dépouilles des Maures d'Espagne, que pour aller chercher ceux qui étaient venus d'Afrique. Ils les joignirent près d'Arcos dans l'Andalousie, les attaquèrent et les défirent. Il resta sur la place plus de dix mille Maures, parmi lesquels on trouva le corps d'Abomélie et d'un autre prince Maure, nommé Aliatar. Les soldats chrétiens, après ces premiers avantages, retournèrent dans leurs quartiers, pour se disposer à recommencer la guerre, dès que la saison permettrait de tenir la campagne.

La défaite des barbares les avait moins abattus qu'irrités ;

Digitized by Google

et la mort d'Abomélie, qui fit verser des larmes dans tout l'Afrique, affligea surtout le roi Albohacen. Mais la douleur d ce monarque ne se borna pas à des plaintes inutiles : il n pensa qu'à venger par le sang des Chrétiens ; et la ruine d toute l'Espagne, la mort d'un fils qu'il aimait uniquement, e qui était adoré de tous ses peuples. Sans perdre de temps, l prince Maure prépare toutes choses pour passer lui-même l mer, et exécuter ses projets de conquête et de vengeance. L Religion, la politique, la cupidité et la fureur, tout favoris les vues d'Albohacen : ses sujets et ses alliés, tous coure aux armes, et viennent se ranger auprès de lui ; chacun croi déjà marcher à une victoire assurée, et se flatte d'extermine bientôt le Christianisme dans les royaumes d'Espagne, pou y faire refleurir la secte de Mahomet. En peu de temps, o assemble plus de soixante-dix mille chevaux, et au-delà d quatre-cent mille hommes de pied : le nombre en augment tous les jours : et il est constant, ajoute l'historien espagnol que les infidèles ne passèrent jamais en Espagne avec une ar mée si formidable, quand ils entreprirent la conquête de ce belles provinces.

Pendant qu'on embarquait des forces si extraordinaires, e si capables de faire trembler une partie de l'Europe, les prince chrétiens, qu'on allait attaquer, étaient dans des mortelle inquiétudes ; et le roi de Castille, en particulier, ne savait quoi se déterminer. Dans une assemblée générale de ses état qu'il tint à Séville, les avis se trouvèrent extrêmement pa tagés. Ceux qui passaient pour les plus sages voulaient qu'o se hatât de faire des propositions de paix, et de céder quelqu chose aux infidèles, pour ne point exposer les peuples chr tiens, et tout le royaume à une ruine certaine. Les plus brav au contraire, ne consultant que leur courage, et l'honneur d la nation, demandaient qu'on continuât la guerre, et qu'o fît les plus grands efforts pour arrêter les armes des Maure Malgré l'inégalité des forces qu'on pouvait opposer à celle de l'ennemi, l'avis des derniers prévalut. Le parti le plus g

Digitized by Google

néreux parut en même temps le plus sûr ; et chacun ne pensa qu'à payer de sa personne. Cependant le roi de Maroc, et celui de Grenade parurent bientôt sur les terres des Chrétiens ; et dès le vingt-troisième de septembre 1340, ils avaient mis le siége devant Tarifa, dans l'Andalousie, sur la côte du détroit de Gibraltar. Plus le danger, dont tout le peuple fidèle était menacé, paraissait prochain ; plus les Disciples de Jésus-Christ, animaient leur confiance, qu'ils ne pouvaient mettre que dans la protection du Dieu du Ciel. Notre Bienheureux Dalmace, dont les prières et les pénitences étaient si agréables au Seigneur, continuait à s'offrir le jour et la nuit à la Divine Majesté, comme une victime prête à être sacrifiée pour le salut de la patrie. Ses saints exemples ranimaient la ferveur de ses Frères, et les vives exhortations de ceux-ci faisaient tout espérer à ceux qui se rendaient avec plus d'assiduité aux prières publiques, que les Évêques avaient ordonnées dans toutes les provinces d'Espagne. Le Seigneur jeta un regard favorable sur son peuple humilié devant lui ; et le courage dont il le remplit, fut comme le gage assuré de la victoire qu'il voulait lui donner sur les ennemis de son nom, et de son Église.

Les rois de Castille et de Portugal, ayant rassemblé environ quatorze mille chevaux, et vingt-cinq mille hommes de pied, qui tous ensemble ne faisaient peut-être pas la sixième partie de l'armée infidèle, résolurent de marcher droit aux barbares, et de commencer le combat. Cette résolution répandit la joie parmi nos troupes, accoutumées à se battre contre les Maures, et à les vaincre. Jamais on ne vit ni plus d'ardeur, ni plus d'empressement d'en venir aux mains. Tous les soldats, remplis de confiance et de sentiments de Religion, faisaient des vœux pour fléchir la colère du Seigneur, et imploraient humblement son secours : les bataillons et les escadrons se promettaient mutuellement, et avec serment, de se soutenir les uns les autres, et de ne jamais reculer ; parce qu'ils préféraient tous une mort glorieuse à la honte de la servitude, et à la douleur de voir la religion impie de Mahomet triompher de celle de Jésus-Christ. Les deux rois de Castille et de Portugal, pour

Digitized by Google

se rendre Dieu propice dans une affaire, qui allait décider du salut de toute l'Espagne, se confessèrent et communièrent avec une piété édifiante : l'armée chrétienne suivit l'exemple des deux souverains ; et dès que chacun eut satisfait à sa dévotion particulière, on rangea l'armée en bataille. Les Espagnols, sans être effrayés de cette multitude de barbares, qui couvraient toute la campagne, passèrent les premiers la petite rivière appelée *de la Salado*, qui séparait les deux armées, et engagèrent le combat avec une valeur, qui semblait tenir du prodige. La terreur marchait devant eux ; et leur intrépidité jeta d'abord la frayeur parmi les Maures. La victoire ne fut pas longtemps disputée. Mais ce qui ne paraît pas croyable (quoique tous les auteurs espagnols le racontent de même) les Chrétiens, qui ne perdirent, dit-on, que vingt hommes dans cette action, passèrent au fil de l'épée deux cent mille Maures, firent une infinité de prisonniers, et emportèrent des richesses immenses.

La fameuse bataille *de la Salado*, se donna l'an de notre Seigneur 1340, le 28 d'octobre selon quelques auteurs, ou le trentième du même mois, suivant plusieurs anciens monuments, et le calendrier de l'Église de Tolède, qui célèbre tous les ans avec beaucoup de pompe, la mémoire de cette victoire, la plus signalée qu'on ait peut-être jamais remportée sur les ennemis du nom chrétien. La main de Dieu y avait paru d'une manière trop visible, pour ne point attirer l'attention de tous les peuples : aussi les vit-on s'empresser comme à l'envi à faire des vœux, des prières, des aumônes, et à rendre au Seigneur de solennelles actions de grâces. Il n'y avait point de marques d'allégresse, et d'une religieuse reconnaissance, que les Chrétiens ne donnassent pour faire une protestation publique, qu'ils ne se reconnaissaient redevables qu'à la seule miséricorde de Dieu, et de leur délivrance, et de tous les succès, qui furent les suites heureuses de leur victoire.

Mais tandis qu'on profitait de la consternation des Maures, pour leur enlever leurs places fortes, et les reculer des frontières des princes chrétiens, le Bienheureux Dalmace Moner

Digitized by Google

termina sa carrière, par une mort précieuse, le vingt-quatrième jour de septembre 1341, dans la cinquantième année de son âge. On ne doutait point que par ses héroïques vertus, et cette odeur de sainteté qu'il avait répandue dans tout le pays, il n'eût attiré sur les armées chrétiennes, ces bénédictions du Ciel, qu'il avait lui-même fait espérer : et les miracles, qui accompagnèrent son heureux décès, confirmèrent les peuples dans cette pieuse opinion. L'Évêque de Girone, avec tout son Clergé, assista à ses obsèques, et peu de temps après son culte devint public. La translation qu'on fit de ses reliques le 22 septembre 1613, fut des plus pompeuses ; et la ville de Girone marqua en cette occasion, la profonde vénération, dont elle était pénétrée pour ce sacré dépôt, par le superbe mausolée qu'elle fit ériger, et l'autel qui fut dédié sous l'invocation du Serviteur de Dieu. Les instances, que les Évêques de Girone, et l'Ordre des Frères Prêcheurs, ont faites auprès du Saint-Siége, pour la canonisation du Bienheureux Dalmace, furent renouvelées sous le pontificat de Clément XI, et de ses successeurs. Le Pape Innocent XIII a approuvé son culte par un Décret du 13 d'août 1721 : et Benoît XIII, par un autre du 19 juin 1726, a permis à tout l'Ordre de Saint-Dominique, ainsi qu'à tout le Clergé séculier et régulier du diocèse de Girone, d'en faire tous les ans l'Office : cette fête est fixée au vingt-quatrième jour de septembre. (TOURON.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DE LA MERCI.

Au temps où la plus grande et la plus belle partie des Espagnes gémissait sous la rigueur du joug des Sarrasins, où d'infortunés Chrétiens, en nombre immense, étaient détenus dans les fers d'un horrible esclavage, au très-grand péril de leur foi et de leur salut, la Bienheureuse Reine du Ciel, voulant en sa bonté remédier à tant de maux affreux, fit éclater sa charité sans bornes dans l'œuvre de la rédemption de ces pauvres captifs. Un jour que saint Pierre de Nolasque, homme

Digitized by Google

très-riche et très-pieux, appliqué à de saintes méditations cherchait, comme il ne cessait de le faire depuis longtemps par quel moyen on pourrait soulager la misère de tant d Chrétiens prisonniers chez les Maures, la Vierge elle-mêm lui apparut, la sérénité sur le front, et lui dit que son divi Fils et elle-même désiraient vivement qu'on instituât en so honneur un Ordre de Religieux dont le but serait de travaille à délivrer de la tyrannie des infidèles des Chrétiens captifs Animé par cette vision céleste, l'homme de Dieu se sent embrasé d'une ardeur de charité incroyable, et dès lors n'eut plus qu'une pensée : c'était que l'Ordre à instituer lui en même temps s'appliqueraient à pratiquer ce degré su blime de vertu qui consiste à donner sa vie pour le prochain La même nuit, la très-sainte Vierge apparut au Bienheureu Raymond de Pennafort et Jacques Ier, roi d'Aragon, leu donnant le même avis au sujet d'un Ordre religieux, et leu recommandant de concourir autant qu'ils le pourraient à création d'une œuvre si importante. Pierre alla tout aussit se jeter aux pieds de Raymond, qui était son confesseur, l découvrit ce qui lui était arrivé, et le trouvant déjà instruit cette révélation céleste, il se soumit très-humblement à direction. Le roi d'Aragon survint alors, résolu à mettre exécution ce que la Bienheureuse Vierge lui avait révélé lui-même. Après en avoir donc conféré ensemble, ces tr hommes entreprirent d'un commun accord d'instituer, l'honneur de la Vierge Mère, un Ordre religieux sous le tit de Notre-Dame de la Merci pour la rédemption des capti Ainsi, le 10 août de l'année 1218, le roi Jacques réali l'œuvre qui depuis longtemps existait dans la pensée de s pieux associés. L'institut fut établi, et l'on obligea les Re gieux à un quatrième vœu : celui de demeurer otages pouvoir des musulmans, quand cela serait nécessaire pour délivrance des Chrétiens. En même temps il accorda aux pr fès le privilége de porter sur la poitrine ses armes royales, il fit confirmer par Grégoire IX l'institut qui se dévouait p amour du prochain à l'exercice d'une charité si sublime. Di

Digitized by Google

lui-même donna, par le moyen de la Vierge Mère, un accroissement considérable à cet Ordre. En peu de temps il se répandit heureusement sur toute la terre, et il eut la gloire de compter dans ses rangs de personnages, distingués par leur charité et leur piété, qui employaient à racheter leurs frères les aumônes des Chrétiens. Quelquefois on les vit se donner eux-mêmes pour occuper la place des malheureux dont ils réclamaient la liberté. Or, afin que de dignes actions de grâces fussent rendues à Dieu et à la Vierge Mère pour un si grand bienfait, le Siége apostolique, après des priviléges presque innombrables octroyés à l'Ordre, a accordé la célébration de cette fête particulière, avec la récitation d'un Office propre. Elle se fait le 24 septembre.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Autun, fête de saint Andoche, prêtre, saint Thyrse, diacre, et saint Félix, martyrs, qui amenés d'Orient par saint Polycarpe, évêque de Smyrne, pour prêcher en France, y furent flagellés pendant longtemps, suspendus en l'air pendant tout un jour, les mains retournées ; furent jetés dans le

[1] OCTAVO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Festum beatæ Mariæ Virginis de Mercede. — Augustoduni natalis sanctorum Martyrum Andochii Presbyteri, Thyrsi Diaconi, et Felicis, qui a beato Polycarpo Smyrnensi Episcopo ab Oriente directi ad docendam Galliam, ibidem flagellis durissime cæsi, ac tota die inversis manibus suspensi, et in ignem missi, sed non combusti, tandem vectibus eorum colla feriuntur, et ita gloriosissime coronantur. — In Ægypto passio sanctorum Paphnutii et Sociorum Martyrum. Is vitam in solitudine agens, cum audiret multos Christianos in vinculis retineri, divino spiritu concitus, sponte Præfecto se offert, et Christianam religionem libere profitetur : a quo primum catenis ferreis constringitur, et in equuleo diutissime torquetur : deinde cum aliis plurimis ad Diocletianum mittitur, cujus jussu ipse palmæ affigitur, ceteri autem ferro necantur. — Chalcedone sanctorum quadragintanovem Martyrum, qui post martyrium sanctæ Euphemiæ sub Diocletiano Imperatore damnati ad bestias, et ab iis divinitus liberati, demum gladio percussi migraverunt in cœlum. — In Pannonia sancti Gerardi Episcopi et Martyris, Hungarorum Apostoli nunc patricii Veneti, qui primus patriam nobili martyrio illustravit. — Armenis depositio sancti Rustici Episcopi et Confessoris. — In territorio Belvacensi sancti Geremari Abbatis.

Digitized by Google

feu qui ne les brûla point; enfin on les frappa avec des leviers sur le cou et ils gagnèrent ainsi glorieusement leur couronne.

En Egypte, supplice de saint Paphnuce et ses compagnons, martyrs. Ce Saint, vivant dans une solitude, ayant appris que plusieurs Chrétiens étaient retenus dans les fers, poussé par un mouvement de l'esprit de Dieu, alla s'offrir de lui-même au préfet et confessa librement la Religion chrétienne. Ce préfet le fit d'abord charger de chaînes de fer, et tourmenter longtemps sur le chevalet. Ensuite on l'envoya avec plusieurs autres à Dioclétien, qui donna l'ordre de l'attacher à un palmier; les autres périrent par le fer.

A Chalcédoine, quarante-neuf Martyrs qui, après le martyre de sainte Euphémie, condamnés aux bêtes par l'empereur Dioclétien, et en étant préservés par miracle, furent à la fin frappés du glaive et s'envolèrent au Ciel.

En Hongrie, saint Gérard, évêque et martyr, appelé l'Apôtre des Hongrois, Patrice de Venise, qui le premier illustra sa patrie par un noble martyre.

A Clermont en Auvergne, mort de saint Rustique, évêque et confesseur.

Au territoire de Beauvais, saint Germer, abbé.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Wulgise, martyr, honoré en ce jour à la Ferté Milon.

Saint Eusèbe, moine, honoré à Plaisance en Italie.

Saint Copre, confesseur au vi^e^ siècle, honoré chez les Grecs.

Saint Férence, martyr à Pezard, dans le Duché d'Urbin.

Le Bienheureux Adrien d'Assendelf, mis à mort à Delft pour la foi catholique par le comte de Lumay, qui, de chanoine de Liége, s'était fait calviniste.

Saint Gargile, martyr.

A Jérusalem l'annonce par l'Ange Gabriel, de la Conception de saint Jean-Baptiste faite à Zacharie dans le temple.

Digitized by Google

Saint Erinchard, abbé de Fontenelle en Normandie, qui a laissé une mémoire très-vénérée.

Martyrologe de la dernière persécution.

Loiseau (prénoms inconnus), prêtre du diocèse du Mans, n'ayant pas fait de serments révolutionnaires et voulant gagner le Havre avec d'autres prêtres fugitifs, fut arrêté à Gacé dans le diocèse de Séez. Là on voulut qu'il prononçât le serment schismatique. Comme il s'y refusa, on le précipita dans la rivière la Touque. Mais il revint sur l'eau, et on voulut encore l'obliger à faire le serment. Sur son nouveau refus, les forcenés qui le persécutaient et qui étaient armés de fourches, fondirent sur lui, le plongèrent au fond de l'abîme et l'y retinrent jusqu'à ce qu'il fût mort, le 24 septembre 1792.

Jean Pêcheur, curé de la paroisse de Florimont, auprès de Béfort, au diocèse de Besançon, ayant refusé les serments révolutionnaires, prit la route de Porentruy, et dans ce trajet s'arrêta au prieuré de Grangoer pour recommander ses paroissiens aux Religieux Prémontrés de cette abbaye, c'était en 1792. Mais de mauvaises gens, qui étaient alors en très-grand nombre, l'ayant dénoncé, un bataillon de révolutionnaires arriva en course. Les Religieux qui les virent firent sortir Jean Pêcheur par une petite porte qui donnait dans les bois. Quelques-uns de la bande l'ayant aperçu l'indiquèrent à leur commandant qui prenant un fusil chargé courut sur lui et le tua, le 24 septembre 1792.

Jean-Pierre de Méallet, prêtre, prévôt de l'église collégiale de Montsalvi, dans le Cantal, n'ayant pas fait les serments révolutionnaires, se retira dans un village près du Rouergue, y fut arrêté, conduit à Figeac, puis de là à Cahors, où il fut condamné à mort par le tribunal criminel du département du Lot, le 24 septembre 1794 et guillottiné le même jour.

Digitized by Google

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Cléophas, disciple du Seigneur, martyr. — Saint Firmin, évêque d'A miens, martyr. — Saint Anathalon, évêque de Milan. — Le Bienheureu Cassiodore, fondateur et abbé de Viviers. — Saint Principe, évêque de Soi sons. — Saint Souleine, évêque de Chartres. — Saint Loup, évêque Lyon. — Saint Chélirs ou Chély, évêque du Gévaudan. — Saint Finbar fondateur et évêque de Corck. — Saint Aunaire, évêque d'Auxerre. — Sai Céolfrid, abbé en Angleterre. — Saint Agamond et ses compagnons, marty à Croyland. — Saint Austinde, archevêque d'Auch. — Saint Serge de Mo cou. — Saint Pacifique de Saint-Séverin, Frère Mineur. — Mémoire de très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Mart rologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CLÉOPHAS, DISCIPLE DU SEIGNEUR,

MARTYR.

Cléophas, parent de Jésus-Christ, était l'un des deux Di ciples qui, allant de Jérusalem au bourg d'Emmaüs, le jour la résurrection, s'entretenaient de tout ce qui était arrivé. pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Jésus lui-même les joign et se mit à marcher avec eux. Mais leurs yeux étaient comm fermés, en sorte qu'ils ne le reconnaissaient pas. Et il leur dit « De quoi vous entretenez vous-là en marchant? et d'où vie que vous êtes tristes? L'un d'eux, nommé Cléophas, lui r pondit : Quoi! vous êtes seul tellement étranger dans Jéru salem que vous ne sachiez pas ce qui s'est passé ces jours-ci Et quoi? leur dit-il. Ils répondirent : Au sujet de Jésus Nazareth, qui était un Prophète puissant en œuvres et e paroles devant Dieu et devant tout le peuple, comment l princes des prêtres et nos magistrats l'ont livré pour êt condamné à mort, et l'ont crucifié. Or, nous espérions, no autres, que ce serait lui qui délivrerait Israël. Après tout ce néanmoins, nous voilà déjà au troisième jour depuis que

Digitized by Google

choses sont arrivées. Il est vrai que quelques femmes de celles qui étaient avec nous nous ont effrayés; car, étant allées avant le jour au sépulcre, et n'ayant point trouvé son corps, elles sont venues dire que des Anges même leur ont apparu, qui disent qu'il est vivant. Quelques-uns des nôtres ont été au sépulcre et ont trouvé tout ce que les femmes avaient dit : mais pour lui, ils ne l'ont point trouvé. Jésus leur dit alors : Gens dépourvus d'intelligence, cœurs tardifs à croire ce que les Prophètes ont annoncé, ne fallait-il pas que le Christ souffrit tout cela, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire? Puis commençant par Moïse et continuant par tous les Prophètes, il leur expliquait ce qui avait été dit de lui dans toutes les Ecritures. Lorsqu'ils furent près du bourg où ils allaient, il fit semblant de passer outre. Mais ils le forcèrent de s'arrêter, en disant : Demeurez avec nous, car il se fait tard, et le jour est déjà sur son déclin. Il entra donc avec eux; et étant avec eux à table, il prit le pain, le bénit, et, l'ayant rompu, il le leur donna. Dans ce moment, leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent : mais il disparut devant leurs yeux. Alors ils se dirent l'un à l'autre : N'est-il pas vrai que nous avions le cœur embrasé en chemin, lorsqu'il nous parlait et qu'il nous expliquait les Ecritures? Et, se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, où ils trouvèrent les onze Apôtres assemblés avec ceux de leur compagnie, qui leur dirent : Le Seigneur est véritablement ressuscité, et il a apparu à Simon. Eux, de leur côté, racontèrent ce qui leur était arrivé en chemin, et comme ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.

On croit que le compagnon de Cléophas était saint Luc, qui rapporte ce fait dans le chapitre 24 de son Évangile, et qui n'a pas jugé à propos de se nommer.

Cléophas plus affermi que jamais dans sa foi alla l'implanter partout. Mais comme il offensait par là les Juifs endurcis, ils l'assommèrent dans sa maison; et on l'ensevelit au lieu même où il avait reconnu son Dieu à la fraction du pain.

On lit, dans les lettres de saint Jérôme, qu'il y avait de son

Digitized by Google

temps une église bâtie à la place de la maison de Cléopha et qu'on vénérait ce lieu consacré par la présence de Notre Seigneur.

SAINT FIRMIN, ÉVÊQUE D'AMIENS,

MARTYR.

Saint Firmin, né à Pampelune, sortait d'une des plu illustres maisons du pays. Son père, ayant eu le bonheu d'ouvrir les yeux à la foi, lui procura une éducation chré tienne. Il le mit entre les mains d'un homme apostoliqu nommé Honest qui l'avait converti[1]. Sous ce maître, le jeun enfant fit de si grands progrès dans l'étude de la Religion que dès l'âge de seize ans il la prêchait sur les places pu bliques de Pampelune, avec une onction qui gagnait à Jésus Christ un grand nombre d'idolâtres. Plus il croissait en âge plus il faisait de progrès dans la science et dans la vertu Honest, trouvant dans son disciple d'heureuses dispositions l'envoya à Toulouse, où il fut fait prêtre, et peu après sacr évêque régionnaire, c'est-à-dire évêque sans siége, charg d'aller prêcher la parole sainte avec l'autorité épiscopale.

Il annonça la foi dans le territoire d'Albi, à Agen, puis e Auvergne, en Anjou, à Beauvais, et en divers lieux de l Picardie.

Le président Valère exerçait à Beauvais de grandes cruauté contre les Chrétiens. Firmin les animait, et il resta emprisonn dans cette ville jusqu'à la mort du proconsul Serge, succes seur de Valère. Lorsqu'il recouvra la liberté, il se rendit Amiens, qui le regarde comme son premier Évêque. Il y con vertit en peu de jours trois mille païens, et confirma le vérités qu'il annonçait par de grands miracles. Julien, préfe de la province, étonné de ces merveilles, le fit citer à son tribunal. Il parla avec une si douce éloquence, qu'il obtint disent les légendaires, la permission de continuer son mi nistère.

[1] On peut lire au 16 février la vie de S. Honest.

Digitized by Google

Firmin, poursuivant avec zèle sa sainte mission, les idolâtres consternés coururent en tumulte au palais du gouverneur, et l'obligèrent de faire arrêter le saint Évêque, auquel il fit secrètement trancher la tête, en 187, de crainte d'une émeute. Un sénateur, nommé Faustinien, que le Saint avait converti, demanda son corps, qu'il inhuma avec respect.

L'an 615, saint Salve, évêque d'Amiens, découvrit les précieuses reliques de saint Firmin, qui furent transférées à la cathédrale, au milieu d'une grande pompe.

Lorsqu'on fit, le 13 janvier 615, la translation du saint corps, les légendaires racontent que « l'hiver sembla s'être changé tout à coup en un printemps, avec ses fleurs et sa verdure, ce qui dura tout le temps de la cérémonie. »

En mémoire de cette translation, tous les ans à Amiens on célèbre le 13 janvier une fête solennelle où l'on s'efforce de rappeler autant que possible les charmes du 13 janvier 615, par les décorations de l'église, les fleurs, les habits de triomphe et les ornements des autels.

SAINT ANATHALON,

ÉVÊQUE DE MILAN.

Selon les traditions, l'Apôtre saint Barnabé occupa le premier le Siége épiscopal de Milan; il le remit ensuite à saint Anathalon, son disciple. Les actes de saint Gervais et de saint Protais disent qu'il était grec d'origine. Il gouverna saintement ce grand diocèse; et il eut pour successeur un autre disciple de saint Barnabé, saint Caïus, qui est fêté le 27 septembre.

LE BIENHEUREUX CASSIODORE,

FONDATEUR ET ABBÉ DE VIVIERS.

Cassiodore naquit à Squillace, ville de Calabre. Sa famille, son nom, l'époque de sa naissance ont été le sujet de quelques problèmes pour les érudits. Il paraît certain que le nom de Cassiodore, porté par plusieurs autres, était le nom propre

Digitized by Google

de la famille de celui dont nous avons à parler ici. Dans l'a
ticle que M. de la Salle a donné sur Cassiodore à la *Biblioth*
que universelle, on lit : Cassiodore (Aurelius Cassiodorus, s
nator). Le *Dictionnaire des sciences ecclésiastiques* de Richa
dit : Cassiodore (Magnus Aurelius senator). Le Bénédict
Nourry s'exprime ainsi *Magni Aurelii* CASSIODORI *senatoris Vi*
On voit que la *Biographie universelle* supprime le prénom o
la qualification *Magnus* qu'on lit partout ailleurs. La lettre M
qui aura précédé par abréviation le mot Cassiodore, dans que
ques manuscrits, a pu être cause que Gesner, dans sa *Bibli*
theca, et quelques modernes ont écrit *Marcus* Cassiodoru
comme on a aussi écrit Marcus devant le nom de Cicéro
Dom Nourry est convaincu que le mot *Magnus* est celui qu'
faut lire; mais seulement comme un éloge mérité par le
brillantes qualités en tous genres qu'on voyait en Cassiodore
Autre difficulté sur le mot *senator*. Richard, par exemple, cit
ici, semble en faire un nom, puisqu'il le met avant *Cassiodor*
Les autres, y compris dom Nourry, le mettent après le nom
et semblent indiquer une dignité. Mais quelle dignité? Poin
d'autre que celle de l'âge ou de la position qui le distinguait
en effet, des hommes qui s'appelaient aussi Cassiodore. Enfin
est-il né en 479 ou 480, demande dom Nourry? Le savant Bé
nédictin montre fort bien que les hommes instruits, qui on
adopté cette idée, en calculant d'après l'époque de la mort d
Cassiodore et de l'âge qu'il avait alors, que cette opinion es
inadmissible, avec ce qu'on sait du temps où il remplissait de
fonctions que n'aurait pu remplir un jeune homme de qu
torze ans, car il aurait eu quatorze ans en 493, s'il était né
479; et pourtant alors, il était secrétaire du roi Théodori
qui se louait des services qu'il en avait reçus dans des affair
diplomatiques ou politiques. C'est donc à l'année 469 ou
l'année suivante qu'il faut placer l'époque de la naissance
Cassiodore, ce que font, en effet, dom Nourry et les deux a
tres auteurs que j'ai cités au commencement de cet a
ticle.

La famille de Cassiodore était distinguée par son rang et

Digitized by Google

position élevée; Proba, Galla, Symmaque, Héliodore, lui étaient attachés par les liens du sang ou de l'affinité. Son éducation répondit à sa naissance et à la noblesse de sa famille. On le forma à la discipline militaire, mais on eut soin de lui faire aussi étudier les belles-lettres, dans lesquelles il fit des progrès et obtint des succès qu'on n'aurait peut-être pas eu le droit d'espérer dans l'état de perturbation et même de barbarie où l'Italie se trouvait alors. Il recueillit bientôt les premiers fruits de son application, car à peine avait-il atteint l'âge de dix-huit ans, que Odoacre, roi des Hérules, lui confia le soin de ses domaines, de ses finances, des sépultures, etc. Il est certain que le roi, qui alors avait puissance sur toute l'Italie, confiant ces importantes fonctions au jeune Cassiodore, le faisait aussi en considération de la famille du jeune homme et des services qu'elle avait rendus. En effet, Cassiodore son père, distingué par son rang et ses richesses, avait été secrétaire de Valentinien III et ambassadeur de ce prince auprès d'Attila. Son aïeul avait sauvé la Sicile de l'invasion des Vandales. La sage administration du jeune Cassiodore lui valut de l'avancement; mais ce n'était pas seulement par ses talents et son savoir qu'il se rendait recommandable; il l'était davantage encore par ses vertus. On le voyait avec admiration, on le regardait comme un esprit universel, on s'étonnait de voir un jeune homme de dix-huit ans doué d'un profond savoir et d'une prudence consommée. Une circonstance importante de la vie de Cassiodore se rapporte à la victoire que remporta Théodoric en 493. Ce prince, entré en Italie trois ans auparavant, réduisit Odoacre à se réfugier dans Ravenne, et à venir enfin capituler avec lui. Théodoric eut la cruauté de lui enlever la vie dont il lui avait garanti la conservation. Cassiodore devint bientôt le favori et le protégé du roi vainqueur, et il fut des plus influents entre ses partisans. Cette conduite lui mérite-t-elle le juste reproche d'ingratitude envers son bienfaiteur Odoacre, si mal servi par la fortune? Faut-il le compter au nombre de ces esprits qui admirent, par défaut de jugement ou de gravité, les effets de toutes les révolutions, ou

Digitized by Google

de ces ambitieux qui fixent toujours leurs regards sur l'idc
du jour? Non, grâces à Dieu! Cassiodore n'oublia point l
bienfaits d'Odoacre, il connaissait aussi ses droits. Il se reti
dans son pays natal, et chercha dans l'étude des lettres l'o
bli des malheureux auxquels l'Italie était en proie, et néa
moins il gémissait sur les malheurs de sa patrie. L'usurpati
de Théodoric avait causé une juste horreur aux Siciliens; ma
Cassiodore, tout en rendant justice à la noblesse de leu
sentiments, avait plus de perspicacité qu'eux, et il usa
son influence pour les détourner d'une résistance inutile
laquelle ils se préparaient contre Théodoric. Ce conquéran
homme capable, et qui fut l'un des plus grands princes q
aient gouverné l'Italie, apprécia vivement le service que l
rendait Cassiodore et sut le reconnaître. Cassiodore méri
donc et obtint ses bonnes grâces et ses faveurs. Il devi
gouverneur de la Lucanie et du pays des Brutiens; il ava
auparavant rempli près du nouveau roi les fonctions de s
crétaire, et avait écrit des lettres élégantes à l'empereur Ana
tase, pour en obtenir plus facilement la paix qu'on croya
avec raison nécessaire à l'affermissement du trône. Théod
ric le rappela près de lui après son année de gouvernemen
et s'en servit pour ses relations diplomatiques; Cassiodo
était pour lui l'homme nécessaire, et se montrait digne d'u
telle confiance. Car, s'il était l'appui de son prince, il éta
aussi le bienfaiteur de l'Italie, et le modèle des ministr
d'Etat. Les Règlements fameux qu'il publia au nom de Thé
doric, les lettres qu'il écrivit pour ce prince, attestent l'éte
due de ses vues, la sagesse de son administration, et, à que
ques déclamations près, dit-on, la beauté de son génie. Thé
doric le fit bientôt questeur, c'était alors la première place
l'Etat. D'un texte mal interprété peut-être, Cuspinien a con
que Théodoric avait même étudié les belles-lettres sous C
siodore. Il n'est guère probable qu'à son âge et après s
genre de vie, Théodoric ait voulu prendre des leçons sous
discipline de Cassiodore; ce qu'il y a de certain, c'est que Th
doric, qui voulait être le législateur et le restaurateur de l'I

Digitized by Google

lie, et qui n'avait que les talents d'un soldat, crut devoir s'assurer de Cassiodore, et le choisir pour être son organe et son coopérateur dans l'accomplissement de ses sages projets. Les vertus et la modération de Cassiodore parlaient en sa faveur plus que n'auraient fait l'ambition la plus active, et ces vertus, plus que les armes de Théodoric, contribuèrent à affermir l'empire de ce conquérant.

Nous ne faisons point ici l'histoire de Théodoric; mais cette histoire, trop négligée jusqu'à ce jour, a été récemment publiée par M. du Roure, et nous y renvoyons ceux qui voudraient connaître en détail les actions de ce conquérant célèbre. Nous nous contenterons de dire avec le P. de Sainte-Marthe que Théodoric laissa tous les Etats qui dépendaient de la monarchie des Ostrogoths à son petit-fils. Athalaric, fils d'Amalasonthe, sa fille, et du prince Eularic, qui était mort auparavant. Athalaric n'avait que dix ans tout au plus quand il devint héritier d'un si grand royaume; mais en son nom gouverna sa mère, qui était fille d'Audeflède, sœur de Clovis. On dit qu'Amalasonthe fit empoisonner sa mère; ce crime affreux n'est guère croyable, d'après le portrait que Cassiodore fait de cette princesse. Selon lui, Amalasonthe avait d'excellentes qualités qui l'élevaient au-dessus de toutes les personnes de son sexe et de son rang. Elle savait si bien le grec, le latin et les langues étrangères, qu'elle répondait à tous les ambassadeurs en leur propre idiome. Avec ces avantages, elle joignait la connaissance des lettres et des arts, et, ce qui vaut mieux, une grande prudence et une grande sagesse. Elle gouverna le royaume de son fils de manière à se faire respecter et redouter des autres puissances. On comprend facilement tout le parti que Cassiodore sut tirer de si bonnes dispositions à l'avantage de l'ordre, de la justice et de la religion. Les premiers soins de ce grand homme furent pour affermir la paix dans les Etats du jeune prince, et c'est dans ce but qu'il adressa des lettres à plusieurs souverains, aux gouverneurs des provinces dans l'Italie, la Dalmatie et les Gaules; car il paraît qu'une partie des Gaules

Digitized by Google

était alors sous la domination des Goths, et, ce qui était encore plus important, il remplit les charges par les sujets les plus dignes et en éloigna ceux qui en avaient abusé. Tout ce qu'il y eut d'heureux dans le règne d'Athalaric doit être à peu près attribué à Cassiodore, mais Athalaric ne persévéra pas dans les principes qu'on lui avait inspirés. Cependant, il appréciait l'immense avantage qu'il avait de posséder Cassiodore ; il le fit aussi questeur, général d'armée, et partout le sage ministre donnait des preuves de sa supépiorité ; et alors encore, comme il avait déjà fait sous Théodoric, il poussa le désintéressement et l'amour de la patrie jusqu'à entretenint à ses dépens les troupes des Goths qui gardaient les côtes afin d'épargner le trésor de l'Etat. Voici le témoignage que lui rendait Athalaric lui-même, je le rapporte pour qu'on se fasse une juste idée du caractère de Cassiodore : « Il s'est montré si porté à faire du bien, qu'il semblait n'user de la faveur de son roi que pour obliger tout le monde ; il voulait bien même se persuader qu'il n'avait aucun autre pouvoir que celui de faire plaisir ; il était affable et tendre à ceux qui l'approchaient ; il faisait paraître une merveilleuse modération dans les prospérités ; il ne savait ce que c'était que de se mettre en colère, et pour en venir là il fallait qu'il eût été bien irrité ; il prenait plaisir à distribuer et à répandre abondamment ses propres biens, mais il ne savait point les voies de remplir ses mains du bien d'autrui. » Où donc Cassiodore avait-il pris les secours qui étaient nécessaires pour vivre chrétiennement au milieu des affaires les plus dissipantes et de la corruption des cours? Athalaric nous dit que c'était la lecture de l'Écriture-Sainte et des bons livres qui avait fortifié Cassiodore dans ces sentiments. « C'est là qu'il apprit à opposer la crainte salutaire du Seigneur aux mouvements humains qui l'attaquèrent ; c'est là qu'il se remplit d'une céleste sagesse, toujours accompagnée du goût de la vérité. C'est par cette science sacrée et par cette sainte étude qu'il jeta les fondements profonds de l'humilité chrétienne. Aussi est-ce dans l'Écriture Sainte qu'il faut aller s'instruire de tout ce qui regarde les vertus. » Ainsi parle c

Digitized by Google

jeune roi, et qui pourtant était arien! Athalaric avait sans doute appris cette maxime de Cassiodore lui-même. Il est impossible d'imaginer rien de plus édifiant que de voir un ministre, avec de telles occupations, ménager assez de temps pour lire les Livres saints afin de régler toute sa politique sur les sages instructions de Salomon et sa conduite sur la morale de l'Évangile! Hélas! nous l'avons déjà dit, le jeune roi ne suivit point une conduite qu'il approuvait si fort dans Cassiodore. Il était pourtant admirable de voir dans un jeune prince arien un respect pour le Pape et pour l'Eglise romaine, qui pourrait servir d'exemple aux monarques catholiques; c'était, il n'en faut pas douter, un effet de plus de l'influence de son sage ministre, qui eut, comme son aïeul, la prudence de l'élever à la dignité de préfet du palais, laquelle donnait pleine autorité pendant la minorité du jeune roi.

Dans cette haute position, Cassiodore fit toujours preuve de la même réserve et de la même modestie; il rejetait tout l'honneur de son gouvernement sur ses maîtres. On voit aussi une nouvelle preuve de ses nobles sentiments et de ses dispositions pour les intérêts de la religion, dans ses lettres au Pape et aux Évêques. Il jouissait d'ailleurs d'un avantage bien précieux, celui de n'avoir point d'ennemis ou d'envieux déclarés. C'était à Dieu qu'il avait recours pour obtenir les secours dans les difficultés qui se succédaient à la cour, et il allait le trouver dans des circonstances terribles. Le jeune Athalaric avait cessé, disons-nous tout à l'heure, de suivre les leçons qu'il avait reçues dans les premières années de son éducation. Les Goths, encore trop barbares pour sentir le prix de posséder une régente telle que la reine Amalasonthe, forcèrent cette princesse à éloigner de son fils les précepteurs qu'elle lui avait donnés, et à l'entourer de jeunes gens pour qu'il ne se livrât par préférence qu'aux exercices du corps et se bornât aux armes. Athalaric, maître de lui-même alors, se livra à la débauche, ruina son tempérament et mourut de la poitrine. La reine fut désolée, et ne voulant point se remarier, associa à sa royauté Théodat, prince du sang du côté de sa mère, parce qu'elle savait que les

Digitized by Google

Goths ne consentiraient point à être gouvernés par une femme seule. Théodat commença son règne par des actions de justice qui lui attirèrent des louanges ; les lettres qu'il écrivit sont remarquables de style comme de sentiments nobles et élevés : il est facile d'y reconnaître la touche de Cassiodore, quoiqu'il faille sans doute en laisser le principal mérite au roi et à sa bienfaitrice, tous deux distingués par leur savoir et leur érudition. Mais Théodat, qui peut-être n'avait agi d'abord que par politique, changea bientôt de conduite, et poussa l'ingratitude jusqu'à faire tuer Amalasonthe. Ce fut la quatrième révolution arrivée dans ce royaume depuis que Cassiodore était chargé des principales affaires, sans que son crédit et sa faveur en souffrissent la moindre altération. Pour son honneur, nous devons ajouter qu'il ne faut pas attribuer cette fortune inusitée à ce genre de caractère qu'on a vu de nos jours dans ces hommes fourbes, hypocrites, ambitieux, qui ont encensé en France tous les gouvernements qui se sont succédé, usurpateurs ou autres. Cassiodore était toujours animé du même amour de la religion et du bien public qu'il cherchait à procurer et à soutenir au milieu de tant de catastrophes qui renversaient des souverains, dont la possession n'aurait guère pu réclamer même les droits de la prescription. Ajoutons que tous les nouveaux venus au timon des affaires sentaient la nécessité de conserver un auxiliaire si sage et si vénéré. Au milieu des embarras et des chagrins que ces événements politiques lui causaient, Cassiodore n'oubliait pas les intérêts de l'Eglise, et comme dans ce temps, même après le Concile de Chalcédoine les eutychiens, et d'autre part les apollinaristes causaient de grands troubles dans l'Eglise ; il s'unit à dix autres des principaux sénateurs pour écrire au Pape Jean, comme à l'oracle de la foi (ainsi s'exprime Sainte-Marthe, Bénédictin de Saint-Maur), pour le prier de s'expliquer sur toutes les difficultés formées touchant le mystère de l'Incarnation. Grâces à Dieu, ces difficultés consistaient plutôt dans quelques manières extraordinaires de parler, que dans une véritable diversité de sentiments. On sait que le Pape s'expliqua dans une lett

Digitized by Google

savante. Après la foi, rien n'était plus cher à Cassiodore que la sciences des saintes Lettres, c'est pourquoi il forma le dessein de les faire enseigner publiquement dans la ville de Rome, et il le proposa au Pape Agapet, qui avait succédé à Jean II, en l'année 535. C'est lui-même qui nous l'apprend dans la préface de son livre, *sur la manière d'enseigner les saintes Lettres*. Voici comment il parle : « Ayant remarqué l'ardeur extrême avec laquelle on se porte à l'étude des lettres profanes, j'avoue que je me suis senti touché d'une douleur violente de ce qu'il n'y a point de maîtres publics destinés à enseigner les Saintes Écritures, pendant que les auteurs profanes sont expliqués par des maîtres très-célèbres. C'est pourquoi j'ai fait tout ce que j'ai pu avec le saint Pape Agapet, qui gouvernait alors l'Église de Rome, pour établir en cette ville, à mes frais, des chaires de savants professeurs dans les écoles chrétiennes, afin de procurer par là le salut des âmes et de polir le langage des fidèles ; imitant ce qui s'est pratiqué autrefois dans Alexandrie pendant fort longtemps, à ce que nous apprenons, et ce qui se pratique encore présentement dans Nisibe, ville de Syrie, où l'Écriture-Sainte est expliquée aux Juifs ; ce qui doit à plus forte raison se pratiquer chez les Chrétiens. »

Cassiodore ne put exécuter ce dessein si glorieux pour lui et si utile à l'Église, à cause des guerres funestes qui commençaient dès lors à désoler l'Italie. Ce fut pour suppléer au défaut de ces professeurs qu'il écrivit ensuite son livre *De la manière d'enseigner les Lettres divines*, qui est comme une introduction à l'étude de l'Écriture sainte. Il n'eut pas moins de soin de procurer aux Romains les secours temporels que les biens spirituels. La cherté des vivres était grande dans Rome, et on craignait la famine, et pourtant, quelque soin qu'il eût pris pour préserver cette ville d'un si cruel fléau, il ne s'en attribua point l'honneur ; une lettre qu'il adressa au Pape Jean nous montre qu'il déférait cet honneur tout entier aux prières de ce Souverain Pontife, et aux bonnes œuvres du Clergé. Bientôt il apporta les mêmes soins pour soulager la Ligurie, l'Emilie et

Digitized by Google

le pays de Venise, dans le temps d'une grande disette. Il avai aussi une grande compassion des peuples dans l'imposition de tailles ou tributs, et il en déchargea ceux qui avaient été ré duits à la pauvreté par des années stériles. Il usa particulière ment de cette modération, à l'égard de certaines Religieuse pauvres qui n'avaient pas de quoi payer les impositions qu'o leur demandait à cause des terres qu'elles possédaient, parc qu'elles avaient été désolées par une inondation suivie de l stérilité. L'empereur Justinien les avait recommandées à Thé dat, et ce prince renvoya l'affaire à son préfet du prétoire. ne pouvait choisir un ministre plus disposé à soulager ce saintes filles dans leur malheur. La piété éclairée de Cassi dore brilla surtout lorsqu'il fit rendre à l'Église de Rome le vases sacrés, que la charité du saint Pape Agapet avait ét obligée à envoyer en gage aux trésoriers de l'épargne, parc qu'il n'avait pas l'argent nécessaire au voyage de Constant nople que l'obligeait à faire ce prince, qui l'envoyait en am bassade vers l'empereur Justinien, pour en obtenir la pai Cependant Théodat paya bientôt la peine de son ingratitu envers Amalasonthe, dont Justinien avait voulu venger mort. Les sujets de cet ingrat voyant sa lâcheté à secourir N ples assiégée par les troupes de l'empereur, le soupçonnère de connivence, le déposèrent, et son successeur le fit assassine Il avait régné trois ans. Ce successeur était Vitigès, qui co firma et continua Cassiodore dans la charge de préfet du pr toire, et qui épousa, par prudence et politique sans doute, princesse Muthasonte, fille d'Amalasonthe, et petite-fille Théodoric. Ce mariage rendait la couronne à la légitimité consolait sans doute Cassiodore des chagrins que devaient l causer tant de révolutions, fruits et causes de tant de crime Quoiqu'à cette époque il eût plus que jamais à travailler po les intérêts de l'État, puisqu'il lui fallait lever des troupes, l exercer, les armer, etc., ce fut pourtant alors que ses am l'exhortèrent à publier ses *Lettres*.

Voici comment il parle pour s'en excuser : « On accor neuf années entières aux auteurs pour publier leurs ouvrage

Digitized by Google

et je ne puis pas même trouver des moments pour travailler aux miens, dit-il à ses amis, afin de s'excuser de publier le recueil de ses Lettres, comme ils le souhaitaient avec beaucoup d'empressement. Sitôt que j'ai pris la plume, on m'étourdit à force de clameurs, et je me vois pressé de tant d'endroits, que je ne puis achever tranquillement ce que j'ai commencé. L'un me fatigue par des sollicitations importunes, l'autre vient m'accabler du poids de l'extrême misère qui le presse; d'autres mêmes m'environnent et m'assiégent de discours séditieux et pleins de fureurs. Parmi tous ces embarras qui me permettent à peine de parler, comment voulez-vous que je trouve le loisir de dicter et d'écrire avec politesse? Des inquiétudes inexplicables ne me laissent pas le moindre repos pendant les nuits, ayant à donner ordre que toutes les villes soient suffisamment pourvues de munitions de bouche. Ainsi je me vois contraint de parcourir en esprit toutes les provinces, et de prendre garde si l'on exécute les ordres que j'ai donnés. » Ses amis ne cédèrent pas à ces raisons, quoiqu'elles leur parussent fortes. Quels étaient ces amis de Cassiodore? on l'ignore. L'un était peut-être Félix, dont il parle dans la préface sur les deux derniers livres de ses *Lettres*, et dont il dit qu'il n'entreprenait rien sans le consulter, le connaissant pour un homme *très-sage*, de fort bonnes mœurs, parfaitement habile dans la *jurisprudence*, éloquent, poli, n'employant que des termes choisis; enfin doué dans sa jeunesse de toutes les qualités des vieillards. Des amis de ce caractère avaient beaucoup d'autorité sur son esprit; ils surmontèrent sa résistance. Il publia donc ses douze livres de *Lettres* au milieu des troubles de ces temps pleins d'horreur, cherchant à se délasser des fatigues des affaires et à se consoler des chagrins que lui causaient plusieurs mauvais succès, dans la retraite et dans l'étude, autant que lui permettaient les fonctions multipliées de la charge pesante dont il était pourvu. On peut supposer néanmoins que ses matériaux étaient prêts et qu'il n'aura fait alors que de les mettre en ordre, puisqu'il avait composé ses *Lettres* en des temps divers. Mais ce qui doit surprendre davantage, c'est qu'il

Digitized by Google

composa, en ces temps de troubles, son *Traité de l'âme,* ouvrage d'une profondeur métaphysique, qui demanderait le loisir et le repos de la retraite, et pourtant il n'avait même pas le loisir de lire, comme il nous l'apprend dans la seconde préface sur ses lettres. Ce fut alors que Bélissaire ou Bélisaire fit le siége de Rome, et eut de grands succès en Italie. Vitigès, effrayé de ses pertes et des trahisons qu'il soupçonnait de toutes parts, même du côté de sa femme, qu'il avait épousée de force, prit le parti de rentrer à Ravenne, mais bientôt il assiégea et prit Milan, exila Darius son saint Évêque, parce qu'il avait aussi traité avec les Romains. Quelques années après, Vitigès fut pris dans Ravenne, qu'il ne put défendre contre Bélisaire, et mené par ce vainqueur comme trophée à Constantinople, aux pieds de Justinien. Au refus de Bélisaire lui-même, et ensuite de Vraias, Thibaud fut élu roi par les Goths et périt bientôt, victime d'un assassinat dans un festin, et eut pour successeur le fameux Totila, dont l'histoire est connue, qui reprit les principales places que les Romains avaient occupées en Italie, rendit aux Goths leur prépondérance et leur renommée, et cédant aux observations de l'illustre saint Benoît, usa de sa victoire et de sa position avec clémence. Au milieu de tous ces troubles, l'Italie tout entière, et spécialement la Ligurie, où le Milanais était compris, fut affligée d'une si cruelle famine, que les hommes se mangèrent entre eux. Deux femmes tuèrent dix-sept hommes pour se nourrir; mais elles furent tuées elles-mêmes par le dix-huitième qu'elles avaient attaqué. Saint Grégoire le Grand parle de cette famine au II^e^ livre de la *Vie de saint Benoît.*

La mort courageuse de Teias, successeur de Totila, ruina sans ressource les affaires des Goths en Italie; alors commença la domination des Lombards. Cassiodore qui avait été le soutien et la véritable gloire de la monarchie qui tombait, et surtout le bras visible de la Providence, dans les intérêts de la religion et les avantages de l'Italie pendant cette série ou succession rapide de révolutions, Cassiodore n'avait pas attendu la chute des Goths à quitter le monde. Il y avait longtemps

Digitized by Google

qu'il se regardait comme captif au milieu des engagements honorables qui l'attachaient à la cour, et qu'il demandait à Dieu de briser ses chaînes. Les malheurs continuels que le royaume d'Italie éprouvait ne firent donc pas naître le dessein de sa retraite, mais ils lui présentèrent l'occasion de l'accomplir. Il les prit pour le signal que Dieu lui donnait de penser uniquement à son salut particulier, abandonnant à sa justice une nation qu'il avait résolu de punir et même de détruire. Son père et son proche parent, l'illustre Héliodore dont j'ai parlé au commencement de cet article, lui avaient déjà donné l'exemple d'une retraite presque semblable à celle qu'il méditait, et la piété qui était héréditaire dans sa famille, aurait suffi seule pour lui faire prendre une résolution si généreuse et si digne d'un homme qui veut absolument assurer son salut.

Une lettre de Cassiodore (liv. XII, 22) est datée de l'année 538; il était donc alors dans le monde, et il n'en est sorti qu'en ce temps-là ou même plus tard. Quand il se fit Religieux, il avait donc près de soixante-dix ans, et il en avait plus de cinquante dans tous les plus importants emplois de la cour et de l'Etat. Au milieu des affaires, il s'était ménagé du temps pour méditer l'Écriture sainte, afin de la prendre pour sa conduite. Il aimait mieux les avertissements que les louanges et les flatteries, comme il paraît par les lettres qu'il écrivit aux Évêques et au Pape pour leur demander leurs charitables avis; et par ces saintes dispositions, il avait mérité que la vérité ne s'éloignât pas de lui. Il ne se laissa point éblouir par sa haute position. La raison et surtout la foi, la lui faisaient regarder comme une servitude éclatante. Dans ses œuvres, ses mobiles étaient le désir de la gloire de Dieu et de l'Église; l'intérêt de son pays et surtout celui de son salut. Je ne puis mieux résumer le peu que j'ai dit de sa Vie dans le monde qu'en empruntant ces quelques lignes au Père de Sainte-Marthe, son biographe.

« Nous devons donc considérer avec les yeux de la foi Cassiodore auprès des rois d'Italie, comme un Joseph auprès de

Digitized by Google

Pharaon, roi d'Égypte; un Mardochée auprès d'Assuérus, roi des Perses, et un Daniel auprès de Darius, roi de Babylone, ou pour mieux dire auprès de quatre rois dont ce Prophète eut successivement les bonnes grâces, quoiqu'ils fussent de nation et de mœurs différentes, sans qu'il les eût jamais flattés.»

Sainte-Marthe aurait pu ajouter à cet éloge précis, que tous ces rois que servit Cassiodore étaient ariens, et que non-seulement sa foi ne souffrit rien de sa présence à leur cour, mais qu'il les amena souvent à servir l'Église catholique.

Il est certain que dans sa position Cassiodore avait été à même et de connaître et de servir ceux qui, au VI^e^ siècle, brillèrent en Italie, au sein des cloîtres et des monastères; il est plus certain encore que ces saints personnages jouissaient de son estime et de sa considération. L'expérience a prouvé qu'il leur portait une sainte envie; il avait souvent devant les yeux l'exemple de princes et de princesses qui renonçaient à la cour pour embrasser la vie religieuse, et ces exemples, comme il le dit lui-même, étaient fort propres à lui inspirer le mépris du monde et l'amour de la retraite. Il est étonnant qu'il ait tant tardé à le suivre! Nous allons voir comment enfin de l'estime et de la vénération, il passa à la pratique dans un âge fort avancé qui aurait été pour un autre une excuse ou au moins un prétexte pour ne pas céder à l'appel du Seigneur.

Quand Ravenne fut prise, déjà depuis quelques années Cassiodore n'était plus à la cour; sa retraite fut peut-être aussi funeste aux intérêts des Goths que les armes de Bélisaire. J'ai dit qu'il se retira dans la solitude en l'année 538 ou l'année suivante, et qu'il approchait lui-même de soixante-dix ans. S'il apporta au désert son corps déjà courbé peut-être par les années, il n'y apporta pas du moins les restes languissants d'une vie mondaine et déréglée, un esprit corrompu par les maximes d'une politique toute païenne; un corps usé de débauches et de délices; des mains coupables d'exactions ou de larcins commis sur le public, etc. Les Centuriateurs de Magdebourg (protestants comme on sait) se trompent donc ou trompent en disant que la retraite de Cassiodore fut forcée

Digitized by Google

elle eut tout le mérite de la pleine liberté, car ce grand homme, vénéré de tous, soit en considération de sa vertu, soit en considération de son illustre famille, n'avait rien à craindre, ni des Goths, ni des Romains. L'abbé Trithème se trompe aussi en insinuant que la mort de Boëce, attribuée aux soupçons mal fondés de Théodoric, inspira à Cassiodore la pensée de se retirer pour éviter une fin aussi malheureuse.

On vient de voir que Cassiodore resta à la cour longtemps après le règne de Théodoric. Ici deux questions se présentent : Où se retira Cassiodore? Embrassa-t-il la vie religieuse lui-même? A la première question on répond que l'Abbé Trithème se trompe en disant que le célèbre ministre prit l'habit de Religieux dans un monastère situé près de Ravenne, ce qu'ont assuré après lui plusieurs auteurs tels que Rubée, Ughelli, Caspinien, etc. Il n'est pas probable que se retirant du monde, Cassiodore ait choisi sa retraite près de la ville capitale du royaume d'Italie, où la cour précisément résidait presque toujours. Néanmoins cette raison est faible et n'est qu'une présomption; il y en a de plus fortes. D'après ce que Cassiodore dit lui-même dans son livre de l'*Institution*, il est certain qu'il se retira dans un monastère qu'il avait fait bâtir; or il n'en a fondé, ni à Ravenne, ni dans le voisinage. Le monastère de Cassiodore était en partie sur une montagne, selon la description qu'il en fait et que je vais rapporter, description qui ne peut convenir aux monastères des environs de Ravenne, dont le terrain est bas et marécageux. Il y a tant de conformité entre la situation de Squillace, patrie de Cassiodore, et la description de son monastère qu'on ne peut douter que ce monastère ne fût dans cette dernière ville ou dans les environs. « La situation du monastère de Viviers, » dit-il à ses moines, « vous invite et vous engage à préparer bien des soulagements pour les étrangers et pour les pauvres. Vous avez des jardins arrosés de canaux, et le voisinage du petit fleuve *Pellène* qui est fort poissonneux, et qui a cela de commode, que vous ne devez pas craindre d'inondation de l'abondance de ses eaux, quoiqu'il en est assez pour n'être pas à mépriser. On a su le con-

Digitized by Google

duire, pour votre commodité, partout où l'on a jugé ses eaux nécessaires. Il suffit pour arroser vos jardins, et pour faire tourner les moulins de votre monastère. On le trouve fort à propos lorsqu'on en a besoin; et après qu'il a rendu le service qu'on en attendait, on le voit se retirer. Il est pour ainsi dire entièrement dévoué à tous les ministères de votre maison. » Ceux qui verront ces lignes sur les eaux du Pellène se rappelleront ce que saint Bernard a dit si agréablement de l'Aube qui traversait son monastère, et donnait ses eaux aux lieux où elles étaient nécessaires. C'est un avantage précieux pour un monastère que d'avoir ainsi l'eau à son service et à sa discrétion. A l'abbaye de Savigni, près de Louvigné du désert, un ruisseau après avoir passé sous le couvent et servi les lieux réguliers, allait se jeter dans la rivière de Chambène.

Cassiodore continue : « Vous avez aussi la mer au bas du monastère, et vous pouvez y prêcher commodément en plusieurs manières. Vous avez encore des viviers[1] pour y conserver en vie le poisson de votre pêche; car j'ai fait faire, à l'aide de Dieu, de forts beaux réservoirs, où une grande quantité de poisson peut être renfermée. Je les ai fait creuser dans la concavité de la montagne, de sorte que le poisson qu'on y met, ayant la liberté de s'y promener, d'y prendre sa nourriture ordinaire et de se cacher dans les creux des rochers comme auparavant, ne sent pas qu'il est pris. » Voilà ce que dit Cassiodore de son monastère de Viviers, et c'est la même chose que ce qu'il a écrit dans la 15e lettre, livre IX, en faisant la peinture de sa maison de Squillaci ou Squillace. Il paraît donc constant que c'est Squillaci, ou quelque maison voisine de cette ville, que Cassiodore choisit pour être le lieu de sa retraite. Cela paraîtra encore plus clair par ce que je pourrai ajouter. Disons, en attendant que la manière dont saint Bruno parle en décrivant le lieu de sa retraite, près de Squillace, pourrait faire croire que ce lieu n'était pas éloigné du monastère de Cassio-

[1] Le Père de Sainte-Marthe dit que c'est ce qui donna le nom de *Viviers* au monastère. On appelait aussi *Viviers* des parcs où l'on enfermait des bêtes sauvages.

Digitized by Google

dore, car il dit qu'il était vers l'extrémité de la Calabre... dans un lieu très-agréable, d'un air fort tempéré et fort sain... qu'il était environné de collines, qui s'élevaient doucement... qu'il était arrosé de ruisseaux et de fontaines... qu'il était orné de jardins et de vergers agréables, etc. (voir l'épître de saint Bruno à Raoul ou Radulphe, au tome V de Surius.) Le cardinal Baronius a peine à croire que le monastère dont il s'agit fût près de Squillaci, parce qu'il ne trouve aucun auteur qui parle de ce fleuve de Pellène. Or, on peut répondre que l'on ne saurait affirmer qu'aucun auteur absolument n'en ait parlé, mais que cela viendrait de ce que Pellène n'est qu'un ruisseau ou petite rivière, la même probablement qui est celle qu'on appelle Squillaci. Les cartes de la Calabre indiquent deux petites rivières qui se joignent au-dessous de Squillaci et se jettent dans la mer. D'ailleurs deux lettres de saint Grégoire le Grand lèvent la difficulté, en disant que le monastère de Castel était voisin de Squillaci; or Castel était une seconde communauté bâtie par Cassiodore dans le voisinage de la première.

Depuis longtemps Cassiodore méditait son projet de retraite; il avait donc fait accommoder à son loisir son manoir ou sa terre de *Viviers* pour en faire un monastère parfait et commode, afin que les Moines, n'y manquant de rien, n'eussent pas la nécessité d'en sortir, et ne trouvassent pas ainsi l'occasion de se dissiper dans le monde. Ainsi l'a fait saint Benoît dans le 66e chapitre de sa Règle où il prescrit aussi de semblables précautions. Avec la commodité des bâtiments, une vue étendue et agréable, la beauté des jardins, les eaux, les canaux, les réservoirs remplis de poissons de mer, et les moulins dont j'ai parlé, le monastère de Cassiodore avait encore des bains pour les infirmes. Le fondateur avait fait conduire pour cela des fontaines d'une eau excellente à boire, et salutaire à ceux qui usaient de ces bains. Cela est encore conforme au chapitre 36e de la Règle de saint Benoît. Il avait pourvu son monastère d'horloges, dont les unes marquaient les heures au soleil, les autres par le moyen de l'eau qui imitait le cours du soleil et servait pour la nuit aussi bien que pour le jour; c'est-à-dire qu'il avait pro-

Digitized by Google

curé des cadrans et des clepsydres. L'usage de ces derniers est aujonrd'hui à peu près passé. Le seul que j'aie vu (en 1839) est à la grande Chartreuse. De plus, Cassiodore avait procuré au Viviers des lampes perpétuelles faites avec beaucoup d'art, qni conservaient toujours la lumière et s'alimentaient elles-mêmes sans qu'on y touchât ou qu'on les remplît d'huile. Je vais bientôt parler de sa bibliothèque.

Le Père de Sainte-Marthe cherche à justifier Cassiodore du luxe établi à Viviers, en disant qu'il y a tout sujet de croire qu'il tira de son palais tout ce que je viens d'écrire de plus curieux et qu'il le fit transporter au monastère. Néanmoins il eut peur que ses Frères n'attachassent leur cœur à des choses sensibles. C'est pourquoi après leur avoir dit que leur monastère était si abondamment pourvu de toutes choses qu'ils n'avaient pas lieu de désirer de passer en d'autres maisons, tandis que les autres Moines recherchaient le séjour de Viviers, il les avertit que le plaisir qu'ils peuvent prendre dans l'usage de ces biens est fragile et passager, et que ce n'est pas en cela qu'ils doivent mettre leur espérance, mais en ce qui est éternel, et qu'il faut qu'ils élèvent tous leurs désirs vers ce qui peut leur faire mériter de régner avec Jésus-Christ. Le P. Sainte-Marthe dit encore que ce qui peut excuser Cassiodore sous un autre point de vue, c'est que lui-même avait fait de ses propres mains ce qu'on voyait de plus curieux dans son monastère, ces horloges et ces lampes, ouvrage qu'il ne jugeait pas indigne de son occupation après que Boëce avait donné à ces travaux une grande partie de son loisir ; car le roi Théodoric le pria par une lettre de faire deux horloges, l'une au soleil, l'autre à l'eau, que le roi de Bourgogne lui avait demandées, à quoi il obéit. Cela fait présumer avec raison qu'il avait coutume de donner une partie de son temps à ces sortes d'ouvrages, sans quoi il n'aurait pas passé pour le plus habile ouvrier de son temps [1].

Le monastère de Viviers était si vaste que Cassiodore lui-même au chapitre 32e de ses *Institutions* lui donne le nom de

[1] On dit que le censeur Scipion Nasica fut l'inventeur du clepsydre.

Digitized by Google

ville. Aussi était-il double, et outre les édifices qui étaient destinés aux cénobites, il y avait sur la montagne des cellules séparées comme autant d'ermitages, pour ceux qui aimaient le genre de vie des anachorètes, ainsi que je l'ai dit en parlant de Castel. Cassiodore appelle tantôt Viviers et Castel deux monastères, tantôt il n'en fait qu'un seul. Les deux maisons étaient à la vérité sous la même clôture, mais elles suivaient des exercices différents et avaient chacune leur abbé. Il fallait de grands revenus pour l'entretien d'un monastère ainsi établi ; le généreux fondateur eut soin de le doter richement lui laissant une grande partie de ses biens. Comme plusieurs vassaux en dépendaient, il ordonna à ses Religieux et aux Abbés qui les gouvernaient, d'avoir un extrême soin d'instruire les paysans leurs sujets, de les former aux bonnes mœurs, d'empêcher leurs vols et leurs superstitions, de les faire assembler souvent dans le monastère pour les avertir de leur devoir et pour leur donner une Règle de vie ; mais il recommandé en même temps à ses enfants de ne point charger leurs vassaux, et de ne rien exiger d'eux que ce qu'ils étaient obligés à payer.

Comme l'Office divin tient le premier rang entre les exercices de la vie monastique, Cassiodore eut soin de le régler. Il reconnaît sept *Heures* différentes destinées à la psalmodie pendant le jour, et il explique à ce sujet, comme fait saint Benoît, au seizième chapitre de sa Règle, ce verset du psaume CXVIII : *Septies in die laudem dixi tibi.* « *J'ai chanté vos louanges sept fois le jour.* » Ces Heures sont : Laudes, qu'il appelle *Matines*, comme le fait saint Benoît ; Tierce, Sexte, None, Vêpres, qu'il appelle *lucernaria* (c'est-à-dire, l'Office qui se fait à la lumière), Complies ; à qui il joint les Nocturnes ou *Veilles de la nuit*. Il ne nomme point Prime (Office plus ancien dans l'Eglise que Complies) ; et c'est étonnant, puisqu'il fait assez comprendre ailleurs que l'on chantait cette Heure dans son monastère ; car après avoir parlé des Laudes, qui sont composées de psaumes, il ajoute, dans la Préface de son *Commentaire sur les Psaumes*, que les psaumes consacrent aussi Prime, ou la première Heure ; il fait ensuite mention des six autres Heures de la journée, que

Digitized by Google

je viens de nommer. Il veut, comme saint Benoît, que le psau me xc soit chanté à Complies, pour terminer les actions de l journée, et à l'entrée de la nuit. Il y aurait peut-être une re marque à faire sur ce que dit Cassiodore des horloges de diff rentes espèces qu'il avait données à ses Moines. « Nous vou les avons procurées, dit-il, afin que les soldats de Jésus-Chris avertis par des signes certains, comme par des trompette résonnantes, soient appelés et assemblés pour réciter l'Offic divin. » Paroles qui nous font supposer que ces horloge sonnaient comme les nôtres, ou qu'on se servait, dès lors comm aujourd'hui, de cloches pour assembler les Moines à l'oratoire aux heures de l'Office. Mais l'usage des cloches est-il aussi an cien? Quelques personnes reportent l'usage de convoquer l peuple par le son des cloches, au temps d'Auguste. Au mo *campana*, le Glossaire de Du Cange rapporte ce sentiment. On sait que saint Benoît appelle *signe* l'instrument qui doit servi à convoquer les Religieux.

Cassiodore recommande de lire les conférences de Cassien mais déjà il avertit des erreurs où est tombé cet auteur célè bre, et de la critique qu'en ont faite saint Prosper et sain Victor évêque de Martyrit en Afrique, ville inconnue, et qu est sans doute *Mactara*, dans la province de Bizacène. Il recom mande aussi la lecture des Vies des Pères, des Actes des Martyrs etc. Il exhorte surtout à fuir la paresse et à s'appliquer parti culièrement à la méditation de l'Ecriture sainte. Avant de par ler des études, il est à propos de parler du travail des mai prescrit à Viviers; il y a dans les expressions de Cassiodor quelque chose qui nous étonne et insinuerait qu'il réservait l travail des mains à ceux-là seulement qui seraient inaptes au études supérieures. « Si, » dit-il, « un tempéramment froid q glace le sang dans les veines, comme parle Virgile (*Georg.* I 483), et qui assiége le cœur, empêche quelques-uns des frèr de devenir parfaitement savants dans les Lettres sacrées e dans les sciences humaines, il faut qu'après avoir acquis un science médiocre, qui leur serve de fondement, ils prenne pour eux ce que le même poëte chante : *Que les champs n*

Digitized by Google

plaisent, et les ruisseaux qui arrosent les plaines. En effet, ce n'est pas une occupation contraire à l'état des Moines de cultiver les jardins, de labourer la terre, de se réjouir de l'abondance des fruits qu'on recueille, parce que nous lisons dans le psaume CXXVII (v. 2) : *Vous vivrez des travaux de vos mains, et en cela vous serez bienheureux, et vous vous trouverez bien.* Il marque ensuite les auteurs qui ont écrit de la maison rustique, de l'agriculture, etc. N'est-il pas, en effet, surprenant de voir dans *l'Institution* de Cassiodore, qu'on peut regarder comme le recueil de ses constitutions, ces paroles que nous venons de rapporter : *Ce n'est pas une occupation contraire à l'état des Moines de cultiver les jardins, de labourer la terre?*

Entre tous les travaux des mains, il donne toujours la préférence à celui de transcrire les livres, comme il s'en explique dans un chapitre exprès (le trentième) de son *Institution.* La raison qu'il en apporte est que les Moines, en lisant et relisant si souvent les saintes Ecritures, ce qui est nécessaire pour les transcrire, non-seulement s'en remplissent l'esprit, mais encore répandent partout la doctrine céleste, qui fructifie dans les âmes. Cassiodore donne encore à ses Religieux, et c'est une circonstance importante que nous ne voulons point omettre, il leur donne donc des règles et des instructions pour s'acquitter bien d'un si important travail, pour écrire correctement, et pour corriger prudemment les fautes qui se seraient peut-être glissées dans leur original, ce que des ignorants et des écrivains peu habiles ne sauraient entreprendre sans s'exposer à tout gâter. Mais nous demandons quel est celui qui sera assez habile certainement? quel est celui qui ne se le croira pas? De l'erreur ou de l'opinion de tant de copistes trompés sont venues, n'en doutons pas, tant de fautes dont plusieurs manuscrits sont remplis. Si nous avions eu l'autorité de Cassiodore, nous aurions prescrit, même aux plus habiles, de laisser au moins en marge, puisque les notes étaient rares alors, ce nous semble, les variantes auxquelles ils croyaient pouvoir substituer d'autres expressions.

Il ne faut pas conclure, de ce qu'il n'est parlé ici que des

Digitized by Google

Lettres sacrées, qu'on ne connut pas à Viviers les lettres pro fanes ; en parlant de la bibliothèque, nous prouverons le con traire. Aux écrivains *antiquaires*, il joignit des correcteurs ou réviseurs, pour relire les manuscrits (*Institution*, chap. 15), e il les pria de ne rien corriger qu'après avoir consulté les gen habiles. Il veut aussi que dans les corrections qu'ils feront, ils imitent la main de l'écrivain du manuscrit, afin que rien n'en gâte la beauté. Après l'art d'écrire, Cassiodore n'en estima point de plus conforme à l'état de ses Religieux que celui de relier les livres, de les couvrir et d'en enrichir la couverture. Pour les faire mieux réussir dans ce travail, il se donna la peine de dessiner les différentes manières ou formes de cou vertures de livres, afin de laisser liberté au choix et facilité au goût. Dans le chapitre trente-deuxième de l'*Institution*, il appuie sur les devoirs de la charité. Il veut qu'on ait un soin particulier des pèlerins, des pauvres et des malades. « Recevez et logez les pèlerins et les voyageurs avant toutes choses ; faites l'aumône, revêtez les nus, donnez du pain à ceux qui ont faim. » Un chapitre entier de ce livre de l'*Institution* est adressé aux Religieux chargés du soin des malades. Non-seu lement Cassiodore veut que les infirmiers servent les malades, mais il exprime le désir qu'ils se rendent très-habiles dans la médecine et la pharmacie, et pour cela il leur prescrit les livres tant grecs que latins qu'ils doivent lire. Sa bibliothèque en était bien pourvue. Il ne faut pas oublier que l'on n'avait pas encore la défense faite aux Moines et aux Clercs d'exercer la médecine ; défense faite dans le canon 9 du Concile de Rome tenu sous Innocent II. Quoique Cassiodore recommande avec tant de soins ces exercices de charité à l'égard des étrangers et des malades, il nous paraît certain qu'il n'avait pas fait de Viviers un hôpital, ni de ses Religieux des hospitaliers, et il n'a probablement parlé des soins à donner aux infirmes et aux pèlerins, que dans le sens dont a usé saint Benoît lui même dans le chapitre trente-sixième de sa Règle ; or les Bé nédictins n'ont point des infirmiers d'hôpitaux.

Il est étonnant qu'après nous avoir mis en état de connaître

Digitized by Google

si largement l'esprit que Cassiodore voulait établir à Viviers, le livre de l'*Institution* nous dise si peu de chose de l'austérité corporelle et du régime des Moines. La nourriture des Religieux était frugale et conforme à leur état de pénitence. Cassiodore semble dire dans la Préface sur le Psautier qu'ils jeûnaient ordinairement jusqu'à l'heure de none, c'est-à-dire jusqu'à trois heures du soir, parce qu'il marque que cette heure de l'office était le signal pour rompre le jeûne. C'est à peu près tout ce qu'on a pu recueillir du genre de vie que le pieux fondateur donna à son monastère. Nous ne pouvons savoir non plus quelles étaient la forme et la couleur de l'habit des Frères, mais il est à présumer qu'elles étaient semblables à celles qu'avaient admises les autres monastères d'Italie à cette époque, et vraisemblablement celles que prescrit la Règle de saint Benoît ne s'écartaient guère de l'usage général. Le genre spécial de la fondation de Cassiodore demandait une bibliothèque que le généreux instituteur ne manqua pas d'y mettre en rapport avec tout ce que nous avons dit de son monastère. Rien n'y fut épargné, ni pour le choix des livres, ni pour la beauté des manuscrits, ni pour les ornements de la couverture et de la reliure. Ayant appris que saint Ambroise avait fait des commentaires sur Jérémie et les autres prophètes, il mit tout en œuvre pour en enrichir la collection de son monastère ; mais n'ayant pu les découvrir, il recommanda à ses Frères de les rechercher avec toute la diligence possible. Leurs efforts furent sans resultat, puisqu'aujourd'hui même on ne les a point encore, et que l'on ne sait pas si le saint Évêque a réellement fait ces commentaires. Pour se donner une idée juste de cette bibliothèque de Viviers, il ne faut pas oublier que Cassiodore avait fait de son monastère une académie où lui et Denys le Petit enseignèrent avec un travail infatigable les saintes lettres et même les sciences profanes, afin de préparer par là les esprits à l'intelligence des livres divins. Les livres ne suffiraient pas pour rendre savants, au moins la généralité de ceux qui s'en servent, si l'on n'avait des maîtres habiles. C'est pour cela que Cassiodore chercha des professeurs

Digitized by Google

excellents pour instruire ses Religieux, et pour tenir les saintes écoles qu'il avait établies, ne suffisant pas seul à un si pénible travail, dont il voulut néanmoins avoir sa part, sans considérer que ni son âge avancé ne lui laissait assez de forces pour de si grandes fatigues, ni les exercices réguliers et ses compositions tout le temps dont il avait besoin. Il chercha un collègue solide dans la personne de Denys le Petit, que nous venons de nommer, et dont lui-même nous a laissé l'éloge. Il nous dit, entre autres choses, qu'il ne se souvient jamais de cet illustre collègue, sans rougir de se voir si éloigné de son mérite.

Les livres des sciences naturelles et profanes étaient aussi admis avec empressement et abondance dans la bibliothèque de Viviers ; Cassiodore nous le prouve dans la recommandation qu'il fait à ses Religieux dans le soin des malades et en d'autres circonstances. Il nous suffit, d'ailleurs, pour abréger cette particularité de la vie et des dispositions de Cassiodore, de rappeler que son biographe, le Père de Sainte-Marthe dit qu'on doit regarder cet illustre fondateur comme le restaurateur des sciences dans le VI^e^ siècle, et comme le grand héros des bibliothèques. Il n'y en a point de considérables qui ne lui aient des obligations infinies, puisque c'est par ses soins qu'on a conservé plusieurs ouvrages des anciens, qui auraient péri par les guerres cruelles dont l'Italie, la Sicile, l'Afrique et plusieurs autres provinces furent désolées de son temps, s'il n'avait été aussi zélé qu'il le fut à les faire transcrire pour les multiplier, et s'il n'avait donné l'exemple à la postérité, particulièrement aux Moines, de s'occuper à ce travail honnête et utile à la république des lettres. Il n'y a donc point de grandes bibliothèques où l'on ne dût lui ériger une statue par une juste reconnaissance. » C'est ici le lieu de rappeler que Cassiodore était l'ami des hommes distingués dans les lettres et les sciences à l'époque où il vivait, et qui habitaient les mêmes contrées, tels que le prêtre Bellator, savant auteur ecclésiastique, malheureusement trop peu connu, et l'illustre Boëce, que tout le monde connaît.

Digitized by Google

Cassiodore embrassa-t-il lui-même l'état religieux ? Suivait-il à Viviers la Règle de saint Benoît? Seconde question à laquelle nous allons répondre. Il est évident que Cassiodore pouvait fonder son célèbre monastère sans s'engager à y contracter les obligations des Moines ; sa qualité de fondateur, l'autorité que lui donnaient sa position, sa vertu, son savoir lui auraient permis de prescrire des lois aux Religieux de Viviers, sans être religieux lui-même. Il paraîtrait assez plausible de croire qu'âgé de 69 ou 70 ans, il n'eût guère été apte, lui élevé à la cour, à suivre un régime qui prescrivait une abstinence perpétuelle, car de deux passages de ses écrits, on conclut nécessairement que l'usage de la viande et même du poisson était réservé pour les malades. Néanmoins il paraît évident que Cassiodore, en se retirant dans la solitude, embrassa la vie monastique. Le Père de Sainte-Marthe le dit positivement et s'appuie sur des autorités incontestables. Paul Diacre, dans son *Histoire des Lombards*, donne à Cassiodore le titre de Moine. Le titre de plusieurs manuscrits de Cassiodore le qualifie de *Convers*, ce qui signifie Religieux profès ou converti à l'âge mûr, pour distinguer les Convers des enfants qu'on avait élevés dans le monastère, et auquel les avaient donnés leurs parents, et non *Frère Convers* ou *laïque* dans le sens actuel. Lui-même parle de sa *conversion* dans sa préface sur le *Livre de l'orthographe*; or, on sait que ce mot *conversion* veut dire l'acte de s'adonner à Dieu dans la profession religieuse, et les profès de l'Ordre de saint Benoît s'engagent à la *conversion* de leurs mœurs. Dans l'explication des psaumes, il s'exprime ainsi : « Dieu nous fasse la grâce d'être semblables à des bœufs infatigables, pour cultiver le champ de Notre-Seigneur *avec le soc de l'observance et des exercices réguliers ;* » souhait qui indique qu'il était lié aux observances monastiques. Aussi les Centuriateurs de Magdebourg et Cuspinius, protestant aussi, n'ont jamais douté que Cassiodore ne fût moine, et il n'y a que quelques critiques modernes qui avancent sans fondement que ce fait n'est pas prouvé. Mais Cassiodore a-t-il embrassé l'Institut de saint Be-

Digitized by Google

noît et en donna-t-il la Règle au monastère de Viviers?

Le Père de Sainte-Marthe et dom Garet, et en même temps dom Nourry, sont pour l'affirmative ainsi que les Bénédictins. Le Père Garet, en effet, ou mieux son coopérateur dom Nourry, établit une dissertation sous ce titre : *De M. Aurelii Cassiodori vita monastica dissertatio*. Il établit en quatre arguments, d'abord la réalité de l'entrée de Cassiodore dans l'état monastique, mais en peu de mots, la chose étant presque généralement admise, puis sa qualité de Bénédictin. Il faut bien se mettre dans l'esprit, en suivant cette discussion, que les Ordres religieux n'étaient pas à cette époque sous le rapport canonique ce qu'ils sont aujourd'hui dans l'Eglise, et l'on ignore absolument quelle était leur stricte subordination hiérarchique avant l'établisssement de la Congrégation de Cluni. Pour prouver son sentiment le Père Garet a recours aux expressions de Cassiodore, qui souvent se rapportent ou s'identifient au texte de la Règle de saint Benoît; au témoignage de plusieurs écrivains qui qualifient Cassiodore de Bénédictin, aux prescriptions que fait à ses Religieux le pieux fondateur, lesquelles prescriptions se trouvent en rapport avec les prescriptions de la Règle de saint Benoît. Il semble même désigner saint Benoît, comme l'auteur de l'*Institution* quand il parle de la *Règle des Pères*, quand il parle du maître ou précepteur. D'ailleurs saint Benoît vivait encore lors de la retraite de Cassiodore, il avait établi sa demeure dans le voisinage du lieu que choisit Cassiodore; d'où celui-ci aurait-il naturellement fait venir des Moines qui devaient composer la colonie de son nouveau monastère, si ce n'est de celui de Saint-Benoît? Enfin dès lors ou peu après, la Règle de saint Benoît devint à peu près générale en Italie[1].

[1] Ces raisons, corroborées par plusieurs autres, n'auraient point convaincu Baronius. Le célèbre annaliste s'étonne du silence gardé par Cassiodore sur saint Benoît et sur sa Règle, et en vain les éditeurs de Cassiodore appellent-ils cette raison un argument négatif, en vain disent-ils que dans les chapitres indiqués par Baronius, Cassiodore n'avait point nécessité de parler d'une Règle qui était lue sans cesse dans la communauté, que les anciens Moines apprenaient même par cœur, c'était ce me semble, un motif de plus d'en re-

Digitized by Google

Cassiodore avait pris l'habit et fait profession à Viviers; il en fut ensuite abbé, mais dans quel temps? Il ne l'était plus quand il composa son livre de l'*Institution*, car il s'y adresse aux deux Abbés Chalcédonius et Géronce, qui gouvernaient à sa place les maisons, l'un de Viviers, l'autre de Castel. Dom Garet dit qu'il se démit de sa dignité et semble indiquer que ce fut vers la fin de sa vie, d'autre part Sainte-Marthe nous rappelle que le livre de l'*Institution* fut le second que Cassiodore composa depuis sa retraite.

Les œuvres de Cassiodore se composent de ses *Lettres* qu'il appelle lui-même *diverses*, parce qu'elles ont été adressées à diverses personnes, à des rois, au sénat de Rome, à des Évêques, des préfets des communautés, des particuliers, etc. Elles forment douze livres, et dans les cinq premiers les lettres sont sous le nom de Théodoric. Le sixième contient, ainsi que le septième, des formules curieuses, la plupart des autres sont aussi du nom de d'Athalaric, de Théodat ou Théodahot. Dom Garet l'a intitulé aussi : *Variarum libri XII.* Le second ou-

commander la lecture et la connaissance. On répond encore que les habitants de *Viviers* ou du *Vivier* étant si réguliers et si exemplaires, il était inutile et il eût même été fâcheux ou humiliant (*molesta*) de les rappeler presque à chaque instant à l'observance de la Règle, et nous répondrions, nous, à notre tour : s'ils étaient si réguliers à observer les prescriptions de saint Benoît, pourquoi leur dresser l'*Institution*? Cassiodore si riche en livres et si envieux d'en avoir pour enrichir sa bibliothèque de Viviers, aurait, réplique-t-on, négligé d'avoir la Règle de saint Benoît? Il est très-possible qu'il ne l'ait pas eue, sans négliger pour cela sa nombreuse bibliothèque; car on ne la trouvait pas comme aujourd'hui chez les libraires, mais cette Règle pouvait être dans la bibliothèque de Viviers sans être pratiquée par les Moines. Cette réponse et celles que nous venons d'ajouter aux difficultés de Baronius, indiquent assez que nous partageons l'opinion du célèbre cardinal en ce qu'il pense que Cassiodore n'a point été Bénédictin, mais nous ne pouvons penser avec lui que Cassiodore ait été de l'Institut de Cassien, ni avec le P. Philippe Elssius, qu'il ait été de l'Institut des Ermites de saint Augustin, comme il le dit à la page 104 de son *Encomasticon Augustinianum*. Le Cardinal Baronius s'appuie avec raison sur la différence qu'il y a entre la Règle de saint Benoît et les prescriptions faites par Cassiodore aux moines de Viviers sur les études. Cette réflexion nous paraît d'un grand poids, et si l'on dit qu'il y a rapport entre les deux Règles (prenant l'*Institution* dans le sens qu'on attache à une Règle), il est naturel de répondre qu'il fallait bien que Cassiodore donnât à ses religieux les obligations qui se contractaient dans tous les monastères,

Digitized by Google

vrage est l'histoire Tripartite : *Historia ecclesiastica tripartit* divisée aussi en douze livres. Le IIIe est une chronique, *C siodori chronicon.* Le IVe un comput pour trouver la fête Pâques, *computus Paschalis.* Le Ve *De Gothorum origine rebus gestis auctore Jornande.* C'est une histoire des Got divisée en 60 chapitres et qui a été abrégée par Jornandès. VIe, la *Préface sur le Psautier*, qui fait un ouvrage à pa composé de dix-sept chapitres. Le VIIe, que nous séparo ainsi du précédent, est une explication des *Psaumes*, divis en trois parties. Le VIIIe, une *Exposition sur le Livre d cantiques : Expositio in Canticum.* » Le IXe le célèbre livre *l'Institution des Lettres divines : De Institutione divinarum L terarum*, » qui est, comme nous avons dit ci-dessus, divi en trente-trois chapitres dont le dernier est une prière Cassiodore, et l'avant-dernier, une exhortation à ses Moin et aux Abbés des deux maisons, Chalcedonius et Gerontiu C'est comme la Règle ou les Constitutions de Viviers, délay dans une quantité de chapitres, qui nous fait croire qu'il

pas plus dans celui de saint Benoît, peut-être, qu'en celui de *Galliata*, exemple, fondé par saint Ilar, dès le temps de Théodoric. Mais nous dir encore : si on appuie tant sur la ressemblance qu'il y a entre les deux Règ pour prouver qu'à Viviers on suivait la Règle de saint Benoît, pourquoi nouvelles prescriptions, puisqu'elles auraient déjà été dans la Règle et que Règle suffisait? Ajoutera-t-on que l'*Institution* doit être regardée seulem comme le sont aujourd'hui les constitutions dans une observance parti lière, on répondra que les constitutions de toutes les congrégations ne ma quent pas de nommer la Règle qu'elles commentent, tandis que Cassiod n'a point parlé d'une manière évidente de la Règle de saint Benoît plus des autres. Néanmoins on peut demander encore : quelle Règle suivait- donc à Viviers? Nous avouerons avant tout que le livre *De Institutione divi rum Litterarum* ne ressemble guère à une Règle monastique, et que des tren trois chapitres qu'il contient, il n'y a guère que les six ou sept derniers à on pourrait donner le nom de constitutions, mais si on insistait, nous dema derions à notre tour quelle Règle on suivait à la Grande Chartreuse sous sa Bruno et ses premiers successeurs. Ne sait-on pas que dans plusieurs Ordr sinon dans tous, il s'est écoulé un temps assez long sans qu'on eût de Rè écrite, et il est probable qu'il en était de même à Viviers où, l'on suivait traditions générales et les prescriptions de Cassiodore. C'est notre pensée, c'est dans cette persuasion principalement que nous avons donné un arti étendu sur ce monastère célèbre, que nous regardons comme le premier l'on ait cultivé largement les sciences et les lettres d'une manière spéciale.

Digitized by Google

avait à Viviers une Institution particulière, indépendante de Saint-Benoît et qu'on y suivait d'abord que les prescriptions traditionnelles de Cassiodore. Le x^e^ ouvrage est un traité sur les arts et la discipline des lettres humaines : *De artibus et disciplinis liberarium litterarum.* Le xi^e^, un *Commentaire sur l'éloquence,* » *Commentarium de oratione et de octo partibus orationis.* » Le xii^e^, un traité *sur l'orthographe,* » *De orthographia,*» précédé d'une préface étendue. Le xiii^e^ et dernier connu est un traité *De l'âme,* « *De anima*[1].»

Le style de ce fécond et savant auteur, est loué par tous ceux qui sont en état de le juger. Le dernier de ses écrits est l'opuscule sur le comput pascal, et il le publia à l'âge de quatre-vingt-quatorze ou quatre-vingt-quinze ans, et nous rappellerons en passant un fait non moins digne de remarque, c'est dans sa quatre-vingt-quatorzième année que Lécury, dernier général de l'Ordre de Prémontré, publia aussi son dernier opuscule. Quelques érudits, Baronius entre autres, pensent que Cassiodore composa aussi un traité sur les Epactes, et en général sur tout ce qui sert à fixer le jour de Pâques. Dom Garet serait porté à croire que c'est avec fondement, et que Cassiodore aura voulu faire ce calcul pour aider ses Moines dans le comput de 562. Aussi les anciennes éditions des œuvres de Cassiodore publiées à Genève et à Paris, ont-elles ce comput au nombre des écrits de cet auteur ; or Denys le Petit, à qui seul on croyait devoir l'attribuer, ne vivait plus en 562.

[1] A ces ouvrages publiés par dom Garet, M. l'abbé Migne, sous ce titre : *Appendix ad editionem Garetianam,* a ajouté un morceau curieux de Scipion Massée, mis par celui-ci en tête des réflexions de Cassiodore sur les Épîtres des Apôtres : *M. A. Cassiodorii complexiones in Epistolis apostolorum... Apocalypsi,* puis une sorte de supplément, *Cassiodori supplementum,* tiré du *Spicilége romain* du célèbre Maï, mais ce morceau qui n'est qu'un fragment, ou n'est pas de Cassidore, ou a été augmenté par un copiste, car on y cite Alcuin, que Cassidore n'a pu connaître.

C'est dans les tomes LXIX et LXX de son *Cours complet de Patrologie,* que M. l'Abbé Migne a inséré les Œuvres complètes de Cassiodore. Nous disons complètes en entendant celles qui ont été conservées, car il y en a de perdues. Il y en a d'autres aussi qu'on lui attribue, par exemple, un *Commentaire sur les Cantiques des cantiques,* un traité *De l'amitié.*

Digitized by Google

On ne peut fixer la date de la mort de Cassiodore, qui arriv sous le pontificat de Jean III. On peut croire, même d'apr ce qu'il semble insinuer lui-même dans l'explication du cen tième psaume, qu'il était centenaire. C'est l'opinion de Bacc et de Baronius. Plusieurs auteurs, entre autres Sixte de Sienn le Cardinal Sirlet, Trithème, etc., pensent qu'il mourut e l'an 575. Baronius, dom Garet, dom Sainte-Marthe n'osent s prononcer. On se rappelle que nous avons dit ci-dessus que l Père de Sainte-Marthe écrit que Cassiodore ne fut Abbé d Viviers qu'après avoir passé quelque temps dans le monastèr en quaiité de simple Religieux et qu'il n'était encore qu simple Religieux quand il composa son *Institution des Lettr divines*, s'adressant aux Abbés du moment et probablemen les premiers, Géronce et Chalcedonius; dom Garet au contrair prétend que ces deux Supérieurs ne furent abbés qu'après l démission de Cassiodore. C'est un point important qui n' point été et qui peut-être ne sera jamais suffisamment éclairc Quoi qu'il en soit, tous les auteurs qui ont parlé de la mo de Cassiodore assurent que ce fut celle d'un Saint. En louan ses qualités, son zèle, sa piété, ses vertus, le Père de Sainte Marthe ne manque pas de faire remarquer l'estime que c grand homme faisait de la profession religieuse. Dans l'expli cation du psaume cm, il appelle cette profession une vi céleste, sur terre; il dit que c'est imiter les Anges fidèles qu de vivre de l'esprit dans la chair et de n'aimer point les vice du monde, d'aspirer sans cesse aux joies de la vie future « Oh! l'agréable paradis, » s'écrie-t-il, « dans lequel on re cueille tant de merveilleux fruits des vertus! les personne religieuses font un état de surmonter leurs ennemis, non pa en résistant, mais en souffrant, quand ils cèdent, quand il succombent par une louable humilité, c'est alors qu'ils rem portent une glorieuse victoire sur leurs ennemis. Généreux soldats de Jésus-Christ, qui ne présument point des force humaines, mais qui espèrent seulement de pouvoir surmonter tout ce qui leur est contraire par la force de la grâce du Sei gneur. Il n'ont jamais de démêlé avec personne, mais ils son

Digitized by Google

toujours en procès avec eux-mêmes. Ils ont compassion de tous les autres, mais ils ne peuvent jamais se pardonner rien. Enflammés de l'ardeur d'une céleste charité, ils s'efforcent de communiquer aux autres les biens qu'ils souhaitent pour eux-mêmes. Que c'est une grande gloire pour l'arbre qui a de semblables nids dans ses branches! » Il compare les Religieux à des oiseaux solitaires, et leurs monastères à des nids, au sujet de ces paroles : *Illic passeres nidificabunt* : « *Les passereaux feront là leur nid.* » (*Psal.* CIII, 17.) Et il ajoute que l'arbre qui porte ces nids, est planté de la main de Dieu, et qu'un pays est trop heureux d'avoir des personnes de cet Institut. Cassiodore parlait ainsi, par l'expérience qu'il avait faite de la vie monastique. Il avait devant les yeux plusieurs parfaits imitateurs de ses vertus, dont il semble avoir fait le portrait en cet endroit et en plusieurs autres.

Sans s'arrêter à rapporter tous les éloges qu'on a faits de Cassiodore, le Père de Sainte-Marthe cite seulement les plus considérables, comme pour lui servir d'épitaphe et orner son tombeau. Il se borne donc au témoignage du Vénérable Bède, d'Alcuin, de Paul Diacre, d'Hincmar de Reims, de Robert du mont Saint-Michel etc. Alcuin a donné à Cassiodore le titre de Bienheureux; Bollandus en parle au 17 mars, et dit que Witfort l'a inséré dans son Martyrologe, et l'a proposé comme Saint à la vénération des fidèles; les Bénédictins lui ont assigné au 25 septembre une place dans leur Ménologe. Il est surprenant que Alban Butler et Godescard n'aient pas eu la moindre note historique à consacrer à Viviers ou à son saint fondateur. Ils ne nomment même pas Cassiodore.

Dom de Sainte-Marthe, qui écrivait en 1684, dit que de son temps le monastère de Viviers existait encore et que l'église en était dédiée à Dieu sous l'invocation de saint Grégoire Thaumaturge, mais qu'il était bien déchu de son ancienne splendeur, ayant été souvent pillé et ruiné, surtout par les Sarrasins. Dom Garet, ou, comme je l'ai dit plusieurs fois, dom Nourry nous apprend que *le Vivier* ou Viviers, après avoir appartenu dès le commencement aux Bénédictins, suivant lui

Digitized by Google

(suivant nous, non dès le commencement, mais plus tar comme presque tous les principaux monastères de l'Italie d'une grande partie de l'Europe, qui prirent la Règle de sai Benoît), passa en la possession des Moines de saint Basile, nous pensons que ce fut peut-être à cette époque que l'Égli fut sous le vocable de saint Grégoire Thaumaturge. Il ajou que l'injure des temps ou des guerres, ou les incursions d Sarrasins et des Maures, en expulsa aussi les Basiliens : q cependant cet antique asile des lettres et de la piété exis encore, déchu de son ancienne magnificence, mais rich du nom et des reliques de saint Grégoire Thaumaturge. Nou ignorons en quel état il peut être aujourd'hui, car il aura d subir aussi les effets des révolutions et dévastations des Sarr sins du XIX^e^ siècle. (BADICHE.)

SAINT PRINCIPE,

ÉVÊQUE DE SOISSONS.

Saint Principe, frère de saint Remi de Reims, fut formé la perfection par des maîtres qui avaient vécu dans le célèb monastère de Lérins. Saint Sidoine Apollinaire lui rend, ain qu'à saint Remi, le plus glorieux témoignage. Ces deux frère dit-il, ne parurent jamais à l'autel avec *un feu étranger*. C remarquait, dans toute leur conduite, une ardeur incroyab pour leur sanctification, pour la gloire de Dieu, et pour le sal des âmes. Saint Principe mourut après avoir saintement go verné son diocèse plusieurs années, et fut enterré dans l'égli du monastère de Sainte-Thècle, situé dans les faubourgs de ville épiscopale. Sa mort arriva au commencement du VI^e^ siècl Ce fut de son temps que la ville de Soissons passa de la don nation des Romains sous celle des Français, qui avaient Clov pour roi. Ses reliques, qu'on avait transportées dans la cath drale de cette ville, furent brûlées par les huguenots dans XVI^e^ siècle. On garde un bras de ce Saint dans la Collégiale d Saint-Amé, à Douai.

Digitized by Google

SAINT SOULEINE,

ÉVÊQUE DE CHARTRES.

Saint Souleine[1] fut élu évêque de Chartres vers la fin du v^e^ siècle. Effrayé par la grandeur des devoirs de l'épiscopat, il prit la fuite et se cacha si bien qu'on ne put le découvrir. Saint Aventin fut choisi pour le remplacer. Souleine croyant alors n'avoir plus rien à craindre, reparut ; mais on avait tant de vénération pour lui, qu'on le força de prendre le gouvernement du diocèse de Chartres. Saint Aventin se démit volontiers de sa dignité, et fut chargé de l'administration du Dunois, avec le titre de Chorévêque ou de Vicaire-Général. L'opinion de ceux qui prétendent qu'il fut véritablement évêque de Château-Dun, n'est appuyée sur aucun fondement solide. Saint Souleine, après avoir rempli fidèlement les devoirs d'un digne Évêque, mourut vers l'an 509. Son corps fut porté à Maillé, en Touraine. On perdit depuis le souvenir du lieu où il avait été enterré ; mais ses reliques furent découvertes miraculeusement dans une grotte souterraine de l'église du monastère qui avait été bâti à Maillé. Ce monastère a été changé en une église collégiale. Saint Souleine est honoré à Blois sous le nom de *saint Solein*, et en Touraine sous celui de *saint Solan*. Il est nommé en ce jour dans la plupart des Martyrologes.

SAINT LOUP,

ÉVÊQUE DE LYON.

Saint Loup passa les premières années de sa vie dans le monastère de l'Isle-Barbe, près de Lyon, et en devint supérieur dans la suite. La réputation de sa sainteté y attira saint Lubin de Chartres. Il fut élevé sur le Siége de Lyon après la mort de saint Viventiol. Quelques auteurs mettent, entre ces

[1] En latin *Solemnis, Solemnius, Solennis.*

Digitized by Google

deux Évêques, un saint Eucher, second du nom ; mais leu sentiment ne paraît pas appuyé sur des fondements solides Saint Loup eut beaucoup à souffrir des troubles qui suivirer la mort de saint Sigismond, roi de Bourgogne. Il ne put rem plir tranquillement ses fonctions que quand la ville de Lyo eut passé sous la domination française par le partage qu Childebert et Clotaire firent entre eux du royaume de Bour gogne. Il assista, en 538, au troisième Concile qui se tint Orléans pour le rétablissement de la discipline, et il y souscri vit avant les autres métropolitains, ce qui porte à croire qu'i y présida. Il mourut, au plus tard, en 542. Son nom est mar qué en ce jour dans le Martyrologe Romain. On dit qu'il fu enterré dans l'église du monastère, ou de l'ermitage de l'Isle Barbe.

SAINT CHÉLIRS OU CHÉLY,

ÉVÊQUE DU GÉVAUDAN.

Saint Chélirs ou Chély (Hilarius) sixième Évêque du Gévau dan, siégea d'abord à Javoux (ce Siége épiscopal n'étant pa encore à Mende) et mena une vie sainte en instruisant ses dio césains qui l'honorèrent et le regrettèrent lorsqu'il mouru vers l'an 540. Ses miracles rendirent son nom si célèbre, qu'o le donna à deux villes : Saint-Chély au diocèse de Mende, e Saint-Chély au diocèse de Rodez. Il est fêté le 25 septembre e le 25 octobre.

Son successeur, saint Évanthius, alla au Concile d'Orléans en 540.

SAINT FINBARR,

FONDATEUR ET ÉVÊQUE DE CORCK.

Finbarr, né en Irlande dans la Connacie, au VI^e^ siècle, fut élevé dans le monastère de Louhéire, qui devint bientôt la plus célèbre école de sainteté qu'il y eût en Irlande. Son mérite et ses vertus le firent élire supérieur de ce monastère qui sous

Digitized by Google

sa direction s'agrandit tellement qu'il devint une ville et prit le nom de Corck. Alors Finbarr fut élevé à la dignité épiscopale, et conservant toujours la direction de son monastère, il se vit entouré de personnages qu'il avait formés et qui devinrent des Saints. Saint Nessan, son élève, lui succéda comme abbé dans le monastère de Corck, et fut dans la suite patron de la ville. Saint Colman, un autre de ses élèves, fonda le Siége de Cloyne, où saint Finbarr, après dix-sept ans d'épiscopat, s'en alla mourir dans les premières années du VII[e] siècle.

On transporta son corps à Corck et on l'inhuma dans sa cathédrale. Quatorze ans après, on le mit dans une châsse d'argent.

SAINT AUNAIRE,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint Aunaire naquit à Orléans, d'une noble famille. Son père s'appelait Pasteur, sa mère, Ragnoara. Ils envoyèrent de bonne heure leur fils à la cour de Gontran, roi de Bourgogne. Il s'y distingua par son mérite et sa piété, qui le pressa intérieurement d'aller visiter le tombeau de saint Martin. La grâce l'y conduisait pour l'amener au service de Dieu. Là, il forma la résolution de renoncer au monde, se coupa les cheveux et quitta l'habit séculier.

Ensuite il se retira auprès de saint Syagre, évêque d'Autun, qui prit soin de son éducation et le fit passer par tous les degrés de la cléricature. Aunaire fit à son école tant de progrès dans la vertu et dans les sciences divines, qu'ayant été élu évêque d'Auxerre l'an 572, il se montra, par son zèle et son érudition, un des plus grands Prélats de l'église gallicane. On admirait son affection pour ses diocésains, sa vigilance sur le Clergé, sa charité pour les pauvres, et le soin qu'il prenait des choses saintes.

Son visage, disent les auteurs de sa vie, ressemblait à celui d'un Ange; ses discours étaient éloquents et pathétiques, et son accès facile et prévenant. Il consolait par de douces pa-

Digitized by Google

roles tous ceux qui lui confiaient leurs peines. Ses prédicatio
furent comme un sel qui préserva les cœurs de la corruptio
et l'on vit pendant son épiscopat le culte du Seigneur croît
visiblement, non-seulement par la force de ses bons exemple
mais encore par la vertu des miracles qu'il plut à Dieu d'op
par son entremise.

Saint Aunaire assista au quatrième Concile de Paris en 57
et à deux Conciles de Mâcon quelques années après. Désira
rétablir la discipline dans son diocèse, il assembla un synoc
où furent publiés quarante-cinq statuts, très-propres à fai
connaître les mœurs du VI^e^ siècle. Il fit composer, pour s
édification et celle de son peuple, les vies de saint Amateur
de saint Germain, deux de ses plus illustres prédécesseurs.
augmenta aussi les revenus de son église afin de donner pl
de décence au culte divin [1].

En 585 il assembla un Synode dans sa ville épiscopale, on
posa quarante-cinq statuts disciplinaires dont plusieurs mé
tent d'être mentionnés en peu de mots :

Défense d'observer le premier jour de janvier à la manièr
des païens, en se déguisant en vache ou en cerf, et en se do
nant des étrennes diaboliques. Tous les prêtres s'informeron
avant l'Épiphanie, quel jour commence le carême, et l'anno
ceront pendant les offices de cette fête. Il n'est point permis
faire des vœux à des buissons, à des arbres ou à des fontaine
ni de faire des figures de pieds et d'hommes avec du linge.
est aussi défendu de consulter les sorciers, les augures, l
devins, les sorts des Saints ou les divinations avec du pain
du bois. Il faut absolument empêcher les veilles en l'honne
de saint Martin. Les prêtres iront chercher le saint Chrêm
après la mi-carême, et le conserveront avec respect ; à la
mai, il se rendront au Synode dans la ville d'Auxerre ; p
les abbés, ce sera le premier novembre. Défense d'offrir à l'
tel du vin assaisonné de miel ou tout autre liquide que du
pur. Les laïques ne danseront point dans l'église ; ils n'y

[1] Emprunté au légendaire d'Autun de M. Péquégnot.

Digitized by Google

ront point chanter des chansons par des filles; ils n'y donneront point de festins. On ne dira pas deux Messes en un même jour sur le même autel; un prêtre surtout ne doit pas dire la Messe sur un autel le même jour que l'Évêque l'y aura dite. Défense de boire et de manger la veille de Pâques après minuit; défense aussi de donner l'Eucharistie ou le baiser aux morts, d'envelopper leurs corps avec les voiles qui servent à l'autel; défense également d'enterrer dans un baptistère, de mettre les morts l'un sur l'autre dans un même tombeau, d'atteler des bœufs le dimanche ou de faire d'autres travaux que ceux qui sont autorisés par les canons. On ne recevra pas d'offrande pour ceux qui se sont procuré volontairement la mort. On ne baptisera qu'à Pâques, même les enfants, excepté dans le danger de mort. Il n'est pas permis aux prêtres, aux diacres et aux sous-diacres d'officier à la messe, ni même d'y assister, s'ils ne sont à jeûn [1].

Saint Aunaire mourut le 25 septembre de l'an 605.

SAINT CÉOLFRID,

ABBÉ EN ANGLETERRE.

Saint Céolfrid, vulgairement appelé en France *saint Céoulfroy* ou *saint Ceufrey*, naquit dans la Bernicie. Il était parent de saint Benoît Biscop, et abandonna le monde conjointement avec lui. Ils firent ensemble un voyage à Rome tant pour satisfaire leur dévotion, que pour se perfectionner dans la connaissance des saintes lettres. Lorsqu'ils furent de retour dans leur patrie, saint Céolfrid aida de ses soins saint Benoît Biscop dans la fondation du monastère de Saint-Pierre de Wiremouth, au diocèse de Durham, lequel fut bâti en 674. Il eût bien désiré que toutes les créatures le méprisassent comme il se méprisait lui-même, et que personne ne pensât à lui. Il vivait dans la communauté de Wiremouth de la même manière que saint Antoine et saint Hilarion vivaient sur leurs montagnes.

[1] Emprunté à la France pontificale (Sens et Auxerre) de M. Fisquet.

Digitized by Google

Sa pénitence était très-austère, et son recueillement cont nuel.

Saint Benoît Biscop ayant formé la résolution de bâtir monastère de saint Paul de Jarow en 682, saint Céolfrid fu chargé du soin du nouvel établissement, et choisi pour gou verner la commuuauté naissante, qui était composée d soixante-dix Religieux. Sept ans se passèrent de la sorte. E 689, saint Benoît Biscop l'établit aussi Supérieur de Wire mouth. Il gouverna vingt-huit ans les deux monastères, qu passaient pour n'en faire qu'un, parce qu'ils étaient fort voi sins, et qu'il y avait entre l'un et l'autre des rapports cons tants d'union et d'intelligence. Il joignit à une sage activit dans les entreprises, un esprit pénétrant, un jugement solide et une grande ferveur de zèle. On trouve dans Bède, qui vé cut sous sa conduite, les preuves les moins équivoques de so savoir, de ses belles qualités et de ses vertus. Comme il aima les sciences qui avaient la religion pour objet, il forma d bonnes bibliothèques dans ses monastères ; mais il ne voulu point y mettre de ces livres qui ne servent qu'à entretenir l curiosité. Bède est un exemple du succès avec lequel on étu diait dans les communautés qui lui étaient soumises.

Naïtan, roi des Pictes, le fit consulter sur le temps où l'o devait célébrer la Pâque, ainsi que sur la forme de la tonsur cléricale. Ses sujets ne s'accordaient point avec le reste d l'Église sur ces deux objets. Le Saint abbé lui répondit, et lu prouva qu'il fallait s'en tenir à la pratique de l'Église romaine célébrer la Pâque avec elle, et porter la couronne usitée dan cette même église, à laquelle il donne de couronne de sain Pierre. Sa réponse est insérée dans l'histoire de Bède [1]. Naïta la reçut avec joie, et ordonna que ses sujets s'y conformassen il demanda aussi des ouvriers à Céolfrid, afin de faire bâtir un église de pierre, qu'il dédia, comme il l'avait promis, a Prince des Apôtres.

[2] Saint Céolfrid appelle tonsure de saint Pierre, une couronne entière si toute la tête, et il appelle tonsure de Simon le magicien, un cercle imparfa qui n'était que sur le devant de la tête.

Digitized by Google

Le Saint Abbé, sentant ses forces épuisées par l'âge et les maladies, résolut de quitter sa place, qu'il ne se croyait plus en état de remplir. Ses religieux le prièrent, de la manière la plus pressante, de ne point les abandonner ; mais ils se rendirent à la fin, et élurent pour abbé des deux monastères, Hucthbert ou Hubert. Il y avait alors six cents moines, tant à Wiremouth qu'à Jarrow. Lorsque Céolfrid se vit remplacé par celui de ses disciples qu'il avait lui-même désigné, il fit un discours pour exhorter les Frères à vivre dans l'union et la charité ; mais dans la crainte que les grands du royaume, pénétrés de vénération pour lui, ne fissent des efforts pour le retenir, il annonça qu'il allait partir pour Rome, afin de visiter les tombeaux des Apôtres avant que de mourir. Etant en route, il ne se contentait pas de dire chaque jour l'Office divin, il récitait encore deux fois le psautier tout entier. Il célébrait aussi la messe régulièrement : il n'y manqua qu'une fois sur mer, et les trois derniers jours qui précédèrent sa mort. Comme il traversait la France, il tomba malade à Langres, et y mourut le 25 septembre 716, dans la soixante-quatorzième année de son âge. Il y avait quarante-sept ans qu'il était prêtre, trente-cinq ans qu'il était abbé, et vingt-sept qu'il gouvernait seul les monastères de Wiremouth et de Jarow. On l'enterra dans l'église des trois Martyrs jumeaux, ou des saints Speusippe, Eleusippe et Meleusippe, qui devint un prieuré de Chanoines réguliers auprès de Langres, et que l'on appelait *Saint-Jeome*. Les Reliques de saint Céolfrid furent portées dans la suite à Jarow, puis à Glastenbury pendant les ravages des Danois. Léland vit à Jarow une pierre sur laquelle on lisait cette inscription : « La dédicace de l'église de Saint-Paul à Jarow a été faite le neuvième jour avant les calendes de mai, la quinzième année du roi Ecfrid, et la quatrième de l'abbé Céolfrid, qui a fait bâtir cette église. »

Digitized by Google

SAINT AGAMOND ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS A CROYLAND.

Le monastère de Croyland, dans le comté de Lincoln, en Angleterre, florissait saintement au IXe siècle, lorsqu'en 870 une bande formidable de Danois, alors encore sauvages fit une invasion qui les amena en vue de ce monastère. Ils étaient conduits par leur chef le féroce Osketule. Les portes du monastère furent enfoncées; et le premier Religieux qu'ils trouvèrent fut saint Agamond, vieillard qui avait cent ans. L'ayant tué, les Danois entrèrent dans l'église d'où les moines cherchaient à s'échapper. Leur prieur Asker fut assommé; leur abbé Théodore descendait de l'autel avec Elfget et Egelred qui étaient ses assistants. Ils furent en un instant massacrés, et après eux ceux des moines qui n'avaient pas pu fuir. Ce massacre eut lieu le 25 septembre 870.

SAINT AUSTINDE,

ARCHEVÊQUE D'AUCH.

Austinde, le trente-huitième des Prélats qui ont occupé le siége archi-épiscopal d'Auch était né à Bordeaux. Sérieusement élevé dans la foi Chrétienne, il se donna de bonne heure à l'Eglise et devint abbé de Saint-Orient. On sait peu de choses de son histoire, sinon que dans une charte de Donatien faite en l'an 1042, à Saint-Jean de Saint-Mons, il est nommé Archevêque d'Auch.

En l'an 1060, il présida en cette qualité à un Concile tenu en Espagne. Il y fut appuyé par plusieurs Evêques de sa province; et il mourut en odeur de sainteté le 25 septembre 1068 jour où son diocèse honore sa mémoire.

Saint Austinde fonda la petite ville de Nogaro dans le département du Gers; il en est le patron et il y a toujours été révéré. Il avait assisté à des Conciles en Espagne. En 1857, monseigneur de Salinis, archevêque d'Auch, ayant retrouvé les

Digitized by Google

Reliques de saint Austinde, en fit faire la translation dans l'église de Vogaro au mois de février et il y eut à cette fête pieuse une immense affluence de peuple.

SAINT SERGE.

DE MOSCOU.

Serge, enfant de Moscou, fonda près de cette ville, au XIII^e^ siècle, le célèbre monastère de la Sainte-Trinité, qui devint le plus peuplé et le plus riche de la Russie. Saint Serge était catholique et vivait au XIII^e^ siècle. Il mourut en 1292. Ses Reliques sont vénérées dans l'église de son monastère, et son tombeau que les czars ont visité souvent, est pour les Russes un pèlerinage.

On fête saint Serge le 25 septembre.

SAINT PACIFIQUE,

DE SAINT SÉVERIN, FRÈRE MINEUR.

Saint Pacifique vit le jour à San-Séverino, dans la Marche d'Ancône, et entra chez les Frères Mineurs de l'Observance à Forano, dans le diocèse d'Osimo, en 1670. Il fit ses vœux l'année suivante, et se mit à étudier les belles-lettres et la théologie. Devenu prêtre, il se livra à l'exercice des fonctions du saint ministère, avec une édification et une ferveur admirable. Son bonheur était de parler de Jésus-Christ et d'inspirer à tout le monde le plus vif amour pour cet aimable Sauveur. L'esprit de pauvreté et d'humilité le distinguait parmi tous ses Frères. Non moins zélé pour son avancement spirituel que pour la sanctification du prochain, sa vie n'était qu'une suite d'actes méritoires. Il prêchait souvent, faisait le catéchisme, entendait les confessions, visitait les malades et répandait partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Grands et petits accouraient pour l'écouter, et se retiraient frappés de ce qu'ils avaient vu et entendu. Il fit une multitude de conversions parmi les pécheurs les plus scandaleux et les plus endurcis. Il posséda aussi à un

Digitized by Google

haut degré le don d'oraison et celui de prophétie. Le Seigneur l'appela à une meilleure vie le 24 septembre 1721. Le Pape Pie VI le béatifia en 1785; et il fut canonisé par Grégoire XVI, qui fixa sa fête au 25 septembre.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Pacifique de Saint-Séverin, dont on célèbre aujourd'hui la fête, avait une filiale dévotion envers la très-sainte Vierge, à la gloire de laquelle il aimait rapporter les miracles qu'il faisait. Un jour qu'il priait devant l'image de Notre-Dame des Grâces, une jeune fille de huit à neuf ans s'approcha de lui. Epuisée par une fièvre qui ne la quittait pas depuis cinq mois, et qu'aucun remède n'avait pu couper, elle venait au couvent se recommander aux prières du Père Pacifique. La voyant si pâle et si affaiblie, le Saint en eut pitié : il lui mit les mains sur la tête en demandant à Notre-Seigneur et à sa très-sainte Mère de la guérir. Puis, prenant dans un vase qui était sur l'autel de la très-sainte Vierge, deux petites marguerites, il les lui donna en disant : « Mangez ces pâquerettes, ma fille. » L'enfant les mangea, et se trouva aussitôt guérie.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

Au château d'Emmaüs, fête de saint Cléophas, disciple de Jésus-Christ, qui, suivant la tradition, fut enterré avec hon-

1 SEPTIMO KALENDAS SEPTEMBRIS.

In castello Emmaus natalis beati Cleophæ Christi Discipuli, quem tradunt in eadem domo, in qua mensam Domino paraverat, pro confessione illius a Judæis occisum, et gloriosa memoria sepultum. — Romæ sancti Herculani militis et Martyris, qui miraculis in passione beati Alexandri Episcopi ad Christum conversus, sub Antonino Imperatore post multa tormenta gladio cæsus est. — Ambiani in Gallia beati Firmini Episcopi, qui in persecutione Diocletiani sub Rictiovaro Præside, post varia tormenta, capitis decollatione martyrium sumpsit. — Damasci sanctorum Martyrum Pauli et Tattæ ejus conjugis, ac Sabiniani, Maximi, Rufi et Eugenii filiorum : qui Christianæ religionis accusati, verberibus, aliisque suppliciis torti, animas Deo reddiderunt. —

Digitized by Google

neur dans la même maison dans laquelle il avait reçu le Seigneur à sa table, ayant été tué par les Juifs pour avoir confessé son nom.

A Rome, saint Herculan, soldat et martyr, qui, ayant été converti à la vue des miracles opérés dans le martyre de saint Alexandre, évêque, fut décapité après avoir souffert plusieurs tourments sous l'empereur Antonin.

A Amiens, en France, saint Firmin, évêque, dans la persécution de Dioclétien ayant souffert plusieurs tourments sous le président Rictiovare, fut décapité et consomma ainsi son martyre.

A Damas, saint Paul et sainte Tatte, sa femme, et saint Sabinien, saint Maxime, saint Ruf et saint Eugène, leurs fils, martyrs, qui tous, ayant été accusés d'être Chrétiens, rendirent leurs âmes à Dieu, ayant souffert les fouets et autres supplices.

En Asie, martyre de saint Bardonnien, de saint Eucarpe et de vingt-six autres.

Le même jour, saint Anathalon, évêque, qui, étant disciple de l'Apôtre saint Barnabé, lui succéda sur le siége de Milan.

A Lyon, mort de saint Loup, évêque, et auparavant anachorète.

A Auxerre, saint Aunaire, évêque et confesseur.

A Blois, saint Souleine, évêque de Chartres, illustre par ses miracles.

In Asia passio sanctorum Bardomiani, Eucarpi, et aliorum vigintisex Martyrum. — Eodem die sancti Anathalonis Episcopi, qui beati Barnabæ Apostoli discipulus, in ejus locum Ecclesiæ Mediolanensis Episcopus successit. — Lugduni depositio sancti Lupi Episcopi ex Anachoreta. — Antisiodori sancti Anacharii Episcopi et Confessoris. — Blesis sancti Solemnii Episcopi Carnutensis, miraculis clari. — Eodem die sancti Principii Suessionensis Episcopi, fratris beati Remigii Episcopi. — Anagniæ sanctarum Virginum Aureliæ et Neomisiæ. — Septempede in Piceno depositio sancti Pacifici a sancto Severino Confessoris Ordinis Minorum sancti Francisci de Observantia Reformatorum, eximiæ patientiæ, et solitudinis amore illustris, quem Gregorius Papa Decimus sextus in Sanctorum Canonem retulit.

Digitized by Google

Le même jour, saint Principe, évêque de Soissons, frère d saint Remi, évêque.

A Anagni, sainte Aurélie et sainte Néomésie, vierges.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Ammon, deuxième évêque de Toul.

Saint Marcel, évêque de Trèves.

Saint Paphnuce, père de sainte Euphrosyne, honorée le 1[er] janvier.

Saint Ferréol, évêque de Limoges.

Saint Lautein, honoré en quelques lieux dans ce jour, fêt le 19 novembre.

Saint Ermenfroy, abbé près de Glascow en Écosse, honor en Franche-Comté.

Le Bienheureux Simon, comte de Crépy.

Sainte Livette, honorée à Limoges.

Saint Enkua-Marjam, confesseur en Euthiopie.

Martyrologe de la dernière persécution.

Gaspard des Mazures, curé au diocèse de Chartres, arrêté en 1797 pour refus de serment et déporté à Cayenne, puis envoyé à Konanama, y mourut de la peste le 25 septembre 1798.

Guillaume Irondy, prêtre au diocèse de Clermont-Ferrand, déporté pour refus du serment schismatique, mort à Rochefort le 25 septembre 1794.

Pierre Leprince, curé au diocèse de Chartres, prit le chemin de l'étranger, fut arrêté à Pontarlier, envoyé au tribunal révolutionnaire de Paris et là condamné à mort avec un de ses confrères, guillotinés tous deux le 25 septembre 1794.

Cappoau, prêtre de Paris, massacré à l'abbaye, le 25 septembre 1792.

Digitized by Google

Pierre Laforestier, prêtre, chapelain de l'Hôtel-Dieu, à Paris, expulsé pour refus de serment, en 1791, se retira à Saint-Denis, et de là, voulant passer à l'étranger, fut arrêté à Pontarlier, ramené à Paris, condamné à mort comme prêtre réfractaire et guillotiné le 25 septembre 1794, en place de grève.

Digitized by Google

VINGT-SIXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Cyprien et sainte Justine, martyrs. — Saint Eusèbe, Pape. — Saint E sèbe, évêque de Bologne. — Saint Amance, prêtre à Ambrie. — Saint Co man Élo, abbé en Irlande. — Saint Nil, abbé. — Le Bienheureux M ginhard, abbé de Hersfeld. — Saint Jean de Méda, instituteur de l'Ordre d Humiliés. — La Bienheureuse Luce du Tiers-Ordre de saint François. — M moire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions d autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT CYPRIEN ET SAINTE JUSTINE,

MARTYRS.

Cyprien, surnommé le *Magicien*, était de la ville d'Antioch en Syrie. Il avait trouvé dans sa famile les richesses et le cré dit nécessaires pour mener dans le monde une vie distinguée et la nature l'avait pourvu de toutes les qualités de l'esprit qu pouvaient lui acquérir l'estime des hommes.

Ses parents étaient idolâtres; et comme ils enchérissaien sur les superstitions du commun des païens, ils dévouèrent leu fils aux faux dieux dès sa plus tendre enfance.

A l'âge de trente ans, il alla dans le pays de Babylone, pou être initié aux mystères des Chaldéens. Quelque criminel qu'i fût déjà, en employant à la superstition un temps qui ne lu était donné que pour chercher la vérité, l'étude de la magie ne fut que le commencement de ses excès. Il égorgea des hommes, des femmes et des enfants, dont il offrait le sang au démon, et dans les entrailles desquels il cherchait des présages. Il se noircissait de toutes sortes d'infamies et de débauches.

Il y avait à Antioche une jeune vierge, que sa naissance et sa beauté rendaient recommandable. Elle se nommait Justine. Née de parents idolâtres, elle avait eu le bonheur de connaître Jésus-Christ, et sa conversion avait été suivie de celle de toute

Digitized by Google

sa famille. Un jeune païen conçut pour elle une violente passion. Les efforts qu'il fit pour toucher le cœur de la jeune vierge ayant été inutiles, il pria Cyprien de le servir par les charmes de l'art magique qu'il pratiquait. Cyprien, ayant vu Justine, partagea aussitôt la passion de son ami, et employa tout, dans le dessein de réussir pour lui-même. Il mit en œuvre les démons et leurs sombres prodiges. Mais, dit Photius, avec le signe de la Croix et l'invocation du nom de Marie, Justine mit l'enfer en fuite.

Cyprien, se voyant vaincu par un pouvoir supérieur au sien, commença à réfléchir sur l'impuissance des esprits infernaux, sur la puissance du Dieu des Chrétiens. Ses yeux s'ouvrirent; l'immense bonté de Dieu, l'amenant de la connaissance à l'amour de la vérité, lui inspira de s'adresser à un saint prêtre nommé Eusèbe, qui lui fit sentir toute l'horreur de sa vie passée, et lui exposa aussi ce qu'il devait espérer de la miséricorde divine. Cyprien ne pensa plus qu'à faire pénitence. Comme il avait scandalisé et abusé un grand nombre, il fit un aveu public des artifices dont il s'était servi; il dit hautement qu'il n'y avait qu'illusion dans tout ce qu'il avait fait; ensuite il brûla tous ses livres de magie et se livra aux austérités les plus rigoureuses.

Le souvenir de ses crimes le pénétrait quelquefois d'une douleur si vive, qu'il déchirait ses habits, se couvrait la tête de cendre et se tenait prosterné contre terre, n'osant lever les yeux vers le Ciel, qu'il avait tant de fois irrité. Dans cet état humiliant, il poussait de profonds gémissements, se frappait la poitrine, versait d'abondantes larmes et criait sans cesse : — Malheur à moi ! Malheur à moi ! Hélas ! misérable, qu'ai-je fait? — Mais le prêtre Eusèbe, qui lui avait souvent parlé de ses devoirs, l'entretenait dans ces moments de la bonté de Dieu, sans vouloir pourtant arrêter les larmes qu'il répandait si justement.

L'an 304, dans la persécution de Dioclétien, Cyprien fut pris à Tyr et conduit devant le juge. Justine, qui avait persévéré saintement dans la vie des vierges chrétiennes, fut arrêtée en

Digitized by Google

même temps à Damas où elle s'était retirée, et amenée a même magistrat. Après que Justine et Cyprien, réunis par l martyre, eurent souffert de cruelles tortures, on les envoya Nicomédie, où résidait Dioclétien, qui les condamna l'un l'autre à être décapités; ce qui fut exécuté.

SAINT EUSÈBE,

PAPE.

Après le martyre du saint Marcel Pape, il y eut sur le Saint Siége une vacance de plusieurs mois. Le tyran Maxence occu pait Rome. Marcel était mort le 16 janvier 310, et Eusèbe n put être élu que le 20 mai suivant. Maxence pillait les maisons répandait le sang des citoyens, sans même épargner les séna teurs, enlevait les femmes à leurs maris, et réduisait le peupl à la famine. Saint Eusèbe avait aussi contre lui les Chrétien faibles et lâches qui, après être tombés durant la persécution voulaient être réconciliés sans passer par la pénitence que le saints canons avaient établie. Son zèle lui attira des ennemis et Maxence l'exila en Sicile. Il y mourut le 26 septembre, aprè avoir siégé quatre mois et six jours. Deux ans après Maxence vaincu par Constantin, se noyait dans le Tibre.

SAINT EUSÈBE,

ÉVÊQUE DE BOLOGNE.

Ce saint Évêque gouverna l'Église de Bologne en Italie du temps des empereurs Gratien et Théodose, avec la réputation de l'un des plus saints et des plus habiles Prélats de son temps il fut lié d'une amitié très-étroite avec saint Ambroise, évê que de Milan, on voyait dans toute sa conduite éclater le zèl et la charité d'un véritable pasteur. Il était appliqué sans cesse à déraciner le vice et à chasser l'erreur, à nourir son peupl de la parole de Dieu, et à guérir ses maux spirituels.

Il se fit l'un des premiers défenseurs de la vérité orthodoxe contre les Ariens dans le Concile d'Aquilée qui fut assemblé l'an

Digitized by Google

381. Il y parut le premier d'entre les Peres après saint Valérien d'Aquilée qui en était le président, et saint Ambroise de Milan, qui semblait en être l'organe et le directeur. On voit par les actes de ce Concile, avec combien de force et de lumière, il pressait et réfutait les chefs des Ariens Pallade et Secondien, qui étaient les seuls d'entre les Évêques de leur secte, qui eussent eu le courage de s'y présenter pour soutenir l'hérésie. Il y parla presque toujours après saint Ambroise ; et ce fut à son exemple que tous les autres Évêques catholiques prononcèrent anathême à quiconque ne confesserait pas Jésus-Christ coéternel à son Père céleste.

Saint Eusèbe fut le quatrième Évêque de Bologne, il siégea trente ans, de 370 à 400.

SAINT AMANCE,

PRÊTRE EN OMBRIE.

Floride, évêque de Tiferno en Ombrie, avait dans son église un saint prêtre nommé Amance qui vivait dans une innocence et une simplicité admirable ; il fit connaître au saint Pape Grégoire le Grand le trésor qu'il possédait et lui annonça quelques unes des merveilles que Dieu lui accordait. Son attouchement seul guérissait les malades. Le Pape fit venir ce prêtre ; et il le logea à l'hôpital. Il y avait parmi les malades de cet hôpital un frénétique qui troublait souvent le repos des autres par ses cris et par les fréquents accès de son mal. Amance l'entendant crier pendant une nuit, se leva doucement et vint sans bruit à son lit, mit la main sur lui et fit une prière à Dieu pour le calmer. Le trouvant ensuite plus tranquille, il le prit et le porta dans un oratoire qui était au haut de la maison afin d'y pouvoir prier pour lui avec plus de liberté. Il le ramena ensuite entièrement guéri et le remit dans son lit, sans que depuis ce moment il fit aucun cri pour incommoder les autres, et sans qu'il ressentît lui-même aucun accès de la frénésie.

On ne sait rien de plus du saint prêtre Amance, sinon qu'il

Digitized by Google

retourna à Tiferno, et qu'il y mourut au commencement d vii^e^ siècle. On l'honore le 29 septembre.

SAINT COLMAN ÉLO,

ABBÉ EN IRLANDE.

Saint Colman, né dans la province de Méath en Irlande, quitt sa patrie, étant encore fort jeune, pour se consacrer entière ment au service de Dieu. Plus il était détaché des créatures plus il se sentait d'attrait pour les choses célestes, et plus soi cœur s'enflammait du feu sacré de l'amour divin : de là cett ardeur pour la priere et pour la contemplation, et cette unio constante de son âme avec le souverain bien. Ayant passé u temps considérable tant sur le mont Blandin dans la provinc de Leinster, qu'à Corner dans l'Ultonie, il revint dans sa patrie, où il fonda le monastère de Land-Elo. On l'a surnommé *El* de ce lieu, pour le distinguer de plusieurs autres Saints qu ont porté le même nom. Il était intimement lié avec saint Colomkille avant que celui-ci eût quitté l'Irlande. Il mourut l 26 septembre 610.

SAINT NIL,

ABBÉ.

Saint Nil était né à Rossano, capitale de la Calabre, la seule ville que les Grecs y eussent conservée vers la fin du dixième siècle, le reste du pays étant désolé par les courses des Sarrasins. Son beau naturel fut cultivé par l'étude ; il lisait continuellement l'Ecriture-Sainte et prenait un plaisir singulier aux vies des Pères, ce qui lui inspira une grande aversion du vice et des mauvaises curiosités, comme des caractères et des paroles superstitieuses contre divers accidents. Ayant perdu ses parents, il demeura sous la conduite d'une sœur aînée, qui était aussi très-pieuse. Mais, étant arrivé à la fleur de la jeunesse, il attira les désirs de toutes les filles par sa beauté et l'agrément de sa voix, et de son côté, il fut épris de la plus belle d'entre

Digitized by Google

elles, quoiqu'elle fût de basse naissance, et le premier fruit de leur union fut une fille. Toutefois, la pensée de la mort et des supplices éternels commença à le relever de cette chute, et ces sentiments devinrent plus vifs dans une fièvre ardente dont il fut attaqué.

Un jour donc, sans avoir rien dit à personne, il alla chez des gens qui lui devaient de l'argent, et leur dit qu'il avait trouvé une très-belle vigne et qu'il voulait l'acheter. Il prit d'eux ce qu'ils avaient, et nonobstant sa fièvre, il partit accompagné d'un Moine nommé Grégoire, qui le conduisait à son monastère. En passant une rivière, il fut tout d'un coup délivré de sa maladie, ce qu'il prit pour une marque assurée que ce voyage était agréable à Dieu. Il arriva donc au monastère de Mercure, et entre autres grands personnages, il y trouva Jean, Fantin et Zacharie. Il fut surpris de leur extérieur et de la pauvreté de leur habit, et son zèle pour la perfection en fut plus ardent. Eux, de leur côté, voyant la sagesse de ce jeune homme, la douceur de sa voix dans la lecture, et la pénétration de son esprit, jugèrent dès lors que non-seulement il ferait un grand progrès dans la vertu, mais qu'il serait utile au salut de plusieurs autres.

Mais peu de temps après, il vint des lettres menaçantes de la part du gouverneur de la province, portant que, si quelqu'un était assez hardi pour imposer les mains à ce jeune homme, il aurait le poing coupé et le monastère serait confisqué. Les Supérieurs résolurent donc de l'envoyer sous une autre domination, pour recevoir le saint habit, et il se détermina à entrer dans le monastère de Saint-Nazaire. En chemin, il rencontra un Sarrasin, qui lui demanda qui il était, d'où il était et où il allait. Nil lui dit simplement la vérité, et le Sarrasin fut surpris de lui voir prendre une telle résolution, étant si jeune ; car il n'avait pas trente ans, et il portait encore son habit séculier, qui était très-riche. Tu devrais attendre, dit-il, à la vieillesse, pour t'engager dans la vie monastique, si tu l'as résolu. — Non, répondit-il, Dieu ne veut pas que nous soyons bons par nécessité ; un vieillard n'a plus la force de le

Digitized by Google

servir, non plus que de porter les armes pour son prince. veux servir Dieu dans ma jeunesse, afin qu'il honore n vieillesse. Le Sarrasin, touché de ce discours, lui montra chemin et le quitta, en lui donnant des bénédictions et en l'e courageant à suivre son dessein. Nil fut saisi de crainte, sor geant au péril qu'il avait évité, et sa peur augmenta quand entendit le Sarrasin revenir en courant et criant qu'il l'atter dît. Celui-ci, l'ayant rejoint, lui donna des pains fort blanc qu'il avait apportés, voyant qu'il n'avait aucune provisior et lui fit excuse de n'avoir rien de meilleur à lui donner; mai en même temps il blâma sa crainte et la mauvaise opinion qu' avait de lui.

Étant près du monastère, l'ennemi des bons lui apparut sou la forme d'un cavalier, pour le détourner d'y entrer, disar mille maux des Moines, les traitant d'avares, de glorieux, d gourmands. Je tiendrais, dit-il, tout entier mon cheval dan une des chaudières de leur cuisine. Nil voulait lui répondre mais il s'enfuit aux premiers mots, sans l'écouter, et Nil, fai sant de temps en temps le signe de la Croix, entra enfin dan le monastère de Saint-Nazaire. L'Abbé et les Moines le reçuren avec une grande charité, et, le voyant fatigué du chemin, il lui donnèrent du poisson et du vin; mais il se contenta d pain et d'eau. Il pria qu'on lui donnât l'habit monastique, condition toutefois qu'au bout de quarante jours il retourne rait au monastère où il avait d'abord été reçu. L'Abbé voulai aussitôt qu'on l'eut fait moine, lui donner le gouvernemer d'un autre monastère, mais il trouva cette proposition étrange que dès lors il fit serment de n'accepter jamais aucun dignité.

Le temps étant accompli, il retourna au monastère de Mer cure, où les Pères le reçurent avec une grande joie, particu lièrement Fantin, avec lequel il lia une amitié très-étroite. O en parla quelque temps après à Jean, supérieur de tous l monastères, qui, ayant éprouvé son obéissance en plusieu manières, en demeura très-satisfait et le retint quelque tem auprès de lui. Ensuite, du consentement des Pères, il se reti

Digitized by Google

près du monastère, dans une caverne où était un autel dédié à saint Michel. Là, il s'imposa cette manière de vie : Depuis le matin jusqu'à tierce, il s'appliquait à écrire ; car il écrivait bien et vite. Depuis tierce jusqu'à sexte, il se tenait devant la Croix, récitant le psautier et faisant mille génuflexions. Depuis sexte jusqu'à none, il demeurait assis, lisant et étudiant l'Écriture-Sainte et les Pères. Après avoir dit none et vêpres, il sortait de sa cellule pour se promener et se délasser, sans toutefois se détourner de Dieu, qu'il considérait dans ses créatures, méditant quelques passages des Pères. Après le soleil couché, il se mettait à table et mangeait ou du pain sec, ou sans pain, des herbes cuites, ou du fruit, selon la saison. Sa table était une grosse pierre et son plat un morceau de pot de terre ; il ne buvait que de l'eau et par mesure. Il essayait d'imiter toutes les manières de vivre qu'il lisait dans les anciens. Ainsi il passa jusqu'à vingt jours sans manger que deux fois, et il fit trois fois cette expérience. Pendant un an, il ne but qu'une fois le mois, quoiqu'il ne mangeât que du pain sec ; mais il quitta cette pratique pour ne pas se dessécher le poumon, car la soif ne l'incommodait que les huit premiers jours. Toutefois il passait souvent le carême sans boire et sans manger, ne prenant que la sainte Communion. La nuit, il donnait une heure au sommeil pour la digestion, ensuite il récitait le psautier, faisant cinq cents génuflexions, puis il disait les prières des nocturnes et des matines ; car il était persuadé qu'un ermite doit faire beaucoup plus d'exercices de piété que celui qui vit en communauté. Son habit était un sac de poil de chèvre, qu'il portait un an, et sa ceinture était une corde, qu'il n'ôtait qu'une fois l'année, souffrant patiemment la vermine qui le rongeait. Il n'avait ni lit, ni siége, ni coffre ni sac ; son encrier était de la cire appliquée sur du bois. Tel était son amour pour la pauvreté.

Un des Frères le pria de trouver bon qu'il demeurât avec lui, et, l'ayant obtenu à grand'peine, il lui dit : Mon Père, j'ai trois pièces d'argent, que voulez-vous que j'en fasse? Nil lui répondit : Donnez-les aux pauvres et ne gardez que votre

Digitized by Google

psautier. Il le fit ; mais, après avoir demeuré quelque temp avec le saint homme, il s'ennuya de cette vie si austère e commença à chercher querelle pour le mettre en colère. N lui dit doucement : Mon Frère, le Seigneur nous a appelés e paix. Si vous ne pouvez plus me souffrir, allez en paix où vous plaira ; car je vois que vous ne pouvez vous défaire d l'ambition et du désir du sacerdoce. L'autre lui dit tout en colère : Rendez-moi mes trois pièces d'argent, et je m'en irai Qu'avais-je affaire de les donner aux pauvres? Nil lui répon dit : Mon Frère, écrivez sur un morceau de papier que j'en recevrai la récompense dans le Ciel, et le mettez sur l'autel et je vous les rendrai aussitôt. L'autre voulut voir commen Nil, qui n'avait pas une obole, accomplirait sa promesse, et fi ce qu'il désirait. Nil, ayant reçu son écrit, descendit au mo nastère de Castel et y emprunta trois pièces d'argent, qu'i lui donna. Le mauvais Moine se retira, suivit ses désirs e mourut quelque temps après ; mais Nil, étant rentré dans sa caverne, écrivit en douze jours trois psautiers et acquitta sa dette.

Quelques années après, le Bienheureux Fantin tomba dans une espèce d'extase, qui parut surnaturelle à ceux qui connais saient sa vertu ; car il sortait du monastère et allait de côté e d'autre, faisant des lamentations continuelles sur les églises les monastères et les livres. Il disait que les églises étaien pleines d'ânes et de mulets qui les profanaient par leurs or dures, les monastères brûlés et perdus, les livres mouillés e devenus inutiles, en sorte qu'on n'aurait plus de quoi lire Quand il rencontrait un des Frères de son monastère, il l pleurait comme mort, et disait : C'est moi qui l'ai tué, mo enfant. En parlant ainsi, il ne voulait ni loger sous un toit, n prendre de nourriture ordinaire, mais, errant par les déserts il vivait d'herbes sauvages. On crut que, comme un autr Jérémie, il prédisait l'incursion des Sarrasins, qui désolèren le pays peu de temps après, ou plutôt la décadence des mo nastères et le relâchement de la discipline. Nil, sensiblemen affligé de voir l'Abbé Fantin en cet état, le suivait et s'efforça

Digitized by Google

de lui persuader de rentrer dans le monastère; mais Fantin l'assura qu'il n'y retournerait pas, et qu'il mourrait dans une terre étrangère. En effet, prenant avec lui deux de ses Disciples, Vital et Nicéphore, il alla dans le Péloponèse, demeura longtemps à Corinthe, où il procura le salut de plusieurs, visita l'église de la Sainte-Vierge à Athènes, se rendit à Larisse, séjourna douze ans à Thessalonique, où il devint célèbre par ses vertus et ses miracles, et enfin alla mourir, dans une extrême vieillesse, à Constantinople. Les Grecs et les Latins honorent sa mémoire le trentième d'août[1].

Nil étant revenu à sa caverne, les Pères du monastère de Fantin vinrent le prier de vouloir bien venir et leur choisir un Abbé; car ils le connaissaient assez pour n'oser lui proposer de l'être lui-même. Il entra dans le monastère et assembla la communauté dans l'église; mais, après la prière, Luc, frère de Fantin, prit Nil par les pieds, le conjurant, au nom de la sainte Trinité et de tout ce qu'il y a de plus saint, d'être leur Abbé. Nil retourna contre Luc ses propres conjurations, et le fit élire Abbé; car, quoiqu'il ne fut pas fort savant dans les saintes Écritures, il avait le talent de gouverner et une grande vertu. C'est ainsi que Nil évita cette tentation.

Pendant qu'il était encore dans sa caverne, il lui vint un disciple nommé Étienne, homme d'une grande simplicité, mais d'une patience et d'une obéissance merveilleuses. Les Sarrasins ayant couru pendant un an toute la Calabre, le bruit se répandit qu'ils viendraient aussi au canton de Mercure, et qu'ils n'épargneraient ni monastères ni moines. Tous se réfugièrent dans les châteaux les plus proches, et Étienne, se trouvant au monastère de Saint-Fentin, suivit les moines, n'ayant pas le temps de retourner à la caverne. Nil lui-même, voyant déjà la poussière qui marquait la marche des ennemis, ne voulut pas tenter Dieu et se cacha dans un lieu détourné; puis il revint le jour suivant à sa caverne, d'où ils avaient emporté le cilice qu'il avait pour changer. Etant descendu au

[1] *Acta* SS., 30 aug.

Digitized by Google

monastère, il trouva qu'ils y avaient tout ravagé; et, croyan qu'ils avaient enlevé Étienne, il résolut de se rendre esclav avec lui; mais il apprit qu'il s'était sauvé avec les moines et, après que les Sarrasins furent passés, Nil et Étienne re tournèrent à leur caverne et reprirent leur première façon d vivre.

Quelque temps après, Nil ayant envoyé Étienne à Rossan pour acheter du parchemin, il en revint accompagné d'un vieil lard nommé Georges, des principaux de la ville, qui croyai être appelé de Dieu à mener la vie solitaire, et s'offrit à Nil pour faire ce qui lui plairait. Nil lui répondit : Mon frère, ce n'est pas pour notre vertu que nous demeurons dans ce dé sert; mais parce que nous ne pouvons porter la règle de la vi commune, nous nous sommes séparés des hommes, comm des lépreux. Vous faites bien de chercher votre salut : allez donc à quelque communauté où vous trouverez le repos d l'âme et du corps; mais Georges demeura ferme et ne voulu point quitter le Saint, qui conçut pour lui une affection fi liale.

Enfin, comme les Sarrasins revenaient de temps en temp dans ces quartiers-là, et que la caverne était sur leur passage Nil et ses disciples jugèrent qu'ils ne pouvaient y demeurer. I vint donc s'établir à Rossane, en un lieu qui était à lui, où i y avait un oratoire de Saint-Adrien. Là il lui vint encore quel ques disciples, et, par la suite du temps, ils se trouvèrent jus qu'à douze et plus, en sorte que ce lieu devint un monastère Il y avait deux frères dans le voisinage, qui, touchés d'envie commencèrent à médire de saint Nil, et à le traiter d'hypocrite et d'imposteur; mais il ne s'en défendit qu'en leur donnan des bénédictions et des louanges; un jour qu'ils l'avaient ex trêmement maltraité, il vint les trouver comme ils mangeaient se mit à genoux et leur demanda pradon. Enfin il les gagn tellement, que l'aîné, en mourant, lui donna tout son bien e lui recommanda son frère.

Saint Nil ne voulait point que son monastère eût rien au delà du nécessaire, disant que le surplus n'était qu'avarice

Digitized by Google

Trois de ses moines ayant mangé hors de la maison, il leur dit : Êtes-vous mes esclaves, pour vous cacher ainsi de moi? Vous êtes mes frères, notre pain est votre travail, et personne ne vous contraint à rien faire contre votre volonté. Sa communauté croissant, il ne voulut jamais prendre le titre d'Abbé ou d'hégumène, pour mieux observer le précepte de l'Évangile, de ne point se nommer maître; mais il donna le titre d'hégumène à d'autres, dont le premier fut Proclus, homme très-savant dans les auteurs sacrés et profanes, et qui laissa lui-même plusieurs écrits.

Un grand tremblement de terre, qui arriva dans la Campanie et la Calabre, ayant presque renversé la ville de Rossano, saint Nil voulut aller voir ce désastre de sa patrie; mais, pour se déguiser, il mit autour de sa tête une peau de renard qu'il avait trouvée en chemin, et portait sur l'épaule son manteau pendu à son bâton. Les enfants lui jetaient des pierres, et criaient après lui : Au caloyer bulgare ! D'autres l'appelaient Franc ou Arménien. Le soir, s'étant remis en son état ordinaire, il entra dans la grande église pour prier la très-sainte Vierge, sa patronne, et fut reconnu de quelques prêtres, qui se jetèrent à ses pieds, fort surpris de son arrivée. Après les avoir consolés par ses discours de piété, il demeura avec un nommé Caniscas, dont il avait été disciple, l'exhortant à quitter le monde, car il avait toujours mené une vie pure; mais il ne put le persuader à cause de l'avarice qui le dominait, et il mourut quelque temps après, avec un repentir inutile de ne l'avoir pas écouté.

Il faisait souvent réflexion sur la douceur de la solitude et le dégagement de la pauvreté, sans soins comme sans biens, et il trouvait qu'en vivant avec les autres, loin d'avancer dans la vertu, on recule; leur conversation même lui était à charge, parce qu'elle le détournait de la contemplation et de l'occupation intérieure. A ces pensées, il opposait le précepte de l'Apôtre : Que personne ne cherche son avantage, mais celui des autres, pour leur salut. Il résolut donc d'éprouver ses disciples par quelque commandement déraisonnable, et, s'ils y obéis-

Digitized by Google

saient sans examen, de prendre le parti de demeurer avec eux Un jour, après l'office du matin, il leur dit : Mes Pères, nous avons planté trop de vignes, et ce n'est qu'avarice d'avoir plus que le nécessaire : venez en couper une partie. Ils y consentirent, et, ayant pris la cognée sur son épaule, il les mena à la plus belle de leurs vignes et du plus grand rapport. Ils le suivirent tous, et se mirent à couper depuis le matin jusqu'à tierce. Alors, voyant leur obéissance, il promit à Dieu de ne les quitter de sa vie ; mais le bruit de cette action s'étant répandu, d'un côté jusqu'au mont Athos, et de l'autre jusqu'en Sicile, personne n'y pouvait rien comprendre et on l'interprétait diversement.

Un jour, comme il était à Rossane un peu indisposé, Théophylacte, métropolitain de Calabre, et Léon, officier de la garde impériale, tous deux gens d'esprit et savants, vinrent le voir avec des magistrats, des prêtres et une grande partie du peuple, à dessein de lui faire des questions sur l'Écriture, plutôt pour l'éprouver que pour s'instruire. Le Saint, qui s'en aperçut, pria Jésus-Christ de lui faire la grâce de penser et de parler de la manière convenable. Après qu'ils se furent salués et assis, il donna à l'officier un livre qu'il avait à la main et qui était de saint Siméon d'Antioche, et lui fit lire cette sentence : Que de dix mille âmes, à peine s'en trouve-t-il une, dans le temps présent, qui sorte entre les mains des Anges. A ces mots, tous les assistants commencèrent à dire d'une voix : A Dieu ne plaise ! cela n'est pas vrai ! celui qui l'a dit est hérétique ! C'est donc en vain que nous avons été baptisés et que nous adorons la Croix ! que nous communions et que nous portons le nom de Chrétiens ! Saint Nil, voyant que le métropolitain et l'officier ne disaient rien à ceux qui parlaient ainsi, répondit doucement : Et que direz-vous donc, si je vous montre que saint Basile, saint Chrysostôme, saint Ephrem, saint Théodore Studite, saint Paul même et l'Évangile disent la même chose ? Dieu ne vous a point d'obligation de ce que vous venez de dire. Vous n'oseriez faire profession d'aucune hérésie, le peuple vous lapiderait ; mais sachez que, si vous

Digitized by Google

n'êtes vertueux et très-vertueux, vous n'éviterez point la peine éternelle. Ils furent touchés de ce discours, et commencèrent tous à soupirer et à dire : Malheur à nous, pécheurs que nous sommes !

Nicolas, premier écuyer, lui dit : Mon Père, pourquoi l'Évangile dit-il : Celui qui donnera à un de ses moindres un verre d'eau froide, ne perdra pas sa récompense? Il répondit : Cela est dit pour ceux qui n'ont rien, afin que personne ne s'excuse sur ce qu'il n'a pas de bois pour faire chauffer l'eau. Mais vous qui enlevez au pauvre jusqu'à l'eau froide, que ferez-vous? Celui-ci gardant le silence, un autre dit : Mon Père, je voudrais bien savoir si Salomon est sauvé ou damné. Saint Nil, connaissant par l'esprit que c'était un débauché, lui dit : Et moi je voudrais bien savoir si, vous-même, vous serez sauvé ou damné. Que vous importe, à vous et à moi, que Salomon le soit? C'est pour nous qu'il est écrit : Quiconque regarde une femme pour la convoiter, a déjà commis l'adultère. Quant à Salomon, nous ne trouvons nulle part dans l'Écriture qu'il se soit repenti, comme nous le trouvons de Manassès.

Un prêtre se leva ensuite, et dit : Mon Père, de quel arbre Adam mangea-t-il dans le paradis? Il répondit : D'un pommier sauvage. Tous se prirent à rire, et Nil leur dit : N'en riez pas, la réponse est conforme à la demande. Comment vous dirons-nous ce que l'Écriture ne nous a point découvert? Au lieu de penser comment vous avez été formé, comment vous avez été mis dans le paradis, les préceptes que vous avez reçus et que vous n'avez pas gardés, ce qui vous a fait chasser du paradis et comment vous pourrez y rentrer; au lieu de tout cela, vous me demandez le nom d'un arbre, et quand vous l'auriez appris, vous me demanderiez ensuite quelle en était la racine, ou les feuilles, ou l'écorce, et s'il était grand ou petit. Après quelques autres entretiens, ils se retirèrent, et le métropolitain lui-même dit que ce caloyer était un grand personnage. L'officier Léon l'éprouva d'une manière plus sensible. Étant revenu une autre fois avec l'écuyer Nicolas pour entendre discourir le

Digitized by Google

Saint, ils se couchèrent ensuite tous deux sur l'herbe, et s'a musèrent à se mettre l'un à l'autre sur la tête une cucule d moine qu'ils trouvèrent sous la main. Nil, qui de sa cellul les voyait rire de ce jeu, leur dit d'une voix sévère : Ce qu vous tournez maintenant en dérision, vous le demanderez ave empressement pour vous couvrir la tête, et vous ne pourre l'avoir. Aussitôt l'officier Léon s'en retourne avec un violen mal de tête, se met au lit, appelle un prêtre, qui, s'étant appro ché, le trouve mort.

Eupraxius, gouverneur de Calabre, fit une expérience pa reille, mais qui se termina plus heureusement. Ce personnag avait fondé à Rossane un monastère de filles, qui était tomb en décadence lorsque Eupraxius fut retourné à Constantinople saint Nil prit soin de le rétablir. Toutefois, les gens mal inten tionnés mandèrent à Eupraxius que Nil avait pillé ce monas tère; ce qui lui fit écrire des lettres menaçantes contre l Saint. Il revint en Calabre, avec beaucoup d'appareil, comm gouverneur, et tous les Abbés de la province allèrent, ave des présents, le complimenter et lui demander sa protection Il n'y eut que Nil qui n'y alla point et qui demeura tranquill dans son monastère, priant Dieu pour le salut du gouver neur : ce qui augmenta beaucoup son indignation, et il cher chait les moyens de la satisfaire. Mais il lui vint un ulcère qu le tourmenta pendant trois ans et lui consuma les parties que l'on ne nomme point, avec une infection insupportable. Il re connut que c'était la punition de ses débauches, se repenti de ses emportements contre le saint Abbé et l'envoya prier d venir le voir et de lui donner sa bénédiction. Le Saint homme se fit prier longtemps, pour l'humilier à son tour, et n'y alla qu'au bout de trois ans, lorsqu'il sut que le mal attaquait déjà les parties nobles.

Le gouverneur lui embrassa les pieds, fondant en larmes; et Nil l'ayant relevé, il lui fit la confession de tous ses péchés et le conjura de lui donner l'habit monastique, disant qu'il avait fait vœu d'être moine. Le Saint lui répondit : Vous n'ignorez pas que tous ceux qui ont péché après le baptême sont

Digitized by Google

obligés, sans aucun vœu, à embrasser la pénitence; mais quant à vous donner l'habit, je ne suis qu'un simple moine, sans aucun ordre ecclésiastique. Voici un métropolitain, c'était celui de Sainte-Sévérine; voici des Évêques et des archimandrites : c'est à eux d'accomplir votre souhait. Toutefois Eupraxius le pria tant, qu'il lui coupa les cheveux de sa main et le revêtit de l'habit monastique, en présence des Évêques et des Abbés. Le médecin qui était présent, et qui était un Juif, sortit alors et dit : J'ai vu aujourd'hui des merveilles telles que nous avons entendu qu'il s'en faisait autrefois. J'ai vu le Prophète Daniel apprivoisant les lions. Car qui jamais osa toucher ce lion de la main. Le nouveau Daniel vient de lui couper les cheveux et de lui mettre l'habit monastique. De son côté, le gouverneur pria le Saint, les Évêques et les Abbés à manger, et les servit à table lui-même, tant il se trouva de force, quoique depuis trois ans il n'eût pu sortir du lit. Puis il distribua de sa main aux pauvres tout ce qu'il avait, ou le légua aux églises; il affranchit tous ses esclaves et mourut trois jours après, plein de componction et d'espérance. Il avait fait Nil exécuteur de son testament; mais le saint homme ne voulut point s'embarrasser de tant d'affaires, et s'en déchargea sur le métropolitain.

Il délivra plusieurs possédés, en leur faisant faire l'onction de l'huile par les prêtres, ou les envoyant à Rome aux tombeaux des Apôtres; mais il ne voulut pas leur faire le moindre signe de croix de sa main. Quelque répugnance qu'il eût à venir dans le monde et à en voir le tumulte, il ne laissait pas, dans l'occasion, d'intercéder pour le peuple auprès des magistrats, afin de sauver les malheureux opprimés et quelquefois les coupables. Et il ne craignait point de souffrir pour cet effet la fatigue de marcher à pied et les incommodités des saisons. Plusieurs des officiers qui venaient en Italie lui offraient de grandes sommes d'argent pour la subsistance de sa communauté ou pour les pauvres; mais il leur disait : Mes Frères seront heureux, suivant le psaume, s'ils vivent du travail de leurs mains, et les pauvres crieront contre vous, comme rete-

Digitized by Google

nant leur bien, et m'admireront comme possédant tout sa rien avoir.

Un eunuque de la chambre de l'empereur l'ayant prié venir le voir, lui dit : Je n'ai point de parents et j'ai de gran biens ; j'ai résolu de les donner à Dieu et de fonder un m nastère. Venez avec moi à Constantinople, je prendrai le sai habit de votre main et je vous ferai converser familièreme avec l'empereur, comme vous êtes ici avec moi. Nil fit, selo sa coutume, le signe de la Croix sur sa poitrine, et répond à l'eunuque : Votre dessein est beau et agréable à Dieu, ma il ne me convient pas de quitter le désert et les pauvres q souffrent avec moi, pour me promener dans les villes et m charger d'affaires. Manque-t-on à Constantinople de Moin et d'Abbés, pour donner l'habit à ceux qui veulent quitte le monde? que si vous voulez absolument que je vous l donne, venez marcher dans la voie étroite avec nous. L'eun que insistait à accomplir son dessein, et le saint Abbé l'aya quitté, remerciait Dieu de l'avoir délivré de ce piége de l'e nemi.

L'Archevêque de Rossano étant mort, tous s'accordère qu'il fallait surprendre l'Abbé Nil et le forcer à remplir cet place. Les magistrats et les principaux du Clergé marchaie déjà pour exécuter leur dessein ; mais quelqu'un les prévin croyant porter au Père une agréable nouvelle. Il le remerci et lui fit même donner un présent ; mais il se retira au fon d'une montagne avec un des Moines, et se cacha si bien qu'o ne put jamais le trouver. Les prêtres et les magistrats q étaient venus au monastère, après avoir bien cherché et long temps attendu, s'en retournèrent fort affligés, et furent con traints d'élire un autre Archevêque.

Quelque temps après, les Sarrasins ayant fait une incursio dans la Calabre, saint Nil se retira dans la forteresse avec se Moines, excepté trois, qui, étant demeurés dans le monastère furent pris et emmenés en Sicile. Saint Nil songea à les reti rer ; et, ayant amassé cent tarins d'or des revenus du monas tère, il les envoya à Palerme, par un Frère fidèle, avec u

Digitized by Google

mulet qu'on lui avait donné et une lettre adressée au secrétaire de l'émir, qui était chrétien et pieux. Il lut la lettre à l'émir, son maître, qui admira la sagesse et la vertu du saint Abbé; et ayant fait venir les Moines, il les traita avec honneur et retint seulement le mulet pour se souvenir d'eux; mais il les renvoya avec l'argent et plusieurs peaux de cerf, les chargeant d'une lettre où il disait : Si tes Moines ont été maltraités, c'est ta faute ; si tu t'étais fait connaître à moi, je t'aurais envoyé une sauvegarde avec laquelle tu n'aurais pas eu besoin de sortir de ton monastère ; et si tu voulais bien venir chez moi, tu pourrais t'établir dans tout le pays, et je traiterais avec toutes sortes d'honneur et de respect.

Le saint homme, prévoyant que toute la Calabre allait être ravagée par les Sarrasins, résolut d'en sortir; mais il ne voulut pas aller en Orient, craignant la grande opinion que l'on avait de lui ; car sa réputation était venue jusqu'aux empereurs. Il aima donc mieux demeurer chez les Latins, où il croyait être inconnu ; mais il était regardé partout comme un Apôtre. Car, étant venu à Capoue, il fut reçu avec très-grand honneur par le prince Pandolphe, et les premiers de la ville, jusque-là qu'ils voulaient le faire évêque ; et ils l'eussent fait si le prince ne fût pas mort. Mais ils appelèrent Aligerne, abbé du Mont-Cassin, et lui enjoignirent de donner au saint Abbé un des monastères de la dépendance du sien, tel qu'il voudrait.

Saint Nil étant donc allé voir le fameux monastère du Mont-Cassin, toute la communauté vint au-devant de lui jusqu'au pied de la montagne, les prêtres et les Diacres revêtus de leurs ornements, comme un jour de fête, portant des cierges et des encensoirs. Il guérit toutes leurs maladies corporelles et spirituelles, et admira le bel ordre et la régularité de cette maison, qu'il trouva au-dessus de celle des Grecs. Ensuite l'Abbé Aligerne, qui était lui-même en réputation de sainteté, et les principaux d'entre les Moines le conduisirent au monastère qui lui était destiné, savoir, Saint-Michel en Val-de-Luce, où il demeura encore quinze ans. L'Abbé et les Moines

Digitized by Google

le prièrent de venir, avec toute sa communauté, au gra monastère, et d'y célébrer l'Office en grec. D'abord il s' excusait par humilité, mais enfin il l'accorda. Il composa u hymne en l'honneur de saint Benoît, comprenant tous s miracles; et, prenant toute sa communauté, qui était de pl de soixante Moines, il monta au Mont-Cassin et y célébra l vigiles d'un chant fort harmonieux; car il y en avait plusieu qu'il avait instruits à lire et à chanter parfaitemeut.

Après l'office, tous les Moines latins vinrent le trouver, av la permission de leur Abbé, et lui firent diverses questio sur les devoirs des Moines et sur des passages de l'Écritur et il leur répondit en latin. Un lui demanda : Si une fois da l'année je mange de la viande par condescendance pour m corps, quel mal y aura-t-il? Saint Nil répondit : Si vous vo portez bien toute l'année et qu'une seule fois vous tombiez vous rompiez une jambe, quel mal y aura-t-il? Ils l'interrog rent aussi touchant le jeûne du samedi. Il répondit : Que cel qui mange ne méprise point celui qui ne mange pas, et q celui qui ne mange pas ne condamne point celui qui mang Si vous nous reprenez de ce que nous ne jeûnons pas samedi, prenez garde de combattre les colonnes de l'Égli saint Athanase, saint Basile, saint Grégoire, saint Chrysostôn et les Conciles même. Nous faisons bien de ne pas jeûner samedi, pour nous opposer aux manichéens, qui s'affligent jour-là en haine de l'Ancien-Testament; mais nous ne no abstenons pas du travail, pour ne pas nous conformer au Juifs. Vous aussi vous avez raison de jeûner ce jour-là po vous préparer au dimanche[1]. C'est ainsi que saint Nil, p ses instructions et ses exemples, sanctifiait l'Italie mér dionale et cimentait l'union religieuse entre les Grecs et l Latins. Nous avons sa vie très-bien écrite par un de ses Di ciples.

Saint Nil ayant demeuré quelques années auprès de Gaët quitta son monastère pour venir mourir auprès de Rome.

[1] *Acta SS.*, 26 sept.

Digitized by Google

avait perdu Étienne, son cher Disciple, qui lui servait de modèle ou d'instrument, si l'on peut ainsi parler, pour corriger les autres. Car si quelqu'un s'endormait dans l'église pendant qu'il parlait : C'est sans doute Étienne qui ronfle, disait-il, et il le mettait dehors ; souvent il le faisait lever de table, comme mangeant indécemment ; enfin, il se prenait à lui de tout ce que faisaient les autres, afin de les instruire en exerçant la vertu d'Étienne. Il fut sensiblement touché de sa mort, et lui fit faire un sépulcre double des autres, pour y être enterré avec lui quand il mourrait. Mais le prince de Gaëte, qui était fort pieux et avait une grande foi au mérite de saint Nil, ayant appris la raison de ce double sépulcre, dit à ceux qui étaient présents : Pensez-vous, quand ce Père mourra, que je le laisse là et que je ne l'apporte pas dans ma ville pour lui servir de sauvegarde? Saint Nil, ayant appris ce discours, en fut fort affligé et résolut de changer de demeure, pour aller en un lieu où il ne fût connu de personne ; car il eût mieux aimé mourir misérablement que d'être estimé saint par qui que ce fût. Au contraire, il affectait de paraître colère et emporté, jusqu'à scandaliser en effet plusieurs ignorants. Voulant donc quitter le monastère de Serperis, où il avait demeuré environ dix ans, il monta à grand'peine sur un cheval, tant il était affaibli de vieillesse, et s'en alla vers Rome. Comme les Frères s'affligeaient de son départ, il leur dit : Je vais préparer un monastère, où je rassemblerai tous mes enfants dispersés.

Il arriva à Tusculum, à douze milles de Rome, qui font quatre lieues, près d'un petit monastère de Grecs, nommé de Sainte-Agathe. Il choisit ce lieu pour sa dernière demeure, et il ne fut plus possible de l'en arracher, quelques efforts que fissent les Frères qui l'accompagnaient et les grands de Rome qui venaient le voir et le conjuraient d'y venir, au moins à cause des Apôtres. Il répondit : Je ne suis pas digne de nommer les saints Apôtres ; mais quand on a tant soit peu de foi, on peut aussi bien les honorer ici. Grégoire, comte de Tusculum, fameux par sa tyrannie et ses injustices, mais homme

Digitized by Google

d'esprit et de sens, vint trouver saint Nil, se jeta à ses pied et lui dit : Mes grands péchés me rendent indigne de recevoi sous mon toit un Serviteur de Dieu comme vous : toutefois puisque, à l'exemple de votre maître, vous m'avez préfér aux justes, tout pécheur que je suis, voilà ma maison, ma ville et tout son territoire devant vous ; ordonnez-en comme i vous plaira. Saint Nil lui demanda un lieu pour prier en repos, et Grégoire le lui accorda volontiers. C'était un peti reste de maison de campagne de Cicéron, nommée la Grotte-Ferrée.

Mais les Frères qui étaient demeurés au monastère de Serperis, ayant appris au bout de deux mois que le Père Nil ne reviendrait plus chez eux, prirent leurs manteaux, leurs peaux de mouton et le reste de leurs petits meubles, et vinrent au lieu destiné pour le nouveau monastère, c'est-à-dire à la Grotte-Ferrée. Saint Nil, l'ayant appris, s'en réjouit et leur manda : C'est assez, mes Frères, que vous ayez pris la peine de venir jusque-là pour l'amour de moi ; demeurez-y jusqu'à ce que j'aille vous trouver. Il se disposait en effet à y aller à pied de Sainte-Agathe, qui en était à trois milles, quand il se sentit près de sa fin. Il appela donc les Frères qui l'avaient suivi, et Paul destiné depuis longtemps à être leur Supérieur ; il leur distribua ses haillons, qui étaient tout son bien, et les pria de lui faire recevoir les saints Mystères ; puis il leur dit : Je vous prie, si je meurs, de ne point tarder à couvrir mon corps de terre ; ne m'enterrez pas dans une église et ne faites sur moi ni voûte, ni aucune décoration. Il leur donna sa bénédiction, puis s'étendit sur son lit, et demeura deux jours sans parler ni ouvrir les yeux ; seulement il paraissait prier, car on lui voyait remuer les lèvres, et faire de la main droite le signe de la Croix.

Le comte Grégoire, ayant appris qu'il était à l'extrémité, accourut, lui amenant un excellent médecin. Grégoire se jeta sur le saint moribond, fondant en larmes et disant : Mon Père, mon Père, pourquoi m'abandonnez-vous si tôt? C'est que vous avez horreur de mes péchés. Et, lui baisant les mains, il ajou-

Digitized by Google

tait : Vous ne m'empêchez plus de vous baiser les mains, comme vous faisiez auparavant, en disant : Je ne suis ni Évêque, ni prêtre, ni diacre, je ne suis qu'un pauvre petit caloyer. Grégoire, parlant ainsi, répandait tant de larmes, qu'il en tirait des yeux de tous les assistants. Les médecins, tâtant le pouls du saint vieillard, assuraient qu'il n'avait ni flèvre ni aucun signe de mort.

Après qu'ils se furent retirés et que l'heure de vêpres fut venue, les Frères résolurent de porter le saint homme dans l'église ; car c'était la fête de saint Jean l'Évangéliste, que les Grecs célèbrent le vingt-sixième de septembre ; et ils savaient quelle dévotion il avait pour les fêtes des Saints, et qu'il disait toujours qu'un Moine doit mourir dans l'église. Ils le firent donc ; et, l'Office de Vêpres étant dit et le soleil couché, le Saint expira. C'était l'an 1005. Les Moines passèrent toute la nuit à chanter les psaumes et les prières des funérailles ; et, le matin, ils prirent le lit où était le corps et l'emportèrent, avec les cierges et l'encens, jusqu'au lieu où les autres Frères l'attendaient, c'est-à-dire à la Grotte-Ferrée. La rencontre des deux troupes de Moines renouvela leur douleur ; et le comte Grégoire, avec les gens du pays qui étaient accourus en foule, suivaient le convoi en pleurant. Toute la communauté, avec l'Abbé Paul, demeura auprès du tombeau de saint Nil, travaillant de leurs mains et gagnant leur vie avec peine, à cause de la pauvreté du lieu ; mais il devint bientôt un célèbre monastère qui subsiste encore, et qui est encore occupé par des Moines grecs. L'Église honore la mémoire de saint Nil le jour de sa mort. (ROHRBACHER.)

LE BIENHEUREUX MÉGINHARD,

ABBÉ DE HERSFELD.

Méginhard, né aux premières années du XI^e^ siècle, fut éclairé par la bonté de Dieu, sur les dangers du monde, et il résolut de s'occuper surtout de son talent. Il prit l'habit monastique dans l'abbaye de Hersfeld. Ses travaux, ses études et sa piété

Digitized by Google

l'élevèrent assez tôt à la dignité d'abbé dans cette maison prière. Lambert d'Aschaffenbourg en Franconie, qui avait son disciple, fait de sa science, de ses vertus et de son adn nistration le plus bel éloge. Méginhard eut la douleur de v un jour son abbaye dévorée entièrement par un incendie. force de zèle il parvint à la reconstruire. Mais une autre pei lui vint. Bourchard, évêque d'Halberstadt s'opposa à la lev des dîmes que l'abbaye de Hersfeld recueillait en Saxe depu longtemps. Ce litige devait être jugé à Rome, où le saint Pa Nicolas II donna gain de cause aux droits précis de Méginhar Mais Bourchard ne se soumit pas au jugement du Saint-Siég Alors Méginhard, qui était à l'article de la mort, le cita tribunal de Dieu; il mourut peu de jours après, le 26 septe bre 1059, et Bourchard, tombé malade, reconnut ses torts p un acte public.

SAINT JEAN DE MÉDA,

INSTITUTEUR DE L'ORDRE DES HUMILIÉS.

Le Bienheureux Jean Oldrato est aussit appelé Jean Méda, parce qu'il naquit dans ce lieu, qui est éloigné de d milles de la ville de Côme en Italie, et dont il était seigneu mais il renonça à toutes les richesses de la terre, et se reti dans la solitude de Rondénario, sur la rivière de Coscia, quelque distance de la ville de Côme, où l'on rapporte qu'éta un jour en oraison, la très-sainte Vierge lui apparut, et qu lui montrant un habit blanc, elle lui ordonna d'aller se joi dre aux Humiliés à Milan. Il fut reçu dans le couvent de Brer et comme il était déjà prêtre, et le seul de cet Ordre, qui n' tait pour lors composé que de Frères lais, la dignité de s caractère, jointe à ses grandes vertus et à la sainteté de sa vi lui attira tellement l'amour et le respect de tous les Religieu qu'ils se soumirent à sa conduite.

Ce fut alors qu'il leur fit prendre la règle de saint Beno avec l'habillement dont nous avons parlé. Il leur dressa bréviaire particulier sous le titre d'Office des Chanoines.

Digitized by Google

effet ils prirent ce nom, et, dans la Règle de saint Benoît qu'ils suivaient, et qui leur était adaptée, les noms de Moines et de Frère sont changés en celui de Chanoines. Il les obligea aussi à dire tous les jours l'Office de la Vierge (ce que quelques monastères de Religieuses du même Ordre observent encore à présent), et il fit prendre les Ordres sacrés à ceux qu'il jugea avoir assez de piété et de science pour s'en rendre capables. Pour lui, il s'adonna à la prédication, et fit tant de conversions, qu'un grand nombre de personnes, autant touchées de ses paroles qu'édifiées par sa conduite, entrèrent dans cet Ordre. Il y en eut plusieurs qui y donnèrent leurs biens, ce qui donna le moyen à saint Jean de Méda de faire plusieurs établissements dans la Lombardie; de sorte qu'en peu de temps cet Ordre fit beaucoup de progrès sous sa conduite : ce qui lui a acquis le titre de *Propagateur de l'Ordre des Humiliés*. Il acheta Rondénario, qui était le lieu de sa première retraite. Il y fit bâtir une église, qui fut dédiée en l'honneur de la sainte Vierge et de tous les Saints, et il y joignit plusieurs cellules. Dieu fit paraître par plusieurs miracles combien les charités que ce Saint faisait aux pauvres lui étaient agréables : car, dans une cherté d'huile, ayant ordonné à ses Religieux de n'en point refuser aux pauvres qui en demanderaient, le vaisseau où on la conservait se trouva toujours plein, nonobstant la grande distribution que l'on en faisait. Enfin, après avoir gouverné cet Ordre pendant plusieurs années, il mourut le 26 septembre 1159. Les miracles qu'il avait faits pendant sa vie, et qui continuèrent après sa mort, le firent mettre au rang des Saints par le Pape Alexandre III. On voit son tombeau dans l'église de Rondénario, où il fut enterré.

(HÉLYOT.)

LA BIENHEUREUSE LUCE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

La Bienheureuse Luce de Venise, ayant été préservée dans son enfance d'une mort qui paraissait inévitable, prit de

Digitized by Google

bonne heure la résolution de se donner à Dieu. Elle embrass le Tiers-Ordre de Saint-François dans le monastère de Salerne en Sicile, et s'appliqua soigneusement à l'acquisition des ver tus de son état. Le souvenir des outrages faits à Jésus-Chris la touchait tellement, qu'elle cherchait à les réparer par le plus rudes mortifications. La réputation de sa sainteté s'éten dit bientôt au loin ; mais son humilité n'en fut point altérée Epuisée par ses austérités, elle éprouva une longue et cruell maladie dont elle mourut en 1,400. Elle est honorée d'un cult public dans son Ordre, le 26 septembre, depuis le pontificat d Léon X.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE-VIERGE.

NOTRE-DAME DE ROC-AMADOUR.

Roc-Amadour est fait pour étonner et ravir le pèlerin. Null par l'œil ne peut admirer un site plus hardi et plus pittores que, des rochers plus grandioses, une vallée plus solitaire : c lieu est fait pour y prier. Une tradition immémoriale, e appuyée sur des monuments certains, rapporte que Zachée l Publicain se rendit dans les Gaules, après la mort de Notre-Sei gneur, et choisit dans le Quercy une solitude qui lui parut admira ble pour la contemplation. Il s'y établit sur un roc, d'où lui vin son nom de Rocamadour, *Rupis Amator*. Là il éleva de se mains un petit sanctuaire à la Reine des Anges, et y plaça un statue de la très-sainte Vierge, qu'il avait lui-même sculptée Saint Martial visita son oratoire et bénit la pierre de l'autel Depuis, toutes les générations sont venues s'agenouiller au pieds de Notre-Dame de Roc-Amadour. Le Bienheureux Roland neveu de saint Charlemagne, la Bienheureuse Blanche d Castille, mère de saint Louis, et saint Louis lui-même ont pri dans ce sanctuaire que visitent chaque année plus de cin quante mille pèlerins pendant le mois de septembre, et où plu

Digitized by Google

sieurs Évêques vinrent en 1873 invoquer la céleste Reine de la France.

MARTYROLOGE ROMAIN [1].

A Nicomédie, fête de saint Cyprien et sainte Justine, vierge et martyre. Justine, après avoir souffert plusieurs tourments pour Jésus-Christ sous l'empereur Dioclétien et le président Eutholmius, convertit aussi Cyprien, qui était magicien et qui s'efforçait de la séduire par ses enchantements. Elle reçut dans la suite le martyre avec lui. Leurs corps ayant été jetés aux bêtes, certains nautonniers Chrétiens les enlevèrent de nuit et les portèrent à Rome. Depuis transférés dans la basilique de Constantin, ils furent inhumés près le baptistère.

A Rome, saint Callistrade, martyr, et quarante-neuf autres soldats, qui dans la persécution de Dioclétien, voyant que Callistrate, renfermé dans un sac et jeté dans la mer, en était sorti miraculeusement sans aucun mal, se convertirent à Jésus-Christ et souffrirent avec lui le martyre.

A Rome, saint Eusèbe, pape.

A Bologne, saint Eusèbe, évêque et confesseur.

A Brescia, saint Vigile, évêque,

A Albano, saint Sénateur.

SEXTO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Nicomediæ natalis sanctorum Martyrum Cypriani et Justinæ Virginis, quæ sub Diocletiano Imperatore et Eutholmio Præside multa pro Christo perpessa, ipsum quoque Cyprianum, qui erat magus, et suis magicis artibus eam dementare conabatur, convertit ad Christum : cum quo postea martyrium sumpsit. Horum corpora feris objecta, noctu quidam nautæ Christiani rapuerunt, et Romam detulerunt : quæ postmodum in Basilicam Constantinianam translata, prope Baptisterium condita sunt. — Romæ sancti Callistrati Martyris, et aliorum quadragintanovem Militum, qui in persecutione Diocletiani. cum Callistratus insutus culeo, et in mare demersus, Dei ope evasisset incolumis, conversi ad Christum, cum eo pariter martyrium subierunt. — Item Romæ sancti Eusebii Papæ. — Bononiæ item sancti Eusebii Episcopi et Confessoris. — Brixiæ sancti Vigilii Episcopi. — Albani sancti Senatoris. — In agro Tusculano beati Mili Abbatis, Fundatoris monasterii Cryptæ ferratæ, magnæ sanctitatis viri. — Tiferni sancti Amantii Presbyteri, gratia miraculorum illustris.

Digitized by Google

Dans le pays de Frascati, saint Nil, abbé, fondateur du monastère de Grotta-Ferrata, homme d'une grande sainteté.

A Tiferno, saint Amance, prêtre, illustre par le don des miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Guérin, abbé de Corwey en Saxe.

Le Bienheureux Martin, évêque de Morviédo, en Espagne au XIII^e^ siècle.

Saint Landelin, martyr honoré à Strasbourg.

Les sept Dormants, honorés à Strasbourg.

Saint Théoctiste, martyr à Nicomédie, pour avoir encouragé saint Cyprien le Magicien, qui allait au supplice.

Saint Nabor, saint Faustin et saint Magigne, martyrs en Sardaigne.

En Arménie, sainte Ripsime, appelée aussi Arsima, martyre avec trente-trois autres vierges sous le roi Tiridates.

Martyrologe de la dernière persécution.

Louis-Gabriel Ferrin, prêtre d'Amiens, pour refus des sermens schismatiques, condamné à la déportation, mort dans le trajet, le 26 septembre 1794, à 45 ans.

Ferréol Subrezil, prêtre du diocèse de Périgueux, condamné pour la même cause, déporté, mort dans le trajet le même jour à 59 ans.

Digitized by Google

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Cosme et saint Damien, frères et martyrs. — Saint Jean Marc, disciple des Apôtres. — Saint Florentin et saint Hilier, martyrs. — Sainte Eutropie, veuve. — Saint Céran, évêque de Paris. — Saint Chumald, missionnaire. — Sainte Hiltrude, vierge à Liessies. — Saint Elzéar et sainte Delphine, du Tiers-Ordre de Saint-François. — Judith, libératrice du peuple de Dieu. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT COSME ET SAINT DAMIEN,

FRÈRES ET MARTYRS.

Cosme et Damien étaient frères jumeaux; et ils sortaient d'une famille de la ville d'Eges en Arabie, encore plus distinguée par sa piété que par ses biens et par sa noblesse. Ils perdirent de bonne heure leur père. Théodote leur mère, qui a été mise au nombre des Saintes, prit grand soin de l'éducation de cinq fils qui lui restèrent. Cosme et Damien, qui étaient les plus jeunes, avaient de grandes dispositions pour les sciences, qu'ils cultivèrent avec succès. Mais leurs talents naturels furent surpassés encore par l'éclat de leurs vertus, qui les rendirent l'admiration des païens mêmes.

Leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes les porta à étudier la médecine, profession qui pouvait leur donner accès dans les maisons des païens. Ce pieux artifice leur réussit; ils se rendirent si habiles dans la connaissance de l'art de guérir, ou plutôt Dieu bénit tellement leurs soins, qu'on avait recours à eux de toutes parts. Nulle maladie, fût-elle des plus opiniâtres, ne leur résistait. En entrant chez le malade, ils commençaient par offrir à Dieu, de qui vient toute science et tout succès, une courte mais fervente prière. Ils faisaient sur le patient le signe de la croix, et déjà on apercevait un chan-

Digitized by Google

gement considérable; la fièvre se calmait, la santé revenait sensiblement; des moribonds même recouvraient presque à l'instant le mouvement et la vie. Les idolâtres ne pouvaient voir ces merveilles sans être frappés d'admiration, et le désintéressement de ces charitables médecins les gagnait. De pathétiques exhortations, écoutées dans des dispositions si favorables, ne devaient pas manquer d'avoir leur effet; les païens embrassaient donc avec reconnaissance une religion qui formait des hommes si admirables et si vertueux. Aussi les deux saints frères, en exerçant leurs fonctions de médecins, remplissaient-ils parfaitement celles de véritables Apôtres.

Leur réputation leur attira bientôt la grâce du martyre. Dioclétien, ayant résolu de détruire le nom chrétien, envoya Lysias à Eges, avec ordre de faire mourir tous ceux qui se diraient les disciples de Jésus-Christ. Cosme et Damien furent les premiers que les prêtres païens dénoncèrent. C'étaient en effet les plus redoutables ennemis des faux dieux. — Ces hommes, dirent-ils, exercent les fonctions de médecins, et il n'y a point de maux qu'ils ne guérissent par leur magie. Ils gagnent ainsi tout le monde à leur Dieu et rendront tout le pays Chrétien.

Lysias les fit arrêter et les interrogea sur leur patrie et leur profession. — Nous sommes cinq frères originaires de ce pays même, répondirent-ils. Deux de nous ont embrassé la médecine, sans aucun esprit d'intérêt; la magie n'a aucune part aux cures que nous faisons; nous guérissons plus de maux par le nom de Jésus-Christ que par notre science. — Il faut adorer nos dieux, dit le gouverneur, ou vous attendre aux supplices. — Vos dieux, répondirent les deux saints frères, sont des dieux sans pouvoir; nous n'adorons que le Créateur du Ciel et de la terre.

Lysias les livra à la torture. Voyant que rien ne les ébranlait, il les condamna successivement à être jetés à la mer, à être brûlés à petit feu, à être percés de flèches. Un Ange les ayant sauvés de ces divers supplices, Lysias, en fureur, ordonna qu'on leur tranchât la tête, le 27 septembre 285.

Digitized by Google

On croit que leurs trois autres frères reçurent en même temps la couronne du martyre. Les reliques de saint Cosme et de saint Damien ont été apportées à Rome, où elles sont en grande vénération. — La médecine a pris ces deux Saints pour ses patrons. L'école de médecine de Paris était protégée par une église dédiée sous leur invocation. On l'a détruite et nous ne pensons pas qu'on ait lieu de s'en féliciter.

Ces trois frères sont saint Euprépius, saint Anthime et saint Léonce, honorés ce même jour.

On visite à Rome, dans l'église des saints Cosme et Damien, un puits profond où les persécuteurs faisaient jeter les corps des Martyrs. Cette circonstance et le patronage des Saints ont donné à l'eau qu'on tire de ce puits la vertu de rendre la santé à plusieurs malades qui l'ont bue.

Le Bienreureux Jacques de Voragine, dans la légende dorée, rapporte deux miracles obtenus par l'invocation des saints Cosme et Damien. Un paysan dormait la bouche ouverte dans la campagne de Rome; une petite couleuvre, de celles qui sont grosses comme un ver de terre, entra dans sa bouche et se logea dans son estomac. Il s'éveilla sans se douter de rien. Ce ne fut que quelque temps après qu'il sentit des douleurs qu'il ne s'expliqua pas d'abord. Il comprit bientôt qu'un être étranger s'agitait dans ses entrailles, et n'ayant point foi aux médecins, il se rendit à l'église des saints Cosme et Damien et les supplia de venir à son aide en buvant avec foi l'eau de leur puits. Lorsqu'il rentra chez lui, la petite couleuvre sortit, comme si elle s'était sentie chassée par une force surnaturelle.

Un Romain, qui honorait ces deux Saints, fut attaqué à la jambe d'une plaie qui amena la gangrène. Pendant qu'il dormait, il lui sembla que saint Cosme et saint Damien venaient à lui pour le traiter, et que l'un disait à l'autre : si nous enlevons cette chair gangrénée, comment la remplacerons-nous? L'autre répondit : On vient d'enterrer un Ethiopien au cimetière de Saint-Pierre-aux-Liens, nous pouvons prendre de sa sa chair. Ce qui fut fait : or, après ce songe, le malade s'éveilla et se trouva guéri.

Digitized by Google

SAINT JEAN MARC,

DISCIPLE DES APOTRES.

Saint Jean, surnommé Marc, que plusieurs ont confondu avec saint Marc l'Évangéliste, était fils de Marie qui avait dans Jérusalem une maison, où il semble que les fidèles s'assemblaient volontiers après l'ascension de Jésus-Christ et la descente du Saint-Esprit, pour prier, lire, ou s'instruire. On voit au moins que plusieurs étaient chez elle durant la nuit que saint Pierre fut délivré de la prison par un Ange, et que c'était leur coutume de s'y rendre, puisque cet Apôtre y alla sans hésiter et sans demander où l'on était. Ainsi l'on peut dire que la maison où Jean Marc avait été nourri et élevé fut la première église des Chrétiens. Saint Jérôme dit qu'il était disciple de saint Barnabé, sans nous expliquer s'il l'avait instruit dans la foi de Jésus-Christ ou seulement dans la loi de Moïse avant leur conversion. Peu de jours après la délivrance de saint Pierre, dont nous venons de parler, saint Paul et saint Barnabé qui étaient venus d'Antioche à Jérusalem apporter les aumônes des fidèles de Syrie pour les pauvres de Judée, emmenèrent avec eux Jean Marc lorsqu'ils s'en retournèrent. Ils furent ensuite déclarés Apôtres des Gentils et envoyés par le Saint-Esprit aux nations qui devaient recevoir l'Évangile. Ils partirent dès la même année pour l'aller annoncer en Chypre : Jean Marc les y suivit, et il les servait, soit dans les fonctions de leur apostolat, soit dans leurs besoins corporels. Mais lors qu'ils eurent passé en Asie et qu'ils furent arrivés à Perge en Pamphilie, comme il voyait qu'ils entreprenaient encore un plus long voyage, il les quitta pour s'en retourner à Jérusalem. Ce qui toucha particulièrement saint Paul qui trouvait à redire qu'il les abandonnait ainsi dans le besoin qu'ils auraient eu de ses services, et qu'il le rebutât si facilement de la fatigue des travaux évangéliques. Il s'en souvint encore six ans après, lorsqu'ils se disposèrent à retourner en Asie pour visiter les Frères et voir en quel état étaient les nouvelles églises dans

Digitized by Google

les villes où ils avaient prêché la parole du Seigneur. Barnabé était d'avis de mener Jean Marc dans ce voyage. Mais saint Paul n'y pût y consentir, et il le pria de considérer qu'il n'était guère à propos de prendre avec eux celui qui les avait quittés en Pamphilie sans nécessité, et qui n'avait point eu assez de courage pour les accompagner dans leur ministère. Il se forma donc entre ces deux saints Apôtres une espèce de contestation qui fut cause qu'ils se séparèrent l'un de l'autre. Saint Chrysostôme réfléchissant sur cette conduite nous fait remarquer que la sévérité de saint Paul et la douceur de saint Barnabé étaient également nécessaires à Jean Marc, et que toutes deux firent sur lui un bon effet. Que la fermeté du premier lui fit ouvrir les yeux sur sa faute, lui en découvrit les fâcheuses suites, et le fit rentrer en lui-même : et que la tendresse du second l'empêchèrent de tomber dans le découragement, et lui fit prendre une confiance particulière en lui, pour profiter de ses avis et de ses instructions et s'attacher à sa personne.

Saint Barnabé le prit donc auprès de lui après que saint Paul se fut séparé, et il le mena avec lui en Chypre : il n'y a peut-être que cette considération qui ait porté saint Jérôme à donner à saint Jean Marc la qualité de disciple de saint Barnabé. Depuis ce temps il paraît que saint Barnabé le rejoignit à saint Paul, et que par cette réunion saint Jean Marc répara tout le mécontentement qu'il avait pu lui donner. Car on a tout sujet de croire que c'est de lui que saint Paul fait les recommandations à Philémon et aux Colossiens : il appelle *Marc cousin de Barnabé* dans l'épître qu'il écrit à ces derniers. Il le met du petit nombre des Juifs convertis qui l'assistaient à Rome dans ses liens : par où l'on voit qu'il était auprès de lui dans cette ville pendant les années 62 et 63. Il mande aux Colossiens de bien recevoir Marc s'il allait chez eux, et leur parle de quelques commissions que saint Barnabé et lui leur avaient données à son sujet. Il paraît en effet que Jean Marc, après l'élargissement de saint Paul, alla en Asie, soit en la compagnie de ce saint Apôtre, soit autrement. Il y était au moins deux ans

Digitized by Google

après, lorsque saint Paul écrivant de sa dernière prison s seconde épître à Timothée qui était certainement en As pour lors, il le priait de l'amener à Rome avec lui, ajouta qu'il lui était utile pour le ministère de l'Évangile.

Les Grecs rapportent que saint Jean Marc fut ensuite Évê que de Biblos en Phénicie, entre Beyroute et Tripoli; ils marquent aussi sa sépulture et son culte. Ils lui donnent l titre d'Apôtre et honorent sa mémoire le 27 de septembre, d même que les Latins. (BAILLET).

SAINT FLORENTIN ET SAINT HILIER.

MARTYRS.

Ces deux amis, Florentin et Hilaire, que l'on appelle géné ralement Hilier, se sanctifiaient aux premiers jours du v^e^ siè cle, dans un village qu'on appelait Pseudun, entre Dijon e Châtillon. Ils s'étaient distingués par leur courage dans le armées romaines. Mais au milieu de la licence des camps i avaient conservé une fidélité constante à tous les devoirs d la religion. Or les Vandales s'étant jetés dans les plus riche provinces des Gaules, exterminaient les Chrétiens qui refu saient d'honorer leurs idoles; et ils les dépouillaient. Ils pr rent Florentin et Hilier, et ne parvenant pas à obtenir leu apostasie, ils les égorgèrent et s'emparèrent de leurs biens le 27 septembre de l'an 406 ou 407.

Leurs corps furent ensevelis à Pseudun, et assez longtemp oubliés. Mais Aurélien, archidiacre d'Autun, qui fut élevé su le siége épiscopal de Lyon sous le règne de Charles le Chauve regrettant que les reliques de ces saints Martyrs ne fussent pa entourées de toute la vénération qu'elles méritaient, résolu de les transporter à Lyon dans le monastère d'Ainay. Il e obtint la permission de Jonas, évêque d'Autun, et fit solen nellement cette translation l'an 855. Il donna la moitié de ce reliques aux moines de Bonneval, qui étaient venus rétabli la régularité à Ainay. Ceux-ci les placèrent dans une égli de saint Marcelin, qui prit le nom de Saint-Florentin. Aurélie

Digitized by Google

en fonda lui-même une autre en l'honneur de nos saints Martyrs à Seyssel sur le Rhône. On croit avoir le chef de saint Florentin à Bremur-sur-Seine, près de l'endroit où il fut martyrisé.

SAINTE EUTROPIE,

VEUVE EN AUVERGNE.

Eutropie était une dame de grande considération, dans la ville de Clermont, au temps du saint Évêque Sidoine Apollinaire. Elle honorait l'état de sa viduité par la pratique des vertus chrétiennes qui pouvaient contribuer à sa sanctification. Elle joignait la douceur et la modestie à une sage tempérance. Elle se mortifiait le corps par de grandes abstinences, tandis qu'elle nourrissait les pauvres de son bien.

Sa vertu fut éprouvée par diverses afflictions. Après être demeurée veuve assez jeune, elle perdit son fils, et ensuite son petit-fils, où consistait toute sa consolation dans ce monde. C'étaient de pénibles coups pour une mère ; mais elle les reçut de la main de Dieu, avec une soumission égale à la patience qu'elle fit paraître dans tout ce qu'elle eut à souffrir par cette privation.

Ce qui augmenta encore ses tribulations, ce fut un fâcheux procès que lui suscita un malheureux nommé Agrippin, qui employa divers artifices et d'autres moyens honteux pour ajouter la perte de son bien à celle de ses enfants. Sidoine Apollinaire voulut s'entremettre pour les accommoder. Eutropie, par un rare désintéressement, y donna les mains tout d'un coup ; ce qui parut d'autant plus extraordinaire et plus digne d'admiration, qu'elle était la partie offensée. Voyant qu'Agrippin persistait à la troubler, quoique Sidoine eut déjà gagné quelque chose sur son esprit, elle résolut d'employer encore le crédit d'un autre Évêque nommé Pragmace. Sidoine se chargea avec plaisir d'en écrire à ce Prélat. Il lui marquait dans sa lettre que sainte Eutropie s'estimait heureuse de sortir de cette affaire par son moyen, et qu'elle croirait avoir gagné

Digitized by Google

son procès, pourvu qu'après avoir abandonné à sa partie
qu'elle lui demandait, elle ne fût plus obligée de plaider. I
qualité de sainte qu'il donnait à Eutropie ne pouvait être qu
le titre de sa vertu, puisque les femmes n'avaient ni caractèr
ni dignité. C'est sans doute ce qui a porté les auteurs de mar
tyrologes à lui donner une place dans les fastes de l'Église
L'auteur du Martyrologe de France marque sa fête au 16 sep
tembre, d'autres au 27 de ce même mois.

Il y eut presque en même temps, dans les Gaules, une autr
sainte Eutropie ; c'était une vierge qui fut martyrisée à Reim
par les Huns, dans les ravages qu'ils firent sous la conduit
d'Attila, ce qui suffit pour ne pas les confondre. La fête s'en
fait le 14 décembre avec celle de saint Nicaise.

SAINT CÉRAN,

ÉVÊQUE DE PARIS.

Céran ou Céranne succéda, vers le commencement du
VII^e^ siècle, à Simplice, sur le siége de Paris et gouverna son
Église pendant à peu près vingt ans, sous le roi Clotaire II. Sa
piété, son zèle et sa charité le rendirent recommandable et en
firent un Prélat comparable aux Évêques de la primitive Église.
Il avait une dévotion particulière pour les saints Martyrs, dont
il fit recueillir les actes avec soin. Il obtint de Warnahaire,
clerc de l'église de Langres, la vie de saint Didier, évêque de
la même ville, ainsi que les actes des Martyrs saint Speusippe,
Eleusippe, et Meleusippe, trois frères jumeaux, immolés pour
la foi catholique en Cappadoce, selon toute apparence sous
Marc-Aurèle. Les reliques de ces Martyrs furent apportées en
France sous les rois de la première race, et conservées à la
cathédrale de Langres. Saint Céran en établit aussi la mémoire
dans l'église de Paris, et c'est depuis cette époque que l'on en
fait la commémoration le 17 janvier.

Sous l'épiscopat de saint Céran fut célébré le cinquième
Concile de Paris, auquel ce Pontife assista. Ce Concile que les
plus habiles critiques placent à l'année 615, était compos

Digitized by Google

de soixante-dix-neuf évêques, et fut tenu dans l'église des Apôtres Saint-Pierre et Saint-Paul, dite depuis Sainte-Geneviève.

Il est à regretter qu'aucun historien ne nous ait conservé la vie de notre vertueux Prélat, qui aurait certainement fourni des détails précieux ; car un épiscopat de vingt ans dût être fécond en événements glorieux pour un homme d'une si haute sainteté. On ignore l'année de sa mort ; mais il certain qu'il ne vivait plus en 625 ; puisque Leudebert a souscrit en qualité d'Évêque de Paris au Concile de Reims, célébré cette année-là.

Saint Céran fut enterré dans la chapelle souterraine de l'église de Sainte-Geneviève, à gauche du corps de cette Sainte. Le Martyrologe de France marque sa fête au 27 septembre. On enchâssa son corps pendant le XIII^e^ siècle, et l'on faisait la fête de la translation de ses reliques le 16 novembre, jour auquel on les exposait à Sainte-Geneviève.

SAINT CHUMALD,

MISSIONNAIRE EN ALLEMAGNE.

Saint Chumald occupe une place distinguée parmi les zélés missionnaires d'Écosse qui, par leurs prédications et leurs travaux, étendirent le règne de Jésus-Christ dans l'Allemagne. Il fut plusieurs années le collègue de saint Rupert, évêque de Salzbourg, auquel il fut fort utile dans l'exercice de ses fonctions apostoliques. L'église de Salzbourg en a toujours fait mémoire en ce jour ; mais on l'honorait en Écosse, où il avait pris naissance, le 21 de février.

SAINTE HILTRUDE [1],

VIERGE, A LIESSIES.

A l'époque où Pépin-le-Bref commençait à gouverner le

[1] Emprunté aux vies des Saints de Cambray et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

Digitized by Google

royaume, vivait dans les environs de la ville de Poitiers u noble seigneur appelé Wibert. Cet homme, d'une grande piét et d'une vertu incorruptible, était souvent en butte aux atta ques des peuples de ces contrées, parce qu'il ne voulait pa soutenir le parti de Waïfre, duc d'Aquitaine, contre le roi de Francs. Fatigué de ces poursuites continuelles auxquelles ne pouvait s'opposer efficacement, il vint les faire connaître au roi et lui exposer les difficultés de sa position. Pépin, satisfai de cette démarche qui révélait clairement la sincérité des sen timents de Wibert envers sa personne, lui donna une parti des terres de son domaine dans le Hainault et la Thiérache pour qu'il s'y établît. Le noble Leude se rendit donc dans c pays avec Ada son épouse, et leurs enfants au nombre des quels on signale surtout sainte Hiltrude et le vertueux Guntar son frère. Telle est la circonstance providentielle qui amen dans notre pays cette famille, destinée à lui donner un nouveau lustre, et à augmenter encore la couronne de Saints qu'il avai déjà produits.

Quelques années plus tard, on voyait s'élever les premier bâtiments de ce monastère de Liessies qui, dans la suite, de vait jouir d'une si juste célébrité. Wibert et Ada le destinaien à leur fils Guntard. Ce jeune et vertueux seigneur avait form le projet de se retirer dans cette solitude, pour s'y consacre entièrement au service de Dieu, et vivre dans un complet éloi gnement du siècle. Sainte Hiltrude, sa sœur, eut bien voulu suivre son exemple; mais, avant d'obtenir cette faveur, elle devait subir quelques épreuves qui donneront à sa vertu un nouvel éclat.

Cette jeune vierge, élevée dans la maison paternelle avec tout le soin et la vigilance qu'apportent des parents Chrétien dans l'accomplissement de cet important devoir, grandit sou leurs yeux en sagesse et en piété. Elle unissait à toutes les vertus de son sexe les plus brillantes qualités. Aussi son nom ne tarda pas à être connu dans les pays voisins, et ses parents se virent bientôt sollicités par différents seigneurs qui désiraient l'épouser. Le biographe de la Sainte signale en parti

Digitized by Google

culier un noble Bourguignon, appelé Hugues, qui appartenait à une des plus importantes maisons de ce pays.

Wibert et Ada eussent vu avec plaisir l'alliance de leur fille avec ce jeune seigneur, et ils n'hésitèrent pas à lui manifester leur intention et leurs désirs à cet égard. Mais la vertueuse Hiltrude avait déjà fait à Dieu le sacrifice de sa virginité, et elle était résolue de lui appartenir tout entière jusqu'à son dernier soupir. « Mes chers parents, répondit-elle alors avec modestie, vous me demandez ce que je pense de la proposition que vous me faites ; je vais vous le dire franchement. Depuis longtemps j'aime par-dessus toutes choses Jésus-Christ, je lui ai donné ma foi, c'est avec lui que je désire ardemment contracter une alliance. Si vous m'aimez véritablement, si vous me traitez comme votre fille, si vous ne me séparez point de Celui que j'ai choisi pour mon époux, je serai toujours votre enfant : si, au contraire, vous vouliez contraindre ma volonté, comment pourrais-je croire que je suis encore votre fille? » Ces paroles firent une profonde impression sur l'esprit des parents de sainte Hiltrude : ils savaient d'ailleurs que son frère Guntard partageait ses sentiments et l'aidait de ses conseils et de son influence.

Toutefois, les instances de Wibert et de son épouse Ada continuaient et devenaient toujours de plus en plus pressantes. La vertueuse Hiltrude, qui les aimait beaucoup, regrettait vivement la peine que paraissaient leur causer ses refus persévérants; mais sa confiance en Dieu et un entier abandon à sa volonté fortifiaient son âme et la rendaient capable des résolutions les plus héroïques. Un jour donc que des craintes plus vives sur les sollicitations nouvelles qu'on allait lui faire s'étaient emparées de son esprit, elle forma le dessein de s'éloigner quelque temps dans une solitude ignorée, afin d'exprimer de cette manière à sa famille combien sa résolution était fixe et irrévocable. Elle communiqua son dessein à plusieurs personnes qui avaient sa confiance, et se retira avec elles dans un petit bois voisin, où elles se construisirent une demeure.

Digitized by Google

L'inquiétude et la douleur des parents furent grandes qua ils s'aperçurent de la fuite de leur fille chérie. Ils devinèr facilement le motif qui avait pu la déterminer à prendre parti, et leur piété sincère les remplit involontairement d'a miration pour une vertu si courageuse. D'un autre côté, craignaient qu'un refus positif n'irritât le jeune leude Bourg gnon, à qui ils avaient fait concevoir les plus grandes esp rances. Telle était leur position, quand une pensée que Di leur suggéra vint mettre un terme à cet embarras et aux p plexités de sainte Hiltrude.

Wibert et Ada avaient encore une autre fille, appelée B the, et qui, comme sa sœur, unissait à une éminente pié les plus belles qualités du cœur et de l'esprit. Ils conçurent pensée de la donner pour épouse au jeune Hugues, à la pla d'Hiltrude, qui persistait toujours dans sa résolution de se co sacrer uniquement à Dieu.

Soit que les prières de la vierge de Liessies eussent dispo le cœur du noble Bourguignon à ce sacrifice, soit qu'il f animé lui-même de grands sentiments de religion, il consé tit à cette détermination. Il accepta pour épouse la vertue Berthe, et laissa à sainte Hiltrude la liberté de suivre la v de perfection à laquelle le Ciel l'appelait.

Peu de temps, en effet, après ces événements, sainte H trude, de retour dans la maison paternelle, obtenait la perm sion, si longtemps désirée, d'aller vivre dans la retraite et pratique des œuvres de piété. Ses parents eux-mêmes prièr le vénérable Évêque de Cambrai, Albéric [1], de lui donner voile des vierges, après quoi elle se retira dans une petite c lule, attenante au monastère de Liessies que gouvernait s frère Guntard.

Dès ce moment surtout, la vie de la Bienheureuse Hiltru fut dévouée aux actes de charité et de religion. Ses jeû étaient fréquents, ses prières continuelles, son union à Di sans interruption. Souvent on la voyait avec son vénéra

[1] Les Actes disent l'Évêque Thierri; mais c'est une erreur, comme le pr très-bien Mabillon, Le Cointe et les Bollandistes.

Digitized by Google

frère Guntard, conversant des choses du Ciel, et s'excitant mutuellement à l'amour de Dieu et à des désirs toujours plus ardents après la patrie céleste. On eut dit saint Benoît et sa sœur sainte Scolastique s'entretenant ensemble des choses de l'éternité. Pendant dix-sept ans, ces pieuses conférences continuèrent et développèrent dans ces deux saintes âmes une émulation toujours nouvelle pour arriver à la perfection de leur état.

Sainte Hiltrude, bien qu'elle fût encore dans un âge peu avancé, était déjà mûre pour le Ciel, et Dieu allait l'appeler à la récompense éternelle après laquelle elle soupirait. Une maladie de langueur la réduisit peu à peu à une extrême faiblesse. Dans ses derniers moments elle eut la consolation de voir réunis autour de sa couche toute sa famille et les Religieux de la communauté de Liessies. Ce fut sous leurs yeux et au milieu de leurs prières qu'elle remit paisiblement son âme à son Créateur, le vingt-septième jour de septembre, vers l'an 785.

Son corps fut placé dans l'église de Liessies, auprès de l'autel. On lisait ces mots sur son tombeau : « Ici a été déposé, le cinq des calendes d'Octobre, le corps de la vierge Hiltrude. O heureuse vierge du Christ, dont l'âme est transportée au céleste séjour, et le céleste séjour, et le corps confié à la terre, parce qu'elle était la demeure du Saint-Esprit ! O heureux parents, qui ont acquis à leurs enfants les célestes et éternelles demeures ! »

De nombreuses guérisons opérées au tombeau de sainte Hiltrude continuèrent de rendre sa mémoire chère aux populations du Hainaut. Ces prodiges multipliés déterminèrent l'Évêque de Cambrai, Erluin, à lever de terre ce corps saint et à le placer dans une châsse. Cette cérémonie fut faite avec solennité et au milieu d'un grand concours de peuple, le dix-sept septembre de l'année 1004. La châsse fut placée derrière le maître-autel, qui était sous l'invocation de saint Lambert, évêque de Maëstricht et martyr.

En 1128, on mit ces Reliques dans une nouvelle châsse d'un

Digitized by Google

travail magnifique, et qui a été donnée par Agnès, comtess d'Avesnes. Elle fut remplacée dans la suite par une autre en core plus belle, exécutée à Paris, par ordre de l'abbé de Lies sies Antoine de Winghe. C'est elle qui fut conservée jusqu' l'époque de la révolution de 1793.

SAINT ELZÉAR ET SAINTE DELPHINE,

DU TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

Saint Elzéar naquit en 1295, au château d'Ansois, entr Apt et Aix. La miséricorde naquit avec lui : il n'avait pa encore trois ans, dès qu'il voyait un pauvre, il le regardai avec compassion, refusait de passer outre et se mettait pleurer, jusqu'à ce que le pauvre eût reçu quelque aumône Aussi sa nourrice emportait-elle toujours quelques morceau de pain quand elle sortait avec lui du château. Depuis l'âg de cinq ans, il distribuait aux pauvres tout ce qu'il gagnai dans ses petits jeux ou qu'il pouvait acquérir d'ailleurs. faisait inviter à dîner avec lui les enfants, surtout les pauvres avec lesquels il prenait quelquefois ses ébats. Ces mouvement de miséricorde et de charité s'accrurent avec l'âge : ils étaien accompagnés de tout ce qu'on pouvait imaginer de plus ver tueux dans un enfant bien né et favorisé du Ciel. Il éta modeste, doux et civil envers tout le monde, respectueux soumis à l'égard de ses parents, de sa gouvernante, la pieus amie de sa mère Garsende d'Alphant, de son précepteur de tous ceux qui avaient quelque inspection sur lui. Son édu cation ne leur coûtait rien ; sa conduite semblait être plutô la règle que l'effet de leurs avertissements.

Il fut élevé ensuite auprès de son oncle, Guillaume de Sa bran, abbé de Saint-Victor de Marseille, qui n'onblia rien ce qui pouvait lui former l'esprit dans les sciences, et le cœu dans la piété. Mais Elzéar avait pour les sciences du salut u maître intérieur qui le dressait à la vertu et le conduisait dan les voies du Ciel. On ne remarquait rien de léger, rien d'i considéré ou de frivole dans ce jeune homme. Il était retei

Digitized by Google

dans ses paroles, sage et composé dans ses mœurs, sérieux et réservé dans toutes ses manières d'agir; cependant toujours gai et agréable, d'un naturel vif, d'une humeur charmante, qui, jointe à une grande beauté de corps, le faisait affectionner de tout le monde. Il croissait ainsi en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, et formait le projet d'aller annoncer la foi parmi les infidèles, afin d'y trouver l'occasion de souffrir le martyre. La Providence en disposa différemment. Il n'avait encore que dix ans, lorsque Charles III, roi de Naples, comte de Provence, envoya un ordre exprès à son père de le marier avec une demoiselle de la maison de Glandèves qu'on lui avait recommandée. Elle s'appelait Delphine, et n'avait que douze ans. Elle était très-digne de lui, mais plus encore par sa vertu que par la noblesse de son sang ou la grandeur de sa famille, qui était des premières de la Provence. On les fiança aussitôt dans Marseille, en présence du roi même, sans que l'un et l'autre se connussent encore et sans qu'ils eussent beaucoup de part à ce qu'on leur faisait faire.

Delphine avait perdu de bonne heure son père et sa mère, E. de Sinha, seigneur de Puy-Michel, et Delphine de Barras. Quand elle entendit ses oncles et ses tuteurs parler de la marier à quelque jeune seigneur des plus nobles et des plus puissants de la Provence, à cause des grands biens qu'elle possédait, elle en ressentait une grande peine; car elle souhaitait demeurer toujours vierge, prévenue qu'elle était de l'amour divin. Elle eût donc voulu que tous ses châteaux fussent brûlés, toutes ses terres anéanties et ses vassaux dispersés, pour qu'on ne lui parlât jamais d'aucun mariage charnel. Plus d'une fois même elle eût désiré être aveugle, pour servir plus librement Dieu dans sa virginité. Quand il fut donc question de la marier au jeune comte de Sabran, elle résista tant qu'elle put. Même à Marseille, près de paraître devant le roi, elle se déroba de ses oncles et de ses tuteurs, se cacha dans le comble de la maison, où elle recommanda sa virginité avec beaucoup de larmes à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, en disant :

Digitized by Google

Vierge bénie, Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'il plaît à votre bonté maternelle que j'aie votre béni Fils pour époux, secourez-moi à cette heure où je suis délaissée et destituée de tout secours humain. Après cette prière, elle ressentit une grande consolation intérieure, et obtint que le mariage qu'on voulait faire ne fût que des fiançailles.

Cependant, trois ans après, le mariage fut célébré solennellement en face de l'Eglise, le jour de Sainte-Agathe, au château de Puy-Michel. Élzéar était dans sa treizième année, Delphine dans sa quinzième. La première nuit qu'ils se trouvèrent seuls dans la chambre nuptiale, elle apprit confidemment à son jeune époux qu'elle ne s'était mariée que forcée par ses proches, que tout son désir était de demeurer vierge pour l'amour de Dieu ; elle en avait demandé la grâce à la Vierge Marie, qui lui avait promis son assistance. Si donc elle avait consenti à l'épouser, c'est que, connaissant sa vertu et sa piété, elle espérait que non-seulement il ne s'y opposerait point mais qu'il ferait lui-même comme elle. Elzéar, à qui cette pensée n'était pas encore venue, fut bien surpris de la proposition ; mais comme il était d'un naturel doux et complaisant il respecta le désir de sa jeune épouse et ne lui dit pas un mot qui pût lui déplaire. Delphine passa toute cette nuit sans fermer l'œil, priant incessamment Dieu avec beaucoup de larmes et de soupirs, de vouloir bien être le protecteur de sa virginité. Les nuits suivantes, elle obtint de même de son époux, par de douces paroles, de les passer, comme le jeune Tobie et Sara passèrent ensemble les trois premières, à prier Dieu avec ferveur. La chambre nuptiale fut dès lors un oratoire.

Cette première année, quoiqu'il en fut exempt par son âge, Elzéar jeûna tout le carême. De plus, il se procura, par le moyen d'une Religieuse, parente de sa femme, une corde pleine de nœuds, dont il se ceignit le corps, mais au point de le mettre en sang et en plaies. La Religiense s'en étant aperçue à la pâleur de son visage, menaça de le dire à ses parents, s'il n'ôtait la corde ; il le fit, mais la remplaça par un cilice.

Digitized by Google

A l'âge de quinze ans, il se trouvait, avec son oncle paternel, l'Abbé de Marseille, dans le château de son oncle maternel, le seigneur du Sault. Un nouveau prêtre devait y chanter sa première Messe, un noble y être armé chevalier, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge. Elzéar assista la nuit à matines, fit ensuite la confession de ses péchés et communia dévotement à la Messe comme pour se préparer aux grâces extraordinaires que Dieu devait lui faire en ce jour. Au festin, il fit l'écuyer tranchant, par honneur pour ses oncles. Après le repas, comme il prenait sa réfection en lui-même, l'Esprit de grâce descendit subitement sur lui, son visage parut changé. Ses compagnons, croyant qu'il avait la fièvre, le menèrent dans sa chambre. Dès qu'il y fut seul, il se prosterna par terre, s'abandonnant, suivant que l'esprit intérieur lui suggérait. Il ressentit une si vive flamme de l'amour divin, qu'elle faisait fondre toute son âme et la transformait totalement en Dieu. Et alors Dieu lui montra la brièveté de cette vie caduque, et combien ce monde est méprisable en comparaison des biens célestes. Il conçut un si grand mépris de tous les avantages temporels, que si on lui avait offert toutes les richesses de ce monde, il n'eût rien accepté, mais méprisé tout comme de la boue, tant il avait soif de Dieu seul.

Il voyait aussi très-clairement par quelles miséricorde et bienveillance Dieu l'avait préservé jusqu'à ce jour de tomber dans toutes sortes de péchés, et par quelle grâce singulière il l'avait conservé dans sa virginité. Il résolut donc dès ce moment de ne plus songer à laisser d'héritiers, mais à garder constamment la virginité, à quoi l'exhortait tant son épouse. Il commença donc à penser fortement aux moyens de plaire à Dieu seul. Dans cette méditation et cet incendie d'amour, il se mit à prier Dieu de tout son cœur de lui montrer de quelle manière il voulait qu'il vécût dans ce monde. Il aspirait à quitter tout pour se retirer dans un désert et y servir Dieu, sans être connu de personne ; mais une voix intérieure lui dit de ne pas changer d'état. Il objecta sa fragilité, mais la voix répondit : Je sais ce que vous pouvez ; et ce que vous ne pou-

Digitized by Google

vez faire, je le ferai et le suppléerai. Elzéar sortit de cette extase résolu à garder la virginité perpétuelle, sans pourtant en faire de vœu. Et, merveille bien extraordinaire de la grâce divine, attestée par les deux époux, quand ils étaient ensemble, ils se sentaient plus affermis dans leurs saintes résolutions que quand ils se trouvaient éloignés l'un de l'autre.

Après cette première extase, Elzéar en eut plusieurs autres dans lesquelles Dieu lui fit voir, sans nuage, les principaux mystères de la foi, les mystères de la Trinité, de l'Incarnation de la Rédemption, ainsi que les autres vérités du Symbole; ce qui le remplit d'un amour ineffable pour Dieu. Plusieurs âmes pieuses connurent par révélation la vie angélique et virginale des deux époux.

Ils vécurent ainsi sept ans au château d'Ansois; mais Elzéar ne pouvait jouir en ce lieu de toute la tranquillité d'esprit qu'il souhaitait, à cause des inquiétudes et des soins excessifs que son grand'père et tous ses proches avaient pour les choses temporelles, et dans lesquelles ils tâchaient de l'entrainer. A l'âge de vingt ans, il demanda et obtint, après de longues sollicitations, la liberté d'aller demeurer au château de Puy-Michel, qui lui appartenait par sa femme. Ils y demeurèrent trois ans.

En changeant de lieu, ils changèrent de bien en mieux et de cœur. Le nouveau père de famille régla d'abord sa maison comme une espèce de monastère. Il lui donna un règlement de huit articles. 1° Toutes les personnes à son service, hommes et femmes, devaient entendre chaque jour au moins une messe. 2° Tous devaient mener une vie chaste et pure : ceux qui se trouvaient convaincus du contraire étaient chassés de la maison. 3° Les nobles et les chevaliers, les demoiselles et les dames se confesseront une fois chaque semaine, et se disposeront à communier dévotement chaque mois. 4° Ces mêmes demoiselles et dames s'occuperont le matin de prières et d'actes de piété et de dévotion jusqu'au dîner, après quoi elles vaqueront au travail manuel. 5° Nul n'osera proférer le blasphème contre Dieu, contre la sainte Vierge, contre aucun Saint, ni jurer

Digitized by Google

faux, à la légère et sans cause, ni proférer de paroles déshonnêtes ; car la vie et la mort sont dans les mains de la langue, dit le Sage ; les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, dit l'Apôtre. Les trangresseurs de ce statut étaient punis de cette manière : A dîner, ils étaient assis à terre devant les autres, ne mangeant que du pain et ne buvant que de l'eau, ou bien ils étaient enfermés dans une chambre où ils ne recevaient à manger que des choses communes. 6° Nul ne devait jouer aux dés ni à aucun jeu illicite ou déshonnête. Les contrevenants étaient punis avec sévérité. 7° Tous ceux de sa famille devaient vivre ensemble dans la paix, l'amitié et la concorde, nul ne devait offenser l'autre de paroles ni d'actions ; si quelqu'un avait fait le contraire, il devait se réconcilier avec l'offensé. Le Saint veillait à cela d'une façon spéciale, et punissait le délinquant selon la gravité de sa faute. 8° Tous les jours après le dîner ou à une autre heure du soir, à moins qu'on ne soit empêché par une autre cause légitime, ils auront une conférence ensemble, et lui-même avec eux, sur les paroles du Seigneur pour l'édification de leurs âmes. Dans cet entretien, tandis que l'un parlera, tous les autres prieront pour lui dans leur cœur, afin que Dieu lui inspire des paroles profitables à tous. Nul ne doit interrompre ni empêcher de quelque manière celui qui parle. Le contrevenant était privé de ce bon et dévot entretien jusqu'à ce que, s'étant corrigé, il y fût rappelé par les autres.

Lui-même, dans ces entretiens, le visage rayonnant d'une sainte joie, avait des paroles de feu qui jaillissaient de la source même de la divine sagesse ; les auditeurs sentaient leurs cœurs tout changés, remués par de saints désirs, et devenaient humbles et timorés ; car. comme un autre Tobie, il enseignait à sa famille à craindre Dieu, à s'abstenir du péché et à observer les divins Commandements. Il les exhortait à aimer Dieu et à s'aimer les uns les autres, et à conserver leurs corps purs et sans tache. Quant à l'oraison, il disait que le Chrétien doit la commencer en s'humiliant profondément, car la prière de qui s'humilie pénétrera les Cieux.

Digitized by Google

Son confesseur lui ayant demandé un jour quelle méthode il suivait dans l'oraison et quel Saint il avait choisi pour son patron spécial, le Saint lui répondit : J'ai choisi pour mon avocate la glorieuse Vierge Marie, et quand je veux me préparer à l'oraison, je considère d'abord mon indignité et ma vileté, à cause de| quoi je me tourne vers la Mère de grâce, et je la supplie humblement qu'elle mette dans mon cœur et dans ma bouche ce qui lui est agréable, à elle et à son divin Fils ; je lui offre, avec toute la dévotion que je puis, un *Ave Maria* ; lequel dit, je ne manque jamais de matière nouvelle pour les choses divines.

Dans la maison d'Elzéar, ainsi réglée, il régnait une charité, une dévotion, une paix, une aménité, une pureté si grande, que, sauf l'habit, ce paraissait plutôt un vrai monastère et une vie religieuse que la maison d'un comte et une vie séculière. Aussi la Religieuse Alasie, sœur de Delphine, assurait qu'elle vivait plus saintement auprès de ces deux époux que dans son couvent. De plus, beaucoup de nobles et de chevaliers, ainsi que d'autrss personnes, inspirés par un si bel exemple, promirent et gardèrent la chasteté perpétuelle, plusieurs même la pureté virginale. Enfin, la renommée publiant partout de quelle manière le comte Elzéar de Sabran avait réglé sa maison, plusieurs commencèrent à vivre et à former leurs maisons sur ce modèle ; entre autres l'Évêque de Digne, Renaud de Porcelets, cousin du Saint, et qui lui-même est appelé Saint dans quelques auteurs du temps, lui demanda le règlement de sa famille et le fit observer dans la sienne.

Outre ce règlement domestique, on attribue encore à saint Elzéar un règlement public pour ses domaines, en dix articles. 1° Nul de mes sujets ne blasphèmera d'une manière quelconque en mes domaines ; car, comme les louanges de Dieu nous attirent ses faveurs et ses grâces, de même les parjures et les jurements, qui sentent plus le langage des enfers que celui des hommes, attirent sur nous les foudres du Ciel qui perdent et nos corps et nos âmes. 2° Je veux introduire dans toutes mes terres la piété envers la sainte Mère de Dieu ; en consé-

Digitized by Google

quence, je veux que tous mes sujets la choisissent pour leur patronne ; car, quand nous avons besoin de la miséricorde de Dieu, nous ne pouvons mieux recourir qu'à cette Reine toute-puissante, puisqu'elle daigne nous recevoir sous sa protection et qu'elle se montre le refuge de tous les pécheurs. Je défends spécialement, aux jours de fêtes consacrés à son culte, de se livrer à aucune œuvre servile, et je veux que ces jours-là tous mes sujets assistent à la Messe et aux Offices divins, sous peine de châtiments à infliger par mes officiers. 3° J'ordonne à tous mes officiers de veiller à ce qu'on vive chastement dans mes terres, et d'en expulser les hommes de débauche. Car, comme rien de souillé ne doit entrer dans le Paradis, rien d'impur ne doit se tolérer parmi les Chrétiens destinés à la gloire éternelle. 4° Je veux que toutes les grandes fêtes de l'Église soient exactement et solennellement célébrées chez moi, tels que Pâques, la Pentecôte, la Toussaint et Noël ; que tous se confessent de leurs péchés en ces jours, ou du moins nul n'en passe deux sans le faire. Il en est de même pour l'Assomption de la Vierge, notre Mère, et de son Annonciation, afin que toujours elle nous favorise en ce monde, et qu'à l'heure de notre mort elle nous assiste comme notre avocate, pour nous obtenir la grâce de son Fils. 5° J'interdis ma maison à tous les paresseux qui ne veulent pas travailler pour gagner leur vie ; et pour la distribution de blé que j'ai soin de faire tous les ans pour secourir les pauvres ne leur soit une cause de paresse, et que dans l'espoir de cette aumône ils ne cessent de travailler pour vivre, je défends expressément à tous mes officiers de donner du blé à ceux qu'ils trouveront qui abusent de cette grâce. Je veux qu'ils les abandonnent à leur misère, de peur que je ne perde leur âme par l'oisiveté, en cherchant par ce secours à ce que leur corps ne meure pas de faim. 6° Je proscris les jeux de hasard, les assemblées où l'on offense Dieu par d'exécrables jurements, ainsi que toutes les occasions de rixes. Je ne défends cependant pas qu'on s'amuse les jours de fêtes, pour récréer le corps des fatigues précédentes ; mais que ces amusements soient sans profit ni perte des biens temporels, car ces sortes

Digitized by Google

de pertes ne peuvent engendrer que des inimitiés parmi mes sujets. 7° Que tous vivent dans la paix, et, pour conserver une si belle vertu, qu'ils évitent les rixes, les contentions et les injures, qui conviennent plus à des démons qu'à des hommes raisonnables. 8° S'il leur arrive de se disputer, je ne veux pas que le soleil se couche qu'ils ne se soient réconciliés; c'est le conseil de l'Évangile, qui nous avertit de ne pas nous endormir dans l'inimitié, de peur que l'ennemi commun de tous, qui veille sans cesse, n'abuse la nuit de nos emportements. 9° J'ordonne expressément que, tous les jours de fêtes et les autres où il y a sermon, tous les habitants viennent à l'église pour entendre la parole de Dieu, la vraie nourriture de leurs âmes; si pendant le sermon, on trouve sur la place des paresseux ou des gens irréligieux, il seront mis en prison et punis comme négligeant le salut de leurs âmes. 10° Nul de mes sujets ne doit nuire à son prochain ni dans son bien ni dans son honneur; mais ils s'honoreront les uns les autres, comme le doivent faire des Chrétiens qui ont été décorés du caractère de Jésus-Christ par le Baptême, et sont tous destinés à jouir ensemble de la félicité éternelle. La sanction la plus efficace à tous ces règlements était l'exemple même de celui qui les prescrivait.

Son père mourut vers l'an 1309, le laissant héritier du comté d'Arian en Italie, et de ses diverses baronies en Provence. Elzéar avait alors vingt-trois ans. Il se rendit au royaume de Naples, pour prendre possession du comté paternel. Mais, par suite de la guerre entre les Siciliens et les Français, les citoyens d'Arian refusèrent de l'admettre dans leur ville. Leur rébellion dura trois ans. Le prince de Tarente, fils de Charles II, qui aimait beaucoup Elzéar, s'offrit à réduire les rebelles par la force, en faisant pendre quelques-uns et mutiler d'autres. Mais Elzéar s'y opposa toujours, et dit : Dieu et la justice les ramèneront. En effet, tous finirent par l'honorer comme leur seigneur et par l'aimer comme leur père.

Il trouva des lettres que certains nobles avaient écrites contre lui à son père encore vivant, pour l'engager à le dés-

Digitized by Google

hériter, alléguant beaucoup de raisons calomnieuses. Il lut ces lettres en secret à sa sainte compagne, qui lui demanda s'il pensait les montrer aux accusateurs, pour les rendre plus humbles et repentants d'un si grand crime. Il répondit : Je leur pardonne entièrement et de tout cœur; je n'ai garde de leur montrer ces lettres. Au contraire, je veux qu'ils sachent que j'ignore tout cela ; car, s'ils s'apercevaient que je le sais, ils seraient déjà punis en grande partie, ils me craindraient toujours, et je serais toujours suspect dans leurs cœurs. Il détruisit donc ces lettres, sans que jamais ce fait vînt à leur connaissance. Bien plus, quelque temps après, le principal fabricateur de ces calomnies étant venu le voir un jour de fête, avec d'autres nobles, le comte lui témoigna plus d'honneur qu'aux autres, l'admit dans sa familiarité, lui donna de ses vêtements et lui témoigna toute sa vie une amitié particulière.

Sa douceur était telle, que, dans toute sa vie, personne ne le vit jamais donner des signes d'impatience ou de colère. C'est pourquoi sainte Delphine, qui l'observait dans toutes ses actions, lui dit un jour : Quel homme êtes-vous, qui ne vous fâchez ni ne vous troublez jamais contre ceux qui vous injurient? Vous paraissez insensible, et cependant vous êtes un homme passible et séculier. Peut-être que vous ne savez ou ne pouvez vous mettre en colère. Quel mal y aurait-il pour les méchants, qui de temps à autre vous font du tort, si vous leur montriez quelquefois de l'indignation? Le saint homme répondit : Delphine, à quoi bon se fâcher? cette colère ne profite à rien. Cependant je vous ouvrirai le secret de mon cœur. Sachez que plus d'une fois, quand on m'attaque, je commence à m'indigner dans mon cœur; mais aussitôt je me tourne à penser aux outrages que l'on a faits à Jésus-Christ, et je me dis à moi-même : Quand même tes serviteurs t'arracheraient la barbe et te donneraient des soufflets, Jésus-Christ a souffert encore davantage. Et je vous assure Delphine, que je ne cesse jamais de méditer les outrages du Sauveur que mon cœur ne soit entièrement apaisé. Et Dieu m'a fait cette grâce

Digitized by Google

singulière, que j'aime mes adversaires avec une dilection égale ou même plus grande, après qu'ils m'ont outragé, qu'auparavant, et je prie spécialement pour eux. Enfin je sais et confesse que je mérite des outrages plus grands encore.

Comme il trouva le comté et la baronnie grevés de beaucoup de dettes et d'obligations, il en séquestra une partie pour que les revenus en servissent à éteindre ces dettes. Il disait à cette occasion : Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que, dans votre première visite, vous m'avez ôté du cœur tout amour du siècle et des biens terrestres ; voici que par votre Providence, je possède des terres et des héritages chargés de tant de dettes, que même un amateur du siècle pourrait à peine s'y plaire quelque peu.

Comme la piété sans la justice est vaine, surtout dans un prince, Elzéar joignait l'une à l'autre ; non moins juste que miséricordieux, il rendait la justice à ses sujets en la tempérant par la miséricorde. Il ordonnait à ses officiers de ne s'écarter en rien de la règle de la justice dans leurs jugements et leurs sentences. Ceux qui se montraient négligents, il les réprimandait avec sévérité, et même les remplaçait par de plus dignes. Il poursuivait vigoureusement les malfaiteurs publics et les punissait suivant leurs crimes. Quand il y en avait de condamnés à mort, il les exhortait lui-même à se réconcilier avec Dieu par la confession de leurs péchés, afin que le supplice leur servit d'expiation. Quant à ceux qui étaient condamnés à des amendes pécuniaires; il leur remettait ordinairement le tiers, à quelques-uns la moitié ; s'ils étaient pauvres, il leur remettait le tout, mais secrètement et par une main tierce, afin qu'étant punis de la sorte, ils ne perdissent pas la crainte et qu'ils s'abstinssent de délits semblables. Pour les biens des condamnés à mort, qui étaient dévolus au fisc, il les remettait à leurs femmes et à leurs enfants, mais secrètement et par une autre main.

Lorsque le roi Robert, qui l'aimait beaucoup, l'arma chevalier à Naples, Elzéar, suivant la coutume, fit la veille des armes dans l'église où se célébrait la fête. Cette nuit tout

Digitized by Google

entière, il la passa dans une extase continuelle, s'entretenant avec Dieu et ses Anges, et goûtant une joie ineffable. Il éprouva surtout un désir plus vif qu'à l'ordinaire de faire avec sa sainte épouse le vœu de virginité, comme l'Esprit-Saint leur avait inspiré plusieurs fois. Il lui écrivit donc de venir avec la dame Garsende d'Alphant. Elle vint, mais sans la dame, qui était tombée malade. Elzéar apprit à Delphine que c'était pour faire ensemble le vœu de virginité, mais qu'il voulait le faire devant la dame d'Alphant, qui l'avait élevé dès sa plus tendre jeunesse avec beaucoup de dévotion et de soin, et qui désirait de tout son cœur lui voir faire cet acte. Nous irons donc à elle, puisqu'elle ne peut venir à nous. En effet, ayant obtenu du roi Robert la permission de s'absenter pendant deux ans, ils se rendirent tous deux en Provence.

Etant donc à leur château d'Ansois, le jour de Sainte-Madeleine, ils entendirent la Messe, y communièrent, puis se rendirent à la maison de la dame d'Alphant, qui était toujours malade, n'ayant avec eux que la Religieuse Alasie, sœur de la comtesse, et le chevalier Isnard, fils de la dame d'Alphant. Là, en présence de cette pieuse dame, ils firent leur vœu en cette manière. Le comte, à genoux et les mains sur le missel, le fit en ces termes : Seigneur Jésus-Christ, de qui procède tout bien et tout don, moi pécheur fragile et infirme, sans votre don spécial je ne puis être ni continent ni chaste; mais, confiant en votre secours particulier, je voue et promets, à vous et à la glorieuse vierge Marie, et à tous les Saints, de vivre chastement tout le temps de ma vie, et de garder la virginité que votre clémence a conservée en moi jusqu'à présent; et pour garder cette promesse, je suis prêt à souffrir toutes les tribulations et les peines, même la mort temporelle. Quant il eut fini, la comtesse renouvela publiquement le vœu qu'elle avait déjà fait en secret. Le chevalier Isnard en fit un semblable. Alors sa mère, la dame d'Alphant, s'écria : Louange, honneur et gloire au Dieu tout-puissant, qui m'a fait voir ce que j'ai tant désiré. Maintenant je mourrai

Digitized by Google

joyeuse, je ne désire plus rien en ce monde ; mais, Seigneur recevez dès maintenant votre servante, et que votre sainte volonté s'accomplisse totalement de moi et en moi ! Elle mourut quelque temps après, et les deux saints époux eurent révélation de sa gloire.

Saint Elzéar étant de retour à Naples, après les deux ans le roi Robert le nomma gouverneur de Charles, son fils aîné, duc de Calabre. Le jeune prince avait les défauts de son âge : il aimait entre autres à entendre et à proférer des discours frivoles et peu honnêtes. Le Saint le prit à part et lui dit : Il ne convient pas à une personne considérable et à un roi d'écouter ou de proférer des propos frivoles et déshonnêtes ; car les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs. Il faut plutôt que la noblesse du sang se distingue noblement par des paroles honnêtes et des mœurs vertueuses. Le jeune duc profita de ces remontrances : un esprit de douceur descendit aussitôt sur lui. Les courtisans, étonnés, disaient : Monseigneur le duc est devenu un autre homme : d'autres ajoutaient : C'est que le comte d'Arian lui a parlé.

Le roi Robert étant parti pour son comté de Provence, le gouverneur du prince royal eut la principale part au gouvernement du royaume. Dès ce moment, les nobles et les grands lui témoignèrent beaucoup plus d'honneur, et, pour le rendre favorable à leurs affaires, lui offraient des présents, celui-ci de l'or, celui-là des étoffes d'écarlate. Elzéar refusa constamment tous les présents quelconques. Un jour, que, revenu de la cour dans sa chambre, il se recueillait dans l'oraison, il s'écria tout d'un coup : Seigneur Dieu ! vous me devez en Paradis cent onces d'or et deux pièces d'écarlate. Sa belle-sœur, la Religieuse Alasie, qui entrait par hasard, lui demanda ce que voulaient dire ces paroles. Il répondit : Aujourd'hui même j'ai pu avoir ces présents, mais, pour l'amour de Dieu, je n'ai pas voulu les recevoir.

Les plaintes de bien des pauvres arrivaient à ses oreilles ; mais il s'aperçut bientôt que leurs affaires dormaient à la cour. Il alla trouver le duc, lui demandant d'être chargé de leurs

Digitized by Google

affaires et d'être leur avocat. Le duc y consentit volontiers. Elzéar se fit un grand sac, où il mettait les requêtes de tous les pauvres, qui dès lors affluaient sur son passage et à sa porte, au point qu'il avait souvent de la peine à y entrer, lui et ses gens. Il lisait leurs requêtes avec beaucoup d'attention, résumait en peu de mots ce que leur ignorance noyait quelquefois en beaucoup de paroles, parlait pour eux au duc et aux officiers, et terminait ainsi leurs affaires. Un jour qu'il se mettait à table pour dîner, un pauvre entra tout à coup et lui dit : Seigneur, qu'avez-vous fait de ma supplique ? Le Saint lui répondit avec douceur : Attendez-moi un peu ; car, avant de manger, je veux expédier votre affaire. Et, se levant de table, il alla promptement à la cour, et, ayant expédié le pauvre, se remit à table. Lorsque leurs affaires devaient traîner en longueur, il leur donnait lui-même du sien ce qui leur était nécessaire, et cela pour l'amour du Sauveur, qui a voulu naître, vivre et mourir pauvre, et qui a dit : Tout ce que vous avez fait aux moindres des miens, c'est à moi que vous l'avez fait.

Jésus-Christ était sa règle et son modèle, le centre de son esprit et de son cœur, le principe de toutes ses pensées et ses affections. Un jour qu'il demeurait un peu longtemps à Montpellier, sa sainte épouse lui envoya du château de Puy-Michel une domestique, avec une lettre, pour lui demander de ses nouvelles. Il lui répondit : Je me porte bien du corps, et si vous voulez me voir, cherchez-moi dans la plaie du côté droit de Jésus : c'est là que j'habite, c'est là que vous pourrez me trouver ; et ne cherchez point ailleurs.

Outre les jeûnes ordonnés par l'Église, il jeûnait tous les vendredis, tout l'Avent et aux vigiles de beaucoup d'autres fêtes. Il portait un cilice sous ses vêtements précieux. Souvent il se donnait la discipline avec des chaînettes de fer, en mémoire des plaies du Sauveur, récitant tout le *Miserere*, et se donnant trois coups à chaque verset. Il communiait tous les dimanches de l'Avent et du carême, toutes les grandes fêtes de l'année et à plusieurs autres, principalement de Viergés. Il obtint

Digitized by Google

de Dieu une grâce si merveilleuse pour la prière et la conte plation, qu'à toute heure, en tout temps et en tout lieu, s esprit s'y portait sans peine. Continuellement et intimem uni à Dieu, il lui survenait fréquemment des illuminatio des ravissements, des extases au milieu des repas, des c versations, des concerts de musique, et même des danses tel point que sa sainte compagne, qui en savait quelq chose par expérience, avait bien peur dans ces occasions q tout absorbé en Dieu, il ne vînt à faire un faux pas e tomber.

Voici quelle était une de ses récréations. Chaque jou avait douze pauvres et lépreux, auxquels il lavait et bais lui-même les pieds et la bouche. Il leur donnait ensuit manger, et les renvoyait avec d'abondantes aumônes. Un j qu'il allait à la chasse avec une nombreuse société, il s'éca des autres avec un chevalier et un serviteur, pour aller visi une léproserie. Il y trouva six hommes frappés d'une lè très-pernicieuse. Quelques-uns avaient les lèvres déjà tou consumées, on leur voyait les dents, qui commençaient tomber; ils faisaient horreur à voir. Le Saint les salua d'ab avec bonté, leur fit une exhortation pieuse, et enfin les e brassa très-dévotement l'un après l'autre. Après qu'il les ainsi embrassés, ils furent tous rendus à une santé parfai et toute la maison remplie d'une odeur très-agréable. Le Sa leur fit une aumône et repartit, mais après leur avoir f promettre à tous de n'en rien dire pendant sa vie. Dieu mu plia d'une manière semblable, dans les temps de disette, le qu'il distribuait aux pauvres.

Tel était saint Elzéar de Sabran, lorsqu'en 1323 il fut voyé à la cour de France par le roi de Naples, en qual d'ambassadeur. Un grand nombre de seigneurs du royau l'accompagnèrent. L'objet de cette ambassade était de dem der en mariage, pour le duc de Calabre, Marie, fille du co Charles de Valois. Il fut reçu avec toute la distinction méritaient sa naissance, son rang et sa vertu. Sa négociat eut un heureux succès, et le mariage fut arrêté.

Digitized by Google

Elzéar tomba malade à Paris. Il avait fait son testament longtemps auparavant; il y donnait ses biens meubles à sainte Delphine, sa femme, et ses terres à Guillaume de Sabran, son frère. Il y avait dans son testament des legs pour ses parents, ses domestiques, et surtout pour les monastères et les hôpitaux. Le Saint, connaissant que sa mort était proche, fit une confession générale, accompagnée de beaucoup de larmes; chaque jour il entendait la Messe devant son lit et se confessait fréquemment. Quoiqu'il eût caché toute sa vie la virginité qu'il gardait avec son épouse, il la fit connaître en ces derniers moments, et dit : Un méchant homme a été sauvé par une bonne femme, que j'ai reçue vierge et que je laisse vierge en cette vie mortelle. Sa maladie, qui fut très-douloureuse, il la supporta non-seulement avec patience, mais avec joie. Son esprit était continuellement uni à Dieu; avec cela, il aimait à entendre des paroles édifiantes et la Passion de Jésus-Christ, qu'il se faisait lire. Sa langue ne cessait de louer Dieu, il répétait souvent ces paroles du Psaume : Le Seigneur lui portera secours sur son lit de douleur; vous avez remué toute sa couche dans son infirmité. Lorsque, après le saint Viatique, on lui administra l'onction des malades, et qu'on fut arrivé à ces paroles des litanies : Par votre sainte Croix et votre passion, délivrez-le, Seigneur, il répéta trois fois ces paroles, et dit à la fin : Voilà mon espérance, c'est en elle que je veux mourir.

Tombé en agonie, il commença à faire un visage terrible, comme un homme qui lutte contre de redoutables adversaires et de puissants obstacles. Dans ce combat, il dit tout haut : Les démons ont une grande puissance, mais ils ont perdu leur force par la vertu et les mérites de la bienheureuse Incarnation et Passion de Jésus-Christ. Quelques moments après, il cria de nouveau : Enfin je l'ai vaincu entièrement! Après quelque temps, il ajouta avec un grand cri : Je me remets entièrement au jugement de Dieu! Cela dit, son visage fut renouvelé, devint tout vermeil et resplendissant, et il rendit l'esprit. C'était le vingt-septième jour de septembre 1323, la

Digitized by Google

trente-huitième année de son âge. Il fut extraordinaireme regretté à la cour de France et à celle de Naples. Pour s conformer à ses dernières volontés, on porta son corps e Provence, et on l'enterra dans l'église des Franciscains d la ville d'Apt, où il est encore. Il était, ainsi que sa femme du Tiers-Ordre de Saint-François. Le Pape Clément VI ayan fait constater la vérité d'un grand nombre de miracles opéré par son intercession, Urbain V signa le décret de sa cano nisation, qui ne fut cependant publié qu'en 1369 par Gré goire XI.

Delphine vivait encore quand on mit son mari au nombr des Saints. Le roi et la reine de Naples, qui l'avaient à leu cour et qui voyaient qu'elle en était le modèle par ses vertus ne voulurent jamais consentir à sa retraite. Le roi Rober étant mort en 1343, la reine, qui se nommait Sancie, et qu était fille du roi de Majorque, renonça aux grandeurs hu maines, et prit l'habit dans le monastère des pauvres Clarisse qu'elle avait fondé à Naples. Elle y vécut dix ans, sans vouloi se séparer de sa chère Delphine, qui l'avait formée aux exer cices de la vie spirituelle. Après la mort de cette princesse Delphine retourna en Provence et s'enferma dans le châtea d'Ansois, où elle continua de vivre dans la pratique des plu héroïques vertus. Elle mourut à Apt, l'an 1369, dans l soixante-seizième année de son âge. Sa bienheureuse mor arriva le 26 novembre, jour auquel elle est nommée dans l Martyrologe Franciscain. Ses reliques se gardent avec celle de saint Elzéar. (ROHRBACHER.)

JUDITH,

LIBÉRATRICE DU PEUPLE DE DIEU.

Judith était fille de Mérari, de la tribu de Siméon. El naquit sous le règne d'Ézéchias, treize ou quatorze ans apr la destruction du royaume d'Israël et la dispersion des di tribus, transportées par Salmanasar, roi d'Assyrie dans les pr vinces des Mèdes et des Assyriens. La situation où se trouva

Digitized by Google

la tribu de Siméon, qui était renfermée entre la tribu de Juda et le pays des Philistins, avait sans doute sauvé la captivité à ses parents comme à la plupart de ceux de la même tribu où les armes des Assyriens n'avaient pas pénétré : et il pourrait se faire que comme après l'enlèvement des autres tribus plusieurs terres du royaume d'Israël demeurèrent vides, et sans maîtres pour la plupart, Mérari son père aurait quitté son pays pour aller s'établir à Béthulie [1], ville de la tribu de Zabulon dans la Galilée, qui s'était remise avec plusieurs autres sous l'obéissance des rois de Juda [2].

Elle fut mariée à Manassé, habitant de cette ville; et comme l'Écriture marque que c'était le lieu de sa naissance et celui de la sépulture de ses pères, on peut juger que Manassé et ses parents étaient du nombre de ces Israélites, qui s'étant sauvés de la captivité et soustraits à la connaissance des Assyriens, étaient revenus dans leur pays. Elle n'avait guère que quarante-six ans lorsqu'elle perdit son mari, qui fut emporté d'une fièvre violente que lui avait causé l'ardeur du soleil, qui lui avait donné sur la tête au temps de la moisson des orges, pendant qu'il était dans son champ occupé à faire travailler ses moissonneurs. Il mourut à Béthulie, où il fut enseveli avec ses pères. Judith quoique jeune encore, et riche, ne voulut point se remarier : et joignant la chasteté avec toutes les autres vertus dont elle faisait profession, elle passa le reste de sa vie, qui fut encore de soixante ans, à servir Dieu dans la retraite et les exercices convenables à l'état d'une sainte veuve.

Elle s'était fait au haut de sa maison une chambre secrète où elle demeurait enfermée avec les filles qui la servaient. Elle jeûnait tous les jours de sa vie hors les jours de sabbat, les néomenies ou les premiers jours des mois, et les fêtes qui se célébraient dans le peuple d'Israël. Elle était toujours parfaitement belle, très-bien faite : et son mari lui avait laissé de

[1] D'autres veulent que ce fut Bethul qui était effectivement dans la tribu de Siméon.

[2] Nahum avait aussi quitté la tribu de Siméon pour la Galilée.

Digitized by Google

grands biens, une multitude de serviteurs, et de beaux héritages où elle avait de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons. Elle était en très-grande considération parmi ses citoyens, et chacun avait pour elle beaucoup d'estime et de respect, parce qu'on la voyait marcher toujours dans la crainte du Seigneur. Sa manière de vivre était tellement irrépréhensible que l'envie ni la médisance n'osèrent jamais attaquer sa réputation.

Il y avait trois ans et demi que Judith était demeurée veuve, lorsque la ville de Béthulie où elle demeurait fut assiégée par l'armée de Nabuchodonosor, roi d'Assyrie, qui était conduite par le général Holoferne. Ce Nabuchodonosor, selon les conjectures qui nous paraissent les mieux fondées, n'était autre que Saosduchin, successeur d'Assaradon, fils de Sennacherib, dont nous avons parlé dans la vie du saint roi Ezéchias et dans celle du saint homme Tobie. Ce prince était devenu extrêmement puissant et redoutable depuis la défaite et la mort d'Arphaxad, roi des Mèdes, fondateur ou restaurateur de la grande ville d'Ecbatanes, que les uns prennent pour Dejocès, les autres avec plus d'apparence pour Phraortès, son fils et son successeur, dont le vrai nom Aphraartès a plus de rapport avec celui d'Arphaxad que lui donne l'Écriture.

Nabuchodonosor très-fier de sa victoire, envoya dans toutes les provinces d'occident jusqu'à la mer Méditerranée pour le faire reconnaître en tous ces lieux et y établir sa domination. Ses députés furent rejetés presque partout et traités avec assez de mépris. L'indignation qu'il en eut lui fit mettre une grande armée sur pied pour s'en venger et emporter par la force ce qu'on lui refusait. Il l'envoya sous la conduite d'Holoferne dès l'année suivante, qui était la treizième de son règne. Cette armée, qui était de cent vingt mille hommes de pieds et de douze mille chevaux, outre une multitude innombrable de chameaux et de chariots, jeta l'épouvante partout où on sut qu'elle devait passer. Les plus grandes villes ouvrirent leurs portes et se soumirent. Holoferne se rendit maître de la Mésopotamie, de la Syrie, de la Phénicie et d'une grande partie

Digitized by Google

de l'Arabie en moins d'un an ou deux, et il grossit de beaucoup son armée par de nouvelles levées qu'il fit dans ces pays conquis. On se rendait à lui de tous les côtés pour éviter le pillage, l'incendie, la captivité et la mort même.

Toutes ces soumissions de tant de peuples ne faisaient que lui enfler le cœur et augmenter sa fierté de plus en plus. Car il ne laissait pas de détruire leurs villes et de couper par le pied leurs bois sacrés, sur un ordre que Nabuchodonosor lui avait donné d'exterminer tous les dieux de la terre, afin qu'il fût seul appelé Dieu par toutes les nations qu'Holoferne assujettirait à sa puissance. Après toutes ces conquêtes il entra dans l'Idumée, qu'il réduisit avec la même facilité. Il alla ensuite camper dans la terre de Gabaa où il demeura un mois entier pour rassembler toute son armée.

Les enfants d'Israël, qui demeuraient dans la terre de Juda, fort alarmés de cette proximité, étaient déjà saisis de frayeur au récit de tout ce qu'avait fait une armée si formidable. Ils ne craignaient pas seulement de tomber sous la puissance d'un ennemi, qui exerçait beaucoup de cruautés sur les peuples qu'il avait subjugués, ils appréhendaient encore qu'il fît à Jérusalem et au temple du Seigneur ce qu'il avait fait aux autres villes et aux autres temples. C'est ce qui les fit résoudre à se défendre avec l'assistance du Seigneur en qui ils mettaient leur confiance. Afin de ne rien omettre de leur part de ce qui pourrait contribuer à la sûreté du pays, ils envoyèrent par toute la frontière de la province de Samarie jusqu'à Jéricho se saisir des passages et des montagnes, ils fortifièrent leurs bourgs et leurs villes, et amassèrent de grandes provisions pour se préparer à soutenir cette guerre. Le Grand-Prêtre Éliachim (qui avait eu toute l'autorité pendant la captivité du roi Manassés, et qui en usait encore, soit que ce prince fut malade, soit qu'occupé à munir Jérusalem et les autres villes de Judée, il fut bien aise de partager ces soins avec lui) donna tous les ordres nécessaires du côté qui regardait la Galilée vers les plaines d'Esdrelon et de Dothaïn jusqu'au lac de Genezareth.

Digitized by Google

Tout le peuple cria ensuite vers le Seigneur avec grande instance. Ils s'humilièrent en sa présence dans les jeûnes et prières, tous revêtus de cilices jusqu'aux enfants, la tête couverte de cendres et prosternés du côté du temple de Jérusalem (car c'était la coutume parmi les Israélites, qui n'étaient pas dans Jérusalem, de se tourner toujours du côté de cette ville et du temple pour prier, si éloignés qu'ils pussent être et en quelques provinces qu'ils se trouvassent.) Le Grand-Prêtre Eliachim alla ensuite par tout le pays d'Israël encourager les peuples, les exhorter à mettre toute leur confiance au Seigneur et à persévérer dans le jeûne et la prière.

Holoferne eut avis que les Israélites se préparaient à lui résister, et qu'ils avaient fermé les passages des montagnes. Il en fut irrité jusqu'à la fureur, et fit venir les princes des Moabites et les chefs des Ammonites pour savoir d'eux qui était ce peuple, qu'elles étaient les forces, et ce qu'il prétendait faire, étant le seul de tous ceux de l'Orient qui n'eût point été au-devant de lui pour se rendre et se soumettre à sa puissance.

Le chef des Ammonites, nommé Achior, lui fit toute l'histoire des Israélites, depuis Abraham, originaire de Chaldée. Après lui avoir raconté plusieurs des miracles que leur Dieu avait fait en leur faveur, il ajouta qu'ils avaient été heureux et invincibles tant qu'ils étaient demeurés fidèles au Seigneur leur Dieu : mais que l'ayant abandonné pour suivre des idoles ils avaient été livrés à leurs ennemis en punition de leur péché, et qu'il les en avait retirés dès qu'ils étaient retournés à lui. C'est pourquoi il conseilla à Holoferne de s'informer si ce peuple avait commis quelque offense contre son Dieu, disant qu'en ce cas-là il pouvait aller hardiment l'attaquer : mais que s'il n'était point mal avec son Dieu, on ne devait pas espérer d'en venir à bout avec des forces humaines.

Ce discours d'Achior fut fort mal reçu des officiers de l'armée des Assyriens, et ils crurent que pour le convaincre de fausseté ils n'avaient qu'à avancer dans le pays des Israélites. Ils voulaient même le percer de leur épée pour avoir osé dire

Digitized by Google

que des gens sans armes, sans forces, sans expérience pussent résister au grand roi Nabuchodonosor; et qu'il y eût un Dieu plus puissant que lui, ou même un autre Dieu que lui sur la terre. Holoferne aussi mal content qu'eux d'Achior voulut qu'on le réservât pour le faire passer avec les Israélites au fil de l'épée, afin qu'il pût être témoin de la fausseté de ses prédictions et de ses raisonnements; et qu'il apprît au prix de sa tête qu'il n'y avait point de Dieu que Nabuchodonosor, et qu'il était seul le Seigneur de toute la terre. Il le fit prendre en même temps, et commanda qu'on le menât à la première ville du pays d'Israël qu'il avait dessein d'assiéger. On le conduisit du côté de Béthulie : mais ceux qui en étaient chargés voyant que les frondeurs de la ville sortaient sur eux, le lièrent à un arbre et se retirèrent.

Les Israélites allèrent délier Achior, et l'amenèrent à Béthulie où il raconta ce qui lui était arrivé : les habitants lui ayant ouï dire qu'Holoferne ne l'avait destiné à la mort que pour avoir dit que le Dieu du Ciel était le défenseur du peuple d'Israël, se prosternèrent en terre pour adorer le Seigneur : ils le conjurèrent avec larmes de ne point rendre vaines ni leur espérance ni les paroles d'Achior, et ils demeurèrent en prière le reste du jour. Ils consolèrent ensuite Achior, lui firent espérer que le Dieu de leurs pères, dont il avait relevé la puissance le récompenserait; et que lorsqu'il les aurait délivrés de l'ennemi qui les menaçait, il lui serait libre de vivre parmi eux avec toute sa famille dans le culte du même Dieu. Ozias, gouverneur de Béthulie, le reçut chez lui et lui donna un grand souper où furent conviés les anciens du lieu. Ce jour s'était passé en jeûne : tout le peuple se rassembla après avoir pris sa réfection et passa encore la nuit suivante en prières.

Dès le lendemain l'armée des Assyriens vint assiéger Béthulie. Outre les cent vingt mille hommes de pied et vingt-deux mille chevaux, elle était grossie de beaucoup de nouvelles troupes, levées dans les provinces et les villes, dont Holoferne s'était rendu maître : de sorte qu'elle s'étendait de-

Digitized by Google

puis Belma du côté de Dothaïn[1] jusqu'à Chelmon du côt d'Esdrelon. A la vue de cet effroyable déluge d'ennemis le habitants de Béthulie redoublèrent leurs prières à Dieu, pros ternés et la tête couverte de cendres, afin qu'il lui plût de fair éclater sa miséricorde sur son peuple. Leur confiance au Sei gneur n'empêcha point qu'ils ne se missent en devoir de s bien défendre. Ils se saisirent des passages et des défilés, qu servaient de sentiers entre les montagnes, et ils y faisaient l garde jour et nuit. Holoferne étant venu reconnaître la plac remarqua du côté du midi un aqueduc qui conduisait l'eau dans la ville. Il le fit couper et les habitants se trouvèren réduits à aller chercher de l'eau à la dérobée à de petite sources, qui étaient près des murs. Sur quoi les Ammonites e les Moabites, qui connaissaient les lieux comme voisins, don nèrent avis à Holoferne de mettre des gardes à toutes les fon taines pour empêcher que personne y vînt puiser. Ils lui fi rent voir que c'était le moyen de faire périr les assiégés san tirer l'épée, ou de les obliger à rendre la ville. Holofern suivit ce conseil et mit cent hommes de garde à chaque fon taine.

Les habitants privés de ces ressources, ne purent plus fair autre chose que ramasser l'eau des citernes de la ville qui fu rent bientôt épuisées, quelque ménagement qu'on y apportâ dans la mesure qui s'en donnait à chaque particulier. Au bou de trois semaines comme il ne restait plus d'eau que pour u jour, il y eut une sédition d'hommes, de femmes et d'enfants qui allèrent en foule trouver Ozias pour le presser de rendr la ville à Holoferne, avant que la misère où la soif les réduis sant, achevât de les faire tous périr. « Il vaut encore mieux « lui dirent-ils, qu'étant captifs nous vivions au moins et bé « nissions le Seigneur, que de mourir ainsi misérables et de « venir l'opprobre du genre humain, en voyant périr no « femmes et nos enfants devant nos yeux. Nous en prenons l « Ciel et la terre à témoins : et nous vous conjurons tous de

[1] Cela fait voir que Béthulie était en Galilée, et que ce ne pouvait être Be thul ou Bathuël dans la tribu de Siméon.

Digitized by Google

« vant le Dieu de nos pères, qui se venge de nous selon la « grandeur de nos péchés, de rendre incessamment la ville, « et de nous faire trouver une prompte mort par l'épée des « ennemis, au lieu de cette mort lente et cruelle que la soif « nous fait souffrir. » Après ces paroles tous jetèrent de grands cris fondant en larmes : et il se fit de tristes lamentations par toute l'assemblée, qui se terminèrent néanmoins par une humble confession des péchés du peuple, une reconnaissance de la justice de Dieu dans ce châtiment, et une soumission parfaite à sa volonté. Ozias tâcha de les apaiser et leur promit que dans cinq jours il rendrait la ville comme ils le demandaient, s'il ne leur venait point de secours.

Judith l'ayant su manda chez elle deux des anciens ou magistrats du peuple[1] à qui elle fit une vive remontrance en ces termes : « Comment donc Ozias a-t-il consenti de livrer la ville aux Assyriens s'il ne vous vient du secours dans cinq jours? Qui êtes-vous pour tenter ainsi le Seigneur, et pour oser prescrire un terme à sa miséricorde? Implorons-la seulement par nos prières, nos jeûnes et nos larmes attendons ses consolations avec une humble soumission, et soyons persuadés que les supplices même les plus cruels seront toujours beaucoup moindres que nos péchés. » Ozias et les anciens reconnaissant que c'était l'Esprit de Dieu, qui la faisait ainsi parler, confessèrent leur faute et recommandèrent le salut de la ville et du peuple à ses prières, parce qu'ils savaient qu'elle était une femme sainte. Judith leur demanda de son côté leurs prières pour l'affermissement et le succès d'une résolution hardie qu'elle avait prise. Sans leur rien découvrir autre chose, elle les pria qu'on lui tînt seulement pour la nuit suivante la porte de la ville libre, afin qu'elle pût sortir avec sa servante : et que sans se mettre en peine du reste on se contentât de prier pour elle, jusqu'à ce qu'elle revînt rapporter elle-même de ses nouvelles. Ozias prince de Juda crut qu'on devait la laisser faire, et il la quitta en lui sou-

[1] Chabri et Charmi.

Digitized by Google

haitant l'assistance du Seigneur pour venger son peuple de se ennemis.

Elle entra aussitôt dans son oratoire, où revêtue d'u cilice et la tête couverte de cendres, elle se prosterna devan le Seigneur et lui fit une ardente et longue prière, le conjuran de conduire et de fortifier son bras pour abattre l'orgueil d'Ho loferne ; comme il avait mis autrefois l'épée à la main de son père Siméon[1] fils d'Israël pour se venger des étrangers, qu transportés d'une passion impure avaient violé une vierge[2] qu était sa sœur. Elle le pria de faire réussir le piége qu'elle vou lait tendre à ce fier ennemi pour le prendre par ses yeux, d lui donner assez de constance dans le cœur pour le mépriser et assez de force pour le perdre. Sa prière finie, elle descen dit, ôta son cilice, quitta ses habits de veuve, se lava le corps se le parfuma, se frisa les cheveux, se para de ses plus riches et de ses plus précieux ornements. Dieu même y ajouta encore un nouvel éclat, par ce que tout cet ajustement n'avait pour principe aucun mauvais desir, mais la vertu seule et le salu de son peuple : et il augmenta la beauté qui lui était natu relle.

Judith sortit ainsi de la ville suivie d'une servante, qui por tait un panier rempli de provisions pour manger. Ozias et les anciens qui étaient allés l'attendre à la porte furent extrêmement surpris de la voir si brillante, et la laissèrent passer sans oser lui demander ce qu'elle prétendait faire : ils demandèrent seulement au Seigneur le succès de son entreprise, quelle qu'elle fût, ne doutant pas qu'elle ne vînt de lui ; comme elle descendait de la montagne vers le point du jour, les gardes avancées des Assyriens l'arrêtèrent pour lui demander d'où elle venait et où elle allait? Elle dit qu'elle était de la ville et qu'elle fuyait pour n'être point enveloppée dans sa ruine ; qu'elle avait un secret à découvrir au prince Holoferne pour lui donner un moyen de la prendre sans perdre un seul homme. Les soldats

[1] Elle était de sa tribu.

[2] Dina fille de Jacob. Judith n'envisageait que le succès de l'action de Siméon, et non le crime dont elle était accompagnée.

Digitized by Google

la conduisirent honorablement à la tente d'Holoferne, qui fut pris par les yeux d'abord. Tous les officiers également surpris d'une si rare beauté dirent à leur général : « Pourrait-on mépriser le peuple des Hébreux qui ont des femmes si belles? ne méritent-elles pas bien que pour les avoir nous fassions la guerre à leurs maris.

Judith voyant Holopherne assis sous un pavillon de pourpre tout éclatant d'or et de pierreries, se prosterna en terre et l'adora[1]. Il la fit relever à l'instant même par ses gens, et la traitant favorablement, il lui demanda ce qui la portait à quitter sa ville et à venir dans son camp? Elle dit qu'elle venait lui donner un avis d'où dépendait le succès de ce que Dieu avait résolu d'exécuter par son moyen. Après avoir relevé par ses discours la puissance du grand roi Nabuchodonosor, l'habileté et le bonheur de son général, elle rendit témoignage à la vérité de ce que lui avait dit Achior chef des Ammonites, que quand le Seigneur le Dieu d'Israël était irrité par les péchés de son peuple, il ne manquait point de le livrer entre les mains de ses ennemis; que les habitants de Béthulie allaient tomber dans ce cas, parce qu'étant réduits aux abois par la faim et la soif, ils étaient forcés ds manger diverses choses auxquelles il ne leur était pas permis de toucher même de la main; et que c'était la raison qui l'avait fait fuir de la ville. Elle ajouta : « Le Seigneur m'a envoyé vous découvrir ces choses. Car votre servante Judith adore toujours son Dieu, même à présent qu'elle est en votre présence. Je sortirai donc si vous me le permettez; je prierai le Seigneur : il me fera connaître le temps auquel il voudra punir les péchés de son peuple, et je viendrai vous le dire. Alors je vous mènerai au milieu de Jérusalem, et tout le peuple d'Israël vous sera soumis, selon que le Seigneur mon Dieu me l'a révélé. Son discours plut extrêmement à Holoferne, qui étant aveuglé de sa passion naissante, crut qu'elle accomplirait ce qu'elle lui avait promis. Car Dieu permit que ni lui, ni tous ses gens occupés à admirer son esprit, sa sagesse et

[1] Manière de parler pour marquer un respect profond.

Digitized by Google

la grâce qu'elle avait à parler autant que la beauté de so visage et les autres agréments de son extérieur, n'eusse aucun soupçon de son dessein. Il se contenta de dire qu'il reco naîtrait le Dieu de Judith pour son Dieu, s'il faisait cela pou lui, et qu'elle serait puissante à la cour de Nabuchodonoso Il donna ordre qu'on la logeât au lieu où étaient ses trésor et qu'on lui servît des mets de sa table. Judith s'en excusa disant que sa loi lui défendait de manger de ces sortes de viandes mais qu'elle mangerait de ce qu'elle avait apporté. Sur ce qu'Ho loferne lui demanda ce qu'on ferait quand ce qu'elle ava apporté viendrait à manquer, elle répondit en jurant par la vi même de celui à qui elle parlait qu'avant ce temps-là Dieu lu ferait exécuter son dessein. Avant que d'entrer dans la tent qui lui était destinée, elle obtint d'Holoferne pour trois jou la liberté de sortir la nuit pour aller faire sa prière et invoque le Seigneur son Dieu. Elle allait donc durant les nuits dan la vallée de Béthulie, où elle se lavait à une fontaine (pou se purifier des souillures légales qu'elle pouvait contracte dans le commerce des étrangers). En remontant elle faisait s prière au Dieu d'Israël, et lui recommandait le succès du des sein qu'elle avait conçu pour la délivrance de son peuple. Pu elle rentrait dans sa tente avant le jour, et elle y demeurait jeun jusqu'au soir.

Le quatrième jour Holoferne fit un grand festin à ceux d sa maison, et il donna ordre à l'eunuque Vagao d'aller y con vier Judith, et de la faire consentir d'elle-même à venir habite avec lui, parce que chez les Assyriens c'était un affront à u homme qu'une femme se tirât d'avec lui sans consentir à c qu'il désirait d'elle. L'eunuque s'acquitta de sa commissio avec le plus d'honnêteté qu'il lui fut possible. Judith reçut agré blement en apparence la proposition qui lui était faite de l part d'Holoferne. Elle se para de tous ses ornements et se ren dit au festin, où néanmoins elle ne mangea que de ce que s servante lui avait préparé. Holoferne voulant marquer la joi qu'il avait de la voir, but dans ce repas plus qu'il n'avait fa en aucun autre jour de sa vie.

Digitized by Google

Le soir venu, chacun se retira, Judith seule demeura avec Holoferne, et l'eunuque Vagao ferma les portes de la chambre. Holoferne était dans son lit accablé de sommeil par l'excès du vin qu'il avait pris. Judith qui avait donné ordre à sa servante de se tenir dehors devant la porte de la chambre et d'y faire le guet, était devant le lit priant avec larmes le Seigneur de conduire et de fortifier la main en ce moment périlleux, puisqu'il était lui-même l'auteur d'une résolution si hardie. Elle s'approcha ensuite de la colonne du chevet de son lit, délia le sabre qui y était attaché : puis prenant la tête d'Holoferne par les cheveux, et invoquant le Seigneur de nouveau elle la lui coupa en deux coups. Elle jeta ensuite le corps mort par terre, sortit promptement de la chambre, donna à sa servante la tête d'Holoferne pour la mettre dans son sac. Puis elles sortirent toutes deux selon leur coutume, comme pour aller prier : et lorsqu'elles se virent à la porte de la ville, Judith cria à ceux qui faisaient garde sur la muraille. « Ouvrez, parce que Dieu est avec nous, et qu'il a signalé sa puissance dans Israël. » Les gardes appelèrent aussitôt les anciens et les principaux de la ville. Tous accoururent autour d'elle le flambeau en main. Lorsqu'on fut assemblé sur le rempart, elle monta sur une éminence, où après avoir exhorté tout le monde à louer le Seigneur de ce qu'il s'était servi d'elle pour ôter la vie à l'ennemi de son peuple, elle tira de son sac la tête d'Holoferne, la montra à tous à la faveur des flambeaux, avec un rideau qu'elle avait emporté du pavillon de son lit. Puis elle dit pour la justification : « Le Dieu vivant m'est témoin que son Ange m'a gardée dans une parfaite pureté depuis que je suis sortie jusqu'à ce que je sois rentrée en cette ville. Il n'a point permis que sa servante fût souillée de la moindre tache de péché parmi ces infidèles et ces étrangers. Je suis au comble de ma joie le voyant demeurer vainqueur, moi sauvée, et vous délivrés. Rendons-lui tous de grandes actions de grâces. » Tous adorèrent en même temps le Seigneur, et comblèrent Judith de bénédictions et de louanges.

Judith manda ensuite Achior ce chef des Ammonites qu'Ho-

Digitized by Google

loferne avait menacé de faire mourir dès qu'il aurait vainc le peuple d'Israël et pris Béthulie. Ayant reconnu la tête d'Ho loferne, il fut saisi d'une si grande frayeur qu'il tomba le visag contre terre et s'évanouit. Lorsqu'il fut revenu à lui il se jet aux pieds de Judith et l'adora. Puis considérant ce que la toute puissance de Dieu avait fait en faveur d'Israël, il abandonn les superstitions païennes, crut en Dieu, se circoncit, et fu incorporé au peuple d'Israël avec toute sa famille. Dès que l jour commença à paraître les habitants de Béthulie de l'avi de Judith pendirent la tête au haut de leurs murs, et sortiren armés faisant beaucoup de bruit, sans néanmoins attaquer leur ennemis. Les sentinelles les voyant venir à eux coururent la tente d'Holoferne pour en donner avis : et les principau officiers de l'armée s'y rassemblèrent pour prendre l'ordre d combat. L'eunuque Vagao après avoir longtemps hésité de l réveiller entra à la fin dans la chambre et tirant le rideau d pavillon, il fut fort étonné de voir le corps d'Holoferne étend par terre sans tête et couvert de son sang. La frayeur lui fi jeter un grand cri et déchirer ses vêtements : il passa à la tent de Judith et ne l'ayant pas trouvée, il ne douta plus qu'ell n'eût fait le coup. Il vint dire la chose aux chefs de l'armé qui attendaient, et tous déchirant leurs vêtements, se séparè rent tout interdits.

La nouvelle de ce qui était arrivé à Holoferne s'étant ensuit répandue par toute l'armée des Assyriens, on vit une conster nation générale dans le camp : et tous sans savoir quel con seil prendre, au lieu de se réunir et de songer à la vengeance ne pensèrent qu'à chercher leur salut dans la fuite. La frayeu dont ils étaient saisis les fit retirer avec précipitation, sans s parler même ou se communiquer leurs résolutions. Les Israé lites les voyant fuir en désordre les poursuivirent, et furen secondés par ceux des villes voisines qu'Ozias avait envoyé avertir. Ce qui se fit avec tant de diligence et en si bon ordr que les ennemis abandonnèrent tout pour se sauver, et qu les plus paresseux furent taillés en pièces. Ceux de Béthulie e leurs voisins firent un butin si prodigieux pendant trente jour

Digitized by Google

de suite, que tous jusqu'aux derniers en furent enrichis : et l'on donna à Judith tout ce qui avait appartenu à Holoferne en or, en argent, en pierreries, en meubles précieux : et elle envoya le tout au temple de Jérusalem pour y être consacré au Seigneur. Le grand Pontife Eliachim, dit aussi Joachim, vint en même temps de Jérusalem à Béthulie avec tous les anciens pour voir Judith. Tous la comblèrent de leurs éloges et de leurs bénédictions : et l'on fit des réjouissances publiques en actions de grâces à Dieu et à l'honneur de Judith dans tout le pays d'Israël. Judith de son côté chanta un cantique au Seigneur pour lui rapporter toute la gloire de cette victoire, dont il avait voulu qu'elle fût l'instrument. Tout le peuple alla ensuite avec elle à Jérusalem pour adorer le Seigneur. S'étant purifiés, ils lui offrirent tous les holocaustes et s'acquittèrent de leurs vœux. Ce fut alors que Judith fit une offrande au Seigneur de tout ce qu'elle avait eu qui avait été à Holoferne, et qu'elle avait emporté elle-même avec sa tête, comme un anathème d'oubli. Les réjouissances de cette grands fête durèrent trois mois entiers à la vue des Lieux saints. Judith revint à Béthulie où elle fut honorée le reste de sa vie comme la personne la plus considérable de tout Israël. Elle continua de vivre dans la retraite comme auparavant, si ce n'est aux jours de fête qu'elle paraissait en public pour rendre gloire à Dieu. Elle donna la liberté à sa servante et demeura dans la maison de son mari jusqu'à l'âge de cent cinq ans, sans avoir jamais voulu se remarier. Elle y mourut dans cette heureuse vieillesse, et elle fut honorablement enterrée avec son mari à Béthulie. Le pays d'Israël fut sans trouble tant qu'elle vécut, et plusieurs années encore après sa mort.

Le jour de cette victoire a été mis par les Hébreux au rang des saints jours : il fut depuis honoré comme un jour de fête parmi les Juifs, qui ont fait voir par cette conduite qu'ils ne prenaient pas cette histoire pour une pieuse fiction, une énigme, ou une simple parabole.

Le culte a passé aussi à la personne de Judith : et les Chrétiens ont décerné des honneurs publics à sa mémoire. L'on

Digitized by Google

trouve son nom marqué dans le calendrier Julien au 27 septembre. L'on voit aussi la fête de Judith, autrement de délivrance de Béthulie, établie chez les Chrétiens d'Éthiopie 4 août. En effet, le siége ayant été mis devant la ville par H ferne au temps de la moisson et durant les grandes sécheres de l'année, ce qui arrivait en Judée vers la fin de juin ou commencement de juillet, le quatrième jour d'août pourr bien avoir été le jour de la victoire remportée sur les As riens, et de la délivrance de Béthulie.

Pierre Natal place Judith avec les deux Tobies dans son ca logue au mois de septembre immédiatement après les fêtes l'Exaltation de la sainte Croix, de saint Cyprien et de sai Euphémie. Il a eu égard à l'usage de l'Eglise qui lit l'histo de Tobie dans ses Offices de la troisième semaine, et celle Judith dans les Offices de la quatrième semaine de septe bre.

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Saint Elzéar de Sabran avait un tel respect pour le nom la très-sainte Vierge, que dans les règlements qu'il fit pour nombreux personnel de sa maison, il défendit expressém qu'on prononçât aucune parole qui pourrait l'outrager. Il v lut que ses domestiques s'approchassent des Sacrements a fêtes de l'Annonciation et de l'Assomption, et lui-même co muniait à toutes les autres fêtes de Notre-Dame. Son confess lui ayant demandé un jour quelle méthode il suivait dans l raison, et quel Saint il avait choisi pour son patron spécial lui répondit : « J'ai choisi pour mon avocate la glorieuse Vie Marie ; et quand je veux me préparer à l'oraison, je consid d'abord mon indignité et ma bassesse, puis je me tourne la Mère de grâce et de miséricorde, la suppliant humblem qu'elle mette dans mon cœur et dans ma bouche ce qui lu agréable, à Elle et à son Fils béni ; je lui offre, avec toute dévotion que je peux, un *Ave Maria* ; et aussitôt que je dit, je ne manque jamais de matière nouvelle pour les ch

Digitized by Google

divines. » Ceci a été la pratique de beaucoup de Saints. Le Vénérable Grignion de Montfort conseille même, pour faire une communion fervente de s'adresser spécialement à Marie, de s'offrir à elle tout entier, de la prier de prendre possession de notre corps et de notre âme, pour qu'elle daigne y recevoir son divin Fils, et quand le Seigneur y est descendu, de supplier la très-sainte Vierge de le remercier, de le louer, de lui demander elle-même tout ce qu'il nous faut; assurant que, dans la bouche auguste de sa très-sainte Mère, nos paroles lui seront plus agréables et nos prières plus facilement exaucées.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Égée, la fête de saint Cosme et de saint Damien, frères, martyrs, qui, dans la persécution de Dioclétien, après avoir souffert plusieurs tourments, tels que les chaînes et les prisons, après avoir surmonté miraculeusement les tourments de la mer, du feu, des croix, de la lapidation, des flèches, furent décapités. On dit que leurs trois frères propres, Anthime, Léonce et Euprèpre, furent martyrisés avec eux.

A Rome, sainte Epicaris, femme d'une famille de sénateur,

[1] QUINTO KALENDAS SEPTEMBRIS.

Egeæ natalis sanctorum Martyrum Cosmæ et Damiani fratrum, qui in persecutione Diocletiani post multa tormenta, vincula, et carceres, post mare, et ignes, cruces, lapidationem, et sagittas divinitus superatas, capite plectuntur: cum quibus etiam referuntur passi tres eorum fratres germani, Anthimus, Leontius et Euprepius. — Romæ sanctæ Epicharidis mulieris senatoriæ, quæ *in eadem* persecutione plumbatis cæsa, gladio percussa est. — Tuderti sanctorum Martyrum Fidentii et Terentii, sub eodem Diocletiano. — Cordubæ sanctorum Martyrum Adulphi et Joannis fratrum, qui in persecutione Arabica pro Christo coronati sunt. — Seduni in Gallia sancti Florentini Martyris, qui una cum beato Hilario post abcissionem linguæ jussus est gladio feriri. — *Byblo* in Phœnicia sancti Marci Episcopi, qui et Joannes a beato Luca nominatur. — Mediolani sancti Caji Episcopi, Discipuli beati Barnabæ Apostoli, qui multa *in* persecutione Neronis passus, in pace quievit. — Ravennæ sancti Aderiti Episcopi et Confessoris. — Parisiis sancti Vincentii a Paulo Sacerdotis, et Fundatoris Congregationis Missionis, et Puellarum charitatis, viri apostolici, et pauperum patris; cujus festum quartodecimo Kalendas Augusti celebratur. — Ibidem sancti Eleazari Comitis. — In Hannonia sanctæ Hiltrudis Virginis.

Digitized by Google

dans la même persécution, après avoir été meurtrie de cord plombées, fut décapitée.

A Todi, saint Fidence et saint Terence, martyrs sous même sous le même empereur Dioclétien.

A Cordoue, saint Adulphe et saint Jean, son frère, martyr qui furent couronnés pour Jésus-Christ dans la persécutic des Arabes.

A Semont, dans la Gaule Lyonnaise, saint Florentin, martyr qui ayant eu avec saint Hilier la langue coupée, fut décapité

A Biblos, en Phénicie, saint Marc, évêque, à qui saint Lu donne aussi le nom de Jean.

A Milan, saint Caïus, évêque, disciple de l'Apôtre saint Ba nabé, qui mourut en paix, après avoir bien souffert dans l persécution de Néron.

A Ravenne, saint Adérit, évêque et confesseur.

A Paris, saint Elzéar, comte.

Dans le Hainaut, saint Hiltrude, vierge.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Euchaire, martyr, honoré à Toul.

Sainte Lupète, vierge en Irlande.

Saint Déodat, martyr à Sora, au royaume de Naples, sou Dioclétien.

Saint Saluse, abbé en Éthiopie.

Saint Zénon, disciple des Apôtres, qui porta la foi en Égypt et à Diospolis.

Saint Eleuthère, martyr à Césarée en Cappadoce.

Saint Baule, martyr en Égypte, honoré chez les Grecs.

Saint Ignace, abbé de Bathyriac en Illyrie sous Phocas.

Sainte Gaïenne, martyre en Arménie, sous le tyran Tyridat qui la fit écorcher vive en l'an 310.

Saint Gargile, martyr avec plusieurs autres, on n'indiqu pas le lieu.

Digitized by Google

Martyrologe de la dernière persécution.

Alexandre Moutet, prêtre, vicaire à Vichy-les-Bains, pour refus du serment schismatique, condamné à la déportation, emmené à Rochefort, et mort là, dans le vaisseau prison, le 27 septembre 1794, à 34 ans.

N. Laborie du Vivien, chanoine de la cathédrale de Mâcon, pour la même cause déporté au-delà des mers et mort le 27 septembre 1795 à 61 ans.

Digitized by Google

VINGT-HUITIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Wenceslas, duc de Bohème, martyr. — Saint Exupère, évêque de Toulouse — Sainte Eustochie, vierge. — Saint Alode, évêque d'Auxerre. — Saint Fauste, évêque de Riez. — Saint Bouin, solitaire. — Saint Chaumont, évêque de Lyon, martyr. — Sainte Liobe, vierge et abbesse. — Saint Clotaire pénitent. — Saint Thiémon, archevêque de Salzbourg, martyr. — Le Bienheureux Salomon, roi de Hongrie. — Le Bienheureux Bernardin de Feltre Frère Mineur. — Le Bienheureux Simon de Roxas, trinitaire. — Baruch prophète. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT WENCESLAS,

DUC DE BOHÊME, MARTYR.

Wenceslas eut pour père Uratislas, duc de Bohême, et pour mère Drahomire de Lusko. Il était petit-fils de Borivoie, premier duc chrétien de Bohême, et de la Bienheureuse Ludmille. Uratislas était un prince vertueux, brave et humain : mais Drahomire, qui se donnait pour païenne, n'avait aucun sentiment de Religion ; elle joignait à une hauteur insupportable un grand fonds de cruauté et de perfidie. Elle eut, outre Wenceslas, un autre fils nommé Boleslas.

Ludmille vivait encore, et elle avait toujours demeuré à Prague depuis la mort de Borivoie. Elle demanda Wenceslas l'un de ses petits-fils, et il lui fut envoyé. Son intention était de se charger elle-même de son éducation, et de le former de bonne heure à la pratique du Christianisme. Paul son chapelain, également recommandable par sa sainteté et sa prudence enseigna au jeune prince les premiers éléments des sciences. Wenceslas répondit parfaitement aux soins de son maître et de son aïeule, et il montra, dès son enfance, un amour extraordinaire pour la vertu. On le mit depuis dans le collége

Digitized by Google

de Budweis auprès de Prague. Avec le secours de plusieurs excellents maîtres qu'il y trouva, il se rendit habile dans toutes les sciences et dans tous les exercices qui convenaient à son illustre naissance; mais il se perfectionna surtout dans les connaissances qui font le véritable Chrétien. Il était doux, mortifié, attentif à veiller sur lui-même, et principalement à éviter tout ce qui aurait été capable de ternir la pureté de de son corps et de son âme.

Il était encore fort jeune lorsque la mort lui enleva son père. Drahomire se fit déclarer régente, et s'empara du gouvernement sous ce titre. Cette princesse, qu'aucun frein ne retenait plus, fit éclater sa fureur contre les Chrétiens. Elle ordonna d'abattre toutes les églises, et défendit l'exercice public d'une Religion dont elle avait juré la perte; elle défendit aussi de l'enseigner aux enfants. En même temps elle révoqua toutes les lois que Borivoie et Uratislas avaient publiées en faveur du Christianisme. Les magistrats qui le professaient furent cassés, et l'on donna leurs places aux païens. Enfin la régente ne choisit pour les différents emplois que des hommes qui lui étaient dévoués. Un grand nombre de fidèles furent massacrés en haine de leur religion.

Ludmille se sentit pénétrée d'une vive douleur à la vue de tant de maux. Remplie de zèle pour les intérêts d'une Religion qu'elle et son mari avaient eu tant de peines à établir, elle pressa fortement Wenceslas de prendre en mains les rènes du gouvernement, avec promesse de l'assister de ses conseils. Le jeune prince obéit, et la Bohême fit éclater sa joie : mais pour prévenir tout sujet de division entre lui et son frère, on partagea le pays entre eux; Boleslas eut un territoire considérable, qui a été appelé Boleslavie de son nom, et qui est un des principaux cercles de la Bohême.

Drahomire, furieuse de cet arrangement, entra dans les intérêts de son fils Boleslas qu'elle avait élevé dans l'idolâtrie, et auquel elle avait inspiré sa haine pour le Christianisme, avec son ambition et sa cruauté. Wenceslas avait des sentiments tout opposés à ceux de son frère. Fidèle aux leçons

Digitized by Google

qu'il avait reçues dans son enfance, il menait une vie régulière, et tenait de plus en plus à la perfection. Il ne cherchait qu'à établir la paix, la justice et la Religion dans ses états ; les officiers qu'il attachait à sa personne étaient toujours choisis parmi les plus fervents Chrétiens. Après avoir donné le jour aux affaires, il consacrait à la prière une grande partie de la nuit. Sa dévotion pour le Saint-Sacrement de l'autel se manifestait par les preuves les moins équivoques. Ses austérités approchaient de celles des anciens anachorètes, et sa charité paraissait avec éclat dans le soulagement des orphelins, des veuves et des malheureux de son état. Il n'y avait que le bien de la Religion et de l'état qui l'empêchait de suivre son goût pour la retraite et la solitude. Sa piété lui fournit les motifs de consolation qui le soutinrent dans les épreuves par lesquelles il plut à Dieu d'achever sa sanctification.

Drahomire soutenue par une faction puissante, cherchait sans cesse l'occasion d'exécuter les noirs projets qu'elle méditait. Elle résolut d'abord d'ôter la vie à Ludmille, par les conseils de laquelle Wenceslas se conduisait. Celle-ci en ayant été avertie, se prépara sans émotion à souffrir la mort. Elle commença par distribuer ses biens aux pauvres, puis après avoir exhorté son petit-fils à soutenir courageusement les intérêts de la Religion, elle reçut les Sacrements de Pénitence et de l'Eucharistie. Les assassins étant entrés la nuit dans son appartement, envoyés par Drahomire, se jetèrent sur elle avec fureur, et l'étranglèrent avec son propre voile. On l'honore en Bohême, comme patronne [1].

Wenceslas fut vivement touché de ce cruel événement, et ce qui augmentait encore sa douleur, c'était de penser que le crime qui faisait couler ses larmes avait été ordonné par sa mère. Il ne se plaignit qu'à Dieu dont il adora les jugements et se contenta de prier pour la conversion de celle qui lui avait donné le jour.

[1] Voyez sa Vie au 16 septembre.

Digitized by Google

Radislas, prince de Gurime, contrée voisine de la Bohême, vint fondre avec une armée puissante sur les états du Saint. Wenceslas qui désirait la paix, lui envoya demander quel était le motif de la conduite qu'il tenait à son égard ; il lui fit dire en même temps qu'il était prêt à lui donner satisfaction s'il l'avait offensé, et à se prêter à un accommodement, pourvu qu'on n'exigeât rien qui fût contraire à sa Religion et au bien de ses sujets. Radislas répondit insolemment à l'envoyé, que l'unique moyen d'avoir la paix, était de lui abandonner la Bohême. Wenceslas, forcé de prendre les armes, marcha contre son ennemi. Quand les deux armées furent en présence, il fit dire au prince de Gurime que, désirant empêcher l'effusion du sang d'une multitude d'innocents, il lui proposait de décider l'affaire par un combat singulier. Radislas accepta le défi, dans l'espérance qu'il lui serait facile de remporter la victoire. Les deux princes s'avancèrent donc chacun à la tête de son armée, afin de terminer la guerre par un duel. Le duc de Bohême, dont l'armure était fort légère, fit le signe de la Croix, et s'approcha courageusement pour se mesurer avec son ennemi. Radislas s'étant mis en devoir de le percer d'un coup de javeline, aperçut, au rapport des historiens de Bohême, deux Anges qui le défendaient. Les mêmes historiens ajoutent qu'ayant mis bas ses armes, il se jeta aux pieds de Wenceslas pour lui demander pardon, et qu'il le laissât le maître des conditions de la paix.

L'empereur Othon ayant convoqué une diète générale à Worms, Wenceslas arriva le dernier, parce qu'il s'était arrêté en route pour satisfaire sa dévotion. Quelques princes en témoignèrent du mécontentement : mais l'empereur le reçut avec beaucoup de distinction ; il le fit asseoir auprès de lui, et lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Il se contenta de lui demander une partie des reliques de saint Vit, et de celle de saint Sigismond, roi de Bourgogne. Quelques historiens ajoutent qu'Othon lui conféra le titre et la dignité de roi, qu'il lui accorda le privilége de porter l'aigle de l'empire sur sa bannière, et qu'il affranchit ses domaines

Digitized by Google

de toute taxe ou redevance. Le pieux duc refusa de prendre le titre de roi, qui lui fut cependant toujours donné depuis ce temps-là dans les lettres d'Othon et des princes de l'empire.

Wenceslas porta respectueusement à Prague les reliques de saint Vit et de saint Sigismond, et il les déposa dans une église qu'il y fit bâtir. Il voulut encore que le corps de sainte Ludmille fût transféré dans une église de la même ville, bâtie par son père, et dédiée sous l'invocation de saint Georges.

Son zèle à réprimer les désordres de la noblesse, et à défendre les personnes opprimées, lui attira des ennemis. Ceux-ci entrèrent dans la faction, à la tête de laquelle était Drahomire et Boleslas. On résolut de se défaire de Wenceslas. On couvrit du masque de l'amitié le noir projet qu'on avait tramé contre lui. Un fils étant né à Boleslas, ce prince et sa mère l'invitèrent à venir avec eux prendre part à la joie que causait cet événement. Wenceslas y alla sans la moindre défiance, et fut accueilli avec de grandes démonstrations extérieures d'affection. La fête fut magnifique. La nuit suivante, Wenceslas se rendit à l'église pour prier selon sa coutume. Boleslas l'y suivit à l'instigation de sa mère. Les assassins qu'il avait subordonnés ayant frappé son frère, il se joignit à eux, et le perça de sa lance. Cet horrible attentat se commit le 28 septembre 936.

L'empereur Othon fit marcher une armée dans la Bohème pour venger la mort de Wenceslas. La guerre dura plusieurs années. Othon étant vainqueur se contenta de la soumission de Boleslas, qui s'engagea à rappeler les prêtres bannis, à rétablir la Religion chrétienne, et à payer un tribut annuel. Drahomire périt misérablement peu après l'assassinat de son fils. Les miracles opérés au tombeau du Saint effrayèrent Boleslas ; il fit transporter à Prague, dans l'église de Saint-Vit, le corps de son frère qui s'y garde encore dans une châsse magnifique. Boleslas II, fils et successeur de Boleslas I^er^, fut bien différent de son père ; il devint un des plus grands prince

Digitized by Google

de son temps, et mérita par ses vertus qu'on lui donnât le surnom de pieux. Il se montra le fidèle imitateur de saint Wenceslas son oncle. En 951, on bâtit en Danemarck une église sous l'invocation de notre Saint, dont le culte devint fort célèbre par tout le nord.

SAINT EXUPÈRE,

ÉVÊQUE DE TOULOUSE.

Saint Exupère (que plusieurs ont confondu mal à propos avec un célèbre Rhéteur de Bordeaux de même nom, précepteur des neveux du grand Constantin, puis gouverneur de province en Espagne avant que de renoncer au siècle pour entrer dans la prêtrise) était né, dit-on, à Aure qui était une ville du territoire de Cominges dans l'Aquitaine. L'on voit encore en cet endroit une église sous son nom qu'on prétend avoir été bâtie pour honorer le lieu de sa naissance, et qui est toujours fréquentée avec beaucoup de dévotion par les peuples voisins. Il fut fait évêque de Toulouse après saint Silve successeur de saint Rhodane mort en exil pour la foi orthodoxe; et il se distingua entre plusieurs saints et savants Prélats de l'Église gallicane par sa vertu et par sa doctrine du temps des empereurs Gratien, Théodose le Grand et ses enfants. Saint Jérôme nous a laissé en divers endroits de ses ouvrages des témoignages de l'estime et de la vénération qu'il avait pour son mérite. Il fait les éloges de sa charité, de son désintéressement, de son zèle et de sa piété; il le propose comme un modèle achevé de la sainteté, où l'on doit tendre. Saint Exupère, dit-il, souffre la faim pour en garantir les autres; les besoins d'autrui font le sujet de ses inquiétudes et de son tourment, mais il aime les siens et il se prive volontairement des choses nécessaires pour remédier aux nécessités des autres. Il a le visage pâle et tout défait de ses jeûnes, et il se détruit le corps pour refaire les entrailles et les membres de Jésus-Christ à la nourriture desquels il emploie toutes ses facultés. Il n'est rien de plus riche que lui, au milieu d'une

Digitized by Google

pauvreté si volontaire. Sa charité l'ayant épuisé, l'a réduit à porter le Corps de Jésus-Christ Notre-Seigneur dans un panier d'osier, et son Sang dans du verre. Il est venu à bout de bannir l'avarice du temple du Seigneur, de chasser ceux qui faisaient un trafic honteux des choses saintes. Suivez et imitez les exemples d'un tel homme et de ses semblables que le sacerdoce de Jésus-Christ rend plus humbles et pauvres des biens de la terre, si vous voulez arriver au point de la perfection.

La charité de saint Exupère n'était point renfermée dans les bornes de son pays. On en vit les effets passer au-delà des mers, et s'étendre jusqu'où la renommée lui faisait découvrir des objets dignes de sa miséricorde. Ayant appris qu'il y avait plusieurs Serviteurs de Dieu dans l'Égypte, et les contrées voisines qui souffraient beaucoup de la stérilité de l'année, comme ses aumônes l'avaient épuisé, il vendit ses meubles et tout ce qu'il avait pour les soulager. Il envoya tout l'argent qu'il avait pu faire de cette vente par le Moine Sisinne pour être distribué à ces saints solitaires par tous les déserts. Saint Jérôme qui vit Sisinne dans ce voyage, et qui sut de lui ce qu'il allait faire en Égypte,en fut si touché, qu'il crut devoir contribuer à répandre l'odeur d'une si belle action pour l'exemple et l'édification des fidèles de l'univers. Il était déjà en commerce de lettres avec notre Saint ; et comme il achevait alors ses commentaires sur le prophète Zacharie, il se fit honneur de les lui dédier.

Dieu l'avait donné à son Église en un temps de tribulation pour assister son peuple, et lui faire faire un saint usage des calamités qu'il aurait à souffrir. Un déluge effroyable de Barbares vint de delà le Rhin et le Danube inonder les Gaules de son temps. C'étaient principalement des Vandales, des Suèves et des Alains, qui se répandirent dans presque toutes les provinces d'un pays si florissant, et qui ne firent presque qu'un bûcher et un cimetière de tout ce qui était renfermé entre les Alpes, les Pyrénées, le Rhin et l'Océan. Saint Jérôme fait une description assez vive d'une si grande désolation ; et après

Digitized by Google

avoir fait le dénombrement des plus belles villes qui avaient été pillées, saccagées, brûlées, il dit qu'il ne ponvait retenir ses larmes venant à parler de Toulouse, que les mérites d'Exupère avaient garanti de la fureur des barbares et d'une ruine inévitable. C'étaient des larmes bien différentes de celles qu'il versait sur les malheurs des autres villes ; c'étaient des larmes de joie que la tendresse qu'il avait pour Exupère tirait de son cœur plus que de ses yeux. Cela nous fait juger que la ville de Toulouse ne fut point prise du vivant de saint Exupère ; ou que s'il survécut à sa prise, il eut le crédit d'empêcher qu'elle ne fût ruinée ou brûlée comme les autres. On ne peut douter que la ville de Toulouse n'ait été prise à la fin par les barbares, soit Goths, soit Vandales, comme les autres ; mais si elle ne le fut point avant l'an 417, on a grand sujet de douter si elle le fut du vivant de saint Exupère.

Le Saint vivait encore au temps de la prise de Rome par les Goths ; et nous voyons que saint Paulin de Nole écrivant en 409, le met à la tête de plusieurs saints Évêques des Gaules encore vivants, qui, parmi les misères et la corruption du siècle, se montraient dignes prêtres du Seigneur, très-religieux observateurs de la loi de Dieu, et très-fidèles dépositaires de la foi et de la Religion. Ce que saint Grégoire de Tours a trouvé si remarquable, qu'il a cru qu'il ne serait pas hors d'œuvre dans son histoire des Français. Avant l'irruption des barbares dans les Gaules, le Pape Innocent avait adressé à saint Exupère de Toulouse une célèbre Décrétale, dans laquelle il décidait divers points de discipline, sur lesquels notre Saint l'avait consulté, comme avait fait saint Victrice de Rouen et quelques autres Prélats encore, qui ayant à combattre les nouvelles erreurs de vigilance étaient bien aises de s'assurer des sentiments du Siége Apostolique, pour ne s'en point écarter et garder aussi bien l'uniformité dans la discipline que dans la foi.

On croit que saint Exupère mourut avant ce saint Pape, qui gouverna l'Église jusqu'en 417 ; mais on ne sait précisément ni l'année, ni le lieu de sa mort, quoique quelques-uns la met-

Digitized by Google

tent à Blagnac-lès-Toulouse. Cette église célèbre deux fêtes de lui par an, l'une au 28 septembre que l'on croit être le jour de sa mort ; l'autre au 14 juin, qui est celui de l'invention ou de la translation de son corps. Usuard a fait mention de lui dans son Martyrologe avec un éloge pris de saint Jérôme.

SAINTE EUSTOCHIE,

VIERGE.

Sainte Eustochie était fille de Toxoce et de sainte Paule ; on connaît la grandeur de sa naissance et l'opulence de sa maison.

Jamais fille ne mérita mieux qu'elle d'être appelée *la gloire des vierges*, comme a fait saint Jérôme, de quelque côté qu'on l'envisage, soit dans les avantages du monde auxquels elle renonça, soit dans la consécration qu'elle fit de sa virginité à Jésus-Christ, soit dans sa conduite parfaitement docile envers sa mère, soit dans le soin qu'elle eut de marcher sur ses traces et d'imiter ses vertus, soit enfin dans la vie toute sainte qu'elle mena avec elle et après sa mort dans le monastère de Bethléem ; on reconnaît dans toute l'économie de sa vie, tant de ferveur, tant de piété et tant d'amour pour Jésus-Christ, que, quoi qu'on puisse dire pour la relever, on sent toujours qu'on n'en dit jamais assez.

Elle commença dès sa plus tendre enfance à répondre aux soins que prit sa mère de l'élever dans la piété, et bien que ses autres sœurs se rendissent dignes par leur docilité de l'éducation que cette grande Sainte leur donnait, celle-ci fut la seule qui embrassa la virginité, et qui, s'étant consacrée toute jeune à Jésus-Christ, lui garda jusqu'à sa mort une fidélité qui alla toujours en augmentant par les merveilleux progrès qu'elle fit dans la perfection chrétienne. Le céleste Époux des vierges, qui se l'était choisie par une grâce particulière, montra combien il était jaloux de son cœur, et quels desseins de sainteté il avait sur son âme. C'est saint Jérôme qui nous l'apprend dans la

Digitized by Google

lettre qu'il écrivait à Læta, épouse de Toxoce, frère de la Sainte dont nous parlons.

Eustochie avait un oncle appelé Hémétius, qui voulut la détourner du dessein qu'elle avait de se consacrer à Dieu; pour cela il chargea sa femme, nommée Prétextate, de l'habiller et de la coiffer à la mode du siècle. Quand elle eut exécuté cet ordre, un Ange, dit saint Jérôme, lui apparut dans la nuit durant son sommeil, et lui dit d'une voix terrible et menaçante : « Comment avez-vous osé préférer à Jésus-Christ les ordres de votre mari, et porter vos mains sacriléges sur la tête d'une vierge qui lui est consacrée? Jugez de l'énormité de votre crime par la rigueur du châtiment. Au moment où je vous parle, vous allez voir sécher ces mains criminelles, et dans cinq mois d'ici, vous mourrez; et si vous persévérez dans votre péché, vous perdrez encore votre mari et vos enfants. Tout cela arriva, ajoute le saint docteur, comme l'Ange l'avait prédit; et Prétextate ayant attendu trop tard à faire pénitence, se vit tout à coup enlevée du monde, par une mort précipitée. C'est ainsi que Jésus-Christ se venge de ceux qui profanent son temple et veulent lui ravir des âmes qui lui sont consacrées. »

Lorsqu'elle eut perdu son père, et que sa mère eut eu par là plus de liberté de suivre les desseins de perfection qu'elle avait formés dans son cœur, elle entra dans toutes ses vues, et changea volontiers avec elle la magnificence de sa maison en simplicité et en modestie chrétienne; non-seulement elle vit sans peine les largesses immenses que sainte Paule faisait aux pauvres, mais elle désira encore, à son exemple, de devenir pauvre comme ceux qu'elle assistait par ses libéralités, pour suivre avec plus de dénûment Jésus-Christ dénué de tout pour l'amour de nous.

Sainte Marcelle embaumait alors toute la ville de Rome de la bonne odeur de sa piété. Animée par les instructions de saint Athanase, qui était venu à Rome pour s'y mettre à couvert des persécutions des Ariens, et par le récit qu'il lui faisait des vertus de saint Antoine et de plusieurs autres saints habi-

Digitized by Google

tants de la Thébaïde et d'Égypte, elle avait embrassé la vie solitaire au milieu de cette ville maîtresse du monde, et l'observait avec autant de rigueur qu'on pouvait le faire dans les monastères des vierges d'Orient. Plusieurs dames romaines avaient suivi son exemple, et sainte Paule fut de ce nombre. L'amitié chrétienne qui les lia étroitement par la conformité des sentiments, passa également dans le cœur de sainte Eustochie. Sainte Paule était l'amie intime de sainte Marcelle, et sainte Eustochie devint aussi sa fille spirituelle. Elle fut quelque temps élevée dans sa chambre avec la Bienheureuse Principie, dont saint Jérôme a fait l'éloge, et on peut juger du progrès qu'elle fit dans la piété, ayant d'une part dans sa maison, les leçons et les exemples de sa sainte Mère, et de l'autre, sainte Marcelle pour maîtresse spirituelle.

Nous ne répétons pas ce que nous avons dit dans le chapitre précédent des instructions qu'elle reçut de saint Jérôme lorsqu'il vint à Rome avec saint Paulin et saint Épiphane. Ce fut là que ce grand Docteur composa pour elle le traité qu'il lui adressa en forme de lettre sur la virginité ; mais on peut dire que dans cet ouvrage il lui montra moins ce qu'elle devait apprendre, qu'il ne la confirma dans ce qu'elle pratiquait déjà avec une grande perfection ; surtout la simplicité, la modestie, la pauvreté volontaire et une vie très-pénitente. Voici quelques-unes des Règles qu'il y donne en sa personne aux vierges chrétiennes, et qui nous font connaître quels étaient en ce temps-là leurs principaux exercices et leurs pratiques.

« Je ne veux pas, leur dit-il, que l'état que vous avez embrassé vous inspire de l'orgueil, mais de la crainte. Vous portez avec vous un précieux trésor, prenez garde de tomber entre les mains des voleurs. *Nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances de ce monde, c'est-à-dire, de ce siècle ténébreux*... Soyez soumise à vos parents, à l'exemple de votre Époux Jésus-Christ ; ne sortez de chez vous que très-rarement ; ayez pour compagnes des filles mortifiées ; appliquez-vous souvent à la lecture ; jeûnez tous les jours et ne mangez

Digitized by Google

jamais jusqu'à vous rassasier. Armez-vous du bouclier de la foi pour repousser les traits du tentateur. Comme il est difficile de ne rien aimer, et que le cœur humain s'attache toujours à quelque objet, que l'amour spirituel bannisse de vous tout autre amour. Gardez votre cœur avec tant de soin, que vous puissiez dire avec la même confiance que le saint Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Lavez votre lit de vos pleurs, arrosez-le de vos larmes ; veillez comme le passereau dans la solitude ; chantez de cœur et d'esprit : *Mon âme, bénissez le Seigneur, et gardez-vous bien d'oublier jamais ses bienfaits.*

« Laissez les vierges folles courir les rues ; mais pour vous, demeurez avec votre Époux dans le secret de votre maison. Si vous avez soin de fermer la porte sur vous et de prier votre Père dans le secret, comme l'Évangile vous l'ordonne, il viendra, cet Époux, et frappant à votre porte il vous dira : Me voici, *c'est moi qui frappe.* Vous lui répondrez aussitôt avec un saint empressement : *J'entends la voix de mon Bien-Aimé qui frappe à la porte*, ouvrez-lui promptement ; car si vous tardiez il pourrait passer outre.

« Soyez toujours en garde contre les attraits et les surprises de la vaine gloire. Quand vous ferez l'aumône, n'ayez que Dieu pour témoin de votre charité ; quand vous jeûnerez, ayez un visage gai et joyeux ; n'affectez pas dans vos habits, ni une propreté étudiée, ni une saleté dégoûtante, ni une singularité bizarre. Ne désirez pas de paraître ni plus dévote ni plus humble qu'il ne faut, et ne cherchez point la gloire en faisant semblant de la fuir.

« Ne vous liez pas avec les vierges qui sont fainéantes et curieuses ; ne vous piquez pas d'érudition, ni de faire de jolies pièces en vers ; ne dites point que vous êtes jeune et délicate et que vous ne sauriez travailler des mains ; ne parlez mal de personne, et quand vous jeûnerez deux jours de suite, ne vous flattez pas pour cela de surpasser en vertu ceux qui ne jeûnent point. Vous jeûnez, mais peut-être êtes-vous impatiente et emportée. Celui-ci ne jeûne point, et peut-être est-il doux

Digitized by Google

et caressant. Attentive à vous-même, ne cherchez votre gloire que dans vos bonnes œuvres et non pas dans les fautes des autres.

« Prenez pour modèle la très-sainte Vierge, qui, par son extrême pureté, mérita d'être la Mère du Seigneur. Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent paraîtra dur et difficile à ceux qui n'aiment point Jésus-Christ ; nous aimons ce divin Maître, attachons-nous étroitement à lui, et nous verrons les plus grandes difficultés s'aplanir sous nos pas, et les peines les plus longues disparaître à nos yeux. »

Saint Jérôme lui donne dans cette lettre d'autres avis importants, que la crainte de trop interrompre notre narration nous oblige de supprimer pour revenir à notre Sainte. Elle ne se sépara point de sa mère lorsqu'elle alla en Palestine, comme elle ne s'en séparait jamais lorsqu'elle demeurait à Rome. Elle abandonna généreusement sa patrie et tout ce qui pouvait l'y attacher avec la même ferveur que sa sainte mère, pour se rendre comme elle étrangère sur la terre, ne regardant plus que le ciel comme sa patrie.

Elle eut la consolation de parcourir en sa compagnie tous les lieux de dévotion de la Palestine et d'Égypte ; et enfin fixées ensemble à Bethléem, elle étudia plus que jamais ses vertus, et se les rendit propres par une parfaite imitation. Saint Jérôme met entre les principales, l'attache qu'elle avait pour cette très-sainte mère, et qui la lui rendait si affectionnée et si soumise, qu'elle ne la perdait point de vue. « Eustochie, dit-il, a toujours été si attachée à sa mère et si soumise à ses volontés, que jamais on ne l'a vue, ni se coucher, ni manger, ni faire un seul pas sans elle. Jamais elle n'a eu seulement un écu à sa disposition ; au contraire, elle était ravie que sa mère distribuât aux pauvres le bien qu'elle avait hérité de ses parents, persuadée que son amour et son respect pour une si bonne mère étaient le plus bel héritage et la plus riche succession qu'elle pouvait espérer. »

Elle s'était ainsi conduite à Rome ; elle continuait de même à Bethléem, et le même saint Docteur voulant encourager à la perfection une veuve romaine de l'ancienne famille de

Digitized by Google

Camilles, nommée Furie, lui propose la piété de notre Sainte, qui était sa parente, comme un motif et un modèle des plus propres à l'animer dans l'ouvrage de la sanctification : « Oh! si vous voyiez, lui dit-il, votre sœur Eustochie(il entend sa parente, en prenant le nom de *sœur* dans une signification plus étendue), si vous voyiez votre sœur, et si vous pouviez entendre les paroles qui sortent de sa bouche, vous verriez une grande âme renfermée dans un petit corps, et un cœur rempli de toutes les richesses de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le jeûne fait son plaisir et l'oraison toutes ses délices. Après avoir vu Pharaon submergé dans les eaux, elle prend un tambour, à l'exemple de Marie sœur de Moïse, et à la tête d'une troupe de vierges, elle chante la première en disant : *Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a signalé sa grandeur et sa puissance, en précipitant dans la mer le cheval et le cavalier.* Voilà celles à qui elle apprend à chanter les louanges de Jésus-Christ, et à célébrer au son des instruments les victoires du Sauveur. C'est ainsi qu'elle passe les jours et les nuits, faisant provision d'huile pour sa lampe, et se tenant toujours prête à aller au-devant de son Époux. Suivez donc l'exemple de votre parente, et faites en sorte que Rome possède ce qu'on trouve dans Bethléem, ville plus auguste que la capitale du monde. »

La mort de sainte Paule fut pour sainte Eustochie un des plus grands sacrifices qu'elle pût faire au Seigneur. On en peut juger par l'attachement et le respect si bien fondé qu'elle avait pour une mère d'un si grand mérite. Elle la servit dans sa maladie avec une assiduité qui prévenait tous ses besoins, et l'attention même des servantes. « S'imaginant, dit saint Jérôme, que de laisser aux autres quelque chose à faire, c'était perdre une partie de sa récompense. » Elle eût désiré de la suivre dans ce passage à l'éternité et de n'en être point séparée à la mort, comme elle lui avait été si étroitement unie durant la vie. Elle profitait des moindres moments de relâche pour courir à la crèche du Sauveur et demander cette grâce comme une faveur insigne.

Digitized by Google

Sa tendresse se réveilla plus que jamais lorsqu'on fut sur le point de la mettre au tombeau. « La Vénérable Eustochie, ajoute le même saint Docteur, se regarda alors comme un enfant qu'on vient de sevrer ; elle ne pouvait plus quitter cette chère mère ; elle baissait ses yeux, se collait sur son visage, embrassait son corps, et souhaitait qu'on l'ensevelît avec elle. » Mais Dieu la réservait pour continuer l'ouvrage de cette bienheureuse mère dont elle pleurait la séparation ; et on peut dire qu'alors elle entra comme dans une nouvelle carrière, où elle eut plus besoin que jamais de cet esprit de ferveur, de courage et de confiance en Dieu, dont elle avait déjà donné de si grandes marques par son renoncement au monde et l'état de pauvreté et de pénitence qu'elle avait embrassé.

Sainte Paule n'avait rien laissé à sa fille ; au contraire, il y avait encore des dettes à acquitter que sa charité lui avait fait contracter pour soulager les pauvres. Il fallait outre cela pourvoir à l'entretien de trois communautés de vierges qui étaient en grand nombre. Sainte Eustochie se trouva donc chargée de leur gouvernement et de pourvoir à tous leurs besoins tant spirituels que temporels. Saint Jérôme l'y aida par ses conseils et par ses soins, et l'encouragea beaucoup en lui faisant envisager la pauvreté volontaire comme le trésor évangélique qui ne s'épuise jamais, parce qu'il est riche des biens même de Jésus-Christ. « Ne craignez rien, Eustochie, lui dit-il, vous avez hérité d'une riche succession, car le Seigneur est votre partage. » En effet, la Providence ne l'abandonna pas, et elle eut la consolation de voir fleurir la piété et l'observance régulière dans son monastère avec la même édification qu'on y avait admirée du temps de sa mère.

Tandis qu'elle était ainsi appliquée à glorifier Dieu de tout son cœur, et à le faire glorifier par les pieuses vierges qu'elle conduisait, le Seigneur, qui éprouve ses Saints pour les rendre plus dignes des récompenses qu'il leur destine, la fit passer par une tribulation qui ne pouvait être adoucie que par la plus grande soumission aux ordres de sa divine Providence.

Pour en chercher la cause dans sa source, il faut savoir que

Digitized by Google

le zèle de saint Jérôme pour le soutien de la foi catholique avait extrêmement aigri contre lui les Origénistes et les Pélagiens, contre lesquels il avait beaucoup écrit, et en dernier lieu contre Pélage. Jean, évêque de Jérusalem, était soupçonné de favoriser ces hérétiques, et avait conçu une si grande aversion contre saint Jérôme, qu'il ne cessait de lui faire de la peine ; ce qui affligeait d'autant plus le Saint, que Jean professait la vie monastique, et il disait à ce sujet : *O douleur ! voilà un Moine qui en persécute d'autres, qui pousse même son ressentiment jusqu'à les menacer de les faire exiler.*

Une troupe donc de Pélagiens, animés de cette fureur qui, dans tous les temps, a caractérisé l'hérésie, vint attaquer saint Jérôme et les personnes pieuses de l'un et de l'autre sexe dont il avait soin. Ils en tuèrent quelques-uns, entre autres un Diacre. Ils mirent le feu aux monastères et les pillèrent ; saint Jérôme put à peine se sauver dans une tour fortifiée. Le monastère de sainte Eustochie et de sainte Paule sa nièce, dont nous parlerons bientôt, fut encore moins épargné. Ces scélérats le pillèrent, poursuivirent les Saintes, qui se sauvèrent heureusement ; mais avec beaucoup de peine, et qui eurent la douleur de voir massacrer leurs domestiques.

Un pareil désordre aurait dû être prévenu, ou arrêté, ou enfin puni par l'Évêque Jean s'il avait eu de bonnes intentions ; mais il se tint dans l'indifférence, et son inaction fut une preuve de sa connivence. Cependant sainte Eustochie et sa nièce en portèrent leurs plaintes au Pape, comme au père commun des fidèles ; mais avec tant de modération qu'on ne peut trop admirer en cela leur vertu, comme le remarque fort à propos le cardinal Baronius ; car au lieu d'en nommer les auteurs, elles se contentèrent de représenter au Pape ce qu'elles avaient souffert, et de le prier d'y apporter remède. Saint Jérôme lui écrivit aussi de son côté, et ce saint Pontife, qui était alors saint Innocent I, en fit à Jean de Jérusalem de justes reproches dans une lettre, où il lui marque que, quoiqu'on ne lui ait pas nommé l'auteur de cette persécution, il n'était pourtant pas douteux qu'il devait l'empêcher par ses

Digitized by Google

soins et mieux veiller sur son diocèse ; que du moins il aurait dû, quand le mal était arrivé, secourir et consoler les personnes qui avaient souffert ; et que bien loin qu'il l'eût fait, on avait lieu de croire que par son défaut, ce qui était arrivé ne fût que le prélude de plus grands maux. Il l'avertit d'y mettre ordre, et le menace que s'il le néglige il en sera lui-même responsable suivant les lois de l'Église. Le Pape Innocent écrivit aussi à saint Jérôme pour le consoler ; il lui fit savoir ce qu'il marquait à l'Évêque Jean, et il ajoute que si on lui nomme les auteurs de ce désordre, ou que s'il était besoin de quelque chose de plus que des reproches qu'il avait fait, il y pourvoirait par son autorité d'une manière encore plus efficace.

Ceci arriva vers l'an 416. On croit que la lettre du Pape ne trouva plus en vie Jean de Jérusalem, car cet Évêque alla rendre compte à Dieu le 10 de janvier de l'année suivante. Sainte Eustochie ne vécut pas longtemps après que Dieu l'eut éprouvée par cette tribulation. On croit que Dieu l'appela à la récompense des vierges sages et prudentes l'an 419, après trente-quatre ou trente-cinq ans de séjour dans le monastère de Bethléem.

Sa nièce, sainte Paule la jeune, lui succéda dans le gouvernement du monastère. Elle ne put pas profiter longtemps des secours de saint Jérôme, comme avaient fait sa grand'mère sainte Paule, et sa bienheureuse tante ; car ce Saint mourut vraisemblablement en 420. Paule la jeune était fille de Toxoce, frère de sainte Eustochie et de Læta, à qui saint Jérôme écrivit une lettre où il lui trace le plan de l'éducation qu'elle lui devait donner. Sa mère le consacra au Seigneur avant que de la mettre au monde, et à peine commençait-elle à bégayer, qu'on lui apprit à chanter *Alleluia ;* grande leçon pour les mères qui apprennent à leurs enfants des chansons puériles avant que de leur faire louer le saint nom de Dieu. On ne manqua pas de le faire savoir de Rome à la grande sainte Paule, qui était alors à Bethléem, et qui en conçut une joie inexprimable. C'est ce que saint Jérôme nous apprend dans

Digitized by Google

l'éloge funèbre de cette Sainte. « Je ne dois pas passer sous silence, dit-il, quel fut l'excès de la joie de cette illustre veuve, lorsqu'elle apprit que sa petite-fille Paule, que le Ciel avait accordée au vœu que ses parents avaient fait de la consacrer à Dieu, commençait dès le berceau et parmi les jouets de l'enfance à chanter *Alleluia*, et à prononcer à demi et d'une voix bégayante les noms de sa grand'mère et de sa tante. La seule chose qui lui eût fait désirer d'être à Rome, était de voir cette petite-fille avec son fils et sa bru, servir Dieu dans un détachement parfait de toutes les choses de la terre. Aussi a-t-elle vu une partie de ses désirs accomplis, car sa petite-fille doit prendre le voile des vierges, et sa bru ayant fait vœu de chasteté, imite sa belle-mère par sa foi et ses aumônes. »

Nous apprenons de ces paroles de saint Jérôme, combien Læta avait profité des avis qu'il lui avait donnés par sa lettre pour l'éducation de la jeune Paule. Dressée donc dès sa plus tendre enfance à louer le Seigneur, et nourrie dans les relations qu'on lui faisait des vertus admirables que sa grand'mère et sa tante Eustochie pratiquaient à Bethléem, et conservée avec grand soin dans une parfaite innocence de mœurs, son cœur offrit à Jésus-Christ une demeure propre à ses sacrées influences ; et ce divin Époux des vierges se la choisit comme il avait choisi sa bienheureuse tante Eustochie, à qui, quand il en fut temps, elle vint se joindre dans le monastère de Bethléem, où elle acheva de se consommer sous ses yeux dans cette haute piété qui la rendit si digne de porter le nom de son aïeule. Elle eut la douleur de voir mourir sa bienheureuse tante, après avoir souffert avec elle la persécution des hérétiques pélagiens, dont nous avons parlé. Nous ne savons rien de plus particulier du reste de sa vie, ni en quel temps elle mourut. Saint Jérôme, écrivant à saint Augustin et à Alipius une lettre commune, leur parle de la mort de sainte Eustochie comme récemment arrivée, et ajoute que sa nièce Paule les salue avec bien du respect, et les prie dans sa douleur de se souvenir d'elle.

Le Martyrologe romain marque la fête de sainte Eustochie

Digitized by Google

au 28 de septembre. Quant à Paule la Jeune, quoique son nom ne se trouve pas dans le Martyrologe et qu'il ne nous reste rien de ses actes depuis la mort de sa tante, nous ne devons pas douter, dit le Cardinal Baronius, qu'ayant été obtenue de Dieu par les prières de ses parents, consacrée à son service dès sa naissance, élevée dans l'innocence par les soins des plus saintes dames, elle ne se soit soutenue jusqu'à la fin dans la ferveur de sa piété, et n'ait terminé saintement une vie toute dévouée au service de Dieu.

(MARIN.)

SAINT ALODE,

ÉVÊQUE D'AUXERRE.

Saint Alode, qu'on appelle aussi Aleu et Aloge, était un des nombreux disciples formés par saint Germain d'Auxerre. Il fut son second successeur et il marcha fidèlement sur ses traces. Comme il soutint dans l'église d'Auxerre la réputation de sainteté qu'elle s'était acquise, la bonne odeur du monastère de saint Côme où il avait été élevé, attira quelques pieux personnages des diocèses voisins. Nous ne citerons que Marien, venu du Berry, sous l'épiscopat de saint Alode et qui devint célèbre par ses vertus et ses miracles.

Saint Alode (Alodius) mourut le 28 septembre 472, après un épiscopat de vingt-un ans ; et il fut inhumé dans l'oratoire de saint Maurice, que l'on appelait déjà l'église de Saint-Germain [1].

SAINT FAUSTE,

ÉVÊQUE DE RIEZ.

Il naquit dans l'Armorique, comme le prouve Dom Maurice; ce fut vers 384. Ses parents étaient des Bretons insulaires venus dans notre pays à la suite de Conan Mériadec. Leur piété procura une excellente éducation à leur fils. Il réussit tellement, qu'il surpassa ses maîtres en éloquence. Il plaida

[1] M. Fisquet, dans *la France pontificale.*

Digitized by Google

quelque temps avec succès ; ensuite il s'appliqua à la philosophie.

En vain le monde l'applaudissait pour le retenir ; Fauste se consacra à Dieu dans le fameux monastère de Lérins. Ses talents et ses vertus le placèrent à la tête de cette communauté, en 433. Il en fut le troisième abbé et soutint la ferveur qui y régnait. Sa renommée lui attira des élèves de la plus haute naissance.

Les Évêques le faisaient asseoir au milieu d'eux et lui donnaient des marques d'une grande estime. Il fut élevé à leur dignité. Vers 462, il succéda à saint Maxime sur le siége de Riez. Ne changeant rien à ses austérités, il ne buvait pas de vin, et se nourrissait de fruits ou de légumes crus. Il établit à Riez les fréquentes prières usitées à Lérins. Il soulageait et prévoyait même tous les besoins, nourrissait les pauvres, consolait les prisonniers, ensevelissait les morts et quelquefois portait lui-même les cadavres infects sur le bûcher. Il prenait un soin spécial des âmes, et leur rompait fréquemment le pain de la parole. On le forçait même à prêcher hors de son diocèse. Saint Sidoine dit que ses discours enseignaient tout ce qu'il faut pour apprendre à bien parler et à bien vivre ; qu'il n'y avait que lui à parler mieux qu'on ne lui avait montré, et que sa vie était encore plus édifiante que ses sermons n'étaient éloquents.

Il contribua beaucoup à ramener Lucile à la vérité. Il lui écrivit ; il lui parla ; et, voyant ses efforts impuissants, il le signala au Concile d'Arles. Lucile s'y rétracta solennellement devant Fauste, et vingt-neuf autres Évêques.

Saint Fauste envoyait exactement ses ouvrages dans l'Armorique.

Saint Riok, que Mabillon dit être le même que Riocat, se chargea une fois d'apporter les écrits du savant Prélat à sa chère patrie. Nous avons de Fauste des lettres, des sermons, des traités contre les ariens et les prédestinatiens. Il est encore auteur de plusieurs homélies imprimées sous le nom d'Eusèbe d'Emèse.

Digitized by Google

Il écrivit un livre du Saint-Esprit contre les Macédoniens. Son zèle à combattre les erreurs ariennes le fit exiler par Euric, roi des Goths, en 481.

Trois ans après, il fut rendu à son troupeau par la mort du persécuteur.

Il mourut vers l'an 490.

Des auteurs ont soutenu que jamais Fauste n'a trop relevé les forces de la nature ; ceux qui ne partagent pas cet avis, le justifient par sa bonne foi. Fauste écrivait avant le deuxième Concile d'Orange, où le point dont il s'agit fut décidé. L'abrégé de l'histoire de l'ordre de saint Benoît, dit que « l'église de Riez n'a pas laissé de le révérer comme Saint, sans doute parce qu'il avait soumis ses sentiments à l'autorité de l'Église. » Il a pu même les rétracter dans des ouvrages *qui* ont été perdus.

A Lérins, dans les diocèses de Riez et de Cavaillon, son culte était établi de temps immémorial. Baronius, informé de cette circonstance, rétracta ce qu'il avait écrit contre lui, et dit qu'il conserve ses droits et son titre de Saint. Les Bollandistes donnent la vie de saint Fauste, au mois de janvier et au mois de Septembre.

SAINT GINGURIEN,

FRÈRE CONVERS.

Il avait toujours vécu dans l'innocence et la simplicité. Pour être tout à Dieu, quittant ce qu'il avait dans le monde, il se retira dans l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuis. Obéir exactement à ses supérieurs, fut sa règle constante. Il fut chargé du soin des abeilles ; et, les voyant revenir chargées de l'essence des fleurs pour composer leurs doux rayons, il s'attachait sans cesse à choisir de saintes pensées, de pieux sentiments, d'édifiantes paroles et de charitables actions, pour en faire hommage au divin Maître.

Pressentant sa mort, il alla au Chapitre se jeter aux pieds de l'abbé saint Félix ; et, devant tous les religieux, il implora le

Digitized by Google

pardon de ses fautes. Quoiqu'il n'en commît que d'involontaires, pour contenter son pieux désir, tous déclarèrent qu'on les lui remettait de bon cœur. Gingurien se recommanda à leurs prières, assista dévotement au divin Sacrifice, s'y nourrit du Pain des forts ; et, conduit à la maison des infirmes, il se fit administrer l'Onction sainte qui s'accorde aux mourants. Depuis ce jour, comme il l'avait prédit, tombé en paralysie, il demeura couché sur un lit de douleur, pendant toute une année, à la fin de laquelle, muni des derniers secours de la religion, il expira le 28 septembre.

SAINT BOUIN,

SOLITAIRE.

Une ancienne tradition nous apprend que saint Bouin *(Boemius)* avait pris naissance en Champagne, et peut-être dans le diocèse de Troyes, mais ses actes ont été perdus ; ce que l'on sait, c'est qu'il se retira dans la solitude entre Saint-Mards et Maraie, dans une petite vallée entourée de bois sur la paroisse de Saint-Mards, auprès d'une fontaine où il construisit sa cellule et sa chapelle. Il y passa un grand nombre d'années dans la contemplation et dans les exercices de la plus sublime piété. Il se rendit recommandable par ses vertus, par ses miracles, et mourut enfin plein de jours et de bonnes œuvres le 29 septembre 570. En 1145, l'Évêque Hallon donne son ermitage aux chanoines réguliers de Saint-Martin-ès-Aires, qui en font l'Office à neuf leçons le 28 septembre. C'est un des Saints omis dans le calendrier Troyen par les rédacteurs du bréviaire en 1718.

SAINT CHAUMONT,

ÉVÊQUE DE LYON, MARTYR.

Saint Chaumont, dont le vrai nom était Ennemond [1], appartenait à une illustre famille originaire des Gaules. Il vint à

[1] En latin *Ennemundus, Annemundus, Chanemundus.*

Digitized by Google

Paris sous le règne de Clovis II et mérita par ses vertus d'êtr choisi par ce prince pour être le parrain de son fils aîné, de puis roi sous le nom de Clotaire III. Son zèle et sa piété l'ayar élevé sur le siége de Lyon, il remplit les devoirs de l'épiscopa avec toute l'exactitude d'un fidèle pasteur. La ville de Lyon lu dut l'établissement d'une communauté de vierges, particuliè rement consacrées aux œuvres de charité, auquel deux de se sœurs lui furent fort utiles. Ce saint Évêque fut massacré l 28 septembre 657, près de Châlons-sur-Saône, peu après la mort de Clovis II, par une troupe de soldats, chargés de cett sacrilége exécution par Ébroïn, maire du palais, qui craignai que le Prélat ne fît connaître les vexations dont il accablait l peuple de Lyon. Saint Wilfrid, depuis évêque d'Yorck et le autres ecclésiastiques qui l'accompagnaient, rapportèrent son corps à Lyon et l'enterrèrent dans l'église de Saint Pierre.

Le monastère de Saint-Pierre de Lyon et les Chanoines de Saint-Nizier se sont disputé longtemps la possession de ses re liques, l'une et l'autre maison croyant seule les avoir. Mais saint Chaumond avait un frère gouverneur de Lyon [1], et qui mena aussi une vie sainte. On a reconnu enfin que les deux frères ayant été réunis après leurs morts, c'était là l'explica tion de la querelle. Au reste dans les deux sanctuaires, les Reliques qui portent le seul nom de saint Chaumond ont été honorées de miracles. La ville qui porte le nom de ce Saint, dans l'ancien Forez, a eu aussi quelque portion de ses Re liques.

SAINTE LIOBE,

VIERGE ET ABBESSE.

Liobe naquit en Angleterre, au pays de Westsex, de parents nobles et riches. Dès sa première jeunesse elle fut consacrée à Dieu et mise dans le monastère de Vinburn, sous la con-

[1] Il se nommait *Dalphinus*, (Dalphin ou Dauphin).

Digitized by Google

duite de l'abbesse Tetta. Elle s'appliquait beaucoup à la lecture, en sorte qu'elle devint savante jusqu'à faire des vers latins. Saint Boniface ayant fondé en Allemagne des mouastères de filles, pria l'abbesse Tetta de lui envoyer Liobe pour sa consolation et son secours ; car le mérite de cette sainte lui avait déjà acquis une grande réputation. Tetta eut bien de la peine à s'en priver, et saint Boniface l'ayant reçue en Allemagne, résolut de s'en servir pour y former des Religieuses. Il la fit abbesse d'un monastère nommé *Bischofsheim*. Sainte Liobe gouverna cette maison de manière qu'elle devint ensuite un séminaire d'abbesses, et il en sortit plusieurs Religieuses très-sages et très-éclairées, qui allèrent rétablir ou maintenir le bon ordre dans d'autres communautés. On raconte qu'elle eut le don des miracles, et que, par ses prières, elle rendit à ses Religieuses l'honneur, qu'une calomnie atroce leur avait enlevé. Elle mourut vers l'an 779. On honore sa mémoire le 28 septembre.

SAINT CLOTAIRE,

PÉNITENT.

Ce Saint, honoré à Vitry-le-Brûlé en Champagne, où l'on vénérait ses Reliques le jour de Saint-Jean-Baptiste, a souvent embarrassé les savants qui ne trouvaient nulle part son histoire. Enfin on a découvert que ce Clotaire n'est autre que l'empereur Lothaire, fils aîné de Louis-le-Débonnaire et petit-fils de Charlemagne.

Ce prince fut remarquable d'un assez mauvais côté. C'était le plus rebelle des enfants de Louis-le-Débonnaire. Voulant lui succéder de son vivant, il s'empara de lui et l'enferma dans le monastère de Saint-Médard à Soissons, mais la discorde se mit entre les frères ; les deux cadets tirèrent leur père de sa prison et obligèrent Lothaire à lui demander pardon ; ce qui n'empêcha pas qu'à la mort de Louis-le-Débonnaire, les trois frères se disputèrent les diverses parties de son vaste empire; ils décidèrent la querelle à l'horrible bataille de Fontenai où

Digitized by Google

en trois journées furieuses périrent cent mille homme

Épouvantés de leurs frénésies, ils firent une trève à Verdu en 843, et se partagèrent l'empire.

Dix ans après, Lothaire perdit sa femme Ermangarde, qu aimait beaucoup, et que ses peuples chérissaient, parce qu seule elle savait calmer ses emportements; il en fut si affligé que faisant dès lors un retour sur son passé, il voulut expi ses crimes par la pénitence, et s'enferma dans l'abbaye d Prum, où il se soumit à de grandes austérités. Quand il eu enfin été absous, il prit l'habit monastique et se prépara l mieux qu'il put à paraître devant Dieu. Il mourut ainsi le 2 septembre 855.

Or le comte Thibaud de Champagne, revenant de l'Allem gne et visitant le monastère de Prum, y obtint quelques Rel ques de l'empereur Lothaire, que l'on vénérait comme pén tent, et il les donna à l'église des Religieuses de Vitry. La po pulation altéra un peu le nom de Lothaire; ce qui empêcha de connaître son histoire.

SAINT THIÉMON,

ARCHEVÊQUE DE SALZBOURG, MARTYR.

Thiémon était né en Bavière, d'une haute noblesse. Dès s première jeunesse, il embrassa la vie monastique dans l'abbay d'Altha, d'où il fut tiré par l'Archevêque Gébehard, pour l faire abbé d'un monastère de son diocèse; et il y rétablit l discipline, joignant la discrétion à l'autorité et à l'austérité d sa vie. Gébehard ayant été chassé par les partisans du ro Henri, et un usurpateur, nommé *Berthold*, mis en sa place l'abbé Thiémon se retira à Schafouse et à Hirfauge, monas tères alors fameux par leur régularité. Après avoir demeur quelque temps dans ce dernier, il revint à Salzbourg, où l schismatique Berthold le reçut très-humainement, espérant qu le désir de rentrer dans son abbaye lui ferait embrasser so parti. Mais Thiémon se retira en un désert voisin, dans un communauté pauvre, qui le reçut avec grande charité.

Digitized by Google

Après la mort de l'Archevêque Gébehard, les gens de bien voulaient lui donner Thiémon pour successeur; les autres proposaient un homme qui n'était considérable que par sa noblesse et sa puissance. Le jour étant venu, on s'assembla au lieu marqué. Altman, évêque de Passau, légat du Saint-Siége, y était avec le Clergé de Salzbourg, Guelfe, duc de Bavière, les comtes, et un grand peuple. Le compétiteur de Thiémon entra dans un bateau pour passer le Sals, et fut noyé à la vue de toute l'assemblée. Alors tous se réunirent, et Thiémon fut élu d'un commun consentement. Il fut sacré solennellement, le septième jour d'avril 1090. Il gouverna douze ans entiers son diocèse, avec une sagesse et une prudence vraiment pastorales. Mais, s'étant engagé, comme beaucoup d'autres, dans la seconde croisade, il fut pris par les Musulmans, qui, n'ayant pu le forcer à changer de religion, le firent mourir dans les tourments, le 28 septembre 1102. Il est honoré le même jour comme martyr.

LE BIENHEUREUX SALOMON,

ROI DE HONGRIE.

Le Bienheureux Salomon naquit en l'an du salut 1048. Il était fils d'André Ier, roi de Hongrie et d'une princesse Moskovite. Son père le maria de bonne heure et lui fit épouser la princesse Sophie, fille de l'empereur Henri III et de l'impératrice Agnès, et abdiqua la couronne en sa faveur en 1058. Mais ce jeune prince ne devait pas régner tranquillement sur ce trône sans cesse attaqué et ébranlé, soit par les ennemis du dehors, soit par les divisions intérieures de la noblesse et des grands. Béla, son oncle, s'en empara bientôt; mais un traité conclu avec l'empereur régla que Salomon lui succéderait après sa mort; puis à peine ce prince se croyait-il affermi de nouveau dans la possession de sa couronne, que Boleslas, roi de Pologne, fondit sur ses Etats, et le força de se retirer à Bude, d'où il envoya réclamer les secours de l'empereur son beau-père. La paix fut faite en 1065, et Boleslas retourna en Po-

Digitized by Google

logne, laissant le trône de Hongrie à son légitime possesseur Ce fut pendant cette troisième période de son règne que Salomon remporta sur les Huns une victoire célèbre, que les historiens hongrois regardent comme l'une des plus grandes gloires de leur nation. Ils rapportent tous que le jour du combat, le saint roi communia à la tête de toute son armée, et ils ne doutent pas que la victoire n'ait été due autant à sa piété qu'au courage de ses soldats.

Salomon passa trois ans dans une paix profonde, édifiant ses sujets par sa piété, et ne se défiant pas assez des intrigues dont il était environné. Son cousin Geisa, en qui il avait mis sa confiance, profita de son pouvoir et de son influence pour s'attacher une partie des grands seigneurs de la cour, et parvint à détrôner ce malheureux prince une quatrième fois. Ce devait être sans retour. En vain Salomon s'adressa-t-il à l'empereur et au Pape, en vain même eut-il recours à ceux qu'il avait autrefois vaincus, tous ses efforts furent inutiles. Les états élurent saint Ladislas en 1077, et sa ruine fut consommée. Dès lors il se fit un changement complet dans ses idées et dans ses sentiments. Tout à coup une lumière divine lui fit apercevoir la vanité des grandeurs de la terre, dont plus que tout autre il avait d'ailleurs éprouvé l'instabilité. Il se revêtit aussitôt d'un costume pauvre pour cacher sa condition aux yeux des hommes, et se retira dans une solitude en Istrie où il passa encore plusieurs années dans la prière et la pénitence, regrettant peu ce qu'il avait perdu, et déplorant amèrement les fautes qu'il avait commises par la fougue naturelle de son tempérament. On croit qu'il y mourut vers le commencement du XII^e^ siècle. Son corps fut transporté à Pola. On l'a toujours invoqué comme saint.

LE BIENHEUREUX BERNARDIN,

DE FELTRE, FRÈRE MINEUR.

Une famille honnête, établie à Feltre, ancienne ville épiscopale de la Marche-Trévisane, province Vénitienne, donna

Digitized by Google

naissance au Bienheureux Bernardin dans le xv^e^ siècle. Donat, son père, avait été député vers le Sénat de Venise, pour défendre les intérêts de sa province; ce qui est une marque qu'il jouissait de la considération de ses concitoyens et d'un état au-dessus du commun : sa mère avait nom Rombaldoni. Il paraît que l'un et l'autre avaient des vertus assorties à leur état, et un grand fonds de piété, par les soins qu'ils prirent de leur fils.

Dès son enfance, Bernardin eut un excellent caractère, beaucoup de douceur, et laissa voir d'heureuses dispositions pour les sciences. Ses parents ne les négligèrent pas; et à l'âge de douze ans, il faisait de beaux vers latins. A quatorze ans il composa un poëme qui lui fit honneur, et qui lui mérita les suffrages de l'illustre Collége des Notaires, où son père occupait une place, et où il fut lui-même agrégé.

Il avait commencé son cours de philosophie à Feltri; il le continua dans l'université de Padoue; et ses progrès flattant son penchant pour l'étude, il se livra à celle du droit-canon.

Dans ce temps-là saint Jacques-de-la-Marche, vint prêcher à Padoue : Bernardin ne put l'entendre, sans être pénétré de componction; et, sentant son cœur embrâsé de l'amour de Dieu, il forma la résolution de se consacrer à son service dans l'ordre de Saint-François.

Saint Jacques de la Marche, dont les prédications avaient inspiré à Bernardin le dessein de se faire Religieux, fut celui-là même qui lui donna l'habit, avec le nom de Bernardin, en mémoire de saint Bernardin de Sienne, qui dans un de ses sermons avait prédit qu'on verrait bientôt paraître un homme qui porterait son nom, et qui, par ses prédications, serait l'admiration de toute l'Italie. Cette cérémonie se fit dans l'église des Franciscains de Padoue, le 14 mai, et Bernardin avait dix-sept ans.

Ses Supérieurs l'envoyèrent au couvent de Sainte-Ursule, peu éloigné de Padoue, pour y faire son noviciat. Donat, son père, vint l'y voir, et employa tous les moyens que lui put

Digitized by Google

suggérer sa tendresse, et toutes les raisons qui peuvent dé-
goûter de la vie monastique, pour le ramener au monde ; mai
il persista dans sa pieuse résolution ; et l'amour divin, don
il était animé, lui fournit des motifs si puissants de sa résis
tance aux volontés d'un père, et lui mit dans la bouche de
paroles si efficaces sur l'excellence de son état, que son frèr
puis-né l'embrassa, et que trois de ses sœurs prirent l
voile.

Après sa profession, l'Obédience le conduisit à Mantoue
puis à Vérone. C'est dans cette dernière ville qu'il traduisi
en Italien les épîtres de saint Jérôme et le traité de la Virgi
nité, de saint Bazile. Il alla ensuite étudier la Théologie sou
un docteur de Paris, qui l'enseignait au couvent de Saint
François-des-Vignes, à Venise.

Quand il eût employé deux années à cette étude, il retourn
dans sa première Communauté à Padoue. Il y demeura sep
ans, sous la conduite du Père Sixte de Milan, Religieux éga
lement recommandable par une éminente piété et par se
belles connaissances dans les sciences humaines. Bernardi
lui donna toute sa confiance, obtint la sienne ; et aidé par se
conseils et par ses soins, fit de merveilleux progrès dans la pe
fection évangélique.

Notre Bienheureux avait contracté dans le séjour qu'il ava
fait à Venise, une maladie dangereuse, et qui lui dura hu
ans. Dans cet intervalle saint Jacques de la Marche le visita
et pour l'encourager, lui prédit que les souffrances qu'
éprouvait actuellement n'étaient rien, en comparaison de ce qu'
aurait à souffrir dans la suite, pour la gloire de Dieu et le sa
lut du prochain.

Ni le caractère de prêtre dont Bernardin était revêtu, n
les beaux talents dont son esprit était orné, ne pouvaien
vaincre son humilité, et il persistait à se regarder comm
absolument incapable de l'office de prédicateur : il n'y eut qu
les remontrances du Père Sixte, son directeur, qui le déte
minèrent à prêcher. Il débuta, en déférant aux conseils de so
ancien, par le panégyrique de saint Bernardin de Sienne, do

Digitized by Google

les vertus avaient édifié toute l'Italie ; et les suffrages que ses auditeurs donnèrent à ce coup d'essai, devinrent le présage des succès qu'il obtint dans la suite, en annonçant la parole de Dieu.

Il ne fut pas moins applaudi par la manière prudente et sage dont il remplit les différents emplois que son Ordre lui confia. Elu gardien de Feltri, sa douceur et sa charité envers les Religieux, lui méritèrent toute leur estime ; et quoiqu'il fût très-sévère envers lui-même, il se faisait une application sérieuse de tout ce qui pouvait contribuer à leur bonheur.

Le cours de ses prédications avait été interrompu par les maladies ; mais aussitôt qu'il eut recouvré la santé, il en profita pour continuer, avec une nouvelle ferveur, à cultiver l'héritage de Jésus-Christ. Comme il joignait à une manière simple d'exposer les vérités de la Religion, une morale très-saine, et qu'il avait une éloquence peu commune dans son siècle, jamais prédicateur ne fut plus recherché : le nombre de ses auditeurs était quelquefois si considérable, que les églises se trouvant trop petites pour les contenir, il se trouvait obligé de prêcher dans les places publiques ou en pleine campagne : et Dieu bénissait ses travaux par d'éclatantes conversions.

Dans une station qu'il fit à Sévise, il parla avec tant de force sur le blasphême et l'inceste, qu'on vit paraître incontinent des lois très-sévères, et dont la rigueur était proportionnée à l'énormité de ces deux crimes.

Sa tendre dévotion envers la très-sainte Vierge, le portait à soutenir son immaculée Conception : les partisans de l'opinion contraire l'accusèrent sur ce prétexte à Mantoue, d'avoir des sentiments erronés, et voulaient le faire punir comme hérétique. Pour se justifier de leurs reproches, Bernardin parla en public, et soutint avec tant de clarté, de précision et de force ce qu'il avait avancé sur l'Immaculée Conception, qu'on érigea sans délai une chapelle sous ce titre ; et le duc Frédéric ordonna en même temps que la *fête de la Conception* se célébrât avec une grande solennité.

Digitized by Google

Une autre fois des envieux le calomnièrent auprès de ses Supérieurs, et voulurent faire suspecter les bienfaits qu'il répandait sur les indigents; mais il lui fut facile de détruire des imputations aussi odieuses qu'absurdes.

La sollicitude qu'il prenait pour le salut des âmes, ne l'empêcha point d'étendre ses soins sur l'état civil. Sa haine pour l'usure lui fit désirer qu'on agrandît le nombre des monts de piété; il démontra combien ils étaient utiles, pour prévenir la ruine totale des familles, et ses avis furent suivis à Pérouse et ailleurs. Il en établit un à Assise, précisément dans une maison qu'un fameux usurier avait habitée auparavant, et ce fait fut jugé digne d'être remarqué. Les Lombards de Pérouse, de Mantoue et de Venise, lui doivent, ou leur établissement, ou leur conservation.

Les rares talents de Bernardin pour le ministère de la parole, et la réputation de sa sainteté, le faisaient désirer partout où l'on entendait parler de lui. Prêchant à Rome dans le couvent d'Ara-Cœli, les Cardinaux et les autres Prélats qui s'y trouvèrent, ne furent pas moins charmés de la solidité de son sermon, que de l'onction et de la gravité avec lesquelles il le prononça. Sa renommée était telle que les plus considérables villes d'Italie sollicitèrent Innocent VIII, pour qu'il lui ordonnât de remplir leurs stations d'Avent et de Carême, et notre Bienheureux reçut en effet des ordres du Pape qui l'envoyaient vers ces villes, pour leur porter le pain de l'Evangile.

En suivant son propre goût, Bernardin eut bien souhaité de ne s'occuper que du salut des hommes; cependant il ne put se dispenser d'accepter la charge de Provincial de la province de Saint-Antoine où l'unanimité l'avait élevé : les représentations qu'il fit à cet égard, ayant été inutiles, il obéit à son élection et s'occupa utilement du maintien de l'exacte discipline, et de la satisfaction personnelle de tous les membres de sa province.

Malgré les fonctions de détail qu'il avait à remplir, comme Supérieur, et celles de la prédication, qu'il n'a presque pas

Digitized by Google

discontiuuées pendant trente ans, on a observé qu'il n'a jamais rien omis de ses fonctions religieuses son zèle renaissant le faisait suffire à tout; et comme il n'avait en vue que la gloire de Dieu et le salut du prochain, tout lui paraissait facile.

Il ne suspendait pas ses austérités, même dans ses voyages; ne prenant qu'à peine de quoi se substanter, quoiqu'il eût de grandes fatigues à essuyer. Il était si parfaitement détaché des biens de la terre, qu'il ne songeait pas à se procurer les choses de première utilité.

A l'exemple de saint Bernardin de Sienne, il eut une vénération particulière pour le nom de Jésus, pour le Sacrement de nos autels, et il rendait à la sainte Vierge et à saint Joseph un hommage de prédilection. Il établit à Vicence une Confrérie sous le titre du Saint-Nom de Jésus, en faveur des pauvres honteux.

La ville de Pavie fut le terme de ses prédications, de ses travaux et de sa vie : et étant en chaire il l'annonça à ses auditeurs en termes implicites; cependant plus il approchait de la mort, plus sa ferveur augmentait, et il ne cessa d'instruire les peuples, que quand ses forces l'eurent entièrement abandonné. Se sentant enfin épuisé, il se fit transporter au couvent de Saint-Jacques, où, dans un parfait recueillement, il s'acquita des derniers devoirs du Chrétien. Il y mourut dans les sentiments de la plus sublime piété et de la plus intime confiance, le vingt-huitième jour de septembre 1494, à l'âge de cinquante-six ans, et fut enterré dans l'église du monastère.

Seize mois après sa mort, le nombre des prodiges qui s'opéraient au lieu de sa sépulture, mirent les Religieux dans le cas de l'en retirer : on le trouva sans aucune marque de corruption. Il demeura alors exposé à la vue du peuple pendant plusieurs jours : puis on le déposa dans une châsse placée sur l'autel de la chapelle, édifiée peu après en son honneur, et où on le voit encore aujourd'hui dans l'état d'incorruptibilité. L'Ordre de saint François célèbre sa fête le 28 septembre.

(FÉROT.)

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX SIMON DE ROXAS,

TRINITAIRE.

Simon naquit à Valladolid en Espagne, en 1552. Il reçut une éducation chrétienne, et entra très-jeune encore dans l'Ordre de la Très-Sainte-Trinité, où il se distingua par sa piété, par sa science et par son habileté à manier les affaires les plus difficiles. Il fut nommé confesseur de la reine Elizabeth, épouse de Philippe II, roi d'Espagne. Ce prince lui confia le soin de veiller sur ses deux fils, don Carlos et don Ferdinand, lorsqu'il alla prendre possession du trône de Portugal. Simon resta toujours le même, au milieu des grandeurs et des séductions de la cour. Une épidémie venait de se déclarer dans une ville où résidait la cour : Simon vola aussitôt au secours des malades ; alors le roi, qui craignait que le Saint ne prît la maladie, lui défendit d'aller aux hôpitaux ; mais Simon fit dire au monarque qu'il préférait les malades à la cour, et continua à donner les soins les plus empressés aux pauvres et aux malheureux. Cette conduite vraiment évangélique lui valut l'approbation des hommes les moins religieux. Il mourut dans des sentiments de piété extraordinaires le 28 septembre 1624. Il a été béatifié par Clément XIII, le 13 mai 1766.

BARUCH,

PROPHÈTE.

Baruch que l'historien Joseph dit avoir été d'une famille très-noble dans la Judée, et parfaitement instruit de la langue de son pays, était fils de Néri ou Nérias, et frère du prophète Sarïas, par qui Jérémie envoya en Chaldée le livre de ses prophéties contre la ville de Babylone pour en faire une lecture publique, et le jeter ensuite dans l'Euphrate. Il quitta tous les avantages qu'il pouvait espérer dans le monde pour suivre le Prophète Jérémie dans sa pauvreté et ses persécutions : et il devint le plus considérable de ses disciples. Il lui servit même

Digitized by Google

de secrétaire, et la première chose qu'il fit en cette qualité fut d'écrire toutes les prophéties et les paroles que le Seigneur avait mises dans la bouche de son maître depuis qu'il avait commencé à prophétiser. Nous avons vu dans la vie de Jérémie avec quelle fidélité et quel courage Baruch ayant écrit ce livre l'avait porté au temple, en avait fait la lecture aux grands, et avait couru risque de la vie avec son maître de la part du roi Joachim pour ce sujet sans se rebuter; et comment après que le roi eut brûlé ce livre des prophéties de Jérémie, Baruch en écrivit un autre encore plus ample, selon ce que son maître lui dicta.

Mais voyant que ce nouveau travail ne servait qu'à irriter davantage les esprits contre son maître et contre lui, qu'il en souffrait encore plus de contradictions qu'auparavant, et que les dangers augmentaient avec les afflictions, il parut relâcher quelque chose de cette constance qu'il avait eu jusqu'alors à soutenir les tribulations qu'il partageait avec son maître : outre qu'il était effrayé quelquefois et troublé des malheurs publics de son pays qui faisaient la matière de ce qu'il avait écrit. Le chagrin le porta une fois jusqu'à plaindre son sort, et à dire : « Hélas! je suis bien malheureux. Le Seigneur m'a « ajouté douleur sur douleur; je me suis lassé à force de gé- « mir, et je ne puis trouver de repos. » Le Seigneur entendit sa plainte et y eut égard. Il donna ordre à Jérémie de lui relever le courage. C'est ce que fit ce saint Prophète, en l'assurant de sa part qu'il serait conservé, et qu'il ne serait point enveloppé dans les malheurs publics, quoique ce dut être le partage des gens de bien qui se trouveraient mêlés parmi les coupables au temps de la désolation et de la captivité. Il lui fit comprendre que toutes ces adversités devaient l'instruire et non l'abattre; et que Dieu les permettait pour lui apprendre à ne point mettre son cœur et son affection aux grandeurs ou aux richesses de la terre.

Baruch profita si bien de cette instruction, que de sa vie il n'eut plus de tentation pareille à soutenir. Il demeura inviolablement attaché à Jérémie jusqu'à la mort. L'opinion que

Digitized by Google

l'on avait de sa grande capacité, et le crédit qu'il avait sur l'esprit du Prophète fut un sujet de médisance et un prétexte de murmure pour les Juifs. Car ne voulant point obéir à Dieu, et n'osant accuser Jérémie lorsqu'il leur parlait de sa part, et qu'il leur faisait connaître sa volonté, ils rejetaient sur Baruch tout ce qui ne leur plaisait point dans les conseils ou les ordres que leur donnait ce Prophète : et ils disaient qu'ils lui avaient été suggérés par Baruch, qui ne cherchait qu'à les chagriner et à les perdre. C'est ce qu'ils firent connaître surtout lorsqu'ils voulurent passer en Égypte contre la défense qu'il leur en fit de la part du Seigneur, prétendant que ce Seigneur n'était autre que son disciple et son secrétaire Baruch qui gouvernait son maître comme il voulait.

A la prise de Jérusalem, Baruch fut épargné par considération pour Jérémie, et conservé dans sa liberté. Il le suivit en Egypte, et ne l'abandonna point qu'il ne lui eut rendu les derniers devoirs. Après sa mort il quitta l'Égypte où son maître et lui n'étaient allés que contre leur gré ; et pour tâcher d'empêcher seulement que la connaissance du vrai Dieu et la crainte du Seigneur ne s'éteignissent parmi ces misérables restes du peuple Juif qui s'y étaient retirés. Il s'en alla incontinent à Babylone, où il écrivit dans un livre à part quelques prophéties, tant de celles qu'il avait ouïes de son maître Jérémie, et qu'il n'avait pas recueillies de son vivant, que de celles que le Seigneur lui avait inspirées en particulier. Il en fit la lecture le septième jour du premier mois de la cinquième année depuis que les Chaldéens eurent pris et brûlé Jérusalem. Le roi Jechonias, fils de Joachim, captif depuis seize ans, les grands, les anciens, et tout le peuple devant qui il le lut en furent si vivement touchés, qu'ils se laissèrent aller aux larmes, et firent des jeûnes et des prières au Seigneur, reconnaissant sa justice dans ses châtiments, et demandant le pardon de leurs péchés qui les avaient attirés. Ils envoyèrent ce livre de Baruch à Jérusalem avec de l'argent qu'ils avaient quêté pour en acheter des victimes, ordonnant qu'on offrit des holocaustes sur l'autel qu'on y avait rétabli, et qu'on y priât Dieu

Digitized by Google

pour eux, pour le roi Nabuchodonosor et pour son fils Baltassar[1]. Ils recommandèrent en même temps que l'on fît publiquement la lecture du livre de Baruch dans le temple du Seigneur aux jours d'assemblée et de fête. Car encore qu'il n'y eût plus de ville, ni de temple, ni de peuple, on ne laissa pas de conserver ces noms à la place où l'on dressa quelques méchantes maisons, à l'autel que l'on érigea dans quelqu'une de ces maisons, et à un petit nombre de pauvres laboureurs et vignerons qui s'assemblaient sous quelques prêtres qui étaient retournés sur ces lieux.

Ce livre des prophéties de Baruch n'était autre que celui que nous avons encore aujourd'hui à la suite des lamentations de Jérémie. Il n'était pas distingué autrefois du livre de Jérémie même, et l'on voit que la plupart des Pères et des anciens ne le citent point autrement que sous le nom de Jérémie, comme fait aujourd'hui l'Église, lorsqu'elle l'emploie pour en faire des leçons dans les Offices. C'est pour ce sujet qu'il n'est point spécifié en particulier dans le canon ou le dénombrement des livres canoniques de l'Écriture que faisaient les anciens : et il n'y a eu que les supercheries des hérétiques des derniers siècles qui ont obligé les Conciles de Florence et de Trente à le distinguer nommément. On n'a point coutume aussi de séparer l'histoire de ce qui regarde sa personne d'avec l'histoire de Jérémie, non plus que le culte de l'un d'avec celui de l'autre. Ce qui a porté Pierre Natal à le mettre dans son catalogue au premier jour de mai, comme l'on a fait aussi dans le Martyrologe d'Angleterre. D'autres le mettent au 28 septembre. (BAILLET).

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DU MONT-ROLAND.

La chapelle bâtie sur le sommet du Mont-Roland, remonte à la plus haute antiquité. Quelques historiens en attribuent la fondation

[1] Evilmerodac père de Baltassar.

Digitized by Google

à saint Lin, disciple de Saint-Pierre, envoyé par le Prince des Apôtres pour prêcher l'Évangile aux Séquanais. Quoiqu'il en soit de cette assertion qui n'est pas généralement adoptée, il paraît du moins certain que ce lieu a été visité, l'an 380 de l'ère chrétienne, par l'illustre saint Martin, qui, à cette époque, fit un voyage dans les environs, chez les Eduens, au rapport de Sulpice Sévère, et consacra, dit-on, un autel à la Mère de Dieu, dans la chapelle érigée sur le mont qui porta depuis le nom du Paladin Roland.

Cette tradition est fondée sur un vieux titre extrait des archives de la chambre des comptes de Dole. On y lit que le thaumaturge des Gaules, revenant de Rome à Tours, passa par la Bourgogne. « Qu'il arriva au lieu du Mont-Roland, qui adonc avait un autre nom, duquel il ne souvient à présent, la dite chapelle dédia et bénit, comme Légat de Notre Saint Père le Pape, en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de sa glorieuse Mère; et en ce point demeura longtemps comme simple chapelle, combien que toujours, dès qu'elle fut dédiée par le dit saint Martin, y eut grand pèlerinage et gros rapport, par les miracles qui s'y faisaient, et font encore chaque jour... »

Un témoignage non moins formel vient à l'appui de l'ancienne tradition, c'est un passage des Mémoires Historiques sur la ville de Dôle, par Louis Golut, historien du seizième siècle, maire de la ville, et jurisconsulte du Comté de Bourgogne; ce grave auteur rapporte que saint Martin, après avoir offert le divin Sacrifice dans la chapelle dite, depuis, de Mont-Roland, consacra une autre église bâtie à quelques centaines de pas de Dole, qui subsistait encore sous son vocable. Ce fait remarquable a laissé, même après la destruction de cette seconde chapelle, des traces profondes dans la mémoire des habitants du pays : car le peuple désigne encore aujoud'hui sous le nom de loge de Saint-Martin, une pauvre maisonnette construite sur les ruines de l'église, et qui sert de refuge contre l'intempérie des saisons. Voici les paroles de l'ancien magistrat.

« Voire l'église de Saint-Martin et les vignes circonvoisines,

Digitized by Google

y étaient comprises jusqu'à ce que l'idolâtrie passée, saint Martin consacra la dite église, après avoir célébré le saint Sacrifice de la Messe, en l'église sainte de Mont-Rolland, comme disent les titres du Prieuré de Jouhe. » (Mémoires Historiques, L. II, CH. 49.) Ce témoignage est d'autant plus grave, que l'Historien s'appuie sur les titres du Prieuré de Jouhe, détruits depuis cette époque par les guerres et les révolutions, mais qu'il a pu voir, et qu'il a vus sans doute de ses yeux, puisqu'il en parle d'une manière si positive.

Les auteurs qui ont écrit sur ce pays rapportent encore que les Religieux du Mont-Roland, ayant voulu réparer et décorer leur église, firent transporter dans une nef latérale l'autel dont la consécration était attribuée à Saint-Martin. On trouva dans le secret de cet autel une bandelette de parchemin sur laquelle étaient écrits ces mots : *Martinus episcopus Turonensis me consecravit. — Martin, évêque de Tours m'a consacré.* Ce monument fut détruit dans la guerre de 1646 ; mais M. de Broissia, juge pour le roi d'Espagne à Besançon, témoigne que Monseigneur d'Andreville, suffragant de l'Archevêque de Besançon, qui fit la cérémonie de la translation, lui avait déclaré l'avoir trouvé, et replacé dans l'autel nouvellement consacré.

Dans cette église ou chapelle d'une antiquité si avérée, les fidèles avaient coutume d'invoquer la Reine des Cieux, qu'une statue honorée dès les temps les plus reculés rendait comme présente à leurs yeux. Voici la description qu'en faisait, il y a près de deux siècles, Simplicien Gody, religieux Bénédictin, qui écrivait en 1651 l'histoire de Notre-Dame de Mont-Roland.

« Cette image saincte et vénérable en tout ce qu'elle contient, n'a de hauteur qu'environ deux bons pieds ; elle est assise dans un trône, portant sur le giron son petit enfant qui donne la bénédiction. La matière est de bois solide, mais extrêmement moulu, et consumé de vieillesse, c'est pourquoi il a fallu suppléer avec du carton la caducité et le déchet du bois en quelques endroits, et couvrir le tout avec une toile plastrée et imprimée de diverses couleurs. Et tout cela vérifie bien assez

Digitized by Google

notre opinion touchant l'antiquité de l'image : la figure et façon de la vierge est assez simple, elle porte en tête une couronne de fer doré, qu'on n'aperçoit pas, à cause des voiles et des autres couronnes dont on a coutume de la parer. Le visage est longuet, d'une beauté comme champêtre et négligée, qui respire néanmoins la dévotion et qui exige du respect. L'habit est à fond d'or, chargé de fleurs de lys d'azur, au contraire des armes de France dont le champ est d'azur, et les trois fleurs de lys d'or. L'habit est chargé de diverses pierreries, à ce que je crois de peu de valeur, avec un assez grand cristal appuyé au sein ; et il appert qu'il y en avait entre les épaules. On a retouché l'image plusieurs fois afin de la conserver et il y a bien de l'apparence que le pinceau a passé sur son visage, il n'y a pas fort longtemps. Telle est cette vénérable relique [1]. »

La statue n'a point souffert de changement sensible depuis deux siècles ; quelques pierreries se sont perdues ; la couronne de fer doré a été remplacée par une couronne d'argent, surmontée de fleurs artificielles. Le divin Enfant est couronné de la même manière ; quel témoignage en faveur de l'antiquité de cette image vénérée.

Ce fut, selon toutes les apparences cette même statue qui reçut en 778 les hommages du fameux Roland. Une ancienne tradition locale nous apprend que ce célèbre paladin allant d'Aix-la-Chapelle, résidence impériale, en Espagne combattre les Sarrasins qui menaçaient le midi de la France, eut la dévotion de faire un long détour, et de se rendre à la chapelle de Séquanie pour lui offrir ses hommages. Le titre, extrait des archives de la chambre des comptes dont nous avons déjà parlé, atteste qu'il y fut attiré par le bruit des miracles qui s'y opéraient, et par le privilége qu'avait cette chapelle de posséder un autel consacré par Saint-Martin. Roland, témoin de la dévotion des peuples, fonda sur la montagne un prieuré de Relilieux de Saint-Benoît qui y demeurèrent environ cent ans, et

[1] Hist. de Mont-Roland, liv. II, ch. II.

Digitized by Google

c'est à cause de cette pieuse fondation que le mont prit dès lors le nom de Mont-Roland [1].

Dans la suite, les Bénédictins ne pouvant que difficilement se procurer sur la montagne les vivres nécessaires pour eux et pour les pèlerins qui affluaient en ce lieu, eurent recours à la libéralité de Béatrix, comtesse de Bourgogne, et femme de Frédéric Ier, empereur d'Allemagne, dit Barberousse. Béatrix, touchée de leur prière, transféra leur communauté à Jouhe, où elle leur donna de grands biens, ne se réservant que les droits de souveraineté.

A la suite de ces changements, un seul Religieux avec le titre de gardien resta sur le Mont-Roland.

En 1629, le monastère de Jouhe ayant repris l'étroite observance de la Règle de saint Benoit, le nombre des Religieux s'accrut assez pour que le monastère de Mont-Roland fût repeuplé; il compta quinze Religieux, et reçut de plus grandes faveurs de la Reine des Cieux.

Le calme dura peu. En 1636, la province fut le théâtre d'une guerre sanglante entre les Français et les Espagnols ; Dole fut assiégée par le prince de Condé, suivi d'une armée de 28,000 hommes. « L'église de Notre-Dame de Mont-Roland, dit l'antique historien de ce siége, assise sur une colline à demie-lieue de la ville, illustre de miracles et fréquentée par la dévotion des peuples, autant de la duché comme de la comté de Bourgogne, à la veüe desquels cette sainte chapelle bastie et enrichie par la piété des anciens princes Bourguignons, se présente également, fut abandonnée à la rage des Suédois et autres

[1] En mémoire de la visite et des libéralités du neveu de Charlemagne, on lui éleva dans la suite une statue gigantesque, comme tout ce que nous savons des travaux et des exploits qui lui sont attribués. Cette statue était sur la porte de la sacristie. Roland, armé de toutes pièces, tenait d'une main une épée longue et plate, et de l'autre, un couvent en petit. Son casque était à ses pieds. Le bloc en pierre de dix pieds de haut est encore debout et servait naguère encore de but aux pierres que les enfants et les bergers se plaisaient à lancer contre lui; au-dessous de la statue mutilée, on lit cette inscription : *Virginis servus ex veteri novus ejus cœnobii fundator*, ce qui signifie que l'intrépide Roland, serviteur de Marie, ajouta un monastère à l'antique chapelle, et mérita ainsi le nom de fondateur.

Digitized by Google

hérétiques de l'armée assigeante. Ils y mirent le feu par deux fois, et au monastère que les Pères réformés avaient commencé d'y bastir, ils renversèrent les autels, fouillèrent les vieilles sépultures, bruslèrent et mirent en pièces toutes les images, les tableaux de vœux et de merveilles, et tous les autres ornements de la chapelle, et n'y laissèrent rien d'entier que le tombeau de marbre avec la statüe priante d'un seigneur d'Estrabonne, à la faveur du sieur d'Aumont François, qui en était issu. L'image miraculeuse de Notre-Dame qui avait été par plus de 600 ans en très-grande vénération, fut abattüe et foulée aux pieds, et demeura longtemps couchée et abouchée sur sa face... Le prince de Condé l'envoya relever, et la fit porter au couvent des Capucins d'Auxonne. C'est une piété très-loüable de l'avoir ainsi tirée des mains de ces barbares ennemis jurés du saint nom de la Vierge, mais ceux de Dole ont trouvé merveilleusement rude qu'on ait refusé de la rendre à ses anciens et légitimes possesseurs qui l'ont instamment répétée après le siége levé [1]. »

La Mère de Dieu, honorée par les Dolois avec une ferveur spéciale, leur donna, dans ces moments de douleur et de danger, des marques visibles de sa protection. Enfin, après trois mois d'efforts inouis pour s'emparer de la place, les Français, vaincus par l'héroïque constance des assiégés, et craignant que les Espagnols ne se décidassent à faire passer des secours dans la Franche-Comté, se retirèrent le jour même de l'Assomption. La glorieuse Vierge sembla récompenser par ce signe de sa faveur, une ville qui, pendant ce siége désastreux avait renouvelé la consécration qui la liait à elle sans retour.

La piété des habitants s'empressa de réparer les ravages causés par la fureur des protestants du nord, et des calvinistes qui grossissaient les rangs de l'armée française. L'église et le monastère de Mont-Roland sortirent de leurs ruines. On peut voir dans l'ancien historien la description de l'église, telle

[1] Le siége de la ville de Dole etc, par Jean Boivin, p. 191, seqq.

Digitized by Google

qu'elle était à cette époque. Voici ce qu'il dit de l'autel de la Vierge :

« Le quatrième (autel) dont nous avons parlé ci-devant, et qui est le plus ancien de tous, est celui qui fut consacré par saint Martin même sous l'invocation de la très-sainte Vierge, ainsi qu'il a été prouvé au chapitre vi^e^ du livre précédent ; il était autrefois posé au milieu de la chapelle, comme c'était l'ancienne coutume, et maintenant il est du côté de l'épitre contre un pilier, sans beaucoup d'ornements, et comme dans le deuil de sa profanation depuis les dernières guerres[1]. »

L'église de Mont-Roland, quoique restaurée n'attirait plus l'ancien concours des fidèles. Il y manquait l'image vénérée à laquelle se rattachaient tant de souvenirs, et dont la seule vue inspirait les sentiments les plus affectueux pour Marie. Les habitants de Dole adressèrent à Louis XIII, roi de France, les plus pressantes instances, mais ils n'en obtinrent que des lettres bienveillantes qui n'aboutirent à rien. Le gouvernement du duché de Bourgogne, la cour souveraine, la reine de France, conjurés d'interposer leur autorité pour obliger la ville d'Auxonne à rendre la statue, accueillirent froidement ces sollicitations, ou ne purent en assurer le succès ; on eut recours à Philippe II, roi d'Espagne, souverain de la Comté, et ce prince ne fut pas plus heureux. Enfin, après treize ans de prières et de négociations superflues, Anne d'Autriche, infante d'Espagne et reine de France, obtint de Louis XIV, son fils, qui venait de succéder à Louis XIII, un ordre précis, signifié au parlement et au duché de Bourgogne, de faire reporter solennellement la statue de la Vierge dans son ancienne chapelle.

Il serait difficile de peindre la joie que causa dans la ville de Dole une si heureuse nouvelle. La statue devait être rendue par la bourgeoisie d'Auxonne le 28 septembre 1649, à huit heures du matin. Si l'autorité ne l'eut empêché, les Dolois se seraient précipités en foule au-devant d'elle. Mais les magis-

[1] Hist. de Mont-Roland, liv. III, ch. II.

Digitized by Google

trats craignant que le mélange de deux populations longtemps ennemies ne réveillât des haines assoupies et ne troublât une fête qui devait être toute de paix, de dévotion et de joie, défendirent aux habitants de sortir de la ville avant onze heures du matin, sous peine de cinquante livres d'amende, renvoyant au lendemain la solennité et les réjouissances qui devaient signaler le retour de la Vierge au milieu de son peuple.

La statue fut en effet reportée d'Auxonne au jour convenu. Voici la relation naïve que fait de cette translation Simplicien Gody qui en était témoin : « Les Religieux de Saint-Jérôme de Dole étant venus à Mont-Roland, partie la veille, partie le matin du 28 septembre, une des plus belles aurores de l'année nous ouvrant les portes de l'orient, nous partîmes tous en procession, le flambeau à la main, suivis de quelques personnes des plus notables de Dole, et de quelques bourgeois qui s'étaient dérobés de la ville dès la veille, et de quelques villageois d'alentour.

« On s'arrête au bois destiné sur la frontière de la province d'où l'on envoie à Auxonne le sieur Daresche contre-garde des monnaies et juré au parlement de Dole, pour y voir ce qui se passerait, et nous avertir de leur sortie, laquelle fut retardée de quelques heures par la dévotion de la bourgeoisie et des Religieuses, qui demandèrent de baiser la sainte image, ce qui leur fut accordé.

« Sur les dix heures l'avertissement fut donné ; on se dispose en bon ordre. L'image sacrée paraît, portée sur les épaules de deux Pères Capucins, le reste de la communauté suivant, et accompagnée de M. le curé Vyard, très-honnête et très-obligeant Pasteur, et de quelques autres Ecclésiastiques, de M. du Bosquet, de M. le lieutenant de la ville, et d'autres officiers ou bourgeois, jusqu'au nombre de deux ou trois cents, et de quantité de filles revêtues de blanc.

« M. du Bosquet, fendant la presse, vint au R. P. Prieur de Mont-Roland, revêtu en chappe, et après l'avoir salué, lui dit qu'ensuite des ordres qu'il avait du roi de son altesse M. le prince, de restituer l'image miraculeuse de Notre-Dame qui

Digitized by Google

était en dépôt chez les PP. Capucins, il la lui remettait en présence de tout le peuple.

« Cependant le R. P. Gardien des Capucins s'étant avancé vers le R. P. Prieur de Mont-Roland, et l'ayant salué, il le pria d'agréer que les Religieux de son couvent achevassent la cérémonie et portassent la sainte image jusqu'à la montagne et chapelle de son repos, et que là il lui fût permis de prêcher. On lui accorda volontiers la seconde demande, mais non pas la première, de sorte que ledit R. P. Prieur ayant reparti que c'était le cas de partager cette agréable peine, deux Religieux Bénédictins, revêtus de riches tuniques, reçurent sur leurs épaules la sainte image.

« On eut dit que tous les vents avaient conspiré de ne faire aucune course pendant ce jour-là, de crainte que la vénérable image ne fût pas accompagnée de flambeaux allumés. Mais certes l'air était assez bien occupé de chants continuels, hymnes et psaumes qu'on n'intermit nullement, et des soupirs de plusieurs de la compagnie jusqu'à la sainte montagne.

« La procession y étant arrivée, on reposa l'image sur l'autel qui avait été préparé au pied de la Croix, distante de la chapelle et du monastère de quarante pas, d'où l'on voit cette ville également forte et fidèle, et dont les bourgeois n'attendaient que l'ouverture des portes pour venir en foule saluer leur palladium, sans attendre la solennité toute entière du lendemain.

« Là donc on dépouille l'image des habillements qu'elle portait, de la pauvreté desquels il était aisé de voir qu'elle venait de pays étrange, où elle avait demeuré chez de bons amis voirement, mais qui font gloire de la mendicité. On la pare richement de robes et de voiles nouveaux, et au lieu d'une petite couronne de fleurs d'hiver qu'elle portait, on lui en pose une belle d'argent, et après quelques chants et prières, le R. P. Prieur donne la bénédiction sur la ville de Dole.

« Cela fait on la porte dans son église. On la place dans un beau trône qu'on lui avait élevé sur le maître-autel. Les Reli-

Digitized by Google

gieux du monastère chantent la sainte Messe solennellement le R. P. Gardien fait sa prédication, et si la réjouissance d ceux du comté fut grande, certes les messieurs, et surtout l sexe dévot d'Auxonne, ne témoigna pas de petits ressentiment de tristesse par les larmes qui furent versées sur cette sépara tion[1]. »

Dès que les portes de la ville furent ouvertes, les habitant de Dole se portèrent au sanctuaire de Mont-Roland, avec u empressement difficile à décrire : nulle parole ne pourrai exprimer l'enthousiasme religieux avec lequel ils célébrèren par des fêtes prolongées le retour de l'image miraculeuse, l tendre piété avec laquelle ils la baisaient et répandaient devan elles leurs larmes et leurs prières, les transports de joie qu'il faisaient éclater, et l'ardente dévotion avec laquelle ils conti nuèrent à lui offrir leurs vœux et leurs hommages. Le siècl froid et sceptique dans lequel nous vivons ne croirait point la vérité du tableau.

La Vierge sainte répondait à ces ferventes démonstration de tendresse par de nouveaux témoignages de bonté et de pro tection ; des guérisons miraculeuses s'opérèrent au sanctuai du Mont-Roland. Les enfants de Saint-Benoît à qui le soin d pèlerinage était confié, prièrent l'Archevêque de Besançon d'e constater la certitude. Celui-ci envoya des commissaires qu ayant entendu les témoins et consulté les médecins, reconnu rent la vérité de cinq guérisons surnaturelles, obtenues p l'intercession de la Vierge de Mont-Roland. L'une, le lendemai de la translation de l'image miraculeuse ; une autre le tro sième ou le quatrième jour ; une troisième le septième, et l deux autres dans le cours de l'année. Pour la gloire de Die disait le procès-verbal, et pour augmenter la dévotion d fidèles envers sa très-sainte Mère, nous permettons d'annon en public que ces guérisons sont des miracles de la puissan de Dieu, des œuvres surnaturelles, opérées en vertu des m rites et par l'invocation de la Bienheureuse Vierge Mar

[1] Hist. de Mont-Roland, liv. III, ch. II.

Digitized by Google

L'ancien historien de Notre-Dame de Mont-Roland rapporte ces miracles en détail, avec un grand nombre d'autres faveurs extraordinaires, obtenues par l'intercession de Marie, invoquée dans son sanctuaire. *(Notice historique sur le pèlerinage de Notre-Dame du Mont-Roland.)*

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

A Rome, saint Privat, martyr, qui étant couvert d'ulcères, et ayant été guéri par le Pape saint Calliste, fut après cela frappé de cordes plombées, pour la foi de Jésus-Christ, jusqu'au point qu'il en mourut, sous l'empereur Alexandre.

Au même lieu, saint Stactée, martyr.

En Afrique, saint Martial, saint Laurent et vingt autres saints Martyrs.

A Antioche de Pisidie, saint Marc, berger; saint Alphée, saint Alexandre et saint Zosime, ses frères; saint Nicon, saint Néon, saint Théodore et trente soldats, qui, convertis à Jésus-Christ par les miracles de saint Marc, furent tous martyrisés en divers lieux et de diverses manières.

Le même jour, martyre de saint Maxime, sous l'empereur Dèce.

QUARTO KALENDAS SEPTEMBRIS,

In Bohemia sancti Wenceslai Ducis Bohemorum et Martyris, sanctitate et miraculis gloriosi, qui in domo fratris sui necatus, victor pervenit ad palmam. — Romæ sancti Privati Martyris, qui ulceribus plenus, a beato Callisto Papa sanatus, inde sub Alexandro Imperatore ob Christi fidem plumbatis cæsus est usque ad mortem. — Ibidem sancti Stactei Martyris. — In Africa sanctorum Martyrum Martialis, Laurentii, et aliorum viginti. — Antiochiæ Pisidiæ sanctorum Martyrum Marci pastoris ovium, Alphii, Alexandri et Zosimi ejus fratrum, Niconis, Neonis Peliodori, et triginta Militum, qui ad miracula beati Marci credentes in Christum, diversis in locis, variisque modis martyrio coronati sunt. — Eodem die passio sancti Maximi sub Decio Imperatore. — Tolosæ sancti Exuperii Episcopi et Confessoris, qui beatus vir quantum sibi exiterit parcus, quantumque aliis largus, sanctus Hieronymus relatu prosecutus est memorabili. — Genuæ sancti Salomonis Episcopi et Confessoris. — Britiæ sancti Silvini Episcopi. — Eodem die sanctæ Eustochii Virginis, filiæ beatæ Paulæ, quæ ad Præsepe Domini cum aliis virginibus enutrita, præclaris meritis fulgens migravit ad Dominum. — In Germania sanctæ Liobæ Virginis, miraculis claræ.

Digitized by Google

En Bohême, saint Wenceslas, duc de Bohême et martyr illustre par sa sainteté et ses miracles, qui fut tué dans la maison de son frère, et obtint la palme du martyre.

A Toulouse, saint Exupère, évêque et confesseur; ce saint homme, au rapport mémorable de saint Jérôme, était fort ménager envers lui-même et fort libéral envers les autres.

A Gênes, saint Salomon, évêque et confesseur.

A Brescia, saint Silvin, évêque.

Le même jour, sainte Eustochium, vierge, fille de sainte Paule, qui, ayant été élevée près de la crèche du Seigneur avec d'autres vierges, mourut comblée de mérites éclatants.

En Allemagne, sainte Liobe, vierge, célèbre par ses miracles.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Turturin, martyr avec saint Stactée.

Saint Alcas, évêque de Toul au IVe siècle.

Saint Jean, martyr, honoré près de Gênes.

Sainte Dode, vierge du diocèse d'Auch.

Saint Fauste, évêque de Tarbes, au VIe siècle.

Saint Coriton, religieux qui fonda plusieurs Laures en Palestine à la fin du IVe siècle.

Saint Eberhard Opilion, honoré à Frisingen.

Saint Gurgile, martyr en Afrique avec saint Martial, saint Laurent, saint Maxime.

Saint Paterne, originaire de Bilbao en Espagne, évêque d'Eause, dans le Gers.

Saint Isméon, évêque de Die au XIIe siècle.

Martyrologe de la dernière persécution.

Joseph-Matthieu Coulbon, enfant de Tours, prêtre à Saint Martin de Bordeaux, pour refus du serment schismatique, condamné à la déportation, mort dans le transport à 51 ans, 28 septembre 1794.

Digitized by Google

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

La dédicace de l'église de Saint-Michel, ou la fête de saint Michel Archange et de tous les saints Anges. — Sainte Théodote, martyre. — Saint Ursion, abbé. — Saint Fraterne, évêque d'Auxerre. — Saint Quiriace ou Cyriaque, Anachorète. — Le Bienheureux Alaric, solitaire. — Le Bienheureux Simon de Crépy. — Le Bienheureux Jean de Montmirail, de l'Ordre de Citeaux. — Le Bienheureux Jean de Gand. — Le Bienheureux Nicolas de Forca-Paléna. — Le Vénérable Jacques Foelech, martyr en Suisse. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE SAINT-MICHEL,

OU DE LA FÊTE DE SAINT MICHEL ARCHANGE ET DE TOUS LES SAINTS ANGES.

La fête dont nous allons parler s'est toujours célébrée le 29 septembre depuis le v^e^ siècle. Elle était certainement établie dans la Pouille en 493. On rapporte son institution dans l'Occident à la dédicace de la célèbre église de Saint-Michel sur le mont Gargan en Italie[1], et c'est pour cela qu'elle est appelée *la Dédicace de Saint-Michel* dans les Martyrologes de saint Jérôme, de Bède, etc. On célébrait le même jour en Occident la dédicace de plusieurs églises bâties sous l'invocation du saint Archange, notamment de celle qui était sur le mole d'Adrien[2]. Le culte de saint Michel et des Anges ne fut pas

[1] L'apparition de saint Michel sur le mont Gargan est rapporté dans les anciens calendriers de Bénévent et de Naples, antérieurs aux IX^e^ siècle. Voyez M. Jos-Asséman, *in Script. Ital.*, et les Bollandistes dans leur dernier tome de septembre.

[2] Cette fête était autrefois très-solennelle en plusieurs pays de l'Occident. Voici ce qu'on lit dans les lois ecclésiastiques, publiées, en 1014, par Éthelred, roi d'Angleterre. « Que tout chrétien qui a l'âge prescrit jeûne trois jours au « pain et à l'eau, ne mangeant que des racines crues, avant la fête de saint « Michel, et que tout homme aille à confesse et à l'église nu-pieds... Que cha-

Digitized by Google

moins célèbre en Orient, lorsque Constantin eut embrass publiquement le Christianisme. On y fonda plusieurs église en leur honneur : elles furent sans doute bâties sur le modèl de ces petits oratoires qu'on avait anciennement élevés dan les intervalles de repos que laissaient les persécutions, et qu les païens avaient renversés quand la guerre était déclarée à l'Église. Nous apprenons de Sozomène que Constantin fit bâti en l'honneur de saint Michel, une église qu'on appela *Michaë lion*, et dans laquelle il s'opéra plusieurs miracles. Cet histo rien assure qu'il avait éprouvé lui-même la protection d saint Michel ; et entre autres cures miraculeuses, il cite celle du jurisconsulte Aquilin et du médecin Probien, qui jouis saient tous deux d'une grande réputation. L'église dont il s'agi était environ à quatre milles de Constantinople, et l'on bâti depuis un monastère auprès. Il y avait dans la même vill quatre autres églises dédiées sous l'invocation de saint Michel le nombre s'en augmenta jusqu'à quinze, et toutes étaient d fondation impériale [1].

Quoique saint Michel soit nommé seul dans le titre de cett fête, il paraît, par les prières de l'Église, que tous les saint Anges en sont l'objet. Nous devons, pour la bien célébrer 1° remercier Dieu de la gloire dont il comble les Anges, e

« que prêtre aille trois jours nu-pieds en procession avec son peuple; qu « chacun prépare ce qu'il lui faudrait de vivres pour trois jours, observa « toutefois qu'il n'y ait rien de gras, et que le tout soit distribué aux pauvre « Que tout serviteur soit dispensé du travail pendant ces trois jours, pou « mieux célébrer la fête, ou qu'il ne fasse que ce qui est nécessaire pour s « usage. Ces trois jours sont le lundi, le mardi et le mercredi d'avant la fê « saint Michel. Si un serviteur rompt le jeûne, il fera satisfaction de sa pea « (en recevant des coups) ; si c'est un homme libre, mais pauvre, il paye « trente sous; si c'est le thane du roi, il payera 130 schellings, et tout c « argent sera donné aux pauvres. » Voyez Spelman, *Conc. vol.* 1, *p.* 520, le recueil des canons de l'église d'Angleterre, par Johnson, *t. I. an.* 1014.

Le jour de saint Michel est mis au nombre des grandes fêtes dans la chr nique saxonne, sous l'an 1011, dans le ménologe saxon, qui est du IXe siècl et qui a été publié par Wanley, *in Linguar. Aquilon. Thes. l. II. p.* 107, dans le calendrier anglais que le docteur Hickes y fait imprimer dans *Grammaire saxonne, p.* 102, *etc.*

[1] Voyez Ducange, *Descript. Constantinop.*

Digitized by Google

nous réjouir du bonheur dont ils jouissent ; 2° témoigner notre reconnaissance au Seigneur de ce que, par sa miséricorde, il a confié le soin de notre salut à ces Esprits célestes qui nous font ressentir continuellement les effets de leur zèle et de leur tendresse ; 3° nous joindre à eux pour louer et adorer Dieu, pour lui demander la grâce de faire sa volonté sur la terre, comme les Anges la font dans le Ciel, et de travailler à notre sanctification en imitant la pureté de ces Esprits bienheureux auxquels nous sommes unis d'une manière si intime ; 4° les honorer non-seulement avec ferveur, mais implorer encore le secours de leur intercession.

Le culte suprême, dit *de Latrie*, n'appartient qu'à Dieu, et l'on ne pourrait le rendre à la créature sans tomber dans la plus monstrueuse idolâtrie, et sans devenir coupable du crime de haute trahison contre la Majesté divine. On est idolâtre lorsqu'on offre la sacrifice à un être qui n'est pas Dieu, et qu'on lui attribue d'une manière directe ou indirecte quelque attribut de la Divinité ; mais il est un honneur d'un ordre inférieur que l'on doit à certaines créatures à cause de leur supériorité ou de leur excellence. Tel est celui que la loi même de Dieu nous ordonne de rendre à nos parents, aux princes, aux magistrats et à toutes les personnes constituées en dignité ; tel est encore cet honneur mêlé du sentiment de religion, qui, selon les Livres saints et la loi naturelle, est dû aux prêtres ou ministres du Très-Haut, et que les rois, même les plus méchants, rendaient souvent aux Prophètes, quoiqu'ils fussent des hommes obscurs et méprisables aux yeux du monde.

Cet honneur, comme on le voit, diffère infiniment de celui qui n'appartient qu'à Dieu : il ne peut lui être injurieux ; il se rapporte aux créatures, en tant que leurs perfections sont des dons de la bonté divine. Lorsque nous témoignons du respect à un ambassadeur, nous honorons le maître qui l'a fait dépositaire d'une partie de son autorité, et c'est le maître qui est la fin ultérieure des sentiments que nous manifestons. L'Écriture vient en ce point à l'appui de la loi naturelle. *Rendez à tous les hommes ce qui leur est dû... L'honneur, à qui l'hon-*

Digitized by Google

neur appartient[1]. « Honorez, dit saint Bernard, à cette occa-
« sion, honorez chacun selon sa dignité[2]. »

L'honneur étant un témoignage rendu à l'excellence de quelque objet, qui peut nier que nous le devions aux Esprits célestes, dont la nature est si parfaite, l'excellence si sublime, la sainteté si éminente, la gloire si éclatante? Abraham se prosterna devant les Anges qu'il reçut dans sa tente[3]. Daniel rendit le même honneur à celui qu'il vit sur le bord du Tigre[4]. Dieu recommanda aux Israélites de craindre et de respecter celui qu'il envoyait pour les conduire dans la terre promise[5]. Le droit que les saints Anges ont à notre respect, est fondé sur plusieurs raisons. La première se tire de l'excellence de leur nature, qui les élève beaucoup au-dessus des hommes : ce sont de purs Esprits, dans lesquels il ne se trouve aucune trace de notre faiblesse ; ils sont doués de facultés plus nobles, et qui ne conviennent qu'à des êtres incorporels. Secondement, ils ont des dons surnaturels proportionnés à leur excellence. Lorsque l'Écriture parle d'eux, elle leur accorde sur les hommes une supériorité absolue, quoique quelques Saints particuliers puissent jouir d'une plus grande félicité, comme la très-sainte Vierge, qui est élevée en gloire au-dessus de tous les Esprits célestes. Ils ne peuvent cependant se vanter d'un honneur semblable à celui que nous a procuré le mystère de l'Incarnation. Le Fils de Dieu n'a point pris la nature angélique, mais la nature humaine[6], et c'est comme homme que son Père l'a établi Seigneur de toutes les créatures. Enfin les Anges méritent notre vénération, parce qu'ils jouissent d'un état de gloire et de félicité que rien ne peut leur ravir; parce qu'ils sont sans cesse en la présence de Dieu, qu'ils environnent toujours son trône, et qu'ils exécutent fidèlement les décrets de sa volonté suprême.

Mais ce qui doit principalement exciter notre vénération pour les saints Anges, c'est leur invariable fidélité pour le

[1] Rom. XIII. 7. — [2] S. Bern. *Serm. de Obed.* — [3] Gen. XVIII, 2. — [4] Dan. X 5, 9. — [5] Exod. XXIII, 21. — [6] Hebr. II. 16.

Digitized by Google

Seigneur. Leur innocence n'a jamais été souillée par la moindre tache ; la pureté de leurs affections a toujours été la même ; la vivacité de leur amour pour Dieu, l'ardeur de leur zèle pour sa gloire et pour l'accomplissement de sa volonté, n'ont jamais souffert aucune diminution. Cette considération nous comblera de joie, si la charité règne dans nos cœurs, et si, par une suite de cette charité, nous nous intéressons à tout ce qui concerne la gloire de notre Dieu. Ceux qui le servent le mieux sur la terre ne lui rendent que des hommages bien imparfaits, à cause des distractions occasionnées par le commerce du monde, et des piéges auxquels on est continuellement exposé de la part de l'ennemi du salut : mais les hommages qu'il reçoit des Anges ont toute la perfection dont la créature est capable ; rien qui les interrompe ou qui puisse en diminuer le mérite. Toujours occupés à contempler ses divines perfections, et plongés dans l'océan de son amour, ils s'écrient sans cesse *Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées : toute la terre est remplie de sa gloire*, qui éclate dans tous ses ouvrages[1]. *Ils répètent nuit et jour ; Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est, et qui sera dans tous les siècles*[2]. Pénétrés de l'humilité la plus profonde, ils reconnaissent qu'à lui seul la gloire appartient ; ils déposent aux pieds de son trône les couronnes qu'ils tiennent de sa bonté, en disant : *Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance*[3]. Toujours brûlants d'amour, toujours enflammés du plus ardent désir de faire éclater leurs transports, toujours enivrés d'un torrent de délices dont la source est intarissable, ils répètent sans cesse leurs divins cantiques avec une ardeur toujours nouvelle. Le Psalmiste, qui éprouvait dans son cœur une partie de leurs transports, prenait de là occasion de les inviter à célébrer les grandeurs divines. *Bénissez le Seigneur*, s'écriait-il, *vous tous qui êtes ses Anges ; vous qui êtes puissants en force, qui exécutez ses décrets, et qui écoutez sa voix pour vous conformer à ses ordres. Bénis-*

[1] Isa. VI., — 3. — [2] Ibid. V, 11. — [3] Apoc. IV, 8.

Digitized by Google

sez le Seigneur, vous qui êtes ses armées, et qui êtes les ministres de sa volonté[1].

Pouvons-nous penser à ces Esprits bienheureux, et rester insensibles? O créatures véritablement heureuses! comment ne pas nous confondre à la vue de la faiblesse de notre amour et de nos désirs? Nous nous réjouissons de votre ardeur; nous vous conjurons de louer Dieu sans cesse et pour vous et pour nous, en lui consacrant toute la vivacité de vos affections, toute l'étendue de votre pouvoir et de vos forces. Le Seigneur est infiniment au-dessus de l'amour et des louanges de toutes les créatures, et les hommages les plus parfaits des êtres créés n'approcheront jamais de l'infinité de sa grandeur, de sa bonté, de sa miséricorde, de sa majesté. En vous invitant à le bénir et à le glorifier, nous sommes confondus par le souvenir des péchés que nous avons commis et que nous commettons encore tous les jours. Puissions-nous ne plus pécher! Puisse le feu sacré qui vous consume passer dans nos cœurs, et les embraser! Nous nous unirons à vous dans tous nos actes de religion, et nous nous exciterons à la ferveur par votre exemple.

Nous devons encore aimer et vénérer les saints Anges, à cause du rapport intime que nous avons avec eux. Nos âmes sont comme eux, spirituelles et immortelles; nous sommes devenus, par la grâce sanctifiante, leurs cohéritiers. Nous sommes appelés à partager un jour leur félicité. Lorsque nous leur serons réunis, ils recevront un accroissement de gloire, parce que nous sommes destinés à réparer leurs pertes, et à remplir les places laissées par les anges apostats. Déjà nous leur sommes unis par la grâce et par la communion des Saints. Ils sont des enfants de Dieu[2]; nous le sommes aussi. Ils sont compris dans la communion des Saints, que nous professons en récitant le symbole, puisque la société que nous avons avec eux est fondée sur plusieurs titres, et que nous leur sommes unis par les liens les plus sacrés. En vertu de

[1] Ps. CII, 20, 21. — [2] Job. I, 6; XXXVIII, 7.

Digitized by Google

cette union, nous devons les respecter, mettre en eux notre confiance, et attendre l'effet de cette intercession.

Quoique Dieu se suffise à lui-même pour l'exécution des desseins de sa providence, il a souvent employé le ministère des Anges : de là ces apparitions et ces visions des Esprits célestes dont furent favorisés Abraham, Jacob, Moïse et les autres Patriarches. Combien de mystères ne révélèrent-ils pas! Que de grâces obtenues par leur moyen, soit à l'Église en général, soit aux fidèles Serviteurs de Dieu en particulier! Que de fléaux n'ont-ils pas détournés! Ce fut par le ministère des Anges que Dieu consola Agar dans son désespoir[1], qu'il donna sa loi aux Israélites[2], qu'il arracha Loth à l'embrasement de Sodome[3] et les trois enfants aux flammes de la fournaise[4], qu'il sauva Daniel de la gueule des lions[5], qu'il brisa les chaînes de saint Pierre[6], qu'il délivra les Apôtres de la prison[7], qu'il révéla à saint Jean l'état futur de son Église[8], qu'il envoya aux Prophètes toutes ces visions mystérieuses[9]. Il s'en servit pour l'exécution des principaux mystères relatifs à l'Incarnation, comme la naissance, la fuite, la passion et l'agonie de Jésus-Christ. Un Ange conduisit les Israélites dans la terre promise[10]. L'Apôtre saint Jude rapporte une contestation que saint Michel eut avec le démon touchant la sépulture du corps de Moïse, et recommande la piété, l'humilité et la modestie par l'exemple de cet Archange qui, évitant les reproches et les malédictions, se contente de dire à son ennemi : *Le Seigneur vous ordonne*[11]. Saint Jean parle d'un grand combat des bons Anges contre les mauvais[12] qui paraît avoir eu pour objet, non l'expulsion de ces derniers du royaume du Ciel, mais les efforts qu'ils firent lorsqu'ils eurent été vaincus par Jésus-Christ dans le mystère de la Rédemption. Nous voyons par la victoire que remportèrent les bons Anges, l'activité et le succès de leur zèle pour le salut des hommes. Les Anges

[1] Gen. XVI, 8; XXI, 17. — [2] Act. VII, 52; Hebr. II, 2. — [3] Gen. XIII. 19. — [4] Dan. III, 49. — [5] Dan. VI, 22. — [6] Act. XII, 7. — [7] Act. V, 19. — [8] Apoc. I, 1, — [9] Dan. VIII, IX, X, etc. — [10] Exod. XIV, 21 : Num. XX. 16. — [11] Jud. 9. — [12] Apoc. XII. 7.

Digitized by Google

portèrent l'âme de Lazare dans le sein d'Abraham[1]. Ils descendront avec Jésus-Christ au dernier jour, et rassembleront les hommes autour de son tribunal[2]. Ils sont, suivant les Écritures, les exécuteurs des ordres de Dieu, et les ministres de sa volonté par rapport à nous[3]. Le Seigneur promet leur assistance à tous ceux qui le servent[4]. Peut-on penser sans étonnement à cette condescendance pleine de charité avec laquelle l'Archange Raphaël accompagna le jeune Tobie, et le délivra de tout danger? Un Ange porta le Prophète Habacuc à Babylone, pour nourrir Daniel dans la fosse aux lions.

La foi nous enseigne que les Anges intercèdent souvent pour nous, et que c'est une pratique pieuse de les invoquer. Jacob pria celui avec lequel il avait lutté pendant la nuit, de lui donner sa bénédiction[5]. Étant au lit de la mort, il demanda la même grâce pour Éphraïm et Manassès ses petits-fils, à l'Ange qui l'avait conduit et protégé[6]. Si les Anges nous donnent leur bénédiction, et nous accordent des secours plus importants, pouvons-nous douter qu'ils n'adressent à Dieu des supplications en notre faveur? Ainsi, quand Jacob priait le sien, il ne faisait rien qui ne fût conforme à la Religion et à la pratique des personnes pieuses. Si les démons obtiennent de Dieu la permission de tenter extraordinairement les hommes, comme ils le firent à l'égard de Job[7] et des Apôtres[8], les Anges qui sont zélés pour notre salut, s'opposent à leurs efforts, et nous obtiennent la victoire par leur assistance et leur intercession. Daniel apprit dans ses visions que l'Ange gardien de la Perse s'était fortement intéressé en faveur de ce pays, et que saint Michel auquel la garde des Juifs avait été confiée, leva les obtacles qui s'opposaient à leur retour de la captivité. Gabriel dit à Daniel qu'il avait fait de grands efforts en Perse pour ce sujet pendant vingt et un jours, et que Michel étant venu à son secours[9], toutes les difficultés avaient été surmontées. *Depuis la première année de Darius le Mède*, ajouta-t-il,

[1] Luc. XVI. 23. — [2] Matt. XXIV, etc. — [3] Ps. CIII, 4; CII. 20. — [4] Ps. XXXIII. 8: XC., 11; Baruch. VI, 6. — [5] Gen. XXXII, 26. — [6] Gen. XLVIII, 26. — [7] Job. I. — [8] Luc. XXII, 41. — [9] Daniel, X. 13.

Digitized by Google

je n'ai cessé de m'employer pour le fortifier et le confirmer, relativement à la délivrance du peuple de Dieu[1]. Daniel, parlant de la cruelle persécution d'Antiochus, s'exprime ainsi : *Alors s'élèvera Michel, ce grand prince qui est le protecteur des enfants de votre peuple;* ce qui signifiait que cet Archange viendrait au secours des Macchabées et des autres défenseurs des Israélites. Nous ne finirions pas, si nous citions tous les passages de l'Ancien Testament, qui prouvent que les Anges donnèrent aux Juifs des marques visibles de leur protection dans diverses circonstances.

Cette idée de l'entremise des Esprits célestes en faveur des hommes, idée fondée sur la tradition primordiale, donna lieu à l'idolâtrie monstrueuse dans laquelle tombèrent les Gentils par l'abus qu'ils firent des vérités divines. Écoutons à ce sujet un célèbre théologien protestant[2] : « Quand je lis que les Anges sont des Esprits chargés de l'exécution des ordres de Dieu, quand je vois dans Daniel qu'ils sont appelés Princes de la Grèce et de la Perse, et que le gouvernement de ces provinces leur est confié comme aux lieutenants et aux vice-rois de Dieu, je me persuade que ces Esprits dévots et charitables n'avaient pas moins d'ardeur pour la gloire de Dieu, et pour l'utilité des hommes, que les mauvais esprits n'en avaient pour outrager l'un et nuire aux autres. Les fréquentes apparitions des Anges qui se faisaient dans le commencement, gravèrent dans les âmes une ferme persuasion qu'il y avait un commerce non interrompu entre le Ciel et la terre, et que les Esprits donnaient fréquemment aux hommes des marques de leur protection et de leur assistance. Je ne vois pas d'autre moyen d'expliquer ces impostures nombreuses des oracles, et la coutume universelle qui s'introduisit dans le monde païen, de se mettre sous la protection de quelque esprit tutélaire. Je ne peux douter que les Gentils n'eussent reçu plusieurs faveurs des bons Anges, comme ils avaient souffert bien des afflictions de la part des mauvais, etc. »

[1] Dan. XI, 1. — [2] Le docteur Lucas, *Inquiry after Happiness*, t. I, c. III, p. 74.

Digitized by Google

Il résulte de tout ce que nous avons dit, que les bons Anges prient pour nous. Nous citerons cependant encore quelques exemples. Dans la soixante-dixième année de la captivité de Babylone, le Prophète Zacharie vit un Ange sous une forme humaine, lequel était au milieu des myrtes. Il est probable que c'était saint Michel, protecteur des Juifs. Plusieurs autres Anges, gardiens de diverses povinces, s'avancèrent vers celui-ci, et lui dirent : *Nous avons parcouru la terre, et toute la terre est maintenant habitée et en repos.* Alors l'Ange qui était dans les myrtes fit cette prière : *Seigneur des armées, jusqu'à quand différerez-vous à faire miséricorde à Jérusalem et aux autres villes de Juda contre lesquelles votre colère a éclaté? Voici déjà la soixante-dixième année de leur ruine et de leur désolation*[1]. Le Seigneur répondit qu'il exauçait cette prière; que Jérusalem éprouverait ses miséricordes, et que sa maison y serait rebâtie. Élie dit en parlant de Job[2] : *Si un Ange choisi entre mille s'intéresse pour lui,* c'est-à-dire, prie pour lui, et lui obtient l'esprit de pénitence, il recevra la délivrance des maux qu'il éprouve. *Lorsque vous priiez avec larmes,* dit l'Ange Raphaël à Tobie, *j'offrais mes supplications au Seigneur*[3]. Saint Jean vit un Ange qui offrait à Dieu les prières de tous les Saints[4].

S'il est vrai, comme nous n'en pouvons douter, que les Anges prient pour nous, et offrent à Dieu nos supplications, afin de nous obtenir les grâces dont nous avons besoin, il ne l'est pas moins qu'ils connaissent nos besoins, et qu'ils entendent les prières que nous leur adressons. Ce ne fut que d'après cette persuasion que Jacob conjura l'Ange de bénir ses enfants[5]. A peine Isaïe se fut-il plaint que ses lèvres étaient souillées, qu'un Séraphin les lui purifia avec un charbon ardent pris sur l'autel[6]. Comment les Anges s'offenseraient-ils des scandales donnés aux petits confiés à leurs soins, s'ils ne connaissaient point ce qui les regarde? Pourraient-ils, sans cette connaissance, représenter à Dieu les afflictions de son

[1] Zach. I. 12. — [2] Job. XXXIII. 23. — [3] Tob. XII, 12. — [4] Apoc. VIII, 3, 4. [5] Gen. XL, VIII. — [6] Isa 6.

Digitized by Google

peuple, comme les Prophètes nous assurent qu'ils l'ont fait souvent? Enfin, il est dit dans l'Écriture [1], que les bons et les mauvais Anges se promènent sur la terre ; qu'ils exposent à Dieu les prières et les bonnes œuvres, ainsi que les prévarications et les péchés des hommes, non pour lui apprendre ce qu'il ignore, mais comme témoins de nos actions, comme ministres de sa Providence, comme défenseurs ou accusateurs de nos âmes.

Le culte que l'on rend aux saints Anges est encore appuyé sur la tradition de l'Église [2]. On lit dans Origène que ces bienheureux Esprits nous assistent dans nos actes de religion et qu'ils joignent leurs supplications aux nôtres. « L'Ange du Chrétien, dit ce Père [3], offre ses prières à Dieu par le seul grand-prêtre ; il prie encore lui-même pour celui qui est confié à ses soins. » Il ajoute [4] que les Anges en portant nos

[1] Zac. I; Job I et II.

[2] Saint Paul, *Colos.* II, 18, condamne un culte superstitieux des Anges, et l'ancien concile de Laodicée, *can.* 35, t. I. p. 468, le déclare idolâtrique. Il avait été introduit par certains hérétiques. Saint Jérôme, et Clément d'Alexandrie, *l. Strom, p.* 636, rapportent que dans le temps dont il s'agit, plusieurs Juifs adoraient les Anges et les astres.

Parmi les hérétiques de l'Église naissante, les simoniens, les cérinthiens, etc., prétendaient que le monde avait été formé et était gouverné par les Anges. Ils débitaient à ce sujet mille extravagances dont on peut lire le récit dans saint Irénée, Clément d'Alexandrie, saint Épiphane, Tertullien, saint Augustin et Théodoret : de là le culte que ces hérétiques rendaient aux Anges; culte idolâtrique dans quelques-uns, et accompagné dans les autres de notions et de pratiques superstitieuses. C'est sous ce rapport qu'il fut condamné : mais, dit Balsamon qui florissait dans le XII^e^ siècle, *Comment. in Can. Conc. Laodic.*, on ne doit pas conclure de là que l'Église ait condamné *l'honneur qui est dû aux Anges.*

Estius pense que les superstitions des hérétiques dont nous parlons, avaient pour objet ces génies et ces esprits tutélaires imaginés par les idolâtres; que ceux-ci tiraient les notions qu'ils s'en formaient, de la tradition primitive concernant les Anges, laquelle avait été corrompue par la suite des temps, et que c'était en conséquence de leurs erreurs à cet égard qu'ils leur donnaient des attributs qui ne conviennent qu'à la Divinité. Il paraît au moins certain que ces superstitions étaient une suite des fables des hérétiques, qui attribuaient aux Anges la création et le gouvernement du monde; création et gouvernement qui, dans le sens dans lequel ils les entendaient, ne pouvaient être sans idolâtrie, ou du moins sans superstition.

[3] *L.* 8 *contra Celsum, p.* 400. — [4] *Ibid. l. V, p.* 233.

Digitized by Google

prières au trône de Dieu, nous en rapportent des grâces
des bénédictions ; mais il fait observer en même temps que
culte qu'on leur rend n'est point le culte suprême qui n'appa
tient qu'à Dieu. Il s'adresse à l'Ange d'une personne qui alla
être baptisée, et le conjure d'instruire le nouveau fidèle[1]. I
Martyr Némésien et ses compagnons disent à saint Cyprie
dans la lettre qu'ils lui écrivent : « Assistons-nous les uns e
les autres par nos prières ; prions, afin que Dieu, Jésus-Chris
et les Anges nous soient favorables dans toutes nos actions[2].
Les Anges, selon saint Grégoire de Nazianze[3], nous aident d
leur pouvoir dans la pratique du bien. Ce saint Docteur pri
les bons Anges de recevoir son âme à l'heure de la mort, e
menace les démons de les mettre en fuite avec le signe de l
Croix, s'ils osent approcher de lui[4]. Saint Éphrem dit, en par
lant du Ciel, que les Anges et les Saints qui y règnent avec
Dieu y prient pour nous[5]. Il enseigne encore ailleurs la même
doctrine[6]. Les protestants d'Angleterre ont retenu, dans leu
liturgie, la collecte de l'office de ce jour, dans laquelle nous
prions Dieu de nous faire ressentir l'effet de la protection des
saints Anges qui exécutent si fidèlement sa volonté dans le
Ciel.

Nous ne pouvons espérer de jouir dans le Ciel de la compa
gnie des Anges, à moins que nous ne nous appliquions à re
tracer leur vie sur la terre, c'est-à-dire, à moins que nou
n'apprenions à converser avec Dieu par la prière et la con
templation, à marcher en sa présence par des inspiration
fréquentes ; à nous affranchir de toutes ces affections désor
données qui sont si capables de nous distraire ; à l'aimer,
l'adorer, à nous réjouir en lui, à nous soumettre avec résigna
tion aux décrets de sa Providence, à suivre fidèlement sa lo
et à nous conformer en tout à sa sainte volonté. Nous devo
encore entrer dans les dispositions où sont ces Esprits bie
heureux, nous montrer les imitateurs de leur humilité,
leur égalité d'âme, de leur constance, de leur douceur,

[1] *Com. in Ezech. p.* 391. — [2] *Inter ep, S. Cypr. ep.* 77, *p.* 339. — [3] *Or.*
p. 664. — [4] *Carm.* 22, etc. — [5] *L. de locis beatis.* — [6] *Lib de Virginit. p.*

Digitized by Google

leur patience, de leur charité, de leur zèle pour la gloire de Dieu : mais souvenons-nous que ces vertus ne s'acquièrent point par des actes passagers ; il faut que la pratique nous en devienne familière et habituelle, et qu'elles s'identifient en quelque sorte avec la substance de notre âme. Souvenons-nous encore que *rien de souillé n'entrera dans le royaume des Cieux*[1], et que sans une inviolable pureté d'esprit et de corps, nous ne pourrons avoir part au bonheur des Anges. Cette vertu demande des efforts pénibles et continuels, mais la récompense doit nous animer et nous inspirer un courage supérieur à tous les obstacles. (GODESCARD.)

SAINTE THÉODOTE,

MARTYRE.

Sur la fin du règne de Licinius, il s'éleva une persécution à Philippes ou Philippopolis dans la Thrace[2]. Le préfet Agrippa avait ordonné, à l'occasion d'une fête d'Apollon, que toute la ville se rassemblât pour offrir un sacrifice à cette prétendue divinité. Une femme nommée Théodote, qui avait fait autrefois le métier de courtisane, fut accusée de ne vouloir point participer à la cérémonie. On la conduisit devant le magistrat. Elle fit l'aveu de ses désordres passés ; mais elle déclara en même temps qu'elle n'y mettrait point le comble en se souillant par un sacrifice sacrilége. Son exemple encouragea sept cent cinquante Chrétiens, qui refusèrent, comme elle, d'obéir au préfet. Théodote fut renfermée dans une prison, où elle resta vingt jours. Elle employa tout ce temps à la prière. Lorsqu'on

[1] Apoc. XXI, 27.

[2] Constantin le Grand se déclara ouvertement en faveur des Chrétiens en Occident, et par complaisance pour lui, Licinius prit leurs intérêts en Orient. Quant à Maximin son collègue, il leur déclara une guerre cruelle ; mais sa mort, arrivée en 313, mit fin à la persécution excitée par Dioclétien. Elle se ralluma pour quelque temps en Orient, lorsque Licinius et Maximin se firent mutuellement la guerre en 318, et dura jusqu'à la défaite du dernier de ces princes. Il paraît que Licinius commença la persécution par la Thrace, où il faisait sa résidence.

Digitized by Google

la mena de nouveau devant le juge, elle fondit en larmes e entrant dans le prétoire, demanda tout haut pardon à Dieu d ses anciens crimes, et le pria de lui inspirer la force et le cou rage dont elle avait besoin, afin de souffrir les tourments qu l'attendaient. Toute la réponse qu'elle fit au préfet, fut qu'ell avait eu le malheur d'être courtisane, mais qu'elle était deve nue chrétienne ; quoiqu'elle ne méritât point de porter ce nom sacré. Agrippa la condamna à être cruellement fouettée. Le païens qui étaient auprès d'elle furent touchés de commisséra tion, et l'exhortèrent à se délivrer des tourments en se confor mant à ce qu'ordonnait le magistrat. « Vos exhortations son inutiles, disait-elle ; jamais je n'abandonnerai le vrai Dieu pour sacrifier à des statues inanimées. » Ayant été étendue sur le chevalet, on lui déchira le corps avec un peigne de fer Pendant cet affreux supplice, elle remerciait tranquillemen Jésus-Christ de ce qu'il l'avait jugée digne de souffrir pour son nom. Le juge, transporté de fureur, commanda aux bourreaux de la déchirer de nouveau avec le peigne de fer et de verser ensuite du vinaigre et du sel sur ses blessures. « Je crains si peu vos tourments, lui dit la Sainte, que je vous prie de les augmenter pour que je puisse trouver miséricorde et obtenir une couronne plus glorieuse. » Enfin Agrippa lu fit arracher les dents les unes après les autres, et la condamna à être lapidée. Elle fut exécutée hors de la ville, l'an 642 de l'ère des Grecs, et le 318ᵉ de Jésus-Christ.

SAINT URSION,

ABBÉ.

Saint Ursion fut un prêtre vénérable qui fleurissait au IVᵉ siècle, et gouvernait le monastère d'Isles sous Optatien deuxième évêque de Troyes. On ne connaît pas exactemen les actes de sa vie, on sait seulement qu'il était curé de la pa roisse d'Isles, ou abbé du monastère de ce lieu, qu'il gouverna avec autant de prudence que d'édification. Il y mourut et opéra tant de miracles qu'il fut canonisé, suivant l'usage d

Digitized by Google

ces anciens temps, par la voix du peuple et par le concours du Clergé. Sur son tombeau on bâtit une église en son honneur. Son corps y fut conservé pendant quelques temps; mais dans le IXe siècle, lors des ravages des Normands, il fut transféré avec d'autres à l'abbaye de Montier-la-Celle, où sa translation se fait le 29 avril. Sa fête se célèbre le 29 septembre.

SAINT FRATERNE,

ÉVÊQUE D'AUXERRE, MARTYR.

Lorsqu'on rapportait de Ravenne le corps de saint Germain, un prêtre d'Auxerre alla très-loin au-devant de ces reliques saintes. Il les ramena à Auxerre où elles furent reçues avec un immense concours de tout le diocèse et des diocèses voisins, tant était admirée la vertu de saint Germain.

Ce prêtre s'appelait Saturne ou Saturnin, nom assez répandu alors. C'est lui que saint Germain avait chargé du soin de son diocèse pendant son absence. Il fut acclamé presque unanimement pour lui succéder. Il fut le septième évêque d'Auxerre. Il prit le nom de Fraterne, et fut consacré le 26 septembre 448. Mais il ne devait pas siéger longtemps. En 451 les Huns, que conduisait Attila, traversèrent Auxerre, pillèrent la ville et mirent à mort saint Fraterne le 29 septembre.

Il eut pour successeur saint Alode, qui est fêté le 28 septembre.

SAINT QUIRIACE OU CYRIAQUE.

ANACHORÈTE.

Cyriaque naquit à Corinthe, dans le Péloponèse, en 448, sous l'empire de Théodose le jeune. Il fut élevé dans la piété et les lettres sous Pierre, évêque de la ville, qui était son oncle maternel, et qui se fit lecteur en un âge encore tendre. La principale occupation de ce jeune Clerc fut l'étude de l'Écriture sainte à la méditation de laquelle il passait les jours et les

Digitized by Google

nuits. Cette divine lecture fit tant d'impression en lui, qu'elle le dégoûta entièrement du monde. Elle lui inspira le désir d'aller se consacrer au service de Dieu dans les lieux même dont elle lui avait donné la connaissance. Il en exécuta le dessein à l'âge de dix-huit ans, quitta ses parents et son pays pour aller en Palestine en la neuvième année du règne de l'empereur Léon, et se retira à Jérusalem, où le patriarche Anastase, successeur de Juvénal, gouvernait l'Église depuis huit ans. Il fut reçu dans un monastère nouvellement bâti par l'Abbé Eustorge, qui eut pour lui une affection toute paternelle. Il y fit beaucoup de progrès dans la vertu; mais ne trouvant pas que cette demeure fût assez solitaire, il passa au bout de l'année dans la laure du célèbre saint Euthyme, et demeura durant plusieurs jours auprès de deux Religieux, Anatole, prêtre, et Olympe solitaire, qui étaient frères et Corinthiens comme lui. Ils lui firent connaître le grand Euthyme qui le revêtit de l'habit religieux, et lui donna les teintures de la perfection à laquelle il devait parvenir. Ce Saint considérant que Cyriaque était trop jeune pour demeurer dans sa laure où il n'admettait que des hommes faits et des Religieux déjà tout formés dans les exercices de la vie spirituelle, l'envoya au monastère de saint Gérasime, près du Jourdain, parce que saint Théoctiste, auquel il avait coutume d'adresser les jeunes gens qui se mettaient sous sa discipline, était mort depuis quelques mois. Gérasime mit Cyriaque aux exercices communs du cloître, à fendre du bois, à porter de l'eau, à faire le pain et la cuisine des Frères du monastère. Tout pénibles qu'étaient ces emplois qui l'occupaient toute la journée, il passait encore les nuits à l'oraison, sans se permettre le repos que son corps lui demandait. Il ne vivait avec cela que de pain et d'eau encore ne mangeait-il que de deux jours l'un. Gérasime charmé de sa conduite et des belles dispositions de son cœur le prit en telle affection, qu'il le choisit pour le compagnon de sa retraite, pendant les carêmes, dans le fond du désert de Ruban, où lui et saint Euthyme avaient coutume de se retirer depuis le lendemain de l'Épiphanie jusqu'au jour des Rameaux

Digitized by Google

pour se préparer à célébrer dignement la grande fête de Pâques.

Après la mort de saint Gérasime, arrivé le 5 mars de l'an 474, Cyriaque revint à la laure de saint Eutyme qui était décédé au commencement de l'année précédente. Il y fut très-bien reçu par l'Abbé Élie qui en avait le gouvernement, et qui peu de temps après changea la laure en monastère. Il y demeura pendant dix années, jusqu'à ce qu'une contestation formée entre ce monastère et celui de saint Théoctiste sur quelques biens laissés en commun aux deux maisons, l'en fit sortir pour se retirer dans la laure de Suca où il espérait trouver plus d'union, de charité et de désintéressement. Là il fut employé à recevoir les hôtes, à servir les malades et à d'autres offices. On y fut tellement édifié de son humilité, de sa patience et de sa charité, qu'il fut jugé digne d'être appliqué au ministère des autels. Il fut donc ordonné prêtre à l'âge de quarante ans; chargé de la fonction de sacristain, de la garde des vases sacrés et du trésor de l'église, dont il s'acquita pendant dix-huit ans avec beaucoup de fidélité. Il se rendit particulièrement recommandable par sa douceur et par son abstinence. Jamais on ne le vit ému de colère, jamais on ne le vit manger de jour. Il était entré dans la soixante et dix-septième année de sa vie, lorsqu'il remit le trésor de l'église entre les mains de ses confrères. S'étant ainsi déchargé, et ne respirant que la solitude, il quitta la laure de Suca où il avait demeuré trente-neuf ans, se retira dans le désert de Natuph avec un disciple pour toute compagnie. Le lieu était si stérile, qu'ils n'y trouvèrent ni pommes de bois, ni autres fruits sauvages, ni herbes douces, et qu'ils furent obligés d'y vivre d'une espèce d'oignon marin fort âcre et fort amer. C'est ce qui les obligea à la fin d'abandonner un si mauvais séjour après l'avoir supporté pendant près de cinq ans. Cyriaque passa de là dans le désert de Ruban, d'où la réputation que lui donnaient ses miracles le fit sortir encore au bout de cinq autres années. Il alla se cacher dans un autre désert où l'on n'avait point encore vu demeurer d'anachorète. Le lieu s'appelait

Digitized by Google

Susac ou Susakim, et on le tenait inaccessible aux passants. Cyriaque ne laissa pas d'y demeurer sept ans entiers. Il n'en sortit que pour se rendre aux instances des solitaires de Suca, qui voyant la désolation que la peste faisait dans le pays, l'avaient conjuré de vouloir retourner dans leur laure, espérant que sa présence la garantirait de ce terrible fléau. Lorsqu'il y fut, il choisit la grotte de saint Chariton pour le lieu de sa retraite. Il y demeura cinq ans entiers pendant lesquels il combattit fortement les Origénistes qui avaient pour chefs Nonnus et Léonce. Ce fut alors qu'il parut lié d'une étroite union avec saint Jean le Silenciaire, qui demeurait dans la laure de saint Sabas, et qui lui écrivit quelquefois par le moine Cyrille, auteur de sa vie, de celle de saint Euthyme, et de celle de saint Sabas. Cyrille sut bien profiter de ces favorables occasions, qui lui donnèrent lieu de faire beaucoup de questions à notre Saint, des réponses duquel il fut fort satisfait.

Les Origénistes du voisinage qui s'étaient brouillés entre eux après la mort de Léonce et de Nonnus, leurs chefs, venaient souvent troubler le repos de saint Cyriaque. C'est ce qui le fit résoudre à retourner dans le désert de Susac malgré son âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, qui ne l'empêcha pas de supporter encore toutes les rigueurs de la vie solitaire pendant huit années entières. Il s'y était pratiqué une cellule, avec un petit jardin gardé par un lion d'une grandeur démesurée, qui était accoutumé à en défendre l'approche aux autres bêtes qui auraient pu lui faire dommage, mais qui laissait un libre accès aux hommes qui allaient voir le Saint. C'est le témoignage qu'en a rendu le moine Cyrille, qui l'avait ainsi éprouvé à l'égard de lui-même dans une nouvelle visite qu'il avait faite au Saint l'an 555. Peu de jours après cette visite, les solitaires de la laure de Suca, voyant toute la cabale des Origenistes dissipée, allèrent prendre le Saint dans son désert de Susac, où il manquait presque de tout, et le ramenèrent dans la grotte de saint Chariton, où il acheva saintement sa carrière au bout de deux ans. Il mourut âgé de cent neuf ans et quelques mois. On a remarqué de lui, comme de saint Jean le Silenciaire qui

Digitized by Google

ne vécut guères moins, que plus ils avançaient en âge, plus ils paraissaient vigoureux dans les exercices de leur Institut. Cyriaque avait eu en tout temps l'humeur fort douce, le tempérament modéré, l'accès facile et agréable, la santé ferme, la force de l'esprit et du corps toujours égale, la taille fort haute et droite jusqu'à la fin, sans que le poids de cent neuf ans ait été capable de le courber ni de l'affaiblir. Mais ce qui parut en lui plus remarquable encore, et sans comparaison plus glorieux fut la pureté égale dans ses mœurs et dans sa foi, et l'uniformité jointe à la persévérance dans le cours d'une vie si longue et si pénitente.

LE BIENHEUREUX ALARIC,

SOLITAIRE.

Alaric, né en 932, était fils de Burchard, duc de Souabe, et de sainte Régulinde, qu'on fête le 6 août. Sa pieuse mère, qui était riche et dégoûtée des vanités du monde, avait acheté l'île d'Ufnau dans le lac de Zurich ; elle y avait bâti une église et s'était fait auprès une cellule où elle vécut solitaire jusqu'à sa mort. Elle fut enterrée dans cette église. Elle avait donné l'île d'Ufnau à l'abbaye d'Einsiedlen ; et c'était dans cette abbaye qu'elle avait fait élever son fils Alaric ou Adelric. Cet enfant, devenu jeune homme, prit l'habit monastique. Désirant fuir le monde et ses vanités, il s'en alla vivre dans la cellule de l'île d'Ufnau, où sa mère avait gagné le Ciel. Là, il demeura seul avec Dieu, auprès des saintes reliques de Régulinde, et Dieu le soutint par des miracles. On raconte que des Anges lui apportaient de la nourriture, quand les eaux du lac étaient si grandes que personne ne pouvait prendre pied dans son île. Un tableau, nous a conservé ce souvenir : il représente Alaric à côté d'un Ange, qui lui donne un pain.

Parvenu à l'âge de soixante-deux ans, ce solitaire s'en alla rejoindre sa mère dans le Ciel, le 29 septembre 994. Ses reliques reposent à Einsiedlen.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX SIMON DE CRÉPY.

Simon, comte de Crépy, fils du comte Radulfe, était à l
fleur de l'âge lorsqu'il perdit son père. Témoin du mal que so
père avait fait, soit en chassant son épouse légitime pour épou
ser la reine Anne, veuve du roi Henri, soit en usurpant le
biens de l'Église, il consulta le Pape pour savoir ce qu'il
avait à faire pour lui procurer la vie éternelle. Il fit ensuit
déterrer le corps de Radulfe d'un lieu que celui-ci avait usurpé
et restitua le bien qu'il avait possédé injustement. Ayant ou
vert le cercueil de son père, ce jeune seigneur fut si frappé d
l'état hideux auquel était réduit le cadavre, qu'il s'écria
« Est-ce donc là mon père, cet homme qui s'est soumis tan
de châteaux? Est-ce donc à cela qu'aboutit la gloire du monde?
Aussitôt il résolut de renoncer au monde ; il rompit les fian
çailles qu'il avait contractées avec la fille du comte de la Mar
che, à laquelle il persuada de prendre le voile dans un monas
tère, et il embrassa la vie monastique en 1077 avec plusieur
jeunes seigneurs, dans le monastère de Saint-Claude situé au
milieu des montagnes du Jura. Quelque temps après il se retir
dans une solitude voisine, où il ne vivait que du travail de se
mains. Saint Hugues, abbé de Cluny, l'envoya à la cour du ro
Philippe pour réclamer quelques terres que ce monarque avai
enlevées à son abbaye. Simon obtint ce qu'il demanda, et re
tourna dans sa solitude. Mais le Pape Grégoire VII l'appel
bientôt à Rome, et l'employa à négocier la paix avec Rober
Guiscard. Il voulut revenir en France, mais le Pape le retint
Le saint Religieux mourut bientôt après, dans de grands sen
timents de piété, le 29 septembre 1082, et fut enterré à Rom
avec une grande pompe. Urbain II composa une épitaphe qu'o
mit sur son tombeau. On lui donne le titre de Bienheureux.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX JEAN DE MONTMIRAIL,

DE L'ORDRE DE CITEAUX.

Jean avait pour père André Seigneur de Montmirail et de la Ferté-Gaucher, et pour mère Hildiarde d'Oisy héritière des seigneuries d'Oisy, de Crèvecœur, de la Ferté-sous-Jouare, dite alors la Ferté-Ancoul, de Tresmes, de Gandelu, issue des châtelains de Cambray et des vicomtes de Meaux. Il naquit vers l'an 1165 au château de Montmirail dans le pays de Brie, reçut une éducation telle que l'esprit du siècle put l'inspirer à ses parents, et passa le temps de sa jeunesse de manière qu'on peut dire qu'il le perdit. Les secondes noces de son père lui donnèrent lieu de se marier fort jeune. Il épousa Helvide sœur de Guy de Dampierre et de Bourbon, dont la maison a depuis été fondue dans celles de France et d'Autriche. Il en eut trois fils et trois filles. Les grands biens qu'elle lui apporta, joints à ceux qu'il avait du côté de sa mère en Flandre, en Cambresis et en Picardie, le rendirent l'un des plus riches seigneurs du royaume, comme il en était l'un des plus nobles par sa naissance. C'est ce qui paraissait assez par le train qu'il avait à la cour de France, et par les dépenses prodigieuses qu'il faisait aux tournois, aux autres jeux publics, et dans tout le reste de sa conduite. Il était bien fait de corps et d'esprit, libéral, officieux, droit, franc ; ce qui le fit appeler Jean Bonté par le roi Philippe Auguste, dont il fut le favori tant qu'il voulut demeurer à la cour. Il était tendre et sensible aux maux et aux afflictions des autres ; mais toutes ces dispositions d'un si bon naturel n'empêchaient pas qu'il ne fût aussi fort brave ; et il donna de grandes preuves de son courage dans la guerre que se firent en Normandie Philippe Auguste et Richard roi d'Angleterre, à leur retour de la Terre sainte. Ces qualités de son esprit et de son corps, qui lui attiraient l'estime et l'affection de tout le monde jointes aux avantages de sa haute fortune et aux succès de tout ce qui lui arrivait, ne faisaient que multiplier les liens qui l'attachaient dans le monde.

Digitized by Google

Mais lorsqu'il paraissait le plus aveuglément occupé du soin de satisfaire toutes ses passions et de jouir des douceurs pernicieuses de la vie, Dieu qui l'avait mis au nombre de ses élus, jeta dans son cœur des semences d'une vie nouvelle qui le dégoûtèrent insensiblement du siècle. Il se servit pour l'en détourner et pour l'attirer à lui d'un chanoine régulier de l'abbaye de saint Jean des Vignes de Soissons, qui vivait au prieuré de Montmirail. Jean persuadé de plus en plus de la vanité des choses du monde et par les discours de ce vertueux homme, et par les sentiments intérieurs que Dieu lui inspirait immédiatement, quitta la cour et se retira dans sa terre de Montmirail. Il commença par remédier aux désordres de sa conscience, changea son genre de vie, pleura ses péchés avec des larmes qui produisirent de dignes fruits de pénitence. Il ne lui suffit pas de se retrancher les plaisirs et les divertissements qui semblaient être permis ; de jeûner, de veiller et de prier beaucoup ; de combattre ses désirs et ses passions, et de travailler sans cesse à déraciner le vice de son cœur et à détruire ses anciennes habitudes. Il se crut obligé encore à réparer le mal que son mauvais exemple et sa négligence avaient pu causer dans toutes les terres de sa dépendance. Il fit en sorte que la justice y fût rendue avec exactitude, et que Dieu y fût servi avec fidélité. Sa vigilance sur ce point ne fut guère inférieure à la sollicitude pastorale d'un Évêque ; et il n'y avait point de diocèse qui fût d'une étendue pareille à celle du pays qui le reconnaissait pour Seigneur. Car outre ce qu'il possédait en Brie, en Champagne et en Picardie, la seule terre d'Oisy sur les confins du Cambresis et de l'Artois, le rendait seigneur de trente-sept bourgs ou villages des Pays-Bas. Il y établit partout une belle discipline et une police ecclésiastique pour maintenir le service de Dieu, et chassa les Juifs de tous les lieux de son obéissance, quoique le roi les eût rappelés dans le royaume.

De toutes les œuvres de charité auxquelles il se fit un devoir de consacrer ses soins et ses biens, il n'y en eut pas qu'il exerçât avec plus d'ardeur que le service des pauvres et des mala-

Digitized by Google

des. Ce fut dans la vue de satisfaire ce genre de piété, qu'il bâtit et fonda un grand hopital dans sa ville de Montmirail. Ce qu'il fit pour y mettre l'abondance de toutes sortes de commodités, et pour y perpétuer les richesses fut peu de chose, tout considérable que cela fût, auprès des actions de vertu que son humilité et sa charité lui firent pratiquer dans cette maison de Dieu. Il y servait les malades sans se distinguer du dernier des valets, il y pansait de ses mains les ulcères les plus horribles, nettoyait toutes leurs ordures, se forçait pour vaincre les répugnances de la nature et pour punir le plaisir qu'il avait pris autrefois dans l'odeur des parfums et dans les repas délicieux. Il avait une tendresse particulière pour les lépreux, qui étaient alors en grand nombre dans la France et dans le reste de l'Europe, et n'en étaient pas moins en horreur au reste du genre humain ; il leur faisait de grandes aumônes, et les embrassait comme ses frères et comme des images vivantes du Sauveur crucifié qui s'était chargé de ses péches. Il se servait à sa table et dans sa chambre des meubles mêmes de l'hopital, avec qui il voulait que tout lui fût commun dans l'usage des choses de la vie. Il réduisit tout le reste de sa maison à une simplicité pareille, et ne retint rien de tout ce qui l'avait fait paraître grand seigneur, que la faculté de faire de grandes aumônes partout. Les pauvres et les malades n'étaient pas les uniques objets de sa charité, il fit encore de grandes donations aux maisons religieuses, principalement aux abbayes de saint Jean des Vignes, d'Essome, de Val-Secret, de Longpont et du Charme dans le diocèse de Soissons, de Cantimpré dans celui de Cambray, de Jouy, dans celui de Sens, et au monastère de Cerfroy chef-lieu de l'Ordre des Maturins sur les confins du Soissonnais et de la Brie.

Mais il ne crut pas pouvoir arriver à la perfection de l'état des vrais disciples de Jésus-Christ où il aspirait, s'il n'embrassait lui-même une pauvreté parfaite, dans laquelle après s'être dépouillé de tout, il pût demeurer toujours humilié et comme anéanti aux yeux des hommes. Ce fut dans cette vue qu'il résolut de se retirer dans un monastère, et ce fut aussi l'avis de

Digitized by Google

quelques saints ermites du pays de Liége et de dix docteurs de Paris, qui jugèrent qu'il lui fallait du secours et un asile contre les tentations du siècle qu'il avait à combattre. Il choisit l'Ordre de Citeaux, le plus réformé en ce temps-là et le plus florissant pour la discipline monastique, et se renferma dans l'abbaye de Longpont, filliation de la maison de Clairvaux dans le pays de Valois près de la forêt de Villers-Cotterets à trois lieues de Soissons. Il y prit l'habit de religion le jour de l'Ascension de l'an 1210, et sa qualité de grand seigneur, non plus que celle de bienfaiteur particulier de la maison, ne l'empêcha point d'y paraître le plus humble, le plus pauvre et le plus austère des Religieux du lieu. Fort éloigné de souffrir qu'on lui rendît aucun honneur, ni qu'on eût pour lui des égards qu'eût pu suggérer le souvenir du passé, il se faisait charger comme le valet commun des domestiques de la maison de tout ce qu'il y avait de plus pénible, dont ils cherchaient à se décharger. Il recherchait les humiliations et l'opprobre avec plus d'ardeur que les esprits vains et ambitieux n'en font paraître pour s'élever aux honneurs et s'attirer les louanges des hommes. Il ne rougissait point de paraître devant tout le monde avec son habit de religion. Il se vit avec joie sifflé et moqué aux portes de Cambray, où on l'avait honoré auparavant comme châtelain de la ville, et comme Sire d'Oisy de Crèvecœur. Il souffrit sans murmurer que le concierge de Montmirail lui fermât la porte même de son château, qui appartenait pour lors à son fils. Sa femme même refusa aussi de lui donner une fois le couvert, sans qu'il y trouvât à redire. A Gandelu, l'une des terres qui lui avaient appartenu, on le vit la hotte sur le dos, allant de porte en porte demander les dîmes de son monastère, ce qui lui attira beaucoup d'insultes de la part de ceux qui n'étaient point d'ailleurs en humeur de donner. Il regardait tout ce qui pouvait lui procurer de la mortification et du mépris de la part des hommes, comme des occasions singulières de faveur, qu'il devait ménager à n'en rien laisser perdre. L'habit le plus vil, la cellule la plus incommode, l'aliment le plus grossier était toujours le meilleur pour lui. Il corro-

Digitized by Google

pait le goût et la faveur de tout ce qu'il mangeait. Les autres rigueurs qu'il exerçait sur lui-même répondaient à ces macérations, de telle sorte que son esprit ne trouva plus à quoi s'attacher ni de quoi s'occuper et se soutenir qu'en Dieu ; et que son corps si robuste autrefois se trouva abattu, et pour ainsi dire, immolé dans le sacrifice de sa pénitence.

Il mourut le 29 septembre de l'an 1217, âgé d'environ cinquante-deux ans, dont il en avait passé dix-sept au service de Dieu depuis sa conversion. Son corps fut enterré dans le cimetière de Longpont, où l'on dit que Dieu fit paraître divers signes de sa sainteté et de sa béatitude. C'est ce qui porta depuis l'Abbé et les Religieux à le transférer d'abord du cimetière dans le cloître, et delà dans le chœur de l'église près du grand autel. Mais on l'a transporté ensuite dans la sacristie, où il est révéré avec d'autres reliques, quoique son monument se voit dans le chœur, où il était doublement représenté sous ses armes et dans son habit de religieux.

LE BIENHEUREUX JEAN DE GAND,

ERMITE.

Ce pieux serviteur de Dieu naquit vers la fin du XIV^e^ siècle. Il fut appelé de Gand, ou parce qu'il était né dans la ville de ce nom, en Flandre, ou parce qu'il était d'une famille noble du même nom établie à Rumilly-les-Vandes, à quatre lieues de Troyes, où, du temps de Desguerrois, existait encore un gentilhomme, qui prétendait que le Frère Jean était de ses parents. Quoiqu'il en soit, il paraît que dans sa jeunesse il se retira dans les montagnes voisines de la ville de Saint-Claude, où il vécut en anachorète jusqu'à l'âge d'environ soixante ans, et s'acquit une grande réputation de sainteté.

Lors des troubles occasionnés en France par les Anglais, qui ravageaient le royaume sous le règne de Charles VI, le Frère Jean, animé d'un esprit prophétique, se détermina à sortir de sa solitude pour aller trouver Charles VII, légitime

Digitized by Google

héritier du royaume. Ce solitaire était vénérable par ses mœurs et par son extérieur mortifié. Il portait une grande barbe, une ceinture de fer sur ses reins, un cilice sous son habit, et dans ses mains souvent un gros chapelet de grains de gui de chêne. Sa démarche était modeste, et il boîtait un peu du côté gauche, il avait une physionomie agréable, et parlait même avec une sorte d'éloquence.

Frère Jean se rendit à la cour qui était alors à Bourges, et il fut accueilli avec bonté par le roi Charles VII. Sire, dit-il, voulez-vous la paix?—C'est, répondit le prince l'unique objet de mes vœux. — Eh bien! reprit le bon ermite, vous l'aurez, Sire, Dieu vous protége, il conservera votre maison, vous aurez un fils qui vous succédera après que vous aurez chassé de votre royaume les ennemis qui le désolent. Frère Jean alla ensuite trouver le roi d'Angleterre, mais il ne lui trouva pas les mêmes dispositions qu'au monarque des Français. Henri lui répondit avec fierté qu'il ne voulait pas la paix, que son intention était de poursuivre la conquête de la France dont il possédait les trois quarts. Malgré les projets de ce prince, le pieux ermite eut la satisfaction de voir sa prophétie accomplie, Charles VII victorieux et les Anglais chassés de la France.

Depuis ce temps, nous ne voyons point que le Frère Jean soit retourné dans son ermitage de Saint-Claude. Il vécut à Troyes ou aux environs, édifiant le peuple par la sainteté de sa vie. Il allait souvent aux Offices de l'église des Dominicains de cette ville; sa piété était si connue qu'on l'appelait le bon, le saint ermite de Saint-Claude. Il logeait dans Troyes à l'hôtellerie des Trois-Maures, où l'hôtesse qui connaissait sa vertu le recevait avec respect et dans la vue de Dieu. Là, il eut occasion de lier amitié avec Gauthier Garnot, curé de Torvilliers, à une lieue et demie de Troyes, cousin germain de l'hôtesse, qui avait quitté sa cure à cause des guerres. Le Frère Jean tomba malade et sentit sa dernière heure approcher. Il pria le curé de ne point l'abandonner, de l'entendre en confession et de lui administrer les Sacrements avec l'agrément du curé de Saint-Jean, sur la paroisse duquel était l'hôtellerie

Digitized by Google

des Trois-Maures. Enfin, ce saint ermite mourut le 29 septembre 1439.

Au moment où il rendit l'âme, en plein midi, on aperçut au-dessus de sa chambre une colonne de feu. On s'imagina que l'hôtellerie était la proie des flammes, on accourut en foule, mais on fut étonné que le feu n'était point attaché au bâtiment; alors on le prit pour un présage du Ciel qui déclarait la sainteté du Frère Jean de Gand. L'hôtesse s'empara de tous ses instruments de pénitence ; plusieurs personnes en demandèrent une partie, qu'elles conservèrent comme de pieuses reliques. Son corps fut porté à l'église des Dominicains, où il fut inhumé suivant ses désirs.

Nos écrivains disent que Dieu honora la mémoire de ce pieux ermite par des miracles, et qu'un grand nombre furent constatés. Sur le bruit de ces miracles, le roi Louis XI qui avait appris la prédiction de ce saint personnage à Charles VII son père, écrivit aux Dominicains pour en avoir plus de certitude. Le 9 novembre 1482, il envoya Collinet de la Chesnaye, son maître d'hôtel, pour en communiquer avec l'Évêque de Troyes Louis Raguier, et faire tirer du tombeau le corps de Jean de Gand afin de le placer en lieu plus décent. Il fut exhumé avec éclat le 13 du même mois. Son cercueil fut d'abord couvert d'un drap d'or que le roi avait envoyé pour cet effet, et ensuite déposé au trésor jusqu'à ce qu'on eut obtenu du Pape Sixte IV le pouvoir de travailler à sa canonisation. Tandis qu'on faisait à Troyes les procès-verbaux des miracles, le roi, flatté de l'accomplissement de la prédiction du Frère Jean, écrivit au Pape pour le prier de donner cette commission à Pierre Frézet, religieux du couvent, docteur en théologie et inquisiteur de la foi, qu'il envoya exprès vers Sa Sainteté. Mais comme l'affaire se poursuivait, Louis XI mourut en 1483, et cette canonisation fut abandonnée.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FORCAPALÉNA.

Nicolas naquit en 1349 dans un bourg de l'Abruzze qui s'appelait Forcapaléna et qui fut ruiné dans les guerres du xv^e^ siècle, Il reçut une bonne éducation, sa famille tenant un rang assez considérable. Il embrassa l'état ecclésiastique ; et ses vertus lui attiraient tant de vénération dans son pays qu'il le quitta pour entrer dans le Tiers-Ordre de saint François. Il alla à Rome où il se réunit à une communauté d'ermites qui vivaient près de l'église de Saint-Sauveur. On le fit bientôt Supérieur de la maison. Son humilité s'en effraya encore et il gagna Naples où l'appelait Dominique Capécie, son ami. Dominique en mourant lui laissa tous ses biens pour établir à Naples un ermitage comme celui de Rome. Quand cette œuvre fut fondée et qu'il la vit prospérer, il se décida à fuir encore les honneurs qu'on lui rendait. Il revint donc à Rome, et constant dans ses goûts pieux, il éleva un autre ermitage sur le mont Janicule. Riche de toutes ses œuvres, Nicolas était arrivé à l'âge de quatre-vingts ans. Forcé d'accepter la dignité de Supérieur de sa nouvelle maison, il y construisit, sous le patronage de saint Onuphre une chapelle qui devint quelque temps plus tard un titre de Cardinal.

Il avait quatre-vingt dix-sept ans, lorsqu'il réunit sa maison du mont Janicule aux ermites de saint Jérôme, dont la Congrégation était due au Bienheureux Pierre de Pise.

Le Bienheureux Nicolas de Forcapaléna mourut centenaire le 29 septembre de l'année 1449.

LE VÉNÉRABLE JACQUES FŒLECH,

MARTYR EN SUISSE.

Le Catholique, à quelque nation qu'il appartienne, contemple avec recueillement les montagnes du Chablais, où fleurit le souvenir de saint François de Sales, et dont les habitants abjurèrent en totalité le protestantisme, à la suite des prédica-

Digitized by Google

tions entraînantes du grand Évêque de Genève. Mais il est une autre tradition, relative aux bords du lac, et qui, si elle était plus connue, lui donnerait encore un intérêt particulier pour le Chrétien : c'est celle du martyre d'un prêtre belge, mis à mort par les protestants, en 1643, dans la jolie ville de Vevey. Les Bernois, maîtres du pays de Vaud, avaient vu avec un profond dépit le retour du Chablais au catholicisme, dès que ce pays eut pu secouer leur joug, et ils se montrèrent inexorables envers un digne prêtre de passage à Vevey, dans la crainte qu'il n'y fût venu pour ébranler l'édifice fort peu solide de la Réforme.

Jacques-François Fœlech[1], né dans les provinces flamandes de Belgique, fit ses études ecclésiastiques au collége de la Propagande à Rome, où il fut reçu en 1633. Il y prononça le serment des élèves en 1635, et il quitta Rome dans les premiers jours de l'année suivante, pour remplir une mission de confiance du Saint-Siége. Nous le perdons ensuite de vue jusqu'en l'année 1643, où nous le retrouvons à Vevey ; mais d'après ses titres de missionnaire apostolique, proto-notaire apostolique et inquisiteur de la foi, titres qui lui étaient donnés dans une lettre authentique munie du sceau pontifical et qui fut trouvée sur sa personne, nous avons lieu de croire qu'il revenait alors d'une mission soit en Suisse, soit en Allemagne, et qu'il retournait à Rome pour en rendre compte à ses Supérieurs.

Le 15 août 1643, le Père Fœlech était donc sur le bord du lac à Vevey, récitant ses Heures en attendant le moment du départ d'un bateau qui devait le transporter sur l'autre rive, en Savoie. Il fut dérangé dans ses prières par un groupe de protestants de Genève, qui, l'accostant, lui demandèrent qui il était. Le missionnaire répondit sans déguisement qu'il était prêtre, à quoi les Génevois lui répliquèrent qu'il ressemblait au diable plutôt qu'à un prêtre. Ils le traitèrent d'espion, de

[1] Il est nommé Jacques Foelech, de la Belgique, sur les registres de la Propagande. Les documents tirés des archives de la Suisse le nomment François Folk, ou Folck, ou Foeleck, prêtre flamand.

Digitized by Google

méchant homme, de serviteur d'antechrist, puis s'échauffant peu à peu à ses réponses modestes, mais fermes, ils le frappèrent à coups de pierre. Et comme le Père Fœlech s'était réfugié sur un bateau pour éviter ces attaques, on l'y poursuivit en le menaçant de le jeter à l'eau. D'autres lui criaient que s'il était homme de bien, il vivrait comme eux. Fœlech répondit qu'il était plus homme de bien en vivant dans la vraie Religion qu'en adoptant celle de Luther et Calvin, prêtres défroqués et à présent damnés, comme ils le seraient eux-même s'ils ne se convertissaient pas.

Les Génevois coururent aussitôt pour dénoncer ces *blasphèmes* au châtelain de Vevey, et pendant ce temps quelques habitants voulurent sauver le missionnaire. Ils étaient sans doute encore catholiques dans le cœur, et ils gémissaient sous la tyrannie politique et religieuse imposée par Berne au pays de Vaud. On mit donc le Père Fœlech dans un bateau et l'on fit force de rames pour gagner la rive du Chablais : mais déjà le châtelain avait envoyé à sa poursuite une barque avec des gens armés. Le prêtre fut saisi et sur le rapport qui en fut fait au bailli de Berne résidant au château de Chillon, celui-ci ordonna d'incarcérer Jacques Fœlech à la prison forte de Peilz. Dans les ruines de cette tour, qui s'élèvent sur le bords du lac, on montre encore la prison qui fut probablement celle où l'on enferma ce Confesseur de la foi. Au milieu d'une salle ronde s'ouvre une trappe par laquelle on descend dans un cachot sombre, haut de cinq pieds. Il ne vient d'air et de lumière que par cette ouverture extérieure ; et lorsqu'elle était fermée, le prisonnier était plongé dans la plus complète obscurité.

Le Révérend Jean Chofflon, curé d'Attalens dans le canton de Fribourg, et le Révérend Jean Anberson son vicaire, furent bientôt informés du traitement fait à leur digne confrère, et le lundi 27 septembre, ils se rendirent à Vevey, en compagnie du châtelain d'Attalens. Ils demandèrent au bailli la permission de visiter le prisonnier, et ils l'obtinrent pour le jeudi suivant, à la condition que cette visite aurait lieu en présence

Digitized by Google

de deux ministres protestants et des membres de la justice de Vevey. En effet, le 10 septembre, la visite eut lieu, et les membres de la justice procédèrent à l'interrogatoire du Père Fœlech. On lui notifia qu'il avait été incarcéré pour avoir dit : 1° Que si on le connaissait on l'adorerait comme Dieu ; 2° que Calvin et Luther avaient établi une religion fausse, méchante, pire que le diable ; qu'ils étaient damnés et que ses auditeurs le seraient aussi ; 3° qu'il ne voulait pas reconnaître Leurs Excellences de Berne comme souverains ; 4° qu'on lui avait fait tort de l'avoir emprisonné pour avoir dit la vérité.

Le missionnaire nia le premier point et protesta n'avoir jamais prononcé de telles paroles. Il confirma le second et le quatrième chefs d'accusation ; et quant au troisième, il avoua avoir refusé de reconnaître la souveraineté de Leurs Excellences de Berne, mais seulement *en matière de religion*. Le premier des deux ministres, Pollet, l'invita alors à se rétracter et à demander pardon, l'assurant qu'à cette condition il serait à l'instant même mis en liberté. Mais Fœlech refusa absolument, en disant qu'il aimait mieux mourir que de se rétracter de la vérité.

Après avoir inutilement prolongé leurs efforts pour lui arracher une apostasie, les membres de la justice de Vevey déclarèrent qu'il méritait la mort, et ils en communiquèrent l'arrêt au sieur Jean Sturler, bailli de Berne à Chillon. Celui-ci leur répondit en ces termes, à la date du 15 septembre : « Parce que le Légat papal François Folck, qui est en arrestation chez vous, a attaqué et offensé à toute outrance et par des paroles souverainement coupables notre vraie et seule sanctifiante religion réformée, nous voulons, après mûre réflexion et vu les blasphèmes du coupable, approuver le jugement porté contre lui par votre tribunal inférieur : il sera donc conduit au lieu d'exécution, on lui percera sa langue blasphématrice, et on lui fera ensuite couper le cou[1]. »

Le 29 septembre, fête de saint Michel Archange, fut le jour

[1] Archives de la ville de Berne. Extrait du Manuel du conseil de la ville, n° 87, p. 332.

Digitized by Google

fixé pour l'exécution ; mais auparavant on voulut faire confirmer le jugement par le tribunal supérieur, dit tribunal de la Banche, et l'on y conduisit le prisonnier, entouré des membres de la justice et de trois ministres protestants. Ceux-ci « suaient à gouttes coulantes par l'effort qu'ils faisaient de le pervertir, » dit la relation des prêtres d'Attalens, témoins de l'événement. Mais lui « allait toujours, les bravant et les réfutant. » On reproduisit devant le tribunal de la Banche les quatre chefs d'accusation ; et l'accusé protesta de nouveau n'avoir jamais dit que si on le connaissait on l'adorerait comme Dieu. Le Génevois qui avait porté contre Fœlech cette absurde accusation ne put prouver son dire. Les trois personnes dont il invoqua le témoignage le contredirent de toute manière, et il était évident que le fanatique n'avait inventé ce propos que pour se justifier d'avoir maltraité un prêtre inoffensif. L'accusation n'en fut pas moins maintenue comme premier chef de la sentence de mort ; et elle fut de nouveau décrétée, après que le missionnaire eut renouvelé ses déclarations sur la fausseté du protestantisme.

Fœlech entendit avec calme la lecture de son arrêt de mort il baissa religieusement la tête en signe de soumission à la volonté de Dieu ; puis il leva les yeux au Ciel, les mains jointes. On annonça ensuite au Martyr que la sentence allait recevoir immédiatement son exécution : « Il bailla librement les mains pour être liées et garottées ; puis ayant demandé à la justice par quel côté il fallait sortir, il commença à marcher très-librement, tenant une gravité bienséante, accompagnée d'une patience et d'une constance de vrai Martyr, et portant sur son visage un maintien et une mine qui témoignaient plus de joie que de tristesse, et plus de contentement que d'appréhension de mort. Il allait toujours, parant aux coups et aux flèches que le diable décochait contre lui, par la bouche de ses ministres, pour ébranler sa foi et sa constance. Étant proche du lieu patibulaire, il pria le premier desdits ministres, nommé Pollet, de ne l'importuner pas davantage et de permettre un peu de repos à son esprit pour se recoll

Digitized by Google

ger et se préparer au martyre, ce que ledit ministre lui refusant par la continuation de son importun caquet, lors ledit prêtre lui dit : Laissez-moi, ministre, et allez coiffer votre femme[1] ! »

Lorsque l'on fut au lieu du supplice, une foule considérable entourait l'échafaud, car c'était un jour de marché ou de foire. On répéta la lecture de la sentence de mort, et quand le greffier eut terminé, le Père Fœlech prit la sentence, se la mit sur la tête en signe d'acceptation volontaire de son supplice, puis il la baisa, et il demanda la permission de faire une exhortation au peuple. Il la commença par l'invocation de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ; il encouragea les Catholiques présents à tout souffrir plutôt que d'abandonner la sainte Église, hors de laquelle il n'y a point de salut. A ces mots, le ministre Dongoz lui donna un démenti et le frappa du poing sous le menton. Alors le bailli de Berne imposa silence au Martyr et ordonna au bourreau de faire promptement son devoir. Le bourreau demanda au patient qu'il lui présentât la langue pour être percée, et pendant cette douloureuse opération, Jacques Fœlech ne fit entendre aucune plainte et ne manifesta aucune impatience. Malgré sa langue percée, il ne cessa de crier : « Vive la sainte Foi catholique ! vive la sainte Messe ! » appelant Dieu et sa très-sainte Mère à son aide, jusqu'à ce que l'épée du bourreau lui eût tranché la tête. Elle bondit et alla tomber à plusieurs pas du billot, aux pieds du lieutenant de justice, qui avait le premier excité les Bernois contre le missionnaire.

C'est ainsi que Jacques Fœlech mérita la couronne éternelle promise par Jésus-Christ à tous ceux qui auront confessé son nom devant les hommes. Les Catholiques présents à cette exécution se retirèrent avec la conviction que le Ciel comptait un Saint de plus, et ils l'invoquèrent longtemps dans la suite, pour obtenir de Dieu la grâce d'être fidèles à ses derniers avis. Beaucoup d'entre les protestants de Vevey, dont les pères

[1] Relation des prêtres d'Attalens à leur Évêque. — Archives de la paroisse de Vaulruz, canton de Fribourg.

Digitized by Google

avaient quitté avec tant de regret l'Eglise catholique, blâmè rent aussi l'intolérance de leurs redoutables seigneurs ber nois ; mais la force armée de Berne empêcha toute manifes tation, et l'on fit cet exemple afin d'enlever par la terreur tout pensée de retour à l'ancienne Religion, encore chère à bien des cœurs.

Les deux prêtres d'Attalens, témoins du jugement ainsi que du martyre, en dressèrent procès-verbal dont ils en firent par à l'Évêque du diocèse ainsi qu'au Nonce du Saint-Siége à Lucerne. Celui-ci donna connaissance de ce fait à la Sacrée Congrégation de la Propagande à Rome, par lettre du 27 octo bre 1643[1]. Les Catholiques d'Attalens et des autres paroisses du canton de Fribourg les plus voisines de Vevey, suivirent avec un douloureux intérêt le procès du saint prêtre belge ; ils auraient voulu le soustraire à ses persécuteurs. Mais les Ber nois firent bonne garde et rendirent un enlèvement impossible. A l'exemple des premiers Chrétiens, ils désirèrent au moins posséder le corps du Martyr, afin d'honorer sa dépouille mor telle. Quatre hommes du village de Corcelles se concertèrent pour procéder à l'exhumation, et s'étant rendus la nuit au cimetière de Vevey, ils exécutèrent secrètement leur pieux complot. Afin de mieux cacher le corps, on le plia en deux dans un linceul, et on le transporta à Attalens dans un sac. Là les honneurs religieux lui furent rendus au milieu d'un immense concours de fidèles, et la sépulture lui fut ensuite donnée dans le chœur de l'église.

Cependant les Bernois s'aperçurent bientôt, à Vevey, de l'enlèvement du corps de leur victime ; ils découvrirent aussi le lieu où on l'avait transporté, et ils portèrent aussitôt plainte au gouvernement de Fribourg, demandant réparation. Le conseil de Fribourg s'assembla le 27 novembre 1643 pour s'occuper de cette affaire, qui lui faisait craindre des difficul tés avec ses puissants voisins de Berne. Le conseil chargea le banneret Kamerling de faire une enquête. Celui-ci se rendit

[1] Registre des élèves de la Propagande pour les années 1633 à 1753.

Digitized by Google

Attalens, affectant de donner beaucoup d'importance aux recherches dont il était chargé. On voulait ainsi apaiser la susceptibilité des Bernois, et après de nombreux pourparlers, l'affaire fut assoupie[1]. Les fidèles d'Attalens purent donc conserver le corps du Martyr jusqu'en 1654. Mais, en cette année, le Chanoine Henri Fuchs étant venu à Attalens en visite pastorale au nom de l'Evêque de Lausanne, apprit que les habitants vivaient en constante appréhension de se voir enlever ce précieux dépôt par les hérétiques voisins. Le Chanoine résolut alors de mettre les restes vénérables à l'abri de toute profanation ; il fit venir près de lui les auteurs de l'exhumation de Vevey, et leur fit prêter serment sur la vérité de leur déposition ainsi que sur l'identité des ossements. Puis il fit transporter le corps à Fribourg, où les Chanoines de la collégiale de Saint-Nicolas le reçurent avec le plus grand respect. Le corps fut alors placé dans les châsses ou armoires supérieures du grand reliquaire, où il est encore aujourd'hui attendant la résurrection[2].

Dans le corridor des classes du collége de la Propagande, à Rome, on voit encore le portrait du Martyr, représenté avec le costume des élèves, une palme à la main, et l'épée levée au-dessus de sa tête. Au bas du portrait est l'inscription suivante : *Jacobus Fœlech, belga, Collegii Urbani alumnus, Viviaci ab hæreticis Bernensibus in odium fidei damnatus, constanter linguam deinde caput obtulit amputandam. Anno* 1643.

(C. De Laroche-Héron.)

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

NOTRE-DAME DU MONT-SAINT-MICHEL.

La très-sainte Vierge ne pouvait être oubliée dans le sanctuaire consacré à l'Archange saint Michel qui combattit le premier en faveur de sa maternité divine, car selon l'interprétation

commune des saints docteurs, lorsque le signe merveilleux de la Femme qui devait enfanter Notre-Seigneur, apparut dans le Ciel, les anges rebelles refusèrent de croire qu'elle dût mettre au monde le Créateur des Anges, et tentèrent de s'élever jusqu'au trône de Dieu pour en chasser son Fils ; mais saint Michel Archange, plein de foi dans la toute-puissante bonté de Dieu qui voulait bien choisir une mère parmi les hommes, s'écria : *Qui est semblable à Dieu?* et par cette parole si glorieuse pour Marie, renversa et chassa les démons du Ciel.

Lors donc que saint Aubert fit bâtir l'église du Mont-Saint-Michel, par l'ordre même du Prince des Armées célestes, il y plaça l'image de la très-sainte Vierge. En 1112, cette statue qui était dans la chapelle des trente cierges où saint Aubert célébrait, fut seule épargnée dans un terrible incendie qui consuma tout. On remarqua avec admiration qu'un rameau de plumes qu'elle tenait à la main, n'avait pas même été endommagé par le feu. Cette sainte image fit beaucoup de guérisons miraculeuses. Et il était juste que la Reine de France montrât aussi son pouvoir dans le Sanctuaire du saint Archange, Prince et Protecteur de l'empire des Francs.

MARTYROLOGE ROMAIN[1].

Sur le mont Gargan la sainte mémoire de l'Archange saint Michel, à l'occasion de l'église qui y fut consacrée sous son

[1] TERTIO KALENDAS SEPTEMBRIS.

In monte Gargano venerabilis memoria beati Michaelis Archangeli, quando ipsius nomine ibi consecrata fuit Ecclesia, vili quidem facta schemate, sed cœlesti prædita virtute. — In Thracia natalis sanctorum Martyrum Eutychii Plauti, et Heracleæ. — In Perside sanctæ Gudeliæ Martyris, quæ cum pluri mos convertisset ad Christum, ac solem et ignem adorare noluisset, sub Sa pore Rege post multa tormenta, cute capitis detracta, ligno affixa meruit obtinere triumphum. — Ibidem sanctorum Martyrum Dadæ, Saporis Regi consanguinei, Casdoæ uxoris, et Gabdelæ filii, qui honoribus spoliati, ac varii tormentis dilaniati, post longos carceres gladio sunt animadversi. — In Arme nia sanctarum Virginum Ripsimis et Sociarum Martyrvm sub Tiridate Rege. Antisiodori sancti Fraterni Episcopi et Martyris. — In Pontecurvo apud Aqui num sancti Grimoaldi Presbyteri et Confessoris. — In Palæstina sancti Quiria Anachoretæ.

Digitized by Google

nom, laquelle fut, il est vrai, construite fort pauvrement, mais du moins elle fut remplie d'une vertu toute céleste.

En Thrace, fête de saint Eutyche, saint Plante et saint Héraclée, martyrs.

En Perse, sainte Gudélie, martyre, qui ayant converti beaucoup de monde à Jésus-Christ et refusé d'adorer le soleil et la lune, souffrit plusieurs tourments sous le roi Sapor, entre autres, celui d'avoir la peau de la tête tranchée ; ayant été attachée à un poteau, elle mérita d'en obtenir son triomphe.

Au même lieu, saint Dadas, parent du roi Sapor, sainte Casdoé son épouse et Saint Gabdolas son fils, martyrs, qui ayant été dépouillés de leurs honneurs et déchirés par diverses sortes de tortures, périrent par le glaive après une longue prison.

En Arménie, sainte Rispime et ses compagnes, vierges et martyres, sous le roi Tiridates.

A Auxerre, saint Fraterne, évêque et martyr.

A Pontécorvo, près Aquin, saint Grimoald, prêtre et confesseur.

En Palestine, saint Quiriace, anachorète.

Additions des autres Martyrologes.

Saint Salutaire, saint Possesse, saint Janvier, saint Ample, saint Celedon, saint Justin et plusieurs soldats martyrs à Rome.

Saint Fulgence, évêque d'Atino, près du mont Cassin.

Saint Victorin, confesseur, honoré à Nantes.

Saint Luivin, évêque de Trèves, honoré à Reims.

Martyrologe de la dernière persécution.

Jean François Lefort, curé de Mouilly près Stenay au diocèse de Verdun, pour avoir reculé devant les serments schismatiques, déporté et mort à Rochefort, le 29 septembre 1794 à l'âge de 43 ans.

Digitized by Google

Armand Périsier, curé de Coymères au diocèse de Basas, ne fit pas le serment schismatique, resta dans sa paroisse, fut enlevé en 1793, envoyé à Blaye, mis la dans le souterrain de l'île du Paté, mort dans son cachot le 29 septembre 1794 à 77 ans.

Digitized by Google

TRENTIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

Saint Jérôme, docteur de l'Église. — Notice des écrits de saint Jérôme. — Saint Grégoire Illuminateur, apôtre de l'Arménie. — Saint Ours et saint Victor, martyrs de la légion Thébéenne. — Sainte Gudélie, martyre. — Saint Lumier, évêque de Châlons-sur-Marne. — Saint Léry, abbé. — Saint Honoré, archevêque de Cantorbéry. — Le Bienheureux Conrad, cardinal évêque de Porto. — Le Vénérable Robert de Sorbonne. — Mémoire de la très-sainte Vierge. — Martyrologe Romain. — Additions des autres Martyrologes. — Martyrologe de la dernière persécution.

SAINT JÉROME,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Saint Jérôme, qui mérite à bien des titres d'être regardé comme le plus savant des Pères de l'Église latine, eut pour patrie la petite ville de Strinonium ou Sdrigny, voisine d'Aquilée[2]. Il naquit vers l'an 331[3] Il eut un frère qui ne vint au

[1] Tiré de ses lettres et de ses ouvrages, ainsi que des anciens pères et historiens ecclésiastiques. Voyez Tillemont, t. XII; Cellier, t. X; la vie française du Saint, par Martianay, un. 1706, *in*-4°; la vie latine du même Saint, par Villarsi, laquelle est jointe à l'édition de ses œuvres, donné à Vérone. On peut aussi consulter Orsi, t. VIII, l. XVIII. n. 51, l. XX, n. 31, t. IX, p. 77; le P. Dolci, *Maximus Hieronymus vitæ suæ scriptor*, *Anconæ*. 1750. C'est une vie du saint docteur, toute extraite de ses écrits. Voy. aussi le Stilting, t. VIII, *sept.* 418-699.

[2] Cette ville ne doit point être confondue avec celle de Strigonium ou de Gran, qui est située sur le Danube dans la Basse-Hongrie. La ville de Strinonium n'était point, selon saint Jérôme, dans l'Illyrie ou dans la Dalmatie; elle ne faisait point non plus partie de l'Italie, comme quelques Italiens l'ont prétendu; mais il paraît certain qu'elle était en Pannonie.

[3] Selon la chronique de saint Prosper, qui en ce point n'est pas trop d'accord avec elle-même, saint Jérôme mourut en 420, âgé de 91 ans. Il était donc né en 329, comme l'ont cru Cavé et Fleury. Martianay met sa naissance en 331; Tillemont, d'après Baronius, la met en 342, et ces deux savants fondent leur opinion sur quelques passages de saint Jérôme, ainsi que sur diverses circonstances de la vie du saint docteur : mais le P. Stilting, prouvé

Digitized by Google

monde que plusieurs années après lui, et qui se nommait Paulinien. Eusèbe son père jouissait d'une fortune assez considérable, et il en consacra une partie pour procurer une excellente éducation à son fils.

Jérôme apprit les premiers éléments des sciences dans la maison paternelle, après quoi il fut envoyé à Rome. Il y eut pour maître de grammaire le célèbre Donat, si connu par ses commentaires sur Virgile et sur Térence. A force de lire les bons auteurs qui avaient écrit en grec et en latin, il acquit une parfaite connaissance de ces deux langues. Ses progrès dans l'étude de l'éloquence furent si rapides, qu'il se vit bientôt en état de paraître au barreau avec distinction : mais à l'école d'un maître païen qui n'exigeait qu'une décence extérieure de la part de ses disciples, il oublia peu à peu les saintes maximes que ses parents lui avaient inspirées. Dans les premiers temps de son séjour à Rome, il allait tous les dimanches, avec quelques-uns de ses compagnons d'étude, visiter les catacombes, afin de nourrir sa piété par le souvenir du courage qui avait éclaté dans les Martyrs : mais des idées toutes mondaines, et un éloignement marqué pour les exercices de religion, succédèrent bientôt à cette sainte pratique. Il s'abandonna aux impressions de l'orgueil et de la vanité, et pour n'avoir pas réprimé d'abord ses passions, il en devint le jouet et l'esclave. Cet exemple prouve le danger des écoles publiques lorsque les jeunes gens, livrés à eux-mêmes, n'ont point de guides pieux et éclairés qui leur fassent sentir que la vertu est le plus précieux des trésors. Jérôme, à la vérité, ne tomba point dans les vices grossiers ; mais il n'avait point cet esprit de christianisme qui fait les véritables disciples de Jésus-Christ.

Quand il eut atteint l'âge viril, il voulut parcourir les contrées où il pouvait se perfectionner dans les sciences. Cette méthode de voyager est fort ancienne et fort utile, si l'on s'est mis en état de profiter de tout ce que l'on voit, si l'on prend de sages précautions pour se prémunir contre le danger de la

assez bien que l'opinion de Martianay mérite la préférence, et que le saint mourut à l'âge de 89 ans.

Digitized by Google

séduction, et si l'on a soin de se fortifier par les exercices de la piété, pour conserver son innocence au milieu des vices qui souvent sont autorisés par une foule d'exemples. Les premiers philosophes sortaient de leur pays pour acquérir des connaissances nouvelles, ou pour augmenter celles qu'ils possédaient déjà. Les solitaires voyageaient aussi anciennement : mais leurs courses se bornaient à parcourir les monastères ou les déserts, afin d'y visiter les Serviteurs de Dieu, de s'y édifier avec eux, et de s'y instruire, par leurs discours et leurs exemples, des véritables maximes de la perfection.

Les lettres florissaient alors dans les Gaules plus que partout ailleurs. Les Romains y avaient établi plusieurs écoles. Les plus célèbres étaient celles de Marseille, de Toulouse, de Bordeaux, d'Autun, de Lyon et de Trèves[1]. Saint Jérôme visita la plupart de ces écoles. Son plus grand plaisir à Rome avait été de se former une bibliothèque choisie, et de lire assidûment les grands modèles. Plaute et Cicéron étaient ses auteurs favoris. Son amour pour la lecture allait si loin, qu'il oubliait quelquefois le soin de son propre corps. Non content d'avoir acheté beaucoup de livres, il en copia plusieurs de sa propre main, et en fit copier plusieurs autres par ses amis[2]. On met son arrivée à Trèves peu après l'année 370. Il était accompagné d'un de ses amis nommé Bonose. Ce fut dans cette ville

[1] Trèves, réputée ville impériale, était alors honorée souvent de la présence des empereurs, qui ne se plaisaient plus à Rome, parce que plusieurs sénateurs puissants étaient attachés à l'idolâtrie, et témoignaient publiquement leurs regrets sur la perte de l'ancienne liberté et de leurs priviléges. L'empereur Gratien, qui était savant, et qui protégeait les sciences, assigna un revenu fixe aux maîtres publics de rhétorique, ainsi qu'à ceux qui enseignaient dans les grandes villes les lettres grecques et latines, *Cod. Theod.* 13, t. III, l. XI, p, 39, 40. Il accorda des priviléges partieuliers aux écoles des Gaules, et surtout à celle de Trèves, dont les professeurs avaient des revenus plus considérables que partout ailleurs. Il fit venir Ausone de Bordeaux dans cette ville. Persuadé que les sciences ne peuvent manquer de devenir pernicieuses sans la vertu, il fit de sages règlements pour maintenir la pureté des mœurs parmi les étudiants; il leur défendit de se trouver au théâtre et aux autres divertissements publics. L'école de Trèves avait pour professeurs d'éloquence, Harmonius et Ursulcas dont Ausone fait le plus grand éloge *ep.* 18, *p.* 644.

[2] *S. Hier.*, *ep.* 4, *p.* 6.

Digitized by Google

que se réveillèrent ses anciens sentiments de piété, qu'il renonçât pour toujours aux vanités qui l'avaient séduit, et qu'il prit la résolution d'embrasser l'état de continence perpétuelle [1]. Il commença dès lors à changer l'objet de ses études. Il copia à Trèves le traité *des synodes* et les *commentaires* sur les psaumes par saint Hilaire [2]. Il enrichit encore son trésor littéraire de diverses collections qu'il fit dans les Gaules, et se retira ensuite à Aquilée, où il y avait alors des hommes d'un rare mérite.

Saint Valérien, évêque de cette ville, en avait banni l'arianisme qui y avait été introduit par son prédécesseur; il avait en même temps formé des Ecclésiastiques savants et vertueux, et son Clergé avait une telle réputation, qu'il passait pour le plus recommandable de l'Occident. Les liaisons de saint Jérôme avec plusieurs de ces Ecclésiastiques le confirmèrent de plus en plus dans la résolution qu'il avait déjà prise à Trèves. Il conserva toujours beaucoup d'attachement pour quelques-uns d'entre eux, dont on voit souvent les noms dans ses écrits; il en a même dédié plusieurs à saint Chromace, qui, en 287, succéda à saint Valérien [3], et qui mourut le 2 décembre vers l'an 406 [4]. On compte parmi les grands hommes qui dans le même temps illustraient l'Église d'Aquilée, Jovin et Eusèbe, frères de saint Chromace, l'un Archidiacre, l'autre Diacre; Héliodore (qui fut sacré évêque d'Antino du vivant de saint Valérien); Nicétas, sous-diacre, et Chrysogone, moine. Il paraît

[1] *S. Hier., ep.* 1, *p.* 3. Voyez D. Rivet, *Hist. littér. de la Fr.* t. I, *part.* 2, *p.* 12. — [2] *S. Hier., praf.* 2 *in lib. II in Gal., et ep.* 4, *p.* 6.

[3] Fontanini a prouvé, *Hist. lit. Aquil.* l. III, c. III p. 124, que saint Valérien mourut le 26 novembre 387.

[4] Nous avons dix-huit homélies de saint Chromace sur saint Matthieu. On y trouve une explication de l'Oraison Dominicale, et d'excellentes maximes sur l'aumône, le jeûne et les autres vertus chrétiennes. L'auteur s'exprime d'une manière correcte : il a de la justesse et de la précision dans les idées; ses réflexions tendent toujours au bien des lecteurs. C'est fort mal à propos que les 18 homélies de saint Chromace ont été rédigées en un ou en trois traités dans la plupart des éditions. Voyez Ceillier, t. X, p. 86; Fontamini, *Hist. lit. Aquil.* l. III. c. IV, p. 133, et Sollier, un des continuateurs de Bollandus sous le 17 août.

Digitized by Google

par la chronique et les lettres de saint Jérôme, qu'Héliodore, Nicétas et Florence étaient moines aussi. L'état monastique avait été introduit depuis peu en Italie par saint Athanase [1]. Le cardinal Noris a prouvé [2] que ce célèbre patriarche fit un long séjour à Aquilée. Ce qu'il y publia de la vie de saint Antoine, et de celle des autres moines d'Égypte, engagea plusieurs personnes à embrasser le même état. On vit bientôt un grand monastère à Aquilée, dont on met la fondation en 570, et le savant Fontanini pense que c'est le premier qu'il y ait eu en Italie ; mais nous regardons comme plus probable le sentiment de ceux qui croient que saint Eusèbe de Vercel en fit bâtir un dans sa ville épiscopale en 262, après son retour de l'Orient. On en fonda vers le même temps à Rome, à Milan, et dans d'autres villes. Enfin saint Athanase, dans sa vie de saint Antoine, fait mention de plusieurs monastères déjà existant en Italie.

Rufin, qui n'était encore que catéchumène, entra dans celui d'Aquilée en 270, comme il nous l'apprend lui-même [3]. Saint Jérôme s'y retira aussi. Rufin, avec lequel il s'unit d'une amitié fort étroite, et dont il fut dans la suite un des plus ardents antagonistes, était né à Concordia dans le territoire d'Aquilée [4]. Il reçut le Baptême dans cette dernière ville pendant le séjour qu'y fit saint Jérôme, et saint Valérien lui administra ce sacrement dans sa cathédrale, en présence de saint Chromace, de Jovin et d'Eusèbe, qui lui servirent de parrains [5] et c'est pour cela que dans la suite il les appelait ses trois pères [6].

[1] S. *Hier., ep.* 96, *alias* 16 *ad Principiam.* — [2] *Hist. Pelag., l. II, c.* v.

[3] *Apol.* 1, S. *Hier. Apol.* 1 *et* 2, *Chron. ad an* 376 *etc.* — [4] Il y a une autre ville du même nom près de Mirandole. — [5] Voyez Fontamini, *Hist. Aquil.* l. IV, c. I, p. 156, 157.

[6] De ces trois parrains, l'un était pour l'instruction, l'autre pour le Baptême, et le troisième pour la Confirmation. Ce fait détruit l'opinion de Martène et Gérard Maestricht *(l. I de Antiq. Ecci. Ritiqus, c,* XVI, § 12, *Munster, in Schediasmate, de susceptoribus, p.* 69), qui ont avancé qu'il n'y avait jamais qu'un parrain pour la même personne.

Du Pin, *Bibl.* t. III, Ceillier, t. X, p. 2, et quelques autres écrivains se sont trompés, en disant que Rufin fut baptisé dans une chapelle du monastère. Fontamini, *ibid. p.* 157, prouve que ce fut dans la cathédrale d'Aquilée. Le

Digitized by Google

Saint Jérôme en se retirant dans le monastère, s'était propos de continuer ses études avec plus d'ardeur et de liberté. Ce n fut qu'à regret qu'il se vit obligé d'en sortir, et de se séparer d Rufin son ami[1]. On ignore quelle fut la véritable cause de s sortie ; on l'attribue communément à des raisons de famill En effet, il dit, en parlant d'une visite qu'il rendait à ses amis qu'il apprit que sa sœur s'était écartée de la voie du salut mais il eut le bonheur de la ramener à son devoir, et il la con vainquit tellementde la vanité du monde, qu'elle fit vœu de chas teté perpétuelle. Il paraît que cette affaire lui suscita beaucou d'embarras, et que ce fut là la cause qui l'obligea de quitter l pays.

Il retourna à Rome, bien résolu de vivre dans la retraite, e de ne s'occuper que de ses études. Nous voyons par ses lettres au Pape Damase, qu'il reconnaissait avoir reçu le Baptême dans cette ville. Tillemont pense qu'il n'y fut baptisé qu'après son retour d'Aquilée, parce que le Saint date sa conversion du temps où il demeurait dans le voisinage du Rhin[2]; mais Martianay et Fontanini soutiennent, avec plus de vraisemblance, qu'il avait reçu le Baptême à Rome avant de voyager dans les Gaules, quoique ce ne soit qu'à Trèves qu'il ait fait vœu de vivre dans une continence perpétuelle.

Peu de temps après son arrivée à Rome, il comprit que le séjour de cette ville n'était pas plus favorable que celui de sa patrie au dessein qu'il avait formé de vivre dans une entière solitude ; il résolut en conséquence d'aller s'ensevelir dans quel que lieu fort éloigné. Bonose son compatriote et son paren qui avait été jusque-là le fidèle compagnon de ses étude et de ses voyages, refusa cette fois d'entrer dans ses vues

Baptême d'ailleurs ne s'administrait jamais solennellement que dans les c thédrales ou les églises paroissiales. Bertoli, *Antichita d'Aquileia*, p. 360, pa lant de la chapelle de Saint-Jérôme qui est dans la cathédrale d'Aquil donne la description d'un ancien monument érigé à la mémoire de Rufi qui avait reçu là le Baptême. Le nom de saint Jérôme a été substitué à ce de Rufin par quelque moderne.

[1] *S. Hier, ep.* 1, *alias* 41, etc.

[2] *S. Hier., ep.* 1, *alias* 41.

Digitized by Google

il se retira dans une île déserte située sur les côtes de la Dalmatie, et s'y consacra aux exercices de la vie monastique.

Il y avait alors à Rome un prêtre célèbre que les affaires de l'église d'Antioche y avaient appelé. Il se nommait Evagre. Saint Jérôme ayant lié connaissance avec lui et profitant de l'offre qu'il lui faisait de lui servir de guide, partit pour l'Orient accompagné d'Innocent, d'Héliodore et d'Hylas. Ils traversèrent ensemble la Thrace, le Pont, la Bithynie, la Galatie, la Cappadoce et la Cilicie. Dans tous les lieux où le Saint passait, il ne manquait pas de visiter les anachorètes et les autres personnes d'une piété éminente, dont la conversation pouvait l'édifier et l'instruire. Il se trouvait un grand nombre d'illustres serviteurs de Dieu, surtout dans les déserts de l'Egypte de la Syrie et de la Palestine. Rufin, qui les visita, nomme les plus célèbres de ceux dont il reçut la bénédiction; Macaire en Egypte, Isidore dans le désert de Scété, Pambon dans les cellules, Pémen et Joseph dans le désert de Pispir, appelé la montagne d'Antoine. Saint Jérôme, de son côté, fait mention d'Amos, de Macaire disciple de saint Antoine, et de plusieurs autres. Il nous apprend qu'une de leurs Règles était de ne point admettre dans les monastères d'Egypte ceux qui ne pouvaient travailler des mains; et en cela l'on avait moins égard à la nécessité de pourvoir à leur subsistance, qu'à la sanctification de leurs âmes [1]. Lorsque saint Jérôme fut arrivé à Antioche, il s'y arrêta quelque temps pour suivre les leçons d'Apollinaire, qui expliquait l'Ecriture avec beaucoup de réputation, et qui n'avait point encore rendu publique l'hérésie à laquelle on a depuis donné son nom.

En partant de Rome, il n'avait emporté avec lui que sa bibliothèque, et l'argent nécessaire pour le voyage. Évagre, qui était riche, ne le laissa manquer de rien; il lui facilita même les moyens de continuer ses études, en lui fournissant les secrétaires qui travaillaient sous ses ordres. Quelque temps

[1] S. *Hier., ep. ad Rustic.*

Digitized by Google

après, il quitta Antioche pour se retirer dans un désert affreu qui séparait la Syrie de l'Arabie, et qui était sous la domina tion des Sarrasins. Ce désert s'appelait Chalcis d'une ville d ce nom située en Syrie, et dans le diocèse d'Antioche. Il n' avait que peu de temps que saint Jérôme y demeurait, lorsqu la mort lui enleva Innocent et Hylas. Héliodore le quitta pou retourner en Occident; pour lui, il passa quatre ans dans cett solitude, uniquement occupé de l'étude et des pratiques de l pénitence. Il fut attaqué de divers genres de maladies; mai ses plus grandes souffrances vinrent des tentations violente auxquelles il fut souvent exposé. La peinture qu'il fait lui même de l'état où il se trouvait, montre quelle était la gran deur de ses peines. « Combien de fois, dit-il, depuis qu j'habite le désert, me suis-je imaginé être encore au milieu des délices de Rome! Le jeûne avait rendu mon visage tou pâle, et cependant mon âme brûlait des ardeurs de la concu piscence dans un corps qui n'avait plus de chaleur. Ma chai n'ayant point attendu la destruction de l'homme entier, était déjà morte, et mes passions éiaient encore toutes bouillantes. Ne sachant donc plus où trouver du secours, j'allais me jeter aux pieds de Jésus que je baignais de mes larmes, et je tâchais de réduire cette chair rebelle en restant des semaines entières sans manger. Je me souviens d'avoir souvent passé le jour et la nuit à crier et à me frapper sans cesse la poitrine, jusqu'à ce que Dieu, commandant à la tempête, rendît le calme à mon âme. Je n'approchais de ma cellule même qu'avec peine, comme si elle eût connu mes pensées; puis, prenant contre moi-même des sentiments d'indignation et de rigueur, je m'enfonçais seul dans le désert. Si j'apercevais quelque vallée sombre, quelques rochers escarpés, c'était le lieu que je choi-sissais pour aller prier, et pour en faire la prison de ce misé-rable corps, et Dieu m'est témoin qu'après avoir ainsi répandu beaucoup de larmes, et avoir tenu longtemps les yeux levés au Ciel, je croyais quelquefois me voir au milieu des chœurs des Anges; alors, plein de joie et d'allégresse, je chantais au Seigneur : « Nous courrons après vous à l'odeur de vos par-

Digitized by Google

fums[1]. » C'est ainsi que Dieu permet souvent que la fidélité de ses Serviteurs soit mise à de rudes épreuves; mais, d'un autre côté, il les fortifie par sa grâce, et couronne de ses dons leur zèle et leur constance.

Saint Jérôme, pour fixer plus facilement les égarements de son imagination, et rompre entièrement sa volonté, joignit, aux austérités de la pénitence, la plus pénible de toutes les études, celle de l'hébreu. Il se fit disciple d'un Juif converti, se proposant non-seulement l'intelligence des Livres saints, mais d'apprendre encore la prononciation de la langue hébraïque qu'on sait être très-difficile. Ce travail lui coûta d'autant plus, qu'il ne s'était occupé jusque-là que d'études agréables. Écoutons-le lui-même décrire les difficultés qu'il éprouva. « Lorsque j'étais jeune, dit-il, quoique enseveli dans le désert, j'étais si tourmenté par la violence de mes passions et par l'ardeur de la concupiscence, que je ne me sentais point assez de force pour y résister. Je faisais ce que je pouvais pour éteindre ce feu par de grandes abstinences; mais cela n'empêchait pas que mon esprit ne fût continuellement agité par de mauvaises pensées. Pour me vaincre, je me fis le Disciple d'un moine, qui de juif s'était fait chrétien; et moi qui avais tant aimé les sages préceptes de Quintilien, l'éloquence majestueuse de Cicéron, le style grave de Fronton, et la douceur de Pline, je me mis à apprendre l'alphabet et à étudier une langue dont les mots sont si rudes et si difficiles à prononcer. Il n'y a que moi et ceux avec qui je vivais alors, qui sachions quelles peines, quelles difficultés j'eus à surmonter; combien de fois je me sentis rebuté, désespérant d'en venir jamais à bout, et combien de fois, après avoir tout abandonné, je recommençai tout de nouveau par l'ardeur que j'avais d'apprendre. Je rends grâces à mon Dieu de ce que je recueille maintenant de cette étude des fruits d'autant plus doux, que la semence en a été plus amère[2]. »

Il continua cependant de lire les auteurs classiques avec un

[1] *Ep.* 22 *ad Eustoch. de Virgin. c.* 3. — [2] *Ep.* 95 *ad Rustic. p.* 769.

Digitized by Google

plaisir et une ardeur qui dégénérèrent en passion. Ce goût excessif pour la littérature profane lui donna enfin des remords; il s'aperçut que c'était une affection désordonnée qui s'opposait au parfait établissement du règne de Dieu dans son âme; il vint à bout de la réprimer avec le secours du Ciel, comme il le raconte lui-même dans la lettre où il exhorte la vierge Eustochium qui avait embrassé l'état religieux, à ne lire que l'Ecriture sainte et les livres de piété. Il rapporte que dans un accès de fièvre brûlante qu'il eut dans le désert, il tomba en syncope, et crut être cité devant le tribunal de Jésus-Christ; que là on lui demanda quelle était sa profession, et qu'ayant répondu qu'il était chrétien, le juge lui avait dit : « Vous mentez, vous êtes cicéronien, car les ouvrages de Cicéron possèdent tout votre cœur [1]; qu'en conséquence il avait été condamné à recevoir une rude flagellation de la main des Anges, et que le souvenir de ce châtiment avait fait sur son âme une impression si forte, qu'il lui en était resté, après sa maladie, un sentiment profond de sa faute. Il promit au juge de ne plus lire d'auteurs profanes. « Et depuis ce temps-là, dit-il, je me suis appliqué à lire les divines Ecritures avec plus d'ardeur et d'attention que je n'en avais jamais mis dans la lecture des écrivains pour lesquels j'avais été jusque-là si passionné. » Il déclare, à la vérité, que ce n'était là qu'un rêve [2]; mais il le regarda comme un avertissement du Ciel sur une faute incompatible avec l'ardeur que doit montrer pour la perfection tout Chrétien, et principalement un moine. Depuis ce temps-là, il fut très-attentif à modérer son goût pour la littérature profane, et s'il lui arriva dans la suite de lire les auteurs païens, ce ne fut que pour la beauté du style [3].

[1] *Ep.* 18, *alias* 22, *ad Eustoch. de Virgin.* — [2] *Apol. l.* 1.

[3] La faute que se reprochait saint Jérôme consistait non dans les soins qu'il se donnait pour se former un bon style, mais dans la passion excessive qu'il avait pour la littérature profane. Lorsque Rufin lui objecta qu'il avait violé son serment puisqu'il lisait encore les auteurs profanes, il lui répondit qu'à la vérité il n'avait pas oublié ce qu'il avait lu auparavant, mais qu'il n'avait plus rouvert les livres dont il s'agissait, et qu'après tout, ce n'était qu'en rêvant qu'il avait fait le serment qu'on lui objectait. Dans ses commen-

Digitized by Google

Les épreuves intérieures ne furent pas les seules qu'il eut à combattre; le monde lui en suscita plusieurs, et c'est à l'occasion de celles-ci qu'il dit : Plût à Dieu que tous les infidèles s'élevassent à la fois contre moi : Je voudrais que le monde entier se réunît à blâmer ma conduite, afin de pouvoir obtenir par ce moyen l'approbation de Jésus-Christ. Vous vous trompez, si vous pensez qu'un Chrétien puisse vivre sans persécution. La plus grande que l'on puisse souffrir est de n'en avoir aucune. Rien n'est plus à craindre qu'une trop longue paix; c'est dans le temps de la tempête qu'un homme se tient sur ses gardes, et qu'il fait tous ses efforts pour sauver son navire. »

L'Église d'Antioche fut alors exposée aux malheurs d'un schisme. Le Patriarche étant mort, il fut question de lui donner un successeur. Les uns nommèrent Mélèce, les autres Paulin. La division devint encore plus grande lorsque les apollinaristes eurent élu pour remplir le même siége, Vital, homme attaché à leur secte. Chacun se décida d'après l'impression qu'il suivait. Les moines du désert de Chalcis prirent aussi parti, et voulaient que saint Jérôme fît connaître ouvertement quels étaient ses véritables sentiments.

Cette division n'était point encore terminée, lorsqu'il s'éleva une dispute pour savoir s'il fallait admettre en Jésus-Christ une seule *hypostase,* ou s'il y en avait trois. Ce terme était alors ambigu à cause de la double signification qu'on lui donnait, les uns entendant par hypostase, *la nature,* les autres, *la personne* ou *la subsistance,* comme on l'entend généralement aujourd'hui. A la faveur de cette ambiguité, les ariens d'un côté, et les sabelliens de l'autre, cherchaient à séduire les fidèles. Saint Jérôme, attentif à leurs artifices, répondit que si par hypostase on entendait *la nature,* il n'y en

taires sur l'Épître aux Galates, l. III, il dit à Paule et à Eustochium, qu'elles savaient bien qu'il y avait plus de quinze ans qu'il n'avait ouvert ni Cicéron, ni aucun auteur païen, et que lorsqu'il lui en revenait quelque chose dans l'esprit pendant qu'il écrivait, c'était comme un songe qu'il avait eu depuis longtemps.

Digitized by Google

avait qu'une en Dieu, mais que si l'on entendait *la personne*, il y en avait trois.

Fatigué cependant de toutes ces disputes, et pressé par le dérangement de sa santé, il résolut de quitter sa solitude, et de retourner à Antioche auprès d'Évagre : mais avant d'exécuter son projet, il écrivit au Pape Damase qui avait été élevé sur le Saint-Siége en 366, pour le consulter sur la dispute dont nous venons de parler. « Je suis, lui mandait-il, uni de Communion à votre sainteté, c'est-à-dire, à la chaire de Pierre. Je sais que l'Église est bâtie sur cette pierre. Quiconque mange l'agneau hors de cette maison, est un profane. Quiconque n'est point dans l'arche de Noé, périra dans le déluge... Je ne connais point Vital; je ne communique point avec Mélèce, j'ignore ce que c'est que Paulin. Quiconque ne ramasse pas avec vous, disperse, c'est-à-dire, que quiconque n'est point à Jésus-Christ, appartient à l'antechrist... Nous demandons ce qu'ils croient qu'il faut entendre par trois *hypostases :* ils disent qu'il faut entendre trois personnes subsistantes, et nous répondons que telle est notre foi; mais ils ne se contentent pas du sens, ils veulent outre cela l'expression qui cache je ne sais quel venin, et parce que nous ne proférons pas ce terme, ils nous taxent d'hérésie... Je supplie donc votre Sainteté, au nom de Jésus crucifié, le Sauveur du monde, au nom de la Trinité consubstantielle, de m'autoriser par lettres à employer ou à ne pas employer le mot *hypostase*[1]. »

Damase n'ayant point répondu à temps à cette lettre qui lui avait été envoyée sur la fin de l'année 376, ou au commencement de l'année suivante, saint Jérôme lui en écrivit une seconde peu de temps après. Il le conjurait de répondre à sa demande, et de ne pas dédaigner une âme pour laquelle Jésus-Christ était mort. « D'un côté, disait-il, la rage des ariens soutenue par la puissance du siècle frémit autour de moi; de l'autre chacun des trois partis qui divisent l'Église d'Antioche, tâche de m'attirer à lui. Pour moi, je ne cesse de crier,

[1] Ep. 14, alias 57 ad Damas., p. 19, t. IV.

Digitized by Google

en attendant que je sois éclairci : Celui-là est à moi, qui est uni à la Chaire de Pierre [1]. »

Quoique nous n'ayons plus la réponse de Damase, il n'est pas moins certain qu'il reconnut, avec toute l'Église d'Occident, Paulin pour patriarche d'Antioche. Saint Jérôme le reconnut aussi, et ce fut de ses mains qu'il reçut le sacerdoce avant la fin de l'année 377. Il refusa d'abord son consentement lorsque Paulin voulut l'ordonner; mais il le donna ensuite, à condition toutefois qu'il ne serait attaché à aucune église en particulier.

Peu de temps après son ordination, il se retira dans la Palestine, en visita les Lieux saints et fit sa principale demeure à Bethléem. Il eut recours aux plus habiles juifs du pays pour s'instruire de toutes les particularités relatives aux lieux dont il est parlé dans l'Écriture [2] et ne négligea rien pour se perfectionner dans la connaissance de la langue hébraïque. Un des Juifs qu'il avait choisis pour maîtres, et sous la conduite duquel il fit de grands progrès, prononçait si bien l'hébreu, et le parlait avec tant de grâce, d'élégance et de pureté, que les rabbins mêmes, le regardaient comme un vrai chaldéen [3].

Le désir de se perfectionner dans la connaissance des saintes Écritures, fit entreprendre à saint Jérôme le voyage de Constantinople vers l'an 380, Saint Grégoire de Nazianze était alors Évêque de cette ville. Notre Saint témoigne en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il s'estimait heureux d'avoir eu pour maître ce grand homme, le plus éloquent et le plus instruit des docteurs de la loi du Seigneur. De Constantinople, il retourna en Palestine. Peu de temps après, il fut invité à revenir à Rome, comme il le rapporte lui-même [4]. Il en fit le voyage, en 381, avec saint Paulin d'Antioche et saint Épiphane, qui allaient au concile que le Pape Damase venait de convoquer pour mettre fin au schisme d'Antioche. Ces deux Évêques passèrent l'hiver à Rome, et retournèrent ensuite dans l'Orient.

[1] Ep. 16, alias 58 ad Damas., p. 22. — [2] S. Hier. Præf. in Paralip.
[3] T. III, ad Damas., p. 515. — [4] Ep. 16 et 17 ed. Vet.

Digitized by Google

Pour saint Jérôme, il fut retenu par le Pape, qui l'employa dans les plus grandes affaires de l'Église, et qui le chargea de répondre aux lettres que lui écrivaient les Évêques pour le consulter [1]. Il demeura pendant ce temps-là dans un monastère des faubourgs de Rome [2].

La sainteté de sa vie, son éloquence et son savoir, lui attirèrent bientôt l'estime et l'admiration des habitants de cette ville. La noblesse et le Clergé s'empressaient de profiter de ses lumières pour se perfectionner dans la connaissance de l'Écriture et dans la pratique des maximes de la piété. Il dirigeait en même temps plusieurs dames romaines recommandables par leur vertu, entre autres sainte Marcelle et Aselle sa sœur, avec Albine leur mère, l'illustre Mélanie, Félicité, Lée, Fabiola, Læta, et Paule aves ses filles. Marcelle était une sainte veuve qui vivait dans la retraite depuis 341. Saint Athanase étant venu à Rome, lui avait inspiré l'amour de la solitude par le récit de la vie de saint Antoine qui vivait encore. Elle fit de grands progrès dans l'intelligence des saintes Écritures, sous la direction de saint Jérôme. C'est à elle que le saint Docteur adressa plusieurs lettres où il explique les dix noms de Dieu en hébreu, ainsi que les mots de la même langue que l'Église a adoptés dans son Office, et où il donne la signification de ceux d'Ephod et de Téraphim [3]. Elle avait une ardeur incroyable pour la lecture des livres saints. « Toutes les fois, dit saint Jérôme, que je me représente son application à cette divine lecture, je ne puis m'empêcher de condamner ma lâcheté, de ce que vivant dans un monastère, et ayant toujours devant les yeux la crèche du Sauveur, je ne fais point ce qu'une dame de qualité faisait aux heures qu'elle pouvait dérober à l'embarras d'une famille nombreuse et aux soins de sa maison [4]. »

Nous ne répéterons point ce que nous avons dit ailleurs de

[1] S. Hier., in Apol. ad Pammach. et ep. 11.

[2] Voyez le P. Dolci. — [3] *T. II. p. ed. Ben. ibid. p.* 728. Voyez la vie de sainte Marcelle, sous le 31 janvier.

[4] In Ephes. p. 219.

Digitized by Google

sainte Lée et de sainte Paule, qui l'une et l'autre sont nommées dans le Martyrologe romain [1].

Aselle s'était consacrée au Seigneur dès l'âge de dix ans, et à douze elle s'était retirée dans une cellule où elle couchait sur la terre nue : elle jeûnait toute l'année au pain et à l'eau, et passait souvent en carême plusieurs jours de suite sans manger; quelque grandes que fussent ses austérités, elles n'altéraient point sa santé. Le travail des mains était une de ses principales occupations. Jamais elle ne sortait de sa retraite que pour aller prier dans les églises des Martyrs, encore avait-elle soin de se cacher le plus qu'il lui était possible aux yeux du public. Une aimable douceur tempérait la gravité de son maintien. Ses paroles inspiraient le recueillement; son silence même parlait au cœur. Jamais elle ne conversait avec des hommes sans quelque nécessité, et sa sœur Marcelle avait elle-même de la peine à la voir. Elle savait se faire un désert au milieu de Rome. Elle avait cinquante ans en 384 [2].

Fabiola était de l'illustre famille des Fabius. Son premier mari l'avait mise dans le cas d'un divorce légal par la vie corrompue qu'il menait. Les lois civiles lui permettaient de passer à de secondes noces, elle contracta un nouveau mariage; mais son second mari étant mort, elle témoigna un grand regret d'avoir transgressé, en l'épousant, les lois de l'Évangile. Pour expier sa faute, elle fit une pénitence publique fort austère; elle vendit ensuite tous ses biens, et en employa le prix à fonder un hôpital pour les malades, qu'elle servait de ses propres mains, ainsi qu'à assister plusieurs monastères bâtis sur les côtes de Toscane, et à soulager un grand nombre de pauvres de l'Italie et de la Palestine [3]. Elle mourut à Rome vers l'an 400. Les lettres que saint Jérôme écrivit aux dames romaines dont nous venons de parler, et à d'autres personnes de piété, sont d'excellents traités sur les différentes

[1] Voy. la vie de sainte Paule, sous le 26 janvier et celle de sainte Lée, sous le 22 mars.

[2] S. Hier. ep. 15 ad Marcell. t. II, part. 2, p. 52. — [3] S. Hier. duab. ep. ad Fabiol. p. 574 et 586, et Élog. funeb. ejusp. ad Ocean. p. 637.

Digitized by Google

vertus de la vie chrétienne. Nous ne pouvons résister au plaisir d'en extraire quelques-unes. Héliodore ayant quitté le désert de Chalcis en Syrie, pour retourner à Rome, il lui écrivit pour le ramener à ses premiers sentiments. « Soldat délicat, lui disait-il, que faites-vous dans la maison de votre père? Souvenez-vous du jour où vous vous enrolâtes sous les étendards de Jésus-Christ : vous jurâtes alors que vous lui seriez fidèle... quand bien même votre petit-neveu vous serrerait dans ses bras, quand bien même votre mère s'arracherait les cheveux, quand bien même votre père se coucherait sur le seuil de la porte pour vous arrêter : ne balancez pas, passez par-dessus votre père, et suivez généreusement l'étendard de la Croix. La cruauté dans de pareilles occasions devient miséricorde..... Vous vous trompez, mon frère, si vous pensez qu'un Chrétien puisse être sans persécution. Il est attaqué avec d'autant plus de violence, qu'il se croit plus en sûreté... Vous direz peut-être que les ecclésiastiques vivent dans les villes. A Dieu ne plaise que je parle mal de ceux qui tiennent la place des Apôtres, qui consacrent avec leur bouche vénérable le Corps de Jésus-Christ, qui nous font chrétiens, et qui, dépositaires des clefs du Ciel, jugent pour ainsi dire, avant le jour du jugement. » Il lui fait sentir ensuite la différence qu'il y a entre un prêtre et un moine. « Ne consentez pas, continue-t-il, à entrer dans le Clergé; quoiqu'un digne prêtre acquière un plus grand degré de perfection, ce n'est point la dignité ecclésiastique qui rend les Chrétiens vertueux... Il n'est point facile à tous les hommes d'avoir les grâces d'un saint Paul, ou la sainteté d'un saint Pierre. » Il relève avec son éloquence ordinaire le bonheur de la pénitence et de la solitude qui nous ouvre le Ciel. Héliodore, vivement touché, se préparait à retourner dans le désert : mais ayant été ordonné prêtre, on l'obligea de s'attacher au service de l'Église de Rome.

Le moine Rusticus, natif de Marseille, qui vivait à Rome, ayant consulté le Saint, il lui donna, dans une lettre qu'il lui adressa, des règles de conduite pour servir Dieu dans l'état monastique; il lui recommande surtout la vigilance, la fer-

Digitized by Google

veur, l'assiduité au travail des mains, la lecture des livres de piété, la méditation de l'Écriture, la prière, l'obéissance, le jeûne et la chasteté. Il donne à la vie cénobitique la préférence sur la vie érémitique; il regarde la première comme plus sûre, et il pense que l'on doit vivre en communauté avant que de se faire ermite. C'était, dit-il, une règle parmi les moines d'Égypte de n'admettre personne qui ne pût ou ne voulût travailler des mains, et l'on se proposait moins par-là de gagner de quoi vivre, que de se ménager une ressource contre l'oisiveté et les mauvaises pensées. Le chant de l'Office divin mérite une attention particulière; ce n'est pas tant la voix que l'on doit considérer que l'affection du cœur. « S'il n'y a point d'art que l'on apprenne sans maître, à plus forte raison en est-il de même de celui du salut. Servez vos frères, lavez les pieds des étrangers, gardez le silence lorsque vous souffrez quelque injure. » Après avoir prouvé que la patience et l'humilité sont les moyens les plus efficaces contre les tentations, il rapporte le trait suivant : Un jeune grec qui vivait dans un monastère d'Égypte, était tourmenté par de violentes tentations d'impureté, et il ne pouvait en être délivré par la prière, accompagnée de l'abstinence et du travail. Son supérieur, auquel il découvrit le danger de son âme, ordonna secrètement à un moine plein de gravité de l'accabler de railleries et de reproches, et de venir ensuite se plaindre de lui à l'Abbé, comme si on l'eût injurié. Une année se passa de la sorte. Le Supérieur du jeune moine lui ayant demandé s'il était encore tourmenté par les mêmes tentations : « Mon Père, répondit-il, j'ai beaubeaucoup de peine à vivre; comment des pensées de plaisir viendraient-elles souiller mon âme? »

Lorsque saint Jérôme écrivit à Rusticus, celui-ci était sur le point de retourner dans les Gaules. Il lui recommanda donc de se conduire d'après les avis de deux saints Évêques de ce pays, afin de ne s'écarter jamais du chemin du Ciel. Ces Évêques étaient Proculus, de Marseille, et Exupère, de Toulouse [1].

[1] Voyez la vie de saint Exupère de Toulouse, sous le 28 septembre.

Digitized by Google

Parmi les lettres de saint Jérôme, il en est peu de comparables à celle qui est adressée à Læta, belle-fille de sainte Paule. Il lui donne des conseils admirables sur la manière dont elle devait élever Paule, sa fille. « Vous devez, dit-il, l'élever dans le temple comme Samuel, et dans le désert comme Jean-Baptiste, en sorte qu'elle ignore ce que c'est que la vanité et le vice. Que tous les discours qu'elle entendra soient capables de la conduire à Dieu ; que les paroles qui pourraient lui donner l'idée du mal ne frappent jamais ses oreilles ; qu'elle n'apprenne point de chansons profanes. Dès que l'âge lui permettra d'articuler quelques sons, gravez dans sa mémoire quelque chose des psaumes. Ne laissez approcher d'elle aucun enfant, même de son sexe, s'il peut lui donner quelque mauvais exemple ; écartez aussi de sa personne toutes les femmes qui sont animées de l'esprit du monde. Procurez-lui un bel alphabet dont les lettres soient de bois ou d'ivoire, afin qu'elle en apprenne les noms en jouant. Lorsqu'elle sera un peu plus grande, vous l'exercerez en lui conduisant la main à former chaque lettre sur la cire avec son doigt ; vous l'inviterez ensuite, par des récompenses proportionnées à son âge, à joindre les syllabes ensemble, et à écrire les noms des Patriarches depuis Adam. Donnez-lui des compagnes, afin qu'elle soit excitée par l'émulation et par les louanges que recevront les autres. Au lieu de la gronder si elle est plus lente, il faut l'encourager, et l'amener au point d'être bien aise de supasser ses compagnes, et d'être fâchée de ne pas l'emporter, observant toutefois de l'accoutumer à ne point s'attrister des progrès d'autrui, mais à s'en réjouir et à les admirer, tandis qu'elle se reproche sa négligence. On doit bien prendre garde de ne pas lui faire concevoir d'aversion pour l'étude, de peur que ce sentiment ne persévère dans un âge plus avancé. Que les mots qu'elle apprend soient choisis et saints, tels que sont ceux qui expriment les noms des Prophètes et des Apôtres. Faites-lui parcourir les généalogies depuis Adam, ce qui servira beaucoup dans la suite à aider sa mémoire. Choisissez-lui pour maître un homme instruit et vertueux, qui ne croie point in-

Digitized by Google

digne de lui d'enseigner les premiers éléments. Nous voyons qu'Aristote fut chargé de cette fonction auprès d'Alexandre-le-Grand. Il n'y a rien de méprisable en cela, puisque c'est le fondement de toutes les connaissances utiles. Il y a une grande différence entre la manière dont un maître, instruit ou ignorant, enseigne les premiers éléments. Prenez garde que les nourrices n'accoutument votre fille à prononcer à moitié, ou à aimer l'or et la pourpre ; l'un serait préjudiciable à son langage, et l'autre à sa vertu. Ayez soin qu'elle n'apprenne jamais ce qu'elle voudrait dans la suite ne point savoir. L'éloquence des Gracques dut sa perfection à la pureté et à l'élégance avec lesquelles s'exprimait la mère de ces illustres Romains ; Hortensius fut redevable de la sienne à son père. Il est rare que l'on se défasse des premières impressions de l'enfance, et l'on est encore plus porté à imiter les défauts et les vices, que les vertus et les belles qualités. Alexandre le Grand ne put jamais se corriger de certains défauts extérieurs qu'il tenait de Léonide, son maître. Que les femmes qui sont auprès de votre fille ne soient sujettes ni à la légèreté, ni au vin, et qu'elles n'aiment pas trop à parler. Quand elle verra son grand-père qui est païen, qu'elle lui fasse des caresses, qu'elle l'embrasse, et chante l'*Alleluia*. Qu'on lui apprenne à être aimable envers tout le monde, mais surtout qu'elle sache de bonne heure qu'elle doit être l'épouse de Jésus-Christ. Ne permettez pas qu'on peigne son visage ou ses cheveux, etc. »

Prétextate, tante d'Eustochium, se détermina, par l'ordre d'Hymétius, son mari, à parer richement sa nièce, dans la vue de la faire renoncer à la résolution qu'elle avait prise de rester vierge ; mais la nuit même un ange lui dit en songe : « Vous avez préféré les ordres de votre mari aux commandements de Jésus-Christ, et vous avez osé porter une main sacrilége sur la tête d'une vierge du Seigneur. Cette main va se flétrir dans le moment : vous mourrez dans cinq mois, et si vous ne vous repentez, vous serez précipitée en enfer ; si vous persévérez dans votre crime, vous perdrez aussi votre mari et vos enfants. » L'événement montra que le repentir était venu

Digitized by Google

trop tard pour écarter l'effet de la menace, du moins quant à ce monde. Héli fut puni pour les fautes de ses enfants, qu'il avait autorisées [1], et l'on n'admet point à l'épiscopat un homme qui a des enfants vicieux [2]. En un mot, une femme ne peut être sauvée qu'autant qu'elle forme ses enfants à la vertu [3]. « Si les fautes d'un âge avancé sont imputées aux parents, à combien plus forte raison Dieu lui imputera-t-il les fautes d'un âge où l'on ne sait point encore discerner le bien d'avec le mal! Si vous prenez tant de soin pour que votre fille ne soit point mordue par un serpent, combien ne devez-vous pas en prendre pour la préserver du poison de toute la terre! Qu'elle ne boive point dans la coupe d'or de Babylone, et qu'elle ne sorte point avec Dina pour aller voir les filles du monde. Loin d'elle tout ce qui ressent la légèreté et la vanité. On cache le poison dans le miel pour le faire avaler, et le vice ne trompe que quand il est présenté sous l'apparence de la vertu. »

Lorsque votre fille sera devenue grande, elle ne doit jamais sortir qu'avec ses parents. Qu'elle imite la sainte Vierge, qui trembla à la vue d'un Ange, parce qu'il lui apparaissait sous la figure d'un homme; qu'on ne la voie jamais, avec les personnes de son sexe, s'occuper à des amusements frivoles. Elle doit éviter les grands festins : on garde plus sûrement la tempérance lorsqu'on ne connaît pas même ce qui peut flatter le palais. Il ne faut point qu'elle boive de vin ; vous pouvez cependant lui en permettre l'usage dans son enfance, pourvu que vous y mêliez beaucoup d'eau. Il lui sera utile d'ignorer même à quoi servent les instruments de musique. Elle doit apprendre le grec, puis le latin qui est sa langue naturelle, et s'accoutumer dès l'enfance à la parler et à l'écrire avec la plus grande pureté : il est rare que l'on se corrige par la suite des barbarismes et des autres fautes.

Votre fille, continue le saint Docteur, ne doit rien voir dans son père ou dans sa mère, qu'elle ne puisse imiter. Qu'elle n'aille qu'à l'église ou aux tombeaux des Martyrs, et toujours

[1] I. Reg. 1 et 4. — [2] Timoth. 3. — [3] Ibid.

Digitized by Google

accompagnée de sa mère. Qu'elle partage la journée entre la lecture, la prière et le travail; qu'elle se lève la nuit pour vaquer à l'Oraison; qu'elle récite les psaumes; qu'elle soit exacte aux heures de l'Office divin, aux matines, à tierce, à sexte, à none et à vêpres. Il faut lui apprendre à filer et à faire des vêtements, non précieux et recherchés, mais simples et modestes. Elle ne doit ordinairement se nourrir que de racines et de légumes; on y ajoutera quelquefois un peu de poisson; que chacun de ses repas soit assez frugal pour qu'elle puisse, immédiatement après, lire ou chanter des psaumes. « Je désapprouve les jeûnes longs et excessifs. Dans un long voyage, on doit ménager ses forces, de peur qu'en courant d'abord trop vite, on ne succombe au milieu du chemin. Les austérités du carême doivent être très-rigoureuses, mais encore plus dans les personnes du monde qui sont remplies d'embonpoint, que dans celles dont la vie est un jeûne perpétuel... Je n'aime point qu'une vierge avancée en âge use du bain, même quand elle est seule; sa pudeur doit être si grande, qu'elle rougisse de voir nue aucune partie de son corps. »

Le saint Docteur indique la méthode qu'on doit suivre dans la lecture des divins oracles. Commencez, dit-il, par le psautier et exercez votre fille à chanter les psaumes; vous lui ferez lire ensuite les proverbes, pour qu'elle connaisse les préceptes moraux; cette lecture sera suivie de celle de l'Ecclésiaste, si capable d'inspirer le mépris du monde; vous passerez de là à celle des Évangiles, que votre fille doit toujours avoir dans les mains. Qu'elle lise, immédiatement après, les actes des Apôtres, ainsi que leurs épîtres. Cette lecture finie, elle apprendra par cœur les Prophètes et les livres historiques; elle pourra ensuite lire le Cantique des cantiques, parce qu'elle sera préparée à l'entendre dans un sens spirituel. Elle pourra encore, continue-t-il, parcourir sans danger les œuvres de saint Cyprien, les épîtres de saint Athanase, et les écrits de saint Hilaire.

Si les leçons que je vous donne ne sont pas praticables à Rome, envoyez votre fille à Bethléem, afin qu'elle y soit élevée

Digitized by Google

sous les yeux de Paule, son aïeule, et d'Eustochium, sa tante. Je lui servirai moi-même de maître et de tuteur, et je serai plus honoré d'instruire une épouse de Jésus-Christ, destinée à régner un jour dans le Ciel, que ne le fut ce philosophe, choisi pour être le précepteur d'Alexandre, qui, peu de temps après, périt à Babylone par le poison. Læta suivit le conseil de saint Jérôme; sa fille fut envoyée à Bethléem. Celle-ci, après avoir été élevée dans le monastère de son aïeule, parait en avoir fondé un elle-même dans la même ville [1]. Pour Læta, elle continua de vivre à Rome dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres. Quelque temps après, elle résolut de vivre dans une continence perpétuelle [2].

Parmi les dames romaines que saint Jérôme instruisit dans la science du salut et dans l'intelligence des Écritures, sainte Paule était la plus recommandable, et par sa naissance et par ses vertus. L'estime singulière qu'elle avait pour le saint Docteur, et le désir qu'elle avait de se procurer la facilité de le consulter souvent, l'engagèrent à lui procurer un logement dans sa maison. Le Saint l'accepta; mais, quoique occupé du soin de l'instruire, il ne vaquait pas aux affaires avec moins d'assiduité lorsque le Pape Damase l'employait pour le bien de l'Église. Ce saint Pontife mourut au mois de décembre de l'année 384. Sirice lui succéda.

La généreuse liberté avec laquelle saint Jérôme avait souvent parlé contre l'avarice, la mollesse et la vanité des habitants de Rome, lui avait suscité des ennemis puissants. On comptait parmi eux plusieurs Ecclésiastiques, qui s'étaient sans doute appliqué une partie des reproches du saint Docteur. Mais, tant que le Pape Damase vécut, personne n'osa éclater : après sa mort, l'envie et la calomnie tramèrent la perte du Serviteur de Dieu ; elles mirent tout en œuvre pour noircir sa réputation. Non contents de blâmer sa simplicité, sa démarche, et jusqu'à ses gestes, ses ennemis voulurent faire suspecter sa liaison avec les dames romaines qui s'étaient mises

[1] Voyez la vie de saint Martinien. — [2] Voyez l'épitaphe de sainte Paule, par saint Jérôme.

Digitized by Google

sous sa conduite. Ni la haute vertu de ces saintes femmes, ni le soin extrême que saint Jérôme avait toujours apporté à écarter le moindre soupçon, ne purent contenir les langues perfides qui avaient juré sa perte[1].

Le Saint crut devoir céder à l'orage, et après avoir demeuré trois ans à Rome, il résolut de retourner en Orient pour y chercher une retraite paisible. Il s'embarqua à Porto au mois d'août de l'année 385, avec son frère Paulinien et le prêtre Vincent. Quelques autres personnes se joignirent à eux. Un grand nombre de gens de la plus haute qualité et d'une piété éminente, sortirent de Rome pour les accompagner jusqu'au port. Le vaisseau ayant relâché à l'île de Chypre, saint Épiphane les reçut avec beaucoup de joie : de là ils allèrent à Antioche, et saint Paulin, qui était patriarche de cette ville, fit avec eux une partie considérable du chemin de la Palestine. Ils arrivèrent à Jérusalem au milieu de l'hiver.

Au printemps suivant, saint Jérôme passa en Égypte pour se perfectionner encore davantage dans la science des Livres saints, et dans la pratique des vertus monastiques. Il passa un mois à Alexandrie, où il profita beaucoup des leçons du célèbre Didyme[2]. Il parcourut ensuite les principaux monastères

[1] S. Hier. ep. 95 ad Asellam, ep. 23 ad Marcel. ep. 25 ad Paulin.

[2] Selon saint Jérôme, Rufin, Socrate, Sozomène, Pallade, Théodoret, etc. Didyme perdit la vue par une humeur qui lui tomba sur les yeux dans son enfance, lorsqu'il commençait à apprendre à lire. Il apprit cependant à distinguer les lettres par le tact, au moyen d'un alphabet de bois qu'on lui avait fait. A l'aide des lecteurs et des copistes qu'il payait, il se rendit familiers presque tous les auteurs sacrés et profanes, et se rendit fort habile dans la grammaire, la rhétorique, la logique, l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie, et la philosophie d'Aristote et de Platon. Il acquit surtout une grande connaissance de l'Écriture, en sorte qu'il était regardé comme une espèce de prodige. Il sanctifiait l'étude par la prière. Saint Athanase et d'autres grands hommes avaient une si haute idée de son savoir et de sa piété, qu'on lui confia le soin de l'école d'Alexandrie. Il était né vers l'an 308, et vécut 85 ans, Il composa des commentaires sur l'Écriture et sur plusieurs autres ouvrages. Nous avons encore une traduction latine de son livre *du Saint-Esprit*, contre les macédoniens, par saint Jérôme. Son traité contre les manichéens est aussi parvenu jusqu'à nous. Il a été publié en grec et en latin par Combefis, *in Auctar.*, en latin seulement dans la Bibliothèque des Pères, t. IV, et dans Canisius. On trouve encore dans la Bibliothèque des Pères, les

Digitized by Google

de l'Égypte, et de retour enfin en Palestine, il se fixa à Bethléem.

Sainte Paule, qui l'y avait suivi, lui fit bâtir un monastère; il mit en même temps sous sa conduite celui dans lequel elle avait rassemblé les Religieuses qu'elle gouvernait. Le monastère qu'habitait saint Jerôme ne lui suffisant point pour contenir tous ceux qui voulaient être ses disciples, il fut obligé d'en augmenter les bâtiments, et il envoya Paulinien, son frère, en Dalmatie, pour vendre une terre qu'il avait encore dans cette province. Il en destinait le prix à cette bonne œuvre. Quelques théologiens[1] ont inféré de là que les Moines des premiers siècles conservaient la propriété de leurs biens, même après la profession religieuse, quoiqu'ils renonçassent, par leurs vœux, à l'administration de ces mêmes biens, à moins que l'Abbé ne leur en confiât le soin. Vers le même temps, saint Jérôme fit bâtir un hospice pour les pèlerins. La dévotion que l'on avait alors pour les lieux où le Sauveur avait opéré notre salut était si grande, qu'on voyait journellement arriver à Bethléem et à Jérusalem tout ce qu'il y avait de plus

Énarrations de Didyme sur les épîtres canoniques. Voyez Fabriçius, *Bibl. Græc.* t. VIII. De tous les savants aveugles, aucun n'a été comparable à Didyme.

Quand on lit dans Homère ces images vives et brillantes sous lesquelles il représente les objets de la nature et de l'art, on ne peut s'imaginer qu'il ait été privé de la vue dès son enfance. Nous avons des poèmes de Thomas Blaklock, écossais, qui naquit à Annan en 1721, et qui perdit les yeux par la petite vérole à l'âge de six mois. On a le plaisir de juger par ses ouvrages, des idées qu'un homme aveugle peut se former des objets visibles. On cite encore parmi les aveugles célèbres, Saunderson, né en 1682, et mort à Cambridge en 1739. Il n'avait qu'un an, lorsqu'un abcès qui se forma à la suite de la petite vérole, lui fit perdre les deux yeux. Il succéda à M. Cotes, professeur d'astronomie et de mathématiques à Cambridge : et son traité d'algèbre, ainsi que ses autres ouvrages, seront des monuments éternels de son savoir : mais il n'excellait que dans les sciences abstraites, et ne connaissait que par le tact les objets corporels. Le docteur Richard Lucas était aussi aveugle lorsqu'il publia ses *Recherches sur le bonheur :* mais il était au milieu de sa course quand il fut privé de la vue. Il dit, en parlant des yeux étrangers dont il était obligé de se servir, qu'ils étaient à son égard ce que sont des jambes et des mains de bois par rapport à un homme qui n'a point ses membres. On pourrait citer encore d'autres exemples du même genre, tels que celui du fameux P. le Jeune, surnommé *le Père aveugle, etc.*

[1] Voyez Sanchez et Suarez.

Digitized by Google

saint dans les différentes parties du monde chrétien.

Le saint Docteur nous a laissé un tableau fort intéressant de la vie toute céleste que menaient les Moines de Bethléem, et de la piété qui régnait dans la campagne des environs. Après avoir parlé du fracas des grandes villes, il s'écrie, dans un transport de joie : « La bourgade de Jésus-Christ est toute champêtre, et les oreilles n'y sont frappées d'aucun bruit, si ce n'est du chant des psaumes. De quelque côté que l'on se tourne, on entend le laboureur qui, la main à la charrue, chante *Alleluia*, ou le moissonneur qui se délasse de ses travaux par le chant des psaumes [1]. » Tel était le lieu que saint Jérôme s'était choisi pour sa demeure. Il s'y était retiré, dit-il, pour pleurer ses péchés dans le fond d'une cellule, en attendant le jour du jugement. Il préférait les vêtements les plus grossiers et la nourriture la plus vile. Il ne vivait que de pain bis et de quelques herbes, encore n'en prenait-il qu'en petite quantité. Son application à l'étude ne le cédait point à son austérité. Jour et nuit il s'occupait à lire ou à écrire [2].

Au milieu de ses travaux, il ne perdit jamais de vue l'étude de l'hébreu. Tout autre se serait peut-être imaginé qu'il était suffisamment instruit en ce genre ; mais il en jugeait bien différemment. Quoique déjà avancé en âge, il ne dédaigna point de prendre encore des leçons d'hébreu d'un savant rabbin dont il payait les peines. Ce rabbin, nommé Bar-Ananias, dans la crainte d'être découvert par ses confrères, n'allait que la nuit trouver saint Jérôme, et conférer avec lui [3]. Le Saint s'appliquait aussi avec beaucoup d'ardeur à l'étude de l'histoire ecclésiastique, que l'on a toujours regardée à juste titre comme un des yeux de la théologie. Il n'eut pas moins de zèle pour la défense de la foi : on le vit toujours attentif et infatigable à réfuter toutes les hérésies de son temps.

Déjà il avait essayé sa plume contre les luciférien, pendant qu'il habitait le désert de Chalcis. L'erreur de ces schismatiques provenait de l'obstination de leur chef, qui était le

[1] Ep. 17, p. 126. — [2] Sulp. *Dial.* 1. c. IV. — [3] S. Hier., ep. 85.

Digitized by Google

fameux Lucifer, évêque de Cagliari. Ce Prélat, d'ailleurs, recommandable par ses écrits et par son zèle contre l'arianisme sous le règne de Constance, n'avait pu souffrir l'indulgence dont on avait usé envers les Évêques du Concile de Rimini. Les marques de repentir et de catholicité qu'ils avaient données, semblaient pourtant les rendre dignes du traitement que saint Athanase leur avait accordé dans le Concile tenu à Alexandrie en 362. Il y avait été décidé que ces Évêques seraient admis à la Communion ; mais Lucifer ne voulut point se conformer à cette décision. A ce premier grief s'en joignit bientôt un second. Il avait sacré Paulin patriarche d'Antioche et plusieurs Évêques d'Orient refusèrent d'abord de le reconnaître. Les choses en vinrent au point qu'il rompit tout commerce avec les Pères de Rimini, et suscita un schisme dans lequel il entraîna plusieurs Chrétiens d'Antioche, de Sardaigne et d'Espagne. De retour à Cagliari, il persista dans son opiniâtreté jusqu'à sa mort, arrivée en 370, huit ans après qu'il fut revenu de l'Orient, où il avait été exilé pour la Foi. On ne lui a jamais imputé aucune erreur sur le dogme ; mais ses disciples furent moins réservés. Il y avait, entre autres, un Diacre de Rome, nommé Hilaire, qui soutenait que les ariens, ainsi que les autres hérétiques et les schismatiques, devaient être rebaptisés lorsqu'ils revenaient à la Foi catholique. Saint Jérôme le réfuta solidement *dans le dialogue* qu'il publia *contre les luciférien*s, et, par dérision, il l'appela le Deucalion du monde[1]. Il prouve, dans ce même ouvrage que les Pères du Concile de Rimini n'avaient péché que par surprise, et que leur cœur n'avait point été complice de leur faiblesse. Ses preuves sont principalement tirées des actes mêmes du Concile.

Vers l'an 384, pendant qu'il était encore à Rome auprès du Pape Damase, il avait donné au public son livre *de la virginité perpétuelle de la Bienheureuse Vierge Marie*[2]. Ce traité avait pour but la réfutation d'Helvidius, l'un des sectateurs

[1] S. Hier. Op. t. IV, part. 2, p. 289. — [2] Ibid. p. 130.

Digitized by Google

d'Arius, et des disciples d'Auxence de Milan. Helvidius était prêtre, et à ses autres erreurs il avait ajouté celle-ci, que la Vierge Marie n'avait point conservé sa virginité après la naissance de Jésus-Christ, et qu'elle avait eu des enfants de saint Joseph. Jovinien, qui, après avoir passé les premières années de sa vie à Milan dans les austérités de la vie monastique, avait quitté son monastère pour aller à Rome, fut des plus ardents à répandre cette erreur; il enseignait aussi que le démon n'avait plus de pouvoir sur ceux qui avaient été régénérés par le Baptême avec une foi parfaite; que tous ceux qui auraient conservé la grâce baptismale, auraient une même récompense dans le Ciel; que le mérite des vierges, aux yeux de Dieu, n'était pas plus grand que celui des femmes mariées, dont la vertu égalait d'ailleurs celle des vierges; enfin, que l'abstinence de certains mets était entièrement inutile[1]. Il autorisait ses erreurs par la vie sensuelle qu'il menait à Rome au milieu des plaisirs, des festins et du luxe de cette grande ville. Il avait quitté l'habit pauvre des moines, pour se couvrir des étoffes les plus riches, et il se dédommageait de ses anciens jeûnes par la bonne chère et par les vins les plus exquis. Une conduite aussi peu chrétienne ne fut pas un moindre sujet de scandale pour les fidèles, que l'éclat de ses erreurs. Saint Pammaque et plusieurs autres seigneurs laïques, fort zélés pour la Foi, dénoncèrent un de ses ouvrages au Pape Sirice, lequel ayant assemblé son Clergé en 390, excommunia Jovinien avec huit de ses partisans, qui passaient pour les auteurs de la nouvelle hérésie. Leur condamnation fit grand bruit à Rome, et ils furent obligés d'en sortir. Ils cherchèrent inutilement un asile à Milan. Le Pape envoya leur condamnation à saint Ambroise, avec une courte réfutation de leurs erreurs. Ils furent bientôt chassés de cette ville. Saint Ambroise s'assembla avec quelques Évêques qui étaient alors à Milan, et condamna de nouveau Jovinien et ses disciples[2].

[1] S. Ambros. ep. 42; S. Aug. de Hæret. cap. 82; S. Hier. lib. I in Jovidian.
[2] S. Ambr. ep. 42 ad Siricium, p. 968.

Digitized by Google

Ce fut deux ans après cette époque que saint Jérôme écrivit ses deux livres *contre Jovinien*[1].

Dans le premier, il prouve le mérite et l'excellence de la virginité chrétienne par saint Paul, et par plusieurs autres passages du Nouveau-Testament, ainsi que par la tradition et le sentiment de l'Église, qui impose le joug du célibat à ses ministres, et quoiqu'il reconnaisse bien positivement la sainteté du mariage, il montre cependant que l'état de virginité a beaucoup plus d'avantages relativement à la piété, et surtout par rapport à l'exercice de la prière. Jovinien reconnaissait lui-même l'obligation étroite où étaient les Évêques de garder la continence, et il avouait qu'on se rendait coupable d'un inceste spirituel en violant le vœu de chasteté[2]. Le second livre du saint Docteur est employé à réfuter les autres erreurs de cet hérésiarque. On reprit à Rome quelques expressions de saint Jérôme, qui ne paraissaient point assez exactes, et que l'on jugeait contraires au respect dû au mariage. Saint Pammaque l'ayant averti de l'espèce de scandale qu'il avait causé, il publia aussitôt son *Apologie à Pammaque*, qu'on appelle quelquefois le troisième livre contre Jovinien[3]. Il y prouve, par l'ouvrage même que l'on censurait, qu'il avait toujours regardé le mariage comme honorable et saint, et il proteste que, loin de le condamner, il ne blâme pas même les secondes ni les troisièmes noces. Il répète à peu près les mêmes raisons dans une lettre qu'il écrivit à Domnion sur ce sujet.

Peu de temps après, il adressa à Népotien cette lettre célèbre sur les devoirs de la vie cléricale. Il insiste particulièrement sur le désintéressement que doivent avoir les Ecclésiastiques pour les biens du monde, sur l'obligation où ils sont d'éviter la conversation des femmes, ainsi que tout ce qui pourrait mettre en danger leurs mœurs ou leur réputation ; et de s'instruire de la loi du Seigneur, pour l'enseigner ensuite au peuple avec simplicité. Il veut que le Clergé soit soumis à l'Évêque par amour, et que l'Évêque ne domine pas le Clergé,

[1] T. IV, part. 2, p. 144. — [2] Ibid. p. 175. — [3] T. IV, part. 2, p. 244.

Digitized by Google

mais l'honore et le gouverne. Il ajoute à cela d'excellents préceptes par lesquels il consacre à la postérité l'union qui régnait entre Népotien et lui.

Népotien était neveu du saint Évêque Héliodore, qui, comme nous l'avons observé, était un des plus intimes amis de saint Jérôme. Sa haute naissance lui avait donné entrée à la cour ; mais quoiqu'il ne fût encore que catéchumène, il portait déjà un rude cilice sous les riches habits dont sa condition et son état l'obligeaient de faire usage. Bientôt il renonça au monde. Après avoir distribué ses biens aux pauvres, il ne pensa plus qu'à se consacrer sans réserve au service de Dieu. Il eût bien voulu se retirer parmi les saints solitaires dont la vertu rendait les déserts célèbres ; mais son oncle lui offrant dans sa personne un modèle accompli de la perfection chrétienne, il ne put se déterminer à s'éloigner de lui. Formé à son école, on le jugea bientôt digne du sacerdoce : il ne l'aurait cependant point reçu, si on ne l'y avait forcé. Son oncle l'ordonna au milieu des acclamations du peuple, sans égard aux gémissements et aux cris qu'il poussait dans le dessein d'obtenir qu'on ne lui imposât point les mains. Après son Ordination, il s'appliqua à secourir les pauvres, à visiter les malades, à exercer l'hospitalité, et à gagner tous les cœurs par sa douceur et par son humilité. Il se réjouissait avec ceux qui étaient dans la joie, et pleuraient avec ceux qui étaient dans la tristesse. Il était le refuge des pauvres, l'espérance des misérables, la consolation des affligés. Son rire était si modeste, que c'était moins un rire qu'une simple marque de joie. Son attrait pour la prière lui faisait souvent passer les nuits entières dans ce saint exercice ; mais il n'outrait rien, et ne faisait rien qui fût au-dessus des forces de son corps. Il évitait en tout la singularité. Sa candeur, sa modestie, son ingénuité le rendaient cher à tous ceux qui le connaissaient. On remarquait en lui un grand zèle pour la beauté de la maison du Seigneur. Le bel ordre qu'on admirait dans l'église de son oncle était son ouvrage. Son union avec saint Jérôme le mit souvent dans le cas de le consulter sur ses devoirs, et ce fut

Digitized by Google

pour lui en tracer un précis que le Saint lui adressa la lettre dont nous parlons. Depuis qu'il l'eut reçue, il ne cessa de la lire jusqu'à sa mort, arrivée deux ou trois ans après. En la possédant, il s'estimait plus riche que s'il eût joui de tous les trésors du monde. Il l'avait toujours devant les yeux, ou dans les mains, ou sur la poitrine, et comme il la lisait souvent en se couchant, il la laissait tomber sur son cœur en s'abandonnant au sommeil. Il mourut à la fleur de son âge, emportant avec lui dans le tombeau les regrets de son oncle et de la ville entière. Les ardeurs de la fièvre ne purent troubler le calme de son âme, ni la sérénité de son front. Il consolait son oncle et ses amis qui fondaient en larmes ; il s'occupait de ceux qui étaient absents, et saint Jérôme ne fut point oublié. Ayant pris les mains de son oncle, il lui dit : « Je vous prie d'envoyer cette tunique dont je me servais dans les fonctions du ministère, à mon très-cher père pour l'âge, et mon frère pour la dignité, et si vous me deviez quelque affection comme à votre neveu, accordez-la tout entière à celui que vous aimiez déjà avec moi. Il mourut en prononçant ces paroles, tenant son oncle, et pensant à moi, dit saint Jérôme[1]. » La nouvelle de sa mort causa la douleur la plus vive au saint Docteur. Il écrivit à Héliodore pour lui marquer qu'il mêlait ses larmes aux siennes, et pour lui rappeler les motifs qu'ils avaient l'un et l'autre de modérer leur douleur.

Un prêtre, nommé Ripaire, ayant informé le Saint que Vigilance, natif de Comminges [2], dans les Gaules, mais attaché à l'église de Barcelone, dépréciait ouvertement l'état de virginité, et condamnait comme idolâtres ceux qui honoraient les reliques des Saints, les appelant, par dérision, *cendriers*, ou *adorateurs de cendres*, son zèle s'enflamma aussitôt. « Nous n'adorons point, répondit-il, les Reliques des Martyrs... mais nous les honorons, afin d'adorer Celui à qui les Martyrs appartiennent. Nous honorons les serviteurs, afin que l'honneur que nous leur rendons rejaillisse sur le Maître [3]. » Non content

[1] Ep. 3, p. 25. — [2] Convenæ. — [3] Ep. 57 ad Ripar. p. 279.

Digitized by Google

d'avoir répondu à Ripaire, il le pria de lui envoyer l'ouvrage de Vigilance pour qu'il pût le réfuter. Il le réfuta en effet, et avec une vivacité singulière de style[1]. Il prouva d'abord l'excellence du célibat chrétien, et fit voir qu'il était en usage parmi le Clergé des trois Patriarches, d'Antioche, d'Alexandrie et de Rome ; il vengea ensuite le culte des Saints, en montrant qu'on ne les avait jamais adorés comme des dieux. Vigilance avait trouvé mauvais que leurs reliques fussent couvertes d'étoffes précieuses. Le Saint lui demandait à ce sujet si Constance était coupable de sacrilége pour avoir fait transporter à Constantinople, dans des châsses fort riches, les Reliques de saint Luc et de saint Timothée, dont la seule présence avait mis les démons en fuite, et s'il fallait aussi accuser du même crime l'empereur Arcade, pour avoir fait transférer de la Palestine en Thrace les ossements de Samuel, et les avoir solennellement déposés dans une église bâtie pour les recevoir. Sur ce que Vigilance prétendait que les Saints ne priaient point pour nous, saint Jérôme lui répondit : « Mais si les Apôtres et les Martyrs pouvaient, pendant leur vie, prier pour les autres hommes, à plus forte raison le pourront-ils après leurs victoires? Est-ce qu'ils ont moins de pouvoir à présent qu'ils sont avec Jésus-Christ? » Vigilance attaquait aussi les miracles opérés aux tombeaux des Saints, disant que les infidèles pouvaient également s'en attribuer la gloire. Saint Jérôme insiste beaucoup sur ce sujet, et finit par conclure que, quand même ces miracles se feraient en faveur des païens, ils n'en prouveraient pas moins efficacement le pouvoir des Martyrs. Pour marquer la profonde vénération qu'il avait pour leurs saintes dépouilles, et pour les lieux où elles reposaient, il ajoute : « Lorsque la colère, les mauvaises pensées ou les illusions nocturnes m'ont donné de l'inquiétude, je n'ose entrer dans les églises des Martyrs. » Il rapporte comment les Évêques de Rome offraient le Saint-Sacrifice sur le tombeau de saint Pierre et de saint Paul, qui leur servait d'autel ; puis,

[1] L. adv. Vigilant. t. IV, part. 2, p. 286.

Digitized by Google

rejetant l'hérésie qu'il combat sur Eunomus, qu'il dit en être le premier auteur, il conclut par dire que si cette nouvelle doctrine était vraie, il faudrait accuser d'erreur tous les évêques du monde Chrétien, qui soutenaient la doctrine contraire. Il justifie l'institution des pratiques de la vie monastique, et dit qu'un moine cherche sa sûreté dans la retraite, en fuyant les dangers et les occasions de se perdre, et cela parce qu'il est effrayé par le sentiment de sa faiblesse, et qu'il sait combien il est dangereux de dormir auprès d'un serpent. Il revient souvent à l'intercession des Saints dans le Ciel, à l'efficacité de leurs prières pour ceux qui les invoquent. Écrivant à Héliodore, il le conjure de se souvenir de lui lorsqu'il sera dans la gloire [1]. Dans une autre occasion, il marque à sainte Paule, qui venait de perdre Blésille, sa fille : « Elle prie maintenant le Seigneur pour vous, et lui demande pour moi le pardon de mes péchés [2]. »

Une grande partie de l'Orient se trouvait alors infectée de plusieurs opinions erronées que l'on s'efforçait d'appuyer sur l'autorité d'Origène. Jusque-là saint Jérôme avait été un des plus grands admirateurs de ce Père [3] ; mais voyant qu'un grand nombre de moines et d'autres personnes avaient été entraînés dans l'erreur par le poids d'un nom si célèbre, et par la lecture de quelques-uns de ses ouvrages, il unit ses efforts avec ceux de saint Épiphane pour arrêter les suites du mal. Ce fut là une des premières causes de sa dispute avec Rufin, qu'une liaison de vingt-cinq ans semblait devoir lui attacher pour toujours [4].

[1] Ep. 5, p. 7. — [2] Ep. 24, p. 59. — [3] Voyez saint Jérôme, *ep. ad Paulam scripta ante an.* 292, *p*, 67, *l. II. in Michæam, Præf, l. de Nominib. hebraïc. etc.*

[4] Rufin (Tyrannius Rufinus) étant venu d'Aquilée à Rome en 370, dans le dessein de passer en Orient, trouva, dans cette ville, Mélanie qui avait le même projet. C'était une veuve de vingt-deux ans, d'une illustre famille, qui avait perdu dans l'espace d'une année, son mari et deux de ses fils. Ayant laissé à Rome le fils qui lui restait, qui ne faisait que de naître, et qui, suivant Tillemont et Fontanini, est ce Publicola connu par sa correspondance avec saint Augustin, elle résolut de passer en Égypte. Fontamini montre qu'elle partit en 372 avec Rufin, et non point après lui, comme Rosweide et

Digitized by Google

Mais Rufin était trop décidé en faveur d'Origène pour sacrifier ses sentiments à l'amitié. Quoiqu'il n'ait jamais favorisé les erreurs des origénistes, comme sa conduite le prouva, il ne cessait de vanter Origène, et il avait traduit en latin le plus suspect de ses ouvrages. Les novateurs en tiraient avantage, et soutenaient qu'il renfermait leurs dogmes. Les principaux étaient que les peines de l'enfer ne seraient point éternelles ; que les âmes avaient préexisté aux corps, et qu'après la fin du monde présent, il y en aurait une infinité d'autres qui se

d'autres auteurs l'ont prétendu. Elle employa six mois à visiter les moines et les anachorètes de l'Égypte, et se retira ensuite à Jérusalem, où elle embrassa la vie religieuse. Rufin la quitta dans cette ville, et retourna en Égypte. Il y resta six ans, et alla rejoindre Mélanie à Jérusalem. *(S. Hier. ep.* 21, *alias* 15 *ad Marcellam.)* Saint Paulin et d'autres écrivains ecclésiastiques donnent de grands éloges aux vertus de cette illustre dame. Saint Jérôme étant dans le désert de Chalcis, félicita Rufin avec beaucoup d'affection sur son arrivée en Égypte. *Ep.* 1, *alias* 41 *ad Rufinum.*

Lorsque Rufin se fut fixé à Jérusalem, il se réunit à plusieurs Moines qui demandaient à vivre sous sa conduite, et ils allèrent tous se renfermer dans des cellules séparées sur la montagne des Oliviers. Mélanie, qui se conduisait aussi par ses conseils, habitait un monastère qu'elle avait fondé dans la ville pour les personnes de son sexe. Pallale rapporte qu'elle fournit pendant vingt-sept ans aux besoins des pèlerins et des pauvres.

Rufin fut ordonné prêtre par Jean, évêque de Jérusalem, peu après l'année 387. Saint Jérôme étant venu s'établir à Bethléem passa un temps assez considérable avec Rufin sur la montagne des Oliviers, et cette amitié dura jusqu'à la dispute qui s'éleva touchant la doctrine d'Origène. Ce ne fut d'abord qu'un froid qui se termina par une rupture éclatante. Les premières semences de division vinrent d'un certain Aiterbius, qui accusa d'origénisme saint Jérôme et Rufin. L'un se justifia en condamnant la doctrine d'Origène; mais l'autre refusa de le faire. *(S. Hier. Apol. l. III.)*

Peu de temps après, c'est-à-dire, en 394, saint Épiphane étant venu de Chypre à Jérusalem, logea chez l'évêque Jean : mais il fut scandalisé de son attachement opiniâtre à Origène, et il ne put obtenir de lui qu'il condamnât clairement l'hérésie des origénistes; il commença donc à l'en accuser. Il le quitta, et alla trouver saint Jérôme à Bethléem pour enflammer son zèle contre les novateurs. Il ordonna prêtre Paulinien son frère, qui avait alors 28 ans. Rufin prit le parti de l'Évêque de Jérusalem. Le schisme dura environ trois ans; mais il fut éteint par les efforts de Mélanie en 397. Rufin et saint Jérôme se réconcilièrent publiquement après la messe dans l'église de Résurrection *(Anastasi* et non *Anastasii*, comme porte la nouvelle édition.) *S. Hier. Apol.* l. III, p. 466. Le Saint se réconcilia avec l'Évêque Jean, qui lui confia le gouvernement de la paroisse de Bethléem. *Sulp. Sev. dial.* 1, c. IV. Jean permit encore à Paulinien, qui avait été ordonné prêtre par saint Épiphane,

Digitized by Google

succéderaient pendant toute l'éternité. Ces innovations enflammèrent vivement le zèle de saint Jérome.

Presque dans le même temps, il fut informé par un certain Ctésiphon, que les erreurs de Pélage faisaient des progrès considérables dans l'Orient : il en publia aussitôt une courte réfutation. Deux ans après, c'est-à-dire en 416, il reprit cette matière dans son dialogue contre les pélagiens.

Ses travaux contre les hérétiques ne l'occupaient pas tellement qu'il n'eût encore du temps à donner à ses commentaires

d'exercer les fonctions du sacerdoce dans le monastère de Bethléem. L'Évêque de Jérusalem et Rufin donnèrent des explications précises, et ne laissèrent aucun doute sur la pureté de leur foi : mais ils ne rétractèrent point d'erreurs, parce qu'ils n'en avaient soutenu aucune. (Voyez Fontamini. p. 190.)

Rufin et Mélanie visitèrent de nouveau les solitaires d'Égypte en 395, et assistèrent à la mort de saint Pambon.

Publicola, fils de Mélanie, étant devenu préteur de Rome, épousa Albine. Il en eut une fille qu'on nomma Mélanie *la jeune*. Celle-ci fut mariée de bonne heure à Pinien, dont le père avait été gouverneur d'Italie et d'Afrique. Peu de temps après, elle résolut, du consentement de son mari, de passer le reste de sa vie dans la continence. Mélanie l'ancienne, pour venir l'aider à exécuter fidèlement cette résolution, s'embarqua à Césarée avec Rufin, et aborda à Naples en 397, après vingt jours de navigation. Elle était alors âgée de quarante-sept ans, et non de soixante, comme Fontanini l'a prouvé contre Fleury. Ils furent reçus l'un et l'autre avec de grandes marques d'honneur et de joie par saint Paulin de Nole.

Rufin laissa Mélanie à Rome, et se retira dans le monastère de *Pinetum*, situé dans la campagne de Rome, comme Fontanini le démontre contre Noris et Mabillon. Il y traduisit en latin, à la prière du Moine Macaire, qui était un homme d'une famille distinguée, le premier livre de l'apologie d'Origène par saint Pamphile. Il mit à la tête de sa traduction une préface dont le but était de montrer que tous les passages erronés qu'on trouvait dans les ouvrages d'Origène étaient des interpolations qui venaient de la main des hérétiques. Nous n'avons plus que des extraits des autres livres de saint Pamphile, lesquels nous ont été conservés par Photius.

Quelque temps après, Rufin traduisit les quatre livres des *Principes* par Origène. C'est la principale source où les origénistes puisèrent leurs erreurs, quoique le traducteur dise qu'il avait corrigé plusieurs passages. La publication de cet ouvrage fit beaucoup de bruit à Rome. On pensait que Rufin voulait accréditer les erreurs qui y étaient contenues, quoiqu'elles ne fussent proposées que d'une manière problématique. Rufin cependant obtint des lettres de communion du Pape Sirice, et se retira à Aquilée. Sirice étant mort le 26 novembre 398, Anastase son successeur ordonna à Rufin de venir se justifier à Rome; mais celui-ci allégua quelques prétextes pour se dispenser

Digitized by Google

sur l'Écriture. Quoique son grand âge et ses fréquentes maladies ne lui permissent plus de suivre ce travail avec son activité ordinaire, il entreprit cependant de mettre la dernière main à son commentaire sur les Prophètes, pour satisfaire Eustochium qui le lui demandait. Il relevait d'une grande maladie lorsqu'il reprit ce travail, et il dit à ce sujet. : « Sachant de qui je tiens tous lès moments de ma vie, et que ma mort ne peut être différée qu'afin que je puisse achever l'ouvrage que j'avais commencé sur les Prophètes, je m'applique uni-

de paraître, et il se contenta d'envoyer son apologie à Anastase en 400. Il s'y expliquait d'une manière fort orthodoxe sur la Trinité, sur l'Incarnation, sur l'origine des esprits, sur l'éternité de l'enfer, etc.

Saint Jérôme, à la prière des amis qu'il avait à Rome, écrivit à Rufin et à Pammachius contre la traduction que le premier avait donnée d'Origène. Rufin écrivit pour sa défense, et divisa son apologie en deux parties, que des modernes ont quelquefois désignées sous le nom d'*Invectives*. Il emploie la première à écarter les soupçons sinistres qu'on aurait pu former sur sa foi; dans la seconde, il attaque directement saint Jérôme, auquel il fait diverses objections, surtout relativement à ses écrits. Saint Jérôme fit aussi une apologie, qui est divisée en deux livres. Rufin répliqua par une lettre au saint qui n'est point parvenue jusqu'à nous. Saint Jérôme ajouta à son apologie un troisième livre, qu'on appelle communément sa *seconde apologie*, et qui n'est guère qu'une répétition de ce qu'il avait dit précédemment. Il finit par ces mots : « N'ayons qu'une foi, et nous serons bientôt en paix. » La principale objection qu'il faisait à son adversaire, était qu'il n'avait point condamné la notion platonicienne d'Origène par rapport à la préexistence des âmes. *Apol.* l. II.

Saint Augustin lui écrivit pour le même sujet, et l'on ne peut trop recommander la lecture de sa lettre aux personnes qui ont des contestations. *(Ep.* 73.) Saint Jérôme mit fin à la dispute dans laquelle ses amis et son zèle pour la pureté de la foi l'avaient fait entrer, et qui s'entretint pour la conduite indiscrète de Rufin, qui paraissait favoriser des erreurs qui s'étaient introduites dans plusieurs monastères.

Baronius, *ad an.* 400, le Cardinal Noris. *de Hær, Pelag.* l. I, le Cardinal du Perron. *Rép. au roi de la Gr. Bret.*. c. XXXIII, le P. Pagi, *ad an.* 401, § 16, Tillemont, t. XII, p. 242, et le P. Alexandre, *sect.* 4, c. VI, *art.* 32, disent que Rufin fut excommunié par le Pape Anastase; mais ils se sont trompés, comme l'ont prouvé Ceillier, Constant et Fontanini, l. V, c. XIX, p. 420. Il est certain que Rufin fut toujours traité avec estime, et regardé comme catholique par saint Chromace d'Aquilée, par saint Vénérius de Milan, par saint Pétrone de Bologne, par saint Gaudence de Bresse, par saint Paulin de Nole, par saint Augustin, etc. Il est vrai qu'il est fait mention de l'excommunication de Rufin dans quelques éditions de la lettre du Pape Anastase à Jean, évêque de Jérusalem; mais il est visible que c'est une interpolation; aussi D. Constant l'a-t-il

Digitized by Google

quement à ce travail : là, comme d'un lieu élevé, je considère les tempêtes et les naufrages de ce monde, non sans gémir et sans en ressentir beaucoup de douleur. Entièrement désoccupé des choses présentes, je ne pense qu'aux choses futures, et sans me mettre en peine des jugements des hommes, je n'ai en vue que les terribles jugements. O Eustochium, vierge de Jésus-Christ, qui m'avez assisté dans ma maladie par vos prières ! implorez encore pour moi la miséricorde divine après ma guérison, afin que, conduit par le même Esprit qui a fait

omise dans son édition des décrétales. Elle contredit d'ailleurs le reste de la lettre dont il s'agit, où Anastase déclare qu'il laisse à Dieu de juger de l'intention du traducteur, quoiqu'il condamne l'ouvrage, et qu'il soit fort mécontent de l'auteur.

On a aussi accusé de pélagianisme Rufin d'Aquilée ; mais diverses circonstances détruisent cette accusation. Il nous suffira d'observer que le Rufin qui, étant venu de la Palestine à Rome, inspira le premier à Célestius les erreurs de Pélage, était différent de celui dont nous parlons qui lui survécut, et qu'il était né en Syrie, selon Pallale et Marius Mercator. Voyez Ceillier et Fontanini.

Rufin traduisit aussi en latin plusieurs homélies d'Origène, et l'histoire d'Eusèbe, à laquelle il fit des changements et des additions.

Rosweide a donné dans son recueil trois livres *des Vies des Pères*, attribués à Rufin. Cet auteur écrivit certainement le premier ; il compila le second d'après la relation de saint Pétrone de Bologne ; le troisième est d'un auteur postérieur, puisqu'il y est parlé de la mort de saint Arsène, qui arriva trente ans après celle de Rufin.

Mais de tous les ouvrages que Rufin a donnés, il n'y en a point qui lui ait fait plus d'honneur, ni qui ait été plus utile à l'Église, que l'*Explication du Symbole*. Il y dit que la tradition est que cet abrégé de notre foi ait été rédigé par les Apôtres mêmes. Il se donne trop de liberté dans ses traductions, et il manque d'exactitude dans ses ouvrages historiques.

Après la mort de saint Chromace, arrivée en 407, il retourna à Rome. Cette ville étant menacée par Alaric l'année suivante, il passa en Sicile avec les deux Mélanie. Il se proposait de retourner à Jérusalem avec l'ancienne ; mais étant tombé malade, il mourut vers la fin de l'année 410. Personne n'a mieux traité que le Cardinal Noris, et le docteur Cave, ce qui a rapport à la vie et aux écrits de Rufin. Cet homme fameux a été peint aussi d'une manière fort intéressante, par Ceillier, t. X, p. 1, et par Fontanini, *Hist. lit. Aquileiensis*, l. V. On peut voir encore une dissertation de Maximus, *sur l'orthodoxie de Rufin*, parmi celles de l'histoire ecclésiastique de Bologne, an. 1658 ; D. Gervaise, *Vie et Apologie* de Rufin. L'Abbé Goujet a corrigé l'apologie, et l'a rendue plus méthodique. Le savant Bernard-Marie de Rubeis, religieux dominicain, fait bien connaître aussi le caractère de Rufin dans le ch. xii de ses *Monumenta ecclesiæ Aquileiensis, Argentinæ*, 1740, *in-folio*.

Digitized by Google

prédire les choses à venir par les Prophètes, je puisse entrer dans la nuée de leurs prophéties, et percer leur obscurité. »

Aux inquiétudes continuelles que lui causaient le danger des fidèles de l'Orient, et les pertes que cette église avait déjà essuyées de la part du schisme et de l'hérésie, vint se joindre la nouvelle des ravages que les troupes d'Alaric avaient faits dans l'Occident. Rome avait été pillée, saccagée, et presque renversée de fond en comble l'an 410. Une affreuse famine avait achevé d'y répandre la désolation. On vit des familles entières s'enfuir sans habits, sans vivres et sans argent. Les personnes les plus qualifiées de Rome furent réduites à la mendicité. Les hommes et les femmes, quittant leur patrie pour se soustraire à la mort ou à l'esclavage, s'enfonçaient dans les marais ou dans les déserts. Un grand nombre se réfugièrent à Bethléem. Saint Jérôme ne put retenir ses larmes à la vue de tant de malheureux. Il n'épargna rien pour les nourrir, les consoler et leur procurer un asile.

Démétriade, fille du consul Olibrius, prit le voile à Carthage vers ce temps-là. Julienne, sa mère, et Probe, son aïeule, écrivirent à saint Jérôme pour le prier de lui donner quelques règles de conduite relativement à l'état qu'elle venait d'embrasser. Le Saint les lui donna dans une lettre qu'il lui adressa : il lui recommande surtout les saintes lectures, les pratiques de la pénitence, les jeûnes continuels, mais modérés, l'obéissance, l'humilité, la modestie, l'aumône, la prière à toutes les heures du jour, et le travail des mains. Enfin il lui témoigne qu'il eût mieux aimé la voir demeurer dans un monastère, que dans une maison particulière, comme quelques autres vierges le faisaient alors.

Tant de zèle pour la Religion aurait suffi pour rendre à jamais célèbre dans l'Eglise la mémoire de saint Jérôme ; mais ses travaux sur l'Écriture lui ont donné un bien plus grand lustre. Il a toujours passé pour le plus habile des Pères en ce genre, et on le regarde comme celui de tous les Docteurs que le Ciel semble avoir le plus favorisé par rapport à l'intelligence des divins oracles. Le Pape Clément VIII ne balançait

Digitized by Google

pas d'assurer qu'il avait été assisté et inspiré d'en Haut pour traduire les saintes Écritures. D'un autre côté, il avait tous les moyens naturels pour réussir dans ce travail. Il vivait sur les lieux où s'étaient opérés les mystères de notre salut : on s'y souvenait encore des usages, des coutumes, et de mille autres choses dont il est parlé dans les Livres saints. Le chaldéen et le grec étaient alors des langues vivantes : il est vrai qu'on ne parlait plus l'hébreu depuis la captivité ; mais il était parfaitement entendu des rabbins ; on l'étudiait avec soin dans la fameuse école que les Juifs avaient formée à Tibériade, et plusieurs d'entre eux le prononçaient avec autant de grâce que de facilité. Le Saint prit un des Docteurs de cette école pour se faire expliquer les endroits les plus difficiles de l'Écriture. Il ne serait pas possible, de notre temps, d'avoir les mêmes secours. On n'a plus qu'une connaissance imparfaite de l'hébreu, encore cette connaissance se borne-t-elle aux mots de la Bible, le plus ancien livre qui ait été écrit en cette langue ; et les rabbins d'aujourd'hui seraient plus propres à nous égarer qu'à nous conduire dans l'étude des divins oracles[1].

[1] Il y a une certaine analogie entre les langues orientales qu'on parlait anciennement dans les pays voisins de la Chaldée ; conséquemment l'étude en peut être utile jusqu'à un certain point; mais il faut s'y appliquer avec précaution, sans quoi on s'exposerait à de grandes méprises, et l'on pourrait attribuer la même signification à divers mots qui en ont pourtant une toute différente, quoiqu'ils paraissent se ressembler.

Les écrits des rabbins fourniront peu de secours pour l'intelligence de l'Écriture; la plupart même ne seront d'aucune utilité. Leur langue est entièrement différente de l'ancien hébreu : c'est du chaldéen fort barbare. Il faut pourtant convenir que la paraphrase d'Onkelos sur le Pentateuque, qu'on ferait peut-être mieux d'appeler version, est écrite avec plus de pureté, que le style en est correct, et qu'on y retrouve à bien des égards la langue de Daniel et d'Esdras. La paraphrase de Jonathan sur les premiers Prophètes, c'est-à-dire, sur Josué, les juges et les rois, a aussi beaucoup de rapports avec la même langue ; mais il n'y a pas autant de précision que dans l'ouvrage d'Onkelos. Les six autres targums ou paraphrases que nous avons encore, sont remplis de fables impertinentes. Le Chaldéen dans lequel elles sont écrites, est mêlé de persan, d'arabe, de grec et de latin. On donne cependant la préférence, pour la pureté du langage, au targum de Jérusalem, ainsi appelé parce qu'il fut écrit dans le Chaldéen que parlaient les Juifs à Jérusalem après le retour de la captivité; mais qui, dans le temps dont nous parlons,

Digitized by Google

Ajoutons à cela que saint Jérôme avait entre les mains une copie fidèle des hexaples d'Origène, et qu'il pouvait conférer sa traduction avec celle d'Aquila, de Théodotion et de Symnaque; et nous voyons, par les fragments qui nous restent de ces versions, qu'il y eut souvent recours, et surtout à celle de Symmaque ; mais il réunissait à tous ces secours une qualité bien essentielle à tous ceux qui étudient l'Écriture, et qui veulent en acquérir une parfaite intelligence, c'était une piété sincère et un ardent amour pour la prière. Sans cela on ne peut se promettre les lúmières du Saint-Esprit, dont a besoin pour entrer dans le sanctuaire des oracles sacrés, et pour

avait beaucoup dégénéré de ce qu'il était primitivement. Voyez Morin, l. II, *exercit.* 8, et Helvicus, *l. de Paraphras. chaldaïc.*

Les deux thalmuds, ou recueils de traditions, paraissent être du VI^e^ siècle. Il en est fait mention pour la première fois dans la loi par laquelle l'empereur Justinien les condamna. Saint Jérôme, *ep. ad Algi. et in* c. VIII *Isœ*, parle des traditions absurdes des pharisiens. Elles contenaient des fictions monstrueuses et de prétendus miracles relativement à Moïse, etc. Elles furent écrites, vers le VI^e^ siècle. par R. Jehuda, surnommé par les Juifs Hakkadosh ou le Saint, et on les appela Mishna ou Misna, c'est-à-dire, la seconde loi. La Ghemare ou le supplément est un commentaire sur la Misna, et il y fut ajouté peu de temps après. Ces deux ouvrages s'appellent thalmud ou doctrine.

Le thalmud de Jérusalem est le plus ancien, mais celui de Babylone que les rabbins Osé et Jésé compilèrent en Perse après l'année 700, est d'une plus grande utilité, et plus estimé parmi les Juifs, le premier étant obscur, et souvent intelligible. L'un et l'autre sont remplis de fables extravagantes et de blasphèmes contre Jésus-Christ. Voyez Sixte de Sienne. *Bibl. sanct.* l. II. *tit.* Thalmud, p. 134; et la *Rabbinical liitérature* de M. Stephelin, imprimée à Oxford en 1725.

La Misna fait cependant connaître un certain nombre de rites, de proverbes et de maximes qui jettent du jour sur certaines coutumes et allusions qu'on trouve dans l'Écriture. Voyez les *Discours mêlés* de Wothon *sur les traditions et les usages des scribes et des pharisiens,* lesquels furent imprimés à Londres en 1718.

Les caraïtes, ainsi appelés de caraï, qui signifie *un savant*, étaient une petite secte de Juifs de l'Orient, qui avaient pour les autres Juifs une haine implacable. Ils rejetaient le thalmud ou les traditions de la seconde loi. (Voy. l'histoire des caraïtes, du Stupart, imprimée à Gênes en 1701.) Scaliger et les deux Buxtorf prétendent que les caraïtes descendent des sadducéens; mais il est visible qu'ils se trompent, puisque ces Juifs reconnaissent des esprits, etc. Voyez Richard Simon, *Crit. du V. Testament*, l. I, c. XXIX; Lamy, etc.

Les thalmudistes sont postérieurs à saint Jérôme ; mais le saint docteur condamnait les fables sur lesquelles ils appuient leur système, dont on dit

Digitized by Google

dévoiler les mystères augustes qui y sont cachés. Saint Jérôme s'était préparé à l'entreprise importante qu'il exécuta avec tant de succès par une grande pureté de cœur, ainsi que par une vie passée dans la pénitence et la contemplation.

Dès le temps des Apôtres, la Bible avait été traduite en latin d'après le grec ; et il paraît que cette traduction avait été approuvée ou ordonnée par quelques-uns d'entre eux, notamment par saint Pierre, et si l'on en croit Rufin, qui fait siéger cet Apôtre ving-cinq ans à Rome[1]. Cette version était l'ouvrage de plusieurs mains[2]. Insensiblement les différentes copies de

que le principal auteur est le fameux R. Akiba, qui suivait le parti de Barcochébas dans sa révolte contre l'empereur Adrien. Voyez Brucker, *Hist. crit. philos.* t. II, p. 820.

Les docteurs massorètes, qui florissaient à Tibériade après la mort de saint Jérôme, inventèrent des règles critiques pour conserver le texte hébreu dans son intégrité. On dit qu'ils comptèrent le nombre des versets et des mots de chaque livre de l'Écriture.

La première Massore fut composée avant l'invention des points voyelles, et consiste en certaines marques marginales appelées keri ou kerib, que l'on inventa pour montrer comment il fallait lire certains mots. La seconde Massore fut faite après l'invention des points voyelles. Les règles que l'on y trouve sont entièrement inutiles : mais celles que contient la première Massore auraient été de quelque utilité, si les Juifs les avaient entendues, ou qu'ils y eussent fait attention.

La Massore et les rêveries contenues dans le Thalmud sont les seuls monuments qui nous restent de l'ancienne littérature rabbinique. L'ignorance régna parmi les Juifs depuis le VI^e^ siècle jusqu'au XI^e^, dans lequel ils recommencèrent à s'appliquer à l'étude, à l'exemple des Chrétiens et des Sarrasins musulmans. Voyez Morin, Fleury et Brucker.

R. Juda, surnommé Chiug, compila le premier dictionnaire hébraïque (qu'il écrivit en caractères arabes) vers l'an 1031. A peu près dans le même temps R. Jona composa une bonne grammaire hébraïque. Ces deux ouvrages n'ont jamais été imprimés ; on vit paraître ensuite un grand nombre de livres écrits par des rabbins, mais qui sont remplis de subtilités puériles, de fictions impies, d'interprétations mystiques contraires au bon sens, et des extravagances de la cabale. Il n'y a presque pas un seul de ces livres qui mérite quelque attention.

[1] Rufin, *invectiv.* 2.

[2] Voyez Calmet, *Diss. sur la Vulgate ;* Blanchini, *Præ. in evangelium quadruplex*, et Miltes, qui employa 30 années à examiner et à comparer toutes les éditions et toutes les traductions du texte sacré qu'il put découvrir. Voyez Prolégomènes.

Digitized by Google

cette version occasionnèrent des variantes qui se multiplièrent au point que, dans le IVe siècle, les exemplaires ne se ressemblaient plus en beaucoup d'endroits, selon saint Jérôme[1]. C'est que plusieurs personnes qui savaient le grec avaient traduit à leur manière, les uns une partie, les autres une autre, et qu'ainsi le vrai sens de l'original s'était trouvé altéré en certains passages[2]. Parmi toutes ces traductions, on en distinguait une dont on se servait plus communément, et qu'on appelait pour cela *Vulgate*. Il y en avait une aussi qu'on nommait *Italique*, probablement parce qu'elle était en usage en Italie. C'était, au jugement de saint Augustin, la moins imparfaite de toutes.

Comme on se plaignait depuis longtemps de cette multitude de variantes, et des fautes qui s'étaient glissées dans plusieurs exemplaires par la négligence des copistes, le Pape Damase chargea saint Jérôme de réviser, sur le texte grec, la traduction latine des Évangiles. Le Saint s'acquitta de ce travail avec l'applaudissement de l'Eglise[3]. Il suivit le même plan pour la correction du reste du Nouveau-Testament[4], et son travail à cet égard diffère beaucoup de la version italique. Le cas que l'on en fit dans les églises d'Occident fut cause que l'on adopta sa traduction, qui devint bientôt la seule en usage. Nous l'avons encore tout entière dans le Nouveau-Testament de notre Vulgate[5]. Enhardi par ses premiers succès, le saint Docteur

[1] Præf. in Josue. — [2] S. Aug. *de Doctr. chr.* l. II, c. XI. — [3] Hier. *Præf. in Evang. ad Damas.* t. I; S. Aug. *ep.* 71 *ad Hieron.* — [4] Hier. *in Catal.* c. 135.

[5] Luc de Bruges rapporte, *Annot.* t. IV, *part.* 3, p. 32, qu'il avait vu dans l'abbaye de Malmédi un manuscrit contenant toutes les épîtres de saint Paul de l'ancienne version italique. Dom Martianay a publié l'évangile de saint Jacques, de cette version, ainsi que les livres de Job et de Judith.

On a découvert depuis quatre manuscrits de tous les Évangiles de la même version, le premier, à Corbie; le second, à Verceil (de l'écriture de saint Eusèbe, évêque de cette ville, et martyr); le troisième, à Bresse, et le quatrième, à Vérone. Blanchini les fit imprimer à Rome avec soin en 1748, *in-folio*. On peut espérer de voir en entier toute l'ancienne version italique de l'écriture, d'après la lettre du Père Burriel sur les monuments littéraires trouvés en Espagne. Ce savant Jésuite y annonce deux manuscrits gothiques de la Bible, en latin, lesquels sont à Tolède. Il prétend que l'un deux contient la traduction de saint Jérôme, copiée par saint Isidore.

Digitized by Google

s'appliqua à revoir aussi la traduction de l'Ancien-Testament : et d'abord il se contenta d'en corriger plusieurs livres dans l'ancienne version italique, d'après le grec qui était dans les hexaples d'Origène, et qui contenait le plus exact que l'on connût. Ses corrections tombèrent principalement sur le Psautier, qu'il révisa deux fois en entier, la première fois à Rome vers l'an 382, par l'ordre du Pape Damase, la seconde à Bethléem vers l'an 389 ; mais la nouvelle traduction qu'il entreprit sur le texte hébreu de tout l'Ancien-Testament, offrit à ses talents un champ beaucoup plus vaste, et de bien plus grandes difficultés [1].

[1] Il est certain que du temps de saint Jérôme, on ne connaissait pas les points voyelles. Il est assez probable qu'ils furent inventés à Tibériade environ 50 ans après la mort du Saint, par les docteurs juifs qui voulurent fixer la manière de lire la Bible qui leur était venue de la tradition. Encore aujourd'hui les Juifs se servent dans leurs synagogues des Bibles sans points. Les Samaritains ne les connaissent pas non plus. (Voyez Bianconi, *Diss. de antiquis litteris Hebræorum*, p. 25.) Selon Richard Simon, l. I, c. II, les Juifs ont emprunté ces points des Arabes, qui en inventèrent de semblables pour tenir lieu de voyelles sous le calife Omar Ier, afin de fixer la manière de lire l'Alcoran. L'usage de ces sortes de voyelles étant si moderne, il est libre aux critiques de le suivre ou de le changer ; il y a même aujourd'hui plusieurs savants qui le rejettent. Voyez Calmet, et la dissertation de l'Abbé de Vence *sur ces points voyelles*, qui est à la tête du commentaire français sur Esdras.

Mais comment, dira-t-on, pouvait-on lire l'hébreu, et l'entendre sans points voyelles qui déterminassent la prononciation et le sens des mots ! Cette difficulté ne paraît considérable que parce qu'on veut juger de l'hébreu par analogie avec les autres langues, qu'il serait impossible d'entendre sans le secours des voyelles écrites : mais en cela on se trompe, et c'est ce qu'ont démontré Cappel dans son *Arcanum ponctuationis revelatum, an.* 1624, Masclef dans sa nouvelle grammaire pour étudier l'hébreu sans points, le Père Houbigant, etc. L'expérience d'ailleurs prouve qu'avec une sagacité ordinaire, on peut par le contexte juger du sens d'un mot que l'absence des points voyelles rend équivoque, de même que dans toutes les langues, le contexte de la phrase suffit à un homme de bon sens pour déterminer la signification des mots *homonymes*, c'est-à-dire, qui, avec la même prononciation ou la même orthographe signifient des choses tout à fait différentes. Enfin on ne peut raisonner contre un fait ; et puisqu'il est démontré que les points voyelles sont plus récents que saint Jérôme, on pouvait donc entendre l'hébreu, et le traduire correctement sans le secours de ces points, ainsi que l'a fait ce Père, et que l'avaient fait avant lui les Septante.

Quelques savants pensent que les six consonnes, *aleph, he, vau, jod, cheth aïn*, tenaient lieu de voyelles. Le D. Kennicot, si connu par son érudition

Digitized by Google

Plusieurs motifs l'engagèrent dans cette pénible carrière. De toutes parts ses plus intimes amis le pressaient d'y entrer : il fallait, d'un autre côté, répondre aux Juifs, qui rejetaient toutes les versions, et ne cessaient d'objecter le texte hébreu aux Chrétiens. Le saint Docteur était enfin persuadé que quelque respectable que fût une version, l'original méritait toujours la préférence. Il commença par les livres des Rois vers

prétend, *diss.* 1, que les Juifs, après l'invention des points voyelles, omirent quelques-unes de ces consonnes *mères* en copiant la Bible, et qu'ils y substituèrent les points comme des équivalents, et qui d'ailleurs leur facilitait le moyen d'écrire avec plus de célérité. Le Père Girandeau, jésuite, ajoute dans sa *Praxis Linguæ sanctæ*, imprimée à la Rochelle en 1757, que dans tous les endroits où il n'y a point de ces voyelles, on doit sous-entendre l'o.

Mais est-il raisonnable de rejeter le système de prononciation d'une langue, pour y en substituer un autre qui n'est fondé que sur des conjectures? Que l'on affranchisse, si l'on peut, la grammaire hébraïque des difficultés dont elle est hérissée, on applaudira à cette découverte, pourvu qu'on ne tombe pas dans de plus grands inconvénients; autrement il vaudrait mieux s'en tenir à ce qui est établi, que de tendre à une perfection où il est impossible d'arriver. Pourrait-on même se flatter aujourd'hui de parler le grec et le latin avec assez d'exactitude, et d'en prendre si bien l'accent, qu'on n'aurait point paru barbare, et peut-être intelligible, à Démosthènes et à Cicéron?

Nous devons avouer que nous ignorons l'ancienne prononciatfon de l'hébreu : c'est ce qui paraît surtout dans la poésie de l'Écriture. Josèphe, Philon, Eusèbe et saint Jérôme, nous assurent que la versification des psaumes et des autres ouvrages poétiques de la Bible, est admirable pour la mesure et la rime; et cependant plusieurs savants ont avancé qu'elle ne consistait que dans le tour poétique des phrases, et dans l'élévation des sentiments. Voyez Calmet et Fleury, *sur la poésie des Hebreux*, et Floridi, *diss.* 17, p. 502.

Mais le docte et ingénieux Towth montre clairement que les psaumes et les autres ouvrages poétiques de la Bible hébraïque sont en beaux mètres; ce qui paraît par le nombre mesuré des syllabes, et par certaines licences qui n'étaient permises que dans ces occasions, telles pue l'élision ou l'addition des lettres, etc. On prouve d'ailleurs par l'Écriture même *(Eccli.* XLIV. 5, 3; *Reg.* IV, 31, *etc.*), que l'étude de la poésie sacrée était une profession parmi les Juifs. Voyez le savant et élégant ouvrage de M. Lowth. Il fait parfaitement connaître les beautés de la sublime et inimitable poésie de nos livres divins. Il est encore enrichi de notes véritablement neuves, et offre d'excellents modèles de traductions latines de quelques endroits de l'original, comme de l'ode d'Isaïe sur la destruction de Babylone, XIV, 4. p. 277 de la première édition. En un mot, les *Prælectiones de sacra poesi Hebræorum*, sont ce que nous avons de mieux sur cette partie de la littérature sacrée. On verra aussi avec plaisir les observations sur la versification hébraïque. dans le traité de Robertson, *sur la véritable et ancienne méthode de lire l'hébreu.*

Digitized by Google

l'an 390 ; il traduisit ensuite les autres parties de la Bible en différents temps, et finit, vers l'an 407, par le Pentateuque, Josué et Esther. Sa traduction était en usage dans plusieurs églises sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, qui lui donnait personnellement la préférence sur l'ancienne version[1]. Elle fut adoptée peu de temps après par toutes les églises, suivant saint Isidore de Séville[2]. On conserva cependant quelque chose de la version italique en différents endroits; en sorte que, dans plusieurs livres de l'Ancien-Testament, notre vulgate est un mélange de cette traduction et de celle de saint Jérôme. On retint aussi l'ancienne version italique pour le Psautier, à cause de l'habitude où l'on était de s'en servir dans le chant des psaumes ; mais on y admit par degrés plusieurs des corrections que saint Jérôme avait faites à deux différentes fois d'après le grec des Septante. Le Psautier, ainsi corrigé, est celui de la vulgate dont on se sert partout, excepté dans l'église du Vatican et dans celle de Saint-Marc de Venise, où l'on chante encore les psaumes suivant l'ancienne version italique. Les livres de la Sagesse et de l'Ecclésiastique, les deux livres des Macchabées, la prophétie de Baruch, la lettre de Jérémie, les additions qui sont à la fin du livre d'Esther, les treizième et quatorzième chapitres de Daniel, et le cantique des trois enfants dans la fournaise, sont de l'ancienne vulgate, parce qu'ils ne furent point traduits par saint Jérôme, qui n'avait pas le texte hébreu ou chaldaïque. Quant au reste de l'Ancien-Testament tel que nous l'avons, il est de la traduction de saint Jérôme, à l'exception de quelques passages qui sont de l'ancienne version vulgate ou italique[3].

[1] S. Greg. M. *hom.* 10, *n.* 6, *in Ezech.*; *l. XX, Mor. in cap.*, 30 *Job*, *c.* XXIII *n.* 62.

[2] L. I de Offic. eccles.

[3] La traduction latine de la Bible par saint Jérôme fait le premier tome de ses œuvres dans l'édition de Martianay où elle est donnée sous le titre de *Bibliothèque sacrée.*

En 1546, le Concile de Trente déclara notre Vulgate *authentique* : mais ce décret ne doit pas s'entendre en ce sens, qu'on ait donné à la version la préférence sur les textes originaux. Voyez Pallavicini, *Hist. Conc. Trid.*; Walton

Digitized by Google

En traduisant l'ouvrage d'Eusèbe *sur les Lieux saints*, saint Jérôme y fit beaucoup de corrections et d'additions, afin qu'il ne manquât rien à la description géographique de l'ancienne Palestine. Il a traité encore la même matière dans ses lettres à Dardanus et à Fabiola. Il composa aussi différents traités

Proleg. 10 *in Polyglot.*; Bellarmin, *de Verbo Dei*, *l. II*, *c.* 01, *item*, *litteris ad Lucan. Brug. Capuæ datis* 1603, *et diss. de editione latina vulgata Wirtzb. an.* 1749. Cette même dissertation a été traduite en français, et imprimée dans le tome XIV de la Bible, dite *de Vence*, p. 1.

Sixte V fit faire à Rome, en 1590, une bonne édition de la Vulgate. Elle fut réimprimée en 1592 et 1593, avec de nouvelles corrections. Voyez sur l'estime que l'on doit faire de la Vulgate, les plus habiles critiques protestants, Louis de Dieu. Drusius, Milles, Walton, *Proleg. in. Polyglot.* etc. Cappel a adopté plusieurs leçons de notre Vulgate dans les endroits où les manuscrits modernes de l'hébreu étaient corrompus. *Critica sacra*, *p.* 351-371.

Il serait sans doute bien difficile de donner une bonne traduction de l'Écriture d'après l'hébreu, tel que nous l'avons présentement; il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler les fautes grossières que l'on trouve dans les versions latines du Nouveau-Testament, par Bèze et par Érasme. On doit porter le même jugement des versions latines de l'Ancien-Testament qu'ont données Pagninus, Arias Montanus, Luther, que l'ignorance de la langue hébraïque rendit méprisable à ses meilleurs amis; Munster, qui suit servilement la paraphrase des Juifs et les rabbins; Léon de Juda, auteur de la traduction dite *Bible de Vatale;* Sébastien Castalion, dont l'ouvrage fut sévèrement censuré par Bèze; Luc et André Osiander son fils, qui ne firent autre chose que de corriger quelques endroits de la Vulgate sur l'hébreu; Junius, et Tremellius qui était né juif. Les protestants d'Angleterre ont adopté la dernière de ces traductions; mais la seconde édition même qui a été corrigée est encore extrêmement fautive, comme le savant Drusius l'a démontré. Le style en est vicieux et affecté; on y trouve fréquemment des pronoms et d'autres mots qui ne sont point dans l'original; enfin elle est remplie de contre-sens.

On doit convenir que le texte hébreu est présentement fautif, ce que l'on doit attribuer à l'ignorance ou à l'inadvertance des copistes; les plus habiles rabbins en font l'aveu. La vérité de notre assertion a été démontrée pas M. Kennicot dans son ouvrage intitulé : *The present pruned Hebrew Text considered*, et imprimé à Oxford en 1759, *diss.* 2, c. IV, p. 222, etc. On peut voir aussi la dissertation de ce docte hébraïsant sur le même sujet, laquelle parut en 1753, M. Kennicot donne l'histoire du texte hébreu, qu'il assure avoir été conservé dans toute son intégrité jusqu'au retour de la captivité, et même un peu plus tard. On avait gardé par l'ordre de Moïse une copie du Pentateuque, que l'on avait renfermée dans un coffre, et déposée à côté de l'arche.

Morin ne donne que cinq cents ans d'antiquité au fameux manuscrit d'Hillel, qui est à Hambourg. Le Père Houbigant dit qu'il ne connaît point de manuscrits hébreux qui remontent au-delà de six à sept siècles, et il assure qu'il y en a peu qui aient plus de deux ou de trois cents ans. Le plus ancien que

Digitized by Google

pour éclaircir plusieurs points de critique relatifs au texte hébreu de la Bible. On voit, par ses commentaires sur les Prophètes, avec quel soin, et pour ainsi dire avec quel scrupule il s'attachait au vrai sens du texte original, qu'il appelle *la vérité*. Cela ne l'empêchait pas d'avoir recours aux anciennes versions grecques. Il donne de temps en temps quelques expli-

l'on connaisse en France, est celui des Oratoriens de la rue Saint-Honoré à Paris, auquel le P. Houbigant donne près de sept cents ans. Selon l'Abbé Sallier, il n'y en a point dans la bibliothèque du roi dans la même ville qui ait plus de quatre cents ans. Les Dominicains de Bologne en Italie en ont un du Pentateuque, qui est fort célèbre, et dont Montfaucon a donné la description, *Diar. Ital. p.* 399. Il était déjà ancien en 1308, lorsque ces religieux l'achetèrent d'un juif qui le prétendait écrit par Esdras : son antiquité peut être d'environ neuf cents ans. L'Angleterre possède aussi deux bons manuscrits, dont l'un contient le Pentateuque, et l'autre le reste de l'Ancien-Testament ; ils ont environ sept cents ans, et se gardent dans la bibliothèque bodléienne. (Lennicot, *diss.* 1, *p.* 315.) Le plus fameux manuscrit du Pentateuque samaritain, que gardent les Samaritains à Naplouse, qui est l'ancienne Sichem, et auprès du mont Garizim, n'a que cinq cents ans d'antiquité. (Kennicot, *diss.* 2, *p.* 541.) Celui qui se voit dans la bibliothèque ambrosienne à Milan, peut être plus ancien. (Montfaucon, *Diar, p.* 11.) Il y a un manuscrit hébreu dans la bibliothèque du Vatican, qu'on dit avoir été copié en 975.

Le Père Houbigant de l'Oratoire donna une traduction latine de l'Ancien-Testament d'après le texte original. Quant aux livres deutérocanoniques, c'est-à-dire qui ne sont point dans le canon des Hébreux, il les a traduits d'après le grec. Son ouvrage fait sans doute honneur à notre siècle. On n'en saurait trop louer le style pour l'élégance, l'énergie et la clarté. Les notes en sont si concises, si judicieuses et si utiles, qu'on rendrait un vrai service à ceux qui ne peuvent se procurer l'ouvrage, de les faire imprimer séparément ; mais on a reproché au savant traducteur de s'être quelquefois arrogé le droit de corriger le texte hébreu sans l'autorité des manuscrits. Une pareille liberté ne pouvait être tolérée que dans les notes, par rapport aux endroits où les corrections paraissent évidemment nécessaires. Son travail aurait encore été plus estimé si la critique eût été plus modérée, et s'il avait montré plus de respect pour les anciennes versions authentiques.

On sait que Grotius, Wells, et d'autres critiques protestants, ont eu souvent recours à la Vulgate pour détrrminer ou pour corriger le sens de l'original même dans le Nouveau-Testament, qui est d'un usage plus fréquent que l'ancien. Il n'en est pas moins vrai que les originaux sont toujours les sources et que souvent ils ajoutent beaucoup de force et de clarté au sens de meilleures versions ; aussi l'Église a-t elle toujours fortement recommandé l'étude des langues dans lesquelles les Livres Saints ont été écrits, et les Conciles généraux ont ordonné qu'on établirait des professeurs dans les universités pour les enseigner. On ne peut se proposer en ce genre de modèle plus parfait et de guide plus sûr que saint Jérôme.

Digitized by Google

cations allégoriqnes ; mais il déclare qu'il n'en est point garant, et qu'il les a prises dans Origène ou dans d'autres auteurs. Quant à son commentaire sur saint Matthieu, il dit lui-même que ce n'était qu'un essai qu'il avait rédigé en peu de jours en faveur d'un ami, et auquel il se proposait de mettre la dernière main lorsque ses autres occupations le lui permettraient ; mais il paraît qu'il n'eut jamais le temps d'exécuter ce projet ; peut-être que les incursions que les barbares firent dans la Palestine en furent la cause. Il est au moins certain que saint Jérôme fut obligé, sur la fin de ses jours, d'interrompre ses études, pour se soustraire d'abord à leur fureur, et bientôt après à celle des pélagiens [1].

Ces hérétiques, profitant du crédit qu'ils avaient auprès de Jean de Jérusalem, envoyèrent, en 417, une troupe de bandits à Bethléem pour ravager les monastères qui étaient sous la conduite de saint Jérôme [2]. Il ne put s'échapper de leurs mains qu'en se retirant à la hâte dans une forteresse. Les bâtiments des monastères furent réduits en cendres. Les Moines et les vierges prirent la fuite. Eustochium et la jeune Paule coururent le plus grand danger ; leur habitation devint la proie des flammes, et les personnes qui leur appartenaient souffrirent en leur présence toutes sortes de tourments.

Cette persécution ayant cessé, le Saint reprit ses travaux pour l'Eglise. Tous les ennemis de la foi lui portaient une haine implacable ; mais il était aimé et respecté de tous les gens de biens, comme le rapportent Sulpice-Sévère et saint Augustin [3]. Enfin, après avoir triomphé des vices et des hérésies, et avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les travaux et la pénitence, il fut dégagé des liens du corps le 30 septembre 420. Une fièvre lente l'avait miné peu à peu, et son grand âge ne lui laissant aucune ressource, il succomba sous le poids de sa langueur. On l'enterra parmi les ruines de son monastère de Bethléem ; mais dans la suite son corps fut porté à Rome, et il s'y garde encore dans l'église de Sainte-

[1] S. Hier. 78. *ep. ad Paulin.* p. 643. — [2] S. Aug. *de Gestis Pelag.* c. XXXVI, t. X. — [3] Sulp. Sév. *Dial.*, c. IV ; S. Aug. *ep.* 82, *n.* 30, *p.* 201.

Digitized by Google

Marie-Majeure. Sa fête est marquée dans le sacramentaire de saint Grégoire, ainsi que dans les Martyrologes de Bède, d'Usuard, etc.[1].

Ce fut tout à la fois, et par esprit de pénitence, et par zèle pour la gloire de Dieu, que saint Jérôme s'appliqua à l'étude des saintes lettres, qui le mit en état de rendre à l'Eglise des services si importants. Les commentaires des anciens Pères sur l'Écriture ne sont point également utiles. Les allégories servent à rendre plus sensibles les instructions morales que renferment les paroles de l'écrivain sacré ; mais en général la meilleure manière d'expliquer nos divins oracles, est d'exposer les mystères de la foi, de développer les vertus chrétiennes, et d'insister sur les motifs qui doivent en inspirer l'amour et la pratique, et toujours en s'attachant au sens littéral. Saint Chrysostôme est un des plus beaux modèles que l'on puisse suivre en ce genre ; mais pour découvrir ces trésors inestimables qui sont renfermés dans l'Ecriture, il faut la lire souvent, et la méditer humblement : il faut se pénétrer de cet esprit de prière et de cette docilité qui ont mérité à tant de saints Docteurs d'être les fidèles interprètes de la Parole de Dieu.

On doit encore observer de s'en tenir toujours à la tradition de l'Église. Quiconque ne marche point à la lumière de ce flambeau, ne peut manquer de s'égarer. L'expérience ne l'a

[1] Quatre Ordres religieux, qui portent le nom d'*hiéronymites*, honorent saint Jérôme comme leur principal patron. Ils suivaient dans leur première institution des Règles fort austères qui avaient été composées d'après les épîtres du saint Docteur. On changea depuis ces Règles, et on y substitua celles de quelques autres Ordres.

Des hiéronymites d'Espagne étaient originairement une filiation du Tiers-Ordre de Saint-François. Ils furent ermites jusqu'à l'an 1374, qu'ils se réunirent en communauté, et se mirent sous la Règle de saint Augustin.

Cette même Règle a été adoptée par les ermites de Saint-Jérôme qui composent la Congrégation de Lombardie. Ils possèdent l'église de Saint-Alexis à Rome ; mais leur Général réside dans le couvent d'Ospitaletto au diocèse de Lodi.

La Congrégation des hiéronymites de Fiésolie en Toscane suit la Règle de saint Augustin, à laquelle on a ajouté certaines constitutions particulières qui ont été tirées des épîtres ascétiques de saint Jérôme. Ceux de Saint-Pierre de Pise sont mendiants. Voyez la vie de ce Saint, sous le 1er juin.

Digitized by Google

que trop souvent prouvé. Les hommes même les plus habiles, s'ils dédaignent de suivre cette lumière, deviennent le scandale de l'Eglise, au lieu de contribuer à l'instruction des fidèles. « La foi orthodoxe, suivant la remarque d'un savant Evêque protestant, ne dépend pas de l'Ecriture considérée en elle-même, mais de l'Ecriture expliquée par la tradition universelle[1]. »

Mais comme le sens littéral des Livres saints est plus propre que tout autre à nous les faire bien comprendre, il faut nécessairement avoir recours aux règles d'une sage critique. Personne sur ce point n'a égalé saint Jérôme dans l'église latine, et l'on ne saurait trop exhorter les interprètes modernes à suivre son exemple. (GODESCARD.)

NOTICE

DES ÉCRITS DE SAINT JÉROME.

Nous parlerons des ouvrages de saint Jérôme, suivant l'ordre qu'ils tiennent dans l'édition de ce Père par les Bénédictins.

TOME I.

La *Bibliothèque sacrée*, c'est-à-dire tous les livres de l'Ecriture que saint Jérôme traduisit en latin d'après le grec ou l'hébreu.

TOME II.

1° Le livre *des noms hébreux*. Le saint Docteur y explique les étymologies des noms propres qui se rencontrent dans l'ancien et le nouveau Testament; viennent ensuite quelques *fragments grecs* du même livre, traduits en latin.

2° Le dictionnaire *des lieux hébreux*, ou géographie sacrée pour l'intelligence de l'Écriture. Le fond de l'ouvrage est d'Eusèbe de Césarée ; mais saint Jérôme se l'appropria, pour ainsi dire, en le perfectionnant.

[1] Hare, évêque de Chichester, *On the difficulties which attend the study of the scriptures hi the way of private spirit.*

Digitized by Google

3° Le livre des *questions hébraïques sur la Genèse*. On y trouva les sentiments de quelques Juifs et de plusieurs interprètes tant grecs que latins, sur divers endroits de ce livre de l'Écriture.

4° Seize *lettres* sur quelques endroits difficiles de l'ancien Testament.

5° Le commentaire sur l'Ecclésiaste, vers l'an 388.

6° Traduction des deux homélies d'Origène sur le Cantique des cantiques, vers l'an 383. Cette traduction fut faite à la prière du Pape Damase, auquel elle est dédiée.

7° Suivent plusieurs ouvrages supposés à saint Jérôme, qui ont aussi l'Écriture-Sainte pour objet.

TOME III.

Ce tome renferme les commentaires du saint Docteur sur les prophètes, qui furent écrits en différents temps.

TOME IV.

1° Le *commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu*, vers l'an 398.

2° Plusieurs *lettres* où le saint Docteur explique plusieurs difficultés relatives au nouveau Testament.

3° Commentaires sur les épîtres de saint Paul aux Galates, aux Ephésiens, à Tite et à Philémon.

La seconde partie du tome quatrième contient les *lettres* de saint Jérôme, qui sont divisées en plusieurs classes, et dont plusieurs sont de véritables traités, ainsi que ses ouvrages ascétiques et polémiques. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux.

1° Les *Vies* de saint Paul, ermite, de saint Hilarion et de saint Marc.

2° Le *catalogue des écrivains illustres*, écrit en 392, et divisé en 35 chapitres. Dans le dernier, saint Jérôme parle de ses propres ouvrages ; mais il n'est, à l'en croire, qu'un avorton, et le dernier de tous les Chrétiens.

3° Le *livre contre Helvidius*, qui soutenait que la sainte

Digitized by Google

Vierge, après la naissance de Jésus-Christ, avait eu d'autres enfants de saint Joseph, et qui en était venu jusqu'à enseigner que la virginité n'avait aucun avantage sur le mariage. Cet ouvrage fut écrit vers l'an 384.

4° Les deux *livres contre Jovinien*, qui ont aussi pour objet la défense de la virginité, vers l'an 392.

5° *Apologie* du saint Docteur touchant ses livres contre Jovinien, vers l'an 393.

6° Le *livre contre Vigilance*. Nous en avons parlé dans la vie du Saint.

7° Dialogue *contre les Luciférien*s. Voyez la vie du Saint.

8° Nous avons aussi parlé des ouvrages de saint Jérôme contre Rufin.

9° Les dialogues contre les pélagiens. Voyez la vie du Saint.

TOME. V.

On a mis dans ce tome les ouvrages supposés à saint Jérôme, et un recueil de pièces qui ont rapport à l'histoire de ce saint Docteur.

Le style de saint Jérôme dans ses commentaires sur l'Écriture est pur, simple et clair, mais accompagné d'une certaine sécheresse. Il croyait que la dignité des divins oracles se suffisait à elle-même. Il n'en est pas ainsi de ses autres ouvrages; le Saint s'efforçait de donner à son style toute la politesse dont il était capable. Ses pensées sont nobles, ainsi que ses expressions. On remarque dans son discours une variété de tours aussi agréable que surprenante; il sait employer les figures avec beaucoup d'art, et il n'est pas moins heureux dans l'usage qu'il fait des subtilités de la logique. Il amène avec goût les plus beaux traits des philosophes et des auteurs classiques, et il possède le talent d'embellir ses ouvrages de ce qu'il y a de plus curieux dans les arts et dans les sciences. L'assortiment de toutes ces parties est si parfait, que chacune paraît être à sa place; et l'on peut comparer son discours à ces ouvrages de marqueterie, où toutes les pièces sont si artistement unies

Digitized by Google

ensemble, qu'elles paraissent faites l'une pour l'autre. Il faut cependant convenir que cette manière d'écrire annonce quelquefois un peu trop d'affectation. Le judicieux Fénélon dit aussi que le style de saint Jérôme n'est pas toujours selon les règles ; mais il ajoute en même temps que quelques fautes dans lesquelles il est tombé ne doivent empêcher qu'on ne le préfère, pour l'éloquence, à ceux qui tiennent une place distinguée parmi les orateurs.

D. Martianay, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, a donné à Paris une édition des œuvres de saint Jérôme en cinq volumes *in-folio*, dont le premier parut en 1693, et le dernier en 1704. Le livre *des noms hébreux*, et les autres ouvrages critiques du saint Docteur avaient été jusque-là horriblement défigurés, même dans les éditions d'Erasme et de Marianus Victorius. Cave et d'autres savants ont donné de grands éloges au travail de D. Martianay, quoqu'il n'ait pas le degré de perfection qu'il pourrait avoir. Ce Religieux y montre à la vérité plus de jugement et d'érudition que dans quelques-uns de ses traités ; mais il s'en faut de beaucoup qu'on puisse le comparer aux Mabillon et aux Constant. Il a laissé encore un grand nombre de fautes dans le texte de saint Jérôme, et ses notes ne sont pas toujours exactes. L'ordre qu'il a suivi dans l'arrangement des lettres du saint Docteur y jette une telle confusion, qu'on ne sait comment s'y prendre pour les prendre pour les trouver ou les citer. Il n'a point donné la chronique de saint Jérôme, non plus que le Martyrologe qui lui est attribué dans quelques anciens manuscrits, quoique ce Père n'a fait que le traduire en latin, comme nous l'apprenons de Bède, *Retrc. in act.*, et de Walfrid Strabon, *de Rebus eccl. c.* 28. Ce Martyrologe a été publié par D. Luc d'Achéry, *Spicil. t. IV.*

Martianay mit une vie de saint Jérôme dans le cinquième tome des œuvres de ce Père, mais il la redonna en français, avec des additions en 1706. Il y défend le saint Docteur contre Baillet, qui, en parlant de lui, emploie des expressions fort dures, et contre quelques autres critiques qui n'ont point assez mesuré les termes dont ils se servaient. Barbeyrac a aussi maltraité

Digitized by Google

saint Jérôme, et l'a calomnié, en lui imputant une doctrine qu'il n'enseignait point; mais il a été solidement refuté par D. Ceillier, *Apologie des Pères*, *p.* 308-311 [1].

SAINT GRÉGOIRE ILLUMINATEUR,

APOTRE DE L'ARMÉNIE.

Grégoire, surnommé l'*Illuminateur*, était de la grande Arménie, et naquit dans la province de Balhaven [2]. Il sortait de

[1] Villarsi, Oratorien d'Italie, donna à Vérone, en 1738, une nouvelle édition des œuvres de saint Jérôme en 10 vol. *in-folio*, avec une vie de ce Père, et des notes fort utiles. Il fut aidé dans ce travail par plusieurs savants, et notamment par le marquis Scipion Maffei : mais on lui a reproché, comme à Érasme et à quelques autres critiques, d'avoir corrigé le texte de son auteur d'après ses propre conjectures, et sans l'autorité des manuscrits, ce qui diminue beaucoup l'utilité de son entreprise. Voyez les *Observations sur la nouvelle édition de saint Jérôme à Vérone, par Maffei et Villarsi, par un Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur*, Paris, 1739. *in-4°*.

[2] Les Apôtres saint Barthélemi et saint Thomas avaient prêché la Foi dans l'Arménie, selon Tillemont, t. I, et Schroder, *Thess. Linguæ Armenicæ*, p. 149. Nous apprenons de Tertullien, *adv. Judæos*, c. VII, que les chrétiens avaient au second siècle une église florissante dans ce pays. Durant la persécution de Dioclétien, il y eut un grand nombre de Martyrs à Sébaste, à Nicopolis, à Mélitène, à Comane, etc. Voyez Lubin, *Not. in Martyr. rom.*, et le Quien, *Or. Christ.* t. I, p. 425.

Saint Grégoire porta le flambeau de la foi dans la grande et la petite Arménie, et baptisa le roi Tiridate. Ayant été élu évêque, il se retira à Césarée en Cappadoce, où il fut sacré par Léonce, qui occupait le siége de cette ville, selon l'auteur de sa vie, *ap. Metaph.*; Agathangelus, dans *l'histoire de la conversion des Arméniens*, etc. : de là l'origine de la possession où était l'Archevêque de Césarée de sacrer le Primat d'Arménie. C'est la remarque de l'ancien auteur d'une relation des affaires de l'Arménie, laquelle a été publiée par le Père Combefis, *Auctar. Bibl. Patr. Græc.* L'existence de cet usage se prouve encore par saint Basile, *ep.* 121, *alias.* 195 *ad Theod. et ep.* 122, *alias* 313 *ad Pœmin.* Il subsista jusqu'au v^e^ siècle, qu'il fut aboli par les rois de Perse, alors maîtres du Pays.

Le Primat d'Arménie, qui prenait anciennement le titre de *catholique*, prend aujourd'hui celui de *patriarche*. Il résidait dans la capitale du pays que les Arméniens appelaient *Pagarsciabat*, c'est-à-dire, *Artaxiasata* ou *Artaxatâ*. Sur les ruines de cette ville est le fameux monastère d'Eschmiazin, autrement dit *des trois églises*. Le Patriarche y fait encore sa résidence. Les Arméniens disent que l'église fut fondée par saint Grégoire dans le palais du roi Tiridate. Elle est à deux lieues d'Ervan, qui est présentement capitale de l'Arménie persane.

Digitized by Google

l'illustre maison royale de Parthie, dite *des Arsacides*. Ayant été porté, dès son enfance, à Césarée en Cappadoce, il y fut élevé dans la religion chrétienne, ef y reçut le Baptême. Son amour pour Dieu était si ardent, qu'il résolut de n'avoir plus rien de commuu avec le monde. Lorsqu'il se fut perfectionné dans la science du salut, il se sentit enflammé d'un grand désir d'aller prêcher l'Evangile à ses compatriotes. Il revint donc en Arménie après avoir imploré le secours du Ciel par de ferventes prières. Ses discours, soutenus par une vie sainte, opérèrent des conversions innombrables. On assure que Dieu confirma aussi par des miracles la vérité de la doctrine que son Serviteur annonçait. On lit dans l'auteur anonyme de sa vie, donnée par Surius, qu'il eut beaucoup à souffrir, dans sa mission, de la part de Tiridate, roi du pays; mais que ce prince ouvrit enfin lui-même les yeux à la lumière, et qu'il reçut le

Saint Grégoire, de retour en Arménie, y sacra plusieurs Évêques, et laissa l'église du pays dans un état très-florissant. Après le Concile de Chalcédoine, les Arméniens tombèrent dans l'eutychianisme, et confirmèrent cette hérésie dans un fameux Concile tenu à Tibène en 554. Leurs réunions à l'Église catholique n'ont jamais été de longue durée. Voyez sur leurs erreurs, le Concile *in Trullo*, *can.* 56, et Beveridge, *not.* 16, ainsi que le Concile tenu à Jérusalem contre les Arméniens en 1143. *Conc. Harduni*, t. VI. *part.* 2, p. 1143.

Dans le XIVe siècle, le Pape Jean XXII chargea Barthélemi le Petit, Dominicain, et plusieurs autres religieux du même Ordre, d'aller prêcher la Foi catholique en Arménie. Ces missionnaires et leurs successeurs convertirent plusieurs hérétiques, qu'on désigna sous le nom de *frères unis*; et il y a encore aujourd'hui un grand nombre qui sont catholiques. L'Archevêque de Naxivan, avec tout son diocèse, n'a jamais abandonné la vraie Foi, malgré les persécutions fréquentes des mahométans de Perse. Voyez sur les erreurs des autres Arméniens (que schroeder a voulu inutilement justifier à certains égards, *Thes. Linguæ Armenicæ)*, le décret d'union fait par Eugène IV après le Concile de Florence; Clément Galanus, *Hist. Armen.*; le Quien, *Or. Chr.* t. III, p. 1361; le Brun, *Lilurg.* t. III, p. 1; Echard, *de Script. Ord. Prædicat. t. I, p.* 481; Brémond, *Bullar. Domicain. t. II, p.* 245; Touron, *Hist. des Hom. illustres.* t. II. p. 108, etc.

Les Syriens-Eutychiens (appelés Jacobites d'un certain Jacques surnommé Zanzal et Baradat, qui vivait dans le VIIe siècle), ont aussi embrassé la Foi catholique avec l'Archevêque d'Alep et plusieurs autres Évêques, et sont unis de communion avec le Saint-Siége. Ils ne veulent point prendre le nom de Jacobites, à cause de l'hérésie de celui qui l'avait fait donner à leurs pères. On les appelle communément Syriens ou Suriens chrétiens.

Digitized by Google

baptême. Suivant saint Eusèbe [1], Maximien Daïa, alors César en Orient, qui avait juré une haine irréconciliable au Christianisme, fut très-irrité de le voir faire tant de progrès dans l'Arménie : il vint attaquer ce pays, mais il fut repoussé, et obligé de se retirer avec confusion. C'est la première guerre de religion dont il soit parlé dans l'histoire.

Saint Grégoire fut sacré évêque par Léonce de Césarée en Cappadoce. Ce fut Tiridate lui-même qui l'envoya vers ce Prélat pour qu'il reçut de ses mains l'onction épiscopale. De retour dans sa patrie, il y continua ses travaux apostoliques avec un nouveau zèle ; il porta aussi le flambeau de la foi chez plusieurs nations barbares près la mer Caspienne, et pénétra jusqu'au mont Caucase. Nous apprenons d'un historien arménien [2], que s'étant retiré dans une cellule à Mania, qui est dans la province de la Haute-Arménie, appelée Daranalia, il y finit ses jours ; que son corps fut enterré dans ce même lieu, et qu'on le transporta depuis dans la ville de Thordane. Il mourut vers le temps où Constantin le Grand se rendit maître de l'Orient. Les ménologes des Grecs lui donnent le titre de Martyr [3].

Le saint Évêque, suivant l'auteur anonyme d'un panégyrique composé en son honneur, et publié parmi les ouvrages de saint Chrysostôme [4], écrivit plusieurs discours remplis d'une sagesse toute divine, ainsi qu'une exposition de la foi qu'il donna à son troupeau. Un savant moderne [5] assure que cette exposition, et vingt-trois homélies de saint Grégoire, sont ren-

[1] Hist. l. IX, c. VIII. — [2] Moses Chorenensis.

[3] On lit dans la *Synopsis* donnée par Galanus, que saint Grégoire gouverna l'église d'Arménie depuis la quinzième jusqu'à la quarante-sixième année du règne de Tiridate, et conséquemment durant l'espace de 31 ans. La liste des Évêques qui assistèrent au premier Concile général de Nicée, laquelle a été publiée en arabe par Selden, donne pour le trente-sixième de ces Évêques, Grégoire de la grande Arménie ; mais dans la liste publiée en latin, cette place est occupée par Aristarcès, que Galanus appelle Rostacès, et qui après avoir été plusieurs années coadjuteur de Grégoire, lui succéda. Le Saint l'ayant sacré Évêque, passait un temps considérable dans la retraite sur les montagnes. Les Arméniens prétendent que les reliques de saint Grégoire furent portés à Constantinople sous le règne de Zénon, à l'exception d'une partie qu'ils gardent avec vénération.

[4] T. II, p. 821, ed. Ben. — [5] M. l'Abbé de Villefroi.

Digitized by Google

fermées dans un manuscrit arménien qui se garde dans la bibliothèque du roi à Paris.

SAINT OURS ET SAINT VICTOR,

MARTYRS DE LA LÉGION THÉBÉENNE.

Il existe à Soleure en Suisse une magnifique église dédiée à saint Ours et à saint Victor. Les Reliques de ces deux saints Martyrs ainsi que celles de leurs compagnons y sont conservées avec soin, et y attirent continuellement une grande affluence de fidèles.

L'histoire des Martyrs de la légion thébéenne rapporte que les saints Ours et Victor, accompagnés d'environ soixante autres soldats de cette légion, se sauvèrent du camp et s'enfuirent à travers les montagnes, pendant que le cruel Maximien faisait mettre à mort leurs camarades qui préféraient la mort à l'apostasie. Mais ce prince barbare ayant eu connaissance de leur fuite, en fit avertir Hirtour, qui commandait le camp près de Soleure, et qui se mit aussitôt à leur poursuite. Il les atteignit en effet, les chargea de chaînes pour les conduire à Soleure, et n'ayant pu ni par promesses, ni par menaces, ni par supplices les déterminer à renoncer à Jésus-Christ, les fit décapiter sur le pont de l'Aar, et jeter leur corps dans la rivière. Mais il paraît que les fidèles du pays les en retirèrent et les firent ensevelir secrètement. Quoi qu'il en soit, une pieuse veuve, Berthe, qui avait été l'épouse de Rodolphe II, roi de Bourgogne, fit rechercher leurs précieux restes environ six ans après cet événement, et bâtit une église où ils furent déposés et exposés à la vénération des fidèles. Elle y joignit un monastère, à l'usage des prêtres destinés au service de cette église. En 1474, il y eut une translation très-solennelle de ces Reliques dans une nouvelle église dediée à ces Saints, et il s'y opéra plusieurs miracles. Le concours du peuple y fut immense, car on y compta plus de vingt mille personnes, outre les légats du Pape et un grand nombre d'abbés mitrés et crossés.

Digitized by Google

SAINTE GUDÉLIE,

MARTYRE.

Pendant que Sapor persécutait avec fureur les Chrétiens de la Perse, une sainte femme qui se nommait Gudélie, et qui avait converti, par ses vertus et ses discours, beaucoup d'idolâtres à la foi de Jésus-Christ, fut arrêtée au nom du monarque, et livrée aux bourreaux, qui, parmi les diverses tortures qu'ils lui firent souffrir, lui arrachèrent la peau de la tête et tentèrent d'ébranler sa constance par les supplices les plus barbares.

Mais comme elle ne démentit pas la grâce du Seigneur, elle fut condamnée à mourir en croix.

Elle rendit l'âme ainsi en remerciant son divin Maître de l'honneur qu'elle avait de mourir comme lui.

SAINT LUMIER,

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE.

Saint Leudomire, vulgairement appelé saint Ludmier et saint Lumier, fut le successeur de saint Elaphe sur le siége épiscopal de Châlons-sur-Marne, où il est honoré le 3 octobre. N'étant encore que Diacre, il souscrivit avec son frère l'acte par lequel ils donnèrent à l'église de Châlons les terres qu'ils possédaient dans le voisinage de Limoges. La charité et l'amour de la chasteté furent les vertus qui éclatèrent en lui d'une manière particulière. On place sa mort vers l'an 626.

Il est patron, dans le diocèse de Châlons, d'un village qui porte son nom.

SAINT LÉRY,

ABBÉ.

Né dans la Grande-Bretagne, de nobles parents, qui lui procurèrent une bonne éducation. Léry se garantit des périls où

Digitized by Google

le jetaient sa naissance, sa jeunesse et sa fortune. L'étude, la réflexion, et un grand amour de Dieu furent ses armes victorieuses.

Patient dans le malheur, humble dans le succès, plus disposé à se soumettre qu'à commander, constant dans ses résolutions, il montrait une douceur inaltérable, une charité toujours attentive aux besoins des autres, et que rien ne rebutait, dès qu'il s'agissait de la gloire du Seigneur ou du salut de ses frères. Ce n'était cependant aux yeux de Léry qu'un premier pas dans le chemin de la vertu.

Pour travailler encore plus à se perfectionner, il voulut aller dans une contrée où il vivrait ignoré. Il aborda bientôt aux rivages d'Aleth, gagna les terres et fut reçu par saint Judicaël, roi de l'Armorique, qui tenait sa cour à Gaël. Saint Elouan venait, à la demande de saint Bili, aumônier de la reine, d'abandonner l'ermitage qu'il avait bâti au bord de la rivière de Doueff. Le pieux étranger reçut cette retraite du monarque, et s'y rendit utile à tout le voisinage par ses instructions, ses exemples et ses miracles.

Plusieurs disciples se mirent sous sa conduite, et le secondèrent dans son zèle toujours croissant pour travailler au salut des Bretons, surtout du diocèse d'Aleth. Ses vertus éclatantes donnaient une force irrésistible à ses prédications; dès qu'on savait qu'il devait parler en quelque lieu, on y accourait de toutes parts. Les conversions se multiplièrent tant, que l'idolâtrie cessa complétement partout où il se fit entendre.

Plus d'un pécheur ne goûta pas d'abord ses représentations; mais l'intrépide ami de la vérité et de la vertu, ne les sacrifia point par un adoucissement coupable.

Un sainte mort termina sa longue et laborieuse vie, le 30 septembre, dans le septième siècle. Voici ce qu'en disent les annales des Bénédictins :

Ce Saint, né dans la Grande-Bretagne, montra, dès son enfance, une si grande prédilection pour les choses du Ciel, qu'il méprisa les richesses, les plaisirs, les honneurs, tous les biens

Digitized by Google

de la terre. Enfin, pour être entièrement occupé de son salut, il quitta son pays et les auteurs de ses jours. Le divin Maître lui procura un ami qui lui tint lieu de patrie et de parents, il lui donna Judicaël, digne chef des Bretons pour appui. Léry fonda un monastère où il vécut dans une grande pureté. Sa vie édifiante fut précieuse devant le Seigneur, qui fit éclater sa sainteté par des miracles dans le lieu où il termina sa carrière.

SAINT HONORÉ,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Saint Honorius, vulgairement saint Honoré, était romain de naissance, et embrassa l'état monastique dans sa patrie. Le Pape saint Grégoire le Grand, qui connaissait l'étendue de ses lumières et la solidité de ses vertus, l'associa aux missionnaires qu'il avait chargés de travailler à la conversion de l'Angleterre.

Saint Just, archevêque de Cantorbéry, étant mort vers l'an 630, Honorius fut élu pour lui succéder. Il fut sacré à Lincoln par saint Paulin, archevêque d'Yorck. Le Pape Honorius I lui envoya le *pallium*, et lui écrivit en même temps une lettre qui portait que, quand les siéges d'Yorck ou de Cantorbéry seraient vacants, celui des deux Archevêques qui vivrait sacrerait la personne qui aurait été canoniquement élue.

Notre saint Archevêque voyait avec joie le royaume de Jésus-Christ s'accroître de jour en jour; il y contribuait beaucoup par ses exemples, ainsi que par ses instructions, et par le soin extrême qu'il prenait de mettre partout des pasteurs également pieux et éclairés.

Il mourut le 30 septembre 653, et eut pour successeur saint Deusdedit. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX CONRAD,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE PORTO.

Conrad, fils du comte de Senne, quitta le monde au XII^e^ siècle et embrassa l'état ecclésiastique. Il eut d'abord un canonicat dans l'église de Saint-Lambert à Liége. Il entra ensuite dans l'Ordre de Citeaux et fut nommé abbé de la célèbre abbaye de Villiers en Belgique, puis abbé de Clairvaux, et enfin de Citeaux. Son mérite lui attira la dignité de Cardinal, d'Évêque de Porto et de Légat du Saint-Siége.

Un jour qu'en qualité de Légat il assistait à un synode convoqué à Cologne, l'un des curés présents se plaignit devant lui des Dominicains, dont l'Ordre commençait à se répandre en Allemagne. « Ces Frères Prêcheurs, disait-il, sont arrivés chez nous pour notre ruine. Ils s'emparent de la récolte d'autrui, ils confessent nos paroissiens et gagnent leurs bonnes grâces. Le Légat lui demanda combien il avait de paroissiens? — Neuf mille, répondit ce curé. — Homme téméraire, s'écria Conrad indigné, ne savez-vous donc pas que vous rendrez compte devant Dieu de chacun d'eux? Et vous osez vous plaindre de ceux qui viennent partager votre fardeau? Vous êtes indigne de conserver vos fonctions; et de ce moment je vous prive de tous vos bénéfices ecclésiastiques. »

Le mérite de Conrad et sa sainteté ayant éclaté en plusieurs circonstances lorsqu'il rentra à Rome où se mourait le Pape Honorius III, les Cardinaux voulurent l'élever sur le Saint-Siége. Mais on ne put le décider à accepter cette grande dignité. C'était en l'an 1227; et il survécut peu au Pape défunt. Il est fêté le 30 septembre.

LE VÉNÉRABLE ROBERT DE SORBONNE.

Robert de Sorbonne, ou plus exactement Sorbon, naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhételais, dans le diocèse de Reims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu doc-

Digitized by Google

teur à Paris, il se consacra à la prédication et aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de temps une si grande réputation que le roi saint Louis voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, et le choisit pour son confesseur. Robert de Sorbonne, devenu Chanoine de Cambrai, vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avait eues pour parvenir à être docteur, et résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers qui, vivant en commun, et ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuvèrent son dessein, et offrirent de l'aider de leurs biens et de leurs conseils. Robert de Sorbonne, appuyé de leurs secours, fonda en 1253, le collége qui porte son nom. Il rassembla d'habiles professeurs, et choisit entre les écoliers ceux qui lui parurent avoir plus de piété et de dispositions. Telle est l'origine du collége de Sorbonne, qui a servi de modèles à tous les autres colléges; car, avant ce temps-là, il n'y avait en Europe aucune Communauté où les ecclésiastiques séculiers vécussent en commun et enseignassent gratuitement. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre collége pour les humanités et la philosophie. Ce collége connu sous le nom de Calvi et de petite Sorbonne, devint très-célèbre par les grands hommes qui y furent formés. Il subsista jusqu'en 1636, que le Cardinal de Richelieu le fit démolir pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Le célèbre fondateur, devenu Chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation que les princes mêmes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina saintement sa carrière en 1274, âgé de soixante-treize ans, après avoir légué à la société de Sorbonne ses biens qui étaient très-considérables.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Ayant parlé au 28 de ce mois de l'origine du pèlerinage de Notre-Dame du Mont-Roland, nous croyons devoir rapporter encore deux miracles qui s'y accomplirent, et qui sont tirés des Annales de la Congrégation de la très-sainte Vierge établies autrefois partout où la Compagnie de Jésus avait des colléges. C'est un beau témoignage de la foi des Congréganistes de Dole, et de leur tendre dévotion envers la Mère de Dieu.

En 1590, un enfant était consumé depuis quelques mois d'une fièvre si forte et si opiniâtre, qu'il semblait devoir succomber. Le jour de l'Annonciation, une pensée de foi et de confiance s'éveille dans le cœur du jeune malade; il fait vœu, s'il obtient sa guérison, de se consacrer d'une manière spéciale à la Mère de miséricorde en entrant dans sa Congrégation, et à l'instant par un premier bienfait du Ciel il est soulagé, et bientôt la fièvre qui était continue se change en fièvre quarte. Ses parents, au comble de la joie, sentent leur espérance en Marie s'accroître; ils publient partout leur reconnaissance de ce premier bienfait. Trois mois après, la pieuse mère, guidée par un sentiment de gratitude, conduit son fils à la chapelle du collége, pour qu'il s'y purifie par le sacrement de pénitence. L'enfant se confesse en effet, et se trouve délivré de la fièvre, mais il est si faible encore qu'il peut à peine marcher. Il se rappelle alors qu'il existe dans le voisinage un sanctuaire célèbre, où la Reine des miséricordes a déjà souvent donné des preuves de sa puissance, c'est le pèlerinage de Mont-Roland, où s'opèrent fréquemment des prodiges. Sa mère le fait monter à cheval et l'accompagne vers la sainte montagne : ils marchent avec cette foi qui fait violence au Ciel, ils arrivent péniblement à l'église; l'enfant descend de cheval, et appuyé sur deux bâtons, il entre dans le lieu saint; il se prosterne devant l'Image de Marie, et la messe terminée, il sent que la Mère de bonté a complété son œuvre : une vigueur

Digitized by Google

nouvelle s'est répandue dans tous ses membres, il est guéri, et il offre en témoignage de la faveur reçue, les appuis qui soutenaient naguère son corps débile ; il sort de l'église plein de joie, laisse le cheval qui l'a porté, et revient à pied à la ville. Dans sa maison, un nombreux concours de citoyens, témoins du changement merveilleux qui s'est opéré en lui, l'entourent, le félicitent, et rendent avec lui de justes actions de grâces à Jésus et à sa sainte Mère.

Le même auteur rapporte que le collége de Dole était le centre de quatre nombreuses Congrégations qui rivalisaient entre elles de zèle et de ferveur. La Vierge sainte de son côté ne cessait de leur prouver, par des grâces fréquentes, combien leurs hommages lui étaient agréables, et il en cite de nombreux exemples.

Un de ces congréganistes était alité depuis longtemps, affligé d'une maladie très-grave qui le faisait cruellement souffrir. Plein de confiance en la Mère de Dieu, qui déjà l'avait miraculeusement secouru dans une chute qu'il avait faite d'un arbre très-élevé, il se traîne péniblement au sanctuaire de Mont-Roland, à deux milles de la ville ; là, il supplie avec larmes la Consolatrice des affligés d'avoir pitié de sa misère, et à peine a-t-il terminé sa prière qu'il recouvre la santé.

MARTYROLOGE ROMAIN [1]

A Bethléem de Juda, mort de saint Jérôme, prêtre et docteur de l'Église, qui s'étant livré à toutes sortes d'études et

[1] PRIDIE KALENDAS SEPTEMBRIS.

In Bethlehem Judæ depositio sancti Hieronymi Presbyteri, et Ecclesiæ Doctoris, qui omnium studia litterarum adeptus, ac probatorum Monachorum imitator factus, multa hæresum monstra gladio suæ doctrinæ confodit : demum cum ad decrepitam usque vixisset ætatem, in pace quievit, sepultusque est ad Præsepe Domini : cujus corpus postea Romam delatum, in Basilica sanctæ Mariæ Majoris conditum fuit. — Eodem die sancti Leopardi Martyris, ex domesticis Juliani Apostatæ, cui caput Romæ amputatum fuit, et corpus ejus Aquisgranum postea translatum. — Solodori in Gallia passio sanctorum Martyrum Victoris et Ursi ex gloriosa legione Thebæorum, qui primo sub

Digitized by Google

ayant marché sur les traces des moines les plus parfaits, perça du glaive de sa doctrine les monstres de plusieurs hérésies. Etant enfin parvenu jusqu'à une extrême vieillesse, il mourut en paix et fut inhumé près de la crèche du Seigneur; son corps, transporté depuis à Rome, fut placé dans la basilique de sainte Marie-Majeure.

Le même jour, saint Léopard, martyr, attaché au service de la maison de Julien l'Apostat, qui fut décapité à Rome, et dont le corps fut dans la suite transporté à Aix-la-Chapelle.

A Soleure, en Suisse, supplice de saint Victor et de saint Ours, martyrs de l'illustre légion Thébéenne, qui, sous l'empereur Maximien, furent d'abord tourmentés de supplices cruels; mais ils en furent délivrés parce qu'une lumière céleste ayant brillé au-dessus d'eux, les bourreaux tombèrent par terre; ensuite ayant été jetés dans le feu, mais n'en ayant reçu absolument aucune atteinte, ils furent à la fin immolés par le glaive.

A Plaisance, saint Antonin, martyr de la même légion.

Le même jour, saint Grégoire, évêque de la Grande-Arménie, qui ayant beaucoup souffert sous Donatien, mourut à la fin en paix.

A Cantorbéry, en Angleterre, saint Honorius, évêque et confesseur.

A Rome, sainte Sophie, veuve, mère des saintes vierges, Foi, Espérance et Charité.

maximiano Imperatore diris suppliciis cruciati, sed cœlesti super eos lumine coruscante, ruentibus in terram ministris, erepti : deinde in ignem missi, sed in nullo pœnitus læsi, novissime gladio consummati sunt — Placentiæ sancti Antonini Martyris ex eadem Legione. — Eodem die sancti Gregorii Episcopi magnæ Armeniæ, qui sub Diocletiano multa passus, tandem in pace quievit. — Cantuariæ in Anglia sancti Honorii Episcopi et Confessoris. — Romæ natalis sancti Francisci Borgiæ Societatis Jesu, de quo sexto Idus Octobris festum celebratur. — Ibidem sanctæ Sophiæ Viduæ, matris sanctarum Virginum Fidei, Spei, et Charitatis.

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes.

Saint Maurice, fondateur de l'abbaye de Carnoet, de l'Ordre de Citeaux.

Saint Amateur, premier abbé de Moissac, et ensuite co-évêque du Quercy.

Saint Caste et saint Désiré, martyrs.

Saint Goins (Gaudentius), enfant Chrétien, qui fut martyrisé au VIII^e^ siècle, dans l'invasion des Sarrasins. Il souffrit à Comminges, dans le département de la Haute-Garonne.

Saint Antonin, honoré à Meaux, le 30 septembre.

La Bienheureuse Félice de Méda, abbesse Clarisse.

Saint Vertunien, solitaire en Limousin.

Martyrologe de la dernière persécution.

Baudouin (prénoms inconnus), jésuite de Metz, condamné à la déportation, pour refus de serment, par le comité révolutionnaire, mort sur le navire le *Wasington*, le 30 septembre 1794, à l'âge de 63 ans.

Pierre-François Azéra, prêtre du diocèse de Toulouse, condamné à mort par le tribunal criminel de la Haute-Garonne, exécuté le 30 septembre 1793.

André Rémond, curé du diocèse d'Autun, condamné pour refus de serment à la déportation, mort en route le 30 septembre 1794.

Charles-Francois Varin, curé au diocèse de Verdun, condamné à la même peine pour refus de serment, mort à Rochefort le 30 septembre 1794, à l'âge de 26 ans.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

AU VINGT-DEUXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE [1].

APOSTOLAT DE ZACHÉE EN GAULE,

SON SÉJOUR, SA MORT ET SON TOMBEAU A GABATTUM (LEVROUX).

La petite ville de Levroux qui n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de canton du département de l'Indre, remonte à une haute antiquité.

Un oppidum gaulois [2] dont la triple enceinte de fortifications est encore visible, domine de toute sa hauteur, le pli de terrain où fut bâtie, sur les bords du ruisseau de Sept-Fonds, la ville gallo-romaine avec son temple opulent, son prætorium [3], ses arènes, son camp permanent protégé par une muraille dont les débris ont subsisté pendant longtemps, et ses magnifiques villas ornées de mosaïques à personnages, et de revêtement en plaques de marbre.

Les deux grandes voies romaines de Lyon à l'Océan, et de Tours (*cæsarodunum*) à Poitiers (*limonum*), coupaient près des arènes (très-probablement sur le lieu où était le forum) la ville, en forme de

[1] Nous avons reçu trop tard, pour le donner à sa date, ce savant travail sur Zachée, qui est honoré dans le Quiercy sous le nom de Saint-Amadour, et qui serait honoré aussi dans le Berry sous le nom de Saint Silvain.

[2] On nommait Gabatton l'oppidum gaulois : des fouilles ont mis à découvert, sur le vaste emplacement qu'il occupait, des monnaies gauloises en grande quantité et surtout des monnaies au type Abudos.

[3] Prætorium, — la résidence du gouverneur d'une province, par conséquent où il rendait la justice (Cicéron, Vers. 2, p. 4, 28) Rich. dict. des antiquités romaines.

Digitized by Google

croix, et aboutissaient, suivant l'usage invariablement suivi par les romains, aux quatre portes appelées Saintes.

L'oppidum gaulois de Gabatton qui, sous la domination romaine, se confond avec la ville sous le nom de Gabattum, prit, au temps de Saint-Martin, le nom de *Leprosum* (Levroux), et au moyen-âge, la partie basse de la ville où était autrefois le prætorium, était connue sous le nom de Château-Vieux. Le Château-Neuf fut construit, sur la butte, près de la tour de Bon-An, à l'endroit où l'on voit encore les restes du château des La Tour d'Auvergne.

Dès le IVe siècle il y avait, près de la ville bâtie par les romains, une crypte, située à peu de distance du lieu d'où sort la fontaine si connue sous le nom de fontaine de Sainte-Rhodène.

Cette crypte, ancien tombeau placé sous la sauvegarde des lois romaines, n'avait jamais été violée. Le grand évêque de Tours, saint Martin, savait si bien qu'elle renfermait le corps d'un Saint illustre que, faisant trève chaque année à ses travaux si nombreux, il venait en dévotion à Gabattum, vénérer et demander aide et protection à un des intimes amis du Sauveur du monde, à celui que la tradition de notre église de Bourges, regarde comme le Zachée de l'Évangile. Pendant de longues années nous avons médité sur les gloires de ce tombeau et sur le sort des précieuses reliques qu'il recéla si longtemps dans son sein : comme l'abeille, nous recueillions, çà et là, toutes les fleurs qui nous tombaient sous la main; après les avoir réunies, non sans efforts et sans peine, il nous a semblé qu'il serait bon d'en faire un petit faisceau.

Suivant nous, la tradition immémoriale qui, avant l'influence délétère du jansénisme, était écrite en toutes lettres dans les livres liturgiques de notre diocèse, avec l'approbation du pieux et savant Roland Hébert, un de nos plus grands Évêques, est un titre de famille que nous ne devons pas répudier sans de graves motifs. Or, cette tradition affirme l'identité de saint Silvain de Levroux avec le Zachée de l'Evangile.

Nous venons offrir au public le fruit de nos recherches sur la valeur et la légitimité de notre titre : ce n'est pas nous qu'on va lire, ce sont les anciens.

Puisse ce faible essai jeter, malgré l'imperfection du travail de

Digitized by Google

l'auteur, une vive lumière sur une question grave qui jusqu'ici n'a pas été traitée avec une vue d'ensemble !

I. — *Zachée dans l'Evangile.*

Les Zachées formaient une famille très-nombreuse puisque déjà, au retour de la captivité de Babylone, sous Zorobabel, Esdras et Néhémias portent à sept cent soixante les membres de cette maison. Le talmud a également conservé le souvenir de cette antique famille [1]. Un d'eux était chef des publicains ou préposé aux douanes et à la perception des tributs de Jéricho pour le fisc de César, au temps où le Sauveur du monde était sur le point de répandre, sur le Golgotha, le sang divin, afin de purifier toute la terre jusqu'aux extrémités les plus lointaines.

Ce grand jour approchant, Jésus prit la résolution de se rendre à Jérusalem : étant en route, il fut joint par une foule de pèlerins qui, eux aussi, se dirigeaient vers la ville sainte pour y célébrer la fête de Pâques ; cette foule entourait le Sauveur : ce fût ainsi qu'ils arrivèrent tous ensemble à Jéricho. Y étant entré, Jésus traversait la ville, et voilà que Zachée, le chef des publicains, homme très-riche, cherchait à voir Jésus, désirant ardemment de le connaître ; mais il ne pouvait y parvenir à cause de la foule, car Zachée était petit de taille. Courant donc en avant, il monta sur un sycomore, à l'endroit où Jésus devait passer. Arrivé en ce lieu Jésus leva les yeux et l'ayant vu, lui dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison. » Zachée descendit avec joie : ce que voyant, tous murmuraient et disaient : Il demande l'hospitalité à un homme pécheur ! mais Zachée se tenant debout par respect devant son hôte, disait : « Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort à quelqu'un, en quoi que ce soit, je lui rends le quadruple. »

Jésus entrant chez le publicain, dit à son tour : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que cet homme, lui aussi, est un enfant d'Abraham : car le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui avait péri. »

[1] Sepp. Vie de J.-C., tom. II, p. 228.

Digitized by Google

Cette maison, Jésus n'en vint pas convertir seulement le maître; Dieu ne sera pas moins généreux que le publicain; le publicain jette tout, Dieu ramasse tout : toute la maison de Zachée recevra le salut, lui sa femme et très-probablement tous ses serviteurs : on ne dit pas qu'il eût des fils.

II. — *Véronique épouse de Zachée.*

La célèbre sainte Véronique qui montra tant de joie et de courage au temps de la Passion, est-elle véritablement l'épouse de Zachée? Le fait est attesté par d'innombrables témoignages et surtout par l'autorité du Pape Martin V, dit la Sacrée Congrégation des Rites dans les légendes approuvées, en 1852, pour l'Office de saint Amateur, en qui elle reconnaît le Zachée de l'Evangile[1].

Quand toute la ville de Jérusalem, grands et petits, Juifs et Romains, conduisaient Jésus au supplice comme un criminel, une femme se présenta tout à coup, qui, sur la route même du Calvaire, le vénéra comme le Messie, l'adora comme son Dieu et se jeta, en pleine rue, à travers les officiers de la justice et les soldats, sans se mettre en peine des injures et des coups qu'on lui donnait. C'est en vain qu'ils lui barrent le chemin, la voilà au pied de Jésus chargé de sa croix : elle voit alors son visage tout couvert de sang et de sueur; transportée, hors d'elle-même, elle l'essuie avec un voile de fin lin plié en trois doubles. Ton action est grande et sublime, ô illustre Véronique, aussi le Sauveur a-t-il daigné te faire un présent qu'il n'a pas même fait à sa très-sainte Mère. C'est à toi qu'il a donné son portrait imprimé par trois fois, sur les trois doubles de ton voile[2]?

Un de ces trois voiles est encore aujourd'hui à Rome, dans l'é-

[1] Die VII sept., sancti Amatoris in festo : « Traditione innumeris testimoniis « firmata, ac præsertim auctoritate Martini papæ quinti sanctus Amator idem « ac Zachæus in evangelio laudatus, et ipsi, ex eadem traditione, uxor fuit « sancta Veronica. » Propre du diocèse de Cahors, 1852.

[2] Veronica linteum capitis triplicavit et a domino venia accepta, faciem ejus mandavit et cum linteum suum rursus aperuisset, in singula parte ejus figuram veram reperiit.

Act. SS. 4 februarii, briv., in dextri chronico.

Digitized by Google

glise de Saint-Pierre du Vatican : c'est une des grandes reliques de la Passion.

Sous le dôme de Michel-Ange, dans un des immenses piliers qui soutiennent cette gigantesque construction, est une chapelle dédiée à sainte Véronique. C'est dans cette chapelle qu'est déposé le *volto-sacro*. A l'extérieur l'artiste admire un marbre de Mochi, sculpteur italien du XVII^e^ siècle : c'est Véronique, tenant en main la sainte Face : l'antique tradition du *volto-sacro* est donc religieusement conservée dans le premier temple du monde chrétien, où tout est catholique et significatif.

III. — *Zachée et Véronique à Rome.*

Le voile empreint des traits du Sauveur souffrant, ne devait pas rester une propriété privée. C'était un don de Jésus-Christ fait à Véronique, mais pour son épouse, la sainte Eglise : aussi cette relique repose-t-elle au centre de la catholicité; mais qui l'a portée à Rome? Ce fait, dit Cirot de la Ville, a raison de son importance, de son occasion et de ses incidents, mérite une étude spéciale.

Dès le III^e^ siècle, Methodius, évêque de Tyr, loué par saint Jérôme pour ses ouvrages et sa science, autant que pour sa sainteté, retrace ainsi l'histoire de Véronique à Rome.

« En ce temps, Tibère ayant entendu parler des miracles que Jésus opérait dans la Judée, lui envoya des députés pour le prier de venir à Rome, désirant obtenir de lui la guérison d'une affreuse maladie (la lèpre), dont il était affligé. Lorsque les envoyés de Tibère arrivèrent à Jérusalem, ils apprirent que Jésus avait été condamné à mort par Pilate, mais qu'il était ressuscité : ils surent en même temps qu'une femme nommée Véronique tenait en sa possession un portrait de lui : en présence des envoyés de l'empereur, Véronique en fit l'aveu. Conduite par eux, à Rome, et présentée au prince, elle le guérit de sa lèpre, Jésus-Christ manifestant hautement sa force et sa puissance, par le moyen de son image [1]. » Nous ne possédons, il est vrai, le texte de Methodius que par une copie qui en a été faite, sur l'original, par Marianus Scotus,

[1] Le texte que nous venons de citer, a été collationé par le cardinal de Villecourt sur les meilleurs manuscrits. Nous le citerons en entier.

Digitized by Google

abbé de Fulde; mais cette source a paru si sûre à Baronius, à Cornélius, à Lapide, à Gretrer, à Quaresmius, et dans ces derniers temps, à Benoît XIV, qu'ils y ont puisé avec confiance.

Benoît XIV, autorité si grave, résume ainsi toute la tradition catholique sur le double fait que nous venons d'exposer. Il est relaté, dit-il, « dans les anciens auteurs, qu'une pieuse et religieuse « femme, du nom de Véronique, appelée de Jérusalem à Rome « par l'empereur Tibère, atteint d'une affreuse maladie, apporta « avec elle le suaire du Christ : à son contact l'empereur fut mira- « culeusement guéri [1]. »

Un des prédécesseurs de Benoît XIV, le Pape Urbain VIII, était si persuadé de la vérité de la tradition de l'église de Rome sur la guérison de l'empereur Tibère par l'attouchement du *volto-sacro* qu'il en autorisa la représentation sur les parois du lieu où l'on conserve ce précieux trésor. On peut voir encore ces belles fresques : elles n'ont rien perdu de la fraîcheur et de la vivacité de leurs couleurs; le premier tableau représente la Véronique se rendant au navire qui doit la conduire à Rome, portant avec un saint respect le *volto-sacro;* le second a pour but cette pieuse femme qui paraît devant l'empereur, et qui lui rend la santé en lui faisant toucher la sainte Face.

Ce qui nous frappe surtout c'est que les Papes ont attaché une si grande importance à la tradition que nous venons de rapporter qu'ils l'ont proposée à la croyance de tous les fidèles, en la faisant insérer dans le Martyrologe romain, sous la rubrique du 4 février. Peut être ont-ils eu en vue de donner l'explication du texte d'Eu-

Methodius narrat Tiberium, auditis miraculis quæ a Christo in Judæa perpetrabantur, legatos ad eum mississe, orantes ut Romam veniens, molestissimum morbi genus quo imperator afflictabatur, depelleret : Hierosolymam cum pervenissent, eos dedicisse Christum a Pilato jam morti addictum; sed ad vitam rediisse, ejusque imaginem servari a matrona quadam cui Veronicæ nomen. Hanc ab eis conventam et Romam ad imperatorem adductam, qui, Christo per illam imaginem, virtutem et præsentiam suam declarante, a lepra sanatus est.

[1] Fertur Veronica, pia et religiosa femina hierolymis romane accersita a Tiberio, morbo gravissimo laborante, sudarium Christi secum detulisse, ad cujus contactum, mirabiliter imperator convaluit. De Canonis. SS., p. 2, ch. xii, pag. 14.

Digitized by Google

sèbe et de Paul Orose, qui affirmèrent l'un et l'autre que l'empereur Tibère voulait faire admettre par le Sénat Notre-Seigneur Jésus-Christ au nombre des dieux de l'empire?

IV. — *Véronique à Soulac, et Zachée à Roc-Amadour, puis à Rome.*

Si l'on en croit Bernard de la Guionie, évêque de Lodève, qui avait fait une étude si approfondie des traditions de l'église de Limoges, saint Martial serait venu évangéliser l'Aquitaine en l'an 47 de notre ère, quatorze ans après l'Ascension de Jésus-Christ. Mais ce qui nous importe surtout, c'est qu'il aurait amené avec lui, de Rome, Zachée et Véronique : ces deux époux auraient apporté avec eux, entr'autres reliques, du lait, des cheveux et des sandales de la bienheureuse Vierge Marie. Après avoir parcouru l'un et l'autre tout le pays d'Aquitaine avec saint Martial, ils auraient abordé au Pas-de-Grave, chez les Bituriges vivisques.

Ce lieu si justement appelé la Fin-des-Terres, est situé, en Médoc, sur le bord de l'Océan. Il portera plus tard le nom de Soulac qui, au dire de quelques étymologistes dont nous ne sommes pas garants, lui vint de ce que le saint Lait fut la seule relique que Véronique y déposa.

Quoiqu'il en soit de l'origine du nom de Soulac, il est un fait hautement reconnu dans l'archi-diocèse de Bordeaux, c'est que Véronique a évangélisé non-seulement Soulac, mais encore le Médoc et le Bazadais.

Il n'entre pas dans notre sujet de suivre sainte Véronique partout où la porta son zèle ardent pour propager la foi en Jésus-Christ, nous nous bornerons à dire qu'elle fonda, à Soulac, un sanctuaire où la très sainte Vierge a été honorée depuis lors par les fidèles.

Véronique ne bâtit pas, à Soulac, un temple pouvant rivaliser avec les splendides monuments que les Romains élevaient alors dans les villes gallo-romaines, qu'ils disséminaient sur tous les points du territoire conquis par César, mais bien un petit oratoire ne méritant que le nom de cabane *tugurium*.

Une légende que nous nous plaisons à faire connaître, va jusqu'à

Digitized by Google

dire que Véronique portait elle-même, dans son tablier, l'argile et le gazon nécessaires pour édifier son modeste oratoire.

Zachée était encore à Soulac lorsque saint Martial vint visiter Véronique, baptiser ses néophytes, et offrir le Saint-Sacrifice sur l'autel rustique qui avait tant de prix à ses yeux. Véronique mourut à Soulac. On a bâti sur son tombeau une magnifique église que l'on restaure actuellement.

Avant de quitter Soulac, saint Martial aurait ordonné à Zachée de se séparer de Véronique, afin de lui laisser toutes facilités pour se livrer entièrement, non-seulement à la contemplation, mais aussi aux œuvres de l'apostolat.

Zachée obéit : il vint habiter, au pays des Cadurcins, une caverne taillée dans le roc, au flanc d'un rocher qui domine, comme un géant, tout le pays d'alentour. Cette masse de pierre qui rappelle si bien les sites de la Palestine, avait de l'attrait pour lui : il se fixa non pas au haut du rocher où il eut été comme dans un nid d'aigle inaccessible pour les habitants du val, mais sur un petit plateau sur lequel on peut monter facilement au moyen d'un antique escalier de deux cent seize marches.

La petite ville de Roc-Amadour, dominée par d'énormes blocs qui s'élèvent en surplomb au-dessus des toits de ses maisons, n'était, au temps de Zachée, qu'un affreux repaire où se retiraient, surtout la nuit, les bêtes fauves. Par l'intervention du saint Amateur de la Solitude, toute la contrée fut purgée de ces animaux qui répandaient au loin la terreur et l'effroi : ce qui causa aux habitants du lieu une si grande joie qu'ils lui en témoignèrent une vive reconnaissance.

Zachée se lia avec eux; il ne leur fit connaître ni son nom ni sa race; aussi lui donnèrent-ils le surnom de Rupis Amator; c'est encore sous le nom d'Amadour qu'il est connu aujourd'hui dans toute la contrée : toutefois personne n'ignore que saint Amadour est le Zachée de l'Évangile.

Du haut de son rocher, le pieux solitaire considérait ce peuple assis à l'ombre de la mort. Le druidisme se dressait devant lui plein de vigueur et de force : ayant longtemps dominé les masses, il avait laissé dans les âmes de profondes empreintes, et quoi qu'il eût con-

Digitized by Google

servé quelques vérités de la révélation primitive, comme la croyance à l'immortalité de l'âme, le Christianisme avait cependant de grands obstacles à vaincre pour établir son règne dans les intelligences et dans les cœurs, sur les débris d'un culte si ancien et si enraciné dans les mœurs.

Zachée parvint, à force de patience et de dévouement, à faire quelques prosélytes : il fit alors venir saint Martial : ce fut l'Apôtre de l'Aquitaine, un des disciples de Notre-Seigneur, qui vint, en personne, consacrer en l'honneur de la Vierge Marie, la chapelle taillée dans le roc, d'où le culte de la très-sainte Mère de Dieu s'est répandu d'abord dans le Quercy, puis dans toute la France.

La chapelle de Zachée, fondée dès l'origine de notre sainte Mère l'Église, comme le dit le Pape Pie II, dans sa Bulle de 1463, est toujours à la même place qu'au temps de Zachée; c'est dans cette chapelle qu'il a si souvent prié, demandant au Seigneur Jésus et à sa très-sainte Mère, avec des grands gémissements et de grands cris, la conversion de nos ancêtres.

L'image de la très-sainte Vierge, honorée en ce lieu, est très-ancienne, mais elle est la même que celle que Zachée y a placée?

Grave question : le savant de Rossi a découvert, dans la catacombe de sainte Priscille, sur la voie *Salaria nova*, une Image de la très-sainte Vierge qui date certainement des temps apostoliques, toutefois qu'il me soit permis de ne pas me prononcer et de renvoyer le lecteur au guide du pèlerin à Roc-Amadour :

« La statue de Roc-Amadour, dit ce guide, a été taillée dans un tronc d'arbre, par une main pieuse mais inhabile : elle a soixante-seize centimètres de hauteur et trente en largeur. Sur le genou gauche, se tient assis l'Enfant-Jésus; la statue entière est noire. Elle ne porte aucune trace de mutilation, mais par l'action du temps le bois s'emmiette. A une époque bien reculée, on a recouvert le corps, pour le préserver de la destruction, d'une mince feuille d'argent. L'histoire et la tradition se taisent sur l'origine de la statue de Roc-Amadour. Elle a toujours été, dans ce lieu, l'objet d'un culte assidu. Ne doit-on pas en conclure qu'elle est aussi ancienne que le pèlerinage et que le saint Ermite qui, dès le premier siècle de l'Eglise éleva sur le rocher un humble autel à Marie, l'orna

Digitized by Google

de cette précieuse Image que peut-être il avait sculptée de sa pro pre main [1] ? »

Revenons à Zachée, n'oublions pas qu'il a eu saint Martial pou ami et pour guide.

Saint Martial lui avait ordonné de se séparer de Véronique; i lui conseilla dans la suite d'aller à Rome. Quand Zachée partit pou Rome, en 65, il était converti depuis trente-deux ans; il avait sé journé en Gaule l'espace de dix-huit ans.

Combien de temps était-il resté à Roc-Amadour ?

Suivant nous, il aurait quitté Véronique peu de temps après son arrivée à Soulac, et par conséquent il aurait longtemps séjourné dans sa caverne du Quercy.

A son arrivée à Rome, deux ans avant le martyre de saint Pierre, le chef de l'Eglise ordonna Zachée évêque.

Quand saint Pierre et saint Paul sortirent de la prison Mamertine pour aller au supplice, le 29 juin de l'année 67 de l'ère chrétienne, ils furent suivis par une multitude de Chrétiens. Zachée était parmi la foule; il put se rendre d'abord aux trois fontaines pour assister à la décollation de saint Paul, puis au Monte-Citorio, pour assister au crucifiement de saint Pierre : les préparatifs du supplice de saint Pierre durent être plus longs que ceux du supplice de saint Paul.

Zachée assista aux deux exécutions. Cette circonstance de sa vie est consignée dans le Propre des Saints du diocèse de Cahors. Elle nous fournit une date précieuse : la légende de Cahors, qu'on veuille bien le remarquer, n'est que l'écho de traditions antiques recueillies par un savant érudit, le Père Bonaventure de Saint-Amable [2].

[1] En 1479, un bloc détaché du rocher qui domine la chapelle de Marie, en effondra la voûte.

Cet affreux désastre fut bientôt réparé. Quelle fut notre joie lorsque entrant dans cette chapelle nous lûmes une inscription lapidaire qui nous apprit que le restaurateur de la chapelle de Notre-Dame était un Evêque bien connu en Berry, Denys de Bar, né à Bourges. Son honorable famille habite un château dans le département du Cher.

[2] Zachæus, — « romam petiit ad sanctum Petrum, a quo biennio detentus « ejus ac sancti Pauli martyrio præsens adfuit. » Propre du diocèse de Cahors. Off. approuvé par le Saint-Siége le 18 novembre 1852.

Digitized by Google

V. — *Apostolat de Zachée à Gabattum.*

Quand Zachée revint en Gaule, après le martyre de saint Pierre et de saint Paul, il était déjà sur l'âge : il avait pour compagnon le prêtre Silvestre.

Pierre, avant sa mort, lui avait remis, comme il le faisait toujours quand il donnait une mission apostolique, son bâton pastoral : Zachée le reçut avec une grande joie : c'était le signe de son union avec celui à qui Jésus-Christ avait donné l'autorité suprême. Il est à croire que ce fût Pierre lui-même qui lui désigna le lieu de la Gaule où il devait aller porter la bonne nouvelle.

Que les hypercritiques ne croient pas être en droit de révoquer en doute notre assertion, il était si facile au Chef de l'Église de connaître toutes les villes des Gaules : il n'avait qu'à examiner le prototype des cartes anciennes, l'*Orbis pictus* d'Agrippa qui, tracé sous un portique de Rome, ouvert à tous, mettait sous les regards de tous l'ensemble des régions, des villes, et de routes du monde romain tout entier. Or Gabattum en faisait partie. Zachée put voir aussi sur l'*orbis pictus* la voie romaine qui conduisait à Gabattum par Lyon, Autun où Clermont, Ahun, Argenton (Argentomagus), ville du Bas-Berry. S'étant donc mis en route avec son compagnon, le prêtre Silvestre, il arriva à un lieu peu éloigné de Rome, où Silvestre mourut; mais Zachée, plein de foi en la puissance divine, le toucha avec le bâton de Pierre : aussitôt le mort ressuscita [1].

Un bas-relief du magnifique tombeau de saint Silvain, à La Celle-Bruère, représente cet incident : on y voit Silvestre couché dans sa bière. Zachée l'appelle, le touche avec le bâton : le cadavre ouvre les yeux, se met sur son séant et revient à la vie.

Zachæus dictus Amator. — Romam petit et b. Petrum visitavit — mansit igitur cum b. Petro fere per biennium in urbe romana vidit quomodo crucifixus est Petrus et Paulus etiam decollatus (Legendarium, vita rupis-amatoris), bonav. de saint Amable. — H. de saint Martial, p. 11, liv. VIII, ch. 2.

[1] Il semble que Notre-Neigneur ait voulu multiplier ce miracle de résurrection par le bâton de Pierre, comme pour montrer que dans le Saint-Siége est la source de la vie, et que lui seul peut rappeler de la mort ceux qui y sont tombés.

Digitized by Google

Nos deux voyageurs continuent leur route : un soir ils arrivent très-fatigués dans la villa d'un riche patricien et le prient de leur accorder l'hospitalité pour la nuit. Cet homme, quoique païen, les reçoit chez lui.

Le patricien avait une jeune fille qu'il avait fiancée à un jeune homme d'illustre maison, nommé Corusculus. Cette jeune fille fut subitement éclairée par la grâce de Dieu : elle sentit en elle comme une force qui l'entraînait vers la religion des deux étrangers, et voulut professer cette foi qui, alors, était si vivement persécutée à Rome par Néron. Rien ne l'intimida : mais Zachée en homme d'une grande expérience, se défia du premier mouvement de ce cœur généreux. Il voulut l'éprouver comme on éprouve l'or dans la fournaise, et refusa de lui donner le Baptême en ce moment.

Après avoir traversé les Alpes, Zachée entra dans Lyon, cette ville splendide, qui était comme la Rome des Gaules. Zachée ne prit pas son chemin par *Avaricum* (Bourges); nous pensons qu'il suivit une voie romaine qui conduisait au pays des Bituriges par *Ahun* (département de la Creuse).

Près d'Ahun, il dut s'arrêter en un lieu nommé aujourd'hui Saint-Silvain-Bellegarde. Des débris d'une voie romaine se voient encore sur le territoire de cette localité, où le nom de saint Silvain (le Zachée de l'Evangile) est encore aujourd'hui, après dix-huit siècles, honoré et béni comme le Saint le plus célèbre et le plus populaire de toute la Haute-Marche.

Enfin Zachée arrive avec son compagnon dans la cité gallo-romaine de Gabattum.

Qu'ils sont beaux les pieds de cet homme inconnu qui apporta à nos ancêtres l'Evangile de la paix! Il entre, comme un homme vulgaire, dans Gabattum. Gaulois et Romains, personne ne fait attention à lui, et cependant l'Apôtre qui nous arrive est le Zachée de l'Evangile : c'est bien lui : si nous considérons le principal bas-relief du tombeau de La Celle-Bruère, il n'y a pas à s'y méprendre. Ce monument parlant dit à tous que l'Apôtre de Gabattum, dont les restes reposent sous la large pierre qui couvre le tombeau, est bien l'homme de petite stature qui monta sur un sycomore pour voir Jésus entrant à Jéricho.

Digitized by Google

L'arrivée de Zachée à Gabattum est peinte à fresque au-dessus de la porte d'entrée de la chapelle de Saint-Silvain à La Celle-Bruère.

Zachée se présente à une des portes de la ville; il est à pied, son bâton à la main; le prêtre Silvestre le suit, marchant derrière lui, et portant, dans un petit panier, les provisions du voyage : il me semble que cette peinture est une preuve qu'à cette époque Silvestre n'était pas honoré, comme Zachée, du caractère épiscopal, mais il devint Évêque plus tard.

A Gabattum, Zachée est en face non-seulement du druidisme, mais surtout du polythéisme romain, ce culte des sens qui ne connaît plus qu'un dieu unique : le plaisir. Aussi repousse-t-il de toutes ses forces la religion du divin crucifié.

Oh! qu'elle paraissait dure à ces hommes amollis par toutes les jouissances du luxe!

Ces obstacles sérieux donnèrent à penser à Zachée : comme à Roc-Amadour, il se retira dans une solitude, et ne fit connaître ni sa race ni son nom, si bien qu'il fut désigné sous le surnom de Silvanus, l'habitant de la forêt. C'est pourquoi le peuple du Berry l'a toujours nommé Silvain.

Il paraîtrait que la doctrine nouvelle qu'il apportait, souleva une tempête furieuse dans la colonie romaine de Gabattum. Si on en croit une tradition qui a cours au Noyers, près Saint-Agnan (département de Loir-et-Cher), Zachée aurait été violemment chassé de la contrée de Gabattum, et serait venu se réfugier, sur les bords du Cher, en un lieu nommé aujourd'hui Noyers; le fait est que les habitants du pays ont une grande vénération pour saint Silvain, et qu'ils le regardent comme le fondateur de la Chrétienté des Noyers. Ils ont pris soin de donner un corps à cette tradition, en faisant sculpter une statue de saint Silvain, tenant en main une église[1].

Revenons à Gabattum. Zachée a quitté cette ville à regret, et à son corps défendant : la preuve c'est qu'il eût hâte d'y rentrer.

[1] Cette église de pierre qu'il a en main, est la caractéristique de l'église spirituelle qu'il a fondée chez leurs pères.

Le bréviaire du diocèse de Blois confirme cette tradition sinon en propres termes, au moins d'une manière indirecte.

Digitized by Google

C'est là que vint le retrouver la jeune patricienne dont nous avons parlé et à qui il avait différé de donner le Baptême; cette fois, Zachée le lui donna. Mais Corusculus suit à la piste sa fiancée : il arrive à Gabattum à la tête d'une troupe d'esclaves armés; la jeune fille l'apprend, et aussitôt, ne prenant conseil que d'elle-même, elle se défigure le visage. Corusculus qui la voit en cet état, s'emporte en invectives; il n'a que des cris et des menaces à la bouche. Zachée calme et plein de douceur, rend à sa néophyte, qu'il a nommée Rhodène au Baptême, par la puissance du signe de la croix, la grâce et la beauté de son visage.

Que se passa-t-il alors? Nous l'ignorons; mais ce que nous savons c'est que Corusculus et sa bande armée reprirent le chemin de l'Italie, découragés et vaincus par l'énergique courage de la vierge Chrétienne. Ils étaient en route, lorsqu'à peu de distance de Gabattum, la grâce de Jésus-Christ parle au cœur de Corusculus et de ses compagnons : ils reviennent à l'instant même sur leurs pas.

Nous ne dirons pas avec un chroniqueur un peu trop naïf, qu'ils revinrent à Gabattum en se traînant sur leurs genoux[1], toutefois nous ne faisons pas difficulté d'admettre qu'une fois arrivés en présence de Zachée, ils furent saisis d'un saint respect, et que, s'étant prosternés la face contre terre, ils ne voulurent approcher de sa personne qu'en se traînant à terre sur leurs genoux, afin de manifester, par une posture si humiliée, combien ils étaient contrits et repentants.

Zachée reçoit, avec sa charité d'Apôtre, ceux qui furent sans doute les prémices de son apostolat à Gabattum. S'il a formé une petite chrétienté avec l'élément romain, il lui faut un temple. A qui le dédira-t-il? tout porte à croire qu'il le dédia à saint Pierre.

L'église ancienne de Gabattum était sous le vocable de saint Pierre : quand elle fût rebâtie sur l'emplacement du prætorium, elle échangea son ancien vocable contre celui de saint Silvain.

Une tradition que nous connaissons depuis notre enfance : « l'ayant

[1] Dans nos légendes si naïves et si aimées de nos pères, la forme a pu être chargée d'ornements étrangers, mais, au dire des meilleurs antiques, le fond est vrai et repose sur des documents de valeurs.

Digitized by Google

apprise au temps de notre éducation cléricale, de la bouche de nos compagnons d'étude nés à Levroux, » rapporte que sainte Rhodène porta dans son tablier tous les matériaux nécessaires pour construire l'église de Levroux : ce dire, qui paraît au premier abord devoir être rejeté à juste titre au nombre des fables, repose cependant sur un fond de vérité; car il ne s'agit pas de l'église actuelle, qui est la gloire de notre Bas-Berry, mais bien d'un tugurium, bâti, suivant la méthode encore en usage dans le pays, avec des perches et de la terre glaise.

Pourquoi sainte Rhodène n'aurait-elle pas fait à Gabattum ce que fit Véronique à Soulac?

Les hommes bâtissaient, les femmes, voulant prendre part à l'œuvre, apportaient les matériaux nécessaires aux constructions : tous travaillaient avec zèle à la gloire de Dieu et du saint nom de Jésus.

Zachée mourut plein de jours et de vertus, laissant très-probablement son œuvre entre les mains de celui que saint Pierre lui avait donné pour aide dans son apostolat.

Puisque la tradition de l'église de Levroux fait de Silvestre un Evêque, avons-nous des motifs sérieux pour nous inscrire en faux contre cette tradition ?

Si nous n'en avons pas admettons-la, *nil innovetur, quod traditum est.* C'est l'enseignement de la sainte Église romaine, Mère et Maîtresse de toutes les autres. Elle n'admet qu'une seule exception à cette règle, c'est que la valeur du titre soit détruite par la production d'un titre contraire d'une valeur supérieure.

Nous aurions donc deux saints Evêques à Gabattum, saint Silvain et saint Silvestre; l'un et l'autre ont des statues dans l'église de Levroux. Elles portent les caractéristiques des Pontifes. L'histoire et la tradition ne nous ont rien transmis sur l'épiscopat de saint Silvestre; ses faits et gestes ne sont écrits qu'au Ciel dans le livre de vie. (L'abbé DAMOURETTE.)

NOTE. — Le pèlerinage de Levroux (l'ancien *Gabattum*) n'est pas fixé, comme dans d'autres localités, à un jour déterminé. Il ne se

Digitized by Google

passe guère de jour sans qu'on vienne à Levroux, de pays très-éloignés, pour implorer la protection de saint Silvain.

Il y a des pèlerins qui appellent encore la ville de Levroux et sa banlieue la *Terre de Saint-Silvain.*

Touchante appellation qui date de temps anciens; elle est encore aujourd'hui dans la mémoire des peuples.

Quoique le pèlerinage de Levroux soit continuel, il y avait cependant autrefois une grande solennité qui durait trois jours et qui attirait un grand concours de pieux fidèles. Cette fête se nomme la fête du chef de Saint-Silvain : elle ne dure plus qu'un jour et est fixée au cinquième dimanche après Pâques. Le pèlerinage de Levroux était en honneur au temps du grand saint Martin; il y venait chaque année.

Saint Martin est l'Apôtre de la ville de Levroux; il y a détruit le temple des idoles, desservi par un collége de prêtres riche et puissant. En cette circonstance Dieu donna à saint Martin une telle puissance qu'il convertit, à Levroux, la cité toute entière. Le chef du municipe devint son ami, et plus tard fut guéri par lui d'une affreuse maladie, la lèpre.

Ce pèlerinage, bien loin de décroître, dans le cours des siècles, prit au contraire un très-grand essor au x^{e} siècle.

A cette époque, un prince de Déols, Eudes l'ancien, fonda un Chapitre dans l'église de Saint-Silvain, de Levroux. Voici à quelle occasion :

Une affreuse maladie, qu'on nommait le feu des ardents où le feu inextinguible, faisait d'affreux ravages : nos villes et nos campagnes du Berry voyaient leurs populations décimées par cette espèce de peste. On eut l'idée de recourir à saint Silvain contre ce fléau. On portait les malades à Levroux; ils étaient reçus dans une maison qu'on nommait l'hospice du Portique; cette maison contiguë à l'église de Saint-Silvain, était placée près de la porte d'entrée. Ces pestiférés séjournaient pendant neuf jours dans cet hospice, et ceux qui le pouvaient se faisaient transporter chaque jour sous le portique de l'église pour y vénérer saint Silvain. On y venait de toutes parts, riches et pauvres. Plusieurs de ceux qui étaient guéris voulaient devenir les hommes-liges du Chapitre de Saint-Silvain.

Digitized by Google

Le pèlerinage prit de si grandes proportions au XII[e] siècle, qu'il fallut détruire l'église bâtie au XI[e] siècle (il en reste encore le portique latéral), pour la remplacer par une église beaucoup plus vaste. Cette église, qui appartient au style de la transition, est sans contredit la plus belle du Bas-Berry.

La crypte est placée sous le maître-autel de l'église supérieure. Les pèlerins y descendaient par deux larges escaliers; c'est là où l'on conservait le corps de saint Silvain, protégé par une forte grille dont on voit encore dans les murs les traces des scellements. Aujourd'hui les pèlerins viennent à Levroux pour demander la protection du Saint, contre une maladie qui attaque surtout les petits enfants, les convulsions.

Dans le langage des pèlerins ce mal est nommé le mal de saint Silvain.

Il est incontestable que Dieu accorde à certains Saints un pouvoir spécial pour guérir d'une maladie déterminée.

Les pèlerins qui vont à Levroux en font chaque jour l'expérience. Aussi reviennent-ils en grand nombre témoigner, à Saint-Silvain, leur reconnaissance pour les guérisons obtenues.

Les pèlerins qui viennent en dévotion à Levroux, à La Celle-Bruère et à Noyers, honorent le Zachée de l'Evangile.

A Levroux, ils n'ont qu'à ouvrir les yeux.

Un grand tableau peint à l'huile, placé au-dessus du maître-autel, représente Zachée monté sur le sycomore.

A La Celle-Bruère, le monument est encore bien plus parlant; c'est un magnifique tombeau en pierre, une œuvre d'art.

Sur la face principale, que voit-on? Un admirable bas-relief qui représente Jésus entrant à Jéricho, suivi de ses Apôtres et d'une foule de peuple.

Zachée est monté sur un arbre; Jésus s'arrête devant cet arbre et adresse la parole à Zachée. C'est bien la scène décrite dans l'Evangile.

A Noyers, sur ma demande, M. le Curé a interrogé les anciens de la paroisse; ils ont répondu qu'on chantait autrefois, à la fête de Saint-Silvain, l'Evangile qui raconte la scène qui se passe entre Jésus et Zachée.

Digitized by Google

M. Trumeau, curé actuel de Levroux, a fait placer dans son église, une magnifique verrière qui, comme le tableau du maître-autel, enseigne aux pèlerins, d'une manière frappante, que le Saint qu'ils viennent honorer, sous le nom de saint Silvain, est bien le Zachée de l'Evangile.

Enfin Mgr de La Tour-d'Auvergne, archevêque de Bourges, qui a une grande dévotion pour saint Silvain, a voulu l'inculquer aux futurs prêtres du diocèse, en faisant placer dans la chapelle du Petit-Séminaire de Saint-Célestin, une magnifique verrière qui est comme un grand livre ouvert sous les yeux des maîtres et des élèves, pour leur dire que le Berry, au moins en partie, a été évangélisé par le Zachée de l'Evangile.

Nous devons faire remarquer, comme preuve de ce que nous avons avancé dans la vie de saint Silvain, que, dans plusieurs lieux de pèlerinages, on lui attribue le caractère épiscopal.

A Levroux, là où la tradition a dû se maintenir intacte, il est certain qu'on l'a honoré et qu'on l'honore encore comme Évêque.

Une antique statue en pierre, qui date certainement du XII[e] siècle, puisqu'elle est sculptée comme ornement de la voûte du grand abside, représente saint Silvain un livre en main.

Le livre est la caractéristique de l'Evêque qui enseigne.

Une statue de l'église de Levroux, et un bas-relief placé dans le médaillon du maître-autel, représentent saint Silvain avec les insignes de l'Evêque. La statue a crosse et mitre.

Dans le bas-relief, l'artiste n'a sculpté que le buste du Saint; il porte une mitre sur sa tête.

Une verrière nous représente saint Silvain en costume d'évêque: les pèlerins réclament souvent qu'on chante, devant le buste qui soutient le chef du Saint, son antienne et son oraison : on la prend au commun d'un Confesseur pontife.

A La Celle-Bruère, un bas-relief représente saint Silvain assis dans une chaire. Il tient un livre en main.

Saint Silvestre et sainte Rhodène se tiennent debout devant lui; il les enseigne comme un évêque.

A Thevet, on expose au milieu de l'église, et on porte en procession, en présence de plus de dix mille fidèles accourus de toutes

Digitized by Google

les paroisses voisines, une statue ancienne de saint Silvain ayant un livre en main.

Le costume de la statue est celui d'un Evêque; seulement au lieu de porter une crosse il présente une croix au peuple.

A Arthon, les tableaux qui représentent saint Silvain lui donnent le costume d'Evêque.

Un antiquaire, que j'ai beaucoup connu, avait, dans son cabinet d'antiques, une statuette de saint Silvain; elle venait de Levroux; elle avait toutes les caractéristiques des Evêques.

(L'Abbé DAMOURETTE).

Digitized by Google

APPENDICE

AU VINGT-CINQUIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

SAINT CASTOR,

ÉVÊQUE D'APT [1].

La réflexion que l'auteur de la présente notice a dû faire dans celle qu'il a déjà consacrée à saint Auspice, premier évêque d'Apt et martyr (9 août) se présente naturellement sous sa plume au commencement de celle-ci. Pas plus que la vie de saint Auspice, celle de saint Castor, le plus illustre de ses successeurs, n'a été sérieusement traitée par les immortels auteurs des *Acta Sanctorum*. Ce fait étrange pourrait trouver son explication dans l'insuffisance des renseignements transmis aux savants hagiographes qui ont dû se contenter trop souvent d'une érudition de seconde ou de troisième main. Quoiqu'il en soit, et tout en déplorant cette lacune, nous chercherons à la combler, non pas en donnant une dissertation critique et historique qui n'entre pas dans le cadre du recueil qui veut bien nous donner l'hospitalité, mais en traitant avec tous les développements et tout le sérieux qu'elle demande, la vie de l'un des plus illustres évêques des Gaules au v^e^ siècle, d'un Saint dont le culte, ininterrompu depuis cette époque, remplit, pendant plusieurs siècles, l'histoire de sa ville épiscopale, dont à l'heure encore deux grandes églises du midi, celles d'Avignon et de Nimes, honorent la sainte mémoire.

[1] Quoique nous ayons déjà parlé de saint Castor, l'importance de cette Notice nous a décidés à la donner en Appendice.

Digitized by Google

Plusieurs ouvrages *ex-professo* ont traité de la vie et des œuvres du saint évêque qui nous occupe : il est question de lui dans un plus grand nombre d'autres. N'ayant pas l'intention, ainsi que nous venons de le dire, de faire une œuvre de critique historique, mais uniquement une œuvre de foi et de piété, nous nous bornerons à reproduire à peu près intégralement la vie de notre Saint telle que nous l'a laissée un de ses plus savants successeurs sur le siége d'Apt, l'Évêque Raymond II, qui appartenait à l'illustre famille de Bot, et régna de 1275 à 1303. Les Bollandistes qui, si souvent, reproduisent des vies de Saints dont les auteurs ont vécu à une époque bien plus éloignée que n'est considérable l'intervalle qui sépare Raymond Bot de saint Castor, se contentent de dire que cette vie a peu d'autorité et ne la reproduisent même pas[1]. Ils auraient pu savoir, pourtant, que Raymond Bot vivait à une époque qu'on n'est pas en droit de qualifier de barbare; que tous les historiens rendent hommage à sa haute intelligence, et qu'il s'était spécialement occupé de réunir les documents qui ont trait à l'histoire de son église : outre la vie de saint Castor que nous allons lui emprunter, nous lui devons encore d'avoir remis en lumière celles de saint Auspice, de saint Étienne, également évêques d'Apt, ouvrages qui ont été conservés, et plusieurs autres aujourd'hui perdus. Pour ce qui concerne la vie de saint Castor, l'auteur nous avertit dans son introduction qu'il en a puisé les matériaux dans une vie beaucoup plus ancienne écrite en langue vulgaire, ou, peut-être en vers (car les termes dont il se sert sont susceptibles de recevoir ces deux sens[2]). L'Évêque d'Apt dédie son ouvrage à un Chanoine d'Avignon, en reconnaissance de ce que ce Chanoine avait fait élever un autel à saint Castor dans la basilique où sont conservées les reliques de sainte Marthe, c'est-à-dire évidemment à Tarascon.

[1] Il faut dire à la décharge des illustres hagiographes qu'ils ont bien vu quelques fragments de cette vie éparpillés dans divers auteurs, mais qu'ils n'en ont pas possédé le texte intégral. C'est ce qui explique les laeunes et les hésitations qui remplissent cet article (*Acta Sanctorum Septembris* du 21).

[2] *Igitur ego regimundus, aptensis Ecclesiæ, licet indignus vocatus episcopus, domini patroni ac prædecessoris mei beati Castoris, vitam, quam olim gallicano cothurno simplicitate fratrum mimis dilucidatam inveni, simplici stilo breviter mutare curavi...*

Digitized by Google

Quant à l'authenticité de cette vie, elle n'a jamais été révoquée en doute. L'original en a été conservé longtemps dans les archives de l'église d'Apt, et l'auteur de la présente notice en a vu des fragments importants dans les bréviaires anciens de la même église, qui montent au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle, et qui sont conservés dans les archives de la Fabrique d'Apt. Le docte Remerville de Saint-Quentin [1] qui s'en est servi pour la composition de son histoire de l'église d'Apt, en a conservé le texte dans son *Collectanea variorum diplomatum Ecclesiæ Aptensis*. On en trouve également une copie à la bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras, dans l'ouvrage intitulé : *Acta ad firmandam Ecclesiæ gallicanæ auctoritatem*. Nous présumons que c'est un exemplaire de cette vie qui est indiqué comme manuscrit à la page 82 du tome IV du supplément que dom Carpentier a fait au glossaire de Ducange.

Outre ce document, qui remonte incontestablement aux dernières années du XIII^e^ siècle, les historiens et les Bollandistes nous ont conservé l'article que consacrait à saint Castor un monument d'une haute importance, aujourd'hui perdu, l'ancien martyrologe d'Apt, ouvrage qui datait, au dire de Remerville, de la seconde moitié du VIII^e^ siècle. L'article relatif à saint Castor donne les traits essentiels de sa vie que Raymond Bot nous a transmis avec de plus amples détails.

Ceci dit une fois pour toutes, venons-en à la vie de notre Saint : nous nous contenterons de traduire à peu près littéralement l'ouvrage de l'Évêque Aptésien, du XIII^e^ siècle, sauf à y ajouter quelques légers détails qu'il avait passés sous silence et que nous empruntons à des auteurs sérieux.

Castor naquit vers le milieu du IV^e^ siècle, dans la ville de Nîmes, de parents doués de tous les biens de la fortune. Le nom qui lui fut donné présageait sans doute qu'il combattrait avec constance dans le camp du Seigneur, ou peut-être qu'il élèverait dans ses

[1] Ce savant qui vécut de 1650 à 1730, est cité plusieurs fois avec éloge par les Bollandistes et le *Gallia christiana*. Voir dans les biographies Didot et Michaud l'article qui lui est consacré. Nous allons faire imprimer prochainement une *Etude biographique, critique et littéraire* sur cet auteur, étude honorée d'une médaille d'argent par la Société littéraire d'Apt, en 1871.

Digitized by Google

terres une demeure aux serviteurs de Dieu, et y persévérerait avec eux dans une chasteté continuelle [1].

Dès qu'il fut sorti de la première enfance on l'appliqua à l'étude des lettres dans lesquelles, la grâce divine aidant, il fit de tels progrès qu'il parut bientôt le maître de ses maîtres eux-mêmes. Peu d'années après son père mourut, et le jeune Castor, par ses caresses, par les douces paroles de consolation dont son cœur avait le secret, et par le seul aspect de sa florissante jeunesse, consola la douleur et tempéra l'amertume des larmes que sa mère versa sur la mort de son époux.

C'est, au dire du martyrologe aptésien, dans la ville d'Arles, qui était alors la Rome des Gaules, que Castor se forma à la science du droit. Quand furent terminées ses études, il se livra à la noble profession du barreau, dans laquelle la sagesse de sa conduite, sa prudence à accommoder les différends, son dévouement à prendre la défense des veuves et des orphelins, lui concilièrent la considération publique dans toute la province et surtout dans sa ville natale. Les vieillards eux-mêmes ne dédaignaient pas d'avoir recours à sa précoce sagesse et de prendre ses conseils.

Il arriva, pendant ce temps-là qu'une veuve de la ville d'Arles, de grande famille, et, ce qui vaut mieux encore, de grande vertu, eut la douleur de voir des adversaires puissants lui disputer la majeure partie de l'héritage de sa fille unique. Celle-ci n'avait pas encore atteint l'âge nubile qui, chez les Romains, était de douze ans, et la maison de la pauvre veuve qui ne pouvait même pas songer à avoir un gendre comme protecteur naturel, ressemblait à une barque sans pilote [2]. Parmi les propriétés qu'on lui disputait était un bourg nommé Mananque, situé dans un territoire fertile, couvert de plantations, arrosé de sources abondantes, et que l'industrie de ses habitants avait entouré de belles et fortes murailles [3].

[1] Il y a dans le texte un jeu de mots qui ne peut se rendre en français : *Castor appellari promeruit aut quia propter cœlorum regna castraturus, vel quia in divinis castris jugiter militaturus erat, aut quia fortassis servorum Dei habitacula in suis prædiis ædificaturus erat in quibus jugi castimonia perseveravit.*

[2] *Naucella sine gubernatore procellis indigne quatiebatur.*

[3] Quelques auteurs ont voulu placer Mananque près de Nîmes, opinion insoutenable. Mananque était situé près du village actuel de Ménerbes, mais un

Digitized by Google

Cette propriété était disputée à la veuve Arlésienne par un homme puissant et riche, nommé Auxence : celui-ci, par prières et présents, promesses ou menaces, avait déjà tellement corrompu témoins, procureurs et juges eux-mêmes, qu'il n'y avait plus de remède que dans un recours aux juges supérieurs. La malheureuse veuve ainsi privée de tout secours humain se rappela néanmoins ce que dit l'Écriture, que les larmes et les prières de la veuve sont montées vers Dieu et qu'il les a exaucées [1]. Une inspiration du Ciel la porta à aller se jeter aux genoux du bieuheureux Castor : sa douleur et ses larmes touchèrent le saint jeune homme, qui ne put s'empêcher de pleurer à son tour et consentit à se charger de cette cause désespérée. Castor ne tarda pas à débrouiller les fils de l'intrigue ténébreuse de son adversaire, et à obtenir un jugement favorable à sa cliente. Mais craignant un retour de son puissant adversaire, il n'hésita pas à aller lui-même jusqu'au près de l'empereur, duquel il parvint à obtenir une sentence qui mettait fin pour jamais aux inquiétudes de la riche arlésienne.

Pendant le temps que dura cette procédure, qui fut longue, la jeune fille avait atteint l'âge de douze ans. La veuve pour fêter le retour de son obligeant avocat prépara un grand festin auquel elle invita ses voisins, ses amis, et les plus riches citoyens de la cité; puis, à l'issue du festin, elle communiqua à Castor le désir qu'elle éprouvait de lui donner la main de sa fille, pour assurer à jamais le sort de celle qu'elle aimait uniquement, en lui laissant pour époux celui qui avait été son sauveur. Castor résista d'abord à cette offre généreuse : enfin ému des supplications de cette femme, il donna son consentement, par crainte surtout des jugements de Dieu, dont la veuve avait évoqué le souvenir pour le déterminer [2].

Le pieux historien de notre Saint ne nous donne aucun détail

peu plus dans la plaine, à trois lieues d'Apt environ. Un quartier rural a conservé le nom de *Manencuègne* ou Mananque. C'est ce qui ressort des preuves développées avec beaucoup de sens par Remerville et nos divers historiens. Par la suite le village a peu à peu gagné la hauteur sur laquelle il est situé actuellement.

[1] Eccli. XXXVI, 18.

[2] *His et hujusmodi precibus et obtestationibus permotus, divinum, ut vidua discerat, metuens judicium, tandem aliquando præbuit assensum.*

Digitized by Google

sur sa vie dans l'état du mariage : le martyrologe aptésien se contente de dire que, pendant quelques années, il vaqua aux occupations et aux triomphes du monde [1], ce qui permet de supposer qu'il continua à exercer avec succès la profession d'avocat; mais dès ce moment la voix de Dieu se faisait entendre à son cœur, l'appelant à un état plus parfait. Après quelques années sa belle-mère mourut, et Castor, qui n'attendait que le moment de se donner tout à Dieu, insinua à son épouse les avantages de la continence chrétienne que tant d'âmes généreuses pratiquaient en ces siècles de foi. La jeune épouse ne tarda pas à partager les saintes expiations de son époux; comme lui elle prit en dégout les douceurs de la vie conjugale, et elle se retira dans une solitude pour y pleurer la perte de sa virginité, bien qu'elle n'eut jamais eu en vue, dans l'état du mariage, que le désir de donner dès serviteurs à Jésus-Christ. Avec une fille unique qu'elle avait de son mariage, et que plusieurs historiens nomment Percularite, elle se retira, suivie de cinq ou six compagnes, dans les solitudes affreuses du Liberon, et y fonda un monastère qui aurait, prétend-on, donné naissance au village actuel de Sivergues [2].

Quant à Castor, il construisit, non loin de Mananque, un monastère dans lequel, s'étant dépouillé de toutes les habitudes mondaines, il se soumit humblement à vivre sous l'autorité des Serviteurs de Dieu : ce monastère fut dédié à saint Faustin. Bien que Castor fut le plus grand de tous, il se montrait le plus petit dans la pratique de l'obéissance, car il n'avait pas voulu accepter la dignité de supérieur dans cette maison qu'il avait fondée lui-même. On remarquait surtout en lui une charité parfaite, une humilité singulière, une vigilance continuelle, une modestie à toute épreuve, le goût de l'oraison, l'habitude des saintes lectures, une chasteté d'esprit et de corps qui ne négligeait aucune précaution.

[1] *Paucorum annorum spatio mundanis vacans actibus et triumphis.*

[2] Petite commune de 100 habitants tout au plus, à 6 kilomètres d'Apt : on fait dériver le nom de Sivergues de *sex virgines*, six vierges qui auraient accompagné dans sa retraite l'épouse de saint Castor. L'église en est dédiée à saint Trophime d'Arles, ce qui permettrait de penser que la première fondation remonte à l'épouse de saint Castor, laquelle était originaire de cette ville, ainsi que nous l'avons vu.

Digitized by Google

Dans ce monastère, où Castor et ses frères combattaient les combats du Seigneur sous la dépendance d'un Abbé, régnait une coutume touchante, en vertu de laquelle les Frères se servaient tous mutuellement les uns les autres [1]. Castor lui-même se soumettait souvent à cette règle, et il lui arrivait souvent d'être chargé de faire cuire le pain. Mais la fumée et la chaleur qui s'échappaient du four ne tardèrent pas à endommager ses yeux, qui n'avaient pas contracté l'habitude d'un pareil service, ce que voyant l'Abbé, et les moines le prièrent de s'abstenir désormais de remplir cette fonction, car ils craignaient que le mal qu'il éprouvait aux yeux le rendit moins assidu aux saintes lectures, et ne les privât eux-mêmes des entretiens doux comme le miel, et des pieuses exhortations que Castor leur faisait entendre chaque jour. Mais le saint homme fit tant d'instances pour qu'on ne lui accordât pas ce soulagement, qu'il obtint de continuer cette pénible fonction. Il disait en effet : « Mes Frères, cette dispense pourrait devenir par la suite une occasion pour que cette pratique se perdît dans le monastère : ceux qui viendront après nous et qui seraient tentés de s'en dispenser ne manqueraient pas d'alléguer notre exemple. » Mais un des Frères que ces raisons ne satisfirent pas prit un moyen plus radical pour l'obliger à en finir, ce fut de cacher l'écouvillon avec lequel on balayait le four. Castor ignorant cette pieuse ruse vint, à l'heure ordinaire, pour faire cuire le pain : il chercha l'écouvillon et naturellement ne le trouva pas. Alors, craignant que la pâte qui était déjà prête à cuire ne vint à se détériorer si on ne la mettait de suite au four et que les Frères n'eussent à en souffrir en quelque chose, le saint homme prit à l'instant son froc, l'attacha au bout d'un bâton, et s'approchant à demi-corps de la braise ardente, il approprià parfaitement le four. Tous les Frères qui étaient présents furent saisis d'admiration, en voyant que pas un cheveu de sa tête et pas un fil de l'étoffe du vêtement n'avaient subi la moindre brûlure dans cette délicate opération.

[1] Raymond Bot est d'une si scrupuleuse exactitude dans son récit qu'il a a soin de nous avertir que le trait suivant ne se trouve pas dans la vie écrite qu'il avait sous les yeux, mais qu'il l'a appris par tradition. *Operæ pretium est illud inscribere quod fama vulgatum sine scripto comperimus.*

Digitized by Google

Quelque temps après, l'Abbé de ce monastère étant sur le point de mourir, à la demande de tous les Frères désigna Castor pour lui succéder, le menaçant en cas de refus de peines terribles, en vertu de l'obéissance : car, ajouta-t-il, le Seigneur lui avait révélé d'obliger ainsi Castor à accepter la charge abbatiale. Quel fut Castor dans le gouvernement de sa communauté, quelles vertus brillèrent en lui, quels miracles il opéra, quelle fut sa science, nous ne serions pas capable de le dire, remarque modestement son pieux historien. A peine suffisait à cette tâche le bienheureux Cassien de Marseille, cet homme si illustre par sa science et sa sainteté, père d'une si grande multitude de moines, qui était uni au bienheureux Castor par les liens de la plus étroite amitié [1]. Nous reviendrons sur ces rapports entre notre Saint et le célèbre Abbé de Saint-Victor.

Sur ces entrefaites l'Église d'Apt, qui n'est distante de Menerbes, l'ancien Mananque, que de deux ou trois lieues, vint à vaquer par la mort de saint Quentin, qui en était évêque [2] : c'était vers l'an 400. La renommée de sainteté et de doctrine du pieux Abbé de Saint-Faustin était si bien établie que le Clergé et le peuple d'Apt, d'une voix unanime, désignèrent Castor pour succéder au pontife défunt. Par surcroît de précaution, les électeurs craignant que le Saint homme ne voulût se dérober par la fuite au fardeau de l'épiscopat s'il venait à apprendre son élection, se dirigent vers Mananque, occupent le monastère à main armée, prêts à employer la violence si l'élu refuse son consentement. Le saint homme se voyant pris au piége, mais assez prudent pour en sortir, promet aux dé-

[1] *Qualem in hoc regimine se præstiterit, quotquot et quantis virtutibus, miraculis, doctrinisque claruerit, non est nostræ facultatis retexere. Vix ad hoc sufficeret beatus Cassianus, vir eruditissimus et per cuncta laudabilis... huic præcordialiter familiaris amicus.....*

[2] Saint Quentin n'est connu que par ce mot de la vie de saint Castor : il a pourtant été honoré comme saint, dans son église, pendant plusieurs siècles, et il existe encore, à une lieue d'Apt, une chapelle rurale, toujours ouverte au culte, qui lui est dédiée. Du reste peu d'églises comptent un aussi grand nombre de saints Évêques que l'église d'Apt. Outre saint Auspice, saint Castor et saint Etienne, elle reconnaît parmi ses pasteurs et ses protecteurs dans le Ciel saint Léonius, martyr, saint Clair, saint Julien, saint Pierre, saint Donat, saint Rocone, saint Amance, saint Léonce, saint Prétextat, saint Eusèbe, saint Seudard, etc.

Digitized by Google

putés d'Apt de ne pas refuser son consentement, mais leur demande seulement un délai suffisant pour obtenir l'autorisation d'accepter l'épiscopat du Pontife auquel il devait soumission et obéissance, et dans le territoire duquel se trouvait le monastère de Mananque[1]. Désarmés, par cette docilité apparente à laquelle ils ne s'attendaient pas, les Aptésiens consentent de bonne grâce au délai demandé et se retirent. Mais à peine sont-ils partis que le saint Abbé sort en hâte du monastère, et s'enfonçant dans les profondeurs de la montagne du Luberon, il se cacha dans un lieu nommé aujourd'hui encore la grotte de saint Castor. Comme Moïse sur la montagne, il passait ses jours dans la prière, résolu de demeurer dans sa retraite jusqu'à ce que les Aptésiens eussent fait choix d'un autre pasteur. Mais des chasseurs en parcourant ces montagnes l'ayant découvert malgré tout le soin qu'il mettait à se cacher, on alla chercher l'humble moine dans sa retraite, on l'emmena à la ville avec de grandes acclamations de joie, qui lui firent comprendre que la volonté de Dieu exigeait de lui l'acceptation de ce fardeau. Le métropolitain et les Évêques de la province appelés, lui conférèrent bientôt après l'onction pontificale[2].

Quel fut l'Évêque que présageaient de tels commencements, dit un pieux historien, quelles furent ses œuvres et les miracles que Dieu lui donna d'opérer, la langue humaine est insuffisante à le dire, la plume de l'historien à le raconter[3].

En quittant le monastère de Mananque, Castor pensa à se faire désigner un successeur dans le gouvernement de cette sainte maison. Les prières et les larmes de ses moines, l'ordre de l'Évêque de Cavaillon l'obligèrent à conserver cette charge en même temps que

[1] Mananque appartenait au diocèse de Cavaillon, dont il marquait l'extrême limite du côté d'Apt, à distance à peu près égale de ces deux villes. Ce détail, auquel n'ont pas réfléchi plusieurs historiens, nous a valu de longues dissertations qui n'ont produit aucun résultat, comme il arrive presque toujours. Un coup d'œil sur la carte eut mis fin à toutes ces arguties.

[2] Cette appréhension de l'épiscopat et ces pieuses violences n'étaient point rares. *Tenentur, ligantur nolentes donec velint,* dit saint Augustin. *Pratique aujourd'hui fort ignorée,* ajoutait spirituellement, il y a deux siècles, Remerville de Saint-Quentin.

[3] *Qualis autem in episcopatu perseveraverit... nec lingua sufficit enarrare, nec stilus assignare...*

Digitized by Google

le soin de son église, ce que lui permettait la proximité de sa ville épiscopale. Il n'était pas rare, en ces âges héroïques, de voir des Évêques unir ainsi le gouvernement d'un monastère à celui d'une église. Le grand saint Martin, de Tours, qui mourut environ au temps où saint Castor fut élevé à l'épiscopat, avait donné cet exemple : saint Augustin le pratiquait à Hippone. La plupart des Évêques étaient alors tirés des monastères à leur corps défendant, et cherchaient, autant qu'ils le pouvaient, à se soustraire aux honneurs de l'épiscopat pour vivre suivant leur ancienne profession. Aussi, continue le pieux historien de notre Saint, fréquemment, surtout la veille des grandes solennités, Castor partait-il sur le soir de la ville d'Apt pour venir célébrer au monastère les saintes veilles de la nuit. Il y a lieu de croire, d'après les termes de l'historien, que, assez ordinairement après avoir célébré l'office de la nuit avec ses moines, Castor retournait pour célébrer la fête du jour dans son église cathédrale, promenade un peu forcée, qui, la plupart du temps n'était pas une petite mortification. Dans ses courses, Castor était le plus souvent accompagné par un diacre nommé Largus, dont il avait remarqué l'obéissance et la soumission plus prompte [1].

Un soir le Saint était parti selon son habitude pour se rendre à Mananque, quand arrivé à mi-chemin environ du monastère, le Ciel se couvrit tout à coup de nombreux nuages, et un orage qui rappelait le souvenir du déluge universel ne tarda pas à éclater, faisant tout trembler aux alentours [2]. Le Saint sans se troubler dit à son compagnon : « Voyez-vous, Frère diacre, le Seigneur veut nous « éprouver pour montrer quelle est la force de notre amour « pour lui, puisque nous n'avons fait qu'obéir à nos Frères qui nous « ont sollicité avec beaucoup d'instances de nous rendre à cette « solennité. Allez donc, allumez avec confiance un flambeau, et « marchons sans crainte, car Dieu a bien le pouvoir de diriger nos « pas, qui ne tendent qu'à son service. »

[1] Peut-être le même que saint Largus, moine de Mananque, martyrisé par les Goths vers 422, et dont la fête se trouve dans un bréviaire du XIIIe siècle, conservé à la bibliothèque publique d'Avignon.

[2] *Fere subito tenebræ densiores, imbrium antiqui cataclysmi speciem innovantes, totam illam regionem tremere faciebant.*

Digitized by Google

O miracle étonnant et presque inouï, continue l'historien de notre Saint ! Le vent, malgré toute sa violence ne parvint pas à éteindre la torche que portait le diacre, et la pluie qui tombe à torrents à droite et à gauche leur laisse à sec un sentier qui les conduit jusqu'au monastère. A peine les deux voyageurs eurent-ils frappé à la porte que les moines accourent à l'envi : ils préparent du feu pour sécher les vêtements de leurs hôtes, qu'ils s'attendaient à trouver trempés de pluie. Mais lorsque ils eurent vu la torche ardente que le diacre portait à la main, les vêtements de l'Évêque et de son compagnon complétement secs, et que celui-ci leur eut expliqué les prodiges dont il venait d'être le témoin, ils se réunirent tous pour rendre à Dieu mille actions de grâces [1].

Le lendemain, ayant assisté à la fête monastique, comme le saint Évêque retournait à son église, en passant sous le château de Bonnieux [2] il rencontra un sanglier d'une taille prodigieuse que poursuivait avec acharnement une troupe de chasseurs et de chiens. Les cris des chasseurs, les aboiements de la meute furieuse, les morsures et les coups qu'avait déjà reçus la malheureuse bête lui rendaient le salut bien difficile, quand, tout à coup, par un instinct que lui inspirait le Maître universel pour qui toutes choses vivent, oubliant sa férocité, le sanglier vint se jeter aux pieds de l'homme de Dieu comme s'il demandait la vie au pontife du Seigneur. En même temps, sur l'ordre du Saint, de son groin il creusait la terre et se faisait ainsi un sillon pour s'y cacher : mais comme cet abri était bien insuffisant, l'homme de Dieu pour le dérober plus complétement à la vue de ceux qui le poursuivaient lui jeta son manteau sur le corps. Un moment après, les chasseurs arrivant demandèrent avec simplicité et respect au saint Évêque, s'il n'avait pas vu un sanglier. « Je vous le ferai voir, leur répondit-il, mais à la

[1] « *Vides itaque, frater diacone, Dominum nostrum nos velle temptari ut appareat quam diligemus eum..... Surge et strenue cereum accende, intrepidus perge.....* » *O magnum et inauditum pene miraculum! Vehementissimi venti flatus flammam non extinguit... Quibus ad januam pulsantibus, certatim monachi proruunt; ignem ad exsiccanda vestimenta præparant.....*

[2] Aujourd'hui commune de 2,600 habitants pittoresquement assise en amphithéâtre sur les flancs d'une colline qui domine la plaine que traverse la route d'Apt à Menerbes.

Digitized by Google

« condition que pour l'amour de Dieu, vous me promettrez de le « laisser aller en paix. » Par déférence pour un si grand homme, les chasseurs le lui promirent volontiers : le Saint souleva donc son manteau, et un instant après le sanglier retournait en paix à sa forêt et le pontife à son église [2].

Mais notre Saint trouvant Mananque trop éloigné d'Apt voulut pouvoir jouir plus habituellement de la société de ses frères. Sans abandonner le gouvernement de son ancienne communauté il attira auprès de sa ville épiscopale une colonie des pieux cénobites qui l'habitaient et leur construisit un monastère sous le titre de Saint-Bacchée. C'est autant pour l'édification de ces Religieux que pour ceux de Mananque que Castor pria le célèbre Jean Cassien, fondateur du monastère de Saint-Victor de Marseille, de vouloir bien lui donner par écrit la relation des diverses pratiques et des saintes règles que suivaient les moines orientaux si renommés alors dans toute la Chrétienté. Le long séjour que Cassien avait fait parmi eux, la vigoureuse discipline qu'il avait introduite à Saint-Victor de Marseille et dans les monastères qui en dépendent formaient un effectif de cinq mille moines, le rendaient plus apte que tout autre à faire connaître, tout en les appropriant aux mœurs de l'Occident, les austérités de ces colonnes du désert. Allard Gazée, dans l'édition imprimée à Arras des œuvres de Cassien, nous a conservé le texte de la lettre par laquelle saint Castor demandait au fameux moine Scythe la relation de ce qu'il avait vu en Orient. C'est en réponse à cette lettre que Cassien composa son ouvrage célèbre des *Institutions monastiques*. Cet ouvrage fut écrit vers l'an 416 ou 417. Les quatre premiers livres portent proprement le titre d'*Institutions momastiques*. « L'auteur, dit M. de Montalembert [1], y décrit jusque dans ses moindres détails, la manière de vivre, de prier et de se mortifier qu'il avait vu pratiquer par les solitaires de la Thébaïde

[1] *Cum ad Ecclesiam suam rediret, sub Bonili castro, miræ magnitudinis aprum obvium habuit quem insequebatur multitudo venatorum et canum..... nutu sicut credimus divino illius cui omnia vivunt ad pedes viri Dei, ferocitate deposita, provolvitur... Vir Dei pallium suum... superposuit... Ego vobis eum ostendam, ita duntaxat ut causa Dei nostris precibus eum securum abire sinatis... Aper securus ad silvam, pontifex ad suam Ecclesiam revertitur.*

[2] *Moines d'Occident.* Tom. I, p. 247.

Digitized by Google

et de la Palestine. Dans les huit autres il développe leur vie intérieure, leur esprit et leur sagesse surnaturelle [1]. » La règle Cassianite fut-elle adoptée dans le monastère de Mananque, comme le dit assez clairement l'ancien martyrologe d'Apt [2]? Remerville ne le pense pas, mais il croit qu'elle fut adoptée et suivie dans le monastère de Saint-Bachée d'Apt, où peut-être saint Castor faisait sa résidence habituelle, à l'exemple de plusieurs saints Évêques de son temps, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Peu d'années après les *Institutions monastiques*, Cassien écrivit ses *Conférences* qui devaient également être dédiées à notre Saint. Mais il était déjà mort, et l'Abbé de Saint-Victor les dédia à l'Évêque saint Léonce et à Hellade. Plusieurs ont cru Léonce frère de saint Castor, et l'ont confondu avec l'Évêque de Fréjus, du même nom, qui vivait à la même époque. Il est beaucoup plus vraisemblable, ainsi que le démontre avec beaucoup de sagacité Remerville dans son histoire manuscrite de l'église d'Apt, que le saint Léonce, auquel sont dédiées les conférences de Cassien, était un saint Moine de Mananque qui succéda à saint Castor sur le siége épiscopal d'Apt, et Hellade, l'Abbé de Mananque qui avait succédé au saint Évêque d'Apt.

Cependant notre Saint continuait à gouverner son église en grande réputation de vertu et de miracles. C'était l'usage dans plusieurs provinces de l'Empire que les prisonniers voyaient la rigueur de leur captivité se relâcher à l'époque de la fête pascale, et obtenaient la liberté de participer aux divins Mystères. Une année, la fête de la très-sainte Résurrection du Sauveur approchant, Castor, l'homme aimé de Dieu, pria le juge qui, en ce temps rendait la justice au nom de l'empereur, de permettre, selon l'usage, que les

[1] L'illustre auteur dit que ce fut pour instruire et discipliner l'armée de moines qui combattait sous ses ordres que Cassien écrivit ces ouvrages qui sont restés au premier rang des codes de la vie monastique. C'eût été le cas de rendre en passant un hommage au saint Evêque, qui fut sinon la cause au moins l'occasion de cette résolution de Cassien. La vie trop peu connue de notre Saint, qui méritait bien d'occuper une place dans l'immortelle galerie des *Moines d'Occident*, explique seule cet oubli commis par M. de Montalembert.

[2] *Normam et totius vitæ cœlestis ausuram reprimens (Cassianus) ei transmisit. Quam ille non parvipendens se suosque his subegit disciplinis (Martyrol. aptense).*

Digitized by Google

malheureux qu'il détenait dans les prisons prissent part à la joie de la solennité pascale. Mais le juge qui était un homme peu tendre refusa d'optempérer à la prière de l'Évêque. Alors le Pontife, résolu de demander à Dieu ce qu'il ne pouvait obtenir des hommes, accompagné de son Clergé et à la vue de tout son peuple se rendit jusqu'à la porte de la prison. Là, prosterné sur le pavé, il pria un moment le Seigneur avec larmes. Bientôt la puissance Divine se manifeste d'une manière merveilleuse. Les portes de la prison s'ouvrent, les chaînes des captifs sont brisées; ils viennent tous se jeter aux pieds du Pontife, et ainsi le pieux pasteur portant sur les épaules de sa charité les petites brebis de son troupeau qui avaient péri, les conduit dans l'église de la Mère de Dieu, rendant grâces au Seigneur [1]. Epouvanté de ce miracle, le juge ne tarda pas à revenir à des sentiments plus humains : il pria le Pontife de changer la destination du lieu de la prison, et d'y consacrer à la place un oratoire dédié au Seigneur Sauveur. Par la suite le Saint aimait à venir célébrer le sacrifice de la Messe dans cette église, afin que, en ce même lieu où ses prières avaient rompu les liens de fer des captifs, il pût, par de continuels sacrifices, obtenir du Seigneur tout miséricordieux que fussent brisées les chaînes des péchés.

Des personnes graves attestèrent maintes fois qu'elles avaient vu des Anges assister notre saint Pasteur pendant la célébration du divin Sacrifice, et son historien nous rapporte le témoignage d'un sous-diacre de l'église d'Apt qui se produisit dans des circonstances fort étranges. Après la mort du Saint, voyant les nombreux miracles qui s'opéraient à son tombeau et attiraient de pieux pèlerins des pays les plus éloignés, entendant raconter les faits prodigieux que redisaient beaucoup de témoins, ce Lévite voulut parler à son tour, quoiqu'il dut lui en coûter la vie : « Une nuit, raconte-t-il, sur « le minuit, tandis que le saint Évêque qui veillait encore, suivant « sa coutume pour chanter les louanges de Dieu se dirigeait vers « l'église, poussé par je ne sais quel instinct, je le suivis moi-même

[1] *Rogavit judicem... ut horum turbam... ad participandum pascale gaudium aliquatenus relaxaret... Ad carcerem pontifex, clero comitante et populo spectante progreditur... Pius pastor ad ovile Dominicum oviculas quæ perierant pietatis humeris reportavit.* L'Oraison actuelle du Saint rappelle ce trait touchant.

Digitized by Google

« sans bruit, et regardant à travers les fentes de la porte, je le vis « devant l'autel priant, les bras élevés vers le Ciel; à ses côtés se « tenaient deux personnages resplendissant de lumière qui lui sou- « tenaient les bras à droite et à gauche. Effrayé à cette vue je me « retirai et rentrai en hâte dans ma chambre. Le lendemain matin « le saint Évêque me fit appeler en secret et me défendit, sous les « plus terribles menaces de dire ce que j'avais vu, ajoutant que « mon indiscrétion serait punie de mort. » Et en effet, à peine le « sous-diacre eut-il achevé son récit, qu'il tomba et expira à la vue « de tous les assistants [1].

Bien que son historien n'en parle pas, il y a tout lieu de croire qu'un des actes les plus importants de l'épiscopat de saint Castor fut la reconstruction ou, au moins, une réparation considérable de son église cathédrale qui était dédiée à la bienheureuse Vierge Marie, et avait dû souffrir beaucoup des dernières persécutions ou des invasions barbares. Pendant la plus grande partie du moyen-âge cette église porta le titre de Saint-Castor, conjointement avec celui de la Vierge : on trouve même un certain nombre de chartes qui lui donnent uniquement le nom de Saint-Castor. Notre Saint, comme nous le verrons dans la suite, ayant été inhumé dans l'église du Sauveur, son nom, remarque Remerville, ne peut avoir été donné à la cathédrale, de préférence au nom de saint Auspice, qu'en reconnaissance de sa reconstruction.

Notre Saint prit part aussi aux affaires qui intéressaient le bien général de l'Église. Il assista au concile de Valence, assemblé par ordre du Pape Boniface I, dont la lettre, datée du 15 juin 419, porte son nom avec ceux des quatorze Évêques auxquels elle est adressée.

Mais à ce moment Castor touchait à la fin de sa carrière : son épiscopat avait duré près de vingt ans. Ayant reçu, de la part de Dieu, révélation de sa mort prochaine, il fit appeler auprès de lui les Évêques, les Abbés, les Prêtres, les Moines du voisinage et d'autres personnes recommandables par leur piété, les conjurant

[1] *Subito quidem ejus subdiaconus pavensque et tremens processit in medium dicens se malle matis exitium subire quam ea quæ viderat conticeret..... Quæ verba cum dixisset, statim coram omnibus cecidit et expiravit.*

Digitized by Google

humblement de prier le Seigneur pour lui. Tous les assistants pleuraient et admiraient le grand exemple de foi et d'humilité que leur donnait ce maître priant des disciples, ce Prélat des inférieurs. Plusieurs ne comprenaient pas assez que le saint Évêque voulait accomplir à leurs yeux ces paroles du sage : « Plus vous êtes grand plus vous devez vous humilier en toute chose : le juste est le premier à s'accuser lui-même [1]. »

Enfin, muni des sacrements du Corps et du Sang de Jésus-Christ, s'unissant encore aux chants et aux prières de ceux qui l'entouraient, le visage rayonnant et l'âme dégagée, après avoir fait le signe de la croix sur ses lèvres, son front et son cœur, le saint Évêque éleva les mains au Ciel, fit un signe d'adieu à ses frères et mourut dans le Seigneur le XI des Calendes d'octobre, 21 Septembre de l'an 419, qui était un jour de dimanche [2].

Ainsi mourut ce grand homme qui était le contemporain des Chrysostôme, des Basile, des Augustin, des Ambroise et de tant d'autres dont les noms brillent comme des astres étincelants au firmament du IV^e^ et du V^e^ siècles. Sans doute saint Castor n'a pas, comme ces illustres docteurs, rempli l'Église entière de la renommée de ses œuvres et du son de sa parole. Il s'est contenté d'embaumer du parfum de ses vertus l'humble et poétique vallée du Calavon. Ce que nous venons de voir de lui suffit pourtant pour nous montrer que le saint Évêque d'Apt tient bien sa place au milieu des grands Évêques qui illustrèrent cette période de l'histoire de l'Eglise. Cassien qui se connaissait en hommes et en saints a fait de lui le plus bel éloge en disant qu'il était enflammé d'un désir incomparable de sainteté [3].

On attribue à saint Castor quelques homélies qui ont été imprimées à la suite des œuvres de son illustre ami l'Abbé Cassien, et qui l'ont fait compter par quelques auteurs au nombre des écri-

[1] Eccli. III, 20. — Proverb. XVIII. 17.

[2] *Saginatus sacramentis corporis et sanguinis Christi, psallens cum psallentibus, orans pariter cum orantibus hilari vultu, spiritu promptiori, labiis fronti, pectori signum sanctæ crucis imprimens, manibus in cœlum protensis, veledicens que fratribus, migravit ad Dominum.*

[3] *Incomparabili flagrans studio sanctitatis (Præfatio in Collat.)*

Digitized by Google

vains ecclésiastiques. Saint Prosper, dans sa chronique [1] le met au nombre des Pères qui ont rendu la vie monastique célèbre au temps de saint Honorat.

Saint Castor fut enseveli dans l'église qu'il avait dédiée au Saint Sauveur, sur l'emplacement de la prison miraculeusement ouverte par ses prières. Ses reliques y demeurèrent jusqu'en l'an 1179, où l'Évêque Pierre de Saint-Paul les fit transférer dans la cathédrale. En 1320 l'Évêque Raymond III, de Bot, un des successeurs de son histoire, fit faire un buste en vermeil représentant notre Saint, dans lequel il renferma une partie de son crâne. Ses reliques, objet de la vénération publique, n'ont pas cessé depuis ce temps de reposer dans l'église cathédrale qui porta si longtemps son nom.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, peu après la mort de notre Saint les nombreux miracles qui s'opéraient à son tombeau attiraient déjà une foule de pèlerins, d'où l'on peut voir que la dévotion des pèlerinages n'est pas née d'hier dans l'Église.

Saint Castor a été honoré de toute ancienneté dans l'église d'Apt. Ainsi que l'auteur de cette notice le fait remarquer dans ses *Recherches historiques et littéraires sur l'ancienne liturgie de l'église d'Apt*, on trouve son office dans les anciens livres de chœur du X^e^ ou XI^e^ siècle que renferment les archives de la paroisse d'Apt, et à plus forte raison dans les livres d'une époque postérieure.

Le diocèse d'Avignon célèbre maintenant la fête de saint Castor le 25 septembre, le 21 étant réservé à l'Apôtre saint Mathieu [2]. Notre Saint est également honoré dans l'église de Nîmes, son pays d'origine : la cathédrale de cette ville lui est dédiée. Les églises de Narbonne et de Fréjus et l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, solennisaient autrefois la même fête par un office propre [3].

[1] S. Prosper, chron., an. 419.

[2] Nous avons vu que les reliques de saint Castor reposaient encore dans l'église cathédrale d'Apt, qu'il en a été reconnu comme le titulaire secondaire pendant la plus grande partie du moyen-âge, et nous ignorons s'il a jamais été dépouillé de ce titre. Comment se fait-il que le Propre du diocèse d'Avignon de 1856 ne porte la solennité de ce Saint que comme double-mineur *etiam Apta*, alors que dans cette dernière église saint Martian, saint Elzéar et sainte Delphine sont honorés sous le rit double de 2^e^ classe ?

[3] Boze, histoire de l'église d'Apt, page 38.

Digitized by Google

La vie de notre Saint écrite par dom Rivet, Bénédictin, a été insérée dans l'*Histoire littéraire de la France*, tom. II, p. 140. On y remarque plus d'une inexactitude qu'il serait trop long de relever. L'Abbé Rivoire a fait une vie de saint Castor, in-12, 1768. En 1835 on a également publié en Allemagne une vie de saint Castor. Un grand nombre d'auteurs ecclésiastiques ont fait mention de lui [1]. Il serait trop long de relever les erreurs dans lesquelles sont tombées plusieurs de ces écrivains au sujet du saint Prélat dont nous venons de retracer l'histoire. Les documents que l'église d'Apt a conservés avec un soin jaloux sur le plus illustre de ses Pontifes peuvent heureusement permettre d'arriver enfin à donner sous son véritable jour la sympathique figure de l'Évêque du v^e^ siècle.

L'Abbé PAUL TERRIS.

[1] Gallia christiana, tom. I, pag. 350. Tillemont, Guesnay, histoire de l'église de Marseille. Les auteurs Bénédictins de l'histoire du Languedoc. Ménard, histoire de Nîmes. Dom Ceillier, tom. XIII, le martyrologe de Saussay, sans parler des écrivains aptésiens et des auteurs récents de vies de Saints, de plus les biographies de Michaud, Didot.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

Digitized by Google

fameux Lucifer, évêque de Cagliari. Ce Prélat, d'ailleurs, recommandable par ses écrits et par son zèle contre l'arianisme sous le règne de Constance, n'avait pu souffrir l'indulgence dont on avait usé envers les Évêques du Concile de Rimini. Les marques de repentir et de catholicité qu'ils avaient données, semblaient pourtant les rendre dignes du traitement que saint Athanase leur avait accordé dans le Concile tenu à Alexandrie en 362. Il y avait été décidé que ces Évêques seraient admis à la Communion ; mais Lucifer ne voulut point se conformer à cette décision. A ce premier grief s'en joignit bientôt un second. Il avait sacré Paulin patriarche d'Antioche et plusieurs Évêques d'Orient refusèrent d'abord de le reconnaître. Les choses en vinrent au point qu'il rompit tout commerce avec les Pères de Rimini, et suscita un schisme dans lequel il entraîna plusieurs Chrétiens d'Antioche, de Sardaigne et d'Espagne. De retour à Cagliari, il persista dans son opiniâtreté jusqu'à sa mort, arrivée en 370, huit ans après qu'il fut revenu de l'Orient, où il avait été exilé pour la Foi. On ne lui a jamais imputé aucune erreur sur le dogme ; mais ses disciples furent moins réservés. Il y avait, entre autres, un Diacre de Rome, nommé Hilaire, qui soutenait que les ariens, ainsi que les autres hérétiques et les schismatiques, devaient être rebaptisés lorsqu'ils revenaient à la Foi catholique. Saint Jérôme le réfuta solidement *dans le dialogue* qu'il publia *contre les luciférien*s, et, par dérision, il l'appela le Deucalion du monde[1]. Il prouve, dans ce même ouvrage que les Pères du Concile de Rimini n'avaient péché que par surprise, et que leur cœur n'avait point été complice de leur faiblesse. Ses preuves sont principalement tirées des actes mêmes du Concile.

Vers l'an 384, pendant qu'il était encore à Rome auprès du Pape Damase, il avait donné au public son livre *de la virginité perpétuelle de la Bienheureuse Vierge Marie*[2]. Ce traité avait pour but la réfutation d'Helvidius, l'un des sectateurs

[1] S. Hier. Op. t. IV, part. 2, p. 289. — [2] Ibid. p. 130.

Digitized by Google

d'Arius, et des disciples d'Auxence de Milan. Helvidius était prêtre, et à ses autres erreurs il avait ajouté celle-ci, que la Vierge Marie n'avait point conservé sa virginité après la naissance de Jésus-Christ, et qu'elle avait eu des enfants de saint Joseph. Jovinien, qui, après avoir passé les premières années de sa vie à Milan dans les austérités de la vie monastique, avait quitté son monastère pour aller à Rome, fut des plus ardents à répandre cette erreur; il enseignait aussi que le démon n'avait plus de pouvoir sur ceux qui avaient été régénérés par le Baptême avec une foi parfaite; que tous ceux qui auraient conservé la grâce baptismale, auraient une même récompense dans le Ciel; que le mérite des vierges, aux yeux de Dieu, n'était pas plus grand que celui des femmes mariées, dont la vertu égalait d'ailleurs celle des vierges; enfin, que l'abstinence de certains mets était entièrement inutile[1]. Il autorisait ses erreurs par la vie sensuelle qu'il menait à Rome au milieu des plaisirs, des festins et du luxe de cette grande ville. Il avait quitté l'habit pauvre des moines, pour se couvrir des étoffes les plus riches, et il se dédommageait de ses anciens jeûnes par la bonne chère et par les vins les plus exquis. Une conduite aussi peu chrétienne ne fut pas un moindre sujet de scandale pour les fidèles, que l'éclat de ses erreurs. Saint Pammaque et plusieurs autres seigneurs laïques, fort zélés pour la Foi, dénoncèrent un de ses ouvrages au Pape Sirice, lequel ayant assemblé son Clergé en 390, excommunia Jovinien avec huit de ses partisans, qui passaient pour les auteurs de la nouvelle hérésie. Leur condamnation fit grand bruit à Rome, et ils furent obligés d'en sortir. Ils cherchèrent inutilement un asile à Milan. Le Pape envoya leur condamnation à saint Ambroise, avec une courte réfutation de leurs erreurs. Ils furent bientôt chassés de cette ville. Saint Ambroise s'assembla avec quelques Évêques qui étaient alors à Milan, et condamna de nouveau Jovinien et ses disciples[2].

[1] S. Ambros. ep. 42; S. Aug. de Hæret. cap. 82; S. Hier. lib. I in Jovidian.
[2] S. Ambr. ep. 42 ad Siricium, p. 968.

Digitized by Google

Ce fut deux ans après cette époque que saint Jérôme écrivit ses deux livres *contre Jovinien*[1].

Dans le premier, il prouve le mérite et l'excellence de la virginité chrétienne par saint Paul, et par plusieurs autres passages du Nouveau-Testament, ainsi que par la tradition et le sentiment de l'Église, qui impose le joug du célibat à ses ministres, et quoiqu'il reconnaisse bien positivement la sainteté du mariage, il montre cependant que l'état de virginité a beaucoup plus d'avantages relativement à la piété, et surtout par rapport à l'exercice de la prière. Jovinien reconnaissait lui-même l'obligation étroite où étaient les Évêques de garder la continence, et il avouait qu'on se rendait coupable d'un inceste spirituel en violant le vœu de chasteté[2]. Le second livre du saint Docteur est employé à réfuter les autres erreurs de cet hérésiarque. On reprit à Rome quelques expressions de saint Jérôme, qui ne paraissaient point assez exactes, et que l'on jugeait contraires au respect dû au mariage. Saint Pammaque l'ayant averti de l'espèce de scandale qu'il avait causé, il publia aussitôt son *Apologie à Pammaque*, qu'on appelle quelquefois le troisième livre contre Jovinien[3]. Il y prouve, par l'ouvrage même que l'on censurait, qu'il avait toujours regardé le mariage comme honorable et saint, et il proteste que, loin de le condamner, il ne blâme pas même les secondes ni les troisièmes noces. Il répète à peu près les mêmes raisons dans une lettre qu'il écrivit à Domnion sur ce sujet.

Peu de temps après, il adressa à Népotien cette lettre célèbre sur les devoirs de la vie cléricale. Il insiste particulièrement sur le désintéressement que doivent avoir les Ecclésiastiques pour les biens du monde, sur l'obligation où ils sont d'éviter la conversation des femmes, ainsi que tout ce qui pourrait mettre en danger leurs mœurs ou leur réputation ; et de s'instruire de la loi du Seigneur, pour l'enseigner ensuite au peuple avec simplicité. Il veut que le Clergé soit soumis à l'Évêque par amour, et que l'Évêque ne domine pas le Clergé,

[1] T. IV, part. 2, p. 144. — [2] Ibid. p. 175. — [3] T. IV, part. 2, p. 244.

Digitized by Google

mais l'honore et le gouverne. Il ajoute à cela d'excellents préceptes par lesquels il consacre à la postérité l'union qui régnait entre Népotien et lui.

Népotien était neveu du saint Évêque Héliodore, qui, comme nous l'avons observé, était un des plus intimes amis de saint Jérôme. Sa haute naissance lui avait donné entrée à la cour ; mais quoiqu'il ne fût encore que catéchumène, il portait déjà un rude cilice sous les riches habits dont sa condition et son état l'obligeaient de faire usage. Bientôt il renonça au monde. Après avoir distribué ses biens aux pauvres, il ne pensa plus qu'à se consacrer sans réserve au service de Dieu. Il eût bien voulu se retirer parmi les saints solitaires dont la vertu rendait les déserts célèbres ; mais son oncle lui offrant dans sa personne un modèle accompli de la perfection chrétienne, il ne put se déterminer à s'éloigner de lui. Formé à son école, on le jugea bientôt digne du sacerdoce : il ne l'aurait cependant point reçu, si on ne l'y avait forcé. Son oncle l'ordonna au milieu des acclamations du peuple, sans égard aux gémissements et aux cris qu'il poussait dans le dessein d'obtenir qu'on ne lui imposât point les mains. Après son Ordination, il s'appliqua à secourir les pauvres, à visiter les malades, à exercer l'hospitalité, et à gagner tous les cœurs par sa douceur et par son humilité. Il se réjouissait avec ceux qui étaient dans la joie, et pleuraient avec ceux qui étaient dans la tristesse. Il était le refuge des pauvres, l'espérance des misérables, la consolation des affligés. Son rire était si modeste, que c'était moins un rire qu'une simple marque de joie. Son attrait pour la prière lui faisait souvent passer les nuits entières dans ce saint exercice ; mais il n'outrait rien, et ne faisait rien qui fût au-dessus des forces de son corps. Il évitait en tout la singularité. Sa candeur, sa modestie, son ingénuité le rendaient cher à tous ceux qui le connaissaient. On remarquait en lui un grand zèle pour la beauté de la maison du Seigneur. Le bel ordre qu'on admirait dans l'église de son oncle était son ouvrage. Son union avec saint Jérôme le mit souvent dans le cas de le consulter sur ses devoirs, et ce fut

Digitized by Google

pour lui en tracer un précis que le Saint lui adressa la lettre dont nous parlons. Depuis qu'il l'eut reçue, il ne cessa de la lire jusqu'à sa mort, arrivée deux ou trois ans après. En la possédant, il s'estimait plus riche que s'il eût joui de tous les trésors du monde. Il l'avait toujours devant les yeux, ou dans les mains, ou sur la poitrine, et comme il la lisait souvent en se couchant, il la laissait tomber sur son cœur en s'abandonnant au sommeil. Il mourut à la fleur de son âge, emportant avec lui dans le tombeau les regrets de son oncle et de la ville entière. Les ardeurs de la fièvre ne purent troubler le calme de son âme, ni la sérénité de son front. Il consolait son oncle et ses amis qui fondaient en larmes ; il s'occupait de ceux qui étaient absents, et saint Jérôme ne fut point oublié. Ayant pris les mains de son oncle, il lui dit : « Je vous prie d'envoyer cette tunique dont je me servais dans les fonctions du ministère, à mon très-cher père pour l'âge, et mon frère pour la dignité, et si vous me deviez quelque affection comme à votre neveu, accordez-la tout entière à celui que vous aimiez déjà avec moi. Il mourut en prononçant ces paroles, tenant son oncle, et pensant à moi, dit saint Jérôme[1]. » La nouvelle de sa mort causa la douleur la plus vive au saint Docteur. Il écrivit à Héliodore pour lui marquer qu'il mêlait ses larmes aux siennes, et pour lui rappeler les motifs qu'ils avaient l'un et l'autre de modérer leur douleur.

Un prêtre, nommé Ripaire, ayant informé le Saint que Vigilance, natif de Comminges [2], dans les Gaules, mais attaché à l'église de Barcelone, dépréciait ouvertement l'état de virginité, et condamnait comme idolâtres ceux qui honoraient les reliques des Saints, les appelant, par dérision, *cendriers*, ou *adorateurs de cendres*, son zèle s'enflamma aussitôt. « Nous n'adorons point, répondit-il, les Reliques des Martyrs... mais nous les honorons, afin d'adorer Celui à qui les Martyrs appartiennent. Nous honorons les serviteurs, afin que l'honneur que nous leur rendons rejaillisse sur le Maître [3]. » Non content

[1] Ep. 3, p. 25. — [2] Convenæ. — [3] Ep. 57 ad Ripar. p. 279.

Digitized by Google

d'avoir répondu à Ripaire, il le pria de lui envoyer l'ouvrage de Vigilance pour qu'il pût le réfuter. Il le réfuta en effet, et avec une vivacité singulière de style[1]. Il prouva d'abord l'excellence du célibat chrétien, et fit voir qu'il était en usage parmi le Clergé des trois Patriarches, d'Antioche, d'Alexandrie et de Rome ; il vengea ensuite le culte des Saints, en montrant qu'on ne les avait jamais adorés comme des dieux. Vigilance avait trouvé mauvais que leurs reliques fussent couvertes d'étoffes précieuses. Le Saint lui demandait à ce sujet si Constance était coupable de sacrilége pour avoir fait transporter à Constantinople, dans des châsses fort riches, les Reliques de saint Luc et de saint Timothée, dont la seule présence avait mis les démons en fuite, et s'il fallait aussi accuser du même crime l'empereur Arcade, pour avoir fait transférer de la Palestine en Thrace les ossements de Samuel, et les avoir solennellement déposés dans une église bâtie pour les recevoir. Sur ce que Vigilance prétendait que les Saints ne priaient point pour nous, saint Jérôme lui répondit : « Mais si les Apôtres et les Martyrs pouvaient, pendant leur vie, prier pour les autres hommes, à plus forte raison le pourront-ils après leurs victoires? Est-ce qu'ils ont moins de pouvoir à présent qu'ils sont avec Jésus-Christ? » Vigilance attaquait aussi les miracles opérés aux tombeaux des Saints, disant que les infidèles pouvaient également s'en attribuer la gloire. Saint Jérôme insiste beaucoup sur ce sujet, et finit par conclure que, quand même ces miracles se feraient en faveur des païens, ils n'en prouveraient pas moins efficacement le pouvoir des Martyrs. Pour marquer la profonde vénération qu'il avait pour leurs saintes dépouilles, et pour les lieux où elles reposaient, il ajoute : « Lorsque la colère, les mauvaises pensées ou les illusions nocturnes m'ont donné de l'inquiétude, je n'ose entrer dans les églises des Martyrs. » Il rapporte comment les Évêques de Rome offraient le Saint-Sacrifice sur le tombeau de saint Pierre et de saint Paul, qui leur servait d'autel ; puis,

[1] L. adv. Vigilant. t. IV, part. 2, p. 286.

Digitized by Google

rejetant l'hérésie qu'il combat sur Eunomus, qu'il dit en être le premier auteur, il conclut par dire que si cette nouvelle doctrine était vraie, il faudrait accuser d'erreur tous les évêques du monde Chrétien, qui soutenaient la doctrine contraire. Il justifie l'institution des pratiques de la vie monastique, et dit qu'un moine cherche sa sûreté dans la retraite, en fuyant les dangers et les occasions de se perdre, et cela parce qu'il est effrayé par le sentiment de sa faiblesse, et qu'il sait combien il est dangereux de dormir auprès d'un serpent. Il revient souvent à l'intercession des Saints dans le Ciel, à l'efficacité de leurs prières pour ceux qui les invoquent. Écrivant à Héliodore, il le conjure de se souvenir de lui lorsqu'il sera dans la gloire [1]. Dans une autre occasion, il marque à sainte Paule, qui venait de perdre Blésille, sa fille : « Elle prie maintenant le Seigneur pour vous, et lui demande pour moi le pardon de mes péchés [2]. »

Une grande partie de l'Orient se trouvait alors infectée de plusieurs opinions erronées que l'on s'efforçait d'appuyer sur l'autorité d'Origène. Jusque-là saint Jérôme avait été un des plus grands admirateurs de ce Père [3]; mais voyant qu'un grand nombre de moines et d'autres personnes avaient été entraînés dans l'erreur par le poids d'un nom si célèbre, et par la lecture de quelques-uns de ses ouvrages, il unit ses efforts avec ceux de saint Épiphane pour arrêter les suites du mal. Ce fut là une des premières causes de sa dispute avec Rufin, qu'une liaison de vingt-cinq ans semblait devoir lui attacher pour toujours [4].

[1] Ep. 5, p. 7. — [2] Ep. 24, p. 59. — [3] Voyez saint Jérôme, *ep. ad Paulam scripta ante an.* 292, *p*, 67, *l. II. in Michæam, Præf, l. de Nominib. hebraïc. etc.*

[4] Rufin (Tyrannius Rufinus) étant venu d'Aquilée à Rome en 370, dans le dessein de passer en Orient, trouva, dans cette ville, Mélanie qui avait le même projet. C'était une veuve de vingt-deux ans, d'une illustre famille, qui avait perdu dans l'espace d'une année, son mari et deux de ses fils. Ayant laissé à Rome le fils qui lui restait, qui ne faisait que de naître, et qui, suivant Tillemont et Fontanini, est ce Publicola connu par sa correspondance avec saint Augustin, elle résolut de passer en Égypte. Fontamini montre qu'elle partit en 372 avec Rufin, et non point après lui, comme Rosweide et

Digitized by Google

Mais Rufin était trop décidé en faveur d'Origène pour sacrifier ses sentiments à l'amitié. Quoiqu'il n'ait jamais favorisé les erreurs des origénistes, comme sa conduite le prouva, il ne cessait de vanter Origène, et il avait traduit en latin le plus suspect de ses ouvrages. Les novateurs en tiraient avantage, et soutenaient qu'il renfermait leurs dogmes. Les principaux étaient que les peines de l'enfer ne seraient point éternelles ; que les âmes avaient préexisté aux corps, et qu'après la fin du monde présent, il y en aurait une infinité d'autres qui se

d'autres auteurs l'ont prétendu. Elle employa six mois à visiter les moines et les anachorètes de l'Égypte, et se retira ensuite à Jérusalem, où elle embrassa la vie religieuse. Rufin la quitta dans cette ville, et retourna en Égypte. Il y resta six ans, et alla rejoindre Mélanie à Jérusalem. *(S. Hier. ep.* 21, *alias* 15 *ad Marcellam.)* Saint Paulin et d'autres écrivains ecclésiastiques donnent de grands éloges aux vertus de cette illustre dame. Saint Jérôme étant dans le désert de Chalcis, félicita Rufin avec beaucoup d'affection sur son arrivée en Égypte. *Ep.* 1, *alias* 41 *ad Rufinum.*

Lorsque Rufin se fut fixé à Jérusalem, il se réunit à plusieurs Moines qui demandaient à vivre sous sa conduite, et ils allèrent tous se renfermer dans des cellules séparées sur la montagne des Oliviers. Mélanie, qui se conduisait aussi par ses conseils, habitait un monastère qu'elle avait fondé dans la ville pour les personnes de son sexe. Pallale rapporte qu'elle fournit pendant vingt-sept ans aux besoins des pèlerins et des pauvres.

Rufin fut ordonné prêtre par Jean, évêque de Jérusalem, peu après l'année 387. Saint Jérôme étant venu s'établir à Bethléem passa un temps assez considérable avec Rufin sur la montagne des Oliviers, et cette amitié dura jusqu'à la dispute qui s'éleva touchant la doctrine d'Origène. Ce ne fut d'abord qu'un froid qui se termina par une rupture éclatante. Les premières semences de division vinrent d'un certain Aiterbius, qui accusa d'origénisme saint Jérôme et Rufin. L'un se justifia en condamnant la doctrine d'Origène; mais l'autre refusa de le faire. *(S. Hier. Apol. l. III.)*

Peu de temps après, c'est-à-dire, en 394, saint Épiphane étant venu de Chypre à Jérusalem, logea chez l'évêque Jean : mais il fut scandalisé de son attachement opiniâtre à Origène, et il ne put obtenir de lui qu'il condamnât clairement l'hérésie des origénistes; il commença donc à l'en accuser. Il le quitta, et alla trouver saint Jérôme à Bethléem pour enflammer son zèle contre les novateurs. Il ordonna prêtre Paulinien son frère, qui avait alors 28 ans. Rufin prit le parti de l'Évêque de Jérusalem. Le schisme dura environ trois ans; mais il fut éteint par les efforts de Mélanie en 397. Rufin et saint Jérôme se réconcilièrent publiquement après la messe dans l'église de Résurrection *(Anastasi* et non *Anastasii*, comme porte la nouvelle édition.) *S. Hier. Apol.* l. III, p. 466. Le Saint se réconcilia avec l'Évêque Jean, qui lui confia le gouvernement de la paroisse de Bethléem. *Sulp. Sev. dial.* 1, c. IV. Jean permit encore à Paulinien, qui avait été ordonné prêtre par saint Épiphane,

Digitized by Google

succéderaient pendant toute l'éternité. Ces innovations enflammèrent vivement le zèle de saint Jérome.

Presque dans le même temps, il fut informé par un certain Ctésiphon, que les erreurs de Pélage faisaient des progrès considérables dans l'Orient : il en publia aussitôt une courte réfutation. Deux ans après, c'est-à-dire en 416, il reprit cette matière dans son dialogue contre les pélagiens.

Ses travaux contre les hérétiques ne l'occupaient pas tellement qu'il n'eût encore du temps à donner à ses commentaires

d'exercer les fonctions du sacerdoce dans le monastère de Bethléem. L'Évêque de Jérusalem et Rufin donnèrent des explications précises, et ne laissèrent aucun doute sur la pureté de leur foi : mais ils ne rétractèrent point d'erreurs, parce qu'ils n'en avaient soutenu aucune. (Voyez Fontamini. p. 190.)

Rufin et Mélanie visitèrent de nouveau les solitaires d'Égypte en 395, et assistèrent à la mort de saint Pambon.

Publicola, fils de Mélanie, étant devenu préteur de Rome, épousa Albine. Il en eut une fille qu'on nomma Mélanie *la jeune*. Celle-ci fut mariée de bonne heure à Pinien, dont le père avait été gouverneur d'Italie et d'Afrique. Peu de temps après, elle résolut, du consentement de son mari, de passer le reste de sa vie dans la continence. Mélanie l'ancienne, pour venir l'aider à exécuter fidèlement cette résolution, s'embarqua à Césarée avec Rufin, et aborda à Naples en 397, après vingt jours de navigation. Elle était alors âgée de quarante-sept ans, et non de soixante, comme Fontanini l'a prouvé contre Fleury. Ils furent reçus l'un et l'autre avec de grandes marques d'honneur et de joie par saint Paulin de Nole.

Rufin laissa Mélanie à Rome, et se retira dans le monastère de *Pinetum*, situé dans la campagne de Rome, comme Fontanini le démontre contre Noris et Mabillon. Il y traduisit en latin, à la prière du Moine Macaire, qui était un homme d'une famille distinguée, le premier livre de l'apologie d'Origène par saint Pamphile. Il mit à la tête de sa traduction une préface dont le but était de montrer que tous les passages erronés qu'on trouvait dans les ouvrages d'Origène étaient des interpolations qui venaient de la main des hérétiques. Nous n'avons plus que des extraits des autres livres de saint Pamphile, lesquels nous ont été conservés par Photius.

Quelque temps après, Rufin traduisit les quatre livres des *Principes* par Origène. C'est la principale source où les origénistes puisèrent leurs erreurs, quoique le traducteur dise qu'il avait corrigé plusieurs passages. La publication de cet ouvrage fit beaucoup de bruit à Rome. On pensait que Rufin voulait accréditer les erreurs qui y étaient contenues, quoiqu'elles ne fussent proposées que d'une manière problématique. Rufin cependant obtint des lettres de communion du Pape Sirice, et se retira à Aquilée. Sirice étant mort le 26 novembre 398, Anastase son successeur ordonna à Rufin de venir se justifier à Rome; mais celui-ci allégua quelques prétextes pour se dispenser

Digitized by Google

sur l'Écriture. Quoique son grand âge et ses fréquentes maladies ne lui permissent plus de suivre ce travail avec son activité ordinaire, il entreprit cependant de mettre la dernière main à son commentaire sur les Prophètes, pour satisfaire Eustochium qui le lui demandait. Il relevait d'une grande maladie lorsqu'il reprit ce travail, et il dit à ce sujet. : « Sachant de qui je tiens tous lès moments de ma vie, et que ma mort ne peut être différée qu'afin que je puisse achever l'ouvrage que j'avais commencé sur les Prophètes, je m'applique uni-

de paraître, et il se contenta d'envoyer son apologie à Anastase en 400. Il s'y expliquait d'une manière fort orthodoxe sur la Trinité, sur l'Incarnation, sur l'origine des esprits, sur l'éternité de l'enfer, etc.

Saint Jérôme, à la prière des amis qu'il avait à Rome, écrivit à Rufin et à Pammachius contre la traduction que le premier avait donnée d'Origène. Rufin écrivit pour sa défense, et divisa son apologie en deux parties, que des modernes ont quelquefois désignées sous le nom d'*Invectives*. Il emploie la première à écarter les soupçons sinistres qu'on aurait pu former sur sa foi; dans la seconde, il attaque directement saint Jérôme, auquel il fait diverses objections, surtout relativement à ses écrits. Saint Jérôme fit aussi une apologie, qui est divisée en deux livres. Rufin répliqua par une lettre au saint qui n'est point parvenue jusqu'à nous. Saint Jérôme ajouta à son apologie un troisième livre, qu'on appelle communément sa *seconde apologie*, et qui n'est guère qu'une répétition de ce qu'il avait dit précédemment. Il finit par ces mots : « N'ayons qu'une foi, et nous serons bientôt en paix. » La principale objection qu'il faisait à son adversaire, était qu'il n'avait point condamné la notion platonicieune d'Origène par rapport à la préexistence des âmes. *Apol.* l. II.

Saint Augustin lui écrivit pour le même sujet, et l'on ne peut trop recommander la lecture de sa lettre aux personnes qui ont des contestations. *(Ep.* 73.) Saint Jérôme mit fin à la dispute dans laquelle ses amis et son zèle pour la pureté de la foi l'avaient fait entrer, et qui s'entretint pour la conduite indiscrète de Rufin, qui paraissait favoriser des erreurs qui s'étaient introduites dans plusieurs monastères.

Baronius, *ad an.* 400, le Cardinal Noris. *de Hær, Pelag.* l. I, le Cardinal du Perron. *Rép. au roi de la Gr. Bret.*. c. XXXIII, le P. Pagi, *ad an.* 401, § 16, Tillemont, t. XII, p. 242, et le P. Alexandre, *sect.* 4, c. VI, *art.* 32, disent que Rufin fut excommunié par le Pape Anastase; mais ils se sont trompés, comme l'ont prouvé Ceillier, Constant et Fontanini, l. V, c. XIX, p. 420. Il est certain que Rufin fut toujours traité avec estime, et regardé comme catholique par saint Chromace d'Aquilée, par saint Vénérius de Milan, par saint Pétrone de Bologne, par saint Gaudence de Bresse, par saint Paulin de Nole, par saint Augustin, etc. Il est vrai qu'il est fait mention de l'excommunication de Rufin dans quelques éditions de la lettre du Pape Anastase à Jean, évêque de Jérusalem; mais il est visible que c'est une interpolation; aussi D. Constant l'a-t-il

Digitized by Google

quement à ce travail : là, comme d'un lieu élevé, je considère les tempêtes et les naufrages de ce monde, non sans gémir et sans en ressentir beaucoup de douleur. Entièrement désoccupé des choses présentes, je ne pense qu'aux choses futures, et sans me mettre en peine des jugements des hommes, je n'ai en vue que les terribles jugements. O Eustochium, vierge de Jésus-Christ, qui m'avez assisté dans ma maladie par vos prières ! implorez encore pour moi la miséricorde divine après ma guérison, afin que, conduit par le même Esprit qui a fait

omise dans son édition des décrétales. Elle contredit d'ailleurs le reste de la lettre dont il s'agit, où Anastase déclare qu'il laisse à Dieu de juger de l'intention du traducteur, quoiqu'il condamne l'ouvrage, et qu'il soit fort mécontent de l'auteur.

On a aussi accusé de pélagianisme Rufin d'Aquilée ; mais diverses circonstances détruisent cette accusation. Il nous suffira d'observer que le Rufin qui, étant venu de la Palestine à Rome, inspira le premier à Célestius les erreurs de Pélage, était différent de celui dont nous parlons qui lui survécut, et qu'il était né en Syrie, selon Pallale et Marius Mercator. Voyez Ceillier et Fontanini.

Rufin traduisit aussi en latin plusieurs homélies d'Origène, et l'histoire d'Eusèbe, à laquelle il fit des changements et des additions.

Rosweide a donné dans son recueil trois livres *des Vies des Pères*, attribués à Rufin. Cet auteur écrivit certainement le premier ; il compila le second d'après la relation de saint Pétrone de Bologne ; le troisième est d'un auteur postérieur, puisqu'il y est parlé de la mort de saint Arsène, qui arriva trente ans après celle de Rufin.

Mais de tous les ouvrages que Rufin a donnés, il n'y en a point qui lui ait fait plus d'honneur, ni qui ait été plus utile à l'Église, que l'*Explication du Symbole*. Il y dit que la tradition est que cet abrégé de notre foi ait été rédigé par les Apôtres mêmes. Il se donne trop de liberté dans ses traductions, et il manque d'exactitude dans ses ouvrages historiques.

Après la mort de saint Chromace, arrivée en 407, il retourna à Rome. Cette ville étant menacée par Alaric l'année suivante, il passa en Sicile avec les deux Mélanie. Il se proposait de retourner à Jérusalem avec l'ancienne ; mais étant tombé malade, il mourut vers la fin de l'année 410. Personne n'a mieux traité que le Cardinal Noris, et le docteur Cave, ce qui a rapport à la vie et aux écrits de Rufin. Cet homme fameux a été peint aussi d'une manière fort intéressante, par Ceillier, t. X, p. 1, et par Fontanini, *Hist. lit. Aquileiensis*, l. V. On peut voir encore une dissertation de Maximus, *sur l'orthodoxie de Rufin*, parmi celles de l'histoire ecclésiastique de Bologne, an. 1658 ; D. Gervaise, *Vie et Apologie* de Rufin. L'Abbé Goujet a corrigé l'apologie, et l'a rendue plus méthodique. Le savant Bernard-Marie de Rubeis, religieux dominicain, fait bien connaître aussi le caractère de Rufin dans le ch. XII de ses *Monumenta ecclesiæ Aquileiensis, Argentinæ*, 1740, *in-folio*.

Digitized by Google

prédire les choses à venir par les Prophètes, je puisse entrer dans la nuée de leurs prophéties, et percer leur obscurité. »

Aux inquiétudes continuelles que lui causaient le danger des fidèles de l'Orient, et les pertes que cette église avait déjà essuyées de la part du schisme et de l'hérésie, vint se joindre la nouvelle des ravages que les troupes d'Alaric avaient faits dans l'Occident. Rome avait été pillée, saccagée, et presque renversée de fond en comble l'an 410. Une affreuse famine avait achevé d'y répandre la désolation. On vit des familles entières s'enfuir sans habits, sans vivres et sans argent. Les personnes les plus qualifiées de Rome furent réduites à la mendicité. Les hommes et les femmes, quittant leur patrie pour se soustraire à la mort ou à l'esclavage, s'enfonçaient dans les marais ou dans les déserts. Un grand nombre se réfugièrent à Bethléem. Saint Jérôme ne put retenir ses larmes à la vue de tant de malheureux. Il n'épargna rien pour les nourrir, les consoler et leur procurer un asile.

Démétriade, fille du consul Olibrius, prit le voile à Carthage vers ce temps-là. Julienne, sa mère, et Probe, son aïeule, écrivirent à saint Jérôme pour le prier de lui donner quelques règles de conduite relativement à l'état qu'elle venait d'embrasser. Le Saint les lui donna dans une lettre qu'il lui adressa : il lui recommande surtout les saintes lectures, les pratiques de la pénitence, les jeûnes continuels, mais modérés, l'obéissance, l'humilité, la modestie, l'aumône, la prière à toutes les heures du jour, et le travail des mains. Enfin il lui témoigne qu'il eût mieux aimé la voir demeurer dans un monastère, que dans une maison particulière, comme quelques autres vierges le faisaient alors.

Tant de zèle pour la Religion aurait suffi pour rendre à jamais célèbre dans l'Eglise la mémoire de saint Jérôme ; mais ses travaux sur l'Écriture lui ont donné un bien plus grand lustre. Il a toujours passé pour le plus habile des Pères en ce genre, et on le regarde comme celui de tous les Docteurs que le Ciel semble avoir le plus favorisé par rapport à l'intelligence des divins oracles. Le Pape Clément VIII ne balançait

Digitized by Google

pas d'assurer qu'il avait été assisté et inspiré d'en Haut pour traduire les saintes Écritures. D'un autre côté, il avait tous les moyens naturels pour réussir dans ce travail. Il vivait sur les lieux où s'étaient opérés les mystères de notre salut : on s'y souvenait encore des usages, des coutumes, et de mille autres choses dont il est parlé dans les Livres saints. Le chaldéen et le grec étaient alors des langues vivantes : il est vrai qu'on ne parlait plus l'hébreu depuis la captivité ; mais il était parfaitement entendu des rabbins ; on l'étudiait avec soin dans la fameuse école que les Juifs avaient formée à Tibériade, et plusieurs d'entre eux le prononçaient avec autant de grâce que de facilité. Le Saint prit un des Docteurs de cette école pour se faire expliquer les endroits les plus difficiles de l'Écriture. Il ne serait pas possible, de notre temps, d'avoir les mêmes secours. On n'a plus qu'une connaissance imparfaite de l'hébreu, encore cette connaissance se borne-t-elle aux mots de la Bible, le plus ancien livre qui ait été écrit en cette langue ; et les rabbins d'aujourd'hui seraient plus propres à nous égarer qu'à nous conduire dans l'étude des divins oracles[1].

[1] Il y a une certaine analogie entre les langues orientales qu'on parlait anciennement dans les pays voisins de la Chaldée ; conséquemment l'étude en peut être utile jusqu'à un certain point; mais il faut s'y appliquer avec précaution, sans quoi on s'exposerait à de grandes méprises, et l'on pourrait attribuer la même signification à divers mots qui en ont pourtant une toute différente, quoiqu'ils paraissent se ressembler.

Les écrits des rabbins fourniront peu de secours pour l'intelligence de l'Écriture; la plupart même ne seront d'aucune utilité. Leur langue est entièrement différente de l'ancien hébreu : c'est du chaldéen fort barbare. Il faut pourtant convenir que la paraphrase d'Onkelos sur le Pentateuque, qu'on ferait peut-être mieux d'appeler version, est écrite avec plus de pureté, que le style en est correct, et qu'on y retrouve à bien des égards la langue de Daniel et d'Esdras. La paraphrase de Jonathan sur les premiers Prophètes, c'est-à-dire, sur Josué, les juges et les rois, a aussi beaucoup de rapports avec la même langue ; mais il n'y a pas autant de précision que dans l'ouvrage d'Onkelos. Les six autres targums ou paraphrases que nous avons encore, sont remplis de fables impertinentes. Le Chaldéen dans lequel elles sont écrites, est mêlé de persan, d'arabe, de grec et de latin. On donne cependant la préférence, pour la pureté du langage, au targum de Jérusalem, ainsi appelé parce qu'il fut écrit dans le Chaldéen que parlaient les Juifs à Jérusalem après le retour de la captivité; mais qui, dans le temps dont nous parlons

Digitized by Google

Ajoutons à cela que saint Jérôme avait entre les mains une copie fidèle des hexaples d'Origène, et qu'il pouvait conférer sa traduction avec celle d'Aquila, de Théodotion et de Symnaque; et nous voyons, par les fragments qui nous restent de ces versions, qu'il y eut souvent recours, et surtout à celle de Symmaque ; mais il réunissait à tous ces secours une qualité bien essentielle à tous ceux qui étudient l'Écriture, et qui veulent en acquérir une parfaite intelligence, c'était une piété sincère et un ardent amour pour la prière. Sans cela on ne peut se promettre les lúmières du Saint-Esprit, dont a besoin pour entrer dans le sanctuaire des oracles sacrés, et pour

avait beaucoup dégénéré de ce qu'il était primitivement. Voyez Morin, l. II, *exercit.* 8, et Helvicus, *l. de Paraphras. chaldaïc.*

Les deux thalmuds, ou recueils de traditions, paraissent être du VI^e^ siècle. Il en est fait mention pour la première fois dans la loi par laquelle l'empereur Justinien les condamna. Saint Jérôme, *ep. ad Algi. et in c.* VIII *Isœ*, parle des traditions absurdes des pharisiens. Elles contenaient des fictions monstrueuses et de prétendus miracles relativement à Moïse, etc. Elles furent écrites, vers le VI^e^ siècle. par R. Jehuda, surnommé par les Juifs Hakkadosh ou le Saint, et on les appela Mishna ou Misna, c'est-à-dire, la seconde loi. La Ghemare ou le supplément est un commentaire sur la Misna, et il y fut ajouté peu de temps après. Ces deux ouvrages s'appellent thalmud ou doctrine.

Le thalmud de Jérusalem est le plus ancien, mais celui de Babylone que les rabbins Osé et Jésé compilèrent en Perse après l'année 700, est d'une plus grande utilité, et plus estimé parmi les Juifs, le premier étant obscur, et souvent intelligible. L'un et l'autre sont remplis de fables extravagantes et de blasphèmes contre Jésus-Christ. Voyez Sixte de Sienne. *Bibl. sanct.* l. II. *tit.* Thalmud, p. 134; et la *Rabbinical liitérature* de M. Stephelin, imprimée à Oxford en 1725.

La Misna fait cependant connaître un certain nombre de rites, de proverbes et de maximes qui jettent du jour sur certaines coutumes et allusions qu'on trouve dans l'Écriture. Voyez les *Discours mêlés* de Wothon *sur les traditions et les usages des scribes et des pharisiens,* lesquels furent imprimés à Londres en 1718.

Les caraïtes, ainsi appelés de caraï, qui signifie *un savant*, étaient une petite secte de Juifs de l'Orient, qui avaient pour les autres Juifs une haine implacable. Ils rejetaient le thalmud ou les traditions de la seconde loi. (Voy. l'histoire des caraïtes, du Stupart, imprimée à Gênes en 1701.) Scaliger et les deux Buxtorf prétendent que les caraïtes descendent des sadducéens ; mais il est visible qu'ils se trompent, puisque ces Juifs reconnaissent des esprits, etc. Voyez Richard Simon, *Crit. du V. Testament*, l. I, c. XXIX ; Lamy, etc.

Les thalmudistes sont postérieurs à saint Jérôme ; mais le saint docteur condamnait les fables sur lesquelles ils appuient leur système, dont on dit

Digitized by Google

dévoiler les mystères augustes qui y sont cachés. Saint Jérôme s'était préparé à l'entreprise importante qu'il exécuta avec tant de succès par une grande pureté de cœur, ainsi que par une vie passée dans la pénitence et la contemplation.

Dès le temps des Apôtres, la Bible avait été traduite en latin d'après le grec ; et il paraît que cette traduction avait été approuvée ou ordonnée par quelques-uns d'entre eux, notamment par saint Pierre, et si l'on en croit Rufin, qui fait siéger cet Apôtre ving-cinq ans à Rome[1]. Cette version était l'ouvrage de plusieurs mains[2]. Insensiblement les différentes copies de

que le principal auteur est le fameux R. Akiba, qui suivait le parti de Barcochébas dans sa révolte contre l'empereur Adrien. Voyez Brucker, *Hist. crit philos.* t. II, p. 820.

Les docteurs massorètes, qui florissaient à Tibériade après la mort de saint Jérôme, inventèrent des règles critiques pour conserver le texte hébreu dans son intégrité. On dit qu'ils comptèrent le nombre des versets et des morts de chaque livre de l'Écriture.

La première Massore fut composée avant l'invention des points voyelles, et consiste en certaines marques marginales appelées keri ou kerib, que l'on inventa pour montrer comment il fallait lire certains mots. La seconde Massore fut faite après l'invention des points voyelles. Les règles que l'on y trouve sont entièrement inutiles : mais celles que contient la première Massore auraient été de quelque utilité, si les Juifs les avaient entendues, ou qu'ils y eussent fait attention.

La Massore et les rêveries contenues dans le Thalmud sont les seuls monuments qui nous restent de l'ancienne littérature rabbinique. L'ignorance régna parmi les Juifs depuis le VI^e^ siècle jusqu'au XI^e^, dans lequel ils recommencèrent à s'appliquer à l'étude, à l'exemple des Chrétiens et des Sarrasins musulmans. Voyez Morin, Fleury et Brucker.

R. Juda, surnommé Chiug, compila le premier dictionnaire hébraïque (qu'il écrivit en caractères arabes) vers l'an 1031. A peu près dans le même temps R. Jona composa une bonne grammaire hébraïque. Ces deux ouvrages n'ont jamais été imprimés ; on vit paraître ensuite un grand nombre de livres écrits par des rabbins, mais qui sont remplis de subtilités puériles, de fictions impies, d'interprétations mystiques contraires au bon sens, et des extravagances de la cabale. Il n'y a presque pas un seul de ces livres qui mérite quelque attention.

[1] Rufin, *invectiv.* 2.

[2] Voyez Calmet, *Diss. sur la Vulgate ;* Blanchini, *Præ. in evangelium quadruplex*, et Miltes, qui employa 30 années à examiner et à comparer toutes les éditions et toutes les traductions du texte sacré qu'il put découvrir. Voyez Prolégomènes.

Digitized by Google

cette version occasionnèrent des variantes qui se multiplièrent au point que, dans le IVe siècle, les exemplaires ne se ressemblaient plus en beaucoup d'endroits, selon saint Jérôme[1]. C'est que plusieurs personnes qui savaient le grec avaient traduit à leur manière, les uns une partie, les autres une autre, et qu'ainsi le vrai sens de l'original s'était trouvé altéré en certains passages[2]. Parmi toutes ces traductions, on en distinguait une dont on se servait plus communément, et qu'on appelait pour cela *Vulgate*. Il y en avait une aussi qu'on nommait *Italique*, probablement parce qu'elle était en usage en Italie. C'était, au jugement de saint Augustin, la moins imparfaite de toutes.

Comme on se plaignait depuis longtemps de cette multitude de variantes, et des fautes qui s'étaient glissées dans plusieurs exemplaires par la négligence des copistes, le Pape Damase chargea saint Jérôme de réviser, sur le texte grec, la traduction latine des Évangiles. Le Saint s'acquitta de ce travail avec l'applaudissement de l'Eglise[3]. Il suivit le même plan pour la correction du reste du Nouveau-Testament[4], et son travail à cet égard diffère beaucoup de la version italique. Le cas que l'on en fit dans les églises d'Occident fut cause que l'on adopta sa traduction, qui devint bientôt la seule en usage. Nous l'avons encore tout entière dans le Nouveau-Testament de notre Vulgate[5]. Enhardi par ses premiers succès, le saint Docteur

[1] Præf. in Josue. — [2] S. Aug. *de Doctr. chr.* l. II, c. XI. — [3] Hier. *Præf. in Evang. ad Damas.* t. I; S. Aug. *ep.* 71 *ad Hieron.* — [4] Hier. *in Catal.* c. 135.

[5] Lac de Bruges rapporte, *Annot.* t. IV, *part.* 3, p. 32, qu'il avait vu dans l'abbaye de Malmédi un manuscrit contenant toutes les épîtres de saint Paul de l'ancienne version italique. Dom Martianay a publié l'évangile de saint Jacques, de cette version, ainsi que les livres de Job et de Judith.

On a découvert depuis quatre manuscrits de tous les Évangiles de la même version, le premier, à Corbie; le second, à Verceil (de l'écriture de saint Eusèbe, évêque de cette ville, et martyr); le troisième, à Vérone. Blanchini les fit imprimer à Rome avec soin en 1748, *in-folio*. On peut espérer de voir en entier toute l'ancienne version italique de l'Écriture, d'après la lettre du Père Burriel sur les monuments littéraires trouvés en Espagne. Ce savant Jésuite y annonce deux manuscrits gothiques de la Bible, en latin, lesquels sont à Tolède. Il prétend que l'un deux contient la traduction de saint Jérôme, copiée par saint Isidore.

Digitized by Google

s'appliqua à revoir aussi la traduction de l'Ancien-Testament : et d'abord il se contenta d'en corriger plusieurs livres dans l'ancienne version italique, d'après le grec qui était dans les hexaples d'Origène, et qui contenait le plus exact que l'on connût. Ses corrections tombèrent principalement sur le Psautier, qu'il révisa deux fois en entier, la première fois à Rome vers l'an 382, par l'ordre du Pape Damase, la seconde à Bethléem vers l'an 389 ; mais la nouvelle traduction qu'il entreprit sur le texte hébreu de tout l'Ancien-Testament, offrit à ses talents un champ beaucoup plus vaste, et de bien plus grandes difficultés[1].

[2] Il est certain que du temps de saint Jérôme, on ne connaissait pas les points voyelles. Il est assez probable qu'ils furent inventés à Tibériade environ 50 ans après la mort du Saint, par les docteurs juifs qui voulurent fixer la manière de lire la Bible qui leur était venue de la tradition. Encore aujourd'hui les Juifs se servent dans leurs synagogues des Bibles sans points. Les Samaritains ne les connaissent pas non plus. (Voyez Bianconi, *Diss. de antiquis litteris Hebræorum*, p. 25.) Selon Richard Simon, l. I, c. II, les Juifs ont emprunté ces points des Arabes, qui en inventèrent de semblables pour tenir lieu de voyelles sous le calife Omar Ier, afin de fixer la manière de lire l'Alcoran. L'usage de ces sortes de voyelles étant si moderne, il est libre aux critiques de le suivre ou de le changer ; il y a même aujourd'hui plusieurs savants qui le rejettent. Voyez Calmet, et la dissertation de l'Abbé de Vence *sur ces points voyelles*, qui est à la tête du commentaire français sur Esdras.

Mais comment, dira-t-on, pouvait-on lire l'hébreu, et l'entendre sans points voyelles qui déterminassent la prononciation et le sens des mots ! Cette difficulté ne paraît considérable que parce qu'on veut juger de l'hébreu par analogie avec les autres langues, qu'il serait impossible d'entendre sans le secours des voyelles écrites : mais en cela on se trompe, et c'est ce qu'ont démontré Cappel dans son *Arcanum ponctuationis revelatum, an.* 1624, Masclef dans sa nouvelle grammaire pour étudier l'hébreu sans points, le Père Houbigant, etc. L'expérience d'ailleurs prouve qu'avec une sagacité ordinaire, on peut par le contexte juger du sens d'un mot que l'absence des points voyelles rend équivoque, de même que dans toutes les langues, le contexte de la phrase suffit à un homme de bon sens pour déterminer la signification des mots *homonymes*, c'est-à-dire, qui, avec la même prononciation ou la même orthographe signifient des choses tout à fait différentes. Enfin on ne peut raisonner contre un fait ; et puisqu'il est démontré que les points voyelles sont plus récents que saint Jérôme, on pouvait donc entendre l'hébreu, et le traduire correctement sans le secours de ces points, ainsi que l'a fait ce Père, et que l'avaient fait avant lui les Septante.

Quelques savants pensent que les six consonnes, *aleph, he, vau, jod, cheth, aïn*, tenaient lieu de voyelles. Le D. Kennicot, si connu par son érudition

Digitized by Google

Plusieurs motifs l'engagèrent dans cette pénible carrière. De toutes parts ses plus intimes amis le pressaient d'y entrer : il fallait, d'un autre côté, répondre aux Juifs, qui rejetaient toutes les versions, et ne cessaient d'objecter le texte hébreu aux Chrétiens. Le saint Docteur était enfin persuadé que quelque respectable que fût une version, l'original méritait toujours la préférence. Il commença par les livres des Rois vers

prétend, *diss.* 1, que les Juifs, après l'invention des points voyelles, omirent quelques-unes de ces consonnes *mères* en copiant la Bible, et qu'ils y substituèrent les points comme des équivalents, et qui d'ailleurs leur facilitait le moyen d'écrire avec plus de célérité. Le Père Girandeau, jésuite, ajoute dans sa *Praxis Linguæ sanctæ*, imprimée à la Rochelle en 1757, que dans tous les endroits où il n'y a point de ces voyelles, on doit sous-entendre l'o.

Mais est-il raisonnable de rejeter le système de prononciation d'une langue, pour y en substituer un autre qui n'est fondé que sur des conjectures? Que l'on affranchisse, si l'on peut, la grammaire hébraïque des difficultés dont elle est hérissée, on applaudira à cette découverte, pourvu qu'on ne tombe pas dans de plus grands inconvénients; autrement il vaudrait mieux s'en tenir à ce qui est établi, que de tendre à une perfection où il est impossible d'arriver. Pourrait-on même se flatter aujourd'hui de parler le grec et le latin avec assez d'exactitude, et d'en prendre si bien l'accent, qu'on n'aurait point paru barbare, et peut-être intelligible, à Démosthènes et à Cicéron?

Nous devons avouer que nous ignorons l'ancienne prononciatfon de l'hébreu : c'est ce qui paraît surtout dans la poésie de l'Écriture. Josèphe, Philon, Eusèbe et saint Jérôme, nous assurent que la versification des psaumes et des autres ouvrages poétiques de la Bible, est admirable pour la mesure et la rime; et cependant plusieurs savants ont avancé qu'elle ne consistait que dans le tour poétique des phrases, et dans l'élévation des sentiments. Voyez Calmet et Fleury, *sur la poésie des Hebreux*, et Floridi, *diss.* 17, p. 502.

Mais le docte et ingénieux Towth montre clairement que les psaumes et les autres ouvrages poétiques de la Bible hébraïque sont en beaux mètres; ce qui paraît par le nombre mesuré des syllabes, et par certaines licences qui n'étaient permises que dans ces occasions, telles pue l'élision ou l'addition des lettres, etc. On prouve d'ailleurs par l'Écriture même *(Eccli.* XLIV. 5, 3; *Reg.* IV, 31, *etc.*), que l'étude de la poésie sacrée était une profession parmi les Juifs. Voyez le savant et élégant ouvrage de M. Lowth. Il fait parfaitement connaître les beautés de la sublime et inimitable poésie de nos livres divins. Il est encore enrichi de notes véritablement neuves, et offre d'excellents modèles de traductions latines de quelques endroits de l'original, comme de l'ode d'Isaïe sur la destruction de Babylone, XIV, 4. p. 277 de la première édition. En un mot, les *Prælectiones de sacra poesi Hebræorum*, sont ce que nous avons de mieux sur cette partie de la littérature sacrée. On verra aussi avec plaisir les observations sur la versification hébraïque. dans le traité de Robertson, *sur la véritable et ancienne méthode de lire l'hébreu.*

Digitized by Google

l'an 390 ; il traduisit ensuite les autres parties de la Bible en différents temps, et finit, vers l'an 407, par le Pentateuque, Josué et Esther. Sa traduction était en usage dans plusieurs églises sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, qui lui donnait personnellement la préférence sur l'ancienne version[1]. Elle fut adoptée peu de temps après par toutes les églises, suivant saint Isidore de Séville[2]. On conserva cependant quelque chose de la version italique en différents endroits; en sorte que, dans plusieurs livres de l'Ancien-Testament, notre vulgate est un mélange de cette traduction et de celle de saint Jérôme. On retint aussi l'ancienne version italique pour le Psautier, à cause de l'habitude où l'on était de s'en servir dans le chant des psaumes ; mais on y admit par degrés plusieurs des corrections que saint Jérôme avait faites à deux différentes fois d'après le grec des Septante. Le Psautier, ainsi corrigé, est celui de la vulgate dont on se sert partout, excepté dans l'église du Vatican et dans celle de Saint-Marc de Venise, où l'on chante encore les psaumes suivant l'ancienne version italique. Les livres de la Sagesse et de l'Ecclésiastique, les deux livres des Macchabées, la prophétie de Baruch, la lettre de Jérémie, les additions qui sont à la fin du livre d'Esther, les treizième et quatorzième chapitres de Daniel, et le cantique des trois enfants dans la fournaise, sont de l'ancienne vulgate, parce qu'ils ne furent point traduits par saint Jérôme, qui n'avait pas le texte hébreu ou chaldaïque. Quant au reste de l'Ancien-Testament tel que nous l'avons, il est de la traduction de saint Jérôme, à l'exception de quelques passages qui sont de l'ancienne version vulgate ou italique[3].

[1] S. Greg. M. *hom.* 10, *n.* 6, *in Ezech.*; *l. XX, Mor. in cap.*, 30 *Job*, *c.* XXII. *n.* 62.

[2] L. I de Offic. eccles.

[3] La traduction latine de la Bible par saint Jérôme fait le premier tome de ses œuvres dans l'édition de Martianay où elle est donnée sous le titre de *Bibliothèque sacrée.*

En 1546, le Concile de Trente déclara notre Vulgate *authentique* : mais ce décret ne doit pas s'entendre en ce sens, qu'on ait donné à la version la préférence sur les textes originaux. Voyez Pallavicini, *Hist. Conc. Trid.*; Walton.

Digitized by Google

En traduisant l'ouvrage d'Eusèbe *sur les Lieux saints*, saint Jérôme y fit beaucoup de corrections et d'additions, afin qu'il ne manquât rien à la description géographique de l'ancienne Palestine. Il a traité encore la même matière dans ses lettres à Dardanus et à Fabiola. Il composa aussi différents traités

Proleg. 10 *in Polyglot.*; Bellarmin, *de Verbo Dei, l. II, c.* 01, *item, litteris ad Lucan. Brug. Capuæ datis* 1603, *et diss. de editione latina vulgata Wirtzb. an.* 1749. Cette même dissertation a été traduite en français, et imprimée dans le tome XIV de la Bible, dite *de Vence*, p. 1.

Sixte V fit faire à Rome, en 1590, une bonne édition de la Vulgate. Elle fut réimprimée en 1592 et 1593, avec de nouvelles corrections. Voyez sur l'estime que l'on doit faire de la Vulgate, les plus habiles critiques protestants, Louis de Dieu. Drusius, Milles, Walton, *Proleg. in. Polyglot.* etc. Cappel a adopté plusieurs leçons de notre Vulgate dans les endroits où les manuscrits modernes de l'hébreu étaient corrompus. *Critica sacra, p.* 351-371.

Il serait sans doute bien difficile de donner une bonne traduction de l'Écriture d'après l'hébreu, tel que nous l'avons présentement; il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler les fautes grossières que l'on trouve dans les versions latines du Nouveau-Testament, par Bèze et par Érasme. On doit porter le même jugement des versions latines de l'Ancien-Testament qu'ont données Pagninus, Arias Montanus, Luther, que l'ignorance de la langue hébraïque rendit méprisable à ses meilleurs amis; Munster, qui suit servilement la paraphrase des Juifs et les rabbins; Léon de Juda, auteur de la traduction dite *Bible de Vatable;* Sébastien Castalion, dont l'ouvrage fut sévèrement censuré par Bèze; Luc et André Osiander son fils, qui ne firent autre chose que de corriger quelques endroits de la Vulgate sur l'hébreu; Junius, et Tremellius qui était né juif. Les protestants d'Angleterre ont adopté la dernière de ces traductions; mais la seconde édition même qui a été corrigée est encore extrêmement fautive, comme le savant Drusius l'a démontré. Le style en est vicieux et affecté; on y trouve fréquemment des pronoms et d'autres mots qui ne sont point dans l'original; enfin elle est remplie de contre-sens.

On doit convenir que le texte hébreu est présentement fautif, ce que l'on doit attribuer à l'ignorance ou à l'inadvertance des copistes; les plus habiles rabbins en font l'aveu. La vérité de notre assertion a été démontrée pas M. Kennicot dans son ouvrage intitulé : *The present pruned Hebrew Text considered*, et imprimé à Oxford en 1759, *diss.* 2, c. IV, p. 222, etc. On peut voir aussi la dissertation de ce docte hébraïsant sur le même sujet, laquelle parut en 1753, M. Kennicot donne l'histoire du texte hébreu, qu'il assure avoir été conservé dans toute son intégrité jusqu'au retour de la captivité, et même un peu plus tard. On avait gardé par l'ordre de Moïse une copie du Pentateuque, que l'on avait renfermée dans un coffre, et déposée à côté de l'arche.

Morin ne donne que cinq cents ans d'antiquité au fameux manuscrit d'Hillel, qui est à Hambourg. Le Père Houbigant dit qu'il ne connaît point de manuscrits hébreux qui remontent au-delà de six à sept siècles, et il assure qu'il y en a peu qui aient plus de deux ou de trois cents ans. Le plus ancien que

Digitized by Google

pour éclaircir plusieurs points de critique relatifs au texte hébreu de la Bible. On voit, par ses commentaires sur les Prophètes, avec quel soin, et pour ainsi dire avec quel scrupule il s'attachait au vrai sens du texte original, qu'il appelle *la vérité*. Cela ne l'empêchait pas d'avoir recours aux anciennes versions grecques. Il donne de temps en temps quelques expli-

l'on connaisse en France, est celui des Oratoriens de la rue Saint-Honoré à Paris, auquel le P. Houbigant donne près de sept cents ans. Selon l'Abbé Sallier, il n'y en a point dans la bibliothèque du roi dans la même ville qui ait plus de quatre cents ans. Les Dominicains de Bologne en Italie en ont un du Pentateuque, qui est fort célèbre, et dont Montfaucon a donné la description, *Diar. Ital. p.* 399. Il était déjà ancien en 1308, lorsque ces religieux l'achetèrent d'un juif qui le prétendait écrit par Esdras : son antiquité peut être d'environ neuf cents ans. L'Angleterre possède aussi deux bons manuscrits, dont l'un contient le Pentateuque, et l'autre le reste de l'Ancien-Testament ; ils ont environ sept cents ans, et se gardent dans la bibliothèque bodléienne. (Lennicot, *diss.* 1, *p.* 315.) Le plus fameux manuscrit du Pentateuque samaritain, que gardent les Samaritains à Naplouse, qui est l'ancienne Sichem et auprès du mont Garizim, n'a que cinq cents ans d'antiquité. (Kennicot *diss.* 2, *p.* 541.) Celui qui se voit dans la bibliothèque ambrosienne à Milan peut être plus ancien. (Montfaucon, *Diar, p.* 11.) Il y a un manuscrit hébreu dans la bibliothèque du Vatican, qu'on dit avoir été copié en 975.

Le Père Houbigant de l'Oratoire donna une traduction latine de l'Ancien Testament d'après le texte original. Quant aux livres deutérocanoniques c'est-à-dire qui ne sont point dans le canon des Hébreux, il les a traduit d'après le grec. Son ouvrage fait sans doute honneur à notre siècle. On n'en saurait trop louer le style pour l'élégance, l'énergie et la clarté. Les notes en sont si concises, si judicieuses et si utiles, qu'on rendrait un vrai service à ceux qui ne peuvent se procurer l'ouvrage, de les faire imprimer séparément ; mais on a reproché au savant traducteur de s'être quelquefois arrogé le droit de corriger le texte hébreu sans l'autorité des manuscrits. Une pareille liberté ne pouvait être tolérée que dans les notes, par rapport aux endroits où les corrections paraissent évidemment nécessaires. Son travail aurait encore été plus estimé si la critique eût été plus modérée, et s'il avait montré plus de respect pour les anciennes versions authentiques.

On sait que Grotius, Wells, et d'autres critiques protestants, ont eu souvent recours à la Vulgate pour détrrminer ou pour corriger le sens de l'original même dans le Nouveau-Testament, qui est d'un usage plus fréquent que l'ancien. Il n'en est pas moins vrai que les originaux sont toujours les sources et que souvent ils ajoutent beaucoup de force et de clarté au sens des meilleures versions ; aussi l'Église a-t elle toujours fortement recommandé l'étude des langues dans lesquelles les Livres Saints ont été écrits, et les Conciles généraux ont ordonné qu'on établirait des professeurs dans les universités pour les enseigner. On ne peut se proposer en ce genre de modèle plus parfait et de guide plus sûr que saint Jérôme.

Digitized by Google

cations allégoriqnes ; mais il déclare qu'il n'en est point garant, et qu'il les a prises dans Origène ou dans d'autres auteurs. Quant à son commentaire sur saint Matthieu, il dit lui-même que ce n'était qu'un essai qu'il avait rédigé en peu de jours en faveur d'un ami, et auquel il se proposait de mettre la dernière main lorsque ses autres occupations le lui permettraient ; mais il paraît qu'il n'eut jamais le temps d'exécuter ce projet ; peut-être que les incursions que les barbares firent dans la Palestine en furent la cause. Il est au moins certain que saint Jérôme fut obligé, sur la fin de ses jours, d'interrompre ses études, pour se soustraire d'abord à leur fureur, et bientôt après à celle des pélagiens [1].

Ces hérétiques, profitant du crédit qu'ils avaient auprès de Jean de Jérusalem, envoyèrent, en 417, une troupe de bandits à Bethléem pour ravager les monastères qui étaient sous la conduite de saint Jérôme [2]. Il ne put s'échapper de leurs mains qu'en se retirant à la hâte dans une forteresse. Les bâtiments des monastères furent réduits en cendres. Les Moines et les vierges prirent la fuite. Eustochium et la jeune Paule coururent le plus grand danger ; leur habitation devint la proie des flammes, et les personnes qui leur appartenaient souffrirent en leur présence toutes sortes de tourments.

Cette persécution ayant cessé, le Saint reprit ses travaux pour l'Eglise. Tous les ennemis de la foi lui portaient une haine implacable ; mais il était aimé et respecté de tous les gens de biens, comme le rapportent Sulpice-Sévère et saint Augustin [3]. Enfin, après avoir triomphé des vices et des hérésies, et avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les travaux et la pénitence, il fut dégagé des liens du corps le 30 septembre 420. Une fièvre lente l'avait miné peu à peu, et son grand âge ne lui laissant aucune ressource, il succomba sous le poids de sa langueur. On l'enterra parmi les ruines de son monastère de Bethléem ; mais dans la suite son corps fut porté à Rome, et il s'y garde encore dans l'église de Sainte-

[1] S. Hier. 78. *ep. ad Paulin.* p. 643. — [2] S. Aug. *de Gestis Pelag.* c. XXXVI, t. X. — [3] Sulp. Sév. *Dial.*, c. IV ; S. Aug. *ep.* 82, *n.* 30, *p.* 201.

Digitized by Google

Marie-Majeure. Sa fête est marquée dans le sacramentaire de saint Grégoire, ainsi que dans les Martyrologes de Bède, d'Usuard, etc.[1].

Ce fut tout à la fois, et par esprit de pénitence, et par zèle pour la gloire de Dieu, que saint Jérôme s'appliqua à l'étude des saintes lettres, qui le mit en état de rendre à l'Eglise des services si importants. Les commentaires des anciens Pères sur l'Écriture ne sont point également utiles. Les allégories servent à rendre plus sensibles les instructions morales que renferment les paroles de l'écrivain sacré ; mais en général la meilleure manière d'expliquer nos divins oracles, est d'exposer les mystères de la foi, de développer les vertus chrétiennes, et d'insister sur les motifs qui doivent en inspirer l'amour et la pratique, et toujours en s'attachant au sens littéral. Saint Chrysostôme est un des plus beaux modèles que l'on puisse suivre en ce genre ; mais pour découvrir ces trésors inestimables qui sont renfermés dans l'Ecriture, il faut la lire souvent, et la méditer humblement : il faut se pénétrer de cet esprit de prière et de cette docilité qui ont mérité à tant de saints Docteurs d'être les fidèles interprètes de la Parole de Dieu.

On doit encore observer de s'en tenir toujours à la tradition de l'Église. Quiconque ne marche point à la lumière de ce flambeau, ne peut manquer de s'égarer. L'expérience ne l'a

[1] Quatre Ordres religieux, qui portent le nom d'*hiéronymites*, honorent saint Jérôme comme leur principal patron. Ils suivaient dans leur première institution des Règles fort austères qui avaient été composées d'après les épîtres du saint Docteur. On changea depuis ces Règles, et on y substitua celles de quelques autres Ordres.

Des hiéronymites d'Espagne étaient originairement une filiation du Tiers-Ordre de Saint-François. Ils furent ermites jusqu'à l'an 1374, qu'ils se réunirent en communauté, et se mirent sous la Règle de saint Augustin.

Cette même Règle a été adoptée par les ermites de Saint-Jérôme qui composent la Congrégation de Lombardie. Ils possèdent l'église de Saint-Alexis à Rome; mais leur Général réside dans le couvent d'Ospitaletto au diocèse de Lodi.

La Congrégation des hiéronymites de Fiésolie en Toscane suit la Règle de saint Augustin, à laquelle on a ajouté certaines constitutions particulières qui ont été tirées des épîtres ascétiques de saint Jérôme. Ceux de Saint-Pierre de Pise sont mendiants. Voyez la vie de ce Saint, sous le 1er juin.

Digitized by Google

que trop souvent prouvé. Les hommes même les plus habiles, s'ils dédaignent de suivre cette lumière, deviennent le scandale de l'Eglise, au lieu de contribuer à l'instruction des fidèles. « La foi orthodoxe, suivant la remarque d'un savant Evêque protestant, ne dépend pas de l'Ecriture considérée en elle-même, mais de l'Ecriture expliquée par la tradition universelle[1]. »

Mais comme le sens littéral des Livres saints est plus propre que tout autre à nous les faire bien comprendre, il faut nécessairement avoir recours aux règles d'une sage critique. Personne sur ce point n'a égalé saint Jérôme dans l'église latine, et l'on ne saurait trop exhorter les interprètes modernes à suivre son exemple. (GODESCARD.)

NOTICE

DES ÉCRITS DE SAINT JÉROME.

Nous parlerons des ouvrages de saint Jérôme, suivant l'ordre qu'ils tiennent dans l'édition de ce Père par les Bénédictins.

TOME I.

La *Bibliothèque sacrée*, c'est-à-dire tous les livres de l'Ecriture que saint Jérôme traduisit en latin d'après le grec ou l'hébreu.

TOME II.

1° Le livre *des noms hébreux*. Le saint Docteur y explique les étymologies des noms propres qui se rencontrent dans l'ancien et le nouveau Testament; viennent ensuite quelques *fragments grecs* du même livre, traduits en latin.

2° Le dictionnaire *des lieux hébreux*, ou géographie sacrée pour l'intelligence de l'Écriture. Le fond de l'ouvrage est d'Eusèbe de Césarée ; mais saint Jérôme se l'appropria, pour ainsi dire, en le perfectionnant.

[1] Hare, évêque de Chichester, *On the difficulties which attend the study of the scriptures hi the way of private spirit.*

Digitized by Google

3° Le livre des *questions hébraïques sur la Genèse*. On y trouva les sentiments de quelques Juifs et de plusieurs interprètes tant grecs que latins, sur divers endroits de ce livre de l'Écriture.

4° Seize *lettres* sur quelques endroits difficiles de l'ancien Testament.

5° Le commentaire sur l'Ecclésiaste, vers l'an 388.

6° Traduction des deux homélies d'Origène sur le Cantique des cantiques, vers l'an 383. Cette traduction fut faite à la prière du Pape Damase, auquel elle est dédiée.

7° Suivent plusieurs ouvrages supposés à saint Jérôme, qui ont aussi l'Écriture-Sainte pour objet.

TOME III.

Ce tome renferme les commentaires du saint Docteur sur les prophètes, qui furent écrits en différents temps.

TOME IV.

1° Le *commentaire sur l'Evangile de saint Matthieu*, vers l'an 398.

2° Plusieurs *lettres* où le saint Docteur explique plusieurs difficultés relatives au nouveau Testament.

3° Commentaires sur les épîtres de saint Paul aux Galates, aux Ephésiens, à Tite et à Philémon.

La seconde partie du tome quatrième contient les *lettres* de saint Jérôme, qui sont divisées en plusieurs classes, et dont plusieurs sont de véritables traités, ainsi que ses ouvrages ascétiques et polémiques. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux.

1° Les *Vies* de saint Paul, ermite, de saint Hilarion et de saint Marc.

2° Le *catalogue des écrivains illustres*, écrit en 392, et divisé en 35 chapitres. Dans le dernier, saint Jérôme parle de ses propres ouvrages ; mais il n'est, à l'en croire, qu'un avorton, et le dernier de tous les Chrétiens.

3° Le *livre contre Helvidius*, qui soutenait que la sainte

Digitized by Google

Vierge, après la naissance de Jésus-Christ, avait eu d'autres enfants de saint Joseph, et qui en était venu jusqu'à enseigner que la virginité n'avait aucun avantage sur le mariage. Cet ouvrage fut écrit vers l'an 384.

4° Les deux *livres contre Jovinien*, qui ont aussi pour objet la défense de la virginité, vers l'an 392.

5° *Apologie* du saint Docteur touchant ses livres contre Jovinien, vers l'an 393.

6° Le *livre contre Vigilance*. Nous en avons parlé dans la vie du Saint.

7° Dialogue *contre les Lucifériens*. Voyez la vie du Saint.

8° Nous avons aussi parlé des ouvrages de saint Jérôme contre Rufin.

9° Les dialogues contre les pélagiens. Voyez la vie du Saint.

TOME. V.

On a mis dans ce tome les ouvrages supposés à saint Jérôme, et un recueil de pièces qui ont rapport à l'histoire de ce saint Docteur.

Le style de saint Jérôme dans ses commentaires sur l'Écriture est pur, simple et clair, mais accompagné d'une certaine sécheresse. Il croyait que la dignité des divins oracles se suffisait à elle-même. Il n'en est pas ainsi de ses autres ouvrages; le Saint s'efforçait de donner à son style toute la politesse dont il était capable. Ses pensées sont nobles, ainsi que ses expressions. On remarque dans son discours une variété de tours aussi agréable que surprenante; il sait employer les figures avec beaucoup d'art, et il n'est pas moins heureux dans l'usage qu'il fait des subtilités de la logique. Il amène avec goût les plus beaux traits des philosophes et des auteurs classiques, et il possède le talent d'embellir ses ouvrages de ce qu'il y a de plus curieux dans les arts et dans les sciences. L'assortiment de toutes ces parties est si parfait, que chacune paraît être à sa place; et l'on peut comparer son discours à ces ouvrages de marqueterie, où toutes les pièces sont si artistement unies

Digitized by Google

ensemble, qu'elles paraissent faites l'une pour l'autre. Il faut cependant convenir que cette manière d'écrire annonce quelquefois un peu trop d'affectation. Le judicieux Fénélon dit aussi que le style de saint Jérôme n'est pas toujours selon les règles ; mais il ajoute en même temps que quelques fautes dans lesquelles il est tombé ne doivent empêcher qu'on ne le préfère, pour l'éloquence, à ceux qui tiennent une place distinguée parmi les orateurs.

D. Martianay, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, a donné à Paris une édition des œuvres de saint Jérôme en cinq volumes *in-folio*, dont le premier parut en 1693, et le dernier en 1704. Le livre *des noms hébreux*, et les autres ouvrages critiques du saint Docteur avaient été jusque-là horriblement défigurés, même dans les éditions d'Erasme et de Marianus Victorius. Cave et d'autres savants ont donné de grands éloges au travail de D. Martianay, quoqu'il n'ait pas le degré de perfection qu'il pourrait avoir. Ce Religieux y montre à la vérité plus de jugement et d'érudition que dans quelques-uns de ses traités ; mais il s'en faut de beaucoup qu'on puisse le comparer aux Mabillon et aux Constant. Il a laissé encore un grand nombre de fautes dans le texte de saint Jérôme, et ses notes ne sont pas toujours exactes. L'ordre qu'il a suivi dans l'arrangement des lettres du saint Docteur y jette une telle confusion, qu'on ne sait comment s'y prendre pour les prendre pour les trouver ou les citer. Il n'a point donné la chronique de saint Jérôme, non plus que le Martyrologe qui lui est attribué dans quelques anciens manuscrits, quoique ce Père n'a fait que le traduire en latin, comme nous l'apprenons de Bède, *Retrc. in act.*, et de Walfrid Strabon, *de Rebus eccl. c.* 28. Ce Martyrologe a été publié par D. Luc d'Achéry, *Spicil. t. IV.*

Martianay mit une vie de saint Jérôme dans le cinquième tome des œuvres de ce Père, mais il la redonna en français, avec des additions en 1706. Il y défend le saint Docteur contre Baillet, qui, en parlant de lui, emploie des expressions fort dures, et contre quelques autres critiques qui n'ont point assez mesuré les termes dont ils se servaient. Barbeyrac a aussi maltraité

Digitized by Google

saint Jérôme, et l'a calomnié, en lui imputant une doctrine qu'il n'enseignait point; mais il a été solidement refuté par D. Ceillier, *Apologie des Pères*, *p.* 308-311 [1].

SAINT GRÉGOIRE ILLUMINATEUR,

APOTRE DE L'ARMÉNIE.

Grégoire, surnommé l'*Illuminateur*, était de la grande Arménie, et naquit dans la province de Balhaven [2]. Il sortait de

[1] Villarsi, Oratorien d'Italie, donna à Vérone, en 1738, une nouvelle édition des œuvres de saint Jérôme en 10 vol. *in-folio*, avec une vie de ce Père, et des notes fort utiles. Il fut aidé dans ce travail par plusieurs savants, et notamment par le marquis Scipion Maffei : mais on lui a reproché, comme à Érasme et à quelques autres critiques, d'avoir corrigé le texte de son auteur d'après ses propre conjectures, et sans l'autorité des manuscrits, ce qui diminue beaucoup l'utilité de son entreprise. Voyez les *Observations sur la nouvelle édition de saint Jérôme à Vérone, par Maffei et Villarsi, par un Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur*, Paris, 1739. *in-4°*.

[2] Les Apôtres saint Barthélemi et saint Thomas avaient prêché la Foi dans l'Arménie, selon Tillemont, t. I, et Schroder, *Thess. Linguæ Armenicæ*, p. 149. Nous apprenons de Tertullien, *adv. Judæos*, c. VII, que les chrétiens avaient au second siècle une église florissante dans ce pays. Durant la persécution de Dioclétien, il y eut un grand nombre de Martyrs à Sébaste, à Nicopolis, à Mélitène, à Comane, etc. Voyez Lubin, *Not. in Martyr. rom.*, et le Quien, *Or. Christ.* t. I, p. 425.

Saint Grégoire porta le flambeau de la foi dans la grande et la petite Arménie, et baptisa le roi Tiridate. Ayant été élu évêque, il se retira à Césarée en Cappadoce, où il fut sacré par Léonce, qui occupait le siége de cette ville, selon l'auteur de sa vie, *ap. Metaph.*; Agathangelus, dans *l'histoire de la conversion des Arméniens*, etc. : de là l'origine de la possession où était l'Archevêque de Césarée de sacrer le Primat d'Arménie. C'est la remarque de l'ancien auteur d'une relation des affaires de l'Arménie, laquelle a été publiée par le Père Combefis, *Auctar. Bibl. Patr. Græc.* L'existence de cet usage se prouve encore par saint Basile, *ep.* 121, *alias.* 195 *ad Theod. et ep.* 122, *alias* 313 *ad Pœmin.* Il subsista jusqu'au v^e^ siècle, qu'il fut aboli par les rois de Perse, alors maîtres du Pays.

Le Primat d'Arménie, qui prenait anciennement le titre de *catholique*, prend aujourd'hui celui de *patriarche*. Il résidait dans la capitale du pays que les Arméniens appelaient *Pagarsciabat*, c'est-à-dire, *Artaxiasata* ou *Artaxata*. Sur les ruines de cette ville est le fameux monastère d'Eschmiazin, autrement dit *des trois églises*. Le Patriarche y fait encore sa résidence. Les Arméniens disent que l'église fut fondée par saint Grégoire dans le palais du roi Tiridate. Elle est à deux lieues d'Ervan, qui est présentement capitale de l'Arménie persane.

Digitized by Google

l'illustre maison royale de Parthie, dite *des Arsacides*. Ayant été porté, dès son enfance, à Césarée en Cappadoce, il y fut élevé dans la religion chrétienne, et y reçut le Baptême. Son amour pour Dieu était si ardent, qu'il résolut de n'avoir plus rien de commun avec le monde. Lorsqu'il se fut perfectionné dans la science du salut, il se sentit enflammé d'un grand désir d'aller prêcher l'Evangile à ses compatriotes. Il revint donc en Arménie après avoir imploré le secours du Ciel par de ferventes prières. Ses discours, soutenus par une vie sainte, opérèrent des conversions innombrables. On assure que Dieu confirma aussi par des miracles la vérité de la doctrine que son Serviteur annonçait. On lit dans l'auteur anonyme de sa vie, donnée par Surius, qu'il eut beaucoup à souffrir, dans sa mission, de la part de Tiridate, roi du pays; mais que ce prince ouvrit enfin lui-même les yeux à la lumière, et qu'il reçut le

Saint Grégoire, de retour en Arménie, y sacra plusieurs Évêques, et laissa l'église du pays dans un état très-florissant. Après le Concile de Chalcédoine, les Arméniens tombèrent dans l'eutychianisme, et confirmèrent cette hérésie dans un fameux Concile tenu à Tibène en 554. Leurs réunions à l'Église catholique n'ont jamais été de longue durée. Voyez sur leurs erreurs, le Concile *in Trullo*, *can.* 56, et Beveridge, *not.* 16, ainsi que le Concile tenu à Jérusalem contre les Arméniens en 1143. *Conc. Harduini*, t. VI. *part.* 2, p. 1143.

Dans le XIV^e^ siècle, le Pape Jean XXII chargea Barthélemi le Petit, Dominicain, et plusieurs autres religieux du même Ordre, d'aller prêcher la Foi catholique en Arménie. Ces missionnaires et leurs successeurs convertirent plusieurs hérétiques, qu'on désigna sous le nom de *frères unis*; et il y a encore aujourd'hui un grand nombre qui sont catholiques. L'Archevêque de Naxivan, avec tout son diocèse, n'a jamais abandonné la vraie Foi, malgré les persécutions fréquentes des mahométans de Perse. Voyez sur les erreurs des autres Arméniens (que schroeder a voulu inutilement justifier à certains égards, *Thes. Linguæ Armenicæ)*, le décret d'union fait par Eugène IV après le Concile de Florence; Clément Galanus, *Hist. Armen.*; le Quien, *Or. Chr.* t. III, p. 1361; le Brun, *Lilurg.* t. III, p. 1; Echard, *de Script. Ord. Prædicat. t. I, p.* 481; Brémond, *Bullar. Domicain. t. II, p.* 245; Touron, *Hist. des Hom. illustres.* t. II. p. 108, etc.

Les Syriens-Eutychiens (appelés Jacobites d'un certain Jacques surnommé Zanzal et Baradat, qui vivait dans le VII^e^ siècle), ont aussi embrassé la Foi catholique avec l'Archevêque d'Alep et plusieurs autres Évêques, et sont unis de communion avec le Saint-Siége. Ils ne veulent point prendre le nom de Jacobites, à cause de l'hérésie de celui qui l'avait fait donner à leurs pères. On les appelle communément Syriens ou Suriens chrétiens.

Digitized by Google

baptême. Suivant saint Eusèbe [1], Maximien Daïa, alors César en Orient, qui avait juré une haine irréconciliable au Christianisme, fut très-irrité de le voir faire tant de progrès dans l'Arménie : il vint attaquer ce pays, mais il fut repoussé, et obligé de se retirer avec confusion. C'est la première guerre de religion dont il soit parlé dans l'histoire.

Saint Grégoire fut sacré évêque par Léonce de Césarée en Cappadoce. Ce fut Tiridate lui-même qui l'envoya vers ce Prélat pour qu'il reçut de ses mains l'onction épiscopale. De retour dans sa patrie, il y continua ses travaux apostoliques avec un nouveau zèle ; il porta aussi le flambeau de la foi chez plusieurs nations barbares près la mer Caspienne, et pénétra jusqu'au mont Caucase. Nous apprenons d'un historien arménien [2], que s'étant retiré dans une cellule à Mania, qui est dans la province de la Haute-Arménie, appelée Daranalia, il y finit ses jours ; que son corps fut enterré dans ce même lieu, et qu'on le transporta depuis dans la ville de Thordane. Il mourut vers le temps où Constantin le Grand se rendit maître de l'Orient. Les ménologes des Grecs lui donnent le titre de Martyr [3].

Le saint Évêque, suivant l'auteur anonyme d'un panégyrique composé en son honneur, et publié parmi les ouvrages de saint Chrysostôme [4], écrivit plusieurs discours remplis d'une sagesse toute divine, ainsi qu'une exposition de la foi qu'il donna à son troupeau. Un savant moderne [5] assure que cette exposition, et vingt-trois homélies de saint Grégoire, sont ren-

[1] Hist. l. IX, c. VIII. — [2] Moses Chorenensis.

[3] On lit dans la *Synopsis* donnée par Galanus, que saint Grégoire gouverna l'église d'Arménie depuis la quinzième jusqu'à la quarante-sixième année du règne de Tiridate, et conséquemment durant l'espace de 31 ans. La liste des évêques qui assistèrent au premier Concile général de Nicée, laquelle a été publiée en arabe par Selden, donne pour le trente-sixième de ces Évêques, Grégoire de la grande Arménie ; mais dans la liste publiée en latin, cette place est occupée par Aristarcès, que Galanus appelle Rostacès, et qui après avoir été plusieurs années coadjuteur de Grégoire, lui succéda. Le Saint l'ayant sacré Évêque, passait un temps considérable dans la retraite sur les montagnes. Les Arméniens prétendent que les reliques de saint Grégoire furent portés à Constantinople sous le règne de Zénon, à l'exception d'une partie qu'ils gardent avec vénération.

[4] T. II, p. 821, ed. Ben. — [5] M. l'Abbé de Villefroi.

Digitized by Google

fermées dans un manuscrit arménien qui se garde dans la bibliothèque du roi à Paris.

SAINT OURS ET SAINT VICTOR,

MARTYRS DE LA LÉGION THÉBÉENNE.

Il existe à Soleure en Suisse une magnifique église dédiée à saint Ours et à saint Victor. Les Reliques de ces deux saints Martyrs ainsi que celles de leurs compagnons y sont conservées avec soin, et y attirent continuellement une grande affluence de fidèles.

L'histoire des Martyrs de la légion thébéenne rapporte que les saints Ours et Victor, accompagnés d'environ soixante autres soldats de cette légion, se sauvèrent du camp et s'enfuirent à travers les montagnes, pendant que le cruel Maximien faisait mettre à mort leurs camarades qui préféraient la mort à l'apostasie. Mais ce prince barbare ayant eu connaissance de leur fuite, en fit avertir Hirtour, qui commandait le camp près de Soleure, et qui se mit aussitôt à leur poursuite. Il les atteignit en effet, les chargea de chaînes pour les conduire à Soleure, et n'ayant pu ni par promesses, ni par menaces, ni par supplices les déterminer à renoncer à Jésus-Christ, les fit décapiter sur le pont de l'Aar, et jeter leur corps dans la rivière. Mais il paraît que les fidèles du pays les en retirèrent et les firent ensevelir secrètement. Quoi qu'il en soit, une pieuse veuve, Berthe, qui avait été l'épouse de Rodolphe II, roi de Bourgogne, fit rechercher leurs précieux restes environ six ans après cet événement, et bâtit une église où ils furent déposés et exposés à la vénération des fidèles. Elle y joignit un monastère, à l'usage des prêtres destinés au service de cette église. En 1474, il y eut une translation très-solennelle de ces Reliques dans une nouvelle église dediée à ces Saints, et il s'y opéra plusieurs miracles. Le concours du peuple y fut immense, car on y compta plus de vingt mille personnes, outre les légats du Pape et un grand nombre d'abbés mitrés et crossés.

Digitized by Google

SAINTE GUDÉLIE,

MARTYRE.

Pendant que Sapor persécutait avec fureur les Chrétiens de la Perse, une sainte femme qui se nommait Gudélie, et qui avait converti, par ses vertus et ses discours, beaucoup d'idolâtres à la foi de Jésus-Christ, fut arrêtée au nom du monarque, et livrée aux bourreaux, qui, parmi les diverses tortures qu'ils lui firent souffrir, lui arrachèrent la peau de la tête et tentèrent d'ébranler sa constance par les supplices les plus barbares.

Mais comme elle ne démentit pas la grâce du Seigneur, elle fut condamnée à mourir en croix.

Elle rendit l'âme ainsi en remerciant son divin Maître de l'honneur qu'elle avait de mourir comme lui.

SAINT LUMIER,

ÉVÊQUE DE CHALONS-SUR-MARNE.

Saint Leudomire, vulgairement appelé saint Ludmier et saint Lumier, fut le successeur de saint Elaphe sur le siége épiscopal de Châlons-sur-Marne, où il est honoré le 3 octobre. N'étant encore que Diacre, il souscrivit avec son frère l'acte par lequel ils donnèrent à l'église de Châlons les terres qu'ils possédaient dans le voisinage de Limoges. La charité et l'amour de la chasteté furent les vertus qui éclatèrent en lui d'une manière particulière. On place sa mort vers l'an 626.

Il est patron, dans le diocèse de Châlons, d'un village qui porte son nom.

SAINT LÉRY,

ABBÉ.

Né dans la Grande-Bretagne, de nobles parents, qui lui procurèrent une bonne éducation. Léry se garantit des périls où

Digitized by Google

le jetaient sa naissance, sa jeunesse et sa fortune. L'étude, la réflexion, et un grand amour de Dieu furent ses armes victorieuses.

Patient dans le malheur, humble dans le succès, plus disposé à se soumettre qu'à commander, constant dans ses résolutions, il montrait une douceur inaltérable, une charité toujours attentive aux besoins des autres, et que rien ne rebutait, dès qu'il s'agissait de la gloire du Seigneur ou du salut de ses frères. Ce n'était cependant aux yeux de Léry qu'un premier pas dans le chemin de la vertu.

Pour travailler encore plus à se perfectionner, il voulut aller dans une contrée où il vivrait ignoré. Il aborda bientôt aux rivages d'Aleth, gagna les terres et fut reçu par saint Judicaël, roi de l'Armorique, qui tenait sa cour à Gaël. Saint Elouan venait, à la demande de saint Bili, aumônier de la reine, d'abandonner l'ermitage qu'il avait bâti au bord de la rivière de Doueff. Le pieux étranger reçut cette retraite du monarque, et s'y rendit utile à tout le voisinage par ses instructions, ses exemples et ses miracles.

Plusieurs disciples se mirent sous sa conduite, et le secondèrent dans son zèle toujours croissant pour travailler au salut des Bretons, surtout du diocèse d'Aleth. Ses vertus éclatantes donnaient une force irrésistible à ses prédications; dès qu'on savait qu'il devait parler en quelque lieu, on y accourait de toutes parts. Les conversions se multiplièrent tant, que l'idolâtrie cessa complétement partout où il se fit entendre.

Plus d'un pécheur ne goûta pas d'abord ses représentations; mais l'intrépide ami de la vérité et de la vertu, ne les sacrifia point par un adoucissement coupable.

Un sainte mort termina sa longue et laborieuse vie, le 30 septembre, dans le septième siècle. Voici ce qu'en disent les annales des Bénédictins :

Ce Saint, né dans la Grande-Bretagne, montra, dès son enfance, une si grande prédilection pour les choses du Ciel, qu'il méprisa les richesses, les plaisirs, les honneurs, tous les biens

Digitized by Google

de la terre. Enfin, pour être entièrement occupé de son salut, il quitta son pays et les auteurs de ses jours. Le divin Maître lui procura un ami qui lui tint lieu de patrie et de parents, il lui donna Judicaël, digne chef des Bretons pour appui. Léry fonda un monastère où il vécut dans une grande pureté. Sa vie édifiante fut précieuse devant le Seigneur, qui fit éclater sa sainteté par des miracles dans le lieu où il termina sa carrière.

SAINT HONORÉ,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

Saint Honorius, vulgairement saint Honoré, était romain de naissance, et embrassa l'état monastique dans sa patrie. Le Pape saint Grégoire le Grand, qui connaissait l'étendue de ses lumières et la solidité de ses vertus, l'associa aux missionnaires qu'il avait chargés de travailler à la conversion de l'Angleterre.

Saint Just, archevêque de Cantorbéry, étant mort vers l'an 630, Honorius fut élu pour lui succéder. Il fut sacré à Lincoln par saint Paulin, archevêque d'Yorck. Le Pape Honorius I lui envoya le *pallium*, et lui écrivit en même temps une lettre qui portait que, quand les siéges d'Yorck ou de Cantorbéry seraient vacants, celui des deux Archevêques qui vivrait sacrerait la personne qui aurait été canoniquement élue.

Notre saint Archevêque voyait avec joie le royaume de Jésus-Christ s'accroître de jour en jour; il y contribuait beaucoup par ses exemples, ainsi que par ses instructions, et par le soin extrême qu'il prenait de mettre partout des pasteurs également pieux et éclairés.

Il mourut le 30 septembre 653, et eut pour successeur saint Deusdedit. Il est nommé en ce jour dans le Martyrologe romain.

Digitized by Google

LE BIENHEUREUX CONRAD,

CARDINAL, ÉVÊQUE DE PORTO.

Conrad, fils du comte de Senne, quitta le monde au XII^e^ siècle et embrassa l'état ecclésiastique. Il eut d'abord un canonicat dans l'église de Saint-Lambert à Liége. Il entra ensuite dans l'Ordre de Citeaux et fut nommé abbé de la célèbre abbaye de Villiers en Belgique, puis abbé de Clairvaux, et enfin de Citeaux. Son mérite lui attira la dignité de Cardinal, d'Évêque de Porto et de Légat du Saint-Siége.

Un jour qu'en qualité de Légat il assistait à un synode convoqué à Cologne, l'un des curés présents se plaignit devant lui des Dominicains, dont l'Ordre commençait à se répandre en Allemagne. « Ces Frères Prêcheurs, disait-il, sont arrivés chez nous pour notre ruine. Ils s'emparent de la récolte d'autrui, ils confessent nos paroissiens et gagnent leurs bonnes grâces. Le Légat lui demanda combien il avait de paroissiens? — Neuf mille, répondit ce curé. — Homme téméraire, s'écria Conrad indigné, ne savez-vous donc pas que vous rendrez compte devant Dieu de chacun d'eux? Et vous osez vous plaindre de ceux qui viennent partager votre fardeau? Vous êtes indigne de conserver vos fonctions; et de ce moment je vous prive de tous vos bénéfices ecclésiastiques. »

Le mérite de Conrad et sa sainteté ayant éclaté en plusieurs circonstances lorsqu'il rentra à Rome où se mourait le Pape Honorius III, les Cardinaux voulurent l'élever sur le Saint-Siége. Mais on ne put le décider à accepter cette grande dignité. C'était en l'an 1227; et il survécut peu au Pape défunt. Il est fêté le 30 septembre.

LE VÉNÉRABLE ROBERT DE SORBONNE.

Robert de Sorbonne, ou plus exactement Sorbon, naquit en 1201 à Sorbon, petit village du Rhételais, dans le diocèse de Reims, d'une famille obscure. Après avoir été reçu doc-

Digitized by Google

teur à Paris, il se consacra à la prédication et aux conférences de piété. Il s'y acquit en peu de temps une si grande réputation que le roi saint Louis voulut l'entendre. Ce prince, charmé de son mérite, l'honora du titre de son chapelain, et le choisit pour son confesseur. Robert de Sorbonne, devenu Chanoine de Cambrai, vers 1251, réfléchit sur les peines qu'il avait eues pour parvenir à être docteur, et résolut de faciliter aux pauvres écoliers le moyen d'acquérir les lauriers doctoraux. Il s'appliqua donc à former une société d'ecclésiastiques séculiers qui, vivant en commun, et ayant les choses nécessaires à la vie, enseignassent gratuitement. Tous ses amis approuvèrent son dessein, et offrirent de l'aider de leurs biens et de leurs conseils. Robert de Sorbonne, appuyé de leurs secours, fonda en 1253, le collége qui porte son nom. Il rassembla d'habiles professeurs, et choisit entre les écoliers ceux qui lui parurent avoir plus de piété et de dispositions. Telle est l'origine du collége de Sorbonne, qui a servi de modèles à tous les autres colléges; car, avant ce temps-là, il n'y avait en Europe aucune Communauté où les ecclésiastiques séculiers vécussent en commun et enseignassent gratuitement. Robert de Sorbonne, après avoir solidement établi sa société pour la théologie, y ajouta un autre collége pour les humanités et la philosophie. Ce collége connu sous le nom de Calvi et de petite Sorbonne, devint très-célèbre par les grands hommes qui y furent formés. Il subsista jusqu'en 1636, que le Cardinal de Richelieu le fit démolir pour y bâtir la chapelle de Sorbonne. Le célèbre fondateur, devenu Chanoine de Paris dès l'an 1258, s'acquit une si grande réputation que les princes mêmes le prirent pour arbitre en quelques occasions importantes. Il termina saintement sa carrière en 1274, âgé de soixante-treize ans, après avoir légué à la société de Sorbonne ses biens qui étaient très-considérables.

Digitized by Google

MÉMOIRE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Ayant parlé au 28 de ce mois de l'origine du pèlerinage de Notre-Dame du Mont-Roland, nous croyons devoir rapporter encore deux miracles qui s'y accomplirent, et qui sont tirés des Annales de la Congrégation de la très-sainte Vierge établies autrefois partout où la Compagnie de Jésus avait des colléges. C'est un beau témoignage de la foi des Congréganistes de Dole, et de leur tendre dévotion envers la Mère de Dieu.

En 1590, un enfant était consumé depuis quelques mois d'une fièvre si forte et si opiniâtre, qu'il semblait devoir succomber. Le jour de l'Annonciation, une pensée de foi et de confiance s'éveille dans le cœur du jeune malade; il fait vœu, s'il obtient sa guérison, de se consacrer d'une manière spéciale à la Mère de miséricorde en entrant dans sa Congrégation, et à l'instant par un premier bienfait du Ciel il est soulagé, et bientôt la fièvre qui était continue se change en fièvre quarte. Ses parents, au comble de la joie, sentent leur espérance en Marie s'accroître; ils publient partout leur reconnaissance de ce premier bienfait. Trois mois après, la pieuse mère, guidée par un sentiment de gratitude, conduit son fils à la chapelle du collége, pour qu'il s'y purifie par le sacrement de pénitence. L'enfant se confesse en effet, et se trouve délivré de la fièvre, mais il est si faible encore qu'il peut à peine marcher. Il se rappelle alors qu'il existe dans le voisinage un sanctuaire célèbre, où la Reine des miséricordes a déjà souvent donné des preuves de sa puissance, c'est le pèlerinage de Mont-Roland, où s'opèrent fréquemment des prodiges. Sa mère le fait monter à cheval et l'accompagne vers la sainte montagne : ils marchent avec cette foi qui fait violence au Ciel, ils arrivent péniblement à l'église; l'enfant descend de cheval, et appuyé sur deux bâtons, il entre dans le lieu saint; il se prosterne devant l'Image de Marie, et la messe terminée, il sent que la Mère de bonté a complété son œuvre : une vigueur

Digitized by Google

nouvelle s'est répandue dans tous ses membres, il est guéri, et il offre en témoignage de la faveur reçue, les appuis qui soutenaient naguère son corps débile ; il sort de l'église plein de joie, laisse le cheval qui l'a porté, et revient à pied à la ville. Dans sa maison, un nombreux concours de citoyens, témoins du changement merveilleux qui s'est opéré en lui, l'entourent, le félicitent, et rendent avec lui de justes actions de grâces à Jésus et à sa sainte Mère.

Le même auteur rapporte que le collége de Dole était le centre de quatre nombreuses Congrégations qui rivalisaient entre elles de zèle et de ferveur. La Vierge sainte de son côté ne cessait de leur prouver, par des grâces fréquentes, combien leurs hommages lui étaient agréables, et il en cite de nombreux exemples.

Un de ces congréganistes était alité depuis longtemps, affligé d'une maladie très-grave qui le faisait cruellement souffrir. Plein de confiance en la Mère de Dieu, qui déjà l'avait miraculeusement secouru dans une chute qu'il avait faite d'un arbre très-élevé, il se traîne péniblement au sanctuaire de Mont-Roland, à deux milles de la ville ; là, il supplie avec larmes la Consolatrice des affligés d'avoir pitié de sa misère, et à peine a-t-il terminé sa prière qu'il recouvre la santé.

MARTYROLOGE ROMAIN [1]

A Bethléem de Juda, mort de saint Jérôme, prêtre et docteur de l'Église, qui s'étant livré à toutes sortes d'études et

[1] PRIDIE KALENDAS SEPTEMBRIS.

In Bethlehem Judæ depositio sancti Hieronymi Presbyteri, et Ecclesiæ Doctoris, qui omnium studia litterarum adeptus, ac probatorum Monachorum imitator factus, multa hæresum monstra gladio suæ doctrinæ confodit : demum cum ad decrepitam usque vixisset ætatem, in pace quievit, sepultusque est ad Præsepe Domini : cujus corpus postea Romam delatum, in Basilica sanctæ Mariæ Majoris conditum fuit. — Eodem die sancti Leopardi Martyris, ex domesticis Juliani Apostatæ, cui caput Romæ amputatum fuit, et corpus ejus Aquisgranum postea translatum. — Solodori in Gallia passio sanctorum Martyrum Victoris et Ursi ex gloriosa legione Thebæorum, qui primo sub

Digitized by Google

ayant marché sur les traces des moines les plus parfaits, perça du glaive de sa doctrine les monstres de plusieurs hérésies. Etant enfin parvenu jusqu'à une extrême vieillesse, il mourut en paix et fut inhumé près de la crèche du Seigneur; son corps, transporté depuis à Rome, fut placé dans la basilique de sainte Marie-Majeure.

Le même jour, saint Léopard, martyr, attaché au service de la maison de Julien l'Apostat, qui fut décapité à Rome, et dont le corps fut dans la suite transporté à Aix-la-Chapelle.

A Soleure, en Suisse, supplice de saint Victor et de saint Ours, martyrs de l'illustre légion Thébéenne, qui, sous l'empereur Maximien, furent d'abord tourmentés de supplices cruels; mais ils en furent délivrés parce qu'une lumière céleste ayant brillé au-dessus d'eux, les bourreaux tombèrent par terre; ensuite ayant été jetés dans le feu, mais n'en ayant reçu absolument aucune atteinte, ils furent à la fin immolés par le glaive.

A Plaisance, saint Antonin, martyr de la même légion.

Le même jour, saint Grégoire, évêque de la Grande-Arménie, qui ayant beaucoup souffert sous Donatien, mourut à la fin en paix.

A Cantorbéry, en Angleterre, saint Honorius, évêque et confesseur.

A Rome, sainte Sophie, veuve, mère des saintes vierges, Foi, Espérance et Charité.

maximiano Imperatore diris suppliciis cruciati, sed cœlesti super eos lumine coruscante, ruentibus in terram ministris, erepti : deinde in ignem missi, sed in nullo penitus læsi, novissime gladio consummati sunt — Placentiæ sancti Antonini Martyris ex eadem Legione. — Eodem die sancti Gregorii Episcopi magnæ Armeniæ, qui sub Diocletiano multa passus, tandem in pace quievit. — Cantuariæ in Anglia sancti Honorii Episcopi et Confessoris. — Romæ natalis sancti Francisci Borgiæ Societatis Jesu, de quo sexto Idus Octobris festum celebratur. — Ibidem sanctæ Sophiæ Viduæ, matris sanctarum Virginum Fidei, Spei, et Charitatis.

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes.

Saint Maurice, fondateur de l'abbaye de Carnoet, de l'Ordre de Citeaux.

Saint Amateur, premier abbé de Moissac, et ensuite co-évêque du Quercy.

Saint Caste et saint Désiré, martyrs.

Saint Goins (Gaudentius), enfant Chrétien, qui fut martyrisé au VIII^e^ siècle, dans l'invasion des Sarrasins. Il souffrit à Comminges, dans le département de la Haute-Garonne.

Saint Antonin, honoré à Meaux, le 30 septembre.

La Bienheureuse Félice de Méda, abbesse Clarisse.

Saint Vertunien, solitaire en Limousin.

Martyrologe de la dernière persécution.

Baudouin (prénoms inconnus), jésuite de Metz, condamné à la déportation, pour refus de serment, par le comité révolutionnaire, mort sur le navire le *Wasington*, le 30 septembre 1794, à l'âge de 63 ans.

Pierre-François Azéra, prêtre du diocèse de Toulouse, condamné à mort par le tribunal criminel de la Haute-Garonne, exécuté le 30 septembre 1793.

André Rémond, curé du diocèse d'Autun, condamné pour refus de serment à la déportation, mort en route le 30 septembre 1794.

Charles-Francois Varin, curé au diocèse de Verdun, condamné à la même peine pour refus de serment, mort à Rochefort le 30 septembre 1794, à l'âge de 26 ans.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

AU VINGT-DEUXIÈME JOUR DE SEPTEMBRE [1].

APOSTOLAT DE ZACHÉE EN GAULE,

SON SÉJOUR, SA MORT ET SON TOMBEAU A GABATTUM (LEVROUX).

La petite ville de Levroux qui n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de canton du département de l'Indre, remonte à une haute antiquité.

Un oppidum gaulois [2] dont la triple enceinte de fortifications est encore visible, domine de toute sa hauteur, le pli de terrain où fut bâtie, sur les bords du ruisseau de Sept-Fonds, la ville gallo-romaine avec son temple opulent, son prætorium [3], ses arènes, son camp permanent protégé par une muraille dont les débris ont subsisté pendant longtemps, et ses magnifiques villas ornées de mosaïques à personnages, et de revêtement en plaques de marbre.

Les deux grandes voies romaines de Lyon à l'Océan, et de Tours (*cæsarodunum*) à Poitiers (*limonum*), coupaient près des arènes (très-probablement sur le lieu où était le forum) la ville, en forme de

[1] Nous avons reçu trop tard, pour le donner à sa date, ce savant travail sur Zachée, qui est honoré dans le Quiercy sous le nom de Saint-Amadour, et qui serait honoré aussi dans le Berry sous le nom de Saint Silvain.

[2] On nommait Gabatton l'oppidum gaulois : des fouilles ont mis à découvert, sur le vaste emplacement qu'il occupait, des monnaies gauloises en grande quantité et surtout des monnaies au type Abudos.

[3] Prætorium, — la résidence du gouverneur d'une province, par conséquent où il rendait la justice (Cicéron, Vers. 2, p. 4, 28) Rich. dict. des antiquités romaines.

Digitized by Google

croix, et aboutissaient, suivant l'usage invariablement suivi par les romains, aux quatre portes appelées Saintes.

L'oppidum gaulois de Gabatton qui, sous la domination romaine, se confond avec la ville sous le nom de Gabattum, prit, au temps de Saint-Martin, le nom de *Leprosum* (Levroux), et au moyen-âge, la partie basse de la ville où était autrefois le prætorium, était connue sous le nom de Château-Vieux. Le Château-Neuf fut construit, sur la butte, près de la tour de Bon-An, à l'endroit où l'on voit encore les restes du château des La Tour d'Auvergne.

Dès le IVe siècle il y avait, près de la ville bâtie par les romains, une crypte, située à peu de distance du lieu d'où sort la fontaine si connue sous le nom de fontaine de Sainte-Rhodène.

Cette crypte, ancien tombeau placé sous la sauvegarde des lois romaines, n'avait jamais été violée. Le grand évêque de Tours, saint Martin, savait si bien qu'elle renfermait le corps d'un Saint illustre que, faisant trève chaque année à ses travaux si nombreux, il venait en dévotion à Gabattum, vénérer et demander aide et protection à un des intimes amis du Sauveur du monde, à celui que la tradition de notre église de Bourges, regarde comme le Zachée de l'Évangile. Pendant de longues années nous avons médité sur les gloires de ce tombeau et sur le sort des précieuses reliques qu'il recéla si longtemps dans son sein : comme l'abeille, nous recueillions, çà et là, toutes les fleurs qui nous tombaient sous la main; après les avoir réunies, non sans efforts et sans peine, il nous a semblé qu'il serait bon d'en faire un petit faisceau.

Suivant nous, la tradition immémoriale qui, avant l'influence délétère du jansénisme, était écrite en toutes lettres dans les livres liturgiques de notre diocèse, avec l'approbation du pieux et savant Roland Hébert, un de nos plus grands Évêques, est un titre de famille que nous ne devons pas répudier sans de graves motifs. Or, cette tradition affirme l'identité de saint Silvain de Levroux avec le Zachée de l'Evangile.

Nous venons offrir au public le fruit de nos recherches sur la valeur et la légitimité de notre titre : ce n'est pas nous qu'on va lire, ce sont les anciens.

Puisse ce faible essai jeter, malgré l'imperfection du travail de

Digitized by Google

l'auteur, une vive lumière sur une question grave qui jusqu'ici n'a pas été traitée avec une vue d'ensemble !

I. — *Zachée dans l'Evangile.*

Les Zachées formaient une famille très-nombreuse puisque déjà, au retour de la captivité de Babylone, sous Zorobabel, Esdras et Néhémias portent à sept cent soixante les membres de cette maison. Le talmud a également conservé le souvenir de cette antique famille [1]. Un d'eux était chef des publicains ou préposé aux douanes et à la perception des tributs de Jéricho pour le fisc de César, au temps où le Sauveur du monde était sur le point de répandre, sur le Golgotha, le sang divin, afin de purifier toute la terre jusqu'aux extrémités les plus lointaines.

Ce grand jour approchant, Jésus prit la résolution de se rendre à Jérusalem : étant en route, il fut joint par une foule de pèlerins qui, eux aussi, se dirigeaient vers la ville sainte pour y célébrer la fête de Pâques ; cette foule entourait le Sauveur : ce fût ainsi qu'ils arrivèrent tous ensemble à Jéricho. Y étant entré, Jésus traversait la ville, et voilà que Zachée, le chef des publicains, homme très-riche, cherchait à voir Jésus, désirant ardemment de le connaître ; mais il ne pouvait y parvenir à cause de la foule, car Zachée était petit de taille. Courant donc en avant, il monta sur un sycomore, à l'endroit où Jésus devait passer. Arrivé en ce lieu Jésus leva les yeux et l'ayant vu, lui dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison. » Zachée descendit avec joie : ce que voyant, tous murmuraient et disaient : Il demande l'hospitalité à un homme pécheur ! mais Zachée se tenant debout par respect devant son hôte, disait : « Seigneur, je donne aux pauvres la moitié de mes biens, et si j'ai fait tort à quelqu'un, en quoi que ce soit, je lui rends le quadruple. »

Jésus entrant chez le publicain, dit à son tour : « Cette maison a reçu aujourd'hui le salut, parce que cet homme, lui aussi, est un enfant d'Abraham : car le Fils de l'homme est venu pour chercher et sauver ce qui avait péri. »

[1] Sepp. Vie de J.-C., tom. II, p. 228.

Digitized by Google

Cette maison, Jésus n'en vint pas convertir seulement le maître; Dieu ne sera pas moins généreux que le publicain; le publicain jette tout, Dieu ramasse tout : toute la maison de Zachée recevra le salut, lui sa femme et très-probablement tous ses serviteurs : on ne dit pas qu'il eût des fils.

II. — *Véronique épouse de Zachée.*

La célèbre sainte Véronique qui montra tant de joie et de courage au temps de la Passion, est-elle véritablement l'épouse de Zachée? Le fait est attesté par d'innombrables témoignages et surtout par l'autorité du Pape Martin V, dit la Sacrée Congrégation des Rites dans les légendes approuvées, en 1852, pour l'Office de saint Amateur, en qui elle reconnaît le Zachée de l'Evangile [1].

Quand toute la ville de Jérusalem, grands et petits, Juifs et Romains, conduisaient Jésus au supplice comme un criminel, une femme se présenta tout à coup, qui, sur la route même du Calvaire, le vénéra comme le Messie, l'adora comme son Dieu et se jeta, en pleine rue, à travers les officiers de la justice et les soldats, sans se mettre en peine des injures et des coups qu'on lui donnait. C'est en vain qu'ils lui barrent le chemin, la voilà au pied de Jésus chargé de sa croix : elle voit alors son visage tout couvert de sang et de sueur; transportée, hors d'elle-même, elle l'essuie avec un voile de fin lin plié en trois doubles. Ton action est grande et sublime, ô illustre Véronique, aussi le Sauveur a-t-il daigné te faire un présent qu'il n'a pas même fait à sa très-sainte Mère. C'est à toi qu'il a donné son portrait imprimé par trois fois, sur les trois doubles de ton voile [2]?

Un de ces trois voiles est encore aujourd'hui à Rome, dans l'é-

[1] Die VII sept., sancti Amatoris in festo : « Traditione innumeris testimoniis « firmata, ac præsertim auctoritate Martini papæ quinti sanctus Amator idem « ac Zachæus in evangelio laudatus, et ipsi, ex eadem traditione, uxor fuit « sancta Veronica. » Propre du diocèse de Cahors, 1852.

[2] Veronica linteum capitis triplicavit et a domino venia accepta, faciem ejus mandavit et cum linteum suum rursus aperuisset, in singula parte ejus figuram veram reperiit.

Act. SS. 4 februarii, briv., in dextri chronico.

Digitized by Google

glise de Saint-Pierre du Vatican : c'est une des grandes reliques de la Passion.

Sous le dôme de Michel-Ange, dans un des immenses piliers qui soutiennent cette gigantesque construction, est une chapelle dédiée à sainte Véronique. C'est dans cette chapelle qu'est déposé le *volto-sacro*. A l'extérieur l'artiste admire un marbre de Mochi, sculpteur italien du XVII^e^ siècle : c'est Véronique, tenant en main la sainte Face : l'antique tradition du *volto-sacro* est donc religieusement conservée dans le premier temple du monde chrétien, où tout est catholique et significatif.

III. — *Zachée et Véronique à Rome.*

Le voile empreint des traits du Sauveur souffrant, ne devait pas rester une propriété privée. C'était un don de Jésus-Christ fait à Véronique, mais pour son épouse, la sainte Eglise : aussi cette relique repose-t-elle au centre de la catholicité; mais qui l'a portée à Rome? Ce fait, dit Cirot de la Ville, a raison de son importance, de son occasion et de ses incidents, mérite une étude spéciale.

Dès le III^e^ siècle, Methodius, évêque de Tyr, loué par saint Jérôme pour ses ouvrages et sa science, autant que pour sa sainteté, retrace ainsi l'histoire de Véronique à Rome.

« En ce temps, Tibère ayant entendu parler des miracles que Jésus opérait dans la Judée, lui envoya des députés pour le prier de venir à Rome, désirant obtenir de lui la guérison d'une affreuse maladie (la lèpre), dont il était affligé. Lorsque les envoyés de Tibère arrivèrent à Jérusalem, ils apprirent que Jésus avait été condamné à mort par Pilate, mais qu'il était ressuscité : ils surent en même temps qu'une femme nommée Véronique tenait en sa possession un portrait de lui : en présence des envoyés de l'empereur, Véronique en fit l'aveu. Conduite par eux, à Rome, et présentée au prince, elle le guérit de sa lèpre, Jésus-Christ manifestant hautement sa force et sa puissance, par le moyen de son image [1]. » Nous ne possédons, il est vrai, le texte de Methodius que par une copie qui en a été faite, sur l'original, par Marianus Scotus,

[1] Le texte que nous venons de citer, a été collationé par le cardinal de Villecourt sur les meilleurs manuscrits. Nous le citerons en entier.

Digitized by Google

abbé de Fulde; mais cette source a paru si sûre à Baronius, à Cornélius, à Lapide, à Gretrer, à Quaresmius, et dans ces derniers temps, à Benoît XIV, qu'ils y ont puisé avec confiance.

Benoît XIV, autorité si grave, résume ainsi toute la tradition catholique sur le double fait que nous venons d'exposer. Il est relaté, dit-il, « dans les anciens auteurs, qu'une pieuse et religieuse « femme, du nom de Véronique, appelée de Jérusalem à Rome « par l'empereur Tibère, atteint d'une affreuse maladie, apporta « avec elle le suaire du Christ : à son contact l'empereur fut mira- « culeusement guéri [1]. »

Un des prédécesseurs de Benoît XIV, le Pape Urbain VIII, était si persuadé de la vérité de la tradition de l'église de Rome sur la guérison de l'empereur Tibère par l'attouchement du *volto-sacro* qu'il en autorisa la représentation sur les parois du lieu où l'on conserve ce précieux trésor. On peut voir encore ces belles fresques : elles n'ont rien perdu de la fraîcheur et de la vivacité de leurs couleurs; le premier tableau représente la Véronique se rendant au navire qui doit la conduire à Rome, portant avec un saint respect le *volto-sacro;* le second a pour but cette pieuse femme qui paraît devant l'empereur, et qui lui rend la santé en lui faisant toucher la sainte Face.

Ce qui nous frappe surtout c'est que les Papes ont attaché une si grande importance à la tradition que nous venons de rapporter qu'ils l'ont proposée à la croyance de tous les fidèles, en la faisant insérer dans le Martyrologe romain, sous la rubrique du 4 février. Peut être ont-ils eu en vue de donner l'explication du texte d'Eu-

Methodius narrat Tiberium, auditis miraculis quæ a Christo in Judæa perpetrabantur, legatos ad eum mississe, orantes ut Romam veniens, molestissimum morbi genus quo imperator afflictabatur, depelleret : Hierosolymam cum pervenissent, eos dedicisse Christum a Pilato jam morti addictum; sed ad vitam rediisse, ejusque imaginem servari a matrona quadam cui Veronicæ nomen. Hanc ab eis conventam et Romam ad imperatorem adductam, qui, Christo per illam imaginem, virtutem et præsentiam suam declarante, a lepra sanatus est.

[1] Fertur Veronica, pia et religiosa femina hierolymis romane accersita a Tiberio, morbo gravissimo laborante, sudarium Christi secum detulisse, ad cujus contactum, mirabiliter imperator convaluit. De Canonis. SS., p. 2, ch. xii, pag. 14.

Digitized by Google

sèbe et de Paul Orose, qui affirmèrent l'un et l'autre que l'empereur Tibère voulait faire admettre par le Sénat Notre-Seigneur Jésus-Christ au nombre des dieux de l'empire?

IV. — *Véronique à Soulac, et Zachée à Roc-Amadour, puis à Rome.*

Si l'on en croit Bernard de la Guionie, évêque de Lodève, qui avait fait une étude si approfondie des traditions de l'église de Limoges, saint Martial serait venu évangéliser l'Aquitaine en l'an 47 de notre ère, quatorze ans après l'Ascension de Jésus-Christ. Mais ce qui nous importe surtout, c'est qu'il aurait amené avec lui, de Rome, Zachée et Véronique : ces deux époux auraient apporté avec eux, entr'autres reliques, du lait, des cheveux et des sandales de la bienheureuse Vierge Marie. Après avoir parcouru l'un et l'autre tout le pays d'Aquitaine avec saint Martial, ils auraient abordé au Pas-de-Grave, chez les Bituriges vivisques.

Ce lieu si justement appelé la Fin-des-Terres, est situé, en Médoc, sur le bord de l'Océan. Il portera plus tard le nom de Soulac qui, au dire de quelques étymologistes dont nous ne sommes pas garants, lui vint de ce que le saint Lait fut la seule relique que Véronique y déposa.

Quoiqu'il en soit de l'origine du nom de Soulac, il est un fait hautement reconnu dans l'archi-diocèse de Bordeaux, c'est que Véronique a évangélisé non-seulement Soulac, mais encore le Médoc et le Bazadais.

Il n'entre pas dans notre sujet de suivre sainte Véronique partout où la porta son zèle ardent pour propager la foi en Jésus-Christ, nous nous bornerons à dire qu'elle fonda, à Soulac, un sanctuaire où la très sainte Vierge a été honorée depuis lors par les fidèles.

Véronique ne bâtit pas, à Soulac, un temple pouvant rivaliser avec les splendides monuments que les Romains élevaient alors dans les villes gallo-romaines, qu'ils disséminaient sur tous les points du territoire conquis par César, mais bien un petit oratoire ne méritant que le nom de cabane *tugurium*.

Une légende que nous nous plaisons à faire connaître, va jusqu'à

Digitized by Google

dire que Véronique portait elle-même, dans son tablier, l'argile et le gazon nécessaires pour édifier son modeste oratoire.

Zachée était encore à Soulac lorsque saint Martial vint visiter Véronique, baptiser ses néophytes, et offrir le Saint-Sacrifice sur l'autel rustique qui avait tant de prix à ses yeux. Véronique mourut à Soulac. On a bâti sur son tombeau une magnifique église que l'on restaure actuellement.

Avant de quitter Soulac, saint Martial aurait ordonné à Zachée de se séparer de Véronique, afin de lui laisser toutes facilités pour se livrer entièrement, non-seulement à la contemplation, mais aussi aux œuvres de l'apostolat.

Zachée obéit : il vint habiter, au pays des Cadurcins, une caverne taillée dans le roc, au flanc d'un rocher qui domine, comme un géant, tout le pays d'alentour. Cette masse de pierre qui rappelle si bien les sites de la Palestine, avait de l'attrait pour lui : il se fixa non pas au haut du rocher où il eut été comme dans un nid d'aigle inaccessible pour les habitants du val, mais sur un petit plateau sur lequel on peut monter facilement au moyen d'un antique escalier de deux cent seize marches.

La petite ville de Roc-Amadour, dominée par d'énormes blocs qui s'élèvent en surplomb au-dessus des toits de ses maisons, n'était, au temps de Zachée, qu'un affreux repaire où se retiraient, surtout la nuit, les bêtes fauves. Par l'intervention du saint Amateur de la Solitude, toute la contrée fut purgée de ces animaux qui répandaient au loin la terreur et l'effroi : ce qui causa aux habitants du lieu une si grande joie qu'ils lui en témoignèrent une vive reconnaissance.

Zachée se lia avec eux; il ne leur fit connaître ni son nom ni sa race; aussi lui donnèrent-ils le surnom de Rupis Amator; c'est encore sous le nom d'Amadour qu'il est connu aujourd'hui dans toute la contrée : toutefois personne n'ignore que saint Amadour est le Zachée de l'Évangile.

Du haut de son rocher, le pieux solitaire considérait ce peuple assis à l'ombre de la mort. Le druidisme se dressait devant lui plein de vigueur et de force : ayant longtemps dominé les masses, il avait laissé dans les âmes de profondes empreintes, et quoi qu'il eût con-

Digitized by Google

servé quelques vérités de la révélation primitive, comme la croyance à l'immortalité de l'âme, le Christianisme avait cependant de grands obstacles à vaincre pour établir son règne dans les intelligences et dans les cœurs, sur les débris d'un culte si ancien et si enraciné dans les mœurs.

Zachée parvint, à force de patience et de dévouement, à faire quelques prosélytes : il fit alors venir saint Martial : ce fut l'Apôtre de l'Aquitaine, un des disciples de Notre-Seigneur, qui vint, en personne, consacrer en l'honneur de la Vierge Marie, la chapelle taillée dans le roc, d'où le culte de la très-sainte Mère de Dieu s'est répandu d'abord dans le Quercy, puis dans toute la France.

La chapelle de Zachée, fondée dès l'origine de notre sainte Mère l'Église, comme le dit le Pape Pie II, dans sa Bulle de 1463, est toujours à la même place qu'au temps de Zachée; c'est dans cette chapelle qu'il a si souvent prié, demandant au Seigneur Jésus et à sa très-sainte Mère, avec des grands gémissements et de grands cris, la conversion de nos ancêtres.

L'image de la très-sainte Vierge, honorée en ce lieu, est très-ancienne, mais elle est la même que celle que Zachée y a placée?

Grave question : le savant de Rossi a découvert, dans la catacombe de sainte Priscille, sur la voie *Salaria nova*, une Image de la très-sainte Vierge qui date certainement des temps apostoliques, toutefois qu'il me soit permis de ne pas me prononcer et de renvoyer le lecteur au guide du pèlerin à Roc-Amadour :

« La statue de Roc-Amadour, dit ce guide, a été taillée dans un tronc d'arbre, par une main pieuse mais inhabile : elle a soixante-seize centimètres de hauteur et trente en largeur. Sur le genou gauche, se tient assis l'Enfant-Jésus; la statue entière est noire. Elle ne porte aucune trace de mutilation, mais par l'action du temps le bois s'emmiette. A une époque bien reculée, on a recouvert le corps, pour le préserver de la destruction, d'une mince feuille d'argent. L'histoire et la tradition se taisent sur l'origine de la statue de Roc-Amadour. Elle a toujours été, dans ce lieu, l'objet d'un culte assidu. Ne doit-on pas en conclure qu'elle est aussi ancienne que le pèlerinage et que le saint Ermite qui, dès le premier siècle de l'Eglise éleva sur le rocher un humble autel à Marie, l'orna

Digitized by Google

de cette précieuse Image que peut-être il avait sculptée de sa propre main [1] ? »

Revenons à Zachée, n'oublions pas qu'il a eu saint Martial pour ami et pour guide.

Saint Martial lui avait ordonné de se séparer de Véronique; il lui conseilla dans la suite d'aller à Rome. Quand Zachée partit pour Rome, en 65, il était converti depuis trente-deux ans; il avait séjourné en Gaule l'espace de dix-huit ans.

Combien de temps était-il resté à Roc-Amadour ?

Suivant nous, il aurait quitté Véronique peu de temps après son arrivée à Soulac, et par conséquent il aurait longtemps séjourné dans sa caverne du Quercy.

A son arrivée à Rome, deux ans avant le martyre de saint Pierre, le chef de l'Eglise ordonna Zachée évêque.

Quand saint Pierre et saint Paul sortirent de la prison Mamertine pour aller au supplice, le 29 juin de l'année 67 de l'ère chrétienne, ils furent suivis par une multitude de Chrétiens. Zachée était parmi la foule; il put se rendre d'abord aux trois fontaines pour assister à la décollation de saint Paul, puis au Monte-Citorio, pour assister au crucifiement de saint Pierre : les préparatifs du supplice de saint Pierre durent être plus longs que ceux du supplice de saint Paul.

Zachée assista aux deux exécutions. Cette circonstance de sa vie est consignée dans le Propre des Saints du diocèse de Cahors. Elle nous fournit une date précieuse : la légende de Cahors, qu'on veuille bien le remarquer, n'est que l'écho de traditions antiques recueillies par un savant érudit, le Père Bonaventure de Saint-Amable [2].

[1] En 1479, un bloc détaché du rocher qui domine la chapelle de Marie, en effondra la voûte.

Cet affreux désastre fut bientôt réparé. Quelle fut notre joie lorsque entrant dans cette chapelle nous lûmes une inscription lapidaire qui nous apprit que le restaurateur de la chapelle de Notre-Dame était un Evêque bien connu en Berry, Denys de Bar, né à Bourges. Son honorable famille habite un château dans le département du Cher.

[2] Zachæus, — « romam petiit ad sanctum Petrum, a quo biennio detentus « ejus ac sancti Pauli martyrio præsens adfuit. » Propre du diocèse de Cahors. Off. approuvé par le Saint-Siége le 18 novembre 1852.

Digitized by Google

V. — *Apostolat de Zachée à Gabattum.*

Quand Zachée revint en Gaule, après le martyre de saint Pierre et de saint Paul, il était déjà sur l'âge : il avait pour compagnon le prêtre Silvestre.

Pierre, avant sa mort, lui avait remis, comme il le faisait toujours quand il donnait une mission apostolique, son bâton pastoral : Zachée le reçut avec une grande joie : c'était le signe de son union avec celui à qui Jésus-Christ avait donné l'autorité suprême. Il est à croire que ce fût Pierre lui-même qui lui désigna le lieu de la Gaule où il devait aller porter la bonne nouvelle.

Que les hypercritiques ne croient pas être en droit de révoquer en doute notre assertion, il était si facile au Chef de l'Église de connaître toutes les villes des Gaules : il n'avait qu'à examiner le prototype des cartes anciennes, l'*Orbis pictus* d'Agrippa qui, tracé sous un portique de Rome, ouvert à tous, mettait sous les regards de tous l'ensemble des régions, des villes, et de routes du monde romain tout entier. Or Gabattum en faisait partie. Zachée put voir aussi sur l'*orbis pictus* la voie romaine qui conduisait à Gabattum par Lyon, Autun où Clermont, Ahun, Argenton (Argentomagus), ville du Bas-Berry. S'étant donc mis en route avec son compagnon, le prêtre Silvestre, il arriva à un lieu peu éloigné de Rome, où Silvestre mourut; mais Zachée, plein de foi en la puissance divine, le toucha avec le bâton de Pierre : aussitôt le mort ressuscita [1].

Un bas-relief du magnifique tombeau de saint Silvain, à La Celle-Bruère, représente cet incident : on y voit Silvestre couché dans sa bière. Zachée l'appelle, le touche avec le bâton : le cadavre ouvre les yeux, se met sur son séant et revient à la vie.

Zachæus dictus Amator. — Romam petit et b. Petrum visitavit — mansit igitur cum b. Petro fere per biennium in urbe romana vidit quomodo crucifixus est Petrus et Paulus etiam decollatus (Legendarium, vita rupis-amatoris), bonav. de saint Amable. — H. de saint Martial, p. 11, liv. VIII, ch. 2.

[1] Il semble que Notre-Neigneur ait voulu multiplier ce miracle de résurrection par le bâton de Pierre, comme pour montrer que dans le Saint-Siége est la source de la vie, et que lui seul peut rappeler de la mort ceux qui y sont tombés.

Digitized by Google

Nos deux voyageurs continuent leur route : un soir ils arrivent très-fatigués dans la villa d'un riche patricien et le prient de leur accorder l'hospitalité pour la nuit. Cet homme, quoique païen, les reçoit chez lui.

Le patricien avait une jeune fille qu'il avait fiancée à un jeune homme d'illustre maison, nommé Corusculus. Cette jeune fille fut subitement éclairée par la grâce de Dieu : elle sentit en elle comme une force qui l'entraînait vers la religion des deux étrangers, et voulut professer cette foi qui, alors, était si vivement persécutée à Rome par Néron. Rien ne l'intimida : mais Zachée en homme d'une grande expérience, se défia du premier mouvement de ce cœur généreux. Il voulut l'éprouver comme on éprouve l'or dans la fournaise, et refusa de lui donner le Baptême en ce moment.

Après avoir traversé les Alpes, Zachée entra dans Lyon, cette ville splendide, qui était comme la Rome des Gaules. Zachée ne prit pas son chemin par *Avaricum* (Bourges); nous pensons qu'il suivit une voie romaine qui conduisait au pays des Bituriges par *Ahun* (département de la Creuse).

Près d'Ahun, il dut s'arrêter en un lieu nommé aujourd'hui Saint-Silvain-Bellegarde. Des débris d'une voie romaine se voient encore sur le territoire de cette localité, où le nom de saint Silvain (le Zachée de l'Evangile) est encore aujourd'hui, après dix-huit siècles, honoré et béni comme le Saint le plus célèbre et le plus populaire de toute la Haute-Marche.

Enfin Zachée arrive avec son compagnon dans la cité gallo-romaine de Gabattum.

Qu'ils sont beaux les pieds de cet homme inconnu qui apporta à nos ancêtres l'Evangile de la paix! Il entre, comme un homme vulgaire, dans Gabattum. Gaulois et Romains, personne ne fait attention à lui, et cependant l'Apôtre qui nous arrive est le Zachée de l'Evangile : c'est bien lui : si nous considérons le principal bas-relief du tombeau de La Celle-Bruère, il n'y a pas à s'y méprendre. Ce monument parlant dit à tous que l'Apôtre de Gabattum, dont les restes reposent sous la large pierre qui couvre le tombeau, est bien l'homme de petite stature qui monta sur un sycomore pour voir Jésus entrant à Jéricho.

Digitized by Google

L'arrivée de Zachée à Gabattum est peinte à fresque au-dessus de la porte d'entrée de la chapelle de Saint-Silvain à La Celle-Bruère.

Zachée se présente à une des portes de la ville; il est à pied, son bâton à la main; le prêtre Silvestre le suit, marchant derrière lui, et portant, dans un petit panier, les provisions du voyage : il me semble que cette peinture est une preuve qu'à cette époque Silvestre n'était pas honoré, comme Zachée, du caractère épiscopal, mais il devint Évêque plus tard.

A Gabattum, Zachée est en face non-seulement du druidisme, mais surtout du polythéisme romain, ce culte des sens qui ne connaît plus qu'un dieu unique : le plaisir. Aussi repousse-t-il de toutes ses forces la religion du divin crucifié.

Oh! qu'elle paraissait dure à ces hommes amollis par toutes les jouissances du luxe!

Ces obstacles sérieux donnèrent à penser à Zachée : comme à Roc-Amadour, il se retira dans une solitude, et ne fit connaître ni sa race ni son nom, si bien qu'il fut désigné sous le surnom de Silvanus, l'habitant de la forêt. C'est pourquoi le peuple du Berry l'a toujours nommé Silvain.

Il paraîtrait que la doctrine nouvelle qu'il apportait, souleva une tempête furieuse dans la colonie romaine de Gabattum. Si on en croit une tradition qui a cours au Noyers, près Saint-Agnan (département de Loir-et-Cher), Zachée aurait été violemment chassé de la contrée de Gabattum, et serait venu se réfugier, sur les bords du Cher, en un lieu nommé aujourd'hui Noyers; le fait est que les habitants du pays ont une grande vénération pour saint Silvain, et qu'ils le regardent comme le fondateur de la Chrétienté des Noyers. Ils ont pris soin de donner un corps à cette tradition, en faisant sculpter une statue de saint Silvain, tenant en main une église[1].

Revenons à Gabattum. Zachée a quitté cette ville à regret, et à son corps défendant : la preuve c'est qu'il eût hâte d'y rentrer.

[1] Cette église de pierre qu'il a en main, est la caractéristique de l'église spirituelle qu'il a fondée chez leurs pères.

Le bréviaire du diocèse de Blois confirme cette tradition sinon en propres termes, au moins d'une manière indirecte.

Digitized by Google

C'est là que vint le retrouver la jeune patricienne dont nous avons parlé et à qui il avait différé de donner le Baptême; cette fois, Zachée le lui donna. Mais Corusculus suit à la piste sa fiancée : il arrive à Gabattum à la tête d'une troupe d'esclaves armés; la jeune fille l'apprend, et aussitôt, ne prenant conseil que d'elle-même, elle se défigure le visage. Corusculus qui la voit en cet état, s'emporte en invectives; il n'a que des cris et des menaces à la bouche. Zachée calme et plein de douceur, rend à sa néophyte, qu'il a nommée Rhodène au Baptême, par la puissance du signe de la croix, la grâce et la beauté de son visage.

Que se passa-t-il alors? Nous l'ignorons; mais ce que nous savons c'est que Corusculus et sa bande armée reprirent le chemin de l'Italie, découragés et vaincus par l'énergique courage de la vierge Chrétienne. Ils étaient en route, lorsqu'à peu de distance de Gabattum, la grâce de Jésus-Christ parle au cœur de Corusculus et de ses compagnons : ils reviennent à l'instant même sur leurs pas.

Nous ne dirons pas avec un chroniqueur un peu trop naïf, qu'ils revinrent à Gabattum en se traînant sur leurs genoux[1], toutefois nous ne faisons pas difficulté d'admettre qu'une fois arrivés en présence de Zachée, ils furent saisis d'un saint respect, et que, s'étant prosternés la face contre terre, ils ne voulurent approcher de sa personne qu'en se traînant à terre sur leurs genoux, afin de manifester, par une posture si humiliée, combien ils étaient contrits et repentants.

Zachée reçoit, avec sa charité d'Apôtre, ceux qui furent sans doute les prémices de son apostolat à Gabattum. S'il a formé une petite chrétienté avec l'élément romain, il lui faut un temple. A qui le dédira-t-il? tout porte à croire qu'il le dédia à saint Pierre.

L'église ancienne de Gabattum était sous le vocable de saint Pierre : quand elle fût rebâtie sur l'emplacement du prætorium, elle échangea son ancien vocable contre celui de saint Silvain.

Une tradition que nous connaissons depuis notre enfance : « l'ayant

[1] Dans nos légendes si naïves et si aimées de nos pères, la forme a pu être chargée d'ornements étrangers, mais, au dire des meilleurs antiques, le fond est vrai et repose sur des documents de valeurs.

Digitized by Google

apprise au temps de notre éducation cléricale, de la bouche de nos compagnons d'étude nés à Levroux, » rapporte que sainte Rhodène porta dans son tablier tous les matériaux nécessaires pour construire l'église de Levroux : ce dire, qui paraît au premier abord devoir être rejeté à juste titre au nombre des fables, repose cependant sur un fond de vérité; car il ne s'agit pas de l'église actuelle, qui est la gloire de notre Bas-Berry, mais bien d'un tugurium, bâti, suivant la méthode encore en usage dans le pays, avec des perches et de la terre glaise.

Pourquoi sainte Rhodène n'aurait-elle pas fait à Gabattum ce que fit Véronique à Soulac?

Les hommes bâtissaient, les femmes, voulant prendre part à l'œuvre, apportaient les matériaux nécessaires aux constructions : tous travaillaient avec zèle à la gloire de Dieu et du saint nom de Jésus.

Zachée mourut plein de jours et de vertus, laissant très-probablement son œuvre entre les mains de celui que saint Pierre lui avait donné pour aide dans son apostolat.

Puisque la tradition de l'église de Levroux fait de Silvestre un Evêque, avons-nous des motifs sérieux pour nous inscrire en faux contre cette tradition ?

Si nous n'en avons pas admettons-la, *nil innovetur, quod traditum est.* C'est l'enseignement de la sainte Église romaine, Mère et Maîtresse de toutes les autres. Elle n'admet qu'une seule exception à cette règle, c'est que la valeur du titre soit détruite par la production d'un titre contraire d'une valeur supérieure.

Nous aurions donc deux saints Evêques à Gabattum, saint Silvain et saint Silvestre; l'un et l'autre ont des statues dans l'église de Levroux. Elles portent les caractéristiques des Pontifes. L'histoire et la tradition ne nous ont rien transmis sur l'épiscopat de saint Silvestre; ses faits et gestes ne sont écrits qu'au Ciel dans le livre de vie. (L'abbé DAMOURETTE.)

NOTE. — Le pèlerinage de Levroux (l'ancien *Gabattum*) n'est pas fixé, comme dans d'autres localités, à un jour déterminé. Il ne se

Digitized by Google

passe guère de jour sans qu'on vienne à Levroux, de pays très-éloignés, pour implorer la protection de saint Silvain.

Il y a des pèlerins qui appellent encore la ville de Levroux et sa banlieue la *Terre de Saint-Silvain.*

Touchante appellation qui date de temps anciens; elle est encore aujourd'hui dans la mémoire des peuples.

Quoique le pèlerinage de Levroux soit continuel, il y avait cependant autrefois une grande solennité qui durait trois jours et qui attirait un grand concours de pieux fidèles. Cette fête se nomme la fête du chef de Saint-Silvain : elle ne dure plus qu'un jour et est fixée au cinquième dimanche après Pâques. Le pèlerinage de Levroux était en honneur au temps du grand saint Martin; il y venait chaque année.

Saint Martin est l'Apôtre de la ville de Levroux; il y a détruit le temple des idoles, desservi par un collége de prêtres riche et puissant. En cette circonstance Dieu donna à saint Martin une telle puissance qu'il convertit, à Levroux, la cité toute entière. Le chef du municipe devint son ami, et plus tard fut guéri par lui d'une affreuse maladie, la lèpre.

Ce pèlerinage, bien loin de décroître, dans le cours des siècles, prit au contraire un très-grand essor au x^{e} siècle.

A cette époque, un prince de Déols, Eudes l'ancien, fonda un Chapitre dans l'église de Saint-Silvain, de Levroux. Voici à quelle occasion :

Une affreuse maladie, qu'on nommait le feu des ardents où le feu inextinguible, faisait d'affreux ravages : nos villes et nos campagnes du Berry voyaient leurs populations décimées par cette espèce de peste. On eut l'idée de recourir à saint Silvain contre ce fléau. On portait les malades à Levroux; ils étaient reçus dans une maison qu'on nommait l'hospice du Portique; cette maison contiguë à l'église de Saint-Silvain, était placée près de la porte d'entrée. Ces pestiférés séjournaient pendant neuf jours dans cet hospice, et ceux qui le pouvaient se faisaient transporter chaque jour sous le portique de l'église pour y vénérer saint Silvain. On y venait de toutes parts, riches et pauvres. Plusieurs de ceux qui étaient guéris voulaient devenir les hommes-liges du Chapitre de Saint-Silvain.

Digitized by Google

Le pèlerinage prit de si grandes proportions au XII^e^ siècle, qu'il fallut détruire l'église bâtie au XI^e^ siècle (il en reste encore le portique latéral), pour la remplacer par une église beaucoup plus vaste. Cette église, qui appartient au style de la transition, est sans contredit la plus belle du Bas-Berry.

La crypte est placée sous le maître-autel de l'église supérieure. Les pèlerins y descendaient par deux larges escaliers; c'est là où l'on conservait le corps de saint Silvain, protégé par une forte grille dont on voit encore dans les murs les traces des scellements. Aujourd'hui les pèlerins viennent à Levroux pour demander la protection du Saint, contre une maladie qui attaque surtout les petits enfants, les convulsions.

Dans le langage des pèlerins ce mal est nommé le mal de saint Silvain.

Il est incontestable que Dieu accorde à certains Saints un pouvoir spécial pour guérir d'une maladie déterminée.

Les pèlerins qui vont à Levroux en font chaque jour l'expérience. Aussi reviennent-ils en grand nombre témoigner, à Saint-Silvain, leur reconnaissance pour les guérisons obtenues.

Les pèlerins qui viennent en dévotion à Levroux, à La Celle-Bruère et à Noyers, honorent le Zachée de l'Evangile.

A Levroux, ils n'ont qu'à ouvrir les yeux.

Un grand tableau peint à l'huile, placé au-dessus du maître-autel, représente Zachée monté sur le sycomore.

A La Celle-Bruère, le monument est encore bien plus parlant; c'est un magnifique tombeau en pierre, une œuvre d'art.

Sur la face principale, que voit-on? Un admirable bas-relief qui représente Jésus entrant à Jéricho, suivi de ses Apôtres et d'une foule de peuple.

Zachée est monté sur un arbre; Jésus s'arrête devant cet arbre et adresse la parole à Zachée. C'est bien la scène décrite dans l'Evangile.

A Noyers, sur ma demande, M. le Curé a interrogé les anciens de la paroisse; ils ont répondu qu'on chantait autrefois, à la fête de Saint-Silvain, l'Evangile qui raconte la scène qui se passe entre Jésus et Zachée.

Digitized by Google

M. Trumeau, curé actuel de Levroux, a fait placer dans son église, une magnifique verrière qui, comme le tableau du maître-autel, enseigne aux pèlerins, d'une manière frappante, que le Saint qu'ils viennent honorer, sous le nom de saint Silvain, est bien le Zachée de l'Evangile.

Enfin Mgr de La Tour-d'Auvergne, archevêque de Bourges, qui a une grande dévotion pour saint Silvain, a voulu l'inculquer aux futurs prêtres du diocèse, en faisant placer dans la chapelle du Petit-Séminaire de Saint-Célestin, une magnifique verrière qui est comme un grand livre ouvert sous les yeux des maîtres et des élèves, pour leur dire que le Berry, au moins en partie, a été évangélisé par le Zachée de l'Evangile.

Nous devons faire remarquer, comme preuve de ce que nous avons avancé dans la vie de saint Silvain, que, dans plusieurs lieux de pèlerinages, on lui attribue le caractère épiscopal.

A Levroux, là où la tradition a dû se maintenir intacte, il est certain qu'on l'a honoré et qu'on l'honore encore comme Évêque.

Une antique statue en pierre, qui date certainement du XII[e] siècle, puisqu'elle est sculptée comme ornement de la voûte du grand abside, représente saint Silvain un livre en main.

Le livre est la caractéristique de l'Evêque qui enseigne.

Une statue de l'église de Levroux, et un bas-relief placé dans le médaillon du maître-autel, représentent saint Silvain avec les insignes de l'Evêque. La statue a crosse et mitre.

Dans le bas-relief, l'artiste n'a sculpté que le buste du Saint; il porte une mitre sur sa tête.

Une verrière nous représente saint Silvain en costume d'évêque : les pèlerins réclament souvent qu'on chante, devant le buste qui soutient le chef du Saint, son antienne et son oraison : on la prend au commun d'un Confesseur pontife.

A La Celle-Bruère, un bas-relief représente saint Silvain assis dans une chaire. Il tient un livre en main.

Saint Silvestre et sainte Rhodène se tiennent debout devant lui; il les enseigne comme un évêque.

A Thevet, on expose au milieu de l'église, et on porte en procession, en présence de plus de dix mille fidèles accourus de toutes

Digitized by Google

les paroisses voisines, une statue ancienne de saint Silvain ayant un livre en main.

Le costume de la statue est celui d'un Evêque; seulement au lieu de porter une crosse il présente une croix au peuple.

A Arthon, les tableaux qui représentent saint Silvain lui donnent le costume d'Evêque.

Un antiquaire, que j'ai beaucoup connu, avait, dans son cabinet d'antiques, une statuette de saint Silvain; elle venait de Levroux; elle avait toutes les caractéristiques des Evêques.

(L'Abbé DAMOURETTE).

Digitized by Google

APPENDICE

AU VINGT-CINQUIÈME JOUR DE SEPTEMBRE

SAINT CASTOR,

ÉVÊQUE D'APT [1].

La réflexion que l'auteur de la présente notice a dû faire dans celle qu'il a déjà consacrée à saint Auspice, premier évêque d'Apt et martyr (9 août) se présente naturellement sous sa plume au commencement de celle-ci. Pas plus que la vie de saint Auspice, celle de saint Castor, le plus illustre de ses successeurs, n'a été sérieusement traitée par les immortels auteurs des *Acta Sanctorum*. Ce fait étrange pourrait trouver son explication dans l'insuffisance des renseignements transmis aux savants hagiographes qui ont dû se contenter trop souvent d'une érudition de seconde ou de troisième main. Quoiqu'il en soit, et tout en déplorant cette lacune, nous chercherons à la combler, non pas en donnant une dissertation critique et historique qui n'entre pas dans le cadre du recueil qui veut bien nous donner l'hospitalité, mais en traitant avec tous les développements et tout le sérieux qu'elle demande, la vie de l'un des plus illustres évêques des Gaules au v^e^ siècle, d'un Saint dont le culte, ininterrompu depuis cette époque, remplit, pendant plusieurs siècles, l'histoire de sa ville épiscopale, dont à l'heure encore deux grandes églises du midi, celles d'Avignon et de Nîmes, honorent la sainte mémoire.

[1] Quoique nous ayons déjà parlé de saint Castor, l'importance de cette Notice nous a décidés à la donner en Appendice.

Digitized by Google

Plusieurs ouvrages *ex-professo* ont traité de la vie et des œuvres du saint évêque qui nous occupe : il est question de lui dans un plus grand nombre d'autres. N'ayant pas l'intention, ainsi que nous venons de le dire, de faire une œuvre de critique historique, mais uniquement une œuvre de foi et de piété, nous nous bornerons à reproduire à peu près intégralement la vie de notre Saint telle que nous l'a laissée un de ses plus savants successeurs sur le siége d'Apt, l'Évêque Raymond II, qui appartenait à l'illustre famille de Bot, et régna de 1275 à 1303. Les Bollandistes qui, si souvent, reproduisent des vies de Saints dont les auteurs ont vécu à une époque bien plus éloignée que n'est considérable l'intervalle qui sépare Raymond Bot de saint Castor, se contentent de dire que cette vie a peu d'autorité et ne la reproduisent même pas [1]. Ils auraient pu savoir, pourtant, que Raymond Bot vivait à une époque qu'on n'est pas en droit de qualifier de barbare; que tous les historiens rendent hommage à sa haute intelligence, et qu'il s'était spécialement occupé de réunir les documents qui ont trait à l'histoire de son église : outre la vie de saint Castor que nous allons lui emprunter, nous lui devons encore d'avoir remis en lumière celles de saint Auspice, de saint Étienne, également évêques d'Apt, ouvrages qui ont été conservés, et plusieurs autres aujourd'hui perdus. Pour ce qui concerne la vie de saint Castor, l'auteur nous avertit dans son introduction qu'il en a puisé les matériaux dans une vie beaucoup plus ancienne écrite en langue vulgaire, ou, peut-être en vers (car les termes dont il se sert sont susceptibles de recevoir ces deux sens [2]). L'Évêque d'Apt dédie son ouvrage à un Chanoine d'Avignon, en reconnaissance de ce que ce Chanoine avait fait élever un autel à saint Castor dans la basilique où sont conservées les reliques de sainte Marthe, c'est-à-dire évidemment à Tarascon.

[1] Il faut dire à la décharge des illustres hagiographes qu'ils ont bien vu quelques fragments de cette vie éparpillés dans divers auteurs, mais qu'ils n'en ont pas possédé le texte intégral. C'est ce qui explique les laeunes et les hésitations qui remplissent cet article (*Acta Sanctorum Septembris* du 21).

[2] *Igitur ego regimundus, aptensis Ecclesiæ, licet indignus vocatus episcopus, domini patroni ac prædecessoris mei beati Castoris, vitam, quam olim gallicano cothurno simplicitate fratrum mimis dilucidatam inveni, simplici stilo breviter mutare curavi...*

Digitized by Google

Quant à l'authenticité de cette vie, elle n'a jamais été révoquée en doute. L'original en a été conservé longtemps dans les archives de l'église d'Apt, et l'auteur de la présente notice en a vu des fragments importants dans les bréviaires anciens de la même église, qui montent au XIII^e^ et au XIV^e^ siècle, et qui sont conservés dans les archives de la Fabrique d'Apt. Le docte Remerville de Saint-Quentin [1] qui s'en est servi pour la composition de son histoire de l'église d'Apt, en a conservé le texte dans son *Collectanea variorum diplomatum Ecclesiæ Aptensis*. On en trouve également une copie à la bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras, dans l'ouvrage intitulé : *Acta ad firmandam Ecclesiæ gallicanæ auctoritatem*. Nous présumons que c'est un exemplaire de cette vie qui est indiqué comme manuscrit à la page 82 du tome IV du supplément que dom Carpentier a fait au glossaire de Ducange.

Outre ce document, qui remonte incontestablement aux dernières années du XIII^e^ siècle, les historiens et les Bollandistes nous ont conservé l'article que consacrait à saint Castor un monument d'une haute importance, aujourd'hui perdu, l'ancien martyrologe d'Apt, ouvrage qui datait, au dire de Remerville, de la seconde moitié du VIII^e^ siècle. L'article relatif à saint Castor donne les traits essentiels de sa vie que Raymond Bot nous a transmis avec de plus amples détails.

Ceci dit une fois pour toutes, venons-en à la vie de notre Saint : nous nous contenterons de traduire à peu près littéralement l'ouvrage de l'Évêque Aptésien, du XIII^e^ siècle, sauf à y ajouter quelques légers détails qu'il avait passés sous silence et que nous empruntons à des auteurs sérieux.

Castor naquit vers le milieu du IV^e^ siècle, dans la ville de Nîmes, de parents doués de tous les biens de la fortune. Le nom qui lui fut donné présageait sans doute qu'il combattrait avec constance dans le camp du Seigneur, ou peut-être qu'il élèverait dans ses

[1] Ce savant qui vécut de 1650 à 1730, est cité plusieurs fois avec éloge par les Bollandistes et le *Gallia christiana*. Voir dans les biographies Didot et Michaud l'article qui lui est consacré. Nous allons faire imprimer prochainement une *Etude biographique, critique et littéraire* sur cet auteur, étude honorée d'une médaille d'argent par la Société littéraire d'Apt, en 1871.

Digitized by Google

terres une demeure aux serviteurs de Dieu, et y persévérerait avec eux dans une chasteté continuelle [1].

Dès qu'il fut sorti de la première enfance on l'appliqua à l'étude des lettres dans lesquelles, la grâce divine aidant, il fit de tels progrès qu'il parut bientôt le maître de ses maîtres eux-mêmes. Peu d'années après son père mourut, et le jeune Castor, par ses caresses, par les douces paroles de consolation dont son cœur avait le secret, et par le seul aspect de sa florissante jeunesse, consola la douleur et tempéra l'amertume des larmes que sa mère versa sur la mort de son époux.

C'est, au dire du martyrologe aptésien, dans la ville d'Arles, qui était alors la Rome des Gaules, que Castor se forma à la science du droit. Quand furent terminées ses études, il se livra à la noble profession du barreau, dans laquelle la sagesse de sa conduite, sa prudence à accommoder les différends, son dévouement à prendre la défense des veuves et des orphelins, lui concilièrent la considération publique dans toute la province et surtout dans sa ville natale. Les vieillards eux-mêmes ne dédaignaient pas d'avoir recours à sa précoce sagesse et de prendre ses conseils.

Il arriva, pendant ce temps-là qu'une veuve de la ville d'Arles, de grande famille, et, ce qui vaut mieux encore, de grande vertu, eut la douleur de voir des adversaires puissants lui disputer la majeure partie de l'héritage de sa fille unique. Celle-ci n'avait pas encore atteint l'âge nubile qui, chez les Romains, était de douze ans, et la maison de la pauvre veuve qui ne pouvait même pas songer à avoir un gendre comme protecteur naturel, ressemblait à une barque sans pilote [2]. Parmi les propriétés qu'on lui disputait était un bourg nommé Mananque, situé dans un territoire fertile, couvert de plantations, arrosé de sources abondantes, et que l'industrie de ses habitants avait entouré de belles et fortes murailles [3].

[1] Il y a dans le texte un jeu de mots qui ne peut se rendre en français : *Castor appellari promeruit aut quia propter cœlorum regna castraturus, vel quia in divinis castris jugiter militaturus erat, aut quia fortassis servorum Dei habitacula in suis prædiis ædificaturus erat in quibus jugi castimonia perseveravit.*

[2] *Naucella sine gubernatore procellis indigne quatiebatur.*

[3] Quelques auteurs ont voulu placer Mananque près de Nîmes, opinion insoutenable. Mananque était situé près du village actuel de Ménerbes, mais un

Digitized by Google

Cette propriété était disputée à la veuve Arlésienne par un homme puissant et riche, nommé Auxence : celui-ci, par prières et présents, promesses ou menaces, avait déjà tellement corrompu témoins, procureurs et juges eux-mêmes, qu'il n'y avait plus de remède que dans un recours aux juges supérieurs. La malheureuse veuve ainsi privée de tout secours humain se rappela néanmoins ce que dit l'Écriture, que les larmes et les prières de la veuve sont montées vers Dieu et qu'il les a exaucées [1]. Une inspiration du Ciel la porta à aller se jeter aux genoux du bienheureux Castor : sa douleur et ses larmes touchèrent le saint jeune homme, qui ne put s'empêcher de pleurer à son tour et consentit à se charger de cette cause désespérée. Castor ne tarda pas à débrouiller les fils de l'intrigue ténébreuse de son adversaire, et à obtenir un jugement favorable à sa cliente. Mais craignant un retour de son puissant adversaire, il n'hésita pas à aller lui-même jusqu'au près de l'empereur, duquel il parvint à obtenir une sentence qui mettait fin pour jamais aux inquiétudes de la riche arlésienne.

Pendant le temps que dura cette procédure, qui fut longue, la jeune fille avait atteint l'âge de douze ans. La veuve pour fêter le retour de son obligeant avocat prépara un grand festin auquel elle invita ses voisins, ses amis, et les plus riches citoyens de la cité; puis, à l'issue du festin, elle communiqua à Castor le désir qu'elle éprouvait de lui donner la main de sa fille, pour assurer à jamais le sort de celle qu'elle aimait uniquement, en lui laissant pour époux celui qui avait été son sauveur. Castor résista d'abord à cette offre généreuse : enfin ému des supplications de cette femme, il donna son consentement, par crainte surtout des jugements de Dieu, dont la veuve avait évoqué le souvenir pour le déterminer [2].

Le pieux historien de notre Saint ne nous donne aucun détail

peu plus dans la plaine, à trois lieues d'Apt environ. Un quartier rural a conservé le nom de *Manencuègne* ou Mananque. C'est ce qui ressort des preuves développées avec beaucoup de sens par Remerville et nos divers historiens. Par la suite le village a peu à peu gagné la hauteur sur laquelle il est situé actuellement.

[1] Eccli. XXXVI, 18.

[2] *His et hujusmodi precibus et obtestationibus permotus, divinum, ut vidua discerat, metuens judicium, tandem aliquando præbuit assensum.*

Digitized by Google

sur sa vie dans l'état du mariage : le martyrologe aptésien se contente de dire que, pendant quelques années, il vaqua aux occupations et aux triomphes du monde[1], ce qui permet de supposer qu'il continua à exercer avec succès la profession d'avocat; mais dès ce moment la voix de Dieu se faisait entendre à son cœur, l'appelant à un état plus parfait. Après quelques années sa belle-mère mourut, et Castor, qui n'attendait que le moment de se donner tout à Dieu, insinua à son épouse les avantages de la continence chrétienne que tant d'âmes généreuses pratiquaient en ces siècles de foi. La jeune épouse ne tarda pas à partager les saintes expiations de son époux; comme lui elle prit en dégout les douceurs de la vie conjugale, et elle se retira dans une solitude pour y pleurer la perte de sa virginité, bien qu'elle n'eut jamais eu en vue, dans l'état du mariage, que le désir de donner dès serviteurs à Jésus-Christ. Avec une fille unique qu'elle avait de son mariage, et que plusieurs historiens nomment Percularite, elle se retira, suivie de cinq ou six compagnes, dans les solitudes affreuses du Liberon, et y fonda un monastère qui aurait, prétend-on, donné naissance au village actuel de Sivergues[2].

Quant à Castor, il construisit, non loin de Mananque, un monastère dans lequel, s'étant dépouillé de toutes les habitudes mondaines, il se soumit humblement à vivre sous l'autorité des Serviteurs de Dieu : ce monastère fut dédié à saint Faustin. Bien que Castor fut le plus grand de tous, il se montrait le plus petit dans la pratique de l'obéissance, car il n'avait pas voulu accepter la dignité de supérieur dans cette maison qu'il avait fondée lui-même. On remarquait surtout en lui une charité parfaite, une humilité singulière, une vigilance continuelle, une modestie à toute épreuve, le goût de l'oraison, l'habitude des saintes lectures, une chasteté d'esprit et de corps qui ne négligeait aucune précaution.

[1] *Paucorum annorum spatio mundanis vacans actibus et triumphis.*

[2] Petite commune de 100 habitants tout au plus, à 6 kilomètres d'Apt : on fait dériver le nom de Sivergues de *sex virgines*, six vierges qui auraient accompagné dans sa retraite l'épouse de saint Castor. L'église en est dédiée à saint Trophime d'Arles, ce qui permettrait de penser que la première fondation remonte à l'épouse de saint Castor, laquelle était originaire de cette ville, ainsi que nous l'avons vu.

Digitized by Google

Dans ce monastère, où Castor et ses frères combattaient les combats du Seigneur sous la dépendance d'un Abbé, régnait une coutume touchante, en vertu de laquelle les Frères se servaient tous mutuellement les uns les autres [1]. Castor lui-même se soumettait souvent à cette règle, et il lui arrivait souvent d'être chargé de faire cuire le pain. Mais la fumée et la chaleur qui s'échappaient du four ne tardèrent pas à endommager ses yeux, qui n'avaient pas contracté l'habitude d'un pareil service, ce que voyant l'Abbé, et les moines le prièrent de s'abstenir désormais de remplir cette fonction, car ils craignaient que le mal qu'il éprouvait aux yeux le rendit moins assidu aux saintes lectures, et ne les privât eux-mêmes des entretiens doux comme le miel, et des pieuses exhortations que Castor leur faisait entendre chaque jour. Mais le saint homme fit tant d'instances pour qu'on ne lui accordât pas ce soulagement, qu'il obtint de continuer cette pénible fonction. Il disait en effet : « Mes Frères, cette dispense pourrait devenir par la suite une occasion pour que cette pratique se perdit dans le monastère : ceux qui viendront après nous et qui seraient tentés de s'en dispenser ne manqueraient pas d'alléguer notre exemple. » Mais un des Frères que ces raisons ne satisfirent pas prit un moyen plus radical pour l'obliger à en finir, ce fut de cacher l'écouvillon avec lequel on balayait le four. Castor ignorant cette pieuse ruse vint, à l'heure ordinaire, pour faire cuire le pain : il chercha l'écouvillon et naturellement ne le trouva pas. Alors, craignant que la pâte qui était déjà prête à cuire ne vint à se détériorer si on ne la mettait de suite au four et que les Frères n'eussent à en souffrir en quelque chose, le saint homme prit à l'instant son froc, l'attacha au bout d'un bâton, et s'approchant à demi-corps de la braise ardente, il appropria parfaitement le four. Tous les Frères qui étaient présents furent saisis d'admiration, en voyant que pas un cheveu de sa tête et pas un fil de l'étoffe du vêtement n'avaient subi la moindre brûlure dans cette délicate opération.

[1] Raymond Bot est d'une si scrupuleuse exactitude dans son récit qu'il a soin de nous avertir que le trait suivant ne se trouve pas dans la vie écrite qu'il avait sous les yeux, mais qu'il l'a appris par tradition. *Operæ pretium est illud inscribere quod fama vulgatum sine scripto comperimus.*

Digitized by Google

Quelque temps après, l'Abbé de ce monastère étant sur le point de mourir, à la demande de tous les Frères désigna Castor pour lui succéder, le menaçant en cas de refus de peines terribles, en vertu de l'obéissance : car, ajouta-t-il, le Seigneur lui avait révélé d'obliger ainsi Castor à accepter la charge abbatiale. Quel fut Castor dans le gouvernement de sa communauté, quelles vertus brillèrent en lui, quels miracles il opéra, quelle fut sa science, nous ne serions pas capable de le dire, remarque modestement son pieux historien. A peine suffisait à cette tâche le bienheureux Cassien de Marseille, cet homme si illustre par sa science et sa sainteté, père d'une si grande multitude de moines, qui était uni au bienheureux Castor par les liens de la plus étroite amitié [1]. Nous reviendrons sur ces rapports entre notre Saint et le célèbre Abbé de Saint-Victor.

Sur ces entrefaites l'Église d'Apt, qui n'est distante de Menerbes, l'ancien Mananque, que de deux ou trois lieues, vint à vaquer par la mort de saint Quentin, qui en était évêque [2] : c'était vers l'an 400. La renommée de sainteté et de doctrine du pieux Abbé de Saint-Faustin était si bien établie que le Clergé et le peuple d'Apt, d'une voix unanime, désignèrent Castor pour succéder au pontife défunt. Par surcroît de précaution, les électeurs craignant que le Saint homme ne voulût se dérober par la fuite au fardeau de l'épiscopat s'il venait à apprendre son élection, se dirigent vers Mananque, occupent le monastère à main armée, prêts à employer la violence si l'élu refuse son consentement. Le saint homme se voyant pris au piége, mais assez prudent pour en sortir, promet aux dé-

[1] *Qualem in hoc regimine se præstiterit, quotquot et quantis virtutibus, miraculis, doctrinisque claruerit, non est nostræ facultatis retexere. Vix ad hoc sufficeret beatus Cassianus, vir eruditissimus et per cuncta laudabilis... huic præcordialiter familiaris amicus.....*

[2] Saint Quentin n'est connu que par ce mot de la vie de saint Castor : il a pourtant été honoré comme saint, dans son église, pendant plusieurs siècles, et il existe encore, à une lieue d'Apt, une chapelle rurale, toujours ouverte au culte, qui lui est dédiée. Du reste peu d'églises comptent un aussi grand nombre de saints Évêques que l'église d'Apt. Outre saint Auspice, saint Castor et saint Etienne, elle reconnaît parmi ses pasteurs et ses protecteurs dans le Ciel saint Léonius, martyr, saint Clair, saint Julien, saint Pierre, saint Donat, saint Rocone, saint Amance, saint Léonce, saint Prétextat, saint Eusèbe, saint Seudard, etc.

Digitized by Google

putés d'Apt de ne pas refuser son consentement, mais leur demande seulement un délai suffisant pour obtenir l'autorisation d'accepter l'épiscopat du Pontife auquel il devait soumission et obéissance, et dans le territoire duquel se trouvait le monastère de Mananque [1]. Désarmés, par cette docilité apparente à laquelle ils ne s'attendaient pas, les Aptésiens consentent de bonne grâce au délai demandé et se retirent. Mais à peine sont-ils partis que le saint Abbé sort en hâte du monastère, et s'enfonçant dans les profondeurs de la montagne du Luberon, il se cacha dans un lieu nommé aujourd'hui encore la grotte de saint Castor. Comme Moïse sur la montagne, il passait ses jours dans la prière, résolu de demeurer dans sa retraite jusqu'à ce que les Aptésiens eussent fait choix d'un autre pasteur. Mais des chasseurs en parcourant ces montagnes l'ayant découvert malgré tout le soin qu'il mettait à se cacher, on alla chercher l'humble moine dans sa retraite, on l'emmena à la ville avec de grandes acclamations de joie, qui lui firent comprendre que la volonté de Dieu exigeait de lui l'acceptation de ce fardeau. Le métropolitain et les Évêques de la province appelés, lui conférèrent bientôt après l'onction pontificale [2].

Quel fut l'Évêque que présageaient de tels commencements, dit un pieux historien, quelles furent ses œuvres et les miracles que Dieu lui donna d'opérer, la langue humaine est insuffisante à le dire, la plume de l'historien à le raconter [3].

En quittant le monastère de Mananque, Castor pensa à se faire désigner un successeur dans le gouvernement de cette sainte maison. Les prières et les larmes de ses moines, l'ordre de l'Évêque de Cavaillon l'obligèrent à conserver cette charge en même temps que

[1] Mananque appartenait au diocèse de Cavaillon, dont il marquait l'extrême limite du côté d'Apt, à distance à peu près égale de ces deux villes. Ce détail, auquel n'ont pas réfléchi plusieurs historiens, nous a valu de longues dissertations qui n'ont produit aucun résultat, comme il arrive presque toujours. Un coup d'œil sur la carte eut mis fin à toutes ces arguties.

[2] Cette appréhension de l'épiscopat et ces pieuses violences n'étaient point rares. *Tenentur, ligantur nolentes donec velint,* dit saint Augustin. *Pratique aujourd'hui fort ignorée,* ajoutait spirituellement, il y a deux siècles, Remerville de Saint-Quentin.

[3] *Qualis autem in episcopatu perseveraverit... nec lingua sufficit enarrare, nec stilus assignare...*

Digitized by Google

le soin de son église, ce que lui permettait la proximité de sa ville épiscopale. Il n'était pas rare, en ces âges héroïques, de voir des Évêques unir ainsi le gouvernement d'un monastère à celui d'une église. Le grand saint Martin, de Tours, qui mourut environ au temps où saint Castor fut élevé à l'épiscopat, avait donné cet exemple : saint Augustin le pratiquait à Hippone. La plupart des Évêques étaient alors tirés des monastères à leur corps défendant, et cherchaient, autant qu'ils le pouvaient, à se soustraire aux honneurs de l'épiscopat pour vivre suivant leur ancienne profession. Aussi, continue le pieux historien de notre Saint, fréquemment, surtout la veille des grandes solennités, Castor partait-il sur le soir de la ville d'Apt pour venir célébrer au monastère les saintes veilles de la nuit. Il y a lieu de croire, d'après les termes de l'historien, que, assez ordinairement après avoir célébré l'office de la nuit avec ses moines, Castor retournait pour célébrer la fête du jour dans son église cathédrale, promenade un peu forcée, qui, la plupart du temps n'était pas une petite mortification. Dans ses courses, Castor était le plus souvent accompagné par un diacre nommé Largus, dont il avait remarqué l'obéissance et la soumission plus prompte [1].

Un soir le Saint était parti selon son habitude pour se rendre à Mananque, quand arrivé à mi-chemin environ du monastère, le Ciel se couvrit tout à coup de nombreux nuages, et un orage qui rappelait le souvenir du déluge universel ne tarda pas à éclater, faisant tout trembler aux alentours [2]. Le Saint sans se troubler dit à son compagnon : « Voyez-vous, Frère diacre, le Seigneur veut nous « éprouver pour montrer quelle est la force de notre amour « pour lui, puisque nous n'avons fait qu'obéir à nos Frères qui nous « ont sollicité avec beaucoup d'instances de nous rendre à cette « solennité. Allez donc, allumez avec confiance un flambeau, et « marchons sans crainte, car Dieu a bien le pouvoir de diriger nos « pas, qui ne tendent qu'à son service. »

[1] Peut-être le même que saint Largus, moine de Mananque, martyrisé par les Goths vers 422, et dont la fête se trouve dans un bréviaire du XIIIe siècle, conservé à la bibliothèque publique d'Avignon.

[2] *Fere subito tenebræ densiores, imbrium antiqui cataclysmi speciem innovantes, totam illam regionem tremere faciebant.*

Digitized by Google

O miracle étonnant et presque inouï, continue l'historien de notre Saint ! Le vent, malgré toute sa violence ne parvint pas à éteindre la torche que portait le diacre, et la pluie qui tombe à torrents à droite et à gauche leur laisse à sec un sentier qui les conduit jusqu'au monastère. A peine les deux voyageurs eurent-ils frappé à la porte que les moines accourent à l'envi : ils préparent du feu pour sécher les vêtements de leurs hôtes, qu'ils s'attendaient à trouver trempés de pluie. Mais lorsque ils eurent vu la torche ardente que le diacre portait à la main, les vêtements de l'Évêque et de son compagnon complétement secs, et que celui-ci leur eut expliqué les prodiges dont il venait d'être le témoin, ils se réunirent tous pour rendre à Dieu mille actions de grâces [1].

Le lendemain, ayant assisté à la fête monastique, comme le saint Évêque retournait à son église, en passant sous le château de Bonnieux [2] il rencontra un sanglier d'une taille prodigieuse que poursuivait avec acharnement une troupe de chasseurs et de chiens. Les cris des chasseurs, les aboiements de la meute furieuse, les morsures et les coups qu'avait déjà reçus la malheureuse bête lui rendaient le salut bien difficile, quand, tout à coup, par un instinct que lui inspirait le Maître universel pour qui toutes choses vivent, oubliant sa férocité, le sanglier vint se jeter aux pieds de l'homme de Dieu comme s'il demandait la vie au pontife du Seigneur. En même temps, sur l'ordre du Saint, de son groin il creusait la terre et se faisait ainsi un sillon pour s'y cacher : mais comme cet abri était bien insuffisant, l'homme de Dieu pour le dérober plus complétement à la vue de ceux qui le poursuivaient lui jeta son manteau sur le corps. Un moment après, les chasseurs arrivant demandèrent avec simplicité et respect au saint Évêque, s'il n'avait pas vu un sanglier. « Je vous le ferai voir, leur répondit-il, mais à la

[1] « *Vides itaque, frater diacone, Dominum nostrum nos velle temptari ut appareat quam diligemus eum..... Surge et strenue cereum accende, intrepidus perge.....* » *O magnum et inauditum pene miraculum! Vehementissimi venti flatus flammam non extinguit... Quibus ad januam pulsantibus, certatim monachi proruunt; ignem ad exsiccanda vestimenta præparant.....*

[2] Aujourd'hui commune de 2,600 habitants pittoresquement assise en amphithéâtre sur les flancs d'une colline qui domine la plaine que traverse la route d'Apt à Menerbes.

Digitized by Google

« condition que pour l'amour de Dieu, vous me promettrez de le « laisser aller en paix. » Par déférence pour un si grand homme, les chasseurs le lui promirent volontiers : le Saint souleva donc son manteau, et un instant après le sanglier retournait en paix à sa forêt et le pontife à son église [2].

Mais notre Saint trouvant Mananque trop éloigné d'Apt voulut pouvoir jouir plus habituellement de la société de ses frères. Sans abandonner le gouvernement de son ancienne communauté il attira auprès de sa ville épiscopale une colonie des pieux cénobites qui l'habitaient et leur construisit un monastère sous le titre de Saint-Bacchée. C'est autant pour l'édification de ces Religieux que pour ceux de Mananque que Castor pria le célèbre Jean Cassien, fondateur du monastère de Saint-Victor de Marseille, de vouloir bien lui donner par écrit la relation des diverses pratiques et des saintes règles que suivaient les moines orientaux si renommés alors dans toute la Chrétienté. Le long séjour que Cassien avait fait parmi eux, la vigoureuse discipline qu'il avait introduite à Saint-Victor de Marseille et dans les monastères qui en dépendent formaient un effectif de cinq mille moines, le rendaient plus apte que tout autre à faire connaître, tout en les appropriant aux mœurs de l'Occident, les austérités de ces colonnes du désert. Allard Gazée, dans l'édition imprimée à Arras des œuvres de Cassien, nous a conservé le texte de la lettre par laquelle saint Castor demandait au fameux moine Scythe la relation de ce qu'il avait vu en Orient. C'est en réponse à cette lettre que Cassien composa son ouvrage célèbre des *Institutions monastiques*. Cet ouvrage fut écrit vers l'an 416 ou 417. Les quatre premiers livres portent proprement le titre d'*Institutions momastiques*. « L'auteur, dit M. de Montalembert [1], y décrit jusque dans ses moindres détails, la manière de vivre, de prier et de se mortifier qu'il avait vu pratiquer par les solitaires de la Thébaïde

[1] *Cum ad Ecclesiam suam rediret, sub Bonili castro, miræ magnitudinis aprum obvium habuit quem insequebatur multitudo venatorum et canum..... nutu sicut credimus divino illius cui omnia vivunt ad pedes viri Dei, ferocitate deposita, provolvitur... Vir Dei pallium suum... superposuit... Ego vobis eum ostendam, ita duntaxat ut causa Dei nostris precibus eum securum abire sinatis... Aper securus ad silvam, pontifex ad suam Ecclesiam revertitur.*

[2] *Moines d'Occident.* Tom. I, p. 247.

Digitized by Google

et de la Palestine. Dans les huit autres il développe leur vie intérieure, leur esprit et leur sagesse surnaturelle [1]. » La règle Cassianite fut-elle adoptée dans le monastère de Mananque, comme le dit assez clairement l'ancien martyrologe d'Apt [2]? Remerville ne le pense pas, mais il croit qu'elle fut adoptée et suivie dans le monastère de Saint-Bachée d'Apt, où peut-être saint Castor faisait sa résidence habituelle, à l'exemple de plusieurs saints Évêques de son temps, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Peu d'années après les *Institutions monastiques*, Cassien écrivit ses *Conférences* qui devaient également être dédiées à notre Saint. Mais il était déjà mort, et l'Abbé de Saint-Victor les dédia à l'Évêque saint Léonce et à Hellade. Plusieurs ont cru Léonce frère de saint Castor, et l'ont confondu avec l'Évêque de Fréjus, du même nom, qui vivait à la même époque. Il est beaucoup plus vraisemblable, ainsi que le démontre avec beaucoup de sagacité Remerville dans son histoire manuscrite de l'église d'Apt, que le saint Léonce, auquel sont dédiées les conférences de Cassien, était un saint Moine de Mananque qui succéda à saint Castor sur le siége épiscopal d'Apt, et Hellade, l'Abbé de Mananque qui avait succédé au saint Évêque d'Apt.

Cependant notre Saint continuait à gouverner son église en grande réputation de vertu et de miracles. C'était l'usage dans plusieurs provinces de l'Empire que les prisonniers voyaient la rigueur de leur captivité se relâcher à l'époque de la fête pascale, et obtenaient la liberté de participer aux divins Mystères. Une année, la fête de la très-sainte Résurrection du Sauveur approchant, Castor, l'homme aimé de Dieu, pria le juge qui, en ce temps rendait la justice au nom de l'empereur, de permettre, selon l'usage, que les

[1] L'illustre auteur dit que ce fut pour instruire et discipliner l'armée de moines qui combattait sous ses ordres que Cassien écrivit ces ouvrages qui sont restés au premier rang des codes de la vie monastique. C'eût été le cas de rendre en passant un hommage au saint Evêque, qui fut sinon la cause au moins l'occasion de cette résolution de Cassien. La vie trop peu connue de notre Saint, qui méritait bien d'occuper une place dans l'immortelle galerie des *Moines d'Occident*, explique seule cet oubli commis par M. de Montalembert.

[2] *Normam et totius vitæ cœlestis ausuram reprimens (Cassianus) ei transmisit. Quam ille non parvipendens se suosque his subegit disciplinis (Martyrol. aptense).*

Digitized by Google

malheureux qu'il détenait dans les prisons prissent part à la joie de la solennité pascale. Mais le juge qui était un homme peu tendre refusa d'optempérer à la prière de l'Évêque. Alors le Pontife, résolu de demander à Dieu ce qu'il ne pouvait obtenir des hommes, accompagné de son Clergé et à la vue de tout son peuple se rendit jusqu'à la porte de la prison. Là, prosterné sur le pavé, il pria un moment le Seigneur avec larmes. Bientôt la puissance Divine se manifeste d'une manière merveilleuse. Les portes de la prison s'ouvrent, les chaînes des captifs sont brisées; ils viennent tous se jeter aux pieds du Pontife, et ainsi le pieux pasteur portant sur les épaules de sa charité les petites brebis de son troupeau qui avaient péri, les conduit dans l'église de la Mère de Dieu, rendant grâces au Seigneur [1]. Epouvanté de ce miracle, le juge ne tarda pas à revenir à des sentiments plus humains : il pria le Pontife de changer la destination du lieu de la prison, et d'y consacrer à la place un oratoire dédié au Seigneur Sauveur. Par la suite le Saint aimait à venir célébrer le sacrifice de la Messe dans cette église, afin que, en ce même lieu où ses prières avaient rompu les liens de fer des captifs, il pût, par de continuels sacrifices, obtenir du Seigneur tout miséricordieux que fussent brisées les chaînes des péchés.

Des personnes graves attestèrent maintes fois qu'elles avaient vu des Anges assister notre saint Pasteur pendant la célébration du divin Sacrifice, et son historien nous rapporte le témoignage d'un sous-diacre de l'église d'Apt qui se produisit dans des circonstances fort étranges. Après la mort du Saint, voyant les nombreux miracles qui s'opéraient à son tombeau et attiraient de pieux pèlerins des pays les plus éloignés, entendant raconter les faits prodigieux que redisaient beaucoup de témoins, ce Lévite voulut parler à son tour, quoiqu'il dut lui en coûter la vie : « Une nuit, raconte-t-il, sur « le minuit, tandis que le saint Évêque qui veillait encore, suivant « sa coutume pour chanter les louanges de Dieu se dirigeait vers « l'église, poussé par je ne sais quel instinct, je le suivis moi-même

[1] *Rogavit judicem... ut horum turbam... ad participandum pascale gaudium aliquatenus relaxaret... Ad carcerem pontifex, clero comitante et populo spectante progreditur... Pius pastor ad ovile Dominicum oviculas quæ perierant pietatis humeris reportavit.* L'Oraison actuelle du Saint rappelle ce trait touchant.

Digitized by Google

« sans bruit, et regardant à travers les fentes de la porte, je le vis « devant l'autel priant, les bras élevés vers le Ciel; à ses côtés se « tenaient deux personnages resplendissant de lumière qui lui sou- « tenaient les bras à droite et à gauche. Effrayé à cette vue je me « retirai et rentrai en hâte dans ma chambre. Le lendemain matin « le saint Évêque me fit appeler en secret et me défendit, sous les « plus terribles menaces de dire ce que j'avais vu, ajoutant que « mon indiscrétion serait punie de mort. » Et en effet, à peine le « sous-diacre eut-il achevé son récit, qu'il tomba et expira à la vue « de tous les assistants [1].

Bien que son historien n'en parle pas, il y a tout lieu de croire qu'un des actes les plus importants de l'épiscopat de saint Castor fut la reconstruction ou, au moins, une réparation considérable de son église cathédrale qui était dédiée à la bienheureuse Vierge Marie, et avait dû souffrir beaucoup des dernières persécutions ou des invasions barbares. Pendant la plus grande partie du moyen-âge cette église porta le titre de Saint-Castor, conjointement avec celui de la Vierge : on trouve même un certain nombre de chartes qui lui donnent uniquement le nom de Saint-Castor. Notre Saint, comme nous le verrons dans la suite, ayant été inhumé dans l'église du Sauveur, son nom, remarque Remerville, ne peut avoir été donné à la cathédrale, de préférence au nom de saint Auspice, qu'en reconnaissance de sa reconstruction.

Notre Saint prit part aussi aux affaires qui intéressaient le bien général de l'Église. Il assista au concile de Valence, assemblé par ordre du Pape Boniface I, dont la lettre, datée du 15 juin 419, porte son nom avec ceux des quatorze Évêques auxquels elle est adressée.

Mais à ce moment Castor touchait à la fin de sa carrière : son épiscopat avait duré près de vingt ans. Ayant reçu, de la part de Dieu, révélation de sa mort prochaine, il fit appeler auprès de lui les Évêques, les Abbés, les Prêtres, les Moines du voisinage et d'autres personnes recommandables par leur piété, les conjurant

[1] *Subito quidem ejus subdiaconus pavensque et tremens processit in medium dicens se malle matis exitium subire quam ea quæ viderat conticeret..... Quæ verba cum dixisset, statim coram omnibus cecidit et expiravit.*

Digitized by Google

humblement de prier le Seigneur pour lui. Tous les assistants pleuraient et admiraient le grand exemple de foi et d'humilité que leur donnait ce maître priant des disciples, ce Prélat des inférieurs. Plusieurs ne comprenaient pas assez que le saint Évêque voulait accomplir à leurs yeux ces paroles du sage : « Plus vous êtes grand plus vous devez vous humilier en toute chose : le juste est le premier à s'accuser lui-même [1]. »

Enfin, muni des sacrements du Corps et du Sang de Jésus-Christ, s'unissant encore aux chants et aux prières de ceux qui l'entouraient, le visage rayonnant et l'âme dégagée, après avoir fait le signe de la croix sur ses lèvres, son front et son cœur, le saint Évêque éleva les mains au Ciel, fit un signe d'adieu à ses frères et mourut dans le Seigneur le XI des Calendes d'octobre, 21 Septembre de l'an 419, qui était un jour de dimanche [2].

Ainsi mourut ce grand homme qui était le contemporain des Chrysostôme, des Basile, des Augustin, des Ambroise et de tant d'autres dont les noms brillent comme des astres étincelants au firmament du IVe et du Ve siècles. Sans doute saint Castor n'a pas, comme ces illustres docteurs, rempli l'Église entière de la renommée de ses œuvres et du son de sa parole. Il s'est contenté d'embaumer du parfum de ses vertus l'humble et poétique vallée du Calavon. Ce que nous venons de voir de lui suffit pourtant pour nous montrer que le saint Évêque d'Apt tient bien sa place au milieu des grands Évêques qui illustrèrent cette période de l'histoire de l'Eglise. Cassien qui se connaissait en hommes et en saints a fait de lui le plus bel éloge en disant qu'il était enflammé d'un désir incomparable de sainteté [3].

On attribue à saint Castor quelques homélies qui ont été imprimées à la suite des œuvres de son illustre ami l'Abbé Cassien, et qui l'ont fait compter par quelques auteurs au nombre des écri-

[1] Eccli. III, 20. — Proverb. XVIII. 17.

[2] *Saginatus sacramentis corporis et sanguinis Christi, psallens cum psallentibus, orans pariter cum orantibus hilari vultu, spiritu promptiori, labiis fronti, pectori signum sanctæ crucis imprimens, manibus in cœlum protensis, veledicens que fratribus, migravit ad Dominum.*

[3] *Incomparabili flagrans studio sanctitatis (Præfatio in Collat.)*

Digitized by Google

vains ecclésiastiques. Saint Prosper, dans sa chronique [1] le met au nombre des Pères qui ont rendu la vie monastique célèbre au temps de saint Honorat.

Saint Castor fut enseveli dans l'église qu'il avait dédiée au Saint Sauveur, sur l'emplacement de la prison miraculeusement ouverte par ses prières. Ses reliques y demeurèrent jusqu'en l'an 1179, où l'Évêque Pierre de Saint-Paul les fit transférer dans la cathédrale. En 1320 l'Évêque Raymond III, de Bot, un des successeurs de son histoire, fit faire un buste en vermeil représentant notre Saint, dans lequel il renferma une partie de son crâne. Ses reliques, objet de la vénération publique, n'ont pas cessé depuis ce temps de reposer dans l'église cathédrale qui porta si longtemps son nom.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, peu après la mort de notre Saint les nombreux miracles qui s'opéraient à son tombeau attiraient déjà une foule de pèlerins, d'où l'on peut voir que la dévotion des pèlerinages n'est pas née d'hier dans l'Église.

Saint Castor a été honoré de toute ancienneté dans l'église d'Apt. Ainsi que l'auteur de cette notice le fait remarquer dans ses *Recherches historiques et littéraires sur l'ancienne liturgie de l'église d'Apt*, on trouve son office dans les anciens livres de chœur du x[e] ou xi[e] siècle que renferment les archives de la paroisse d'Apt, et à plus forte raison dans les livres d'une époque postérieure.

Le diocèse d'Avignon célèbre maintenant la fête de saint Castor le 25 septembre, le 21 étant réservé à l'Apôtre saint Mathieu [2]. Notre Saint est également honoré dans l'église de Nimes, son pays d'origine : la cathédrale de cette ville lui est dédiée. Les églises de Narbonne et de Fréjus et l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, solennisaient autrefois la même fête par un office propre [3].

[1] S. Prosper, chron., an. 419.

[2] Nous avons vu que les reliques de saint Castor reposaient encore dans l'église cathédrale d'Apt, qu'il en a été reconnu comme le titulaire secondaire pendant la plus grande partie du moyen-âge, et nous ignorons s'il a jamais été dépouillé de ce titre. Comment se fait-il que le Propre du diocèse d'Avignon de 1856 ne porte la solennité de ce Saint que comme double-mineur *etiam Apte*, alors que dans cette dernière église saint Martian, saint Elzéar et sainte Delphine sont honorés sous le rit double de 2[e] classe ?

[3] Boze, histoire de l'église d'Apt, page 38.

Digitized by Google

La vie de notre Saint écrite par dom Rivet, Bénédictin, a été insérée dans l'*Histoire littéraire de la France*, tom. II, p. 140. On y remarque plus d'une inexactitude qu'il serait trop long de relever. L'Abbé Rivoire a fait une vie de saint Castor, in-12, 1768. En 1835 on a également publié en Allemagne une vie de saint Castor. Un grand nombre d'auteurs ecclésiastiques ont fait mention de lui [1]. Il serait trop long de relever les erreurs dans lesquelles sont tombées plusieurs de ces écrivains au sujet du saint Prélat dont nous venons de retracer l'histoire. Les documents que l'église d'Apt a conservés avec un soin jaloux sur le plus illustre de ses Pontifes peuvent heureusement permettre d'arriver enfin à donner sous son véritable jour la sympathique figure de l'Évêque du v^e^ siècle.

L'Abbé PAUL TERRIS.

[1] Gallia christiana, tom. I, pag. 350. Tillemont, Guesnay, histoire de l'église de Marseille. Les auteurs Bénédictins de l'histoire du Languedoc. Ménard, histoire de Nîmes. Dom Ceillier, tom. XIII, le martyrologe de Saussay, sans parler des écrivains aptésiens et des auteurs récents de vies de Saints, de plus les biographies de Michaud, Didot.

FIN DU DIX-HUITIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

PAR ORDRE DES MATIÈRES

16 — 30 SEPTEMBRE

SEIZIÈME JOUR DE SEPTEMBRE.

	Pages.
S. Corneille, pape et martyr	1
S. Cyprien, évêque de Carthage, martyr	8
Notice des écrits de S. Cyprien	36
S. Abonde, S. Abondance, S. Marcien et S. Jean, martyrs	55
Ste Euphémie, vierge et martyre	55
S. Ninien ou Ninias, apôtre des Pictes	57
S. Principe, évêque du Mans	58
Ste Eugénie, vierge	59
S. Rogel et S. Sers-Dieu, martyrs en Espagne	59
Ste Edithe, vierge	61
B. Vital de Savigny	61
La Bse Imelda Lambertini, vierge	62
Le B. Louis d'Allemand, cardinal, archevêque d'Arles	63
Le B. Jean Massias, Frère Convers, dominicain	64
Les trois martyrs du Japon	65
V. Père Cyprien Baraze, de la Compagnie de Jésus, Confesseur de la foi	66
Mémoire de la très-sainte Vierge	66
Martyrologe romain	67
Additions des autres Martyrologes	69
Martyrologe de la dernière persécution	69

XVIIe JOUR.

Les Stigmates de S. François d'Assise	71
S. Flocel, enfant martyr	77
S. Justin, prêtre de Rome, martyr	78
S. Satyre, frère de S. Ambroise	79

Digitized by Google

S. Rouin (Rodingus) 85
S. Lambert, évêque de Maëstricht, martyr. 86
Ste Colombe, vierge et martyre à Cordoue 88
Ste Hildegarde, vierge. 92
S. Pierre d'Arbuès, martyr. 99
V. Robert Bellarmin, cardinal, archevêque de Padoue. 100
V. d'Authier de Sisgau, évêque de Bethléem, fondateur de la Congrégation des prêtres missionnaires du Très-Saint Sacrement. 101
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame de Vassivière. . . 115
Martyrologe romain. 116
Additions des autres Martyrologes. 118
Martyrologe de la dernière persécution 118

XVIIIe JOUR.

S. Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence 119
S. Joseph de Copertino, Frère-Mineur. 137
S. Méthode, évêque et martyr 143
S. Ferréol, martyr à Vienne 144
Ste Sophie et Ste Irène, martyr en Chypre 145
S. Walbert et Ste Berthilie. 145
S. Disier ou Didier, évêque de Rennes, et S. Rainfroy, son archidiacre, martyrs. 148
Ste Richarde, impératrice et fondatrice de l'abbaye d'Andlaw. . . . 149
V. Géronimo, martyr à Alger. 151
Mémoire de la très-sainte Vierge 158
Martyrologe romain. 159
Additions des autres Martyrologes. 160
Martyrologe de la dernière persécution 161

XIXe JOUR.

S. Janvier, évêque de Bénévent et ses compagnons, martyrs. . . . 163
S. Pelée, S. Nil et S. Hélie, évêques et martyrs. 177
S. Eustoche, évêque de Tours 179
S. Seine, abbé 180
S. Goéric, évêque de Metz. 181
S. Théodore, archevêque de Cantorbéry 182
Ste Pompose, vierge et martyre 187
Le B. Egile, archevêque de Sens 188
S. Arnoul, évêque de Gap 188
Le B. Hugues, moine Sylvestrin 189
Ste Marie du Secours, première religieuse de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci 189

Digitized by Google

Le B. Charles de Blois. 191
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame de la Salette. . . 192
Martyrologe romain. 200
Additions des autres Martyrologes. 201
Martyrologe de la dernière persécution 202

XX^e JOUR.

S. Eustache et ses compagnons, martyrs. 203
Ste Suzanne d'Eleuthéropolis, vierge et martyre. 221
S. Montain, ermite 221
S. Agapet ou Agapit, pape 222
Le B. Yves Mayeuc, évêque de Rennes. 239
Le B. François de Posadas, Frère-Prêcheur. 250
V. Guillaume Estius. 253
V. Charles Cornay, martyr. 255
V. Augustin Bourry et Krick, Confesseurs de la foi 269
Mémoire de la très-sainte Vierge 272
Martyrologe romain. 274
Additions des autres Martyrologes. 275
Martyrologe de la dernière persécution. 276

XXI^e JOUR.

S. Matthieu, apôtre et évangéliste. 277
Ste Iphigénie, vierge. 279
S. Jonas, prophète 280
S. Castor, évêque d'Apt 290
Ste Maure, vierge 291
Le B. Othon de Friesengen. 298
S. Gérulf ou Géron, martyr 299
S. Jean de Prandotha, évêque de Cracovie 299
B. Jean Augustin Adorno, fondateur de l'Ordre des Clercs réguliers Mineurs. 300
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame de la Délivrance . 303
Martyrologe romain. 304
Additions des autres martyrologes. 305
Martyrologe de la dernière persécution 305

XXII^e JOUR.

S. Maurice et ses compagnons, martyrs 307
S. Saintin et S. Antonin, premiers évêques de Meaux. 312
Ste Iraïde, vierge et martyre, et son frère S. Abadir, martyr 317
S. Florent, solitaire. 318
S. Lo, évêque de Coutances 319
Ste Lindru et ses sœurs, vierges. 320

Digitized by Google

S. Emmeran, évêque de Poitiers, martyr 320
Ste Salaberge, abbesse 322
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame de l'Oder 324
Martyrologe romain 325
Additions des autres Martyrologes 326
Martyrologe de la dernière persécution 327

XXIIIe JOUR.

S. Lin, pape et martyr 328
Ste Thècle, vierge et martyre 231
S. Paxent et S. Albine, martyrs 333
S. Libère, pape 334
S. Supérieur, évêque des Nerviens 335
S. Project, évêque d'Imola 336
S. Constance, mansionnaire 337
Ste Héreswide, reine et religieuse 337
S. Adamnan, abbé de Hy 338
Le B. Barthélemy de Bragance, évêque 338
La Bse Hélène d'Oglioli 347
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame de la Drèche . . . 347
Martyrologe romain 348
Additions des autres Martyrologes 349
Martyrologe de la dernière persécution 349

XXIVe JOUR.

S. Andoche, S. Thyrse et S. Félix, martyrs 350
Ste Anthilie, vierge et martyre 354
S. Rustique, évêque de Clermont 355
Ste Amée ou Amata, vierge 356
S. Germer, abbé 356
S. Gérard, évêque de Chonad, martyr 358
S. Isarne, abbé de Saint-Victor 362
Le B. Dalmace Moner, Frère-Prêcheur 363
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame de la Merci . . . 375
Martyrologe romain 377
Additions des autres Martyrologes 378
Martyrologe de la dernière persécution 379

XXVe JOUR.

S. Cléophas, disciple du Seigneur, martyr 380
S. Firmin, évêque d'Amiens, martyr 382
S. Anathalon, évêque de Milan 383
Le B. Cassiodore, fondateur et abbé de Viviers 383

Digitized by Google

S. Principe, évêque de Soissons 414
S. Souleine, évêque de Chartres 415
S. Loup, évêque de Lyon 415
S. Chélirs ou Chély, évêque du Gévaudan 416
S. Finbarr, fondateur et évêque de Corck 416
S. Aunaire, évêque d'Auxerre 417
S. Céolfrid, abbé en Angleterre 419
S. Agamond et ses compagnons, martyrs à Croyland 422
S. Austinde, archevêque d'Auch 422
S. Serge de Moscou 423
S. Pacifique, de Saint-Séverin, Frère-Mineur 423
Mémoire de la très-sainte Vierge 424
Martyrologe romain 424
Additions des autres Martyrologes 426
Martyrologe de la dernière persécution 426

XXVI^e JOUR.

S. Cyprien et S^te Justine, martyrs 428
S. Eusèbe, pape 430
S. Eusèbe, évêque de Bologne 430
S. Amance, prêtre en Ombrie 431
S. Colman Elo, abbé en Irlande 432
S. Nil, abbé 432
Le B. Meginhard, abbé de Hersfeld 449
S. Jean de Méda, instituteur de l'Ordre des Humiliés 450
La B^se Luce du Tiers-Ordre de Saint-François 451
Mémoire de la très-sainte Vierge 452
Martyrologe romain 453
Additions des autres Martyrologes 454
Martyrologe de la dernière persécution 454

XXVII^e JOUR.

S. Cosme et S. Damien, frères et martyrs 455
S. Jean Marc, disciple des Apôtres 458
S. Florentin et Hilier, martyrs 460
S^te Eutropie, veuve en Auvergne 461
S. Céran, évêque de Paris 462
S. Chumald, missionnaire en Allemagne 463
S^te Hiltrude, vierge à Liessies 463
S. Elzéar et S^te Delphine, du Tiers-Ordre de Saint-François 468
Judith, libératrice du peuple de Dieu 484
Mémoire de la très-sainte Vierge 498
Martyrologe romain 499

Digitized by Google

Additions des autres Martyrologes 500
Martyrologe de la dernière persécution 501

XXVIIIe JOUR.

S. Wenceslas, duc de Bohême, martyr 502
S. Exupère, évêque de Toulouse 507
Ste Eustochie, vierge 510
S. Alode, évêque d'Auxerre 520
S. Faust, évêque de Riez 520
S. Gingurien, Frère Convers 522
S. Bouin, solitaire 523
S. Chaumont, évêque de Lyon, martyr 523
Ste Liobe, vierge et abbesse 524
S. Clotaire, pénitent 525
S. Thiémon, archevêque de Salzbourg, martyr 526
Le Bienheureux Salomon, roi de Hongrie 527
Le B. Bernardin de Feltre, Frère-Mineur 528
Le B. Simon de Roxas, trinitaire 534
Baruch, prophète 534
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame du Mont-Roland . . 537
Martyrologe romain 547
Additions des autres Martyrologes 548
Martyrologe de la dernière persécution 548

XXIXe JOUR.

La dédicace de l'église de Saint-Michel ou la fête de saint Michel-Archange et de tous les saints Anges 549
Ste Théodote, martyre 561
S. Ursion, abbé 562
S. Fraterne, évêque d'Auxerre, martyr 563
S. Quiriace ou Cyriaque, anachorète 563
Le B. Alaric, solitaire 567
Le B. Simon de Crépy 568
Le B. Jean de Montmirail, de l'Ordre de Cîteaux 569
Le B. Jean de Gand, ermite 573
Le B. Nicolas de Forcapaléna 576
V. Jacques Fœlech, martyr en Suisse 576
Mémoire de la très-sainte Vierge. — Notre-Dame du Mont-Saint-Michel 583
Martyrologe romain 584
Additions des autres Martyrologes 585
Martyrologe de la dernière persécution 585

Digitized by Google

XXIe JOUR.

S. Jérôme, docteur de l'Église 587
Notice des écrits de S. Jérôme. 635
S. Grégoire Illuminateur. 639
S. Ours et S. Victor, martyrs de la légion Thébéenne. 642
Ste Gudélie, martyre. 643
S. Lumier, évêque de Châlons-sur-Marne 643
S. Léry, abbé 643
S. Honoré, archevêque de Cantorbéry. 645
Le B. Conrad, cardinal, évêque de Porto 646
V. Robert de Sorbonne 646
Mémoire de la très-sainte Vierge. 648
Martyrologe romain. 649
Additions des autres Martyrologes. 651
Martyrologe de la dernière persécution 651

APPENDICES.

Zachée 653
S. Castor, évêque d'Apt 672

Digitized by Google

TABLE ALPHABÉTIQUE

A

Pages.

S. Abadir, martyr et sa sœur, Ste Iraïde, vierge et martyre. — 22 sept. 317
S. Abondance, S. Abonde, S. Jean et S. Marcien, martyrs. — 16 sept 55
S. Abonde, S. Abondance, S. Jean et S. Marcien, martyrs. — 16 sept. 55
S. Adamnon, abbé de Hy. — 23 sept. 338
S. Agamond et ses compagnons, martyrs au Croyland. — 25 sept . 422
S. Agapet ou Agapit, pape — 20 sept. 222
S. Alaric, solitaire. — 29 sept. 567
Ste Albine et S. Paxent, martyrs. — 23 sept. 333
S. Alode, évêque d'Auxerre. — 28 sept. 520
S. Amance, prêtre en Ombrie. — 26 sept. 431
Ste Amée ou Amata, vierge. — 24 sept. 356
S. Anatholon, évêque de Milan. — 25 sept. 383
S. Andoche, S. Thyrse et S. Félix, martyrs. — 24 sept 350
Ste Anthilie, vierge et martyre. — 24 sept 354
S. Antonin et S. Saintin, premiers évêques de Meaux. — 22 sept. . 312
S. Arnoul, évêque de Gap. — 19 sept. 188
V. Augustin Bourry et Krick, Confesseurs de la foi. — 20 sept. . . 269
S. Aunaire, évêque d'Auxerre. — 25 sept 417
S. Austride, archevêque d'Auch. — 25 sept 422
V. d'Authier de Sisgau, évêque de Béthléem, fondateur de la Congrégation des prêtres missionnaires du Très-Saint-Sacrement. — 6 sept. 101

Digitized by Google

B

Le B. Barthélemy de Bragance, évêque. — 23 sept. 338
Baruch, prophète. — 28 sept 534
Le B. Bernardin de Feltre, Frère-Mineur. — 28 sept 528
Ste Berthilie et S. Walbert. — 18 sept. 145
S. Bouin, solitaire. — 28 sept 523

C

Le B. Cassiodore, fondateur et abbé de Viviers. — 25 sept. 383
S. Castor, évêque d'Apt. — 21 sept. 290
S. Castor, évêque d'Apt (Appendice) 672
S. Céolfrid, abbé en Angleterre. — 25 sept. 419
S. Céran, évêque de Paris. — 27 sept. 462
Le B. Charles de Blois. — 19 sept. 191
V. Charles Cornay, martyr.— 20 sept 255
S. Chaumont, évêque de Lyon, martyr. — 28 sept. 523
S. Chélirs ou Chély, évêque du Gévaudan. — 25 sept. 416
S. Chumald, missionnaire en Allemagne — 27 sept. 463
S. Cléophas, disciple du Seigneur, martyr. — 24 sept. 380
S. Clotaire, pénitent. — 28 sept 525
S. Colman Elo, abbé en Irlande. — 26 sept 432
Ste Colombe, vierge et martyre à Cordoue. — 17 sept 88
Le B. Conrad, cardinal, évêque de Porto. — 30 sept. 646
S. Constance, mansionnaire. — 23 sept. 337
S. Corneille, pape et martyr. — 16 sept. 1
S. Cosme et S. Damien, frères et martyrs. — 27 sept 455
S. Cyprien, évêque de Carthage, martyr.— 16 sept 8
V. Cyprien Baraze, de la Compagnie de Jésus, Confesseur de la foi. — 16 sept 66
S. Cyprien et Ste Justine, martyrs. — 26 sept 428
S. Cyriaque ou Quiriace, anachorète. — 29 sept 563

D

Le B. Dalmace Moner, Frère-Prêcheur. — 24 sept 363
S. Damien et Cosme, frères et martyrs. — 27 sept 455
Dédicace de l'église de Saint-Michel ou la fête de S. Michel Archange et de tous les saints Anges. — 29 sept. 549

Digitized by Google

Ste Delphine et S. Elzéar du Tiers-Ordre de Saint-François. — 27 sept 468
S. Disier ou Didier, évêque de Rennes et de S. Rainfroy, son archidiacre, martyrs. — 18 sept 148

E

Ste Edithe, vierge. — 16 sept. 61
Le B. Egile, archevêque de Sens. — 19 sept 188
S. Elzéar et Ste Delphine, du Tiers-Ordre de Saint-François. — 27 sept 468
S. Emmeran, évêque de Poitiers, martyr. — 22 sept 320
Ste Eugénie, vierge — 16 sept. 59
Ste Euphémie, vierge et martyre. — 16 sept 55
S. Eusèbe, évêque de Bologne. — 26 sept 430
S. Eusèbe, pape. — 26 sept. 430
S. Eustache et ses compagnons, martyrs. — 20 sept 203
S. Eustoche, évêque de Tours. — 19 sept 179
Ste Eustochie, vierge. — 28 sept. 510
Ste Eutropie, veuve en Auvergne. — 27 sept. 461
S. Exupère, évêque de Toulouse. — 28 sept 507

F

S. Fauste, évêque de Riez. — 28 sept 520
S. Félix, S. Andoche et S. Thyrse, martyrs. — 24 sept 350
S. Ferréol, martyr à Vienne. — 18 sept. 144
S. Finbarr, fondateur et évêque de Corck. — 25 sept 416
S. Firmin, évêque d'Amiens, martyr. — 25 sept. 383
S. Flocel, enfant martyr. — 17 sept 77
S. Florent, solitaire. — 22 sept 318
S. Florentin et S. Hilier, martyrs. — 27 sept 460
S. François de Posadas, Frère-Prêcheur. — 20 sept. 250
S. Fraterne, évêque d'Auxerre, martyr. — 29 sept 563

G

S. Gérard, évêque de Chonad, martyr. — 24 sept 358
S. Germer, abbé. — 24 sept 356
V. Geronimo, martyr à Alger. — 18 sept. 151
S. Gerulf ou Geron, martyr. — 21 sept 299
S. Gingurien, frère convers. — 28 sept 522
S. Goéric, évêque de Metz. — 19 sept. 181

Digitized by Google

Ste Gudélie, martyre. — 30 sept. 643
V. Guillaume Estius. — 20 sept 253
S. Grégoire Illuminateur. — 30 sept 639

H

La Bse Hélène d'Oglioli. — 23 sept. 347
S. Héli, S. Nil et S. Pelée, évêques et martyrs. — 19 sept. 177
Ste Héreswide, reine et religieuse. — 6 sept 337
Ste Hildegarde, vierge. — 17 sept. 92
S. Hilier et S. Florentin, martyrs. — 27 sept. 460
Ste Hiltrude, vierge à Liessies. — 27 sept 463
S. Honoré, archevêque de Cantorbéry. — 30 sept. 645
Le B. Hugues, moine Sylvestrin. — 19 sept 189

I

La Bse Imelda Lambertini, vierge. — 16 sept. 62
Ste Iphigénie, vierge. — 21 sept 279
Ste Iraïde, vierge et martyre, et son frère S. Abadir, martyr. — 22 sept 317
Ste Irène et Ste Sophie, martyres en Chypre. — 18 sept 145
S. Isarne, abbé de Saint-Victor. — 24 sept. 362

J

V. Jacques Fœlech, martyr en Suisse. — 29 sept. 576
S. Janvier, évêque de Bénévent et ses compagnons, martyrs. — 19 sept 163
S. Jean, S. Abondance, S. Abonde et S. Marcien, martyrs— 16 sept. 55
Le B. Jean-Augustin Adorno, fondateur de l'Ordre des Clercs-Réguliers-Mineurs. — 21 sept 300
Le B. Jean de Gand, ermite. — 29 sept 573
S. Jean Marc, disciple des Apôtres. — 27 sept 458
Le B. Jean Massias, frère convers, Dominicain. — 16 sept. 64
S. Jean de Méda, instituteur de l'Ordre des Humiliés. — 26 sept. . 450
B. Jean de Montmirail, de l'Ordre de Citeaux. — 29 sept 569
S. Jean de Prandotha, évêque de Cracovie. — 21 sept. 299
S. Jérôme, docteur de l'Église. — 29 sept. 587
S. Jonas, prophète. — 21 sept 280
S. Joseph de Copertino, Frère-Mineur. — 18 sept 137
Judith, libératrice du peuple de Dieu. — 27 sept. 484
S. Justin, prêtre de Rome, martyr. — 17 sept 78
Ste Justine et S. Cyprien, martyrs. — 26 sept. 428

Digitized by Google

K

V. Krick et Augustin Bourry, confesseurs de la Foi. — 20 sept. . . 269

L

S. Lambert, évêque de Maëstricht, martyr. — 17 sept. 86
S. Léry, abbé. — 30 sept 643
S. Libère, pape. — 23 sept. 334
S. Lin, pape et martyr. — 23 sept 328
Ste Lindru et ses sœurs, vierges. — 22 sept. 320
Ste Lisibe, vierge et abbesse. — 28 sept 524
S. Lo, évêque de Coutances. — 22 sept. 319
Le B. Louis d'Allemand, cardinal-archevêque d'Arles. — 16 sept. . 63
S. Loup, évêque de Lyon. — 25 sept 415
La Bse Luce du Tiers-Ordre de Saint-François. — 26 sept. 451
S. Lumier, évêque de Châlons-sur-Marne. — 30 sept. 643

M

S. Marcien, S. Abondance et S. Jean, martyrs — 16 sept. . . . 55
Ste Marie du Secours, première religieuse de l'Ordre de Notre-Dame de la Merci. — 19 sept 189
Les trois Martyrs du Japon. — 16 sept 65
S. Matthieu, apôtre et évangéliste. — 21 sept 277
Ste Maure, vierge. — 21 sept 291
S. Maurice et ses compagnons, martyrs. — 22 sept 307
Le B. Méginhard, abbé de Hersfeld. — 26 sept 449
S. Méthode, évêque et martyr. — 18 sept 143
S. Montain, ermite. — 20 sept 221

N

S. Nicolas de Forcapaléna. — 29 sept. 576
S. Nil, abbé. — 26 sept. 432
S. Nil, S. Hélie et S. Pelée, évêques et martyrs. — 19 sept. . . 177
S. Ninien ou Nynias, apôtre des Pictes. — 16 sept 57
Notice des écrits de S. Cyprien. — 16 sept 36
Notice des écrits de S. Jérôme. — 30 sept 635

O

Le B. Othon Friesingen. — 21 sept. 298
S. Ours et S. Victor, martyrs de la légion thébéenne. — 30 sept . 642

Digitized by Google

P

S. Pacifique, de Saint-Séverin, Frère-Mineur. — 25 sept . . . 423
S. Paxent et Ste Albine, martyrs. — 23 sept 333
S. Pelée, S. Hélie, et S. Nil, évêques et martyrs 177
S. Pierre d'Arbuès, martyr. — 17 sept. 99
Ste Pompose, vierge et martyre. — 16 sept 187
S. Principe, évêque du Mans — 16 sept 58
S. Principe, évêque de Soissons. — 25 sept 414
S. Project, évêque d'Imola. — 24 sept. 336

Q

S. Quiriace ou Cyriaque, anachorète 563

R

S. Rainfroy, archidiacre et S. Disier ou Didier, évêque de Rennes, martyrs. — 18 sept 148
Ste Richarde, impératrice et fondatrice de l'abbaye d'Andlaw. — 18 sept 149
V. Robert Bellarmin, cardinal, archevêque de Padoue. — 17 sept. 100
V. Robert de Sorbonne. — 30 sept 646
S. Rogel et S. Sers-Dieu, martyrs en Espagne. — 16 sept . . . 59
S. Rouin (Rodingus). — 17 sept 85
S. Rustique, évêque de Clermont. — 23 sept. 355

S

S. Saintin et S. Antonin premiers évêques de Meaux. — 22 sept . 312
Ste Salaberge, abbesse. — 22 sept 322
Le B. Salomon, roi de Hongrie. — 28 sept 527
S. Satyre, frère de S. Ambroise. — 17 sept 79
S. Seine, abbé. — 19 sept 180
S. Serge de Moscou. — 25 sept. 423
S. Sers-Dieu et S. Rogel, martyrs en Espagne. — 16 sept . . . 59
Le B. Simon de Crépy. — 29 sept 568
Le B. Simon de Roxas, trinitaire. — 28 sept. 534
Ste Sophie et Ste Irène, martyres en Chypre. — 18 sept 145
S. Souleine, évêque de Chartres. — 25 sept 415
S. Supérieur, évêque des Nerviens. — 23 sept 333

Digitized by Google

Ste Suzanne d'Eleuthéropolis, vierge et martyre. — 20 sept. . . 221
Les Stigmates de S. François d'Assise. — 17 sept 71

T

Ste Thècle, vierge et martyre. — 23 sept 331
S. Théodore, archevêque de Cantorbéry. — 19 sept 182
Ste Théodote, martyre. — 29 sept 561
S. Thiémon, archevêque de Salzbourg, martyr. — 28 sept . . . 526
S. Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence. — 18 sept . . 119
S. Thyrse, S. Andoche, et S. Félix, martyrs. — 24 sept 350

U

S. Ursion, abbé. — 29 sept 562

V

S. Victor et S. Ours, martyrs de la légion thébéenne. — 30 sept . 642
Le B. Vital de Savigny. — 16 sept 61

Y

Le B. Yves Mayeuc, évêque de Rennes. — 20 sept 239

Z

Zachée (Appendice). — 22 septembre 653

W

S. Walbert et Ste Berthilie. — 18 sept. 145
S. Wenceslas, duc de Bohême, martyr. — 28 sept. 302

Saint-Amand. — Imp. de DESTENAY.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
922 C69G C001 v.18
Grande vie des saints : comprenant la vi
3 0112 089239799

Digitized by Google